



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Orange & Emerald
Lake 11/20/2000 P

PQ
1341
1242
1830 b
SMRS



LE BRASSEUR DE PRESTON.
OPÉRA-COMIQUE.



ACTE I.



ACTE II, SCÈNE X.

LE BRASSEUR DE PRESTON,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

Par *MM.* de Leuven et Brunswick.

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 31 OCTOBRE 1838.

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>	<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
DANIEL ROBINSON, brasseur.	M. CHOLLET.	BOB, garçon brasseur.	M. TESSIER.
GEORGES ROBINSON, officier.		LE ROI D'ANGLETERRE, MISS ANNA JENKINS, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, OFFICIERS, GENS DU CHATEAU, HUISSIERS DU CHATEAU, SOLDATS, GARÇONS BRASSEURS, GARÇONS DE TAVERNE, PARENS ET AMIS de Daniel Robinson.	Mlle PREVOST.
TOBY, sergent	M. HENRI.		
SIR OLIVIER JENKINS, capitaine de vaisseau	M. RICQUIER.		
LORD MULGRAVE, général aide de camp du roi	M. GRIGNON.		
LOVEL, aide de camp du général en chef.	M. FOSSE.		

La scène se passe en Angleterre, en 1745 : le premier acte à Preston ; le deuxième au camp des armées royales ; le troisième au château de Windsor.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour de brasserie. — A droite, l'entrée des bâtiments d'exploitation. A gauche, la maison avec un escalier rustique montant à la porte ; au fond, un mur de clôture, avec une large porte charretière. Charrettes, sacs de houblon, outils de brasseur, etc. Une cloche fixée au mur des bâtiments à droite ; un banc à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOB, puis DES GARÇONS BRASSEURS.

INTRODUCTION.

Au lever du rideau, Bob sonne la cloche pour appeler les ouvriers au travail ; ils accourent gaiement.

CHOEUR.

Allons, bon courage !
Amis, à l'ouvrage,

Et point de repos !
Dans la ville entière,
On se désaltère
Grâce à nos travaux.

BOB.

La France est bien fière
De ses vins nombreux ;
Mais, pour moi, la bière
Vaudra toujours mieux ;

Oui, je la préfère
A toute boisson...
Gloire à l'Angleterre,
Pays du houblon!

CHOEUR.

Allons, bon courage!
Amis, à l'ouvrage,
Et point de repos!
Dans la ville entière,
On se désaltère
Grâce à nos travaux!

SCENE II.

LES MÊMES, ROBINSON, portant un gros sac d'argent.

ROBINSON, très-gaîment.

Amis, que la besogne cesse,
Plus de travail pour aujourd'hui!

BOB et TOUS LES OUVRIERS, avec étonnement.

Plus de travail pour aujourd'hui!...

ROBINSON.

Autour de moi que l'oa s'empresse,
Et que chacun m'écoute ici!

TOUS, se rapprochant.

Nous voici, maître, nous voici!...

ROBINSON, montrant le sac d'argent.

Voyez cette riche sacoche....

Eh bien, enfans, elle est pour vous!

TOUS, très-étonnés.

Elle est pour nous?

ROBINSON.

Tendez la main, ouvrez la poche,
Je vais payer, préparez-vous!

TOUS.

Préparons-nous!

BOB.

Mais ce n'est pas le jour de paie.

Maître, vous ne nous devez rien.

ROBINSON.

Aujourd'hui, je veux qu'on s'égaye...

Montrant l'argent.

Et voilà le meilleur moyen!

TOUS, se regardant.

Ah! vraiment! je n'y comprends rien!

ROBINSON.

Vous n'y comprenez rien?...

Ah! si j'en crois mon cœur,

En ce jour doit encor s'accroître mon bonheur...

AIR :

Quand je suis heureux,

Quand je suis joyeux,

Dans ma brasserie,

Il faut que l'on rie :

Oui, je suis, ma foi,

Plus content qu'un roi!

Mes amis, fêtez ce jour avec moi!

Distribuant l'argent.

Tiens, prends, mou camarade...

A un autre.

A toi, bon travailleur.

A un autre.

Jean, ta mère est malade,

Et je connais ton cœur.

A un autre.

Voilà pour ton vieux père.

A d'autres.

A vous! à vous! à vous!

Enfans, si je prospère,

Je le dois à vous tous!

Quand je suis heureux, etc.

TOUS.

Oh! l'excellent maître

Comment reconnaître...

Merci! grand merci!

ROBINSON.

Ici point de maître!

Enfans, je veux être

Toujours votre ami!

Et maintenant, faites grande toilette,

Puis, en ces lieux revenez tous.

BOB.

Mais, patron, pourquoi cette fête?

ROBINSON.

Vous le saurez; mais bâtez-vous!

Quand je suis heureux, etc.

CHOEUR.

Puisqu'il est heureux,

Puisqu'il est joyeux,

Dans la brasserie

Il faut que l'on rie!

Il est, je le voi,

Plus content qu'un roi!...

Peut-être bientôt nous saurons pourquoi!

Ils sortent tous par le fond, à l'exception de Bob.

SCENE III.

ROBINSON, BOB.

BOB, de la porte du fond aux ouvriers qui sortent.

Vous l'entendez, le maître veut qu'on s'amuse, qu'on mette ses plus beaux habits. Je ne sais pas pourquoi; mais c'est égal... (*Redescendant la scène.*) Oh! je suis-t'y content! mais je suis-t'y content!

ROBINSON.

C'est ça, Bob, je veux qu'on saute, qu'on chante! Pas d'économie aujourd'hui: mettez ma brasserie au pillage!

BOB.

Soyez tranquille, maître! je veux que, ce soir, la moitié des convives cherche l'autre moitié sous la table.

ROBINSON.

Il faut aussi faire honneur au repas: j'en ai commandé un digne d'être offert à Georges II, notre gracieux monarque.

BOB, étonné.

On mangera aussi?... Alors, maître, il y a quelque chose là-dessous: vous avez fait un héritage, c'est sûr; ou bien vous allez fournir de la bière à nos braves soldats, qui sont en train de frotter le prince Édouard.

ROBINSON.

Est-ce que ça te regarde? Bois, mange, et ne fais pas de questions.

BOB.

Suffit, maître: on mangera beaucoup et on boira encore davantage. C'est égal, ordinairement, on aime à savoir pourquoi l'on s'amuse.

ROBINSON.

Eh bien ! sache donc que je vais... mais non, tu es bavard ! tu jaserai, et je n'aurais plus le plaisir de la surprise. Cours chez Plumkett, tu sais, le gros tavernier du coin : tu lui diras que c'est toujours pour l'heure indiquée, qu'il n'oublie rien ; tu feras dresser la table ici, ce sera plus commode.

BOB.

Nous serons donc beaucoup, maître ?

ROBINSON, *ayant l'air de compter.*

Mes braves compagnons brasseurs... quelques voisins, les grands parens... en tout, juste soixante personnes.

BOB.

Alors il faudra... attendez donc... oui, il faudra soixante couverts.

ROBINSON.

Tu en mettras soixante-un, n'oublie pas, soixante-un. J'attends mon frère, cet excellent Georges... c'est-à-dire je lui ai écrit. Voilà deux ans que je ne l'ai vu ; j'ignore s'il pourra venir : un officier, ça n'a guère le temps, aujourd'hui surtout, qu'on se bat tous les jours. N'importe, s'il arrive, je lui dirai : Tiens, mon frère, voilà ta place que j'avais réservée à côté de moi !

BOB.

Vous l'aimez donc bien, votre frère ?

ROBINSON.

Si je l'aime ! mon frère jumeau !

BOB.

Le fait est que vous m'avez souvent parlé...

ROBINSON.

Allons, voyons, le temps presse, va t'occuper des ordres que je t'ai donnés.

BOB.

Oui, maître. Dites donc, moi aussi, je vous réserve une surprise : j'ai acheté hier un pourpoint chez la vieille Mash.... magnifique !.... vert pomme, couleur pistache.

ROBINSON.

C'est bon ! c'est bon ! laisse-moi.

BOB.

Oh ! mais va-t-on s'amuser ! va t-on s'amuser !

Il sort en courant par le fond.

SCENE IV.

ROBINSON, *seul.*

Ce bavard de Bob... Mes bons ouvriers.. sont-ils intrigués ! je vous le demande?... mais ça n'approche pas encore de l'étonnement d'Effie... comme elle m'a regardé avec ses deux grands yeux, quand je lui ai annoncé ce matin que c'était fête aujourd'hui dans ma brasserie ! « Fais-toi belle, Effie, oh ! mais, là, superbe ! S'il te manque quelque chose, va chez les plus riches marchands de la ville, rien ne sera trop cher ! c'est moi, Daniel Robinson, qui paie. » Elle ne revenait pas de sa surprise ; la pauvre fille n'a pas osé me questionner. (*Effie paraît sur l'escalier à gauche.*) Là voilà ! quelle toilette ! Dieu ! est-elle gentille !

SCENE V.

ROBINSON, EFFIE, *en grande toilette.*

EFFIE.

Ah ! vous voilà, monsieur Robinson ? Suis-je bien comme ça ?

ROBINSON.

Ébouriffante ! Descends donc que je te regarde : on ne saurait être plus gentiment accoutrée ! ma parole d'honneur ! tu brilles comme un soleil ! on dirait la boutique d'un orfèvre.

EFFIE.

Ah ! dam ! vous m'avez ordonné de mettre mes plus beaux effets.

ROBINSON.

C'est vrai ; mais où as-tu pris tout cela ? je ne te connaissais pas ce beau corsage, cette belle jupe.

EFFIE.

Où j'ai pris tout cela ? mais c'est à votre générosité que je le dois. Est-ce que tous les dimanches je ne vous vois pas mettre en cachette trois ou quatre pièces d'or dans le tiroir de ma petite table, et puis vous sauver comme si vous aviez fait une méchante action ?

ROBINSON.

C'est bon ! c'est bon ! ne parlons pas de ça !

EFFIE.

Au contraire ! et il faut que ça finisse, parce qu'enfin je suis honteuse de tout ce que vous faites pour moi : c'est grâce à vous que j'ai de belles robes, que j'ai une petite somme rondelette, un joli logement dans votre brasserie ; je ne mérite pas tant de bontés, monsieur Robinson, et il est temps...

ROBINSON, *l'interrompant.*

Voulez-vous bien vous taire ! chut ! qu'est-ce que ça veut dire ! Ah ! nous raisonnons !

EFFIE.

Car enfin...

ROBINSON.

Eh bien ! encore ! Veux-tu que je te dise : je ne fais pas encore assez pour toi, je suis un ingrat !

EFFIE.

Par exemple !

ROBINSON.

Oui, un ingrat ! Quand je songe aux services que ton pauvre père m'a rendus lorsqu'il vivait...

EFFIE.

Il ne faisait que son devoir, monsieur Robinson ; un ouvrier doit ses bras et son temps au maître qui le paie.

ROBINSON.

Oui, un ouvrier comme tous les autres ouvriers ; mais ton père, c'était un ami, un véritable ami ! Si, jeune encore, je possède aujourd'hui un peu de fortune, c'est à son activité, à son industrie, à ses conseils que je le dois : la concurrence menaçait de m'engloutir, eh bien ! par son adresse, il m'a sauvé, rétabli dans mes affaires, et, à mon tour, j'ai coulé les autres brasseurs. Ah ça ! je ne

devais donc pas me charger de sa fille, qu'il laissait, à vingt ans, seule au monde, sans fortune, sans avenir! une fille qui a soigné ma pauvre défunte avec un dévouement extraordinaire?

EFFIE.

Vraiment, monsieur Robinson, vous exagérez les choses; ce que j'ai fait...

ROBINSON.

Allons, en voilà assez là-dessus; nous tomberions dans le sentiment, et il ne s'agit pas de tout cela. Effie, viens à côté de moi, là, sur ce banc. (*Ils s'assoyent tous deux.*) As-tu deviné pourquoi tous ces préparatifs de fête?

EFFIE.

Non.

ROBINSON.

Je m'en vais te le dire. Sais-tu bien que j'aurai trente-cinq aus à Pâques prochain?

EFFIE.

Je le sais.

ROBINSON.

Ah! tu savais ça! ce que tu ne sais pas, c'est que je commence à m'ennuyer d'être veuf. Le soir, quand les travaux sont finis, que tout le monde se repose, je me promène dans ma chambre, comme ça, de long en large, de large en long, et ça ne m'amuse pas. Je me suis questionné, et je me suis répondu que M. Daniel Robinson, le brasseur, voudrait bien avoir une demi-douzaine de marmots qui seraient là à jouer autour de lui, qui le tireraient par sa veste, qui lui pinceraient les mollets jusqu'au sang, enfin des petites gentilles.

EFFIE, avec contrainte.

Ah! vous songez à vous remarier?

ROBINSON.

Les marmots, il est aisé de se les procurer; mais une femme belle, douce et sage, c'est difficile à rencontrer!

EFFIE, baissant les yeux.

Vous croyez?

ROBINSON.

Et il faut conclure le marché rien que sur les apparences; si après on est vexé, c'est égal, tant pis! l'affaire est faite, arrange-toi! Cependant je crois avoir trouvé ce qu'il me faut, un peu loin d'ici, par exemple.

EFFIE, avec chagrin.

Ah! c'est loin d'ici!

ROBINSON.

Celle que j'ai choisie est bonne et douce, à ce qu'on dit.

EFFIE, avec dépit.

Tant mieux, monsieur Robinson! Cependant prenez garde; comme vous le dites vous-même, il est dangereux de conclure sur les apparences.

ROBINSON.

Oh! celle-là, on me la garantit! Du reste, j'ai pris des informations, et elle arrive aujourd'hui même.

EFFIE, se levant.

Aujourd'hui!

ROBINSON, se levant aussi.

Par le coche de Norwich: c'est la fille d'un de mes fournisseurs de houblon. Tiens, j'ai justement là la lettre d'avis du papa. (*Lisant.*) « Monsieur et » cher client, en réponse à l'honorée vôtre du » 16 courant, j'ai l'honneur de vous annoncer » que je vous expédie par le coche d'aujourd'hui » ma fille et cinquante sacs de houblon, premier » choix; j'espère que le tout vous arrivera sans » déchet et sans avarie: veuillez m'en accuser réception et passer écriture en bonne forme. Je » suis, en attendant un nouvel envoi... » Et cætera. Tu l'entends, ma prétendue sera dans un instant ici; je veux la recevoir de mou mieux. Effie, tu veilleras, n'est-ce pas, à ce que rien ne manque?

EFFIE, avec effort.

Oui, monsieur Robinson.

ROBINSON.

Ah çà! je te laisse; il y a encore quelques voisins que je vais inviter. Dis donc, ça te fait plaisir d'apprendre que je me marie?

EFFIE, pleurant presque.

Oh! certainement, monsieur Robinson!

ROBINSON.

Tant mieux! Au revoir! vous êtes une bonne fille, Effie. Je serai ici dans un instant. Adieu, Effie!

Il sort par le fond.

SCENE VI.

EFFIE, seule.

Grâce au ciel, me voilà seule, et je puis pleurer. Mon Dieu! moi qui, ce matin, me suis levée si joyeuse, si contente! qui aurait pu me dire... Lui faire bonne mine, à cette femme, oh! non, certainement! ce serait plus fort que moi, et j'aime mieux m'en aller, quitter pour toujours la brasserie. (*Après un instant de réflexion.*) Eh! le puis-je? comment justifier ce départ? Aux questions dont on m'accablerait, pourrais-je répondre: Je vous quitte, monsieur Robinson, parce que, moi, pauvre orpheline, j'avais rêvé qu'un jour... Et cependant je ne puis pas rester ici!

PREMIER COUPLET.

Monsieur Robinson
Est si bon garçon.
Si doux, si sincère!
Dans tout le canton,
Il est en renom
Pour son caractère:
Puis, il est si bien!
Quel air agréable!
Dans tout son maintien
Quelle grâce aimable!
Et ce trésor-là,
Que tant j'ai appréciée.
Pleurant.
Ah! ah! ah! ah! ah!
Une autre l'aura,
Le possèdera!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Et la pauvre Effie,
Hélas! en mourra!

DEUXIÈME COUPLET.

Souvent je croyais,
 Parfois je pensais
 Que j'avais su plaire,
 Et qu'il me prendrait,
 Qu'il me choisirait
 Pour sa ménagère ;
 Je l'aurais chéri
 Comme on ne peut l'être ;
 Pour faire un mari
 Le ciel l'a fait naître...
 Mais, ce trésor-là,
 Que tant j'apprécie,
Sanglotant,
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Une autre l'aura,
 Le possédera...
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Et la pauvre Effie,
 Hélas ! en mourra !

SCENE VII.

EFFIE, BOB, *en habit de fête.*

BOB, *ouvrant la porte du fond et parlant à la cantonnade.*

Puisqu'on vous dit que c'est ici, dans la grande cour qu'on mangera, qu'on boira, qu'on dansera. (*Descendant la scène.*) Ces garçons taverniers... c'est bête !

EFFIE, *s'essuyant les yeux.*

Bob, M. Robinson a bien recommandé que tout le monde fût gai et joyeux ; c'est pourquoi je vous prie...

BOB, *la regardant.*

Eh bien ! vous avez drôlement l'air de suivre la consigne ; votre figure est tout je ne sais quoi... vous avez pleuré, miss Effie ?

EFFIE.

Moi ! non !

BOB.

Qu'est-ce qui a osé vous faire du chagrin, à vous, si gentille et si bonne ? dites-le-moi bien vite ! je ne suis pas Anglais pour rien.

Il fait le geste de boxer.

EFFIE.

Merci ! merci, mon garçon !... occupons-nous plutôt de bien recevoir la future de M. Robinson.

BOB.

La future ! comment ? le maître songe à se remarier, et c'est pas avec vous ?

EFFIE.

Aurais-je jamais pu prétendre... ?

BOB.

Le bourgeois a tort, mamselle Effie, et je le lui dirai, moi.

EFFIE.

Garde-t'en bien, il se fâcherait.

BOB.

Comment ! c'est pas vous, mamselle Effie, qui serez notre nouvelle bourgeoise ? Eh ben ! tant pis ! dans nos petites causeries, comme ça, entre nous autres brasseurs, nous disions quelquefois : Comment se fait-il que le patron ne songe pas à

se donner une compagne, mamselle Effie, par exemple ?

EFFIE.

C'est qu'il ne m'aime pas.

On entend la ritournelle du morceau suivant.

BOB.

Ab ! voilà les invités !

SCENE VIII.

LES MÊMES, GARÇONS BRASSEURS, VOISINS et PARENS, puis ROBINSON et DES GARÇONS DE TAVERNE.

CHOEUR.

Pendant le commencement du morceau, les garçons taverniers apportent et disposent au milieu du théâtre de grandes tables toutes servies.

Quand un ami nous appelle,
 Nous accourons, pleins de zèle.
 Nous voilà !... nous voilà !...

A la fête

Qui s'apprête,

Nous saurons lui tenir tête !

Oui, l'on boira,

On dansera

Tant qu'il voudra !

ROBINSON, *entrant par le fond.*

Salut, joyeuse compagnie.

Enfin nous voilà réunis !

Il faut bien, quand on se marie,

En faire part à ses amis.

TOUS.

Eh ! quoi vraiment, il se marie !

EFFIE, *à part, avec douleur.*

Ah ! tons mes beaux jours sont finis !

TOUS.

Mais la future, où donc est-elle ?

ROBINSON.

Long-temps vous ne l'attendrez pas ;

Ma fiancée, aimable et belle,

Fera les honneurs du repas.

EFFIE, *à part.*

Ah ! comment leur cacher, hélas !

Ma douleur et mon embarras ?...

ROBINSON, *gaiement.*

Un festin délectable

Nous attend,

Il faut nous mettre à table

A l'instant !

TOUS, *se plaçant à table.*

Un festin délectable, etc.

TOUS.

Mais la future, où donc est-elle ?...

ROBINSON.

Mon Dieu ! mon Dieu, qu'ils sont impatients !

Regardez-donc, mes braves gens,

D'ici, moi, je la vois... c'est elle !...

Vous ne devinez pas ?...

A mes yeux aucune autre belle

Ne peut l'éclipser en appas...

Vous allez la connaître... amis... oui, voilà celle

Qui doit présider ce repas...

Il saisit la main d'Effie, qui est allée tristement s'asseoir à l'écart, au bout de la table.

TOUS.

Effie !

ROBINSON, *la serrant dans ses bras.*

Oui, c'est toi, mon Effie,
C'est toi, que j'ai choisie
Pour embellir ma vie...
Le veux-tu, dis-le-moi?...
EFFIE

Quoi! c'est lapauvre Effie,
C'est moi qu'il a choisie,
Pour embellir sa vie,
Ah! j'en mourrai, je croi!
TOUS.

Quoi! vraiment, c'est Effie
Que son cœur a choisie,
Pour embellir sa vie!
Ah! quel est son émoi!

EFFIE, *revenant à elle, dans le plus grand trouble.*

Mais non, mais nou... ah! l'on m'abuse!...

ROBINSON.

Reviens à toi!...

EFFIE.

Cet autre hymen... ?

ROBINSON.

Pardon, pardon; mais c'était une ruse...
Et j'ai vu mon bonheur en voyant ton chagrin.

Allant se placer au milieu de la table avec Effie.

Maintenant, à plein verre
Faites couler la bière!

CHOEUR.

Maintenant à plein verre
Faisons couler la bière!

ROBINSON.

Et, pour vous mettre en belle humeur,
Ecoutez le chant du brasseur.

CHOEUR.

Écoutons le chant du brasseur!

ROBINSON.

PREMIER COUPLET.

Gentil brasseur
De mon cœur,
Veux-tu pour ta vie
Du bonheur?
Que la paresse ennemie
Soit bannie;
Et, du soir au matin,
Répète ce refrain:
Brasse, brasse, brasse!
Que rien ne te lasse,
Brasse, brasse, brasse,
Gentil brasseur,
Et la ville entière
Bientôt sera fière
De ta bonne bière
Et de ton ardeur.

CHOEUR,

Brasse, brasse, brasse,
Que rien ne te lasse,
Brasse, brasse, brasse,
Gentil brasseur,
Et la ville entière
Bientôt sera fière
De ta bonne bière
Et de ton ardeur!

DEUXIÈME COUPLET.

Si, par amour,
Un beau jour,
Tu prends une femme
Faites au tour,
Pour toujours captiver l'ame

De madame,
Epoux tendre et galant,
Ne sois pas fainéant:
Brasse, brasse, brasse!
Que rien ne te lasse,
Brasse, brasse, brasse,
Gentil brasseur,
Et ta ménagère
Toujours sera fière
De ta bonne bière
Et de ton ardeur!

CHOEUR.

Brasse, brasse, brasse,
Que rien ne te lasse, etc.

Tout le monde se lève.

ROBINSON.

Maintenant il faut qu'on s'amuse.
Allez, sans vous faire prier,
Aux doux sons de la cornemuse,
Danser tous dans mon grand cellier!

Puis, je vous invite:
Chez notre pasteur
Nous irons ensuite
Signer mon bonheur!
Mais, en attendant,
Enfants, en avant!...

Maintenant, je veux qu'on s'amuse, etc.

TOUS.

Mes amis, il faut qu'on s'amuse,
Partons sans nous faire prier,
Aux doux sons de la cornemuse,
Allons danser au grand cellier.

Ils sortent tous par la gauche, en criant:

Vive Robinson!... vive Effie!...

SCÈNE IX.

EFFIE, ROBINSON.

EFFIE, *avec joie.*

Vraiment, monsieur Robinson, nous allons nous marier?... j'ai besoin que vous m'assuriez encore que tout cela n'est pas un jeu, une illusion.

ROBINSON.

Oui, ma bonne Effie; je te répète que tu vas être ma femme.

EFFIE.

Votre femme! vrai? je crois rêver!

ROBINSON.

Dans une heure, nos deux noms seront couchés sur le grand livre de la paroisse, et jamais je n'aurai signé avec plus de plaisir.

EFFIE.

Et moi donc! mais soyez tranquille, vous ne regretterez jamais d'avoir fait le sacrifice d'épouser une pauvre fille comme moi.

ROBINSON.

J'en suis sûr.

EFFIE.

Je vous rendrai heureux.

ROBINSON.

Tu as ce qu'il faut pour ça.

EFFIE.

Et je vous aimerai toujours.

ROBINSON.

J'en prends note... mais allons-nous être heu-

reux!... rien ne manquerait à ma félicité si mon bon frère, Georges Robinson, le lieutenant, était là, avec nous, pour ne plus nous quitter, partageant notre gaieté, nous aidant à supporter nos petites peines, faisant danser sur ses genoux ses neveux, ses nièces, car il aura des neveux et des nièces... énormément.

EFFIE.

Vous m'en avez dit tant de bien que je regrette de ne pas le connaître. Écrivez-lui une bonne fois pour toutes de donner sa démission, afin de rester ici toujours avec nous.

ROBINSON.

Oh! oui, toujours avec nous! (*Hésitant.*) Cependant, c'est drôle, mais il me semble qu'à présent...

EFFIE.

Quoi donc!

ROBINSON.

Rien... une idée qui me passe par la tête comme ça...

EFFIE.

Je vais être votre femme, et j'ai le droit de savoir...

ROBINSON.

Je me rappelais certaines petites aventures... Vois-tu, c'est très-mal, ce que je vais te dire... eh bien! maintenant que je vais me marier, je crois que j'aimerais tout autant que mon frère restât au service.

EFFIE.

Pourquoi ça?

ROBINSON.

Parce que je me souviens de toutes les catastrophes que j'ai éprouvées à cause de notre ressemblance extraordinaire.

EFFIE.

Quoi! c'est parce que l'on vous a toujours pris l'un pour l'autre que vous avez à vous plaindre?...

ROBINSON.

Je suis né la victime de mon physique. Enfant, j'étais d'un caractère sage et tranquille, d'une timidité extrême, et je n'ai pas changé; c'est plus fort que moi, je n'aime pas le danger... mon frère était taquin, turbulent, tapageur; il allait sans cesse dans le voisinage faire enrager tout le monde; il coupait la queue au chien de celui-ci, il coupait l'oreille au chat de celui-là : les voisins accouraient chez ma mère; j'avais beau protester de mon innocence; ils soutenaient que c'était bien moi qu'ils avaient vu commettre la méchanceté... et ma mère m'en donnait, m'en donnait... une bénédiction!

EFFIE, *riant*.

Pauvre garçon!

ROBINSON.

Dans un âge plus avancé, quand j'avais le malheur de lui confier que j'avais fait les yeux doux à une demoiselle, de quoi s'avisait-il, le scélérat? il trouvait moyen de me faire manquer l'heure du rendez-vous, et, profitant de notre ressemblance, il avait l'effronterie d'y aller à ma place.

EFFIE, *riant*.

Ah! ah! ah! c'est très-original!

ROBINSON.

Je te remercie, toi, encore!

EFFIE.

Mais je ne vois pas que tout ça doive vous contrarier, quant à notre mariage.

ROBINSON.

Où! tu ne vois pas ça, toi... mon frère n'a jamais cessé d'être brave, sensible et généreux, mais il est toujours léger, entreprenant, je dirai même assez mauvais sujet : je crains qu'une fois ici, cet extrême rapport physique qu'il y a entre moi et mon frère jumeau... l'habitude de s'amuser à mes dépens...

EFFIE, *vivement*.

Fi! fi! monsieur Robinson, c'est affreux d'avoir de pareilles idées. Croyez-vous que mon cœur puisse jamais se méprendre?

ROBINSON.

Ton cœur, ton cœur serait la dupe de ton illusion! Je te répète que c'est la même taille, la même voix, la même figure... c'est effrayant!

EFFIE.

Vraii! vous commencez à me faire peur!

DUO.

ROBINSON.

Il faut pourtant ici trouver quelque manière
D'éviter, mon Effie, un semblable danger :
Tout doit être en commun lorsqu'on aime son frère ;
Mais il est un bonheur qu'on ne peut partager ;
Cherchons ensemble, chère Effie ;
Trouves-tu?

EFFIE.

Je ne trouve rien!

ROBINSON.

J'y suis!... vraiment, j'ai du génie!
Je tiens un excellent moyen!

EFFIE, *riant*.

Voyons, voyons ce beau moyen!

ROBINSON.

Ecoute bien!

EFFIE.

J'écoute bien.

ROBINSON.

Pour éviter une méprise
Triste, ma foi,
Quand je volerai, l'âme éprise,
Auprès de toi,
Je chanterai, ma douce amie,
Bien tendrement,
Cette irlandaise mélodie
Qui me plaît tant.

Je vais te la chanter... retiens-la, mon enfant.

PREMIER COUPLÉ.

« Montagnarde jolie,
» Voilà ton fiancé!
» Réponds, je t'en supplie,
» A mon cœur empressé;
» Pour que ma chasse soit heureuse,
» Ah! ne va pas me refuser,
» Il me faut, ô mon amoureuse,
» Un doux baiser! »

ENSEMBLE.

EFFIE, *riant*.

Ah! quel trait de génie!
C'est charmant! c'est charmant!
La ruse est bien ourdie,
Très-bien trouvé, vraiment!

ROBINSON.

Vraiment, j'ai du génie,
C'est charmant ! c'est charmant !
La ruse est bien ourdie,
Fort bien trouvée vraiment !

ROBINSON.

A l'épreuve à présent.

EFFIE.

Commençons maintenant.

ROBINSON.

Tu m'attends, il fait sombre !...
J'arrive auprès de toi...
Je me glisse dans l'ombre..

EFFIE, à part.

Ah ! je sens, malgré moi,
Mon cœur battre d'émoi !

ROBINSON, à part.

Voyons, m'a-t-elle su comprendre ?

EFFIE, riant, à part.

Je comprends fort bien, entre nous ;
Mais vengeons-nous de ses soupçons jaloux !

ROBINSON, s'approchant, à part.

Va-t-elle ici se laisser prendre ?

EFFIE, à part, riant.

Pour le punir laissons-nous prendre !

Robinson l'embrasse sans qu'elle le repousse.

ROBINSON, se fâchant.

C'est une indignité !...
Très-bien, très-bien, Effie ;
Ah ! quelle perfidie !

De ma leçon vous avez profité !

EFFIE, jouant l'étonnement.

Pourquoi donc ce courroux ?...

ROBINSON, avec dépit.

Mais je n'ai pas chanté !

EFFIE, d'un air naïf.

Pardou, pardou, c'est une erreur, en vérité !

ENSEMBLE.

ROBINSON, à part.

Ah ! pour mon amour quel malheur !
Quelle triste aventure !
Malgré mes leçons et son cœur,
Je redoute encore une erreur.

EFFIE, riant, à part.

Je ris vraiment de sa frayeur,
Me tromper de figure !

La sienne est présente à mon cœur,
Peut-il donc redouter une erreur ?

ROBINSON.

Recommençons !

EFFIE.

Vraiment,

Je comprends à présent !

DEUXIÈME COUPLET.

« Montagnarde jolie,
» Me voilà de retour,
» Ma carnassière emplie,
» Et mon cœur plein d'amour !
» Puisque ma chasse fut heureuse,
» Ah ! ne va pas me refuser,
» Il me faut, ô mon amoureuse,
» Un doux baiser ! »

Robinson s'approche pour embrasser Effie ; elle le repousse rudement, et s'enfuit.

ROBINSON, se fâchant.

C'est une indignité !

Ah ! quelle perfidie !

Très-bien, très-bien, Effie ;

De ma leçon vous avez profité !

EFFIE, jouant l'étonnement.

Pourquoi donc ce courroux ?

ROBINSON, se dépitant.

Mais puisque j'ai chanté !

EFFIE, d'un air naïf.

Pardou, pardou, c'est une erreur en vérité !

ENSEMBLE.

ROBINSON, avec dépit.

Ah ! pour mon amour quel malheur !

Quelle triste aventure !

Malgré mes leçons et ton cœur,

Tu feras toujours quelque erreur.

EFFIE, riant.

Rassurez-vous, car cette erreur

Est feinte, je le jure !

D'après vos leçons et mon cœur,

Ne craignez jamais de malheur.

ROBINSON, vivement.

Vraiment, tu me comprenais bien ?

EFFIE, riant.

Oui, j'en conviens.

ROBINSON, rassuré.

Je te le disais bien !

ENSEMBLE.

J'ai vraiment du génie,
Mon moyen est charmant,
La ruse est bien ourdie ;
Très-bien trouvée vraiment !

EFFIE, riant.

C'est un trait de génie,

Ce moyen est charmant,

La ruse est bien ourdie ;

Très-bien trouvée vraiment !

ROBINSON.

Ah ! Effie ! Effie ! c'est mal de m'effrayer ainsi !

EFFIE.

C'est votre faute aussi, monsieur Robinson ; vous
allez vous mettre des choses en tête... parlons
plutôt du bonheur qui nous attend.

ROBINSON.

Tu as raison, il vaut mieux s'occuper de nos
petits projets d'avenir. A propos de projets, j'en
ai un : nous ne resterons pas ici pendant la lune
de miel ! Nous irons passer le premier quartier
chez mon oncle, le second quartier chez ma tante,
et la pleine lune chez ma cousine... ça te con-
vient-il ?

EFFIE.

Adopté !

ROBINSON.

Maintenant, deux ou trois rigaudons ; ensuite
chez le pasteur pour notre mariage. Viens, Effie !
(*Au moment où il va l'entraîner, on frappe vio-
lemment à la porte du fond.*) Tiens ! qu'est-ce que
c'est que ça ?

EFFIE.

Quelque invité en retard !

ROBINSON.

C'est possible !

EFFIE, ouvrant la porte.

Entrez !

ROBINSON.

Eh ! c'est le sergent Toby ! l'inséparable de
mon frère.

SCENE X.

ROBINSON, EFFIE, TOBY.

TOBY, à Robinson d'un air agité.

Dieu vous garde, monsieur Robinson! Votre frère, mon lieutenant, est-il ici?

ROBINSON.
Non!

TOBY.
Comment! il n'y est pas?

ROBINSON.
Mais cela ne fait rien, soyez le bien venu, monsieur Toby: dites donc, je me marie, mon vieux sergent, et je pense que le bruit des cornemuses et des pots de bière ne vous effraiera pas.

EFFIE, faisant une grande révérence.

Sergent, la mariée vous invite.

TOBY.
Par saint Georges! il s'agit bien de cornemuses et de pots de bière en ce moment!

EFFIE.
Mais vous m'effrayez, sergent!

ROBINSON.
Oui, au fait, pourquoi cette colère, sergent?

TOBY.
Pourquoi? parce que, si demain à midi votre frère n'a pas reparu au camp...

ROBINSON.
Eh bien?

TOBY.
Il sera condamné comme déserteur, et, si jamais on le rattrape, son affaire sera bâclée!

Il fait le geste de fusiller.

ROBINSON.
Comment? que dites-vous là?

EFFIE.
Mais il avait sans doute une permission?

TOBY.
Celle qu'il avait est expirée depuis trois jours: notre régiment est à trente milles d'ici, nous sommes en face d'un gros détachement du prince Édouard, le fils du prétendant. D'un moment à l'autre on va causer à coups de mousquet, et mon lieutenant ne sera pas de la conversation!

ROBINSON.
Ah! mon Dieu! que venez-vous de m'apprendre!

TOBY.
Moi, j'espérais le trouver ici, et j'accourais le prévenir.

EFFIE.
Non, il n'y est pas venu.

ROBINSON.
Mais, sergent, vous vous alarmez peut-être à tort, les chefs...

TOBY.
Les chefs ont usé d'indulgence; et si le lieutenant n'était pas aussi aimé, il y a trois jours que sa sentence serait prononcée.

ROBINSON, tombant sur un banc.

Mon pauvre frère! fusillé!..

TOBY.
Je sais bien qu'une douzaine de balles dans l'estomac, c'est une mauvaise ration, difficile à digérer; mais ce n'est rien encore que ça! Mon lieutenant sera dégradé, déshonoré!

ROBINSON.
Déshonoré!

TOBY, à lui-même.
Brave lieutenant! sois tranquille, va! si tu meurs, le sergent Toby manquera bientôt aussi à l'appel; il chargera ces enrégés d'Écossais de lui délivrer sa feuille de route pour le grand voyage!

ROBINSON, prenant la main de Toby.
Merci, sergent, merci pour mon frère, de l'attachement que vous lui portez.

TOBY.
Mille tonnerres! c'est bien naturel! mon lieutenant! Savez-vous bien qu'il m'a sauvé plus de coups de verges que je n'ai déchiré de cartouches; au dernier combat? savez-vous qu'il s'est jeté entre un grand montagnard et moi? qu'il a reçu dans le bras le coup de feu qui allait me casser la tête? Que maintenant sa vie, c'est la miennet son honneur, c'est le mien!

ROBINSON.
Mais est-ce qu'il n'y a rien à faire? voyons!

EFFIE.
Oui, sergent, dites-nous un peu...

TOBY.
Oh! mon Dieu! rien! Je vais retourner camp; vous autres, mariez-vous!

ROBINSON.
Nous marier! dans un pareil moment!

EFFIE.
Nous n'avons plus le cœur à la joie!

TOBY.
L'heure s'avance, il faut que je parte; adieu, monsieur Robinson.

ROBINSON.
Mais un instant, sergent, attendez donc un peu, il faut chercher encore. Ah!... je me souviens que, l'année dernière, mon frère était amoureux comme un fou d'une jolie miss de Carlisle, la sœur d'un marin, je crois.

TOBY, impatienté.
Eh! qu'importe tout cela?

ROBINSON.
Comment! qu'importe! mais il est, j'en suis sûr, chez la belle miss, s'oubliant à filer le parfait amour: Carlisle n'est qu'à vingt milles d'ici, il faut y courir.

EFFIE.
Oui, oui, partons, monsieur Robinson... je ne vous quitte pas, d'abord.

TOBY.
Dam! après tout, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

ROBINSON.
En route!...quelque chose me dit que nous allons retrouver mon étourdi de frère; avec ma cariole

nous serons bientôt arrivés. (*A la cantonade.*)
 Bob, attèle la grande noire. (*A Effie.*) C'est
 gentil à toi de m'accompagner, Effie; au retour,
 nous ferons la noce. (*A la cantonade.*) Allons
 donc, Bob, dépêche-toi!... Ah! j'oubliais, mon man-
 teau et de l'argent.

Et moi, ma mante !
 Elle monte le petit escahier à gauche, et disparaît.

ROBINSON, à Toby.

Me voilà, sergent, me voilà... c'est à en perdre
 la tête!

Il sort par la gauche.

TOBY, à la cantonade.

Hâtez-vous, je prendrai les devans à cheval.

SCENE XI.

TOBY, BRASSEURS, AMIS, INVITÉS; puis ROBINSON
 et EFFIE revenant; ensuite BOB.

FINAL.

CHOEUR.

Pour aller à la chapelle,
 Nous venons vous chercher tous ;
 Chacun de nous, plein de zèle,
 Brûle de vous voir époux !

TOBY, avec humeur.

Il s'agit bien de mariage!

TOUS.

Que dites-vous ?

ROBINSON et EFFIE, revenant avec des manteaux.

Nous allons nous mettre en voyage !

TOUS.

Expliquez-vous !

ENSEMBLE.

EFFIE, à des Invités.

Une importante affaire
 Nous force à vous quitter...
 C'est encore un mystère ;
 Nous devons nous hâter !.

TOBY, à d'autres.

Une importante affaire
 Les force à vous quitter ;

C'est encore un mystère...
 Mais il faut se hâter !

TOUS.

Quel est donc ce mystère ?
 Pourquoi tant se hâter ?
 Quelle importante affaire
 Les force à nous quitter ?

BOB, accourant par le fond.

Maitre, la carriole est prête !

TOBY.

Allons, que rien ne nous arrête !...

ROBINSON, à part.

Hélas ! hélas ! il faut partir.

EFFIE, à part.

Quand j'espérais doux avenir !

ENSEMBLE.

ROBINSON.

Que l'espoir qui m'enflamme
 Donne à mon cœur un peu de fermeté ;
 Car il faut, sur mon ame,
 Qu'un grand malheur par moi soit arrêté !

EFFIE et TOBY.

Que l'espoir qui l'enflamme
 Donne à son cœur un peu de fermeté ;
 Car il faut, sur mon ame,
 Qu'un grand malheur par lui soit arrêté !

TOUS.

Quel malheur pour sa flamme,
 Et que son cœur doit en être attristé !

Quand il va prendre femme,
 Voir tout-à-coup son hymen arrêté !

Mais au moins puisqu'il faut partir

Tâchez de bientôt revenir ;

A votre retour, quel plaisir

Alors, vous pourrez vous unir !

ROBINSON.

Mes compagnons, je vous confie

Mes intérêts, ma brasserie,

Soignez-les bien... adieu...

Mes amis, pour nous priez Dieu !

TOUS.

Sur nous comptez pendant votre voyage,
 Partez ! partez ! et prenez bon courage.

*Toby sort. La porte du fond s'ouvre ; on aperçoit une
 carriole en dehors : Robinson et Effie y montent préci-
 pitamment ; la carriole disparaît. Le rideau baisse.*

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une cantine ouverte sur la campagne. Au fond la vue d'un camp. Portes latérales, tables, bancs
 chaises.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, des SOLDATS sont en scène, atablés ;
 leurs armes sont en faisceaux ; une fanfare se fait en-
 tendre ; ils se lèvent vivement et saisissent leurs armes.

CHOEUR.

Voici l'heure de la revue,
 Compagnons, voilà le signal !
 Méritons, par notre tenue,
 Les éloges du général.

Allons, point d'alarmes,

Préparons nos armes !

Pour un vrai soldat

Quel jour plein de charmes
 Qu'un jour de combat !

SCÈNE II.

LE MÊMES, TOBY, entrant d'un air triste et abattu.

TOUS, entourant Toby :

Eh ! mais vraiment ! eh ! mais vraiment !
 C'est Toby, le brave sergent !
 Allons, réponds-nous à l'instant,
 Ramènes-tu le lieutenant ?

TOBY, *tristement.*

Du lieutenant pas de nouvelle!
Ah! vous me voyez confondre!
Malgré ma prière et mon zèle,
Quand midi sonnera, s'il n'a pas reparu,
Ils vont le condamner... hélas! il est perdu!

TOUS, *tristement.*

Ils vont le condamner... hélas! il est perdu!

La fanfare se fait entendre de nouveau.

Mais c'est l'heure de la revue,
Compagnons, voici le signal;
Méritons par notre tenue
Les éloges du général.

Allons, point d'alarmes,
Préparons nos armes,
Pour de vrais soldats
Quel jour plein de charmes
Qu'un jour de combats!

Ils sortent tous par le fond, à l'exception de Toby.

SCENE III.

TOBY, *seul, regardant les soldats s'éloigner.*

Malédiction! j'envie leur sort à ceux-là! pas d'inquiétudes, de soucis! Avant la fin de la journée on se battra avec les montagnards; eh bien! une balle dans la poitrine ou dans la tête, et tout est dit! tandis que moi, j'aurai assez de malheur pour revenir au grand complet: le mousquet au bras, je serai obligé d'entendre le prévôt lire à haute voix la sentence qui condamne mon lieutenant! mon brave lieutenant! Où peut-il être? Son frère m'avait rendu un peu d'espoir; nous pensions le trouver à Carlisle, mais toutes nos recherches ont été vaines; c'est fini!

ROBINSON, *dans la coulisse.*

Ah! ah! là!... descends, Effie... tout doucement, tout doucement!... prends bien garde; là, c'est ça.

TOBY.

Voilà le brasseur qui arrive; il tombe bien! il a voulu me suivre au camp, pour solliciter près du général un nouveau délai: ce pauvre garçon! Comment lui dire?... il faut bien qu'il l'apprenne cependant.

SCENE IV.

TOBY, ROBINSON, EFFIE, *donnant le bras à Robinson.*

ROBINSON, *entrant et sans voir Toby.*

Je te dis que ça doit être ici. (*Apercevant Toby.*) Tiens, justement, le voilà le sergent! Bonjour, Toby; dites donc, nous sommes un peu en retard?... c'est la faute de mon cheval.

TOBY.

Oh! mon Dieu! une heure plus tôt, une heure plus tard.

ROBINSON.

Vrai!... tant mieux!... c'est égal, je n'ai jamais vu de bête plus entêtée; j'avais beau lui dire avec mon fouet: «Mais, va donc, va donc! il s'agit de

sauver mon frère, mon bon Georges; va donc! tu es de la famille aussi;» rien du tout! il allait au petit trot... comme s'il nous était tout-à-fait étranger.

EFFIE.

Enfin, nous sommes arrivés!... monsieur Toby, il faut voir le général.

ROBINSON.

Tout de suite!

TOBY.

C'est inutile, vous ne pourriez lui parler en ce moment; il passe la revue là-bas.

ROBINSON.

C'est donc ça que nous n'avons pas rencontré un seul visage humain par ici; je disais à Effie: «Que c'est drôle! personne dans le camp pour nous conduire auprès du sergent Toby; je n'y conçois rien.» Mais l'essentiel... c'est que nous voilà; nous attendrons ici la fin de la revue, et nous irons tous trois chez le général... n'est-ce pas, sergent Toby?

TOBY, *avec colère.*

Par la mordieu! vous ne voyez donc pas à ma figure qu'il ne faut plus avoir la moindre espérance?

ROBINSON *et* EFFIE.

Comment?

TOBY.

L'aide de camp de service, prévenu par moi, a parlé aux chefs de votre prochaine arrivée.

ROBINSON.

Eh bien?

TOBY.

Eh bien! l'ordre a été donné de ne pas vous introduire dans la tente du général, et cette consigne-là, pas moyen de l'enfreindre!

ROBINSON, *abattu.*

Oh! mon Dieu! moi, qui comptais obtenir quelques jours de grâce.

TOBY.

Le général est inflexible, et ce qui ajoute à sa rigueur, c'est que plusieurs officiers ont déjà passé à l'ennemi... on accuse votre frère d'en avoir fait autant! Tonnerre! si ceux qui m'ont dit ça avaient été mes égaux, ou mes inférieurs, avec la pointe de mon épée, je leur aurais cloué ces paroles-là au fond de la gorge; mais avec des chefs, silence et immobile!

EFFIE.

Ainsi notre voyage est devenu inutile?

TOBY.

Tout-à-fait!

ROBINSON, *s'animant.*

Eh bien! tenez, sergent, moi, je ne désespère pas encore: que diable! ça ne peut pas être; il me semble que le général ne peut pas refuser de m'entendre; je le verrai, moi, malgré lui, malgré la consigne.... Je n'ai pas de courage, c'est vrai, c'est connu: je m'éloigne à l'aspect d'une dispute ou d'une querelle; la pensée de vider un différend les armes à la main me fait frissonner des pieds à la tête, aussi ça ne m'est jamais arrivé, et ça ne m'arrivera jamais! mais, aujourd'hui, c'est autre chose

il s'agit de sauver mon frère; je ne connais plus rien, je braverai les ordres de vos supérieurs; je sens là que je ne tremblerai pas devant eux; leurs regards sévères ne m'intimideront pas: on me battra, peut-être; on me chassera, c'est possible; mais j'aurai fait mon devoir.

EFFIE.

Bien! bien, monsieur Robinson! Oh! que j'aime à veus entendre parler ainsi!

ROBINSON.

Je reste, et après la revue, nous verrons!

TOBY.

Allons! un dernier coup de collier: on ne sait pas ce qui peut arriver! attendons la fin de la revue.

ROBINSON.

Oui, oui, attendons! mais d'ici là, je ne serais pas fâché d'avoir pour Effie une chambre dans cette cantine; il ne faut pas qu'elle reste là, au milieu des soldats.

TOBY, désignant la gauche.

C'est facile; tenez, voilà deux petites pièces qu'occupait le lieutenant.

ROBINSON, avec émotion.

Comment? c'est là qu'habitait mon pauvre frère? *(Il court ouvrir une petite porte à gauche.)* Oui! voilà bien son uniforme, ses armes, l'épée que je lui ai donnée le jour de sa fête... Pauvre frère! tu ne la porteras peut-être plus!

EFFIE, à Robinson.

Allons... il ne faut pas se désoler d'avance, mon Dieu! avant que midi ne sonne, le lieutenant sera peut-être de retour.

ROBINSON.

Dieu t'entende, mon enfant! Dites donc, sergent Toby, je suis à vous, je vais l'installer... nous allons courir voir les chefs, attendez-moi.

TOBY.

C'est convenu, je guetterai le bon moment.

ROBINSON.

Viens, Effie, viens!

Ils entrent tous deux dans la chambre à gauche.

SCENE V.

TOBY, un instant seul, puis JENKINS.

TOBY.

Elle a encore un peu d'espoir, elle, oui; mais moi, dire que nous n'avons plus qu'une heure! rien qu'une petite heure! *(Avec colère.)* Ah! s'il ne s'agissait, pour arranger l'affaire, que de me battre, là, tout seul, contre un régiment!... ah! bien, oui! mais on ne me demandera pas ça! Allons, Toby, en observation, demi-tour, marche!

Il va pour sortir, et rencontre au fond Jenkins.

JENKINS, arrêtant Toby.

Un mot, sergent?

TOBY, voulant sortir.

Pas possible!

JENKINS, l'arrêtant de nouveau.

Écoute-moi! il le faut!

TOBY.

Pardon! je suis pressé, une affaire importante...

JENKINS.

Je n'ai qu'un mot à te dire, un renseignement à te demander... *(Tirant un portrait de sa poche, et le montrant à Toby.)* Connais-tu l'original de ce portrait?

TOBY, regardant le médaillon.

Mon lieutenant!

JENKINS, vivement.

Ton lieutenant, dis-tu? et il se nomme?

TOBY.

Parbleu! Georges Robinson.

JENKINS.

Georges Robinson... *(A part.)* Enfin je l'ai trouvé!

TOBY.

Ah! mon Dieu! en auriez-vous des nouvelles? où est-il? que fait-il? va-t-il revenir?

JENKINS, étonné.

Comment! il n'est pas ici, au camp?

TOBY.

Eh! mordieu! non!

JENKINS.

J'espérais l'y trouver... cependant il fait partie de ce corps d'armée?

TOBY.

Sans doute.

JENKINS.

Alors, pourquoi?...

TOBY.

Pourquoi, pourquoi?... parce qu'il a disparu; qu'on ne sait où il est; que dans une heure, s'il n'est pas de retour, il sera condamné comme déserteur.

JENKINS.

Condamné! *(A part.)* Oh! ce n'est pas cette mort-là que je lui désirais! *(Haut.)* Ainsi le lieutenant Georges Robinson n'est pas au camp? malédiction!

TOBY.

Cela vous afflige? je le vois bien.

JENKINS.

Oui! et je donnerais beaucoup pour retrouver le lieutenant Georges Robinson. *(A part.)* Ma pauvre sœur! n'est-ce donc pas moi qui te vengerai?... mais il peut revenir d'un moment à l'autre, ne nous éloignons pas encore.

Il sort par le fond, et examine alternativement, en s'en allant, les officiers qui entrent.

SCENE VI.

LES MÊMES, OFFICIERS et SOLDATS.

CHOEUR.

La revue est terminée,
Nous défions l'ennemi,
Il ne faut qu'une journée
Pour qu'il soit anéanti!
Malheur à lui!

SCENE VII.

LES MÊMES, ROBINSON, puis LOVEL.

ROBINSON, *sortant de la chambre à gauche.*

Allons, allons, sans plus attendre,
Je me rends chez le général :
Il doit m'accueillir et m'entendre,
Ou bien, c'est un cœur de métal.

LOVEL, *entrant par le fond et s'arrêtant tout-à-coup en apercevant Robinson.*

Mais, que vois-je ! surprise extrême !
Voilà, voilà le lieutenant.

TOUS, *regardant Robinson.*

Le lieutenant !

Oui, c'est lui-même !

Enfin, voilà le lieutenant.

LOVEL, *saisissant le bras de Robinson très-étonné.*

Ah ! lieutenant, quelle imprudence !

Si vous aviez encor tardé d'un seul instant,
On prononçait votre sentence.

L'examinant.

Mais, pourquoi ce déguisement ?

TOUS.

Mais pourquoi ce déguisement ?

ROBINSON, *à part.*

Ah ! je comprends vraiment ;
C'est encor cette ressemblance.

Messieurs, je ne suis pas...

TOBY, *se plaçant devant lui et l'arrêtant vivement, à demi-voix.*

Silence !

Pour conjurer un grand malheur,
Mettons à profit leur erreur !...

ROBINSON, *regardant Toby d'un air étonné.*

Mettons à profit leur erreur !

Toby lui parle bas.

Oui, c'est cela, j'approuve tout d'avance.

À part, avec senti-ment.

Frère, par notre ressemblance,
Tu m'as tourmenté bien souvent ;
Mais elle peut sauver ton existence,
Et je la bénis maintenant.

LOVEL.

Mais sans tarder davantage,

Moi, je vais au conseil annoncer ce retour.

Prenant la main de Robinson.

Nous estimons votre courage,
Et pour nous tous ce jour est un beau jour !

LES SOLDATS.

Oui, pour nous tous, ce jour est un beau jour !

ROBINSON, *saluant avec embarras.*

Je suis sensible à cet hommage,

Et croyez bien...

TOBY, *l'arrêtant.*

Allons, mon lieutenant,

Quittez ce vilain vêtement ;
Il faut remettre promptement
L'uniforme du régiment.

*Lovel sort par le fond.*ROBINSON, *à part.*

Porter l'uniforme, vraiment,

Voilà, voilà l'embarrassant !

TOBY, *à Robinson à demi-voix.*

Pensez à votre frère :
C'est un devoir sacré !
Un brave militaire
Serait déshonoré !

De la prudence et du mystère,
Changez d'habit, ne craignez rien,
Comptez sur moi, laissez-moi faire,
Et, j'en répons, tout ira bien !
De la prudence !
De l'assurance !
Ayons bon espoir.
Au revoir !...

ROBINSON, *bas.*

De la prudence
De l'assurance !
Ayons bon espoir.
Au revoir !...

Toby reconduit Robinson jusqu'à la porte de la chambre à gauche en lui donnant encore des instructions à demi-voix ; puis il revient en scène au milieu des soldats.

SCENE VIII.

TOBY, SOLDATS, VIVANDIÈRES.

TOBY.

Amis, il nous faut maintenant
Boire au retour du lieutenant !

TOUS, *frappant sur la table.*

Allons, qu'on nous serve soudain !...
Et pour nous mettre tous en train,
Toby va vous dire un refrain.

TOBY.

Et lequel ?

TOUS.

Cette chanson du régiment

Que nous répétons si souvent.

Des vivandières apportent des pots de bière et des gobelets. Les soldats se versent tous et trinquent avec Toby.

TOBY.

COUPLETS.

Un bon luron,
John le dragon,
Aimait Jenny la belle ;
Mais du wiskey
Sir John aussi
Était l'amant fidèle.
Le bon garçon
Avait raison,
Le wiskey charme l'âme,
Cette liqueur
Donne du cœur,
Surtout près d'une femme.
Allons, gais compagnons,
Versez cette liqueur vermeille.
Buvons,
Amis, trinquons,
La gaité sort de la bouteille.

TOUS.

Allons,
Joyeux lurons,
Buvons,
Rions,
Chantons !

TOBY.

John le dragon
A son tendon,
Le cœur rempli d'amour, fit la promesse
Qu'à son ami,
Son favori,
Son cher wiskey,
Il renoncât pour sa maîtresse.
Grâce à cela,

On l'épousa ;
 Mais le rusé compère,
 Le lendemain,
 Dès le matin,
 S'enivrait à plein verre.
 Jenny grondait,
 Il répondait :
 Si je suis gris, ma chère,
 C' n'est pas d' wisky,
 C'est de brandy,
 De clair et de bierre.

TOUS.

Le bon garçon
 Avait raison,
 Le brandy charme l'ame.
 Cette liqueur
 Donne du cœur,
 Surtout près d'une femme.
 Allons,
 Buons,
 Trinquons !
 Un franc luron,
 Un bon dragon,
 Doit boire et toujours boire ;
 Sans le wisky,
 Sans le brandy,
 Adieu gloire et victoire !

LES SOLDATS sortent après avoir bu, en criant.
 Au retour du lieutenant Robinson !

Ils s'éloignent par le fond.

SCENE IX.

TOBY, EFFIE.

EFFIE, sortant de la chambre à gauche et parlant à la cantonnade.

C'est bien, monsieur Robinson, ne vous fâchez pas, on vous laisse ; mais, je vous le répète, votre ruse ne réussira pas.

TOBY, à voix basse.

Chut ! silence ! mon Dieu ! ne pouvez-vous retener votre langue ? Si l'on vous entendait ! oh ! les femmes !

EFFIE, à Tobie.

C'est possible ; mais vous, qui êtes un homme, vous lui avez donné là un fort mauvais conseil... certes, je serais la première à me sacrifier pour sauver le frère de M. Robinson, vous le savez... cependant, j'aurais cherché un autre moyen.

TOBY.

Pas si haut, mille dieux ! pas si haut ! Je vous dis, moi, que notre stratagème est admirable... Grâce à lui, nous gagnons du temps, une fois le lieutenant de retour, il reprend son uniforme, le brasseur retourne à Preston...

EFFIE.

Oui, votre plan serait bien concerté, si vous aviez affaire à un autre homme qu'à mon fiancé ; mais lui, si doux, si simple, si bon ! lui qui n'a jamais quitté sa brasserie, l'habiller en officier ! l'obliger à avoir le ton brusque, la démarche dégaagée, l'air d'un brave enfin ? vous n'y réussirez pas !

TOBY.

Voulez-vous me faire donner au diable ? L'essen-

tiel était d'empêcher que la sentence ne fût prononcée... maintenant quelques conseils suffiront, j'espère, pour donner à votre fiancé la tournure et les manières du lieutenant.

EFFIE.

Puissiez-vous réussir !

TOBY.

Je l'entends... vite à l'œuvre !

SCENE X.

LES MÊMES, ROBINSON, en uniforme d'officier, mais ridiculement habillé.

ROBINSON.

Me voilà, sergent, me voilà !

TOBY, examinant Robinson.

Ah ça, comment diable vous êtes-vous harnaché ?

EFFIE, à Tobie.

Je vous le disais bien... regardez donc, il a un air vraiment...

ROBINSON, avec inquiétude.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que je ne ressemblerais pas à mon frère ?

TOBY.

Si, au premier abord, mais pour compléter l'illusion, il faut prendre ses gestes, ses habitudes, ne pas avoir l'air d'une recrue.

ROBINSON.

Dam ! je ne demande pas mieux ; il faut sauver mon frère, voyez-vous.

TOBY.

Pour vous donner ce qui vous manque, placez d'abord votre épée comme ça.

Il lui replace son épée.

ROBINSON.

Non, non, sergent, moins en arrière ; ça s'emberlificoterait dans mes jambes... (*Manquant de tomber.*) Tenez, voyez-vous !

TOBY.

Et le chapeau... s'il est possible ! (*lui replaçant rudement le chapeau sur le coin de l'oreille*) là !

ROBINSON.

Sergent, je n'y vois plus que d'un œil !

TOBY.

Cela suffit !

TRIO.

TOBY.

Il faut d'un vrai soldat prendre ici l'attitude...

ROBINSON.

Ça n'est pas facile, vraiment,
 Quand on n'en a pas l'habitude...

EFFIE.

Cela s'apprend

Très-prompement !

TOBY.

Allons, une allure guerrière,
 Et marchez d'un air imposant !...

ROBINSON.

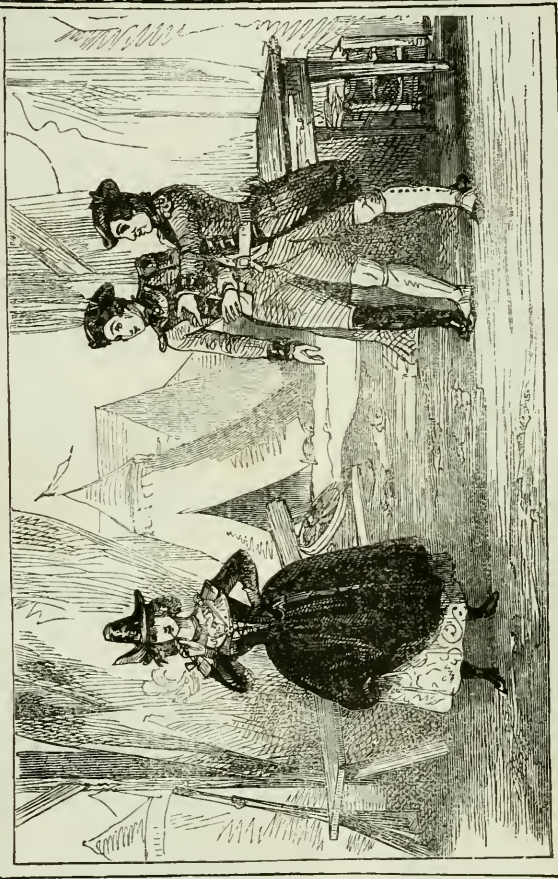
Je ne sais pas la manière,
 Montrez-moi ce qu'il faut faire.

TOBY.

Regardez-moi maintenant.



LE BRASSEUR DE PRESTON.
OPÉRA-COMIQUE.



ACTE II.



ROBINSON.

Je ne perds pas un mouvement...

TOBY *marche en imitant le son du tambour.*

Ran, pan, plan, rataplan !

ROBINSON, *l'imitant sans pouvoir se mettre au pas.*

Ran, pataplan ! plan !

EFFIE.

Rien n'est plus facile pourtant...

Cela s'apprend

En un instant

Marchant avec fierté et bien au pas.

Ran, plan, plan, rataplan !

ROBINSON, *regardant Effie.*

En vérité, c'est surprenant,

Elle s'y prend

Très-gentiment.

TOBY.

En vérité, c'est surprenant,

Elle s'y prend

Très-gentiment !

EFFIE.

C'est très-facile ;

Sans être habile,

Cela s'apprend

Très-aisément.

TOBY.

Pour bien imiter votre frère,

Dont vous avez toute la voix,

Il faut comme un vrai militaire,

Savoir aussi jurer parfois.

ROBINSON.

Jurer !... Je ne pourrai m'y faire !

TOBY.

Eh ! mon Dieu !

Essayez un peu :

Corbleu !

Morbleu !

Tête-bleu !

Ventrebleu !

ROBINSON, *d'une voix très-douce.*

Corbleu !

Morbleu !

Tête-bleu !

Ventrebleu !

EFFIE, *impatiente.*

Il faut y mettre plus de feu !..

Corbleu !

Morbleu !

Tête-bleu !

Ventrebleu !

TOBY, *riant.*

En vérité, c'est surprenant,

Elle jure très-gentiment.

ROBINSON.

En vérité, c'est surprenant,

Elle jure très-gentiment.

EFFIE.

Mon Dieu, qu'il a l'air innocent !

Rien de plus facile pourtant !

TOBY.

Pour compléter la ressemblance

Avec mon brave lieutenant,

Il faut fumer et boire avec outrance....

ROBINSON.

Boire et fumer !... Je ne le puis vraiment,

Je le sais par expérience.

TOBY, *lui présentant une pipe qu'il a allumée.*

Allons, fumez !..

ROBINSON, *la prend, essaye de fumer et tousse,*

C'est impossible.

EFFIE, *prenant la pipe.*

Ça ne me paraît pas pénible...

*Elle fume un instant d'un air martial,*ROBINSON, *riant.*

En vérité, c'est surprenant,

Elle fume très-gentiment.

TOBY.

En vérité, c'est surprenant,

Elle s'y prend

Très-gentiment !

EFFIE.

Pourquoi cet air d'étonnement ?

Rien de plus facile, vraiment !

Cela s'apprend

En un instant !

Je viens de l'essayer,

Et mon humeur guerrière

Sait très-bien se plier

A ce nouveau métier.

Je serais à la guerre

Une parfaite vivandière ;

Je suivrais les soldats

Lancés au milieu des combats ;

Oui, mon humeur altière,

Et ma démarche fière,

Auprès d'un militaire

Pourraient me faire honneur ;

Car j'ai le cœur

Rempli d'ardeur,

Et rien ne peut me faire peur ;

Non, sur l'honneur ;

Et vous voyez que mon humeur guerrière

Sait très-bien se plier

A ce nouveau métier.

Près de vous à la guerre,

En brave vivandière,

Je suivrais les soldats

Au milieu des combats.

ROBINSON, TOBY.

Si je formais un régiment,

Je la prendrais pour lieutenant.

EFFIE.

Rien n'est plus facile vraiment.

Cela s'apprend en un instant.

Je viens de l'essayer, etc.

ROBINSON, *s'animant.*

Son exemple m'éclaire,

Je veux faire la guerre.

TOBY.

Eh bien donc, en avant !

EFFIE.

Le clairon militaire

Nous appelle à la guerre ;

En avant ! tout le régiment !

Je cours à la bataille,

Au sein de la mitraille,

Et des coups je me raille ;

En avant !

TOUS TROIS *ensemble.*

En avant !

SCENE XI.

LES MÊMES, LOVEL.

ROBINSON, *bas, en voyant entrer Lovel.*

Un officier !... celui de tout-à-l'heure...

TOBY, *bas à Robinson.*

C'est l'aide de camp du général !... rappelez-vous mes leçons.

ROBINSON, *bas*.

Vous allez voir !

Il s'efforce de prendre une attitude militaire.

LOVEL.

Lieutenant Robinson, le général me charge de vous annoncer que le conseil de guerre qui devait prononcer sur votre sort vient d'être dissous.

ROBINSON, *bas à Effie, avec joie*.

Effie... mon frère est sauvé !

EFFIE, *de même*.

Que je suis contente !

LOVEL.

Je regrette beaucoup que ma mission ne se borne pas là.

ROBINSON, *à part, inquiet*.

Quoi donc?... Il y a encore quelque chose ?

TOBY, *à part*.

Je tremble !

LOVEL.

C'est avec peine que je me vois forcé de vous annoncer que le général doit punir une absence trop prolongée du camp.

EFFIE, *à part*.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'ils vont lui faire ?

LOVEL.

Le général vous ordonne de garder les arrêts.

TOBY, *à part*.

Mon pauvre lieutenant!... quel affront !

ROBINSON, *à part, avec joie*.

Ah ! ce n'est que ça?... (*Haut*.) Vous direz au général que je suis très-sensible...

TOBY, *bas à Robinson*.

Que faites-vous, maladroit?... Paraissez désolé, au contraire.

ROBINSON, *bas*.

Ah ! oui... (*Haut*.) Dites au général que je suis très-sensible... à l'affront que je reçois... Ah ! morbleu ! ventrebleu !

LOVEL.

Votre chagrin, lieutenant, est bien naturel... Il est pénible pour un officier de garder les arrêts un jour de bataille.

ROBINSON.

Ah ! on se bat aujourd'hui !... Alors, ça se trouve à...

TOBY, *bas à Robinson*.

Malheureux !...

ROBINSON, *haut et feignant la colère*.

On se bat aujourd'hui !... Malédiction ! damnation !... je ne serai pas à la tête de ma compagnie ; je n'aurai pas le bonheur de sentir l'odeur de la poudre... de me trouver au milieu de la mitraille, entouré d'ennemis !... Guerre et sang !... Moi qui aime tant le carnage !... (*Bas à Effie*.) J'aime encore mieux les arrêts !

LOVEL.

Votre parole d'officier de ne point sortir de cette cantine sans en avoir reçu l'autorisation... Et, maintenant, un dernier ordre à exécuter... Lieutenant Robinson, votre épée !

Robinson cherche à détacher son épée. Toby l'aide et lui montre comment il faut la donner.

ROBINSON.

Mon épée... la voici !

Il la remet à Lovel.

TOBY, *à part*.

Déshonoré !... déshonoré !...

ROBINSON.

Vous direz au général combien il m'en a coûté pour m'en séparer... Quant à ma parole de ne pas courir au combat, à regret je vous la donne... et jamais elle n'aura été mieux tenue.

LOVEL.

Très-bien, lieutenant !

ROBINSON, *reconduisant Lovel*.

Que le général sache combien je suis désolé... et si j'avais pensé... Oh ! oui, certainement...

LOVEL.

Notre chef connaîtra vos regrets, et si je puis le faire consentir à lever vos arrêts...

ROBINSON, *vivement*.

Non... non... ma punition est grande, sans doute... mais je la mérite ; et, pour tout au monde, je ne voudrais pas que le général changeât ses dispositions à mon égard... J'y tiens beaucoup !... c'est cruel ; mais il faut un exemple !

LOVEL, *sortant*.

Il suffit.

SCENE XII.

ROBINSON, TOBY, EFFIE.

ROBINSON.

Dieu soit loué !... Georges est sauvé !

EFFIE, *joyeuse*.

Et l'on vous condamne à garder les arrêts, juste un jour de bataille !... est-ce heureux !

ROBINSON.

Tous les bonheurs à la fois !

TOBY, *avec ironie*.

Ah ! vous appelez ça du bonheur ?... Savez-vous bien que pour un officier la mort est cent fois préférable ?

ROBINSON.

Ta ra ta ta !...

TOBY.

Oui, vous ne comprenez pas ça, vous autres... mais, morbleu ! ça ne sera pas... et je cours arranger les choses.

ROBINSON.

Quelles choses ?

TOBY.

Dans un instant, vous saurez tout.

Il sort en courant par le fond.

ROBINSON, *le rappelant*.

Sergent !... sergent !... Dis donc, Effie, as-tu deviné ce qu'il veut faire ?

EFFIE.

Du tout.

ROBINSON.

Ça commence à m'inquiéter... Ce Toby a une tête !... Je cours après lui... Toi, rentre dans cette chambre.

EFFIE.

Ne faites pas d'imprudence, monsieur Robinson!

ROBINSON.

Sois tranquille!

Elle rentre dans la chambre à gauche, Robinson en ferme la porte, et voulant sortir par le fond, il se trouve face à face avec Jenkins.

SCENE XIII.

ROBINSON, JENKINS.

JENKINS, à part, et vivement, après avoir regardé Robinson.

C'est lui! (*Haut.*) Un mot, lieutenant!... Je suis sir Olivier Jenkins, capitaine de haut-bord, et frère de la malheureuse Anna...

ROBINSON, à part.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

JENKINS.

Vous devez alors comprendre ce que je veux.

ROBINSON.

Pas du tout!

JENKINS.

Quoi! vous niez avoir séduit ma sœur?...

ROBINSON.

Moi?... c'est un peu fort, par exemple!

JENKINS, lui montrant quelques lettres.

Quoiqu'elles ne soient pas signées, soutiendrez-vous que ces lettres ne sont pas de votre main?

ROBINSON, à part.

L'écriture de mon frère!...

JENKINS.

Vous êtes confondu!... car ces lettres ne me laissent plus à douter du malheur de ma pauvre Anna!... Le hasard les a fait tomber en mon pouvoir, ainsi que votre portrait... J'ai questionné ma sœur... je l'ai priée... je l'ai menacée... Je voulais connaître l'infâme qui l'avait séduite : elle a gardé le silence. Alors, le cœur plein de rage, j'ai juré de trouver le misérable qui avait jeté la honte sur ma famille... Ce portrait à la main, je suis accouru ici, questionnant chaque visage, et c'est au moment de m'éloigner que je vous rencontre... Que le ciel soit loué!...

ROBINSON, à part.

Scélérat de Georges!... dans quelle position il me met!

JENKINS.

Lieutenant Robinson, vous comprenez le motif de mon voyage... prenez votre épée, et sortons!

ROBINSON, affectant de l'assurance.

Voyons, monsieur le capitaine... que diable!... on peut s'entendre.

JENKINS.

Je vous le répète, il faut qu'un de nous deux perde la vie, ou bien que vous épousiez ma sœur!

ROBINSON.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (*A part.*) Je vais gagner du temps... et quand mon frère sera de retour, il s'arrangera. (*Haut.*) Épouser votre sœur, monsieur le capitaine... mais je ne dis pas que non... elle est charmante votre sœur...

fort bien élevé... un petit air comme il faut... et puis une position sociale parfaitement en rapport avec la mienne... il n'y a que le caractère qui... après tout vous me direz... (*Se levant.*) Au surplus, j'irai en causer chez vous la semaine prochaine... A l'avantage de vous revoir!

JENKINS, avec fureur.

Me croyez-vous homme à me contenter d'une simple parole lorsqu'il s'agit de l'honneur de ma famille?

ROBINSON.

Écoutez donc...

JENKINS.

Voici un écrit que j'avais préparé... vous n'avez qu'à le signer.

ROBINSON, regardant le papier.

Ah çà, mais... c'est un contrat de mariage?

JENKINS.

Sans doute.

ROBINSON, à part.

Prendre la place de mon frère... passe encore... mais me marier pour lui!...

JENKINS.

Vous hésitez?

ROBINSON.

Écoutez donc... un engagement sérieux... il faut y réfléchir.

JENKINS.

Je comprends enfin!... c'est un refus positif... Sortons!

Il remonte le théâtre.

ROBINSON, à part, avec joie.

Oh! mes arrêts! (*Haut.*) Eh bien, oui, monsieur, sortons!

JENKINS.

Enfin!...

ROBINSON.

Et je vous prévins que notre combat ne sera pas une plaisanterie!

JENKINS.

J'y compte.

ROBINSON.

Ni quartier ni trêve!

JENKINS.

Ni quartier ni trêve!

ROBINSON.

Jusqu'à ce qu'un des deux soit mort!

JENKINS.

C'est entendu!

ROBINSON.

Sortons, monsieur!... (*S'arrêtant.*) Ventreb!... je ne peux pas sortir!

JENKINS.

Qui vous empêche?...

ROBINSON.

Je suis aux arrêts... vous le voyez, je n'ai point d'épée... malheureux!... je n'ai point d'épée!

SCENE XIV.

LES MÊMES, TOBY, accourant l'épée de Robinson à la main.

TOBY.

Victoire!... victoire!... mon lieutenant!... le

général lève vos arrêts!... il vous rend votre épée...

JENKINS, *avec joie.*

Ah!...

ROBINSON, *à part.*

Je suis assassiné!... anthropophage de sergent!

JENKINS, *à Robinson.*

Rien maintenant ne peut plus s'opposer...

ROBINSON, *à Jenkins.*

C'est ce qui vous trompe... je connais mes devoirs d'officier... croyez-vous que je me permettrais de sortir sans une autorisation signée du général?... et parce qu'un sergent... un inférieur viendra... fi donc!... ça ne se peut pas!

JENKINS.

Eh bien, cette autorisation, je vais vous l'apporter.

Jenkins sort par le fond, Effie entre par la gauche avec effroi.

ROBINSON.

Vous me ferez plaisir. (*A part.*) Le général aurait bien dû y mettre de l'obstination.

SCENE XV.

ROBINSON, TOBY, EFFIE.

ROBINSON, *à Toby.*

Malheureux! qu'avez-vous fait?

TOBY, *étonné.*

Hein?...

EFFIE, *pleurant, à Toby.*

Oui, qu'avez-vous fait?

TOBY.

Ah çà! expliquez-vous!

ROBINSON.

Il y a... il y a que mon frère, à ce que je vois, a séduit la sœur de cet enragé marin qui vient de sortir d'ici.

EFFIE.

Et cet enragé veut se battre avec mon pauvre Robinson... qu'il prend pour le lieutenant... j'étais là... j'écoutais... et j'avais une peur!...

ROBINSON.

Oui, nous avions une peur...

TOBY.

Et vous ne lui avez pas dit, j'espère, que vous étiez...?

ROBINSON.

Je m'étais heureusement retranché derrière mes arrêts; je faisais le crâne, le mangeur d'hommes... et vous venez là!... Au fait, je ne vous avais pas prié, sergent, de me rendre ce mauvais service; les arrêts m'alliaient au mieux; je me serais complu à les garder jusqu'au retour de mon frère.

TOBY.

Quoi! des reproches, au lieu de remerciements? vous ne me sautez pas au cou lorsque je viens vous annoncer que le déshonneur de votre frère n'a pas été consommé?... que le général lui rend son épée et le commandement de la compagnie qui va avoir l'honneur de marcher la première au feu et d'enlever la redoute ennemie!

ROBINSON, *épouvanté.*

La redoute!... miséricorde!...

EFFIE.

Ah! pour celui-là! ça ne sera pas, je m'y oppose.

TOBY.

Silence, femme!

EFFIE.

Monsieur Robinson, je vous défends d'avoir du courage!

ROBINSON.

N'aie pas peur... on ne disposera pas de moi comme ça!... Que diable! à la fin des fins, je ne suis passoldat... je suis brasseur!... tout ce qu'il y a de plus brasseur!... J'aime mon frère, c'est vrai; mais je crois avoir assez fait!...

TOBY.

C'est ce qui vous trompe; et la noble mission que vous avez acceptée, vous la remplirez jusqu'au bout. Quel motif pourrez-vous donner pour ne pas vous placer au rang d'honneur que l'on vous a assigné? que vous n'êtes pas le lieutenant Robinson... c'est le seul... Eh bien, quelques minutes après cette déclaration, le conseil aura condamné votre frère, et vous, vous serez sévèrement puni d'avoir pris son nom et son rang.

ROBINSON.

Où me suis-je fourré, bon Dieu!

TOBY.

Vous avez mis le pied dans l'étrier, plus moyen de reculer; et si vous n'êtes pas jaloux de l'honneur du lieutenant, je le serai, moi; car, voyez-vous, c'est mon enfant, mon idole que votre frère!

ROBINSON.

Et pour lui prouver votre attachement à votre idole, vous voulez me faire estropier... merci!

TOBY.

Bon Dieu!... est-ce qu'on ne peut pas en revenir sain et sauf?... j'en suis bien revenu, moi!

ROBINSON.

Vous avez l'habitude, vous!... mais moi, je suis sûr que je serai blessé... dans le dos.

EFFIE.

Monsieur Robinson, si vous allez vous battre, eh bien, je ne vous reverrai de ma vie!

ROBINSON.

C'est bien ce que je craignais!... moi!... moi! au milieu de la bataille!... ça ne s'est jamais vu!... ça ne peut pas se voir!

TOBY.

Je serai là, je veillerai sur vous, je ne vous quitterai pas... je vous couvrirai de mon corps.

ROBINSON.

Oui... mais si on vous traverse, j'attraperai quelque chose... Du tout, du tout!... je m'en vais!

C'est ça!

EFFIE.

TOBY.

Partez!... mais rappelez-vous bien que c'est vous, vous qui aurez signé la condamnation de votre frère!

ROBINSON.

Que faire?... mon Dieu! que faire?... Il n'y a donc pas moyen de montrer du courage sans courir aucun danger?

TOBY, *lui prenant le bras et le secouant.*

Allons, allons, voilà vos soldats qui viennent vous chercher... quelle gloire pour votre frère d'enlever la redoute ennemie! Avec notre brave régiment, c'est l'affaire de dix minutes!

SCENE XVI.

LES MÊMES, SOLDATS.

On entend le canon.

FINAL.

TOUS LES SOLDATS.

La trompette résonne,
Je sens mon cœur bondir!
Là bas le canon tonne,
Allons, il faut partir!

ROBINSON, *à part.*

La trompette résonne,
Je sens mon cœur frémir;
Le canon!... je frissonne!...
Grand Dieu!... je vais mourir!...

EFFIE, *à part.*

La trompette résonne,
Je sens mon cœur faiblir!...
Déjà le canon tonne!
Ah! s'il allait périr!

TOBY *et LES SOLDATS*

Allons, allons, mon lieutenant,
Reprenez le commandement!

TOBY.

Mon lieutenant,
Tout le régiment vous attend!

ROBINSON, *à part.*

Je voudrais que le régiment
M'attendit indéfiniment!

Fanfares au dehors et bruit du canon plus rapproché.

REPRISE GÉNÉRALE.

La trompette résonne, etc.

Les soldats vont se placer au fond en rang pour passer une inspection d'armes.

ROBINSON, *à demi-voix, à Toby.*

Mais comment faire? comment faire?...
Sergent, je suis anéanti!

TOBY, *de même.*

Le cheval de votre frère
Vous attend tout près d'ici...

Confiez-vous à son ardeur guerrière,
Et laissez-vous guider par lui;

Car il vous conduira tout droit à l'ennemi!

ROBINSON, *tremblant.*

A l'ennemi!...

Avec explosion.

Eh bien! mille fois non!.. je ne veux plus!... Merci!
Il veut s'échapper.

TOBY, *le retenant, à demi-voix.*

Si vous hésitez un instant
A prouver ici votre zèle,
Si vous agissez lâchement,
Je le jure, foi de sergent,
Je vous fais sauter la cervelle!

ROBINSON, *au désespoir.*

Au moins, laissez-moi le moment

De faire, hélas! mon testament!

TOBY, *à demi-voix.*

Pas un moment, pas un moment!
Il faut se battre lestement!

EFFIE, *prenant la main de Toby,*

Par pitié, monsieur le sergent...

TOBY, *brusquement.*

Ah! faisons trêve au sentiment!

*Canonade très-vive, et très-rapprochée.*TOBY *et TOUS LES SOLDATS, revenant auprès de Robinson.*

Comme le canon tonne!

Ah! pour nous quel plaisir!

La trompette résonne,

Allons, il faut partir!

ENSEMBLE.

ROBINSON, *à part.*

La trompette résonne!

Je me sens défaillir!

Le canon! je frissonne!

Grand Dieu!... je vais périr!

EFFIE, *à part,*

La trompette résonne,

Je sens mon cœur faiblir!

Là-bas le canon tonne!

Ah! s'il allait périr!

Toby entraîne Robinson, qui résiste, et veut s'élançer dans les bras d'Effie; tous les soldats les suivent.

SCENE XVII.

EFFIE, *seule, très-agitée.*

AIR.

Là-bas, dans la plaine,
Hélas! loin de moi,
Voilà qu'on l'entraîne...
Quel est mon effroi!

Céleste Providence,
Veille, veille sur lui;
Car son existence
Est la mienne aujourd'hui!

Bruit de canon et de fusillade.

Ah! ce bruit me glace!

Grâce!... grâce!

Lorsque je l'aime avec tendresse,
Quand tout sourit à nos amours,
Me faudra-t-il, dans la tristesse,
Seule, consumer tous mes jours?

Écoulant.

Mais le bruit cesse, il me semble;

Je reprends un peu d'espoir...

Oui, nous serons encore ensemble,

Robinson, je vais te revoir!

CANTABILE.

Dans notre brasserie,
A nous aimer tous deux,
Nous passerons la vie...
Est-il sort plus heureux?

Jamais de querelle.

Seule, j'ai ta foi,

Epouse fidèle,

Je t'aime que toi!...

Dans notre brasserie, etc.

Fusillade plus vive et plus rapprochée.

Mais le bruit redouble...

Quel malheur est le mien!...

Courant au fond pour regarder.

Ah !... ma vue est trouble...
 Je ne vois plus rien !...
 Ce fracas me glace,
 Grâce !... grâce !

Revenant sur le devant de la scène et se jetant à genoux.

Céleste Providence !
 Veille !... veille sur lui !...
 Car son existence
 Est la mienne aujourd'hui !

SCENE XVIII.

EFFIE, SOLDATS, puis TOBY et ROBINSON
ramené en triomphe par des soldats.

TOUS LES SOLDATS.

Victoire ! victoire ! victoire !
 Ah ! quel triomphe éclatant !
 Notre brave lieutenant
 Vient de se couvrir de gloire !
 ROBINSON, *comme un homme qui revient à lui.*
 Mes enfans... suis-je encor vivant ?

D'AUTRES SOLDATS, *accourant.*

Grande nouvelle, lieutenant,
 Plus de soucis et plus de peine,
 Car le général, à l'instant,
 Vient de vous nommer capitaine !

ROBINSON.

Capitaine !
 EFFIE et TOBY.
 Capitaine !
 TOUS.

Vive, vive le capitaine !

Tous les soldats remontent la scène; des vivandières au fond leur versent à boire.

EFFIE, à Robinson, à demi-voix.

Mais, je m'y perds vraiment ;
 Vous devenir si vaillant !
 De grâce, dites-moi comment !

ROBINSON, *la prenant à part.*

Rien de plus facile, vraiment !

AH.

Tout-à-l'heure, tant bien que mal,
 Le sergent me hisse à cheval ;
 Et, sans attendre mon signal,
 Je vois s'élançer l'animal ;
 Grand Dieu ! quel fracas infernal !
 Par un mouvement machinal,
 Je veux fuir avec le cheval ;
 Mais le courageux animal,
 Dans son clan trop martial,
 Me conduit, ô destin fatal !
 Au beau milieu du bacchanal.

Bref, si j'ai gagné la bataille,
 Vois-tu, c'est grâce à mon cheval,
 Car si j'ai bravé la mitraille,
 C'est que j'étais sur mon cheval ;
 Je n'aurais pas eu la victoire

Si j'avais été sans cheval ;
 Si je me suis couvert de gloire,
 C'est que j'avais un bon cheval !...
 Enfin, la chose est bien certaine,
 Notre triomphe est sans égal,
 S'il est une justice humaine,
 O mon cheval,
 Noble animal,
 Puis qu'on me nomme capitaine,
 On doit te nommer général !
 TOUS.

Vive, vive le capitaine !

SCENE XIX.

LES MÊMES, QUATRE OFFICIERS, UN AUTRE OFFICIER
portant des drapeaux ; puis JENKINS.

LES QUATRE OFFICIERS, à Robinson.

Pour récompenser votre zèle,
 Notre chef vient de vous choisir
 Pour porter au roi la nouvelle
 Du succès qu'on vient d'obtenir ;
 Offrez-lui ces drapeaux que votre ardeur si belle
 Aux ennemis a su ravir !
 Allons, allons, hâtez-vous de partir !

TOUS.

Quelle faveur nouvelle !

ROBINSON, à part.

Pour la cour, il me faut partir !
 Ça ne va donc pas en finir !..

JENKINS, à part, regardant Robinson avec rage.

Ah ! quel bonheur j'éprouve !
 Enfin, je le retrouve.
 S'il échappe au sort des combats,
 A ma juste vengeance il n'échappera pas !

CHOEUR.

Partez ! partez, mon capitaine !
 Mais revenez auprès de nous !
 Toujours la victoire est certaine,
 Quand nous combattons avec vous !

ROBINSON,

Merci, merci, mes chers enfans !
 Attendez-moi !

A part.

Vous m'attendrez long-temps !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Partez, partez, mon capitaine !
 Mais revenez auprès de nous ;
 Toujours la victoire est certaine
 Quand nous combattons avec vous !

Les soldats forment une haie ; Robinson passe au milieu d'eux, en leur serrant la main. Effie veut l'accompagner, Toby l'arrête, et indique par des gestes qu'ils le rejoindront bientôt. Jenkins, sur le devant du théâtre, fait un signe de menace, et se dispose à suivre Robinson.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une galerie du château de Windsor, communiquant, au fond, à la salle du trône par trois larges portes fermées. A gauche, sur le second plan, la porte d'entrée principale; à droite, une porte donnant dans les grands appartemens du roi. A gauche, sur le premier plan, une petite porte. De côté, à droite, sur le devant du théâtre, une table couverte d'instrumens de mathématiques, d'une carte de géographie, etc.

SCENE PREMIERE.

SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR, sur le devant de la scène; DES GENS du château, groupés vers le fond; TOBIE et EFFIE, à l'écart; puis ROBINSON, portant des drapeaux, entrant par la porte de gauche, suivi par des OFFICIERS.

A l'aspect de Robinson, des acclamations éclatent de toutes parts.

CHOEUR.

Honneur! honneur! honneur!
A ce fameux vainqueur!
De lui l'Angleterre
Sera toujours fière.
Simple lieutenant,
Pour lui quel beau rêve!
Sa valeur l'élève
Jusqu'au premier rang!

ROBINSON, s'arrêtant sur le devant de la scène, à part.

Ah! quel accueil!... ah! quel cortège!...
Je vais, je vais parler au roi...
Quel embarras!... que lui dirai-je?...
Hélas!... hélas!... c'est fait de moi!...

TOBY, s'approchant de Robinson, à demi-voix.

Remettez-vous... allons, courage!...
Il faut achever votre ouvrage!...

ROBINSON, à part.

Présenter ces drapeaux au roi!...
Mon Dieu! mon Dieu! comment m'y prendre?...
A nos ennemis, sur ma foi,
J'aimerais mieux les aller rendre!...

Un huissier ouvre la porte à droite. Robinson, suivi des officiers, se remet en marche.

CHOEUR.

Honneur! honneur! honneur!
A ce fameux vainqueur!
De lui l'Angleterre
Sera toujours fière.
Simple lieutenant,
Pour lui quel beau rêve!
Sa valeur l'élève
Jusqu'au premier rang!...

Robinson, suivi des officiers et des seigneurs, entre chez le roi par la porte de droite; les gens du château sortent par la porte à gauche.

SCENE II.

EFFIE, TOBY.

EFFIE, s'avançant avec crainte vers Toby, qui regarde à la porte par où Robinson est sorti.

Dites donc, sergent Toby, est-ce que nous allons rester ici?

TOBY, regardant toujours.

Pourquoi pas?

EFFIE.

Songez donc où nous sommes... à Windsor, dans le château du roi.

TOBY, de même.

Eh bien! après?

EFFIE.

Si quelque domestique nous apercevait...

TOBY.

On lui demanderait des nouvelles de sa santé, et si le gaillard se fâchait, on prendrait son dos pour un tambour, et l'on jouerait dessus la marche: *File plus vite que ça!*

EFFIE.

Vous oseriez?... à Windsor!

TOBY.

Justement! nous ne sommes pas à Londres, au palais de Saint-James; ici l'étiquette est bannie; d'ailleurs, notre Georges II est un roi sans façon, qui aime à s'entourer du populaire.

EFFIE.

Mais...

TOBY.

Et puis, à cause de la grande victoire remportée sur le fils du Prétendant, c'est aujourd'hui fête, et l'entrée des jardins royaux est permise à tout le monde.

EFFIE.

Oui, mais l'entrée des jardins seulement; et ici nous sommes...

TOBY, regardant autour de lui.

Dans une petite salle fort gentille! où est le mal? Ah ça, que diable avez-vous? vous êtes plus timide encore que votre grand vainqueur de fiancé, et ce n'est pas peu dire... Hier, au camp, vous paraissez si aguerrie, vous juriez, vous fumiez!

EFFIE.

C'était pour lui donner du cœur; mais il y a de quoi trembler; une maudite voiture n'a pas cessé de suivre la nôtre pendant tout le voyage.

TOBY.

C'est qu'elle faisait la même route.

EFFIE.

Elle s'arrêlait toujours quand nous nous arrêtions.

TOBY.

C'est qu'elle trouvait des charmes dans notre société.

EFFIE.

Dites plutôt que dans cette voiture se trouvait le capitaine Jenkins.

TOBY, *d'un air incrédule.*

Ah! bah!

EFFIE.

Il avait beau se tenir dans le fond, je vous dis que je l'ai reconnu, et qu'il suit partout mon pauvre Robinson pour le tuer.

TOBY, *avec impatience.*

Eh! qu'importe?

EFFIE.

Comment, qu'importe?

TOBY.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète! Mais je crains que le brasseur ne fasse quelque gaucherie devant sa majesté; ce matin, dans notre auberge, je lui ai pourtant bien fait sa leçon. On se place devant le monarque comme ça, et on lui dit: «Sire, voilà des drapeaux que j'ai pris; où faut-il les mettre!» C'est ainsi qu'on s'exprime quand on a de l'usage et de l'éducation.

COUPLETS.

Si j'avais à parler au roi,
Je ne craindrais rien, sur ma foi;
Je lui dirais: C'est moi, Toby,
Votre soldat et votre ami;
Je me suis battu comme un diable,
Et ne suis encor que sergent;
Allons, sire, soyez aimable,
Donnez-moi de l'avancement!

Où, je suis vraiment
Un bien bon enfant;

Il me faut à l'instant de l'avancement.

Un bon mouvement,
Point d'entêtement,

Majesté, donnez moi de l'avancement,

Où, voilà, ma foi,
Comme on parle au roi!

DEUXIÈME COUPLET.

Si notre roi me refusait,
Mille tonnerres! l'on verrait!
Je lui dirais: O majesté,
Vous avez tort, en vérité;
Vous accordez titres et grâces
A vos nombreux solliciteurs:
Qu'ont-ils fait pour avoir des places,
Et mériter tant de faveurs?

D'un grade nouveau
Faites-moi cadeau,

Car pour vous, bien souvent, j'ai risqué ma peau;

Un bon mouvement,
Point d'entêtement!

Majesté, donnez-moi de l'avancement!

Où, voilà, ma foi,
Comme on parle au roi!

EFFIE, *qui a écouté.*

Attendez, sergent... entendez-vous?

TOBY, *prêtant l'oreille.*

Non!

EFFIE, *allant vers la porte de droite.*

Je ne me trompe pas... derrière cette porte....

TOBY.

Eh bien! quoi?

EFFIE.

Un bruit éloigné! du tumulte!

TOBY, *écoutant.*

Oui... en effet! allons, il a fait quelque bêtise!

EFFIE.

Je suis plus morte que vive; sergent, allez donc voir.

TOBY, *entr'ouvrant la porte à droite.*

Parbleu! vous ne vous trompiez pas, des groupes se sont formés au pied du grand escalier, l'inquiétude est peinte sur chaque visage. Qu'est-il arrivé, mon Dieu! qu'est-il arrivé?

EFFIE.

Il aura été reconnu, sergent Toby! c'est notre dernier jour.

TOBY.

Eh! mais, oui, justement... voilà notre homme!

EFFIE, *avec anxiété.*

Prisonnier, n'est-ce pas?

TOBY.

Non, libre, mais pâle, défait... il m'a vu! il vient à nous, nous allons savoir quelque chose!

EFFIE.

Sergent, je vais me trouver mal!

TOBY.

Remettez ça à demain matin.

SCENE III.

LES MÊMES, ROBINSON, *entrant par le fond.*

TOBY, *très-vivement à Robinson.*

Eh bien?

ROBINSON, *dans le plus grand trouble.*

Mes pauvres enfans, nous sommes perdus!

EFFIE.

Ah! mon Dieu!

TOBY.

Expliquez-vous!

ROBINSON.

Tout-à-l'heure, on m'introduit dans la grande salle; le roi était assis, entouré de sa cour; on me dit tout bas de mettre un genou en terre, et ça se trouvait très-bien, car je sentais mes deux jambes s'en aller.

EFFIE.

Mon pauvre Robinson!

TOBY.

Laissez parler, femme.

ROBINSON.

Le roi, prenant sans doute ma peur pour de l'émotion, me fait signe de me rassurer, et me présente sa main à baiser... jusque là, ça allait à merveille; tout-à-coup un officier, un colonel, je crois, les habits en désordre, couverts de poussière, entre dans la salle du trône et remet une lettre au roi. Le monarque l'ouvre, la lit, et la froisse dans ses mains avec colère, puis, me regardant fixement, il me dit: «Je vous ordonne, monsieur, de ne pas quitter le palais! vous m'entendez?» Oui, sire, que je répons en balbutiant; et sa majesté sort, suivie de ses officiers.

TOBY.

Et vous?

ROBINSON.

Moi, je suis d'abord resté pétrifié à la même

place, mais, cette fois, les deux genoux à terre, parce qu'un seul ne suffisait plus.

TOBY.

Mille tonnerres !

EFFIE.

Allez, le roi sait tout ; mon pauvre fiancé !

TOBY.

Mon pauvre lieutenant ! mais, qui a pu nous trahir ! si je le savais !

ROBINSON.

Mon frère ! mon bon Georges ! n'y a-t-il plus d'espoir !

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour sauver ta vie,
J'aurais tout quitté ;
Jusqu'à mon Effie !...
Rien ne m'aurait coûté,
Pour un militaire
Le premier bien, oui, c'est l'honneur ;
Si tu le perds, mon pauvre frère,
Je perds aussi tout mon bonheur !

Ah ! je désespère

De sauver tes jours !

Ciel, venez à mon secours ;

Au prix des miens, sauvez ses jours ;

TOBY et EFFIE.

Ciel, venez à mon secours ;

Au prix des miens, sauvez ses jours !

DEUXIÈME COUPLET.

ROBINSON.

Mon Dieu, je t'implore !

Au gré de mon cœur,

Que je puisse encore

Prolonger leur erreur !

Pour un militaire,

Le premier bien, oui, c'est l'honneur ;

Si tu le perds, mon pauvre frère,

Je perds aussi tout mon bonheur !

ENSEMBLE.

Ah ! je désespère

De sauver $\left\{ \begin{array}{l} \text{ses} \\ \text{tes} \end{array} \right\}$ jours !

Ciel, venez à $\left\{ \begin{array}{l} \text{son} \\ \text{mon} \end{array} \right\}$ secours ;

Au prix des miens, sauvez ses jours !

ROBINSON.

On vient me chercher, entendez-vous ?

TOBY.

Allons, du calme, de la dignité ! songez à l'uniforme que vous portez !

ROBINSON.

Oui, sergent, je vais tâcher de ne songer qu'à mon uniforme.

SCENE IV.

LES MÊMES, LORD MULGRAVE, paraissant par la droite et parlant à un officier avant d'entrer.

LORD MULGRAVE.

Allez, monsieur, et faites exécuter les ordres de sa majesté.

TOBY, bas.

C'est le général Mulgrave, le premier aide de camp du roi. Voyons, soyez homme.

ROBINSON, de même.

Sergent, sergent, je ne sais plus ce que je suis.

LORD MULGRAVE, entrant, à Robinson.

Ah ! c'est vous, monsieur !... je vais vous faire connaître les volontés du roi. (*Apercevant Toby et Effie.*) Quelles sont ces gens ?

TOBY, faisant le salut militaire.

Sergent Toby, mon général.

ROBINSON, répétant.

Sergent Toby, mon général.

LORD MULGRAVE.

J'ai entendu parler de vous, mon brave.

TOBY.

Je crois bien.

ROBINSON, de même.

Il le croit bien.

LORD MULGRAVE.

Et cette jeune femme ?

ROBINSON, très-embarrassé.

Cette jeune femme... cette jeune femme, c'est ma belle-sœur, l'épouse de mon frère, un brave garçon, un brasseur... elle n'a pas voulu me quitter.

LORD MULGRAVE, avec bonté.

Je comprends... après les dangers que vous avez courus...

ROBINSON, à part.

Il se moque de moi, c'est sûr.

LORD MULGRAVE, à Toby, désignant la petite porte à gauche.

Sergent, faites transporter dans cet appartement les bagages de monsieur ; vous entrerez par l'escalier dérobé qui donne dans l'orangerie. Vous trouverez quelqu'un qui vous conduira.

ROBINSON, très-étonné.

Mes bagages !

LORD MULGRAVE, prenant Robinson à part.

Oui, nous avons besoin de vous avoir sous la main.

ROBINSON, à part, avec douleur.

Sous la main !

LORD MULGRAVE.

Maintenant qu'on nous laisse !

EFFIE, à Robinson, avec désespoir.

Vous quitter en ce moment !

ROBINSON.

Excusez-la, général.

LORD MULGRAVE.

Cette émotion est bien naturelle. (*Désignant la petite porte à gauche.*) Madame peut disposer de cet appartement pendant quelques heures.

ROBINSON, bas à Effie.

Quelques heures ! il paraît que ça ne sera pas long.

LORD MULGRAVE, à Robinson.

La séparation lui paraîtra ensuite moins pénible.

ROBINSON, *à part.*

La séparation! c'est ça.

TOBY, *à demi-voix à Robinson.*

Du cœur, sacrebleu! du cœur, quoi qu'il arrive!
(*Bas à Effie.*) Venez!

EFFIE, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils vont faire de lui, bon Dieu!

ROBINSON, *d'une voix tremblante.*

A bientôt, mes amis! à bientôt!

Sans être vu de lord Mulgrave, il prend Effie dans ses bras, et l'embrasse à plusieurs reprises. Toby les sépare et entraîne Effie: ils sortent par la petite porte à gauche.

SCENE V.

ROBINSON, LORD MULGRAVE.

LORD MULGRAVE.

Nous sommes seuls, écoutez-moi.

ROBINSON, *affectant de l'assurance.*

Oui, mylord.

LORD MULGRAVE.

La dépêche que le roi vient d'ouvrir devant vous a fait naître au plus haut degré sa colère et son indignation.

ROBINSON, *d'un air suppliant.*

Eh bien! mylord...

LORD MULGRAVE.

Eh bien! cette dépêche apprend à sa majesté que nos affaires vont mal en Irlande.

ROBINSON, *très-étonné, balbutiant.*

Elles vont mal en Irlande, nos affaires? tiens, tiens! tiens!

LORD MULGRAVE, *toujours avec mystère.*

Les mécontents augmentent de jour en jour, ils ont même osé prendre des positions militaires.

ROBINSON.

Voyez-vous! (*A part, avec joie.*) On ne sait rien! mon frère! mon frère!...

LORD MULGRAVE.

Notre bonté, ils l'ont prise pour de la faiblesse, de la crainte; ils ont eu l'audace de déchirer les proclamations royales, et, vous le dirai-je? violant toutes les règles de la guerre, ils se sont emparés du major Turner et ils l'ont fusillé!

ROBINSON.

Ils ont fusillé le major Turner! cet excellent Turner! (*A part.*) Je ne le connaissais pas du tout.

LORD MULGRAVE, *avec chaleur.*

Plus de pitié pour eux! ils veulent la guerre, ils l'auront.

ROBINSON, *cherchant à s'animer.*
C'est bien fait!

LORD MULGRAVE.

Mais une guerre terrible! le sang veut du sang.

ROBINSON.

Parbleu!

LORD MULGRAVE, *marchant à grands pas.*

Ah! messieurs les Irlandais, vous assassinez

lâchement l'homme qui venait vous apporter des paroles de paix et de pardon!... ce n'est plus un ambassadeur que nous daignerons vous envoyer pour vous faire entendre la raison et baisser humblement la tête; nous vous enverrons un homme de guerre, un homme sans pitié, un sabreur!... (*S'arrêtant vis-à-vis de Robinson et le montrant.*) Et le voilà!

ROBINSON, *tomnant sur un fauteuil.*

Plait-il?

LORD MULGRAVE, *sans faire attention à Robinson et regardant la carte sur la table à droite.*

Point de remerciemens, capitaine Robinson! le courage plus qu'humain que vous avez montré dans la dernière affaire nous est un sûr garant du succès. Pas de transaction avec les rebelles! entendez-vous, capitaine Robinson? (*Robinson, ne sachant où il en est, fait signe que non.*) Le sabre, rien que le sabre!

Robinson fait signe que oui.

ROBINSON, *à part.*

J'étouffe, j'aurais besoin de me faire saigner!

LORD MULGRAVE.

Vous partirez dans trois heures.

ROBINSON, *balbutiant.*

Permettez, mylord... permettez... dans trois heures! diable! sans être préparé? sans avoir pris les petites dispositions nécessaires...

LORD MULGRAVE.

Je vous comprends... vous voulez arrêter avec moi une espèce de plan de campagne... c'est juste? je reconnais bien là l'homme de guerre! Tenez, voici la carte détaillée de l'Irlande! pointons ensemble. (*Il va s'asseoir à la table à droite.*) Mettez-vous en face de moi, là.

ROBINSON, *à part, approchant un fauteuil.*

J'aimerais mieux avoir à prendre une demi-douzaine de redoutes!

Il s'assoit.

LORD MULGRAVE, *pointant sur la carte.*

Tenez!... les rebelles se sont emparés de ces défilés... nos troupes sont ici!... que pensez-vous devoir faire?

ROBINSON, *après avoir regardé long-temps la carte avec une grande attention.*

J'y suis.

LORD MULGRAVE.

Vraiment?

ROBINSON.

Oui, général!... voyons!... et vous?

LORD MULGRAVE, *avec modestie.*

Moi?... j'appuierais notre aile gauche contre ce ravin.

ROBINSON.

C'est ce que j'avais pensé.

LORD MULGRAVE.

Mais si l'ennemi tournait le ravin, comment sauveriez-vous le centre?

ROBINSON, *voulant prendre de l'assurance.*

Le centre?... le centre!... mon général... vous comprendrez que, lorsqu'on a comme moi l'habi-

tude de la guerre, on s'occupe du centre avant tout, parce que le centre!... diable, le centre!... c'est tellement important... je suis sûr que vous y avez pensé, général!

LORD MULGRAVE.

Moi!... je ferais alors traverser la rivière pour se jeter dans le bois que voici...

ROBINSON.

Eh bien! moi, général, sauf meilleur avis... je ferais traverser la rivière pour se jeter dans le bois que voici.

Il montre un endroit sur la carte.

LORD MULGRAVE.

Mais c'est justement ce que je viens de vous dire.

ROBINSON.

Alors nous sommes du même avis... je croyais que vous me proposiez de tourner...

LORD MULGRAVE.

Les marais?... non, non...

ROBINSON.

Non, non, non!... il faut traverser les bois pour se jeter dans la rivière!... non... c'est pas ça... traverser la rivière pour se jeter dans les bois!

LORD MULGRAVE, *se levant*.

Fort bien, capitaine! vous m'avez compris... il faut finir la campagne en huit jours; sans cela, les insurgés auraient le temps de se mieux rallier... de deviner nos intentions... d'écouter leurs intelligences... il faut tomber sur eux!... Vous risquez votre existence, sans doute; mais des hommes comme vous, capitaine, comptent la vie pour si peu de chose.

ROBINSON, *avec un air d'insouciance, et levant les épaules*.

Oh! (*Se reprenant*.) Cependant, général, je vous l'avoue, ça dérange toutes mes idées... après les fatigues de la guerre, on est bien aise de se reposer... une vie tranquille... je songeais à un mariage...

LORD MULGRAVE

Y pensez-vous, capitaine? vous ne pouvez refuser d'accomplir la belle et noble mission qui vous est offerte... D'ailleurs, dans une circonstance aussi critique, ce serait nous trahir.

ROBINSON.

Mylord!...

LORD MULGRAVE.

Vous êtes l'homme qu'il nous faut!... vous êtes l'homme de l'époque, et nous comptons sur vous pour pacifier l'Irlande, capitaine Robinson... songez-y, nous comptons sur vous!

Il sort par la droite.

SCENE VI.

ROBINSON, *seul*.

Aller pacifier l'Irlande!... où l'on fusille les majors!... qu'est-ce qu'ils me feront, à moi qui ne suis que capitaine!... Refuser tout-à-fait?... impossible!... m'échapper? ah! bien, oui!... le roi défend que je bouge d'ici!... d'ailleurs, tout retomberait sur mon frère... Scélérat de George, va... mon bon frère!... que faire?... que devenir?

SCENE VII.

ROBINSON, JENKINS.

JENKINS.

Je vous cherchais, monsieur.

ROBINSON, *à part, reconnaissant Jenkins*.

A l'autre à présent!... il ne manquait plus que celui-là!

JENKINS.

Cette fois, ce n'est plus pour vous provoquer, et cependant, je ne vous suivais à Windsor que pour vous obliger enfin à me rendre raison... mais les prières, les larmes de ma pauvre sœur ont calmé ma colère... je viens de lui jurer d'être maître de moi... et, vous le voyez, je suis calme... voici vos lettres et votre portrait; remettez-moi celles de ma sœur.

ROBINSON, *balbutiant*.

Les lettres!... oui... vous demandez les lettres, n'est-ce pas?

JENKINS.

Il ne faut pas qu'il vous en reste une seule entre les mains... vous me comprenez?

ROBINSON.

Parfaitement... mais... je ne porte pas sur moi... vous concevez...

JENKINS.

Pas une minute de retard, monsieur... ces lettres, il me les faut!

ROBINSON.

Pour vous satisfaire, il me faudrait du temps; mais je pars pour aller pacifier l'Irlande!... je n'ai pu obtenir le moindre délai, même pour les affaires les plus importantes... des affaires de famille... mon mariage!...

JENKINS, *vivement*..

Votre mariage!

ROBINSON, *à part*.

Qu'est-ce que j'ai dit là, bon Dieu!

JENKINS, *exaspéré*.

Votre mariage!... ah! c'est le comble de la perfidie!... votre mariage avec une autre que ma sœur!

ROBINSON.

Pas moyen de causer avec vous... Eh! qui vous dit que ce soit avec une autre que votre sœur?

JENKINS.

Qu'entends-je?... il se pourrait!...

ROBINSON.

Certainement!... ça se pourrait!...

JENKINS.

Quoi!... vous seriez revenu à de meilleurs sentiments!... Oh! oui, vous êtes un honnête homme... la réparation que vous refusiez à ma violence, vous l'accordez de plein gré, d'après votre noble cœur...

ROBINSON.

D'après mon noble cœur!... et la peur que tu m'inspires, vieux loup de mer!

JENKINS.

Et l'on vous a refusé un délai?

ROBINSON.

J'ai eu beau leur dire que j'irais pacifier l'Irlande un autre jour... ils n'ont rien voulu entendre!

JENKINS.

Eh bien, je l'obtiens, moi, je l'obtiens!...

ROBINSON, *à part, avec joie.*

Un délai!... que dit-il?

JENKINS.

Moi aussi j'ai rendu des services à mon pays... un jour, le roi, en mettant la main sur la garde de son épée, a juré de m'accorder la première grâce que je solliciterais.

ROBINSON.

Sollicitez, sollicitez, cher beau-frère!

JENKINS, *prenant la main de Robinson.*

Ah! que ces mots me font de bien... quelle sera la joie de ma pauvre sœur... elle est ici... à Windsor... quel bonheur pour elle!... capitaine Robinson, croyez-en ma parole, vous ne partirez pas!

Il sort vivement par la droite.

SCENE VIII.

ROBINSON, puis EFFIE.

ROBINSON.

Un délai!... je suis sauvé!

EFFIE, *paraissant avec précaution par la petite porte à gauche.*

Eh bien, le roi...?

ROBINSON, *avec joie.*

Ne se doute de rien.

EFFIE.

Je respire!

ROBINSON.

Oui, mais tu ne sais pas? on voulait m'envoyer faire la guerre en Irlande.

EFFIE.

Ah! mon Dieu!

ROBINSON.

Mais je n'irai pas, je reste!

EFFIE.

Bien vrai?

ROBINSON.

Figure-toi que l'horrible Jenkins est revenu!

EFFIE, *effrayée.*

Qu'entends-je!

ROBINSON.

C'est le ciel qui me l'envoie... il me privera d'aller en Irlande.

EFFIE, *vivement.*

Il se pourrait!

ROBINSON.

Et en revanche, moi, je lui ai promis d'épouser sa sœur.

EFFIE, *avec stupéfaction.*

Vous avez promis d'épouser! et moi, monsieur?

ROBINSON.

Sois donc tranquille! le point capital était de gagner du temps. Que diable! un mariage ne se fait pas d'un jour à l'autre! je traîne les choses en longueur, mon frère se retrouve, il reprend sa place, nous retournons à Preston, je dépose mes armes, je serre mes lauriers, je t'épouse, et tout est dit.

EFFIE, *avec joie.*

Et tout est dit!

DUETTINO.

ROBINSON et EFFIE.

Ah! pour nous quel bonheur!

Espoir flatteur

Vient sourire à mon cœur!

Ah! pour nous quel bonheur!

Plus de douleur,

Adieu la guerre.

La ruse est nécessaire,

Gagnons du temps adroitement,

En amour, en affaire,

C'est le point important.

ROBINSON.

Nous allons revoir nos amis.

EFFIE.

Et bientôt nous serons unis.

ROBINSON.

Et, pour charmer mes jours,

J'aurai la bière et mes amours!

ENSEMBLE.

ROBINSON.

Ensemble, désormais pour toujours!

EFFIE.

Que nous serons heureux!

En nous aimant tous deux!

ROBINSON.

Pour nous chérir, je crois,

Bientôt nous serons trois.

ENSEMBLE.

Ah! pour nous quel bonheur!

EFFIE.

Mais pas d'imprudence!

ROBINSON.

Ne négligeons rien.

EFFIE.

Sauvons l'apparence.

ROBINSON.

Observons-nous bien.

EFFIE.

L'habit militaire

Doit bien vous lasser.

ROBINSON.

Ah! bientôt j'espère

Pouvoir le laisser.

Le métier de la guerre

Est un vilain métier;

De bon cœur je préfère

Le houblon au laurier.

ENSEMBLE.

Ah! pour nous quel bonheur!

Espoir flatteur

Vient sourire à mon cœur,

Ah! pour nous quel bonheur!

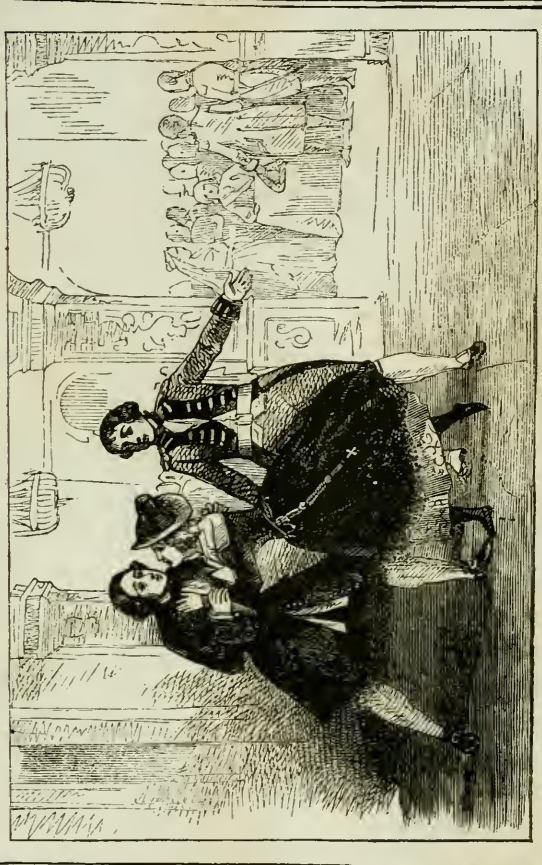
Plus de douleur!

Adieu la guerre!

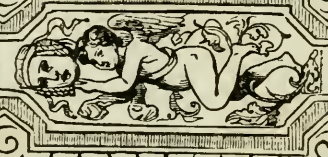
La ruse est nécessaire,



LE BRASSEUR DE PRESTON.
OPÉRA-COMIQUE.



ACTE III.



Gagnons du temps adroitement;
 En amour, en affaire,
 C'est le point important.
 Que nous serons heureux
 En nous aimant tous deux!

SCENE IX.

LES MÊMES, LORD MULGRAVE, *suivi de DEUX OFFICIERS, avec lesquels il cause en entrant.*

LORD MULGRAVE, à *Robinson.*

Monsieur, tous vos vœux sont comblés! le roi approuve votre mariage avec miss Jenkins.

ROBINSON, *bas à Effie avec joie.*

Pas d'Irlande!

LORD MULGRAVE.

Ce mariage sera célébré tout-à-l'heure dans la chapelle du château.

ROBINSON, *altéré.*

Tout-à-l'heure?

LORD MULGRAVE.

En présence de sa majesté... Vous ne partirez que demain pour l'Irlande.

ROBINSON, *stupéfié.*

Demain!

LORD MULGRAVE, *prenant un rouleau de papier des mains d'un des officiers.*

Voici le présent de noce que le roi vous envoie. (*Il rend le papier à Robinson.*) Vous êtes major! il nous fallait ce grade pour remplacer le malheureux Turner.

ROBINSON, *à part.*

Et pour me faire fusiller!

LORD MULGRAVE, *aux officiers.*

Suivez-moi, messieurs.

Il sort par la droite, suivi des officiers.

SCENE X.

ROBINSON, EFFIE.

ROBINSON.

Ah! c'est le dernier coup!... marié!

EFFIE, *chancelant.*

Marié!... plus d'espoir! c'en est donc fait! ah! malheureuse! je me meurs!...

Elle tombe évanouie dans un fauteuil.

ROBINSON, *courant à elle.*

Elle se trouve mal! Effie! Effie! reviens à toi, ça ne sera pas, j'avouerai tout, tant pis! on va tout savoir!

SCENE XI.

LES MÊMES, TOBY.

TOBY, *avec agitation, accourant par la petite porte à gauche; à Robinson.*

Ah! c'est vous, je vous cherchais! grande nouvelle!

ROBINSON, *cherchant à faire revenir Effie.*

Sergent, tout est perdu!

TOBY.

Tout est sauvé, au contraire; mais qu'on ne vous voie pas ici... vite, entrez là dans cette chambre!

ROBINSON.

Mais Effie, cette pauvre Effie?...

TOBY.

Je veillerai sur elle; entrez, de par tous les diables, entrez là-dedans. (*Il le pousse dans l'appartement à gauche, puis court à Effie.*) Pauvre fille! quelle sera sa joie, quand elle apprendra...!

SCENE XII.

EFFIE, *toujours évanouie*, TOBY, JENKINS, *puis GEORGES ROBINSON.*

FINAL.

JENKINS, *entrant avec colère.*

C'est trop! c'en est trop! à quel nouveau soupçon

Faut-il encor que je me livre?

Vendra-t-il à la fin ce major Robinson?

GEORGES ROBINSON, *paraissant par la petite porte à gauche et avec dignité.*

Me voilà, capitaine, et tout prêt à vous suivre.

JENKINS, *se cabrant.*

C'est bien! mais venez à l'instant,

Car sa majesté vous attend.

Des huissiers ouvrent les portes du fond, et l'on aperçoit la salle du trône; le roi d'Angleterre est entouré de toute sa cour; Georges Robinson salue humblement le roi, puis Jenkins le conduit auprès de miss Anna, sa sœur, qui est en costume de mariée; tout est préparé pour la signature du contrat; Toby, sur le devant du théâtre, tâche de faire revenir Effie à elle.

CHOEUR, *au fond.*

Honneur, honneur
 A ce fameux vainqueur!
 De lui l'Angleterre
 Sera toujours fière!
 Simple lieutenant,
 Pour lui quel beau rêve!
 Sa valeur l'élève
 Jusqu'au premier rang.

Pendant le chœur, Effie revient à elle par degrés; à la fin du chœur, elle regarde autour d'elle avec stupefaction, puis aperçoit Georges Robinson et tout ce qui se passe au fond.

EFFIE, avec désespoir.

Dieu ! qu'ai-je vu ! quelle angoise mortelle !

Elle veut se précipiter vers le fond, Toby la retient.

SCENE XIII.

LES MÊMES, DANIEL ROBINSON, dans son costume du premier acte, paraissant tout-à-coup par la petite porte à gauche.

EFFIE, courant se jeter dans ses bras.

Ah !

DANIEL ROBINSON, la pressant sur son cœur.

Mes enfans, mes enfans, que nous l'échappons belle !

Regardant, avec émotion, au fond, où l'on aperçoit Georges Robinson qui signe le contrat.

Mon frère ! d'ici je le voi.

EFFIE, vivement.

Comment?... parlez !... expliquez-moi...

TOBY.

Par une troupe rebelle

Fait prisonnier loin du camp,

Il n'a pu, malgré son zèle,

Rejoindre son régiment.

Le voici de retour.

DANIEL ROBINSON, avec joie.

Je redeviens brasseur.

TOBY.

Mais partez, mais partez !

DANIEL ROBINSON.

A l'instant, de grand cœur.

Quel doux espoir !

Je vais revoir

Ma brasserie ;

Et vivre toujours

Pour mon Effie

Et les amours !

TOUS TROIS, à mi-voix.

Quel doux espoir !

Je vais }

Il va } revoir

Ma }

Sa } brasserie,

Et vivre toujours

Pour { mon } Effie

Et les amours !

Pendant cet ensemble, on aperçoit au fond un grand mouvement. Le contrat a été signé ; on va conduire les fiancés à la chepelle ; Toby entraîne vivement Daniel Robinson et Effie par la petite porte à gauche.

CHOEUR,

Très-brillant, au fond.

Ils sont unis ! quel beau jour

Pour la gloire et pour l'amour !

FIN.

DISTRIBUTION

DES RÔLES DU BRASSEUR DE PRESTON,

Faite par les auteurs.

PERSONNAGES.

ROBINSON.....

TOBY.....

JENKINS.....

MULGRAVE.....

LOVEL.....

BOB.....

EFFIE.....

EMPLOIS.

Ce rôle appartient à l'artiste qui a créé CHAPELOU dans le *Postillon de Lonjumeau*.

Première basse-taille.

Philippe Gavaudan.

Seconde basse ou plutôt rôle de comédie (Ferville).

Deuxième ténor.

Second trial.

Forté chanteuse.

Les auteurs, MM. ADAM, DE LEUVEN et BRUNSWICK, prient MM. les directeurs de province de faire exécuter les refrains *solis* de la chanson militaire et le quatuor du final du second acte par les premiers coryphées de chaque partie.

Note essentielle. — La mise en scène de cette pièce, telle qu'elle est réglée au théâtre royal de l'Opéra-Comique, a été transcrite et imprimée avec les plus grands détails. MM. les directeurs de province sont priés de s'adresser, pour l'avoir, à M. Paliani, second régisseur de l'Opéra-Comique.



LE POSTILLON DE LONJUMEAU,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,
 Par MM. de Leuven et Brunswick,

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 13 octobre 1836.

PERSONNAGES. ACTEURS. PERSONNAGES. ACTEURS

PREMIER ACTE.

CHAPELOU, postillon M. CHOLLET.
 BIJU, charron M. HENRI.
 LE MARQUIS DE CORCY, gentilhomme de la chambre du roi. M. RICQUIER.
 MADELAINE, maîtresse d'auberge M^{lle} PRÉVOST.
 PAYSANS, PAYSANNES.

BIJU, sous le nom d'ALCINDOR, coryphée de l'opéra. M. HENRI.
 LE MARQUIS DE CORCY M. RICQUIER
 BOURDON, coryphée de l'opéra M. ROY.
 MADELAINE, sous le nom de M^{me} DE LATOUR M^{lle} PRÉVOST.
 ROSE, femme de chambre de M^{me} de Latour M^{me} ROY.
 VOISINS ET AMIS DE M^{me} DE LATOUR.
 UN EXEMPT.
 SOLDATS DE LA MARÉCHAUSSÉE.
 DOMESTIQUES.

DEUXIÈME ET TROISIÈME ACTES.

CHAPELOU, sous le nom de SAINT-PHAR, premier chanteur de l'opéra M. CHOLLET.

La scène se passe au premier acte au village de Lonjumeau, à l'auberge de la poste, en 1756, aux deuxième et troisième chez M^{me} de Latour, à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une espèce de hangar, ouvert sur un village; à droite, la porte d'entrée de la salle commune des voyageurs; à gauche, celle du logement de la maîtresse d'auberge; au-dessus de cette porte, une fenêtre avec un petit balcon rustique en saillie; dans le fond, on aperçoit à droite une boutique de charron.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAYSANS, PAYSANNES, en habits de fête, le bouquet au côté, arrivant par le fond en dansant.

INTRODUCTION.
 CHORUS.

Le joli mariage!
 Enfin ils sont unis!
 L'amour seul les engage,
 Pour eux plus de soucis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAPELOU, en habits de postillon élégant, le bouquet au côté, les gants blancs, donnant le bras à MADELAINE, en costume de mariée.

ENSEMBLE.

Quel bonheur pour mon ame!
 Je peux donc aujourd'hui

CHAPELOU.

T'app'ler enfin ma femme !

MADELAINE.

Te nommer mon mari !

CHAPELOU , *tendrement.*

Ma chère femme !..

MADELAINE , *de même.*

Mon cher mari !

CHAPELOU.

Ah ! quel plaisir !..

MADELAINE.

Que c'est gentil !

ENSEMBLE.

CHAPELOU et MADELAINE.

Le joli mariage !
 Nous voilà donc unis ;
 L'amour seul nous engage ,
 Pour nous plus de soucis.

CHOEUR.

Le joli mariage !
 Enfin ils sont unis ;
 L'amour seul les engage ,
 Pour eux plus de soucis.

MADELAINE.

Je veux dans ton ménage
 Toujours te rendre heureux !

CHAPELOU.

Femme gentille et sage
 Doit combler tous mes vœux.

CHOEUR.

Voyez qu'ils sont heureux !

MADELAINE.

AIR :

Mon petit mari ,
 Tu seras chéri ;
 Pour toi seul je serai jolie !
 Ah ! pouvoir d'un cœur
 Partager l'ardeur,
 De la vie
 C'est le bonheur !

Aux galans toujours rebelle ,

Te gardant ma foi ,
 Je n'aime que toi !
 Je jure d'être fidèle ;
 Moque-toi des sots
 Et de leurs propos ,
 Car dans nos amours
 Je dirai toujours :

Mon petit mari ,
 Tu seras chéri , etc.

CHAPELOU , *aux paysans.*

Maintenant à la danse ,
 Amis , que l'on s'élançe.

MADELAINE.

Entendez-vous du bal
 Le vif et gai signal ?

CHOEUR.

A la danse , à la danse ,
 Amis , que l'on s'élançe !
 Entendez-vous du bal
 Le vif et gai signal ?

LES PAYSANNES , *entourant Chapelou.*

Avec nous venez vite !..

LES PAYSANS , *entourant Madelaine.*

Madam' , je vous invite !

CHAPELOU.

Nous vous rejoignons à l'instant...

CHOEUR.

La contre-danse vous réclame.

CHAPELOT.

Mes bons amis , avec ma femme
 Laissez-moi causer un moment.

ENSEMBLE.

CHAPELOU et MADELAINE.

A la danse , à la danse ,
 Amis , que l'on s'élançe !
 Entendez-vous du bal
 Le vif et gai signal ?

CHOEUR.

A la danse , à la danse ,
 Amis , que l'on s'élançe !
 Entendez-vous du bal
 Le vif et gai signal ?

(Les paysans sortent par le fond.)

SCENE III.

CHAPELOU , MADELAINE.

CHAPELOU. Eh ben ! ma bonne Madeleine , il n'y a plus à s'en dédire , le *Conjuno* est prononcé... te v'là madame Chapelou , la femme du premier postillon de la poste de Lonjumeau , et , de plus , du coq de tout le village... ça flatte l'amour-propre d'une jeunesse... hein ! méchante ?

MADELAINE. C'est bon , c'est bon , monsieur le joli cœur , parce que vous avez quelques agréments physiques , vous êtes fier comme un paon...

CHAPELOU. Ecoute donc , Madelaine... sais-tu que j'étais joliment couru des jeunes filles?... quand je pense à ça... j'en ai-t-y enjôlé de ces femmes!.. j'en ai-t-y croqué de ces poulettes!..

MADELAINE. Oui ; mais maintenant , vous ne croquerez que moi... mauvais sujet!..

CHAPELOU. Ah ! c'est vrai !... il faut dire bonsoir à la vie de garçon... *(il soupire)* ah !

MADELAINE. Pardine , j'vous conseille de la regretter... c'était du gentil!... le cabaret , les disputes... au lieu qu'à présent , monsieur , vous ne quitterez plus votre petite ménagère.. elle vous câlinera , elle vous dorlotera , et vous fera de si bonne soupe aux choux... car vous l'aimez la soupe aux choux , friand !

CHAPELOU. Oh ! c'est véridique... je ferais des bassesses pour la soupe aux choux ; (*soupirant*) mais...

MADÉLAINE. Mais... mais... quoi que vous avez donc ?... vous ne faites que soupirer... le premier jour de nos noces... est-ce que vous ne m'aimeriez plus, monsieur ?..

CHAPELOU. Oh ! si l'on peut dire...

MADÉLAINE. Ça serait bien mal à vous... moi, qui vous ai fait tant de sacrifices... car, enfin, ces jours derniers, je ne vous en ai rien dit, mais j'ai encore reçu une lettre de ma tante... cette bonne tante qui est allée s'établir à l'Île-de-France, et qui veut absolument que j'aïlle la rejoindre...

CHAPELOU. Ah ça ! est-ce que décidément elle a fait fortune là-bas, la digne femme ?

MADÉLAINE. Je crois bien !... une fortune de duchesse ! elle a des champs où l'on sème du sucre et du café qu'il n'y a qu'à se baisser pour en prendre... Eh bien ! quand je pourrais aller partager toutes ces douceurs-là et devenir une grande dame, j'y renonce pour rester à Lonjumeau, dans cette petite auberge, mon seul héritage... tout ça, pour épouser monsieur, qui a l'air d'avoir des regrets et qui se permet de soupirer... mais qu'est-ce qui vous tracasse... voyons ?..

CHAPELOU. Eh ! bien, tiens, Madelaine, tu vas tout savoir... tu as entendu parler de la mère Grabille ?..

MADÉLAINE. La vieille sorcière du village ici près...

CHAPELOU. Juste... savante femme !... alors, j'ai été, dès le matin, la consulter dessus notre mariage...

MADÉLAINE. Oh ! comme ça se rencontre !... tu sais bien le père Gaspard ?..

CHAPELOU. Le vieux berger... le petit bossu.

MADÉLAINE. Je l'ai consulté de mon côté sur notre union...

CHAPELOU. Voyez-vous ça !...

DUO.

ENSEMBLE.

Quoi ! tous les deux ! qui l'aurait cru ?
Ah ! l'aventure est singulière !..

MADÉLAINE.

Parle vite... chez la sorcière,
Dis-moi ce qu'on t'a répondu.

CHAPELOU.

Se démenant comme un vrai diable,
Après avoir lu dans ma main,
Elle a dit que j'étais aimable,
Acroît et surtout fort malin ;
Que jamais, grâce à ma finesse,

Je ne pourrais être attrapé ;
Que par ma femme ou ma maîtresse,
Je ne serais jamais trompé...

MADÉLAINE, *riant*.

Jamais trompé ?..

CHAPELOU.

Jamais trompé !

MADÉLAINE.

Ta sorcière est une ignorante,
Qui, vraiment, ne sait rien de rien

CHAPELOU.

C'est une femme fort savante ;
J'en réponds, elle parle bien.

MADÉLAINE.

Enfin, de notre mariage,
Que pense-t-elle ? réponds-moi...

CHAPELOU.

Elle m'a dit qu'en ce village
J'avais tort d'engager ma foi...

MADÉLAINE.

Mais c'est fort mal...

CHAPELOU.

Et qu'à la ville
M'attendait le plus grand bonheur...
Qu'il me serait bientôt facile,
À Paris, de vivre en seigneur...

MADÉLAINE.

En seigneur ?

CHAPELOU.

En seigneur !..

Bref, pour parler avec franchise
Elle m'a dit qu'en t'épousant
Je fais...

MADÉLAINE.

Quoi donc ?

CHAPELOU.

Une bêtise.

MADÉLAINE, *avec colère*.

Qu'entends-je ! ah ! c'est affreux ! vraiment
Cet oracle est trop insolent !

(*Elle s'éloigne de Chapelou.*)

CHAPELOU, *se rapprochant d'elle*.

Apaise ton ressentiment.
Ce n'est pas sa faute vraiment
Si dans le livre du destin
Elle a lu cela ce matin.

ENSEMBLE.

MADÉLAINE.

Ah ! quelle impudence !
Quelle impertinence !
Oui, son ignorance
Vient une leçon.
Méchante sorcière,
Vilaine mégère,
On devrait te faire
Mourir en prison.

CHAPELOU.

Si par sa science
Elle peut d'avance
Avec assurance
Prévoir l'avenir,
En vain la colère

Ici t'exaspère ;
La pauvre sorcière,
Pourquoi la punir ?

CHAPELOU.

Maintenant, à mon tour, ma chère...
C'est à moi de t'interroger,
Je veux savoir tout le mystère ;
Que t'a répondu le berger ?

MADELAINE.

Il m'a dit que dans ce village
Si je voulais donner ma foi,
Je pourrais, pour le mariage,
Trouver, mon cher, bien mieux que toi !

CHAPELOU, avec *suffisance*.

Bien mieux que moi

MADELAINE.

Bien mieux que toi !

CHAPELOU.

Ton sorcier n'est qu'un imbécile,
Qui, vraiment, ne sait rien de rien.

MADELAINE.

Ah ! c'est un homme très-habile ;
J'en répons, il parle fort bien.
Il prétend que ton caractère
Reindra notre hymen malheureux,
Que, loin de chercher à me plaire,
Bientôt tu trahiras nos feux,
Et que tu n'es qu'un vaniteux...
Et surtout un ambitieux.

CHAPELOU, se *récriant*.

Il dit que je suis vaniteux

MADELAINE.

Bref, pour parler avec franchise
Il m'a juré qu'en t'épousant
Je fais...

CHAPELOU.

Quoi donc ?

MADELAINE.

Une sottise !

CHAPELOU, avec *colère*.

Qu'entends-je ! ah ! c'est affreux ! vraiment
Cet oracle est trop insolent !

(*Il s'éloigne de Madelaine.*)

MADELAINE, s'*approchant de lui*.

Apaie ton ressentiment.
Ce n'est pas sa faute vraiment
Si dans le livre du destin
Il a lu cela ce matin.

ENSEMBLE.

CHAPELOU.

Ah ! quelle impudence !
Quelle impertinence !
Oui, son ignorance
Veut une leçon.
Ah ! crains ma colère,
Méchant vipère ;
On devrait te faire
Mourir en prison.

MADELAINE.

Si par sa science
Il peut à l'avance
Avec assurance

Prévoir l'avenir,
En vain la colère
Ici t'exaspère,
On ne peut, j'espère,
Vouloir le punir.

MADELAINE, montrant Chapelou au doigt et riant.

Aux sorciers vraiment il a foi.

CHAPELOU, riant.

Non, je n'y crois pas plus que toi.

MADELAINE.

Entre nous deux, allons, plus de nuages,
Je t'aimerais toujours, je te le jure ici.

CHAPELOU.

Je ne croirai jamais à de fâcheux présages,
Je veux être pour toi le plus tendre mari.

ENSEMBLE.

Ah ! quel doux avenir !
Rien ne pourra nous désunir.
Allons, ne redoutons plus rien,
Chez nous toujours tout ira bien ;
Les mauvais sorts n'y feront rien.

(*A la fin de l'ensemble, Chapelou embrasse Madelaine. Biju entre par le fond à droite.*)

SCENE IV.

LES MÊMES ; BIJU, en habit de travail de forgeron.

BIJU, entrant. Très-bien... il paraît que vous êtes pressés... allez votre train... ne vous gênez pas...

MADELAINE. Tiens ! tiens ! faudrait-il pas se gêner devant monsieur Biju !...

CHAPELOU, à Biju. Dis donc, dis donc, pendant que j'y pense, pourquoi qu'on ne t'a pas vu à ma noce, toi ?

BIJU, avec *humeur*. Parce que j'étais à ma forge...

MADELAINE. Et parce que c'est vexant de voir le bonheur d'un rival, n'est-ce pas, monsieur Biju ?

CHAPELOU. Ah ! c'est vrai, ce pauvre garçon, je crois qu'il te faisait un petit doigt de cour, Madelaine ?..

BIJU. Je lui faisais bien une cour tout entière... sans compter qu'elle ne me voyait pas d'une mauvaise œil !...

MADELAINE. Oh ! si l'on peut dire !... faiseur de cancans !...

BIJU. Il n'y a pas de cancans... je vous avais charmée... ainsi que toutes les jeunes filles de l'endroit... c'est pas étonnant... avant l'arrivée de Chapelou, j'étais le plus bel homme de l'hameau... on pleurait de rire quand je racontais des farces à la veillée... c'est au point qu'on me disait : En v'là assez... et, le dimanche, quand je chantais au lutrin, il n'y avait pas assez de place dans l'église.

MADELAINE. Et maintenant, c'est le tour de mon petit Chapelou... faut avouer aussi qu'il a un gosier de rossignol...

BIJU. Je suis aussi rossignol que lui... mais ce qui est nouveau est beau, comme dit le proverbe... aujourd'hui, le sexe me repousse et le lutrin me dédaigne.

MADELAINE, *riant*. Ah! ah! ah! le fait est, Chapelou, que tu lui as joliment coupé l'herbe sous le pied...

CHAPELOU, *à Biju*. Mais sans rancune, va... je ne t'en veux pas... j'ai même un petit service à te demander...

BIJU. Voyons voir...

CHAPELOU. Voilà... tous les postillons sont en course, et, s'il arrive ce soir un voyageur, il n'y a pas à dire, il faudra que je mette les bottes de sept lieues et que j'enfourche le poulet d'Inde.

BIJU. Eh ben!...

CHAPELOU. Eh ben! quand on se marie, on a autre chose à faire que de galoper, la nuit, sur la grande route... Alors, comme avant d'être charron, t'as été postillon... tu auras la complaisance de me remplacer, en cas de besoin... hein?

MADELAINE. Ainsi, c'est convenu... nous pouvons compter sur vous, voisin?..

BIJU. Comment donc! pouvez compter... sur rien du tout...

CHAPELOU. Tu refuses?..

BIJU. Tout net... et je ne demande plus qu'une chose... c'est qu'il vienne un voyageur...

CHAPELOU. Ah! j'espère bien tout le contraire... et j'ai lieu de croire... (*On entend du bruit au fond.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

LE MARQUIS, *dans la coulisse*. Maudit postillon!... holà! quelqu'un!

BIJU, *avec joie*. Un voyageur!

MADELAINE, *avec tristesse*. Un voyageur!

CHAPELOU, *avec dépit*. Un voyageur! que le diable l'emporte!

BIJU, *se frottant les mains*. Fameux! fameux! Dis donc, Chapelou, veux-tu que je t'aide à mettre tes bottes?..

LE MARQUIS. Une roue de ma chaise vient de se briser... peux-tu me la raccommoder?

BIJU. Oui, mon prince. (*Regardant Chapelou.*) Dans une heure vous pourrez vous remettre en route...

CHAPELOU, *tristement à Madelaine*. Rien qu'une heure, Madelaine...

MADELAINE, *à demi-voix*. Laisse-moi faire... (*Au marquis faisant la révérence.*) Mon beau monsieur... je vas vous dire... nous venons de nous épouser... vous seriez bien aimable si vous n'étiez pas si pressé de partir.

LE MARQUIS. Eh! que m'importe!... retarder mon voyage!

CHAPELOU, *au marquis, d'un air suppliant*. Soyez humain et généreux... attendez seulement jusqu'à demain...

LE MARQUIS, *le repoussant*. Arrière, faquin!... sitôt que ma chaise sera prête tu monteras à cheval.

(*Il se promène au fond du théâtre et paraît réfléchir.*)

CHAPELOU, *à part*. Ces grands seigneurs sont-ils heureux! sont-ils puissants!... il faut tout quitter pour eux... même sa femme...

MADELAINE, *à Biju, d'un air câlin*. Voisin, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous... ne raccommodez pas trop vite... vous serez bien gentil, mon petit Biju...

BIJU. Soyez tranquille... pour obliger des amis...

MADELAINE, *passant auprès de Chapelou, et à demi-voix*. Tu resteras...

BIJU, *à part, en les regardant*. Ce Chapelou! est-il fortuné d'avoir un bijou comme ça!... Je vas raccommoder la roue en une demi-heure...

LE MARQUIS. Allons, rustre, à l'ouvrage.

BIJU. V'là que je file, mon prince.

(*Il sort par le fond à droite.*)

MADELAINE, *au marquis*. Si monsieur, en attendant, voulait se rafraîchir, nous avons un petit vin qui n'est pas méchant.

LE MARQUIS, *brusquement*. Je n'ai pas soif; je ne veux qu'une chambre où je puisse attendre en repos que ma chaise soit réparée.

MADELAINE, *désignant la porte à droite*. Entrez là-dedans, monsieur; vous serez bien à votre aise...

CHAPELOU, *à Madelaine*. Et nous, allons rejoindre les amis!

MADELAINE. C'est ça. (*Faisant la révérence au marquis.*) Votre servante, monsieur...

SCENE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *entrant par le fond*. Malotru de postillon!... qui se permet de me verser, moi, le marquis de Corcy, gentilhomme de la chambre du roi!... Y a-t-il un charron dans ce village?

BIJU, *s'avancant*. Un charron? présent!

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, *seul*.

(La nuit vient par degrés.)

Maladroit postillon!... interrompre un voyage d'une si haute importance!... un voyage ordonné par sa majesté Louis XV elle-même... c'est qu'elle ne badine pas sa majesté Louis XV... surtout quand il s'agit de ses plaisirs... et elle m'a traité un peu cavalièrement l'autre soir... je vivrais cent ans que les paroles royales ne sortiraient pas de ma mémoire... « Comment, marquis de Corcy, nous n'aurons pas *Castor et Pollux* à Fontainebleau?... — Hélas! non, sire... Jéliote, qui devait jouer *Castor*, s'est fait enlever par une duchesse, et Legros, sa doublure, a pris un coup d'air en dinant au Port à l'Anglais. — Et vous n'avez pas un autre *Castor* à mettre à la place?... — Pas le moindre *Castor*, sire... il y a de quoi en perdre la tête!... — A quoi diable sert-il donc de vous avoir donné l'intendance de nos menus plaisirs? Faites des élèves, monsieur, cherchez des voix... il n'en manque pas dans notre beau royaume de France... Cailleau, les délices de la Comédie Italienne, ne végétait-il pas dans un obscur village? — Mais, sire... — Il suffit, monsieur, allez et cherchez des voix... — Oui, sire... » Et, dès le lendemain, j'ai pris la poste... Et je cherche des voix... si sa majesté croit que c'est facile... (*On entend la ritournelle du chœur suivant.*) Allons, encore ces paysans, la gaité du peuple m'est fastidieuse.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VII.

CHAPELOU, MADELAINE, PAYSANS,
PAYSANNES.

MORCEAU.

CHOEUR.

Jennes époux,
Voici l'heure fortunée,
Où l'hyménée
Promet des instans bien doux.

CHAPELOU.

Mes amis, je vous remercie;
Mais déjà s'avance la nuit,
Et, puisque la noce est finie,
Il faut se retirer sans bruit.
Bonne nuit!

LES PAYSANS.

Bonne nuit!

LES PAYSANNES, *entourant Madelaine.*

Un devoir d'abord nous réclame,
Monsieur, avant de vous quitter,
Au coucher de madame.
Nous devons assister.

CHAPELOU.

Je vous suis...

LES PAYSANNES.

Non, selon l'usage,
Monsieur, il faut attendre ici.

CHAPELOU, *avec colère.*

Que le diable emporte l'usage!

ENSEMBLE.

LES PAYSANNES, *aux paysans.*

Il faut obéir à l'usage,
Ici retenez le mari.

LES PAYSANS, *entourant Chapelou, et le retenant.*

Il faut obéir à l'usage;
Enfans, retenons le mari.

CHAPELOU, *se débattant.*

Vraiment, contre mon mariage
Tout vient conspirer aujourd'hui

(*Les paysannes emmènent Madelaine dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE VIII.

CHAPELOU, LES PAYSANS, puis LE MAR
QUIS.CHAPELOU, *se débattant au milieu des paysans.*

Laissez-moi rejoindre ma femme!

LES PAYSANS.

Tu n'iras pas! tu n'iras pas!

CHAPELOU.

Je vais me fâcher, sur mon ame!

Ici n'arrêtez pas

Mes pas.

LES PAYSANS.

Tu n'iras pas! tu n'iras pas!
Allons, pour prendre patience,
Sans qu'on t'y force, mon garçon,
Ici, chante-nous la romance
Du jeune et galant Postillon.

CHAPELOU.

Je n'ai pas le cœur aux chansons

LES PAYSANS.

Chante... après nous te lâcherons.

CHAPELOU.

Vous le jurez?...

LES PAYSANS.

Nous le jurons!

CHAPELOU.

Alors, en deux temps, je commence.

RONDE.

CHAPELOU.

1^{er} Couplet.

Mes amis, écoutez l'histoire
Du jeune et galant postillon;

C'est véridique, on peut m'en croire,
Et connu de tout le canton;
Quand il passait dans un village,
Tout le beau sexe était ravi,
Et le cœur de la plus sauvage
Galopait en croupe avec lui.
Oh! oh! oh! qu'il était beau
Le postillon de Lonjumeau!

CHOEUR.

Oh! oh! oh! qu'il était beau
Le postillon de Lonjumeau!

2^e Couplet.

Maintes dame de haut parage,
En l'absence de son mari,
Expès se mettait en voyage
Pour être conduite par lui;
Aux procédés toujours fidèle,
On savait qu'adroit postillon,
S'il versait parfois une belle,
Ce n'était que sur le gazon.
O! oh! oh! qu'il était beau
Le postillon de Lonjumeau!

CHOEUR.

Oh! oh! oh! qu'il était beau
Le postillon de Lonjumeau!

LE MARQUIS, *qui est entré par la droite pour écouter. A part.*

Quelle voix ravissante!
Vraiment elle m'enlante!
Je trouve enfin celui
Que je cherche aujourd'hui.

(*Il écoute attentivement, en donnant des marques du plus vif plaisir.*)

CHAPELOU.

3^e Couplet.

Mais pour conduire un équipage,
Voilà qu'un soir il est parti;
Depuis ce temps, dans le village,
On n'entend plus parler de lui.
Ah! ne déploriez pas sa perte,
Car, de l'hymen suivant la loi,
La reine d'une île déserte
De ses sujets l'a nommé roi.
Oh! oh! oh! qu'il était beau
Le postillon de Lonjumeau!

CHOEUR.

Oh! oh! oh! qu'il était beau
Le postillon de Lonjumeau!

SCENE IX.

LES MÊMES, LES PAYSANNES.

LES PAYSANNES, *sortant de la chambre de Madelaine.*

Maintenant, monsieur le mari,
Vous pouvez ordonner ici.

ENSEMBLE.

CHAPELOU.

Heureux époux,
Voici l'heure fortunée
Où l'hyménée
Promet des instans bien doux!
Retirez-vous.

CHOEUR.

Heureux époux!
Voici l'heure fortunée
Où l'hyménée
Promet des instans bien doux!
Retirons-nous.

(*Les paysans et les paysannes sortent par le fond.*)

SCENE X.

CHAPELOU, LE MARQUIS.

(*Après avoir reconduit les paysans, Chapelou va pour rejoindre Madelaine.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant par le bras. Un mot, mon garçon... un mot... tu me vois ravi, enchanté... transporté!..*

CHAPELOU. De quoi?

LE MARQUIS. Tu as le plus beau *si bémol* que j'aie jamais ouï!

CHAPELOU. J'ai un *si bémol*... (*Regardant autour de lui.*) Où ça?...

LE MARQUIS. Je t'expliquerai plus tard, il s'agit de m'écouter.

CHAPELOU. J'peux pas... j'peux pas... ma femme... Madelaine qui m'attend...

LE MARQUIS, *se plaçant devant la porte, à gauche.* Il s'agit bien de ta femme, quand il y va pour toi de ton avenir, de ta fortune!..

CHAPELOU, *très-étonné.* Ma fortune?

LE MARQUIS. Oui, à cause de ton *si bémol*... Ecoute, te dis-je... je suis intendant des menus plaisirs de sa majesté Louis quinze.

CHAPELOU, *voulant s'en aller.* C'est possible... mais, vu la circonstance, je suis obligé...

LE MARQUIS. Quand je te dis que tu as cent mille livres dans ton gosier...

CHAPELOU. Dans mon gosier!... je n'y suis pas du tout..

LE MARQUIS. Tu ne sais pas chanter... mais tu as une voix timbrée, flexible, admirable... tu me parais avoir de l'intelligence... je ferai de toi un artiste distingué, et dans six mois, tu débiteras au Grand-Opéra...

CHAPELOU. Comment! je paraîtrais aux lumières... habillé en sauvage... avec du fard?...

LE MARQUIS. Et tu gagneras dix mille livres par an.

CHAPELOU. Dix mille livres?... laissez donc, je vois la farce... vous voulez vous amuser d'un pauvre postillon... si j'avais le temps j'en rirais aussi... mais je vas rejoindre ma femme..

LE MARQUIS, *le retenant.* Oh! je ne plaisante pas... pour te le prouver... tiens,

voilà cent louis, à titre d'encouragement.

(Il lui donne une bourse.)

CHAPELOU, *la prenant et l'examinant.*
C'est ma foi ben des petits jaunets...

LE MARQUIS. Eh ! ce n'est rien que cela... tu verras la cour... les princesses... les plus grands seigneurs... le roi te complimentera... te fera des présents... il t'enverra des tabatières...

CHAPELOU. Je prends pas de tabac...

LE MARQUIS. On prend toujours les tabatières... Allons, allons, ne perdons pas de temps... je te le répète, songe à ta fortune, à ton avenir...

FINAL.

DUO.

LE MARQUIS.
Mes désirs il faut te rendre ;
Avec moi, vite, il faut partir.

CHAPELOU.
Eh quoi !.. partir sans plus attendre ?..
Non, je ne puis y consentir.

LE MARQUIS.
Allons, ta résistance est vaine,
Le bonheur t'appelle à la cour.

CHAPELOU.
Eh quoi ! quitter Madelaine
Lorsque son cœur a tant d'amour ?..

LE MARQUIS.
Mon Dieu ! ne te mets pas en peine,
Bientôt tu seras de retour...
Viens !..

CHAPELOU.
Je ne puis .. un autre jour...
Demain... la semaine prochaine...

LE MARQUIS.
A l'instant... bannis tout regret...
(*A part.*)

Sa belle voix m'échapperait !

CHAPELOU.
Pour mon cœur quelle peine !
Non, je ne puis consentir, en ce jour,
A quitter Madelaine,
Lorsque son cœur a pour moi tant d'amour !

LE MARQUIS.
Crois en ma promesse ;
Oui, de la richesse
Et de la noblesse
Heureux favori,
Captivant les ames
De toutes les femmes,
Des plus nobles dames
Tu seras chéri.

CHAPELOU.
Ah ! quelle promesse !
Quoi ! de la richesse
Et de la noblesse
Heureux favori,
Captivant les ames
De toutes les femmes,
Des plus nobles dames
Je serais chéri ?

ENSEMBLE.
LE MARQUIS.
Crois en ma promesse ;
Oui, de la richesse
Et de la noblesse
Heureux favori,
Captivant les ames
De toutes les femmes,

Des plus nobles dames
Tu seras chéri.

CHAPELOU.

Ah ! quelle promesse !
Quoi ! de la richesse
Et de la noblesse
Heureux favori,
Captivant les ames
De toutes les femmes,
Des plus nobles dames
Je serais chéri ?

LE MARQUIS.

Pour toi quel avenir joyeux !..
Que de plaisirs !.. que de fortune !
Dans tes amours toujours heureux,
Tu séduis la blonde et la brune.

CHAPELOU, hésitant.

Ah ! vous allez me tenter...
Je ne pourrais vous résister...
(*Hésitant.*)

Pour mon cœur quelle peine !
Non, je ne puis consentir, en ce jour,
A quitter Madelaine,
Lorsque son cœur a pour moi tant d'amour.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.
Crois en ma promesse,
Oui, de la richesse
Et de la noblesse
Heureux favori,
Captivant les ames
De toutes les femmes,
Des plus nobles dames
Tu seras chéri.

CHAPELOU.

Ah ! quelle promesse !
Quoi ! de la richesse
Et de la noblesse
Heureux favori,
Captivant les ames
De toutes les femmes,
Des plus nobles dames
Je serai chéri.

SCENE XI.

LES MÊMES, BIJU.

TRIO.

BIJU, *accourant par le fond.*
Prince, votre voiture est prête !

LE MARQUIS, à Chapelou.
Fort bien ! Que rien ne vous arrête...
Mon ami, quel honneur pour toi !
Demain je te présente au roi !..

BIJU, stupéfait, à Chapelou.
Demain il te présente au roi ?

CHAPELOU, à Biju, avec fatuité.
Oui, mon cher, je vais chez le roi ;
J'aurai de l'or plus gros que toi.

BIJU.
Mais explique-moi ce mystère.

CHAPELOU.
Devant ce seigneur j'ai chanté ;
De ma voix il est enchanté !

BIJU.
Pour toi quelle chance prospère !
(*A part, regardant le marquis.*)
Mais j'ai de la voix, Dieu merci !
Et je vais l'enchanter aussi.

(*Il s'approche du marquis et lui crie aux oreilles.*)
Tra, la la la la la la !..

LE MARQUIS, repoussant Biju.
Butor !..

(A Chapelou.)

Partons...

BIJU, à Chapelou.

Mais Madelaine...

Quoi! tu pars sans la prévenir?..

CHAPELOU, avec hésitation.

Dis-lui que je vais revenir...

Demain... la semaine prochaine...

LE MARQUIS.

Allons, allons, il faut partir.

ENSEMBLE.

Crois en ma promesse;

Oui, de la richesse

Et de la noblesse

Heureux favori,

Captivant les ames

De toutes les femmes,

Des plus nobles dames

Tu seras chéri.

CHAPELOU.

Ah! quelle promesse!

Quoi! de la richesse

Et de la noblesse

Heureux favori,

Captivant les ames

De toutes les femmes,

Des plus nobles dames

Je serai chéri!

BIJU, à part.

La belle promesse!

Quoi! de la richesse

Et de la noblesse

Heureux favori,

Captivant les ames

De toutes les femmes,

Des plus nobles dames

Il sera chéri!

(Le marquis entraîne Chapelou par le fond.)

SCENE XII.

BIJU, MADELAINE.

MADLAINE, paraissant sur le balcon de la fenêtre à gauche, en camisole et en bonnet de nuit.

CANTABILE.

Viens, ma voix t'appelle,

Viens, mon petit mari;

A l'amour fidèle,

Je t'attends ici.

Viens... Mais, hélas!

Il ne vient pas!

(Appelant.)

Mon mari! mon mari!

BIJU.

Vous demandez votre mari?

Ah! ah! vraiment ça me fait rire!..

(On entend le roulement d'une voiture.)

Tenez!.. tenez!.. le voilà parti.

MADLAINE, avec inquiétude.

Que veux-tu dire?

BIJU, se frottant les mains.

On enlève votre mari;

Il ne reviendra plus ici!..

MADLAINE.

Grand Dieu!.. m'enlever mon mari!

(Criant.)

Au secours! au secours! mon mari!..

(Elle disparaît de la fenêtre.)

SCENE XIII.

BIJU, PAYSANS, PAYSANNES, accourant avec des lanternes et en déshabillés de nuit, puis

MADLAINE.

CHOEUR.

Pourquoi ces cris et ce tapage?

Nous venons mettre le holà!

Eh quoi! dans le nouveau ménage

On se disputerait déjà?

MADLAINE, entrant par la gauche.

Mon mari! je veux mon mari!..

BIJU.

Puisqu'on vous dit qu'il est parti!

MADLAINE.

Mais il va revenir, j'espère?

BIJU.

Jamais... sachez tout le mystère:

On veut en faire un beau chanteur...

Il va devenir grand seigneur.

MADLAINE.

Ah! c'est affreux! ah! c'est infâme!

Abandonner ainsi sa femme

Le premier jour de notre hymen!

Comprenez-vous tout mon chagrin?

BIJU.

Écoutez...

(On entend dans le lointain la voix de Chapelou répéter le refrain de la ronde.)

Oh! oh! oh! qu'il était beau

Le postillon de Lonjumeau!

TOUS.

Ah! c'est affreux! ah! c'est infâme!

Abandonner ainsi sa femme!

MADLAINE.

Ah! loin d'un ingrat qui m'offense

Et qui méprise nos amours,

Chez ma tante, à l'Île-de-France,

Je veux aller finir mes jours.

BIJU, à part.

Ah! pour lui quelle heureuse chance!

Je veux partager son destin;

A la fortune je m'élance,

Et je partirai dès demain.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ah! c'est affreux! ah! c'est infâme!

Abandonner ainsi sa femme

Le premier jour de son hymen!

Tâchons de calmer son chagrin.

(Madelaine tombe presque évanouie entre les bras des paysannes qui la soutiennent et la reconduisent vers la porte à gauche. — Le rideau baisse.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un riche salon du temps, ouvert sur un jardin; portes latérales; à droite, un guéridon.

SCENE PREMIERE.

MADLAINE, seule, en riche toilette.

AIR.

Je vais donc le revoir, après dix ans d'absence!

Cette douce pensée a fait battre mon cœur:

Mais ce n'est pas d'amour, désormais la vengeance
Doit seule m'occuper et faire mon bonheur.
Il faut que je punisse un ingrat que j'adore;
Mais, pour ne pas faillir, ah! répétons encore
Ces mots que si souvent j'ai dits dans ma douleur

Hélas ! quelle est ma peine !
 Ce n'est plus Madelaine
 A qui l'amour l'enchaîne,
 Son cœur n'est plus à moi.
 Que de fois, en silence,
 De celui qui m'offense
 J'ai pleuré l'inconstance :
 Il a toujours ma foi !

C'est en vain que la fortune
 De ses dons me pare aujourd'hui ;
 Sa faveur me semble importune,
 Rien ne peut calmer mon ennui ;
 Je pense à lui,
 Toujours à lui !

Hélas ! quelle est ma peine !
 Ce n'est plus Madelaine,
 Etc., etc., etc., etc.

SCENE II.

MADELAINE, ROSE, *entrant par la gauche.*

MADELAINE, *vivement.* Eh bien, Rose ?

ROSE. Vos ordres, madame, ont été exécutés ; vous trouverez dans votre appartement tout ce que vous avez commandé...

MADELAINE. Je vais donc revoir mon infidèle... l'idée d'être aujourd'hui près de mon mari, de lui parler, me cause un trouble...

ROSE. Comment ? vous pouvez aimer encore un monstre qui vous a abandonnée depuis dix ans !... qui vous a laissé partir toute seule pour l'Île-de-France ? maintenant que, grâce à l'héritage de votre tante ; vous êtes riche, extrêmement riche, que vous n'avez plus rien de la paysanne, ah ! à votre place je ne penserais guère à mon mari. Vous avez déjà changé de nom, eh bien ! je changerais aussi...

MADELAINE. Il le mériterait bien ! depuis trois mois que je suis de retour en France, pas une des lettres que la pauvre Madelaine lui a écrites n'a eu de réponse.

ROSE. Tandis que les petits billets musqués que vous lui écriviez sous le nom de madame de Latour, et que je lui remets de votre part...

MADELAINE. Voilà ce qui m'irrite le plus !... je sais fort bien qu'en me présentant à lui telle que je suis, il serait revenu à moi ; mais j'aurais pu imputer ce retour de tendresse à ma nouvelle fortune... j'aurais voulu que ce fût Madelaine, Madelaine seule... Mais je me vengerai !... grâce aux soins de cet imbécile de marquis, Saint-Phar, aujourd'hui même, doit venir ici.

ROSE. Le pauvre marquis de Corcy... savez-vous bien, madame, qu'il est amoureux fou de vos attraits ?

MADELAINE. L'ennuyeux personnage !... en qualité de voisin, il m'assomme tous les jours de ses propos galans et de ses tendres déclarations.

ROSE, *souriant.* S'il se doutait que c'est un mari, un rival, qu'il vous présente !...

MADELAINE. Il est loin de soupçonner la vérité !... Sa passion pour moi lui a fait composer un intermède qu'il veut faire exécuter ici par les chanteurs de l'Opéra ; j'ai accepté avec empressement...

ROSE. Je comprends !... vous allez avoir sous la main votre volage époux, le brillant Saint-Phar, jadis postillon et aujourd'hui premier sujet de l'Académie royale de musique !... mais, pour l'honneur du corps des femmes, n'allez pas faiblir.

MADELAINE, *souriant.* Sois tranquille ! je lui ferai payer cher son inconstance !...

ROSE. Ces scélérats d'hommes !... on ne saurait trop les tourmenter...

MADELAINE. Silence ! voici le marquis.
 (Rose se retire.)

SCENE III.

MADELAINE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *entrant par le fond.* Ah !... voilà la reine de ces lieux !... pardon, pardon, belle dame, de vous avoir fait attendre...

MADELAINE. Je ne vous en veux pas, marquis.

LE MARQUIS. Que ces mots sont flatteurs !... croiriez-vous, madame, qu'un peu plus nous n'avions pas d'intermède !

MADELAINE. Que c'eût été contrariant !

LE MARQUIS. Ce n'est pas parce que la musique et les paroles sont de votre humble serviteur ; mais, sans vanité, vous auriez perdu à ne pas entendre les vers que mon amour a enfantés... mon œuvre est d'une délicatesse... sous le nom du bergier Tityre, je m'y plains de vos rigueurs, belle inhumaine.

MADELAINE, *impatiente.* Mais les comédiens viendront, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS. N'ont-ils pas eu l'audace de refuser d'abord ; sous prétexte qu'ils étaient fatigués de chanter, qu'on les accablait de travail... Saint-Phar, surtout, s'est mis à la tête des mécontents.

MADELAINE. Qu'est-ce que c'est que ce Saint-Phar ?

LE MARQUIS. C'est un drôle... qui parle à ravir... c'est notre premier sujet... « Mais où voulez-vous nous conduire ? » s'est-il permis de me dire, à moi, le marquis de Corcy... Vous concevez bien, belle dame, que je me suis gardé de pro-

noncer votre nom devant ces gens-là. « Faquins, leur ai-je dit, faquins, obéissez au surintendant des menus plaisirs de sa majesté, ou demain, vous irez tous coucher au For-l'Evêque. » Ces derniers mots ont calmé la révolte, et dans un instant ils seront ici.

MADELAINE. Ah! vous me rassurez. L'eusse été désespérée de ne pas entendre votre intermède.

LE MARQUIS. J'aurais plutôt amené ici toute la troupe d'Opéra, pieds et poings liés; car, pour vous plaire, que ne ferait-on pas?.. Depuis que vous êtes venue vous établir dans ce château voisin de mes domaines, il y a trouble, anarchie, guerre civile dans mon pauvre cœur!... vous l'avez percé de tant de flèches... mais vous, belle dame, me ferez-vous enfin connaître ce que vous éprouvez pour moi?

MADELAINE. Marquis, vous êtes d'une tyrannie!..

LE MARQUIS. Pardon, ma déesse; mais le roi retourne demain à Paris, ma charge m'oblige à le suivre; ainsi, vous voyez bien...

MADELAINE, *vivement*. Comment? la cour quitte Fontainebleau... et la troupe d'Opéra aussi!.. c'est désolant!

LE MARQUIS. Mais, madame, pourquoi ces regrets?

MADELAINE, *embarrassée*. J'aime beaucoup la musique.

LE MARQUIS. Au fait, depuis que vous habitez près de Fontainebleau, vous n'avez pas manqué une seule de nos représentations.

MADELAINE. *Le Devin du village* a été supérieurement exécuté avant-hier.

LE MARQUIS. Supérieurement! (*Avec tendresse*.) Je retourne à Paris, madame; puis-je espérer que bientôt?..

MADELAINE. Quel est donc l'acteur qui jouait le rôle de *Colin*?

LE MARQUIS. Le nommé Saint-Phar. (*Tendrement*.) Puis-je espérer que bientôt?..

MADELAINE. Ah! c'est Saint-Phar... y a-t-il long-temps qu'il est à l'Opéra?

LE MARQUIS. Dix ans à peu près. (*tendrement*) Puis-je espérer que bientôt?..

MADELAINE. Je suis sûre que c'est un mauvais sujet?

LE MARQUIS. Un détestable sujet! (*tendrement*) Puis-je espérer que bientôt?..

MADELAINE. C'est dommage! il est fort bel homme, ce Saint-Phar...

LE MARQUIS. Allons, Saint-Phar, toujours Saint-Phar!... je ne puis plus me présenter chez une belle sans qu'elle me jette ce maudit nom à la figure... il a

tourné la tête à toutes nos dames!... je le trouve toujours sur mes talons!.. quand je parle d'amour, on me répond Saint-Phar! et vous voilà comme toutes les autres!... vous n'avez pu échapper à l'épidémie.

MADELAINE. C'est pure curiosité, je vous assure...

LE MARQUIS. Un homme de rien! un vil paysan, à qui j'ai donné des maîtres de toute espèce, que j'ai fait entrer à l'Opéra, qui me doit tout!

MADELAINE. Ah! c'est vous... (*à part*) je t'apprendrai à enlever un mari à sa femme.

LE MARQUIS. Si ce Saint-Phar possède aujourd'hui talent, tournure, bonnes façons, manières de cour, c'est grâce à ma protection... que serait-il sans moi? un obscur postillon végétant avec ses chevaux, son avoine et sa femme...

MADELAINE, *avec intention*. Ah! il est marié?

LE MARQUIS. Il l'était... avec une femme de son espèce, une vilaine, une rustre comme lui... mais il est veuf maintenant, à ce qu'il m'a dit.

MADELAINE, *vivement*. Veuf!... il vous a dit qu'il était veuf! (*à part*) quelle infamie!

LE MARQUIS. De grâce, madame, ne me parlez plus de cet homme, et laissez renaitre le serein dans mon âme. Demain, je retourne à Paris; puis-je espérer que bientôt?..

ROSE, *revenant*. Madame, madame, voici les comédiens.

MADELAINE, *au marquis*. Je vous laisse recevoir ces messieurs... disposez de ce salon pour faire répéter votre chef-d'œuvre... je vais écrire à quelques voisins pour qu'ils viennent assister à sa représentation.

LE MARQUIS, *reconduisant Madeline*. Ne tardez pas à reparaitre... car, loin de vous, je dépéris comme une tendre fleur. (*Madeline sort, par la gauche, suivie de Rose.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, SAINT-PHAR, ALCINDOR, COMÉDIENS.

MORCEAU.

CHOEUR DES COMÉDIENS.

Ah! quel affreux martyr!
Chanter à chaque instant;
Nous n'y pouvions suffire,
C'est par trop fatigant.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? l'on raisonne!
Songez à bien chanter;
Je l'entends, je l'ordonne!
Nous allons répéter.

SAINT-PHAR, *avec fatuité.*

En vérité, c'est impossible.
Chaque jour chanter l'opéra ;
Mais le gosier le plus flexible
Ne peut résister à cela.

ALCINDOR.

Tous vos chanteurs de l'Opéra
Sont plus qu'à demi morts déjà.

SAINT-PHAR.

Le berger près de sa bergère
En vain souffle dans ses pipeaux.

ALCINDOR.

Pour fléchir le cruel Cebère,
Hier, Orphée a chanté faux.

SAINT-PHAR.

Le fleuve auprès de sa fontaine
N'a qu'un petit filet de voix.

ALCINDOR.

Et près de la tendre Chimène
Le Cid lui-même est aux abois.

CHOEUR.

Tous vos chanteurs de l'Opéra
Sont plus qu'à demi morts déjà.

(*Le marquis cherche à les calmer.*)

SAINT-PHAR, *à Alcindor.*

Bravo ! bravo ! la révolte est complète !

Tout marche au gré de mes desirs ;

Puis-je rester à cette fête,

Quand loin d'ici m'appellent les plaisirs ?

Peut-être, en mon absence,

La beauté que j'encense,

Avec impatience,

En son logis m'attend.

Pour me guider près d'elle,

La soubrette fidèle

Chez moi fait sentinelle ;

Ah ! partons à l'instant.

LE MARQUIS.

Aux ordres que je donne

Nul ne doit résister ;

Je le veux, je l'ordonne !

Vous allez répéter.

SAINT-PHAR, *bas aux chanteurs.*

Ne craignez rien,

Tout ira bien ;

Fidèle au plan que j'ai formé,

Que chacun soit très-enrhumé.

ALCINDOR ET CHOEUR, *à part.*

Ne craignons rien,

Tout ira bien.

Suivons le plan qu'il a formé,

Que chacun soit très-enrhumé.

SAINT-PHAR, *au marquis.*

Vous le voulez ; mais c'est par complaisance ;

Je n'en puis plus, et pourtant je commence...

ROMANCE.

SAINT-PHAR.

Assis au pied d'un hêtre !

(*D'une voix enrouée.*)

D'un hêtre...

(*Au marquis.*)

Vous le voyez, c'est impossible,

J'éprouve une douleur horrible ;

J'ai le gosier en feu.

LE MARQUIS.

Mais essayez encore un peu.

SAINT-PHAR.

Je ne le puis, sur mon honneur !

LE MARQUIS.

C'est vraiment avoir du malheur ;

N'en parlons plus, passons au chœur.

ALCINDOR, *d'une voix chevrotante.*

En vérité, c'est impossible ;

Aucun de nous ne peut chanter...

Renoncez-y ; on ne peut répéter.

(*Il tousse, tous les choristes en font autant.*)

LE MARQUIS.

Ah ! quel malheur pour mon amour !

Que dira madame Latour ?

SAINT-PHAR, *vivement.*

Que parlez-vous de madame Latour ?

LE MARQUIS.

De ce logis c'est la maîtresse !

SAINT-PHAR, *à part.*

Quoi ! la beauté que j'aime avec ivresse

Habite ce château ! je n'en puis revenir !

Et, pour la retrouver, moi qui voulais partir !

Réparons notre maladresse,

Et faisons tout pour rester en ces lieux.

(*Au marquis et aux comédiens qui vont pour sortir.*)

Attendez... je ne sais... mais je me trouve mieux.

LE MARQUIS.

Se pourrait-il ?

SAINT-PHAR.

Ma voix est revenue...

Elle a même repris toute son étendue.

ALCINDOR, *bas à Saint-Phar.*

Tout qui voulais partir...

SAINT-PHAR, *de même.*

Je vous dirai pourquoi.

(*Haut.*)

Pour en juger, écoutez-moi.

ROMANCE.

1^{er} Couplet.

Assis au pied d'un hêtre,

On me voit tous les jours,

Sur ma flûte champêtre,

Soupirer mes amours.

Viens, ô ma tourterelle !

Ton tourtereau t'appelle :

Pourquoi fuis-tu toujours ?

2^e Couplet.

En vain dans la prairie,

Tous les matins j'accours ;

Ah ! de ma triste vie,

Il faut trancher le cours.

Viens, ô ma tourterelle !

Ton tourtereau t'appelle ;

Pourquoi fuis-tu toujours ?

LE MARQUIS.

Bravo ! bravo ! c'est admirable !

(*Aux chanteurs.*)

Puisqu'on se montre enfin traitable,

A mon tour, je veux être aimable :

Venez, venez vous mettre à table.

TOUS.

A table ! à table !

ALCINDOR.

A vos ordres toujours soumis,

Je vous suis, monsieur le marquis.

TOUS.

A table ! à table !

Le vin donne au chanteur

Et du charme de la vigueur.

A table ! à table !

(*A l'exception de Saint-Phar, ils sortent tous.*)

~~~~~

## SCENE V.

SAINT-PHAR, *puis* ALCINDOR.

SAINT-PHAR, *seul.* Elle est ici !.. ma charmante conquête habite ce château !... et j'allais le fuir ! comment n'ai-je pas de-

viné cela?... il faut qu'à l'instant même...

ALCINDOR, *revenant*. Dis donc, Chapelou, Saint-Phar, je...

SAINT-PHAR, *avec fierté*. Monsieur Alcindor... vous ne pourrez donc jamais vous habituer à m'appeler Saint-Phar.. hein?... de Saint-Phar!

ALCINDOR. Si... de Saint-Phar-Chapelou... non, de Chapelou-Saint-Phar...

SAINT-PHAR. Au surplus, qu'as-tu à me dire? voyons, laisse-moi... va-t'en... va-t'en.

ALCINDOR. Va-t'en... qu'est-ce que c'est que ce ton-là? dis donc, je ne suis pas ton domestique... je soigne tes costumes, je vernis tes souliers, et je fais tes commissions, c'est vrai! tu me donnes douze livres par mois, c'est encore vrai!... mais ce sont des gages... d'amitié, entends-tu, Saint-Phar-Chapelou?

SAINT-PHAR. Va-t'en, te dis-je...

ALCINDOR. En quittant Lonjumeau pour venir partager ton bonheur, j'ai voulu être artiste comme toi, et je suis artiste... coryphée au grand Opéra, sous le gracieux nom d'Alcindor... je joue les Borée et les vents... je suis un aiglon ordinaire du roi... entends-tu, Chapelou-Saint-Phar?... mais voilà comme vous êtes, vous autres premiers sujets, vous traitez les pauvres choristes du haut de votre grandeur... qu'est-ce que c'est que ça? m'as-tu seulement entendu, pour juger de ma voix et de mon talent? Je suis l'homme des nuances... je suis plein de nuances.

#### AIR.

Oui, des choristes du théâtre,  
Je suis vraiment la fine fleur;  
De ma voix on est idolâtre,  
Quand on m'entend chanter en chœur :

Marchons,  
Frappons,  
Combattons,  
Jurons,  
Chantons,  
Buvons,  
Dansons,

Et gai, gai, gai, rions.

Chantons,  
Buvons,  
Dansons,  
Marchons,  
Jurons,  
Frappons.

Si je représente un zéphire,  
Ma voix vole légèrement;  
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!  
Si c'est en fleuve qu'on m'admire,  
Ma voix roule comme un torrent;  
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!  
Faut-il, assis dans la prairie,  
Charmer les nymphes par mes chants;  
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!  
Des habitans de l'Arcadie,

Faut-il prendre les doux accens :  
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

Oui, des choistes du théâtre,  
Je suis vraiment la fine fleur;  
De ma voix on est idolâtre,  
Quand on m'entend chanter en chœur :  
Marchons,  
Frappons, etc.

SAINT-PHAR. Qui te dit que tu n'es pas la fine fleur des choristes?... mais sache donc que si je désire rester seul, c'est que, d'un moment à l'autre, je m'attends à la voir, à lui parler.

ALCINDOR. A qui?

SAINT-PHAR. A madame Latour... tu ne sais donc pas que je suis chez elle?... En l'apprenant, Alcindor, ça m'a causé un trouble, une émotion...

ALCINDOR. De l'émotion!.. toi... laisse-moi donc tranquille, voleur de cœurs, flibustier de Cythère.

SAINT-PHAR. Ah! c'est que cette femme-là n'est pas comme toutes les autres. Je jouais *Castor*... à la fin du grand duo... au moment où j'embrasse *Pollux*... je m'arrête court... qu'est-ce que je vois... aux avant-scènes?... Madelaine!

ALCINDOR. Ta femme! oh!

SAINT-PHAR. Non, M<sup>me</sup> Latour.

ALCINDOR. Ah!

SAINT-PHAR. C'est une ressemblance!.. enfin, c'est Madelaine, mais Madelaine en beau! Je lui lance des œillades meurtrières, et, pendant un mois, elle ne manque pas une seule représentation... me regardant toujours avec un air et des yeux... bientôt je risque un poulet; on daigne y répondre, et une tendre correspondance s'établit entre nous. Mon dernier billet sollicitait un rendez-vous... pas de réponse... j'aurais pu me présenter chez ma belle, si j'avais connu sa demeure... juge de ma joie, de mon bonheur... c'est ici, où je suis venu à regret, que je la retrouve.

ALCINDOR. Je te connais, tu vas achever de la séduire avec tes roucoulaides.

SAINT-PHAR. Ah! mon cher, quel puissant auxiliaire que la musique pour surprendre le cœur des femmes! on est tous deux là, près du clavecin.... les accords préparent l'âme aux douces sensations... les regards se rencontrent... joins à cela une physionomie agréable, une tournure assez distinguée... comment demeurer insensible quand je leur chante en *la* :

Ah! cédez à mes vœux!

On hésite... je passe en *si* :

Ah! cédez à mes vœux!

On fait la cruelle... je pousse jusqu'à l'*ut*.

Ah! cédez à mes vœux!

On ne peut pas résister à un *ut*.

ALCINDOR. Il faudrait être sourd (*Chantant*) *Ut!*

SAINT-PHAR, regardant au fond, à gauche. Je ne me trompe pas.. c'est elle! dans ce jardin.

ALCINDOR, regardant aussi. C'est vrai! il y a de ta femme là-dedans.

SAINT-PHAR.. Elle se dirige vers ce pavillon... Alcindor... laisse-moi... je t'en prie!

ALCINDOR. A la bonne heure! voilà qui est parler!.. je te laisse. . dis donc... si elle résiste, va jusqu'à l'*ut... ut*.

(Il s'échappe par le fond, à droite, au moment où Madelaine entre par la gauche.)

SCENE VI.

SAINT-PHAR, MADELAINE.

DUO.

SAINT-PHAR.

Grâce au hasard, je puis, madame,  
Vous peindre ici ma vive flamme;  
Non, non, jamais une autre femme  
Ne m'embrasa si promptement.

MADELAINE, à part.

C'est lui, c'est l'infidèle!  
Quel trouble en le voyant!

SAINT-PHAR, à part.

Que je la trouve belle!  
Ah! quel moment charmant!

(Haut, s'approchant)

Je vous aime, je vous adore!  
Passer ma vie auprès de vous  
Serait, je vous le jure encore,  
Un esclavage des plus doux.

MADELAINE, jouant l'embaras.

Ayez pitié de ma faiblesse,  
Cessez tout propos séducteur;  
Et, par une vaine promesse,  
N'abusez pas mon pauvre cœur.

SAINT-PHAR, à part.

Pour captiver et pour séduire  
Celle dont je suis amoureux,  
Ayons recours, dans mon délire,  
A mon moyen toujours heureux.

(Haut, avec tendresse.)

Que votre cœur daigne m'entendre;  
Ah! cédez à mes vœux!

MADELAINE.

Monsieur, je ne puis vous comprendre.

SAINT-PHAR.

Ah! cédez à mes vœux!

MADELAINE.

Non, malgré votre voix si tendre...

SAINT-PHAR.

Ah! cédez à mes vœux!

ENSEMBLE.

MADELAINE.

Non, je ne puis croire à vos eux.

SAINT-PHAR.

Par pitié, cédez à mes vœux!

ENSEMBLE.

Anprès de ce qu'on aime,  
Ah! quel bonheur extrême  
De voir couler ses jours!  
Toujours même tendresse...

MADELAINE.

Toujours la même ivresse...

ENSEMBLE.

Voilà, voilà sans cesse  
Quels seraient nos amours.

SAINT-PHAR, d'un air tragique.

Ah! si vous repoussez mes vœux,  
Si mon espérance est trompée,  
De la pointe de mon épée  
Je vais me percer à vos yeux...

(Il tire son épée.)

MADELAINE, l'arrêtant.

Arrêtez, arrêtez; hélas!  
Que dirait la foule idolâtre?  
Que deviendrait votre théâtre?..  
Il mourrait de votre trépas!

SAINT-PHAR, remettant son épée dans le fourreau.

Cette idée arrête mon bras...

Et pour mon directeur, je ne me tuerai pas...

(Avec transport.)

Ah! croyez à mon ardeur,  
A ma constante flamme;  
Daignez faire ici mon bonheur,  
En acceptant mon cœur.

MADELAINE.

Non, je ne puis croire encor  
A votre vive flamme;  
Je crains, hélas! votre transport;  
Plaignez, plaignez mon sort.

SAINT-PHAR.

Oui, je vous aime, et pour l'éternité..

MADELAINE.

L'éternité!.. c'est bien long... prenez garde!

SAINT-PHAR.

Quoi! vous doutez de ma fidélité?

Ah! ce doute me poignarde!

MADELAINE.

J'ai peur de ces beaux sermens-là :  
On en fait tant à l'Opéra!

ENSEMBLE.

MADELAINE.

Je crains votre vive ardeur,  
Votre inconstante flamme;  
Pour mon repos, pour mon bonheur,  
Je veux garder mon cœur.

SAINT-PHAR.

Ah! partagez mon transport,  
J'en jure sur mon ame :  
Vous aimer jusqu'à la mort,  
Voilà, voilà mon sort.

(Saint-Phar se jette aux genoux de Madelaine.  
Alcindor paraît par le fond.)

SCENE VII.

LES MÊMES, ALCINDOR, une lettre à la main.

MADELAINE. On vient!.. (A part avec étonnement.) C'est Biju!..

SAINT-PHAR, à part, en se relevant. Misérable Alcindor!

ALCINDOR, d'un ton goguenard. Pardon! pardon! je vous dérange... vous étiez en

affaires. *Bas à Saint-Phar.*) Coquin, tu en étais à l'ul.

**SAINTE-PHAR.** Madame, rassurez-vous... c'est mon intendant... un ancien ami de collège.

**ALCINDOR,** *avec fatuité.* Oui... nous ayons été-z-au collège ensemble.

**SAINTE-PHAR,** *bas à Alcindor.* Pourquoi venir me relancer, maraud ?

**ALCINDOR,** *bas.* C'est une lettre pressée qu'on vient d'apporter de Fontainebleau, et que M<sup>lle</sup> Rose, la jolie suivante, m'a remise pour toi.

**SAINTE-PHAR,** *à Madeline.* Madame, vous permettez que devant vous... (*Regardant la suscription de la lettre*) de Madeline! quel contre-temps !

**MADÉLAINE,** *à part.* Rose a bien fait de la remettre à Biju. (*Haut à Saint-Phar.*) Mais qu'avez-vous? vous paraissez troublé? Est-ce que cette lettre...

**SAINTE-PHAR.** C'est un bulletin de répétition.

**MADÉLAINE.** Vous cherchez à me tromper ! je suis sûre que c'est un billet d'amour.

**SAINTE-PHAR.** Une lettre d'amour?... dis donc, Alcindor, une lettre d'amour.....

**ALCINDOR.** Madame veut goguenarder !..

**MADÉLAINE.** Eh bien ! Saint-Phar, pour me rassurer, lisez ce billet tout haut.

**SAINTE-PHAR.** Mais, madame, il est inutile...

**MADÉLAINE.** Remettez-le-moi... Vous refusez... je le prends.

(*Elle lui arrache le billet des mains.*)

**SAINTE-PHAR,** *bas à Alcindor.* Je crois que je vais me trouver mal.

**MADÉLAINE.** En voilà bien long pour un bulletin de répétition ! (*Lisant :*) « Lonjumeau, 6 mai 1765. Depuis trois mois « je t'écrivons tous les jours que Dieu fait, « et tu donnes pas réponse à moi, qui te « garde mon cœur, depuis dix ans, et qui « te pleure comme une Madeline que je « suis. C'est la dernière fois que je t'écris « vons, car t'as pas pitié d'une femme « qui t'adore. Ta légitime,

« MADÉLAINE BIROTTEAU. »

Vous êtes marié ! ! !

**SAINTE-PHAR.** Moi ! marié ! quelle horreur !.. comment ! vous ne voyez pas, madame, que c'est une mystification ; que quelqu'un, jaloux de mon bonheur, a imaginé ce vieux tour de comédie pour désunir deux tendres cœurs faits pour s'aimer... Je ne connais pas plus cette Madeline Barotteau... Mirotteau...

**ALCINDOR,** *à part.* En voilà de l'aplomb !

**SAINTE-PHAR,** *signifiant de s'attendrir.* Et vous ajoutez foi à une si basse calomnie ! Allez, madame, vous ne m'aimez pas ! (*Il pleure*) vous ne m'aimez pas ! (*il sanglote*) vous ne m'aimez pas !

**ALCINDOR,** *pleurant aussi.* Non, vous ne nous aimez pas !

**SAINTE-PHAR,** *bas à Alcindor.* Finis donc... tu es trop laid quand tu pleures.

**MADÉLAINE.** Saint-Phar, je ne sais si vous dites la vérité, mais vos larmes me touchent !.. mes soupçons vous offensent, dites-vous !.. mettez-vous à ma place, et jugez si je ne dois pas être effrayée...

**SAINTE-PHAR,** *avec explosion.* Quelles preuves voulez-vous de ma sincérité ?.. parlez.

**MADÉLAINE,** *à part.* Y consentira-t-il ?.. (*Haut.*) Sans cette circonstance, je vous eusse caché encore que mon seul bonheur serait de vous voir accepter ma fortune et ma main !

**ALCINDOR,** *bas à Saint-Phar.* Tire-toi de là si tu peux.

**SAINTE-PHAR,** *tombant aux genoux de Madeline.* Ah ! madame, pardonnez à mon trouble... l'ivresse où vos paroles me jettent... tant de félicité... Oui, madame, aujourd'hui même... à l'instant, les liens les plus fortunés vont nous unir.

**ALCINDOR,** *à part.* Nous nous perdons !

**MADÉLAINE.** Eh bien ! je vais avertir un chapelain qui demeure près d'ici, et dans la chapelle de ce château...

**SAINTE-PHAR.** Oh ! non, non, madame ; permettez que je vous présente moi-même celui qui bénira notre heureuse union ; c'est un vénérable pasteur qui a pris soin de mon enfance... il est exempt de préjugés... un autre ferait peut-être des difficultés pour marier un comédien, et je ne voudrais pas, pour ma vie entière, retarder mon bonheur d'un seul jour !

**MADÉLAINE.** Vous avez maintenant le droit d'ordonner ici... allez, Saint-Phar, prévenir le saint homme... moi, pendant ce temps, je vais faire avertir quelques bons amis du voisinage ; ils nous serviront de témoins... au revoir, mon ami.

**SAINTE-PHAR,** *lui baisant la main.* Pour la vie !.. pour la vie.

**MADÉLAINE,** *à part, sortant.* Tu me le paieras !

## SCENE VIII.

SAINTE-PHAR, ALCINDOR, puis LE MARQUIS.

SAINTE-PHAR, *riant aux éclats*. Ah! ah! ah! pauvres femmes! ah! ah!

ALCINDOR. Tu ris! tu ris! sans cœur! Certes, je suis aussi perfide que vous avec le beau sexe; j'ai bien des reproches à me faire, j'ai fait couler bien des larmes; mais mon genre de perfidie n'est pas défendu par les lois, et ce que vous allez faire sent la corde d'une lieue.

SAINTE-PHAR, *riant*. Ah çà! es-tu fou?

(Le marquis paraît au fond et les écoute.)

ALCINDOR. Je ne veux plus vous fréquenter; je ne veux pas être lié toute ma vie avec un homme qui sera pendu demain!

LE MARQUIS, *à part*. Que complotent-ils là?

SAINTE-PHAR. Imbécile! n'étais-tu pas au foyer de l'Opéra lorsque notre camarade Jéliotte nous a raconté ce bon tour qu'il a joué à une coquette qui le faisait languir!

ALCINDOR, *vivement*. Et tu vas le renouveler avec M<sup>me</sup> de Latour. Ah! Chapelou, tu es mon maître en l'art de plaire!

(Il baise le pan de l'habit.)

LE MARQUIS, *à part*. Qu'entends-je!

SAINTE-PHAR. Mais il me faudrait quelqu'un d'intelligent...

ALCINDOR, *l'interrompant*. J'ai l'homme qu'il te faut.... un de nos coryphées, un nouveau que tu ne connais pas.... Bourdon... une tête superbe!...

SAINTE-PHAR. Va vite le chercher! et choisis dans mes costumes tout ce qu'il te faudra... moi, je vais rejoindre les camarades... il faut bien que je leur annonce mon prochain mariage... ah! ah! ah!

(Il sort en riant.)

ALCINDOR, *riant aussi*. Oh! les femmes, les femmes!... comme nous les abusons!

(Il se sauve par le fond.)

## SCENE IX.

LE MARQUIS, puis MADELAINE, puis ROSE.

LE MARQUIS, *seul*. Dieu soit lonné!.... j'ai tout entendu et tout compris!... quel infernal complot!... Si mon étoile ne m'a-

vait amené ici, la beauté que j'encense allait devenir la proie de ce Saint-Phar!... C'est égal, il paraît que l'ingrate me préfère un homme du peuple; elle me trompait!... oh! femme perfide!... femme artificieuse... femme...

MADLAINE, *entrant, et sans avoir vu le marquis*. Pardon, Saint-Phar, si... (*A part.*) Le marquis!

LE MARQUIS, *avec ironie*. Ce n'est pas moi que vous cherchiez?

MADLAINE. J'avoue...

LE MARQUIS. Ah! belle inhumaine!... si je n'étais pas aussi magnanime, je vous le laisserais épouser, votre Saint-Phar!...

MADLAINE. Comment? vous savez!...

LE MARQUIS. Oui, tout-à-l'heure, j'ai entendu Saint-Phar et Alcindor parler de cette espèce de mariage...

MADLAINE. Une espèce? ce sera bien un mariage véritable!

LE MARQUIS. Mais demain quelle mystification!

MADLAINE. Expliquez-vous, je ne comprends pas.

LE MARQUIS. Apprenez que ce Saint-Phar se joue de votre crédulité et de votre réputation... il veut renouveler aujourd'hui l'aventure de la marquise de Vaudrey et du chanteur Jéliotte... Le pasteur qui doit recevoir vos sermens et bénir votre union n'est autre qu'un vil coryphée, qui joue les fleuves et les fontaines à l'Opéra.

MADLAINE. Oh! je ne puis croire...

LE MARQUIS. Je vous jure avoir entendu...

MADLAINE. Monsieur le marquis, combien je vous remercie!... (*A part.*) Les imbéciles sont parfois bons à quelque chose; sans le marquis, mon plan allait échouer... (*Haut.*) Marquis, m'aimez-vous toujours!

LE MARQUIS. Vous en doutez!.. je n'ai plus qu'à me percer d'outre en outre.

MADLAINE. Il faut que nous trouvions une vengeance.

LE MARQUIS, *se dessinant avec fatuité*. Mais... là voici, la vengeance...

MADLAINE, *à part, après avoir réfléchi*. Oui, c'est bien cela...

ROSE, *entrant*. Madame, les personnes que vous avez invitées vous attendent dans le salon...

MADLAINE. Je vais aller les retrouver! toi, Rose, ne perds pas une minute.... cours chercher le père Anselme, le chapelain qui demeure ici près... conduis-le secrètement dans la chapelle.

LE MARQUIS, *avec joie*. Ah! je comprends!... c'est pour moi...

**MADÉLAINE**, à *Rose*, *bas*. Que la chapelle soit obscure, bien obscure... J'oubliais... pendant que nous y serons, si Alciador, accompagné d'un étranger, revient au château, fais en sorte qu'ils ne puissent pas arriver jusqu'à nous avant la fin de la cérémonie. Va, cours. (*Rose sort.*) Vous, monsieur le marquis, veuillez m'attendre... je vais rejoindre nos amis... et c'est d'ici que nous partirons pour aller à la chapelle...

**LE MARQUIS**, *la reconduisant*. Ah! je suis le plus heureux des hommes et des marquis! (*Il lui baise la main, elle sort.*) Enfin, je puis donc espérer que bientôt...

A nous son office;  
A nous son château!  
A nous ses chaumières,  
A nous son cellier;  
A nous ses fermières,  
A nous son gibier!  
**SAINT-PHAR**, *aux comédiens*.  
J'entends ma femme, pas si haut;  
Ayons l'air de gens comme il faut  
**CHOEUR DES COMÉDIENS**.  
Le plus doux mariage  
Va combler tous leurs vœux;  
Un bonheur sans nuage  
Les attend tous les deux.  
**SAINT-PHAR**.  
Pas si haut, pas si haut;  
Ayons l'air de gens comme il faut.

## SCENE X.

LE MARQUIS, SAINT-PHAR, COMÉDIENS.

FINAL.

**CHOEUR DES COMÉDIENS**.

Ah! quelle étonnante nouvelle!  
Sur toi vont pleuvoir les honneurs;  
L'amour qu'à pour toi cette belle  
T'élève au rang de nos seigneurs,

**SAINT-PHAR**, *avec fatuité*.

Ma belle enfin va couronner ma flamme;  
Mais au sein des grandeurs je ne veux pas changer;  
Avec vous, mes amis, je veux tout partager:  
Plaisirs, richesses, honneurs, tout... excepté ma

Je veux qu'on chérisse [femme.

Mon règne nouveau:

A vous mon office,  
A vous mon château!  
A vous mes chaumières,  
A vous mon cellier,  
A vous mes fermières,  
A vous mon gibier.

**CHOEUR DES COMÉDIENS**.

Il veut qu'on chérisse

Son règne nouveau:

A nous son office,  
A nous son château!  
A nous ses chaumières,  
A nous son cellier;  
A nous ses fermières,  
A nous son gibier!

**LE MARQUIS**, *à part*.

Au dénouement Saint-Phar ne s'attend guères,

Mais rira bien qui rira le dernier.

(*Haut à Saint-Phar.*)

Mon cher, que je vous icélite!

**SAINT-PHAR**.

À ma noce je vous invite;

Soyez ici comme chez vous,

Et répétez, répétez avec nous:

**ENSEMBLE**.**SAINT-PHAR**.

Je veux qu'on chérisse

Mon règne nouveau:

A vous mon office,  
A vous mon château!  
A vous mes chaumières,  
A vous mon cellier;  
A vous mes fermières,  
A vous mon gibier.

**CHOEUR**.

Il veut qu'on chérisse

Son règne nouveau:

## SCENE XI.

LES MÊMES; MADÉLAINE, INVITÉS.

**CHOEUR DES INVITÉS**.

Le plus doux mariage  
Va combler tous leurs vœux;  
Un bonheur sans nuage  
Les attend tous les deux.

**MADÉLAINE**.

Le pasteur arrive à l'instant.

Il nous attend à la chapelle.

**SAINT-PHAR**, *à part*.

Biju s'est montré plein de zèle!

**LE MARQUIS**, *à part*.

Je touche au fortuné moment;

Pour moi, quel sort plein de douceur!

**MADÉLAINE**, *aux invités*.

Permettez que je vous présente

Celui qui sut toucher mon cœur.

**LE MARQUIS**, *à part*. *avec joie*.

C'est moi!.. combien elle est charmante.

**MADÉLAINE**.

Mon mari, mon cher mari,

Mes amis, le voici.

(*Elle présente Saint-Phar.*)**LE MARQUIS**, *atterré*.

O ciel! je suis anéanti.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)**SAINT-PHAR**.

Heureux Saint-Phar, je serai son mari!

**MADÉLAINE**, *à part*.

Je vais donc me venger de lui.

**CHOEUR**.

Bientôt il sera son mari.

(*On entend le son d'une cloche.*)**MADÉLAINE**.

C'est la cloche de la chapelle;

Au bonheur elle nous appelle.

Allons,

Partons.

**CHOEUR**.

C'est la cloche de la chapelle;

Au bonheur elle nous appelle.

Allons,

Partons.

(Saint-Phar offre la main à Madelaine et sort avec elle; les invités les suivent; le marquis sort furieux par la gauche; les comédiens, quand tout le monde est parti, s'approchent du guéridon à droite, où un domestique vient de poser un plateau chargé de bouteilles et de verres de vin de Champagne. Ils se versent à boire et redescendent la scène en désordre, en buvant et en trinquant.)

CHOEUR DES COMÉDIENS.  
Ils sont partis !  
Maintenant, mes amis,  
Jusqu'à demain,  
Le verre en main,  
Répétons ce joyeux refrain :  
Il veut qu'on chérisse  
Son règne nouveau :  
A nous son office,  
A nous son château !

A nous ses chaumières,  
A nous son cellier ;  
A nous ses fermières,  
A nous son gibier.

(Criant en levant leurs verres.)

Vive Saint-Phar ! vive Saint-Phar !  
(La toile baisse sur ce tableau très-animé.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE TROISIEME.

Une chambre nuptiale. Au fond, la porte d'entrée ; à droite, un lit élégant, avec rideaux, etc ; du même côté, une petite porte ; sur le premier plan, à gauche, une autre porte ; du même côté, un guéridon sur lequel sont deux flambeaux allumés. A droite, un fauteuil.

### SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *entrant par la gauche, dans la plus grande agitation.*

La colère me suffoque... J'erre comme un fou dans cette maison, sans savoir où je porte mes pas... Où suis-je ? (*Regardant autour de lui.*) Dans la chambre nuptiale !.. C'est le coup de grâce !.. Perfide madame de Latour ! me préférer un Saint-Phar... et je ne puis me venger !

### SCENE II.

LE MARQUIS, ALCINDOR, BOURDON,  
*portant un paquet sous son bras et entrant par le fond.*

ALCINDOR. Saint-Phar... Saint-Phar !.. où est-tu donc, Saint-Phar ?.. nous te cherchions partout.., Ah ! vous voilà, monsieur le marquis... (*A Bourdon.*) Allons, l'ami, vite à ta toilette..

LE MARQUIS. Eh ! c'est inutile... madame de Latour sait tout.

ALCINDOR, *étouffé.* Elle sait tout ?

LE MARQUIS. Loin de se fâcher, elle pardonne à Saint-Phar... et ils se marient.

ALCINDOR, *vivement.* Sans prêtre ?..

LE MARQUIS. Rose en a amené un véritable... ils sont dans la chapelle, et Saint-Phar s'engage pour la vie... sans s'en douter...

ALCINDOR, *bouleversé.* Comment !.. Saint-Phar ne sait pas que c'est un véritable... Courrons empêcher...

LE MARQUIS. D'où vient cet effroi ?

ALCINDOR. Mais Saint-Phar est marié !.. Madelaine sa femme vit encore !.. il en a reçu une lettre aujourd'hui même.

LE MARQUIS, *avec joie.* Il serait possible !

ALCINDOR. M. le marquis, courons vite... (*On entend la cloche de la chapelle.*) Il n'est plus temps... le crime est consommé !..

LE MARQUIS. Ah ! je serai vengé ! Coquin de Saint-Phar, tu seras pendu !.. et vous aussi qui êtes ses complices...

ALCINDOR. Que faire ?.. mon Dieu !.. que faire ?..

LE MARQUIS, *à part.* Comment les retenir ? (*Frappe d'une idée.*) Ah ! j'ai pitié de vous. (*Désignant la petite porte à droite.*) Entrez dans cette galerie... vous trouverez une porte qui vous conduira dans la campagne.

ALCINDOR, *à Bourdon.* Viens ! viens vite, Bourdon.

(Ils entrent dans le cabinet à droite.)

LE MARQUIS, *fermant sur eux la porte, et mettant les verroux.* Vivat ! en voilà déjà deux de pris ! sortez de là, si vous pouvez ; maintenant, courons chercher la maréchassée... ne laissons rien paraître.

(Il va pour sortir par le fond et se rencontre avec la noce qui entre.)

### SCENE III.

LE MARQUIS, SAINT-PHAR, MADELAINE, INVITÉS, DOMESTIQUES.

MORCEAU.

CHOEUR.

Du vrai bonheur,  
Que votre cœur  
Sans alarmes,  
Goût les charmes !  
Seuls, en ces lieux,  
Restez tous deux.

Au revoir,  
Bonsoir.

MADELAINE, *aux invités.*

Mes amis, je vous remercie.

(*A part, regardant Saint-Phar.*)  
Tout va bien



Car il ne soupçonne rien.

SAINT-PHAR, *riant, à part.*

Ah ! quel hymen de comédie !

Tout va bien,

Elle ne soupçonne rien.

LE MARQUIS, *à Saint-Phar, avec ironie.*

De grand cœur je vous félicite...

SAINT-PHAR.

Ah ! d'ivresse mon cœur palpite.

LE MARQUIS, *à part, avec menace.*

Dès demain, tu seras pendu !

(*Haut, saluant Saint-Phar.*)

Un tel honneur vous était dû.

(*Avec ironie.*)

ENSEMBLE.

Du vrai bonheur

Que votre cœur,

Sans alarmes,

Goûte les charmes !

Seuls, en ces lieux,

Restez tous deux.

Au revoir,

Bonsoir.

SAINT-PHAR, MADELAINE.

Du vrai bonheur

Que notre cœur,

Sans alarmes,

Goûte les charmes !

Seuls, en ces lieux,

Restons tous deux.

Au revoir,

Bonsoir.

CHOEUR.

Du vrai bonheur

Que votre cœur,

Sans alarmes,

Goûte les charmes !

Seuls, en ces lieux,

Restez tous deux.

Au revoir,

Bonsoir.

(Le marquis sort par le fond, en faisant encore un geste de menace à Saint-Phar ; il est suivi par les invités et les domestiques.)

## SCENE IV.

SAINT-PHAR, MADELAINE, puis  
ROSE.

SAINT-PHAR. Enfin, nous voilà seuls !..  
(*Prenant la main de Madelaine*) Ma femme ! ma chère femme !..

MADELAINE, *minaudant.* Mon mari !.. mon cher mari !..

SAINT-PHAR. J'aime beaucoup vos amis... ils sont fort bien élevés... ils sont partis tout de suite... nous sommes donc ensemble !.. oh ! nous ne nous quitterons jamais !..

MADELAINE. Oh ! non... jamais !...  
(*Avec malice.*) Adieu, monsieur...

SAINT-PHAR, *étonné.* Comment, vous partez ?..

ROSE, *entrant par la gauche.* Tou est prêt pour le deshabilité de la mariée.

SAINT-PHAR, *avec tendresse.* Ah ! ne me faites pas trop long-temps attendre.

MADELAINE, *à part.* Tu m'as bien fait attendre dix ans, scélérat !..

(Elle entre dans la chambre à gauche, suivie de Rose.)

## SCENE V.

SAINT-PHAR, *seul.*

C'est vraiment une femme charmante que ma femme !.. quand elle saura... eh bien ! ça me fera de la peine... et je veux tâcher de retarder cet instant-là autant que possible... car je l'aime... je l'aime véritablement... je suis pris tout-à-fait !..

AIR.

A la noblesse je m'allie,

Et je vais, au sein des grandeurs,

Passer la plus joyeuse vie,

Entouré de soins et d'honneurs.

Une dame de haut parage

Captive mon cœur enivré ;

Et pour lui plaire davantage,

Chaque jour je lui dirai :

Soyez toujours

Mes amours.

Près de vous, point de peines ;

Jamais mon cœur

Plein d'ardeur

Ne mandira ses chaînes ;

A vos attraits

Pour jamais

Je veux rester fidèle ;

A d'autres nœuds,

D'autres vœux,

Où, je serai rebelle.

Croyez à mes tendres feux,

O ma toute belle !

Soyez toujours

Mes amours ;

Près de vous, point de peines ;

Jamais mon cœur

Plein d'ardeur

Ne mandira ses chaînes.

Soubrettes friponnes,

Fillettes mignonnes,

Si tendres, si honnes,

Ne m'agacez plus !

Pour charmer mon âme

Vos regards de flammue

Seraient superflus ;

Car à l'objet de mon délire

Chaque jour je veux redire :

Soyez toujours, etc. etc.

Tout a réussi à merveille... impossible d'être mieux servi !.. Je n'ai pas vu Bijou... mais l'homme qu'il m'a amené a joué parfaitement son rôle... on dirait qu'il n'a fait que cela toute sa vie... (On entend frapper à la petite porte de droite.) Entrez !.. (On frappe encore.) Entrez !.. (Allant pour ouvrir la porte.) Qui diable peut venir me déranger ainsi ?..

## SCENE VI.

SAINT-PHAR, ALCINDOR, BOURDON.

TRIO.

Pendu !.. ALCINDOR.  
 BOURDON.  
 Pendu !.. ALCINDOR.  
 Pendu !.. BOURDON.  
 BOURDON. Pendu !..  
 SAINT-PHAR.  
 Pendu ! pendu ! que dis-tu ?  
 ALCINDOR.  
 Pendu !  
 BOURDON.  
 Pendu !  
 SAINT-PHAR.  
 Pendu ?  
 ALCINDOR.  
 Pendu !  
 SAINT-PHAR.  
 A la fin je me lasse ;  
 D'où te vient cet effroi ?  
 ALCINDOR.  
 Ah ! c'est le coup de grâce !  
 Hélas ! c'est fait de moi.  
 SAINT-PHAR.  
 Explique-toi.  
 ALCINDOR.  
 Devines-tu ?  
 SAINT-PHAR.  
 Mais réponds donc !  
 ALCINDOR.  
 Pendu !  
 BOURDON.  
 Pendu !  
 SAINT-PHAR.  
 Pendu ?  
 ALCINDOR.  
 Pendu !  
 Ce diable de marquis  
 Tous deux , en ce logis ,  
 Nous avait mis sous clé ;  
 Tu me vois accablé.  
 SAINT-PHAR.  
 Mais dis-moi donc...  
 BOURDON.  
 Sauvons-nous vite !  
 SAINT-PHAR.  
 Explique-toi...  
 ALCINDOR.  
 Prenois la fuite  
 SAINT-PHAR.  
 Mais pourquoi cet air effrayé ?  
 ALCINDOR.  
 Fuis !.. la justice te réclame...  
 BOURDON.  
 Un vrai prêtre t'a marié !  
 ALCINDOR.  
 Je suis venu trop tard , et tu n'es qu'un bigame !  
 TOUS TROIS.  
 Un bigame !!!  
 ALCINDOR , *tremblant.*  
 Maintenant , comprends-tu ?  
 SAINT-PHAR , *de même.*  
 Mais pour ce crime-là , quoi ! je serais...  
 ALCINDOR.

Pendu !

BOURDON.

Pendu !

SAINT-PHAR.

Pendu !

ALCINDOR.

Pendu !

Si l'on vient nous prendre ,  
 Nous sommes perdus ,  
 Et , sans plus attendre ,  
 Nous serons pendus.

BOURDON.

An lieu de nous plaindre ,  
 Vite il faut partir ;  
 On peut nous atteindre ,  
 Hâtons-nous de fuir.

SAINT PHAR , *tombant sur un fauteuil.*

Non , je ne puis m'enfuir ;  
 Je me sens défaillir.

ALCINDOR et BOURDON.

Reviens à toi !

SAINT-PHAR.

Non , laisse-moi.

ALCINDOR et BOURDON.

Alors , ma foi ,  
 Chacun pour soi.

*( A Saint-Phar. )*

Viens...

SAINT-PHAR.

Non... Pendu !..

BOURDON.

Pendu !

ALCINDOR.

Pendu !

TOUS TROIS.

Pendu !

*( Alcindor et Bourdon se sauvent par le fond. )*

## SCENE VII.

SAINT-PHAR , *seul* , *revenant un peu à lui.*

Ils sont partis... je n'ai pas la force de les suivre... j'entends marcher... c'est sans doute ma seconde femme qui revient.. oui, j'ai bien le cœur à la joie... je dois faire un beau mari dans ce moment-ci...

## SCENE VIII.

SAINT-PHAR , MADELAINE , *vêtue en paysanne , comme au premier acte. Elle entre par la droite et prend les deux flambeaux qui sont sur la table à gauche , comme pour éclairer Saint-Phar en le conduisant.*

MADELAINE , *avec le ton paysan.* M'sieur le marié , ma maîtresse m'a dit de vous dire...

SAINT-PHAR , *la regardant.* Madelaine !!!

MADELAINE , *laissant tomber les flambeaux.* Chapelou !!! *(Nuit complète.)* C'est

onc toi qu'es le marié ! Pas content de planter là ta première femme, t'en épouse une autre.

**SAINT-PHAR**, à voix basse. Voyons, Madelaine, ne crie pas, je vais t'expliquer...

**MADELAINE**, feignant de pleurer. Qui m'aurait dit qu'en entrant ce matin ici en qualité de domestique, je te trouverais en train d'épouser... Mais ça ne se passera pas comme ça !.. je vais aller chercher la justice !

**SAINT-PHAR**, tremblant. Chut!.. Madelaine, si tu m'aimes encore, ne crie pas...

**MADELAINE**. Si ! si ! il y a assez longtemps que je pleure ! maintenant je veux crier.

**SAINT-PHAR**. Voyons.. est-ce que je ne suis plus ton petit Chapelou, que tu aimais tant ?

**MADELAINE**, criant toujours. V'là que tu me calines à présent, mais ça ne prend plus.

**SAINT-PHAR**. Plus bas ! plus bas !.. songe donc que je suis perdu si l'on découvre...

**MADELAINE**. C'est ça ! je vas te laisser avec ta nouvelle épouse... je te chéris trop pour ça !.. j'aime encore mieux que tu sois pendu !.. et tu le seras !

**SAINT-PHAR**, à part. Ah ! mon Dieu ! l'autre qui peut entendre !.. (*Haut.*) Voyons, Madelaine, écoute... je reconnais mes torts... je suis un misérable !.. mais je te donne ma parole d'honneur que demain je voulais aller te rejoindre pour ne plus te quitter ma vie entière...

**MADELAINE**. Tu veux encore te gausser de moi ! tu l'aimes trop ta madame de Latour !

**SAINT-PHAR**. Moi, jel'aime... une femme à prétentions, sans esprit, sans grâces... Elle n'avait qu'une chose pour elle... c'est qu'elle te ressemblait... mais, du reste, je ne peux pas la souffrir...

**MADELAINE**. C'est pas vrai, tu l'adores ! (*Feignant de pleurer.*) Ah ! ah ! ah !

**SAINT-PHAR**, épouventé. Chut!.. chut!..

**MADELAINE** passe du côté opposé, change tout-à-coup de voix, et reprend celle de madame de Latour. Quel est donc ce bruit ?.. on se dispute ici ?

**SAINT-PHAR**, à part. L'autre à présent !.. je voudrais être à cent pieds sous terre !..

**MADELAINE** (*M<sup>me</sup> de Latour.*) Pas de lumière ! Est-ce vous, Saint-Phar ?

**SAINT-PHAR**. Je crois que oui, madame.

**MADELAINE** (*M<sup>me</sup> de Latour.*) Mais n'êtes-vous pas avec quelqu'un ?

**SAINT-PHAR**. Non, non, je ne crois pas.

**MADELAINE**. C'est moi... je l'ons retrouvé... je ne le quite plus.

**SAINT-PHAR**, allant à Madelaine. Madelaine, je t'en conjure, tais-toi.

**MADELAINE** (*M<sup>me</sup> de Latour.*) C'est ma nouvelle domestique !.. que faites-vous ici, Madelaine ?

**MADELAINE**. Ce que je faisons ? je veux pas qu'il reste ici...

**MADELAINE** (*M<sup>me</sup> de Latour.*) Et pourquoi cela, Madelaine ?

**MADELAINE**. Parce que je suis sa femme aussi... l'ancienne... je suis la première inscrite... j'ai mon contrat dans la poche.

**MADELAINE** (*M<sup>me</sup> de Latour.*) Ciel ! est-il possible !

**SAINT-PHAR**, à part. Allons, voilà que ça va commencer !..

## DUO-TRIO.

**MADELAINE** (*M<sup>me</sup> de Latour.*)

A ma douleur soyez sensible...  
Tâchez de vous justifier.

(*Elle reprend la voix de Madelaine.*)

Se justifier ! c'est impossible ;  
Deux fois oser se marier...

**MADELAINE** (*M<sup>me</sup> de Latour.*)

Ce matin, vous juriez encore  
Que vous n'aviez aimé que moi...

**MADELAINE**.

Ah ! vous croyez qu'il vous adore ?  
C'est un infâme, sur ma foi !  
Il m'en jurait autant à moi...

**SAINT-PHAR**.

Mesdames, calmez cette fureur !  
Ayez pitié de mon malheur ;  
Ah ! n'allez pas, par jalousie,  
Me condamner au sort le plus affreux !  
Egalement, toute la vie,  
Je vous chérirai toutes deux.

## ENSEMBLE.

**SAINT-PHAR**, à part.

Ah ! c'en est fait, plus d'espérance !  
Comment me soustraire au danger ?  
Contre leur courroux, leur vengeance,  
Rien ne saurait me protéger.

**MADELAINE**, riant, à part.

Ici, pour lui, plus d'espérance !  
Il se croit dans un grand danger ;  
Son châtiment enfin commence !  
Quel bonheur ! je peux me venger.  
(*On entend frapper violemment au dehors.*)

**MADELAINE**, à part.

Mais qui frappe à cette heure chez moi ?

**CHOEUR DE SOLDATS**, au dehors.  
C'est la garde ! ouvrez, au nom du roi !

**SAINT-PHAR**.

C'est la garde ! hélas ! c'est fait de moi.

## SCENE IX.

LES MÊMES, LE MARQUIS, ALCINDOR  
ET BOURDON *ramenés par des soldats*  
*de la maréchaussée*; UN EXEMPT, DO-  
MESTIQUES *portant des flambeaux.*

CHOEUR.

Sans délai qu'on le saisisse!  
Agiſſons avec rigueur,  
Et livrons à la justice  
Ce coupable séducteur.

LE MARQUIS, à l'exempt.

Monsieur, gardez bien ce bigame...

*(Montrant Alcindor et Bourdon.)*

Ainsi que ces deux scélérats;  
Nous avons déjoué leur trame...  
Tenez bien! ne les lâchez pas!

SAINT-PHAR, à part.

Voici l'heure de mon trépas...

MADELAINE, riant, à part.

Pauvre Saint-Phar! quel embarras!

ALCINDOR et BOURDON, à part.

Voici l'heure de mon trépas...

*(Reconnaissant Madelaine.)*

Que vois-je ici!.. c'est Madelaine!  
Sa première...

LE MARQUIS, se frottant les mains.

Ah! c'est excellent!

Mais la seconde?

MADELAINE, montrant la porte de gauche, avec le  
ton paysan.

Est là... se désolant,  
Comme s'il en valait la peine.

LE MARQUIS.

Pauvre victime! ah! je veux à l'instant  
Calmer sa frayeur et sa peine...

*(Entrant dans la chambre à gauche.)*

Venez, madame, et ne craignez plus rien;  
Nous les tenons, et nous les tenons bien.

ENSEMBLE.

CHOEUR DES SOLDATS et DOMESTIQUES.

Sans délai qu'on les punisse!  
Agiſſons avec rigueur,  
Et livrons à la justice  
Ce coupable séducteur.

MADELAINE.

Sans délai qu'on le punisse!  
Agiſſez avec rigueur,  
Et livrez à la justice  
Ce coupable séducteur.

SAINT-PHAR, à part.

Est-il un pareil supplice?  
Ce jour a fait mon malheur...  
Me livrer à la justice!  
Ah! pour moi, quel déshonneur!

ALCINDOR.

Hélas! je suis son complice;  
Est-il un pareil malheur?

Me livrer à la justice?  
Ah! pour moi, quel déshonneur!

BOURDON.

Hélas! je suis leur complice;  
Est-il un pareil malheur?  
Me livrer à la justice!  
Ah! pour moi, quel déshonneur!

LE MARQUIS, sortant de la chambre à gauche.  
Dans cet appartement je n'ai trouvé personne,  
Seulement ce billet...

TOUS.

Un billet!... je frissonne!

LE MARQUIS, ouvrant le billet et lisant:  
« Saint-Phar, quand vous lirez cette lettre,  
» toutes les recherches seront inutiles:  
» M<sup>me</sup> de Latour n'existera plus. »

TOUS.

Grand Dieu!

SAINT-PHAR.

Mourir pour moi... Ciel! comme elle m'aimait!

*(A Madelaine.)*

Pourquoi n'as-tu pas fait comme elle?

LE MARQUIS.

A la venger mettons tout notre zèle...

*(A l'exempt et aux soldats, montrant Saint-Phar.)*

Entrainez ce mauvais sujet!

*(On va pour les saisir.)*

MADELAINE, les arrêtant, avec le ton paysan.

Un instant! puisqu'on l'emmena,  
Je veux m'en aller avec lui...  
Il est juste que Madelaine  
Voie au moins pendre son mari.

LE MARQUIS.

Elle a raison... oui, qu'on l'emmena  
Car c'est un témoin précieux...

MADELAINE.

Un témoin... ah! j'en vauz bien deux...  
Ecoutez-moi; je parlerai pour deux:

*(Avec le ton de Madelaine.)*

Point de grâce pour les bigames;  
Faut punir son crime odieux!

*(Avec la voix de M<sup>me</sup> de Latour.)*

Eh! messieurs, puisqu'il a deux femmes,  
Ne pendez pas ce malheureux;  
Pour le punir encor bien mieux,  
Laissez-le vivre avec toutes les deux.

SAINT-PHAR, dont l'étonnement a été en croissant.

Qu'ai-je entendu! surprise extrême!  
Toutes les deux... c'était la même!

TOUS.

Qu'ai-je entendu! surprise extrême!  
Toutes les deux... c'était la même!

SAINT-PHAR, se jetant aux pieds de Madelaine.

Ah! quel bonheur inattendu!..  
Mais cette fortune brillante...

MADELAINE, le relevant.

C'est l'héritage de ma tante.

TOUS.

Quel événement imprévu!

LE MARQUIS.

Ce n'en est pas moins un bigame ;  
Comme tel il sera pendu !

MADELAINE, riant.

Non... épouser deux fois la même femme...  
Ce crime-là n'est pas prévu.

( *Le marquis furieux sort par le fond, suivi des  
soldats et de l'exempt.* )

MADELAINE, à son mari.

Près de ta Madeleine,  
Maintenant plus de peine...

SAINT-PHAR.

Ah ! pour nous quel beau jour !  
Soyons tout à l'amour.

MADELAINE.

*Reprise de l'air de la ronde du premier acte.*)

Plus d'abandon, d'amour folâtre...

SAINT-PHAR.

Ah ! je t'en donne ici ma foi.

MADELAINE.

Tu me quittas pour le théâtre...

SAINT-PHAR.

Et je veux le quitter pour toi.

ENSEMBLE.

SAINT-PHAR, MADELAINE, ALCINDOR.

Puisqu'un double hymen { nous } rassemble,  
Aimons-nous en bon villageois,  
Et gaiment répétons ensemble  
Nos joyeux refrains d'autrefois :  
Oh ! oh ! oh ! oh ! qu'il était beau  
Le postillon de Lonjumeau !...

CHOEUR.

Qu'il était beau  
Le postillon de Lonjumeau !

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

FIN.

# MISE EN SCÈNE

DE LA SCÈNE VIII (III<sup>me</sup> ACTE).

MADELAINE, SAINT-PHAR.

(Madeline entre par la porte de gauche du public, prend les deux flambeaux qui sont sur la table, arrive jusqu'à sur le devant du trou du souffleur, et dit :)

Monsieur le marié, ma maîtresse m'a dit de vous dire...

SAINT-PHAR, *recluint de deux pas et avec le plus grand effroi*. Madeline !

MADELAINE, *laissant tomber les deux flambeaux, qui s'éteignent*. Chapelou !

(Nuit très-obscur.)

(*Criant très-fort.*) C'est donc toi qui es le marié !.. Pas content de planter là ta première femme, l'en épouses une autre !

SAINT-PHAR, *d'un ton suppliant, et cherchant, à tâtons, Madeline, qu'il ne trouve qu'au bout d'un moment*. Voyons, Madeline, ne crie pas... je vais t'expliquer...

MADELAINE, *seignant de pleurer*. Qui m'aurait dit, etc., etc.

(Aux mots : « J'aime mieux que tu sois pendu, et tu le seras, » Madeline remonte la scène, marchant sur la pointe du pied en retenant son souffle, traverse par derrière Chapelou, et va gagner le fauteuil de droite pendant que son mari lui adresse toujours la parole à gauche. Ce n'est que lorsque Madeline dit : « Tu veux encore te gasser de moi, » que Chapelou, entendant la voix de sa femme de l'autre côté, court à elle, toujours en voulant la calmer.)

2 MADELAINE. C'est pas vrai... tu l'adores... ah ! ah !

1 SAINT-PHAR, *prenant Madeline par les bras et la faisant asseoir dans le fauteuil*. Chut ! chut !

MADELAINE, *se défendant et donnant des tapes sur les mains de Saint-Phar, en criant*. Ne me touche pas, ne me touche pas... Veux-tu bien ne lâcher, monstre ?..

SAINT-PHAR, *se mettant à genoux contre le fauteuil et n'osant toucher Madeline, qui se leve doucement, remonte la scène de droite à gauche et va gagner la porte par où elle est entrée d'abord*. Voyons, Madeline, calme-toi ; je te jure que demain je retourne à Lonjumeau, avec Biju.. Tu ne sais pas ?.. Biju est ici, ce pauvre Biju ! nous avons souvent parlé de toi avec lui... Nous mangerons de la soupe aux choux... tu la fais si bien la soupe aux choux !... n'est-ce pas, tu ne veux pas que je sois pendu ?..

1 M<sup>me</sup> DE LATOUR, *d'une voix très-douce*. Quel est donc ce bruit ?.. ou se dispute-t-ou.

2 SAINT-PHAR, *se relevant et faisant toujours signe à Madeline, qu'il croit à sa gauche, de se taire*. L'autre à présent ! je voudrais être à cent pieds sous terre !..

M<sup>me</sup> DE LATOUR. Pas de lumière !.. Est-ce vous, Saint-Phar ?

SAINT-PHAR, *même jeu*. Je... je... je... crois que... oui...

MADELAINE. N'êtes-vous pas avec quelqu'un ?

SAINT-PHAR. Tais-toi, tais-toi... (*Allant à M<sup>me</sup> de la Tour.*) Madame, donnez-moi donc votre main...

(Pendant ce temps, madame de Latour a remonté la scène comme la première fois et gagne le fauteuil.)

2 MADELAINE. C'est moi... Je l'ons retrouvé et je ne le quittons plus.

(A peine a-t-elle dit ces mots, qu'elle se hâte de reprendre le n<sup>o</sup> 1, tandis que Saint-Phar, aux paroles de Madeline, s'empresse de venir à elle pour la calmer.)

2 SAINT-PHAR. Tais-toi donc, mais tais-toi donc, je t'en supplie...

1 M<sup>me</sup> DE LA TOUR. C'est ma nouvelle domestique... Que faites-vous ici, Madeline ?.. (*Saint-Phar fait signe à Madeline de se taire. Elle passe par-devant Saint-Phar pour aller trouver Madeline.*) Mais répondez donc, Madeline... Madeline, où êtes vous donc ?..

SAINT-PHAR. Madame, je vous en supplie... (Madame de Latour passe par-devant Saint-Phar, qui ne peut l'empêcher.)

1 SAINT-PHAR, 2 M<sup>me</sup> DE LA TOUR, 3 MADELAINE.

MADELAINE, *pleurant*. C'est moi, j' l'ons retrouvé, je ne le quittons plus et je ne veux pas qu'il reste ici.

M<sup>me</sup> DE LATOUR. Et pourquoi cela, Madeline ? MADELAINE, *criant*. Parce que je suis sa femme aussi... l'ancienne, je suis la première inscrite... j'ai mon contrat dans la poche...

M<sup>me</sup> DE LA TOUR, *seignant de se trouver mal*. Ciel !!! est-il possible !..

SAINT-PHAR, *avec explosion*. Allons, voilà que ça va commencer...

DUO.

(Chaque fois que Madeline prend la voix de madame de Latour, elle remonte un peu la scène, et redescend quand elle contrefait la voix de Madeline, comme si les personnages étaient ainsi placés.)

M<sup>me</sup> DE LA TOUR.

SAINT-PHAR.

(Fauteuil.)

MADELAINE.


A ma douleur, etc., etc.

A ces mots : « C'est un infâme, croyez-mot, » Madeline traverse par-devant Chapelou, qu'elle touche exprès, afin que celui-ci croie bien positivement qu'il à Madeline à sa droite et M<sup>me</sup> de Latour à sa gauche.

Après le duo, pendant la ritournelle qui précède les trois coups frappés en dehors par la garde, Madeline gagne la droite, en remontant la scène comme les deux premières fois, et dit en imitant la voix de M<sup>me</sup> de Latour : *Adieu, Saint-Phar, adieu pour la vie !..*

(Elle va jusqu'à la porte de son appartement, où Saint-Phar la suit à tâtons ; alors, reprenant la voix de Madeline et saisissant Saint-Phar au collet, elle lui dit en le conduisant vers le fauteuil de droite :) *Tu n'iras pas !.. tu n'iras pas... je t'arrêtons au nom de la loi !..*

(Les portes du fond s'ouvrent, des domestiques apportent des girandoles qu'ils placent sur la cheminée de gauche. (*Grand jour.*) La garde entre, etc., etc.)



# L'AMBASSADRICE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de M. M. Scribe et de Saint-Georges,

MUSIQUE DE M. AUBER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE,  
LE 21 DÉCEMBRE 1836.

---

PERSONNAGES.                      ACTEURS.  
LE DUC DE VALBERG... M. MOREAU-SAINTI.  
LA COMTESSE AUGUSTA  
DE FIERSCHEMBERG... M<sup>lle</sup> MOUSEL.  
FORTUNATUS, entrepreneur  
de spectacles... M. ROY.

PERSONNAGES.                      ACTEURS.  
M<sup>me</sup> BARNECK, ancienne  
duègne, tante d'Henriette. M<sup>me</sup> BOULANGER.  
HENRIETTE, prima dona. M<sup>me</sup> DAMOREAU-CINTI  
CHARLOTTE... M<sup>lle</sup> JENNY-COLON.  
BENEDICT, premier tenor... M. COUDERG.

*Le premier acte se passe à Munich, les deux autres à Berlin.*

---

## ACTE PREMIER.

---

Le théâtre représente une chambre fort simplement meublée, porte au fond, deux portes latérales. Une croisée au second plan, à droite; à gauche, une table et ce qu'il faut pour repasser.

### SCÈNE PREMIÈRE.

M<sup>me</sup> BARNECK, seule.

(Au lever du rideau, elle est assise à droite, regardant plusieurs lettres qu'elle tient à la main, et pour lesquelles elle vient d'interrompre le bas de laine qu'elle tricoteait.)

#### INTRODUCTION.

M<sup>me</sup> BARNECK.

Moi qui surveille de ma nièce  
Et les talens et la jeunesse,  
A ce beau papier satiné,  
Facilement j'ai deviné  
Billet d'amour et de tendresse...  
En voilà-t-il! Lisons toujours  
Et leurs soupirs et leurs amours!

(*Prenant ses lunettes.*)

J'ai peu de lecture et d'étude;  
Mais j'ai du moins quelque habitude...  
Et de mon temps le sentiment  
Se lisait toujours couramment.

(*Elle décachète un billet qu'elle épèle avec peine.*)

O cantatrice enchanteresse!  
Fauvette qui nous charmes tous!..  
(*S'interrompant.*)  
C'est bien cela!... c'est à ma nièce  
Que s'adresse ce billet doux.

### SCÈNE II.

M<sup>me</sup> BARNECK, occupée à lire, HENRIETTE, entrant par la porte à gauche, portant un réchaud et des fers à repasser.

HENRIETTE.

Il était un vieux bonhomme  
Aussi vieux que Barrabas,  
Avec son habit vert-pomme  
Et sa perruque à frimas,  
Contant sa flamme amoureuse  
A Nancy, la repasseuse,  
Qui, fredonnant soir et matin,  
Lui répétait pour tout refrain :

Repassez demain.

(*Elle repasse.*)

M<sup>me</sup> BARNECK.

Que faites-vous donc, Henriette?

HENRIETTE.

Je viens repasser sans façon  
Et mon rôle et ma colletterie.

M<sup>me</sup> BARNECK.

Cet air n'est pas dans votre rôle?

HENRIETTE.

...Eh non!

C'est une vieille chansonnette!

M<sup>me</sup> BARNECK.

User sa voix à ces bêtises-là,

Lorsque l'on a l'honneur de chanter l'opéra!

HENRIETTE.

Raison de plus... ça me délassera!

DEUXIÈME COUPLET.

Je veux te plaire, et j'y compte;

Ce front qui paraît caduc,

Ma chère, est celui d'un comte...

Eh! fût-il celui d'un duc!

J'admire, mon gentilhomme,

Vous et votre habit vert-pomme;

Mais, hélas! mon cœur inhumain

N'est pas sensible ce matin,

(*Elle repasse.*)

Repassez demain.

M<sup>me</sup> BARNEK, *avec impatience.*

Mais tais-toi donc! tais-toi, tu m'empêches de lire!

(*Lisant.*)

« Belle Henriette! je soupire,

» Je brûle d'un tendre martyr,

» Hélas! quand prendrez-vous enfin

» Pitié de mon cruel destin? »

HENRIETTE, *qui s'est mise devant la table, à repasser sa collerette.*

Tra, la, la, la, la, la...

Repassez demain, repassez demain.

M<sup>me</sup> BARNEK, *ouvrant un autre billet.*

« Sans biens et sans richesses,

» Je n'ai que ce cœur qui gémit... »

(*S'interrompant.*)

Mon Dieu! comme c'est mal écrit!

(*Lisant.*)

« Mais je vous offre, ma déesse,

» D'un baron le titre et la main. »

HENRIETTE, *de même.*

Tra, la, la, repassez demain de bon matin.

(*A M<sup>me</sup> Barneck.*)

Que lisez-vous?

M<sup>me</sup> BARNEK.

Des billets doux.

Écoute bien!

HENRIETTE.

Je les connais d'avance :

Soupirs... amour... éternelle constance...

Voilà, voilà, comme ils sont tous!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Aussi, loin de croire

Leur style flatteur,

Mon art fait ma gloire

Et mon seul bonheur!

Travail et folie,

Succès et gaieté,

Voilà de ma vie

La félicité!

M<sup>me</sup> BARNEK.

Hélas! loin de croire

Mon âge et mon cœur,

Une vaine gloire

Fait son seul bonheur!

Misère et folie,

Chansons et gaieté,

Voilà de sa vie

La félicité!

M<sup>me</sup> BARNEK, *qui a parcouru un dernier billet.*

Écoute, écoute cependant,

Voici quelqu'un de sage et de prudent!

« A vos pieds j'offie, mon enfant,

» Quarante mille écus de rente!

» A votre respectable tante

» Je prétends assurer un sort! »

C'est du vieux comte de Montfort!..

HENRIETTE, *sans lui répondre, et reprenant sa chansonnette.*

Il était un vieux bonhomme,

Aussi vieux que Barrabas,

Avec son habit vert-pomme

Et sa perruque à frimas...!

M<sup>me</sup> BARNEK.

Quoi! cette lettre intéressante...

HENRIETTE.

Tra, la, la, la, la...

M<sup>me</sup> BARNEK.

Cette lettre si pressante...

HENRIETTE, *la prenant, ainsi que les autres, et les jetant dans le fourneau.*

Tenez! voilà ce que j'en fais :

Cela ne vaut pas un succès.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Aussi, loin de croire

Leur style flatteur,

Mon art fait ma gloire

Et mon seul bonheur!

Travail et folie,

Chansons et gaieté,

Voilà de ma vie

La félicité!

M<sup>me</sup> BARNEK.

Hélas! loin de croire

Mon âge et mon cœur,

Une vaine gloire

Fait son seul bonheur!

Misère et folie,

Chansons et gaieté,

Voilà de sa vie

La félicité!

M<sup>me</sup> BARNEK. Avoir brûlé un pareil billet!.. voilà les fruits de l'excellente éducation que je vous ai donnée.

HENRIETTE, *souriant.* Que vous avez tout au plus continuée, ma tante... car sans la mort de ma bonne marraine, cette femme si noble, si distinguée, qui m'a élevée, je ne serais peut-être jamais entrée au théâtre.... mais je me trouvais alors sans appui... sans fortune... vous m'avez recueillie!.. (*Lui tendant la main avec affection.*) et je ne l'oublierai jamais!..

M<sup>me</sup> BARNEK. Ma nièce... vous m'attendrissez!.. mais qui vient là?..

### SCÈNE III.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

HENRIETTE. Ah! c'est Charlotte.

M<sup>me</sup> BARNEK. La jolie chanteuse.

HENRIETTE. Et ma meilleure amie.

M<sup>me</sup> BARNEK. La plus mauvaise langue du foyer.

CHARLOTTE. Bonjour, Henriette, bonjour, madame Barnek... mon Dieu! qu'elle est grande, cette maudite ville de Munich... je n'en puis plus!... avec ça que vous demeurez si haut, madame Barnek.

M<sup>me</sup> BARNEK. Un étage de moins que vous, mademoiselle, pas davantage.

CHARLOTTE. Au fait, c'est possible, je



ne compte pas avec mes amis ! A propos, Henriette... j'avais à te parler.

HENRIETTE. Sur quoi donc ?

CHARLOTTE, de même. A toi, à toi seule.

HENRIETTE. Oh ! ne te gêne pas avec ma tante, je lui dis tout.

CHARLOTTE. Eh bien ! ma chère, comme je suis ton amie, et que toutes deux nous tenons à notre réputation, parce que la réputation avant tout ! je venais te prévenir qu'il court des bruits sur ton compte.

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'on peut dire ?

CHARLOTTE. Ah ! d'abord on dit toujours, même quand il n'y a rien... à plus forte raison...

HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'il y a donc ?

CHARLOTTE. Ce qu'il y a !...

PREMIER COUPLET.

Il est, dit-on, un beau jeune homme

Qui, de très-près, lui fait la cour,

J'ignore comment on le nomme ;

Mais pour elle il se meurt d'amour.

Voilà, voilà ce qu'on dit.

Ce que l'on dit, car...

Dans tous nos foyers, on est si bavard ;

Chacun y médit

Du matin au soir

Sur les amoureux que l'on peut avoir.

Là, c'est un amant

Que l'une vous donne ;

Là, c'est un amant

Que l'autre vous prend.

Leurs discours méchants n'épargnent personne,

Moi-même j'en suis victime souvent.

Aussi, moi je hais

Les moindres caquets,

Et, je le promets,

Je n'en fais jamais.

DEUXIÈME COUPLET.

Absent sitôt qu'elle est absente,

Pour l'admirer il vient exprès.

Il l'applaudit quand elle chante,

Et lui jette après des bouquets...

Voilà, voilà ce qu'on dit,

Ce que l'on dit, car

Dans tous nos foyers on est si bavard, etc., etc.

M<sup>me</sup> BARNEK. Eh bien ! quand ce serait vrai... c'est un homme qui aime la musique... un amateur désintéressé.

CHARLOTTE. Désintéressé?... Hier encore, il a demandé l'adresse d'Henriette à la portière du théâtre.

M<sup>me</sup> BARNEK. Cela prouve qu'il n'est jamais venu ici.

CHARLOTTE. Mais qu'il veut y venir.

HENRIETTE. Où est le mal?... c'est un ami... il m'applaudit toujours, et cela me fait plaisir.

CHARLOTTE. Voilà comme on se compromet... car depuis hier il n'est question que de cela ; d'où vient cet amateur?... quel est-il ? moi, je n'en sais rien... je ne l'ai pas vu... sans cela, je l'aurais signalé...

tant il y a, et je dois t'en prévenir, que ce pauvre Bénédicte est furieux.

M<sup>me</sup> BARNEK. Bénédicte !

CHARLOTTE. Notre jeune premier... notre tenor qui est amoureux d'elle.

M<sup>me</sup> BARNEK. Amoureux !

HENRIETTE. Tais-toi donc.

CHARLOTTE, à M<sup>me</sup> Barnek, sans écouter Henriette. C'est de droit... le tenor est toujours amoureux de la première chanteuse... c'est de l'emploi... et celui-là le remplit en conscience... il en perd le sommeil, il en perd l'esprit, il en perdrait la voix, s'il en avait jamais eu.

HENRIETTE. Est-elle méchante !

CHARLOTTE. Du tout... car je le plains... un gentil garçon, un bon camarade... que nous aimons toutes... et lui qui n'est pas bien avancé ; toi qui n'as encore que deux mille florins d'appointemens... c'était bien, c'était un mariage sortable... car maintenant dans les arts, on épouse toujours, tant il y a de mœurs... il n'y a même plus que là où l'on en trouve... Aussi, tout le monde approuvait Henriette... et voilà qu'elle va s'amouracher d'un inconnu...

HENRIETTE. Moi !

CHARLOTTE. Laisse donc !

HENRIETTE. Je te l'assure.

CHARLOTTE. Mon Dieu ! ma chère, c'est assez visible... je me connais en passion romanesque... moi-même, j'en ai inspiré une terrible.

HENRIETTE. Vraiment ?

CHARLOTTE. Oui, un étranger de distinction, que j'ai rencontré quelquefois.

HENRIETTE. Il t'a parlé ?

CHARLOTTE. Jamais... Et ma réputation ! mais il me regardait avec des yeux... ah ! ma chère, quels yeux ! puis tout-à-coup, je ne l'ai plus revu... mon indifférence l'aura guéri de son amour.. Il en est peut-être mort ! Ainsi, tu vois, je suis franche, et tu ferais bien de l'être avec moi qui suis ta meilleure amie.

M<sup>me</sup> BARNEK. Par exemple !

CHARLOTTE. Oui, madame, oui, je l'aime... quoiqu'elle ait du talent, parce qu'elle n'est ni méchante, ni intrigante comme les autres... et moi, tant qu'on ne m'enlève pas mes adorateurs ou mes rôles, je suis la bonté et la douceur en personne.

HENRIETTE, *souriant*. C'est trop juste.

CHARLOTTE. N'est-il pas vrai?... et, pour te le prouver... nous avons ce soir, entre amis, entre camarades, une petite fête, une réunion, qui ne peut avoir lieu sans toi... et je viens t'inviter.

HENRIETTE. Ça ne se peut pas... nous donnons une pièce nouvelle.

CHARLOTTE. N'est-ce que cela ? j'ai fait dire à Bénédicte d'être enrhumé... il me l'a promis... il est si bon enfant !.. de sorte qu'il y a relâche... et rien ne nous empêchera de nous amuser.

HENRIETTE. C'est très-mal.

CHARLOTTE. Tiens ! ce scrupule !

M<sup>me</sup> BARNEK, *écoutant au fond*. Silence, mesdemoiselles... j'entends une voiture... c'est celle de notre directeur, M. Fortunatus, pour le renouvellement de l'engagement d'Henriette.

CHARLOTTE, à *Henriette*. Ah ! tu renouvelles ?.. à de belles conditions au moins ?

HENRIETTE. Je n'en sais rien... je ne me mêle jamais de ça.

M<sup>me</sup> BARNEK, à *Charlotte*. C'est moi que ça regarde, mademoiselle ; les engagements sont de la compétence des grands parens.. quant aux conditions, ça sera magnifique, surtout après notre succès d'hier au soir.

CHARLOTTE, *riant*. Ah ! oui ! les couronnes !.. je les avais vu faire le matin.

M<sup>me</sup> BARNEK, *piquée*. Ça prouve qu'on ne doutait pas du succès du soir.

CHARLOTTE. Comment donc ? la veille d'un engagement, est-ce qu'on doute jamais de ça ? A propos, madame Barnek, dites donc à votre petit cousin de ne pas redemander Henriette si fort... on n'entendait que lui hier au soir au parterre.

M<sup>me</sup> BARNEK. Mademoiselle, mon cousin fait ce qu'il veut... je ne m'en mêle pas. (*Allant écouter à la fenêtre.*) Voici notre directeur, laissez-nous, mesdemoiselles, laissez-nous.

HENRIETTE. A la bonne heure... je vais m'occuper de mon costume.

CHARLOTTE. Te t'y aiderai... tout en causant du bel inconnu, sans oublier ce pauvre Bénédicte.

(Elles rentrent dans la chambre à droite, sur la ritournelle de l'air suivant.)

M<sup>me</sup> BARNEK. Voilà M. le directeur... Eh bien ! ce réchaud qu'elles ont oublié... de quoi ça a-t-il l'air ici... comme c'est rangé !.. ah ! et notre engagement ? qu'est-ce que j'en ai fait... il doit être là-dedans, courons le chercher.

(Elle sort en emportant le réchaud.)

#### SCENE IV.

FORTUNATUS, *entrant*.

FORTUNATUS, *sans voir M<sup>me</sup> Barnek*.

AIR.

Che gusto que mon destin est beau !  
Oun director comme moi  
Est un sultan, est un petit roi

Qui soumet tout à sa loi.

Bravo son contento !

Richesse, honor,

Voilà le sort

D'un adroit director.

Plus d'un seigneur, plus d'une attesse,

En cachette chez moi viendra

Afin de placer sa maîtresse

Dans les nymphes de l'Opéra.

Tel ambassadeur m'est propice,

Tel autre me prône toujours,

Afin d'avoir dans la coulisse

Accès auprès de ses amours.

Là, c'est une mère, une tante,

Humble, qui vient se prosterner ;

Et là, c'est un vrai dilettante

Qui vient m'inviter à dîner ;

Pour débiter, beauté novice

Vient chez moi ; quels doux attributs !

C'est toujours à mon bénéfice

Que se font les premiers débuts.

Che gusto, que mon destin est beau !

Oun director, etc., etc.

Il n'est point de chance fâcheuse

Pour les habiles directeurs.

Signor, la première chantesse,

A sa migraine et ses vapors :

Vite j'achète un cachemire,

Ou d'un diamant je fais choix,

Aussitôt la migraine expire,

Armide a retrouvé sa voix.

Chaque matin, chez moi j'ordonne

Les bravos, les vers et les bis,

Et même jusqu'à la couronne

Qui doit tomber du paradis.

J'entoure de mes soins fidèles

Les amateurs influens,

Et toutes mes pièces sont belles,

Tous mes acteurs sont excellens,

Che gusto, que mon destin est beau ! etc.

#### SCENE V.

M<sup>me</sup> BARNEK ; FORTUNATUS.

M<sup>me</sup> BARNEK, *entrant après l'air*. Par-don, monsieur, de vous avoir fait attendre si long-temps, je ne pouvais pas trouver cet engagement. (*Apert.*) Il était dans mon carton à bonnets.

FORTUNATUS, à *M<sup>me</sup> Barnek*. Bonjour, madame, comment va votre charmante nièce ?..

M<sup>me</sup> BARNEK. Très-bien, monsieur Fortunatus, nous sommes même très en voix ce matin.

FORTUNATUS. Tant mieux !.. car nous zouons ce soir notre opéra nouveau, le Sultan Mizapouf !... si Dieu et les rhumes de cerveau le permettent !

M<sup>me</sup> BARNEK. Vous donnez donc tous les jours des nouveautés ?

FORTUNATUS. Il le faut bien, nous ne sommes point ici à Munich, comme à Paris ! où le public italien il est toujours content et crie bravo avant que la toile se lève ; mais ici... les Allemands sont éton-

nans... ils n'aiment pas qu'on se moque d'eux ! et si ze ne leur donnais pas ce soir le Sultan Mizapouf, qu'ils attendent depuis un mois... ils me zetteraient les contrebasses à la tête.

M<sup>me</sup> BARNEK. Mais cela pourra bien vous arriver... car on dit que Bénédiet ne peut pas parler.

FORTUNATUS. Bah ! le zèle, il n'est zamaïs enrhoumè. Ze viens de le voir, ce cher ami, il était chez lui... à dézeuner avec des cotelettes et une bouteille de Bordeaux... Z'ai zeté la bouteille par la fenêtre et ze loui ai fait prendre devant moi deux verres de tizane.

M<sup>me</sup> BARNEK, *riant à part*. Pauvre garçon, lui qui se porte à merveille !

FORTUNATUS. Il m'a même promis de venir ici répéter son duo avec votre zère nièce, mia diva, mia carissima prima dona...

M<sup>me</sup> BARNEK. Certainement, ma nièce est tout ça, comme vous dites... elle est même déjà très *célebra* ! mais voilà son engagement qui expire... heureusement pour nous... Deux mille florins !... et nous déclarons que nous en voulons huit mille... ou nous allons chanter ailleurs...

FORTUNATUS. Cette bonne madame Barnek, elle a la tête vive... elle veut me quitter... moi, son ancien ami... car ze suis un ancien ami... vi l'avez oublié, ingrante que vous êtes !..

M<sup>me</sup> BARNEK. Il ne s'agit pas de ça, mais de l'engagement de ma nièce ; il nous faut huit mille florins.

FORTUNATUS, *avec terreur*. Huit mille florins !.. allons, allons, ma zère amie, pas d'exagération... il ne s'agit pas ici de folie... ce sont des affaires qu'il faut traiter de sang-froid et avec raison...

M<sup>me</sup> BARNEK. Eh bien ! monsieur, huit mille florins, c'est raisonnable.

FORTUNATUS. Mais sonzez donc qu'elle ne savait pas chanter quand ze l'ai engagée !.. c'est moi qui loui ai fait acquérir son talent... à ce compte-là, c'est elle qui me devrait quelque chose... mais ze souis zénéreux !.. ze ne réclame rien.

M<sup>me</sup> BARNEK. Huit mille florins !... c'est notre dernier mot, ou nous ne chantons pas ce soir !

FORTUNATUS. Allons, allons, ne nous fâchons pas... je me résigne. (*À part*.) Elle est insupportable !.. on devrait bien, dans les arts, supprimer les mères... et les tantes !

## SCENE VI.

FORTUNATUS, *à la table, écrivant*. BÉNÉDICT, *paraissant à la porte du fond, tenant dans ses bras une corbeille de fleurs*. A droite, M<sup>me</sup> BARNEK.

BÉNÉDICT. Me voilà !

M<sup>me</sup> BARNEK. C'est Bénédiet.

FORTUNATUS. Il est de parole !

BÉNÉDICT. Moi-même... avec un jardin tout entier ; c'est là, j'espère, un joli cadeau.

M<sup>me</sup> BARNEK. Qui vient de vous ?..

BÉNÉDICT. Non pas !.. c'était à votre adresse chez la portière... je lui ai proposé de vous le monter... et cela vient sans doute de notre galant directeur...

FORTUNATUS. Moi ! du tout !.. c'est de quelq' adorateur de la belle Henriette...

M<sup>me</sup> BARNEK, *avec indignation*. Un adorateur !..

BÉNÉDICT, *posant la corbeille sur la table ou écrit Fortunatus*. Et moi qui l'ai apportée... qui l'ai montée dans mes bras pendant quatre étages !

M<sup>me</sup> BARNEK, *de même*. Un adorateur !.. je voudrais bien voir cela.

FORTUNATUS. Perdié !.. il ne tient qu'à vous... car ze vois une lettre parmi les roses.

BÉNÉDICT, *avec colère, et voulant la prendre*. Une lettre !

M<sup>me</sup> BARNEK, *le retenant*. Cela me regarde... à chacun ses attributions.

BÉNÉDICT, *regardant le billet qu'elle ouvre*. Un billet doux !.. et c'est moi qui en étais le facteur.

FORTUNATUS, *continuant à écrire*. Il est touzours bon enfant.

M<sup>me</sup> BARNEK, *lisant avec peine*. « J'ai vu, » madame, votre charmante nièce... »

BÉNÉDICT. Quelle trahison !

M<sup>me</sup> BARNEK, *lisant*. « Et, chargé par le » directeur de Londres, de lui offrir la va- » leur de quarante mille florins d'appoin- » temens... »

FORTUNATUS, *qui écoute*. O ciel !

M<sup>me</sup> BARNEK, *continuant à lire*. « Je vous » demande la permission de me présenter » aujourd'hui chez vous, sur les trois heu- » res, pour terminer cette affaire... » Est-il possible !.. Signé : « Sir Blake. »

FORTUNATUS, *se levant et lui présentant un papier à signer*. Z'ai fait tout ce que vi voulez... et vi n'avez plus qu'à signer.

M<sup>me</sup> BARNEK, *avec dédain*. Comment, mon cher, un engagement de huit mille florins !

FORTUNATUS. Et de plus... j'y joindrai pour vous tous les jours deux amphithéâ-

tres des troisièmes; il faut bien s'immoler, perché c'était votre dernier mot.

M<sup>me</sup> BARNEK. Ce n'est plus maintenant.. Il m'en faut quarante... on me les offre... voyez plutôt.

FORTUNATUS, *avec emburras*. On vi les offre... en Angleterre... où tout est hors de prix!.. mais ici à Munich.

BÉNÉDICT, à *Fortunatus*. Vous laisseriez partir Henriette!.. mais c'est l'idole du public... c'est elle qui fait la fortune de votre théâtre...

FORTUNATUS. Eh! che diavolo, laissez-moi respirer.

BÉNÉDICT. Non, morbleu... vous signerez!

FORTUNATUS. Eh! vous y mettez oune chaleur que vous allez vi éraïller la voix et me faire manquer ma représentation de ce soir!

BÉNÉDICT. C'est ce qui arrivera, si vous ne signez pas!.. je m'enroue par désespoir.

FORTUNATUS, *avec fureur*. Ma ze zouis donc dans oune enfer! c'est donc oune conzuration zénérale contre ma caisse?..

M<sup>me</sup> BARNEK, à *Fortunatus*. Monsieur, votre servante.

FORTUNATUS, à *madame Barnek qui veut sortir*. Eh bien! elle s'en va... Ze vous demande au moins le temps de réfléchir avant de signer ma routine.

M<sup>me</sup> BARNEK. Je vais chez M. Blomm, notre homme d'affaires, et dans deux heures je vous attends ici!

(Elle sort.)

FORTUNATUS. O vecchia maledetta!.. si zamais tu t'engages pour jouer les dougnes... ze serai sans pitié à mon tour... ze vais voir... examiner... et s'il faut en finir rondement... tâcher encore de marchander. (*A Bénédict.*) Vous, mon zer ami, ze vous laisse... répétez toujours votre duo... songez à moi... et... surtout à notre recette de ce soir... ce sera toujours cela de sauvé.

(Il sort.)

## SCENE VII.

BÉNÉDICT, puis HENRIETTE.

BÉNÉDICT. Il a beau dire, nous ne la laisserons pas partir.. Je mettrais plutôt le feu au théâtre.... Je suis mauvaise tête, moi!.. sans que ça paraisse! ah! c'est elle.

HENRIETTE. Vous voilà, monsieur Bénédict, vous venez pour notre duo?

BÉNÉDICT. Oui, mademoiselle.

HENRIETTE. Je vais appeler Charlotte

qui est là... elle attache quelques pierres à mon costume!

BÉNÉDICT. C'est inutile... nous n'avons pas besoin d'une troisième personne, puisque c'est un duo.

HENRIETTE. C'est égal... elle nous donnera des conseils... (*Poussant un cri.*) Ah! la jolie corbeille! savez-vous d'où elle vient?

BÉNÉDICT, *timidement*. C'est moi qui l'ai apportée.

HENRIETTE. Elle est charmante, Bénédict, et je vous en remercie.

BÉNÉDICT. Il n'y a pas de quoi... au reste, c'est à qui cherchera à vous plaire... tout le monde vous admire, tout le monde est à vos pieds! et vous en êtes ravie!

HENRIETTE. C'est vrai!.. je ne croyais pas que les succès, les hommages, cela dût faire autant de plaisir!.. C'est une si douce vie que celle d'artiste... une vie d'émotions auprès de laquelle toute autre existence doit paraître si triste et si monotone...

BÉNÉDICT. Oui, ça serait bien... s'il n'y avait que les couronnes et les bravos qu'on vous prodigue... mais ça ne s'arrête pas là...

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

BÉNÉDICT. Ce jeune homme dont on parlait hier au foyer... l'avez-vous remarqué?

HENRIETTE. Oui.

BÉNÉDICT, *tristement*. Je m'en doutais... c'est un milord... un grand seigneur.

HENRIETTE, *gaiement*. Je l'ignore... je ne me suis jamais fait ces demandes-là.

BÉNÉDICT. Et pourtant vous pensez à lui?

HENRIETTE. Quelquefois.

BÉNÉDICT. Sans le connaître...

HENRIETTE. Ecoutez, Bénédict... à vous qui êtes mon ami... je dirai franchement ce que j'éprouve... malgré moi, le soir, je le cherche des yeux... et quand je ne le vois pas, la salle me semble vide.

BÉNÉDICT. C'est que vous l'aimez.

HENRIETTE. Non... mais c'est que quand il est là, au balcon, il me semble que je chante mieux... et puis, un applaudissement de lui me fait plus de plaisir que tous ceux de la salle entière.

BÉNÉDICT. Ah! c'est de l'amour.

HENRIETTE. Eh bien! je crois que vous vous trompez... je n'ai d'amour ni pour lui...

BÉNÉDICT, *avec joie*. Tant mieux!

HENRIETTE. Ni pour personne.

BÉNÉDICT, *tristement*. Tant pis.

HENRIETTE, *gaiement*. Je n'aime que le

théâtre, je n'aime que la musique, le bonheur et les applaudissemens qu'elle procure... et pour cela, monsieur (*souriant*) il faut penser pour ce soir à notre duo, que vous oubliez.

BÉNÉDICT. Vous croyez?..

HENRIETTE. Certainement... vous n'êtes venu ici que pour cela.

BÉNÉDICT. C'est juste... c'est que je ne suis plus en train de chanter.

DUO.

HENRIETTE.

Et pourquoi donc?.. c'est la musique Qui vous rendra votre enjouement.

BÉNÉDICT, *montrant son papier.*

Joliment!.. un rôle tragique.

HENRIETTE.

Tant mieux! c'est bien plus amusant.

Je suis la malheureuse esclave

Qui veut épouser le sultan,

Et vous, officier jeune et brave,

Et vous... vous êtes mon amant!

BÉNÉDICT, *vivement.*

Ah! c'est bien vrai!

HENRIETTE, *souriant.*

Dans le duo...

Allons, commençons le morceau.

(*Prenant son cahier de musique.*)

« Tous deux réduits à l'esclavage,

» Le sort a trahi nos amours,

» Du soudan la jalouse rage

» Vent nous séparer pour toujours. »

BÉNÉDICT, *l'écoutant chanter avec admiration.*

Ah! que c'est bien!...

HENRIETTE.

A vous, monsieur!

BÉNÉDICT, *prenant son cahier.*

« Quels destins sont les nôtres!

HENRIETTE, *de même.*

» Mais je le jure ici par l'amour, »

BÉNÉDICT, *l'écoutant.*

Ah! bravo!

HENRIETTE, *de même.*

« Je ne serai jamais à d'autres! »

BÉNÉDICT, *vivement et s'approchant d'elle.*

Vous ne serez jamais à d'autres!

HENRIETTE, *souriant.*

Mais, monsieur!

(*Montrant le papier.*)

Que dites-vous là!

Cela n'est pas dans l'opéra!

BÉNÉDICT, *revenant à lui*

C'est juste!.. où donc ai-je la tête?

HENRIETTE.

Allons, allons, disons la strophe.

(*Tous deux prennent leur cahier et chantent sur un mouvement animé.*)

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

« Tyran fatonche,

» Quand ton œil lonce

» S'adresse à moi,

» La mort cruelle,

» Qu'en vain j'appelle,

» Est bien plus belle

» Encore que toi.

» Monstre terrible!!!

» Monstre d'horreur!!!

» Ta vue horrible

» Glace mon cœur!!! »

BÉNÉDICT, *chantant à la fois et parlant à part.*

(*Chantant.*)

« O sort funeste,

» O fier sultan,

» Je te déteste,

» Comme un tyran!

» Ta vue horrible,

» Glace mon cœur,

» Monstre terrible!!!

» Monstre d'horreur!!! »

(*Regardant Henriette.*)

Grâce nouvelle,

Orne ses traits

Oh! qu'elle est belle!

Qu'elle a d'attraits!

HENRIETTE.

Mais, mon Dieu! que dites-vous là?

Tout ça n'est pas dans l'opéra!

BÉNÉDICT.

C'est que je regardais, hélas!

HENRIETTE.

Chantez, monsieur, et ne regardez pas!

(*Reprenant le papier.*)

« Eh bien! que la mort nous rassemble!

BÉNÉDICT, *de même.*

» Que la mort nous rassemble!

HENRIETTE.

» Fuyons ainsi le déshonneur,

» Et si ma main hésite et tremble,

» Que la tienne perce mon cœur! »

BÉNÉDICT, *l'écoutant avec transport, et battant des mains.*

Brava! brava! comme on applaudira!

HENRIETTE, *souriant.*

Si vous applauditsez, monsieur, qui me tuera?

BÉNÉDICT.

Pardon.. pardon, c'est vrai, je suis là pour cela!

ENSEMBLE, *avec force.*

HENRIETTE.

« O sort funeste!

» O fier sultan!

» Je te déteste

» Comme un tyran!

» Ta vue horrible

» Glace mon cœur,

» Monstre terrible!!!

» Monstre d'horreur!!!

BÉNÉDICT, *à part.*

O bonheur même

Qui me ravit,

Hélas! je l'aime,

J'en perds l'esprit!

Grâce nouvelle

Orne ses traits,

Oh! qu'elle est belle!

Qu'elle a d'attraits!

BÉNÉDICT, *levant le poing.*

« Frappons! frappons!.. »

HENRIETTE, *voyant qu'il reste le bras levé.*

Qui peut arrêter votre bras?

Tuez-moi donc! et surtout en mesure!

BÉNÉDICT.

« Frappons!..

(*S'arrêtant.*)

Eh bien! je ne peux pas,

C'est plus fort que moi, je le jure!

HENRIETTE.

Mais c'est pourtant dans l'opéra.

BÉNÉDICT, *lui montrant le papier.*

C'est vrai!.. mais aussi je vois là

Qu'entre ses bras d'abord elle se jette?

HENRIETTE.

A quoi bon?..

BÉNÉDICT.

— Dam!... quand on répète  
Il faut bien répéter

HENRIETTE.

Où peut passer cela!

BÉNÉDICT, lui montrant le papier.

Ah! c'est pourtant dans l'opéra!

HENRIETTE, se jetant dans ses bras.

a) Eh! bien donc, cher Oscar!

BÉNÉDICT.

» O ma chère Amanda!

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT.

» Mon cœur bat et palpite;

» Le trouble qui m'agite,

» M'a ravit à la fois,

» Et la force et la voix. »

Ah! ce que je sens là,

Est-il dans l'opéra?

« Délire qui m'entraîne,

» Mon cœur y résiste à peine,

» Et quand la mort est prochaine,

» Pourrais-tu refuser,

» Un baiser, un seul baiser?

HENRIETTE.

» Son cœur bat et palpite;

» Le trouble qui l'agite,

» Lui ravit à la fois,

» Et la force et la voix. »

(Se dégageant de ses bras.)

Prenez garde... cela

N'est pas dans l'opéra.

(Voulant s'éloigner.)

Monsieur!..

BÉNÉDICT, la retenant.

C'est dans l'opéra!

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT et HENRIETTE.

« Mon } cœur bat et palpite,

« Son } cœur bat et palpite,

» Le trouble, etc., etc. »

*A la fin de cet ensemble, Bénédicte embrasse  
Henriette et tombe à ses genoux.)*

~~~~~

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC, entrant par la porte
du fond avec M^{me} BARNEK.

M^{me} BARNEK, au duc. Oui, monsieur,
c'est ici... (Apercevant Bénédicte aux pieds
d'Henriette.) Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce
que je vois?

LE DUC, s'avançant. Mademoiselle Hen-
riette?

HENRIETTE, à part, en l'apercevant. C'est
lui!.. (Haut.) Nous étions à répéter notre
duo de l'opéra nouveau.

M^{me} BARNEK. Oui, monsieur, le sultan
Misapouf, que nous donnons aujourd'hui.

BÉNÉDICT. Nous en étions à la scène du
désespoir.

LE DUC, riant. La situation ne m'a ce-
pendant pas semblé des plus désespérées...
(à Henriette) et cet amant à vos genoux...

HENRIETTE, vivement. C'est dans la
scène.

LE DUC. Et ce baiser?

BÉNÉDICT. C'est dans la scène.

M^{me} BARNEK. Certainement, monsieur,
c'est dans la scène; nous ne nous permet-
tons jamais de rien ajouter à nos rôles...
nous ne sommes pas comme tant d'autres;
la scène avait tout.

HENRIETTE. Et celle-ci n'a même pas été
trop bien.

BÉNÉDICT, vivement. Nous pouvons la
recommencer.

M^{me} BARNEK. Pas dans ce moment...
j'ai rencontré, au troisième, monsieur qui
s'était trompé d'étage, et qui demandait
M^{lle} Henriette.

LE DUC. Ou plutôt M^{me} Barnek.

M^{me} BARNEK. C'est la même chose, et
puisque vous venez, dites-vous, pour affai-
re...

LE DUC. Oh! une affaire bien impor-
tante... pour moi du moins... Vous avez
reçu ce matin une lettre où l'on propose
à votre charmante nièce un engagement
de quarante mille florins pour Londres?

HENRIETTE, vivement, et avec étonnement.
Quarante mille florins!

M^{me} BARNEK. Oui, ma nièce, c'est à moi
que vous devez ce bonheur-là.

BÉNÉDICT, s'efforçant de sourire. Certain-
nement... c'est heureux... (A part.) Mau-
dit homme! de quoi se mêle-t-il?

LE DUC. J'ai vu chaque soir M^{lle} Hen-
riette au théâtre... je lui ai même parlé...
quelquefois...

M^{me} BARNEK. Ah! tu connais monsieur?

HENRIETTE. Oui, ma tante.

BÉNÉDICT. Vous lui avez parlé?

HENRIETTE. Le matin, en allant à la
répétition.

BÉNÉDICT, avec colère. Il n'y a rien
d'ennuyeux comme les répétitions.

LE DUC, souriant. Vous ne disiez pas cela
tout-à-l'heure... (Haut.) Mademoiselle
était seule...

M^{me} BARNEK. Comment seule?..

HENRIETTE, vivement à M^{me} Barnek. C'est
pendant la semaine qu'a duré votre indis-
position.

LE DUC. Et un jour, j'ai été assez heu-
reux pour la défendre, la protéger contre
des indiscrets qui voulaient la suivre... j'ai
osé lui offrir mon bras...

HENRIETTE, vivement. Avec un empres-
sement... une bonté...

BÉNÉDICT, à part. Le grand mérite!

M^{me} BARNEK. Ah! c'est ainsi que vous
vous êtes connus?

LE DUC. Oui, madame... et cette lieu-

reuse rencontre m'a enhardi à vous écrire ce matin... au nom du directeur de Londres... dont je suis le correspondant.

M^{me} BARNEK. Quoi! cette lettre... signée sir Blake?

BÉNÉDICT. Sir Blake?

LE DUC. C'est moi-même.

BÉNÉDICT. Cet inspecteur anglais... cet agent des théâtres?..

LE DUC, *froidement*. Oui, monsieur...

BÉNÉDICT. Elle est bonne, celle-là!.. moi qui ai vu avant hier M. Blake.

LE DUC, *à part*. O ciel!

BÉNÉDICT. A telle enseigne qu'il est venu me proposer, pour l'année prochaine, un engagement de trois cents livres sterling... avec des feux.

M^{me} BARNEK et HENRIETTE. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

BÉNÉDICT. Ça prouve que ce n'est pas monsieur.

M^{me} BARNEK et HENRIETTE. Est-il possible?

BÉNÉDICT, *avec chaleur*. Qu'il est venu ici sous un faux nom... sous un prétexte... pour parler d'affaires de théâtre et pour vous séduire... je veux dire séduire mademoiselle Henriette... et la preuve... demandez-lui ce qu'il a à répondre.

M^{me} BARNEK. Oui, monsieur, que répondrez-vous?

LE DUC, *froidement*. Rien du tout, madame; et monsieur, m'a rendu un grand service en dévoilant lui-même une ruse, que j'allais vous avouer.

M^{me} BARNEK. Quoi! vous n'êtes pas sir Blake?

LE DUC. Non, madame.

HENRIETTE, *à part*. Il nous trompait!

M^{me} BARNEK. Vous n'êtes point chargé de m'offrir quarante mille florins?

LE DUC. Non, madame.

M^{me} BARNEK, *à part*. Et moi qui ai refusé les huit mille de M. Fortunatus... s'il allait revenir en ce moment.. (*Haut*.) Et de quel droit, monsieur?..

BÉNÉDICT. Oui, monsieur, de quel droit?

LE DUC. Quant à vous, monsieur, cela ne vous regarde pas, c'est à mademoiselle que je veux avouer toute la vérité... Oui, Henriette, vous le savez... m'enivrant tous les soirs du plaisir de vous admirer...

BÉNÉDICT. Quoi! cet habitué du balcon?..

HENRIETTE, *avec émotion*. C'était lui!

LE DUC. Vous ne pouvez comprendre quel charme vous fascine et vous séduit à jouir du triomphe de ce qu'on aime, à entendre ceux qui vous entourent partager votre admiration, que leurs transports

rendent encore plus vive... Loin d'en être jaloux, on en est fier... et dès ce moment j'ai juré que vous seriez à moi, que vous partageriez mon sort.

BÉNÉDICT, *avec colère*. Monsieur!

LE DUC, *avec chaleur*. Pour y parvenir, il n'est point de sacrifices dont je ne sois capable... et quand je devrais vous offrir tout ce que je possède...

M^{me} BARNEK. Monsieur, nous ne recevons rien que de la main d'un époux.

HENRIETTE, *d'un ton de reproche*. Ah! ma tante... monsieur ne peut avoir d'autres intentions.

LE DUC, *troublé*. Qui, moi?.. non, certainement... et croyez que les motifs les plus nobles, les plus purs...

M^{me} BARNEK. Alors, monsieur, qui êtes-vous?

LE DUC, *avec embarras*. Un ami des arts... un artiste... enthousiaste, comme vous, de la musique... un jeune compositeur, peu connu encore.

BÉNÉDICT. Il n'a rien fait.

HENRIETTE. Qu'importe? avec du courage et du talent... on parvient toujours.

BÉNÉDICT. Quand je vous disais que vous l'aimiez!

HENRIETTE. Pourquoi pas? je puis l'avouer en ce moment, puisqu'il n'a rien... puisqu'il est artiste comme nous...

SCENE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE, *sortant de la chambre à gauche*.

QUINETTE.

CHARLOTTE, *apercevant le duc*.

Grand Dieu! que vois-je?

(*À M^{me} Barnek et à Henriette.*)

Et pour vous quel honneur!

(*Faisant au duc une révérence gracieuse.*)

Vous, dans ces lieux!.. vous, monseigneur!

M^{me} BARNEK, HENRIETTE ET BÉNÉDICT.

Monseigneur!.. que dit elle?..

LE DUC, *à part*.

O fâcheuse rencontre!

HENRIETTE, *à Charlotte*.

Tu te trompes!

CHARLOTTE.

Non pas l'aimable conquérant, Pour les belles, toujours sa tendresse se montre; Il m'avait fait la cour...

HENRIETTE.

O ciel!

CHARLOTTE, *riant*.

Pour un instant...

Moi, je ne donne pas dans la diplomatie.

BÉNÉDICT.

Qui? lui?.. c'est un compositeur...

HENRIETTE.

Un artiste!

CHARLOTTE.

Tu crois...

(Riant.)

Mais c'est l'ambassadeur

De Prusse.

TOUS.

O ciel !..

CHARLOTTE, *de même.*

Eh oui ! ma chère amie.

LE DUC, *voulant s'approcher d'Henriette.*

Écoutez-moi !

HENRIETTE, *s'éloignant de lui avec mépris.*

Pour vous !.. j'en rougis, monseigneur !

ENSEMBLE.

HENRIETTE, *à part.*

Ah ! c'en est fait, sa perfidie
Change mon cœur, et sans retour
Il vient de perdre pour la vie
Et mon estime et mon amour !

LE DUC, *à part.*

La pauvre enfant ! de perfidie
Elle m'accuse dans ce jour !
Je sens ici que pour la vie,
Son cœur obtient tout mon amour !

CHARLOTTE.

Oui, c'est charmant ! la perfidie
De monseigneur va dans ce jour,
Contre une chanteuse jolie,
Voir échouer tout son amour !

BÉNÉDICT.

Que je bénis sa perfidie !
Sans elle, hélas ! et sans retour,
Celle que j'aime pour la vie,
Pouvait lui donner son amour !

M^{me} BARNEK.

Ces grands seigneurs, leur perfidie
Tient toujours prêt quelque bon tour !
Mais je serai, nièce chérie,
Ton guide contre l'amour.

LE DUC, *à Henriette.*

Pardonnez-moi cette innocente ruse,
Pour pénétrer dans ce séjour.
Ma faute n'est que de l'amour,
Et vos charmes sont mon excuse !

HENRIETTE.

PREMIER COUPLET.

Le ciel nous a placés dans des rangs,
Hélas ! différents,
Vous avez pour vous gloire et grandeur...
Moi je n'ai que mon cœur
Et pour défendre ce cœur
D'un dangereux séducteur...
Adieu vous dis, monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur.

DEUXIÈME COUPLET.

Jugez donc ce que je deviendrais,
Si je vous aimais !
Peut-être, hélas ! j'en étais bien près,
Pour vous quels regrets !
Mais grâce à leurs soins prudents...
Puisqu'il en est encore temps
Adieu vous dis, monseigneur,
Monseigneur l'ambassadeur.
LE DUC, *à Henriette.*
Je ne vous verrai plus ! pour moi quelle douleur !
HENRIETTE, *avec effort.*
De votre loge, monseigneur,
Vous pourrez chaque soir éprouver ce honneur !

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Ah ! c'en est fait, sa perfidie
Change mon cœur, et sans retour
Il vient de perdre pour la vie
Et mon estime et mon amour.

LE DUC.

La pauvre enfant ! de perfidie

Elle m'accuse dans ce jour !
Je sens ici que pour la vie
Son cœur obtient tout mon amour.

CHARLOTTE.

Oui, c'est charmant ! la perfidie
De monseigneur, va dans ce jour,
Contre une danseuse jolie
Voir échouer tout son amour !

BÉNÉDICT.

Que je bénis sa perfidie !
Sans elle, hélas ! et sans retour,
Celle que j'aime pour la vie
Pouvait lui donner son amour.

M^{me} BARNEK.

Les grands seigneurs, leur perfidie
Tient toujours prêt quelque bon tour ;
Mais je serai, nièce chérie,
Ton égide contre l'amour !

(*Le Duc sort, reconduit par Charlotte qui lui fait force révérences en se moquant de lui.*)

SCENE X.

LES MÊMES, *excepté le duc.*

BÉNÉDICT. Vous le renvoyez... vous le congédiez... ah ! que c'est bien à vous !

HENRIETTE, *avec douleur.* Un duc, un ambassadeur... qui se serait attendu à cela ?

CHARLOTTE. Ils n'en font jamais d'autres, ma chère, fais comme moi... ne t'y fie pas.

M^{me} BARNEK, *avec un soupir.* Ah ! c'est dommage pourtant...

HENRIETTE, *sévèrement.* Quoi donc ?

M^{me} BARNEK. Que les principes soient là !.. mais il le faut !.. moi, j'ai toujours été la victime des principes..

BÉNÉDICT. Pourvu que vous n'avez pas de regrets.

HENRIETTE, *essuyant une larme.* Moi !.. aucuns ! (*Prenant la main de Bénédicte et de Charlotte.*) L'amitié est là qui me consolera.

BÉNÉDICT. Oui, oui, l'amitié... vous avez raison...

M^{me} BARNEK. Et M. Fortunatus... et cet engagement... moi qui ai refusé des conditions superbes !

BÉNÉDICT. Il les offre toujours.

M^{me} BARNEK. Eh ! non, vraiment... s'il apprend qu'il n'y a plus concurrence.

HENRIETTE, *avec impatience.* Eh bien ! qu'importe ?

M^{me} BARNEK. Ce qu'il importe... tout nous manque à la fois !..

BÉNÉDICT. Je cours chez notre directeur... et s'il ne vous engage pas... je ne joue pas ce soir, ni de toute la semaine !

CHARLOTTE. Et moi, je suis malade pour trois mois !

HENRIETTE, *attendrie.* Mes amis... mes chers amis !..

M^{me} BARNEK. Qui vient là?.. est-ce lui? non, un valet.

CHARLOTTE. La livrée de l'ambassadeur.

UNVALET, *entrant*. Avant de remonter en voiture, monseigneur a écrit en bas ce billet pour M^{me} de Barnek.

TOUS. De Barnek!

M^{me} BARNEK. Je déclare d'avance que mes principes me défendent de rien entendre.

CHARLOTTE. Comment donc! mais on peut toujours lire... quand on peut...

M^{me} BARNEK. Si vous le pensez... (*Elle ouvre le billet qu'elle lit, et pousse une exclamation de surprise.*) O mon Dieu! ô mon Dieu!... ce n'est pas possible.

(Le valet sort.)

TOUS. Qu'est-ce donc?

M^{me} BARNEK, à Charlotte et à Bénédicte d'un ton de protection. Laissez-nous, mes amis, laissez-nous!

CHARLOTTE. Expliquez-nous au moins...

M^{me} BARNEK, avec dignité. Je vous prie, mademoiselle Charlotte, de me laisser.

HENRIETTE. Eh bien! on vous laissera, je n'y comprends rien!

BÉNÉDICT, à Charlotte. Eh! oui... allons chez Fortunatus, pour cet engagement.

M^{me} BARNEK, vivement. Gardez-vous-en bien!... n'allez pas nous compromettre à ce point.

CHARLOTTE. Quoi! ces vingt mille florins?

M^{me} BARNEK, d'un air de dédain. Quand il en donnerait quarante, croyez-vous que je voudrais pour une pareille somme...

CHARLOTTE. Qu'est-ce qui lui prend donc?

HENRIETTE. Mais, ma tante.. ce qu'on vous écrit là...

M^{me} BARNEK, avec fierté. C'est un secret qui me regarde... qui me regarde personnellement.

BÉNÉDICT, riant. Vous!

M^{me} BARNEK. Moi-même!

BÉNÉDICT, de même. Ça me rassure.

CHARLOTTE, de même. Une note diplomatique...

M^{me} BARNEK. Comme vous dites!... et je désire être seule pour y répondre.

CHARLOTTE, à part. Elle ne sait pas écrire. (*Haut.*) On s'en va... on s'en va... on ne demande pas à savoir... (*Bas à Henriette.*) Tu nous diras ce que c'est.

BÉNÉDICT, bas à Henriette. Prenez bien garde, au moins...

HENRIETTE. Soyez tranquilles, mes amis, rien ne me fera changer.

(Bénédict et Charlotte sortent.)

SCÈNE XI.

HENRIETTE, M^{me} BARNEK.

HENRIETTE. Ah ça! ma tante, qu'est-ce que ça signifie? ce mystère avec nos amis, et puis cet air rayonnant que je vous vois.

M^{me} BARNEK, avec transport. Je n'y tiens plus... j'étouffe de joie et de bonheur... ma chère nièce, ma chère enfant... embrasse-moi. Je te disais bien qu'avec de l'ordre... de la conduite et une bonne tante... Mon châte, mon chapeau...

HENRIETTE. Qu'avez-vous donc?

M^{me} BARNEK. Je reviens, ma chère amie... je reviens dans l'instant... j'ai toujours eu l'idée que ça ne pouvait pas nous manquer, et que je finirais par être quelque chose.

HENRIETTE, avec impatience. Mais quoi donc?

M^{me} BARNEK. Tiens, tiens... lis... lis cette lettre... quel bruit ça ferait... si on ne nous demandait pas le secret!... Embrasse-moi encore... car j'en mourrai de joie, et eux tous de dépit.

(Elle sort très-vivement.)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, seule.

Qu'est-ce que cela signifie?... (*Lisant.*) « Madame, depuis qu'Henriette m'a banni » de sa présence et m'a défendu de la revoir, je sens que je ne puis vivre sans elle; un seul moyen me reste de ne la quitter jamais.. elle eût accepté la main du pauvre artiste.... refusera-t-elle celle du grand seigneur? » O mon Dieu! « Je connais d'avance les reproches du monde et de ma famille, et je les brave. » Mon souverain pourrait seul s'opposer à ce mariage... j'espère bien le fléchir, mais s'il me refusait son consentement.. je n'hésiterais point entre la faveur du prince et le bonheur de ma vie... » (*Parlant.*) Quel sacrifice! « D'ici là cependant, que ce projet soit secret. J'exige de plus qu'Henriette ne signe aucun nouvel engagement... qu'elle quitte sur-le-champ le théâtre... et pour le reste... venez me trouver... je vous attends.

Le duc de VALBERG. »

RÉCITATIF.

Dieu! que viens-je de lire... en croirai-je mes yeux? A moi!.. moi, pauvre artiste, un sort si glorieux!

CANTABILE.

Jusqu'à lui son amour m'élève!

Au premier rang je vais briller...

C'est un prestige... c'est un rêve,
Je crains encore de m'éveiller !..
(*Regardant la lettre.*)

Mais non... voici les mots tracés par sa tendresse !!!

Être sa femme ! être duchesse !..
Duchesse !.. une prima donna !
Quel triomphe pour l'opéra !
Jusqu'à lui son amour m'élève,
Au premier rang je vais briller,
Ah ! si mon bonheur est un rêve,
Amour ! ne viens pas m'éveiller !

CAVATINE.

(*Gaîment.*)

J'aurai des titres, des livrées,
A la cour j'aurai mes entrées,
J'aurai ma loge à l'Opéra,
Où de loin on me lorgnera !
Des diamans, un équipage;
Et la foule, sur mon passage,
En m'apercevant s'écriera :
« Voilà notre prima donna !!! »
Puis l'on dira : Dieu ! quel dommage !
N'entendre plus cette voix-là !
Ils ont raison, c'est grand dommage,
De renoncer à tant d'éclat !
C'est qu'il était beau mon état !
Là j'étais reine
Et souveraine,

Et sous ma chaîne
Qu'on adorait,
Doux esclavage,
Nouvel hommage,
A chaque ouvrage,
M'environnait.

J'entends encore les transports du théâtre,
J'entends un public idolâtre
S'écrier : Brava !

C'est un moment bien doux que celui-là...
Mais ce bonheur l'amour me le rendra.

Et près de lui,
Près de mon mari...

J'aurai des titres, des livrées, etc., etc.

M^{ME} BARNEK, *entrant vivement par la porte à gauche.* Allons, ma nièce, allons, il est en bas !... il nous attend dans une voiture à quatre chevaux...

HENRIETTE. Quatre chevaux !

M^{ME} BARNEK. Dam !... pour nous enlever !... vous et moi... un équipage magnifique !

HENRIETTE. Un équipage !...

(M^{ME} Barnek l'entraîne par la porte à gauche. Le rideau baisse.)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel du duc, à Berlin. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite une table. A gauche, un piano. Une vaste fenêtre avec balcon de côté. Un sofa ; une table à thé, etc.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, *seule, richement habillée.*

(On entend rouler, puis s'arrêter une voiture.)

HENRIETTE, *à la fenêtre.* C'est lui... c'est lui... le voilà... il revient enfin. (*Quittant la fenêtre.*) Ah ! mon Dieu ! j'ai cru que j'allais mourir de saisissement, de joie, en le voyant descendre de voiture. (*Gaîment.*) Tâchons de nous calmer... il faut le punir de ses trois mois d'absence... s'il me voyait ainsi, il serait trop content.

SCENE II.

HENRIETTE, LE DUC.

UN VALET, *annonçant.* Monseigneur.

LE DUC, *entrant, et courant à Henriette.* Henriette... ma chère Henriette !

HENRIETTE, *d'un air froid.* Ah ! vous voici, monsieur le duc ?

LE DUC, *surpris.* Quel accueil !.. Henriette ! ne m'aimez-vous plus ?

HENRIETTE, *s'oubliant.* Si, monsieur... on vous aime... on vous aime toujours. Ah ! je n'ai pas le courage de vous cacher mon bonheur.

LE DUC. Ma bonne Henriette.. combien ces trois mois d'absence m'ont semblé longs ! combien j'ai maudit cette ennuyeuse ambassade qui me retient depuis si long-temps loin de vous !

HENRIETTE. Bien vrai ? (*Lui tendant la main.*) Vous le dites si tendrement qu'il faut vous croire.... Et puis, monsieur, (*montrant son cœur*) il y a quelqu'un qui plaide si bien pour vous.

LE DUC. Pauvre Henriette ! à peine vous eus-je conduite ici, à Berlin, dans mon hôtel, il y a trois mois, en quittant Munich, qu'il fallut m'éloigner, me séparer de vous, le lendemain de notre arrivée... un ordre du roi m'envoyait à Vienne, en mission extraordinaire... et dans ma position, je suis tout à sa majesté.

HENRIETTE, *souriant.* J'aimerais mieux un mari qui fût tout à sa femme.

LE DUC, *riant.* Que voulez-vous ? quand on est ambassadrice !..

HENRIETTE, *avec malice.* Prenez garde, monsieur... je ne le suis pas encore !

LE DUC. Cela revient au même.. je vous ai présenté comme ma femme à toute ma famille ; le contrat qui vous assure la moitié de ma fortune est irrévocablement signé... et si notre mariage n'est pas encore

célébré, mon voyage seul en est la cause.

HENRIETTE. Et si le roi refuse... car vous m'avez dit que notre mariage ne peut avoir lieu sans son consentement... comme si les rois devaient se mêler de ces choses-là!

LE DUC. J'obtiendrai ce consentement, Henriette, j'en suis sûr... je l'ai réclamé comme le prix des services que je viens de lui rendre à Vienne... Et demain, aujourd'hui peut-être, il me l'accordera... mais d'ici là, je craindrais, sur la résolution du roi, les reproches et les récriminations de ma famille, de tous ces grands seigneurs d'Allemagne qui ne comprennent pas comme moi que le talent est aussi une noblesse... voilà pourquoi je leur ai caché qui vous êtes; voilà pourquoi, aux yeux de tous, je vous ai fait passer pour une personne de noble extraction... c'est indispensable... il le faut... il y va de mon bonheur et du vôtre.

HENRIETTE. Du mien... ah! mon ami, je l'aurai bien gagné!

LE DUC, *surpris*. Que voulez-vous dire?

HENRIETTE. Si vous saviez comme je me suis ennuyée en votre absence!

LE DUC, *vivement*. Oh! que c'est aimable à vous!

HENRIETTE. Pas tant... et si j'avais pu faire autrement... mais le moyen... vous me laissez, dans cet hôtel, sous la surveillance et la garde de votre illustre sœur, la comtesse Augusta de Fierschemberg qui n'est pas si amusante que mon ancienne camarade Charlotte.

LE DUC. Y pensez-vous!.. Ma sœur est une femme distinguée, qui ne voit que des personnes de rang ou de naissance.

HENRIETTE. Eh bien! justement... c'était à périr de naissance et d'ennui! passer la journée entière à recevoir ou à rendre des visites, rester droite et immobile sur un fauteuil doré, moi qui aimais tant à sauter et à courir... ne plus oser parler de mes anciens succès, de mon beau théâtre, que j'oublie quand vous êtes là, mais auquel, malgré moi, je pensais en votre absence... et puis surtout, m'avoir défendu... non... prié en grâce... c'est la même chose... de m'abstenir ici de toute musique, ma consolation... mon plus vif plaisir.

LE DUC. Vous m'avez mal compris... quand vous êtes seule chez vous, que personne ne peut vous entendre...

HENRIETTE, *riant*. Bien obligé.

LE DUC. Mais vous sentez que devant ma sœur, devant ces dames... dans un salon nombreux... c'est trop bien... l'étonnement, l'admiration que vous causeriez,

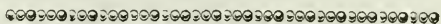
feraient bientôt reconnaître l'artiste... le grand talent.

HENRIETTE, *avec malice*. Et le talent est défendu à une duchesse?

LE DUC, *riant*. On n'y est pas habitué, du moins... (*avec tendresse*) aussi, ma bonne Henriette... ma jolie duchesse... je vous demande encore, pendant quelques jours seulement, et jusqu'au consentement du roi, d'éloigner des soupçons...

HENRIETTE. Que chaque instant peut faire naître. Ma pauvre tante est si heureuse d'avoir un cachemire et des plumes, de s'entendre appeler M^{me} la baronne de Barnek! que si je n'avais pas été là pour la surveiller... et venir à son aide... vingt fois déjà votre sœur aurait découvert la vérité.

LE DUC, *à Henriette*. Silence donc! étourdie... voici la comtesse.



SCENE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Enfin, monsieur le duc, vous voilà de retour dans votre hôtel?

LE DUC. Oui, ma chère sœur, après trois mois d'absence.

LA COMTESSE. Trois mois! et qu'avez-vous fait pendant ce temps?

HENRIETTE. Oui, monsieur, vous qui m'interrogez, vous ne m'avez pas rendu compte de votre séjour à Vienne.

LE DUC. Une vie si triste, si monotone... le matin aux affaires...

LA COMTESSE. Et tous les soirs au spectacle.

HENRIETTE, *vivement*. Au spectacle?

LE DUC. Moi!

LA COMTESSE. Vous me l'avez écrit... c'est du reste votre habitude. (*À Henriette*.) Il y a toujours quelque talent lyrique pour lequel il se passionne...

LE DUC. Ma sœur...

LA COMTESSE. Une idée, un caprice qui ne dure qu'une semaine, ou souvent même qu'un jour...

HENRIETTE. Comment, monsieur, il scraït vrai?

LA COMTESSE. Oui, ma chère amie, mon frère est un peu jeune, un peu léger; mais, grâce à vous...

HENRIETTE, *bas au duc*. Vous ne m'avez pas dit cela, monsieur....

LE DUC, *de même*. N'en croyez rien.

LA COMTESSE. Sortez-vous, ce matin; monsieur le duc?

HENRIETTE, *vivement*. Je l'espère bien... vous m'emmènerez, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, *sévèrement*. Comment, mademoiselle ?

HENRIETTE, *se reprenant*. Avec ma tante.

LA COMTESSE. A la bonne heure.

HENRIETTE. Où vous voudrez... hors de la ville... à la campagne... (*A demi-voix.*) Pourvu que nous soyons ensemble.

LE DUC, *de même*. Je le désire autant que vous ! mais un rapport au roi, que je dois lui donner ce soir.

LA COMTESSE, *à Henriette*. J'ai des projets pour vous et moi, ma chère Henriette... je viens de recevoir une invitation... des billets...

HENRIETTE, *vivement et avec joie*. Pour un concert ?

LA COMTESSE. Non... pour le chapitre noble qui se tient aujourd'hui, et auquel votre naissance vous donne le droit d'assister.

HENRIETTE, *avec terreur*. Le chapitre noble !

LE DUC, *lui prenant la main*. Qu'avez-vous ?

HENRIETTE, *bas au duc*. Ah ! j'en tremble de peur... faites que je n'y aille pas, je vous en prie.

LE DUC, *à sa sœur*. Henriette est un peu souffrante, et je désire qu'elle reste.

LA COMTESSE. A la bonne heure... je ne la quitterai pas.

HENRIETTE, *bas au duc*. La belle avance, je crois que j'aimerais mieux le chapitre noble.

LE DUC. Il faut chercher ici quelques moyens de la distraire...

LA COMTESSE. Si elle savait la musique, nous pourrions en faire toutes les deux.

HENRIETTE, *riant*. Moi, madame !..... (*un geste du duc l'arrête.*) A peine si je sais déchiffrer.

LA COMTESSE. Je m'en doute bien... ce n'est pas dans le fond de la Bavière... dans le château de votre tante que l'on aurait pu soigner votre éducation musicale.... mais si vous voulez que ce matin je vous donne une leçon...

LE DUC, *avec humeur*. Une belle idée !

HENRIETTE. Moi ! madame, je n'ose-rais...

LA COMTESSE. Pourquoi pas.. ? je serai indulgente... (*Elle sonne, deux domestiques entrent.*) J'ai là des airs nouveaux que l'on m'a envoyés, des airs du sultan Mi-sapouf.

HENRIETTE, *vivement*. Du sultan...

LA COMTESSE. Vous ne connaissez pas

cela... un opéra qui vient d'être donné en Allemagne avec quelques succès. (*Aux domestiques.*) Avancez ce piano, (*se mettant au piano.*) c'est l'air que chante la parisienne au premier acte.

LE DUC. Mais ma sœur... c'est trop de complaisance...

LA COMTESSE. Occupez-vous de votre rapport au roi, mon frère... et laissez-nous.

LE DUC, *bas à Henriette*. Refusez, je vous en supplie !

HENRIETTE. Est-ce possible ? (*Riant.*) Elle veut me donner une leçon !

LE DUC, *bas à Henriette*. Au moins, prenez garde, et chantez mal... si ça se peut.

TRIO.

LA COMTESSE, *au piano*.

Ecoutez bien.

(*Chantant.*)

Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, *l'imitant avec gaucherie et timidité*.

Tra, la, la, la, la, la.

(*Regardant le duc.*)

Etes-vous content ?

LE DUC, *l'approuvant*.

C'est cela !

LA COMTESSE.

Non vraiment, ce n'est pas cela !

HENRIETTE, *de même*.

Tra, la, la.

LA COMTESSE, *la reprenant*.

C'est un sol !

HENRIETTE, *lui montrant le papier*.

C'est un la !

LA COMTESSE.

C'est vrai !

(*Chantant.*)

Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, *répétant, mais un peu mieux*.

Tra, la, la, la, la, la.

LE DUC, *bas*.

Prenez donc garde !.. ah ! je tremble d'effroi !

LA COMTESSE, *cherchant à déchiffrer avec peine*.

Tra, la, la, la, la, la, la...

HENRIETTE, *avec un air d'admiration*.

Quelle facilité !

LE DUC, *bas à Henriette*.

Vous nous raillez, trâtresse !

HENRIETTE, *de même*.

Comme vous le disiez, c'est chanter en duchesse !

LA COMTESSE.

Répétez avec moi.

(*Déchiffrant avec peine.*)

Le divin Mahomet,

Pour mieux charmer nos ames,

Dans les cieux vous promet

Un paradis secret ;

Mais il vous trompe, hélas !

Surtout n'y croyez pas,

Aux cieux ne cherchez pas

Ce paradis des femmes ;

Car le vrai paradis,

Messieurs, est à Paris.

HENRIETTE, *reprenant l'air qu'elle chante couramment*.

Le divin Mahomet,

Hou mieux charmer nos ames,

Dans les cieux vous promet

Un paradis secret :

Anx cieux ne cherchez pas,
Ce paradis des sêtnmes;
Car le vrai paradis,
Messieurs, est à Paris.

LA COMTESSE.

Pas mal pour la première fois.
LE DUC, *à part et regardant Henriette.*
Ah ! je crains qu'elle ne se lance !

(À la comtesse.)

Vous feriez mieux d'y renoncer, je crois.

LA COMTESSE.

Non, non, j'ai de la patience,
J'en ferai quelque chose, et nous la formerons
Avec le temps...

HENRIETTE.

Et grâce à vos leçons...

ENSEMBLE:

LA COMTESSE.

Écoutez., écoutez cela !

Tra, la, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la,
Faites bien ce que je fais là !

HENRIETTE.

Brava brava ! c'est bien cela !
Quelle méthode enchantresse !
C'est chanter comme une duchesse,
Ah ! quel talent vous avez là !

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, finissons là !
Je cède à la peur qui m'opprime,
Je crains sa voix enchantresse
Qui tous les deux nous trahira !

LA COMTESSE.

Continuez.

HENRIETTE.

Voguez, sultan joyeux,
Vers les bords de la Seine,
Là, s'offrent à vos yeux
Les délices des cieux ;
Et jour et nuit c'est là
Qu'amour vous sourira,
Là, des jeux et des ris
La troupe vous enchaîne,
Car le vrai paradis
Est à Paris.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah ! c'est bien mieux, bien mieux déjà,
Moi, sa maîtresse... je suis fière
De voir que mon écôlière
Fait des progrès comme ceux-là !

HENRIETTE.

Oui, cela va bien mieux déjà,
Et j'en rends grâce à ma maîtresse,
Merci, madame la comtesse,
Merci de cette leçon-là !

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, finissons-là,
Je cède à la peur qui m'opprime,
Je crains sa voix enchantresse,
Qui tous les deux nous trahira.

LA COMTESSE, *l'écôlant.*

J'en suis encore toute saisie
Et ne comprends rien à cela !

LE DUC, *bas à Henriette.*

Prenez garde, je vous en prie ;
En écôlant... je tremble, hélas !

HENRIETTE.

Eh bien ! monsieur, n'écôtez pas !

LA COMTESSE.

Un talent
Aussi grand
C'est vraiment

Surprenant !

Ah ! combien je suis fière !
En un instant, je eroi,
Voilà mon écôlière
Aussi forte que moi !

HENRIETTE.

Buvons au sultan Misapouf,
Au descendant du grand Koulouf,
Il règne dans Maroc
Par droit de naissance.
Au combat aussi ferme qu'un roc,
Et des amours bravant le choc,
Il est l'aigle et le coq
Des rois de Maroc.
Versez-lui les vins de France,
Versez le champagne et le médic,
Buvons tous au sultan Misapouf,
Au descendant du grand Koulouf.

LE DUC.

Ce talent
La surprend
Et me rend
Tout tremblant !
Et là voilà partie,
Comment la retenir ?
Arrêtez, je vous prie !
Elle me fait frémir !

ENSEMBLE.

LE DUC, LA COMTESSE, HENRIETTE.

Buvons au sultan Misapouf, etc.

SCENE IV.

LES MÊMES, M^{me} BARNEK, *en grand costume, chapeau à plumes.*

M^{me} BARNEK, *au fond du théâtre, apercevant sa nièce.* Brava ! brava ! bravi ! bravo !

LE DUC. Allons ! la tante !.... pourvu qu'elle ne nous trahisse pas !

LA COMTESSE. Venez donc, madame la baronne, venez recevoir mes compliments... saviez-vous que votre nièce eût de pareilles dispositions ?...

HENRIETTE, *bas au duc en riant.* Je croyais avoir mieux que ça.

M^{me} BARNEK, *se rengorgeant.* Mais, Dieu merci, madame, c'est assez connu...

LE DUC, *à demi-voix.* Y pensez-vous ? M^{me} BARNEK. C'est assez connu dans notre famille... c'est moi qui l'ai élevé.

LA COMTESSE. Et pourquoi ne m'en disiez-vous rien ?

M^{me} BARNEK, *avec embarras.* Pourquoi ?

LE DUC. Madame la baronne est si modeste !..

M^{me} BARNEK. Oh ! oui... c'est mon défaut... modeste et surtout timide... c'est ce qui m'a nui... j'avais toujours des peurs quand je chantais...

LA COMTESSE. Ah ! vous chantiez aussi ?
M^{me} BARNEK, *avec volubilité.* Les Philis, avec quelque succès !

HENRIETTE, *à part.* Voyez-vous l'ami propre d'artiste !

LA COMTESSE, *étonnée.* Vous avez joué ?

LE DUC, *vivement*. En société, dans son château... madame la baronne est de mon avis... c'est ce qu'on peut faire de mieux à la campagne.

M^{me} BARNEK. Certainement, monsieur mon neveu, car ici... à la ville... ce n'est pas moi qui voudrais... au contraire... si vous saviez à présent combien je méprise tout cela !...

LE DUC. C'est bien !

M^{me} BARNEK. Parceque notre rang... notre dignité...

LA COMTESSE. Et le décorum.

M^{me} BARNEK. Oui, le décor...

LE DUC, *l'interrompant*. C'est bien, vous dis-je... heureusement, voilà le déjeuner, elle ne parlera plus (*donnant la main à Henriette*.) Bonne Henriette, vous m'avez fait une peur...

HENRIETTE. Comment, monsieur ?

LE DUC. Je veux dire un plaisir.

(Ils s'asseyent autour de la table à thé; deux domestiques apportent un plateau.)

M^{me} BARNEK. Voici le journal de la cour qui vient d'arriver.

LA COMTESSE. Notre lecture de tous les matins.

HENRIETTE, *à part*. En voilà pour une heure... comme c'est amusant.

LA COMTESSE. Voyons les présentations et les réceptions d'hier... (*Lisant*.) « Ont » eu l'honneur d'être reçus par sa majesté, » le comte et la comtesse de Stolberg, le » baron de Lieven... » (*Parlant*.) C'est de droit... Voilà de la haute et véritable noblesse... (*Lisant*.) « La duchesse de Still- » marcher. » (*Parlant*.) Tenez, continuez, Henriette.

(Elle lui donne le journal.)

HENRIETTE, *lisant au bas de la page*. Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je vu ?

TOUS. Qu'est-ce donc ?

HENRIETTE. « Théâtre royal... notre » nouvel impressario... le signor Fortunatus, a ouvert la saison par un opéra » nouveau. » Fortunatus est ici à Berlin...

LE DUC. Oui, ma chère... depuis quatre ou cinq jours...

HENRIETTE, *continuant à lire*. En effet ! « Il arrive de Vienne, où sa troupe a obtenu le plus grand succès... surtout la » prima donna, la signora Charlotte, qui » a fait fureur, qui y était adorée. » (*Au duc*.) Et vous ne m'en disiez rien, monsieur, vous qui êtes resté trois mois à Vienne ?

LE DUC, *avec embarras*. J'ai oublié de vous en parler...

LA COMTESSE, *à Henriette*. Au haut de la page.

HENRIETTE, *lisant au haut de la page*. « Le prince Pukler - Muskau... la maréchale de Bukendorf... (*Regardant au bas de la page*.) La signora Charlotte, première chanteuse, et Bénédic premier » tenor... »

LA COMTESSE. Une chanteuse, un tenor ? HENRIETTE, *avec joie*. Ce pauvre Bénédic... vous vous le rappelez, ma tante ?

M^{me} BARNEK. Certainement...

HENRIETTE. Il a été applaudi... on en dit beaucoup de bien... J'étais sûre qu'il aurait un jour du talent, de la réputation... qu'il ferait son chemin.

LA COMTESSE. Et comment connaissez-vous tous ces gens-là, ma chère belle-sœur ?

LE DUC. C'est tout simple... Quand nous étions à Munich, madame la baronne et sa nièce allaient tous les soirs au théâtre.

HENRIETTE, *avec malice*. C'est vrai... monsieur le duc nous y a vues souvent.

LE DUC. Une troupe excellente... des voix admirables...

HENRIETTE, *souriant*. La prima donna surtout... n'est-ce pas, monsieur le duc ? (*A la comtesse*.) Nous recevions même quelques artistes.

LA COMTESSE. Qu'entends je ? des comédiens ?

M^{me} BARNEK. Bien malgré moi, je vous jure... c'est ma nièce qui le voulait.

HENRIETTE. Eh ! pourquoi pas ? des artistes de mérite... valent bien des comesses qui n'en ont pas...

LE DUC, *lui faisant signe*. Henriette...

LA COMTESSE. Ah ! ma chère, quel langage !

M^{me} BARNEK. Ah ! ma nièce... quel propos !

LA COMTESSE. C'est du libéralisme tout pur !

M^{me} BARNEK, *répétant*. Certainement, c'est du... comme dit madame... tout pur !..

LE DUC, *avec impatience*. C'en est trop sur ce sujet... qu'il n'en soit plus question, de grâce !

UN VALET, *annonçant*. Un seigneur italien demande à parler à monsieur le duc.

LE DUC. Qu'il entre... qu'il entre !.. (*à part*) cela du moins fera diversion.

LE VALET, *qui a fait un signe à la cantonnade, revient près du duc*. Et voici de la part du roi un message pour monseigneur.

LE DUC, *prêt à décacheter la lettre*. Qu'est-ce donc ? (*Apercevant Fortunatus qui entre*.) Dieu ! Fortunatus !... (*Bas à Henriette*.)

Je ne veux pas qu'il vous voie avant que je l'aie prevenu.

HENRIETTE, *bas au duc*. Comme vous voudrez... je m'éloigne... mais pas pour long-temps.

(Elle sort.)

SCENE V.

LE DUC, FORTUNATUS, LA COMTESSE, M^{me} BARNEK.

FORTUNATUS, *se courbant jusqu'à terre et saluant le duc*.) Ze zouis le servitor humilissime de monseigneur.

LE DUC, *à demi-voix*. Pas un mot de ce que vous savez devant ma sœur ou devant d'autres personnes.

FORTUNATUS, *saluant les dames et reconnaissant M^{me} Barnek*. Ah ! mon Dieu !

M^{me} BARNEK. Bonjour, mon cher Fortunatus, nous parlions de vous tout-à-l'heure.

FORTUNATUS. Elle a un air de protection aussi étonnant que son costume.

LE DUC. Silence !

M^{me} BARNEK. Parlez, mon cher, que voulez-vous? nous aimons à protéger les arts.

FORTUNATUS, *au duc*. Ze venais vous supplier, monseigneur, de prendre à mon théâtre une loge per la saison... nous en avons de six et de huit personnes... ma ze l'engazerai à prendre celle de huit per lui et per sa famille, (*regardant M^{me} Barnek*) qui tient de la place.

LE DUC. Comme vous voudrez.

FORTUNATUS. Nous avons ce soir oune superbe représentation... la seconde du Sultan Mizapouf, opéra.

LA COMTESSE. Dont nous chantions un air tout-à-l'heure.

LE DUC. C'est bien, cela suffit.

FORTUNATUS, *se courbant*. Ze remercie infiniment monseigneur, et ze m'en vas... d'autant que z'ai en bas, dans ma voiture, notre prima dona, la signora Charlotte, qui m'attend... et qui n'est point patiente... (*à demi-voix*.) vi la connaissez !

LE DUC, *vivement*. Hâtez-vous alors.

FORTUNATUS. Monseigneur gardera-t-il aussi la petite loge grillée qui donne sur le théâtre, et que les autres années il avait, dit-on, l'habitude de louer?.. C'est souvent très-commode pour l'incognito.

LE DUC, *avec impatience*. Je la prends aussi... mais l'on vous attend.

FORTUNATUS. Ze vous les enverrai toutes les deux pour ce soir... et il est bien entendu que c'est per tous les jours...

LE DUC. C'est dit.

FORTUNATUS. Excepté per les représentations extraordinaires... et celles à bénéfice... et nous en aurons une prochainement... celle de notre premier ténor, le signor Bénédict... qui fait dézà ses visites pour cela.

LE DUC, *sans écouter Fortunatus, a décacheté la dépêche qu'il tenait à la main et y jette les yeux*. Qu'ai-je vu ?

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc ?

LE DUC, *apercevant Charlotte qui entre, et serrant le papier*. Ah ! mon Dieu !

SCENE VI.

LE DUC, CHARLOTTE, FORTUNATUS, LA COMTESSE et M^{me} BARNEK, *assises à droite, en causant*.

CHARLOTTE. A merveille ! c'est aimable... et très-gentil!... voilà deux heures, monsieur Fortunatus, que vous me faites attendre dans votre voiture... Moi, un premier sujet !

FORTUNATUS. Signora, mille pardons.

CHARLOTTE. C'est moi qui dois en demander à monsieur le duc, de venir ainsi chercher mon directeur jusque dans cet hôtel.

FORTUNATUS. C'est, z'ose le dire, ma zère enfant, oune inconséquence...

CHARLOTTE. Que j'ai faite exprès, et dont je suis enchantée. (*Avec malice*.) J'avais un instant d'audience à demander à monseigneur...

LE DUC, *troublé, à demi-voix*. Ici!... Charlotte, y pensez-vous?... et Henriette?

CHARLOTTE. N'est-ce que cela? je m'adresserai à elle-même pour faire apostiller ma pétition... il me faut mon audience, monseigneur !

LE DUC. De grâce... prenez garde !..

CHARLOTTE, *à part, au duc*. Vous me l'accorderez...

LE DUC, *de même, très-embarrassé*. Oui, Charlotte, oui, mais plus tard.

LA COMTESSE, *se levant*. Eh ! quelle est donc cette femme ?

M^{me} BARNEK. Ne faites pas attention, madame la comtesse, c'est une comédienne.

CHARLOTTE, *se relournant avec fierté*. Une comédienne !

(Apercevant M^{me} Barnek en grande parure avec une toque à plumes, elle part d'un éclat de rire.)

QUINETTE.

CHARLOTTE, *riant aux éclats*. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

TOUS.

Qu'a-t-elle donc ?

CHARLOTTE, *riant plus fort et se soutenant à peine.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Je n'en puis plus ! un fauteuil... ou j'expire !

FORTUNATUS, *lui apportant un fauteuil.*

Elle se trouve mal !

CHARLOTTE, *se jetant sur le fauteuil et se roulant à force de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

Je n'ai rien vu de pareil à cela !

TOUS.

Et qui donc ainsi vous fait rire ?

CHARLOTTE, *montrant M^{me} Barnek.*

Madame... avec sa toque à plumes!.. ah ! ah ! ah !

LA COMTESSE.

Outrager à ce point madame la baronne !..

CHARLOTTE, *riant plus fort.*

Baronne!.. ah ! ah !

LE DUC et FORTUNATUS, *bas à Charlotte.*

Au nom du ciel ! vous tairez-vous ?

CHARLOTTE, *se tenant les côtés.*

Que madame me le pardonne!..

Je ne puis pas !

M^{me} BARNEK.

Redoutez mon courroux !

Insolente !

CHARLOTTE, *se levant.*

Ah ! vraiment ! madame était moins fière

Lorsqu'autrefois elle jouait

Les Philis!!!

TOUS.

Les Philis!!!

LE DUC et FORTUNATUS, *bas à Charlotte.*

Voulez-vous bien vous taire!..

CHARLOTTE.

Les Philis, et les Dugazons... corset!!!

ENSEMBLE.

LE DUC, FORTUNATUS et M^{me} BARNEK.

Elle ne peut se taire,

Sa langue de vipère

Ici nous désespère

Et va tout découvrir !

Non, non, rien ne l'arrête,

C'est pis qu'une tempête !

N'écoutant que sa tête,

Elle va nous trahir !

CHARLOTTE,

Je ne veux pas me taire.

Lorsqu'avec moi, ma chère,

On veut faire la fière,

On doit s'en repentir !

Non, non, rien ne m'arrête,

Redoutez la tempête !

Je n'en fais qu'à ma tête

Et veux tout découvrir !

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ? et quel mystère !

O soudaine lumière !

Qui malgré moi m'éclaire

Et me fait tressaillir !

De surprise mnette

Je reste stupéfaite !

(A Charlotte.)

Que rien ne vous arrête,

Je veux tout découvrir !

CHARLOTTE.

Eh bien ! vous saurez tout, madame la comtesse.

(Montrant M^{me} Barnek.)

La noble dame que voilà

Au théâtre a gagné ses quartiers de noblesse !

TOUS.

CHARLOTTE.

Et comme moi sa séduisante nièce,
Avant d'être duchesse, était prima donna !

LA COMTESSE.

Vit-on jamais d'affront pareil à celui-là !

(Avec force.)

Un tel hymen est un outrage...

Nous ne pouvons l'accepter sans rongir !

Le roi doit s'opposer à votre mariage !

Nous l'en supplierons tous...

LE DUC, *montrant le papier qu'il tient à la main.*

Il vient d'y consentir !

(A M^{me} Barnek.)

Tenez, portez à votre nièce

Cet écrit qui contient sa royale promesse.

(Souriant.)

Pour cet hymen je crois qu'il ne manque plus rien !

LA COMTESSE.

Que mon consentement...

CHARLOTTE, *à demi-voix.*

Et peut-être le mien!..

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Jamais, jamais ! ce mariage

N'aura l'aveu de votre sœur !

Jamais, jamais ! d'un tel outrage

Je n'oublierai le déshonneur !

LE DUC.

Pour nous, ce n'est point un outrage.

Calmez, calmez votre fureur ;

J'espère qu'à ce mariage

Bientôt consentira ma sœur.

FORTUNATUS et M^{me} BARNEK, *montrant la comtesse.*

Voyez!.. voyez! quelle est sa rage !

Rien ne saurait fléchir son cœur !

(Montrant Charlotte.)

Et c'est pourtant son bavardage

Qui vient d'exciter sa fureur !

CHARLOTTE.

Voyez ! voyez quelle est leur rage !

Pour moi, j'en ris au fond du cœur !

De tout ce bruit, de ce tapage,

C'est pourtant moi qui suis l'auteur

LE DUC, *à la comtesse.*

Cette colère opiniâtre

Se calmera...

M^{me} BARNEK, *s'approchant de la comtesse.*

Sans doute !

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Eloignez-vous !

Une baronne de théâtre !

CHARLOTTE, *s'approchant de M^{me} Barnek.*

Voyez pourtant ce que c'est que de nous !

M^{me} BARNEK, *avec mépris.*

Laissez-moi ! laissez-moi ! redoutez mon courroux.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Jamais, jamais ! ce mariage

N'aura l'aveu de votre sœur ;

Jamais, jamais ! d'un tel outrage

Je n'oublierai le déshonneur !

LE DUC.

Pour vous ce n'est point un outrage,

Calmez, calmez votre fureur ;

J'espère qu'à ce mariage

Bientôt consentira ma sœur.

FORTUNATUS et M^{me} BARNEK, *montrant la comtesse.*

Voyez!.. voyez quelle est sa rage !

Rien ne saurait fléchir son cœur !

(Montrant Charlotte.)

Et c'est pourtant son bavardage

Qui vient d'exciter sa fureur.

CHARLOTTE.

Voyez, voyez quelle est leur rage!

Pour moi, j'en ris au fond du cœur !
De tout ce bruit, de ce tapage,
C'est pourtant moi qui suis l'auteur !

(La comtesse sort par la droite avec le duc qui cherche à l'apaiser ; Fortunatus et Charlotte vont pour sortir par le fond au moment où paraît Bénédict.)

FORTUNATUS. Ton viens, mon pauvre garçon, pour ton bénéfice ?

BÉNÉDICT. Oui, pour offrir une loge à monseigneur l'ambassadeur...

CHARLOTTE. Monseigneur est mal disposé... vous n'aurez pas bon accueil, mon cher Bénédict, mais adressez-vous à sa tante, à M^{me} la baronne.

BÉNÉDICT, s'approchant. Quoi ! M^{me} Barnek !

M^{me} BARNEK, le reconnaissant. Encore un comédien ! mais on ne voit donc que cela aujourd'hui !.. Votre servante, mon cher, je n'ai pas le loisir de vous écouter, et je vous salue.

(Elle sort par la porte à gauche.)

CHARLOTTE, montrant M^{me} Barnek. La tante est étourdissante de majesté !

(Elle sort en riant, avec Fortunatus, par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

BÉNÉDICT, seul.

Elle n'a pas le loisir de reconnaître ses anciens amis... et sans doute, tous ceux qui demeurent ici seraient comme elle... Ça m'a fait effet... quand je suis entré dans ce bel hôtel, quand j'ai demandé au suisse : M. l'ambassadeur y est-il ? — Oui. Et j'ai hésité, j'ai tremblé de tous mes membres en ajoutant : — Et M^{me} l'ambassadrice ?.. — Elle y est ; mais elle n'est pas visible. — Et ça m'adonné un peu de cœur... et je me suis dit : Je ne crains rien, je ne la verrai pas !... Car si le malheur avait voulu que je l'eusse rencontrée.. je ne sais pas ce que je serais devenu... (Apercevant Henriette.) Ah ! mon Dieu ! c'est fait de moi !

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, BÉNÉDICT.

HENRIETTE, entrant. Cette permission du roi, que vient de me remettre ma tante, c'est donc vrai... il n'y a donc plus d'obstacle...

BÉNÉDICT, à part. Si je pouvais m'en aller sans être vu !

(Il heurte un fauteuil.)

HENRIETTE, se retournant et l'apercevant. Bénédict !!

DUO.

BÉNÉDICT, timidement

Oui... c'est moi qui viens ici,
Madame l'ambassadrice,

Offrir pour mon bénéfice
Une loge que voici.

HENRIETTE.

Ah ! si je puis aujourd'hui
Vous servir de protectrice,
Je rends grâce au sort propice,
Qui m'offre un ancien ami.

BÉNÉDICT.

De cet ami, malgré votre opulence,
Le nom n'est donc pas effacé ?

HENRIETTE.

Ah ! dans ces lieux, votre seule présence
Me rend tout mon bonheur passé !

ENSEMBLE.

De l'aurore de notre vie
Comment perdre le souvenir ?
Je le sens, jamais on n'oublie
Premiers chagrins, premiers plaisirs !

HENRIETTE.

Je vois encor l'humble mansarde
Où nous répétions tous les deux !

BÉNÉDICT.

Où parfois, sans y prendre garde,

HENRIETTE.

Nous chantions faux à qui mieux mieux !
Et cette sérénade

Que me donnait un camarade ?

BÉNÉDICT.

Quoi ! vous n'avez rien oublié ?

HENRIETTE.

Non, non, je n'ai rien oublié,
Ni les succès, ni l'amitié.

ENSEMBLE.

De l'aurore de notre vie
Comment perdre les souvenirs ?
Je le sens, jamais on n'oublie
Premiers chagrins, premiers plaisirs !

HENRIETTE, gaiement.

Et puis, comme aux moindres caprices...

BÉNÉDICT.

On était vite à vos genoux !

HENRIETTE.

Et puis le soir dans les coulisses...

BÉNÉDICT.

Joyeux propos et billets doux.

HENRIETTE.

Sans or et sans richesse aucune...

BÉNÉDICT.

Toujours gais et de bonc humeur !

HENRIETTE.

Tout en attendant la fortune...

BÉNÉDICT.

On avait déjà le bonheur !

ENSEMBLE.

Ah ! le bon temps !

Quels doux instans !

Ah ! qu'on est bien

Quand on n'a rien !

Ah ! l'heureux temps que celui-là !
Toujours mon cœur s'en souviendra !

BÉNÉDICT.

D'abord comme la salle entière...

HENRIETTE.

En silence nous écoutait !

BÉNÉDICT.

Et quand s'élançait du parterre...

HENRIETTE.

Un bravo qui nous enivrait !

BÉNÉDICT.

Et lorsque pleuvaient sur la scène

HENRIETTE.

Les bouquets aux mille couleurs.

BÉNÉDICT.

Ah ! ces jours-là vous étiez reine...

HENRIETTE.

Avec ma couronne de fleurs !

ENSEMBLE.

Ah ! le bon temps !

Quels doux instans ! etc.

BÉNÉDICT.

Et vous rappelez-vous encore ?..

A peine le rideau tombait,

L'écho de la salle sonore,

De votre nom retentissait...

C'est vous... c'est vous qu'on demandait !

HENRIETTE.

C'est vrai !.. c'est vrai !..

BÉNÉDICT.

Devant le public idolâtre,

C'est moi... moi qui sur le théâtre

(Lui prenant la main.)

Vous ramenais ainsi... je tenais votre main

Que dans mon transport sondain

Malgré moi je serrais... ainsi !

HENRIETTE, retirant sa main.

Bénédict !..

BÉNÉDICT.

Ah ! pardon, j'oubliais qu'aujourd'hui...

(Reprise de la première phrase du duo.)

Aujourd'hui, je viens ici,

Madame l'ambassadrice,

Offrir pour mon bénéfice,

La loge que voici...

ENSEMBLE.

BÉNÉDICT, la lui donnant.

La voici ! la voici !

HENRIETTE, avec émotion et prenant le coupon de loge.

Merci, Bénédict, merci !

Ainsi donc, Bénédict... vous avez un bénéfice ?..

BÉNÉDICT. Oui, madame... qu'on me devait depuis long-temps... depuis Vienne.

HENRIETTE. Où vous avez eu de grands succès ?

BÉNÉDICT. A ce qu'ils disent... et alors M. Fortunatus a doublé mes appointemens.

HENRIETTE. Ah ! tant mieux ! vous êtes donc heureux ?

BÉNÉDICT. Non, madame... mais je suis riche.

HENRIETTE. Et nos anciens amis, et Charlotte ?

BÉNÉDICT. Ah ! celle-là, elle est au pinacle !.. elle a eu, à Vienne, un succès de rage... Tous les soirs, des vers... des bouquets et des bravos... tous les journaux retentissaient de ses éloges... il n'était question que d'elle... comme de vous autrefois !

HENRIETTE. Oh ! moi... l'on n'en parle plus !

BÉNÉDICT. C'est ce que je me disais : C'est étonnant... on ne parle donc pas des duchesses !.. tandis que Charlotte la cantatrice... et puis... ce n'est rien encore... Là-bas, à Vienne, elle avait tourné toutes les têtes... c'était à qui lui ferait la cour.

M. le duc, votre mari, a dû vous le dire.

HENRIETTE. Non, vraiment, il ne m'a rien dit.

BÉNÉDICT. Ah !.. c'est différent !.. tous les grands seigneurs étaient à ses pieds... Ces nobles d'Allemagne, si fiers et si hautains, se disputaient à qui serait reçu chez elle... à qui l'entourerait de soins et d'hommages... Enfin, tout comme vous... dans votre temps... avant votre bonheur.

HENRIETTE, à part. Oui, vraiment.

BÉNÉDICT. Mais vous avez un si bel emploi maintenant... je veux dire un si bel état ! Et puis, tant d'éclat... tant d'estime... tant de considération surtout.

HENRIETTE. Silence !.. c'est la sœur de mon mari.

SCENE IX.

BÉNÉDICT, HENRIETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, s'avançant gravement près d'Henriette. Mademoiselle... vous savez que le roi, par une faiblesse que le respect m'empêche de qualifier, a consenti à approuver une union...

HENRIETTE. J'ai lu la lettre de sa majesté.

LA COMTESSE. Ou plutôt une mésalliance dont, pour l'honneur de la famille, nous sommes tous indignés !

HENRIETTE. Madame... *(montrant Bénédict)* il y a ici un étranger...

LA COMTESSE. Ce que je dis... je le dirais devant tout le monde... J'avais déclaré à mon frère qu'aucun pouvoir ne me forcerait à vous reconnaître, et je parlais au nom de tous nos parens... qui viennent de protester.

HENRIETTE, à part. Qu'entends-je ? ah ! quelle humiliation ! *(regardant Bénédict)* et devant lui encore !

LA COMTESSE. Mais, vaincue par les prières et les supplications de M. le duc, qui, après tout, est le chef de la famille, je lui ai promis de venir vous trouver, et voici les concessions que je puis me permettre... Je ne m'oppose plus à ce mariage, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... je consens même à vous voir ici, chez mon frère... ou chez moi, le matin... le matin seulement.

BÉNÉDICT. Eh bien ! par exemple !..

HENRIETTE, lui faisant signe de se taire. Bénédict...

LA COMTESSE. C'est vous dire assez que le soir, en public, et à l'Opéra, il n'est

pas convenable que l'on nous voie ensemble... Voici deux loges que le signor Fortunatus vient d'envoyer... vous êtes ici chez vous... choisissez.

HENRIETTE, *désaisant une des enveloppes.* Le choix sera facile... la belle loge à la grande dame... l'autre à l'humble artiste.

BÉNÉDICT. L'humble artiste !.. elle qui, à Munich, était respectée et honorée... elle !.. que les grandes dames étaient trop heureuses d'avoir dans leurs salons.

HENRIETTE, *voulant l'arrêter.* Silence!

BÉNÉDICT. Elle à qui le roi lui-même est venu faire des complimens, après une pièce nouvelle!

LA COMTESSE, *le toisant de la tête aux pieds.* Quel est cet homme?

BÉNÉDICT, *avec fierté.* Bénédicte, premier ténor...

LA COMTESSE. Un chanteur ici !.. sortez!

HENRIETTE. Bénédicte, restez. (*À la comtesse.*) Madame, par égard pour M. le duc de Valberg, que j'aime, et dont je suis tendrement aimée, j'ai dû consentir à cacher la vérité à tout le monde, et à vous-même, jusqu'à l'adhésion du prince à notre mariage; mais maintenant que je n'ai plus de semblables ménagemens à garder, je puis avouer avec orgueil ce que j'étais quand votre frère m'a offert sa main.

BÉNÉDICT. Très-bien!

HENRIETTE, *avec hauteur.* Quant aux discours que je viens d'entendre, je ne les supporterai pas davantage... je suis duchesse de Valberg, madame, femme de l'ambassadeur, votre frère, et je prouverai que je suis digne de mon titre et de mon rang en ne souffrant plus qu'on les oublie devant moi.

LA COMTESSE. C'est d'une audace!

HENRIETTE, *lui faisant une révérence.* Je ne vous retiens plus, madame.

(La comtesse sort en faisant un signe de colère.)

SCENE X.

BÉNÉDICT, HENRIETTE.

BÉNÉDICT, *regardant sortir la comtesse.* Bravo! c'est bien... aussi bien que si vous le lui aviez dit en musique. (*Voyant qu'Henriette s'est assise et pleure.*) Eh! mais qu'avez-vous donc, vous pleurez?

HENRIETTE, *avec une vive émotion.* Ah! mon Dieu! que cette scène m'a fait mal!

BÉNÉDICT. Moi qui la croyais si heureuse!

HENRIETTE. Est-ce donc là le sort qui

m'attend? Est-ce pour de pareils outrages que j'ai échangé mon indépendance, que j'ai renoncé à cet art, à ce talent qui faisaient ma gloire et mon bonheur?

BÉNÉDICT. Vous qui aviez chez nous les honneurs, la fortune et l'amitié, car nous vous aimions tous.. je ne parle pas de moi, c'est tout simple... mais les autres... il n'y a pas de jours où l'on ne pense à vous, où l'on ne dise : Cette pauvre Henriette! qu'elle était bonne! qu'elle était aimable! qu'elle avait de talens, avant d'être duchesse.

HENRIETTE. Ah! duchesse... je n'y tiens pas... mais du moins, son amour me reste, et me tiendra lieu de tout... car tant qu'il m'aimera, Bénédicte, je ne regretterai rien.

BÉNÉDICT, *secouant la tête.* Certainement, tant qu'il vous aimera... mais ces grands seigneurs, ça aime tous les succès, toutes les renommées.

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

BÉNÉDICT. Oh! rien. On ne peut pas empêcher les propos, quelque absurdes qu'ils soient... et on a prétendu, à Vienne, comme si c'était possible, qu'un instant séduit par les triomphes de Charlotte...

HENRIETTE. Qui? M. le duc?

BÉNÉDICT. Je n'ai pas dit cela... je ne l'ai pas dit.

HENRIETTE. Et vous avez raison, il ne me tromperait pas, lui.. c'est impossible.. et pourtant, cette légèreté dont me parlait sa sœur... son embarras, ce matin, quand on a prononcé le nom de Charlotte... ah! j'irai ce soir au spectacle... le duc y sera aussi. (*Décachetant l'enveloppe de la lettre.*) Si de cette loge... j'examinerai. (*Regardant le papier qui est sous enveloppe.*) Ah! mon Dieu! ce n'est point un coupon de loge, c'est une lettre, une lettre de Charlotte! c'est son écriture. « Non, M. le duc, vous ne trouverez » point ici la loge grillée que Fortunatus » vous envoyait, et que j'ai prise. Je vous » ai demandé, ce matin, une audience que » vous n'avez pas voulu m'accorder... il » n'en était pas de même à Vienne. »

BÉNÉDICT. C'est assez clair.

HENRIETTE. « J'ai une pétition à vous présenter, et vous aurez la bonté de me recevoir et de m'écouter dans votre loge » grillée, qui est aujourd'hui la mienne, » sinon, c'est à Henriette que je m'adresse- » rai... et l'explication que j'aurai avec » elle sera moins amusante que celle de » ce matin avec sa respectable tante. » (*Avec douleur.*) Ah! plus de doute maintenant... moi qui avais en lui tant d'amour, tant de confiance! c'est affreux!

SCENE XI.

LES MÊMES, FORTUNATUS.

TRIO.

FORTUNATUS.

Ze souis rouiné... ze souis perdu !
Mon savoir-faire est confondu !

BÉNÉDICT et HENRIETTE.

Eh ! mais quelle fureur vous guide ?

FORTUNATUS.

Ah ! ze souis, vi pouvez le voir,
Dans un état de désespoir
Presque voisin du suicide !

BÉNÉDICT et HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc ?

FORTUNATUS.

Je viens pour prévenir,
Monsieur l'ambassadeur et sa charmante épouse...
Le spectacle annoncé, ce soir ne peut tenir,
Ze le change.

BÉNÉDICT et HENRIETTE.

Pourquoi ?

FORTUNATUS.

La fortune zalousse
Vient d'envoyer un rhume à ma prima donna !
Elle me le faire dire !

BÉNÉDICT, *bas à Henriette.*

Ah ! je comprends cela !

Et c'est une ruse entre nous,

HENRIETTE, *de même.*

Pour se trouver au rendez-vous.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable,
Adoncis pour moi ta rigueur
Et jette un regard secourable
Sur un malheureux directeur !

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable
Et qui détruit tout mon bonheur !
Je saurai punir le coupable
De l'outrage fait à mon cœur !

BÉNÉDICT.

La trahison est véritable,
Tous deux outrageaient votre cœur,
Vous devez punir le coupable,
Vous devez venger votre honneur.

FORTUNATUS, *au désespoir.*

Le sultan Misapouf, chef-d'œuvre des plus beaux,
Qui faisait par la foule envahir nos bureaux !
Ne sera pas donné !

BÉNÉDICT.

Calmez-vous, je vous prie !

FORTUNATUS.

M'enlever ma recette !... ah ! c'est m'ôter la vie !
HENRIETTE, *s'asseyant près de la table et remettant la lettre dans la première enveloppe qu'elle recachète.*

Rendons-lui, je le doi,

Ce billet... qui n'est pas pour moi.

FORTUNATUS.

Ze vais changer l'affiche... et dérange nlcéré,
Leur donner du Mozart aux doublures livré !

HENRIETTE, *à un domestique, à qui elle remet la lettre.*

Ce billet pour monseigneur

L'ambassadeur

FORTUNATUS.

Ah ! quel malheur ! ah ! quelle perte !
Je vois d'ici les bancs de ma salle déserte ;

Je compte avec effroi les rares spectateurs,
Bien moins nombreux ! hélas ! que mes acteurs !

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable,
Adoucis pour moi ta rigueur
Et jette un regard secourable,
Sur un malheureux directeur.

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable
Et qui détruit tout mon bonheur !
Je saurai punir le coupable
De l'outrage fait à mon cœur !

BÉNÉDICT.

La trahison est véritable,
Tous deux outrageaient votre cœur,
Vous devez punir le coupable,
Vous devez venger votre honneur.

HENRIETTE, *à part et réfléchissant.*

C'est mon talent qui faisait ma puissance,
En le perdant j'ai perdu tous mes droits,
Et chaque jour il faudrait, je le vois,
Gémir de sa froideur ou de son inconstance...

Non, non, le dessein en est pris,
Je saurai me soustraire à de pareils mépris...

FORTUNATUS, *saluant.*

Adieu - donc !

HENRIETTE, *le retenant.*

Attendez !

FORTUNATUS.

Que veut son excellence ?

HENRIETTE, *lentement et réfléchissant.*

Donnez ce soir votre opéra...

FORTUNATUS.

Par quel moyen ?

HENRIETTE.

Le ciel l'inspirera.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Une douce espérance
Fait palpiter mon cœur,
D'une recette immense
J'entrevois le bonheur !
Ah ! oui, j'aime à le croire,
O jours tant désirés
De fortune et de gloire,
Pour moi vous reviendrez.

HENRIETTE.

Une noble vengeance
Vient enflammer mon cœur !
Punissons qui m'offense
En retrouvant l'honneur !
A lui seul je dois croire,
Beaux jours tant désirés,
Jours d'ivresse et de gloire,
Pour moi vous reviendrez !

BÉNÉDICT.

Une noble vengeance
Vient enflammer son cœur !
Punissez leur offense,
Et vengez votre honneur !
A lui seul il faut croire.
Moments si désirés,
Jours d'ivresse et de gloire,
Enfin vous reviendrez !

FORTUNATUS, *à Henriette.*

Quel est votre dessein ?

HENRIETTE.

Du secret !

(A *Bénédict.*)

Du silence !

FORTUNATUS.

J'en frémiss de bonheur !

BÉNÉDICT.
Je tremble d'espérance !

HENRIETTE.

O vous, mes sens amis, je me fie à vous deux !..
Venez, venez, sans bruit quittons ces lieux !

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Une noble vengeance
Vient enflammer mon cœur !
Punissons qui m'offense
En retrouvant l'honneur !
A lui seul je veux croire.
Beaux jours que j'ai perdus,

Jours d'ivresse et de gloire,
Vous voilà revenus !

BÉNÉDICT et FORTUNATUS.

Une noble vengeance
Vient enflammer son cœur !
Je tremble d'espérance !
Je tremble de bonheur !
Marchons à la victoire !
Beaux jours qu'elle a perdus,
Jours d'ivresse et de gloire,
Vous voilà revenus !

(Ils sortent tous trois par la porte du fond.)

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une loge grillée. Petite décoration d'un plan. Au fond, l'ouverture de la loge fermée par des stores. Quand les stores sont levés, on aperçoit, au fond, le haut des décorations du théâtre, que l'on est censé voir de la loge où se passe cet acte. Petites portes latérales : celle de droite donne sur le théâtre, celle de gauche dans la salle.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, seule, enveloppée d'une mante rabattue sur les yeux, et entrant par la petite porte du théâtre.

Personne ne m'a vue ! me voici dans la loge grillée de monsieur le duc ! et m'y voici incognito... non pas que je ne sois rassurée par ma conscience et par le motif qui m'amène; mais on est si méchant au théâtre, et puis ils sont tous si jaloux de moi ! parce que j'ai du talent, de la figure... Quels propos on ferait au foyer si l'on me savait ici ! « — Avez-vous vu » Charlotte ? — Non. — Elle est dans la » petite loge de l'ambassadeur. — Bah ! » en tête-à-tête ? — Précisément. — Ah ! » c'est une inconvenance qui n'est pas » permise... » Avec ça, qu'elles ne s'en permettent pas, mes camarades; mais, moi, je suis trop bonne, je vois tout et je ne dis rien, pas même que la seconde chanteuse a deux amans, et que la troisième n'en trouve plus. (*Allant près de la loge grillée du fond.*) Ah ! mon Dieu ! voilà qu'on arrive dans la salle, on allume les rampes... tout le monde doit être sur le théâtre; heureusement je m'y suis prise de bonne heure, et sans rencontrer personne; j'ai pu entrer par cette porte dérobée qui donne sur la scène. (*Examinant la loge.*) Quel luxe ! quelle élégance ! c'est drôle, tout de même... une loge grillée... vue à l'intérieur !

PREMIER COUplet.

Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets !..
La grille légère

Dérobe avec art
Plus d'un doux mystère,
Plus d'un doux regard !
La pièce commence,
On risque un aveu ;
Mais l'ouvrage avance,
On s'avance un peu !..
Puis, sans qu'on approuve
Un hardi dessein,
Une main se trouve
Dans une autre main !

Ah ! ah ! ah !

Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets !..

DEUXIÈME COUplet.

« Ah ! de ma tendresse
» Ecoutez les vœux !..
» — J'éconte la pièce,
» Cela vaut bien mieux ! »

Mais la mélodie
A tant de douceur !
L'oreille ravie
Est si près du cœur !
La beauté sauvage
S'émeut, et bientôt
L'on maudit l'ouvrage
Qui finit trop tôt !

Ah ! ah ! ah !

Que ces murs coquets,
S'ils n'étaient discrets,
Que ces murs coquets
Diraient de secrets.

SCENE II.

CHARLOTTE, LE DUC.

CHARLOTTE. Ah ! vous voilà enfin, monsieur le duc !

LE DUC. Oui, mademoiselle ; je suis entré par la porte de la salle. (*A part.*) Où Henriette n'est pas encore arrivée !

CHARLOTTE, riant. Quand je vous disais, monseigneur, que j'aurais mon audience !

LE DUC. Il l'a bien fallu !.. après ce qui

s'est passée matin !.. avec une tête comme cela, on est capable de tout !

CHARLOTTE, *riant*. Même de la perdre pour être agréable à monseigneur... c'est du moins ce que voulait son excellence... il y a un mois, à Vienne !

LE DUC, *contrarié*. Ne parlons plus de cela, Charlotte; je fus un instant bien fou, bien étourdi.

CHARLOTTE. Certainement !.. m'avoir laissé croire que votre amour pour Henriette n'existait plus...

LE DUC. J'eus tort, j'en conviens.... je fus entraîné !.. charmé, malgré moi, par des talens, des grâces, des succès, qui me rappelaient ceux que j'adorais dans Henriette.

CHARLOTTE. Et monseigneur voulut me séduire par amour pour une autre.

LE DUC. Pas précisément !..

CHARLOTTE. Tenez, monsieur le duc, je me suis dit souvent que ce que vous aimez en nous, vous autres grands seigneurs, c'était moins la femme que l'actrice... vous adorez chaque soir Ninette, Desdemone; mais, par malheur, votre passion finit souvent avec la pièce, et la plus grande artiste du monde ne sera pas plus aimée qu'une femme ordinaire le jour où, comme Henriette, elle descendra du trône... Eh ! mais Dieu me pardonne, je crois qu'il ne m'écoute pas !

LE DUC, *avec distraction*. Si vraiment, j'admire votre raison.

CHARLOTTE. Ecoutez donc, on ne peut pas toujours être folle, quand ce ne serait que pour changer.

LE DUC. Sans doute, Charlotte; mais l'objet de votre demande... car vous en aviez une à me faire...

CHARLOTTE. Oui, j'ai besoin de votre crédit... vous m'aviez promis à Vienne un dévouement éternel...

LE DUC, *embarrassé*. C'est-à-dire, Charlotte...

CHARLOTTE. Comment, monsieur ? est-ce que vous l'auriez oublié ?

LE DUC. Non vraiment... mais c'est que....

CHARLOTTE, *avec malice*. C'est qu'on est sujet à manquer de mémoire parmi nous autres comédiens...

LE DUC, *avec fierté*. Vous parlez de vous....

CHARLOTTE. De vous aussi, messieurs les diplomates... Le théâtre est plus grand... voilà tout... nous jouons le soir, et vous toute la journée... voilà la différence... Si bien que vous m'avez dit : Charlotte... disposez de moi... de mon crédit...

LE DUC. Et je le dis encore...

CHARLOTTE. A la bonne heure... je vous reconnais... Et, comme vous êtes tout-puissant auprès du roi... il s'agit seulement, et à ma recommandation, de faire un colonel.

LE DUC. Y pensez-vous ?

CHARLOTTE. Quelqu'un qui a des droits... un jeune homme charmant...

LE DUC. Que vous protégez ?

CHARLOTTE, *riant*. Vous le voyez bien.

LE DUC. Que vous aimez peut-être ?..

CHARLOTTE. Et quand il serait vrai... si je veux me marier aussi !.. Fallait-il donc rester insensible, et garder toujours son cœur ici... à Berlin, pour qui ?.. pour le roi de... ? Ah ! ma foi non... Ainsi, monsieur, quant à mon protégé... je vais vous conter cela, nous avons le temps !

LE DUC, *avec embarras*. Non, Charlotte, non !.. en restant ici... plus long-temps... je craindrais...

CHARLOTTE. Pour vous... monseigneur ?

LE DUC. Pour vous... Charlotte... le spectacle va commencer, et vous chantez ce soir.

CHARLOTTE. Ne craignez rien, je me suis arrangée... un enrouement tout exprès à votre intention, et ce qui m'étonne c'est qu'on n'ait pas encore changé le spectacle... on donne toujours le sultan Mizapouf... (*Vivement*.) Je vois ce que c'est... pour ne pas perdre la recette, on a laissé l'affiche ; on fera une annonce, et ce sera la troisième chanteuse, la petite Angéla, qui dira mon rôle.

LE DUC. Mais cela va causer un tapage !..

CHARLOTTE. Je l'espère bien !.. et nous l'entendrons d'ici, en loge grillée, c'est délicieux ! et puis Angéla est une bonne enfant, que j'aime bien... mais elle sera mauvaise ! ah ! ce sera amusant ! vous verrez !

LE DUC *à part*. C'est singulier... elle ne m'a jamais paru si jolie. (*Haut*.) Il est donc vrai, Charlotte, que vous allez vous marier, sans hésiter, sans réfléchir ?

CHARLOTTE. Si on réfléchissait, on ne se marierait jamais.

LE DUC, *soupirant*. Ah ! il est bien heureux.

CHARLOTTE. Qui ? le colonel.

LE DUC. Il ne l'est pas encore.

CHARLOTTE. C'est tout comme, vous l'avez promis.

LE DUC. Je n'ai rien dit.

CHARLOTTE. Oh c'est convenu, ou si non....

DUO.

CHARLOTTE.

Je m'en vais
Pour jamais.

A vous fuir je mets ma gloire,
Et je pars : laissez-moi,
Non, je n'ai plus de mémoire.

Voyez pourtant,
Voyez comment

On veut toujours ce qu'on défend.

LE DUC.

Non, vraiment,
Un instant,

A me fuir tu mets la gloire;
Non, ma foi,
Souviens-toi,

Ah! tu n'as plus de mémoire.
Jamais son œil vif et piquant
N'eut plus d'attraits qu'en ce moment.

CHARLOTTE.

Allons, finissez, on sinon...

LE DUC.

Crier ainsi...

CHARLOTTE.
Mais il le faut.

LE DUC.

Vit-on jamais crier si hant?

CHARLOTTE.

Finissez, ou sinon
Je m'en vais, etc.

LE DUC.

Non, vraiment, etc.

Il faut franchement qu'on s'explique,
C'est héroïque.

Servir un rival!

CHARLOTTE.

C'est très-bien!

LE DUC.

Mais en ce monde, rien pour rien.

CHARLOTTE.

Monsieur est toujours diplomate?

LE DUC.

Je suis généreux.

CHARLOTTE.

J'entends bien.

LE DUC.

Mais vous...

CHARLOTTE.

Moi, je suis très-ingrate!

LE DUC.

Rien qu'un baiser, je vous prie...

CHARLOTTE.

Non, non, de vous je me défie...

Et puis, le monde en parlera!

LE DUC.

Le monde! et qui donc le saura?

CHARLOTTE, riant.

Voyez donc comme il s'humanise!

LE DUC, voulant l'embrasser.

Je brave tout en cet instant!

CHARLOTTE, riant.

Vous ne craignez plus qu'on médise?

LE DUC.

Rien qu'un baiser!

CHARLOTTE.

Non, pas en ce moment.

Monseigneur, votre femme attend!

(On entend un grand bruit au fond, accompagnant le chœur suivant.)

CHOEUR.

LES SPECTATEURS, dans la salle.

La pièce! la pièce!

C'est attendre assez.

La pièce! la pièce!

Allons, qu'on se presse!

Allons, commencez!

CHARLOTTE, au duc.

Écoutez! écoutez! silence!
Nous allons rire, ça commence!

LE DUC.

Rire de quoi?

CHARLOTTE.

Mais du début,

Et de l'annonce qu'on va faire!
De Bénédicet c'est l'attribut;
Et le public, qui gronde et menace,
Pauvre garçon! va bien le recevoir
En apprenant, ce soir,
Quelle est celle qui me remplace.

CHOEUR, au fond.

La pièce! la pièce!

Allons, paraissez!

La pièce! la pièce!

Allons, qu'on se presse!

Allons, commencez!

(Le duc et Charlotte s'approchent du fond pour écouter. Le duc baisse les stores et l'on voit Bénédicet haranguer le public.)

BÉNÉDICT, au fond, parlant sur la ritournelle. « Messieurs, M^{lle} Charlotte se trouve »

» vant subitement indisposée... »

PREMIER CHOEUR.

A bas! à bas!

AUTRE CHOEUR.

Écoutez, silence!

BÉNÉDICT, de même, parlant. « On vous »

» prie d'agréer, pour la remplacer... »

PREMIER CHOEUR.

A bas! à bas!

Nous n'en voulons pas!

AUTRE CHOEUR.

Laissez parler! faites silence!

BÉNÉDICT, répétant, et continuant. « On »

» vous prie d'agréer, pour la remplacer... »

PREMIER CHOEUR.

A bas! à bas!

Nous n'en voulons pas!

AUTRE CHOEUR.

Écoutez silence! silence!

UN PLAISANT, du parterre.

Laissez donc parler l'orateur!

UN PLAISANT, du paradis.

Un chanteur n'est pas orateur!

FOULE DE PLAISANS.

Qu'il parle ou qu'il chante,

Qu'il parle ou qu'il chante!

CHARLOTTE, au duc.

Ah! vraiment, la scène est charmante!

BÉNÉDICT, répétant, et continuant. « On »

» vous prie d'agréer, pour la remplacer, »

» une célèbre cantatrice qui arrive de »

» Paris. »

CHOEUR GÉNÉRAL.

Bravo! bravo!

C'est du nouveau!

CHARLOTTE ET LE DUC.

Que dit-il? une autre chanteuse!

CHARLOTTE, furieuse.

Ah! vraiment, voilà du nouveau!

C'est affreux!.. je suis furieuse!

REPRISE DU CHOEUR, au fond.

La pièce! la pièce!

» Nous sommes pressés!

La pièce! la pièce!

Allons, qu'on se presse!

Allons, commencez!

(*Le duc relève les stores de la loge.*)

CHARLOTTE. Ah! par exemple! une nouvelle débutante qui arrive de Paris, c'est ce que nous allons voir. Mais par où sortir maintenant? du monde sur le théâtre, le public dans la salle... n'importe, je préfère encore la salle au théâtre, on y est moins mauvaise langue.

(*Elle va pour sortir.*)

LE DUC, *l'arrêtant*. Que faites-vous, Charlotte? Si l'on vous voit sortir de ma loge, que dira-t-on?

CHARLOTTE. On dira tout ce qu'on voudra, monseigneur, mais je ne laisserai certainement pas débiter dans mon emploi; la nouvelle venue n'aurait qu'à avoir du talent.

LE DUC, *l'arrêtant*. Arrêtez, Charlotte, arrêtez, je vous en prie.

(*On frappe à la porte de la loge.*)

CHARLOTTE. On vient.

LE DUC, *très-ému*. J'espère bien qu'on n'ouvrira pas..

CHARLOTTE. Ecoutez... on met la clef dans la serrure.

LE DUC. Ah! mon Dieu! la porte s'ouvre!

CHARLOTTE. On entre... c'est M^{me} Barnek.

LE DUC, *avec embarras*. La tante d'Henriette... que lui dire?

SCENE III.

LES MÊMES, M^{me} BARNEK, *entrant*.

(*Charlotte, assise au fond, tourne le dos et se tient à l'écart.*)

M^{me} BARNEK. C'est moi, monseigneur, c'est moi; on ne voulait pas m'ouvrir votre loge; on avait même avec moi un petit air de mystère; par bonheur, j'ai rencontré une ouvreuse de loges de Munich, qui m'a reconnue, M^{me} Frédéric, une brave et digne femme qui a presque fait sa fortune en petits banes; je lui ai appris que c'était la loge de mon neveu l'ambassadeur. — Est-il possible? — Et j'ai été obligée de lui conter comme quoi j'étais votre tante; je lui ai dit que je la protégerais, que ma porte ne lui serait jamais fermé, ce qui fait qu'elle m'a ouvert celle de cette loge.

LE DUC, *avec embarras*. Fort bien, madame... et qui vous amène?

M^{me} DE BARNEK. Une nouvelle, monseigneur, une nouvelle fort extraordinaire: j'ai perdu ma nièce.

LE DUC. Comment? que voulez-vous dire?

M^{me} BARNEK, *toujours sans voir Charlotte*. Je veux dire que je ne sais plus ce qu'est devenue cette chère enfant; je l'ai cherchée dans tout l'hôtel; pas plus d'Henriette que si elle avait été enlevée.

LE DUC. Enlevée?

M^{me} BARNEK. Alors je suis accourue à votre loge des premières.. je me suis trouvée face à face avec M^{me} la comtesse, votre sœur, qui m'a dit d'un air fier: « Elle n'est pas » avec moi, je vous prie de le croire; voyez » aux baignoires, loge de l'avant-scène, » n°1; c'est là qu'elle doit être avec M. le » duc; » et elle a dit vrai... (*Apercevant Charlotte qui a le dos tourné.*) La voici, cette chère Henriette.

CHARLOTTE, *se détournant*. Pas précisément, madame Barnek.

M^{me} BARNEK. Qu'est-ce que je vois là?.. M^{lle} Charlotte, ici! en tête-à-tête avec M. le duc!

CHARLOTTE. Eh bien! où est le mal?

M^{me} BARNEK. Je le dirai à ma nièce.

LE DUC, *voulant l'apaiser*. Madame Barnek, y pensez-vous?

M^{me} BARNEK. Oui, monsieur... oui, mademoiselle... moi, j'ai toujours été pour les principes.

CHARLOTTE. Vous voyez bien qu'elle radote... mais à son âge on n'a plus de mémoire.

M^{me} BARNEK, *furieuse*. Mademoiselle, vous oubliez qui je suis!

CHARLOTTE. C'est vrai, vous êtes à présent dans les baronnes.

M^{me} BARNEK. Et vous, dans les grandes coquettes, à ce que je vois.

LE PARTERRE. Silence dans la loge!

LE DUC. Mesdames, mesdames, je vous prie, ne parlez pas si haut, la pièce est commencée depuis long-temps.

(*A ce moment, des bravos éclatent dans la salle.*)

CHARLOTTE, *avec colère*. C'est la débutante!

(*Le duc, M^{me} Barnek et Charlotte s'élançant pour regarder. Le duc baisse un store.*)

LE DUC, *avec fureur*. Qu'ai-je vu?.. c'est Henriette!!

(*Il relève le store.*)

CHARLOTTE et M^{me} BARNEK. Henriette!
M^{me} BARNEK, *hors d'elle-même*. Une ambassadrice sur les planches!

FINAL.

ENSEMBLE.

LE DUC.

Henriette! que faut-il faire?

Quelle honte! quelle douleur!

Ah! la surprise et la colère

Ici se disputent mon cœur!

M^{me} BARNEK.

Henriette! que dois-je faire?

Quelle honte ! quelle douleur !
Ma nièce, dont j'étais si fière,
Compromettre ainsi son bonheur !

CHARLOTTE.

Henriette ! étrange mystère !
La femme d'un ambassadeur !
De son rôle elle était si fière,
Et prend le mien, c'est une horreur !

HENRIETTE, sur le théâtre, chantant le motif de
l'air du trio du second acte.

C'est en vain que votre puissance
Veut me retenir en ces lieux.
« Vers les rives de la France
» Malgré moi se tournent mes yeux.
» Voguez, sultan joyeux,
» Vers les bords de la Seine.
» Là s'offrent à vos yeux
» Les délices des cioux ;
» Et jour et nuit, c'est là
» Qu'amour vous sourira.
» Là, des jeux et des ris
» La troupe vous enchaîne,
» Car le vrai paradis
» Est à Paris. »

Buvons au sultan Misapouf,
Au descendant du grand Koulouf ;
Il règne dans Maroc
Par droit de naissance.
Au combat aussi ferme qu'un roc,
Et des amours bravant le choc,
Il est l'aigle et le coq
Des rois de Maroc.
Versez les vins de France,
Versez champagne et médoc,
Buvons tous au sultan Misapouf !
Tra, la, la, etc.

(On applaudit avec force au fond sur la fin de l'air)

SCENE IV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrant.

LA COMTESSE. Eh bien ! monsieur le
duc, j'ai tout vu... votre nom, votre rang
applaudis sur la scène...

LE DUC. Ah ! c'est indigne !... et quel
talent !.. elle n'a jamais mieux chanté...
Ils sont tous ravis, n'est-ce pas ?... ils la
trouvent charmante ! ils l'adorent...

LA COMTESSE. Eh ! qu'importe !...

LE DUC. Qu'importe ?.. je suis furieux...
et si elle était là...

SCENE V.

LES MÊMES, FORTUNATUS, suivi de
HENRIETTE et de BÉNÉDICT.

FORTUNATUS. La voilà... la voilà... mia
cara diva... mia divinissima prima donna !

LE DUC, saisissant Fortunatus au collet.
Malheureux ! qu'as-tu fait ?...

FORTUNATUS, se débattant. Permettez,
monseigneur... elle voulait vous voir et
vous parler dans l'entracte, et je vous
l'amène.

LE DUC, à Henriette. Quoi ! vous, Henriette ?
HENRIETTE. Point de reproches, mon-
seigneur ; à ce prix, je vous épargne les
miens !

LE DUC. Vous sur un théâtre !

HENRIETTE. N'est-ce pas là que vous
m'avez aimée ? pour conserver votre
amour je n'aurais jamais dû le quitter
peut-être. (Montrant Charlotte) Vous ai-
mez les talens, vous aimez les succès...

LE DUC. Ah ! je n'aime que vous ! je vous
aime plus que jamais, et pour vous encore
je suis prêt à tout sacrifier.

HENRIETTE. Non, monseigneur... pour
sa gloire et pour son bonheur la vérita-
ble artiste ne doit jamais cesser de l'être...
Voici la lettre du roi qui permettait no-
tre mariage... voici l'acte qui m'assure la
moitié de votre fortune.

(Elle les déchire.)

LE DUC. Henriette, que faites-vous ?

FINAL.

HENRIETTE.

Reprise de l'air des couplets du premier acte.

Aux beaux arts, à mes premiers succès

Fidèle à jamais,

La gloire, préférable aux amours,
Charmera mes jours ;

Et, pour mieux rendre à mon cœur

Le repos et le bonheur,

Adieu vous dis, monseigneur,

Monseigneur l'ambassadeur !

CHARLOTTE. Encore prima donna !

M^{me} BARNEK, à Charlotte. Vous aviez
pris sa place, elle a pris la vôtre !

BÉNÉDICT. Elle ne l'épouse pas du
moins, il y a de l'espoir.

HENRIETTE. Pauvre Bénédict !...

(On frappe trois coups.)

SUITE DU FINAL.

On frappe les trois coups !

FORTUNATUS, baissant les stores du fond.

C'est pour le second acte !

HENRIETTE.

On m'appelle, on m'attend, et je dois être exacte !

LE DUC.

Henriette...

HENRIETTE.

Non, laissez-moi !

LE DUC.

Écoutez, écoutez, de grâce !..

HENRIETTE.

Que chacun, monseigneur, reprenne ici sa place :
Moi sur la scène, et vous dans la loge du roi !

ENSEMBLE.

FORTUNATUS et BÉNÉDICT.

Venez, venez, l'on vous attend !

Ah ! pour nous quel bonheur suprême !

Le public est impatient,

Venez, venez, l'on vous attend !

HENRIETTE.

Adieu, l'on m'appelle, on m'attend ;

Mon amitié sera la même ;

De moi vengez-vous noblement,

Vengez-vous en m'applaudissant !

M^{me} BARNEK.

Ah ! quel dépit ! ah ! quel tourment

D'abdiquer la grandeur suprême !
 Ah ! quel dépit ! ah ! quel tourment
 D'être bourgeoise comme avant !

LE DUC.

Ah ! quels regrets ! ah ! quel tourment !
 Hélas ! plus que jamais je l'aime !
 Et je la perds, cruel moment !
 Quand je l'aimais si tendrement !

CHARLOTTE.

Ah ! quel dépit ! ah ! quel tourment
 De partager le diadème !
 Ah ! quel dépit ! ah ! quel tourment
 De partager le premier rang !

LA COMTESSE.

Ah ! je respire maintenant !
 Ah ! pour nous quel bonheur extrême !
 Non, plus d'hymen, ah ! c'est charmant !
 Chacun enfin reprend son rang !

CHOEUR DU PUBLIC, *en dehors.*

Allons, commencez promptement !

BÉNÉDICT et FORTUNATUS, *entraînant Henriette.*

Venez, venez, l'on vous attend !...

(Bénédict et Fortunatus entraînent Henriette, qui, de la main, fait un geste d'adieu au duc, qui vent la suivre, et que la comtesse retient; M^{me} Barneck est près de s'évanouir dans les bras de Charlotte qui rit. Le rideau baisse.

FIN.

LE

CHEVAL DE BRONZE,

OPÉRA-FÉERIE EN TROIS ACTES

Paroles de M. Scribe,

MUSIQUE DE M. AUBER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE,
LE 23 MARS 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
YANG, prince impérial de la Chine.	{ M. PONCHARD. M. RÉVIAL.	PEKI.	M ^{me} PRADIER.
TSING-SING, mandarin.	M. FÉRÉOL.	LO-MANGLI, demoiselle d'honneur de la princesse.	M ^{lle} FARGUEIL.
TCHIN-KAO, fermier.	M. INCHINDI.	FEMMES DE LA SUITE DE STELLA.	
YANKO.	M. THÉNARD.	SOLDATS ET SEIGNEURS DE LA SUITE DU PRINCE.	
STELLA, princesse du Mogol.	M ^{me} CASIMIR.	PAYSANS, PAYSANNES, ETC.	
TAO-JIN.	M ^{me} PONCHARD.		

La scène se passe dans la province de Chatong, en Chine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site agréable, dans la province de Chatong, en Chine. — A droite, l'entrée de la ferme de Tchîn-Kao. — Au fond, un village chinois. — A gauche, l'entrée d'une pagode.

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs,
Et, suivant l'antique mode,
D'hymen formez les concerts.
Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs !

TCHIN-KAO.

Mon bonheur ne peut se comprendre,
Ma fille épouse un mandarin ;
A tous ici, pour mieux l'apprendre,
Sonnez clochettes... tin ! tin ! tin !
Je crois des écus de mon gendre
Entendre le son argentin,
Tin ! tin ! tin ! tin ! tin !
CHŒUR.
Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs ! etc., etc.
TCHIN-KAO, *bas à sa fille qui est voilée.*
Allons, ma fille, allons, Peki,
Parlez donc à votre mari !

PEKI, *de même.*

A quoi bon ? que puis-je lui dire ?

TCHIN-KAO.

Vous, la fille d'un laboureur,

Epouser un grand de l'empire !

TSING-SING.

Le favori de l'empereur,

Le seigneur Tsing-sing ! c'est tout dire.

(*S'approchant de Peki.*)

AIR :

Trésor de jeunesse et d'amour,
Beauté... dont mon ame est ravie !
Je t'ai vue... et pour toi j'oublie
Mon rang, ma noblesse et la cour !
De ma naissance,
De ma puissance,
Un seul coup-d'œil
Brise l'orgueil,
Et plein d'extase,
Mon cœur s'embrace,
S'embrace aux feux
De tes beaux yeux.

Trésor de jeunesse et d'amour !
Etc., etc.

On te dira que je suis vieux !
 N'en crois rien, l'amour n'a pas d'âge,
 Et, pour te séduire, je veux
 Que mes trésors soient ton partage,
 Et que chacun dise soudain :
 « C'est la femme d'un mandarin.
 » Dans ses atours quelle élégance !
 » Ses pieds ont foulé le satin.
 » Perle et rubis ornent son sein.
 » Mollement elle se balance,
 » Bercée en son beau palanquin. »
 Esclaves, servez votre reine,
 Esclaves, courbez-vous soudain ;
 C'est votre maîtresse et la mienne,
 C'est la femme d'un mandarin...
 Quel honneur ! quel heureux destin !
 D'être femme d'un mandarin !

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Quel honneur ! quel heureux destin !
 D'être femme d'un mandarin !

PEKI.

Soumettons-nous à mon destin,
 Je suis femme d'un mandarin !

TCHIN-KAO.

Quel honneur ! quel heureux destin !
 D'être femme d'un mandarin.

TCHIN-KAO, à sa fille et aux paysans.

« allez veiller aux apprêts du festin.

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
 Retentissez dans les airs ! etc., etc.

(Ils sortent tous, excepté Tsing-Sing et Tchín-Kao.)

SCENE II.

TSING-SING, TCHIN-KAO.

TSING-SING. Eh bien ! maître Tchín-Kao... qu'en dites-vous ?

TCHIN-KAO. Que je ne puis en revenir encore !... vous, gouverneur de cette province, qui veniez tous les ans au nom de l'empereur, notre gracieux souverain, pour toucher notre argent ou nous donner des coups de bâton ; vous, qui me faisiez une si grande peur, ainsi qu'à tout le monde, vous voilà mon gendre...

TSING-SING. Oui, maître Tchín-Kao, je vous ai fait cet honneur : j'admets votre fille au nombre de mes femmes....

TCHIN-KAO. Est-ce que vous en avez beaucoup ?

TSING-SING. Quatre.

TCHIN-KAO. Est-il possible !

TSING-SING. Objet de luxe ! et pas autre chose. Un grand seigneur chinois y est obligé par son rang....

TCHIN-KAO. Ici, au village, nous ne prenons qu'une femme ! nous ne pouvons pas en avoir davantage....

TSING-SING. C'est juste ! vous n'en avez pas les moyens !... c'est un luxe qui revient très-cher, attendu qu'à chaque fille

qu'on épouse... il faut payer une dot à son père.

TCHIN-KAO. Très-bonne coutume ! encouragement moral accordé aux nombreuses familles.... Du reste, la dot que j'ai reçue de votre seigneurie était magnifique... Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse....

TSING-SING. Laquelle ?

TCHIN-KAO. Ce sont vos quatre femmes.

TSING-SING. Elles ne vous embarrassent pas plus que moi ! La première est maussade, la seconde colère, la troisième jalouse ; mais celles-là ne diront rien, car elles ne sortent jamais de leur chambre ou de leur palanquin. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est ma quatrième, ma chère Tao-Jin...

TCHIN-KAO. Qui est laide ?

TSING-SING. Non, elle est jeune et jolie ; mais elle réunit à elle seule les qualités de toutes les autres.... sans compter un petit mandarin très-assidu auprès d'elle ; et je ne puis la répudier, attendu qu'elle est cousine de l'empereur, au huitième degré.

TCHIN-KAO. Cousine de l'empereur !

TSING-SING. Il en a comme ça deux ou trois mille... C'est égal, cette parenté-là donne à ma douceuse Tao-Jin le droit de paraître sans voile, de sortir seule et de me faire enrager toute la journée.

TCHIN-KAO. Elle vous aime donc bien !

TSING-SING. Du tout : elle ne peut pas me souffrir ; mais, fière et hautaine, elle me regarde comme son premier esclave... Tu l'as voulu, Tsing-Sing... tu as voulu, parce que tu étais riche, épouser une princesse qui n'avait rien. Aussi, avec elle, il faut que j'obéisse, et c'est pour commander à quelqu'un que j'ai épousé ta fille....

TCHIN-KAO. Je vous remercie bien.

TSING-SING. Mais tout à l'heure, au moment où j'entrais dans la pagode... un exprès m'a appris que ma noble compagne venait d'arriver à mon palais d'été.

TCHIN-KAO. Aux portes de ce village...

TSING-SING. C'est cela qui m'a fait hâter mon mariage avec Péki.. car tu sens bien que si Tao-Jin était apparue au milieu de la cérémonie....

TCHIN-KAO. Cela aurait été fort gênant pour ce matin.

TSING-SING. Et ça le serait encore plus pour ce soir... Ainsi, tu feras préparer le repas et l'appartement nuptial chez toi... dans ta ferme.

TCHIN-KAO. Quel honneur !....

TSING-SING. Et d'ici là, si je puis éviter ma quatrième... et ne pas la voir de la journée..

(Apercevant Tao-Jin.)

SCÈNE III.

TCHIN-KAO, TSIN-SING, TAO-JIN,
paraissant au fond du théâtre, dans
un palanquin.

TRIO.

TSING-SING.

Dieu tout puissant! c'est elle que je voi!

TCHIN-KAO.

A son aspect... comme il tremble d'effroi!

Quel changement soudain!

Lui jadis si hautain,

Qu'il est humble et béni

Notre grand mandarin.

TSING-SING.

O funeste destin!

TAO-JIN.

Je bénis le destin

Qui, pour moi plus humain,

Me ramène enfin

Près du grand mandarin!

TSING-SING.

Ah! ce bonheur insigne

A surpris votre époux!

Et votre esclave indigne

S'incline devant vous.

(Il met un genou en terre.)

TCHIN-KAO.

Que faites-vous, seigneur?

TAO-JIN, avec dignité.

C'est bien!

TSING-SING, bas à Tchîn-Kao.

C'est de rigueur;

Ma femme est par malheur

Du sang de l'empereur.

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

Quel changement soudain

Lui jadis si hautain,

Qu'il est humble et béni

Notre grand mandarin!

TAO-JIN.

Je bénis le destin

Qui, pour moi plus humain,

Me ramène enfin

Près du grand mandarin.

TSING-SING.

O funeste destin!

Qui vers moi vous conduit?

TAO-JIN.

Une grande nouvelle

Que j'ai reçue...

TSING-SING.

Et quelle est-elle?

TAO-JIN.

Et pour que vous soyez, dans ce jour de bonheur,

Entouré des objets que hérit votre cœur,

J'ai voulu, réprimant mes tendresses jalouses,

Amener avec moi vos trois autres épouses.

TSING-SING.

C'est fait de moi!

TCHIN-KAO.

Quel contre-tems soudain!

TAO-JIN.

Et les voilà chacune en leur beau palanquin.

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

D'un tel esclavage,

Ah! comme il enrage!

Et ce mariage

Qui l'attend ce soir!...

Quel parti va prendre

Mon illustre gendre?

Sinon de se pendre

Dans son désespoir.

TSING-SING.

D'un tel esclavage

De fureur j'enrage!

Et ce mariage

Qui m'attend ce soir!

Comment me défendre?

Ah! quel parti prendre?

Sinon de me pendre

Dans mon désespoir.

TAO-JIN.

D'avance, je gage,

Rien ne lui présage

Cet heureux message

Qu'il va recevoir.

Si mon cœur trop tendre

Vous le fait attendre,

Ce n'est que pour rendre

Plus doux votre espoir.

TSING-SING.

Mais cette maudite nouvelle...

(Se reprenant.)

Non, non, cette heureuse nouvelle

Qui vous amène ainsi vers nous

Dites-la donc!...

TAO-JIN.

Mon cœur fidèle

Vous l'apprendra plus tard.

TSING-SING, à Tchîn-Kao.

Eloignez-vous.

ENSEMBLE.

TCHIN-KAO.

D'un tel esclavage,

Ah! comme il enrage! etc.

TAO-JIN.

D'avance, je gage,

Rien ne lui présage, etc.

TSING-SING.

D'un tel esclavage,

De fureur j'enrage, etc.

(Tchîn-Kao sort.)

SCÈNE IV.

TSING-SING, TAO-JIN.

TAO-JIN. Eh bien! seigneur, dites en-
core qu'il n'y a pas d'avantage à épouser
une cousine de l'empereur au huitième de-
gré!... Enseveli ici dans cette province de
Chatong, dont vous êtes gouverneur, vous
ne pouviez vous absenter, ni venir à Pékin,
ni paraître à la cour, qui jamais n'a été
plus brillante, à ce que m'écrivait derniè-
rement Nin-Kao... ce jeune mandarin de
première classe... et mon cousin au troi-
sième degré....

TSING-SING, à part. Celui dont je parlais
tout à l'heure.

TAO-JIN. Alors, et dans ma tendresse
pour vous, devinez ce que j'ai fait!

TSING-SING. Je ne m'en doute même pas.

TAO-JIN. Le prince impérial, qui voyageait depuis un an, revient enfin dans la capitale....

TSING-SING. Je le sais... Il doit même traverser cette province pour se rendre à Pékin....

TAO-JIN. Où l'on vient de monter sa maison... Eh bien! monsieur, l'empereur, à ma demande et à ma considération, a daigné vous nommer à la place la plus flatteuse... il vous a donné le titre de tchang-i-long ou premier menin de Son Altesse.

TSING-SING. Est-il possible!... un tel honneur!...

TAO-JIN. C'est à moi que vous le devez : une charge magnifique, qui vous donne le droit de rester toujours auprès du prince, de le suivre partout! pendant que moi, je resterai à la cour!

TSING-SING. Comment! je ne pourrai pas le quitter?

TAO-JIN. D'une seule minute... à moins qu'il ne l'exige... C'est l'étiquette chinoise... et si vous y manquez, le prince aurait le droit de vous faire trancher la tête.

TSING-SING. Ah! mon Dieu! Par bonheur... je connais le prince, un jeune homme charmant, qui tient beaucoup au plaisir et fort peu à l'étiquette. Je suis un des lettrés de l'empire qui dans son enfance lui donnaient des leçons : il ne venait jamais aux miennes... ce qui ne l'a pas empêché d'être prodigieusement instruit.

TAO-JIN. Et c'est en récompense de vos soins que l'empereur vous attache à sa personne, et vous donne une place qui, dès aujourd'hui, vous ramène à la cour.

TSING-SING. Comment! aujourd'hui?...!

TAO-JIN. Eh! oui, vos fonctions commencent de ce moment... Nous ne quitterons plus le prince, et comme il va arriver....

TSING-SING. Lui... le prince! (*A part, avec embarras.*) Et ce soir... mon mariage... comment faire?...

TAO-JIN. Tenez... tenez, voyez-vous de loin la bannière impériale... C'est lui... c'est Son Altesse... Quel bonheur! moi, qui ne l'ai jamais vu....

TSING-SING. Vous oseriez vous exposer ainsi à ses yeux?...

TAO-JIN. Pourquoi pas?... comme fils de l'empereur, nous sommes parens : c'est un cousin....

TSING-SING. Elle en a partout... Et cette foule qui l'environne... braverez-vous aussi leurs regards profanes?... Rentrez, madame, rentrez....

TAO-JIN. Vous avez raison, et j'attendrai que le prince soit seul avec vous.

(Elle entre dans la pagode à gauche.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE YANG, CHOEUR DE PEUPLE *qui le précède et le suit.*

CHOEUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!

TSING-SING.

Ah! comment faire en ma détresse
Pour mettre d'accord en ce jour
Ma dignité nouvelle et mon nouvel amour!

CHOEUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!

C'est lui! le voilà de retour!

LE PRINCE.

1^{er} COUPLET.

J'ai pour guides en voyage
La folie et l'amour,
Je ris lorsque vient l'orage
Et quand vient un beau jour.

Ne jamais voir
Le monde en noir,
Ne blâmer rien,
Trouver tout bien,
C'est le système
Que j'aime
D'être heureux c'est le moyen.

2^e COUPLET.

S'il est des beautés fidèles
D'autres ne le sont pas,
Qu'importe, je fais comme elles
Et je me dis tout bas,
Ne jamais voir, etc.

CHOEUR.

Ah! quelle ivresse!
Cet heureux jour
Rend son altesse
A notre amour!

C'est lui! le voilà de retour!

LE PRINCE. Merci, merci, mes bons amis... Nous nous reverrons encore avant mon départ.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, TSING-SING.

LE PRINCE. Vous, Tsing-Sing, demeurerez!

TSING-SING. C'est mon devoir, monsieur....

LE PRINCE. Oui, j'ai appris par mon père la nouvelle dignité qui vous attachait

à moi, et je m'en félicite... Quand vous étiez au nombre de mes maîtres, je me souviens qu'autrefois vous ne me gêniez guère.

TSING-SING. Je continuerai avec le même zèle.

LE PRINCE. J'y compte... et nous partirons dès aujourd'hui....

TSING-SING. Pour la cour?...

LE PRINCE. M'en préserve le ciel! Mon père m'y attend pour me marier... et moi, je ne le veux pas, parce qu'il y a quelqu'un au monde que j'aime, qui occupe toutes mes pensées... et cette personne-là, il ne peut pas me la donner!...

TSING-SING. Et pourquoi donc?... rien n'est au-dessus de son pouvoir... et si c'est une princesse... ou une reine. .

LE PRINCE. C'est bien autre chose.

TSING-SING. Une impératrice....

LE PRINCE. Si ce n'était que cela...

TSING-SING. O ciel!... je comprends, une personne d'une condition inférieure... une de vos sujettes....

LE PRINCE. Eh! non... et tu vas me regarder comme un insensé... un extravagant... tu ne reconnaîtras plus ton ancien élève....

TSING-SING. Au contraire... parlez...

LE PRINCE. Eh bien! cette beauté si séduisante... si ravissante, qui a renversé toutes mes idées....

TSING-SING. Quelle est-elle?

LE PRINCE. Je n'en sais rien.

TSING-SING. Dans quels lieux habite-t-elle?

LE PRINCE. Je l'ignore!...

TSING-SING. Et où donc alors l'avez-vous vue?

TSING-SING. En songe!

AIR.

Le sommeil fermait ma paupière,
La nuit environnait mes yeux
Soudain un rayon de lumière
M'éblouit et m'ouvrit les cieux

Je vois sur un nuage
Et de pourpre et d'azur
Une céleste image
Au regard doux et pur!
Sur son épaule nue
Tombaient ses blonds cheveux,
Et de sa douce vue
Moi j'enivrais mes yeux...
Quand d'un air gracieux
Me tendant sa main blanche,
Cette fille des cieux
Près de mon lit se penche,
Disant : ami, c'est moi
Qui recevrai ta foi ;
A toi seul mes amours
Pour toujours...

Et soudain disparut cette jeune immortelle
Les nuages légers se refermaient sur elle,
Et sa voix murmurait encor... toujours... toujours!

(Regardant Tsing-Sing qui sourit.)

Ah! cela vous fait rire,
Et vous ne pouvez croire à ce rêve charmant!
Eh bien! voici qui semble encor plus étonnant!

Quand la nuit sombre
Ramène l'ombre,
Et le sommeil
Rêve pareil
Pour moi prolonge
Ce doux mensonge,
Et près de moi
Je la revoilà!

Au rendez-vous fidèle
Oui, vraiment c'est bien elle
Qui vient toutes les nuits,
Et dans l'impatience
De sa douce présence
Tous les jours je me dis :

O nuit! mon bien suprême,
O sommeil enchanteur!
Rendez-moi ce que j'aime
Rendez-moi le bonheur!

Des heures que le sort, hélas! m'a destinées,
Que ne puis-je à l'instant retrancher les journées?
Oui, je voudrais, c'est là mon seul désir,
Oui, je voudrais toujours dormir!

O nuit, mon bien suprême!
O sommeil enchanteur
Rendez-moi ce que j'aime,
Rendez-moi le bonheur!

TSING-SING. C'est fort extraordinaire...
Vous ne l'avez vue qu'en songe?...

LE PRINCE. Oui, mon ami.

TSING-SING. Et depuis ce tems, elle vous est apparue toutes les nuits?...

LE PRINCE. Sans en manquer une seule...
Tu te doutes bien que dans mes voyages j'ai consulté là-dessus tous les astrologues et les savans de la Chine et du Thibet. Les uns ont prétendu que c'était une habitante des étoiles; d'autres que c'était la fille du Grand-Mogol... une princesse charmante, qui depuis son enfance a disparu de la cour de son père, et qu'un enchanteur a transportée l'on ne sait dans quelle planète.... mais tous m'assuraient que c'était celle que je devais épouser!...

TSING-SING. Je suis de leur avis.

LE PRINCE. Mais dans quel pays.... dans quelle région la rencontrer?

TSING-SING. Je n'en sais rien.

LE PRINCE. Ni moi non plus... mais nous la trouverons... tu m'y aideras, et puisque tu ne dois plus me quitter, nous partons ensemble dès ce soir.

TSING-SING, à part. Ah! mon Dieu!
(Haut.) Cela ne vous serait pas égal demain?...

LE PRINCE. Pourquoi cela?

TSING-SING. C'est que je suis marié depuis ce matin.

LE PRINCE. Est-il possible!

TSING-SING. A la fille de Tchîn-Kao, un riche fermier.

LE PRINCE. Que ne le disais-tu?... Reste alors, c'est trop juste! (*En souriant.*) Est-elle jolie?

TSING-SING. Une petite Chinoise charmante!

LE PRINCE. Pourquoi alors ne me l'as-tu pas présentée?... Ah! mon Dieu!... quelle idée : tu dis qu'elle est charmante..... si c'était celle que j'aime et que je cherche...

TSING-SING. Laissez donc!

LE PRINCE. Pourquoi pas? partout je crois la voir, et si seulement elle lui ressemblait...

TSING-SING, à part. Il ne manquerait plus que cela... et s'il lui prend fantaisie de me l'enlever...

LE PRINCE. Qui vient là?...

SCENE VII.

LE PRINCE, TSING-SING, TAO-JIN,
sortant de la pagode.

TRIO.

TAO-JIN, voilée et s'adressant à Tsing-Sing.
Eh bien!... eh bien! cher époux!

LE PRINCE.

Que dit-elle?

C'est ta femme!

TSING-SING, vivement.

Oni vraiment!

LE PRINCE, la regardant avec curiosité.

Son épouse nouvelle!

TSING-SING, à part.

Ah! s'il pouvait me la ravir,
Qu'il me serait doux d'obéir!

ENSEMBLE.

LE PRINCE, regardant Tao-Jin.

Que sa démarche est belle!

Que de grâce et d'attrait!

Oni, tout me dit : c'est elle

Que j'adore en secret!

TSING-SING.

L'aventure est nouvelle!

Et du ciel quel bienfait,

Si ma femme était celle

Qu'il adore en secret!

TAO-JIN, à part, regardant le prince qui la regarde.

Sans le rempart fidèle

De ce voile discret,

D'une flamme nouvelle

Son cœur s'embraserait!

LE PRINCE, à Tao-Jin.

Craignez un instant à mes yeux.

Soulever ce voile envieux!

TAO-JIN.

Quoi! vous voulez?...

TSING-SING.

Eh! oui, ma bonne,

Si tôt que le prince l'ordonne

C'est votre devoir et le mien
D'obéir...

(*Tao-Jin lève son voile.*)

LE PRINCE.

O ciel!...

TSING-SING, avec curiosité.

Eh bien?...

LE PRINCE.

Eh bien.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

O surprise nouvelle!

Ce ne sont point ses traits.

Non, non, ce n'est pas celle

Qu'en secret j'adorais!

TSING-SING, tristement.

Espérance infidèle

Dont mon cœur se berçait,

Ma femme n'est pas celle

Que le prince adorait!

TAO-JIN, regardant le prince.

Où, je lui semble belle

Si mon cœur le voulait

D'une flamme nouvelle

Le sien s'embraserait!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, TCHIN-KAO, PEKI.

QUINTETTE.

TCHIN-KAO.

Pour vous, nobles seigneurs, le repas est servi!

LE PRINCE.

C'est Tchîn-Kao, le fermier!...

TCHIN-KAO.

Où, mon prince!

LE PRINCE.

Reçois mon compliment! dans toute la province

(*Lui montrant Tao-Jin.*)

Je n'ai rien vu, je crois, d'aussi joli

Que ta fille!...

TAO-JIN, s'éloignant avec indignation.

Sa fille!...

TCHIN-KAO.

Eh! mais... ce n'est pas elle!

TAO-JIN.

Sa fille!... quelle horreur!

Moi cousin de l'empereur!

LE PRINCE, à Tao-Jin.

Eh! quoi vous n'êtes pas cette beauté nouvelle

Que le seigneur Tsing-Sing ce matin épousa!

TAO-JIN.

Qu'il épousa!... qu'entends-je?

(*A Tsing-Sing.*)

Une nouvelle femme!

TSING-SING, à demi-voix.

Taisez-vous donc!... le prince est là!

TAO-JIN.

Non, je ne puis calmer le courroux qui m'enflamme,

Une cinquième!... à vous!... vous, monsieur qui déjà...

TSING-SING, de même.

Taisez-vous donc, le prince est là!

TAO-JIN, de même.

Et quelle est-elle?

TCHIN-KAO, montrant Peki qui arrive voilée.

La voilà!

TOUS.

La voilà!... la voilà!

TAO-JIN.

Verfide me le païra!

LE PRINCE, regardant tour à tour Peki et Tsing Sing.

Et m'abuser ainsi!... pauvres princes, voilà
Comme en tout tems on nous trompa!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Que sa démarche est belle,
Que de grâce et d'attrait!
Oui tout me dit: c'est elle
Que j'adore en secret!

TSING-SING.

O souffrance mortelle!
Ah! de moi c'en est fait!
Mon autre femme est celle
Qu'il adore en secret!

TAO-JIN.

Une flamme nouvelle
En secret l'occupait;
Le traître, l'infidèle
Ainsi donc nous trompait!

PEKI.

Dans ma douleur mortelle!
Hélas! si je l'osais,
D'une chance aussi belle
Ah! je profiterais!

TCHIN-KAO.

Quelle gloire nouvelle!
Quel triomphe complet
Si ma fille était celle
Que le prince adorait!

TAO-JIN, passant près de Peki et soulevant son voile.

Je connaîtrai du moins ma rivale!

TOUS.

Ah! grands dieux!

LE PRINCE, regardant Peki.

Non... non, ce n'est pas elle!

TSING-SING, à part.

Ah! je l'échappe belle.

LE PRINCE, regardant toujours Peki.

Mais d'où viennent les pleurs qui coulent de ses yeux?

TSING-SING, s'approchant.

Qu'a-t-elle donc?

PEKI.

Ah! je ne puis le dire!

TSING-SING.

A moi votre époux!

PEKI.

Non.

LE PRINCE.

Mais à moi, mon enfant!

PEKI.

Vous, monseigneur, c'est différent!

Je crois que j'oserais!

LE PRINCE.

C'est bien! qu'on se retire!

TSING-SING, avec effroi.

Qui moi?... me retirer!

TAO-JIN.

C'est bien fait!

LE PRINCE.

C'est charmant!

TAO-JIN.

Cinq femmes!... ah! cela mérite châtement!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Ah! d'une telle offense
Je veux avoir vengeance,
Et pareille inconstance
Lui portera malheur!
Oui, pour lui point de grâce,

Je ris de sa disgrâce,
On doit de tant d'audace
Punir un séducteur!

TSING-SING.

J'hésite! je balance,
Je dois obéissance
Et pourtant la prudence
Me fait craindre un malheur!
O tourment! ô disgrâce!
Que faut-il que je fasse
Pour conserver ma place,
Et garder mon honneur!

LE PRINCE.

Il hésite!... il balance!
Redoute ma puissance
Tu dois obéissance
A ton maître et seigneur!
Allons, cède la place,
Nul danger ne menace
Tant d'attraits et de grâce,
Je suis son protecteur!

PEKI.

Quelle reconnaissance!
Ah! sa seule présence
Vient calmer la souffrance
Dont gémissait mon cœur!
Du sort qui nous menace,
Oui, ma crainte s'efface,
D'avance je rends grâce
A mon doux protecteur!

TCHIN-KAO.

Il hésite!... il balance!
Ah! d'une telle offense
Sa femme aura vengeance,
Pour lui je crains malheur!
Je prévois la disgrâce
Qui déjà le menace,
Il y va de sa place
Ou bien de son honneur!

LE PRINCE, se retournant vers Tsing-Sing qui n'est pas encore parti.

Eh bien!... eh bien!

TSING-SING.

Pardon, je dois rester:

Ma charge me prescrit de ne point vous quitter!

LE PRINCE.

Hormis quand je l'ordonne!

TSING-SING, avec crainte et à demi-voix en montrant Peki.

Ce n'est pas elle!...
Au moins et je l'espère

LE PRINCE, souriant.

Eh! non en vérité!

Ne crains rien, j'aime un rêve, une vaine chimère
Et ta femme est, hélas!...

TSING-SING.

Une réalité!

(A part.)

Aussi je crains quelques nouvelles trames!

LE PRINCE.

Eh bien! m'entends-tu?...

TSING-SING.

Je m'en vas.

TAO-JIN.

Allons, venez... suivez mes pas!

TSING-SING.

Époux infortuné!... malheureux par mes femmes,
(Montrant Peki.)

Par l'une que je quitte, hélas!

(Montrant Tao-Jin qui l'entraîne.)

Et par l'autre surtout qui ne me quitte pas!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Ah ! d'une telle offense
Je veux avoir vengeance,
Et pareille inconstance
Lui portera malheur !
Oui, pour lui point de grâce,
Je ris de sa disgrâce,
On doit de tant d'audace
Punir un séducteur.

Allons, quelle lenteur !
D'où vient cet air d'humeur ?
Votre maître et seigneur
Veille sur votre honneur

TSING-SING.

J'hésite ! je balance.
Je dois obéissance,
Et pourtant la prudence
Me fait craindre un malheur !
O tourment ! ô disgrâce !
Que faut-il que je fasse
Pour conserver ma place
Et garder mon honneur !

Allons, montrons du cœur
Et de la bonne humeur.
J'obéis sans frayeur
A mon maître et seigneur !

LE PRINCE.

Il hésite ! il balance !
Redoute ma puissance
Tu dois obéissance
A ton maître et seigneur !
Allons, cède la place
Nul danger ne menace
Tant d'attraits et de grâce,
Je suis son protecteur !

Allons, quelle lenteur !
D'où vient cet air d'humeur ?
Obéis sans frayeur
A ton maître et seigneur !

PEKI.

Quelle reconnaissance !
Ah ! sa seule présence
Vient calmer la souffrance
Dont gémissait mon cœur !
Du sort qui nous menace,
Oui, la crainte s'efface,
D'avance je rends grâce
A mon doux protecteur !

Voyez quelle lenteur
Quelle mauvaise humeur,
On dirait qu'il a peur
D'un pareil protecteur !

TCHIN-KAO

Il hésite ! il balance !
Ah ! d'une telle offense
Sa femme aura vengeance !
Pour lui, je crains malheur,
Je prévois la disgrâce
Qui déjà le menace,
Il y va de sa place
Ou bien de son honneur !

Voyez quelle lenteur,
Quelle mauvaise humeur ;
On dirait qu'il a peur
D'un pareil protecteur !

Tchin-Kao rentre dans la ferme à droite du spectateur, et Tao-Jin sort en emmenant avec elle Tsing-Sing.

SCENE IX.

LE PRINCE. PEKI.

LE PRINCE. Enfin il nous laisse!.. ce n'est pas sans peine!.. Eh bien! ma belle enfant, qu'aviez-vous à me dire... parlez.

PEKI. Je n'ose plus.

LE PRINCE. D'où viennent vos chagrins? Ne venez-vous pas de faire un brillant mariage, n'avez-vous pas un époux qui a du pouvoir, de la richesse... et que sans doute vous aimez...

PEKI, *baissant les yeux*. Au contraire, monseigneur, c'est que je ne l'aime pas...

LE PRINCE, *à part, en riant*. Ah ! mon Dieu !.. (*Haut.*) Je conçois en effet qu'avec sa figure, ses soixante ans et ses quatre précédens mariages, il ne doit guère inspirer de passion... mais au moins et c'est beaucoup, vous n'en aimez pas d'autres!..

PEKI, *baissant les yeux*. Je crois que si !LE PRINCE, *gaiement*. Vraiment !

PEKI. Yanko ! un garçon de ferme de mon père, avec qui j'avais été élevée... mais il n'avait rien... que son amour... ce n'était pas assez pour mon père qui voulait une dot. Et tout à l'heure au moment de mon mariage... Le pauvre garçon...

(*Elle s'interrompt pour pleurer.*)

LE PRINCE. Eh bien ?

PEKI. Eh bien ! dans son désespoir, il a couru au cheval de bronze...

LE PRINCE. Le cheval de bronze... Qu'est-ce que cela ?

PEKI. Vous ne le savez pas... et depuis six mois dans le pays il n'est question que de lui...

LE PRINCE. Oui, mais moi qui arrive à l'instant même, et qui voyage depuis un an...

PEKI. C'est juste!.. vous n'étiez pas ici ! Eh bien ! monseigneur, apprenez donc qu'il y a six mois à peu près, on a vu tout-à-coup apparaître sur un rocher de la montagne qui est en face de notre ferme, un grand cheval de bronze... qui est venu là on ne sait comment... car personne n'aurait pu l'y apporter... et il arrivait sans doute du ciel ou de l'enfer...

LE PRINCE, *riant*. Ce n'est pas possible !

PEKI. Pas possible!..

1^{er} COUPLET.

Là-bas sur un rocher sauvage,
S'élève ce cheval d'airain !
Sur lui voilà qu'avec courage
S'élançait un jeune mandarin.
Soudain au milieu des éclairs

Il part... s'élançe dans les airs ;
 Il s'élève... s'élève encore !
 Mais où donc va-t-il?... on l'ignore !
 Gardez-vous, pauvre pèlerin,
 De monter le cheval d'airain !

2^e COUPLET.

Bientôt sur ce rocher aride
 Le coursier était revenu !
 Mais de l'écurier intrépide
 Hélas ! on n'a jamais rien su ,
 Jamais il n'a revu ces lieux !
 Perdu dans l'espace des cieux ,
 Là-haut, là-haut, sur un nuage ,
 Pour toujours peut-être il voyage...
 Gardez-vous, pauvre pèlerin,
 De monter le cheval d'airain.

3^e COUPLET.

Yanko m'aimait dès son jeune âge ,
 Jugez de son mortel chagrin,
 Quand il apprit qu'en mariage
 Me demandait un mandarin !
 Il s'est élancé d'un air fier
 Sur ce noir coursier qui fend l'air,
 Et là-bas... là-bas... dans la nue ,
 Disparaissant à notre vue...
 Tout mon bonheur a fui soudain
 Ainsi que le cheval d'airain !

LE PRINCE. Ah ! que c'est amusant !.. et que ne suis-je avec lui !..

PEKI. Y pensez-vous ?

LE PRINCE. Moi qui aime les aventures et qui allais en chercher si loin... il y en avait une ici que personne ne pouvait soupçonner... ni expliquer...

PEKI. Si vraiment... Il est venu ici de Pékin, des savans, des lettrés, des grands mandarins de l'académie impériale, qui ont fait là-dessus un rapport et une dissertation... comme quoi ils ont prouvé... qu'il y avait là un cheval de bronze !..

LE PRINCE. La belle avance !.. Et ce cheval de bronze, où est-il ?

PEKI. Il n'y est plus... puisque Yanko est monté dessus, et que tout à l'heure tous deux ont disparu... en attendant me voilà mariée, me voilà la femme d'un mandarin que je n'aime pas... et je n'ai osé le dire ni à lui, ni à mon père, qui me fait peur, et qui m'aurait battue ; mais à vous, monseigneur, qui avez l'air si bon, et qui êtes prince... si vous pouviez me démentir...

LE PRINCE. Hélas ! mon enfant, cela ne dépend pas de moi ; il y a des lois à la Chine ; il faudrait que le mandarin Tsing-Sing consent à lui-même à te répudier... et il n'y a pas l'air disposé.

PEKI. Lui qui a quatre femmes, et Yanko qui n'en a pas du tout.

LE PRINCE. Je crois qu'il lui céderait plutôt les quatre autres.

PEKI, pleurant. Ah ! mon Dieu ! mon

Dieu !.. il faudra le garder pour mari... Que je suis malheureuse !..

LE PRINCE. Allons, console-toi !

PEKI, pleurant toujours. Me consoler !... et qu'est-ce que je pourrais faire pour me consoler ?

LE PRINCE. A ton âge... il y a bien des moyens... Et puisqu'enfin celui que tu aimais a disparu... puisqu'il ne doit plus jamais revenir...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, TCHIN-KAO.

TCHIN-KAO. En voici bien d'un autre ! et nous ne nous attendions guère à celui-là...

LE PRINCE. Qu'y a-t-il donc ?

TCHIN-KAO. Le cheval de bronze est revenu...

LE PRINCE ET PEKI. O ciel !..

TCHIN-KAO. A sa place ordinaire, là-bas sur le rocher !..

PEKI. Et Yanko...

TCHIN-KAO. Avec lui !.. (*A sa fille qui fait quelques pas pour sortir.*) Eh bien ! où courez-vous ?

PEKI. Moi, mon père... c'était par curiosité... c'était pour savoir... pour l'interroger...

LE PRINCE. Ce soin-là me regarde... Je veux lui parler... qu'il vienne...

TCHIN-KAO, regardant dans la coulisse. Tenez... tenez, monseigneur, le voici.

LE PRINCE. Quel air sombre et rêveur !

TCHIN-KAO. Oui... un air comme étonné... comme hébété..

PEKI. Dam ! comme quelqu'un qui tombe des nues ! le pauvre garçon...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, YANKO, qui s'avance lentement.

YANKO, levant les yeux et apercevant Peki. Ah ! Peki !.. je vous revois !

PEKI. Oui, monsieur, et c'est bien mal de donner de pareilles inquiétudes à ses parens... à ses amis... d'où venez-vous, s'il vous plaît... et où avez-vous été courir ainsi ? répondez ?..

TCHIN-KAO. Oui, mon garçon, racontez-nous tout ce que tu as vu en route.

YANKO. Impossible, maître Tchín-Kao, cela m'est défendu...

TCHIN-KAO ET PEKI, étonnés. Défendu !..

LE PRINCE. Et moi je t'ordonne de parler... moi le fils de ton souverain...

PEKI, *bas à Yanko.* C'est le prince impérial.

YANKO, *s'inclinant.* Ah! monseigneur, pardon! mais je serais en présence de l'empereur lui-même, que je n'en dirais pas davantage....

LE PRINCE. Et pourquoi cela?...

YANKO. Parce que si je racontais un seul mot de ce qui m'est arrivé, de ce que j'ai vu... tout serait fini pour moi, je ne verrais plus Peki... je mourrais à l'instant même...

PEKI, *courant à lui et lui mettant la main sur la bouche.* Ah! tais-toi! tais-toi! ne dis rien!

LE PRINCE. Mourir!...

YANKO, *vivement.* Mourir... c'est-à-dire, pis encore....

TCHIN-KAO. Et comment cela?

PEKI, *à son père.* Voulez-vous bien ne pas l'interroger!... lui surtout qui est bavard... bavard... et qui est capable de causer malgré lui et sans le vouloir... (*Écoutez.*) Ah! mon Dieu!... quel est ce bruit?

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, TAO-JIN.

FINAL.

TAO-JIN.

Quel affront! quel outrage infâme
Est fait au sang impérial!
C'est le cortège nuptial.

(*Montrant Peki.*)

Qui du seigneur Tsing-Sing vient emmener la femme!

YANKO.

Et je le souffrirais!

TAO-JIN.

Pour l'honneur de mon rang

Je le tuerais plutôt!

YANKO et PEKI, *la regardant avec reconnaissance.*
Ah! l'excellente dame!

LE PRINCE.

C'est à moi de vous rendre (*A Tao-Jin.*)

Un époux! (*A Peki.*)
Un amant!

TAO-JIN.

Non, de me venger il me tarde,
Et c'est moi que cela regarde!

LE PRINCE.

Calmez votre ressentiment!

PEKI et YANKO.

Que j'aime son ressentiment!

TCHIN-KAO, *à part.*

Ah! quel caractère charmant!

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Qu'il craigne ma colère,
Et s'il brave mes lois,
Montrons du caractère
Pour défendre nos droits!

YANKO et PEKI.

Bien! bien! laissons-la faire;
D'avance, je le vois,
Son courroux tutélaire
Va défendre nos droits!

LE PRINCE et TCHIN-KAO.

Bien! bien! laissons-la faire;
Elle veut, je le vois,
Montrer du caractère,
Et défendre ses droits!

SCÈNE XIII.

LE PRINCE, PEKI, YANKO, TAO-JIN,
qui se retire un instant derrière eux,
TCHIN-KAO, TSING-SING, *précédé et suivi d'un riche cortège et porté eupalanquin par deux esclaves.*

TSING-SING, *descendant du palanquin et s'avançant vers Peki.*

Venez, mon heureuse compagne,
Rien ne peut s'opposer au bonheur qui m'attend!
TAO-JIN, *se montrant et se plaçant entre Peki et Tsing-Sing.*

Excepté moi, seigneur!

TSING-SING, *à part.*

O fatal incident!

C'est mon autre!... je sens que la frayeur me gâche!
TAO-JIN, *d'un ton d'autorité.*
J'ordonne que vos nœuds soient brisés à l'instant!
Par vous-même!...

TSING-SING, *montrant Peki.*

Qui? moi! que je la répudie!

TAO-JIN.

Je le veux, ou sinon! et toute votre vie,
De mon courroux craignez l'effet!

TSING-SING.

C'en est trop! et je brave à la fin sa furie!
Quoi qu'il arrive,

(*Montrant Tao-Jin.*)

Ici je la défie...

De me faire enragé plus qu'elle ne l'a fait!

ENSEMBLE.

TSING-SING.

Je brave sa colère,
Je le veux, je le dois;
J'aurai du caractère
Pour la première fois!

TAO-JIN, *stupéfaite.*

Il brave ma colère,
Il méprise mes lois;
Il a du caractère
Pour la première fois!

YANKO et PEKI.

Ah! le destin contraire
Nous trahit, je le vois;
Il a du caractère
Pour la première fois.

LE PRINCE, TCHIN-KAO et LE CHŒUR.

Oui, sa femme a beau faire,
Il méprise ses lois,
Et brave sa colère
Pour la première fois!

TSING-SING, *prenant la main de Peki.*

Oui, partons!

LE PRINCE, *s'avançant près de Tsing-Sing.*

A mes vœux serez-vous plus propice?

TSING-SING, *un peu troublé.*

Au fils de l'empereur je sais ce que je doi!

(*Se remettant et avec plus de force.*)

Si mes jours sont à lui, mes femmes sont à moi!

TOUS.

Quelle audace!... il refuse!

LE PRINCE.

Il dit vrai; c'est la loi!

Je l'invoque à mon tour.

(*A Tsing-Sing.*)

Par ton nouvel emploi,

Tu dois m'accompagner en tous lieux!

TSING-SING.

C'est justice!

LE PRINCE.

Et je t'ordonne ici de me suivre soudain
Dans un voyage où tu m'es nécessaire.

TSING-SING.

En quels lieux, monseigneur?

LE PRINCE.

Sur le cheval d'airain!

TOUS.

O ciel!

TAO-JIN, *avec joie.*

L'idée est bonne!

PEKI, *avec effroi au prince.*

Et que voulez-vous faire?

LE PRINCE.

Sur ce hardi coursier m'élançer dans les cieux!

(*A Tsing-Sing.*)

Tu m'y suivras... en croupe!

(*A Yanko.*)

On y tient deux,

N'est-il pas vrai?

YANKO.

Sans doute!

LE PRINCE.

Allons, en route!

TSING-SING.

Et si je ne veux pas!

LE PRINCE.

Tu sais ce qu'il en coûte;

Il y va de tes jours! je l'ai dit... je le veux!

ENSEMBLE.

TSING-SING, *regardant tour à tour Peki, le prince et Tao-Jin.*

Mon Dieu! que dois-je faire?

Faut-il braver sa loi?

Je tremble de colère

Encor plus que d'effroi.

LE PRINCE, YANKO, PEKI, TAO-JIN, TCHIN-KAO
ET LE CHŒUR, *regardant Tsing-Sing en riant.*

Il ne sait plus que faire;

Il tremble, je le vois!

La peur et la colère

Le troublent à la fois!

TSING-SING, *au prince.*

Exemptez-moi d'un voyage fatal;

Je vais en palanquin, mais jamais à cheval.

TAO-JIN, *d'un air triomphant et montrant Peki.*

Alors... cédez!

TSING-SING, *avec colère.*

Jamais!

LE PRINCE, *aux gens de sa suite et montrant Tsing-Sing.*

Préparez son supplice!

TSING-SING.

Non... non... des deux côtés s'il faut que je périsse,
e n'icux, puisqu'ici le choix m'est réservé,
lus noble et le plus élevé!

TOUS.

Il va partir!

TSING-SING.

J'en tremble au fond de l'âme.

TAO-JIN, *avec joie.*

Il va partir!

TSING-SING, *regardant Tao-Jin.*

Mais du moins à ma femme

Je n'aurai pas cédé... c'est tout ce que je veux.

LE PRINCE.

Allons! partons, écuyer valeureux!

ENSEMBLE.

LE PRINCE et TAO-JIN.

Dans le sein des nuages,

Au milieu des orages,

Partons, partons } tous deux!

Partez, partez } nous } appele,

La gloire { vous } appelle,

Et la mort même est belle

A qui s'élève aux cieux!

TSING-SING.

Dans le sein des nuages,

Au milieu des orages,

Je fermerai les yeux!

Mon courage chancelle,

Et dans ma peur mortelle,

J'implore en vain les cieux!

PEKI et YANKO, *regardant le prince.*

Dans le sein des nuages,

Au milieu des orages,

Protégez-le, grands dieux!

Et l'amitié fidèle

Qui vers nous le rappelle

Pour lui fera des vœux!

TCHIN-KAO et LE CHŒUR.

Dans le sein des nuages,

Au milieu des orages,

Ah! je tremble pour eux!

La gloire les appelle,

Et la mort même est belle

A qui s'élève aux cieux!

PEKI, *au prince.*

Restez!... restez!... pour vous je tremble, monseigneur!

TSING-SING, *à Tao-Jin.*

Et pour moi vous n'avez pas peur,

Epouse impassible et cruelle!

TAO-JIN.

Non, vraiment, car pour vous mon amour est si fort

Que j'aime mieux vous savoir mort

Que de vous savoir infidèle!

TSING-SING.

C'est aussi par trop me chérir!

LE PRINCE.

Allons!... allons!... il faut partir!

LE PRINCE et TAO-JIN.

Dans le sein des nuages,

Au milieu des orages,

Partons, partons } tous deux! etc.

Partez, partez } nous } appelle,

TSING-SING.

Dans le sein des nuages,

Au milieu des orages,
Je fermerai les yeux ! etc.

PEKI et YANKO.

Dans le sein des nuages,
Au milieu des orages,
Protégez-le, grands dieux ! etc.

TCHIN-KAO et LE CHŒUR.

Dans le sein des nuages,

Au milieu des orages,
Ah ! je tremble pour eux ! etc.

(Le prince entraîne par le fond Tsing-Sing, qui résiste et finit par le suivre. Pendant que Tao-Jin, Tchîn-Kao, Peki, Yanko et le chœur, différemment groupés, les suivent des yeux, la toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre de la ferme de Tchîn-Kao. Portes à droite et à gauche. Au fond, au milieu du théâtre, une grande croisée qui donne sur la campagne.

SCENE PREMIÈRE.

TCHIN-KAO, près d'une table à droite,
prenant du thé.

AIR.

TCHIN-KAO.

Mon noble gendre a donc quitté la terre !
Ma fille est libre et rentre sous ma loi,
Que béni soit l'instant où tu reçus le jour !
Mais déjà maint amant se dispute sa foi !
Quel doux embarras pour un père !
Ma fille, vrai trésor de jeunesse et d'amour !
Que béni soit l'instant où tu reçus le jour !
Dans ce village obscur où s'écoulaient ma vie,
La haine et les chagrins m'accablaient tour à tour ;
On m'aime, on me chérit et l'on me fait la cour.
Ma fille, vrai trésor, etc.

Mais de nos lois suivant le sage privilège,
Voilà deux prétendants, qui dans leur tendre ardeur,
A ma fille ont offert leur cœur,
A moi leur dot, et laquelle prendrai-je ?

Je suis bon père, aussi je doi
Choisir ici comme pour moi.
Mais de quel gendre dans ce jour
Faut-il donc couronner l'amour ?
L'un possède quelques vertus
Et beaucoup d'écus ;
Mais l'autre, c'est embarrassant
En possède autant.

Comment se décider entre eux
Moi qui les estime tous deux !

Je suis bon père, etc., etc.

SCENE II.

TCHIN-KAO, PEKI.

TCHIN-KAO, à Peki, qui entre et regarde
par la croisée du fond. Eh bien ! tu ne vois
rien ?

PEKI. Non, mon père... voilà bien en
face de notre ferme le rocher de granit où
se place d'ordinaire le cheval de bronze...
mais il n'y est plus.

TCHIN-KAO. Et là haut.. là haut, tu ne
le vois pas revenir ?

PEKI. Non, vraiment ! Pauvre prince !
TCHIN-KAO. Et mon gendre !... (Buvant.)
je crois bien que c'est fini... et qu'on n'en
aura plus de nouvelles.

PEKI. Est-ce terrible, à son âge !... si
aimable et si gentil !

TCHIN-KAO. Mon gendre !...

PEKI. Non, le prince !

TCHIN-KAO. C'est sa faute !... Ils sont
tous comme ça... l'ambition, le désir de
s'élever... En attendant, ma fille, il paraît
que te voilà veuve...

PEKI. Oui, mon père !...

TCHIN-KAO. Ne te désole pas.... que
veux-tu, mon enfant, nous sommes tous
mortels.... les mandarins comme les
autres.

PEKI. Oui, mon père...

TCHIN-KAO. Il faut se dire qu'il était
bien vieux et bien laid...

PEKI. Et quand il a fallu l'épouser...
vous me disiez qu'il était si bien... vous
lui trouviez tant de bonnes qualités.

TCHIN-KAO. Il en avait de son vivant...
Cette dot qu'il m'avait donnée en t'épou-
sant... toi, ma fille unique... car je n'ai
qu'une fille... et c'est ce qui me désole...
j'aurais voulu en avoir une douzaine,
tant mes enfans me sont chers...

PEKI. Mon bon père...

TCHIN-KAO. Et tu seras satisfaite, je
crois, du nouveau choix que j'ai fait...

PEKI, étonnée. Comment, un nouveau
choix !

TCHIN-KAO. Le seigneur Kaout-Chang,
un riche fabricant de porcelaine.

PEKI. Qu'est-ce que vous dites là ?

TCHIN-KAO. C'est ce soir qu'il doit venir
avec quelques amis... ainsi prépare-nous à
souper.

PEKI. Mais ça n'a pas de nom... ce n'est
pas possible... sans me consulter... le jour
même de mon veuvage....

TCHIN-KAO. Dis donc de tes noces... Ne devais-tu pas te marier aujourd'hui?...

PEKI. Sans doute...

TCHIN-KAO. Eh bien! tu te maries toujours... Rien n'est changé... que le mari...

PEKI. Mais celui-là a soixante-et-dix ans....

TCHIN-KAO. Je n'aime pas les gendres trop jeunes...

PEKI. Eh bien! moi... je ne pense pas comme vous... j'ai d'autres idées... et si je me marie, si j'épouse quelqu'un, ce sera Yanko...

TCHIN-KAO. Yanko... un garçon de ferme! qui a tous les défauts...

PEKI. Lesquels?...

TCHING-KAO. Qui a dix-huit ans... qui n'a rien.

PEKI. Je l'aime ainsi... Je suis maîtresse de ma main... je suis veuve...

TCHIN-KAO. Et moi, je vous ordonne...

PEKI. Je n'ai plus d'ordres à recevoir... car, grâce au ciel, je suis libre...

TCHIN-KAO. Ça n'est pas vrai... et je ferai ton bonheur malgré toi... voilà comme je suis... Je vais trouver mon nouveau gendre, pour toucher ta nouvelle dot, et je reviens avec lui... Songe à ce que je t'ai dit, et surtout au souper...

PEKI. Mais, mon père!...

TCHIN-KAO *fait un geste de colère, et lève la main pour la frapper. Elle s'incline devant lui.* A la bonne heure! voilà comme je t'aime!...

(Il sort et ferme les rideaux de la croisée du fond.)

SCENE III.

PEKI.

PEKI. Est-ce terrible, une tendresse paternelle comme celle-là! C'est qu'il le ferait ainsi qu'il le dit... Ce pauvre prince qui est si aimable n'est plus là pour nous protéger, et, sans s'inquiéter de mon consentement, mon père serait capable de me marier encore comme la première fois.. Oh! non pas... et nous verrons!... parce qu'une veuve a une expérience que n'a pas une demoiselle; car... ces pauvres filles...

1^{er} COUPLET.

Quand on est fille,
Hélas! qu'il faut donc souffrir!

Dans sa famille
Il faut toujours obéir,
Sitôt chez nous qu'à bavarder
On voudrait se hasarder,
Mon père dit en courroux :

Taisez-vous.

Les parens, toujours exigeans,
Ne veulent en aucun tems
Laisser parler leurs enfans;

Mais quand on a son mari,
Ce n'est plus ça, Dieu merci!
Attentif et complaisant,
Il écoute galamment;

Quand on est femme
On parle et je parlerai,
Sans que réclame
Yanko, que je charmerai.
Car Yanko n'a pas un défaut,
Loin de commander tout haut,
Il ne dit jamais un mot;
Oui, Yanko n'a pas un défaut,
Loin de commander tout haut
Il m'obéirait plutôt.
Voilà l'époux qu'il me faut.

2^e COUPLET.

Quand on est fille
Il faut au fond de son cœur,
De sa famille,
Hélas! supporter l'humeur.
Je sais que mon père a bon cœur,
Mais dès qu'il entre en fureur
Gare à qui tombe sondain
Sous sa main;

Et contre moi, sa seule enfant,
Il s'emporte à chaque instant
Et me bat même souvent;
Mais quand on a son mari
Ce n'est plus ça, Dieu merci!
Yanko, je le dis tout bas,
Yanko ne me battrait pas.

Quand on est femme
On est seule à commander,
Devant madame
Yanko va toujours céder,
Car Yanko n'a pas un défaut,
Lorsqu'on lui dit un seul mot
Son cœur s'apaise aussitôt;
Oui, Yanko n'a pas un défaut,
Loin de me battre, en un mot,
Moi je le battrais plutôt;
C'est là l'époux qu'il me faut.

(Regardant à droite.)

C'est lui!... C'est étonnant comme il a l'air triste depuis son voyage en l'air!

SCÈNE IV.

PEKI, YANKO.

YANKO. Ah! c'est vous, madame.

PEKI. Madame!... pourquoi me donne-tu ce nom-là?

YANKO. Parce qu'il ne peut pas vous échapper... (Regardant en l'air.) D'abord un mari qui, à chaque instant, peut nous tomber sur la tête, et puis, comme si ce n'était pas encore assez, votre père vient d'annoncer à toute la maison qu'il attendait un nouveau gendre...

PEKI. Qu'importe, si je refuse?

YANKO. Vous n'oserez pas!... vous aurez peur... et vous ferez comme la première fois, vous oublierez Yanko.

PEKI. Et si j'ai un moyen infailible d'empêcher ce mariage...

YANKO. Lequel?

PEKI. D'en épouser un autre... sur-le-champ... et sans en rien dire à mon père...

YANKO. O ciel!

PEKI. Est-ce là un bon moyen?

YANKO. C'est selon... selon la personne que vous choisiriez!

PEKI. Dam!... c'est pour cela que je te lemande conseil!...

YANKO. Eh bien! mamzelle, qui prendrez-vous pour mari?

PEKI. Toi! si tu veux.

YANKO, avec joie. Ah! ce n'est pas possible!... vous n'oseriez jamais!

PEKI, tendrement. J'oserai... je le jure... (Vivement.) Et pour quoi pas? si tu m'aimes.

YANKO, vivement. Oh! toujours!

PEKI. Si tu m'es resté fidèle, si tu n'as rien à te reprocher...

YANKO, secouant la tête. Oh! pour ce qui est de ça... il est possible qu'il y ait bien des choses à dire...

PEKI, d'un air de reproche. Comment, monsieur, ici, dans ce village?

YANKO. Oh! non, jamais... et si j'y étais toujours resté...

PEKI. Mais vous n'en êtes sorti qu'une fois... c'est donc quand vous êtes parti sur ce cheval de bronze? Voyez-vous comme c'est dangereux les voyages?... Et où avez-vous été? qu'est-ce qu'il vous est arrivé?... je veux tout savoir.

YANKO. Ecoutez, mademoiselle Peki, si vous l'exigez... je vous le dirai, parce qu'avant tout je dois vous obéir... mais si je parle, ce sera mon dernier jour, et nous serons séparés à jamais.

PEKI. Ah! mon Dieu!

YANKO. Après tout... c'est justice!... je l'ai mérité, je dois être puni... et pourvu que vous me regrettiez quelquefois... je vais vous dire...

PEKI. Non, monsieur, non... je ne veux rien apprendre... quoique j'en aie bien grande envie, et à cause de votre repentir et du chagrin où je vous vois... je vous pardonnerais peut-être si je savais seulement jusqu'à quel point vous avez été coupable...

YANKO. Vous savez bien que je ne peux rien dire... et il faut pardonner de confiance...

PEKI. C'est terrible, un secret comme celui-là... Allons, monsieur, puisqu'il le faut, je pardonne (vivement), à condition que cela ne vous arrive plus.

YANKO, regardant en l'air. Oh! non... il n'y a plus moyen.

PEKI. C'est rassurant!...

YANKO. Non, ce n'est pas cela que je veux dire...

PEKI. Eh bien! monsieur, écoutez-moi: ce soir même, pendant le souper que mon père donne à son gendre, et auquel les femmes n'assistent pas... je sortirai sans bruit par la porte du jardin où tu m'attendras!

YANKO. Et où irons-nous? qui protégera notre fuite?

PEKI. Ne t'inquiète donc pas, une grande dame qui veille sur nous... ma collègue! l'autre femme du seigneur Tsing-Sing.

YANKO. Elle qui est si méchante!

PEKI. Elle ne l'est qu'a vec son mari, les grandes dames sont comme cela... Tais-toi, la voici!

.....

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, TAO-JIN.

TAO-JIN, entrant sur la pointe des pieds. A merveille!... je m'attendais à vous rencontrer ensemble.

YANKO, à Peki. Vous lui avez donc tout raconté!

PEKI, de même. Eh! mon Dieu oui! quand on a le même mari, on se trouve liée tout de suite.

TAO-JIN, avec sentiment. Et puis quand le malheur vous rassemble! quand tuotes deux et le même jour on est veuve... (D'un air indifférent.) Car décidément je ne crois pas qu'il revienne de si loin... mais enfin, si cela arrivait, je ne veux pas qu'il vous retrouve ici.

PEKI. Non, madame.

TAO-JIN. Pour que personne ne puisse vous reconnaître ni savoir ce que vous êtes devenue, vous vous procurerez d'ici à ce soir des habillemens d'homme...

YANKO. Je m'en charge!

TAO-JIN. Puis, à la nuit close, vous trouverez à la porte du jardin mes gens et mon palanquin, qui vous transporteront au pied de la montagne d'Or, dans un palais qui m'appartient, où un bonze à qui vous remettrez ces tablettes vous mariera sur-le-champ.

PEKI. Quel bonheur!... et vous, madame?

TAO-JIN. Je retourne dès demain à Pékin, près de quelques amis, pour y passer le tems de mon deuil. (gaiment.) C'est bien triste... mais enfin il faut se faire une raison...

PEKI. C'est ce que je me dis... et quant à la colère de mon père... une fois le mariage fait...

YANKO. Je n'aurai plus peur de lui!

(On entend Tehin-Kao appeler en dehors :)
Yanko !
YANKO, effrayé. Ah ! mon Dieu ! il appelle !

TAO-JIN. Adieu, mes enfans, à ce soir !
Peki sort par la gauche et Yanko par la droite.)

SCENE V.

TAO-JIN, seule.

RÉCITATIF.

Ah ! pour un jeune cœur, triste et cruelle épreuve,
Quels tourmens que ceux d'une veuve !
Le désespoir dans l'ame et les pleurs dans les yeux,
Plus de bal, plus de fête, ah ! son sort est affreux !...

(Souriant.)

Et pourtant libre enfin d'un joug que l'on abhorre,
On peut déjà penser à celui qu'on adore,
On peut rêver d'avance un plus heureux lien,
Et puis le deuil me va si bien.

O tourmens du veuvage,
Je saurai vous subir,
Et j'aurai le courage
De ne pas en mourir.

Allons, prenons patience,
Et les amours
Vont bientôt par leur présence
Charmer mes jours.

O vous que toute ma vie
J'ai révérez,
Plaisirs et coquetteries
Vous reviendrez.

Je vous revois, beaux jours que je pleurais !
Par vous les fleurs succèdent aux cyprès.
Adieu vous dis et chagrins et regrets,
Les jours de deuil sont passés pour jamais.

SCENE VI.

TAO-JIN, TSING-SING.

(Pendant la ritournelle de l'air précédent, les rideaux de la croisée du fond se déchirent.— On aperçoit en dehors le cheval de bronze sur le rocher de granit qui touche à la fenêtre.— Tsing-Sing, qui vient de descendre de cheval, s'avance en chancelant comme un homme encore tout étourdi.)

TOA-JIN, se retournant et l'apercevant.

O ciel ! en croirais-je mes yeux ?
C'est lui !... c'est mon mari de retour en ces lieux !

DUO.

TSING-SING, à part et s'avançant au bord du théâtre pendant que Tao-Jin remonte vers le fond.

Ah ! quel voyage téméraire,
Dans les airs prendre ainsi son vol !
Je respire !... je suis sur terre
Enfin j'ai donc touché le sol !...

Près d'une beauté que j'adore
En ces lieux où l'amour m'attend

(Se frottant les mains.)

Je vais...

(Se retournant et apercevant Tao-Jin, à part.)

Allons, c'est l'autre encore

Je la revois pour mon tourment !

TAO-JIN.

Quoi ! c'est vous, seigneur !

TSING-SING, haut.

Oui, madame !

Moi qui pour vous descends des cieux !

TAO-JIN.

Et le prince ?...

TSING-SING.

Calmez votre ame,

Il est resté...

TAO-JIN.

Pourquoi !...

(Voyant qu'il garde le silence)

Parlez donc !... je le veux !

Comment, vous gardez le silence !

Répondez-moi !

TSING-SING.

Je ne le peux !

TAO-JIN.

D'où vient donc cette défiance ?

TSING-SING.

Je dois me taire et je le veux,
Parler serait trop dangereux !

TAO-JIN, le cajolant.

Vous avez donc dans ce voyage
Vu des objets bien merveilleux !

TSING-SING

Sans doute !

TAO-JIN, de même.

Et vous pourriez, je gage,
M'en faire un récit curieux !

TSING-SING.

Certainement !

TAO-JIN, de même.

D'avance moi j'admire
C'est donc bien beau !... bien somptueux !

TSING-SING, s'oubliant.

Je crois bien !... car d'abord...

(S'arrêtant.)

Mais je ne veux rien dire
Non... non... je ne veux rien dire !

ENSEMBLE.

TAO-JIN, l' suppliaut.

Ah ! mon mari,

Mon petit mari,

Si vous voulez que je vous aime,

Parlez, parlez à l'instant même.

Et de moi vous serez chéri !

TAO-JIN.

TSING-SING.

Vous parlerez.

Je ne dis mot.

Et pourquoi donc ?

C'est qu'il le faut

Vous me direz...

Parlez plus bas !

Oui, je le veux,

Je ne veux pas !

(Avec colère.)

Ah ! je perds patience

Avec un tel époux,

Gardez donc le silence,

Je ne veux rien de vous !

TSING-SING, avec humeur.

Ah ! je perds patience
Ma femme, taisez-vous !
Oui, gardez le silence
Ou craignez mon courroux !

TSING-SING, après un instant de silence.

Ah ! quel doux ménage est le nôtre !
En descendant du ciel, se trouver en enfer !
(Regardant autour de lui.)
Si du moins j'apercevais l'autre !

TAO-JIN, avec ironie.

Cette jeune beauté dont l'aspect vous est cher !
(Se rapprochant de lui et prenant un air de douceur.)

Eh bien ! donc, vous allez connaître
Si je suis bonne et si je vous aimais !
De l'épouser demain je vous laisse le maître !

TSING-SING, avec joie.

Vraiment !... ma chère femme !!

TAO-JIN.

Voici la clause que j'y mets !

TSING-SING, avec chaleur.

Je m'y soumetts ! d'avance, je l'atteste !

TAO-JIN, d'un air calin.

C'est de m'apprendre les secrets
Que vous avez surpris là-haut !...

TSING-SING.

Un sort funeste

M'en empêche !

TAO-JIN.

Comment cela ?

TSING-SING.

D'y penser j'en frémis déjà !
Si j'osais révéler ce terrible mystère !
Si je le trahissais par un mot... un seul mot,
Prononcé par hasard et même involontaire,
Vous verriez votre époux se changer en magot !

TAO-JIN, joignant les mains.

En magot !!

TSING-SING.

En statue ou de bois ou de pierre !

TAO-JIN, de même.

En magot !!

TSING-SING.

Si j'osais révéler ce mystère !

ENSEMBLE.

TAO-JIN, d'un air caressant.

Ah ! mon mari !
Mon petit mari !
Si vous voulez que je vous aime,
Parlez ! parlez à l'instant même,
Et de moi vous serez chéri !

TAO-JIN.

Vous parlerez,
Mais cependant...
Si je le veux,
Moi je le veux !

(Avec colère.)

Ah ! je perds patience
Avec un tel époux !
Gardez donc le silence
Je ne veux rien de vous

TSING-SING.

Je ne dis mot !
Non, il le faut.
Parlez plus bas !
Je ne veux pas !

TSING-SING, avec colère.

Ah ! je perds patience !
Ma femme, taisez-vous !
Oui, gardez le silence
Ou craignez mon courroux !

(A la fin de cet ensemble, Tsing-sing impatient va se jeter dans le fauteuil à gauche.)

TSING-SING. Qu'il ne soit plus question de cela... et puisqu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison, je ne vous répondrai plus !

TAO-JIN. Eh bien ! plus qu'un mot !... (S'approchant de lui.) Quoi ! vraiment, si, malgré vous et sans le vouloir, ce secret-là vous échappait, vous seriez changé à l'instant même en statue de bois...

TSING-SING. Oui !

TAO-JIN. En magot !

TSING-SING. Oui !

TAO-JIN. Serait-il comme les autres peint et colorié ?

TSING-SING, avec colère et se rejetant dans le fauteuil. C'en est trop !.. et quoi que vous me demandiez, quoi que vous puissiez me dire maintenant, je n'ouvrirai plus la bouche !

TAO-JIN, près du fauteuil. C'est ce que nous verrons ; et pour commencer, je ne consens plus à votre nouveau mariage... (Geste d'impatience de Tsing-Sing, qui veut parler et qui s'arrête.) Je ne vous quitterai plus... (Même jeu.) Je ne vous laisserai pas seul un instant avec votre nouvelle femme... (Même jeu.) Et bien plus, je la ferai disparaître de vos yeux !

TSING-SING, éclatant et se levant. Vous oseriez !...

TAO-JIN. Je savais bien que je vous ferais parler.... Adieu, adieu ! (A part.) Courons tout préparer pour le départ de Peki.

(Elle sort.)

SCENE VII.

TSING-SING, seul.

TSING-SING, se rejetant dans le fauteuil. Elle ne sait qu'inventer pour me faire enrager ! Dans ce moment surtout où je n'ai pas même la force de me mettre en colère... car je tombe de faim, de sommeil et de fatigue... Quand on a passé la journée à cheval... non pas que la route soit mauvaise... (Commençant à s'endormir.) Mais elle est longue... et ce maudit cheval était si dur...

surtout en allant, où nous étions deux...
et puis, arrivé là-bas, c'était bien autre
chose...

(Il s'endort tout-à-fait.)

SCÈNE VIII.

TSING-SING, *endormi sur le fauteuil à gauche*; TCHIN-KAO ET PEKI, *entrant par la gauche derrière lui*.

TCHIN-KAO. Oui, mon enfant, tous mes convives et mon nouveau gendre seront ici dans un instant...

PEKI, *regardant vers le fond*. Ah! grand Dieu!

TCHIN-KAO, *à Peki*. Qu'as-tu donc?

PEKI. Le cheval de bronze qui est de retour... (*Montrant Tsing-Sing.*) Et lui aussi!

TCHIN-KAO. Le mandarin!

PEKI. Je crois qu'il dort...

TCHIN-KAO. Qui diable le ramène? Il y a des gens qui ne peuvent rester nulle part!

PEKI, *à part*. Et Yanko qui va venir ici au rendez-vous!

TCHIN-KAO. Et mon second gendre qui va arriver... je n'en serai pas quitte pour une double bastonnade.

PEKI. Ce que c'est aussi que de vous presser...

TCHIN-KAO. Ne te fâche pas... je cours retirer ma parole, et prier Caout-Chang d'attendre... ce qui ne doit pas être bien long... (*Se frappant la tête.*) Ah! mon Dieu!... et tous mes autres convives que je n'aurai jamais le tems de décommander... Pourquoi les aurais-je invités?...

PEKI. Oui, pourquoi?

TCHIN-KAO. Pour le retour de celui-ci.... ce sera toujours pour fêter un gendre... Je reviens avec eux et tous les musiciens du pays... (*Montrant Tsing-Sing.*) Une surprise que je lui réserve... une aubade, une sérénade... en son honneur.... Je crois que cela fera bien, et qu'il y sera sensible...

TSING-SING, *dormant*. Ma femme!...

TCHIN-KAO. Il t'appelle!...

PEKI. Eh non! c'est l'autre!

TSING-SING, *de même*. Peki!...

TCHIN-KAO. Tu vois bien!...

PEKI. Non... il dort toujours.

TCHIN-KAO, *sortant sur la pointe du pied par la porte du fond*. Adieu!... Reste là!

SCÈNE IX.

TSING-SING, *toujours endormi*; PEKI, *puis YANKO sortant de la porte à droite*.

TRIO.

TSING-SING, *révânt tout haut*.
Ma femme... ma femme... à souper...
....Il vaut mieux être en son ménage...
Que d'être encore à galoper.
A cheval sur un nuage!

PEKI.

Il rêve en dormant!

(*Se retournant et apercevant Yanko qui vient d'entrer, tenant un paquet à la main.*)

Ah! grands dieux!

Yanko qui revient en ces lieux!

YANKO, *apercevant Tsing-Sing*.

Que vois-je?

(*Il laisse tomber sur une chaise le paquet qu'il tenait.*)

C'est lui!

PEKI.

Du silence.

YANKO, *stupéfait*.

Comment, le voilà de retour!

PEKI.

Hélas! oui!

YANKO.

Sa seule présence

Détruit tous mes rêves d'amour!

ENSEMBLE.

TSING-SING, *révânt*.

L'amour m'attend... douce espérance,
Enfin me voilà de retour!

PEKI ET YANKO.

Pour nous, sa funeste présence
Détruit tous nos rêves d'amour.

TSING-SING, *révânt*.

Allez, esclaves, qu'on prépare....
Notre appartement nuptial!

YANKO.

Qui moi, souffrir qu'on nous sépare;
Plutôt immoler ce rival!

PEKI, *à voix basse*.

Écoute-moi!

Je ne puis à présent m'éloigner avec toi,
Mais je partirai seule, et j'irai sans effroi
Aux pieds de l'empereur implorer sa justice,
Pour rompre cet hymen et dégager ma foi!

YANKO.

Tu l'oserais!

PEKI.

Le ciel propice

Protégera ma fuite, et veillera sur moi!

TSING-SING, *révânt*

A souper, ma femme... ma femme...

PEKI.

Ah! la frayeur glace mon ame!

ENSEMBLE.

Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari,
J'ai peur qu'il ne s'éveille ici!

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari.

Tu vois bien qu'il est endormi!

TSING-SING, *révânt*

Ah! quel bonheur pour un mari,

De reposer enfin chez lui!

YANKO.

Je pars... mais que j'entende encore
Un mot, un dernier mot d'amour!

PEKI.

Yanko, c'est moi qui vous implore,
Eloignez-vous de ce séjour!

YANKO.

Quoi! te quitter à l'instant même...

PEKI.

Eh bien! tu le sais, oui, je t'aime!...
Je t'aime!...

Mais....

Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari,
Je crains qu'il ne te voie ici.

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari,
Tu vois bien qu'il est endormi!

TSING-SING, rêvant.

Ah! quel bonheur pour un mari,
De se trouver enfin chez lui!

PEKI, à Yanko.

Partez... partez... je vous supplie...

YANKO, avec chaleur.

Vous perdre, c'est perdre la vie!

PEKI, lui imposant silence.

Pas si haut!... il me fait trembler!

YANKO, baissant la voix.

Eh bien! je me tais.... mais par grâce,
Un seul baiser!...

PEKI.

Ah! quelle audace!

Le bruit pourrait le réveiller.

Non... non... je défends qu'on m'embrasse!

YANKO.

Il le faut... ou je reste ici!

PEKI.

Alors, dépêchez-vous, de grâce..

(Yanko l'embrasse.)

ENSEMBLE.

PEKI.

Va-t'en! va-t'en! c'est mon mari!
Je crains qu'il ne te voie ici!

YANKO.

Ah! ne crains rien de ton mari!
Tu vois bien qu'il est endormi.

TSING-SING.

Ah! quel bonheur pour un mari
De se trouver enfin chez lui!

SCENE X.

TSING-SING, endormi, PEKI, prenant
le paquet apporté par Yanko.

PEKI.

Dépêchons-nous de partir!... prenons vite
Ces habits d'homme et ce déguisement

Qui doivent assurer ma fuite!
(Elle va pour sortir par la porte à gauche.)

TSING-SING, rêvant tout haut.

Les beaux jardins!

PEKI, revenant près de lui.

Que dit-il?

TSING-SING.

C'est charmant!

Voyez-vous pas ce palais magnifique...

PEKI.

Écoutez bien!...

TSING-SING, rêvant.

Ce bracelet magique...

PEKI.

Un bracelet magique!...

TSING-SING, rêvant.

Il faut s'en emparer!.

O voluptés!... qui viennent m'enivrer!

PEKI.

Si j'é pouvais savoir!...

TSING-SING, rêvant.

Oh! oui, belle princesse,

Je me tairai, vous avez ma promesse,
Et j'ai trop peur... non, je ne dirai pas!

(Sa voix s'est affaiblie peu à peu et il continue.)
PEKI, à genoux près du fauteuil et prêtant tous
jours l'oreille.

Il parle encore... il parle bas!...

Écoutez bien... (Elle écoute.)

Ciel!... (Écoutant encore.)

O surprise extrême!...

Quoi! c'est là que Yanko... que le prince lui-
même...

(Avec joie.)

Ce secret qu'il cachait à mes vœux empressés,
Il vient de le trahir malgré lui... je le sais!

Ah! quel bonheur! je le sais!... je le sais!...

(Regardant par la porte du fond.)

C'est mon père!... partons!

(Elle sort par la porte à droite.)

SCENE XI.

TSING-SING, sur le fauteuil à gauche;
TCHIN-KAO, paraissant à la porte du
fond; SES AMIS, ET PLUSIEURS MUSICIENS
portant des instrumens de musique chinois.

TCHIN-KAO, au fond.

En bon ordre avancez!

(Regardant Tsing-Sing.)

Il dort encore!... tant mieux!

(Aux musiciens et aux chanteurs qu'il a dispo-
sés derrière Tsing-Sing, autour du fauteuil.)

Etes-vous tous placés?

Qu'une aimable harmonie arrive à son oreille!

Et par un bruit flatteur doucement le réveille!

(Tenant à la main le bâton de mesure.)

C'est bien!... c'est bien!... commencez!

TCHIN-KAO, LE CHŒUR ET LES MUSICIENS, com-
mençant piano.

Miroir d'esprit et de science,

O vous que nous admirons tous!

Éveillez-vous!

Astre de gloire et de puissance,

Dont le soleil serait jaloux,

Éveillez-vous!

Pour adorer votre excellence,

Nous venons tous à vos genoux;

Éveillez-vous!

Grand mandarin, éveillez-vous!

TCHIN-KAO.

C'est étonnant!... il dort encore!

Chantons, amis, un peu plus fort!

CHŒUR, reprenant et allant toujours crescendo

Miroir d'esprit et de science,

O vous que nous admirons tous,

Éveillez-vous!

TCHIN-KAO.

Plus fort! plus fort!

Encor

Un peu plus fort!

LE CHŒUR, augmentant toujours de bruit.

Astre de gloire et de puissance,

Dont le soleil serait jaloux.

Eveillez-vous !

TCHIN-KAO.

Plus fort ! plus fort !

Encor

Plus fort !

LE CŒUR, *augmentant toujours.*

Pour adorer votre excellence,

Nous venons tous à vos genoux ;

Eveillez-vous !

TCHIN-KAO.

Plus fort ! plus fort !

Encor

Plus fort !

TOUS, *avec tout le déploiement de l'orchestre.*

Ah ! c'est inconcevable !

C'est à faire trembler.

Quoi ! ce bruit effroyable

Ne peut le réveiller !

.....

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, YANKO, *arrivant tout effrayé de la porte à droite.*

YANKO.

Ah ! quel bruit ! quel vacarme affreux !

J'accours tremblant !... est-ce la foudre

Qui vient de tomber en ces lieux !

TCHIN-KAO.

C'est mon gendre qui dort et ne peut se résoudre
A s'éveiller !

YANKO.

Pas possible !

TCHIN-KAO.

Il est sûr

Qu'il a le sommeil un peu dur !

Car nous avons mis en usage

Toute la musique à tapage

Que la Chine peut employer.

Il nous faudrait pour l'éveiller

Des musiciens de l'Europe !

(S'approchant de Tsing-Sing et le prenant respectueusement par le bras.)

Allons, mon gendre !...

(Avec effroi.)

O ciel ! je sens là sous mes doigts

Ses membres que durcit une épaisse enveloppe !

Ce n'est plus de la chair !...

(Le tâtant.)

C'est du marbre ou du bois !

(Lui frappant sur la tête avec le bâton de mesure qu'il tient à la main.)

Ce front savant n'est plus qu'une tête de bois !

TOUS.

O miracle ! ô prodige !

Je tremble de frayer !

Et tout mon sang se fige

D'épouvante et d'horreur !

TCHIN-KAO.

Quoi ! ce grand mandarin n'est plus qu'une statue !

D'où peut venir un pareil changement ?

YANKO, *riant.*

J'y suis... et de moi seul la cause en est connue.

(Se jetant en riant dans le fauteuil à droite.)

Je n'ai plus de rival !... ah ! ah ! ah ! c'est charmant !

TCHIN-KAO, *à Yanko.*

Tu sais donc...

YANKO, *riant toujours.*

Ah ! ah ! ah !

TCHIN-KAO.

D'où vient cet accident ?

YANKO, *riant.*

Rien n'est plus simple... et ce voyage

Il aura parlé, je le gage...

Il aura dit...

(Voyant tous les assistants qui se groupent autour de son fauteuil et l'écoutent.)

Sont-ils donc curieux !

(Tchin-Kao les éloigne et revient se baisser près du fauteuil de Yanko.)

YANKO, *riant toujours.*

Il aura dit...

TCHIN-KAO.

Quoi donc ?

(Écouteant Yanko qui lui parle bas à l'oreille.)

Vraiment !

(Écouteant toujours.)

C'est merveilleux.

Et puis... achève..

(Regardant Yanko, qui tout-à-coup reste immobile et dans la position où il était en parlant.)

Eh ! bien !... le voilà qui s'endort !

(L'appelant.)

Yanko ! Yanko !

TOUS, *l'appelant aussi.*

Yanko ! Yanko !

TCHIN-KAO.

Plus fort

Plus fort !

Plus fort !

Encor

Plus fort !

TOUS.

Ah ! c'est inconcevable !

C'est à faire trembler !

Quoi ! ce bruit effroyable

Ne peut le réveiller !

TOUS.

Yanko ! Yanko ! Yanko !

.....

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PEKI, *sortant de la porte à droite ; elle a des habits d'homme ;*

TAO-JIN, *sortant de la porte à gauche un instant après.*

PEKI, *avec effroi.*

Yanko ! Yanko ! pourquoi l'appellez-vous ainsi ?

TCHIN-KAO, *apercevant Peki habillée en homme.*
Peki sous ce costume !...

PEKI, *dans le plus grand trouble.*

Eh ! qu'importe, mon père ?

TAO-JIN.

Qu'est-il donc arrivé ?

PEKI.

Quel bruit a retenti ?

TCHIN-KAO, *à Tao-Jin.*

Ce qu'il est arrivé !... voilà votre mari

Qu'on a changé... voyez !

(A Peki.)

Et ce n'est rien, ma tête,

Yanko de même !...

PEKI ET TAO-JIN, *regardant l'une Yanko, et l'autre Tsing-Sing.*

O ciel ! il a parlé !

TCHIN-KAO.

Qui, sans doute il m'a révélé

Que là-haut... (S'arrêtant.) Qu'allais-je faire ?
Ah ! taisons-nous ! en voilà deux déjà !
C'est bien assez de magots comme ça !

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Oui, sur ce mystère
Il n'a pu se taire,
Le destin sévère
Vient nous séparer !
Destin que j'ignore,
Qui dès mon aurore
Me rend veuve encore !
Dois-je en murmurer ?

PEKI.

O Dieu tutélaire
Qui vois ma misère,
Que pourrais-je faire
(Montrant Yanko.)
Pour le délivrer ?
Pour lui que j'adore
Amour, je t'implore,
Sois mon guide encore
Et viens m'inspirer !

TCHIN-KAO.

Oui, je veux me taire,
Et de moi, ma chère,
Effroi salutaire
Vient de s'emparer !
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore,
Mon Dieu ! je t'implore,
Vient nous inspirer !

CHŒUR.

O fatal mystère !
O destin contraire !
Que pourrions-nous faire
Pour les délivrer ?
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore !
O Dieu que j'implore
Viens nous inspirer !

CHŒUR, montrant Tsing-Sing et Yanko.
Qu'en ferons-nous en attendant ?

TAO-JIN.

Pour leur trouver un gîte et brillant et commode,
Transportons-les dans la grande pagode,
Dont ils seront le plus bel ornement !

PEKI, regardant Yanko.

Ah ! pour le rendre à sa forme première,
Si j'employais
Les terribles secrets...
Que j'ai surpris ici...
De mon mari !...

ENSEMBLE.

TAO-JIN.

Oui, sur ce mystère
Il n'a pu se taire !
Le destin sévère
Vient nous séparer !

Destin que j'ignore,
Qui dès mon aurore
Me rend veuve encore !
Dois-je en murmurer ?

PEKI.

O Dieu tutélaire
Qui vois ma misère,
En toi seul j'espère
Pour le délivrer !
Pour lui que j'adore,
Amour, je t'implore !
Sois mon guide encore
Et viens m'inspirer !

TCHIN-KAO.

Oui, je veux me taire,
Et de moi, ma chère,
Effroi salutaire
Vient de s'emparer !
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore ;
O Dieu que j'implore,
Viens nous inspirer !

CHŒUR.

O fatal mystère !
O destin contraire,
Que pourrions-nous faire
Pour les délivrer ?
Péril qu'on ignore
Est plus grand encore,
O Dieu que j'implore,
Viens nous inspirer !

PEKI, à part avec exaltation.

Oui, j'en crois mon courage et l'ardeur qui m'en-
flamme !

S'ils ont tous succombé, c'est à moi faible femme
Qu'est réservé l'honneur de l'emporter !
Et cette épreuve... ch bien ! j'oserai la tenter !

(Elle s'éleve vers la porte à droite qu'elle re-
ferme sur elle.)

TCHIN-KAO, regardant Peki.

Eh bien ! donc où va-t-elle ?

(On voit, par la fenêtre du fond, Peki s'élan-
cer sur le cheval de bronze qui l'enlève, et elle dis-
paraît.)

TCHIN-KAO ET LE CHŒUR.

O terreur nouvelle !
Funeste destin !...

(Regardant dans la coulisse à gauche et en l'air.)
La voyez-vous là-haut !... là-haut !... là-haut !... c'es-
elle !

Qui disparaît sur le cheval d'airain !

TOUS, revenant au bord du théâtre.

Ah ! c'est inconcevable !
C'est à faire frémir !
D'une audace semblable
Je ne puis revenir !

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

e théâtre représente un palais et des jardins célestes au milieu des nuages. Au lever du rideau, Stella est assise sur de riches coussins. Lo-Mangli, et plusieurs femmes vêtues de robes de gaze, l'entourent et la servent; d'autres jouent du théorbe, de la lyre, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR.

O séduisante ivresse!
O volupté des cieux!
Vous habitez sans cesse
En ce séjour heureux!

AIR.

STELLA.

En vain de mon jeune âge
Leurs soins charmaient le cours!
Hélas! dans l'esclavage
Il n'est point de beaux jours!

De ces ruisseaux les ondes jaillissantes,
Tous ces trésors dont l'œil est ébloui,
Ces bois, ces prés, ces nymphes séduisantes
Ne m'inspiraient qu'un triste et sombre ennui!
En vain de mon jeune âge
Leurs soins charmaient le cours,
Hélas! dans l'esclavage
Il n'est point de beaux jours!

Mais soudain !...

CAVATINE.

De ma délivrance
La douce espérance
Sourit à mon cœur!
Pour moi plus d'alarme,
Ici tout me charme!
Et tout est bonheur!

Tout a changé dans la nature
L'air est plus doux, l'onde plus pure!
Des oiseaux les chants amoureux
Sont pour moi plus harmonieux!

De ma délivrance
La douce espérance
Sourit à mon cœur!
Pour moi plus d'alarme,
Ici tout me charme
Et tout est bonheur!

(Sur un geste de la princesse, toutes les femmes sortent, excepté Lo-Mangli.)

LO-MANGLI. Oui, quelques heures encore, et vous serez libre, et l'enchantement qui vous retient ici sera rompu, grâce à ce joli petit prince chinois qui nous est arrivé hier!

STELLA. Aura-t-il assez de courage et de sagesse pour mettre à fin une telle entreprise?

LO-MANGLI. Je le crois bien, avec la précaution que vous avez prise, de ne pas rester auprès de lui!

STELLA. Il l'a bien fallu! il était si tendre, si empressé

LO-MANGLI. Et puis si étourdi.

STELLA. Conviens aussi que notre aventure est bien étonnante.

LO-MANGLI. Pas pour nous qui voyons les choses d'un peu haut! mais sur terre, je suis persuadé qu'il y a des gens qui n'y croiraient pas, qui diraient: c'est invraisemblable!

STELLA. Celle que toutes les nuits il voyait, c'était moi!

LO-MANGLI. Et celui qui vous apparaissait dans tous vos songes...

STELLA. C'était lui! de sorte que quand nous nous sommes vus pour la première fois...

LO-MANGLI. Vous vous êtes reconnus?

STELLA. Qui donc pouvait de si loin nous réunir ainsi.

LO-MANGLI. Quelque enchanteur qui, dès long-temps sans doute, vous destinait l'un à l'autre; celui-là même, peut-être, qui autrefois vous a enlevée de la cour du grand-mogol votre père, pour vous transporter dans cette planète où il a mis à votre délivrance des conditions...

STELLA. Si bizarres et si difficiles.

LO-MANGLI. Vous trouvez... (*On entend en dehors un appel de trompettes.*) Encore un voyageur que nous amène le cheval de bronze.

STELLA. Ah! quel ennui!

LO-MANGLI. Vous ne disiez pas cela autrefois; cela vous amusait! mais rassurez-vous, je me charge de le recevoir.

STELLA. Et de le faire repartir sur-le-champ!

LO-MANGLI. Dam!... je tâcherai.

STELLA. Adieu! je vais voir pendant quelques minutes...

LO-MANGLI. Ce pauvre prince qui vous aime tant!

STELLA. Il le dit, du moins.

LO-MANGLI. Comme tous les voyageurs qui viennent ici! A beau mentir qui vient de...

STELLA, *vivement*. Que dis-tu?

LO-MANGLI, *de même.* Non! non! je me trompe, celui-là ne ment pas.

(Second appel de trompettes plus fort que le premier. — Stella sort par la gauche, et Peki entre par la droite.)

SCÈNE II.

LO-MANGLI, PEKI.

PEKI, *se bouchant les oreilles.* C'est assez... c'est assez!... je l'ai bien entendu... des grandes statues de femmes avec des trompettes... qui me répètent l'une après l'autre : *Si tu racontes ce que tu auras vu ici... tu seras changé en magot...* Eh! je le savais déjà... je le sais de reste!... ce n'est pas là ce qui m'effraie!

LO-MANGLI. Je vois, beau voyageur, que vous êtes brave!

PEKI, *timidement.* Pas beaucoup!..... (*S'enhardissant.*) Mais enfin je suis venu sur le cheval de bronze pour tenter l'épreuve.

LO-MANGLI. Et délivrer la princesse!

PEKI. Oui; en m'emparant de ce bracelet magique qui seul, dit-on, peut rompre tous les enchantemens... (*A part.*) Ce qui sera bien utile pour ce pauvre Yanko, que j'ai lâissé...

(Imitant la position d'un magot.)

LO-MANGLI. Et vous êtes bien décidé!...

PEKI. Très-décidé. Mais pour devenir maître de ce bracelet, que faut-il faire?... voilà ce que je ne sais pas encore...

LO-MANGLI. Et ce que je dois vous apprendre!... Il faut dans cette planète...

PEKI. C'est une planète!...

LO-MANGLI. Celle de Vénus, où il n'y a que des femmes!..... Il faut pendant une journée entière rester au milieu de nous, calme et insensible.

PEKI. Si ce n'est que cela!...

LO-MANGLI. Oui-dà!..... et quelles que soient les épreuves auxquelles vous serez exposé, ne pas manquer un instant aux lois de la plus stricte sagesse.

PEKI. J'entends!

LO-MANGLI. Car, à la première faveur que vous demanderez...

PEKI. Vous refuserez!...

LO-MANGLI, *d'un air doucereux.* Mon Dieu non!... il ne tient qu'à vous... on ne vous empêche pas!..... mais au plus petit baiser que vous aurez pris... crac!... vous redescendrez à l'instant sur la terre, sans pouvoir jamais remonter le cheval de bronze, ni revenir en ces lieux.

PEKI, *étonnée.* Est-il possible!... (*Vivement.*) Ah! mon Dieu!... et j'y pense main-

tenant... (*A Lo-Mangli.*) Quels sont les derniers voyageurs qui sont venus?

LO-MANGLI. D'abord le prince de la Chine, qui est encore dans ces jardins... un concurrent redoutable! car, encore une heure ou deux, et la journée sera écoulée... jamais aucun voyageur ne nous a fait une aussi longue visite!...

PEKI. C'est très-bien à lui!... et puis?

LO-MANGLI. Le grand mandarin Tsing-Sing... un vieux qui s'est arrêté ici assez long-tems... deux heures!

PEKI. Voyez-vous cela! à son âge!..... Mais avant eux?...

LO-MANGLI. Ah! je me le rappelle... un jeune fermier nommé Yanko!

PEKI, *vivement.* C'est lui!... eh bien?...

LO-MANGLI. Il est à peine resté un instant!...

PEKI, *avec colère.* Quelle indignité!

LO-MANGLI. Il est reparti tout de suite... tout de suite!...

PEKI. C'est affreux!... moi qui l'aimais tant!... moi qui viens ici pour le retirer de la position où il est... exposez-vous donc pour de pareils magots!... Je suis d'une colère!... et si dans ce moment je pouvais me venger... (*S'arrêtant.*) Mais il n'y a ici que des femmes!... (*A Lo-Mangli.*) Mademoiselle, dites-moi, je vous prie...

LO-MANGLI, *s'approchant vivement.* Tout ce que vous voudrez...

PEKI. Vous êtes certainement bien gentille... bien aimable...

LO-MANGLI, *à part.* Pauvre jeune homme!... il va s'en aller!... (*Haut et regardant du côté de la coulisse à gauche.*) Tenez.... tenez... voyez-vous de ce côté... c'est Stella et le prince!...

PEKI, *à part.* Je ne veux pas qu'il m'aperçoive.... (*Entrainant Lo-Mangli par la main du côté à droite.*) Venez... venez...

LO-MANGLI, *en s'en allant.* En voilà un qui ne restera pas long-tems ici... et c'est dommage... car il est gentil!...

(Elle sort avec Peki par la droite.)

SCÈNE III.

LE PRINCE, STELLA, *entrant par la gauche en se disputant.*

DUO.

STELLA.

Eh! quoi, monsieur, toujours vous plaindre

LE PRINCE.

Et n'ai-je pas raison, hélas!

STELLA.

Lorsqu'au terme on est prêt d'atteindre

LE PRINCE.

Mais ce jour ne finira pas!

STELLA.

C'est peu de patience, ou bien peu de tendresse,
Songez qu'une heure encore!... une heure de sa-
gesse....

Et je vous appartiens pour jamais!...

LE PRINCE.

J'entends bien!
Mais une heure est un siècle!... une heure de sagesse,
Quand le cœur bat d'amour et d'espoir et d'ivresse,
Car vous ne savez pas quel amour est le mien!

(Se rapprochant très-près d'elle.)

Et si je vous disais depuis quand je soupire!...

STELLA.

Oui... oui... mais de plus loin tâchez de me le dire.

ENSEMBLE.

Plus loin, plus loin!... encor plus loin!

Oui, j'en prends le ciel à témoin,

Votre amour lui-même

Me glace d'effroi!

Et si je vous aime,

Ah! c'est loin de moi!

LE PRINCE, qui s'est placé à l'autre extrémité du théâtre.

Eh bien!... eh bien! est-ce assez loin?

Sagesse suprême,

J'admire ta loi!

Quoi! son amour même

L'éloigne de moi!

STELLA, regardant le prince qui lui tourne le dos.
Quoi! vous êtes fâché! vous boudez?

LE PRINCE.

Oui, vraiment!

STELLA.

D'où vient cette colère extrême?

LE PRINCE.

Me renvoyer!

STELLA.

Parce que je vous aime!

Songez qu'un désir imprudent,

Songez que la faveur même la plus légère...

LE PRINCE.

Quoi! rien qu'un seul baiser!...

STELLA.

Vous renverrait sur terre!

LE PRINCE.

O ciel!

STELLA, s'approchant plus près encore de lui.

Et qu'il faudrait renoncer à l'espoir

De s'aimer... et de se revoir!

LE PRINCE, sans la regarder et l'éloignant de la main.

Plus loin!... plus loin!... encor plus loin!

ENSEMBLE.

Oui, j'en prends le ciel à témoin!

Votre aspect lui-même

Me glace d'effroi,

Et si je vous aime,

Ah! c'est loin de moi!

STELLA, à l'autre bout du théâtre à gauche.

Eh bien!... eh bien! suis-je assez loin?

Sagesse suprême,

J'admire ta loi,

Son amour lui-même

L'éloigne de moi!

(Le prince s'assoit au bout d théâtre à droite.)

LE PRINCE, assis.

Allons! sur ce sofa, s'il le faut, je demeure!

STELLA.

C'est plus prudent!

LE PRINCE.

Mais c'est bien ennuyeux!

Nous n'avons plus, je crois, rien qu'une demi-heure!

STELLA.

A peu près!

LE PRINCE.

Et comment l'employer à nous deux?

STELLA.

On peut causer!

LE PRINCE.

Sur quoi voulez-vous que l'on cause?

STELLA.

Ou danser!

LE PRINCE.

Non vraiment!

STELLA.

Préfère la musique et cela vaut bien mieux!

Séduisante et folle,

Elle nous console;

Son pouvoir divin

Calme le chagrin.

Le tems qui se traîne

S'écoule sans peine

Et s'enfuit soudain

Au son d'un refrain!

Et je le vois ce pouvoir-là,

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Sur votre cœur a réussi déjà

Ah! ah! ah! ah! ah!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

O toi, mon idole,

Mon cœur se console

Au pouvoir divin

De ce gai refrain!

Ta voix qui m'entraîne

Dissipant ma peine,

Loin de moi soudain

Bannit le chagrin!

STELLA.

Séduisante et folle,

Elle nous console,

Son pouvoir divin

Calme le chagrin.

Le tems qui se traîne

S'écoule sans peine

Et s'enfuit soudain

Au son d'un refrain!

LE PRINCE, courant brusquement à Stella

Stella! Stella!

STELLA.

Qu'avez-vous donc?

LE PRINCE.

L'heure a sonné!

STELLA.

Vraiment non!

LE PRINCE.

J'en suis sûr et je crois entendre...

STELLA.

Et moi, j'en suis certaine, il faut encore attendre!

LE PRINCE, avec dépit.

Attendre est bien facile alors qu'on n'aime rien!

STELLA, avec douceur.

Mais je vous aime, et vous le savez bien!

LE PRINCE, avec chaleur.

Ah! si vous m'aimiez, inhumaine!

Vous seriez sensible à ma peine!

(Lui prenant la main.)

Si vous m'aimiez!!

STELLA, retirant sa main avec effroi.

Laissez-moi, je le veux!

LE PRINCE, avec dépit.

C'en est trop! je rougis de l'amour qui m'enchaîne,
Oui, je sais le moyen de fuir loin de ces lieux!
Et j'y cours!...*(Il fait quelques pas pour sortir.)*

STELLA.

Partez donc! partez!

LE PRINCE, revenant.

Oui, je le veux!

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Cédons au dépit qui m'entraîne,
Oui, fuyons loin d'une inhumaine
Dont les regards indifférens
Portent le trouble dans mes sens!

STELLA.

Qu'il cède au dépit qui l'entraîne,
Que rien ici ne le retienne!
Cachons à ses yeux les tourmens
Et le trouble que je ressens!*(Stella va s'asseoir sur le banc à gauche.)*STELLA, assise et regardant le prince qui ne s'en
va pas.

Eh bien?...

LE PRINCE, revenant près d'elle.

Oui, vers toi me ramène

Un feu que rien ne peut calmer!

(Il se met à genoux près de Stella toujours assise.)

STELLA.

Laissez-moi, je respire à peine!

LE PRINCE.

Ah! si ton cœur savait aimer,
Si le mien pouvait l'animer!...

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Sa main a frémi dans la mienne,
L'amour et m'enivre et m'entraîne,
Je cède aux transports délirans
Qui s'emparent de tous mes sens!

STELLA, cherchant à se défendre.

Laissez-moi, je respire à peine...

Sa voix et me trouble et m'entraîne,

Ayez pitié de mes tourmens

Et du trouble que je ressens!

(Stella éperdue, hors d'elle-même, laisse tomber sa tête sur l'épaule de Yang qui l'embrasse.— Le tonnerre gronde, et Yang, qui était un genou en terre près de la princesse, est soudain englouti et disparaît. Stella pousse un cri d'effroi, et tombe à moitié évanouie dans les bras de Lo-Mangli, qui entre en ce moment.)

SCENE IV.

STELLA, puis LO-MANGLI.

LO-MANGLI. Et lui aussi!.... lorsqu'il ne s'en fallait plus que d'un petit quart d'heure.... c'est avoir bien peu de patience!...

STELLA. Ah! rien n'égale mon désespoir... car je l'aimais, vois-tu bien.. j'en étais aimée... et, séparé de moi, que va-t-il devenir?... que fera-t-il sur la terre?...

LO-MANGLI. Ce n'est pas difficile à deviner!.... impétueux comme il l'est, il ne pourra jamais se modérer... ni se taire... il parlera de vous à tout le monde... et, à l'heure qu'il est, peut-être déjà est-il changé en magot!

STELLA. O ciel!

LO-MANGLI. Ce qui est bien désagréable pour un aussi joli garçon!... lui surtout qui n'aimait pas à rester en place!

STELLA. Ah! je n'y survivrai pas... j'en mourrai!...

LO-MANGLI. Mourir!!... vous savez bien qu'ici on est immortelle.... et qu'on ne peut pas mourir d'amour... sur terre je ne dis pas...

STELLA. Eh bien! alors je garderai éternellement son souvenir.... je lui serai fidèle... je n'appartiendrai à personne...

LO-MANGLI. Si vous pouvez... car il y a ici quelqu'un qui m'inquiète pour vous...

STELLA. Que veux-tu dire?...

LO-MANGLI. Ce petit voyageur... que vous m'aviez chargé de renvoyer...

STELLA. Eh bien?...

LO-MANGLI. J'ai cru d'abord qu'il ne demandait pas mieux que de s'en aller...

STELLA. Et il est encore ici!

LO-MANGLI. Écoutez donc, madame... ce n'est pas ma faute... Dans ces cas-là... il faut qu'on s'y prête un peu.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Tranquillement il se promène
Saus songer à nous admirer!
Et passant près de la fontaine
Il s'occupait à se mirer!

Pour obéir à vous, ma souveraine,
J'espérais bien le séduire sans peine,
Mais... mais j'ai beau faire, hélas!...
J'ai beau faire... il ne veut pas!
Il ne veut pas!

2° COUPLET.

Et quel dommage quand j'y pense,
Il est si jeune et si gentil!

Jusqu'à son air d'indifférence
Tout me plait et me charme en lui!
Pour obéir à votre ordre suprême
Combien j'aurais voulu qu'il dit... je t'aime!...
Mais... mais j'ai beau faire, hélas!
J'ai beau faire... il ne veut pas!
Il ne veut pas!

Non, non, non, il ne veut pas!

STELLA. C'est bien singulier...

LO-MANGLI. Certainement, ce n'est pas naturel.. et si vous n'y prenez garde... il est capable de rester comme cela jusqu'à ce soir...

STELLA. Tu crois...

LO-MANGLI. Alors il deviendrait maître de ce talisman... et de votre personne... il n'y aurait pas à dire... vous seriez obligée de le suivre...

STELLA. Ah! voilà qui serait le pire de tout.

LO-MANGLI. Pas tant!... car il est très-agréable... et certainement... si j'avais un mari à choisir... mais ici on ne peut pas...

STELLA. Y pensez-vous?...

LO-MANGLI. Tenez... tenez... madame... voyez plutôt... voilà qu'il vient de ce côté... il n'est pas mal, n'est-ce pas...

STELLA. Cela m'est bien égal... qu'il vienne!... je m'en vais le traiter avec tout le dédain, tout le mépris...

LO-MANGLI. Mais au contraire!... ce n'est pas le moyen de vous en défaire...

STELLA. Tu as raison... il faut être aimable, gracieuse... oh! que je le hais.... laisse-moi!...

LO-MANGLI. Oui, madame!...

(Elle sort en faisant à Peki une révérence dont celle-ci ne s'aperçoit seulement pas... et Lo-Mangli s'éloigne avec dépit.)

SCENE V.

STELLA, PEKI.

DUO.

STELLA.

Quel désir vous conduit vers nous, bel étranger?

PEKI, froidement.

Le seul désir de voyager!

STELLA.

Pas autre chose!

PEKI.

Eh! mais... peut-être aussi, madame,
Le désir de vous voir!

STELLA, avec coquetterie et baissant les yeux.

Comment!... vous m'aimeriez?

PEKI.

Non, vraiment!

STELLA, étonnée.

Que dit-il?

PEKI.

Jamais aucune femme

Ne m'a vu tomber à ses pieds.

STELLA, à part.

Dieu! quel air suffisant! déjà je le déteste!

(Haut.)

Eh quoi! nulle beauté dans ce séjour céleste
De vous charmer n'a le pouvoir!

PEKI, froidement.

Aucune!

STELLA.

Aucune! (A part.) Ah! c'est ce qu'on va voir!

ENSEMBLE.

STELLA.

De cette ame si fière
Ah! je triompherai,
Car je prétends lui plaire
Et j'y réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

PEKI.

Oui... oui... beauté si fière
Je vous résisterai!
Je ris de sa colère
Et je réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

STELLA, s'approchant de Peki d'un air caressant.
On m'avait dit pourtant que j'avais quelques charmes!

PEKI, d'un air indifférent et sans la regarder.
Oui! vous n'êtes pas mal!

STELLA, avec coquetterie.

Qu'en savez-vous?

PEKI.

Pourquoi!

STELLA.

Vous n'avez pas encor jeté les yeux sur moi!
Craignez-vous de me voir?

PEKI:

Je le puis sans alarmes!

*(La regardant et n'examinant que sa parure.)*J'aime de ces habits l'élégance et le goût!
Ce riche bracelet...*(A part.)*

Qui bientôt, je le pense,

Va tomber en ma puissance!

(Haut.)

Qu'il est beau!... qu'il me plaît!

STELLA, avec dépit.

Voilà tout!

Et moi?

PEKI, la regardant.

Vous!... ah! je dois le dire!

Voilà des traits charmans et faits pour tout séduire,
Et ces beaux yeux...

STELLA, le regardant avec tendresse.

Ces yeux!... eh bien?

PEKI.

Eh bien!...

Sur mon cœur ne font rien!

STELLA, avec dépit.

Rien!!

PEKI, tranquillement.

Rien!

ENSEMBLE.

STELLA.

Je suis d'une colère,
Eh quoi! je ne pourrai
Le séduire et lui plaire.
Oh! j'y réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

PEKI.

Oui, oui, beauté si fière
Je vous résisterai.
Je ris de sa colère,
Et je réussirai!
Oui... oui... je l'ai juré!

PEKI.

Grâce au ciel! la journée avance dans son cours!

STELLA.

C'est fait de moi!.. mon Dieu, venez à mon secours!

*(S'approchant de Peki.)*Eh bien! puisqu'il faut tout vous dire,
Pour un autre que vous, mon cœur, hélas! soupire!

PEKI, guiment.

Vous ne m'aimez donc pas!

STELLA.

Non vraiment!

PEKI, froidement.

C'est très-bien!

STELLA, timidement.

Et voilà pourquoi je désire.
Que vous partiez!

PEKI.

Partir d'ici! par quel moyen?

STELLA, avec des bâtons.

Oh! le moyen est terrible à vous dire,
Et demoi qu'allez-vous penser?

Il faudrait pour cela... sur-le-champ... m'embrasser!

PEKI.

Qui? moi!... cela m'est impossible!

STELLA.

Quoi! vous me refusez... vous êtes insensible!
D'autres pourtant à mes genoux
M'ont demandé ce que j'attends de vous!

ENSEMBLE.

STELLA.

O mortelle souffrance!
Je suis en sa puissance,
Me voilà sous sa loi!
Pour moi plus d'espérance,
Déjà l'heure s'avance,
Tout est fini pour moi!

PEKI.

Ah! mon bonheur commence,
Elle est en ma puissance,
Je la tiens sous ma loi!
Oui, courage!... espérance!
Bientôt l'heure s'avance,
La victoire est à moi!

STELLA, à Peki d'un air suppliant.

Ainsi donc l'espoir m'abandonne!

Et sur votre rigueur je ne puis l'emporter!

PEKI, à part et la regardant avec malice.

Si j'étais homme!!

(Avec sentiment.)

Yanko, je te pardonne:

Comment lui résister?

STELLA.

Ce qu'ici je demande
Est-il faveur si grande?
Et si cruel pour vous!
Je suis femme!... et j'implore!
Et s'il faut plus encore,
Je suis à vos genoux!*(Elle se met à genoux. Peki fait un pas vers elle pour la relever et puis s'arrête.)*

ENSEMBLE.

STELLA.

O mortelle souffrance!
Déjà l'heure s'avance,
Et je tremble d'effroi!
Pour moi plus d'espérance,
Je suis en sa puissance,
Tout est fini pour moi!

PEKI.

Ah! mon bonheur commence,
Elle est en ma puissance
Je la tiens sous ma loi!
Oui, courage!... espérance!...
Bientôt, l'heure s'avance,
La victoire est à moi!*(La nuit obscurcit le théâtre et des nuages commencent à les environner.)*

STELLA.

Le jour s'enfuit,
Voici la nuit.

Adieu, toi! qui reçus ma foi!

Ce talisman me soumet à sa loi!

Je me meurs! c'est fait de moi!

PEKI.

Le jour s'enfuit!

Voici la nuit.

Il m'appartient! il est à moi!

Le talisman qui la met sous ma loi!..

(Elle arrache le bracelet que porte Stella.)

La victoire est à moi!

(Stella tombe évanouie. — Un coup de tam-tam se fait entendre. — Peki et Stella disparaissent et descendent sur terre. — Les nuages qui couvraient le théâtre se lèvent peu à peu et l'on aperçoit la grande pagode richement éclairée. — Tsing-Sing, toujours en magot, est placé au milieu du théâtre sur un grand piédestal. — A sa droite Yang et à sa gauche Yanko aussi en magot, sur des piédestaux moins élevés.)

SCÈNE VI.

YANG, TSING-SING, YANKO, *sur leurs piédestaux*, TAO-JIN, TCHIN-KAO, *et le peuple prosternés, pendant que des jeunes filles jettent des fleurs et que des bonzes ou prêtres chinois font brûler de l'encens.*

CHŒUR.

Que l'encens et la prière

Vers eux s'élèvent de la terre!

Et révérons ces nouveaux dieux

Qui pour nous descendent des cieux!

TCHIN-KAO, *montrant le prince.*

Encore un dieu dont la puissance brille!

Être dieu devient bien commun!

(Montrant Tsing-Sing et Yanko.)

En voilà deux déjà dans ma famille,

A chaque instant je tremble d'en faire un!

CHŒUR.

Que l'encens et la prière

Vers eux s'élèvent de la terre,

Et révérons ces nouveaux dieux

Qui pour nous descendent des cieux!

(A la fin de ce chœur on entend une musique céleste.)

Mais quels accords harmonieux!

(On voit descendre au milieu d'un mage et de la voûte de la pagode Peki tenant à la main le bracelet magique et debout, près de Stella qui est toujours évanouie.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PEKI ET STELLA.

TOUS

Quel prodige nouveau vient éblouir nos yeux!

TCHIN-KAO.

C'est ma fille!.. c'est elle-même

Qu'enfin le ciel rend à mes vœux!

PEKI.

Oui, je reviens délivrer ce que j'aime!

(Étendant le bracelet du côté de Yanko et de Yang, puis de Stella.)

Yanko, mon bien-aimé!.. vous, prince généreux!

Et toi sa maîtresse chérie!..

Mon pouvoir vous rend à la vie!

Renaissez tous pour être heureux!

YANG, STELLA ET YANKO, *revenant à eux par degrés.*

Quel jour radieux m'environne!

Et que vois-je?..

STELLA, *s'élançant vers le prince.*

C'est lui!

LE PRINCE, *courant à elle.*

Stella!

PEKI.

Que j'ai conquise et qu'ici je vous donne!

TCHIN-KAO, *bas à Peki.*

Et le seigneur Tsing-Sing qui reste là!

TAO-JIN, *à part.*

De quoi se mêle celui-là.

PEKI, *étendant vers lui le bracelet.*Qu'il reste encor statue ainsi que le voilà,
Mais que sa tête seule et s'anime et réponde!*(S'adressant à Tsing-Sing.)*

A me répudier veux-tu bien consentir?

(Tsing-Sing, remuant sa tête à la façon des magots de la Chine, fait signe que NON.)

Avec Yanko, tu ne veux pas m'unir?

(Tsing-Sing fait encore signe que NON.)

Eh bien! demeure ainsi jusqu'à la fin du monde!

Sois l'idole qui dans ces lieux

Des époux bénira les nœuds!

(Tsing-Sing fait en tournant la tête un geste de colère.)

Quoi! cette seule idée excite ta colère!

(Prenant Yanko par la main et s'approchant du piédestal de la statue.)

Vois alors si ton cœur préfère

Nous unir!..

(Tsing-Sing suit signe que OUI.)

PEKI.

Il a dit oui!

Vous l'entendez!.. il n'est plus mon mari!

(Étendant son bracelet vers Tsing-Sing.)

Qu'il revienne à la vie!..

TSING-SING, *se levant debout sur le piédestal, étendant ses mains pour bénir Yanko et Peki.*

Et vous tous au bonheur!

CHŒUR.

Clochettes de la pagode,
Retentissez dans les airs, etc., etc.

FIN.



LES

DIAMANS DE LV COURONNE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET DE SAINT-GEORGES,

MUSIQUE DE M. AUBER,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,
le 6 mars 1841.

Personnages.

Acteurs.

Le Comte de CAMPO MAYOR , ministre de la police.....	M. RICQUIER.
DIANA , sa fille	M ^{lle} DARCIER.
DON HENRIQUE DE SANDOVAL , son neveu.....	M. COUDERC.
DON SÉBASTIEN D'AVEYRO , jeune officier.....	M. MOCKER.
REBOLLEDO , chef de faux-monnayeurs.....	M. HENRI.
LA CATARINA , sa nièce.....	M ^{me} A. THILLON.
BARBARIGO , } faux-monnayeurs.....	{ M. PALLANTI.
MUGNOZ , }	{ M. SAINTE-FOY.

La scène se passe en Portugal, en 1777, à la fin du règne de Joseph 1^{er} et pendant la minorité de Maria Francesca, sa fille. — Les deux premiers actes aux environs de Coïmbre, le troisième à Lisbonne.

ACTE I.

Le théâtre représente les ruines d'un château au milieu des montagnes. Au fond, un escalier à moitié démolì ; à gauche, l'entrée d'un souterrain, masquée par des rochers.

(A la fin de l'ouverture, on aperçoit don Henrique descendant avec précaution par l'escalier du fond.)

SCÈNE I.

DON HENRIQUE.

A force de descendre, j'arriverai peut-être !.. Ah ! me voici en terre ferme, à l'abri de la pluie... car là-haut il fait un orage... impossible de continuer ma route à travers la montagne ; les chevaux refusaient d'avancer... Aussi, j'ai laissé ma chaise de poste et Pédro, mon valet de chambre... pour gravir jusqu'à l'ermitage de Saint-Hubert... Je voulais demander au seigneur ermite le chemin le plus court pour arriver à Coïmbre, où l'on m'attend... ah ! bien oui, personne !.. et, au milieu de l'ermitage, une trappe cachée sous des broussailles... J'ai cru que, de peur du tonnerre, le saint anachorète s'était blotti dans sa cave... J'ai descendu une marche... puis deux... puis cinquante, pour le moins, et me voilà... Où suis-je ?.. je n'en sais rien !.. (On entend le bruit de l'orage qui continue.) Voilà que ça recommence encore !..

PREMIER COUPLET.

Vivent la pluie et les voyages,
Les aventures de romans !
Pour la jeunesse, les orages
Ont plus d'attraits que le beau temps !
Heureux quand le tonnerre gronde,
Je brave et j'aime le danger !

(Le tonnerre redouble.)

Qu'il est doux de courir le monde,
Et qu'il est beau de voyager !

DEUXIEME COUPLET.

Immobiles par caractère,
Que d'autres soient heureux chez eux !
Pour moi, le bonheur sédentaire
Me parut toujours ennuyeux.
Je déteste une paix profonde ;
Le vrai plaisir est de changer !

(On entend, du côté du souterrain, à droite, le bruit des marteaux. — Il cesse.)

Hein ? serait-ce quelque danger ?
Qu'il est doux de courir le monde !
Ah ! qu'il est beau de voyager !

(Écoutant.)

C'est sous mes pieds !

(Montrant la droite.)

Non ! par ici !

(S'approchant en écoutant toujours le bruit des marteaux.)

Qu'entends-je?..

Mais d'un feu souterrain j'aperçois les lueurs!

(S'approchant des rochers à droite.)

Et par cette ouverture...

(Regardant.)

Ah! quel spectacle étrange!

Serait-ce des brigands ou de faux-monnayeurs,
Dont les marteaux pesans retombent en cadence?..
Mais, non... Et ces creusets d'un aspect singulier,
Ce métal inconnu, plus brillant que l'acier?

quel éclat merveilleux!.. Allons, c'est, je le pense,
 Quelque grand alchimiste ou bien quelque sorcier!
(Apercevant Rebollo, Mugnoz et Barbarigo qui descendent l'escalier par lequel du Henrique vient d'arriver.)

Non, non, décidément sur ceux-ci je me fonde;
Ce sont de vrais bandits... gardons-nous de bouger!
Ou je suis mort!

(Reprise du premier motif.)

Qu'il est doux de courir le monde!

Ah! qu'il est beau de voyager!

(Il se cache derrière le rocher, et, sur la ritournelle
du morceau qui précède, Rebollo, Mugnoz et
Barbarigo ont achevé de descendre l'escalier. Les
deux derniers portent une malle; ils sont armés
de pistolets et d'espingoles.)

SCÈNE II.

REBOLLEDO, MUGNOZ, BARBARIGO,
DON HENRIQUE, caché à droite.

REBOLLEDO, descendant le premier.
Allons donc! arrivez donc!

MUGNOZ.

Tu en parles à ton aise... toi, notre chef...
qui ne portes rien... mais cette malle est pe-
sante.

BARBARIGO.

Pas assez!

DON HENRIQUE, à part.
C'est la mienne!

BARBARIGO.

Je voudrais qu'elle le fût davantage!

REBOLLEDO, riant.

Et ce postillon... ce domestique, comme il
s'est enfui à notre approche!

DON HENRIQUE, à part.

C'est le mien!

REBOLLEDO.

Un poltron!

DON HENRIQUE, à part.
Plus de doute! c'est Pedro!

REBOLLEDO, riant.

Abandonnés à eux-mêmes, les chevaux ont
été se jeter dans le précipice de la Roche-Noire.

DON HENRIQUE, à part.

C'est charmant! me voilà à pied!

REBOLLEDO.

Tu ne les as pas vus, eux et la voiture, rou-
ler de cent cinquante pieds de haut.

MUGNOZ.

Non... j'étais occupé à ramasser cette malle...
c'est toujours ça de sauvé!

DON HENRIQUE, à part.

Pas pour moi!

BARBARIGO, qui a ouvert la malle.

Rien, que des habits d'homme... des pour-
points de velours et de riches dentelles.

MUGNOZ.

Ça se trouve bien!.. les miennes n'étaient
plus à la mode.

BARBARIGO.

Un peu d'or... des papiers... des portraits de
femmes...

MUGNOZ.

Et des paquets de cigarettes!..

DON HENRIQUE, à part.

Cigares de la Havane... Il n'y a que cela
que je regrette!

REBOLLEDO, qui s'est assis près de la table
à droite.

On peut voir si elles sont passables...

BARBARIGO et MUGNOZ, s'asseyant aussi.

Nous allons t'en dire notre avis.

DON HENRIQUE, à part.

Faquins que vous êtes!..

(Tous trois se sont mis à la table et fument.)

MUGNOZ.

Voyons, d'abord, ce que contiennent ces
papiers...

REBOLLEDO, les prenant.

Non... attendons la Catarina... je les lui re-
mettrai.

BARBARIGO.

La Catarina!.. Ah ça! on ne peut donc plus
rien faire sans elle?

MUGNOZ.

Il faut la consulter sur toutes les expéditions.

BARBARIGO.

Et elle n'en permet aucune!.. mais, en revan-
che, elle nous fait ici travailler nuit et jour!

REBOLLEDO.

Comme d'honnêtes gens... Ça te fatigue?

BARBARIGO.

Dame! quand on n'en a pas l'habitude!.. Et
puis, obéir à une femme, c'est humiliant!

MUGNOZ.

C'est le mot!.. Et pour nous commander
ainsi, quelle est-elle?..

REBOLLEDO.

Ce qu'elle est?.. La fille de votre ancien
chef... de mon frère Miguel-Salvator Rebollo,
le roi des bohémiens et des contrebandiers de
l'Estramadure... celui qui, pendant vingt ans,
vous a enrichis.

MUGNOZ.

C'est vrai! c'était un homme de tête, celui-
là!..

BARBARIGO.

Le génie de la contrebande!

MUGNOZ.

Et s'il vivait, nous ne nous serions pas mis
fabricans!

BARBARIGO.

Il y aurait encore des coups de fusil et de
l'agrément.

REBOLLEDO.

Et si, avec sa fille, il y a mieux que tout
cela... s'il y a le moyen de réaliser vos bénéfices.

MUGNOZ.

Ah bah!

REBOLLEDO.

Une liquidation honorable... comme qui di-
rait une pension de retraite et l'espoir de mou-
rir dans son lit.

BARBARIGO.

C'est bien quelque chose!.. je serais le premier de ma famille... Mais, qui nous l'assure?..

REBOLLEDO.

Moi!.. Antonio Rebolledo, qui ne vous ai jamais trompés... et qui vous réponds de Catarina, ma nièce, et de son pouvoir.

MUGNOZ.

Pourquoi, alors, ne la voit-on jamais?.. car lorsqu'elle vient ici, c'est avec toi seul qu'elle communique.

BARBARIGO.

A toi seul qu'elle daigne donner ses ordres, Du reste, toujours absente.

REBOLLEDO.

Dans votre intérêt!.. jeune et belle comme elle l'est, et surtout élevée comme une duchesse; car Salvator, mon frère, qui avait de la religion, l'avait mise dès l'âge de douze ans au couvent de la Trinitad... et, maintenant, recue et accueillie dans les premières maisons de Lisbonne, elle nous tient au courant de tout ce qui s'y passe... elle veille sur nous et nous protège de loin, par le crédit de tous ces beaux seigneurs qui lui font la cour... et qui s'en viennent tous les soirs jouer de la guitare sous son balcon.

MUGNOZ.

C'est qu'au fait c'est une belle fille!..

REBOLLEDO.

Je m'en vante!.. et j'en suis fier pour nous!.. une vraie bohémienne... une fille des montagnes, qui, transplantée au milieu des salons, y éclipsé toutes les beautés de la cour.

MUGNOZ.

Ça ne m'étonne pas!.. elle promettait ça déjà dès l'âge de douze ans, quand elle était ici comme servante... nous versant le genièvre ou le Madère.

BARBARIGO.

Ou qu'avec ses castagnettes elle nous chantait la ronde des Enfants de la nuit.

REBOLLEDO.

Qu'elle n'a pas oubliée... elle la fredonnait encore hier.

BARBARIGO.

Elle est donc ici?..

REBOLLEDO.

Au couvent de la Montagne, où elle est arrivée comme une grande dame, en bel équipage... et par le passage souterrain qui communique à cette voûte... elle viendra aujourd'hui.

MUGNOZ.

Aujourd'hui!..

REBOLLEDO.

Inspecter les travaux qu'elle a commandés, et donner ses ordres... Et songez-y, morbleu! si l'un de vous lui manquait, (Touchant sa ceinture.) mon arsenal ne le manquerait pas!

MUGNOZ, riant.

On dirait vraiment qu'il est amoureux de sa nièce.

REBOLLEDO.

Et pourquoi pas?.. par la Madone del Pilar! si je vous disais ce qu'elle a fait pour moi!.. Savez-vous que, dernièrement, en écoutant à Lisbonne les produits de nos fabriques, j'étais tombé, comme faux-monnaieur, entre les mains du grand-inquisiteur et dans celles du comte de

Campo Mayor, ministre de grace et de justice... et que le lendemain j'allais être jugé et pendu... foi d'honnête homme! c'est-à-dire, brûlé!.. lorsque Catarina elle-même est descendue dans mon cachot, et à la lueur de mon bûcher qui déjà flamboyait, elle m'a enlevé à l'inquisition, qui n'y a vu que du feu.

BARBARIGO.

Ah! s'il en est ainsi, je me fais tuer pour elle!

MUGNOZ.

Moi de même!..

REBOLLEDO.

Silence! voici l'heure où elle doit arriver... prévenons les ouvriers. (A Barbarigo.) Et toi, sonne la cloche!

DON HENRIQUE, à part.

C'est fait de moi.

MUGNOZ et REBOLLEDO, qui ont fait quelques pas vers l'entrée du souterrain, aperçoivent don Henrique qui en sort.

O ciel!

(Barbarigo sonne une cloche, et au moment où don Henrique a tiré son épée pour se défendre contre Rebolledo et Mugnoz qui lui font face, tous les faux-monnaieurs s'élançant en foule du souterrain derrière don Henrique qu'ils entourent et désarment.)

CHOEUR.

Ah! de notre colère,

Qu'il craigne les effets;

La mort, au téméraire

Qui surprend nos secrets.

La mort! la mort!

(Ils lèvent tous leurs poignards sur don Henrique qu'ils veulent frapper.)

SCENE III.

LES MÊMES, CATARINA, entrant par la gauche et paraissant au milieu d'eux.

Arrêtez!..

DON HENRIQUE, jetant les yeux sur elle.

Ah! quelle est belle!

REBOLLEDO, courant à elle.

Catarina! c'est elle!

TOUS, à demi-voix, respectueusement et ôtant leurs chapeaux.

La Catarina!

CATARINA.

AIR.

Oui, c'est moi, c'est votre compagne

Dont le nom seul vous protégea!

Car la reine de la montagne,

C'est moi, c'est la Catarina!

Par le mystère et par la crainte,

Qui partout impose la loi?

C'est moi!

Quelle est la fée ou bien la sainte

Que l'on invoque avec effroi?..

C'est moi!

Oui, c'est moi, c'est votre compagne,
Dont le nom, etc.

Cette main dont l'empire

Éloigne le péril,

Ne punit que le sbire,

L'archer ou l'alguazil...

Mais le soir et dans l'ombre,

Jeune fille aux beaux yeux,

Qui dans la forêt sombre
Venez seule, ou bien deux,
Passez sans peur, couple amoureux !
Et soudain...

Le villageois ou sa compagne
M'adresse un Ave maria,
Car la sainte de la montagne,
C'est la santa Catarina !

CHOEUR.

Où, la reine de la montagne,
C'est la belle Catarina !

CATARINA.

Où, la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina !

CATARINA, à don Henrique.

Apprends-nous comment on te nomme ?

DON HENRIQUE.

Don Henrique de Sandoval,
Marquis de Santa-Cruz !

CATARINA.

Un noble et beau jeune homme,
Depuis six ans absent, je crois, du Portugal ?

DON HENRIQUE, étonné.

Quoi ! tu sais ?

CATARINA, froidement.

Je sais tout... Pour former ta jeunesse,

Tes illustres parens t'avaient fait voyager !..

Et tu reviens, dit-on, de l'étranger,

Après avoir appris...

DON HENRIQUE.

Tout !

CATARINA.

Hormis la sagesse !

DON HENRIQUE.

Qui te l'a dit ?

CATARINA.

Pour preuve je n'en veux

Que ta présence dans ces lieux.

Comment t'y trouves-tu ?..

DON HENRIQUE.

Par hasard, je le jure !

Maintenant, j'y viendrais exprès !

REBOLLEDO.

Sur lui, voici notre capture ;

Des lettres, de l'or, des portraits.

CATARINA, souriant.

De femmes, je présume !.. ah ! je serai discrète !

Qu'on les lui rende, aussi bien que son or !

DON HENRIQUE, étonné.

D'honneur, je n'y puis croire encor !

CATARINA, à Rebollo.

Les lettres, nous lirons à loisir !

REBOLLEDO.

Ce que nous voulons, c'est sa tête.

CATARINA, souriant.

Franchement,

Crois-tu qu'elle en vaille la peine ?..

DON HENRIQUE, avec colère.

Ah ! ce doute outrageant !..

CATARINA, à Rebollo.

Que te disais-je ? Il se fâche, à présent,

De ce qu'on n'en veut pas...

(Gravement.)

Ici qu'on le retienne

Pendant deux ou trois mois, prisonnier seulement,

Et nous verrons, après...

DON HENRIQUE, vivement.

Deux ou trois mois !

REBOLLEDO.

Silence !

DON HENRIQUE.

Permettez, je réclame...

REBOLLEDO.

Silence !

DON HENRIQUE, à Catarina.

Rien qu'un instant, un instant d'audience.

CATARINA.

Soit !.. et qu'il obéisse ensuite sur-le-champ !

Laissez-nous !

Fin de l'air.

Qu'ici le respect accompagne
Les ordres que ma voix donna ;
Car la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina !

DON HENRIQUE, à part.

En honneur, le respect me gagne,
Et me voilà soumis, déjà ;
Car la reine de la montagne,
C'est la belle Catarina !

REBOLLEDO et le CHOEUR.

Où, que le respect accompagne
Les ordres que sa voix donna ;
Car la reine de la montagne,
C'est elle ! c'est Catarina.

SCÈNE IV.

REBOLLEDO, CATARINA, DON HENRIQUE.

CATARINA, à don Henrique.

Qu'avais-tu à nous dire ?.. parle !

DON HENRIQUE.

Je t'ai demandé une audience particulière, à
toi... (Regardant Rebollo.) A toi seule !

REBOLLEDO, sévèrement.

On ne tutoie pas la Catarina.

DON HENRIQUE, étonné.

Ah ! tant pis !.. c'était plus agréable, (La
regardant.) car elle est vraiment gentille.

REBOLLEDO, de même.

On ne regarde pas la Catarina.

DON HENRIQUE, avec impatience.

Encore !.. (A Catarina, montrant Rebollo.) S'il
y a ici, Senora, une vue dont je voudrais me
priver, c'est la sienne !.. car ce cavalier me dé-
plaît souverainement.

REBOLLEDO, portant la main à son poignard.

Qu'à cela ne tienne !

DON HENRIQUE.

Ah ! de grand cœur.

CATARINA.

Un instant !.. je prie vos deux seigneuries de
se calmer.

DON HENRIQUE, offensé.

Nos seigneuries !..

CATARINA.

Vos excellences, si tu tiens aux titres.

DON HENRIQUE.

Je n'y tiens pas !.. tous me sont égaux...
pourvu qu'il n'y en ait pas un seul de commun
entre moi et lui.

CATARINA.

C'est fier, et digne d'un noble Portugais.

REBOLLEDO, avec une colère concentrée.

Qui fera bientôt connaissance avec la lame de
mon poignard,

CATARINA.

— Paix, Rebolledo !.. nous imposons silence à vous et à votre poignard !.. (Avec dignité à Don Henrique.) Parle, mon gentilhomme !

DON HENRIQUE.

Vous me faites l'honneur de m'inviter à passer trois mois dans ce séjour... du reste, fort agréable... et dans toute autre circonstance, trois mois, auprès de vous, j'en serais ravi et trop heureux.

REBOLLEDO, avec ironie.

En vérité !..

DON HENRIQUE.

Je n'ai parlé que de la Senora et non de sa compagnie. (A Catarina.) Mais par fatalité, j'ai dans ce moment des affaires importantes et pressées... des affaires de famille qu'il était inutile de vous raconter devant tous ces braves gens.

CATARINA, souriant.

Et vous daignez me les confier à moi !.. je vous en remercie... Quelles sont-elles ?..

DON HENRIQUE.

Depuis six ans, absent du royaume, comme vous le savez, je parcourais, pour mon plaisir, l'Italie, la France et l'Allemagne, lorsque je reçus une lettre que vous pouvez lire, du comte de Campo Mayor, mon oncle.

REBOLLEDO.

Le ministre de grace et de justice... celui qui a manqué de me faire pendre.

DON HENRIQUE.

Il ne fait jamais les choses qu'à demi, c'est son seul tort... il m'annonçait qu'à la mort de notre gracieux souverain, et pendant la minorité de la princesse Maria Francesca, nommé un des régents du royaume... il me priaît, comme oncle, et m'ordonnait, comme ministre, de revenir pour conclure enfin une alliance dès long-temps projetée entre nous.

CATARINA.

Laquelle ?

DON HENRIQUE.

Un mariage entre moi et ma jeune cousine Diana de Campo Mayor, avec qui j'ai été élevé, et qui m'attend avec impatience au château de Coïmbre... où toute la famille est réunie pour notre contrat... Quarante lieues d'ici à demain ; je suis déjà en retard... et pour peu que je m'arrête, vous comprenez... Aussi, je vous prie de me rendre ma liberté, pour ne pas faire attendre ma cousine... pas autre chose.

CATARINA, souriant.

Vraiment ?.. (Se retournant vers Rebolledo qui parcourt les lettres.) Eh bien ! ces lettres ?..

REBOLLEDO, lisant les papiers.

Ce qu'il dit est vrai !.. son oncle l'attend pour la noce, au château de Coïmbre... Voici de plus, pour franchir la frontière et traverser le royaume, un sauf-conduit, qui n'est pas même rempli, et que son oncle lui a adressé.

DON HENRIQUE.

En blanc et de confiance, pour moi et les amis qui m'accompagneraient... et je suis venu seul avec Pedro mon domestique, qui s'est enfui.

CATARINA, qui a regardé le sauf-conduit.

Oui, c'est bien la signature du ministre, d'un des régents... Bazano de Campo Mayor. (A Rebolledo.) Nous nous en servirons ! Quant à toi, D. Henrique, tu dis donc que tu veux te marier ?

DON HENRIQUE.

Avec votre permission, Senora... car maintenant mon mariage dépend de vous plus que de mon oncle.

CATARINA, souriant.

Il serait vraiment dommage de s'y opposer, car Diana de Campo Mayor est, dit-on, la plus jolie personne de l'Estramadure.

DON HENRIQUE, avec galanterie.

Je le croyais ce matin !

CATARINA.

Tu l'aimes ?..

DON HENRIQUE.

Certainement !.. je l'aime bien... mais sans en perdre la tête... parce que, vous comprenez... en pays étranger, en France surtout, on a tant de distractions... Moi, j'aurais encore attendu... mais c'est cette pauvre fille, c'est ma petite cousine qui m'attend... qui se désespère et compte les momens.

CATARINA, avec ironie.

Tu crois ?.. Il me semble, cependant... car nous autres, bohémiennes, nous sommes un peu sorcières... Il me semble avoir lu...

DON HENRIQUE, vivement.

Dans les cartes ?

CATARINA.

Ou dans les astres, si tu veux... qu'il y avait quelqu'un que ton retour chagrinait fort... un beau jeune homme qui faisait à Diana une cour assidue...

DON HENRIQUE, riant.

Vraiment !.. Pauvre jeune homme, il perdra son temps !..

CATARINA.

Malgré cela, et comme il pourrait... y avoir de graves dangers à différer ton retour.

DON HENRIQUE.

Vous me laissez partir !..

CATARINA.

Il se peut que j'y consente... mais à une condition.

DON HENRIQUE.

Laquelle ?

CATARINA.

Je te la dirai plus tard... Voici l'heure du repas !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MUGNOZ, BARBARIGO, Tous LES OUVRIERS, sortant du souterrain à droite.

CHŒUR.

Amis, dans ce manoir.

Noir,

Narguant les alguazils,

Vils ;

Et jamais fatigués,

Gais ;

Frappons, d'un même effort,

Fort !

Pan ! pan ! pan ! pan !

Oui, notre bras, et sans crainte et sans terme,

S'il faut frapper ou boire, est toujours le même.

(On a dressé autour du souterrain, des tables où ils sont tous assis ; ils boivent et trinquent.)

CATARINA, les regardant.

J'aime leurs cris joyeux ! ce bruit et cet éclat !
 REBOLLEDO, s'approchant d'elle avec respect.
 La Senora veut-elle sur cette table
 Qu'on lui serve son chocolat ?

CATARINA.

Pas maintenant ; plus tard !

DON HENRIQUE, riant, à part.

C'est admirable !

Une chef de bandits qui prend du chocolat !..

CHOEUR.

La nuit et dans l'ombre,
 Toujours travaillant,
 Pendant la nuit sombre,
 Nous allons frappant :
 Pan, pan, pan, pan, pan !
 Pour moi, je préfère,
 Au bruit des marteaux,
 Le doux choc du verre,
 Signal du repos !

MUGNOZ, à table, buvant et élevant la voix.

Jedemande, en l'honneur d'un retour qui m'enchanté,
 Que la Catarina nous chante
 Notre air...

CATARINA.

Lequel ?

MUGNOZ.

Celui des Enfants de la nuit !

TOUS.

C'est dit !

RONDE.

CATARINA.

PREMIER COUPLET.

Le beau Pédrille, amoureux, pauvre et tendre,
 Dans la forêt, un soir, alla se pendre !
 Sans fortune ici-bas,
 Il cherchait le trépas.
 Quand il croit tout-à-coup entendre sous ses pas...

CHOEUR, à voix basse.

Voici minuit, voici minuit !
 Dans l'ombre de la nuit,
 Travaillons, frère ;
 L'or qui brille et qui luit,
 Seul, nous éclairé.

CATARINA.

Brave, et sans être ému,
 Pédrille s'élançé...
 Téméraire, où vas-tu ?
 Sous la voûte immense.
 Franchis avec crainte
 Cette sombre encinte,

C'est là le terrible réduit
 Des enfans de la nuit.

CHOEUR.

Dans les entrailles de la terre,
 Il est un démon solitaire,
 Dont le flambeau qui brille et luit,
 Garde les enfans de la nuit !

CATARINA.

DEUXIÈME COUPLET.

Que fit Pédrille, et quel fut le mystère
 Qui le reuint dans le sein de la terre ?

Chacun l'ignore, hélas !
 Mais il ne mourut pas !

Et le soir, on l'entend qui chante aussi tout bas :

CHOEUR.

Voici minuit !
 Dans l'ombre de la nuit,
 Travaillons, frère !
 L'or qui brille et qui luit,
 Seul, nous éclairé.

CATARINA.

Mais dès le lendemain,
 O surprise extrême !
 Riche, il obtient la main
 De celle qu'il aime.
 Et discret et sage,
 Dans son doux ménage,
 A chaque instant, son cœur bénit
 Les enfans de la nuit !

TOUS.

Brava ! brava !

La Catarina !..

(Barbarigo apporte une petite cassette, qu'il pose
 sur la table. Rebolloredo tire de sa poche la clé qu'il
 présente à Catarina, qui la prend, ouvre la cas-
 sette, et examine avec attention ce qu'elle con-
 tient.)

DON HENRIQUE, les observant.

Eh ! quoi ! le même lien rassemble
 Ces traits si doux,

Ces cœurs de fer !

D'honneur, on croirait voir ensemble
 Et le paradis et l'enfer !..

REBOLLEDO, à Catarina, qui examine ce que contient
 la cassette.

Êtes-vous satisfaite ?

CATARINA.

C'est bien, très bien !

(A Rebolloredo.)

D'une telle conquête,

A toi l'honneur !

DON HENRIQUE, qui jette un regard sur la cassette.

Oh ! les beaux diamans !

Quel immense trésor ! D'où vient-il ? Je comprends !
 Volé par ces bandits, que sa voix encourage,

Ah ! quelle horreur !

(Regardant Catarina.)

Ah ! quel dommage !

CHOEUR, à table, et trinquant.

La nuit et dans l'ombre,
 Toujours travaillant,
 Sous la voûte sombre,
 Nous allons frappant :
 Pan, pan, pan, pan, pan !
 Pour moi, je préfère,
 Au bruit des marteaux,
 Le doux choc du verre,
 Signal du repos !
 Tin, tin, tin, tin, tin !
 Repos et bon vin,
 Voilà notre refrain !

REBOLLEDO, passant au milieu du théâtre.

Écoutez, maintenant, écoutez, mes amis !

De la Catarina, voici l'avis suprême :

Les ordres sont donnés... vous êtes poursuivis ;

Dans quelques jours... demain, peut-être aujourd'hui
 (même,

Ces lieux seront cernés par de nombreux soldats.

Il faut mettre à l'abri vos trésors et vos têtes,

Chercher un autre ciel et de lointains climats

Où vous puissiez, en paix, couler des jours honnêtes.

Pour cela, compagnons, il faut fuir !

MUGNOZ.

Mais comment ?

REBOLLEDO, montrant Catarina.

Préparé par ses soins, un vaisseau vous attend.

TOUS.

Viva Catarina !..

BARBARIGO.

Mais jusqu'à la frontière,

Et pour gagner le port, comment pourrions-nous faire ?

REBOLLEDO.

Ne craignez rien pour nous, nos trésors et nos gens,

Le ministre nous donne un sauf-conduit.

DON HENRIQUE.

J'entends !

C'est le mien !

CATARINA, le leur donnant.

Le voilà !

TOUS.

Viva Catarina !

REBOLLEDO.

Et de peur d'accidens, partons, à tout hasard,

Dés aujourd'hui... Disposez le départ !

TOUS.

Préparons-nous pour le départ !

Allons, allons !

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, à part.

Ah ! c'est grand dommage !

Quoi ! pour des brigands,

Ce joli visage,

Ces accents charmans !

Pour moi, je préfère,

Aux traits les plus beaux,

Son allure fière,

Son air de héros !

CHOEUR.

Pour nous, plus d'ouvrage ;

Quels heureux instans !

Quand, après l'orage,

Brille le beau temps.

Gaîment, je préfère,

Au bruit des marteaux,

Le doux choc du verre,

Plaisir et repos !

CATARINA et REBOLLEDO.

Ah ! quel noble ouvrage,

Changer des brigands

En honnêtes gens !

Pour eux, plus d'orage,

Après les autans

Brille le beau temps !

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

DON HENRIQUE, CATARINA.

DON HENRIQUE.

Eh bien ! Senora, vous m'avez promis de me rendre ma liberté ?

CATARINA, souriant.

Et par reconnaissance, je dois tenir ma promesse... Comment te garder ici prisonnier... toi qui nous aides à partir ?

DON HENRIQUE.

Oui, je fais là une belle action... et grace à tout.

moi, mon oncle le ministre aura signé, sans le savoir, une ordonnance...

CATARINA.

Ce n'est peut-être pas la première.

DON HENRIQUE.

C'est possible!.. Mais enfin, tu as parlé de conditions... Lesquelles mets-tu à mon départ ?

CATARINA.

Une seule... difficile peut-être à exécuter.

DON HENRIQUE.

N'importe!.. Laquelle ?

CATARINA.

C'est que pendant une année entière, tu te tairas sur ce que tu as vu ou entendu ; que tu n'en parleras à personne!.. (Geste de don Henrique.) Ah ! c'est gênant!.. c'est fâcheux!.. car l'anecdote est piquante et originale... et pour un cavalier qui cause volontiers, et qui même, dit-on, est assez indiscret...

DON HENRIQUE, vivement.

Jamais!..

CATARINA.

Enfin, il le faut!..

DON HENRIQUE.

Je le jure !

CATARINA.

Il y va de ta vie... et de plus, si un jour, par hasard, tu me rencontrais, tu ne me reconnaîtrais pas.

DON HENRIQUE.

Voilà, Senora, qui est plus difficile.

CATARINA.

Il le faut!..

DON HENRIQUE.

Je le jure sur l'honneur!..

CATARINA.

C'est bien!.. Seigneur don Henrique de Sandoval, vous êtes libre... (A Rebollo, qui paraît en ce moment.) Que l'on rende à M. le marquis de Santa-Cruz, sa voiture !

DON HENRIQUE.

Impossible, Senora... perdue et abîmée dans un précipice de cent cinquante pieds !

CATARINA.

C'est affreux!..

DON HENRIQUE, riant.

Du tout!.. Je voulais la changer.

CATARINA, à Rebollo.

Qu'on dispose la mienne... (A don Henrique.) qui te conduira jusqu'à la première poste. (A Rebollo.) Reviens nous avertir quand elle sera prête! (Rebollo sort.)

DON HENRIQUE.

Sa voiture?.. En vérité, Senora, c'est moi qui, maintenant, vais presque te devoir de la reconnaissance... et je voudrais te le prouver en te donnant un bon conseil... mais je n'ose...

CATARINA.

Parle!

DON HENRIQUE.

Eh bien ! l'état que tu as choisi est certainement fort beau... Il a du vague, de la poésie, et comme tel, se permet des licences souvent dangereuses...

CATARINA.

C'est son beau côté... Le danger ennoblit

DON HENRIQUE.

Je le sais bien... Mais, pour toi, j'en aimerais mieux un autre... Fâche-toi, si tu veux.. Malgré moi, je ne peux pas m'empêcher de prendre intérêt à ton sort... quoique...

CATARINA, riant.

Quoique je ne le mérite guère... C'est cela que tu veux dire!..

DON HENRIQUE.

Non... non... Mais, vois-tu bien, cela finira mal... Quelque jolie que tu sois, les archers et les alguazils sont peu galans de leur nature... les flammes de l'inquisition ne respectent rien!

CATARINA.

Je le sais.

DON HENRIQUE.

Pourquoi alors t'y exposer?

CATARINA.

Peut-être y suis-je forcée?.. Peut-être un motif louable...

DON HENRIQUE.

Lequel?

CATARINA, souriant.

C'est mon secret.

DON HENRIQUE.

C'est juste... Mais si jamais ce secret-là te mène où je le prévois... adresse-toi à moi... au marquis de Santa-Cruz. Peut-être aurai-je encore assez de crédit pour obtenir...

CATARINA.

Une injustice?

DON HENRIQUE.

Oui, en te sauvant... Mais toi, toi seule... entends-tu bien... car, pour les autres, si je pouvais, au contraire...

CATARINA.

M. le Marquis!..

DON HENRIQUE.

A commencer par ce Rebolledo.

CATARINA.

Mon oncle?..

DON HENRIQUE.

Ton oncle!.. Tu en es bien sûr?

CATARINA.

Sans doute.

DON HENRIQUE.

Je craignais que ce ne fût mieux que cela... Il te surveille d'un œil si inquiet et si jaloux.

CATARINA.

Que t'importe?

DON HENRIQUE.

Rien... J'aime mieux que ce soit ton oncle.

CATARINA, riant.

Et moi aussi.

DON HENRIQUE.

Et, dis-moi... Dans la vie indépendante et aventureuse que tu mènes, n'as-tu rien à craindre de ces bandits et de leurs hommages?

CATARINA, avec fierté.

La fille de leur ancien chef!.. Et puis, n'ai-je pas?..

(Elle montre un poignard qu'elle porte à sa ceinture.)

DON HENRIQUE.

Je vois bien.

CATARINA.

Qu'aucun d'eux n'oserait braver!

DON HENRIQUE.

Aucun?

CATARINA.

Sois tranquille!.. Ce n'est pas là que serait le danger!

DON HENRIQUE.

Où donc serait-il?

CATARINA.

Tu es bien curieux!

DON HENRIQUE.

Non... Mais si belle et si fière... Je voudrais bien savoir si jamais ton cœur a parlé!..

CATARINA.

Don Henrique, tu es le premier qui ait osé m'adresser une pareille demande.

DON HENRIQUE.

Et tu crains d'y répondre?

CATARINA.

Peut-être!

DON HENRIQUE.

Et pourquoi donc?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

La voiture de M. le Marquis est prête!

DON HENRIQUE.

Déjà!

REBOLLEDO, montrant un déjeuner que l'on apporte sur une table, et que l'on place sur le devant du théâtre.

Et voici le chocolat de la senora.

DON HENRIQUE.

Il a parbleu bonne mine.

REBOLLEDO, à Don Henrique.

La voiture...

DON HENRIQUE.

C'est bien!.. Et moi qui vais me remettre en route... Je me rappelle justement que je suis à jeun!

CATARINA.

Est-ce que M. le Marquis daignerait me faire l'honneur de partager mon déjeuner?.. Une tasse à M. le Marquis!

(L'ouvrier qui a mis le chocolat sur la table apporte une tasse qu'il y place également.)

DON HENRIQUE.

Trop heureux d'une pareille bonne fortune!

CATARINA.

Vous qui étiez si pressé!..

DON HENRIQUE.

Je reste, Senora; je reste!.. (A part, s'asseyant.) C'est charmant!

DUO.

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, à part.

Le doux tête-à-tête!

Le joli repas!

Ma bouche discrète

N'en parlera pas!

Mais près d'elle, à table,

Être en ce moment,

Ah! c'est admirable!

Ah! c'est ravissant!

CATARINA, à part.

L'heureuse conquête!
Le joyeux repas!
Sa bouche discrète
N'en parlera pas;
Mais, voir à ma table
Seigneur si galant,
Ah! c'est admirable!
Ah! c'est ravissant!

DON HENRIQUE, la regardant.

Quel feu dans ses beaux yeux rayonne!

CATARINA, lui versant du chocolat.

Comment le trouvez-vous?

DON HENRIQUE.

Très bon!

(A part.)

Quelque fabricant de Bayonne
Dont on pillait la cargaison.

CATARINA, lui offrant des gâteaux.
Votre seigneurie en veut-elle?

DON HENRIQUE, à part.

Que ces doigts sont fins et jolis!
Que cette main est blanche et belle,
Pour commander à ces bandits!

CATARINA, à Rebolledo, qui lui offre une assiette.

Non, grand merci de votre zèle.

Vous ne mangez pas?

DON HENRIQUE.

Je fais micux.

(A demi-voix, lui montrant Rebolledo.)

Mais cet oncle, en valet fidèle,
Ne vous quitte donc pas des yeux!

CATARINA, à Rebolledo.

Laissez-nous.

REBOLLEDO, hésitant et regardant don Henrique.

Mais... mais...

CATARINA.

Je le veux!

ENSEMBLE.

Le doux tête-à-tête!
Le joli repas!
Ma bouche discrète
N'en parlera pas!
Mais près d'elle, à table,
Narguer ce brigand,
Ah! c'est impayable!
Ah! c'est ravissant!

CATARINA.

L'heureuse conquête!
Le joyeux, etc.

DON HENRIQUE, examinant Catarina, qui regarde au tour d'elle avec inquiétude.

D'où viennent le trouble et la crainte
Que je crois lire dans tes yeux?
Est-ce la force ou la contrainte
Qui te retiennent en ces lieux?
S'il est vrai, pour briser ta chaîne
Et pour t'arracher de leurs bras,
Je brave tout!

CATARINA.

T'exposer au trépas,
Pour moi, que tu connais à peine!
Que dis-je? hélas! que tu connais trop bien!

DON HENRIQUE.

Cela t'étonne?

CATARINA.

Non; d'un cœur tel que le tien,
C'est bien, c'est généreux, et je t'en remercie.

Mais..

DON HENRIQUE.

Eh bien?

CATARINA, hésitant.

Mais...

(Rient.)

Votre tasse est finie!

ENSEMBLE.

CATARINA.

Adieu, seigneur, il faut partir;
Je n'oserais vous retenir.
Votre cousine vous attend,
Et du départ voici l'instant.

DON HENRIQUE.

Eh! quoi! déjà, déjà partir?
De te parler, j'ai le loisir;
Il n'est pas tard, et j'ai le temps,
Encor... encor quelques instants!
Oui, je veux te faire connaître
Le danger que tu cours près d'eux.

CATARINA.

Et croire à vos discours, peut-être,
Serait encor plus dangereux!

DON HENRIQUE.

Moi... moi, qui voudrais te rendre
À l'honneur, à la vertu!

CATARINA.

Pensez-vous que vous entendre
En soit le moyen?

DON HENRIQUE.

Que dis-tu?

CATARINA.

Que vous prêchez avec tant de sagesse,
Que je voudrais vous écouter sans cesse!

Mais... mais...

DON HENRIQUE.

Eh bien?

CATARINA.

Mais...

ENSEMBLE.

CATARINA, lui faisant la révérence.

Adieu, seigneur, il faut partir;
Je n'oserais vous retenir.
Votre cousine vous attend,
Et du départ voici l'instant!
Partez, partez... l'on vous attend!

DON HENRIQUE.

Eh! quoi! déjà, déjà partir, etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, REBOLLEDO, descendant l'escalier du fond.

REBOLLEDO.

Partir! c'est impossible, à présent!

DON HENRIQUE.

Que dit-il?

Impossible que je m'en aille!
Je reste alors... je passe ici la nuit,
Ou sur la terre ou sur la paille.
Sans gêne, sans façon, et comme vous voudrez!

REBOLLEDO.

Vous l'aviez bien prévu... nous somme entourés.

DON HENRIQUE.

Grand Dieu!

REBOLLEDO.

Par une troupe nombreuse et fidèle.

DON HENRIQUE, courant à Catarina.

Ah ! je vous défendrai... Venez...

CATARINA.

Vous, Sandoval !

DON HENRIQUE.

Elle a dit vrai... M'aller battre pour elle,
Et surtout avec eux !.. Je suis fou... c'est égal !

CATARINA, qui a parlé bas à Rebollo.

Tu m'entends ?

REBOLLEDO, à demi-voix.

Très bien !

DON HENRIQUE, à part.

C'est égal !

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

La piquante aventure !

Ah ! dans aucun roman,

Je n'ai lu, je le jure,

Pareil événement.

CATARINA et REBOLLEDO.

La fâcheuse aventure !

C'est terrible, vraiment ;

Et, pour nous, je le jure,

Je crains le dénoûment !

(A la fin de cet ensemble, au moment où Mugnoz et ses compagnons descendent l'escalier du fond, Rebollo entre dans le souterrain à droite.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MUGNOZ, BARBARIGO, plusieurs
FAUX-MONNAYEURS, descendant l'escalier du
fond.

CHOEUR.

Aux armes ! aux armes !

Frayons-nous un passage à travers leurs soldats !

CATARINA.

Je le défends... point de sang, de combats.

MUGNOZ.

Je les ai vus... cesont, dit-on, deux cents gendarmes,

Par l'ordre du ministre, envoyés contre nous.

DON HENRIQUE, étourdi.

Par mon oncle !

CATARINA, à demi-voix.

Taisez-vous !

MUGNOZ.

De plus, l'officier qui les guide,

Est un chef jeune, intrépide,

Don Sébastien d'Aveyro...

DON HENRIQUE, de même

Mon ami !

CATARINA, de même.

Taisez-vous !

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

La piquante aventure !

Ah ! dans aucun roman, etc.

CATARINA.

La fâcheuse aventure, etc.

MUGNOZ et LE CHOEUR.

La terrible aventure !

C'est vraiment effrayant ;

Et je crains, je le jure,

Un fâcheux dénoûment !

MUGNOZ.

Comment donc faire ? et de cette montagne,
Par quel moyen sortir avec notre or ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, REBOLLEDO.

REBOLLEDO, passant au milieu d'eux.

Un bon ange vous accompagne ;

Catarina, sur vous veillait encor ;

Elle avait tout prévu d'avance.

Silence ! silence !

De vous sauver, voilà le seul moyen !

Silence ! silence !

Ecoutez bien !

CHOEUR.

C'est l'ermite de la chapelle,

Ce sont les frères du couvent.

Prosternez-vous, chrétiens fidèles,

Priez, priez, d'un cœur fervent,

Avec les moines du couvent !

REBOLLEDO, aux moines.

Gravissez ces degrés... sortez par l'ermitage,

Et tous, les yeux baissés, d'un pas tranquille et lent,

A travers les soldats passez dévotement.

Eux-mêmes s'inclinant, vous livreront passage

Ainsi qu'à vos trésors, désormais à couvert

Sous la châsse de saint Hubert.

Tous, avec force.

Vival vival

Catarina !

REBOLLEDO, les faisant taire.

Silence !

Tous, à demi-voix.

C'est l'ermite de la chapelle, etc.

REBOLLEDO, à Catarina, lui montrant le souterrain.

Nous, par la voûte souterraine,

De Lisbonne au plus tôt reprenons le chemin.

DON HENRIQUE, à Catarina, qui fait un pas pour sortir.

Me sera-t-il permis de vous offrir la main ?

CATARINA, souriant.

Non... ne prenez pas cette peine.

DON HENRIQUE, insistant.

J'y tiens !..

REBOLLEDO.

Que Monseigneur ne se dérange pas !

Et pour peu qu'à ses jours il tienne,

Qu'il se garde, surtout, d'accompagner nos pas.

(Sur un geste de Rebollo, plusieurs moines appuyent sur la poitrine de don Henrique des mousquetons cachés sous leurs robes.)

DON HENRIQUE.

Quand on s'y prend ainsi, l'on n'a plus rien à dire.

Vous le voulez ?.. je reste là !

Je n'irai pas plus loin ! Désolé, Senora,

De ne pouvoir vous reconduire.

TOUS.

Marchons ! marchons !

REBOLLEDO et CATARINA.

Partons !

CHOEUR, à demi-voix.

C'est l'ermite de la chapelle,

Ce sont les frères du couvent.

Prosternez-vous, chrétiens fidèles,

Priez, priez, d'un cœur fervent,

Avec les moines du couvent!

DON HENRIQUE, à part.

La piquante aventure!

Ah! dans aucun roman,

Je n'ai lu, je le jure,

Pareil événement!

C'est charmant! c'est charmant!

(La procession monte lentement les degrés du fond, portant la châsse. Rebelledo et Catarina sortent par le souterrain à droite. Don Henrique, toujours couché en joue par les mousquets, salue respectueusement. Une partie des moines est sur l'escalier; l'autre moitié se dispose à les suivre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un riche salon, dans le château de Coimbre. Porte au fond; deux portes latérales; fenêtre à droite. Un clavecin.

SCÈNE I.

DON SÉBASTIEN, DIANA, entrant ensemble.

DON SÉBASTIEN, avec dépit.

Eh bien, Senora, que vous disais-je?..

DIANA, tristement.

Eh bien, don Sébastien?..

DON SÉBASTIEN.

Depuis deux jours, don Henrique est arrivé au château!

DIANA.

Eh! mon Dieu! oui.

DON SÉBASTIEN.

Et vous avez beau me dire de ne pas m'effrayer... tout se dispose pour votre mariage, votre père donne ce soir un concert et un bal, toute la noblesse des environs y est invitée... et pourquoi?.. pour signer à votre contrat!

DIANA.

Je le sais bien!.. puisque me voilà en grande toilette...

DON SÉBASTIEN.

Et vous avez eu le cœur de vous parer, de vous faire belle!..

DIANA.

Par ordre de mon père!

DON SÉBASTIEN.

Et, malgré vos promesses, vous n'avez encore rien dit à votre cousin?

DIANA.

Ce n'est pas ma faute!.. il est si bon, si aimable, si confiant, que je n'ose pas... je ne sais comment lui dire: Je ne vous aime pas.

DON SÉBASTIEN.

Ah! c'est que vous l'aimez, c'est évident!

DIANA.

Plût au ciel!.. car je ne serais pas malheureuse comme je le suis... je ne me reprocherais pas ma trahison... car c'en est une, quand on a été élevé ensemble... quand on a promis de se marier... de s'aimer toujours... et que, six ans après, on n'aime plus son cousin... bien mieux, qu'on en aime un autre... voilà qui est affreux, voilà de ces choses qu'on n'ose s'avouer à soi-même... et vous voulez que je le dise à don Henrique.

DON SÉBASTIEN.

Oui, sans doute... dans son intérêt... car enfin, si vous ne le lui apprenez que le lendemain de son mariage...

DIANA.

Eh bien! Monsieur, vous qui parlez, pourquoi ne pas lui confier vous-même ce qui en est?

DON SÉBASTIEN.

Moi!.. à qui deux fois il a sauvé la vie!.. moi, qui, officier de fortune, lui dois toute ma position... moi, enfin, en qui il a tant de confiance, qu'à son départ il m'a chargé de veiller sur vous... d'empêcher qu'on ne vous fit la cour!

DIANA.

Et vous vous en êtes si bien acquitté, que personne ne pouvait approcher de moi, excepté vous!

DON SÉBASTIEN.

Pour mon malheur!.. c'est là ce qui m'a perdu... et moi qui n'ai ni fiefs, ni domaines à vous offrir, comment puis-je, aux yeux de votre père, du premier ministre, vous disputer à don Henrique, son neveu, le plus élégant, le plus aimable et surtout le plus riche seigneur du royaume... si, encore, je pouvais me battre avec lui!

DIANA.

Je vous le défends.

DON SÉBASTIEN.

Si au moins nous avions la guerre!.. je me distinguerais... j'arriverais, ou je me ferais tuer! Mais non, rien ne me réussit, pas même cette expédition dont votre père m'avait chargé contre les bandits de l'Estramadure... je n'ai pas même pu les joindre... heureusement pour eux, car dans ma colère, je n'aurais pas fait de quartier!..

DIANA.

Allons, calmez-vous... et laissez-moi vous faire part de quelque espérance!

DON SÉBASTIEN.

Dans ce moment, puis-je en avoir encore?..

DIANA.

Oui, Monsieur! puisque j'en ai!

DUO.

DIANA.

Mon cousin, qui, dans tous les temps, se distinguait par sa folie, Depuis deux jours, a des momens De tristesse et de rêverie!

DON SÉBASTIEN.

Il rêve à vous.

DIANA.

Il le dirait peut-être,

Et n'en dit rien... jamais il ne me fait la cour!

DON SÉBASTIEN.

Est-il vrai?

DIANA.

Pas un mot! pas un seul mot d'amour!

Ce n'est pas naturel...

DON SÉBASTIEN.

C'est juste!

DIANA.

Il était maître

De fixer le jour de notre hymen.

Car mon père avait dit: ou ce soir ou demain!

DON SÉBASTIEN.

Il a dit aujourd'hui!

DIANA.

Non, il a dit: demain!

ENSEMBLE.

- En effet,

C'est un fait,

Un trait

Qui paraît

Parfait,

Et l'on peut concevoir

Encor quel'cu' espoir!

Preuve évidente,

Qui m'enchanté!

Et rend le bonheur

A mon cœur!

En effet!

C'est un fait, etc.

DON SÉBASTIEN.

Vous croyez donc que s'il est insensible.

DIANA.

C'est qu'une autre a su le charmer.

DON SÉBASTIEN.

Une autre!.. oh! non, c'est impossible!

Lul! votre fiancé... cesser de vous aimer!

DIANA, naïvement.

Il faut bien que quelqu'un commence;

J'ai cru que c'était moi... jugez de mon bonheur!

Si c'était lui!.. par cette heureuse chance,

De mon père et de sa sœur

Je n'ai plus rien à craindre...

DON SÉBASTIEN, d'un air de doute.

Oui, oui, mais don Henrique.

DIANA.

Plus le moment approche, et plus, sur mon honneur,

Il est sombre et mélancolique.

DON SÉBASTIEN, étonné.

Sombre et mélancolique!

ENSEMBLE, avec joie.

En effet,

C'est un fait,

Qui pour nous paraît parfait! etc.

DIANA, regardant au fond.

Tenez, tenez... il vient de ce côté, avec mon père qui lui parle, et il n'a pas l'air de l'écouter.

SCENE II.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DON HENRIQUE.

CAMPO MAYOR.

Oui, mon neveu, il faut que nous soyons demain à Lisbonne, où ma présence est indispen-

sable pour la cérémonie du couronnement, pour le serment que nous devons prêter... et surtout pour les comptes de régence que je dois rendre, et dans lesquels, j'ose le dire, j'ai fait preuve d'habileté et de talent!

DON HENRIQUE, rêvant.

C'est inconcevable!

CAMPO MAYOR, étonné.

Comment cela, s'il vous plaît?

DON HENRIQUE, sortant de sa rêverie.

Pardon, mon oncle, il ne s'agit pas de vous, mais d'une idée fixe... un rêve qui me poursuit!

CAMPO MAYOR.

C'est là ce qui le tourmente?

DON HENRIQUE.

Oui, mon oncle... j'en suis honteux... j'en rougis... c'est absurde d'y penser, et malgré moi, ce maudit rêve me poursuit toujours... Un air fier! des yeux superbes... un poignard... et une grâce... un charme inconnu... voilà mot pour mot l'exacte vérité!.. Comprenez-vous?

CAMPO MAYOR.

Moins qu'auparavant!.. mais croyez-vous donc qu'un homme d'état tel que moi ait le temps de s'occuper de rêves!.. Ce soir, le contrat... et je vous sais gré, don Sébastien, d'avoir fait diligence pour y assister... Quelle nouvelle de votre expédition?

DON SÉBASTIEN.

J'ai battu, d'après vos ordres, toutes les montagnes de l'Estramadure... et je n'ai rien trouvé!

CAMPO MAYOR.

Ça ne m'étonne pas!.. les ministres mes collègues ont fait un grand bruit d'une troupe de bandits et de faux-monnayeurs... je les ai laissé dire... mais j'avais mon idée, et la voici: c'est qu'il n'y a pas de brigands... il n'y en a pas!.. (A don Henrique.) Es-tu de mon avis?

DON HENRIQUE, vivement.

Oui, mon oncle!.. et si vous voyez toujours aussi juste...

CAMPO MAYOR.

Toujours!.. et la preuve, c'est qu'on n'a rien trouvé!

DON SÉBASTIEN.

On m'avait surtout indiqué les environs de l'ermitage de Saint-Hubert... je m'y suis tenu en embuscade toute une journée, sans voir personne!

DON HENRIQUE.

Personne!

DON SÉBASTIEN.

Qu'une procession de pénitens blancs, qui sortaient de l'ermitage, et portaient la chasse du saint... j'ai fait porter les armes à mes soldats.

DON HENRIQUE, riant.

En vérité?

DON SÉBASTIEN.

Et je les ai fait mettre à genoux!

DON HENRIQUE, riant.

A genoux!.. celui-là est trop fort!

DON SÉBASTIEN.

Et pourquoi donc?

DON HENRIQUE, riant.

Rien!.. je ne peux pas dire... mais c'est que..

es archers ou des carabiniers royaux à genoux, présentent armes !.. laissez-moi rire... je l'en prie !

DON SÉBASTIEN, à Diana.

Allons ! le voilà maintenant d'une gaieté...

DON HENRIQUE.

C'est le seul parti à prendre... Ne songeons plus à cela... ne songeons qu'à la joie, au plaisir, et à ma cousine, que j'aime... que j'épouse !.. (A Diana.) Oui, ma petite Diana... oui, avec la permission de mon oncle, je t'aime... je t'aime ! (A part.) A force de te lui dire, je me persuade que peut-être.

DON SÉBASTIEN, à demi-voix, à Diana.

Vous l'entendez ?

DON HENRIQUE.

Et puis, ce soir, un concert, un bal, du bruit, du tapage... c'est ce qu'il me faut... (A part.) Ça vous étourdit !.. on n'a plus le temps de penser ! Haut.) Et je ne sais pas pourquoi l'on ne commence pas !

CAMPO MAYOR.

Voici, grâce au ciel, tout le monde qui arrive... la noblesse de province, tous gentils-hommes campagnards, qui n'ont jamais été à la cour, et sont trop heureux de venir voir le ministre dans ses terres.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SEIGNEURS et DAMES des environs, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CHOEUR.

Du plaisir qui nous appelle,
C'est le rendez-vous joyeux ;
Et de l'amitié fidèle,
Nous vous apportons les vœux.
Au plus noble !

(A Diana.)

A la plus belle !

Nous venons offrir nos vœux !

CAMPO MAYOR, à Diana et à don Henrique.

Allons, ma fille, allons, mon gendre,
Par vous le concert doit s'ouvrir ;
Ensemble l'on veut vous entendre.

DIANA, baissant les yeux.

Je suis prête à vous obéir !

Que dirons-nous ?

DON HENRIQUE.

Mon choix sera le vôtre.

DIANA, prenant un papier de musique sur le clavecin.
Ce boléro !

DON HENRIQUE.

Très bien ! s'il est de votre goût !

Le Brigand !

(Avec humeur.)

Encore un !.. J'en rencontre partout !

Bien différent de Sébastien !

Un autre

Ne vous conviendrait pas ?

DIANA.

J'aime mieux celui-ci.

DON HENRIQUE, lisant le titre.

Le Brigand du Rocher Noir ! C'est joli ! Voici !

NOCTURNE, à deux voix.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher noir...

(Un courrier entre en ce moment, remet des dépêches au Comte, et sort avec Sébastien, qui ne le quitte pas et semble l'interroger.)

CAMPO MAYOR, ouvrant les dépêches.

De mes collègues les ministres,
Des dépêches...

O ciel !

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Eh ! mais, sont-elles donc

Fâcheuses et sinistres ?

CAMPO MAYOR.

Non pas !

DON HENRIQUE.

Heureuses ?

CAMPO MAYOR.

Non !

(Montrant la porte de l'appartement à gauche.)

J'entre en mon cabinet, car il faut que je donne Des Ordres... Je réviens ; mais, surtout, que personne Ne se dérange... Je le veux !

(A don Henrique et à Diana.)

Continuez !

(A part, se dirigeant vers la porte à gauche, relisant les dépêches.)

Si c'est vrai, c'est affreux !..

DON HENRIQUE et DIANA.

Dans les défilés des montagnes,

Sous la voûte du Rocher noir...

DON SÉBASTIEN, rentrant par la porte du fond et s'adressant à Campo Mayor, qui va entrer dans son cabinet.

Presque aux portes de ce domaine,
Une riche voiture est brisée...

TOUS.

Ah ! grands dieux !

DON SÉBASTIEN.

Et les voyageurs, fort en peine,

Demandent, pour une heure ou deux,

L'hospitalité.

CAMPO MAYOR.

Soit ! qu'ils viennent !.. Le ministre

Lui-même aurait voulu les recevoir...

(A Sébastien.)

Chargez-vous de ce soin.

(Sébastien s'incline et sort.)

CAMPO MAYOR, à Diana.

Et toi, c'est ton devoir,

Ma fille, accueille-les...

(Montrant le cabinet.)

Pendant que j'administre...

(Il entre dans le cabinet.)

DON HENRIQUE, sa musique à la main.

A moins d'un coup du sort, impossible à prévoir,

(Montrant son papier.)

Des défilés de la montagne,

Nous ne sortirons pas ce soir !

Allons, ma gentille compagne.

ENSEMBLE.

Dans les défilés des montagnes,

Sous la voûte du Rocher noir...

Jeunes filles de nos campagnes,

Gardez-vous de passer le soir !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; pendant que don Henrique et Diana chantent auprès du clavecin et que tout le monde

est assis autour d'eux, paraissent, à la porte du fond, en habits de voyage, REBOLLEDO, tenant sous son bras la cassette qu'on a vue au premier acte; CATARINA, à qui DON SÉBASTIEN donne la main à leur entrée; les personnes qui sont assises veulent se lever, Catarina fait un geste de la main pour qu'on ne se dérange pas, et, surtout, pour qu'on n'interrompe pas les chants, et elle vient doucement se placer sur un fauteuil au bord du théâtre, à gauche; don Sébastien et Rebollo se tiennent debout derrière elle.

DON HENRIQUE, qui chantait, l'aperçoit en ce moment en face de lui.

O ciel!..

(Balbutiant en chantant.)

Jeunes filles des campagnes...

Des campagnes...

DIANA.

Qu'avez-vous donc?

DON HENRIQUE.

Moi? rien!

Je n'y vois plus!

Où j'y vois mal!

(Chantant.)

Dans les défilés des montagnes...

Des montagnes...

Je m'y perds!

DIANA.

Mon cousin... c'est vous qui n'allez plus!

DON HENRIQUE, hors de lui.

Nou, non, mais à mes yeux tout est trouble et confus!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

O surprise nouvelle!

Elle est là, je la voi;

Et je frémis pour elle,

Et de trouble et d'effroi.

CATARINA et REBOLLEDO.

O surprise nouvelle!

C'est lui que je revoi!

Mais, discret et fidèle,

Il gardera sa foi!

DIANA, SÉBASTIEN et le CHŒUR, montrant Henrique.

Oui, malgré tout son zèle,

Il s'embrouille, je croi,

Sa musique nouvelle

Lui cause cet effroi!

CATARINA, à Diana, qui veut rester près d'elle.

Non, nous serions désolés d'interrompre

Ce concert délicieux.

Continuez, de grace!

DIANA.

Eh! quoi, près de ces lieux,

Votre chaise vient de se rompre?..

CATARINA.

Eh! oui, vraiment, un accident,

Qui de nos postillons prouve la maladresse.

Je voyageais avec mon intendant.

DON HENRIQUE, vivement, et montrant Rebollo.

Ah! Monsieur est intendant?

REBOLLEDO, saluant.

De madame la Comtesse.

TOUTES LES DAMES, à demi-voix.

Ah! c'est une comtesse?

REBOLLEDO, à haute voix.

La comtesse de Villa-Flor!..

DON HENRIQUE, à part.

Allons, autre mensonge encor!

CATARINA, à Diana.

Et je viens implorer la bonté protectrice...

DON HENRIQUE, à haute voix, et avec intention.

Du comte de Campo Mayor,

Du ministre de la justice...

CATARINA et REBOLLEDO, à part.

Ah! grand Dieu!

DON HENRIQUE, de même.

C'est chez lui que vous êtes!

CATARINA, à part.

J'entends!

DON HENRIQUE, bas à Catarina.

Et si vous m'en croyez, n'y restez pas long-temps!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

O surprise nouvelle, etc.

REBOLLEDO et CATARINA.

O surprise nouvelle! etc.

DIANA et DON SÉBASTIEN, regardant Catarina.

Qu'elle est aimable et belle!

Ah! chacun, je le croi,

Serait heureux, près d'elle,

De vivre sous sa loi!

DIANA, s'adressant à don Henrique.

Allons, mon cher cousin, et pour la Senora.

CATARINA, à part, souriant.

Son cousin!.. C'est, alors, la belle Diana.

DIANA.

Achevons donc notre romance.

CATARINA.

Que de bontés!.. J'écoute.

DON HENRIQUE.

Oh! non! je ne pourrais...

DIANA.

Et pourquoi donc?

DON HENRIQUE, jetant le papier sur le clavecin.

Elle est trop difficile!

CATARINA, prenant le papier qu'elle parcourt des yeux.

Eh! mais,

Rien n'est plus simple... et, je le pense,

Tout le monde la chanterait.

DIANA, vivement.

Vous, sans doute?

CATARINA, souriant.

Mais, oui... si j'étais nécessaire,

Mais je ne le suis pas!

DIANA.

Vous l'êtes, en effet,

Car mon cousin refuse; et c'est là le salaire

Que j'attends de votre bonté,

Comme prix, Senora, de l'hospitalité.

REBOLLEDO, voulant la retenir.

Mais, Madame...

DON HENRIQUE, à part.

Elle accepte! Ah! grand Dieu! quelle audace!..

Lorsque mon oncle est là... quand on peut les saisir!

Ah! c'est d'un aplomb qui me passe,

Et pour elle me fait frémir!

NOCTURNE et BOLÉRO, à deux voix.

CATARINA et DIANA.

Dans les défilés des montagnes,

Sous la voûte du Rocher noir,

Jeunes filles de nos campagnes,

Gardez-vous de passer le soir!

Là, presque invisible,

Se cache, dit-on,

Un brigand terrible!

L'effroi du canton !
 Qui seul de sa bande ,
 Pouvant tout oser.
 Jamais ne demande
 Rien qu'un seul baiser !
 Chacun a ses doutes
 Sur l'audacieux...
 Mais nous disons toutes :
 C'est un amoureux !
 Tra la, la, la, la !

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, à demi-voix à Catarina.
 Assez, assez !.. mon oncle peut venir !
 Assez, assez !.. hâtez-vous de partir !

CATARINA.

Tra la, la, la, la !
 La, la, la, la, la !

CHOEUR.

Douce voix qui vient nous ravir ,
 Ah ! que de charme et de plaisir !
 DON HENRIQUE, de même, à Catarina.
 Ah ! c'est vouloir tenter le sort !

Assez !

DIANA, qui l'entend.

Comment, assez !

DON HENRIQUE, tout haut et feignant de se tromper.
 Je voulais dire : Encore !

CATARINA et DIANA.

Où, toujours il guette
 Les minois fripons ;
 Gaîment, il arrête
 Les jeunes tendrons.
 Et quand, au passage,
 On vient s'exposer ,
 Pour droit de péage,
 Il veut un baiser !
 Chacun a des doutes
 Sur l'audacieux ;
 Mais nous disons toutes :
 C'est un amoureux !
 Tra la, la, la, la !

DIANA, à Catarina.

Vous avez avec moi, charmante Senora ,
 Daigné chanter, et c'est beaucoup déjà ;
 Mais tant de complaisance est par vous prodiguée ,
 Qu'ici je voudrais bien vous entendre à présent ,
 Seule !

DON HENRIQUE, vivement, à Diana.

Y pensez-vous ?.. C'est abuser...

CATARINA.

Non, vraiment !

Je ne suis pas du tout fatiguée !
 (Elle chante seule.)

Ah ! je veux briser ma chaîne,
 Disait le bel Ivan !
 Tu causes trop de peine ,
 Amour, va-t'en !

Il s'envolait déjà,
 Ivan le rappela...

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Qui le maudit, toujours y reviendra..

DON HENRIQUE, bas, à Catarina.

Prenez garde ! Je frémis... c'est assez !

CATARINA.

Allons, n'ayez pas peur,
 Calmez votre frayeur.

DON HENRIQUE.

Mais, mon oncle...

CATARINA.

Il ne vient pas !

Tra la, la, la, la !

DON HENRIQUE.

Mais s'il vient ?

CATARINA.

Il m'applaudira !

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, à Catarina.

Assez, assez !.. hâtez-vous de partir !

Assez, assez !.. mon oncle va venir !

CATARINA.

Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la !

CHOEUR.

Douce voix qui vient nous ravir,
 Quel charme heureux et quel plaisir !

DON SÉBASTIEN et LES ASSISTANS, entourant

Catarina.

C'est charmant ! c'est délicieux !

CATARINA.

Vous êtes trop bons !

DON HENRIQUE, à part.

Elle reçoit leurs compliments avec une aisance
 et un sang-froid...

REBOLLEDO, qui a entendu don Henrique.

Madame la comtesse y est habituée.

DIANA.

Le bal commence dans les salons à côté... et
 si, pendant les deux heures qu'elle nous donne,
 la Senora voulait accepter une danse française
 ou une valse...

CATARINA.

Je vous remercie.

DON HENRIQUE, à part.

C'est bien heureux !.. j'ai cru qu'elle allait encore accepter !

DIANA, à Rebolledo, montrant la table de jeu.

Monsieur voudrait-il jouer ?.. (A Don Sébas-
 tien.) Don Sébastien, offrez à monsieur une
 carte ou des dés.

DON HENRIQUE, à part, montrant Sébastien qui
 s'assied à un trictrac avec Rebolledo.

Le malheureux va se faire dupper ! ou s'il ga-
 gne, on le paiera en fausse monnaie... Et ne
 pouvoir l'avertir !.. n'importe ! ayons l'œil sur
 lui... car il y a ici tant d'or et de diamans, que
 cela m'éfrâie pour mes nouvelles connais-
 sances !..

DIANA, à Catarina, la conduisant à une table à
 droite, où sont déjà les dames.

Aimez-vous mieux, ainsi que ces dames, par-
 courir ces gravures, ces livres et ces gazettes ?

CATARINA, à Diana.

On ne m'avait pas trompée, en me parlant
 de la belle Diana comme de la personne la plus
 gracieuse et la plus aimable !

DIANA, qui a ouvert une gazette.

Ah ! mesdames, voici dans la gazette de l'Es-
 tramadure, l'aventure la plus bizarre et la plus
 amusante... Une histoire de voleurs !..

TOUTES LES DAMES.

De voleurs !.. ah ! quel plaisir !

DON HENRIQUE, à part.

C'est comme un fait exprès !.. je n'entendrai parler que de cela !

DIANA, lisant.

C'est un nommé Pedro... un domestique...

DON HENRIQUE, à part.

Le mien.

DIANA.

Qui fait un récit effroyable de ce qu'il a vu.

DON HENRIQUE.

Un poltron... un menteur...

DIANA, lisant.

Du tout... Séparé de son maître et tombé par hasard dans une caverne de brigands, près l'ermitage Saint-Hubert...

DON SÉBASTIEN, qui joue avec Rebolledo.

Saint-Hubert... des brigands !.. ce n'est pas possible !

REBOLLEDO, froidement.

Et pourquoi donc?.. ça n'est pas si rare !

DON SÉBASTIEN.

Eh bien ! Monsieur, moi qui vous parle, je n'ai pas pu en rencontrer un seul...

REBOLLEDO.

C'est jouer de malheur !

DON HENRIQUE, avec intention.

C'est vrai... Car on en a souvent sous la main...

CATARINA, à Don Henrique, qui se trouve près d'elle.

Seigneur cavalier... prenez garde !

DON HENRIQUE.

O ciel !

CATARINA, montrant le bas de sa robe.

Vous froissiez ma robe...

DON HENRIQUE.

Pardon, Senora... je ferai attention... je vous le promets !..

CATARINA, froidement.

J'y compte. (Se retournant vers Diana, qui continue de lire.) Eh bien ? Madame ?

DIANA.

Eh bien !.. tombé dans un précipice, ce domestique, par une espèce de soubresaut formé entre les rochers, a plongé dans l'intérieur de la caverne, où il ne distinguait qu'imparfaitement les objets... aussi, n'a-t-il vu qu'une partie de ces brigands... et il en a compté jusqu'à quatre mille !..

REBOLLEDO, vivement.

Il n'y en a seulement pas le quart !.. (Se repentant et à Don Sébastien.) Je le suppose.

DIANA.

Ce n'est rien encore !.. voici l'admirable, le romanesque... et ce qui va piquer votre curiosité au dernier point... Devinez quel est le chef de ces brigands ?

DON SÉBASTIEN.

Quelque vieux contrebandier échappé des présides ?

DIANA.

Du tout ! (A Catarina.) Cherchez un peu.

CATARINA.

Je ne trouve jamais rien !

DON SÉBASTIEN.

C'est comme moi.

REBOLLEDO, à Don Sébastien.

Ah ! vous ne trouvez rien ?

DIANA.

Eh bien ! Mesdames, c'est une femme !

TOUTES LES DAMES,

Une femme !

DIANA.

Une très jolie femme !

CATARINA.

Bah ! les voyageurs exagèrent toujours... (A Don Henrique.) Qu'en dit M. le Marquis ?

DON HENRIQUE, hors de lui.

Je dis... je dis... que c'est d'une audace à vous renverser, à vous confondre !

DON SÉBASTIEN.

Il a raison... c'est impossible !

DIANA, lisant.

Pedro l'a vue... vue de ses propres yeux !... et la preuve, c'est qu'il en donne le signallement le plus exact et le plus minutieux... il est là !

DON HENRIQUE, à part.

O ciel !.. (Voulant prendre la gazette.) Donnez, ma cousine... donnez-moi !..

DIANA, la serrant.

Du tout... je le garde pour mon père... qui peut et qui doit en tirer parti !

DON HENRIQUE.

Mais vous ne pouvez pas voir M. le Comte, qui est renfermé là... dans son cabinet...

DIANA.

Qu'importe?.. je vais le lui porter, et lui présenter Madame...

CATARINA, à part.

O ciel !.. (Haut.) Pardon ! je ne suis pas en costume de bal...

DIANA.

N'est-ce que cela?.. je vais vous faire donner un appartement... le mien, si vous le voulez ?

(On entend un prélude de contredanse.)

DON SÉBASTIEN.

Une sarabande !.. c'est le bal qui commence.

TOUT LE MONDE.

Le bal !

PLUSIEURS DAMES, à Diana.

Venez-vous, Mademoiselle ?

DIANA.

Oui, Mesdames... je suis invitée... (Cherchant.) par qui donc?..

DON HENRIQUE, avec embarras.

Serait-ce par moi ?

DIANA, de même.

Je ne crois pas.

DON HENRIQUE.

Ni moi non plus !.. (Bas et vivement à Sébastien.) Dis que c'est toi !

DON SÉBASTIEN, étonné.

Pourquoi donc?..

DON HENRIQUE, de même.

Dis toujours !

DON SÉBASTIEN, à Diana.

C'est moi, Senora... c'est moi !

DIANA.

C'est vrai... je me le rappelle... et vous demande pardon de l'avoir oublié... Venez-vous?..

DON SÉBASTIEN.

Je vous suis. (Diana sort avec toutes les dames, pendant que l'orchestre continue le prélude. Sébastien se rapprochant vivement de Don Henrique.) Est-ce que ce bal, est-ce que ce mariage te contrarieraient?..

DON HENRIQUE.

Par exemple !

DON SÉBASTIEN.

Tu peux me le dire, à moi, ton ami !

DON HENRIQUE.

Du tout!.. ma cousine est charmante!.. (regardant Catarina.) et ne fût-ce que pour éloigner à jamais!..

DON SÉBASTIEN.

Quoi donc?

DON HENRIQUE.

Je te parle de la contredanse, dont je viens de me débarrasser... Mais ce mariage... il le faut!.. il le faut!..

DON SÉBASTIEN.

Tu dis cela avec fureur!..

DON HENRIQUE.

C'est que je suis furieux!.. c'est que je suis fou... amoureux fou de ma cousine... Va donc... va donc!.. elle l'attend... et surtout ne la quitte pas!..

DON SÉBASTIEN.

Oui, mon ami, j'y vais!

(Il sort et ferme la porte du salon.)

SCÈNE V.

DON HENRIQUE, qui a reconduit Sébastien jusqu'à la porte du salon; CATARINA, assise à droite.

DON HENRIQUE, redescendant en scène.

Comment! tu es encore là, tranquillement!.. tu ne te hâtes pas de partir et de disparaître?

CATARINA, froidement.

Rien ne presse!.. il faut bien attendre que ma voiture soit réparée!..

DON HENRIQUE.

Tu ne sais donc pas les dangers qui te menacent?

CATARINA, de même.

Si vraiment!.. mais où serais-je plus en sûreté que dans la maison même du ministre de la justice?..

DON HENRIQUE; à part.

Elle a encore raison!.. (Haut.) Mais comment n'es-tu pas en fuite avec tes compagnons?.. car, si je me le rappelle, ils doivent être embarqués... eux et leurs trésors!..

CATARINA.

Eh bien! alors, il n'y a plus de fausse monnaie dans le royaume!.. De quoi te plains-tu?

DON HENRIQUE.

Pourquoi ne les as-tu pas suivis?.. pourquoi es-tu ici?..

CATARINA.

D'abord, la question n'est pas galante!.. et puis, j'avais probablement quelque affaire importante qui me retenait... quelque projet.

DON HENRIQUE.

Encore quelque projet coupable!.. quelque ruse! quelque fourberie!..

CATARINA, avec fierté.

Sandoval!

DON HENRIQUE.

Ah! l'indignation te sied bien!.. après tous les mensonges que tu m'as faits!.. Ce Rebollo, que tu disais ton oncle... et qui maintenant est ton intendant!

CATARINA, riant.

L'un n'empêche pas l'autre!.. Si je prends

mon oncle pour intendant, c'est une économie.

DON HENRIQUE.

Avez plutôt qu'il n'est ni l'un ni l'autre!

CATARINA.

C'est possible!

DON HENRIQUE.

Quel est-il donc, alors?.. ton fiancé?.. ton mari?..

CATARINA, riant.

Lequel aimes-tu le mieux?

DON HENRIQUE, avec colère.

Ah! si je le savais!.. j'irais à l'instant vous livrer tous les deux!

CATARINA, froidement.

Je t'en défie!

DON HENRIQUE.

Et qui m'en empêcherait?

CATARINA.

Ta promesse!.. tu l'as juré!.. et dans le peu de temps que nous avons passé ensemble, j'ai vu sans peine que tu étais un galant homme... un homme d'honneur... et je suis tranquille!..

DON HENRIQUE.

Tranquille! dans un état pareil!.. mais moi, qui n'y suis pour rien... c'est-à-dire, qui, malgré moi, suis votre confident et votre complice... je sentais tout à l'heure comme un battement de cœur... comme une sueur froide à l'idée seule de vous voir reconnus et arrêtés devant tout ce monde!.. je tremblais... je tremble encore pour vous!..

CATARINA, vivement, lui prenant la main.

C'est vrai!

DON HENRIQUE.

Oui, oui, partez! allez-vous-en!.. car depuis que vous êtes ici, je n'existe plus... je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais... et au trouble, à la terreur que j'éprouve, je croirais presque, si ce n'était profaner un tel nom et un tel sentiment, je croirais presque que je vous aime!

CATARINA, froidement.

Je l'ai bien vu!

DON HENRIQUE.

Non, non!.. cela n'est pas... ce n'est pas possible... ce serait trop indigne... trop honteux!.. va-t'en, te dis-je!.. va-t'en!..

CATARINA.

Tuas raison... Toi, Don Henrique de Sandoval, tu ne peux pas sans rougir jeter les yeux sur moi!.. ce soir, d'ailleurs, on signe ton contrat avec une personne de haute naissance... tu dois l'aimer... tu l'aimes!..

DON HENRIQUE.

Eh bien! non... je ne l'aime pas!.. c'est ce dont j'enrage... je ne l'aimerai jamais... je le sens maintenant... et l'honneur et la probité me défendent de contracter une union qui ferait mon malheur et le sien!.. Écoute, Catarina, écoute-moi... nous sommes seuls, et personne ici ne peut me voir rougir... si tu veux, je te cache à tous les yeux... je t'emmène à Lisbonne... tu oublieras le passé... je l'oublierai moi-même... cet or! ces parures! ces richesses que tu aimes tant... je te les prodiguerai... à toi ma fortune entière!.. mon existence... mon amour!

CATARINA, avec fierté.

Moi ! votre maîtresse !

DON HENRIQUE.

Silence!.. je veux t'arracher au châtement.. à la honte qui te menacent!.. tu ne fus qu'égarée... et ma voix rappellera dans ton âme des sentimens d'honneur et de vertu que tu es faite pour connaître et pour comprendre... oui, tu abjureras tes erreurs passées... tu les oublieras... tu deviendras une honnête fille... (voyant qu'elle détourne la tête.) et déjà, je le vois, tu es émue... tu pleures... (Catarina se retourne en riant.) Non... tu ris... tu ris de moi!.. ah ! c'est indigne!.. et je te déteste!..

CATARINA.

Et vous avez tort, Monseigneur... Je vous remercie de vos bonnes intentions... Mais je ris de vous entendre me parler de vertu, en me proposant d'y manquer!

DON HENRIQUE.

Elle a raison!

CATARINA.

Moi, bohémienne, j'ai de l'honneur à ma manière... et jamais je ne serai votre maîtresse... passe pour être votre femme!

DON HENRIQUE, avec indignation.

Ma femme!

CATARINA.

Mais, rassurez-vous, je refuserais.

DON HENRIQUE.

Tu refuserais ?

CATARINA.

Pour vous, don Henrique... pour vous, qui méritez mieux que Catarina la bohémienne... car vous êtes un bon et loyal jeune homme... que j'estime, que j'aime... autant que je puis aimer... Et si mon amitié ne vous paraissait pas trop audacieuse... ou trop indigne... je vous prierais d'en recevoir un gage... un souvenir... Cette bague...

DON HENRIQUE.

Donne.

CATARINA.

Mais votre cousine peut-être s'en offenserait ?

DON HENRIQUE.

Non, non... car désormais ce mariage est impossible... Je le lui dirai. Donne, te dis-je... (Il prend la bague et aperçoit Diana, qui entre par e fond.) Dieu ! c'est elle !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIANA.

DIANA.

Pardon, Senora, de vous avoir abandonnée aussi long-temps... je dansais, et j'espère bien que vous suivrez mon exemple... Dans mon appartement, qui vous attend, vous trouverez toutes mes parures de bal, que je mets à votre disposition.

DON HENRIQUE.

Impossible, ma cousine!.. La Senora me disait tout à l'heure qu'elle avait hâte de partir.

DIANA.

Je viens alors lui annoncer une mauvaise nouvelle... fort heureuse pour nous... Sa voiture ne peut être réparée que demain, très tard.

CATARINA.

Ah ! mon Dieu ! Je vois alors, comme vous dites, qu'il faut me résigner...

DIANA.

Et danser.

CATARINA, gaiement.

Et danser !

DON HENRIQUE.

Quoi ! vous pourriez ?..

CATARINA.

Adieu, M. le Marquis... adieu, Senora. Je reviens.

SCÈNE VII.

DON HENRIQUE, DIANA.

DUO.

DIANA.

Savez-vous, mon cousin, un fait bien étonnant ? Nous n'avons pas encor dansé de la soirée.

DON HENRIQUE.

J'y pensais... j'allais vous inviter.

DIANA.

Vraiment !

DON HENRIQUE,

De tant d'adorateurs vous êtes entourée Qu'on n'osait approcher...

DIANA.

Je suis prête... J'entends

Commencer une sarabande... Partons.

DON HENRIQUE.

C'est, ma cousine, une faveur bien grande!

DIANA.

C'est pour moi, mon cousin, un plaisir des plus grands !

ENSEMBLE.

Ah ! si j'osais. Allons ! du courage et du cœur !

Près d'un cousin

Pour un cousin pourquoi cette frayeur ?

De la franchise... Aussi, pourquoi trembler ?

Il faut tout dire... allons il faut parler !

DON HENRIQUE.

Vous tenez donc beaucoup à cette sarabande ?

DIANA.

Et vous, mon cher cousin ?

DON HENRIQUE.

Moi, je vous le demande.

DIANA.

Pas beaucoup.

DON HENRIQUE.

Moi non plus... et puis j'aurais, je croi, A vous parler.

DIANA.

C'est comme moi.

DON HENRIQUE.

Eh bien ! nous voilà seuls.

DIANA.

C'est rare... et j'ai l'idée Qu'au lieu d'aller danser peut-être il vaudrait mieux.

DON HENRIQUE.

Rester.

DIANA.

M'y voilà décidée.

DON HENRIQUE.

Et causer.

DIANA.

Causons donc.

DON HENRIQUE.

Tous les deux.

DIANA.

Tous les deux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Voici l'instant ! Allons ! du courage et du cœur !
Près d'un cousin, etc.

DIANA.

Allons ! dites... je vous écoute.

DON HENRIQUE.

Dites vous-même...

DIANA.

Il est plus naturel

Que ce soit vous qui commenciez...

DON HENRIQUE.

Sans doute.

Eh bien ! donc, Senora, je vous adore...

DIANA, à part.

O ciel !

DON HENRIQUE.

C'est-à-dire... je vous aime

De tout mon cœur !

DIANA.

Et moi de même.

DON HENRIQUE.

Mais, voyez-vous, à part moi, je me dis

Qu'il faut, d'abord...

DIANA.

C'est aussi mon avis...

DON HENRIQUE.

Par la franchise il faut qu'on brille !

DIANA.

C'est juste !

DON HENRIQUE.

Eh bien ?

(On entend sonner chez le ministre.)

Mon oncle !

DIANA.

Ah ! Dieu, que c'est gênant !

On ne peut un instant

S'expliquer en famille !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah ! quel malheur ! Allons, du courage et du cœur !
Pour un cousin, etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR.

CAMPO MAYOR.

Enfin, et, grâce au ciel, mes ordres sont
donnés et mes courriers expédiés dans toutes
les directions... Je suis à vous maintenant pour
toute la soirée !

DON HENRIQUE.

Les dépêches que vous avez reçues sont donc
bien importantes ?

CAMPO MAYOR.

Plus que je ne peux te dire !.. Imagine-toi
que les ministres mes collègues, qui forment
avec moi le conseil de régenec, m'ont écrit que
par un attentat audacieux, inouï, on avait en-
levé à Lisbonne, et dans le palais même, tous
les diamans de la couronne.

DON HENRIQUE.

Est-il possible ?

CAMPO MAYOR.

Les plus beaux diamans de l'Europe, qui de
temps immémorial étaient renfermés sous triple
serrure dans le coffre royal... Des sommes im-
menses, incalculables !

DIANA.

Et comment un pareil vol a-t-il été commis ?

CAMPO MAYOR.

C'est ce qu'on ne peut s'expliquer !.. Mais
les coupables ne sont point encore sortis du
royaume... peut-être même n'ont-ils pas encore
quitté Lisbonne... et je viens d'ordonner sur
toute la route la surveillance la plus active...
Défense de fournir des chevaux à personne...
Défense de laisser passer aucune voiture, ex-
cepté la mienne, dont les armes sont connues
ainsi que ma livrée... et pour peu que le plus
léger indice nous mette seulement sur la
trace...

DON HENRIQUE, serrant la main de Campo Mayor.

Disposez de moi, mon cher oncle... et comp-
tez sur mon activité, mon zèle...

CAMPO MAYOR, lui prenant la main.

Ah ! mon Dieu ! qu'as-tu donc là ?

DON HENRIQUE.

Rien... une étincelle de peu de prix,

CAMPO MAYOR.

De peu de prix, dis-tu ?.. Eh ! mais, je ne
me trompe pas... je la reconnais... je ne con-
naiss que cela... C'est la brésilienne !

DIANA.

Que dites-vous ?

CAMPO MAYOR.

Un des diamans de la couronne... une étin-
celle renommée par son éclat... et qui dans la
nuit éclairerait comme une escarboucle... (Vou-
lant éteindre les bougies.) Tu vas voir.

DON HENRIQUE.

Non, non, c'est inutile, et je vous crois.

CAMPO MAYOR.

Comment est-elle en ton pouvoir ?

DON HENRIQUE.

Je ne sais... je l'ai achetée dernièrement,

CAMPO MAYOR.

D'un des voleurs... c'est certain !.. Nous voi-
là sur la trace... Quel est-il ?

DON HENRIQUE, hésitant.

C'est... c'est... un marchand de Coïmbre.

CAMPO MAYOR.

Lequel ?

DON HENRIQUE.

C'est dans la grande rue qui mène au château.

CAMPO MAYOR.

Ce riche magasin... Samuel Mendoza le joail-
lier...

DON HENRIQUE.

C'est possible... je ne connais pas... Après
cela, il se peut que lui-même ne soit pas cou-
pable.

CAMPO MAYOR.

Et, n'importe ! on peut toujours l'arrêter.

DON HENRIQUE.

Mais, mon oncle...

CAMPO MAYOR.

Ca ne peut pas faire de mal... On arrête
toujours, quitte à s'informer après... à con-

naître après ses vendeurs, ses affidés, ses complices... car ils doivent être une bande.

DIANA.

Ah! mon Dieu! si c'était celle de la Catarina, ces bandits de l'Estramadure?

DON HENRIQUE.

Qui n'existent pas, mon oncle le disait lui-même ce matin...

CAMPO MAYOR.

Oui, mais, depuis ce matin...

DON HENRIQUE.

Impossible!

CAMPO MAYOR.

N'importe! il faut voir.

DIANA.

Mon père a raison... Il faut voir.

DON HENRIQUE.

De quoi vous mêlez-vous?... Est-ce que cela regarde les femmes, les demoiselles?... Et cette sarabande que nous devons danser, l'avez-vous oubliée?

DIANA.

Eh bien! par exemple! vous y aviez renoncé... et je veux d'abord montrer à mon père l'article du journal où l'on parle de la Catarina... où l'on donne son signalement.

DON HENRIQUE.

Est-ce que mon oncle a le temps?... occupé comme il est... Ne parlait-il pas de prendre des informations sur Samuel Mendoza?..

CAMPO MAYOR.

C'est juste! je vais expédier un alguazil à cheval, pour l'arrêter.

DON HENRIQUE.

Ce n'est pas cela que je disais!

CAMPO MAYOR.

Et tu as raison de m'y faire penser!.. je vais signer l'ordre... (Il s'assied, et en écrivant il dit à Diana.) Mets ce journal sur ma table, dans mon cabinet... car dans ce moment, tu vois que je n'ai pas le temps.

DON HENRIQUE., à Diana.

Il n'a pas le temps!

DIANA.

N'est-ce que cela?... je vais vous le lire!..

DON HENRIQUE.

Pour l'empêcher d'écrire... pour le troubler... il va en faire arrêter un autre.

DIANA.

Du tout! (Lisant.) « La Catarina est une jeune » et jolie femme, qui a des cheveux blonds et » des yeux bleus!..

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Mon oncle... et Samuel Mendoza?..

DIANA, lisant.

» Des cheveux blonds, des yeux bleus!..

CAMPO MAYOR, distrait, à Don Henrique.
Samuel Mendoza a des cheveux blonds?..

DIANA, lisant.

» La Catarina!..

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Et votre départ pour Lisbonne, vous n'y pensez pas?..

CAMPO MAYOR.

Ce soir, après le contrat!.. Ma fille!..

DIANA, lisant toujours.

» La Catarina!..

DON HENRIQUE, à Diana.

Écoutez donc votre père, qui vous parle...

CAMPO MAYOR.

Tu donneras des ordres... tu commanderas ma voiture et mes chevaux, pour qu'après le contrat nous partions tous les deux.

DIANA.

Oui, mon père!..

CAMPO MAYOR.

Entends-tu?... car demain de bon matin, il faut que je sois à Lisbonne.

DIANA, parcourant le journal.

Ah! mon Dieu! quelle ressemblance! quelle rencontre!.. Est-ce possible?..

DON HENRIQUE, à Campo Mayor qui s'est levé.

Venez, mon oncle... venez, je ne vous quite pas... donnons cet ordre et d'autres encore... tous les ordres possibles.

CAMPO MAYOR.

Tu as raison!.. hâtons-nous.

(Ils sortent vivement par le fond.)

SCÈNE IX.

DIANA, seule lisant, avec effroi.

Mais oui... mais oui... c'est bien cela... tout à l'heure près de moi, je l'ai vue... voilà la peur qui me prend... et tout ce monde, ces deux ou trois cents personnes qui sont là... qui dansent, sans se douter de rien!.. nous ne sommes pas en sûreté!.. Au secours! au secours!

SCÈNE X.

DIANA, DON HENRIQUE, rentrant par le fond.

DON HENRIQUE.

Taisez-vous! taisez-vous!

DIANA.

Ah! mon cousin, que je suis heureuse de vous voir!.. venez me sauver la vie!

DON HENRIQUE.

Silence!..

(En ce moment, la Catarina entre par la droite, se place sur le canapé, derrière la table, et cachée par le dossier d'un fauteuil, de manière à n'être pas vue de Diana et de Don Henrique.)

DIANA.

Vous ne savez pas que cette Catarina, cette femme horrible... non, qu'on dit si jolie... elle est ici!..

DON HENRIQUE.

Quelle folie!..

DIANA.

Voyez plutôt son signalement trait pour trait... c'est elle.

DON HENRIQUE.

Taisez-vous!

DIANA.

C'est elle, je vous jure.

DON HENRIQUE, lui arrachant le journal.

Ça n'est pas vrai.

DIANA, lui montrant le journal.

Mais ce papier le prouve.

DON HENRIQUE, le déchirant.

Il ne prouve rien! car il n'existe plus.

DIANA.

Mais vous empêchez par là qu'on ne la recon-
naisse... qu'on ne l'arrête.

DON HENRIQUE.

L'arrêter, dites-vous?... plutôt mourir.

DIANA.

O ciel!

DON HENRIQUE.

Et si vous m'aimez, ma cousine, si vous avez
pitié de moi... vous ne direz rien. Vous garde-
rez le silence! je vous en prie, je vous en con-
jure!..

DIANA.

C'est vous qui la défendez... qui la protégez.
(Avec indignation.) Est-ce que par hasard vous
l'aimeriez?..

DON HENRIQUE, hors de lui.

Vous l'avez dit!

DIANA, cachant sa tête dans ses mains.

Ah!..

DON HENRIQUE.

Il faut m'aider à l'éloigner... à la sauver...
(Avec fureur, voyant qu'elle hésite.) Vous m'aide-
rez, ou sinon!..

DIANA, tremblante.

Eh bien! oui, mon cousin... mais à une con-
dition.

DON HENRIQUE.

Toutes celles que vous voudrez... ma fortune,
ma vie!..

DIANA.

Je n'en demande pas tant!.. mais ce soir,
quand il faudra signer le contrat, c'est vous qui
refuserez?..

DON HENRIQUE.

Je le promets!

DIANA.

Qui direz: Non!

DON HENRIQUE.

Je le jure!

DIANA.

Devant mon père... devant le notaire!..

DON HENRIQUE.

Devant le monde entier... mais vous la sau-
verez?..

DIANA.

Et comment?..

DON HENRIQUE.

Il faut qu'elle parte à l'instant même... et sa
chaise de poste est brisée.

DIANA.

Elle ne le serait pas, que ça reviendrait au
même. Car toutes les voitures sont arrêtées sur
la route... excepté celle du ministre.

DON HENRIQUE.

C'est celle-là qu'il faut prendre.

DIANA.

Celle de mon père?

DON HENRIQUE.

Il le faut! je le veux!.. On vous a chargée de
donner des ordres... donnez-les... que cette voi-
ture soit prête pour elle... pour elle, entendez-
vous!.. ou sinon je dis: Oui!.. je signe au con-
trat... je vous épouse!..

DIANA, vivement.

Tout sera prêt, mon cousin!.. tout sera prêt.

DON HENRIQUE.

A la bonne heure!.. Où pourra-t-elle vous at-
tendre?..

DIANA.

Là... dans le cabinet de mon père... per-
sonne n'y entre... il y a une seconde porte... un
escalier dérobé qui donne sur la cour!..

DON HENRIQUE.

Très bien.

DIANA.

Mais, à votre tour, songez au scandale, au
danger et à la perte de votre âme!..

DON HENRIQUE.

Mais allez donc... allez donc!.. cette pauvre
femme qu'il faut sauver.

DIANA.

Cette pauvre femme, dites-vous?.. une femme
épouvantable... ah!..

(Catarina s'est levée vers la fin de cette scène et a
gagné le milieu du théâtre; Diana l'aperçoit, et
reste toute tremblante, puis sur un geste de Ca-
tarina elle s'enfuit sans retourner la tête.)

SCÈNE XI.

DON HENRIQUE, CATARINA.

DON HENRIQUE, à Catarina.

Quoi! tu t'ais là... comme un espion!.. il ne
te manquait plus que ça!..

CATARINA.

J'ai tout entendu..

DON HENRIQUE.

Ne m'approche pas!.. va-t'en!

CATARINA.

J'en suis encore émue et attendrie.

DON HENRIQUE.

Et moi, je suis indigné et furieux... je te dé-
teste, maintenant!.. j'aurais dû, peut-être... mais
l'autre jour, et parmi ces brigands, tu m'as sauvé
la vie... c'est la seule chose que je n'oublierai
pas!.. tiens, entre dans ce cabinet, et par une
porte secrète tu sortiras... tu descendras dans
la cour où une voiture t'attendra, toi et ton in-
tendant... Eh bien! m'entends-tu, Catarina?..
à quoi penses-tu?

CATARINA.

A toi!.. (Avec curiosité.) Je voudrais bien sa-
voir si réellement tu refuseras, pour moi, de si-
gner le contrat?

DON HENRIQUE.

Voici mon oncle... va-t'en, Catarina... pour
toi... pour ta vie!.. (Catarina reste immobile.) Eh
bien! non... pour moi!..

CATARINA, avec émotion.

Je t'obéis!.. (Elle entre dans le cabinet.)

DON HENRIQUE, avec effroi, refermant la porte.

Adieu!..

SCÈNE XII.

DON HENRIQUE, CAMPO MAYOR, DON SÉ-
BASTIEN, SEIGNEURS ET DAMES.

FINAL.

CAMPO MAYOR, à quelques seigneurs.

Oui, je pars cette nuit... Dans le poste où je brille,
On ne s'appartient plus... on se doit à l'état.

Mais avant tout, je veux qu'entre amis, en famille,
De ma fille, Messieurs, nous signions le contrat.

DON SÉBASTIEN, à part.

Le contrat! plus d'espoir! Dieut voici le notaire!
(Le notaire paraît. Campo Mayor va au-devant de lui. Des valets apportent au milieu du théâtre une table et toute ce qu'il faut pour écrire. Le notaire s'y installe et écoute, en écrivant, les instructions que Campo Mayor lui donne à voix basse.)

DON HENRIQUE, près du cabinet, à part.

L'on ne part pas! j'écoute et n'entends rien.

DON SÉBASTIEN, apercevait Diana qui paraît.

C'est elle!..

(Bas.)

C'en est fait! je vous perds!

DIANA, gaîment, et regardant Don Henrique.

Au contraire!

DON SÉBASTIEN, à demi-voix.

Mais voici le contrat!

DIANA, de même.

N'importe!

DON SÉBASTIEN.

Et le notaire!..

DIANA.

N'importe! tout va bien!

DON SÉBASTIEN, à part, avec colère.

Quel air de joie et de conquête!

DON HENRIQUE, à demi-voix, à Diana.

Eh bien! la voiture?

DIANA, de même.

Elle est prête.

DON HENRIQUE, de même.

Alors, Catarina peut fuir?

DIANA, de même.

Sans doute.

(Lui prenant la main.)

Allons! du cœur!

DON HENRIQUE, cherchant à se remettre.

J'en aurai!

DIANA, souriant.

Comme il tremble!

A votre tour, tenez votre serment.

(Tous deux causent à la gauche du théâtre.)

DON SÉBASTIEN, les regardant avec dépit.

C'est qu'ils ont l'air de s'adorer!

CAMPO MAYOR, d'un air de triomphe.

Vraiment,

Ils en ont l'air? Allons, voici l'instant.

(Il leur montre le Notaire, qui vient d'achever le contrat et qui lui présente la plume.)

ENSEMBLE.

DON SÉBASTIEN.

Ah! je tremble, je frissonne;

Rien n'égale mon tourment,

L'espérance m'abandonne.

Voici le fatal moment!

CAMPO MAYOR.

De l'époux que je lui donne,

Je suis fier, je suis content.

D'un nouvel éclat rayonne

Mon nom, déjà si brillant.

DIANA, regardant Don Henrique.

A l'espoir je m'abandonne.

Oui, je crois à son serment.

Et l'effroi que je lui donne,

Ne va durer qu'un moment.

DON HENRIQUE, regardant la porte à gauche.

Il faut, son salut l'ordonne,

Ah! pour elle je frissonne,
Rien n'égale mon tourment!

CHOEUR, montrant Campo Mayor.

Au bonheur, il s'abandonne,

Par cet hymen séduisant,

D'un nouvel éclat rayonne

Son nom, déjà si brillant!

CAMPO MAYOR, présentant la plume à Diana.

A toi, ma fille!

DON SÉBASTIEN, à part.

O ciel!

DIANA, à demi-voix.

Ne craignez rien...

Je vous l'ai déjà dit: Tout va bien! tout va bien!

DON SÉBASTIEN, à part.

Mais quelle est donc sa dernière espérance?

Je devine... Elle va refuser... Ah! grand Dieu!

Elle signe?..

CAMPO MAYOR, à Don Henrique.

A vous, mon neveu.

DON SÉBASTIEN, qui s'est rapproché d'elle d'un air triomphant.

Perfide!

DIANA, souriant.

Tout va bien! Un peu de patience.

CAMPO MAYOR, à Don Henrique.

C'est à vous de signer.

DON SÉBASTIEN, à part.

Quel malheur est le mien!

DON HENRIQUE, jetant la plume et redescendant la scène.

Je ne le puis!

CAMPO MAYOR et les assistans qui l'entourent.

O ciel!

DON HENRIQUE, apercevant Catarina.

Encore ici?

CATARINA, avec tendresse et approbation.

C'est bien! Merci! merci! merci!

DON HENRIQUE, à part, avec effroi.

Fuyez! fuyez!

DIANA, bas, à Don Sébastien.

Je vous le disais bien...

Tout va bien! tout va bien!

(Campo Mayor et les assistans descendent la scène en désordre.)

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

Ah! j'en perdrai la tête!

Au diable le contrat!

Je brave la tempête,

Le scandale et l'éclat!

D'empêcher qu'on l'arrête,

Quel est donc le moyen?

Je cherche dans ma tête,

Et je n'y trouve rien.

Ah! j'en perdrai la tête!

Quel tourment est le mien!

DON SÉBASTIEN.

C'est à perdre la tête!

Ah! quel heureux éclat!

A sa voix tout s'arrête.

Ah! j'étais un ingrat!

Elle fut bon prophète;

Mais quel fut son moyen?

Je cherche dans ma tête,

Et ne devine rien!

CAMPO MAYOR.

Au moment du contrat,
 Troubler, de cette fête,
 Et la pompe et l'éclat !
 Quel scandale s'apprête !
 Quel projet est le sien ?
 Je cherche dans ma tête,
 Et je n'y trouve rien !
 C'est à perdre la tête !
 Non, je n'y comprends rien !

DIANA, à Don Sébastien.

Ils en perdront la tête !
 Il n'est plus de contrat,
 Plus d'hymen, plus de fête !
 Vous êtes un iggrat !
 Ai-je été bon prophète !
 Tout va bien ! tout va bien !
 Mais je serai discrète,
 Et je ne dirai rien.
 Ils en perdront la tête !
 Tout va bien ! tout va bien !

CHOEUR.

C'est à perdre la tête !
 Au moment du contrat,
 Troubler, de cette fête,
 Et la pompe et l'éclat !
 Quel scandale s'apprête !
 Quel projet est le sien ?
 Je cherche dans ma tête,
 Et je n'y trouve rien !

CAMPO MAYOR, à son neveu.

Vous parlerez... et d'une telle injure
 Vous me direz le motif ?

DON HENRIQUE.

Oui, plus tard !

(On entend le roulement d'une voiture.)

TOUS, écoutant.

Mais quel est donc ce bruit ?

CAMPO MAYOR, courant à une fenêtre.

Comment ! une voiture ?

Lorsque j'ai défendu... C'est la mienne qui part !

DON HENRIQUE, à part.

Je respire ! elle échappe au sort qui la menace.

CAMPO MAYOR, qui vient de sonner, à Diana.

Ma voiture qui part, que veut dire cela ?

DIANA, baissant les yeux.

Je l'ai fait préparer...

CAMPO MAYOR.

Et qui donc a l'audace

De la prendre ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, plusieurs VALETS.

LES VALETS.

Une jeune et belle signora,

Par l'ordre de Mademoiselle.

CAMPO MAYOR, regardant Diana.

Qu'est-ce à dire ?

LES VALETS.

Et, de plus, par le vôtre, dit-elle.

CAMPO MAYOR.

C'est faux !

DIANA, s'enhardissant.
 C'est faux !

CAMPO MAYOR.

Ce sont d'insignes faussetés.

LES VALETS.

Elle et son compagnon l'estement sont montés,
 Puis elle a dit son nom en partant...

CAMPO MAYOR.

De grace,

Quelle est cette impudente et belle scnora ?

LES VALETS.

La Catarina.

TOUS, avec effroi.

La Catarina !

CAMPO MAYOR.

Cette chef de bandits ! Quel comble de l'audace !

Lorsque sa tête est mise à prix !

Partir dans ma voiture... à son aise, à ma place !

LES VALETS.

Avec une cassette.

CAMPO MAYOR.

Ah ! grand Dieu ! je frémis.

Si c'était...

DON HENRIQUE, à part.

Justement !

CAMPO MAYOR, aux valets.

Courez tous sur ses pas !

A qui la saisira, quinze mille ducats !

ENSEMBLE.

CAMPO MAYOR.

C'est à perdre la tête !

Pour un homme d'état.

Quel orage s'apprête !

Quel bruit et quel éclat !

Partez, et qu'on l'arrête ;

Mais, comment ? quel moyen ?

Je cherche dans ma tête,

Et je ne trouve rien !

DON HENRIQUE.

C'est à perdre la tête !

Pour un homme d'état,

Quel orage s'apprête !

Quel bruit et quel éclat !

Il prétend qu'on l'arrête ;

Mais, comment ? quel moyen ?

Il cherche dans sa tête,

Mais il ne trouverien !

DIANA.

Ils en perdront la tête !

Il n'est plus de contrat, etc.

DON SÉBASTIEN.

C'est à perdre la tête !

Ah ! quel heureux éclat ! etc.

CHOEUR.

C'est à perdre la tête !

Au moment du contrat ! etc.

CAMPO MAYOR.

Mais, je l'ai dit : Quinze mille ducats.

Partez ! partez ! suivez ses pas !

(Tout le monde sort en désordre.)

ACTE III.

Un salon d'attente dans le palais de la Reine, à Lisbonne. — Au fond, la salle du trône, séparée du salon d'attente par une colonnade; derrière les colonnes, de riches rideaux en velours, qui forment des portières, à l'entrée du salon; à gauche du spectateur, trois grandes croisées, donnant sur la principale place de Lisbonne; à droite, les appartemens particuliers de la Reine. Une grande porte et deux latérales.

SCÈNE I.

DON HENRIQUE, DON SÉBASTIEN.

DON HENRIQUE.

Don Sébastien à Lisbonne... dans le palais de la Reine... et, comme moi, sans doute, attendant audience de Sa Majesté!

DON SÉBASTIEN.

Eh! mon Dieu! oui... la compagnie que je commande est de service au palais... C'est aujourd'hui le couronnement de notre jeune souveraine! c'est aujourd'hui que le conseil de régence remet en ses mains le pouvoir... et, au commencement d'un règne, il est toujours facile d'obtenir...

DON HENRIQUE.

Des grâces et des faveurs!

DON SÉBASTIEN.

Je ne veux que justice...

DON HENRIQUE.

Eh, mais! par le temps qui court, c'est déjà une grande faveur... ne l'obtient pas qui veut. A peine arrivé, il m'a été facile de voir que tout allait assez mal dans notre beau royaume du Portugal et des Algarves... des fonctionnaires qui ne reçoivent pas de traitement et vendent leur conscience... une armée qui n'est pas payée... des finances en si mauvais état, que la banqueroute est immanquable... Joli commencement de règne!

DON SÉBASTIEN.

Et mon Dieu!... toi, qui ne pensais jamais qu'au plaisir, tu te lances dans les affaires d'état... te voila de la fronde et de l'opposition!

DON HENRIQUE.

Oui... parce que... parce que je suis de mauvaise humeur.

DON SÉBASTIEN.

Et de quoi?..

DON HENRIQUE.

De tout!... (Avec embarras.) Mais, dis-moi... toi, qui es venu avec mon oncle, et qui ne l'as pas quitté, tu ne pourrais pas me dire s'il a obtenu quelques renseignemens sur cette femme, sur sa fuite?..

DON SÉBASTIEN.

Qui?.. La Catarina et ses complices?..

DON HENRIQUE.

Oui, mon ami... Est-on sur leurs traces?.. mon oncle, qui est ministre de la police, a-t-il découvert quelque chose?..

DON SÉBASTIEN.

Rien... absolument rien!..

DON HENRIQUE, gaiment.

Je le reconnais là!.. ce n'est pas lui qu'on ac-

cusera d'attenter aux libertés publiques... il n'a jamais pu arrêter personne... Et Diana, sa fille, quelles nouvelles?..

DON SÉBASTIEN.

Ah! mon ami!.. tu ne connais pas tous tes droits à mon dévouement et à ma reconnaissance... c'est par toi que j'existe encore... car, si ce mariage avait eu lieu... si tu avais épousé ta cousine... vois-tu bien, j'en serais mort!

DON HENRIQUE.

Comment! c'était cela!.. Diana avait donc une inclination?..

DON SÉBASTIEN.

Oui, vraiment!

DON HENRIQUE.

Et c'était toi?..

DON SÉBASTIEN.

Cela te fâche?..

DON HENRIQUE.

Au contraire... je suis ravi... enchanté... et si je peux vous aider, toi et Diana!..

DON SÉBASTIEN.

Silence!.. on vient!

DON HENRIQUE.

Quelque grand seigneur qui sollicite aussi?

DON SÉBASTIEN.

Ton oncle et ta cousine....

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DIANA.

CAMPO MAYOR, saluant, puis reconnaissant son neveu.

Que vois-je?.. Don Henrique de Sandoval, qui ose se présenter à mes yeux...

DON HENRIQUE.

Permettez, mon oncle... c'est vous qui vous présentez devant moi... car nous étions les premiers... nous attendons audience de Sa Majesté... La cour est un terrain neutre où toutes les haines ont leurs entrées... ce qui n'empêche pas de se donner la main.

CAMPO MAYOR, le repoussant.

Jamais!.. Je venais ici avec ma fille... La duchesse de Pombal, première dame d'honneur, veut bien la présenter à la Reine, qui croyait la trouver mariée...

DON HENRIQUE.

Il ne tiendra qu'à vous... car voici un jeune gentilhomme qui l'aime... et qui en est aimé...

CAMPO MAYOR.

O ciel!..

DON SÉBASTIEN.

Mon ami!..

DIANA.

Mon cousin... (A demi-voix.) Et mon père, qui ne savait pas...

DON HENRIQUE.

Eh bien! il le sait maintenant.

CAMPO MAYOR.

Monsieur, je ne dis pas que l'alliance de don Sébastien d'Aveyro ne soit fort honorable; qu'il fasse fortune, qu'il monte en grade, et nous verrons... Mais, pardon, nous avons, en ce moment, des affaires tellement graves et difficiles...

DON SÉBASTIEN.

Puis-je vous y servir!... mon sang et ma vie sont à vous.

CAMPO MAYOR.

Eh mais! voilà une occasion d'arriver... donnez-nous les moyens de retrouver les diamans de la couronne...

DON HENRIQUE et DIANA, à part.

O ciel!..

CAMPO MAYOR.

Et l'on n'aura rien ici à vous refuser.

DON SÉBASTIEN, avec joie.

Est-il possible!.. et comment?..

CAMPO MAYOR.

En arrêtant la Catarina ou ses complices...

DON HENRIQUE.

La Catarina!..

CAMPO MAYOR, à Sébastien.

Dont l'audace passe toutes les limites.. Imaginez-vous qu'en arrivant à Lisbonne, j'ai trouvé dans la cour de mon hôtel, ma chaise de poste qu'elle m'avait renvoyée.

DON HENRIQUE.

En vérité!..

CAMPO MAYOR.

Avec ces mots: Je vous remercie de votre voiture que j'ai trouvée excellente et bien meilleure que la mienne.

DON SÉBASTIEN.

La Catarina est donc ici, à Lisbonne?.. Soyez tranquille... je pars...

DON HENRIQUE, effrayé, le retenant.

Permetts donc... tu ne sais seulement pas...

DON SÉBASTIEN.

N'importe... je réussirai!.. Que j'aie le moindre indice... que je sois seulement sur leurs traces...

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, annonçant.

Son excellence le comte Antonio Las Morillas de Fuentès.

(Parait Rebolledo, richement habillé, portant des plaques et des cordons. Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant: Sébastien, le premier à gauche, sur le devant du théâtre; Campo-Mayor, remontant ou fond, au-devant de Rebolledo, qui est placé le troisième; Diana et Don Henrique, à droite.)

QUINTETTE.

DIANA, l'apercevant.

O ciel!

DON HENRIQUE, l'apercevant.

O ciel!

Rebolledo se retourne à gauche et salue don S. Bastien.

DON SÉBASTIEN, de même.

O ciel!

(Ils ont quelque temps des yeux avec stupefaction, puis, voyant Campo Mayor, qui lui parle à voix basse.)

Ah! vous connaissez donc,

Vous êtes bien sûr de connaître

Le comte de Fuentès?

CAMPO MAYOR.

En aucune façon.

Les Fuentès sont connus par eux-mêmes...

DON SÉBASTIEN, à part.

Peut-être...

CAMPO MAYOR, à Rebolledo.

Noble maison, je crois, du Beira.

REBOLLEDO.

Oui, monseigneur.

CAMPO MAYOR.

Descendant de don Sanche?

REBOLLEDO, froidement.

Nous sommes, nous, Fuentès de Tavira.

CAMPO MAYOR.

Alors, c'est une autre branche.

Je n'ai pas eu l'honneur de vous voir, je le crois, A la cour.

REBOLLEDO, froidement.

M'y voici, pour la première fois...

DON SÉBASTIEN, à part, le regardant.

Plus de doute, c'est lui!

CAMPO MAYOR.

Vous y venez, je pense,

Pour le couronnement?

REBOLLEDO, de même.

Oui, j'y suis invité,

La Reine, ce matin, m'attend en audience.

DON SÉBASTIEN, à part.

O ciel! ce n'est pas lui!

DON HENRIQUE, à part, regardant Rebolledo.

D'une telle impudence,

Je ne puis revenir...

(A don Sébastien qui le tire par son tab.)

Qu'est-ce?

DON SÉBASTIEN, à demi-voix, lui montrant Rebolledo.

De ce côté,

Regarde...

DON HENRIQUE.

Eh bien?

DON SÉBASTIEN.

Eh bien! cette figure,

Le comte Antonio Las Morillas Fuentès

De Tavira... ne l'offre pas les traits

D'un coquin, d'un fripon...

DON HENRIQUE, à part, avec effroi.

O ciel! Non, je te jure!

DON SÉBASTIEN, de même.

De l'intendant de la Catarina!..

DON HENRIQUE, haussant les épaules.

Allons donc!

DON SÉBASTIEN.

Mais regarde...

DON HENRIQUE.

Allons donc!

DON SÉBASTIEN.

Je t'assure

Qu'il lui ressemble.

DON HENRIQUE.

Moi, je ne vois pas cela.

DON SÉBASTIEN, s'échauffant.

Quoi! ces traits...

DON HENRIQUE, de même.

Non, mon cher...

DON SÉBASTIEN.

Quoi! son air, sa tournure...

DON HENRIQUE.

Pas le moindre rapport.

DON SÉBASTIEN.

C'est frappant!

DON HENRIQUE.

Nullement.

Pas le moindre rapport, et tu rêves, vraiment.

ENSEMBLE.

DON SÉBASTIEN.

Je ne sais si je veille,
Ressemblance pareille,
Me semble une merveille,
Et tient du fabuleux;
Au trouble que j'éprouve,
C'est lui, tout me le prouve,
Et moi seul, je le trouve,
Et moi seul, j'ai des yeux.

DON HENRIQUE et DIANA.

Où, d'honneur, il sommeille,
Tais-toi, je te conseille;
Ressemblance pareille,
Ne frappe pas mes yeux.
Ici, tout vous le prouve,
Chacun vous désapprouve,
Et personne ne trouve
Ce rapport merveilleux.

REBOLLEDO.

Où, ce monsieur sommeille,
Insistance pareille,
Me semble une merveille,
Et tient du fabuleux.

Ici, tout vous le prouve,
Chacun vous désapprouve,
Et personne ne trouve
Ce rapport merveilleux.

CAMPO MAYOR.

Quel est donc ce débat?..

DON SÉBASTIEN.

A vous, je m'en rapporte,

Ne vous semble-t-il pas que ce noble hidalgo
Ressemble, trait pour trait, et d'une étrange sorte,
A celui qui s'en vint chez vous, incognito,
Et l'autre soir vous demander asile?

CAMPO MAYOR.

Je n'en puis pas juger... car je ne l'ai pas vu!

DON SÉBASTIEN.

C'est vrai!

CAMPO MAYOR.

Mais il est facile,

A ma fille qui l'a reçu...

Et qui peut, je le pense, en parler mieux qu'un autre.

DON SÉBASTIEN.

Monseigneur a raison, oui, parlez, Senora...

DON HENRIQUE, bas à Diana.

J'ai tenu mes sermens, n'oubliez pas le vôtre.

DON SÉBASTIEN, à Diana, lui montrant Rebollo.
Qu'en dites-vous?

DIANA, d'un air étonné.

Quoi donc?

DON SÉBASTIEN.

Ne trouvez-vous pas là,

Les traits de l'intendant de la Catarina?

DIANA, haussant les épaules.

Allons donc!

DON SÉBASTIEN.

Regardez!

DIANA, de même.

Allons donc!

DON SÉBASTIEN.

Je vous jure...

Qu'il lui ressemble...

DIANA.

Moi, je ne vois pas cela...

DON SÉBASTIEN, s'échauffant.

Quoi! ses traits?..

DIANA.

Pas un seul.

DON SÉBASTIEN, de même.

Quoi! son air, sa tournure?

DIANA.

Pas le moindre rapport!

DON SÉBASTIEN.

C'est frappant!

DIANA.

Nullement,

Pas le moindre rapport... et vous rêvez, vraiment!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON SÉBASTIEN.

Je ne sais si je veille,
Ressemblance pareille, etc.

DIANA et DON HENRIQUE.

Où, d'honneur, il sommeille,
Tais-toi, je te conseille, etc.

REBOLLEDO et CAMPO MAYOR.

Où, ce monsieur sommeille,
Insistance pareille, etc.

DON SÉBASTIEN.

Eh! oui, morbleu! j'entre en fureur!
Chacun me traite ici d'insensé, de rêveur,
Je n'ai jamais dit que Son Excellence
Fût cet homme... j'ai dit que cette ressemblance
Était grande...

TOUS.

Allons donc!

REBOLLEDO, avec une douloureuse émotion.

C'est possible, en effet...

Permettez... n'est-ce pas un fort mauvais sujet?

DON SÉBASTIEN.

Justement... un fripon...

DON HENRIQUE.

D'une impudence extrême,

DON SÉBASTIEN.

Que nous poursuivons...

REBOLLEDO, froidement.

Moi de même!

TOUS.

Que dit-il?

REBOLLEDO.

Je venais prier Sa Majesté

Pour qu'il fût, par son ordre, au plus tôt arrêté

Et renfermé... notre honneur le commande!

CAMPO MAYOR, avec intérêt.

Quoi! vraiment?

REBOLLEDO..

Les plus nobles maisons

Ont souvent, par malheur, d'indignes rejetons!

CAMPO MAYOR.

C'est un parent?

REBOLLEDO.

Très proche!

DON SÉBASTIEN.

Un frère !

REBOLLEDO. Je demande

Qu'on brise là...

DON SÉBASTIEN.

Pardou, monsieur, je suis confus
De mon étourderie et de mon imprudence...

REBOLLEDO, avec dignité.

Je pardonne, monsieur...

DON SÉBASTIEN, à Don Henrique.

Parbleu ! la ressemblance

A présent ne m'étonne plus !

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE et DIANA, à part.

Voilà, je l'avoue,
Un fripon hardi,
Qui de nous se joue
Et nous brave ici !
Ni ciel, ni justice
Ne le font trembler,
Et moi, son complice.
Je ne puis parler !

REBOLLEDO.

Voilà, je l'avoue,
Un moyen hardi,
Du ciel je me loue ;
Il prend mon parti !
Oui, cet artifice
A beau le troubler,
Il est mon complice
Et ne peut parler !

CAMPO MAYOR.

Voilà, je l'avoue,
Un trait inoui,
Mais, moi, je vous loue
D'en agir ainsi !
C'est un sacrifice,
Mais, sans reculer,
C'est à la justice
Qu'il faut l'immoler !

DON SÉBASTIEN, à part.

Voilà, je l'avoue,
Un hasard maudit,
Le sort qui me joue,
Toujours me trahit !
Son nouveau caprice
Vient de m'aveugler,
Et son injustice
Semble m'accabler !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN HUISSIER.

CAMPO MAYOR.

Notre reine est visble, on peut entrer, je pense ?

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE, paraissant.

Sa Majesté ne reçoit point.

DON HENRIQUE, à Sébastien.

Nous espérions pourtant une audience !

L'HUISSIER.

Impossible, à présent !

CAMPO MAYOR, aux deux jeunes seigneurs.

Eh ! oui ; sur plus d'un point

Nous avons à causer...

L'HUISSIER, l'arrêtant respectueusement.

Sa Majesté la reine

Ne reçoit que le comte Antonio Morillas
De Fuentès...

DON HENRIQUE.

Qu'entends-je ? ah ! j'ose y croire à peine !

TOUS.

Que dit-il ?

DON HENRIQUE.

Je reste... et je ne m'en vais pas !

TOUS.

Mais c'est manquer aux ordres de la reine !

DON HENRIQUE.

N'importe ! je ne puis laisser ma souveraine
En tête-à-tête ainsi...

REBOLLEDO, froidement.

Pourquoi donc, monseigneur ?

DON HENRIQUE, hors de lui.

Il le demande encore !

DON SÉBASTIEN.

Daignez nous en instruire !

DON HENRIQUE, furieux et prêt à parler.

Eh bien ! c'est que... je dois...

(S'arrêtant, à part.)

Non... je n'ai rien à dire.

Non, je ne puis parler... et ma juste fureur...

(Haut.)

Venez, venez... sortons...

(A part.)

Mais, du moins, dans mon zèle,

Et proche de ces lieux, je veillerai sur elle !..

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON HENRIQUE et DIANA.

Voilà, je l'avoue,

Un fripon, etc.

CAMPO MAYOR.

Voilà, je l'avoue,

Un trait, etc.

REBOLLEDO.

Voilà, je l'avoue,

Un moyen, etc.

DON SÉBASTIEN.

Voilà, je l'avoue,

Un hasard, etc.

SCÈNE V.

REBOLLEDO, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

Sa Majesté vous ordonne de rester dans ce
salon, où elle va se rendre.

REBOLLEDO, seul.

La reine va venir !.. On a beau ne pas être
poltron... cela fait quelque chose de se trouver
pour la première fois face à face avec une ma-
jesté ! Allons, allons, remettons-nous... J'ai eu
de plus mauvais moments dans ma vie... Et
quand à ce rapport que je dois présenter à Sa
Majesté avec les pièces à l'appui... il me semble
que, si ce n'est le style, rien n'y manque... Je
le crois, du moins... (Relisant.)

« Rapport à la Reine. — Madame, le 12 oc-
tobre dernier, j'étais dans les prisons de l'in-
quisition ». (S'arrêtant.) Etait-ce bien le 12 ?..
oui, car le lendemain 13, mauvais jour, je
devais être brûlé sur la grande place de Lis-
bonne... Ce sont de ces détails qu'on n'oublie
pas !.. (Continuant.) « La porte de mon cachot
s'ouvrit, je vis paraître une jeune dame en-
veloppée dans une mante. — Vous êtes Re-

» bolledo le bohémien?.. — Oui, Senora. —
 » On vous offrait votre grâce, à la condition de
 » nommer vos complices, et vous avez refusé?
 » — Oui, Senora. « L'inconnue jeta alors sur
 moi un regard qui semblait me dire : C'est
 bien!.. et continua : « Rebolledo, vous êtes
 » condamné par l'inquisition, pour avoir fabri-
 » qué de la fausse monnaie, et, de plus, pour
 » avoir imité à s'y méprendre des pierreries et
 » des diamans... le tout par des moyens ma-
 » giques et diaboliques... » (S'interrompant.)
 Tout uniment avec du génie et du strass... Ils
 ne connaissent pas encore ça, eux autres...
 (Continuant.) « L'inconnue me montra alors un
 » diamant véritable et de la plus belle eau. —
 » Pourriez-vous parvenir à l'imiter? — Ici, c'est
 » difficile... mais dans les montagnes de l'Es-
 » tramadure, où j'ai mes ateliers et mes ou-
 » vriers, tous bohémiens comme moi. — On
 » vous donnera ce qu'il faut... (S'interrompant.)
 J'ai oublié de mettre que... quelques jours après
 mon ouvrage était achevé... et de manière,
 j'ose le dire, à étonner ma protectrice, qui ne
 pouvait plus distinguer le modèle de la copie...
 (Continuant.) « Écoutez-moi, me dit-elle. Je
 » suis dame d'honneur de la princesse Maria
 » Francesca, qui bientôt sera proclamée reine...
 » Bientôt les trois régens nommés par son père
 » lui remettront le royaume... mais en quelle
 » situation?.. Le désordre partout et surtout
 » dans nos finances... Pas un maravédis dans
 » les caisses de l'état?.. » (S'interrompant.)
 C'était exactement comme dans la mienne!..
 (Continuant.) « Alors la senora s'approcha d'un
 » grand coffre doré qu'elle ouvrit et dont la
 » vue pensa m'éblouir... C'était les diamans
 » de la couronne, provenant des mines du Bré-
 » sil et entassés depuis des siècles par les rois
 » de Portugal... — Trésors inutiles, me dit ma
 » protectrice... richesses stériles qui ne servent
 » à rien... mais dont on ne saurait faire usage
 » sans ravir au pays son crédit et au trône sa
 » dignité... » (S'interrompant.) Je crois bien...
 le peuple de Lisbonne croirait tout perdu, si
 l'on touchait à l'écrin de la Reine... (Continuant.)
 « Alors seulement on m'instruisit des projets de
 » Sa Majesté... On m'apprit qu'une loi, pres-
 » crivant aux reines de Portugal de rester un
 » mois en retraite avant leur couronnement,
 » Votre Majesté allait se retirer au couvent de
 » la Trinidad, dans les montagnes de l'Estra-
 » madure, et que là elle surveillerait nos tra-
 » vaux... toujours par l'entremise de sa dame
 » d'honneur, qui voulut bien accepter le rôle
 » de ma nièce la Catarina... » Tout le reste est
 en règle. Et quant à la récompense honorable
 dont Sa Majesté m'a adressé ce matin le bre-
 vet... cette place d'intendant-général de sa po-
 lice secrète... vrai Dieu! elle a eu raison de
 me la confier... et je l'en rendrai bon com-
 pte!.. Pour bien connaître les coquins, il faut
 avoir été des leurs... et je réunis, j'ose le dire,
 toutes les qualités requises... (Otant vivement
 son chapeau.) Dieu! l'on vient!..

L'HUISSIER, rentrant et annonçant.

La Reine!

REBOLLEDO.

Allons, courage!

SCÈNE VI.

REBOLLEDO, LA REINE.

(La Reine sort de l'appartement à droite; elle est vêtue en blanc et très simplement. Elle s'avance vers Rebolledo qui se tient incliné, et qui, à son approche, met un genou en terre et baise le bas de sa robe.)

LA REINE, avec dignité.

Relève-toi, Rebolledo.

REBOLLEDO, poussant un cri de surprise.

Ah! la confidente de Sa Majesté!

LA REINE, souriant.

Sa Majesté elle-même.

REBOLLEDO.

La Reine!

LA REINE, de même.

La Catarina, ta nièce!

REBOLLEDO, avec embarras et baissant les yeux.

Ah! Madame, c'est trop d'honneur pour la famille, qui, vrai! ne le méritait pas.

LA REINE.

Tu m'as servie avec zèle, discrétion et courage... c'était le moyen d'expier bien des fautes.

REBOLLEDO, lui présentant le rapport.

Voici, Madame, la liste exacte des trésors de Votre Majesté... Tous les diamans qui m'avaient été confiés par elle ont été successivement contrefaits, et ces faux diamans remis dans votre écrin, tandis que les véritables répandus dans toutes les places de l'Europe, et vendus par des agens fidèles, ont déjà produit des sommes immenses ignorées de vos ministres, et dont les bordereaux sont ci-joints.

LA REINE, prenant les paplers.

C'est bien... Je peux régner, maintenant, sans emprunts, sans impôts, et sans faire tort à personne qu'à moi, la Reine, qui, aujourd'hui, à mon couronnement, porterai des diamans faux... Qu'importe? si nul ici ne s'en aperçoit!

REBOLLEDO, avec chaleur.

Je vous en réponds d'avance!

LA REINE.

Comment cela?

REBOLLEDO.

Ils auront beau briller sur le front de Votre Majesté... (Avec galanterie.) ce ne sont pas les diamans qu'on regardera.

LA REINE, souriant.

Ah! Rebolledo le bohémien devient flatteur et courtisan!.. Ce n'est pas là ce que je veux... (Elle lui fait signe d'avancer un siège et s'assied.) Au contraire, je t'ai fait surintendant de ma police secrète pour savoir la vérité... Parle, que dit-on, aujourd'hui?

REBOLLEDO.

La capitale entière s'occupe de votre couronnement et de l'époux qu'on vous destine... On dit que, d'après le testament du feu roi, vous devez, avant de recevoir la couronne, accepter la main que les états de Portugal, c'est-à-dire que le conseil de régence aura choisi pour Votre Majesté.

LA REINE, soupirant.

Oui, vraiment!.. Et soupçonne-t-on les intentions des trois régens?

REBOLLEDO.

Il paraîtrait que le duc de Pombal a reçu des sommes immenses du roi de Naples, et le marquis de Lautza de la cour d'Autriche.

LA REINE.

Et le comte de Campo Mayor?

REBOLLEDO.

Lui seul n'est pas encore acheté.

LA REINE, avec satisfaction.

C'est bien!

REBOLLEDO.

On le marchande... Il a eu ce matin une audience secrète avec un envoyé du roi d'Espagne... (Geste d'indignation de la Reine.) Et moi qui me rappelle maintenant avoir entendu plus d'une fois dire à Votre Majesté, que son rêve était d'être aimée pour elle-même.

LA REINE, soupirant.

Un rêve !.. Tu dis vrai... est-ce qu'une reine est jamais aimée ?.. est-ce que je puis l'être ?..

REBOLLEDO, gravement.

M'est-il permis de continuer mon rapport?

LA REINE.

Sans doute!

REBOLLEDO.

Eh bien ! j'ai découvert qu'ici, à Lisbonne, un noble Portugais avait l'audace d'adorer Votre Majesté, à en perdre la tête.

LA REINE, souriant.

En vérité!..

REBOLLEDO.

Et vous pouvez me croire!.. car ce noble cavalier est peu de mes amis, et m'aurait déjà fait pendre, sans la crainte de compromettre et même de faire arrêter Votre Majesté.

LA REINE, avec émotion.

Ah ! Don Henrique!..

REBOLLEDO.

Lui-même!.. Une passion, un amour véritable...

LA REINE, de même.

C'est bien... Je l'éloignerai... ou plutôt, pour reconnaître le dévouement dont il m'a donné tant de preuves, je le nommerai à quelque ambassade.

REBOLLEDO, lentement et la regardant.

Peut-être mériterait-il mieux que cela!..

LA REINE, vivement.

Tais-toi, tais-toi!.. (Avec dignité.) J'ai choisi Rebollo, le bohémien, pour m'adresser des rapports, et non des conseils!.. ce n'est pas quand tout un peuple a les yeux sur moi, au moment de monter sur le trône, qu'il faut écouter des rêves de jeune fille ou des souvenirs romanesques et impossibles...

REBOLLEDO.

On peut tout, quand on est reine!

LA REINE.

Si je l'étais!.. Mais le conseil de régence! et tout ce peuple qui lui obéit...

REBOLLEDO, s'inclinant.

C'est vrai... je conseillerai alors à Votre Majesté de redevenir la Catarina.

LA REINE, étonnée.

Et pourquoi?..

REBOLLEDO.

Elle y gagnerait en autorité; car, alors, elle était maîtresse chez elle... et, quand elle avait

dit à Rebollo, son ministre: J'entends et j'veux!.. les autres avait beau murmurer! Rebollo leur disait: Ce sera... car la Catarina le veut!.. (Avec force.) Et c'était!..

LA REINE.

Silence!

REBOLLEDO, continuant.

C'était le bon temps!.. mais, depuis que vous êtes redevenue reine, il paraît que ce sont les autres qui parlent comme la Catarina.

LA REINE, sévèrement, et se levant.

Rebollo!..

REBOLLEDO.

Votre Majesté me paie pour lui dire la vérité... j'ai voulu gagner mes appointemens.

LA REINE.

C'est assez!.. laissez-moi!

REBOLLEDO, s'incline et dit, à part, en sortant.

C'est égal... Sa Majesté n'est pas fâchée!..

SCÈNE VII.

LA REINE, seule.

RÉCITATIF.

Non, non, fermons l'oreille aux conseils qu'il me donne; Je connais les devoirs qu'impose la couronne.

CANTABILE.

A toi, j'ai recours,
Vierge, ma patronne;
Viens à mon secours,
Et protège, ici, mes amours!
Tout l'éclat du trône
Vaut-il un ami!
Pour moi, la couronne
N'est plus rien sans lui.
A toi, j'ai recours, etc.

En vain, dit-on, les reines sont ingrates,
Mon cœur ne l'est pas, je le crois!
Mais, comment donc forcer trois diplomates
À me laisser maîtresse de mon choix?..

CAVATINE.

Je suis femme, je suis reine;
Il n'est rien que je n'obtienne,
Et je dois, sans peine,
Imposer ma loi souveraine.

Il faudra
Que l'on me craigne et qu'on m'adore;
Car je suis femme, et, mieux encore,
Je suis la Catarina!
Comme elle, avec adresse,
Employons la terreur,
Et soyons la maîtresse,
Au moins, de notre cœur!
Oui... je suis femme, je suis reine;
Il n'est rien que je n'obtienne, etc.

SCÈNE VIII.

CAMPO MAYOR, LA REINE.

Qu'est-ce?..

CAMPO MAYOR.

J'apporte à Votre Majesté, la décision du conseil de régence, au sujet de votre mariage.

LA REINE.

C'est bien... Parlez!

CAMPO MAYOR.

Le choix du conseil s'est arrêté sur le prince d'Espagne, et vous savez qu'avant la cérémonie du couronnement, il faut que cette décision soit approuvée par Votre Majesté.

LA REINE, prenant le papier.

Je le sais!.. (Elle s'assied à la table à droite, et écrit.) Je proposerai seulement un léger chargement.

CAMPO MAYOR, s'inclinant.

Très volontiers.

LA REINE, lui remettant le papier.

Le voici!

CAMPO MAYOR, lisant.

« Le conseil et le peuple de Lisbonne laissent la Reine maîtresse absolue de se choisir un époux. » (A part.) O ciel! Et mes engagements avec l'Espagne... (Haut, avec embarras.) Certainement, nous le voudrions, moi et mes collègues; mais le testament de votre auguste père... et surtout les lois du royaume...

LA REINE.

Mais si elles sont exécutées, je fais, dès demain, confisquer tous les biens de vos collègues... car ils ont laissé enlever les diamans de la couronne.

CAMPO MAYOR, vivement.

Et Votre Majesté fera bien!.. Ces trésors étaient confiés, à Lisbonne, à leur garde... et ils en étaient responsables... mais moi, absent, en ce moment, pour votre service... je ne suis pas coupable...

LA REINE.

Pas coupable!.. N'avez-vous pas reçu dans votre château la Catarina?

CAMPO MAYOR, à part.

O ciel! qui a pu l'instruire?.. (Haut.) Je n'en savais rien!

LA REINE.

N'avez-vous pas favorisé son départ, en lui prêtant votre voiture?

CAMPO MAYOR, de même.

Je n'en savais rien.

LA REINE.

D'accord, dit-on, avec votre fille et votre neveu que je vous ordonne d'arrêter!

CAMPO MAYOR, pendant qu'elle écrit.

Mon neveu? C'est possible... je ne dis pas non, d'autant plus que, maintenant, (Montrant les bagues qu'il porte au doigt.) je me rappelle la brésilienne... (La Reine lui remet l'ordre.) Mais ma fille, ça ne se peut pas; je réponds d'elle comme de moi-même. La voici.

LA REINE, à part.

O ciel! Diana!

CAMPO MAYOR, montrant sa fille, qui arrive.

La duchesse de Pombal s'était chargée de la présenter à Votre Majesté... mais je vais moi-même...

LA REINE, à part.

Que faire?.. Si sa fille me reconnaît... tout est perdu!..

SCENE IX.

DIANA que CAMPO MAYOR a été chercher au fond du théâtre; LA REINE, assise près de la table à droite, leur tournant le dos et ayant l'air d'écrire. Les dames s'éloignent.)

CAMPO MAYOR.

Devant un père qu'on accuse,
Et votre reine que voici!

DIANA, au fond.

La reine! ô ciel!

CAMPO MAYOR.

Sans détour et sans ruse,

Il faut parler!..

DIANA, tremblante.

Ah! j'ai frémi!

CAMPO MAYOR.

Oubliant vos devoirs de fille et de sujette,
Est-il vrai que chez moi vous ayez, en cachette,
Protégé, secondé, fait évader enfin,

D'accord avec votre cousin,

Ce serpent odieux, cette infâme vipère...
La Catarina?..

DIANA, troublée.

Dieu!..

CAMPO MAYOR, avec colère.

Répondez-vous?

DIANA.

Mon père!

CAMPO MAYOR.

Répondez à Sa Majesté!

DIANA.

Punissez-moi, car c'est la vérité!

ENSEMBLE.

CAMPO MAYOR.

Deshonneur de ma famille!

Je demeure confondu!..

C'est par elle, par ma fille,

Qu'à jamais je suis perdu!

DIANA.

Deshonneur de ma famille!

Mon crime vous est connu!..

Et c'est, hélas! votre fille,

C'est moi qui vous ai perdu!

LA REINE, à part.

Oui, par l'aveu de sa fille,

Il demeure confondu!..

(Haut.)

De vous, de votre famille,

Le crime est donc reconnu!

CAMPO MAYOR, bas, à sa fille.

Il y va de mes jours, et ma perte est certaine.

Si vous n'obtenez de la reine

Grâce et pardon pour nous tous!

DIANA, tombant à genoux près de la reine, toujours
assise et détournant la tête.

Ah! j'embrasse vos genoux!

Pitié pour une coupable!

C'est moi, Madame, c'est moi,

Qui voulus soustraire à la loi

Cette infâme, cette misérable!..

(Levant les yeux et regardant la reine.)

O ciel!

LA REINE, à voix basse, et près d'elle.

Tais-toi!

DIANA, à part.

Ah! je meurs d'effroi!

LA REINE, de même.

Tais-toi.. sur la tête!.. tais-toi!..

ENSEMBLE.

DIANA.

Pour moi, pour mon père,
Je veux, je dois me taire!

Ce fatal mystère

Qui glace de peur!

Pourtant son visage

Paraît sans nuage...

Je sens le courage

Renaitre en mon cœur!

LA REINE, bas, à Diana.

Pour toi, pour ton père,

Songe à bien te taire!

A ce prix, espère

Toute ma faveur!

Où, prudent et sage,

Il craindra l'orage...

Courage!.. courage!..

Il tremble de peur!

CAMPO MAYOR.

Dieu! quelle colère!

Et quel air sévère!..

Un pareil mystère

Me glace de peur...

Mais, prudent et sage,

Détournons l'orage,

Où tout me présage

Désastre et malheur!..

LA REINE, à Campo Mayor.

Quelque motif que chacun d'eux allègue,
Qu'on m'apporte à l'instant cet écrit, je le veux,
Signé par vous et par chaque collègue...

Je pardonne... ou sinon...

CAMPO MAYOR, s'inclinant.

Je remplirai vos vœux...

LA REINE, bas, à Diana.

Toi, muette avec tous, tiens-toi bien sur tes gardes,
Pas un mot à ton père, et même à ton cousin...

DIANA.

Don Henrique...

LA REINE, de même.

A ce prix, ton hymen est certain!
Je nomme Sébastien capitaine des gardes,
Toi, ma dame d'honneur... Mais surtout pas un mot!

DIANA, de même.

Ne craignez rien, Madame... on me tûrait plutôt...

ENSEMBLE.

DIANA, gaîment.

Pour moi, pour mon père,

Je saurai me taire...

Un pareil mystère

Ne me fait plus peur!

Oui, son doux langage

Dissipe l'orage,

Et tout me présage

Espoir et bonheur!

LA REINE.

Pour toi, pour ton père,

Promets de te taire...

A ce prix, espère

Toute ma faveur!

Oui, prudente et sage,

Je tiens un otage...

Courage!.. courage!..

Je vois le bonheur!..

CAMPO MAYOR.

Craignons sa colère,

Et pour mieux lui plaire,

Sachons satisfaire

Le vœu de son cœur...

Où, prudent et sage, etc.

(Campo Mayor sort par le fond.)

LA REINE, prête à partir, à Diana.

Toi, n'oublie pas mes recommandations...

DIANA, s'inclinant, avec respect.

Oui, Madame!.. (Apercevant Don Henrique.)

Ah! mon Dieu!

SCÈNE X.

DON HENRIQUE, LA REINE, DIANA.

DON HENRIQUE entre vivement, aperçoit la reine
qui allait sortir, et qui recule en le voyant. Il
court à elle.

Ah! qu'ai-je vu?.. Malheureuse!.. comment
te trouves-tu ici, au palais.. dans les appartements
de la reine?..

DIANA, passant près de lui pour le faire taire.
Mon cousin!..

LA REINE, la retenant.

Silence!

DON HENRIQUE, avec chaleur, à la reine.

Où plutôt, je devais m'y attendre... dès que
ton complice y était... tu ne devais pas être
loin... vous ne pouvez marcher l'un sans l'autre!..

DIANA, avec effroi.

Oser parler ainsi!..

DON HENRIQUE.

Oh! et elle m'entendra!

LA REINE, avec dignité.

Monsieur!..

DON HENRIQUE.

Tu as beau prendre ton air imposant... je
ne te laisse pas partir que tu ne m'aies dit où
je pourrai, aujourd'hui même, te retrouver et te
revoir!..

DIANA, à Henrique.

Y pensez-vous?

DON HENRIQUE, à Diana, avec exaltation.

Oui!.. oui!.. je ne peux vivre sans elle!..
c'est plus fort que moi!..

DIANA, à part, avec désespoir.

O! mon Dieu!.. ô! mon Dieu!..

DON HENRIQUE.

Non pas que je sois sa dupe et que je ne devine
ses ruses...

DIANA, voulant le faire taire.

Par exemple!..

DON HENRIQUE, continuant.

Je vois où son infernale coquetterie, où ses
artifices veulent m'amener.

DIANA, joignant les mains.

Mon cousin!.. au nom du ciel!

DON HENRIQUE.

N'importe!.. puisqu'il n'y a pas d'autre moyen
d'être à elle... j'y suis décidé... je m'y résigne...
je l'épouse.

DIANA, s'appuyant sur un fauteuil.

Vous! grand Dieu!

(Elle rencontre un regard de la Reine, qui lui fait signe de se taire.)

DON HENRIQUE, à la Reine, montrant Diana.

Vous le voyez!.. d'horreur, elle est toute tremblante!.. (Courant à Diana.) Je conçois votre colère, votre indignation... mais rassurez-vous, ma cousine... je ne flétrirai ni mon nom, ni mes aïeux... je m'en irai... je me ferai passer pour mort... je le serai en effet pour ma famille, pour le monde entier... et quand à ma fortune, je vous la laisse, ma cousine, pour épouser Sébastien.

LA REINE, avec émotion.

En vérité!..

DON HENRIQUE, avec amour et colère.

Oui... à tous les biens de la terre je préfère le bonheur, non l'infamie d'être à toi!..

DIANA, passant entre eux deux, et lui mettant la main sur la bouche.

A! c'est trop fort.

LA REINE, retenant Diana.

Silence!.. (Bas, à Don Henrique.) Adieu!

DON HENRIQUE, toujours retenu par Diana et parlant à la Reine.

A condition que je te reverrai!..

LA REINE, s'éloignant toujours.

Je te le promets!..

DON HENRIQUE, de même.

Quand cela?..

LA REINE, de même.

Aujourd'hui!

DON HENRIQUE, de même.

En quel lieu!..

LA REINE, s'enfuyant par le fond.

Ici même!.. (Elle disparaît.)

DON HENRIQUE, se débattant avec sa cousine, qui le retient toujours.

Ici, dit-elle!.. ah! ce n'est pas possible!.. elle me trompe encore, et pour plus de sûreté!..

DIANA.

Que voulez-vous faire?..

DON HENRIQUE.

La suivre!.. l'enlever.

DIANA, hors d'elle-même.

Et vous perdez à jamais.

DON HENRIQUE.

N'importe... Ciel!.. mon oncle!

(Il veut sortir par le fond; une compagnie, commandée par Don Sébastien, entre par la droite.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DON SÉBASTIEN.

CAMPO MAYOR, à don Sébastien.

Arrêtez ce gentilhomme!

DON SÉBASTIEN.

Lui, mon ami?

CAMPO MAYOR.

Votre épée, Monsieur, votre épée!

DON HENRIQUE.

Et de quel droit, mon oncle?

CAMPO MAYOR.

Par l'ordre de sa Majesté, qui a daigné me charger de m'assurer de votre personne.

DON HENRIQUE, remettant son épée à don Sébastien.

Tiens mon ami! (A Campo Mayor.) Mais il y a erreur!

CAMPO MAYOR.

Non, Monsieur; je ne me trompe jamais!

DON SÉBASTIEN, à Campo Mayor.

Qu'a-t-il fait, de grâce?..

DON HENRIQUE.

Et de quoi m'accuse-t-on?

CAMPO MAYOR.

Du crime de lèse-majesté.

DIANA, à part.

Là! j'en étais sûre!

CAMPO MAYOR.

D'outrages envers la Reine!..

DON HENRIQUE.

La Reine!.. je ne l'ai pas encore vue!

DIANA, à part.

Il croit cela!

CAMPO MAYOR.

Et de plus, de complicité avec cette indigne, cette infâme...!

DIANA, vivement.

Mon père, taisez-vous!

CAMPO MAYOR, élevant la voix.

Et pourquoi donc me taire!.. Cette infâme Catarina!..

DON HENRIQUE.

O ciel!..

CAMPO MAYOR.

Pour cela, Monsieur, vous ne pouvez le nier... Ma fille le sait trop bien... et moi aussi... (Lui montrant la bague qu'il a au doigt.) C'est-à-dire... non, non... nous ne savons rien... et je vous prie de ne pas nous compromettre, quand vous serez confronté avec elle... ce qui ne peut tarder...!

DON HENRIQUE, avec effroi.

Comment cela?

CAMPO MAYOR.

On est sur sa trace... car elle a osé pénétrer, dit-on jusqu'en ce palais... et maintenant, sans doute, elle est arrêtée.

DON HENRIQUE.

Ah! là ce que je craignais!

DON SÉBASTIEN.

Que dit-il?.. C'était donc vrai?..

DIANA.

Eh! mon Dieu! oui.

DON HENRIQUE.

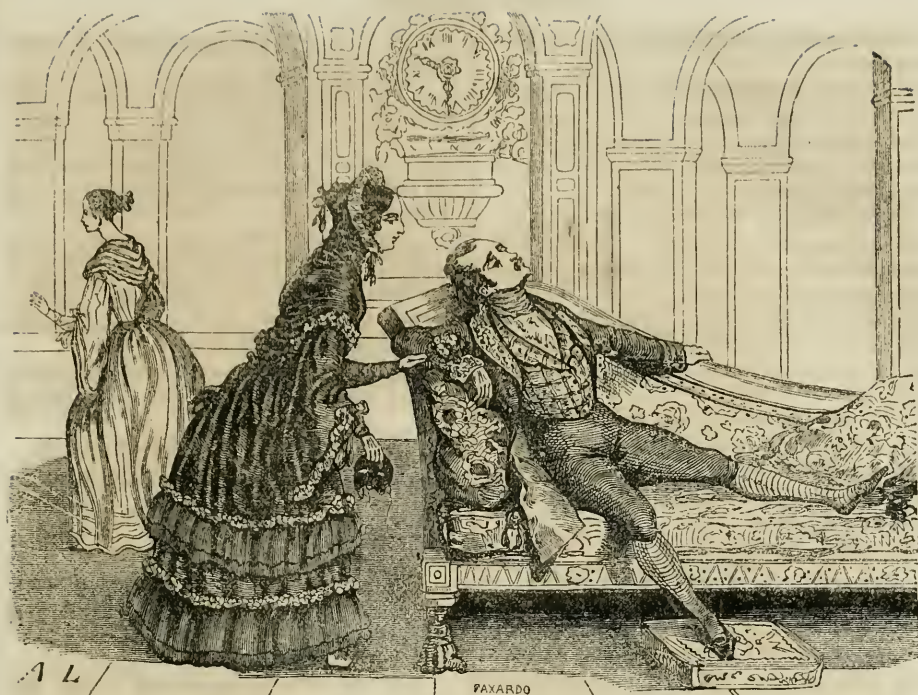
Je cours aux pieds de la Reine, lui demandant grace... non pas pour moi, mais pour elle!

(La marche commence en dehors.)

CAMPO MAYOR.

Écoutez... écoutez!.. c'est la Reine qui se rend à la salle du trône... (Regardant par la fenêtre.) Oui, voici le cortège... la maison militaire... les grands-officiers!..

(Il fait signe aux soldats d'emmener don Henrique, ceux-ci descendent et l'entourent.)



ACTE I, SCÈNE IV.

LE DOMINO NOIR,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Par M. Scribe,

(de l'Académie française.)

MUSIQUE DE M. AUBER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,
LE 2 DÉCEMBRE 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD ELFORT.	M. GEIGNON.	URSULE.	Mlle OLIVIER.
JULIANO.	M. MOREAU-SAINTI.	GERTRUDE.	Mme ROY.
HORACE DE MASSARENA.	M. COUDERC.	SEIGNEURS.	M. LÉON.
GIL PÉREZ.	M. ROY.		M. DESLANDES.
ANGÈLE.	Mme DAMOREAU-CINTI.		M. FLEURI.
BRIGITTE.	Mlle BERTHAUT.		M. TEISSIER.
JACINTHE, gouvernante de Juliano.	Mme DOULANGER.		M. PALIANTI.

La scène se passe à Madrid.

ACTE PREMIER.

Un bal masqué dans les appartemens de la reine. — Le théâtre représente un petit salon dont les portes sont fermées ; deux portes latérales ; deux au fond. A droite du spectateur, un canapé sur le premier plan. Au fond, adossée à un des panneaux, une riche pendule. Pour introduction, on entend dans le lointain un mouvement de boléro ou de fandango qui va toujours en augmentant. On ouvre les portes du salon à droite, et l'on entend tout le tumulte du bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD ELFORT, JULIANO.

JULIANO. Ah ! le beau bal !... n'est-il pas vrai, mylord ?

LORD ELFORT. Je le trouve ennuyeux à périr.

JULIANO. Vous avez perdu votre argent, je te vois... et combien ?

LORD ELFORT, *avec humeur*. Je n'en savais rien.

JULIANO. Rassurez-vous! vous le savez demain par la gazette de la cour : *Lord Elfort, attaché à l'ambassade d'Angleterre, a perdu cette nuit, au bal de la reine, cinq ou six cents guinées.*

LORD ELFORT. Ce étaient pas les guinées... je en avais beaucoup... mais c'était le réputation de whist où j'étais le plus fort joueur de Londres... Et ici, à Madrid, dans le salon de la reine, où tout le monde il se mettait à l'entour pour me admirer... j'ai été battu par une petite diplomate espagnol.

JULIANO. En vérité! mon ami Horace de Massarena, votre adversaire...

LORD ELFORT. Yes... ce petit Horace de Massarena que je rencontrais partout sur mon passage.

JULIANO. Un joli garçon!

LORD ELFORT. Je trouvais pas beau.

JULIANO. Un galant et aimable cavalier.

LORD ELFORT. Ce était pas mon avis.

JULIANO. C'est celui des dames; et loin d'en tirer avantage, il est modeste et timide comme une demoiselle..... je n'ai jamais pu en faire un mauvais sujet... moi qui vous parle, moi, son ami intime. Ah ça! mylord, je vous préviens que nous finissons la nuit chez moi... La nuit de Noël, on ne dort pas; et si votre seigneurie veut bien accepter un joyeux souper avec quelques jeunes seigneurs de la cour... à ma petite maison de la porte d'Alcala...

LORD ELFORT. Et mylady... mon femme, qui était dans mon hôtel à dormir en ce moment...

JULIANO. Raison de plus... et s'il vous reste encore quelques guinées à risquer contre nos quadruples d'Espagne, vous prendrez là votre revanche avec Horace de Massarena... Je veux vous faire boire ensemble et vous raccommoier.

LORD ELFORT. Je boirai; mais je ne me raccommoierai pas.

JULIANO. Eh! pourquoi donc?

LORD ELFORT. J'ai dans l'idée que lui il portera malheur à moi... Depuis deux jours, mylady, mon femme, me parle toujours de lui.

JULIANO, *étourdi*. Parce que c'était mon ami intime.

LORD ELFORT, *étonné*. Comment?..

JULIANO, *avec un peu d'embarras*. Sans doute... ne suis-je pas votre ami?... l'ami de la maison, et comme j'ai l'honneur de vous voir tous les jours, ainsi que mylady, je lui ai souvent parlé d'Horace; mais depuis trois jours qu'il est arrivé de France

je ne l'ai pas même présenté à votre femme!..

LORD ELFORT. Raison de plus... elle voulait le connaître.

JULIANO. Si elle en avait eu bien envie, elle n'aurait eu qu'à venir ce soir au bal de la reine, et vous voyez qu'elle a préféré rester chez elle.

LORD ELFORT. Yes! elle a préféré d'être malade... et c'était une attention dont je lui savais gré... mais c'est égal... (*Apercevant Horace qui entre.*) Adieu! je vais dans le salon pour le danse.

JULIANO. Et pourquoi donc? (*Se retournant.*) Ah! c'est Horace que je ne voyais pas.

Lord Elfort est sorti par la porte à gauche.

SCENE II.

JULIANO, HORACE.

JULIANO, *à Horace qui vient de s'asseoir sur le canapé à droite*. Sais-tu qui tu viens de mettre en fuite?

HORACE. Non, vraiment!

JULIANO. Un de nos alliés... lord Elfort!

HORACE. L'attaché à l'ambassade d'Angleterre?

JULIANO. Et presque notre compatriote; car il a des parens en Espagne.... Il tient par les femmes au duc d'Olivarès dont il pourrait bien hériter... (*S'asseyant sur le canapé à côté de lui*) Et à propos de femme, il a idée que la sienne est très-bien disposée en ta faveur.

HORACE. Quelle indignité! quand je ne la connais même pas!.. quand c'est toi, au contraire, qui lui fais la cour... et à la femme d'un ami... c'est très-mal.

JULIANO, *riant*. Est-il étonnant?

HORACE. Eh bien! oui... moi, j'ai des scrupules, j'ai des principes.

JULIANO. Un apprenti diplomate!

HORACE. Que veux-tu?... l'éducation première!.... j'ai été élevé par mon vieil oncle le chanoine dans des idées si bizarres...

JULIANO. Oui, quand on a été mal commencé... mais te voilà à la cour... tu répareras cela. D'abord, tu vas faire un beau mariage... à ce qu'on dit.

HORACE. Oui, vraiment... Le comte de San-Lucar, mon ambassadeur, m'a pris en affection... et à moi, pauvre gentilhomme qui n'ai rien, il veut me donner sa fille... une riche héritière... qui est encore au couvent, et je ne sais si je dois accepter.

JULIANO. Plutôt deux fois qu'une.

HORACE. Je m'en rapporte à toi qui es

mon ami d'enfance, et je te demande conseil... (*Se levant ainsi que Juliano.*) Croistu que l'honneur et la délicatesse permettent de se marier... quand on a au fond du cœur une passion ?

JULIANO. Très-bien... attendu que de sa nature le mariage éteint toutes les passions.

HORACE. Et si rien ne peut l'éteindre ?

JULIANO. On se raisonne, on s'éloigne, on cesse de voir la personne...

HORACE, avec impatience. Eh ! je ne la vois jamais !

JULIANO. Eh bien ! alors... de quoi te plains-tu ?

HORACE. De ne pas la voir, de passer ma vie à la chercher, à la poursuivre... sans pouvoir ni la rencontrer, ni l'atteindre.

JULIANO. Horace, mon ami, es-tu bien sûr d'avoir ton bon sens ? Tu reviens de France, et les romans nouveaux qu'on y publie...

HORACE. Laisse-moi donc !

JULIANO. Sont bien dangereux pour les esprits faibles, sans compter que souvent ils sont faibles d'esprit.

HORACE, vivement. Il ne s'agit pas de France !... mais d'Espagne, de Madrid... C'est ici, l'année dernière... à une fête de la cour, que j'ai vue pour la première fois.

JULIANO. Ici ?

HORACE. Au même bal que cette année, ce bal masqué et déguisé, que notre reine donne tous les ans aux fêtes de Noël... Imagine-toi, mon ami...

JULIANO. Une physionomie délicieuse ! cela va sans dire.

HORACE. Elle était masquée.

JULIANO. C'est juste.

HORACE. Mais la tournure la plus élégante, la plus jolie main que jamais un cavalier ait serrée dans les siennes... en dansant... bien entendu... car je l'avais invitée, et sa danse...

JULIANO. Était ravissante...

HORACE. Non ; elle ne connaissait aucune figure... elle ne connaissait rien... Il semblait que c'était la première fois de sa vie qu'elle vint dans un bal... Il y avait dans ses questions une naïveté, et dans tous ses mouvemens une gaucherie et une grâce délicieuses... Elle avait accepté mon bras, nous nous promenions dans ces riches salons, où tout l'étonnait, tout lui semblait charmant... mais à chaque mot qu'on lui adressait, elle balbutiait... elle semblait embarrassée... et moi qui le suis toujours... tu comprends, il y avait sympathie... Je m'intéressais à elle, je la protégeais, elle n'avait plus peur... moi non plus. et si

te disais quel charme dans sa conversation, quel esprit fin et délicat !.. Je l'écoutais, je l'admirais, et le temps s'écoulait avec une rapidité... lorsque tout-à-coup un petit masque passe auprès d'elle en lui disant : *Voici bientôt minuit.* — *Déjà !... s'écria-t-elle...* et elle se leva avec précipitation.

JULIANO, souriant. Eh ! mais comme Cendrillon.

HORACE. Je voulus en vain la retenir... Adieu, me disait-elle, adieu, seigneur Horace...

JULIANO. Elle te connaissait donc ?

HORACE. Je lui avais appris, sans le vouloir, mon nom, ma famille, mes espérances, toutes mes pensées enfin... tandis qu'elle, j'ignorais qui elle était... et ne pouvant me décider à la perdre ainsi, je l'avais suivie de loin.

JULIANO. C'était bien...

HORACE. Je la vois ainsi que sa compagne s'élançer en voiture... avec une vivacité qui me laissa voir le plus joli pied du monde... un pied admirable.

JULIANO. Comme Cendrillon.

HORACE. Bien mieux encore... et dans ce moment, elle laissa tomber...

JULIANO. Sa pantoufle verte ?..

HORACE. Non, mon ami... son masque ! J'étais près de la voiture, à la portière... et jamais, jamais je n'oublierai cette physionomie enchanteresse, ces beaux yeux noirs, ces traits si distingués, qui sont là, gravés dans mon cœur...

JULIANO. Et la voiture ne partait pas ? et ce char brillant et rapide ne l'avait pas soustraite à tes regards ?

HORACE. Ah ! c'est que... je ne sais comment te le dire... ce char brillant et rapide était une voiture de place.

JULIANO. Je devine... la personne si distinguée était peut-être une grisette !

HORACE. Quelle indigne calomnie ! il est vrai que ces deux dames paraissaient inquiètes... elles semblaient se consulter entre elles.

JULIANO. Que te disais-je ?

HORACE. Et je crus deviner... mais tu vas te moquer de moi... Je crus deviner à leur embarras qu'elles avaient tout à niement oublié...

JULIANO. Leur bourse ?

HORACE. Justement.

JULIANO. Tu offris la tienne ?

HORACE. En m'enfuyant, pour qu'il leur fût impossible de refuser.

JULIANO, riant. Ah ! ah ! ah ! mon ami, mon cher ami ! quel dénouement heur

geois pour une si brillante aventure!.. ça fait mal.

HORACE. Attends donc! tu te hâtes de juger!.. Quelques jours après je reçus à mon adresse un petit paquet contenant la modique somme que je lui avais prêtée.

JULIANO. Cela t'étonne?..

HORACE. Dans une bourse brodée par elle.

JULIANO. Qu'en sais-tu?

HORACE. J'en suis sûr... une bourse brodée en perles fines!.. et dans cette bourse un petit papier et deux lignes... Tiens, vois, si toutefois tu le peux; car je l'ai lu tant de fois...

JULIANO, regardant la signature. Signé le domino noir. « Cette place de secrétaire » d'ambassade, qu'au bal vous désiriez tant, » vous l'aurez... ce soir vous serez nommé.»

HORACE. Et ça n'a pas manqué! le soir même! moi qui n'avais aucun espoir, aucune chance... c'est inconcevable... c'est magique... oh! elle reviendra.

JULIANO. Qui te l'a dit?

HORACE. Un instinct secret... Oui, mon ami; il me semble qu'elle est toujours là, auprès de moi... invisible à tous les yeux... et à chaque instant... je m'attends...

JULIANO, riant. A quelque apparition surnaturelle?..

HORACE. Pourquoi pas? maintenant que nous n'avons plus l'inquisition, on peut croire sans danger à la magie, à la sorcellerie.

JULIANO. Et tu y crois?

HORACE. Un peu!.. Mon oncle le chanoine croyait fermement aux bons et aux mauvais anges... et que veux-tu? il m'a donné foi en sa doctrine que je trouve consolante.

JULIANO. Et qui, par malheur, n'est qu'absurde!

HORACE. C'est bien ce qui me désole... aussi j'en veux à ma raison quand elle me prouve que mon cœur a tort.

On entend un prélude de contredanse.

JULIANO. Pardon, mon cher ami... j'ai une danseuse qui m'attend... Viens-tu dans la salle de bal?

HORACE. Non, j'aime mieux rester ici.

JULIANO. Avec elle?..

HORACE. Peut-être bien!

JULIANO, qui sort en riant. Bonne chance!

SCENE III.

HORACE, seul.

L'air de danse continue toujours.

Il se moque de moi et il a raison!..

(*S'asseyant sur le canapé à droite.*) Mais c'est qu'aujourd'hui plus que jamais, aujourd'hui tout me la rappelle... C'est ici... qu'il y a un an, à cette même fête, dans ce petit salon... je l'ai vue apparaître... (*Apercevant Angèle et Brigitte qui entrent par la porte du fond à gauche.*) Ah! cette taille, cette tournure... surtout... ce joli pied!..

SCENE IV.

BRIGITTE et ANGÈLE, au fond du théâtre; HORACE, sur le canapé.

TRIO.

ANGÈLE, à Brigitte.

Tout est-il disposé?

BRIGITTE.

C'est convenu, c'est dit!

ANGÈLE.

La voiture à minuit nous attendra!..

HORACE, sur le canapé, à part.

C'est elle!

ANGÈLE, à Brigitte.

Et toi, songes-y bien!.. au rendez-vous fidèle

Dans ce salon à minuit!

BRIGITTE et HORACE.

A minuit!

ANGÈLE.

Un instant de retard, et nous serions perdus.

BRIGITTE.

Je le sais bien!

ANGÈLE.

Et rien qu'y penser me fait peur!

BRIGITTE.

Allons, madame, allons, du cœur.

Et dans la foule confondues

En songeant au plaisir, oublions la frayeur!

ENSEMBLE.

BRIGITTE et ANGÈLE.

O belle soirée!

Moment enchanteur!

Mon âme enivrée

Rêve le bonheur!

HORACE.

O douce soirée!

Moment enchanteur!

Mon âme enivrée

Renâit au bonheur!

ANGÈLE, remontant le théâtre.

Nous sommes seules!

BRIGITTE, redescendant et regardant du côté du canapé.

Non! un cavalier est là

Qui nous écoute!

ANGÈLE, remettant vivement son masque.

O ciel!

Horace s'est étendu sur le canapé, a fermé les yeux et feint de dormir au moment où Brigitte le regarde.

BRIGITTE.

Rassurez-vous, madame,

il dort!

ANGÈLE.

Bien vrai!

BRIGITTE

Sans doute.

HORACE, à part, les yeux fermés.

Et sur mon ame,

Profondément il dormira !

BRIGITTE, le regardant sous le nez.

Il n'est vraiment pas mal ! regardez-le, de grâce !

ANGÈLE, s'avançant.

Ah ! grand Dieu !... c'est lui !... c'est Horace !

BRIGITTE, étonnée.

Horace !...

ANGÈLE.

Eh ! oui, ce jeune cavalier

Qui nous protégea l'an dernier.

BRIGITTE.

C'est possible... et j'aime à vous croire.

ANGÈLE.

Quoi ! tu ne l'aurais pas reconnu ?

BRIGITTE.

Non vraiment.

Je n'ai pas autant de mémoire

Que madame.

HORACE, à part.

Ah ! c'est charmant !

ENSEMBLE.

ANGÈLE et BRIGITTE.

O belle soirée !

Moment enchanteur !

Mon ame enivrée

Rêve le bonheur !

HORACE.

O douce soirée !

Moment enchanteur !

Mon ame enivrée

Reçoit au bonheur !

BRIGITTE, regardant du côté du salon, à gauche.

L'orchestre a donné le signal :

Voici qu'à danser l'on commence,

Entrons dans la salle du bal,

ANGÈLE, avec embarras, et regardant Horace.

Pas maintenant.

BRIGITTE.

Pourquoi ?

ANGÈLE.

Je pense

Qu'à la fin de la contredanse

On sera moins remarquée... attendons !

BRIGITTE, avec un peu d'impatience.

Comme vous le voudrez ; mais ici nous perdons

Un temps précieux.

ANGÈLE.

Non, ma chère.

Lui montrant la porte à gauche.

D'ici l'on voit très-bien.

BRIGITTE, se plaçant près de la porte et regardant.

C'est juste.

HORACE, à part.

O sort prospère !

ANGÈLE, s'approchant d'Horace pendant que

Brigitte n'est occupée que de ce qui se passe dans la salle de bal.

Ah ! si j'osais...

Non... non. jamais !

PREMIER COUPLET.

Le trouble et la frayeur dont mon ame est atteinte

Me disent que j'ai tort... hélas ! je le crains bien.

Mais... mais... je puis du moins le regarder sans

Il dort ! il dort ! et n'en saura rien, [crainte.

Non, non... jamais il n'en saura rien !

BRIGITTE, quittant la porte à gauche.

Entendez-vous ce joyeux boléro ?

ANGÈLE, à part et regardant Horace.

Mon Dieu ! mon Dieu !... ce bruit nouveau

Va l'éveiller... le maudit boléro !

BRIGITTE.

Le joli boléro !

ENSEMBLE.

ANGÈLE.

Je crains qu'il ne s'éveille

A ces accords joyeux !

Oni, tout me le conseille,

Fuyons loin de ses yeux !

S'arrêtant.

Non... non... quelle merveille.

Il dort... il dort très-bien !

Mon Dieu ! fais qu'il sommeille

Et qu'il n'entende rien.

BRIGITTE, riant.

Bien loin qu'il ne s'éveille

A ces accords joyeux,

Où dirait qu'il sommeille,

Et n'en rêve que mieux !

Ah ! c'est une merveille,

Et je n'y conçois rien ;

Vraiment, quand il sommeille,

Ce monsieur dort très-bien !

HORACE, sur le canapé.

Ah ! loin que je m'éveille,

Fermons, fermons les yeux !

L'amour me le conseille :

Dormons pour être heureux !

Soulevant sa tête de temps en temps.

Pendant que je sommeille,

D'ici je vois très-bien.

O suave merveille !

Quel bonheur est le mien !

Brigitte retourne à la porte du bal, regarde le boléro et Angèle se rapproche du canapé.

ANGÈLE.

Ah ! combien mon ame est émue !

HORACE, à demi-voix sur le canapé et feignant de rêver.

A toi !... toujours à toi,

Ma charmante inconnue !

ANGÈLE.

En dormant il pense à moi !

DEUXIÈME COUPLET.

Nul sentiment coupable en ces lieux ne m'anime,

Et pourtant y rester est mal... je le sens bien !

Mais ce bouquet... je puis le lui laisser sans crime

Il dort !... il dort !... il n'en saura rien !

Non ! il n'en saura jamais rien !

Elle place son bouquet sur le canapé à côté d'Horace ; en ce moment le bruit de l'orchestre reprend une nouvelle force, elle s'éloigne vivement.

ENSEMBLE.

ANGÈLE.

Je crains qu'il ne s'éveille

A ces accords joyeux !

Et tout me le conseille,

Fuyons loin de ces lieux !

Mais non, quelle merveille !

Il dort ! il dort très-bien !

Mon Dieu ! fais qu'il sommeille

Et qu'il n'entende rien !

BRIGITTE.

Bien loin qu'il ne s'éveille

A ces accords joyeux,

Où dirait qu'il sommeille

Et n'en rêve que mieux !

Ah ! c'est une merveille,

Et je n'y conçois rien ;

Vraiment, quand il sommeille,

Ce monsieur dort très-bien !

HORACE.

Ah ! loin que je m'éveille
 Fermons, fermons les yeux !
 L'amour me le conseille :
 Dormons pour être heureux !
 Pendant que je sommeille
 D'ici je vois très-bien ,

Prenant le bouquet qu'il cache dans son sein.
 O suave merveille !
 Quel bonheur est le mien !

SCENE V.

BRIGITTE, ANGÈLE, HORACE, *sur le canapé*; JULIANO, *sortant de la salle du bal au fond, à droite.*

JULIANO. Voici le plus joli boléro que j'aie jamais dansé !

HORACE, *se levant brusquement et courant à lui.* Mon ami... mon cher ami !
 Il lui parle bas en l'entraînant au bord du théâtre, à droite.

ANGÈLE, *qui a remis son masque.* Ah ! mon Dieu ! il s'est réveillé en sursaut !

BRIGITTE, *de même.* N'allez-vous pas le plaindre?... depuis le temps qu'il dort!... Conçoit-on cela?... venir au bal pour dormir!...

ANGÈLE. Tais-toi donc !

HORACE, *bas à Juliano.* Oui, mon ami... elle!... c'est mon inconnue !

JULIANO. Tu crois ?

HORACE. Certainement ! mais je voudrais en être encore plus sûr.

JULIANO. C'est-à-dire que tu voudrais lui parler.

HORACE. J'en meurs d'envie... mais tant qu'elle sera avec sa compagne...

JULIANO. C'est-à-dire qu'il faudrait l'éloigner.

HORACE. Si tu pouvais.

JULIANO. Je vais l'inviter à danser.

HORACE. Quelle reconnaissance !

JULIANO. Laisse donc !... entre amis... et puis elle a l'air d'être gentille. (*On entend une ritournelle de contredanse, et Juliano s'approche de Brigitte.*) Je ne pense pas, beau masque, que vous soyez venue au bal pour rester éternellement dans ce petit salon... et si vous vouliez m'accepter pour cavalier ?

BRIGITTE, *regardant Angèle qui lui fait signe d'accepter.* Bien volontiers, monsieur.

On entend la ritournelle d'une contredanse.

JULIANO. Mais il n'y a pas de temps à perdre... vous avez entendu la ritournelle qui nous invite... et dans un bal j'ai pour principe de ne jamais manquer une contredanse... Venez, venez, signora.

BRIGITTE, *sortant avec Juliano qui l'en-*

traîne. A la bonne heure, au moins il ne dort pas, celui-là.

Il sortent par le salon du fond à droite.

SCENE VI.

ANGÈLE, HORACE.

HORACE, *arrêtant Angèle qui veut suivre Brigitte.* Ah ! de grâce, madame, un instant, un seul instant !

ANGÈLE, *déguisant sa voix.* Que voulez-vous de moi, seigneur cavalier ?

HORACE. Ah ! ne le devinez-vous pas!... et faut-il vous dire que je vous ai reconnue ?

ANGÈLE, *de même.* Vous pourriez vous tromper !

HORACE. Moi ! Demandez-le à ce bouquet !

Il le tire de son sein et le lui présente.

ANGÈLE. O ciel !

HORACE. Qui désormais ne me quittera plus!... car il me vient de vous; c'est de vous que je le tiens.

ANGÈLE. Ah ! vous ne dormiez pas !

HORACE, *vivement.* Je le voulais, je vous le jure... j'y ai fait tous mes efforts, je n'ai pas pu.

ANGÈLE. Une ruse... une trahison... je ne vous reconnais pas là !

HORACE. Si je suis coupable... à qui la faute?... à vous, qui depuis un an prenez à tâche de me fuir en me comblant de bienfaits... à vous, qui savez avec tant d'adresse vous soustraire à mes regards... à vous qui dans ce moment encore semblez vous défier de moi en me cachant vos traits... (*Angèle ôte son masque.*) Ah ! c'est elle... la voilà... présente à mes yeux... comme elle l'était à mon souvenir.

ANGÈLE. Ce souvenir-là... il faut le bannir.

HORACE. Et pourquoi ?

ANGÈLE. Vous allez vous marier... vous allez épouser la fille du comte de San-Lucar.

HORACE. Jamais ! jamais !...

ANGÈLE. C'est moi qui ai songé pour vous à ce mariage.

HORACE. Vous, madame ?

ANGÈLE. Oui, sans doute... car vous n'avez rien... et pour soutenir votre nom et votre naissance... il vous faut une belle fortune.

HORACE, *avec impatience.* Eh ! madame, songez moins à ma fortune... et plus à mon bonheur... il n'est qu'avec vous... auprès de vous... et je vous le déclare d'avance... renonce à ce mariage et à tous ceux que

P'on me proposerait... je ne me marierai jamais... ou je vous épouserai !

ANGÈLE. En vérité !

HORACE. Oui, madame... vous... vous seule au monde !

ANGÈLE. Eh ! qui vous dit que je puisse vous appartenir ?... qui vous dit que je sois libre ?

HORACE. Grand Dieu !... mariée !

ANGÈLE. Si cela était ?

HORACE. Ah ! j'en mourrais de douleur et de désespoir !

ANGÈLE. Horace !

HORACE. Pourquoi alors vous ai-je revue ?... pourquoi venir ainsi ?

ANGÈLE. Pour vous faire mes adieux... oui, Horace, mes derniers adieux.

HORACE. Eh ! qui donc êtes-vous ?

ANGÈLE. Qui je suis ?

ROMANCE.

PREMIER COUplet.

Une fée, un bon ange
Qui partout suit vos pas,
Dont l'amitié jamais ne change,
Que l'on trahit sans qu'il se venge,
Et qui n'attend pas même, hélas !
Un amour qu'on ne lui doit pas !
Oui, je suis ton bon ange
Ton conseil, ton gardien,
Et mon cœur en échange
De toi n'exige rien,
Qu'un bonheur !... un seul !... et c'est le tien !

DEUXIÈME COUplet.

Vous servant avec zèle
Ici-bas comme aux cieux,
Sans intérêt je suis fidèle,
Et lorsqu'après d'une autre belle
L'hymen aura comblé vos vœux,
Là-haut je prierai pour vos deux !...
Car je suis ton bon ange,
Ton conseil, ton gardien,
Et mon cœur en échange
De toi n'exige rien,
Qu'un bonheur, un seul, c'est le tien !

SCÈNE VII.

ANGÈLE, HORACE, LORD ELFORT,
sortant de la porte à gauche.

ANGÈLE. Prenez garde ! on vient !

Elle remet précipitamment son masque.

HORACE. Qu'avez-vous donc, madame ?

ANGÈLE. Rien... mais taisez-vous tant que mylord sera là.

HORACE. Et pourquoi donc ?

ANGÈLE. Silence !

LORD ELFORT. Encore cette petite Horace de Massarena ; et toute seul dans le tête-à-tête. . dans ce salon écarté... il y avait quelque chose. (*Il salue Angèle qui se trouble et prend vivement le bras d'Horace.*)

Pourquoi donc ce domino il était si troublé à mon aspect?... (*Il regarde Angèle avec attention.*) Ah ! mon Dieu ! ce tournure et ce taille... qui était tout-à-fait le même ! Si je n'étais pas bien sûr que mylady... mon femme était heureusement malade chez elle.

HORACE, *bas à Angèle.* Qu'a-t-il donc à vous regarder ainsi ?

ANGÈLE. Je... l'ignore.

LORD ELFORT. Je n'y tenais plus... et dans le doute je voulais faire un coup hardi. (*Allant à Angèle.*) Madame voulait-elle accorder à moi le plaisir de danser ensemblement ?

HORACE, *vivement.* J'allais faire cette demande à madame.

ANGÈLE, *à part.* Maladroit !

LORD ELFORT, *vivement.* Je étais donc le premier en date.

HORACE. La date n'y fait rien.

LORD ELFORT. Elle faisait beaucoup quand on avait que cela.

HORACE. La volonté de madame peut seule donner des droits.

LORD ELFORT. Pour des droits... je en avais peut-être... beaucoup plus... (*à part*) que je voulais.

HORACE, *fièrement.* Que madame daigne seulement m'accepter pour cavalier... et nous verrons.

LORD ELFORT, *s'échauffant.* Yes, nous verrons.

ANGÈLE, *bas à Horace, et lui serrant la main.* Silence !

Elle se retourne du côté de mylord et lui présente la main.

LORD ELFORT, *étonné.* Elle accepte... ce était donc pas... mais patience... je avais un moyen de savoir...

HORACE, *s'approchant d'Angèle. et d'un ton respectueux.* J'obéis, madame.

ANGÈLE. C'est bien !

HORACE. Mais l'autre contredanse ?

ANGÈLE, *lui tendant la main.* Avec vous. Elle s'éloigne avec mylord par le salon à gauche.

SCÈNE VIII.

HORACE, puis JULIANO.

HORACE, *avec joie.* Ah ! elle a raison !... qu'allais-je faire?... du bruit, de l'éclat... la compromettre pour une contredanse qu'elle lui accorde par grâce... et qu'elle me donne à moi... qu'elle me donne d'elle-même !

JULIANO. Eh bien !... qu'y a-t-il ?... je te vois enchanté.

HORACE. Oui, mon ami... je danse avec elle.

JULIANO. Tant que cela!
 HORACE. Ah! ce n'est rien encore... elle m'aime, j'en suis sûr.

JULIANO. Elle te l'a dit?

HORACE. Pas précisément!

JULIANO. Mais tu sais qui elle est?

HORACE. Non, mon ami.

JULIANO. Tu le sauras demain?

HORACE. Non, mon ami... je ne dois plus la voir... c'est la dernière fois.

JULIANO. Et tu es ravi?

HORACE. Au contraire... je suis désespéré... mais j'avais encore une heure à passer avec elle.... une heure de plaisir... et je ne pensais plus à l'heure d'après... qui doit faire mon malheur... car c'est tantôt à minuit qu'elle doit partir.

JULIANO. En es-tu bien sûr?

HORACE. Elle l'a dit devant moi... à sa compagne: toutes deux se sont donné rendez-vous ici... dans ce salon... et quand minuit sonnera à cette horloge, je la perds pour jamais.

JULIANO. Allons donc... nous ne pouvons pas le permettre.

HORACE. J'en mourrai de chagrin.

JULIANO. Et elle de dépit... elle veut qu'on la retienne.... c'est évident... et tu ne dois la laisser partir qu'après avoir obtenu son secret, son amour... elle ne demande pas mieux.

HORACE. Tu crois?

JULIANO. Mais malgré elle... et c'est une satisfaction que tu ne peux lui refuser.

HORACE. Certainement... mais comment faire?... comment la retenir quelques heures de plus!

JULIANO. Cela me regarde.

HORACE. Et sa compagne, qui sera toujours là avec elle...

JULIANO. Il faut les séparer... garder l'une... et renvoyer l'autre... quoiqu'elle soit gentille... car j'ai dansé avec elle... et vrai, elle est amusante... surtout par ses réflexions... nous étions déjà fort bien ensemble... et je vais y renoncer... pour toi... pour un ami... Voilà un sacrifice... que tu ne me ferais pas... Tiens, tiens, je la vois l'ici... cherchant des yeux sa compagne... qu'elle n'aperçoit pas.

HORACE. Je crois bien... elle danse dans l'autre salon.

JULIANO, avançant l'aiguille de l'horloge et la plaçant à minuit moins quelques minutes. C'est ce qu'il nous faut... Sois tranquille alors.

HORACE. Que fais-tu donc?

JULIANO. J'avance pour elle l'heure de la retraite.

SCENE IX.

HORACE, JULIANO, BRIGITTE

BRIGITTE, sortant du salon à droite. Je ne l'aperçois pas... est-ce qu'elle serait restée tout le temps dans le petit salon?... ce n'est pas possible... Ah! encore ces deux cavaliers, celui qui dort... et celui qui... enfin... (montrant Juliano.) le jour! (montrant Horace.) et la nuit!

JULIANO. Puis-je vous rendre service, ma belle signora?

BRIGITTE. Non, monsieur, ce n'est pas vous que je cherche.

JULIANO. Et qui donc?

BRIGITTE. Est-il possible d'être plus indiscret?... c'est déjà ce que je vous reprochais tout-à-l'heure.

JULIANO. Quand je vous ai dit que je vous aimais...

BRIGITTE. A la première contredanse et sans m'avoir vue!

JULIANO. C'est ce qui vous trompe... votre masque était si mal attaché, qu'il m'avait été facile de voir...

BRIGITTE. Quoi donc?

JULIANO. Des joues fraîches et couleur de rose.

BRIGITTE, à part. C'est vrai!

JULIANO. Une physionomie charmante...

BRIGITTE. C'est vrai!

JULIANO. Les plus jolis yeux du monde...

BRIGITTE. C'est vrai!

HORACE, bas à Juliano. Quoi! réellement?

JULIANO, de même. Du tout!... c'est de confiance... ce doit être ainsi... (Haut à Brigitte.) Vous voyez donc bien, signora que vous pourriez vous dispenser de garder votre masque... car je vous connais parfaitement.

BRIGITTE. C'est étonnant!

JULIANO. La preuve, c'est que tout-à-l'heure ici, j'ai donné votre signalement exact à un domino noir qui vous cherchait.

BRIGITTE. Qui me cherchait?

JULIANO. Oui, vraiment... elle disait: « Où donc est-elle?... où donc est-elle?... — Dans ce salon, ai-je répondu, au milieu de la foule... Ah! mon Dieu! comment la retrouver?... en aurai-je le temps? » Puis regardant cette horloge, elle s'est écriée...

BRIGITTE, regardant l'horloge et poussant un cri. Minuit! ce n'est pas possible... tout-à-l'heure, dans l'autre salon, il n'était

que onze heures... Mon Dieu! mon Dieu! comme le temps passe dans celui-ci!... (*A Juliano.*) Et ce domino... cette dame... où est-elle?

JULIANO. Partie!

BRIGITTE. O Ciel!

JULIANO. Partie en courant.

BRIGITTE. Et sans m'attendre... il est vrai que cinq minutes de plus... impossible après cela... il est trop tard... mais m'abandonner... me laisser seule ainsi...

JULIANO. Ne suis-je pas là?

BRIGITTE. Eh! non, monsieur, laissez-moi!

JULIANO. Je serais si heureux de vous servir... de vous défendre!

BRIGITTE. Vous voyez bien que je n'ai pas le temps de vous écouter... Laissez-moi partir, je le veux!

JULIANO. Vous êtes fâchée?

BRIGITTE. Je le devrais... mais est-ce qu'on a le temps, quand on est pressée?...

JULIANO. Signora... (*Son masque à moitié se détache.*) Ah! qu'elle est jolie!

BRIGITTE. Vous ne le saviez donc pas?... Quelle trahison!... vous qui tout-à-l'heure... Ah! minuit vont sonner... je pars.

JULIANO. C'est qu'elle est vraiment charmante, et je suis désolé maintenant de mon dévouement... Elle s'éloigne... elle a disparu... et je suis victime de l'amitié... Ah! et cette aiguille qu'il faut ramener sur ses pas. (*Faisant retourner l'aiguille à onze heures.*) Ma foi, nous préparons de l'ouvrage à l'horloger de la cour. (*Se retournant.*) C'est vous, mylord, quelles nouvelles?

SCENE X.

LORD ELFORT, JULIANO, HORACE.

Lord Elfort, prenant Juliano à part pendant qu'Horace remonte le théâtre, regarde dans le salon à gauche et disparaît.

LORD ELFORT, à Juliano. Mon ami, mon ami... car vous étiez mon seul ami... je étais tremblant de colère... mon femme était ici!

JULIANO, vivement. Pas possible... sans nous en prévenir... dans quel dessein?

LORD ELFORT. Permettez...

JULIANO. Elle qui se disait malade... et qui avait voulu rester chez elle... Savez-vous que ce serait indigne!

LORD ELFORT. Modérez-vous!... car vous voilà aussi en colère que moi... et

c'était là ce que j'aimais dans un ami véritable.

JULIANO, se modérant. Certainement... Eh bien donc!... achevez...

LORD ELFORT. Je l'avais trouvée ici, causant en tête-à-tête avec le seigneur Horace de Massarena.

JULIANO. Horace.... vous vous êtes abusé.

LORD ELFORT. C'est ce que je me disais... en prenant son bras qui était toute tremblante.

JULIANO. Ce n'était pas une raison.

LORD ELFORT. Attendez donc!... Je parlai à elle... qui répondait jamais... pas un mot!... mon conversation le gênait... l'ennuyait...

JULIANO. Ce n'était pas encore là une raison...

LORD ELFORT. Attendez donc... Vous connaissez la taille élégante et le tournure de mylady... vous la connaissez comme moi...

JULIANO. Certainement...

LORD ELFORT. Eh bien! mon ami... ce était de même... tout-à-fait...

JULIANO, s'animant. En vérité!

LORD ELFORT, de même. Et je avais encore des preuves bien plus... bien plus... effrayantes... Vous savez que mylady, ma femme... était du sang espagnol... du sang des *d'Olivarès*... et comme toutes les dames de Madrid... elle portait souvent des mouchoirs... étaient brodées les armes de sa famille...

JULIANO. Eh bien!...

LORD ELFORT, avec colère. Eh bien!... l'inconnue... le masque... le domino... il avait brodé sur le coin du mouchoir à elle... les armes *d'Olivarès*.

JULIANO. O ciel!...

LORD ELFORT. Je avais vu... vu de mes yeux... que j'étais... que j'étais furieux... je méditais d'arracher le mouchoir... la mascarade...

JULIANO. Quelle folie!... quel éclat!

LORD ELFORT. Yes... ce était une bêtise... et je avais pas fait.

JULIANO. C'est bien.

LORD ELFORT. Je avais pas pu!... elle avait tout-à-coup quitté mon bras... s'était glissée dans la foule et au milieu de deux cents dominos noirs... comme si... impossible de courir après... Mais ce était elle.

JULIANO. J'en ai peur.

LORD ELFORT. C'était bien elle qui se était dit malade.

JULIANO. Et pourquoi? Je me le demande encore!

LORD ELFORT, *avec chaleur*. Pourquoi?... pourquoi?... Mais vous ne voyez donc rien... vous?... ce était pour retrouver ici cette petite Horace de Massarena.

JULIANO. Malédiction!.. et moi qui ai servi, protégé ses amours... nous étions deux... (*a part*) deux maris.

LORD ELFORT. Quand je disais qu'il porterait malheur à moi... mais bientôt, espère...

JULIANO. Allons, mylord... allons, calmons-nous. Dans ces cas-là, il faut se modérer, et surtout se taire.

LORD ELFORT. Ce vous était bien facile à dire...

JULIANO. Du tout... cela me fait certainement autant de peine qu'à vous.... mais il faut voir... il faut être bien sûr...

LORD ELFORT. Ce était mon idée... et je priai vous, mon cher ami... de prêter à moi sur-le-champ votre voiture...

JULIANO. Pourquoi cela?

LORD ELFORT. Je avais demandé la miéne dans trois heures seulement, et je voulais à l'instant même retourner chez moi, à mon hôtel... pour bien me assurer que mylady n'y était pas.

JULIANO, *à part*. O ciel!... comment la sauver?

LORD ELFORT, *furieux*. Alors... je attendrai son retour... alors je attendrai elle ce soir... et demain, ce petite Horace que je détestai... que je... Adieu... je pars tout de suite.

JULIANO. Je ne vous quitterai pas... je vous accompagne... je descends avec vous... Demandez nos manteaux... moi, je fais appeler mon cocher. (*Voyant rentrer Horace.*) Il était temps... c'est Horace!

SCENE XI.

HORACE, JULIANO.

JULIANO. Arrive donc, malheureux... Quand je dis malheureux... ce n'est pas toi qui l'es le plus.... mais je ne te ferai pas de reproches.... tu n'en savais rien.... ce n'est pas ta faute!...

HORACE. A qui en as tu!... et que veux-tu dire?...

JULIANO. Que la fée invisible.... la beauté mystérieuse qui t'intrigue depuis un an... n'est autre que lady Elfort.

HORACE, *avec désespoir*. Non, non... ce-la n'est pas... cela ne peut pas être.

JULIANO. Ne vas-tu pas te plaindre... et être fâché?... Cela te va bien... moi qui suis trahi par vous et qui viens vous sauver...

HORACE. Comment cela?

JULIANO. Son mari... est furieux et compte la surprendre... Il n'en sera rien... cherche mylady... reconduis-la chez elle sur-le-champ... moi, pendant ce temps, j'emmène mylord dans ma voiture... mon cocher à qui je vais donner des ordres... nous égarrera... nous perdra... nous verra, s'il le faut... c'est peut-être un bras cassé qui me revie... pour toi... pour une infidèle... on ne compte pas avec ses amis... Mais plus tard, sois tranquille... je prendrai ma revanche... Adieu... je vais prendre le mari.

Il sort par la porte du foud.

SCENE XII.

HORACE, *seul*.

Ah! je n'en puis revenir encore! C'est la femme de mylord... c'est la passion d'un ami... Adieu mes rêves et mes illusions... je ne dois plus la voir ni l'aimer... au contraire... je la maudis... je la déteste... Mais, comme dit Juliano, il faut avant tout la sauver!

SCENE XIII.

ANGÈLE, HORACE.

HORACE, *à demi-voix*. Fuyez, madame, fuyez... tout est découvert...

ANGÈLE, *effrayée*. O ciel!

HORACE. Partons à l'instant, ou vous êtes perdue.

ANGÈLE, *de même*. Qui vous l'a dit?

HORACE. Mais d'abord le trouble où je vous vois... et puis le comte Juliano que vous connaissez.

ANGÈLE, *naïvement*. Nullement.

HORACE, *à part*. Quelle fausseté? (*Haut et cherchant à se modérer.*) Le comte Juliano m'a appris que votre mari savait tout...

ANGÈLE. Mon mari!...

HORACE, *avec une colère concentrée*. Oui... lord Elfort... qui dans ce moment retourne à votre hôtel.

ANGÈLE. Lord Elfort... mon mari... Ah! c'est original... et surtout très-amusant.

HORACE. Vous riez... vous osez rire!...

ANGÈLE. Oui, vraiment, et ce n'est pas sans raison... car je vous jure, monsieur. je vous atteste... que je ne suis pas mariée!...

HORACE. Est-il possible?

ANGÈLE. Et que je ne l'ai jamais été.

HORACE. Ah!... ce serait trop de bonheur!... et je ne puis y croire! vous m'avez vu si malheureux... que vous avez eu pitié de moi, et vous voulez m'abuser encore.

ANGÈLE. Non, monsieur... et la preuve... c'est que malgré les dangers dont vous me exposez menacée... je reste!

HORACE. Dites-vous vrai?

ANGÈLE. Je reste encore... (*regardant l'horloge*) et pendant trois quarts d'heure e vous permettez d'être mon cavalier...

HORACE. Trois quarts d'heure...

ANGÈLE. Pas une minute de plus.

HORACE. Et ce temps que vous me donnez... j'en suis le maître?

ANGÈLE. Mais oui!... puisqu'il est à vous!... Et d'abord, je vous rappellerai, puisque vous l'oubliez... que vous me devez une contredanse.

HORACE, *vivement*. On ne danse pas dans ce moment... et puisque vous me laissez l'emploi des instans... du moins vous me l'avez dit...

ANGÈLE. Je n'ai que ma parole.

HORACE. J'aime mieux vous demander... mais je n'ose pas.

ANGÈLE. Suis-je donc si effrayante!

HORACE. Dites-moi... qui vous êtes?

ANGÈLE. Tout... Excepté cela!

HORACE. Eh bien! senora... puisque vous n'êtes pas mariée... puisque vous ne l'avez jamais été... vous me l'avez juré... il est une preuve... qui ne me laisserait aucun doute...

ANGÈLE. Et laquelle?

HORACE. Ce serait d'accepter ma main.

ANGÈLE. Écoutez, Horace, ne vous fâchez pas... mais vrai... je le voudrais, que je ne le pourrais pas...

HORACE. Et comment cela?...
DUO

DUO

HORACE.

Parlez, quel destin est le nôtre?
Qui nous sépare? Est-ce le rang
Ou la naissance...

ANGÈLE.

Eh! non vraiment,
Ma naissance égale la vôtre.

HORACE.

Alors, c'est la fortune!... hélas!...
Je le vois, vous n'en avez pas.
Tant mieux! l'amour tient lieu de tout.

ANGÈLE.

Eh! non, monsieur, je suis riche et beaucoup!

HORACE.

Quoi! la naissance...

ANGÈLE.

Eh! vraiment, oui.

HORACE.

Et la richesse...?

ANGÈLE.

Eh! vraiment, oui.

ENSEMBLE.

HORACE.

Chez elle tout est réuni!
Alors, quel obstacle peut naître!
Prenez pitié de ma douleur.
Faut-il donc mourir sans connaître
Ce secret qui fait mon malheur?

ANGÈLE.

Quel trouble en mon cœur vient de naître
Ah! j'ai pitié de sa douleur.
Mais, hélas! il ne peut connaître
Le secret qui fait mon malheur.

HORACE.

De vous, hélas! que puis-je attendre?

ANGÈLE.

Mon amitié qui de loin vous suivra.

HORACE.

Et d'un ami, de l'ami le plus tendre
Rien désormais ne vous rapprochera.

ANGÈLE, *soupirant*.

Eh! mon Dieu, non.

HORACE.

Ah! je vous en supplie,
Qu'une fois encor dans ma vie
Je puisse contempler vos traits.
Oh! que cet espoir me console...
Une fois!... une seule!

ANGÈLE.

Eh bien! je le promets.

HORACE.

Vous le jurez?

ANGÈLE.

A ma parole

Je ne manque jamais.

HORACE.

Vous le jurez?

ENSEMBLE.

ANGÈLE, *lui montrant la salle du bal*

N'entendez-vous pas?
On danse là-bas.
L'orchestre du bal
Donne le signal:
Profitez du temps,
Dans quelques instans,
Rêves de plaisir
Vont s'évanouir.

HORACE.

Non, je n'entends pas,
Je préfère, hélas!
Aux plaisirs du bal
Ce secret fatal!
Et, pour mon tourment,
Voici le moment
On bientôt va fuir
Rêve de plaisir.
Ainsi, de vous revoir
Vous me laissez l'espoir?

ANGÈLE.

Une fois... je l'ai dit.

HORACE.

Et comment le saurais-je?

ANGÈLE.

Le bon ange qui vous protège
Vous l'apprendra,
Mais d'ici là

Du secret..

HORACE.

Ah! jamais je ne parle à personne.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente la salle à manger de Juliano. Au milieu, un brazero allumé. Au fond, une porte, et dans un pan coupé à droite du spectateur une croisée donnant sur la rue. Deux portes à gauche, une à droite. Entre les portes, des armoires, des buffets; au fond, à gauche, une table sur laquelle le convert est mis.

SCENE PREMIERE.

JACINTHE, seule.

Une heure du matin, et don Juliano, mon maître, n'est pas encore rentré. C'est son habitude. Il ne dort jamais que le jour... et je l'aime autant... le service est bien plus agréable et plus facile avec un maître qui ferme toujours les yeux!... Mais ce soir, avant de partir pour le bal de la cour, cette idée de donner à souper à ses amis la nuit de Noël... quelle conduite!... pour faire réveillon! Moi qui justement ce matin avais eu la même idée avec Gil Perez, le concierge et l'économe du couvent des Annonciades, et impossible de le décommander à cette heure où tout le monde dort... Mais les maîtres ne s'inquiètent de rien, et n'ont aucun égard, le mien surtout... Jésus Maria, quelle tête!... et qu'une gouvernante est à plaindre chez un garçon, quand il est jeune!... Quand il est vieux, c'est autre chose! témoin l'oncle de Juliano, le seigneur Apuntador, chez lequel j'étais avant lui... quelle différence!

COUPLETS.

S'il est sur terre
Un emploi,
Selon moi,
Qui doit plaire,
C'est de tenir la maison
D'un vieux garçon...
C'est là le vrai paradis.
Là, nos avis
A l'instant sont suivis.
Par nos soins dorloté,
Il nous doit la santé.
Notre force est sa faiblesse,
Et l'on est dame dame et maître...
Vieille duègne ou tendron,
Si nous voulons
Régner sans cesse,
Pour cent raisons
Choisissons
La maison
D'un vieux garçon.

DEUXIÈME COUPLET.

Sa gouvernante
Est son bien,
Son soutien,
Elle régente.
Il est pour elle indulgent
Et complaisant.
Elle aura chez monseigneur
Les clefs de tout et même de son cœur
Fidèle de son vivant,
Il l'est par son testament,
Où brille, c'est la coutume,
Une tendresse posthume.
Vieille duègne,
Ou tendron,
Si nous tenons
A notre règne,
Pour cent raisons
Choisissons
La maison
D'un vieux garçon.

Mais ici, par malheur, nous n'en sommes pas là, et demain, quand ma nièce Inésille sera avec moi dans cette maison, j'aurai soin de la surveiller, parce qu'une jeunesse qui arrive de sa province, avec des mauvais sujets comme mon maître et ses amis!... Mais voyez donc, ce Gil Perez s'il avait au moins l'esprit de venir avant tout ce monde, on pourrait s'entendre... (*Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.*) Je ne vois rien. Si vraiment... en face de ce balcon... au milieu de la rue, on s'est arrêté... Ah! mon Dieu... une grande figure noire... qui lève le bras vers moi... Ah! j'ai peur! (*Elle referme vivement la croisée.*) C'est un avertissement du ciel... J'ai toujours eu idée qu'il m'arriverait malheur de souper tête à tête la nuit de Noël avec l'économe d'un couvent... avec tout autre, je ne dis pas... Ah!... l'on frappe!... Dieu soit loué... C'est Gil Perez... ou mon maître... peu m'importe, pourvu que je ne reste pas seule.

Elle va ouvrir la porte du fond et pousse un cri de terreur en voyant apparaître une figure noire.

SCENE II.

ANGÈLE, *en domino et en masque*,
JACINTHE.

JACINTHE, *tremblant et marmottant des prières*. Ah! mon bon ange!... ma patronne... saints et saintes du paradis, intercédez pour moi!... *Vade retro, Satan!*

ANGÈLE, *étant son masque*. Rassurez-vous, signora... c'est une pauvre femme qui a plus peur que vous!

JACINTHE. Une femme... en êtes-vous bien sûre, et d'où sortez-vous, s'il vous plaît?

ANGÈLE. Je sors du bal!... d'un bal masqué... vous le voyez... Mais par un événement... trop long à vous expliquer... il est trop tard maintenant pour que je puisse rentrer chez moi... où l'on ne m'attend pas... car on ignore que je suis au bal... et je me suis trouvée la nuit... seule au milieu de la rue... où j'avais grand peur, et surtout grand froid... Il neige bien fort... toutes les portes sont fermées, tout le monde dort... il n'y avait de lumière qu'à cette fenêtre qui s'est ouverte... et quand j'ai aperçu une femme, quand je vous ai vue... j'ai repris courage; j'ai frappé, et maintenant, senora, mon sort est entre vos mains.

JACINTHE. C'est fort singulier... fort singulier... Mais enfin moi, je ne demande pas mieux que de rendre service quand ça ne m'expose pas, et que ça ne me coûte rien.

ANGÈLE, *vivement*. Au contraire... au contraire... tenez... prenez cette bourse.

JACINTHE. Cette bourse...

ANGÈLE. Il y a vingt pistoles... c'est de l'or.

JACINTHE. Je n'en doute pas... je ne puis pas révoquer en doute la franchise de vos manières... mais enfin que voulez-vous?

ANGÈLE. Que vous me donniez un asile... pour quelques heures... jusqu'au jour, après cela, je verrai, je tâcherai...

JACINTHE. Permettez... recevoir ainsi... une personne inconnue...

ANGÈLE. Mon Dieu!... mon Dieu!... que pourrais-je dire... pour vous persuader... ou vous convaincre... Ah! cette bague en diamans... acceptez-la... je vous prie, et gardez-la en mémoire du service que vous m'aurez rendu... car, je le vois... vous cédez à mes prières... vous n'avez plus de défiance... vous croyez en moi.

JACINTHE. Comment ne pas vous croire?... Voilà des façons d'agir... qui révélaient sur le-champ une personne comme

il faut... Aussi je ne doute pas que mon maître...

ANGÈLE. Vous avez un maître...

JACINTHE. Un jeune homme de vingt-cinq ans.

ANGÈLE. Ah! mon Dieu!... il ne faut pas qu'il me voie... cachez-moi chez vous, dans votre chambre...

JACINTHE, *montrant la porte à droite*. Elle est là.

ANGÈLE. Que personne ne puisse y pénétrer!

JACINTHE. C'est difficile... mon maître va rentrer souper avec une demi-douzaine de ses amis...

ANGÈLE. O ciel!

JACINTHE. Qui s'emparent de toute la maison... et qui découvrirait bien vite une jeune et jolie dame telle que vous...

ANGÈLE. Alors je ne reste pas... je m'en vais... *(Elle remonte le théâtre pour sortir, on entend au dehors un bruit de marche.)* Qu'est-ce donc?

JACINTHE. Une patrouille qui passe sous nos fenêtres...

ANGÈLE. Est-ce qu'il y en a beaucoup ainsi?

JACINTHE. Dans presque toutes les rues... c'est pour la sûreté de la ville... elles arrêtent toutes les personnes suspectes qu'elles rencontrent...

ANGÈLE, *à part*. C'est fait de moi!... *(Haut à Jacinthe.)* Je reste... je reste... Mais si je ne puis m'empêcher de paraître aux regards de ton maître ou de ses amis... n'y aurait-il pas moyen du moins de ne pas leur apprendre qui je suis?... Cedomino, ce costume va m'exposer à leur curiosité et à leurs questions.

JACINTHE. N'est-ce que cela?... il m'est bien facile de vous y soustraire... J'ai nièce Inésille, une Aragonaise, qui vi du pays pour être ici servante à Mad J'ai déjà reçu sa malle et ses effets sont là dans ma chambre... et si ça vous convient...

ANGÈLE. Oh! tout ce que tu voudras.

JACINTHE. Habillée ainsi, mon maître et ses amis vous apercevront sans seulement faire attention à vous... *(la regardant)* si toutefois c'est possible.

On frappe à la porte du fond.

ANGÈLE. On vient... du silence... entends-tu?... silence avec tout le monde... et ma reconnaissance...

JACINTHE, *lui montrant la porte à droite*. Je suis muette... entrez vite et que Notre Dame de Lorette vous protège.

Angèle entre dans la chambre à droite.

SCÈNE III.

JACINTHE, GIL PEREZ.

JACINTHE. Le seigneur Gil Perez, c'est bien heureux !

GIL PEREZ. Oui, ma céleste amie, ma divine Jacinthe... j'arrive un peu tard... par excès d'amour et de prudence... il a fallu attendre que la messe de minuit fût terminée, et après cela, j'ai voulu être bien sûr que tout le monde dormait au couvent... et tout le monde dort...

JACINTHE. Tant mieux ! on ne vous entendait pas rentrer !... car il faut y rentrer à l'instant.

GIL PEREZ. Et pourquoi cela ?

JACINTHE. Parce que le comte Juliano, mon maître, va arriver d'un instant à l'autre avec ses amis qui soupent ici.

GIL PEREZ. Comme s'ils n'auraient pas pu rester toute la nuit au bal... c'est très-désagréable... et je n'ai pas du tout envie de m'en retourner.

JACINTHE. Y pensez-vous... me compromettez !

GIL PEREZ. Écoutez donc, Jacinthe... il fait cette nuit un froid, et un appétit... qui redoublent en ce moment... et quand on avait l'espoir de souper en tête-à-tête au coin d'un bon feu, on ne renonce pas aisément à une pareille béatitude.

JACINTHE. Il le faut cependant... car le moyen de justifier votre présence... à une pareille heure...

GIL PEREZ. Le ciel nous inspirera quelque bon mensonge !... il en inspire toujours à ses élus !

JACINTHE. En vérité !

GIL PEREZ. Vous direz au seigneur Juliano, votre maître... que vous m'avez prié de venir vous aider pour le souper qu'il donne cette nuit à ses amis.

JACINTHE. C'est vrai, vous avez des tauleus...

GIL PEREZ. Avant d'être économiste... j'ai été cuisinier chez deux archevêques.

JACINTHE. Deux archevêques !...

GIL PEREZ. Je n'ai jamais servi que dans de saintes maisons... c'est bien plus avantageux... On y fait sa fortune dans ce monde, et son salut dans l'autre.

JACINTHE. Je le crois bien... et le couvent des Annonciades, où vous êtes en ce moment ?...

GIL PEREZ. C'est le paradis terrestre... A la fois concierge et économiste, je suis le seul homme de la maison, et chargé de l'administration temporelle... Que Dieu

me fasse encore la grâce de rester un an ou deux dans cette sainte demeure... je prendrai alors du repos... et me retirerai... dans le monde... avec une honnête fortune que je pourrai offrir à dame Jacinthe.

JACINTHE. Qui, de son côté, ne néglige pas les économies.

GIL PEREZ. Vous en avez fait de bonnes avec le seigneur Apuntador, notre premier maître...

JACINTHE. Qui était si avare...

GIL PEREZ. Excepté pour sa gouvernante.

JACINTHE. C'était sa seule dépense...

GIL PEREZ. Et cela doit aller bien mieux encore avec le seigneur Juliano, son neveu... un dissipateur.

JACINTHE. Du tout... ça n'est plus ça... il mange son bien avec tout le monde... et quand les maîtres n'ont pas d'ordre...

GIL PEREZ. C'est ce qu'il y a de pire... il finira mal...

JACINTHE. Je le crois aussi... mais en attendant, il y a quelquefois de bonnes aubaines à son service... (*regardant du côté de la porte à droite*) ce soir, par exemple...

GIL PEREZ. Qu'est-ce donc !

JACINTHE. Rien... rien... j'ai promis le silence pour aujourd'hui du moins... mais demain, Gil Perez, je vous conterai cela.

GIL PEREZ. A la bonne heure... on n'a pas de secrets pour un fiancé, pour un époux... Je descends à la cuisine... m'installer au milieu des fourneaux et donner à ces messieurs un souper d'archevêque... dès qu'ils auront soupé... je porterai là, dans votre chambre... un ou deux plats... des meilleurs que j'aurai mis de côté... et que je tiendrai bien chaudement au coin du feu.

JACINTHE. A la bonne heure... mais si on entrerait dans ma chambre...

GIL PEREZ. Dès qu'ils sortiront de table... ôtez la clef...

JACINTHE. Et vous, alors...

GIL PEREZ. N'en ai-je pas une autre... dont je ne vous ai jamais parlé...

JACINTHE. Est-il possible !... Et comment cela se fait-il ? une seconde clef...

GIL PEREZ. C'est celle du seigneur Apuntador... notre ancien maître... je l'ai trouvée ici...

JACINTHE. Ah ! monsieur Gil Perez... une telle hardiesse...

GIL PEREZ. Je cours à la cuisine...

Il sort par la porte à gauche sur la ritonnelle du chœur suivant et pendant que Jacinthe va ouvrir la porte du fond.

SCENE IV.

JACINTHE, JULIANO, PLUSIEURS SEIGNEURS de ses amis.

CHOEUR.

Réveillons ! réveillons l'hymen et les belles !
Réveillons les maris prêts à s'endormir !
Réveillons ! réveillons les amans fidèles !
Réveillons tout jusqu'au désir !
La nuit est l'instant du plaisir !
Vivent la nuit et le plaisir !

JULIANO.

Qu'en son lit la raison sommeille,
Verre en main à table je veille
Et me console des amours !
Les belles nuits font les beaux jours !

CHOEUR.

Réveillons ! réveillons l'amour et les belles !
Réveillons les maris prompts à s'endormir !
Réveillons, réveillons les plaisirs fidèles !
La nuit est l'instant du plaisir !
Vivent la nuit et le plaisir !

JACINTHE.

Quel tapage ! c'est à frémir !
Le quartier ne peut plus dormir !

JULIANO, à part.

Tout s'arrange au mieux, sur mon ame,
Et lord Elfort en son logis,
En rentrant, a trouvé sa femme...
Il est un Dieu pour les maris ! !...
Du reste il va venir, (*haut*) et toi, belle Jacinthe,
Soigne les apprêts du festin !
Qui manque encore ?

TOUS.

Horace !

JULIANO.

Où !... mais soyez sans crainte.

A part.

Les amoureux n'ont jamais faim !

JACINTHE.

Quel tapage ! c'est à frémir !
Le quartier ne peut plus dormir !
Et l'alcade ici va venir !

Elle prend le manteau que son maître a jeté sur
un fauteuil et le porte dans la chambre à
droite

CHOEUR.

Réveillons ! réveillons l'amour et les belles !
Réveillons les maris prompts à s'endormir !
Réveillons ! réveillons les plaisirs fidèles !
La nuit est l'instant du plaisir !
Vivent la nuit et le plaisir !

JULIANO, se retournant et appelant. Jacinthe !... Eh bien ! où est-elle donc ?

Il va ouvrir la porte à droite, fait un pas dans la chambre et en ressort tout étonné en voyant Angèle qui entre poussée par Jacinthe.

SCENE V.

LES MÊMES, JACINTHE, ANGÈLE, sortant de la porte à droite, habillée en paysanne aragonaise.

JULIANO.

Que vois-je ? quel minois charmant !

TOUS.

Quelle est donc cette belle enfant ?

JACINTHE à Juliano.

Aux autres.

C'est ma nièce ! Oui, je snis ca tante :

A Juliano.

Vous savez que nous l'attendions !

TOUS.

C'est une admirable servante

Pour un ménage de garçons !

INÉSILLE faisant la révérence.

Ah ! messeigneurs, c'est trop d'honneur

Bas à Jacinthe.

Ah ! j'ai bien peur ! ah ! j'ai grand peur !

JACINTHE bas à Inésille.

Allons ! courage !

JULIANO.

Et son nom ?

JACINTHE.

inésille !

ENSEMBLE.

JULIANO, et LE CHOEUR.

La belle fille !
Qu'elle est gentille !
Et qu'Inésille
Offre d'attraits !
Quoiqu'ignorante,
Elle m'enchanter,
Et pour servante
Je la prendrais !

JACINTHE, à part.

La belle fille !
Qu'elle est gentille !
Mon Inésille
Leur plaît déjà !
Jenne, innocente,
Elle est charmante !
Et moi sa tante
Surveillons-la !

INÉSILLE.

J' vois qu'Inésille,
La pauvre fille !
J' vois qu'Inésille
Leur conviendrait !
Quoiqu'ignorante,
Je les enchante,
Et pour servante
On me prendrait !

JULIANO.

Premier couplet.

D'où venez-vous, ma chère ?

INÉSILLE.

J'arrivons du pays !

JULIANO.

Et que savez-vous faire ?

INÉSILLE.

J' n'ous jamais rien appris !

JULIANO.

D'une ame généreuse
 Nous vous formerons tous !
 INÉSILLE, regardant Jacinthe.
 Ah ! je fus bien heureuse
 D' pouvoir entrer chez vous !
 Dans cette maison que j'honore
Faisant la révérence.
 Être admise est un grand plaisir...
A part.

Mais j'en aurai bien plus encore
 Sitôt que j'en pourrai sortir !

JULIANO.

Deuxième couplet.

Vous êtes douce et sage ?

INÉSILLE.

Chacun vous le dira !

JULIANO, lui prenant la main.

Vous n'êtes point sauvage ?

INÉSILLE.

Sauvag' qu'est-ce que c'est qu'ça ?

JULIANO.

En fidèle servante,
 Ici vous resterez.

INÉSILLE.

Si je vous mécontente...

Dam ! vous me renverrez !...

Car dans c'te maison que j'honore,

Faisant la révérence.

Demeurer est un grand plaisir !...

A part.

Mais j'en aurai bien plus encore,
 Sitôt que j'en pourrai sortir !

JACINTHE, se mettant entre eux et s'adressant à Inésille.

Allons ! c'est trop jaser !... oui... finissons, de grâce !
 Il faut qu'ici le service se fasse !

JULIANO.

C'est juste !... apportez-nous Xérès et Malaga !

JACINTHE, à Inésille qu'elle prend par le bras.

Allons ! descendons à la cave !

INÉSILLE, effrayée.

A la cave !...

JULIANO.

Je vois qu'elle n'est pas trop brave !

TOUS.

Chacun de nous l'escortera !

JACINTHE.

Non, messieurs, non ; je suis plus brave,
 Sa tante l'accompagnera !

Allons !... venez chercher... Xérès et Malaga !

ENSEMBLE.

JULIANO et le CHOEUR.

La belle fille !

Qu'elle est gentille !

Qu'Inésille

Offre d'attraits !

Quoiqu'ignorante,

Elle m'enchanté,

Et pour servante

Je la prendrais !

JACINTHE.

La belle fille !

Qu'elle est gentille !

Mon Inésille

Leur plaît déjà !

Elle est charmante

Et ravissante,

Et moi sa tante,

Surveillons-la.

INÉSILLE.

Mais Inésille,

La pauvre fille !

Mais Inésille

Les séduirait !

Quoiqu'ignorante,

Je l'enchanté ;

Et pour servante

Où me prendrait !

Jacinthe sort en emmenant Inésille par la seconde porte à gauche qui mène dans l'intérieur de la maison.

SCENE VI.

LES MÊMES, JULIANO, puis HORACE.

JULIANO. Elle est vraiment très-bien, la petite Aragonaise, car elle vient d'Aragon... et il est heureux pour elle qu'elle soit tombée dans une maison comme la mienne... une maison tranquille... un homme seul... (*Les regardant.*) Pas aujourd'hui du moins. (*Se retournant et apercevant Horace.*) Eh ! arrive donc, mon cher ami, j'avais une impatience de te voir... !

HORACE. Et moi aussi.

JULIANO, à ses compagnons. Messieurs, voici des cigarettes, et si vous voulez, en attendant le souper...

Les jeunes gens se forment dans l'appartement en différents groupes, causent ou allument des cigares autour du brazero pendant que Juliano amène Horace sur le devant du théâtre.

JULIANO. Eh bien ! tout a été à merveille... et je ne sais pas comment tu t'y es pris... car j'ai eu peur un moment... Ce lord Elfort voyant que notre conducteur se perdait et prenait le plus long, a voulu lui-même monter sur le siège... J'oubliais que les Anglais étaient les premiers cochers d'Europe... et en un instant, nous avons été à son hôtel... où je tremblais en montant l'escalier.

HORACE. Tu étais dans l'erreur.

JULIANO. Je l'ai bien vu... et j'ignore comment vous avez fait, toi et mylady, pour rentrer avant nous, mais elle était dans son appartement... elle dormait.

HORACE. Tu te trompes.

JULIANO. Je le crois bien... elle faisait semblant.

HORACE. Mais non, mon ami, ce n'était pas elle, et la preuve, c'est que je suis resté une demi-heure encore avec mon inconvenue qui s'est enfuie au moment où minuit sonnait à toutes les pendules.

JULIANO. Laisse-moi donc tranquille..

HORACE. Et nous avons fait un joli coup, tu peux t'en vanter... Il paraît, mon ami, que nous l'avons perdue... déshonorée... et elle voulait s'aller jeter dans le Mançanarès.

JULIANO. Ah çà ! quand tu auras fini ta histoire...

HORACE. C'est la vérité même, je te l'atteste... je me suis précipité sur ses pas... je l'ai rejointe au bas du grand escalier, je la retenais par le bras, lorsque, dans ses efforts pour m'échapper, s'est détaché un riche bracelet que j'ai voulu ramasser, et pendant ce temps elle s'était élancée au dehors... et là disparue... évanouie comme une ombre... Vingt rues différentes... laquelle avait elle prise?

JULIANO. Écoute, Horace, si tu me prends pour dupe, si tu veux t'amuser à mes dépens...

HORACE. Mais non, mon ami, voilà ce bracelet... regarde plutôt.

JULIANO. Il est de fait que je ne l'ai jamais vu à mylady... mais à son élégance, plus encore qu'à sa richesse, il doit appartenir à quelque grande dame... Nous avons ici le jeune Melchior qui doit se connaître en diamans; il ne sort pas de chez le joaillier de la cour à cause de sa femme qui est charmante. (*A Melchior.*) Mon cher Melchior, Horace voudrait vous parler.

HORACE, *le prenant à part.* Connaissez-vous par hasard ce joyau?

MELCHIOR. Certainement! on l'a vendu dernièrement devant moi.

HORACE. À qui donc?

MELCHIOR. À la reine.

HORACE, *à part.* O ciel!

JULIANO, *revenant près d'eux.* Eh bien! qu'est-ce?... qu'y a-t-il?

HORACE, *à Melchior.* Taisez-vous. (*Haut à Juliano*) Rien, il ne sait rien... il ne connaît pas. (*A part.*) La reine! ce n'est pas possible... c'est absurde! (*Il se retourne et aperçoit Angèle qui sort de la porte à gauche ou fond et s'avance au bord du théâtre tenant un panier de vin sous le bras et un bougeoir à la main; il pousse un cri et reste immobile de surprise.*) Ah! voilà qui est encore pire!

INÉSILLE, *apercevant Horace.* C'est lui!

SCENE VII.

LES MÊMES, INÉSILLE et JACINTHE
qui rentre avec elle.

Jacinthe prend le panier de vin que portait Angèle; toutes deux remontent le théâtre et s'occupent à ranger le couvert près de la table qui est au fond à gauche et toute dressée.

JULIANO, *à Horace.* Eh bien! qu'as-tu donc?... comme tu regardes notre jeune servante... Elle est jolie, n'est-ce pas?

HORACE. Ah! c'est là une servante?

JULIANO. Une Aragonaise... la nièce de Jacinthe, ma vicille gouvernante.

HORACE. Et... et tu la connais?

JULIANO. Certainement, et ces messieurs aussi... D'où vient ton air étonné?

HORACE. Ah! c'est que, c'est que... dis-moi, toi qui vois la reine... car moi je l'ai à peine aperçue... Mais toi, tu la vois souvent... ne trouves-tu pas que cette petite servante ressemble beaucoup à la reine?

JULIANO. Pas du tout... pas un seul trait.

HORACE. Tu en es bien sûr?

JULIANO. Certainement!... Pourquoi cette question?

HORACE, *avec embarras.* C'est que... (*A part.*) Allons, je deviens fou... je perds la tête!

Il regarde toujours Angèle sans oser l'approcher ni lui adresser la parole.

JULIANO. Il paraît que mylord ne vient pas... (*Bas à Horace.*) Il aura été obligé de faire sa paix avec mylady, à moins qu'il n'ait été soupirer sous le balcon de quelque belle Espagnole.

HORACE, *d'un air distrait et regardant toujours Inésille.* Lui!

JULIANO. C'est un amateur... l'Opéra de Madrid vous dira ses conquêtes... mais puisque le conquérant est en retard... A table, messieurs, à table. (*Pendant ce temps Jacinthe et Inésille ont apporté la table au milieu du théâtre. Tous s'asseyent; Inésille se tient debout, une serviette et une assiette à la main et elle sert tout le monde. Horace immobile ne boit ni ne mange et reste, la fourchette en l'air, toujours occupé à regarder Angèle qui n'a pas l'air de le connaître.*) A boire avant tout... Inésille sert à boire à Horace, dont la main tremble et qui choque son verre contre la bouteille) et que d'abord je fasse réparation à mon ami Horace... j'ai cru, messieurs, qu'il m'avait enlevé une maîtresse.

TOUS. Ah! c'est affreux!

JULIANO. Il paraît que j'avais tort, et qu'elle m'est fidèle... je dis il paraît, parce que, dans ces cas-là, le doute est déjà un bénéfice dont il faut se contenter. Je bois donc à mon ami Horace et à ses succès.

TOUS. A ses succès!

JULIANO. Cela ne fera pas mal... car, dans ce moment, c'est le héros de roman le plus malheureux... Il a entre autres, une belle inconnue, une nymphe fugitive, qui n'est pourtant qu'à moitié cruelle.

HORACE, *vivement.* Juliano!... je t'en conjure!

JULIANO. Tu lui as promis d'être discret, c'est de droit; mais nous aussi, nous le sommes tous, et vous ne croiriez pas, mes-

sieurs que pour elle il est prêt à refuser un mariage superbe... Inésille, une assiette... Une dot magnifique qui m'irait si bien!

HORACE. Je te l'abandonne!

JULIANO. J'accepte... vous en êtes témoins... à ce prix, je t'abandonne ta beauté anonyme... ta fille des airs, ta sylphide!

HORACE. Juliano, pas un mot de plus!

JULIANO. N'as-tu pas peur... elle ne peut pas nous entendre, elle n'est pas ici.

HORACE. Peut-être!... Ne t'ai-je pas dit qu'en tous lieux elle était près de moi... sur mes pas... à mes côtés... que je la regardais comme mon bon ange, mon ange tutélaire, et que, visible ou non, elle était toujours là présente à mes yeux et à mon cœur?

INÉSILLE, qui l'écoute avec émotion, laisse tomber l'assiette qu'elle tenait qui roule et se casse. Ah! mon Dieu!

JULIANO. A merveille! L'Aragonaise arrange bien mon mobilier de garçon.

JACINTHE, allant à elle. La maladroite!

JULIANO. Ne vas-tu pas la gronder?

INÉSILLE. N'vous fâchez pas, ma tante, je la paierons sur mes gages.

JACINTHE. Elle le mériterait.

JULIANO. Certainement; mais je lui fais grâce... je suis bon prince, et je lui demande, pour toute indemnité, une chanson du pays.

TOUS. C'est juste!... une chanson aragonaise!

JACINTHE, bas à Inésille. En savez-vous?

INÉSILLE, de même. Je crois que oui... à peu près.

TOUS.

Écoutez bien!

JULIANO.

Qu'ici son talent brille!

JACINTHE, bas à Inésille.

Du courage!

JULIANO.

C'est un concert.

Qu'Inésille...

HORACE, stupéfait.

Inésille!

JULIANO.

Nous réservait pour le dessert.

RONDE ARAGONAISE.

INÉSILLE. Jacinthe vient de lui apporter des castagnettes avec lesquelles elle s'accompagne pendant les couplets suivants.

PREMIER COUPLET.

La belle Inès

Fait flores;

Elle a des attrait,

Des vertus;

Et, bien plus,

Elle a des écus,

Tous les garçons,

Bruns ou blonds,

Lui font les yeux doux;

Qui de nous

Voulez-vous

Prendre pour époux?

Est-ce un riche fermier?

Est-ce un gaillard muletier,

Ou bien un alguazil?

Celui-là vous convient-il?

Tra, la, la, tra, la, la.

— Non, mon cœur incivil,

Tra, la, la, tra, la, la,

Refuse l'alguazil,

Tra, la, la, tra, la, la.

— L'alcade vous plaît-il?

Tra, la, la, tra, la, la,

— Fût-ce un corrégidor,

Je le refuse encor.

— Que voulez-vous,

Belle aux yeux doux?

Répondez, nous vous aimons tous.

Qui de nous

Voulez-vous

Prendre pour époux?

— L'amonreux

Que je veux,

C'est celui qui danse le mieux.

ENSEMBLE.

JULIANO et LE CHOEUR.

Que de grâce! que de candeur!

C'est un morceau de grand seigneur,

Et déjà mon cœur amoureux

S'enflamme au feu de ses beaux yeux!

HORACE.

C'est bien son regard enchanteur;

Mais ce costume!... est-ce une erreur?

Et que dois-je croire en ces lieux?

Ou de mon cœur, ou de mes yeux?

JACINTHE.

Ah! quel son de voix enchanteur!

Ma nièce me fait de l'honneur!

Et déjà leur cœur amoureux

S'enflamme au feu de ses beaux yeux!

DEUXIÈME COUPLET.

Dès ce moment,

Chaque amant

Se mit promptement

A danser,

Balancer,

Passer,

Repasser,

Et, castagnettes en avant,

Chaque prétendant

S'exerçait

Et donnait

Le signal

Du bal.

Le muletier Pedro

Possédait le boléro,

Et l'alcade déjà,

Brillait dans la cachucha;

Tra, la, la, tra, la, la,

— Messieurs, ce n'est pas ça,

Tra, la, la, tra, la, la,

Et, pendant ce temps-là,

Tra, la, la, tra, la, la,

Le jeune et beau José,

Tra, la, la, tra, la, la,

De loin la regardait;

Et, de travers dansait,

Car il l'aimait...

— Belle aux yeux doux,

Ce beau bal nous réunit tous;

Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour éponx ?
— Le danseur que je veux :
C'est celui, c'est celui qui m'aime le mieux.
Oni, Joset, je te veux.
Car c'est toi qui m'aime le mieux.

ENSEMBLE

JULIANO et LE CHOEUR.
Que de grâce ! que de candeur ! etc., etc.
HORACE.
C'est bien son regard enchanteur ; etc., etc.
JACINTHE.
Ah ! quel son de voix enchanteur ! etc., etc.

JULIANO. Allons, Jacinthe, le punch et le café dans le salon !

Jacinthe sort un instant. Ils se lèvent tous, et les domestiques des jeunes seigneurs enlèvent la table, qu'ils portent au fond du théâtre.

JULIANO et LE CHOEUR, voyant sortir Jacinthe.
Je n'y tiens plus !

INÉSILLE.
Ah ! finissez, de grâce !
TOUS, entourant Inésille.
Non, vraiment... mon cœur amoureux...
INÉSILLE, se défendant.
Ah ! je frémiss de leur audace !

TOUS, de même.
S'enflamme au feu de tes beaux yeux !
HORACE, seul, à gauche du théâtre et regardant Inésille.

Comment, serait-ce elle en ces lieux ?
Non... ce n'est pas !... c'est impossible !
JULIANO et LE CHOEUR, entourant Inésille.
Allons, ne sois pas inflexible !

INÉSILLE.
Laissez-moi ! laissez-moi !
JULIANO et LE CHOEUR.
De l'un de nous daigne accepter la foi !
INÉSILLE, se défendant.
Laissez-moi ! laissez-moi !

HORACE.
Ce n'est pas elle... non, non, non, c'est impossible !
JULIANO et LE CHOEUR.
Rien qu'un baiser, un seul...
INÉSILLE.

Laissez-moi ! laissez-moi !
JULIANO et LE CHOEUR.

Tu céderas !
INÉSILLE, poussant un cri, s'échappe de leurs mains et se précipite dans les bras d'Horace en lui disant :

Ah !... défendez-moi !
HORACE, à part, avec joie.

C'est elle !
JACINTHE, sort en ce moment de la première porte à gauche, qui est celle du salon, et dit d'un air sévère.

Eh bien ! que vois-je ?
JULIANO et LE CHOEUR, s'arrêtant et à demi-voix.
C'est la tante !

De la duègne craignons la colère imposante.
JACINTHE.
Dans le salon le punch est là qui vous attend.
JULIANO.

Et les tables de jeu ?
JACINTHE.
Tout est prêt.
JULIANO.

C'est charmant !

Faisant signe aux convives de passer dans le salon.

Messieurs... messieurs, le punch est là qui vous attend.

ENSEMBLE.

JULIANO et LE CHOEUR.
Que de grâce ! que de candeur !
Mais pour toucher ce jeune cœur
De cet argus foyons les yeux,
Plus tard nous serons plus heureux !

HORACE.
C'est elle ! ô moment enchanteur !
Combien je bénis sa frayeur ;
Oui, c'est elle que dans ces lieux
L'amour offre encore à mes yeux !

JACINTHE.
Mais voyez donc ces grands seigneurs...
Quelle incécence ! quelles mœurs !

A Inésille.

Mais ne craignez rien en ces lieux
Tant que vous serez sous mes yeux !

Ils entrent tous dans le salon à gauche.

JACINTHE, à Inésille. Les voilà partis, soyez sans crainte... je descends à la cuisine.

Elle sort par la seconde porte à gauche. Au moment où elle s'éloigne, Horace, qui était entré le dernier dans le salon, revient sur ses pas près d'Inésille, qui est seule et range le couvert.

SCENE VIII.

HORACE, INÉSILLE.

HORACE, s'approchant d'elle timidement.
Madame...

INÉSILLE. Qu'est-ce que c'est, monsieur ? voulez-vous du Xérès ou du Malaga ?

Elle lui offre un verre.

HORACE, étonné. Non, non, ce n'est pas possible !

INÉSILLE, imitant un léger patois de paysanne. Dam ! si vous voulez autre chose, dites-le... me voilà... je suis à vos ordres...

HORACE. Quoi, vraiment !... vous seriez... ?

INÉSILLE. Inésille l'Aragonaise... la nièce à dame Jacinthe.

HORACE. Ah ! ne cherchez pas à m'abuser, je vous ai reconnue !

INÉSILLE. Moi ! mon beau monsieur ?
HORACE. Quand tout-à-l'heure, pour échapper à leurs poursuites, vous vous étiez jetée dans mes bras...

INÉSILLE. Dam ! vous me sembliez plus sage et le plus raisonnable... excusez-moi... si je me suis trompée.

HORACE, vivement. Oh ! oui... oui... sans doute !... car dans ce moment surtout je ne suis pas bien sûr d'avoir toute ma raison... Vois-tu, Inésille... si c'est toi... (avec respect) si c'est vous... c'est affreux de vous jouer ainsi de mes tourmens

INÉSILLE. Moi, mon bon Dieu! tourmenter un cavalier si gentil et si bon!...

HORACE, s'avancant sur elle. Eh bien!... si tu n'es pas elle... c'est une ressemblance si grande... si exacte... que j'éprouve auprès de toi... ce que j'éprouvais auprès d'elle... le cœur me bat... ma vue se trouble... je t'aime...

INÉSILLE, se reculant. Ah ben! ah ben! ah ben! moi qui vous croyais si sage... prenez garde, je vais me dédire.

HORACE. Et tu as raison... je suis un fou... un insensé... dont il faut que tu aies pitié... viens avec moi... (Il lui prend la main, qu'elle veut retirer.) Ah! ne crains rien... je te respecterai... mais je te regarderai... je croirai que c'est elle... et je te dirai... car avec toi... j'ai moins peur... je te dirai ce que je n'oserais lui dire... que je l'aime... que je meurs d'amour... qu'elle est mon rêve... mon idole... (Il la serre dans ses bras et elle se dégage.) N'aie pas peur... ce n'est pas pour toi... c'est pour elle...

INÉSILLE. C'est égal, monsieur, comment voulez-vous que je distingue?

HORACE. C'est qu'aussi il n'y a jamais eu de situation pareille... moi qui croyais qu'elle seule au monde avait ses yeux... ce regard... que tu as, toi... (Leurs yeux se rencontrent.) Ah! c'est vous... c'est vous... madame... j'en suis sûr! vous aurez beau faire... vous ne me tromperez plus. Et la preuve, c'est que malgré moi j'ai retrouvé ma frayeur et mon respect... vous le voyez... je tremble... Pourquoi alors vous défier plus long-temps d'un cœur qui vous est aussi dévoué?... (On frappe à la porte en dehors.) Qui vient encore à une pareille heure?... quel est l'importun? (On entend rier en dehors: N'avez pas peur... ouvrez... c'est un ami... c'est lord Elfort!)

INÉSILLE, avec effroi. O ciel! Lord Elfort!

HORACE. D'où vient ce trouble?

INÉSILLE. N'ouvrez pas! n'ouvrez pas!

HORACE. C'est donc vous, madame... est bien vous!

INÉSILLE. O mon Dieu! mon Dieu! comment faire?... que devenir?

HORACE. Ne suis-je pas là pour vous protéger?

INÉSILLE. Et s'il me voit seulement... je suis perdue!

HORACE. Il ne vous verra pas... je vous le jure!... nous sortirons de ces lieux sans qu'il vous aperçoive... mais vous aurez confiance en moi...

INÉSILLE. Oui, monsieur...

HORACE. Je saurai qui vous êtes?...

INÉSILLE. Oui, monsieur...

HORACE. Vous me direz tout?

INÉSILLE. Oui, monsieur.

HORACE. Eh bien!... là... là... dans cette chambre... (montrant celle de Jacinthe dont je saurai bien défendre l'entrée... l'on me tuera avant d'y pénétrer... (On frappe plus fort et Inésille veut entrer dans la chambre, Horace la retient par la main.) Mais vous n'oublierez pas vos promesses...

INÉSILLE. Oh! non, monsieur!

HORACE. Attendez-moi! dès que mylord sera entré dans le salon, je viens vous prendre... et, enveloppée dans mon manteau, vous sortirez sans danger.

INÉSILLE, fermant vivement la porte. On vient!

Lord Elfort continue à frapper plus fort à la porte du fond.

SCENE IX.

JULIANO, sortant du salon à gauche, HORACE.

JULIANO. Eh bien! quel tapage à la porte de la rue!... Jacinthe, Inésille... où sont donc toutes ces femmes?

HORACE. Je ne sais... Inésille était là... tout-à-l'heure... elle est descendue.

JULIANO. A la cuisine sans doute... qui diable nous arrive?

Il va ouvrir la porte du fond. Pendant ce temps Horace s'approche de la porte à droite qu'il ferme à double tour, puis il retire la clef et la met dans sa poche.

HORACE. La voilà en sûreté!

JULIANO, qui pendant ce temps a été ouvrir à lord Elfort. C'est vous, mylord, vous êtes bien en retard!

LORD ELFORT. Ce était vrai! (Apercevant Horace.) Encore cette petite Horace!

JULIANO. Vous ne devez plus lui en vouloir... maintenant que vous êtes sûr de la vertu de mylady.

LORD ELFORT. Yes... grâce à vous qui me avez fait avoir les preuves... mais c'est égal... cette nuit... était toujours pour moi un jour malheureuse... et fâcheuse beaucoup.

JULIANO. Comment cela?

LORD ELFORT. En quittant mylady... je voulais, avant le souper avec vous... porter le cadeau de Noël à la petite Estrella... vous connaissez...

JULIANO. Un premier sujet de l'Opéra de Madrid!

LORD ELFORT. Yes...

JULIANO. Celle qui danse si bien la cachucha!

LORD ELFORT. Yes...

JULIANO. Et pour laquelle, dit-on, vous faites des folies...

LORD ELFORT. Yes... je aimais beaucoup la cachucha... eh bien ! elle était pas chez elle... elle était sortie pour toute la nuit sans prévenir moi...

JULIANO. Parce que vous êtes jaloux et qu'elle a peur de vous !

HORACE, à part et regardant du côté de la porte à droite. O ciel !

LORD ELFORT. Et pourquoi, je demande vous ? pourquoi sortir toute la nuit ?

JULIANO. Pour aller... pour aller... danser la cachucha... pour aller au bal... la nuit de Noël, tout le monde y va... à commencer par vous.

LORD ELFORT. C'est égal... je avais mis moi en colère.

JULIANO. Ça ne coûte rien.

LORD ELFORT. Je avais tout brisé...

JULIANO. C'est plus cher... parce que demain il faudra réparer... à moins que cette nuit... vous ne soyez heureux au jeu où l'on vous attend...

LORD ELFORT. Yes ! je allais jouer.

Il entre dans le salon à gauche.

JULIANO, se retournant vers Horace. Ainsi que toi, mon cher Horace... on demandait ce que tu étais devenu.

HORACE. J'allais vous rejoindre !

JULIANO. Ah ! mon Dieu !... comme tu es pâle et troublé.. Est-ce qu'il y aurait une nouvelle apparition !

HORACE. Du tout... mon ami... (A part.) Ah ! si c'est elle, c'est indigne ! c'est infâme !... je les tuerai tous deux et moi-même après...

JULIANO, à Horace. Allons, viens.

HORACE, le retenant par la main. Un mot seulement !...

JULIANO. Qu'est-ce donc ?

HORACE. Cette belle danseuse... dont vous parliez tout-à-l'heure... la signora Estrella... tu la connais ?

JULIANO. Certainement et beaucoup !... et toi ?

HORACE, avec embarras. Eh bien !... eh bien !... tu ne trouves pas qu'elle ressemble un peu à cette petite servante Aragonaise...

JULIANO. Inésille ! !

HORACE. Oui, il y a quelque chose...

JULIANO. Ah ça ! à qui diable en as-tu aujourd'hui avec tes ressemblances ? Tu me parlais tantôt de la reine et maintenant d'une danseuse... il n'y a pas le moindre rapport... pas même apparence...

HORACE. Tu as raison... cela ne ressemble et je l'aime mieux...

content... (A part.) Oser la soupçonner... quand tout-à-l'heure... elle va tout me dire et tout m'apprendre... (Haut.) Allons, viens, mon ami.

JULIANO. Qu'est-ce qu'il te prend ! voilà maintenant radieux et triomphant.

HORACE. C'est que je pense à elle !

JULIANO. A l'inconnue... il en deviendra fou, ma parole d'honneur !

HORACE. C'est vrai ! j'en perds la tête.

JULIANO, l'emmenant. Viens perdre ton argent, cela vaudra mieux !

Il sort en emportant le dernier flambeau qui était resté sur la table du souper, laquelle table a été reportée près de la porte du salon. A la sortie d'Horace et de Juliano le théâtre se trouve dans l'obscurité.

SCENE X.

FINAL.

GIL PEREZ, sortant de la porte du fond à gauche et portant un panier de provisions et un bougeoir, qu'il pose sur une petite table près de la porte à droite.

PREMIER COUPLÉ.

Nous allons avoir, grâce à Dieu,
Bon souper ainsi que bon feu !
Prudemment j'ai mis en réserve
Les meilleurs vins, les meilleurs plats,
Pour ses élus le ciel conserve
Les morceaux les plus délicats !
Deo gratias !

DEUXIÈME COUPLÉ.

Nos maîtres ont soupé très-bien,
Chacun son tour, voici le mien !
Et puis de ma future femme
Contemplant les chastes appas,
Le pieux amour qui m'enflamme
En tiers sera dans le repas !
Deo gratias !

S'approchant de la porte à droite.

Voici sa chambre !... Ah ! la porte en est close
Comme je l'avais dit !... mais sur moi prudemment
J'ai l'autre clef...

La cherchant dans ses poches et en prenant

C'est elle, je suppose :

Tirant de sa poche un trousseau de clefs
examine.

Car, avec celles du couvent
N'allons pas la confondre !...

S'approchant.

O quel heureux ins

Amour ! amour ! que ton flambeau m'éclaire !

Au moment d'entrer dans la chambre de
cinthe, dont il vient d'ouvrir la porte, Inés
paraît devant lui, couverte de son domino et
son masque noir.

SCENE XI.

GIL PEREZ, INÉSILLE.

INÉSILLE, étendant la main vers lui et grossissant sa voix.

Téméraire ! ! !

Impie ! !... où vas-tu ?

PÉREZ, *tremblant et laissant tomber son bonnet.*
 Mon Dieu !... mon bon Dieu ! qu'ai-je vu ?
 Noir fantôme !... que me veux-tu ?

ENSEMBLE.

GIL PÉREZ, *tombant à genoux.*
 Tous mes membres frémissent
 De surprise et d'effroi ;
 Et mes genoux fléchissent,
 Mon Dieu, protégez-moi !

INÉSILLE, *à part, gaiement.*

L'espoir en moi se glisse
 En voyant son effroi ;
 Il tremble !... ô Dieu propice,
 Ici protégez-moi !

INÉSILLE, *s'approchant de Perez qui est à genoux et n'ose lever la tête.*

Toi !... Gil Perez !

GIL PÉREZ, *à part.*

Il sait mon nom !

INÉSILLE.

Portier du couvent !

GIL PÉREZ.

C'est moi-même.

INÉSILLE.

Intendant, voleur et fripon.

GIL PÉREZ.

C'est moi !

INÉSILLE.

Dépose à l'instant même

Ces saintes clefs que tu ne peux porter,
 Ou je lance sur toi l'éternel anathème !

GIL PÉREZ, *lui présentant le trousseau.*

Les voici... que Satan n'aille pas m'emporter !

ENSEMBLE.

GIL PÉREZ, *se relevant peu à peu.*
 Tous mes membres frémissent
 De surprise et d'effroi,
 Et mes genoux fléchissent ;
 Mon Dieu, protégez-moi !

INÉSILLE.

L'espoir en moi se glisse
 En voyant son effroi,
 Il tremble... ô Dieu propice,
 Ici protégez-moi !

INÉSILLE *lui ordonne sur un premier signe de se lever ; sur un second, de se diriger vers la chambre de Jacinthe ; sur un troisième, d'y entrer ; Perez obéit en tremblant.*

INÉSILLE, *entendant du bruit à gauche.*

Ah ! moi Dieu ! qui vient là ?

Elle se précipite vivement derrière la porte qui ouvre en dehors et dont le battant la cache un instant aux yeux du spectateur.

SCENE XII.

INÉSILLE, *cachée derrière la porte à droite ;*
 JACINTHE, *sortant de la porte du fond à gauche.*

JACINTHE, *tenant sous le bras un panier de vin et voyant la porte à droite qui est restée ouverte.*

Eh, quoi ! Perez m'attend déjà !

Elle entre dans la chambre à droite, et INÉSILLE, qui était derrière la porte, la referme et retire la clef.

INÉSILLE, *seule.*

L'heure, la nuit, tout m'est propice !
 Du courage... ne tremblons pas !

Sainte Vierge, ma protectrice,
 Inspire-moi, guide mes pas !
Elle sort par la porte du fond.

SCENE XIII.

HORACE *sort doucement de la porte à gauche, il marche sur la pointe du pied, et dans l'obscurité se dirige à tâtons vers la porte à droite ; un instant après, JULIANO, LORD ELFORT et TOUS LES JEUNES GENS sortent aussi de la porte du salon.*

CHOEUR, *gai et à demi-voix.*

La bonne affaire !
 Silence, ami !
 Avec mystère
 Il est sorti.
 Rendez-vous tendre
 Ici l'attend,
 Il faut surprendre
 Le conquérant !

Horace, *avec la clef qu'il a dans sa poche, a ouvert la porte à droite, est entré un instant dans la chambre et en ressort dans l'obscurité, tenant Jacinthe par la main.*

HORACE.

Venez, venez, madame, et n'ayez plus de crainte !

JACINTHE, *à part, et se laissant entraîner.*

Qu'est-ce que ça veut dire ?

HORACE.

A votre chevalier,
 A votre défenseur, il faut vous confier,
 Et vous faire connaître !

Juliano *est entré dans le salon à gauche, et en ressort, tenant un flambeau à plusieurs branches. Le théâtre redevient éteint.*

HORACE.

Ah ! grand Dieu !

TOUS.

C'est Jacinthe !

ENSEMBLE.

JULIANO, LORD ELFORT, LE CHOEUR.

La bonne affaire !
 Vive à jamais
 Et la douairière
 Et ses attraits !
 Qui pourrait croire
 Tel dévouement ?
 Honneur et gloire
 Au conquérant !

HORACE.

L'étrange affaire !
 Que vois-je, hélas !
 Et quel mystère
 Suit donc mes pas ?
 Dans ma mémoire
 Tout se confond,
 Je n'ose croire
 Sa trahison !

JACINTHE.

L'étrange affaire !
 Qu'ont-ils donc tous ?
 La chose est claire,
 On rit de nous !
 Faire à ma gloire
 De tels affronts !
 Je n'ose croire
 A leurs soupçons !

HORACE, montrant la chambre à droite.
Elle était là pourtant... elle y doit encore être!
Il y entre et ressort en tenant Gil Perez par la main.

TOUS.

Un homme!

JACINTHE, à Juliano.

Gil Perez que vous devez connaître,

Un cuisinier de grand talent,
Qui venait m'aider pour le souper!

JULIANO, souriant.

Vraiment!

Ici, dans ton appartement!

HORACE, à part.

O funeste disgrâce!

JULIANO.

Et quel destin fatal

Poursuit ce pauvre Horace!

Même auprès de Jacinthe, il rencontre un rival!

ENSEMBLE.

JULIANO et LE CHOEUR.

La bonne affaire!

Vive à jamais

Et la douairière

Et ses attraits!

Qui pourrait croire

Tel dévouement?

Honneur et gloire

Au conquérant!

HORACE.

L'étrange affaire!

Que vois-je, hélas!

Et quel mystère

Poursuit mes pas?

Dans ma mémoire

Tout se confond;

Je n'ose croire

Un tel affront!

GIL PEREZ.

L'étrange affaire!

Je tremble, hélas!

La chose est claire,

C'est Satanas!

Figure noire

Et front cornu,

Je n'ose croire

Ce que j'ai vu!

JACINTHE.

L'étrange affaire

Qu'ont-ils donc tous?

La chose est claire,

On rit de nous!

Faire à ma gloire

Pareils affronts,

Je n'ose croire

A leurs soupçons!

HORACE, qui, pendant la fin de cet ensemble, est entré dans la chambre à droite, en ressort en ce moment, en tenant à la main les vêtements de la servante Aragonaise, qu'Angèle y a laissés.
Partie!.. hélas! partie!.. elle n'est plus ici...
Et cette fois encor loin de nous elle a fui!

JULIANO.

Eh! qui donc?

HORACE.

Faut-il vous le dire?

L'esprit follet, le sylphe... ou plutôt le démon
Qui me trompe, m'abuse et rit de mon martyr!

JULIANO.

Ton inconnue...

HORACE.

Eh! oui! je l'ai vue...

JULIANO.

Allons donc!

HORACE.

Ici même... à l'instant... c'est cette jeune fille
Qui nous servait à souper.

JULIANO.

Inésille!

La nièce de Jacinthe...

A Jacinthe.

Entends-tu!

JACINTHE, secouant la tête.

J'entends bien!

JULIANO.

Et que dis-tu?

JACINTHE.

Je dis que le seigneur Horace

Pourrait avoir raison!

HORACE.

Parle? achève, de grâce!

Quelle est-elle?

JACINTHE.

Je n'en sais rien.

JULIANO.

Elle n'est pas ta nièce!

JACINTHE.

Eh! mon Dieu, non!

JULIANO.

Et ne vient pas du pays?

JACINTHE.

Mon Dieu, non!

JULIANO.

Tu ne l'as pas vue avant?

JACINTHE.

Mon Dieu, non.
Non, cent fois, non!

Je ne connais ni son rang ni son nom!

HORACE, à Juliano.

Tu le vois bien, mon cher, c'est un démon!

TOUS.

Un démon!!!

ENSEMBLE.

JULIANO et LE CHOEUR, gaiement.

Grand Dieu! quelle aventure!

C'est charmant, je le jure!

Quoi! sous cette figure

Se cachait un démon!

Mais, lutine ou sylphide,

Que le dépit nous guide,

Pour trouver la perfide,

Parcourons la maison!

Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

HORACE, JACINTHE et GIL PEREZ.

Ah! pareille aventure

Me confond, je le jure!

Son ame et sa figure

Sont celles d'un démon!

Mais, lutine ou sylphide,

Que le dépit nous guide,

Pour trouver la perfide,

Parcourons la maison!

Réveillons! réveillons! parcourons la maison

JACINTHE, montrant sa bague.

Sous l'aspect d'une riche dame,

L'esprit malin d'abord m'est apparu!

JULIANO.

Pois, sous les traits d'une gentille femme,

A table, ici, nous l'avons vu!

GIL PEREZ.

Et moi, j'en jure sur mon ame,

Sous les traits d'un fantôme au front noir

Je l'ai vu, de mes deux yeux vu!

HORACE, à Juliano.

Eh bien, mon cher, qu'en dis-tu?

JULIANO, riant

Je dis... je dis...

ENSEMBLE.

JULIANO et LE CHOEUR.

L'étonnante aventure !
C'est charmant, je le jure !
Quoi ! sous cette figure
Se cachait un démon !
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide
Parcourons la maison !

Réveillons ! réveillons ! parcourons la maison !

HORACE, JACINTHE et GIL PEREZ.

Ah ! parcille aventure

Me confond, je le jure !
Son ame et sa figure
Sont celles d'un démon ;
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide,
Pour trouver la perfide
Parcourons la maison !

Réveillons ! réveillons ! parcourons la maison !

Jacinthe et les valets des jeunes seigneurs ont apporté plusieurs flambeaux, chacun en prend un, et tous sortent en désordre et avec grand bruit par les différentes portes de l'appartement.

ACTE TROISIÈME.

se parloir d'un convent en Espagne. Au fond deux portes conduisant dans les cours du monastère. A gauche, et, sur le premier plan, la cellule de l'abbesse. A droite du spectateur, sur le premier plan, une petite porte qui conduit au jardin ; du même côté, sur le second plan, une large travée qui donne sur l'intérieur de la chapelle.

SCENE PREMIERE.

BRIGITTE, seule.

Elle est en habit de novice.

J'ai beau essayer de réciter mes prières, ou de dire mon chapelet, c'est impossible... je suis trop inquiète. (*Se levant.*) Voici le point du jour qui commence à paraître... sœur Angèle n'est pas encore de retour au couvent... et comment aurait-elle pu y rentrer?... A minuit un quart, tout est fermé en dedans aux verroux, même la petite porte du jardin dont nous avons la clef... Et tout-à-l'heure vont sonner matines, et elle n'y sera pas... et qu'est-ce qu'on dira en ne la voyant pas?... quel éclat !... quel scandale !... Je sais bien que nous n'avons pas encore prononcé de vœux... Et moi je quitterai bientôt le couvent pour me marier... à ce qu'on dit... mais elle, elle qui y a été élevée, et qui aujourd'hui va s'engager à n'en plus sortir... c'était bien le moins qu'elle voulût un instant entrevoir ce monde dont elle n'avait pas même idée et auquel elle allait renoncer à jamais !... Avant de renoncer, on aime à connaître, c'est tout naturel !... et pour la seconde et dernière fois que nous allons au bal, c'est bien du malheur !... La première fois, il y a un an, tout nous avait si bien réussi, que ça nous avait enhardies... mais hier, je ne sais pas qui s'est mêlé de nos affaires... impossible de nous retrouver et de nous rejoindre... Croyant qu'elle était partie sans moi, je suis arrivée ici toujours courant... et elle, pauvre Angèle, qu'est-elle devenue ?... qu'est-ce qui lui sera arrivé ?... La future abbesse des Annonciades obligée de découcher et perdue dans les rues de Madrid !... Si encore je pouvais ce matin cacher son absence...

mais ici il n'y a que des femmes... pas encore, des nonnes... et toutes ces demoiselles sont si curieuses, si indiscrètes, si bavardes... On n'a pas d'idée de cela dans le monde !

COUPLETS.

An réfectoire, à la prière,
Même en récitant son rosaire,
On jase, on jase tant, hélas !
Que la cloche ne s'entend pas.
Et, s'il faut parler sans rien dire,
Sur le prochain s'il faut médire,
Savez-vous où cela s'apprend ?
C'est au couvent.

Humble et les paupières baissées,
Jamais de mauvaises pensées...
Mais avant d'entrer au parloir,
On jette un coup d'œil au miroir.
Si vous voulez, jeune fillette,
Être à la fois prude et coquette,
Savez-vous où cela s'apprend ?
C'est au couvent.

Justement, voici déjà sœur Ursule, la plus méchante de toutes !

SCENE II.

BRIGITTE, URSULE *entrant par une des portes du fond.*

URSULE, *la saluant.* Ave, ma sœur !

BRIGITTE, *lui rendant son salut.* Ave, sœur Ursule ! vous voici levée de bon matin, et avant le son de cloche !

URSULE. J'avais à parler à sœur Angèle.

BRIGITTE. A notre jeune abbesse ?

URSULE. Ah ! abbesse... elle ne l'est pas encore.

BRIGITTE. Aujourd'hui même... dès qu'elle aura pris le voile.

URSULE. Si elle le prend !

BRIGITTE, *à part.* Ah ! mon Dieu !... (*Haut.*) Et qui s'y opposera ?

URSULE. Moi peut-être !... car on n'a pas idée d'une injustice pareille !... parce qu'Angèle d'Olivarès est cousine de la reine, on la nomme à la plus riche abbaye de Madrid... avant l'âge et avant qu'elle n'ait prononcé ses vœux !

BRIGITTE. On a bien autrefois nommé colonel d'un régiment votre frère, don Antonio de Mellos, qui n'avait alors que douze ans !

URSULE. Un régiment, c'est différent... c'est plus aisé à conduire.

BRIGITTE. Que des nonnes ?

URSULE. Oui, mademoiselle.

BRIGITTE. Je crois bien, si elles sont comme vous, qui êtes toujours en rébellion !

URSULE. C'est que l'injustice me révolte, et je ne vois là-dedans que l'intérêt du ciel et du couvent.

BRIGITTE. Et le désir d'être abbesse.

URSULE. Quand ce serait... j'y ai des droits... ma famille est aussi noble que celle des d'Olivarès, et j'ai plus de religion, de tête et de fermeté que sœur Angèle, qui ne commande à personne et laisse parler tout le monde.

BRIGITTE. On le voit bien.

URSULE. Mais patience, j'ai aussi des parents à la cour... des protecteurs qui saisiront toutes les occasions, et aujourd'hui même... il peut se présenter telles circonstances.

BRIGITTE, à part. Est-ce qu'elle saurait quelque chose ?

URSULE, remontant le théâtre et se dirigeant vers l'appartement de l'abbesse. Et je veux voir sœur Angèle.

BRIGITTE, se mettant devant elle et l'arrêtant. Pourquoi cela ?

URSULE. Eh ! mais... pour la féliciter de la riche succession qu'elle vient de faire ; le duc d'Olivarès, son grand oncle, vient de lui laisser, dit-on, la plus belle fortune d'Espagne.

BRIGITTE. La belle avance !... pour faire vœu de pauvreté.

URSULE. D'autres en profiteront... et dès qu'elle aura prononcé ses vœux, toutes ces richesses-là iront à son seul parent, lord Elfort, un Anglais, un hérétique... ça se trouve bien, et je lui en vais faire mon compliment.

BRIGITTE, l'arrêtant. Impossible !

URSULE. Est-ce qu'elle n'est pas dans son appartement ?

BRIGITTE. Si vraiment !

URSULE. Alors on peut entrer ?

BRIGITTE. Elle ne reçoit personne... elle est indisposée.

URSULE. Encore !... c'est déjà, à ce que vous nous avez dit, ce qui l'a empêché d'aller hier à la messe de minuit.

BRIGITTE. Oui, vraiment, elle a la migraine.

URSULE. Comme les grandes dames !

BRIGITTE. Oui, mademoiselle.

URSULE. Ici, au couvent... c'est bien mondain... et sa migraine lui permettra-t-elle d'assister aux matines ?

BRIGITTE. Je le présume.

URSULE. En vérité !... elle daignera prier avec nous.

BRIGITTE. Et pour vous.

URSULE. A quoi bon ?

BRIGITTE. Pour que le ciel vous rende plus gracieuse et plus aimable.

URSULE. Les prières de l'abbesse n'y feront rien.

BRIGITTE. Pourquoi donc ?... il y a des abbeses qui ont fait des miracles.

URSULE. C'est trop fort !... vous me manquez de respect.

BRIGITTE. C'est vous plutôt.

URSULE. C'est impossible... une petite pensionnaire...

BRIGITTE. Qui du moins n'est ni envieuse ni ambitieuse...

URSULE. Mais qui est raisonnable et impertinente.

BRIGITTE. Ma sœur...

URSULE. Ma chère sœur... (On frappe à la porte à droite du spectateur.) Qui vient là ?... et qui peut frapper de si bon matin à cette porte qui donne sur le jardin ?

BRIGITTE, à part. Si c'était elle !

URSULE. C'est d'autant plus singulier qu'hier je vous ai vue prendre la clef dans la paneterie... ouvrez donc... ouvrez vite. BRIGITTE. Et pourquoi ?

URSULE. Pour voir... pour savoir.

BRIGITTE, à part. Est-elle curieuse !... (Haut.) Moi, je n'ai rien... je n'ai pas de clef... je l'ai remise dans la paneterie avec les autres... elle doit y être encore.

URSULE. Je vais la prendre... et je reviens... car il y a quelque chose.

Elle sort en courant par la porte du fond.

SCÈNE III.

BRIGITTE, puis URSULE.

BRIGITTE, tirant la clef de sa poche. Oui, il y a quelque chose... mais tu ne le sauras pas ! (Elle va ouvrir la porte à droite dont elle retire la clef.) Entrez, madame... (Repoussant vivement la porte.) Non, non, ne vous montrez pas !... (Se retournant vers Ursule qui rentre.) Qu'est-ce donc ?... qu'est-ce encore ?

URSULE, qui vient de rentrer par la porte du fond. Puisque c'est vous qui avez remplacé cette clef... vous saurez mieux que moi où elle est... et je viens vous chercher...

BRIGITTE. Je ne demande pas mieux...
(A part.) Ah ! quel ennui !

URSULE. Comme ça, j'ai idée que nous la trouverons.

BRIGITTE, à part. Va... tu la chercheras long-temps... (Haut.) Je vous suis, ma sœur, ma chère sœur !...

Elles sortent toutes deux par la porte du fond qu'elles referment.

SCÈNE IV.

ANGÈLE, entr'ouvrant la porte à droite. Elle est en domino noir, pâle et se soutenant à peine. Elle va fermer au verrou la porte du fond.

RÉCITATIF.

Je suis sauvée enfin !... le jour venait d'éclorre !
Il était temps...

Se jetant sur un fauteuil.

Ah ! respirons un peu.

J'ai cru que j'en mourrais...

Se levant brusquement.

Qu'ai-je entendu, mon Dieu !

Non, ce n'est rien... j'y croyais être encore.

Elle se lève et jette sur le fauteuil qu'elle vient de quitter le trousseau de clefs qu'elle tenait à la main.

AIR.

Ah ! quelle nuit !

Au moins bruit

Mon cœur tremble et frémit !

Et le son de mes pas

M'effraye, hélas !

Soudain j'entends

Fusils pesans

Au loin retentissans...

Et puis qui vive ? Holà !

Qui marche là ?

Ce sont des soldats un peu gris

Par un sergent ivre conduits.

Où un sombre portail soudain je me blottis,

Et grâce à mon domino noir

On passe sans m'apercevoir.

Tandis que moi,

Droite, immobile et mourante d'effroi,

En mon cœur je priais,

Et je disais :

O mon Dieu ! Dieu puissant

Sauve-moi de tout accident,

Sauve l'honneur du couvent !

Ils sont partis.

Je me hasarde, et m'avance, et frémis.

Mais voilà qu'un détour

D'un carrefour

S'offre à mes yeux

Un inconnu sombre et mystérieux.

Ah ! je me meurs de peur,

C'est un voleur !

Il me demande, chapeau bas,

La faveur de quelques ducats ;

moi d'un air poli je lui disais bien bas :

Je n'ai rien, monsieur le voleur ;

Qu'une croix de peu de valeur !

Elle était d'or,

Croisant ses bras sur sa poitrine.

Et de mon mieux je la cachais encor...

Le voleur, malgré ça,

S'en empara,

Et pendant

Ce moment :

O mon Dieu, disais-je en tremblant,

Sauve l'honneur du couvent !

En cet instant,

Passé en chantant

Un jeune étudiant !

Le voleur à ce bruit

Soudain s'enfuit.

Mon défenseur

Court près de moi... Calmez votre frayeur,

Je ne vous quitte pas,

Prenez mon bras.

— Non, non, monsieur, seule j'irai...

— Non, senora, bon gré, malgré,

Jusqu'en votre logis je vous escorterai.

— Non, non, cessez de me presser.

— Il le faut... je dois vous laisser.

Mais on baisera,

Un seul baisera !

Comment le refuser ?

Un baisera... je le veux...

Il en prit deux !

Et pendant

Ce moment,

O mon Dieu, disais-je en tremblant,

Sauve l'honneur du couvent !

Mais je suis, grâce au ciel, à l'abri de l'orage ;
Je n'ai plus rien à craindre en ce pieux réduit,
Et je ne sais pourtant quelle fatale image
Jusqu'au pied des autels m'agite et me poursuit.

CAVATINE.

Amour, ô toi dont le nom même

Est ici frappé d'anathème,

Toi, dont souvent j'avais bravé les traits,

Ma souffrance

Qui commence

Doit suffire à ta vengeance !

Pauvre abbesse,

Ma faiblesse

Devant ton pouvoir s'abaisse.

De mon cœur en proie aux regrets,

Ah ! va-t'en, va-t'en pour jamais !

Que mes erreurs soient effacées,

Quand Dieu va recevoir mes vœux.

A lui seul toutes mes pensées...

Où, je le dois...

Avec douleur.

Je ne le peux !...

Amour, ô toi, dont le nom même

Est ici frappé d'anathème,

Toi, dont souvent j'avais bravé les traits, etc.

On frappe à la porte du fond.

(Parlé.) Qui vient là ?

BRIGITTE, en dehors. C'est moi, madame-

Angèle va lui ouvrir.

SCÈNE V.

ANGÈLE, BRIGITTE, rentrant par la porte du fond qu'elle referme.

BRIGITTE. C'est vous !... c'est vous, madame !... enfin je vous revois... Mais qui donc vous a ouvert la porte du couvent ?

ANGÈLE, montrant le trousseau de clefs qu'elle a jeté sur le fauteuil. Je te le dirai !

BRIGITTE. Le trousseau de clefs de Gil Perez, le concierge... Comment est-il entre vos mains?

ANGÈLE. Tais-toi ! n'entends-tu pas?...

BRIGITTE, *montrant la porte à droite.*
C'est le premier coup de matines. Ah ! cette porte que j'oubliais.

Elle va la fermer.

ANGÈLE. Je rentre vite dans mon appartement.

BRIGITTE. D'autant que sœur Ursule est toujours là pour vous espionner.

ANGÈLE. A une pareille heure !

BRIGITTE. Elle est si méchante qu'elle ne dort pas... et elle médite quelque trame contre vous, car elle meurt d'envie d'être abbesse.

ANGÈLE, *à part.* Plût au ciel !

BRIGITTE. Aujourd'hui même, où vous devez prendre le voile, elle ne perd pas l'espoir de vous supplanter. Elle a à la cour son oncle Gregorio de Mellos, un intrigant, qui saisira toutes les occasions... Elle m'assurait même qu'il s'en présentait une... j'ai cru que c'était votre absence, et je tremblais.

ANGÈLE. Non... non, par malheur, elle ne réussira pas.

BRIGITTE. Que dites-vous ?

ANGÈLE. Que je suis bien à plaindre, Brigitte ; et ces vœux que je vais prononcer feront maintenant le malheur de ma vie.

BRIGITTE. Refusez.

ANGÈLE. Est-ce que c'est possible, quand la reine l'ordonne, quand j'y ai consenti, quand lord Elfort et sa femme, mes seuls parens, ma seule famille, vont ce matin, ainsi que tout Madrid, arriver pour être témoins de quoi?... d'un pareil éclat... Non, non, il faut se soumettre à sa destinée, et aujourd'hui, Brigitte... aujourd'hui, tout sera fini pour moi !...

BRIGITTE, *avec compassion.* Pauvre abbesse !... on vient, partez vite.

Angèle rentre dans son appartement, et Brigitte va ouvrir la porte du fond à gauche.

SCENE VI.

BRIGITTE, CHOEUR DE NONNES.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHOEUR *vif et babillard.*

Ah ! quel malheur !

Ma chère sœur !

Quel accident !

Est-ce étonnant

Et désolant

Pour le couvent !

Quoi ! la nouvelle est bien certaine,

Quoi ! notre abbesse a la migraine ?

Ah ! quel malheur !

Ma chère sœur,

Quel accident !

Est-ce étonnant

Et désolant

Pour le couvent !

BRIGITTE.

Qui vous a dit cela ?

CHOEUR.

Vivement.

C'est notre chère sœur Ursule !

BRIGITTE, *à part.*

C'est par elle, dans le couvent,

Que chaque nouvelle circule.

Haut.

Mais calmez-vous, cela va mieux.

TROIS NONNES.

Cela va mieux !... ah ! quelle ivresse !

TROIS AUTRES.

Aujourd'hui madame l'abbesse

Pourra donc prononcer ses vœux ?

TROIS AUTRES.

Ah ! la belle cérémonie !

Quel beau spectacle, quel beau jour !

TROIS AUTRES.

Chez nous, où toujours on s'ennuie

Nous aurons la ville et la cour !

TROIS AUTRES.

Et puis ensuite, au réfectoire,

Un grand repas !

BRIGITTE.

C'est étonnant,

Et, d'honneur, on ne pourrait croire

Comme on est gourmande au couvent !

CHOEUR.

Ah ! quel honneur !

Ma chère sœur,

Que c'est touchant,

Intéressant !

Quel beau moment

Pour le couvent !

Quoi ! la nouvelle est bien certaine.

L'abbesse n'a plus la migraine ?

Ah ! quel bonheur !

Ma chère sœur,

Que c'est touchant.

Intéressant !

Quel beau moment

Pour le couvent !

A la fin de l'ensemble on frappe à la porte à droite

SCENE VII.

LES MÊMES, URSULE, *entrant par fond.*

URSULE, *montrant la porte à droite.*

Quoi ! vous n'entendez pas qu'ici
L'on frappe encore ?

TOUTES.

Et la clef ?

BRIGITTE, *la leur donnant.*

La voici.

URSULE, *bas à Brigitte.*

Vous qui ne l'aviez pas?..

BRIGITTE, *d'un air naïf.*

Tout-à-l'heure, ma chère,

Je l'ai retrouvée.

URSULE, *à part, d'un air de défiance.*

Ah !

TOUTES.

Comment, c'est la tonrière ?

Qui donc l'amène ?

LA TOURIÈRE, *entrant par la porte à droite, que l'on veut d'ouvrir.*

On le saura.

Et sur un fait auquel notre honneur s'intéresse
Je viens pour consulter madame notre abbesse.

URSULE.

A part.

On ne peut la voir. Et cela
Cache encore un mystère.

BRIGITTE.

Et tenez, la voilà!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANGELE, *sortant de la porte à gauche, qui est celle de son appartement. Elle porte le costume d'abbesse.*

ANGELE.

Mes sœurs, mes sœurs, que l'allégresse
Et la paix régnet dans vos cœurs,
Que Dieu vous protège sans cesse
Et vous comble de ses faveurs!

CHOEUR.

Qu'elle est gentille, notre abbesse!
Qu'elle a de grâce et de douceur!
Avec elle régnet sans cesse
La douce paix et le bonheur.

URSULE, *à part.*

Qu'elle est heureuse d'être abbesse!
Mais tout s'obtient par la faveur,
Et bientôt, grâce à mon adresse,
J'aurai peut-être ce bonheur.

Allant à Angèle.

Ah! madame, combien j'étais inquiétée...
Comment avez-vous donc passé la nuit!

ANGELE.

Fort bien.

Regardant Brigitte.

Une nuit assez agitée;
Mais ce matin ce n'est plus rien.

URSULE.

Quel bonheur!

ANGELE, *à la tourière qui s'avance.*
Eh bien! qu'est-ce?

LA TOURIÈRE.

Hélas! dans ces saints lieux
n'avais jamais vu scandale de la sorte...
portier du couvent qui se trouve à la porte.

URSULE.

la nuit dehors, c'est un scandale affreux.

CHOEUR.

Ah! quelle horreur, etc.

ANGELE.

instant... un instant... ayons de l'indulgence
Quelquefois, mes sœurs, on ne peut
Rentrer aussitôt qu'on le veut.

part. A la tourière.

Je sais!.. Que dit-il enfin pour sa défense?

LA TOURIÈRE.

Par des brigands, hier soir arrêtés...

ANGELE, *à part.*

Ah! comme il ment!

LA TOURIÈRE.

Par eux enchaîné, garrotté...

ANGELE, *à part.*

Ah! comme il ment!

LA TOURIÈRE.

Et de tout son argent.

BRIGITTE, *regardant les clés qu'elles a pr isesf*
Les voici!

ANGELE, *vivement et à voix basse.*
Cache-les!

Haut et les yeux fixés sur les clés.

Je vois bien qu'un couvent

Il ne pouvait rentrer... et qu'il faut qu'on pardonne.

URSULE.

C'est scandaleux! Elle est trop bonne.

TOUTES.

Ah! qu'elle est indulgente et bonne!

ANGELE, *à part.*

Et comme à lui que le ciel me pardonne
Ici on commence à entendre sonner matines;
petite cloche de chapelle.

LA TOURIÈRE.

Ce n'est pas tout encore, et voilà qu'an parloir,
Un cavalier demande à voir
Madame notre abbesse.

ANGELE.

Impossible à cette heure.

Voici matines, et déjà

Nous sommes en retard... Sou nom?

LA TOURIÈRE.

Massarena.

ANGELE, *à part.*

Haut.

Horace! ô ciel! Que dans cette demeure,
Il nous attende!...

URSULE.

Eh! mais, à ce nom-là,
Madame semble bien émue.

ANGELE.

A part.

Qui, moi? non pas... M'aurait-on reconnue?
Faisant un pas.

Et saurait-il?

URSULE, *l'arrétant et avec intention, pendant que la cloche va toujours.*

Voici matines, et déjà

Nous sommes en retard.

BRIGITTE, *avec impatience.*

Eh! mon Dieu, l'on y va.

CHOEUR.

Les cloches argentines
Pour nous sonnent matines,
Allons d'un cœur fervent
Prier pour le couvent!

Elles défilent toutes par les portes du fond, que l'on referme, et la tourière, à qui Angèle a parlé bas, reste la dernière.

SCÈNE IX.

LA TOURIÈRE; puis HORACE.

LA TOURIÈRE, *allant ouvrir la porte à droite.* Entrez! entrez, seigneur cavalier.

HORACE. C'est bien heureux! depuis
une heure que j'attends. J'ai une permis-
sion de M. le comte de Sau-Lucar, pour
me présenter à sa fille, la senora Brigitte,
ma fiancée.

LA TOURIÈRE. On ne parle pas ainsi à
nos jeunes pensionnaires, sans l'autorisa-
tion et la présence de M^{me} l'abbesse.

HORACE, *avec impatience.* Eh! je le sais
bien!... et voilà pourquoi je désire lui
parler d'abord... (*à part*) à cette vieille
abbesse.

si vous voulez que je me charge d'une semblable mission.

HORACE. Eh bien ! senora , elle ne peut épouser un homme qui n'est pas dans son bon sens, et je n'ai pas le mien ! Oui, contre ma raison, contre ma volonté, il en est une autre que j'aime et que j'aimerais toute ma vie. Vous souriez de pitié... ma révérende... parce qu'à votre âge on ne comprend plus ces choses-là... mais au mien... voyez-vous, l'on en meurt !

ANGÈLE, à part. Ah ! mon Dieu ! (*Hout.*) si vous essayiez d'oublier cette personne, vous soustrairiez à ces tourmens.

HORACE, avec amour. Ah !... je ne le veux pas ! et quand je le voudrais... à quoi bon ?.. comment échapper à ce pouvoir surnaturel, à ce démon qui me poursuit sans cesse et que je ne puis atteindre... il est toujours avec moi, près de moi... je le vois partout et partout je l'entends !

ANGÈLE, vivement et avec sa voix naturelle. Vraiment !

HORACE. Tenez... vous avez dit vraiment comme elle !... j'ai cru entendre sa voix !

ANGÈLE, reprenant avec émotion sa voix de vieille. Par exemple !

HORACE. Pardon !... pardon, ma révérende !... est-ce ma faute, à moi... si mes idées se troublent, si ma raison s'égaré, si je me fais honte à moi-même !... Je suis un insensé qui ne guérirai jamais ! un malheureux qui souffre. Mais en attendant je suis encore un honnête homme qui ne veut tromper personne, et vous voyez bien que mon mariage est impossible. Adieu, madame, adieu !

ANGÈLE, à part. Et pour jamais.

SCENE XII.

LES MÊMES, **URSULE**, entrant par la porte du fond.

URSULE. Madame... madame, voici déjà le comte Juliano, lord et lady Elfort et puis M. de San-Lucar... et des seigneurs de la cour qui arrivent pour la cérémonie...

ANGÈLE. O ciel !...

URSULE. Entre autres, mon oncle don Gregorio, gentilhomme d'honneur de la Reine, qui a eu ce matin avec Sa Majesté une longue conversation.

ANGÈLE. Peu m'importe.

URSULE, avec malice. Peut-être plus que vous ne pensez... car avant que vous descendiez à l'église... il m'a dit de vous remettre cette ordonnance qui est scellée des armes de Sa Majesté.

ANGÈLE. Donnez !

URSULE, à part. Je veux être témoin de son dépit... pour aller le conter à tout le convent.

ANGÈLE écarte un instant son voile, pour lire la lettre, et la parcourt avec émotion. Dieu ! que vois-je !

URSULE, sortant en courant. Elle sait tout.

HORACE, pendant ce temps, s'est rapproché de la travée à droite, et regarde avec soin dans la chapelle. Ne découvrant rien, et au moment où Ursule vient de sortir, il aperçoit Angèle, dont le voile est tombé, il pousse un cri et reste immobile. Ah !...

A ce cri, Angèle, qui était près de sa cellule, s'enfuit par cette porte, qu'elle referme vivement.

HORACE, se promenant avec agitation. Disparue ! disparue encore ! quoi ! rien ne lui est sacré, et sous l'habit même de l'abbesse... il faut que je la retrouve encore ! c'est horrible !

SCENE XIII.

HORACE, LORD ELFORT et JULIANO entrent en causant vivement, par les portes du fond.

LORD ELFORT. C'est affreux !

JULIANO. Mais, mylord, écoutez-moi !

HORACE, se promenant toujours de l'autre côté. C'est indigne !

LORD ELFORT. Je suis dans la fureur.

JULIANO, se retournant. Ah ça ! tout le monde ici est donc en colère ? (*A Horace.*) Qu'est-ce qui te prend ?

HORACE, avec humeur. Je ne veux pas le dire... je n'en sais rien.

Il se jette sur le fauteuil à gauche.

JULIANO. Au moins, mylord a des raisons ! une succession superbe qui lui échappe.

LORD ELFORT. Yes, qui me échappait... une parente à moi qui allait prendre le voile, et des intrigans avaient persuadé à la reine...

JULIANO, à Horace et en riant. Qu'on ne devait pas laisser passer une si belle fortune entre les mains...

LORD ELFORT. D'un Anglais... d'un hérétique... c'était absurde.

JULIANO. Et qu'il fallait que l'abbesse épousât un Espagnol, bon catholique.

HORACE, se levant vivement. L'abbesse, celle qui était tout-à-l'heure... vous croyez que c'est l'abbesse ?

LORD ELFORT. Certainement.

HORACE. Laissez donc !

LORD ELFORT. Et qui donc elle était, s'il plaît à vous ?

HORACE. Ce qu'elle est!!... c'est mon inconnue... c'est mon domino noir... c'est la servante aragonaise... c'est Inésille... c'est tout ce que vous voudrez... mais pour l'abbesse... non... elle a pris sa robe, elle a pris ses traits... mais ce n'est pas elle!...

LORD ELFORT. C'est elle!

HORACE, s'échauffant. Je dis que non!

LORD ELFORT, de même. Je disais que oui!

JULIANO. Silence, messieurs, c'est l'abbesse et tout le couvent.

LORD ELFORT. Eh bien!... vous allez bien voir.

HORACE, ému. Oui... nous allons voir... à moins qu'elle n'ait changé encore.

SCENE XIV.

ANGÈLE, *habillée en blanc et voilée*;
BRIGITTE, URSULE, LA TOU-
RIÈRE, TOUTES LES NONNES, LORD
ELFORT, JULIANO, HORACE, SEI-
GNEURS ET DAMES DE LA COUR.

Les nonnes entrent par les portes du fond sur un air de marche, et se rangent en demi-cercle au fond du théâtre; derrière elles, les dames et seigneurs de la cour; Angèle sort de son appartement, et se place au milieu du théâtre; Ursule à côté d'elle.

FINAL.

ANGÈLE.

Mes sœurs, mes chères sœurs, notre anguste maîtresse
La reine ne veut pas que je sois votre abbesse.

URSULE, à part.

Ah! quel bonheur!

ANGÈLE.

Et par son ordre exprès,
à sœur Ursule je remets

Ce titre et le pouvoir suprême.

Pendant que parle l'abbesse, Horace témoigne la plus grande émotion. Il veut aller à elle, Juliano, qui est près de lui, le retient.

TOUTES.

Ah! quel malheur! ah! quels regrets!

ANGÈLE.

Il faut nous quitter à jamais,
Car on m'ordonne aujourd'hui même
D'avoir à choisir un époux.

LORD ELFORT, s'approchant d'Angèle.

Ah! quelle tyrannie extrême!

Mais je saurai parler pour vous,

Belle cousine!...

ANGÈLE, s'avancant vers Horace.

Et cet époux,

Voulez-vous l'être, Horace, voulez-vous?

Pendant cette phrase de chant, Brigitte, qui est derrière Angèle, a retiré peu à peu son voile. Horace lève les yeux, reconnaît les traits d'Angèle, pousse un cri et tombe à ses genoux.

HORACE.

Ah!

ENSEMBLE.

C'est elle, toujours elle!
O moment trop heureux!
Démon, ange ou mortelle
Ne fuyez plus mes yeux!

ANGÈLE.

Ce n'est qu'une mortelle
Qui veut vous rendre heureux,
Et d'un amant fidèle
Récompenser les feux!

TOUTS.

O surprise nouvelle
Qui vient charmer ses yeux,
C'est elle! c'est bien elle
Qui veut le rendre heureux!

HORACE.

De mon bonheur je doute encor moi-même!
Après les changemens qu'à chaque instant j'ai vus,
Changemens bizarres et confus.

ANGÈLE.

A demi-voix.

Qu'un mot peut expliquer. Horace, je vous aime!

HORACE, vivement.

Ah! maintenant, ne changez plus!

HORACE.

C'est toujours elle, etc., etc.

CHOEUR.

O surprise nouvelle, etc.

ANGÈLE.

Ce n'est qu'une mortelle, etc., etc

FRA-DIAVOLO,

OU

L'HOTELLERIE DE TERRACINE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

PAROLES DE M. SCRIBE, MUSIQUE DE M. AUBER ;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,
le 28 janvier 1830.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

FRA-DIAVOLO, sous le nom du marquis de SAN-MARCO. M. CHOLLET.
LORD KOKBOURG, voyageur anglais..... M. FÉRÉOL.
PAMÉLA, sa femme..... M^{me} BOULANGER.
LORENZO, brigadier des carabiniers..... M. MOREAU-SAINTI.
MATHÉO, maître de l'hôtellerie..... M. HENRI.
ZERLINE, sa fille..... M^{lle} PRÉVOST.
GIACOMO, } compagnons du marquis..... { M. FARGUEIL.
BEPPU, } { M. BELNIE.
FRANCESCO, prétendu de Zerline (personnage muet).
UN PAYSAN.
CHOEUR d'habitans et habitantes de Terracine.
CARABINIERS.

La scène se passe dans un village aux environs de Terracine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond, que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite, porte latérale ; sur le devant, à droite du spectateur, une table autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniforme de carabiniers romains.

SCÈNE I.

CHOEUR DE CARABINIERS, LORENZO ; ZERLINE, dans un coin.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.
Il mène à la gloire.
Donne la victoire...

(A Lorenzo.)

Brigadier romain ?
Verse-nous du vin.
En bons militaires,
Buvons à pleins verres :

Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense ?

LORENZO.

Vingt mille écus !

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité ?

LORENZO.

Autant !

TOUS.

Sans compter la gloire !

Allons, notre hôte, allons, à boire !

(Entre Mathéo, qui apporte de nouvelles cruches de vin et retire celles qui sont...)

Vingt-mille écus ! nous les aurons !
Et mort ou vif nous le prendrons.
Nous le jurons, nous le jurons !

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

MATHÉO, s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,
Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LE CHOEUR, à demi-voix.

Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO, à part.

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.

(Haut.)

Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie

Au riche Francesco, fermier de ce canton.

Je vous invite tous !

LORENZO, à part.

Plutôt perdre la vie !

LE CHOEUR.

Du vin !... du vin !...

MATHÉO.

Je vais en chercher, et du bon !

(Il sort.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo.

Lorenzo, vous partez ?

LORENZO.

Je vais à la montagne

Combattre ces brigands, et puissé-je y périr !

ZERLINE.

O ciel !

LORENZO.

D'un autre, hélas ! vous serez la compagne,

Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir !

NOCTURNE A DEUX VOIX.

PREMIER COUPLÉ.

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours ?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours !

DEUXIÈME COUPLÉ.

ZERLINE.

Mes vœux, hélas ! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours ?

ZERLINE.

Ah ! pense à moi, qui sans toi ne peux vivre.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours.

(En ce moment on entend un grand bruit au dehors ; tous les carabiniers se lèvent.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MILORD ET MILADY KOKBOURG ; un postillon et plusieurs laquais en livrée qui les suivent.

MILORD, MILADY ET LE CHOEUR.

Au secours !... au secours !

On en veut à nos jours.

Quel pays effroyable !

Ah ! c'est épouvantable.

Au secours ! au secours !

On en veut à nos jours.

LORENZO, s'approchant de milord.

Qu'est-ce donc ?... parlez, je vous prie.

MILORD.

Messié... l'archer.

LORENZO.

C'est un Anglais !

(Regardant Paméla, qui vient de s'asseoir.)

Une femme jeune et jolie !

MILORD.

J'étais dans la colère !

PAMÉLA, soutenue par Zerline.

Et moi, je me mourais !

MILORD, allant à elle et lui faisant respirer des sels.

Milady... Paméla... Ma chère lady !

C'est ma femme... elle était sensible... à l'infini.

PAMÉLA, se soutenant à peine.

Ah ! quel voyage abominable !

En vérité, c'est effroyable :

Ce monsieur le brigand

S'était conduit vraiment

En gentleman bien peu galant.

Je n'avais plus l'envie

De revoir l'Italie.

Mes chapeaux, mes dentelles,

Mes robes les plus belles,

Répondez, où sont-elles ?

Est-il malheur plus grand ?

Oui, milord, cette aventure

Me mettrait en courroux,

Je voulais, je le jure,

Plus voyager avec vous.

ENSEMBLE.

MILORD.

Non, non, jamais plus de voyage,

Pour long-temps j'en suis revenu ;

Si je cours davantage

Je veux être pendu.

LES CARABINIERS.

On prétend qu'en ce voisinage

Depuis quelque temps on l'a vu.

Gagnons avec courage

Le prix qui nous est dû.

PAMÉLA.

Non, non, jamais plus de voyage,

C'était un point bien résolu.

Malgré tout mon courage,

Que mon cœur est ému !

LORENZO.

On prétend qu'en ce voisinage
Depuis quelque temps on l'a vu.
Mes amis, du courage...
Le bandit est perdu.

ZERLINE.

Je tremble qu'en ce voisinage
Ce hardi brigand n'ait paru ;
Je redoute sa rage...
Que mon cœur est ému !

MILORD, s'approchant de Lorenzo.

Oui, messié le brigadier, c'est à vous que je fais ma déclaration.

LORENZO.

Je vous écoute, milord.

MILORD.

Je avais l'honneur d'être Anglais ; je avais enlevé, selon l'usage, miss Paméla, une riche héritière que je avais épousée par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui ! à Gretna-Green !

MILORD.

Et pour éviter les poursuites, je avais voulu voyager en Italie avec elle, et la dot que je avais enlevée aussi, comme je disais à vous, par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui !

MILORD.

Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.

PAMÉLA.

Yes, par des bandits... O Dieu !

LORENZO.

De quel côté venaient-ils ?

MILORD.

Quand ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau... près de milady.

PAMÉLA.

Yes. Maintenant milord dormait beaucoup, aussi je disais : Cela portera malheur à vous, mon cher milord.

LORENZO.

Et que vous ont-ils dérobé ?

MILORD.

Ils avaient fouillé partout, et avaient pris...

PAMÉLA.

Tous mes diamans.

MILORD.

Ils étaient si beaux !

PAMÉLA.

Et ils allaient si bien à moi !

LORENZO.

C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo ! De quel côté se sont-ils réfugiés ?

MILORD.

Vers la montagne, et nos diamans aussi.

LORENZO, à ses soldats.

Allons, messieurs, en route ! buyez le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté.

(Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo, à demi-voix.

On dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur ?

LORENZO.

Autrefois je pouvais tenir à la vie... mais maintenant...

Lorenzo !

ZERLINE.

LORENZO.

Demain vous en épouserez un autre ; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi... je ne vous en ferai point de reproches... Adieu, soyez heureuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE.

Vous vivrez... vous vivrez... je ferai des vœux pour vous !

LORENZO.

Des vœux !... oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE.

Que dites-vous ?

LORENZO, essayant une larme.

Allons ! allons ! le devoir avant tout. J'espère, milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu Zerline... (A ses soldats.) En marche !

(Il sort avec ses soldats.)

SCÈNE III.

MILORD, PAMÉLA, MATHÉO, ZERLINE.

MILORD.

Il avait l'air ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHÉO.

Vous vous trompez... Lorenzo n'a peur de rien... Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français... C'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut...

PAMÉLA.

Et lequel ?

MATHÉO.

Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MILORD.

Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHÉO.

Sans cela je n'aurais pas demandé mieux... (Regardant sa fille.) Mais il faut de la raison... Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MILORD.

Je avais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées. (S'avançant vers Mathéo.) Messié l'hôtesse, voulez-vous rédiger une pancarte, où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu ?

MATHÉO, se mettant à la table à droite, et écrivant pendant que milord lui dicte à voix basse.

Volontiers.

PAMÉLA, observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche.

Miss Zerline pleurerait ? elle avait du chagrin ?

ZERLINE, essuyant ses yeux.

Moi ! madame, pas du tout.

PAMÉLA.

Yes, je m'y connaissais... La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait : Oh ! je vous aime beaucoup !

ZERLINE, effrayée.

Madame !...

PAMÉLA.

Ce était bien... Ce était si joli les mariages d'inclination ! (Tendrement.) N'est-ce pas, milord ? (Voyant qu'il ne répond pas et avec colère.) Milord ?

MILORD, de l'autre côté, occupé avec Mathéo.

Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi... Je faisais la pancarte pour le récompense. (A Mathéo.) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs ?

PAMÉLA.

Ce était pas assez ! mettez dix mille francs... L'écrin, il en valait trois cent mille ! et s'il était perdu, ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MILORD.

Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait partout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas empêcher lui de faire le même route.

MILORD.

Vous pouvez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMÉLA, avec humeur.

On peut pas faire le musique ?

MILORD.

Vous faisiez pas le musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.

PAMÉLA.

Moi ! le coquetterie !

MILORD.

Yes, milady ; je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMÉLA.

Vous ne voulez pas ?

MILORD.

C'est-à-dire... je voulais bien, mais je ne voulais pas ! entendons-nous !

(Pendant les couplets suivants, Mathéo et Zerline vont regarder en dedans et en dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.)

PREMIER COUPLÉ.

Je voulais bien, je voulais bien
Que l'on trouve vous très aimable,
Et que de loin maint fashionable
Admire aussi votre maintien...
Je voulais bien, je voulais bien ;
Mais qu'en tous les lieux où je passe,
En lognant vous avec audace,

Un galantin suive vos pas ;

Je voulais pas... je voulais pas ;

Non, non, non, non, je voulais pas

Goddam ! je voulais pas.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Je voulais bien, je voulais bien

Payer les bijoux et la soie ;

Et pour qu'à la mode on vous voie,

Par an dépenser tout mon bien...

Je voulais bien, je voulais bien ;

Mais moi suivre votre méthode,

Mais être un époux à la mode

Comme on en voit tant ici-bas...

Je voulais pas, je voulais pas ;

Non, non, non, non, je voulais pas,

Goddam ! je voulais pas.

TROISIÈME COUPLÉ.

PAMÉLA.

Je voulais bien, je voulais bien

Être sage et jamais coquette,

Et s'il le faut pour ma toilette,

Ne plus dépenser jamais rien...

Je voulais bien, je voulais bien,

Car, par goût et par caractère,

Je suis très douce d'ordinaire ;

Mais dès qu'on dit : *Je veux*... hélas !

Je voulais pas, je voulais pas ;

Non, non, non, non, je voulais pas,

Milord, je voulais pas.

MILORD.

Ah ! vous voulez pas ? Il faudra pourtant bien... car j'entends plus que vous voyiez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO, se levant et écoutant.

C'est le bruit d'une voiture !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, puis LE MARQUIS.

QUINTETTE.

MATHÉO, regardant par la droite.

Un landau qui s'arrête... ah ! quel bonheur extrême !

C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.

(Voyant entrer le marquis.)

Oui, c'est un grand seigneur.

MILORD.

Qu'ai-je vu ? c'est lui-même !

PAMÉLA.

C'est monsieur le marquis !

MILORD, avec fureur.

Comment ! c'est encor lui ?

LE MARQUIS.

Comment ! c'est milady !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, MILORD, PAMÉLA, ZERLINE,
MATHÉO.

MARQUIS.

Que vois-je ? c'est elle !

C'est la charmante milady !

Que vois-je ? c'est elle
Que je retrouve ici !

MILORD.

Surprise nouvelle !
Comme il regarde milady !

Surprise nouvelle !
Comment, c'est encor lui !

PAMÉLA.

Surprise nouvelle !
Il a suivi nous jusqu'ici !

Surprise nouvelle !
Comment c'est encor lui !

ZERLINE et MATHÉO.

C'est elle, c'est elle

Que cherchait monsieur le marquis.
C'est elle, c'est elle

Dont son cœur est épris.

MATHÉO, à ses gens, montrant le marquis.

Que l'on serve sa seigneurie...

LE MARQUIS.

J'ai le temps, pourquoi vous hâter ?
(Regardant Paméla.)

Je compte en cette hôtellerie

Jusqu'à demain matin rester.

MILORD, bas à sa femme.

Vous entendez ? ce départ qu'il retarde,

C'était pour vous, assurément.

Eh ! comme il vous regarde !

Tenez, encor en ce moment ?

LE MARQUIS.

La bonne folie !

Mon ame est ravie,

La fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMÉLA.

De moi, bien jolie,

Mon ame est ravie ;

Est-ce ma faute, à moi, s'il était amoureux ?

ZERLINE.

Oui, cette étrangère

Aura su lui plaire ;

Il lui fait les doux yeux, les yeux d'un amoureux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? c'est elle, etc.

MILORD.

Surprise nouvelle, etc.

PAMÉLA.

Surprise nouvelle ? etc.,

ZERLINE et MATHÉO.

C'est elle, c'est elle, etc.

(A la fin de ce morceau, milord force Paméla à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, à table ; MATHÉO, ZERLINE,
GARÇONS D'AUBERGE.

MATHÉO à Zerline.

Allons donc, petite fille, servez M. le marquis... J'espère que monseigneur sera content du

zèle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS.

Ah ! vous partez ?

MATHÉO.

Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE, à part.

Ah ! mon Dieu !

LE MARQUIS.

Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge ?

MATHÉO.

Vous, monseigneur, et ceux que vous venez de voir, milord et milady.

LE MARQUIS

Pas d'autres ? (Après un instant de réflexion.)
Milady est jolie ; mais milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE.

On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS, toujours mangeant.

Pas possible ! je ne crois pas aux voleurs.

MATHÉO.

Moi, j'y crois comme en Dieu et en Notre-Dame-des-Rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS.

Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHÉO.

Autrefois, peut-être ; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton...

LE MARQUIS.

Fra-Diavolo ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

ZERLINE.

Vous n'en avez pas entendu parler ? un fameux bandit...

MATHÉO.

Qui est partout...

ZERLINE.

Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHÉO.

Il a une anulette qu'il a volée à un cardinal et qui le rend invisible.

LE MARQUIS.

Voyez-vous cela !

ZERLINE.

Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS.

Vraiment !

ZERLINE.

Oui, monseigneur ; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS.

Il y a une chanson sur lui ?

MATHÉO.

Une fameuse en son honneur !... Viugt-deux cou

plets!... Si, pendant son dîner, monseigneur veut permettre...

LE MARQUIS.

Est-on obligé de l'entendre tout entière?

MATHÉO.

C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

MATHÉO, détachant de la muraille une mandoline, et la présentant à Zerline.

Tiens, ma fille...

ZERLINE, la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur le coin de la table.

Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

PREMIER COUplet.

Voyez, sur cette roche,
Ce brave à l'air fier et hardi;
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau
Du velours le plus beau.
Tremblez!... au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

DEUXIÈME COUplet.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend;
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Témoin la fille de Piédro),
Pensive rentre au hameau,
Dans un trouble nouveau.
Tremblez!... car, voyant la fillette,
Tout bas chacun répète:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!...

TROISIÈME COUplet.

LE MARQUIS, se levant.
Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui.
Souvent, quand on l'accuse,
Après de vous maint jouvenceau,
Pour quelque larcin nouveau
Se glisse incognito!
Tremblez!... cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BEPPO, GIACOMO paraissant
près des piliers du fond.

ZERLINE.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu!

MATHÉO, brusquement,

Qu'est-ce? que demandez-vous?

BEPPO.

L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO.

Au nom de Notre-Dame-des-Rameaux!

MATHÉO.

On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO.

Nous sommes des pélerins.

ZERLINE.

Mon père, si c'était vrai!

MATHÉO.

Sous un pareil costume!

BEPPO.

Nous sommes partis pour remplir un vœu.

MATHÉO.

Et lequel?

GIACOMO.

Celui de faire fortune.

MATHÉO.

Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS, se levant et ouvrant sa bourse, où il prend un peu de monnaie.

Peut-être! tenez... tenez, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPO et GIACOMO.

Ah! monsieur le marquis!

MATHÉO, étonné.

Ils vous connaissent?

LE MARQUIS.

Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déjà fait l'aumône... Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.

MATHÉO.

Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS.

Par tête?... c'est peut-être plus qu'elles ne valent... n'importe!

MATHÉO, recevant l'argent.

Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE.

Mon père, on va les loger tout là-haut?

MATHÉO.

Pas dans la maison, surtout quand je vais passer la nuit dehors... Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (Aux autres gens de l'auberge.) Rentrez, et préparez le souper de milord. (A Zerline.) Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quel-

pas d'ici, jusqu'à l'ermitage, et nous parlerons
de ton prétendu. (Au marquis.) Adieu, monsieur le
marquis, j'espère, demain matin, en revenant avec
mon genre, retrouver encore votre seigneurie.

LE MARQUIS.

Je l'espère aussi... je me lève tard... Adieu notre
ôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant.

Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo,
qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond
avec Zerline.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO

Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de
la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et
Giacomo regardent si tout le monde est parti.)

BEPPO, redescendant le théâtre, et prenant la bouteille
qui est sur la table, se verse un verre de vin.

A ta santé!

LE MARQUIS, se retournant avec hauteur.

Heim!

BEPPO, de même.

Je dis : A ta santé!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières?

GIACOMO, le chapeau bas.

Excusez, capitaine; c'est une recrue qui ne sait
pas encore le respect qu'on vous doit. (Bas à Beppo.)
Ote donc ton chapeau! Il n'est pas encore au fait,
mais il sort d'une bonne maison; c'est un ancien
intendant qui veut travailler maintenant en brave,
et à découvert.

LE MARQUIS.

Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être
honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans
l'origine, de troupe plus mal composée que celle
que j'ai l'honneur de commander. Les bandits les
plus mal élevés!... et si je n'y avais établi l'ordre
et la discipline... (A Giacomo, lui montrant une
carafe et relevant la manche de son pourpoint.) Verse-
moi de l'eau! (A Beppo, tout en se lavant les mains.)
A la première familiarité je te fais sauter la cer-
velle... cela t'apprendra.

BEPPO.

Eh bien! par exemple!

GIACOMO.

Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, tremblant.

Hein!

LE MARQUIS.

Une serviette! (S'essuyant les mains.) Qu'y a-t-il
de nouveau, et qui vous amène?

BEPPO, chapeau bas.

L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le mi-
lord et ses diamans.

LE MARQUIS.

Crois-tu que je ne sois pas au fait? je le savais
déjà.

GIACOMO.

Toutes les indications que vous nous aviez don-
nées étaient si exactes!

LE MARQUIS.

Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis
à la piste, que je dine avec eux dans les mêmes
auberges, et que tous les soirs je chante des bar-
carolles avec milady, vous croyez que ce n'est pas
fatigant!

GIACOMO.

Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour
nous.

LE MARQUIS.

Milord ne s'est pas défendu et nous n'avons perdu
personne?

GIACOMO.

Non, capitaine, au contraire; le postillon était un
ancien qui nous avait quittés, et qui demande à
s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS.

Est-il entre vos mains?

GIACOMO.

Oui.

LE MARQUIS, se curant les dents et arrangeant sa che-
mise devant un miroir de poche.

Qu'on le fusille!... je n'aime pas l'inconstance;
dans notre état, s'entend... près des belles c'est
autre chose... et puisque, grâce à milord, nous avons
des diamans, tu en enverras pour six mille écus à
Fiorina, cette jeune cantatrice que je protège;
j'aime les arts et surtout la musique.

GIACOMO.

Oui, capitaine.

LE MARQUIS.

bien! est-ce tout?

GIACOMO.

Non vraiment... et nous craignons d'avoir été
trompés.

LE MARQUIS.

Comment cela?

GIACOMO.

Cette cassette que vous nous aviez annoncée et
que milord devait avoir dans sa voiture...

LE MARQUIS.

Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à
Livourne chez un banquier; du moins milady me
l'avait dit.

GIACOMO.

Impossible de les trouver.

LE MARQUIS.

Imbécile!... manquer une si belle opération!

BEPPO.

Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dé-
pensés.

LE MARQUIS.

Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-
même! Mais je saurai à tout prix ce que cet or
est devenu... Laissez-moi. (A part.) Allons, il
faudra encore faire de la musique avec milady. Ces
coquins-là sont-ils heureux de m'avoir! (Regardant

par la porte de l'auberge.) C'est elle ! (Apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre.) Eh bien ! vous n'êtes pas encore partis !.

(Ils disparaissent par la droite.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, PAMÉLA.

RÉCITATIF.

PAMÉLA, sortant de l'auberge.

Oui, je vais commander le punch à vous, milord.

LE MARQUIS, s'avançant.

Charmante milady !

PAMÉLA, effrayée.

Comment ! c'est vous encore ?

Et mon époux était dans la chambre voisine ;

Lui, si jaloux, jaloux comme Othello !

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo ?

(Prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de la table à la cinquième scène.)

Et nous pouvons, sur cette mandoline,

Répéter tous les deux cet air

Que nous commençâmes hier.

PAMÉLA, regardant à la gauche par la porte de l'auberge.

Ah ! je l'entends ! c'est lui...

DUO.

LE MARQUIS, saisissant brusquement la mandoline et en jouant.

« Le gondolier fidèle

« Brave, pour voir sa belle,

« Les autans ennemis.

(La regardant.)

« De loin s'il obtient d'elle

« Un regard, un souris,

« C'est toujours ça de pris. »

(Il regarde vers la gauche si l'on ne vient pas, et remet la mandoline sur la table en s'adressant à Paméla.)

Faut-il que votre cœur ignore

Le feu brûlant qui me dévore !

PAMÉLA, voulant s'éloigner...

Monsieur, je ne puis écouter...

LE MARQUIS, la reteuant.

Je me tais, vous pouvez rester ;

Oui, vous admirer en silence

Ne peut vous paraître une offense.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas, je le croi,

Empêcher vous d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah ! combien mon ame est ravie

En contemplant ces traits charmans,

Cette robe simple et jolie !....

(Regardant un médaillon qui est à son cou.)

Ah ! grand Dieu ! les beaux diamans !

PAMÉLA.

Les seuls échappés au pillage,

Tant je les cachais avec soin !

LE MARQUIS, à part.

Les maladroits ! Ah ! quel dommage !

(Haut à Paméla, d'un ton galant.)

Pour plaire en avez-vous besoin ?

Mais plus je considère

Ce riche médaillon... il contient un secret ?

PAMÉLA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,

Car il renferme mon portrait.

(L'ouvrant et lui montrant.)

Trouvez-vous ressemblant ?

LE MARQUIS, affectant un trouble amoureux.

O ciel ! il se pourrait !...

(L regardant avec ivresse.)

Voilà ce regard doux et tendre,

Voilà ces traits si gracieux ;

Je crois la voir, je crois l'entendre.

(Avec délire.)

Mon ame a passé dans mes yeux...

(Avec rage.)

Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...

(Il le met dans sa poche.)

PAMÉLA.

Que faites-vous ?

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

PAMÉLA, troublée et voulant le reprendre.

Monsieur !...

LE MARQUIS.

Jamais, jamais, il ne me quittera.

PAMÉLA.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Oui, sur mon cœur toujours il restera.

PAMÉLA.

C'est mon mari !...

(Milord sort de l'hotellerie ; et le marquis, saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.)

« Le gondolier fidèle

« Brave sur sa nacelle

« Les jaloux, les maris.

« Quand son cœur, de sa belle

« Presse les traits chéris,

« C'est toujours ça de pris. »

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS ; MILORD, passant entre eux deux.

TRIO.

MILORD.

Bravi !... bravi !...

PAMÉLA.

Ah ! c'était vous ?

MILORD.

Oui, milady.

PAMÉLA.

Nous faisons de la musique.

MILORD.

Je n'aime pas la musique.

ENSEMBLE.

PAMÉLA.

Combien, moi, j'aimais la musique !

Elle me plaisait fort ;

Mais je vois, c'est unique,
 Qu'elle ennuyait milord.
 Jamais, avec milord,
 Nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS.

Bravo, bravo, c'est la musique
 Qui nous a mis d'accord ;
 Il faudra qu'on s'explique
 Et qu'on m'instruise encor.
 Enlevons à milord
 Et sa femme et son or.

MILORD.

Toujours ensemble, c'est unique,
 Ils sont très bien d'accord ;
 Aussi cette musique
 A moi me déplaît fort,
 Et peut faire du tort
 A l'honneur d'un milord.

PAMÉLA.

Nous répétons cette barcarolle...

MILORD.

C'était bien aimable à milord pendant que je m'impatientais, moi, pour le punch !

LE MARQUIS.

Permettez donc, milord ; puisque vous preniez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MILORD.

Oui, si j'en avais pris !... mais j'en prenais pas... j'en attendais...

LE MARQUIS.

Que ne le disiez-vous ? Holà ! quelqu'un.

MILORD.

Ce était pas besoin... je avais plus soif... je l'avais perdu, le soif.

LE MARQUIS.

Depuis la perte de vos diamans !

MILORD.

Oui, cela et puis autre chose encore...

LE MARQUIS.

Ah ! mon Dieu !... est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous alliez placer à Livourne ?

MILORD.

Je les avais toujours.

LE MARQUIS.

Ah ! tant mieux !... je respire... car si vous les aviez perdus... j'en aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMÉLA.

Que vous étiez bon !

LE MARQUIS.

Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD.

Je remerciais vous ; (Tirant son portefeuille.) je avais déjà regarni le mien.

LE MARQUIS.

Et comment cela ! comment avez-vous pu sauver votre or ?

MILORD.

Par un moyen bien adroit que je ne disais à personne.

LE MARQUIS.

Vous avez de l'esprit.

MILORD.

Je croyais bien...

PAMÉLA.

Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, et il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, vivement.

Où cela ?

MILORD, riant

Devinez.

LE MARQUIS.

Moi, je ne devine jamais rien...

MILORD.

Dans mon habit, et dans la robe de milady.

LE MARQUIS.

Il serait possible !... (Regardant la robe de Pamela.) ce tissu charmant et précieux... (Se retournant en riant vers milord.) C'est impayable.

MILORD, riant aussi.

Yes, Yes, nous étions tout cousins d'or.

LE MARQUIS.

C'est bon à savoir.

(En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Paméla vont regarder par le fond.)

FINAL.

MILORD ET PAMÉLA.

Ecoutez !...

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière ?

BEFFO et GIACOMO entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre :

Un brigadier et des soldats

Qui vers ces lieux portent leurs pas.

Fuyons !

LE MARQUIS.

Jamais ! Poltrons, du cœur !

BEFFO.

Je n'en ai guère...

LE MARQUIS.

Auprès de moi n'êtes-vous pas ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LORENZO, CHOEUR DE SOLDATS, ZERLINE, GENS DE L'AUBERGE et DU VILLAGE.

LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !

Réjouissons-nous ;

Victoire, victoire !

Pour nous quelle gloire !

Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, courant à Lorenzo.

C'est lui que je revois !

MILORD ET PAMÉLA, à Lorenzo.

De grâce, expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre
 Suivant leurs pas errans,
 Dans un défilé sombre
 J'ai surpris ces brigands

LE MARQUIS, à part.

Et je n'étais pas là !

LORENZO.

Long-temps avec audace
 Ils se sont comportés ;
 Vingt d'entre eux sur la place
 En braves sont restés !

LE MARQUIS, à part.

O fureur !

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne
 Disperse ces bandits,
 L'écho de la montagne
 A répété ces cris :

LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
 Réjouissons-nous ;
 Victoire ! victoire !
 Pour nous quelle gloire !

Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO, à milord.

Sur l'un de ces brigands, couché sur la poussière,
 J'ai trouvé, milord, cet écrivain !...

MILORD et PAMÉLA s'en emparant.

C'est le mien !

O sort heureux !

LE MARQUIS, à part.

O sort contraire !

(Montrant Lorenzo.)

Par lui perdre à la fois mes soldats et mon bien !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO, ZERLINE, MILORD,
PAMÉLA, LORENZO, et LE CHOEUR.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
 Pour le punir arment nos bras ;
 Son sang expira son offense ;
 Oui, je vous promets mon trépas.
 Oui, je vous promets son trépas !

ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

Honneur à sa vaillance !

Le ciel a protégé son bras ;
 Oui, je renais à l'espérance.
 Pour moi quel moment plein d'appas,
 Oui, quel moment plein d'appas !

LORENZO et LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !

Réjouissons-nous ;

Victoire ! victoire !

Pour nous quelle gloire !

Ils sont tombés sous nos coups

LORENZO.

A dieu, milord..

ZERLINE.

Déjà quitter cette demeure :

Il le faut.

LORENZO.

ZERLINE.

Pourquoi donc repartir à cette heure ?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper ;
 Mais je suis sur sa trace, il ne peut nous tromper.

Adieu, Zerline.

PAMÉLA, le retenant.

Un instant, je vous prie ;

(A milord.

Le portefeuille à vous ?

MILORD, le retirant avec peine de sa poche.

Et pourquoi, chère amie ?

PAMÉLA, ouvrant le portefeuille, y prenant des billets de banque et s'adressant à Lorenzo.

Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,
 De ces dix mille francs est votre débiteur ;
 (Montrant la pancarte du fond.)

Lisez plutôt.

LORENZO, repoussant les billets.

Jamais ! quelle idée est la vôtre

PAMÉLA, à demi-voix.

C'est la dot de Zerline, acceptez aujourd'hui
 Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

ZERLINE, les prenant vivement.

Moi, j'accepte pour lui ;

Le voilà riche, Dieu merci !

Autant que son rival.

LORENZO, avec joie et vivement.

Et je puis..

ZERLINE, de même.

A mon père..

LORENZO.

Demander...

ZERLINE.

Dès demain...

LORENZO.

Et ton cœur...

ZERLINE.

Et ma main.

LORENZO.

O soit prospère !

ZERLINE.

Heureux destin !

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

LORENZO et ZERLINE.

Ah ! je renais à l'espérance,
 Le ciel me ramène en tes bras ;
 D'aujourd'hui mon bonheur commence ;
 Pour moi quel moment plein d'appas !

MILORD et PAMÉLA.

Rendons honneur à sa vaillance,

Le ciel a protégé son bras.

(Regardant l'écrivain.)

Cher écrivain, ma seule espérance,

Ah ! tu ne me quitteras pas.

Quel moment ! plein d'appas !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance

Pour le punir arment nos bras
 Son sang expira son offense ;
 Oui, je jure ici son trépas !

LE CHOEUR DE SOLDATS

Victoire ! victoire, etc.

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.)

LE MARQUIS, bas à Beppo et à Giacomo, sur le devant, à droite.

Tout nous sourit, sachons attendre.
 Le père ne peut revenir.

BEPPLO.

Et ces soldats ?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.

Ils vont ailleurs pour nous surprendre .

LORENZO, au fond.

Partons, mes braves compagnons .

LE MARQUIS.

Ils s'éloignent et nous restons.

ZERLINE, à LORENZO.

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, bas à ses compagnons

L'or et les diamans, et la dot de Zerline
 Cette nuit...

BEPPLO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

ENSEMBLE.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE, LE MARQUIS, BEPPO
 et GIACOMO.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE.

A demain, à demain, oui, nous vous reverrons.

Demain, demain nous reviendrons.

Partons, partons.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds.

Ils sont à nous, oui, j'en réponds,

Nous les tenons.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS et SES COMPAGNONS, LORENZO, ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

LE MARQUIS et SES COMPAGNONS.

Que la fureur et la vengeance
 Pour le punir arment nos bras !
 Son sang expira son offense,
 Et je jure ici son trépas ;
 Oui, je jure son trépas.

LORENZO et ZERLINE.

Mon cœur renaît à l'espérance ;
 Demain, demain tu reviendras ;
 Oui, demain tu m'appartiendras ;
 D'aujourd'hui mon bonheur commence.
 Pour moi quel moment plein d'appas !

MILORD et PAMÉLA.

Le ciel protège sa vaillance !
 Il doit encor guider ses pas.
 Cher écerin, ma seule espérance,
 Ah ! tu ne me quitteras pas.

LE CHOEUR DE SOLDATS

Victoire ! victoire ! victoire !
 Dieu combat pour nous.
 Victoire ! victoire !
 Pour nous quelle gloire !
 Il va tomber sous nos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Paméla et à milord qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre d'auberge. Sur les deux premiers plans, à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur ; sur le second plan, à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir ; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

SCÈNE I.

ZERLINE, tenant à la main un bougeoir et des flambeaux.
 Elle entre par la porte à droite qu'elle laisse ouverte et parle à la cantonade.

RÉCITATIF.

Ne craignez rien, milord !... oui, je vais sur-le-champ,
 Pendant que vous êtes à table,
 Préparer votre lit et votre appartement.
 (Descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.)
 On n'entendit jamais de tapage semblable ;

J'en perdrai la tête, je croi :

Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,
 Et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,
 On n'a pas un instant à soi.

AIR :

Quel bonheur ! je respire. Oui je seule ici ;
 On me laisse un instant : qu'au moins il soit pour lui !
 A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.
 De peur de l'oublier je le dis à moi-même...
 Non, pour moi ce mot-là
 Jamais ne s'oubliera...

(Montrant son cœur.)

Son souvenir est là !

Quel bonheur ! je respire... Oui, je suis seule ici ;

On ne laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui !

Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déjà. (A milord et à sa femme qui entrent.) Quand milord et milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

SCÈNE II.

ZERLINE, MILORD, MILADY.

TRIO.

MILORD.

Allons, ma femme,

Allons dormir.

Déjà le sommeil me réclame.

Pour un époux, ah ! quel plaisir !

Ah ! quel plaisir

De bien dormir !

PAMÉLA.

Eh quoi ! milord, déjà dormir ?

Déjà le sommeil vous réclame !

Jadis, je crois m'en souvenir,

Vous étiez moins prompt à dormir.

MILORD.

Pour un époux, ah ! quel plaisir !

Ah ! quel plaisir

De bien dormir !

ENSEMBLE.

ZERLINE, PAMÉLA et MILORD.

ZERLINE.

Après un an de mariage,

On querelle donc son mari ?

Avec le mien, dans mon ménage

Il n'en sera jamais ainsi.

PAMÉLA.

Après un an de mariage,

Comment ! déjà changer ainsi ?

Voyez donc le joli ménage,

Voyez donc le joli mari

MILORD.

Après un an de mariage.

Comment ! déjà changer ainsi ?

Voyez donc le joli ménage !

Je reconnais plus milady.

MILORD.

Il est minuit . c'est très honnête ;

Il faut partir de grand matin.

PAMÉLA.

Non vraiment : je reste à la fête ;

(Montrant Zerline.)

Sa noce, elle avait lieu demain.

ZERLINE.

Croyez à ma reconnaissance.

PAMÉLA.

Je veux vous donner des avis.

Ma chère enfant, je veux d'avance

Vous prévenir sur les maris.

Voyez-vous bien, tous les maris...

MILORD, l'interrompant.

Allons, ma femme, allons dormir.

ENSEMBLE.

PAMÉLA et ZERLINE.

PAMÉLA.

Eh quoi ! milord déjà, etc.

ZERLINE.

Milord, milord aime à dormir.

ZERLINE, le bougeoir à la main.

Milord voudrait-il quelque chose ?

MILORD.

Un oreiller.

ZERLINE, allant en prendre un dans le cabinet à droite.

C'est là, je croi !

PAMÉLA, à Zerline.

Où donc est la soubrette à moi ?

ZERLINE.

De moi que madame dispose.

(Au moment où ils vont sortir, milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.)

MILORD.

Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,

Du médaillon que d'ordinaire

J'ai l'habitude ici de voir

Attaché par un ruban noir !

PAMÉLA, un peu troublée.

Ce portrait ?

MILORD.

Oui, ce médaillon.

PAMÉLA, troublée.

Il est... il est...

MILORD.

Où donc ?

PAMÉLA.

Allons, milord, allons dormir, etc.

(Reprise de l'ensemble.)

(Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans la chambre à gauche. Milord et sa femme la suivent. La chambre reste dans l'obscurité.)

(Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul, entrant mystérieusement.

Ils sont tous retirés dans leurs appartemens, et personne, grace au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci ? (Regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.) Non, un cabinet noir avec des porte-manteaux, des rideaux... (Regardant de l'autre côté.) Alors voilà sans doute la porte du

corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange. (Ouvrant la fenêtre du fond.) Ils devraient déjà être dehors... et je ne les vois pas!... La nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la maison. (Apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.) Allons, le signal convenu. Et si on n'entendait! qu'importe!... Je ne peux pas dormir... je chante... On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de soupçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux : et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

Agnès la jouvencelle,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourelle,
Ainsi chantait tout bas :
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas ;
La nuit cachera tes pas ;
Et je suis seule, hélas !
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas ?

DEUXIÈME COUPLÉ.

L'instant est si prospère !
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas ?
Le jour, ma grand'mère, hélas !
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère, là bas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère !
Ami, n'entends-tu pas ?

(A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS.
Entrez sans bruit.

GIACOMO.
Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.

BEPPO.
Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS.
Silence ! milord et milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO.
Et les cent mille écus de diamans qu'ils nous ont pris ?

BEPPO.
Les cinq cents billets de banque qu'ils nous ont dérobés ?

LE MARQUIS, montrant leur appartement.
Sont là !... avec eux. (Voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.) Où allez-vous ?

GIACOMO.
Reprendre notre bien.

LE MARQUIS.
Un instant ! ils ne sont pas encore endormis, il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir... cette petite servante...

GIACOMO.
Zerline ?

BEPPO.
Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille franc à nous, qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS.
Ils nous reviendront ; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus... c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien !

ZERLINE, en dehors de la porte à gauche.
Bonsoir, milord ; il ne vous faut plus rien ?

LE MARQUIS.
On vient... (Leur montrant la porte à droite.) Dans ce cabinet... derrière ces rideaux...

BEPPO, hésitant.
Ces rideaux !...

LE MARQUIS.
Eh oui !... jusqu'à ce que la petite soit partie !
(Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite dont ils referment la porte.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, cachés ; **ZERLINE**, tenant un bougeoir.

(Le théâtre redevient éclairé.)

ZERLINE.
Bonne nuit, milord ; bonne nuit, milady... Oh ! vous dormirez bien : la maison est très sûre et très tranquille. (Posant son bougeoir sur la table, près du lit.) Grace au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi, et je ne suis pas fâchée d'en faire autant... je suis fatiguée de ma journée... dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (Elle s'approche du lit dont elle ôte la courte-pointe.) Mon lit ne vaut pas celui de milord ; non certainement... (Elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de ployer. Elle laisse la porte ouverte ; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur. Continuant à parler, elle se rapproche de son lit et tourne le dos au cabinet.) Mais c'est égal... j'ai idée que j'y dormirai mieux... je suis si heureuse !...

GIACOMO, paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte.
Il paraît que c'est sa chambre.

BEPP0, de même

Qu'allons-nous faire?

LE MARQUIS, de même.

Attendre qu'elle soit couchée et endormie

BEPP0.

Alors, qu'elle se dépêche.

ZERLINE.

Demain matin Lorenzo reviendra ; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra la lui refuser ; car il est riche... il a dix mille francs !... (Les tirant de son corset.) Les voilà !... ils sont à lui... qu'est-ce que je dis ? ils sont à nous... le compte y est-il ? oui vraiment ! J'ai toujours peur qu'il n'en manque.. Qu'ils sont jolis ! que je les aime ! (Elle les porte à sa bouche.) Aussi ils ne me quitteront pas. (Allant les mettre sous son oreiller.) Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPP0, à part, dans le cabinet.

Ces coquins de billets!

LE MARQUIS.

T'e tairas-tu ?

BEPP0, avec mauvaise humeur.

Où ne peut plus parler maintenant...

ZERLINE va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en pupitre.

Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre ! je lui parlerai franchement ; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera ; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo... (S'arrêtant) Sa femme !... il est vrai qu'il y a si long-temps que j'y rêve... tous les soirs en me couchant ; mais maintenant il n'y a plus à dire.

(Sur la ritournelle de l'air suivant, elles'assied près de la table et commence sa toilette de nuit ; elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.

CAVATINE.

Oui, c'est demain, c'est demain
 Q'enfin l'on nous marie !
 C'est demain, c'est demain
 Qu'il recevra ma main.
 Que mon ame est ravie !
 C'est demain ! c'est demain !
 C'est demain !

(Détachant son fichu.)

Nous ferons bien meilleur ménage
 Que cette Anglaise et son époux ;
 Car Lorenzo n'est pas volage,
 Il ne sera jamais jaloux...
 Aye, aye ! je n'y prends pas garde,
 Et je me pique !...

(Elle presse son doigt.)

BEPP0, regardant par la porte vitrée.

Elle est jolie ainsi.

(Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, le repoussant et prenant sa place
 Va-t'en ! c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE, continuant l'air en faisant sa toilette

Je suis sûre de mon mari :
 En sa femme il a confiance ;
 Aussi pour moi quelle espérance !
 C'est demain, c'est demain
 Qu'enfin l'on nous marie ;
 C'est demain, c'est demain
 Qu'il recevra ma main !
 Que mon ame est ravie !
 C'est demain ! c'est demain !...
 C'est demain !

(Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset ; elle reste le cou et les bras nus, et avec une petite robe de dessous.)

Pour moi, je n'ai pas l'élégance
 Ni les attraits de milady.

(Se regardant.)

Pourtant Lorenzo, quand j'y pense,
 N'est pas à plaindre, Dieu merci !

(Se retournant pour voir sa taille.)

Oui, voilà pour une servante
 Une taille qui n'est pas mal ;
 Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal :
 Je crois qu'on en voit de plus mal.

(Avec satisfaction.)

Oui... oui... j'en suis assez contente.

LE MARQUIS, et les deux autres dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire.

Ah ! ah ! c'est original.

ZERLINE, effrayé, s'arrêtant.

Je crois qu'on vient de rire.

(Elle remonte le théâtre, écoutée du côté du cabinet et n'entend plus rien.)

Est-ce en la chambre de milord ?

(Allant écouter.)

Non, il ne rit jamais ; je n'entends rien ! il dort...

(Reprenant avec gâté.)

C'est demain ! c'est demain !
 Ce jour que je désire,
 C'est demain ! c'est demain
 Qu'il recevra ma main.
 Ah ! quel bonheur de dire :
 C'est demain, c'est demain !

(Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.)

Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS ET SES COMPAGNONS.

C'est heureux !

ZERLINE.

Lorenzo, que ton doux souvenir
 Pour un seul instant m'abandonne !
 Laisse-moi prier ma patronne...

(Se mettant à genoux près du lit.)

O Vierge sainte en qui j'ai foi !
 Veillez sur lui ! veillez sur moi !

(Se relevant et s'asseyant sur le lit.)

Bonsoir... bonsoir, mon ami...

Mon mari...

O Vierge sainte en qui j'ai foi !

Priez pour lui ! priez pour moi...

(Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment, et sa tête tombe sur son oreiller.)

LE MARQUIS, BEPPO, et GIACOMO, sortant du cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

MARQUIS, s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.

Elle dort !

BEPPO.

Non sans peine.

Je croyais, capitaine,

(Montrant le cabinet.)

Que nous y resterions toujours.

GIACOMO.

Qu'une jeune fillette

Est longue en sa toilette,

Ainsi qu'en ses pensers d'amours !

BEPPO.

Entrons chez milord !

LE MARQUIS.

Du mystère !

GIACOMO, montrant son poignard.

Je sais comment le faire taire.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence
Veut son trépas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

GIACOMO, prêt à entrer dans la chambre de milord.

Marchons !

BEPPO, l'arrêtant et lui montrant Zerline.

Et cette jeune fille,

Que le bruit pourrait réveiller,

A son secours peut appeler.

LE MARQUIS.

Beppo par la prudence brille.

GIACOMO.

Que faire ?

BEPPO.

Commençons par elle.

GIACOMO, au marquis

Le veux-tu ?

LE MARQUIS.

C'est dommage !

BEPPO.

Qu'ai-je entendu ?

Le capitaine y met de la délicatesse !

LE MARQUIS.

Moi, faquin ! pour qui me prends-tu ?

(Lui donnant son poignard.)

Tiens, frappe ! et point de faiblesse.

ENSEMBLE.

Oui, la prudence
Veut son trépas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs.

Il lève le poignard pour frapper Zerline.)

ZERLINE, dormant et répétant les derniers mots de sa prière.

O Vierge sainte en qui j'ai foi !

Veillez sur lui, veillez sur moi !

(Beppo, troublé, hésite.)

GIACOMO.

N'importe, frappe !

LE MARQUIS, détournant la tête.

Allons, n'hésite pas.

(Beppo lève le bras de nouveau, et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.)

C'est en dehors, c'est à la grande porte !

Que veut dire ce bruit ?

(On frappe plus fort.)

ZERLINE, étendant ses bras.

Quoi ! déjà m'éveiller ! Qui frappe de la sorte !

Au milieu de la nuit ?

LE CHŒUR, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge !

Voici de braves cavaliers.

Ouvrez vite, qu'on les héberge !

Car ce sont des carabiniers ;

Oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO, tremblant.

Des carabiniers ! Capitaine !

LE MARQUIS, froidement

As-tu donc peur ?

BEPPO.

Qui les ramène :

LORENZO, en dehors.

Zerline ! Zerline ! écoute-moi !

C'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE, avec joie.

C'est Lorenzo !

GIACOMO.

Grands dieux !

LE MARQUIS, avec colère.

Ah ! j'en aurai vengeance !

Mais d'ici là de la prudence !

ENSEMBLE.

TOUS TROIS, se retirant vers le cabinet.

Que la prudence

Guide nos pas !

Faisons silence ;

Ne nous montrons pas.

LORENZO, et CAVALIERS, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge !

Voici de braves cavaliers.

Ouvrez vite, qu'on les héberge !

Ce sont les carabiniers.

(Ils frappent de nouveau à la porte.)

ZERLINE, qui pendant le chœur précédent s'est habillé à la hâte, a remis ses souliers, etc.

Mais un instant ! un instant, par Notre-Dame, donnez-vous patience. (Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.) Est-ce bien vous, Lorenzo ?

LORENZO, en dehors.

Sans doute

ZERLINE.

Vous en êtes bien sûr ?

LORENZO.

Moi et mes camarades que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE.

Il faut bien le temps de s'habiller ! quand on est réveillée en sursaut... Mais, tenez... (Jetant une clé par la fenêtre.) Vous entrez par la cuisine, en voici la clé ; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (Elle referme la croisée, et revient près du lit achever sa toilette.) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles... Encore faut-il être présentable, surtout devant des militaires... c'est terrible ! (Le bruit redouble en bas à gauche ; en dehors, on entend milord.)

MILORD.

Calmez-vous, milady ! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent !

SCÈNE VI.

ZERLINE ; LORENZO, entrant par la porte à droite, puis MILORD.

ZERLINE, apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit.

Ah ! mon Dieu ! c'est déjà vous ! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez les gens ! c'est très mal !

LORENZO.

Ma Zerline, pardonne-moi ; tu es si jolie dans ce négligé !

MILORD, entrant et apercevant Lorenzo.

C'est vous la brigadier... D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi ?

LORENZO.

De bonnes nouvelles ! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE et MILORD.

Vraiment ?

LORENZO.

Nous avons de mauvais renseignements et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici, nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit : Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne ; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine.

ZERLINE.

Il serait possible !

LORENZO.

Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter ; ce que j'ai accepté, et de grand cœur ; quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déjà beaucoup, et nous allons nous remettre à sa poursuite ; mais auparavant j'ai voulu faire prendre à

mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit et meurent de faim.

MILORD.

Mourir de faim ! c'était un vilain mort !

ZERLINE.

Jésus, Maria ! Et vous, monsieur ?

LORENZO.

Et moi aussi ! pour être brigadier cela n'empêche pas.

ZERLINE.

Il y a d'autres auberges où vous auriez depuis long-temps trouvé à souper.

LORENZO.

Il n'y avait que celle-ci où j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE.

Ah ! ah ! c'est pour cela !

LORENZO.

Justement, aussi je disais toujours : Cavaliers ! en avant, marche ! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE.

Ce pauvre garçon ! je vais vous chercher à manger.

LORENZO.

Non, commencez par mes camarades... eux qui ne sont pas amoureux, sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE.

Ma Zerline ! Il se croit déjà mon mari

LORENZO, la serrant dans ses bras.

Pas aujourd'hui... mais demain !

ZERLINE.

Finissez, monsieur ! finissez ! Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Et tenez ! tenez, voilà vos camarades qui s'impatientent.

(On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles.)

Holà ! la fille. Holà ! quelqu'un.

ZERLINE, se dégageant des bras de Lorenzo.

Ils ne sont pas comme vous ! ils sont bien sages... Voilà, voilà... Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh ! mon Dieu ! quel tapage ! (Elle sort en courant. — Il est grand jour.)

SCÈNE VII.

LORENZO, MILORD.

MILORD.

Et moi, messié le brigadier, je allais retrouver milady qui était capable pour mourir de frayeur... J'ai dit : Rassurez-vous, je aller voir... (Contrefaisant la voix d'une femme.) Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule !... elle serrait moi tendrement beaucoup... C'était pas arrivé depuis bien long-temps.

LORENZO, souriant.

Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne

MILORD.

Yes, c'était bonne pour des femmes. (Continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, regarde par la porte à droite si Zerline revient, et descend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table.) Mais, pour nous autres, messié le brigadier, pour nous autres, qui étaient des hommes... (On entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on renverse.)

MILORD, effrayé.

Hein! avez-vous entendu?

LE MARQUIS, bas à Beppo dans le cabinet. Maladroit!

LORENZO, froidement.

C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MILORD.

Nous n'étions pas seuls ici?

LORENZO.

C'est sans doute milady ou sa femme de chambre.

MILORD.

Non, elle n'est pas de cette côté: il n'y avait personne.

LORENZO, toujours assis.

Vous croyez?

MILORD, inquiet et regardant.

Je en étais persuadé!

BEPPLO.

Nous sommes perdus!

FINAL.

MILORD.

N'est-il pas prudent de reconnaître

Ce qui se passe là bas?

LORENZO, se levant.

On peut voir.

MILORD, l'engageant à passer.

Yes, voyez...

BEPPLO, dans le cabinet.

C'est fait de nous!

LE MARQUIS, de même.

Peut-être.

Laissez-moi faire, et ne vous montrez pas.

(Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.)

SCÈNE VIII.

LORENZO, MILORD, LE MARQUIS.

LORENZO et MILORD.

Ah! grand Dieu!

LE MARQUIS, le doigt sur la bouche.

Du silence!

MILORD.

C'est messié le marquis!

LORENZO.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?

MILORD.

Lui-même!

LORENZO, vivement et à haute voix.

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, à demi-voix.

Silence!

J'ai d'importans motifs pour cacher ma présence.

LORENZO et MILORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, feignant l'embarras.

Je ne puis les dire en ce moment;

Si c'était, par exemple... un rendez-vous galant?

LORENZO et MILORD.

O ciel!

LE MARQUIS, passant entre eux deux.

En votre honneur... je mets ma confiance...

LORENZO et MILORD.

Achevez!

LE MARQUIS.

Eh bien! oui... je l'avoue entre nous;

Soyez discrets... c'était un rendez-vous.

ENSEMBLE.

MILORD, LORENZO, LE MARQUIS, BEPPLO, GIACOMO.

MILORD.

Quel soupçon dans mon ame

Se glisse malgré moi!

Si c'était pour ma femme!

Ah! j'en tremble d'effroi!

LORENZO.

Quel soupçon dans mon ame

Se glisse malgré moi!

LE MARQUIS.

Je ris au fond de l'ame

Du trouble où je les voi;

Le courroux qui l'enflamme

Est un plaisir pour moi.

BEPPLO et GIACOMO, dans le cabinet.

L'espoir rentre en mon ame;

J'en sortirai, je croi!

Le courroux qui l'enflamme

A banni mon effroi.

MILORD, au marquis.

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,

Pour qui donc vous veniez ici?

LORENZO, à voix basse et d'un air menaçant.

Était-ce pour Zerline?

MILORD, de même de l'autre côté.

Est-ce pour milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?

De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MILORD et LORENZO, chacun à voix basse, et aux deux côtés du marquis.

Pour laquelle des deux?

LE MARQUIS, riant.

Pour toutes deux, peut-être

MILORD et LORENZO.

Monsieur, sur ce doute outrageant

Vous vous expliquerez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, à part avec joie, et les regardant l'un après l'autre.

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!

(Prenant milord à part et à demi-voix.)

Pour vous-même, milord, ne faites point de bruit!

De milady... c'est vrai, les charmes m'ont séduit!

Et ce portait charmant, gage de ma constance...

(Il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre.)

MILORD, furieux.

Ah ! goddam ! nous verrons !

LE MARQUIS, froidement et à voix basse.

Quand vous voudrez ; suffit !

Prenant à part Lorenzo, et montrant milord.)

J voulais à ses yeux dérober ton offense ;

Mais tu l'exiges...

LORENZO.

Oui.

LE MARQUIS, montrant le cabinet.

J'étais là... je venais...

Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu !

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose ?

LORENZO.

Être trahi par elle ! et je le souffrirais !...

Courons !

LE MARQUIS, le retenant par la main.

Je n'entends point qu'un tel avec l'expose !

LORENZO.

Vous la défendez ?...

LE MARQUIS.

Oui, pour elle, point d'éclat.

LORENZO, s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée.

Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,
S'il a du cœur...

LE MARQUIS, à demi-voix.

J'entends ! tantôt, seul, à sept heures,

Aux rochers noirs.

LORENZO, de même.

C'est dit.

LE MARQUIS, à part, avec joie.

Il n'en reviendra pas.

Mes compagnons, dans ces sombres demeures,
De nos braves sur lui vengeront le trépas.

ENSEMBLE.

LORENZO.

O fureur, ô vengeance !

Elle a pu me trahir !

Après son inconstance

Je n'ai plus qu'à mourir !

LE MARQUIS.

O bonheur ! ô vengeance !

Tout va me réussir !

Je punis qui m'offense :

Ah ! pour moi quel plaisir !

MILORD.

O fureur ! ô vengeance !

Elle a pu me trahir !

Gardons bien le silence ;

Mais sachons la punir !

DEPPO et GIACOMO.

O bonheur ! ô vengeance !

Il s'en tire à ravir !

Attendons en silence

Le moment de sortir.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, PAMÉLA, sortant de la chambre à gauche ;
ZERLINE, entrant par la porte à droite.

PAMÉLA.

Dans cette auberge quel tapage !

(A son mari.)

Vous venez pas me rassurer ?

ZERLINE, allant à Lorenzo.

Venez, j'ai fait tout préparer.

ZERLINE et PAMÉLA, l'une à Lorenzo, l'autre à milord.

Pourquoi donc ce sombre visage ?

MILORD et LORENZO, à part.

La perfide !

PAMÉLA, tendrement.

Mon cher époux !

MILORD.

Laissez-moi ! je voulais me séparer de vous.

PAMÉLA.

Pourquoi donc ?

MILORD.

Je voulais.

ZERLINE, de l'autre côté, à Lorenzo.

Lorenzo, qu'avez-vous ?

LORENZO, froidement et sans la regarder.

Laissez-moi !... laissez-moi !...

ZERLINE et PAMÉLA.

Quel est donc ce mystère ?

LORENZO.

Pour vous, pour votre honneur je consens à me taire.

ZERLINE.

Que dit-il ?

LORENZO.

Mais partez !

ZERLINE.

Lorenzo !

LORENZO.

Laissez-moi !

ZERLINE.

Écoutez...

LORENZO.

Je ne puis ! je vous rends votre foi !

(Bas au marquis.)

Ce matin aux rochers.

LE MARQUIS, de même.

C'est dit : comptez sur moi.

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

LORENZO, de même.

Comptez sur moi.

ZERLINE.

C'est fait de moi !

MILORD, à sa femme.

Oui, laissez-moi !

PAMÉLA.

Mais qu'avait-il donc contre moi ?

ENSEMBLE.

ZERLINE.

Voilà donc sa constance !

Il ose me trahir.

Pour moi plus d'espérance !

Je n'ai plus qu'à mourir.

LORENZO.

O fureur ! ô vengeance !
Elle a pu me trahir !
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir.

LE MARQUIS, qui tient le milieu du théâtre et qui les regarde tous avec joie.

O bonheur ! ô vengeance !
Tout va me réussir ;
Je punis qui m'offense ;
Ah ! pour moi quel plaisir !

PAMÉLA.

Le dépit, la vengeance
A moi se font sentir ;
Milord de son offense
Pourra se repentir !

MILORD.

O fureur ! ô vengeance !
Elle a pu me trahir !
Gardons bien le silence ;
Mais sachons la punir.

BEPP0 et GIACOMO, dans le cabinet.

O bonheur ! ô vengeance !
Il s'en tire à ravir ;
Attendons en silence
Le moment de sortir.

(Milord veut rentrer dans sa chambre ; Pamela s'attache à ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élaner sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore. — La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riant paysage d'Italie ; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres ; à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet ; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

SCÈNE I.

DIABOLO, seul, descendant de la montagne.

RÉCITATIF.

J'ai revu mes amis ! tout s'apprête en silence
Pour seconder ma vengeance,
Et pour combler tous mes vœux ;
Est-il un destin plus heureux !

AIR :

Je vois marcher sous mes bannières
Des braves qui me sont soumis ;
J'ai pour sujets et tributaires
Les voyageurs de tous pays.
Aucun d'eux ne m'échappe,
Je leur commande en roi,
Et les soldats du pape
Tremblent tous devant moi.

On m'amène un banquier : De l'or ! de l'or ! de l'or !
Là c'est un grand seigneur : De l'or ! de l'or ! de l'or !
Là c'est un fournisseur : — Que justice soit faite !

De l'or ! de l'or ! bien plus encor.

Là c'est un pauvre pèlerin :

— Je suis sans or, je suis sans pain !

— En voici, camarade ; et poursuis ton chemin.

Là c'est une jeune fillette :

Comme elle tremble, la pauvrette !

« Par charité, laissez-moi, je vous prie !

« Ah ! ah ! ah ! ah !

« Par charité ne m'ôtez pas la vie !

« Ah ! ah ! ah ! ah !

« Grace, monseigneur le brigand !

« Je ne suis qu'une pauvre enfant. »

CAVATINE.

Nous ne demandons rien aux belles :

L'usage est de les épargner ;

Mais toujours nous recevons d'elles

Ce que leur cœur veut nous donner

Ah ! quel plaisir et quel enchantement !

Le bel état que celui de brigand !

Mais, mais, dans cet état charmant...

RONDO.

Il faut nous hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir !

Le sort qui nous caresse

Demain pourra nous trahir !

Quand des périls de toute espèce

Semblent toujours nous menacer,

Et plaisir et richesse,

Il faut gaiement tout dépenser.

Ah ! le bel état !

Aussi puissant qu'un potentat,

Partout j'ai des droits,

Et moi-même je les perçois.

Je prends, j'enlève, je ravis

Et les femmes et les maris.

J'ai fait battre souvent leur cœur,

L'un d'amour, l'autre de frayeur.

L'un en tremblant dit : Monseigneur !

Et l'autre dit : Cher voleur ! cher voleur !

Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire Lorenzo ne pourra plus le déranger... Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge ! dans une heure j'en serai débarrassé... Il est jaloux... il est brave... il ira au rendez-vous. (Souriant.) J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain... moi, pendant ce temps, et sitôt que le détachement sera parti... Oui... si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la noce ; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque à milord, ses bijoux, et jusqu'à milady...

je lui dois cela... je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne... en sera-t-elle fâchée? Elle le dira... (Avec fatuité.) Mais je ne le crois pas! il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres! (Contrefaisant une voix de femme.) «Ah! ma chère, quelle horreur!... J'ai été enlevée par les brigands les plus aimables et les plus respectueux! — Vraiment? — Je vous le jure.» Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie... (Regardant autour de lui.) L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo, et celui du détachement... Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge, car les carabiniers sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat!... qu'on s'est contenté de voler... Voilà une leçon pour l'avenir... (Écoulant.) On vient!... (Tirant des tablettes.) Ayons recours au messager convenu. (Montrant un des arbres du bosquet à droite.) Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo... deux mots qu'eux seuls pourront comprendre.

(Il déchire la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.)

SCÈNE II.

MATHÉO, FRANCESCO, PAYSANS ET PAYSANNES, paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuillages à leur coiffure.

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, descendant la montagne, BEPPO et GIACOMO, sortant de la gauche, près de l'auberge.

GIACOMO.

Paresseux, viendras-tu?

BEPPO.

C'est bien le moins qu'on prenne

Une heure de sommeil.

GIACOMO.

Et si le capitaine

Nous attendait?

(S'arrêtant sous le bosquet à gauche.)

Eh! mais, voici tout le hameau.

BEPPO.

Eh! oui, c'est jour de fête; et cependant, regarde,

Tu n'as pas seulement un buis à ton chapeau!

Veux-tu donc nous porter malheur?

GIACOMO, cueillant une branche d'arbre.

Le ciel m'en garde!

Dès long temps pour son zèle on connaît Giacomo.

CHOEUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici,
Ce jour si joli!

MATHÉO.

Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage?

(A Francesco qui est près de lui le bouquet au côté.)

Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hommage
(Montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte de l'ermitage.)

A Notre-Dame-des-Rameaux,
Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHOEUR, se mettant à genoux.

O sainte vierge des Rameaux!
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protège toujours nos travaux!

MATHÉO, montrant sa maison, où est sa fille.

Conserve à ma tendresse
L'enfant que je chéris!

CHOEUR DES HOMMES.

Donne-nous la richesse!

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Donne-nous des maris!

CHOEUR GÉNÉRAL.

O sainte vierge des Rameaux!
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protège toujours nos travaux.

(Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui.)

CHOEUR.

C'est grande fête
Aujourd'hui.
Garçon, fillette,
Voici, voici
Ce jour si joli!

(Ils sortent tous par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

BEPPO, GIACOMO.

GIACOMO.

Ils s'éloignent... (Regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche.) Vois-tu le capitaine?

BEPPO, s'asseyant sur le banc, à droite.

Non... il est peut-être déjà parti.

GIACOMO.

Eh! que fais-tu là? à quoi t'occupes-tu?

BEPPO.

Je m'occupe... à rien faire... c'est si doux, de ce beau soleil-là!

GIACOMO.

Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous re

joindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPP0, se retournant et mettant son bras dans l'arbre.

C'est ici... il y a quelque chose... un papier... et de son écriture !

GIACOMO.

Lisons.

BEPP0.

Lis toi-même.

GIACOMO, lisant.

« Dès que l'amoureux de la petite sera parti pour » le rendez-vous où nos braves l'attendent, les carabiniers pour leur expédition contre nous, et » les gens de l'auberge pour la noce, vous m'en » avertirez en sonnant la cloche de l'ermitage. Je » viendrai alors avec quelques braves, et me charge » de milord et milady. Attendez-moi. »

BEPP0.

C'est clair.

GIACOMO.

Clair ou non... dès qu'il le dit, il faut le faire... il s'agit de guetter le départ des carabiniers.

BEPP0.

Ce ne sera pas long... nous venons de les voir sur pieds et prêts à se mettre en route.

GIACOMO.

Tant mieux...

BEPP0.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse... attaquer ce milord... un dimanche ! un jour de fête !

GIACOMO.

Si c'était un chrétien... mais un Anglais ! cela doit nous porter bonheur pour le reste de l'année.

BEPP0.

Tu as raison ! que le ciel nous soit en aide !

GIACOMO.

Mais tiens, voici l'amoureux... le brigadier Lorenzo... qui vient de ce côté... il est triste... il soupire...

BEPP0.

Il fait bien de se dépêcher... car, s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas long-temps à soupire...

GIACOMO.

Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue... (Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.)

SCÈNE V.

LORENZO, sortant de l'auberge, à gauche.

ROMANCE.

PREMIER COUPLÉ.

Pour toujours, disait-elle,
Je suis à toi ;

Le sort peut bien t'être infidèle,
Mais non pas moi ;

Et déjà la perfide adore
Un autre amant !

Ah ! je ne puis le croire encore :
Je l'aimais tant !

DEUXIÈME COUPLÉ.

Allons, que l'honneur seul me guide !
Je veux la fuir !

Je veux oublier la perfide,

Et puis mourir !

Oui, je la hais... oui, je l'abhorre...

Et cependant,

Je ne puis l'oublier encore ;

Je l'aimais tant !

Et j'ai su me contraindre... j'ai eu le courage de l'épargner !... quand je puis, à haute voix, devant son père, devant tout le monde, lui reprocher sa trahison... Qu'ai-je dit ? moi ! déshonorer celle que j'ai aimée, la perdre à jamais !.. Non, qu'elle se marie... qu'elle soit heureuse si elle peut l'être... elle n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches... Voici bientôt l'heure du rendez-vous... j'irai... j'irai me faire tuer pour elle, ce sera ma seule vengeance.

SCÈNE VI.

LORENZO, **MATHÉO** ; **ZERLINE**, sortant de l'auberge, à gauche.

MATHÉO.

Mettez là une table et du vin ! les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré !..

(Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante, Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo, qui est dans le coin à droite.)

ZERLINE, timidement.

Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.

LORENZO.

C'est bien.

ZERLINE.

Francesco est avec lui !

LORENZO, un peu ému.

Francesco !

ZERLINE.

Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, à part.

Tant mieux !

ZERLINE.

Dans une heure, je vais être à un autre... si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite.

MATHÉO, à la table à gauche.

Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider ?

ZERLINE, allant à lui tout en regardant Lorenzo.

Me voici, mon père.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS ; **BEPP0** et **GIACOMO**, entrant par la droite.

BEPP0, s'asseyant près de la table à droite sous la treille. D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, qui s'est approchée de Lorenzo.

Lorenzo, dites-moi la vérité ! qu'avez-vous contre moi ?... Qu'avez-vous à me reprocher ?..

BEPP0 et **GIACOMO**, frappant sur la table.

Allons, la fille... ici... à boire.

MATHÉO.

Eh bien ! eh bien ! tu n'entends pas qu'on t'appelle ?...

ZERLINE, avec impatience.

Tout-à-l'heure... Il s'agit bien de cela dans ce moment !...

(Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo. Zerline cherche encore à parler à Lorenzo ; mais dans ce moment entrent les cavaliers.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS DU DÉTACHEMENT.

CHOEUR.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir !

MATHÉO.

Quoi ! déjà vous mettre en campagne ?

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Dès long-temps l'aurore a paru :

Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, à part.

Qu'ai-je entendu !

(Aux soldats.) (A un sous-officier, qu'il prend à part.)

Nous partons. Écoute : au pied de la montagne

Un quart d'heure tu m'attendras :

Et, si je ne repars pas,

A ma place commande et dirige leur zèle...

MATHÉO.

Quoi ! seul dans ces rochers ?

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle !

BEPPLO, à part.

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir...

ZERLINE, regardant Lorenzo.

Je ne puis le laisser partir...

Il faut...

(Elle va s'avancer vers lui ; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HABITANS ET HABITANTES DU VILLAGE, avec des bouquets, MILORD, PAMÉLA.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir,
Et pour la noce il faut partir !

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.

Allons, allons, il faut partir !

MATHÉO, unissant Francesco et Zerline.

Allons, enfans, votre bonheur commence.

(A Zerline, montrant Francesco.)

Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE.

Tout est fini ! pour moi plus d'espérance !
(Voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.)

Ah ! Lorenzo, de grace, écoutez-moi !

Qu'ai-je donc fait ?

LORENZO, avec une fureur concentrée.

Perfide !

ZERLINE, à haute voix.

Achevez !

LORENZO à demi-voix et lui imposant silence,

Imprudente !

Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu

Non loin de vous caché...

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu

De surprise et d'horreur je suis toute tremblante !

(Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.)

BEPPLO, sur la droite près de la table, et buvant.

Partent-ils ?

GIACOMO, de même.

Dans l'instant.

ZERLINE.

O mystère infernal !

BEPPLO, frappant sur la table et appelant.

Holà ! du vin !..

(Se retournant, et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo.)

Eh ! mais, vois donc... c'est la jeune fillette

Qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

GIACOMO.

Et qui se trouve si bien faite ;

Il t'en souvient ?

BEPPLO.

Oui c'est original.

(Riant.)

« Oui, voilà, pour une servante,

« Une taille qui n'est pas mal.

(Imitant la posture de Zerline, devant la glace.)

« Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal. »

ENSEMBLE.

ZERLINE, étonnée.

Qu'entends-je ?

TOUS DEUX.

Ah ! ah ! ce n'est pas mal :

Elle a raison d'être contente.

ZERLINE, cherchant à rappeler ses idées.

Qu'ont-ils dit?... quel est donc ce mystère infernal ?

ENSEMBLE.

MATHÉO et LE CHOEUR.

Allons, allons, jeunes fillettes,

Les tambours et les musettes

Annoncent l'instant du plaisir,

Et pour la noce il faut partir.

LES SOLDATS.

Oui, c'est l'honneur qui nous appelle !

Nous saurons courir avec zèle

Au danger ainsi qu'au plaisir ;

Allons, allons, il faut partir.

BEPPLO et GIACOMO.

Bon, bon, bon, il va partir !

C'est à la mort qu'il va courir.
 Oui, tout semble nous réussir ;
 C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

LORENZO.

Oui, de ces lieux il faut partir,
 Et pour jamais je dois la fuir.

ZERLINE.

Qui donc ainsi m'a pu trahir ?
 Par quel moyen le découvrir ?
 O mon Dieu ! viens me secourir !

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille, leur crie :)

Portez armes ! en avant ! marche !

(Ils défilent devant lui et commencent à graver la montagne ; Mathéo vient prendre la main de Zerline, et lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne, et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. — Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.)

ZERLINE.

Arrêtez ! arrêtez tous, et écoutez-moi !

TOUS, l'entourant.

Qu'a-t-elle donc ?

ZERLINE, regardant Lorenzo, qui est redescendu près d'elle.

J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer ; mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre, (Avec force et regardant Lorenzo.) oui, seule !... Je pensais à des personnes qui me sont chères... et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que Dieu seul a dû entendre, et cependant on vient de les répéter tout-à-l'heure près de moi.

LORENZO.

Et qui donc ?

ZERLINE, montrant Beppo et Giacomo.

Ces deux hommes que je ne connais pas... Ils étaient donc près de moi !... cette nuit !... à mon insu !...

LORENZO.

Dans quel but ? dans quelle intention ? Il faut le savoir.

(Le morceau de musique reprend.)

TOUS.

Grands dieux !

LORENZO, à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.

Qu'on s'assure de tous les deux !

ENSEMBLE.

SOLDATS, CHOEUR, LORENZO et ZERLINE.

SOLDATS et CHOEUR.

Il a raison, le capitaine,

Saisissez-les...

Saisissons-les, saisissons-les !

On connaîtra qui les amène ;

Oui, l'on connaîtra leurs projets.

LORENZO et ZERLINE.

Pour moi quelle leur soudaine !

Il faut pénétrer leurs secrets ;

Du ciel la bonté souveraine

Peut me rendre à ce que j'aimais !

LORENZO.

Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes ?

(Faisant approcher un paysan.)

Toi, qui connais leur chef et dois nous le livrer,

Regarde bien et parle sans alarmes :

Est-ce l'un deux ?

LE PAYSAN, après les avoir regardés quelque temps.

Non... non...

BEPP0 et GIACOMO, à part.

Nous pouvons respirer !

LORENZO, les regardant.

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHÉO, montrant à Lorenzo deux poignards et un papier.

Voici des armes,

Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, le prenant vivement.

Lisons.

(Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine.)

LORENZO, lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut.

« Dès que les carabiniers et les gens de la noce » seront partis, vous m'en avertirez en sonnante la » cloche de l'ermitage ; je viendrai alors avec » quelques braves, et je me charge de milord et » de milady. »

TOUS.

Grands dieux !

MILORD et PAMÉLA, tremblans.

C'est un complot contre nous deux.

(A Lorenzo.)

Que veut dire ceci ?

LORENZO.

Nous le saurons.

(Il parle bas à un de ses soldats.)

MILORD.

Je tremble...

(A Paméla.)

Pour toi.

PAMÉLA.

Pour vous !

MILORD.

Non, pour tous deux.

Que l'amour...

PAMÉLA.

Ou du moins que la peur nous rassemble.

LORENZO, au soldat à qui il a parlé bas.

Ainsi que je l'ai dit, va, dispose-les tous.

(A un autre soldat, lui montrant Giacomo.)

Toi, monte à l'ermitage avec lui... s'il hésite,

Qu'à l'instant même il tombe sous tes coups.

(Aux gens de la noce.)

Vous, mes amis, cachez-vous vite

Derrière ces buissons épais.

(A Beppo.)

Pour toi, reste seul ici... reste !

Et si pour nous trahir, tu fais le moindre geste..

(Frappant sur sa carabine et lui montrant le buisson à gauche.)

Songe que je suis là !... tu m'entends ?...

BEPP0, tremblant.

Trop bien !

LORENZO.

Paix !

(Un soldat est monté avec Giacomo à l'ermitage qui est au haut de la montagne, en face du spectateur. — Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle ; on ne voit, par une des fenêtres du clocher, que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. — Les carabiniers sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. — Dans le bosquet à

droite, Francesco, les paysans. Dans le bosquet à gauche du spectateur, et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, milord, Paméla.—Beppo est seul au milieu du théâtre.—La cloche commence à sonner.)

ENSEMBLE.

LORENZO, LE CHOEUR et BEPPO.

LORENZO ET LE CHOEUR.

Dieu puissant que j'implore,

Seconde { mon } dessein!
 { son }

BEPPO, seul au milieu du théâtre et jetant autour de lui des regards effrayés.

Dieu puissant que j'implore,
Renverse leur dessein!

ZERLINE.

Vient-il quelqu'un ?

LORENZO.

Non, pas encore !

BEPPO, à part.

Puisse-t-il rester en chemin!

(Reprise de l'ensemble.)

MATHEO, au fond du théâtre, sur la première élévation.

Quelqu'un s'avance!

LORENZO.

Garde à vous !... du silence!

(Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers.—Le marquis paraît au fond du théâtre par la droite de la montagne. Il s'arrête regardant d'en haut, n'aperçoit à l'ermitage que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant.)

LE MARQUIS, appelant.

Beppo!

LORENZO, caché par le bosquet et couchant Beppo en joue avec sa carabine.

Ne bouge pas!

LE MARQUIS, toujours au fond sur la montagne.

Sommes-nous seuls ici ?

Et peut-on avancer sans crainte ?

LORENZO, derrière le bosquet sur le devant du théâtre, et à voix basse à Beppo qu'il continue à coucher en joue.

Réponds : Oui !

BEPPO, tremblant.

Oui !...

LORENZO, de même.

Plus haut !

BEPPO, tournant la tête vers le fond.

Oui, oui, capitaine.

LE MARQUIS fait signe à quatre de ses compagnons le descendre et les précède.

C'est le plaisir qui me ramène ;

C'est la fortune qui m'attend.

BEPPO, entre ses dents.

Joliment ! joliment !

LE PAYSAN, qui est dans le bosquet à gauche près de Lorenzo, regardant le marquis au moment où il descend la montagne.

C'est Diavolo !

LORENZO.

Qu'as-tu dit ?

LE PAYSAN.

Je l'atteste !

MILORD.

C'est le marquis !

PAMÉLA.

O méprise funeste !

Ce seigneur...

MILORD.

Cet amant

N'était rien qu'un brigand !

(Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne; il avance lentement au milieu du théâtre en arrangeant son col et les boucles de ses cheveux.)

LE MARQUIS, s'appuyant sur l'épaule de Beppo.

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protège :

Enfin, milord,

Et sa femme et son or

Sont à nous...

LORENZO, sortant du bosquet à gauche.

Pas encore !...

(En ce moment, les rochers, les hauteurs qui sont aux deux côtés du théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond du théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.)

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! c'est un piège !

LORENZO.

Non, c'est le rendez-vous préparé par tes soins.

J'ai changé seulement l'endroit...

(Montrant les soldats.)

Et les témoins.

(Faisant signe de l'emmener.)

Allez !

CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !

Mes braves compagnons !

Victoire ! victoire ! victoire !

Ah ! pour nous quelle gloire !

Enfin, nous le tenons !

MILORD, à Paméla.

D'un mari...

LORENZO, à Zerline.

D'un amant pardonne les soupçons !

LE CHOEUR, montrant Lorenzo et Zerline.

ENSEMBLE.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHEO.

(Reprise de la ronde du premier acte.)

Grand Dieu, je te rends grâce !

C'est par ton pouvoir protecteur

Que rentrent dans notre cœur

La paix et le bonheur !

Dès que l'orage passe,

Gaiement chante le matelot,

Et se rassurant bientôt,

Chacun dans ce hameau,

Sans crainte en son foyer paisible,

Dira ce nom terrible :

Diavolo ! Diavolo !

(En ce moment Diavolo passe sur la montagne du fond, précédé et suivi des carabiniers; tous les paysans se retournent en le montrant du doigt.)

LE CHOEUR, achevant l'air.

Diavolo !

Victoire ! victoire ! victoire !

(Montrant Lorenzo et Zerline.)

Combien ils sont heureux !

Victoire ! victoire ! victoire !

Et l'amour et la gloire

Vont combler tous leurs vœux.

FIN DE FRA-DIAVOLO.

GUSTAVE III,

OU

LE BAL MASQUÉ,

OPÉRA HISTORIQUE EN CINQ ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE,

MUSIQUE DE M. AUBER; BALLETS DE M. TAGLIONI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Académie Royale de
Musique, le 27 février 1833.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GUSTAVE III.....	M.	A. NOURRIT...
ANKASTROM.....	M.	LEVASSEUR.
DEHORN, } conjurés.....	M.	DABADIE.
WARTING, }	M.	ALEXIS DUPONT.
UN CHAMBELLAN	M.	TRÉVAUX.
MINISTRE DE LA JUSTICE.....	M.	FERD. PRÉVOST.
MINISTRE DE LA GUERRE.....	M.	WARTEL.
CHRISTIAN.....	M.	MASSOL.
UN DOMESTIQUE d'Ankastrom.....	M.	HENS.
AMÉLIE, comtesse d'ANKASTROM.....	M ^{me}	FALCON.
OSCAR, page du roi.....	M ^{lle}	DORUS.
ARVEDSON, devineresse.....	M ^{me}	DABADIE.
ROSLIN, peintre.		
SERGELL, sculpteur.		
COURTISANS et DÉPUTÉS aux États.		
OFFICIERS de service auprès du roi.		
GARDES du roi, MATELOTS, SOLDATS, PEUPLE.		

L'action se passe à Stockholm, les 45 et 46 mars 1792.

ACTE PREMIER.

Le palais du roi à Stockholm. Un vaste et riche salon d'attente. Aux portes extérieures, des grenadiers suédois se promènent. À droite, une porte qui conduit à l'appartement du roi; du même côté, le corps diplomatique et plusieurs officiers généraux. Au fond, des députés de la bourgeoisie et de l'ordre des paysans, en habit national *. À gauche, les comtes Dehorn et de Warting, plusieurs conjurés; près d'eux, Roslin le peintre, Sergell le statuaire, et un maître de ballets: tous attendent le lever du roi.

SCÈNE I.

LES COMTES DEHORN et DE WARTING, PLUSIEURS CONJURÉS, ROSLIN, SERGELL, UN MAÎTRE DE BALLETS.

CHOEUR.

Repose en paix, honneur de la Suède,

* Costume national inventé par Gustave III lui-même; et que portaient à la cour de Stockholm toutes les personnes présentées, excepté les officiers de service et les ministres étrangers.

Toi, notre père et notre roi!
Qu'un doux sommeil à tes travaux succède!
Ton peuple heureux veille sur toi!

DEHORN, WARTING et LES CONJURÉS, à part.

Toi, dont le joug opprime la Suède,
Tyran, qui prends le nom de roi...
Que la vengeance à la honte succède;

(Montrant leur épée.)

Ce fer parviendra jusqu'à toi!

DEHORN.

[pire,

Nous faire attendre ainsi, nous les grands de l'em-
Confondus sans égards avec tous ses sujets,
Des bourgeois, des soldats, des maîtres de ballets!

WARTING.

Artiste-roi que le vulgaire admire,
Et qui fait, pour régir et charmer ses états,
Des conquêtes, des loix et des vers d'opéras!

CHOEUR.

Repose en paix, honneur de la Suède, etc.

DEHORN, WARTING.

Toi, dont le joug opprime la Suède, etc.

OSCAR, page du roi, sortant de la chambre de Gustave.
Le roi, messieurs!

TOUS, se découvrant avec respect.

C'est le roi! c'est le roi!

.....

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; GUSTAVE, en robe de cham-
bre de velours, garnie de fourrure. Il s'approche
des différens groupes qu'il salue.

GUSTAVE, aux officiers généraux, leur tendant la
main.

Mes soldats, mes amis, mes nobles frères d'armes!
(Aux députés de la bourgeoisie et de l'ordre des paysans.)
Et vous tous, mes enfans!

(Ils lui présentent des pétitions qu'il prend avec empres-
sement.)

Ah! donnez!.. c'est à moi

D'écouter vos chagrins et de tarir vos larmes;

C'est pour cela que je suis roi!

(S'approchant de Roslin à qui il frappe sur l'épaule.)

Salut! et qu'Apollon te soit toujours en aide;

Mon jeune peintre, il faut préparer tes pinceaux.

Se retournant vers Sergell.)

Et toi, grand statuaire, honneur de la Suède,

Je veux te commander des chefs-d'œuvre nou-
(Aux autres artistes.) [veaux*.

Tous vos talens dont l'éclat m'environne

Seront, dans l'avenir, mes titres les plus beaux;

Des palmes, qu'à chacun la gloire ici vous donne,

Détachez un laurier pour former ma couronne!

AIR:

O vous qui consolez mon cœur!

Doux charme de ma vie,

Beaux-arts, par qui j'oublie

Les soins de la grandeur;

Venez! je vous implore!

Que par vous seuls encore

Je rêve le bonheur!

(A part, s'avançant au bord du théâtre.)

Et toi, dont l'image chérie

* Jean-Tobie Sergell, fils d'un paysan suédois, le plus
grand statuaire de la Suède, ami de Canova, qu'il a sur-
passé en certaines parties. Il fut le favori et le protégé de
Gustave III pour qui il composa ses plus beaux ouvrages,
le groupe de Cupidon et Psyché, Diomède enlevant le
Palladium, etc., etc., etc.

Me poursuit de son souvenir,

Amélie!... hélas! Amélie!

L'honneur m'ordonne de te fuir!

Et de mon cœur pour te bannir...

Doux charme de ma vie,

Beaux-arts, par qui j'oublie

Les soins de la grandeur,

Venez! je vous implore;

Vous seuls pouvez encore

Consoler ma douleur!

LE GÉNÉRAL KAULBART, ARMFELT, s'approchant
de lui.

Sire...

GUSTAVE.

Que voulez-vous?

KAULBART.

Le travail de la guerre.

ARMFELT.

Celui de la justice.

OSCAR.

Et le bal de demain.

GUSTAVE.

[affaire.

C'est pour toi, mon beau page, une importante

(A Kaulbart, à Armfelt et à Oscar, prenant les papiers
qu'ils lui présentent.)

Donnez!... donnez!

OSCAR.

Oh! notre souverain

Dicte, comme César, à plus d'un secrétaire!

GUSTAVE, lisant.

« Armer sur-le-champ nos vaisseaux :

» Mettre en état nos arsenaux. »

(A part.)

Oui, la fortune moins jalouse,

Sur les rives de la Néva,

Bientôt vengera Charles-Douze

Et les affronts de Pultawa!

(Lisant un autre papier.)

« Nous octroyons le privilège

» Promis par notre aïeul Vasa; »

(A part.)

Et du peuple que je protège

L'amour seul me protégera.

(A Oscar.)

Des dames je veux voir la liste.

OSCAR, la lui montrant.

Oh! rien que des beautés!

GUSTAVE.

Sur ce point-là j'insiste.

(Lisant.)

La duchesse d'Holberg et celle de Gothland...

La comtesse Ankaström!..

OSCAR, à part et le regardant.

D'honneur, c'est étonnant!

Oui.. depuis quelque temps, j'ai cru le reconnaître,

Ce nom-là fait toujours de l'effet sur mon maître.

(Gustave reste plongé dans la rêverie.)

ENSEMBLE.

GUSTAVE, rêvant.

Elle y viendra... par sa présence

Cette fête s'embellira.

Je dois la voir !... et d'espérance

Je sens mon cœur battre déjà.

CHOEUR de tous ceux qui assistent au lever et qui contemplant le roi.

Voyez ; il médite en silence

De grands et d'utiles projets.

Ne le troublons pas, car il pense

Au bonheur de tous ses sujets.

DEHORN, WARTING, LES CONJURÉS.

Voyez comme il rêve en silence ;

S'il se doutait de nos projets !

Amis, redoublons de prudence

Pour en assurer le succès.

(Sur un geste du roi, tout le monde sort de scène par le fond.)

SCÈNE III.

GUSTAVE, OSCAR, puis ANKASTROM.

GUSTAVE, à Oscar.

Que je sois seul !

(Au moment de se retirer, Oscar aperçoit Ankaström qui entre par la porte à gauche ; il va à lui et lui dit à demi-voix :

OSCAR.

Le roi ne voulait voir personne ;

Mais le comte Ankaström, mais son meilleur ami,

A toujours accès près de lui.

(Il sort en lui montrant le roi qui est près de la table, la tête appuyée dans ses mains.)

ANKASTROM.

Quel air sombre et rêveur !

GUSTAVE, à part.

A toi je m'abandonne,

Amélie ! Amélie !...

(Levant les yeux et apercevant Ankaström qui s'incline devant lui.)

O ciel ! c'est son mari !

ANKASTROM.

Quel désir en son cœur pourrait former Gustave,

Quand l'empire des czars qu'il menace et qu'il bra-

[ve*,

Et quand l'Europe entière admirent sa valeur ?

GUSTAVE. [heur.

C'est beaucoup pour la gloire et rien pour le bon-

DUO.

ANKASTROM.

O Gustave ! ô mon noble maître !

O vous qu'en mon cœur je chéris !

Mon zèle ne peut-il connaître

Et partager tous vos ennuis ?

GUSTAVE.

Une vague mélancolie,

Des tourmens cruels et secrets

Consument lentement ma vie,

Qui me fatigue et que je hais !

* La célèbre bataille de Svensund où Gustave commandait en personne la flotte suédoise, et où il remporta une victoire complète sur l'escadre russe commandée par le prince de Nassau.)

ANKASTROM.

De grace ! achevez...

GUSTAVE.

Ah ! je n'ose.

(A part.)

Craignons de rougir à ses yeux !

ANKASTROM.

Eh bien ! et quoique je m'expose

En vous faisant de tels aveux,

De vos chagrins je sais la cause.

GUSTAVE, avec effroi.

O ciel !

ANKASTROM, froidement.

Je la sais.

GUSTAVE.

Toi ? grand Dieu !

ENSEMBLE.

GUSTAVE, ANKASTROM.

GUSTAVE.

Par sa seule présence

Je tremble humilié ;

Car malgré moi j'offense

L'honneur et l'amitié !

ANKASTROM.

Je romprai le silence ;

Car je suis sans pitié,

Alors que l'on offense

L'honneur et l'amitié !

ANKASTROM, à demi-voix.

Sachez donc qu'ici même, et je vous le confie,

Parmi vos courtisans, vos amis, vos flatteurs,

Il se trame un complot pour vous ôter la vie !...

GUSTAVE, avec joie.

Ah ! ce n'est que cela ?

ANKASTROM.

J'en connais les auteurs ;

Je les ai devinés.

GUSTAVE, de même.

Grace au ciel ! je respire !

ANKASTROM.

Dans l'ombre je veillais et je puis tout vous dire !...

GUSTAVE.

Non, non, tais-toi.

ANKASTROM.

Parler est mon devoir.

GUSTAVE.

Il faudrait les punir ; je ne veux rien savoir !

ENSEMBLE.

GUSTAVE, ANKASTROM.

GUSTAVE, à part.

Qu'un amour qui l'offense

Par moi soit oublié :

Dans ma reconnaissance

Respectons l'amitié.

ANKASTROM.

Ah ! c'est trop de clémence !

Non, jamais de pitié,

Alors que l'on offense

L'honneur et l'amitié !

GUSTAVE.

Ne cherche pas dans ton zèle
A punir d'obscurs complots,
Quand la gloire nous appelle
A de plus nobles travaux.

ENSEMBLE.

GUSTAVE et ANKASTROM.

Oui, le fier Moscovite
Aux combats nous invite!

Marchons et contre lui dirigeons nos soldats.
Si je meurs, que ce soit au milieu des combats :
La victoire me doit un semblable trépas!

ANKASTROM.

Oui, le fier Moscovite
Aux combats nous invite;

Marchons et contre lui dirigez vos soldats.
Il est beau de mourir au milieu des combats ;
Et la gloire vous doit un semblable trépas !
Mais ces conspirateurs dont le bras vous menace,
Comment, sans les punir, déjouer leurs projets ?

GUSTAVE.

Qu'ils sachent que je les connais,
Cela seul suffira.

ANKASTROM.

C'est doubler leur audace.

GUSTAVE.

Je sais que leurs poignards sont levés sur mon sein ;
Mais redouter toujours le fer d'un assassin,
C'est mourir mille fois ! et, bravant leur atteinte,
J'aime mieux m'y livrer sans défense et sans

[rainte ;

Peut-être ils n'oseront !.. La main tremble, crois-

[moi,

Quand on veut immoler et son père et son roi !

(Oscar rentre par la porte du fond.)

OSCAR, à Gustave.

Le grand surintendant qui dirige la fête
A votre majesté veut parler sur-le-champ.

GUSTAVE, à part, souriant.

Mon *Gustave Wasa** qu'aujourd'hui l'on répète !

* Gustave était lui-même un écrivain dramatique élégant et spirituel. Il eût été probablement un des premiers acteurs de la Suède et incontestablement son meilleur directeur de théâtre. Il créa et protégea l'opéra suédois. Les décorations égalaient, si elles ne surpassaient pas ce qu'il y avait de plus beau dans ce genre en Europe. Elles étaient dessinées sous son inspection immédiate : car il était en état de donner des leçons aux premiers maîtres. Le goût et la magnificence régnaient dans les costumes.

Si un étranger avait vu le roi entouré de ses chanteurs, de ses danseurs et de ses costumiers, il l'aurait cru tellement absorbé par son goût pour le théâtre qu'il ne lui restait pas le temps de s'occuper d'affaires plus importantes. Mais après avoir écouté une répétition et avoir donné d'utiles leçons aux acteurs, Gustave donnait audience tantôt à un archevêque à qui il donnait son avis sur une nouvelle version de la Bible; tantôt à un ingénieur qui venait le consulter sur les travaux de Carlscroen, de Sweabourg, ou de Trulhatta; tantôt à des manufacturiers de toute espèce, etc., etc.

Cours du Nord, tom. II, page 240.)

OSCAR.

Le maître des ballets l'accompagne et prétend
Qu'on ne peut rien en votre absence.

GUSTAVE.

Je ne puis cependant sortir en ce moment ;
Alors qu'il viennent tous, et le chant et la danse !
(Mouvement de surprise d'Ankastrom.)

La salle d'opéra que ma main fit bâtir
Attient à ce palais : ainsi tout se compense ;
Ainsi près des ennuis j'ai placé le plaisir.

(Oscar, qui était sorti, rentre avec le maître des ballets ; tous les acteurs et danseurs habillés en paysans dalécariens entrent aussi ; le grand surintendant, le maréchal du palais et un chambellan se placent derrière le roi.)

(Au maître des ballets.)

Voici tous nos acteurs. Devant nous qu'on com-
[mence !

(A Ankastrom, lui faisant signe de s'asseoir à droite à côté de lui.)

Toi, tu peux critiquer sans façons, sans égards,
Car il n'est plus de rois où règnent les beaux-arts !

(Se tournant vers les seigneurs de la cour qui sont derrière lui.)

Nous sommes dans les champs de la Dalécarlie,
Où Gustave Wasa, dont les jours sont proscrits,
Vient chercher un asile*.

ANKASTROM.

Et sauver son pays...

Comme vous, sire...

GUSTAVE, l'interrompant, et s'adressant au maître des ballets.

Allons, commençons, je vous prie.

(Le maître des ballets prend les ordres du roi et la répétition commence au milieu du salon. Paraît d'abord un acteur représentant Wasa ; il est en costume de paysan dalécarien ; poursuivi et accablé de fatigue, il peut à peine se soutenir. Des valets de pied ont apporté de la salle d'opéra un banc de gazon. Wasa s'y assied et s'endort ; une musique harmonieuse se fait entendre, des songes heureux viennent entourer Wasa et lui montrent le Génie de la Suède qui lui apparaît et lui promet la victoire. Le roi se lève et fait au maître des ballets des observations sur la manière dont les groupes sont formés ; il demande d'autres poses, d'autres pas que l'on exécute. Les songes disparaissent, et les jeunes danseuses qui les représentaient viennent recevoir les compliments du roi et des seigneurs qui l'entourent. — Deuxième entrée : une musique joyeuse annonçant une noce dalécarienne ; à ce bruit, Wasa se réveille ; les paysans et paysannes lui offrent l'hospitalité et le font asseoir à leur table ; il accepte ; l'on danse. Pendant ce temps le roi a expliqué aux seigneurs qui l'entourent les différentes scènes du ballet. — Troisième entrée. Les ouvriers qui travaillent aux mines arrivent, et l'un d'eux reconnaît Wasa ; il le montre à ses compagnons, qui tombent à ses pieds et jurent de le prendre pour chef, de le défendre, et de le suivre. — Ankastrom et les seigneurs de la cour applaudissent. — En ce moment paraît au milieu du salon le ministre de la justice tenant à la main plusieurs ordres à signer. A sa vue, le roi se lève, interrompt la répétition et fait signe au maître des ballets et aux acteurs de se retirer.)

* Gustave III a composé un opéra de *Gustave Wasa*, qui fut représenté à Stockholm avec un grand succès, et que l'on peut voir dans le recueil de ses *Œuvres* imprimées à Paris, chez Schœll, en 1805.

GUSTAVE, se levant.

(Au maître des ballets et aux artistes.)

Des ordres à signer. C'est bien, que l'on nous laisse!

(Tous sortent par les portes du fond. Gustave lit deux ou trois ordres qu'il signe, puis s'arrête en en lisant un quatrième.)

Mais que vois-je? un arrêt d'exil?

Contre une femme encor!.. Quel crime, quel péril
Dicta cet ordre?

ARMFELT.

C'est une devineresse,

Une femme du peuple; Arvedson est son nom.

OSCAR, vivement.

Arvedson, dites-vous? la célèbre sibylle

Qui voit venir chez elle et la cour et la ville!

ARMFELT.

Sur le port de Stockholm je sais que sa maison

Est le rendez-vous et l'asile

De gens suspects et turbulens.

Je bannis Arvedson!

OSCAR.

Et moi, je la défends!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Aux cieux elle sait lire;

Et dans sa docte main

Les cartes vont prédire

L'avenir incertain.

Fillette qui désire,

Duchesse qui soupire

Pour ce qu'elle n'a pas,

Disent tout bas, tout bas :

Allons, allons chez la devineresse;

Et par son adresse,

Pour nous l'avenir

Va se découvrir!

Elle est de concert

Avec Lucifer!

LE CHOEUR, en riant.

D'honneur, c'est charmant!

Quel rare talent!

Elle est de concert

Avec Lucifer!

OSCAR.

DEUXIÈME COUPLET.

Chez elle on trouve encore

Des philtres inconnus

Qui font que l'on s'adore

Ou qu'on ne s'aime plus.

Amans qu'on désespère,

Maris qu'on n'aime guère,

Si vous doutez encor,

Pour savoir votre sort...

Allez, allez chez la devineresse;

Et par son adresse,

Pour vous l'avenir

Va se découvrir!

Elle est de concert

Avec Lucifer!

LE CHOEUR.

D'honneur, c'est charmant!

Quel rare talent!

Elle est de concert

Avec Lucifer!

ARMFELT.

Il faut la condamner!

OSCAR.

Il faut lui faire grace!

GUSTAVE.

L'alternative m'embarrasse;

Et, pour juger plus sainement,

J'imagine un moyen dicté par la sagesse.

TOUS.

Et lequel?

GUSTAVE.

Aujourd'hui, sous un déguisement,

Rendons nous tous chez la devineresse*.

ANKASTROM.

Y pensez-vous?

GUSTAVE.

Eh! oui vraiment!

Moi je pense, c'est mon système,

Qu'un roi doit tout voir par lui-même.

OSCAR.

La bonne idée! ah! ce sera charmant!

GUSTAVE.

N'est-il pas vrai? le plaisir nous attend.

TOUS.

Sous les grelots de la folie

Qu'aujourd'hui chacun se rallie!

Quittons les grandeurs et la cour,

Et soyons heureux pour un jour!

Un seul jour!

DEHORN, bas à Waring.

Ah! si cette aventure aujourd'hui faisait naître

L'occasion propice!

WARTING, de même.

Il ne faut qu'un moment.

ANKASTROM, bas à Gustave.

Quel projet imprudent!

GUSTAVE.

Je le trouve divin!

ANKASTROM.

On peut vous reconnaître!

DEHORN et WARTING, riant.

Ankastrom est toujours tremblant.

ANKASTROM, haut, les regardant.

Oui, dès qu'il s'agit de mon maître.

(A part.)

Mais sur eux tous je veille, et de nombreux soldats,

(Montrant le roi.)

Par mes soins disposés, de loin suivront ses pas.

* Voir dans l'ouvrage intitulé *les Cours du Nord* par John Brown, et traduit par M. Cohen, les visites de Gustave III à mademoiselle Arvedson, la célèbre tireuse de cartes. Tom. III, page 157 et suivantes.

GUSTAVE, aux courtisans.

Pour ne pas être vus en traversant la ville,
Séparément chez la sibylle
Nous nous rendrons.

(A Oscar.)

Pour moi dispose ce qu'il faut,
Un habit de soldat ou bien de matelot.

OSCAR.

En serai-je?

GUSTAVE.

(Aux courtisans.)

Oui vraiment. Ainsi, quoi qu'il arrive,
A deux heures le rendez-vous
Chez Arvedson; et qui m'aime me suive!

OSCAR, montrant les courtisans qui s'inclinent tous
devant le roi.

Oh! sire, ils vous suivront tous!

ENSEMBLE,

GUSTAVE et LES COURTISANS.

Sous les grelots de la folie
Qu'aujourd'hui chacun se rallie!
Quittons les grandeurs et la cour,
Et soyons heureux pour un jour!

ANKASTROM.

Sous les grelots de la folie
Peut se cacher la perfidie;
Au prix des miens sauvons ses jours,
Et sur mon roi veillons toujours.

ACTE SECOND.

La maison de la devineresse. Sur le second plan à gauche, une large cheminée dans laquelle on a construit un poêle : le feu est allumé; une chaudière bout sur un trépied. Du même côté, et sur le premier plan, un cabinet. Sur le second plan, à droite, une petite porte secrète au haut d'un escalier. Au fond, une porte et une croisée à travers laquelle on aperçoit une partie du port et de la rade de Stockholm.

SCÈNE I.

ARVEDSON, CHRISTIAN, GENS DU PEUPLE.

(La devineresse est devant sa table; près d'elle et debout, un garçon et une jeune fille lui demandent la bonne aventure : dans le fond, des gens du port, des matelots et des femmes du peuple attendent leur tour.)

LE CHOEUR, regardant Arvedson avec crainte et respect.

Gardons-nous bien de la troubler,
C'est Belzébuth qui va parler.

ARVEDSON, jetant quelques plantes dans la chaudière.

O Belzébuth! ô roi des noirs abîmes!

Sois aujourd'hui mon guide et mon soutien;

A ton aspect les cœurs pusillanimes

Tremblent d'effroi; mais moi, je ne crains rien!

O mon maître! maître suprême

Dont j'invoque les lois,

De l'enfer viens toi-même,

Et réponds à ma voix!

(Gustave, habillé en matelot, entre seul par la porte du fond, et se mêle à droite parmi les gens du peuple.)

GUSTAVE.

Au rendez-vous j'arrive, et le premier, je crois.

(Il aperçoit la devineresse et veut la regarder de plus près.

Les femmes du peuple le repoussent rudement, et le roi s'éloigne d'elles en souriant.)

ARVEDSON, continuant son évocation.

Prince des nuits, préside à ces mystères;

Je crois en toi, je crois en ton pouvoir;

Pourquoi, souvent rebelle à mes prières,

As-tu trompé mes vœux et mon espoir?

O mon maître, maître suprême

Dont j'invoque les lois,

De l'enfer viens toi-même,
Et réponds à ma voix!

Je l'entends; c'est lui-même,
Il répond à ma voix.

(Elle se frotte les mains et le front avec le philtre qu'elle vient de composer.)

LE CHOEUR, l'entourant.

Vive la devineresse,
Dont le pouvoir redouté
Nous dispense la richesse,
Le plaisir et la santé!

ARVEDSON.

Silence! je l'ai dit.

Tous, à voix basse, et la pressant davantage en tendant leur main.

A mon tour maintenant.

Voilà mon argent!

Voilà, voilà mon argent.

CHRISTIAN, matelot, fendant brusquement la foule.

Place, vous dis-je! à mon tour! c'est à moi!

Christian, matelot du roi!

Je veux savoir mon sort et mes chances futures!

Au service du roi j'ai bravé le trépas,

Et depuis dix-huit ans que pour lui je me bats,

Je n'ai rien reçu!

ARVEDSON.

Rien?

CHRISTIAN.

Que trois larges blessures!

Aurai-je mieux un jour?

ARVEDSON.

Donnez-moi votre ma

CHRISTIAN, présentant sa main.

Je paierai bien ; tâchez que ce soit bon.

GUSTAVE, à part.

Brave homme.

ARVEDSON, examinant la main de Christian.

Vous recevrez un jour, de notre souverain, Un beau grade, et, de plus, une assez forte somme.

GUSTAVE, tirant de sa poche un rouleau d'or sur lequel il écrit quelques mots au crayon.

Je veux qu'elle ait dit vrai.

Il glisse le rouleau dans la poche de la veste de Christian, et se remet tranquillement à fumer sa pipe.)

CHRISTIAN, à Arvedson.

Sorcière ! grand merci.

A part.) [vèle !
Pour moi, pour mes enfans, quelle heureuse nouvelle !
Arvedson.)
Combien ?

ARVEDSON.

Deux rixdalers.

CHRISTIAN.

C'est cher.

(Fouillant dans sa poche.)

Car l'escarcelle

n'est pas trop bien garnie.

(Retirant le rouleau qu'il regarde avec étonnement.)

O ciel ! que vois-je ici ?

(Lisant.)

Le roi Gustave, à son vieux camarade, Christian, l'officier. » A moi de l'or !... un grade !
Un miracle ! ô bonheur ! la sorcière a raison ;
Je vanterai partout ses talens et son nom !

ENSEMBLE.

ARVEDSON, CHRISTIAN, TOUT LE CHOEUR,
GUSTAVE.

ARVEDSON, avec enthousiasme.

Du maître à qui je m'adresse
Mon cœur n'a jamais douté ;
Par moi qui suis sa prêtresse
Son pouvoir est respecté.

CHRISTIAN et TOUT LE CHOEUR.

Vive la devineresse,
Dont le pouvoir redouté
Nous accorde la richesse,
Le plaisir et la santé !

(entourant.)

Pour qu'on m'en donne autant,
Voilà, voilà mon argent !

GUSTAVE.

Oui, oui... la devineresse
Sur moi n'avait pas compté ;
De son art, de son adresse,
Elle doute en vérité.
Ce miracle étonnant
A doublé son talent.

Dans ce moment on frappe en dehors de la petite porte à droite : tout le monde s'arrête et écoute.)

GUSTAVE.

On a frappé !

ARVEDSON, à part, montrant la petite porte.
Souvent, par ce secret passage,

Se rend chez moi plus d'un grand personnage,
Qui veut, à tous les yeux, garder le décorum.

(Elle va ouvrir ; entre un domestique sans livrée.)

GUSTAVE, le regardant.

Que vois-je ? Un valet d'Ankaström,
Sans livrée, en ces lieux !

LE VALET, s'adressant à Arvedson.

Madame, ma maîtresse

Vers vous m'envoie.

GUSTAVE, à part.

O ciel ! c'est la comtesse !

LE VALET.

En dehors elle attend.

ARVEDSON.

Eh bien ?

LE VALET.

Elle voudrait

Vous consulter seule en secret.

GUSTAVE, faisant un geste de joie.

Dieux !

ARVEDSON.

Elle peut venir sans crainte et sans scrupule.
J'aurai soin d'éloigner tous les yeux indiscrets.

(Le valet sort.)

GUSTAVE, à part.

Exaltée, et pourtant faible, tendre et crédule,

C'est elle !... je la reconnais !

Mais quels sont ses desirs et surtout ses projets ?

ARVEDSON, qui pendant cet aparté s'est approchée
des gens du peuple.

Pour vous répondre à tous, il faut qu'avec adresse
Mon démon familier par moi soit consulté.

Vous reviendrez plus tard ! je le veux ! qu'on me
[laisse !

LE CHOEUR.

Vive la devineresse,
Dont le pouvoir redouté
Nous dispense la richesse,
Le plaisir et la santé !

(Ils sortent tous par la porte du fond ; Gustave a l'air de les suivre, passe derrière Arvedson et se cache dans le cabinet à gauche, où il est caché par le rideau que forme la voile du navire. Arvedson a reconduit tous les gens du peuple jusqu'à la porte du fond, qu'elle ferme sur eux à double tour, puis va ouvrir la porte à droite ; paraît Amélie qui entre en tremblant et regarde avec crainte autour d'elle.)

SCÈNE II.

ARVEDSON, AMÉLIE, GUSTAVE, caché.

ARVEDSON.

Rassurez-vous : vers moi qui vous amène ?

AMÉLIE, timidement.

Puisque votre science est, dit-on, souveraine...

Ce qui m'amène ici, vous devez le savoir ?

ARVEDSON.

Laissez-moi de mon art consulter le pouvoir.

TRIO.

ARVEDSON, à part, réfléchissant.
C'est sans doute une grande dame ;
Oui, quelque dame de la cour ;
Et le trouble agite son ame.

(Haut.)

Il s'agit de chagrin d'amour !

AMÉLIE.

O ciel ! vous savez mon secret !

ARVEDSON.

J'en étais sûre.

GUSTAVE, à part.

Elle aimerait !

ARVEDSON.

C'est bien, achevons !

GUSTAVE, à part.

Écoutons !

AMÉLIE.

J'ai vu briller, au rang suprême,

Un amant qui m'a su charmer.

Je lutte en vain ! hélas ! je l'aime,

Et je voudrais ne plus l'aimer !

ARVEDSON.

Quoi ! vous aimez !

AMÉLIE.

Sans le vouloir ;

Et comment, fidèle au devoir,

De mon souvenir

Le bannir ?

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ARVEDSON, GUSTAVE.

AMÉLIE.

Mon ame émue

Résiste en vain ;

Flamme inconnue

Brûle mon sein ;

Hélas ! madame,

Comment guérir

Si douce flamme

Qui fait mourir ?

ARVEDSON.

Son ame émue

Résiste en vain ;

Feu qui la tue

Brûle son sein ;

Cessez, madame,

De tant gémir ;

De cette flamme

On peut guérir.

GUSTAVE, à part.

Voix que j'adore,

Rêve enchanteur !

Je doute encore

De mon bonheur !

Ami fidèle,

Je devrais fuir ;

Mais fuir loin d'elle

Serait mourir.

ARVEDSON.

Je sais un magique breuvage .
D'un infailible effet !

AMÉLIE.

Au prix de tout mon or...

(Lui donnant une bourse.)

Tenez, et cent fois plus encor !

ARVEDSON.

Mais pour le composer il vous faut du courage !

AMÉLIE.

Du courage... j'en aurai !

ARVEDSON.

Hors des murs de la ville il est un lieu terrible,
Sauvage, épouvantable, et du peuple abhorré ;
De la loi qui punit la rigueur inflexible

Au châtement l'a consacré !

Et là, des condamnés, quand siffle la tourmente,

Se heurte dans les airs la dépouille flottante !

C'est là qu'il faut aller... ce soir, seule, à minuit

AMÉLIE.

Je n'oserai jamais.

ARVEDSON.

Déjà ton front pâlit !

AMÉLIE, avec exaltation et s'armant de courage.

J'irai, j'irai ! Que dois-je faire ?

ARVEDSON.

De ta main il faut arracher

Une plante magique, une verte bruyère

Qui ne croit que sur ce rocher.

AMÉLIE.

O ciel !

ARVEDSON.

Eh quoi ! ton cœur frissonne !

AMÉLIE.

Oui ; mais pour l'oublier, le devoir me l'ordonne

J'irai, je le promets.

GUSTAVE, à part.

Et moi,

Je t'y suivrai, j'y veillerai sur toi.

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ARVEDSON, GUSTAVE.

AMÉLIE.

Mon ame émue

Résiste en vain ;

Flamme inconnue

Brûle mon sein.

Oui, de mon ame

Il faut bannir

Coupable flamme

Qui fait mourir.

A mon devoir fidèle,

Je brave le danger ;

Oui, c'est Dieu qui m'appelle ;

Il doit me protéger.

ARVEDSON.

Son ame émue

Résiste en vain ;

Feu qui la tue

Brûle son sein.

Cessez, madame,
De tant gémir ;
De cette flamme
On peut guérir.

A mes avis fidèle,
Bravez un tel danger :
Celui qui vous appelle
Saura vous protéger.

GUSTAVE, à part.

Voix que j'adore,
Rêve enchanteur !
Je doute encore
De mon bonheur.
Ami fidèle,
Je devrais fuir ;
Mais fuir loin d'elle
Serait mourir.

Du moins je veux loin d'elle
Écarter le danger,
Et son amant fidèle
Saura la protéger.

(A la fin de ce trio l'on entend plusieurs voix crier en dehors à la porte du fond :)

Fille d'enfer dont les jours sont maudits !
Sorcière, ouvre-nous ton logis !

ARVEDSON, reconduisant Amélie jusqu'à la porte à droite.

Partez ! Partez !

AMÉLIE.

Adieu ! toi, songe à ta promesse !

Elle sort ; Arvedson referme la porte à droite, puis va ouvrir celle du fond. Gustave est rentré dans le cabinet à gauche, et, lorsque Warting et les courtisans ont descendu le théâtre, il sort et se mêle à la foule sans être aperçu.)

SCÈNE III.

ARVEDSON, GUSTAVE, DEHORN, WARTING, OSCAR, COURTISANS, déguisés en gens du peuple.

LE CHOEUR, à Arvedson.

De Belzébuth digne prêtresse,
En son temple nous venons tous
Interroger sa prophétesse ;
Au nom de l'enfer, réponds-nous !

OSCAR.

Mais le roi, dans ces lieux, tarde bien à paraître.
L'apercevant.) (Souriant.)

C'est lui, c'est notre auguste maître,
Sous cet habit de matelot !...

GUSTAVE, à demi-voix et lui faisant signe de se taire.
Tais-toi ! pas un mot !

(S'adressant à Arvedson.)

PREMIER COUPLÉ.

Vieille sibylle !
Qu'on dit habile,

Par Belzébuth, apprends-moi mon destin !
Quel qu'il puisse être,
Fais-le connaître ;
Nous en rirons le verre en main.
Près de l'objet de ma tendresse,
Dis-moi si l'amour
M'attend au retour.
Mais l'Océan ou ma maîtresse

Devraient-ils tous deux
Trahir mes vœux,
Du ciel, des mers
Et des enfers
Je braverais
Les décrets !
Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir !

LE CHOEUR.

Par Belzébuth, réponds sans hésiter !
Oui, rien de toi ne peut m'épouvanter !

Du ciel, des mers
Et des enfers
Je braverais
Les décrets !
Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir !

GUSTAVE.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Quand la tempête
Sur notre tête
Gronde, mugit et soulève les flots,
Notre équipage
Brave l'orage,

Et nous chantons en joyeux matelots :

Loin du beau ciel de la patrie
S'il faut demeurer
Ou bien expirer,
Ou s'il faut dire à son amie :
Adieu mes amours
Pour toujours ;
Du ciel, des mers
Et des enfers
Nous braverons tous
Le courroux !
Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir !

CHOEUR.

Par Belzébuth, réponds sans hésiter !
Oui, rien de toi ne peut m'épouvanter !
Du ciel, des mers

Et des enfers
 Nous braverons tous
 Le courroux !
 Allons,
 Réponds,
 Nous entendrons
 Notre avenir
 Sans frémir !

ARVEDSON.

Oh ! qui que vous soyez ! vous tous dont l'arrogance
 Vient jusqu'en ce logis insulter ma puissance,
 Du sort que votre voix me force à révéler
 Peut-être les arrêts vont vous faire trembler !

GUSTAVE, aux courtisans.

Eh bien ! mes chers amis, vous gardez le silence !

WARTING.

Qui voudra le premier tenter l'épreuve ?

OSCAR, vivement.

Moi !

TOUS.

C'est moi ! c'est moi ! c'est moi !

GUSTAVE.

J'en réclame l'honneur !

OSCAR, à part.

C'est juste ; il est le roi.

ARVEDSON, prenant la main de Gustave et en examinant les lignes.

Si le sort ne m'a trompé,

Cette main est vaillante et sait porter l'épée.

OSCAR, vivement.

Elle a dit vrai !

GUSTAVE, à part.

(A Arvedson.)

Silence ! achève !

ARVEDSON, regardant encore la main du roi et détournant les yeux en poussant un soupir.

Hélas !

Retire-toi... ne m'interroge pas.

GUSTAVE, avec fermeté.

Je persiste pourtant ; je le veux !

(Se reprenant avec douceur.)

Je t'en prie.

TOUS.

Parlez, parlez.

ARVEDSON.

Eh bien ! avant peu tu mourras !

GUSTAVE, avec enthousiasme.

Si c'est au champ d'honneur, ah ! je t'en remercie !

ARVEDSON.

Guerrier ! un tel bonheur ne t'est pas destiné ;

Et tu mourras... assassiné !

TOUS, avec effroi.

Grands dieux !

GUSTAVE, riant.

Ah ! la bonne folie !

DEHORN et WARTING, troublés.

Quelle horreur !

ARVEDSON, les regardant tous deux d'un air menaçant.

Pourquoi donc, vous que je vois ici,

A ce mot seul tremblez-vous plus que lui ?

ENSEMBLE.

OSCAR, COURTISANS, DEHORN, WARTING, CONJURÉS, ARVEDSON, GUSTAVE.

OSCAR et QUELQUES COURTISANS.

O funeste pensée
 Dont mon ame est glacée !
 Je tremble malgré moi
 De surprise et d'effroi.

DEHORN, WARTING, et LES AUTRES CONJURÉS, regardant Arvedson.

Malheur à l'insensée
 Qui lit dans ma pensée !
 Je frémis malgré moi
 De surprise et d'effroi.

ARVEDSON.

Sa vie est menacée,
 Et son ame insensée
 A mon art, je le voi,
 Ne peut ajouter foi.

GUSTAVE, riant.

Quelle plaisanterie !
 Ah ! la bonne folie !
 Ah ! je ris malgré moi
 Du trouble où je les voi.

GUSTAVE, à Arvedson.

Achève alors ta prophétie !

Sais-tu quel est celui qui doit m'ôter la vie ?

ARVEDSON, lentement.

C'est celui même... à qui le premier aujourd'hui
 Tu donneras la main.

GUSTAVE, gaîment.

Vraiment ? nouveau miracle !

(Il fait le tour du cercle et présente en riant sa main à tous les courtisans, qui reculent et refusent de la toucher.)

Eh bien ! messieurs, messieurs, lequel de vous ici
 Voudra faire mentir l'oracle ?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ANKASTROM, paraissant à la porte du fond.

GUSTAVE, courant à lui vivement, et, sans y penser lui prenant amicalement la main.

Ah ! te voilà... viens donc ! toi seul es en retard.

TOUS, avec un mouvement de surprise, voyant la main du roi dans celle d'Ankastrom.

Ankastrom !

DEHORN, riant.

Je respire !

WARTING, de même.

Et rends grace au hasard

EMSEMBLE.

OSCAR, DEHORN, WARTING, LES CONJURÉS, GUSTAVE, ARVEDSON.

OSCAR, riant.

Malgré son art et sa science,
 La sibylle était dans l'erreur.

Ah! je renais à l'espérance,
Le calme rentre dans mon cœur.

DEHORN, WARTING, LES CONJURÉS, riant.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur,
Et de nos projets de vengeance
Rien ne doit ralentir l'ardeur.

GUSTAVE, riant.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur;
Et je ris encor, quand j'y pense,
De leur crainte et de leur terreur.

ARVEDSON.

Oui, vous méprisez ma puissance,
Vous traitez mon art d'imposteur;
Mais le destin, dans sa vengeance,
Vous punira de votre erreur.

GUSTAVE, serrant de nouveau la main d'Ankastrom.

Oui, cette main que je presse en la mienne
Est celle d'un ami!

ANKASTROM, s'inclinant.

Quoi! sire?

ARVEDSON, étonnée.

C'est le roi!

GUSTAVE, souriant.

Ton art, grande magicienne,
Ne te l'avait pas dit: et même, je le voi,
Tu n'avais pas non plus prévu que de la ville
On voulait te bannir?

ARVEDSON.

Moi, sire?

GUSTAVE.

Sois tranquille!

Je te permets de rester en ces lieux.

De plus...

(Lui donnant une bourse.)

Prends cet or... je le veux!

ARVEDSON.

Gustave!... ô mon généreux maître!

Pour reconnaître ici tes bienfaits, je ne puis
Que répéter encor mes sinistres avis...

(A demi-voix, regardant Ankastrom.)

L'un d'eux te trahira!

WARTING et DEHORN.

Grand Dieu!

ARVEDSON, les regardant aussi.

Plus d'un, peut-être!

GUSTAVE, avec colère.

Quoi! toujours des soupçons!... tais-toi!

(Avec bonté.)

Gustave ne veut pas en instruire le roi!

ENSEMBLE.

DEHORN, WARTING, etc.; OSCAR, etc.;

ARVEDSON, ANKASTROM, GUSTAVE.

DEHORN, WARTING, etc.

Je tremble que la défiance
Ne se glisse enfin dans son cœur.
Si nous retardons la vengeance,
Il échappe à notre fureur.

OSCAR, etc.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur.
Ah! je renais à l'espérance,
Le calme rentre dans mon cœur.

ARVEDSON.

Oui, vous méprisez ma science,
Vous traitez mon art d'imposteur;
Mais le destin, dans sa vengeance,
Vous punira de votre erreur.

ANKASTROM, montrant Arvedson.

En ses discours j'ai confiance,
La crainte se glisse en mon cœur.

(Regardant Dehorn et Warting.)

Des traitres craignons la vengeance
Et sachons tromper leur fureur.

GUSTAVE.

Oui, bannissons la défiance
Qui viendrait troubler mon bonheur,
Et ne pensons qu'à l'espérance
Qui doit régner seule en mon cœur.

ANKASTROM, à quelques seigneurs qui l'entourent.
Venez, messieurs; du roi protégeons la sortie.

(Ils sortent par la porte du fond.)

WARTING, voyant sortir Ankastrom et ses amis.
Eh bien! sans plus tarder, saisissons ce moment!
(Montrant Gustave.)

Déguisé, sans défense, il nous livre sa vie...

(A Dehorn.)

Viens, frappons!... c'est l'instant!

(Tous les deux, la main cachée dans la poitrine comme pour y prendre leur poignard, s'approchent de Gustave; les autres conjurés les suivent. Gustave, Arvedson et Oscar sont seuls à gauche du spectateur; Oscar aide Gustave à mettre un large manteau qu'il vient de lui présenter. Warting et Dehorn qui s'avancent derrière le roi vont le frapper. Dans ce moment on entend en dehors, dans la rue, les cris du peuple.)

LE CHOEUR.

Vive à jamais Gustave!

Vive notre bon roi!

Vive, vive le roi!

(Christian, le matelot, ouvre la porte du fond, et, suivi d'un flot de peuple, hommes et femmes, se précipite dans la chambre. Tous les conjurés étonnés reculent de quelques pas.)

CHRISTIAN, apercevant Gustave.

Camarades, c'est lui! c'est bien lui! je le voi!
Il est l'appui du peuple, il est l'ami du brave:
Ses sujets, ses soldats diront tous comme moi:

Vive à jamais Gustave!

Vive notre bon roi!

Vive, vive le roi!

(Ils entourent Gustave, s'inclinent devant lui; d'autres baissent ses mains et ses habits.)

GUSTAVE, à Arvedson et à Ankastrom, qui vient de rentrer suivi de ses amis. [donne!
Vous voulez qu'aux soupçons mon ame s'aban-

Voilà les seuls remparts qui défendent un roi !
 (Prenant la main de Christian et des autres matelots.)
 Et de mon peuple heureux quand l'amour m'en-
 [vironne,
 Les poignards ne sauraient arriver jusqu'à moi.

ENSEMBLE.

WARTING, DEHORN, LES CONJURÉS.

Grand Dieu ! leur funeste présence
 A trompé nos justes fureurs !

Mais suivons ses pas en silence :
 Qu'il tombe sous nos bras vengeurs !

LE CHOEUR.

Vive à jamais Gustave !
 Vive notre bon roi !
 Vive, vive le roi !

(Les matelots et les gens du peuple entourent Gustave ;
 Dehorn, Warting et les autres conjurés sortent lente-
 ment et d'un air sombre au milieu des transports de joie,
 des chapeaux et bonnets jetés en l'air, etc.)

ACTE TROISIÈME.

Un site affreux et sauvage aux environs de Stockholm. A gauche, on aperçoit deux piliers réunis au sommet par d'épaisses barres de fer : c'est là qu'on suspend les suppliciés. A l'entour sont des rochers, des arbres verts très élevés, qui donnent à ce paysage une apparence lugubre ; plusieurs parties en sont éclairées par la lune.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau ce lieu est désert ; on voit tomber la neige, on entend le sifflement du vent. Minuit sonne dans le lointain ; c'est l'horloge du dernier faubourg de Stockholm. — Paraît sur la montagne une femme enveloppée d'une pelisse ; elle avance en tremblant, s'arrête à chaque pas et paraît près de se trouver mal : c'est Amélie. Elle aperçoit les deux piliers, elle tressaille d'effroi et tombe presque inanimée sur un banc de rochers qui est à droite.)

AMÉLIE, seule.

RÉCITATIF.

Mon Dieu ! secourez-moi ! la force m'abandonne !
 (Essayant de se lever.)
 Dans cet affreux séjour du crime et du trépas,
 Tout me glace d'effroi... jusqu'au bruit de mes pas.
 Je suis seule... avançons !... Quelle horreur m'en-
 (Regardant les piliers.) [vironne !
 Oui, si je me souviens de son ordre formel,
 Là... parmi ces rochers... près de ce temple antique,
 Il faut chercher ces fleurs dont le pouvoir magique
 Doit bannir de mon cœur un amour criminel.

(Elle va pour les cueillir, s'arrête et laisse tomber sa tête sur son sein.)

CANTABLE.

Et lorsque d'une main tremblante
 J'aurai cueilli ce talisman,
 Pour que la sibylle savante
 En compose un philtre puissant,
 De l'amour dont je suis esclave,
 Tous souvenirs seront perdus !
 Plus d'espoir ! plus d'amour !... Gustave,
 Hélas ! je ne t'aimerai plus !

O peine secrète !
 Mon ame inquiète,
 Malgré moi regrette
 Ce que je vais fuir ;
 Et mon cœur rebelle
 Ici me rappelle

L'image cruelle
 Que je dois bannir !

Oui, cette haine que j'implore
 Est pour moi plus cruelle encore

Que les tourmens
 Que je ressens !

O peine secrète !
 Mon ame inquiète
 Malgré moi regrette
 Ce que je vais fuir ;
 Et mon cœur rebelle,
 Hélas ! me rappelle
 L'image cruelle
 Que je veux bannir !

Eh quoi ! ma main balance
 Quand la voix de l'honneur
 Retentit à mon cœur !
 Dieu, qui vois ma souffrance,
 Ne m'abandonne pas,
 Et viens guider mes pas !
 Viens !... viens ! et guide mes pas !

(Elle passe sous les piliers et va s'approcher des rochers lorsque paraît Gustave ; elle pousse un cri d'effroi et veut s'enfuir ; Gustave la retient par la main.)

SCÈNE II.

AMÉLIE, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Calmez votre frayeur ! c'est moi, c'est votre roi
 Qui vient veiller sur vous...

AMÉLIE, retirant sa main et s'éloignant.

Ah ! sire, laissez-moi !

DUO.

GUSTAVE.

Ainsi donc à l'enfer lui-même
 Vous demandez de me haïr ;

Moi qui gémis , moi qui vous aime ,
Moi qui jure de vous chérir !

AMÉLIE.

Je me suis trahie ! Ah ! Gustave !...

(S'arrétant et cachant sa tête dans ses mains.)

Comment supporter son aspect ?

GUSTAVE.

Ne craignez rien ; votre humble esclave

Vous entoure de son respect !

(S'approchant d'elle et avec tendresse.)

Mais si l'amour règne en votre ame...

AMÉLIE , joignant les mains.

Grace et pitié ! je suis la femme

De votre ami !

GUSTAVE , avec remords et détournant la tête.

Tais-toi ! tais-toi !

AMÉLIE , de même.

Je suis la compagne chérie

De celui qui pour son roi

Donnerait son sang et sa vie !

GUSTAVE , de même.

Va-t'en ! va-t'en ! laisse-moi !

Et , puisque tu veux que j'expire ,

Emporte ma vie avec toi !

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

O tourment ! ô délire !

Le remords me déchire ;

Pour moi point de pardon !

Sans toi je ne peux vivre ;

Et l'amour qui m'enivre

Égare ma raison.

AMÉLIE.

O tourment ! ô délire !

A peine je respire !

Pour moi grace et pardon !

Je n'y pourrai survivre ;

Cet amour qui l'enivre

Égare ma raison.

GUSTAVE , avec passion.

Sais-tu qu'en horreur à moi-même,

Contre toi j'ai lutté long-temps !

Sais-tu que malgré moi je t'aime ,

Et que je chéris mes tourmens !

AMÉLIE , troublée.

Laissez-moi fuir !

GUSTAVE , la retenant.

Plutôt mourir !

Dis un seul mot et j'abandonne

Ce rang et ce titre de roi ,

Mes jours , mon honneur , ma couronne,

Tout , pour un seul regard de toi !

AMÉLIE , hors d'elle-même, et cherchant à se dégager de ses bras.

Je succombe à mon trouble extrême...

Ah ! laissez-moi quitter ces lieux !...

Gustave ! eh bien ! oui , oui , je t'aime !

Mais sois noble , sois généreux ,

Et défends-moi contre moi-même !

GUSTAVE.

Amélie ! ô bonheur !

AMÉLIE , suppliante.

Grace !

GUSTAVE , hors de lui et dans l'ivresse.

Plus de pitié !

Plus de remords ! plus d'amitié !

Hormis l'amour , que tout soit oublié !

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

O bonheur ! ô délire !

A peine je respire !

Son cœur au mien répond.

Sans toi je ne puis vivre ;

Et l'amour qui m'enivre

Égare ma raison.

(La pressant contre son cœur.)

Cède à ma tendresse ,

Demeure en mes bras ;

Un moment d'ivresse ,

Et puis le trépas.

AMÉLIE.

O tourment ! ô délire !

De l'amour je respire

Le dangereux poison ;

Malgré moi je m'y livre ,

Et l'amour qui m'enivre

Égare ma raison.

(Cherchant à se dégager.)

D'un instant d'ivresse ,

Ah ! n'abuse pas !

Craignons ma faiblesse ,

Fuyons de ses bras.

(Écoulant, et avec effroi.)

Taisez-vous ! laissez-vous !

GUSTAVE , écoutant aussi.

Quel bruit se fait entendre ?

AMÉLIE , de même.

Des pas précipités se dirigent vers nous !

GUSTAVE.

A cette heure , en ce lieu , qui peut ainsi se rendre ?

O ciel ! Ankastrom !

AMÉLIE , avec terreur , et baissant son voile.

Mon époux !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS , ANKASTROM , enveloppé d'un manteau.

ANKASTROM. [femme !

Vous , sire ! dans ces lieux ! vous , auprès d'une

Il est donc vrai , c'est pour un rendez-vous

Que vous risquez des jours que le pays réclame ,

Des jours qui nous sont chers à tous !

Et moi qui , par devoir , sur vous veille sans cesse,

J'apprends que de Stockholm seul vous êtes sorti ,

Et vers ces lieux , dit-on...

GUSTAVE, avec impatience.

Pourquoi m'avoir suivi?

ANKASTROM.

Je ne suis pas le seul; la haine vengeresse
Veille aussi bien que l'amitié!

(A demi-voix.)

Ils étaient sur vos pas, ils vous ont épié;
Là, parmi ces rochers...

AMÉLIE, à part

Ah! tous mes sens frissonnent!

ANKASTROM.

Ils attendent leur proie ainsi que des bandits!
Caché par ce manteau dont les plis m'entourent,
Pour un des conjurés sans doute ils m'auront pris.

TRIO.

«Oui, disaient-ils, je l'ai vu, c'est le roi.
» Près d'une femme jeune et belle,
» Et, quand il va s'éloigner avec elle,
» Nous frapperons.» -

AMÉLIE, à part.

Je meurs d'effroi.

GUSTAVE, bas à Amélie.

Par pitié, calmez votre effroi!

ANKASTROM, montrant à droite un sentier parmi
les rochers.

Mais vous pouvez encor par cette seule issue,
(Lui donnant son manteau.)

Sous ce déguisement échapper à leur vue.

AMÉLIE, bas à Gustave.

Partez! au nom du ciel!

GUSTAVE, la prenant par la main.

Je guiderai vos pas!

Venez! éloignons-nous!

ANKASTROM, l'arrêtant.

Non pas!

(S'adressant à Amélie, qui est toujours voilée.)

Ils savent que Gustave est avec vous, madame;

Et le seul aspect d'une femme

Montrerait à leurs coups celui qu'il faut frapper!

AMÉLIE, à demi-voix, à Gustave.

Il a raison; et, pour leur échapper,

Partez seul.

GUSTAVE.

Moi, jamais! plutôt perdre la vie
Que de t'abandonner!

AMÉLIE, de même.

Ah! je vous en supplie!

ANKASTROM, de l'autre côté.

Partez! ils vont venir!

GUSTAVE.

Je brave leur fureur!

(A part.)

Et mourir auprès d'elle est encore un bonheur!

ENSEMBLE.

AMÉLIE, GUSTAVE, ANKASTROM.

AMÉLIE.

Mon sang se glace dans mes veines!
Je suis perdue et pour toujours!

O Dieu puissant, qui vois mes peines,
De Gustave sauve les jours!

GUSTAVE.

Hélas! dans mon ame incertaine
A quel moyen avoir recours?

O Dieu puissant, qui vois ma peine,
Du moins ne frappe que mes jours!

ANKASTROM.

C'en est fait! sa perte est certaine!

Il refuse, hélas! mon secours.

Contre les poignards de la haine,

Dieu puissant, protège ses jours!

AMÉLIE prend Gustave par la main, le tire à part,
et lui dit à voix basse. [naître,

Eh bien! puisque pour vous la crainte ne peut
Pour moi, du moins, tremblez! oui, soudain à ses
(Montrant Ankastrom.) [yeux

Je déchire ce voile, et me fais reconnaître
Si vous ne partez pas!

GUSTAVE.

Que dites-vous, grands dieux!

AMÉLIE, de même.

Choisissez! voulez-vous qu'il m'immole en ces

GUSTAVE. [lieux?

Au nom du ciel!...

AMÉLIE, d'un geste impératif et avec dignité.

Partez! je l'ai dit! je le veux!

ENSEMBLE.

AMÉLIE, GUSTAVE, ANKASTROM.

AMÉLIE.

Mon sang se glace dans mes veines!

Je suis perdue et pour toujours!

O Dieu puissant, qui vois mes peines,

De Gustave sauve les jours!

GUSTAVE.

Hélas! dans mon ame incertaine

A quel moyen avoir recours?

O Dieu puissant, qui vois ma peine,

Du moins ne frappe que mes jours!

ANKASTROM.

C'en est fait! sa perte est certaine!

A quel moyen avoir recours?

Contre les poignards de la haine

Dieu puissant! protège ses jours!

(Gustave hésite encore; Amélie lui renouvelle de la main
l'ordre de s'éloigner; le roi semble alors prendre une
grande résolution et s'approche d'Ankastrom.)

GUSTAVE, d'un ton solennel.

Ankastrom! écoute-moi!

Je connais dès long-temps ton amour pour ton roi,
Ta loyauté, ta foi dans tes sermens.

ANKASTROM.

Ah! sire!...

GUSTAVE, montrant Amélie.

Aux portes de Stockholm jure de la conduire!

ANKASTROM.

Je le promets!

GUSTAVE.

Sans lui rien dire,

Sans chercher même à deviner ses traits?

ANKASTROM.

Je le promets !

Et qu'à l'instant même j'expire ,
Si j'y manquais !

GUSTAVE.

Tu le jures à moi

Sur la vie et l'honneur !

ANKASTROM.

Mieux encor ! par mon roi !

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Du haut de cette roche
Ne l'entendez-vous pas ?
Ce bruit sourd qui s'approche
Annonce le trépas !
Oui, leurs pas retentissent ;
Tous mes sens en frémissent !
Partez ! je les entends !
Songez à vos sermens !...
Partez ! je les entends !

GUSTAVE.

A la mort qui s'approche ,
Oui, dérobons nos pas !
Si j'étais sans reproche ,
Je ne la craindrais pas.
Pour elle quel supplice !
Grand Dieu ! sois-moi propice !...

(A Ankaström.)

Toi, songe qu'en tous temps
Je crois à tes sermens :
Tu tiendras tes sermens.

ANKASTROM.

Du haut de cette roche
Je crois entendre, hélas !
Leur troupe qui s'approche
Apportant le trépas.
Oui, leurs pas retentissent ;
Tous mes sens en frémissent !
Partez !... je les entends !
Je tiendrai mes sermens !
Je tiendrai mes sermens !

(Gustave s'éloigne par la droite et disparaît à travers les rochers ; Amélie le suit long-temps des yeux avec inquiétude , tandis qu'Ankaström remonte le théâtre pour s'assurer que les meurtriers ne viennent pas encore.)

SCÈNE IV.

ANKASTROM , AMÉLIE.

ANKASTROM , redescendant le théâtre et s'approchant d'Amélie.

Hâtons-nous de quitter ce lieu sombre et sauvage ;
Jusqu'aux murs de Stockholm , je l'ai juré , je dois
Guider vos pas.

AMÉLIE , à part.

Je sens défaillir mon courage !

ANKASTROM.

Venez, madame !

(Amélie tressaille d'effroi.)

O ciel ! vous tremblez ! et pourquoi ?

Vous êtes confiée à la garde , à la foi
D'un fidèle sujet ; que ce mot vous rassure.

AMÉLIE , à part, se soutenant à peine, et portant
la main à son cœur.

Je meurs !

ANKASTROM.

Au nom du ciel qui punit le parjure ,
Je tiendrai les sermens que j'ai faits à mon roi !

ENSEMBLE.

ANKASTROM.

Il faut que j'obéisse.
Venez, l'ombre propice
Vous cache à tous les yeux ,
Et ma main protectrice ,
Sans que rien vous trahisse ,
Sur vous veille en ces lieux.

AMÉLIE , à part.

O céleste justice !
Que ta loi me punisse !
Mais permets à ses yeux
Que ce voile propice
Dérobe mon supplice
Et mes tourmens affreux !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , DEHORN , WARTING ,
CONJURÉS , descendant de tous les rochers et cer-
nant le théâtre.

ANKASTROM , qui a pris la main d'Amélie.

Venez ! venez !

AMÉLIE.

O ciel ! les voici !

ANKASTROM.

Ce sont eux !

(Dehorn , Waring et les autres conjurés s'avancent dans l'obscurité pendant qu'Ankaström et Amélie se sont réfugiés dans le coin , à gauche du spectateur.)

CHOEUR DES CONJURÉS.

Que le tyran frémisse !
La céleste justice
Va nous l'abandonner ;
Et dans l'ombre propice
L'heure de son supplice
Enfin vient de sonner.

DEHORN.

Oui, nous avons pour nous et l'audace et le nombre ;
En silence avançons !

AMÉLIE , se serrant malgré elle contre Ankaström.

Mon cœur bat et frémit.

WARTING , bas à Dehorn.

Vois-tu ce voile blanc d'ici briller dans l'ombre ?
Près de quelque beauté, comme on nous l'avait dit,
Il est là : c'est Gustave !

DEHORN.

Il se livre lui-même.

(Ils s'avancent pour entourer Ankaström et Amélie, qui ont traversé le théâtre, et sont en ce moment placés à droite.)

Frappons!

ANKASTROM, avec fierté et à haute voix.

Qui va là ?

DEHORN et WARTING, s'arrêtant et à demi-voix.

Grands dieux !

Ce n'est pas le roi!

ANKASTROM, de même.

Non, il n'est pas en ces lieux !

TOUS, à demi-voix.

O surprise extrême !

C'est Ankaström !

ANKASTROM.

Oui, messieurs, c'est lui-même,

Qui pourrait à son tour ici vous nommer tous :

Comte Dehorn, Waring, parlez, que voulez-vous?

ENSEMBLE.

DEHORN, WARTING, CONJURÉS, ANKASTROM,
AMÉLIE.

DEHORN, WARTING, CONJURÉS.

Quoi ! le hasard propice

Le dérobe au supplice !

Il échappe à nos coups !

Du sort par quel caprice

Faut-il que tout trahisse

Notre juste courroux !

ANKASTROM.

La céleste justice,

A mon maître propice,

Le dérobe à leurs coups.

Qu'ici chaque complice

En son âme frémissé

Et craigne mon courroux !

AMÉLIE.

O céleste justice !

Que ta loi me punisse !

Mais fais à tous les yeux

Que ce voile propice

Dérobe mon supplice

Et mes tourmens affreux !

ANKASTROM, élevant la voix.

Vous ne répondez pas ! quel projet vous amène ?

WARTING, montrant Amélie.

Sans doute comme vous des projets amoureux !

DEHORN.

Mais notre attente, hélas ! fut vaine :

(Montrant Amélie.)

On manque au rendez-vous ; vous fûtes plus heu-
[reux.

(En ce moment un ou deux conjurés paraissent avec des torches qu'ils viennent d'allumer.)

WARTING.

Et nous voulons du moins, partageant votre ivresse,

De cette belle maîtresse

Entrevoir un instant les traits mystérieux.

ANKASTROM.

Ah ! si de le tenter un seul avait l'audace,
Malheur à lui ! ce fer l'en ferait repentir !

WARTING.

De nos regards jaloux c'est doubler le désir,
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.

ENSEMBLE.

ANKASTROM, AMÉLIE, WARTING.

ANKASTROM.

Malheur à vous ! craignez mon bras,

Et près d'elle n'avancez pas !

AMÉLIE, avec effroi.

Que devenir ? que faire, hélas !

Mon Dieu, j'implore le trépas !

WARTING.

Pour admirer autant d'appas

On peut bien braver le trépas.

DEHORN et LES CONJURÉS, riant.

Admirable conquête !

Nos regards curieux

Troublent le tête-à-tête

D'un rival trop heureux.

(Ankaström tire son épée, chacun des conjurés en fait autant. Amélie effrayée, voyant tous ces bras armés qui menacent son mari, oublie tout, pousse un cri et s'élançe au milieu des combattans.)

AMÉLIE.

Arrêtez !... épargnez sa vie !

(Dans ce mouvement brusque et rapide, son voile est tombé sur ses épaules. La leur rougeâtre des torches éclaire sa figure pâle et presque inanimée. Tous la reconnaissent et s'arrêtent immobiles.)

DEHORN, avec surprise et respect.

La comtesse Ankaström !

TOUS.

C'est sa femme !

ANKASTROM, à part, et comme frappé de la foudre.
Amélie !

TOUS, gaîment, et à demi-voix entre eux.

Admirable conquête !

Quoi ! ces époux heureux,

Tous deux, en tête-à-tête,

Se trouvaient en ces lieux !

ANKASTROM, à part, lentement, et comme sortant
d'un songe.

Je lui donnais ma vie !

Il m'enlevait l'honneur !

Ah ! l'enfer en furie

Fermente dans mon cœur !

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ANKASTROM, DEHORN, WARTING, LE
CHOEUR.

AMÉLIE, à part.

De honte et d'infamie

Je sens rougir mon front !

Grand Dieu ! prenez ma vie

Pour venger son affront !

ANKASTROM.

Trahison! infamie
Que mes mains puniront !
C'est trop peu de sa vie
Pour venger mon affront !

DEHORN, WARTING et LE CHOEUR.

La rencontre est folie !
Et long-temps, j'en répons,
D'une telle folie
A la cour nous rirons....

Ah ! ah ! long-temps nous en rirons !

DEHORN, à ses compagnons.

Amis, quittons ces lieux où l'on peut nous sur-
[prendre.

WARTING, gaiment.

Que craignons-nous ? pour nous défendre,
N'avons-nous pas l'ami, le favori du roi !

ANKASTROM, à part, avec une rage concentrée.
Son ennemi mortel !

(S'adressant à Warting.)

Ou chez vous, ou chez moi,

Il faut que je vous parle.

WARTING.

A vos ordres ! Serait-ce

Pour demander raison du désir curieux
Qui fit briller tant d'attraits à nos yeux ?

ANKASTROM, brusquement.

N'importe le motif ; à vous seul je m'adresse :
Puis-je y compter ?

WARTING.

Toujours.

ANKASTROM.

Quel lieu ?

WARTING.

Votre demeure !

ANKASTROM.

Quel instant ?

WARTING.

Dès demain, et vers la septième heure.

ANKASTROM.

Vous viendrez l'un et l'autre ?

WARTING.

Un seul de nous suffit !

ANKASTROM.

Non, tous deux !

DEHORN et WARTING.

Volontiers.

ANKASTROM, entre eux deux.

A demain donc !

DEHORN et WARTING.

C'est dit.

ENSEMBLE.

ANKASTROM, CHOEUR, AMÉLIE.

ANKASTROM.

Trahison ! infamie
Que mes mains puniront ! etc.

CHOEUR.

La rencontre est jolie !
Et long-temps, j'en répons, etc.

AMÉLIE.

De honte et d'infamie
Je sens rougir mon front ! etc.

ANKASTROM, traversant le théâtre et allant à Amélie.
Venez, madame, évitons leur présence.

(Avec ironie et lui prenant la main.)

Ne vous souvient-il pas ?

Jusqu'aux murs de Stockholm je dois guider vos pas.

AMÉLIE, à part.

Je me soutiens à peine !

(A Ankaström d'un ton suppliant.)

Ah ! monsieur !

ANKASTROM, à demi-voix, lui serrant la main.

Du silence !

Les prières, les pleurs, deviendraient superflus ;
Tes jours ne t'appartiennent plus !

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

De honte et d'infamie
Je sens rougir mon front !
Grand Dieu ! prenez ma vie
Pour venger son affront !

ANKASTROM.

Trahison ! infamie
Que mes mains puniront !
C'est trop peu de sa vie
Pour venger mon affront !

CHOEUR.

La rencontre est jolie !
Et long-temps, j'en répons,
D'une telle folie
A la cour nous rirons !...

Ah ! ah ! long-temps nous en rirons !

(Ankaström passe au milieu des conjurés entraînant avec force Amélie, qu'il a saisie par la main et qui a peine à le suivre.)

ACTE QUATRIÈME.

Un appartement de la maison d'Ankastrom. Son cabinet de travail. A droite, une cheminée sur laquelle est une pendule et deux vases en bronze; à côté, une table; au fond, des bibliothèques, un portrait en pied du roi Gustave III. Porte au fond, deux portes latérales. Il fait grand jour.

SCÈNE I.

ANKASTROM, AMÉLIE.

(Ankastrom, tenant toujours Amélie par la main, entre dans l'appartement, dont il referme la porte, et pose son épée sur la table.)

DUO.

ANKASTROM.

D'une épouse adultère
Les pleurs et la prière
Ne sauraient me fléchir ;
Et, juge inexorable ,
Je punis la coupable...
Allons, il faut mourir !

AMÉLIE.

Ah ! si je vous fus chère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir !
Je ne suis point coupable ;
Et ton cœur implacable
Me condamne à mourir !

ANKASTROM.

Eh bien ! perfide, en avouant ton crime
Tu peux encor désarmer ma fureur !

AMÉLIE.

D'un sort fatal je puis être victime,
Mais je n'ai point offensé votre honneur.

ANKASTROM.

Mais ton effroi, ton trouble et ta pâleur mortelle
Trahissent malgré toi ta flamme criminelle !

AMÉLIE.

Eh bien ! oui, malgré moi... peut-être je l'aimais...
Mais coupable... mais adultère...

Jamais ! jamais !... je ne le fus jamais !

ENSEMBLE.

ANKASTROM.

Je cède à ma colère ;
Au ciel fais ta prière :
C'est lui qu'il faut fléchir.
Moi, juge inexorable,
Je punis la coupable...
Allons, il faut mourir !

AMÉLIE.

Oui, mon cœur est sincère ;
Écoutez ma prière,
Et laissez-vous fléchir !

(A part, et se mettant à genoux.)

Je ne suis point coupable ;

Et son cœur implacable
Me condamne à mourir !

(Il prend son épée, qu'il avait posée sur la table, et la lire du fourreau.)

AMÉLIE, tremblante et joignant les mains, s'écrie :

Un seul moment encore !

CAVATINE.

Oui, de vous j'implore
Un dernier bonheur ;
Que je presse encore
Mon fils sur mon cœur !
Mon fils ! mon fils !...
Que je jouisse encore
De ses baisers chéris !

Prête à quitter la terre,
A mon heure dernière
N'ôtez pas cet espoir !
Qu'il ferme ma paupière ;
Qu'il sourie à sa mère
Qu'il ne doit plus revoir !

Oui, de vous j'implore
Un dernier bonheur ;
Que je presse encore
Mon fils sur mon cœur !

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ANKASTROM.

AMÉLIE.

Que je jouisse encore
De ses baisers chéris !
A genoux je t'implore ;
Laisse-moi voir mon fils !
ANKASTROM, troublé.
Oui, sa voix qui m'implore,
(Malgré moi j'en rougis.)
Sa voix émeut encore
Tous mes sens attendris.

ANKASTROM, détournant la tête.
Relève-toi, tu le verras.

AMÉLIE, avec joie.

Quoi ! je pourrais le presser dans mes bras !

ENSEMBLE.

ANKASTROM, AMÉLIE.

ANKASTROM.

Pour elle ma pitié réclame ;
Ce n'est point une faible femme
Sur qui doit tomber mon courroux ;
Et pour me venger de son crime,

C'est une plus noble victime
Qui doit expirer sous mes coups.

AMÉLIE.

Pour moi dans le fond de son ame
Je vois que la pitié réclame;
Enfin s'apaise son courroux!
Mon Dieu! pardonne-moi mon crime,
Et fais que nulle autre victime,
Hélas! ne tombe sous ses coups!

ANKASTROM.

On vient! séchez vos pleurs; je le veux, je l'ordonne!
A tous les yeux cachez votre pâleur!
Retirez-vous; qu'ici jamais nul ne soupçonne
Votre honte et mon déshonneur!

(Il fait signe à Amélie de s'éloigner par la porte à droite ;
en ce moment s'ouvrent les portes du fond : paraissent
Dehorn et Warting.)

SCÈNE II.

ANKASTROM, DEHORN, WARTING, ayant
chacun une épée.

(Sur la ritournelle du morceau suivant ils entrent et saluent
froïdement Ankaström, qui va fermer la porte du fond,
revient, leur montre deux fauteuils, les invite à s'asseoir
et en fait lui-même autant.)

TRIO.

ANKASTROM, après avoir regardé avec soin autour
de lui.

Nous sommes seuls! écoutez-moi!

(Lentement et examinant attentivement Dehorn et Warting.)
Je connais vos desseins, vous conspirez.

(Tous deux font un geste de surprise, et Ankaström re-
tient par la main Warting, qui veut se lever.)

Silence!

Vous conspirez tous deux contre les jours du roi!

DEHORN.

Qui vous l'a dit?

ANKASTROM, montrant des papiers qui sont sur la
table.

La preuve en est en ma puissance.

WARTING.

J'entends, et vous voulez, habile à vous venger,
Dénoncer nos projets?

ANKASTROM, à demi-voix, et avec une fureur con-
centrée.

Je veux les partager!

WARTING, souriant avec dédain.

Ankaström pense-t-il qu'ainsi l'on nous abuse?

DEHORN, de même.

Nous croit-il en son cœur dupes de cette ruse?

ANKASTROM, brusquement.

Oui, je vous suis suspect, et vous doutez de moi.

Aussi point de sermens, les effets feront foi!

A servir vos projets moi-même je m'engage,

Et jusqu'à ce moment je vous livre en otage

Mon fils, mon seul enfant! Prenez! il est à vous!

Et si je vous trahis, qu'il tombe sous vos coups!

ENSEMBLE.

DEHORN, WARTING, ANKASTROM.

DEHORN et WARTING, incertains, et se regardant
entre eux.

Je crois encore à peine
Un pareil changement;
Dans son ame la haine
Succède au dévouement!

Il veut de ma vengeance
Partager les fureurs;
Que toute défiance
S'éloigne de nos cœurs.

(A Ankaström.)

A toi je me confie,
Je reçois tes sermens.
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans!

ANKASTROM.

Eh bien donc! à ma haine
Croyez-vous à présent?
Lorsqu'à vous je m'enchaîne,
Vous faut-il un serment?

Eh quoi! la défiance
Règne encor dans vos cœurs,
Quand de votre vengeance
Je ressens les fureurs?

De l'honneur qui nous lie
Je tiendrai les sermens.
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans!

ANKASTROM, passant entre eux deux.

Il est une injure, une offense

Qu'on ne saura jamais! pas même vous; mais moi,

Moi je la sais! j'en veux vengeance!

Et je l'aurai, j'immolerai le roi.

Avec vous ou sans vous, si votre cœur hésite!

DEHORN et WARTING.

Il n'hésitera pas.

ANKASTROM.

Et le sort à nos vœux promet la réussite,
Si nous savons unir et nos cœurs et nos bras!

Tous trois, se donnant la main.

De l'honneur qui nous lie
Nous tiendrons les sermens.
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans!

ANKASTROM.

Amis, puisqu'à présent ma foi vous est prouvée,

Il est un seul honneur auquel mon bras prétend,
Celui de frapper le tyran!

DEHORN.

La victime m'est réservée!

WARTING.

C'est moi qui la réclame et demande son sang!

DEHORN.

Moi dont il a ravi les titres et le rang.

WARTING.

Eh bien! pour punir le perfide,

Que Dieu même prononce, et que le sort décide!

DEHORN.

J'y consens ; que nos noms par ta main soient écrits !

ANKASTROM.

Et, quel que soit l'arrêt du destin, j'y souscris !

ENSEMBLE, et chacun d'eux à part.

Destin, qui favorises

Les nobles entreprises,

Ne m'abandonne pas !

Toi qui sais mon offense,

Permits que la vengeance

Soit remise à mon bras !

SCÈNE III.

WARTING s'assied près de la table à droite, et écrit les trois noms sur des papiers différens ; DEHORN prend un vase de bronze qui est sur la cheminée et le place sur la table ; en ce moment entre AMÉLIE par la porte intérieure à droite.

ANKASTROM, se retournant et l'apercevant, va à elle et lui dit brusquement :

Que voulez-vous ? qui vous amène ici ?

AMÉLIE, timidement.

Sans votre ordre pardon d'oser entrer ainsi ;

Un page du roi vous demande.

ANKASTROM, brusquement.

Qui, moi ?... qu'il attende !

(A Amélie.) (A demi-voix.)

Reste ! la justice de Dieu

Ne l'a pas sans dessein envoyée en ce lieu !

(A part.)

Je veux que la coupable elle-même choisisse

Le bras vengeur qui doit immoler son complice !

(Bas aux deux conjurés et leur montrant Amélie.)

Ne craignez rien ! son cœur ignore nos secrets ;

Mais, soit amour, soit faiblesse vulgaire,

Je crois en elle !... et nos projets

Réussiront, bénis par une main si chère !

(Warting a achevé d'écrire les trois noms qu'il a ployés et jetés dans l'urne ; Ankastrom amène sa femme près de la table et lui dit :)

Dans ce vase de bronze au hasard choisissez !

AMÉLIE, à demi-voix.

Et pourquoi ?.. dans quel but ?..

ANKASTROM, à voix basse.

Silence ! obéissez !

ENSEMBLE.

ANKASTROM, DEHORN, WARTING, AMÉLIE.

ANKASTROM, DEHORN, WARTING.

Destin, qui favorises

Les nobles entreprises,

Ne m'abandonne pas !

Toi qui sais mon offense,

Permits que la vengeance

Soit remise à mon bras !

AMÉLIE, à part.

De crainte et de surprise

Mon ame est indécise ;

Que veut-il faire, hélas !

J'hésite, je balance...

Grand Dieu ! que ta clémence

Ne m'abandonne pas !

(A la fin de cet ensemble et sur un dernier signe d'Ankastrom, Amélie s'approche de l'urne, s'appuie dessus un instant comme si la force lui manquait, puis elle tire un des papiers ployés qu'elle présente d'une main tremblante.)

ANKASTROM, faisant signe à Warting de prendre le papier de la main d'Amélie.

Lisez !

(Warting prend le papier et le déploie pendant que les deux autres conjurés se rapprochent de lui et écoutent.)

AMÉLIE, les examinant avec inquiétude.

Dans leurs regards quelle sombre colère !

WARTING, lisant le nom écrit sur le papier.
Ankastrom !

ANKASTROM, avec joie.

Le destin me devait cet honneur.

AMÉLIE, examinant avec crainte son mari.

Quel soupçon !... et que veut-il faire ?

Ah !... j'en frémis d'horreur.

ENSEMBLE.

ANKASTROM, DEHORN, WARTING, AMÉLIE.

ANKASTROM, DEHORN et WARTING.

De l'honneur qui nous lie

Je tiendrai les sermens.

Vengeance à la patrie,

Et mort à ses tyrans !

AMÉLIE, à part.

La vengeance et la haine

Respirent dans leurs traits ;

Je devine sans peine

Leurs sinistres projets !

AMÉLIE, à part, avec désespoir.

(Courant à Ankastrom.)

Ils veulent l'immoler ! Monsieur !..

ANKASTROM, avec colère.

Que voulez-vous ?

AMÉLIE, reculant avec effroi.

(A part.)

Rien !.. Comment le sauver sans trahir mon époux !

(La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE IV.

LES PRÉDÉDENS, OSCAR.

QUINTETTI.

OSCAR, à Amélie, qu'il salue.

Auprès de vous, madame, et pour un gai message,
Je viens au nom du roi !

ANKASTROM, à part.

Ce mot double ma rage !

OSCAR.

Au bal qu'il veut donner ce soir,
Ainsi que votre époux il espère vous voir.
Sur ce plaisir doit-il compter ?

AMÉLIE, troublée.

Non... je refuse...

Je ne puis...

OSCAR, gaiement.

Oh! le roi ne voudra pas d'excuse.

Des beautés de la cour l'essai est convoqué!

Un bal délicieux, superbe, magnifique,
Qu'on donne à l'Opéra!... car c'est un bal masqué.

ANKASTROM, vivement et jetant un coup d'œil sur
ses deux complices.

Vraiment! en es-tu sûr?..

OSCAR, riant.

Eh! mais, c'est authentique:

Bal paré, masqué, c'est charmant.

(A Amélie.)

Vous verrez mon costume!

ANKASTROM, bas à Dehorn et à Warting.

Ainsi donc le tyran

Au-devant de nos coups vient se livrer lui-même!

(Haut à Oscar.)

Nous irons à ce bal et la comtesse et moi!

AMÉLIE, étonnée.

Quoi! monsieur!...

ANKASTROM, à voix basse.

(Haut à Oscar.)

Je le veux! Vous le direz au roi.

OSCAR.

Ah! pour lui quel plaisir extrême!

ANKASTROM.

Il y sera?

OSCAR, gaiement.

Sans doute.

ANKASTROM, regardant les deux conjurés.

Et nous aussi!

OSCAR, gaiement.

Ah! de joie et d'espoir que mon cœur est ravi!

Fête séduisante,

Musique enivrante,

Parure brillante,

Vont nous éblouir.

Quelle foule immense!

Et quelle élégance!

Ah! mon cœur d'avance

Se livre au plaisir!

ENSEMBLE.

AMÉLIE, ANKASTROM, DEHORN, WARTING.

AMÉLIE.

D'honneur, d'épouvante,

Mon ame est tremblante;

Et tout me présente

Un sombre avenir.

Quand mon cœur d'avance

Prévoit la vengeance,

Il faut en silence

Souffrir et mourir.

ANKASTROM.

Victime imprudente

Que le sort présente

A ma main sanglante,

Je vais te punir.

Oui, sans défiance,

Au sein de la danse,

A notre vengeance

Il viendra s'offrir.

DEHORN, WARTING.

Comblant notre attente.

Le sort nous présente

Victime imprudente

Qu'il nous faut saisir.

Oui, sans défiance,

Au sein de la danse,

A notre vengeance

Il viendra s'offrir.

OSCAR, à gauche du théâtre, à Amélie.

Que de déguisemens élégans et bizarres!

ANKASTROM, à droite, aux deux conjurés.

Le tumulte du bal servira nos projets.

OSCAR, de même.

De Londres et de Paris les modes les plus rares!

AMÉLIE, à part et regardant sur la table la plume et
le papier.

Le prévenir!... oh! non, je n'oserai jamais!

ANKASTROM, de même.

N'oubliez pas que moi, je dois frapper le traître.

OSCAR, de l'autre côté, à la comtesse.

Que de vœux empressés quand vous allez paraître!

Et si j'osais déjà, devançant maint rival...

(Amélie s'incline et accepte son invitation, tandis que ses
yeux inquiets ne quittent point le groupe des conjurés.)

AMÉLIE, à part.

La sibylle Arvedson... oui, par elle, peut-être...

On pourrait...

DEHORN et WARTING, bas à Ankastrom.

A ce soir!

ANKASTROM.

Dans la salle du bal

Tous en domino noir!

WARTING.

Et pour nous reconnaître?...

ANKASTROM.

[porté!

Qu'un ruban blanc par nous au bras droit soit

DEHORN et WARTING.

Le mot de ralliement?...

ANKASTROM.

Suède et liberté!

TOUS TROIS, se donnant la main.

A ce soir... nous y serons,

Nous le jurons!

ANKASTROM, se retournant gaiement vers Oscar, et
reprenant le premier motif de l'air.

Fête séduisante,

Musique enivrante,

Parure brillante,

Vont nous éblouir.

Déjà de la danse

Le charme commence,

Et mon cœur d'avance

Se livre au plaisir.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

D'horreur, d'épouvante.
 Mon ame est tremblante,
 Et tout me présente
 Un sombre avenir.
 Quand mon cœur d'avance
 Prévoit la vengeance,
 Faut-il en silence
 Souffrir et mourir ?

ANKASTROM.

Victime imprudente
 Que le sort présente
 A ma main sanglante,
 Je vais te punir.
 Oui, sans défiance,
 Au sein de la danse,
 A notre vengeance
 Il viendra s'offrir.

DEHORN et WARTING.

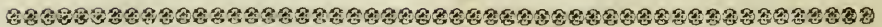
Comblant notre attente,

Le sort nous présente
 Victime imprudente
 Qu'il nous faut saisir.
 Oui, sans défiance,
 Au sein de la danse,
 A notre vengeance
 Il viendra s'offrir.

OSCAR.

Fête séduisante,
 Musique enivrante,
 Parure brillante,
 Vont nous éblouir.
 Déjà de la danse
 J'entends la cadence,
 Et mon cœur d'avance
 Se livre au plaisir !

(Oscar sort par la porte du fond; Ankaström fait signe à Amélie de rentrer par la porte à gauche, et revient donner la main à Dehorn et à Warting. Tous trois renouvellent leur serment.)



ACTE CINQUIÈME.

Une galerie du palais attenant à la salle de l'Opéra.

SCÈNE I.

GUSTAVE, seul.

RÉCITATIF.

Dieu l'a donc protégée, et jusqu'en son palais
 Elle aura pu rentrer sans trahir nos secrets !
 Mais le devoir l'exige et l'honneur le commande :
 Il faut fuir Amélie, il le faut, je le veux ;
 Ankaström est nommé gouverneur de Finlande,
 Et dès demain ils partiront tous deux.

CAVATINE.

Sainte amitié que j'offense,
 Sur mon cœur reprends tes droits !
 Amélie... à toi je pense,
 Mais pour la dernière fois.

Je ne sais quel sombre présage,
 Quels sinistres pressentimens
 M'entourent d'un sombre nuage
 Et viennent glacer tous mes sens.

Sainte amitié que j'offense,
 Sur mon cœur reprends tes droits !
 Amélie... à toi je pense,
 Mais pour la dernière fois.

(On entend dans le lointain une musique de danse.)

De ce bal qui commence
 La joyeuse cadence

A troublé le silence
 Qui régnait en ces lieux ;
 Du plaisir voici l'heure,
 Et dans cette demeure
 Seul je souffre et je pleure
 Quand ils sont tous heureux !

Près de moi cependant elle est là dans ce bal !...
 Qu'ai-je dit ? éloignons un souvenir fatal !

Séduisante image,
 Je dois vous bannir ;
 Par vous mon courage
 Est prêt à fléchir.
 C'est trop de souffrance...
 Doux rêves d'amour,
 Dernière espérance,
 Adieu pour toujours !

(Se rapprochant de la porte qui conduit à la salle du bal.)

Elle est là, celle que j'adore,
 Elle est là !... je pourrais la voir !...
 La voir !... et lui parler encore !...
 Non, non, repoussons cet espoir.

A l'honneur fidèle,
 Je veux loin d'elle
 Porter mes pas.
 A ce bal je n'irai pas.

Le dessein en est pris... non, non, je n'irai pas

SCÈNE II.

GUSTAVE, OSCAR.

OSCAR.

Aux portes du palais une femme inconnue,
Couverte d'un manteau, s'est offerte à ma vue,
Et dans la main m'a glissé ce billet,
En disant : « Pour le roi, pour lui seul... en secret. »
GUSTAVE, prenant le billet et le lisant à part.
*On me défend d'aller à ce bal... on m'annonce
Qu'on en veut à mes jours !*

(Souriant.)

Vraiment ! et si je crois

Cet avis ridicule, ils diront que le roi, [pense.
Que moi... j'ai peur... Allons, il n'est qu'une ré-
OSCAR, l'observant d'un air inquiet.

Qu'avez-vous, sire ?

GUSTAVE.

Viens ! suis-moi.

(Il sort avec Oscar ; le théâtre change.)

SCÈNE III.

(La salle du bal de l'Opéra magnifiquement éclairée. A gauche, un escalier en granit qui conduit aux appartemens du palais ; au haut de l'escalier deux grenadiers suédois en faction ; à droite et au fond, d'autres pièces où l'on danse ; à l'entrée de chaque porte des grenadiers sont appuyés sur leurs armes. — Sur le théâtre, au lever du rideau, le tableau le plus varié et le plus animé ; une foule innombrable se promène, se cherche, s'évite ou se poursuit ; les uns en masques et en dominos, les autres à visage découvert et en riches habits de cour ou habits de caractère. Au milieu divers quadrilles ont été formés, et l'on achève une contredanse aux sons d'une musique joyeuse.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Plaisir, amour, ivresse,
Soirée enchantresse,
Prolonge encor ton cours !
Jusqu'au jour qui commence
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous aux amours !

(La contredanse est finie, une vingtaine de groupes se forment et donnent lieu en même temps à diverses scènes.)

ENSEMBLE.

UN MASQUE, poursuivant une dame habillée en Chinoise.

Où vas-tu donc ainsi, beau masque ?
Arrête-toi ! je te connais ;
Malgré ton costume fantasque,
J'ai deviné tous tes attraits.

UN AUTRE, se défendant.

Ce n'est pas moi !... Non, non, vraiment,
Beau masque, tu n'es pas savant !

UN AUTRE, assise.

Quoi ! tu ne peux me reconnaître !
Tu ne sais donc pas qui je suis ?

UN AUTRE.

Quel trouble dans mon cœur fait naître
Sa douce voix que je chéris !

UN AUTRE.

Beau masque, j'en perds la raison !
Qui donc es-tu ? dis-moi ton nom.

UN AUTRE.

Ah ! daigne m'écouter, ma belle !
Pour moi seul seras-tu cruelle ?

UN AUTRE.

Ainsi de tendresse et d'amours
Vous voulez changer tous les jours ?

UN AUTRE.

A ton âge, vieux sénateur,
Tu veux faire le séducteur ?

UN AUTRE.

Ta jeune femme... où donc est-elle ?
Quoi ! vraiment, tu la crois fidèle ?

UN AUTRE.

J'ai vu ta femme, elle est là-bas,
A son cousin donnant le bras !
UN MASQUE, se glissant entre deux amans.
Prenez bien garde tous les deux !
Votre jaloux est dans ces lieux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Amour, plaisir, ivresse,
O nuit enchantresse,
Prolonge encor ton cours !
Jusqu'au jour qui commence
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous aux amours !

(Pendant ce chœur général et les autres chœurs précédents, diverses scènes de bal masqué ont eu lieu en pantomime. Un masque fait une déclaration à une femme assise près de lui ; une jeune fille séparée du reste de sa société est entraînée par des masques. — Un homme donne le bras à deux femmes masquées qui se disputent et qu'il cherche en vain à réconcilier. — Plus loin, deux hommes masqués ont l'air de se défier et de se donner rendez-vous ; d'un autre côté un mari poursuit une femme masquée qui est la sienne et qui donne le bras à un autre masque. Inquiète et craignant d'être surprise, elle passe près d'un groupe, quitte le bras qu'elle tenait en faisant signe à une de ses amies qui est de sa taille de prendre sa place. A peine l'échange est-il exécuté que le mari arrête celle qu'il croit sa femme et la force à se démasquer : sa surprise en reconnaissant son erreur. Il fait des excuses à l'amant de sa femme pendant que d'autres groupes, parmi lesquels est sa vraie femme, le raillent et se moquent de lui. Tous ces différents épisodes s'exécutent vivement en même temps et pendant l'entr'acte d'une contredanse. En ce moment et à la fin du chœur l'orchestre se fait entendre : chacun court inviter sa danseuse. — Ballet : différentes danses de caractère se succèdent. Des domestiques de la cour en riches livrées traversent le bal en tous sens, offrant des rafraichissemens. — La contredanse est finie : chacun reconduit sa danseuse : l'air de danse a cessé ; une musique sombre et mystérieuse se fait entendre.)

SCENE IV.

Paraissent DEHORN, WARTING et LES CONJURÉS masqués et portant au bras un ruban blanc. Un instant après paraît ANKASTROM, masqué, en domino noir et portant aussi un ruban blanc ; il s'avance avec précaution et en regardant autour de lui.

DEHORN, l'apercevant.

Un des nôtres, je crois, au rendez-vous fidèle,
Se dirige de ce côté.

(Allant à lui et lui prenant la main.)

Suède!

ANKASTROM, lui serrant la main,

Et liberté!

TOUS.

C'est Ankastrom!

WARTING.

Ami, quelle nouvelle ?

ANKASTROM, ôtant son masque.

Le roi ne parait pas, et l'on prétend qu'au bal
Il ne doit pas venir.

DEHORN.

O contre-temps fatal!

WARTING, à Ankastrom.

Qui vous l'a dit ?

ANKASTROM.

Du roi le confident intime,

Le premier chambellan ; c'est par lui que j'ai su
Qu'au moment de partir Gustave avait reçu,

Ce soir, un avis anonyme

Qui le prévient d'un piège, et, dit-on, l'avertit
Qu'on en veut à ses jours.

TOUS.

O ciel!

DEHORN.

On nous trahit!

WARTING, en colère.

Le roi ne viendra pas ?

ANKASTROM.

Non. Au palais il reste.

DEHORN.

Je connaîtrai l'auteur de cet écri! funeste!

ANKASTROM, remettant son masque.

Prenez garde, parlez plus bas!

L'on nous observe, je pense.

DEHORN.

Qui donc ?

ANKASTROM, montrant un petit masque à gauche.

Ce domino qui de loin suit nos pas.

(Les conjurés se dispersent dans le bal ; Ankastrom veut aussi s'éloigner ; mais il est toujours suivi par le petit masque, qui marche doucement derrière lui et ne le quitte pas.)

ANKASTROM, se retournant avec humeur.

Encor ce masque !

LE MASQUE, le retenant par son domino.

En vain tu voudrais disparaître ;

Je ne te quitte pas... Je te connais.

ANKASTROM.

Peut-être.

LE MASQUE.

Comte Ankastrom, c'est toi.

(Avec malice et le retenant toujours.)

Réponds-moi, qu'as-tu fait

De la belle compagne ?

ANKASTROM, montrant de loin un appartement
gauche.)

Elle est près de la reine.

(Avec ironie.)

Daignerais-tu, beau masque, y porter intérêt ?

LE MASQUE.

Je m'en garderais bien.

ANKASTROM.

Et pourquoi donc ?

LE MASQUE, avec finesse.

Sous peine

D'avoir affaire, hélas ! à plus puissant que moi.

ANKASTROM, lui faisant sauter son masque.

Mais c'est Oscar!

OSCAR, avec dépit.

Je suis reconnu, quel dommage !

ANKASTROM, le menaçant en riant.

Au bal c'est donc ainsi que vous venez, beau page,
Vous glisser en cachette en l'absence du roi ?

OSCAR, gaiment.

En son absence !

(Avec mystère.)

Oh ! non ; il est au bal...

(Geste de joie d'Ankastrom qui veut parler.)

Silence!

ANKASTROM.

En es-tu sûr ?

OSCAR.

Sans doute.

ANKASTROM.

Et comment ? réponds-moi.

CHANSONNETTE.

OSCAR.

Tra la, la, la, la, la, la,
De moi vous ne le saurez pas.

Tra la, la, la, la, la,
Pour danser on m'attend là-bas,

Tra la, la, la.

Avec moi seul il est venu,
Et ne veut pas être connu.
Vous le voyez, c'est un mystère
Que je ne puis vous dévoiler,
Et c'est en vain que l'on espère
Ici m'engager à parler.

Tra la, la, la, la, la,
De moi vous ne le saurez pas ;
Pour danser on m'attend là-bas.

Quel costume a-t-il pris ce soir ?
Vous voudriez bien le savoir !
Quoique page, je sais me taire,
Et je ne vous dirai plus rien ;

Pourtant, s'il faut être sincère,
J'en meurs d'envie, eh bien...

(Gaiement et se reprenant.)

Tra la, la, la, la, la,
Non, non, vous ne le saurez pas;
Pour danser on m'attend là-bas,
Tra la, la, la.

ANKASTROM, le retenant par le bras.
Comment le reconnaître?... achève.

OSCAR.

Du silence!

Pour mieux se divertir, il veut que sa présence
Soit un secret pour tous.

ANKASTROM, le flattant.

Mais tu sais distinguer

Ses vrais amis.

OSCAR, avec malice.

Vous voulez l'intriguer?

ANKASTROM.

C'est vrai.

OSCAR, sautant de joie.

C'est amusant!...

(Se reprenant et d'un air sérieux.)

Mais, suivant la coutume,

N'allez pas me trahir.

ANKASTROM.

(Avec impatience.)

NOD. Eh bien! son costume?

(En ce moment paraît une femme en domino blanc qui
s'approche d'Oscar et écoute.)

OSCAR, à demi-voix.

Simple domino noir, puis sur son cœur, en croix,
Un ruban amarante...

(Gaiement.)

Adieu; voici la danse!

ANKASTROM, voulant le retenir.

Un mot.

OSCAR.

Je ne veux pas que sans moi l'on commence,
Et j'entends retentir le fifre et le hautbois.

(Il s'échappe en courant; Ankaström regarde autour de lui,
aperçoit un ou deux des conjurés, va leur parler bas et
disparaît avec eux dans une des salles du fond en exami-
nant avec attention tous les masques qu'il rencontre.)

CHOEUR.

Plaisir, amour, ivresse,
O nuit enchanteresse,
Prolonge encor ton cours!
Jusqu'au jour qui commence
Livrons-nous aux amours!
Livrons-nous à la danse!

(Pendant la fin du chœur précédent un homme en domino
noir et portant sur la poitrine un ruban amarante posé
en croix est sorti d'un des salons à droite, et s'avance
pensif jusqu'au bord du théâtre; une femme en domino
blanc le regarde, s'approche vivement, et lui dit à demi-
voix et d'un ton solennel:)

LE DOMINO.

Pourquoi paraître ici, Gustave? et quel délire
Te rend sourd aux avis qui te sont adressés?

GUSTAVE, le regardant.

C'est donc toi qui viens de m'écrire
Que mes jours étaient menacés!

LE DOMINO, arrachant le ruban amarante qui est sur
la poitrine de Gustave.

Peut-être!... et tu devais me croire!

GUSTAVE.

De me faire trembler l'on n'aura pas la gloire;
J'hésitais à venir et tu m'as décidé!

(Il ôte son masque et le domino fait un geste d'effroi.)

Qui donc es-tu, beau masque, et quel soin t'a

LE DOMINO.

[guidé?

Si l'avis est prudent, qu'importé qui le donne?

(A demi-voix et avec ébaleur.)

Partez, sire! partez! la mort vous environne.

GUSTAVE.

De plus près je l'ai vue au milieu des combats.

LE DOMINO.

Ils veulent vous frapper!

GUSTAVE.

Ils ne l'oseront pas!

LE DOMINO.

N'expose point des jours si chers à la patrie!

GUSTAVE.

Eh bien! dis-moi ton nom.

LE DOMINO.

Je ne le puis, hélas!

(Avec émotion et reprenant sa voix naturelle.)

Mais si pour te sauver il faut donner ma vie...

GUSTAVE.

Qu'entends-je? quelle voix!... Amélie! Amélie!...

AMÉLIE.

Eh bien! oui... c'est moi!

DUETTO rapide et animé.

GUSTAVE.

Je te perds pour la vie;
Tu vas m'être ravie,
De grace, écoute-moi!

AMÉLIE, regardant autour d'elle avec crainte.

Je ne puis vous entendre;
On pourrait nous surprendre,
Et je tremble d'effroi.

ENSEMBLE.

AMÉLIE, GUSTAVE.

AMÉLIE.

O mortelles alarmes!
Laissez-moi, je le veux;
On le sang et les larmes
Paieront ce jour affreux!

GUSTAVE.

Ah! calme tes alarmes!
Accueille dans ces lieux
Mes remords et mes larmes,
Et mes derniers adieux!

AMÉLIE.

Non, partez! Ankaström dans ces lieux va se ren-

GUSTAVE, avec égarement.

[drc.

Oui, partir... il le faut; je l'ai dit, je le veux,
Et ton époux et toi.

AMÉLIE.

Dieu ! que viens-je d'entendre ?

GUSTAVE.

Comblés de mes bienfaits, vous partirez tous deux ;
Donne-lui cet écrit qui de toi me sépare ;

(Avec douleur.)

Et je l'ai signé ! moi ! ton amant !

(Se reprenant avec force.)

Non, ton roi !

Tous mes torts envers lui, ce moment les répare.

(Avec passion.)

Sais-tu qu'il faut aimer pour renoncer à toi ?

AMÉLIE.

Malheureuse !

GUSTAVE, lui remettant le papier.

Tiens, lis !

oo

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ANKASTROM, et derrière lui les CONJURÉS. Ils sont entrés avant la fin de la scène précédente, regardant autour d'eux avec attention. Ankastrom, qui s'est le plus avancé, aperçoit sa femme, puis Gustave qui est démasqué.

ANKASTROM, avec une joie convulsive.

Enfin je l'aperçois !

AMÉLIE, lisant l'écrit que lui a remis Gustave.

« Gouverneur de Finlande ! »

ENSEMBLE.

ANKASTROM, LES CONJURÉS, GUSTAVE, AMÉLIE.

ANKASTROM.

O moment plein de charmes
Qu'appelaient tous mes vœux !
Le sort livre à mes armes
Ce rival odieux !

LES CONJURÉS.

O moment plein de charmes
Que désiraient nos vœux !
Qu'il tombe sous nos armes,
Ce tyran odieux !

GUSTAVE, à Amélie.

Oui, calme tes alarmes,
Et reçois en ces lieux
Mes regrets et mes larmes,
Et mes derniers adieux.

AMÉLIE, montrant le papier.

Oui, pour moi plus d'alarmes !
Je vais quitter ces lieux ;
Et malgré moi des larmes
S'échappent de mes yeux.

AMÉLIE, regardant Gustave et serrant le papier.
Grace au ciel, il s'éloigne, et je ne crains plus rien !

GUSTAVE.

C'est mon dernier présent.

ANKASTROM, masqué, s'est approché de lui, ainsi que les autres conjurés.

Et moi, voilà le mien !

(Il lui tire à bout portant un coup de pistolet. Au bruit de l'explosion, Oscar et toutes les personnes du bal accourent et reçoivent dans leurs bras le roi qui chancelle et tombe.)

GUSTAVE.

Ah ! je meurs !

AMÉLIE.

Au secours !

TOUS.

Trahison ! perfidie !

OSCAR, montrant le groupe des conjurés.

L'on attaque le roi ! l'on en veut à sa vie !

(Tous les officiers et seigneurs de la cour ont tiré leurs épées : les grenadiers et la garde du palais entourent les conjurés qui, réfugiés à l'extrémité droite, cherchent à disparaître dans la foule. Oscar, apercevant Ankastrom masqué qui vient d'arracher de son bras le ruban blanc, et qui veut se frayer un passage, s'attache à lui, le saisit par le bras.)

OSCAR.

Le voilà ! le voilà ! c'est lui ! c'est l'assassin !

(Ankastrom, en se débattant pour lui échapper, laisse tomber à terre le pistolet.)

OSCAR, le montrant.

Et la preuve du crime est encor dans sa main !

(Les soldats ont saisi Ankastrom, lui ont arraché son masque.)

TOUS, avec horreur.

Ankastrom !

AMÉLIE, poussant un cri.

Ah ! grands dieux !

(Elle tombe sans connaissance aux pieds du roi.)

ENSEMBLE.

CHOEUR, ANKASTROM.

CHOEUR, avec force et menaçant Ankastrom, que les gardes cherchent à défendre.

O crime ! ô parricide !
Dans le sang du perfide
Expions son forfait !

(Le roi fait un geste de douleur, et le chœur continue sur un mouvement plus doux et à demi-voix.)

Dieu ! que ma voix supplie,
Conserve à la patrie
Le roi qu'elle adorait !

ANKASTROM.

Oui, d'un bras intrépide
J'ai puni le perfide ;
Mon cœur est satisfait !

Frappez !... avec la vie
Qui va m'être ravie
J'emporte mon secret.

(Pendant ce temps, les grenadiers ont formé avec leurs fusils une espèce de brancard sur lequel on dépose Gustave pour le transporter au palais.)

GUSTAVE, revenant à lui.

(Se soulevant avec peine.)

Où suis-je ? quels tourmens !

(Il regarde autour de lui, et voit près de son lit funèbre toutes les personnes de la cour dans les larmes. Oscar san-

glote : Amélie est étendue à ses pieds ; plus loin des femmes sont à genoux et prient.)

(A part.)

Oscar... Dieux ! Amélie.

(Regardant Ankaström et les conjurés.)

Grace pour eux ! je veux qu'on leur pardonne.

OSCAR, sanglotant.

Hélas !

GUSTAVE.

Oui, quand je vois vos pleurs, je regrette la vie.

Adieu, Suède ! adieu, gloire et patrie !

J'espérais mieux mourir ! Mes amis, mes soldats, Entourez-moi ! qu'au moins j'expire dans vos bras !

ENSEMBLE.

CHOEUR, ANKASTROM.

CHOEUR.

O crime ! ô parricide !

Dans le sang du perfide

Expions son forfait !

(Tous se mettant à genoux.)

Dieu ! que ma voix supplie,

Conserve à la patrie

Le roi qu'elle adorait !

ANKASTROM.

Oui, d'un bras intrépide

J'ai puni le perfide :

Mon cœur est satisfait !

Frappez !... avec la vie

Qui va m'être ravie

J'emporte mon secret.

OSCAR, à genoux.

O mon maître ! ô mon roi !...

AMÉLIE, de même.

Prenez pitié de lui ! prenez pitié de moi !

(Les grenadiers qui portent Gustave sur leurs fusils croisés se mettent lentement en marche et se dirigent vers l'escalier de granit, précédés de domestiques qui tiennent des torches ; c'est là le groupe principal. A droite, Ankaström et les conjurés, sur lesquels des soldats ont dirigé la pointe de leurs baïonnettes ; Gustave se soulève à peine, et de la main semble leur dire : Arrêtez ! — A gauche, Amélie, Oscar, les seigneurs de la cour qui ont ôté leurs masques et qui sont pâles, en habit de fête et la terreur sur le visage. — Au fond, les autres personnes du bal différemment groupées et cherchant à apercevoir les traits du roi. Partout le désordre, la confusion : et dans les autres salles où la nouvelle n'est pas encore parvenue, le son lointain des instrumens joyeux, tandis que sur le devant l'orchestre fait entendre un roulement lugubre et funèbre.)

FIN DE GUSTAVE III.

NOTA.—Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.



LESTOCQ

OU

L'INTRIGUE ET L'AMOUR,

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE,

MUSIQUE DE M. AUER,

Représenté pour la première fois sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 24 mai 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ELISABETH, fille de Pierre-le-Grand.	M ^{me} PRADHER.	CATHERINE, serve de Golofkin.	M ^{lle} MASSY.
LESTOCQ, son médecin.	M. THÉNARD.	DIMITRI LAPOUKIN, jeune officier au régiment de Novogorod.	M. RÉVIAL.
GOLOFKIN, ministre de la police.	M. HENRI.	SAMOIEF, officier du même régiment.	M. GÉNOT.
EUDOXIE, sa femme.	M ^{lle} PEIGNAT.	VOREF, aide-de-camp de Golofkin.	M. LOUVET.
STROLOF, serf de Golofkin, et maître de la poste.	M. DESLANDES.		

ACTE I.

Le théâtre représente la cour d'une maison de poste. Au fond la campagne. A gauche du spectateur la porte de la maison. A droite, l'entrée d'un grand hangar.

Au lever du rideau, STROLOF est assis sur une chaise, la tête penchée sur sa poitrine, SAMOIEF et plusieurs officiers paraissent au fond, en éperons et le fouet à la main.

INTRODUCTION.

CHOEUR D'OFFICIERS.

Des chevaux ! des chevaux !
Postillons que Dieu confonde,
A ma voix que l'on réponde,
Des chevaux ! des chevaux !
Les meilleurs et les plus beaux,
Des chevaux, des chevaux !

SAMOIEF, à Strolof.

Le maître de la poste où donc est-il ?

STROLOF.

Hélas !

C'est moi ! serf et vassal de cette seigneurie !

TOUS.

Il nous faut des chevaux, tu nous en donneras !

STROLOF.

Je ne le puis, je n'en ai pas !

SAMOIEF.

Il en a, mes amis, j'ai vu son écurie
Et nombreuse et bien garnie !

STROLOF.

Ça n'y fait rien, je n'en ai pas.

SAMOIEF.

Serf et vassal obéis au plus vite,
Où nous allons t'assommer... entends-tu ?

STROLOF, froidement.
Soit ! frappez !.. le moscovite
Est fait pour être battu !

ENSEMBLE.

Des chevaux ! des chevaux !
Vassal que le ciel confonde,
Qu'à nos ordres l'on réponde,
Des chevaux ! des chevaux !
Les meilleurs et les plus beaux,
Des chevaux ! des chevaux !

STROLOF.

Des chevaux ! des chevaux !
Eh ! que le ciel vous confonde !
Que veut-on que je réponde,
Je n'ai pas de chevaux !
Dussiez-vous meurtrir mon dos,
Je n'ai pas de chevaux !

Ils entourent Strolof qu'ils menacent de leur fouet.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DIMITRI.

DIMITRI.

Amis, que faites-vous ? frapper ce pauvre diable !
Je le défends !
(*A Strolof.*) Allons, deviens traitable !
De notre garnison, sombre et triste séjour,
Un ordre de la cour aujourd'hui nous délivre !
Avant le régiment qui bientôt va nous suivre,
Nous voulons à Saint-Pétesbourg
Arriver aujourd'hui ! Que ton zèle s'empresse,
Nous païrons !

STROLOF.

C'est parler ! j'ai des chevaux très bons !

DIMITRI.

Tu vas nous les donner !

STROLOF.

Non !

DIMITRI.

Pour quelles raisons ?

STROLOF.

Ou les a retenus !

DIMITRI.

Pour qui ?

STROLOF.

Pour la princesse

Elisabeth, qui doit aussi se rendre

Ce soir à Pétesbourg.

DIMITRI.

Qui vient de te l'apprendre ?

STROLOF.

Ce billet que m'écrivit Lestocq, son médecin!

SAMOIEF.

Ce médecin français !

DIMITRI, après avoir lu.

Oui, c'est bien de sa main !

Pour la princesse et pour ses équipages,

Tout est payé d'avance !

CHŒUR DES JEUNES OFFICIERS, à demi-voix et avec respect.

Amis, c'est différent !

La fille de Pierre-le-Grand

A droit à nos respects ainsi qu'à nos hommages !

SAMOIEF.

Jusqu'à ce soir nous attendrons !

DIMITRI.

Ici, messieurs, nous dînerons !

ENSEMBLE.

Pour prendre patience,

Pour attendre gaiement,

Amis, faisons bombance,

C'est un moyen charmant !

Au milieu de la foule

Qu'anime le festin,

Gaiement le temps s'écoule.

Comme les flots de vin !

DIMITRI.

Je me charge, messieurs, d'ordonner le repas,

Dussé-je renverser tout du haut jusqu'en bas !

CHŒUR.

Pour prendre patience.

Pour attendre gaiement, etc.

Ils sortent tous par le fond ou par la porte à droite.

SCÈNE III.

DIMITRI, STROLOF.

DIMITRI. A nous deux, maintenant, Occupons-nous de notre dîner, ce qui est bien ennuyeux... moi qui devrais être à Saint-Pétersbourg, où l'amour m'attend.

STROLOF. Vous êtes bien heureux !

DIMITRI. Je crois bien : depuis deux ans que mon régiment est exilé à Novogorod, depuis deux ans séparé d'elle, et pas un mot de ses nouvelles... Eh bien, voyons, notre dîner ; qu'est-ce que tu nous donneras ? Qu'est-ce que tu as ?

STROLOF. Adressez-vous à l'intendant de monseigneur, car, pour moi, je n'ai rien.

DIMITRI. Comment, rien !

STROLOF. Est-ce ma faute à moi si je suis un serf ! un esclave ! si tout ce que je gne appartient à mon maître, au comte Iofkin, seigneur de ce domaine.

DIMITRI. Golofkin ! le ministre de la po-

lice ! Celui qui, avec Munich et Osterman, forme le conseil de la régence.

STROLOF. Lui-même ! un rude seigneur !

PREMIER COUPLET.

Sur nous siffle sans cesse
Le fouet retentissant,
L'âge ni la faiblesse
N'échappent au châtimant !
Qu'ici nul ne raisonne
Et quand le maître ordonne,
Qu'on obéisse en tout,
Ou sur-le-champ le knout,
Le knout !
Jusqu'à la mort le knout !

DEUXIÈME COUPLET.

Plus d'hymen, de tendresse,
Sans l'ordre d'un tyran,
Pour nous plus de maîtresse,
Un maître nous les prend...
Et pour dernier supplice,
Il faut qu'on le chérisse
Et qu'on l'aime avant tout
Ou sur-le-champ le knout,
Le knout !
Jusqu'à la mort le knout !

DIMITRI. Ce n'est pas possible ! et je ne puis croire que le comte Golofkin...

STROLOF. Ah ! vous ne le croyez pas... Me voilà pourtant, moi, Strolof, paysan russe, fils de paysan, qui allais épouser Catherine, ma cousine, esclave comme moi... et le matin de la noce, l'intendant l'a enlevée et envoyée à Saint-Pétersbourg pour être femme de chambre de la comtesse, ou peut-être du comte... que sais-je ? et parce que ma mère et moi nous avons réclamé, nous avons voulu élever la voix, il nous a fait donner trente coups de knout ! Moi ! à la bonne heure, je suis fort, je ne suis bon qu'à être battu... mais ma mère, une pauvre femme de soixante ans, elle en serait morte, sans M. Lestocq, le médecin de la princesse, qui venait de Saint-Pétersbourg, et qui l'a soignée, qui lui a sauvé la vie... Aussi, ce M. Lestocq, ce n'est pas un moscovite celui-là, c'est un Français, et si vous le connaissiez.

DIMITRI. Je le connais, je l'ai vu quelquefois quand nous allions faire notre cour à la princesse Elisabeth exilée comme nous à Novogorod... C'est un singulier caractère... un original, qui, du reste, ne manque pas de mérite.

STROLOF. Je crois bien ! Je donnerais pour lui, sur-le-champ, le peu de jours qui me restent à être battu... Ah ! mon Dieu... une voiture...

DIMITRI. Celle d'Elisabeth ?

STROLOF, la regardant avec effroi. Non pas, non pas...

DIMITRI. Qu'as-tu donc à trembler ainsi ?

STROLOF. Dieu me soit en aide!.. c'est le comte Golofkin lui-même qui descend chez nous. Il y aura d'ici à ce soir bien des coups de knout de distribués.

DIMITRI. Golofkin!.. je ne l'aime pas plus que toi, et ne me soucie guère de faire sa connaissance... Je vais trouver l'intendant et m'entendre avec lui pour notre dîner.

Il sort par la porte à droite.

SCÈNE IV.

STROLOF, GOLOFKIN, DEUX COSAQUES et VOREF.

GOLOFKIN, entrant en causant avec Voref. Quoi! ces jeunes officiers ont devancé leur régiment?..

VOREF. Oui, excellence!

GOLOFKIN. Ils ont donc grande hâte de se trouver à Saint-Pétersbourg. Vous leur signifierez qu'ils n'y resteront qu'un jour... le tems de faire reposer leurs soldats, et de là, on les dirigera sur Smolensk. Qu'ils partent sur-le-champ?

VOREF. Ils ne le peuvent. Tous les chevaux ont été, dit-on, retenus par la princesse Élisabeth...
GOLOFKIN. Qui a obéi à cet ordre?

VOREF, moutrant Strolof. Lui.

GOLOFKIN. Il ne sait donc pas que moi seul ici ai le droit de commander. Pour qu'il s'en souvienne désormais... allez!..

STROLOF, à part. Je m'y attendais... O grand saint Nicolas... un quart d'heure de vengeance, et je le tiens quitte de tout ce que j'ai reçu.

Il sort avec les deux cosaques.

GOLOFKIN, à Voref. Voyez quel est ce bruit?

VOREF. La princesse qui descend de voiture.

GOLOFKIN. Courons à sa rencontre.

VOREF, regardant toujours vers le fond. M^{me} Golofkin vous a prévenu... ces dames viennent de ce côté.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISABETH, EUDOXIE, LESTOCQ, CHŒUR DE PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Houra! houra! houra!

C'est elle;

La voilà!

Qu'elle est gracieuse et belle!

Des czars c'est le noble sang,

Le sang de Pierre-le-Grand!

C'est elle! la voilà!

Houra! houra! houra!

GOLOFKIN, avec colère. Assez!.. vos cris fatiguent son Altesse.

ÉLISABETH. Nullement, comte Golofkin, l'amitié qu'on inspire ne fatigue jamais. Merci, mes amis. (*Les paysans sortent par le fond.* — *Pressant les mains d'Eudoxie.*) Ma chère Eudoxie! que je suis heureuse de vous voir et de vous embrasser... moi, qui ne savais même pas votre mariage. (*Se retournant vers Golofkin.*) Je vous remercie, comte Golofkin, d'être venu au-devant de moi jusqu'à trois lieues de Saint-Pétersbourg. Tant d'honneur à une princesse déchue... c'est beau pour un courtisan... Ce qui l'est plus encore, c'est de m'avoir amené votre femme, autrefois ma fille d'honneur (*Lui prenant la main.*) et toujours mon amie, n'est-il pas vrai?

EUDOXIE. Ah! j'ai voulu accompagner M. le comte, j'ai voulu être la première à présenter mes hommages à Votre Altesse et à savoir si le voyage ne l'avait pas bien fatiguée.

ÉLISABETH. Mais non... je ne crois pas!.. je me porte à merveille... N'est-il pas vrai, Lestocq? car, c'est lui que cela regarde, je ne m'en mêle pas; il me trouve souvent des vapeurs ou des migraines aux quelles, sans lui, je n'aurais jamais songé... Oh! c'est un homme de talent!

GOLOFKIN. Et de plus, un fidèle serviteur...

ÉLISABETH. Que vous avez placé auprès de moi, et vous avez bien fait; car sans lui le séjour de Novogorod eût été si triste, je me serais tant eunuyée dans cette maison de plaisance!.. Mais enfin me voilà de retour à Saint-Pétersbourg dont les bals sont, dit-on, délicieux cette année, et j'aurai, j'espère, le tems de me dédommager.

GOLOFKIN. Je ne le pense pas... car, s'il faut vous l'avouer, madame, je viens de la part de S. A. Anne de Courlande, régente de l'empire pendant la minorité du prince Ivan, son fils, notre jeune empereur... je viens...

ÉLISABETH. Eh bien!.. achevez?

GOLOFKIN. Je viens vous dire que Son Altesse ainsi que le conseil de régence, dont j'ai l'honneur de faire partie, ont été péniblement surpris de votre départ de Novogorod, dont vous n'aviez pas daigné les prévenir.

ÉLISABETH. Et à quoi bon? un voyage d'agrément pour ma santé... le changement d'air... N'est-ce pas, Lestocq?

LESTOCQ, s'inclinant. Oui, madame!..

GOLOFKIN, d'un air doux. A cela nous n'avons rien à objecter... mais nous ne pensons pas que l'air de Saint-Pétersbourg convienne à Votre Altesse et je

viens vous conseiller de vouloir bien ne pas entrer dans la capitale.

LESTOCQ, *à part*. Quelle audace!..

ÉLISABETH, *avec fierté*. Comte Golofkin, est-ce un ordre que l'on m'intime?

GOLOFKIN, *respectueusement*. Non, sans doute... mais une prière qu'il ne serait peut-être pas prudent à vous de repousser. Votre présence à Saint-Petersbourg pourrait enhardir, encourager certains partis qui conspirent dans l'ombre et qui devraient plus audacieux s'ils concevaient le fol espoir de vous voir à leur tête.

ÉLISABETH. J'entends... ce qui donnerait peut-être un peu de mal au ministre de la police. Cela vous regarde, comte Golofkin, et je ne peux pas vous priver d'une occasion de faire briller vos rares talents... et parce que le sénat m'a exclue du trône, parce qu'il a décidé que le prince Ivan, neveu de Pierre I^{er}, serait préféré à moi, Élisabeth, qui suis sa fille, je ne pourrai plus changer de résidence, voyager pour mon plaisir, aller au bal à Saint-Petersbourg sans faire naître des complots, exciter des soupçons, et troubler le sommeil des ministres... C'est trop compter sur ma patience, et je ne répondrai qu'un mot : je ne conspire pas, je ne conspirerai jamais, et si cela m'arrive, vous pouvez faire tomber ma tête... j'y consens d'avance; mais je veux aller à Saint-Petersbourg... j'yrai, j'y resterai tant que cela me plaira, et je m'y plairai beaucoup... (*Avec ironie.*) La cour y est si aimable!.. Dites-le bien à la régente, dites-le à Munich et à Osterman, vos dignes collègues et nous verrons si l'on arrachera des murs de la capitale, si l'on chassera de force la fille de Pierre-le-Grand... Voyez, comte Golofkin, préparez tout pour mon départ, je retournerai avec vous à Saint-Petersbourg... je vous permets de m'y accompagner. Adieu, Eudoxie : à bientôt; nous nous reverrons!

Eudoxie fait la révérence, Golofkin s'incline respectueusement et sort avec Voref.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, LESTOCQ.

ÉLISABETH, *à part et regardant autour d'elle*. Je ne l'aperçois pas! et cependant il me semble qu'il devrait déjà être arrivé... qu'il devrait m'avoir précédée.

LESTOCQ, *s'approchant d'Élisabeth*. C'est bien, madame.

ÉLISABETH, *d'un air triomphant*. N'est-ce pas! surtout pour moi, qui suis faible

et qui n'ai jamais pu avoir de caractère, mais une fois que je suis piquée... et je l'étais beaucoup de ne pouvoir assister à cette fête brillante qu'on doit donner demain, dit-on, à l'Ermitage.

LESTOCQ. Que dites-vous?

ÉLISABETH. Une fête pour laquelle, depuis deux mois, l'on fait des préparatifs.

LESTOCQ. Quoi! c'est-là le véritable motif qui vous attire à Saint-Petersbourg... Vous n'en avez pas d'autre?

ÉLISABETH. Non certainement... aucun!

LESTOCQ, *toujours à demi-voix*. Et peu vous importe de recevoir ici des ordres, quand vous devriez en donner... d'entrer comme simple sujette dans ce palais des czars où vous devriez régner en impératrice.

ÉLISABETH. Ah! vous allez encore ramer cet éternel sujet de conversation... Grâce, Lestocq, je ne me sens pas bien aujourd'hui... je suis souffrante... je suis malade.

LESTOCQ. Oui... vous êtes habituée à un air plus élevé... l'air du trône!.. celui-là seul vous est bon. (*Avec force.*) Et si j'étais à votre place.

ÉLISABETH. Certainement... si vous y étiez?... Mais entre vous et moi, mon cher docteur, il y a grande différence.

LESTOCQ. Je le sais, madame, et j'ose dire qu'elle est toute à mon avantage. Né de parents français, simple frater dans un misérable village, n'ayant d'autre bien que ma jeunesse et ma lancette, je n'ai désespéré ni de moi, ni de mon avenir. Nul n'est prophète dans son pays.. j'ai cherché fortune à l'étranger, et soit audace, talent, intrigue, comme vous voudrez... tout est bon pour arriver, et j'y suis parvenu; j'ai été accueilli à la cour de Russie, je suis premier médecin de la princesse Élisabeth, de la fille des czars... De rien que j'étais, voilà où je me suis élevé, voilà ce que j'ai fait. Et vous, madame; née sur les degrés du trône... héritière présomptive de la couronne impériale, vous êtes descendue jusqu'au rang de princesse sans crédit, sans pouvoir; soumise aux caprices de la régente, aux ordres de Golofkin ou de Munich...

ÉLISABETH. Lestocq, vous ne voulez pas me fâcher.

LESTOCQ. Et plutôt au ciel que je vous fisse sortir de cette insouciance, de cette apathie qui forme le fond de votre caractère!.. Plût au ciel que je fisse passer dans vos veines cette fièvre, ce désir de gloire qui me dévore... dès demain je vous verrais assise sur le trône de Pierre,

le-Grand, votre père, je verrais briller sur votre front ce bandeau des czars qui vous irait si bien !.. Ah ! que vous seriez belle !

ÉLISABETH, *avec complaisance*. Vous croyez. (*Se reprenant.*) Non, non !..

RECITATIF.

J'ai là d'autres projets plus séduisants pour moi... Mais que je ne puis dire à personne !

LESTOCQ.

Eh pourquoi ?

DUO.

ÉLISABETH.

Heureux qui peut passer sa vie
Loin des grandeurs, loin de la cour :
Heureux qui la voit embellie
Par les plaisirs et par l'amour !

LESTOCQ.

Heureux qui peut passer sa vie
Sur le trône et dans la grandeur,
Heureux qui la voit embellie
Et par la gloire et par l'honneur !

ÉLISABETH.

Moi, faible femme !.. on veut que je conspire !

LESTOCQ.

Mourir pour vous sont mes seuls vœux !

ÉLISABETH.

C'est à la mort que tu veux me conduire...

LESTOCQ.

C'est au trône de vos aïeux !

(*La regardant.*)

Je le vois, dans son âme
J'ai ranimé l'honneur !
Et l'ardeur qui m'enflamme
A passé dans son cœur !

ÉLISABETH.

Je sens naître en mon âme
Le dépit et l'honneur,
Et l'ardeur qui l'enflamme
A passé dans mon cœur !

Eh bien ! vous le voulez... au repos je renonce !

LESTOCQ.

Vous consentez !..

ÉLISABETH.

Pas encore, je ne peux !

Mais tantôt, dans ces lieux, vous aurez ma réponse !

LESTOCQ, *à part.*

Elle est à nous ! le sort comble nos vœux !

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

Je le vois, dans son âme
J'ai ranimé l'honneur !
Et l'ardeur qui m'enflamme
A passé dans son cœur !

ÉLISABETH.

Je sens naître en mon âme
Et la honte et l'honneur !
Et l'ardeur qui l'enflamme
A passé dans mon cœur !

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LESTOCQ, puis STROLOF.

LESTOCQ. Oui, je la forcerai bien de con-

spirer... Oui, je la ferai impératrice malgré elle, car jamais on a été moins princesse... Il n'y a dans cette femme-là qu'une femme et pas autre chose ; des futilités, des plaisirs, des rêves d'amour... voilà tout ce qu'il lui faut... Eh bien ! permis à elle, mais quand elle sera sur le trône, et on lui permettra alors d'être la voluptueuse Elizabeth. . c'est ainsi qu'ils l'appellent. (*Apercevant Strolof.*) C'est Strolof... comme le voilà sombre et rêveur !.. (*Strolof va à lui, met un genou en terre et lui baise la main.*) Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, depuis mon dernier voyage... mais j'ai pensé à toi. Relève-toi, mon garçon, comment va ta mère ?

STROLOF. Elle va bien, monseigneur le médecin, et moi aussi : je viens encore d'être battu.

LESTOCQ. O ciel !

STROLOF. Par l'ordre de Golofkin... aussi, j'ai la rage dans le cœur quand je pense qu'il faut toujours recevoir et se taire.

LESTOCQ. Pourquoi donc ? On peut rendre à son tour, et si quelque jour tu trouvais moyen de donner le knout à Golofkin...

STROLOF. Lui !.. mon maître ! oh ! non, jamais. (*Avec une joie concentrée.*) Je le tuerais bien par exemple... mais le battre... je n'oserais pas.

LESTOCQ, *froidement*. Eh ! mais dans le monde, tout est possible. Pour commencer, je t'ai racheté à l'intendant de Golofkin.

STROLOF. O ciel ! dites-vous vrai ? Vous êtes mon maître.

LESTOCQ. Je t'emmènerai à Saint-Petersbourg, tu reverras Catherine, ta fiancée. Je te la ferai épouser, et je vous donnerai à tous deux votre liberté.

STROLOF. Ah ! monseigneur Lestocq, je vous appartiens corps et âme, et s'il ne me faut que se faire tuer pour vous, dites-moi : va, et j'irai.

LESTOCQ, *avec chaleur et à demi-voix*. Bien ! mon garçon... bien ! tu partageras mes dangers... J'aurai besoin de ton courage et de ton bras... Tu sauras pour quoi.

STROLOF, *froidement*. Ce n'est pas la peine.

LESTOCQ. Bravo ! voilà une réponse digne d'un soldat russe. Il y a du plaisir à conspirer avec des gens comme ceux-là.. ce n'est pas comme en France où ils veulent toujours savoir. Eh ! mais quel est ce bruit ?

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, DIMITRI.

DIMITRI, *entrant avec colère*. Oui j'en fais serment, il ne mourra que de ma main.

LESTOCQ. Eh! qui donc, mon officier?.. est-ce un malade que vous voulez me recommander? un oncle à succession? me voilà.

DIMITRI. Ah! c'est vous, Lestocq, vous me voyez furieux!

LESTOCQ. Et contre qui?

DIMITRI. Contre cet indigne... cet infâme Golofkin.

STROLOF. Prenez garde... s'il entendait...

LESTOCQ. Il est ici!

DIMITRI. Je le sais bien! et peu m'importe!.. il ne m'enverra pas en Sibérie. mais il a fait plus encore... on vient de nous signifier de sa part que notre régiment n'avait qu'un jour à rester dans la capitale.

LESTOCQ. Vraiment!

DIMITRI. Après deux ans d'absence... et l'infamie, docteur, c'est que j'allais me trouver près de celle que j'aime... et repartir encore pour Smolensk... Non, morbleu!.. plutôt donner ma démission, plutôt briser mon épée.

LESTOCQ. Modérez-vous!

DIMITRI. Jamais. C'est une atrocité que je ne pardonnerai pas, et que Golofkin me paiera dans ce monde ou dans l'autre. Ne pas la voir... être séparé d'elle... concevez-vous, docteur... et pourquoi?.. parce qu'il dit que nos soldats, que le régiment de Novogorod est animé d'un mauvais esprit.

LESTOCQ, *avec joie*. Vraiment... je le savais déjà!..

DIMITRI. Eh bien! morbleu... ils ont raison, ils font bien; et moi, qui jamais de ma vie ne me suis mêlé de rien, si je savais qu'il y eût quelques bonnes conspirations, quelques projets de soulèvement, je serais trop heureux d'en être.

LESTOCQ. Est-il possible?

DIMITRI. A une seule condition... c'est qu'on me permettrait de tuer Golofkin moi-même.

STROLOF, *bas à Lestocq*. Je l'avais retenu!..

LESTOCQ, *à Strolof*. Tais-toi!

DIMITRI. Mais, par malheur!.. il n'y a rien, personne ne pense à conspirer. Les Russes se laisseraient tous opprimer sans jamais lever la tête.

LESTOCQ. Qu'en savez-vous?

DIMITRI. Hein... que dites-vous là?

LESTOCQ. S'il y avait des cœurs généreux

qui s'entendissent avec le vôtre... qui réclamaient les secours de votre épée et de vos soldats... pourraient-ils compter sur vous?

DIMITRI. Oui, morbleu, toujours... (*Le regardant avec étonnement*.) Ah! ça, dites donc, docteur... c'est donc sérieux... il y a donc quelque chose... moi je parlais là sans y penser, mais je ne m'en dédis pas. je n'ai jamais conspiré de ma vie, c'est du nouveau...

LESTOCQ. Étourdi!..

DIMITRI. Voyons un peu, parlez... vous voulez donc renverser Golofkin? c'est bien... le tuer, nous verrons... c'est peut-être un peu vif pour la première fois!

LESTOCQ, *regardant dans la coulisse à gauche*. Taisez-vous donc... on vient... (*A part*.) Madame Golofkin!

DIMITRI, *s'avançant et regardant dans la coulisse à gauche*. Ah! mon Dieu... est-il possible?... quelle rencontre!..

LESTOCQ, *à Dimitri*. Ce n'est pas le moment de vous expliquer... plus tard vous saurez tout... Viens, Strolof!

STROLOF. Oui, maître.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE IX.

DIMITRI, puis EUDOXIE.

DIMITRI, *regardant toujours vers la coulisse gauche*. C'est bien elle!.. elle approche... et moi qui courais à Saint-Petersbourg pour la revoir, pour l'épouser... (*Courant à elle*.) Eudoxie!..

EUDOXIE. Dieu! qu'ai-je vu?... vous, Dimitri, vous dans ces lieux!..

DIMITRI. Oui, après deux ans d'absence et de tourmens...

EUDOXIE. Silence!

DIMITRI. Oh!.. je ne crains rien... Je suis libre... mon oncle en mourant m'a laissé ses richesses, qui sont à vous puisqu'elles m'appartiennent... plus de refus... plus d'obstacles...

EUDOXIE. Le plus grand de tous... le plus cruel pour vous, Dimitri... mais le salut de mon père l'exigeait... on allait le traîner en Sibérie... et un seul moyen de le sauver... c'était d'épouser celui-là même qui le persécutait...

DIMITRI. Et vous y avez consenti?..

EUDOXIE. Grâce!.. grâce!.. ne m'accusez pas, et plaignez-moi! car mon amour était à vous.

DIMITRI. Et j'ai tout perdu!

Romance.

PREMIER COUPLET.

EUDOXIE.

Adieu, je pars:

Soyez l'honneur de la patrie!
Allez! suivez nos étendards,
Soyez heureux! une autre amie
Pourra vous consacrer sa vie!
Et moi!.. je pars!

DEUXIÈME COUPLET.

DIMITRI.

Adieu, je pars!

Et c'est en vain qu'en ma misère
J'implore un seul de vos regards!
Cette faveur est bien légère,
Pour moi ce sera la dernière,
Demain je pars!

DUO.

EUDOXIE.

Ah! laissez-moi!

DIMITRI.

Ecoute-moi!

Je meurs d'amour!

EUDOXIE.

Je meurs d'effroi!

DIMITRI.

O toi que j'aime!

EUDOXIE.

O trouble extrême!

ENSEMBLE.

DIMITRI.

Je n'ai qu'un vœu qu'un seul désir,
Vivre pour toi, pour toi mourir!

EUDOXIE.

Je n'ai qu'un vœu qu'un seul désir,
L'honneur commande, il faut vous fuir!

DIMITRI.

Je devais croire à ta constance,

EUDOXIE.

Hélas! je ne m'appartiens plus,

DIMITRI.

Et ces sermons de notre enfance!

EUDOXIE.

Et ceux que le ciel a reçus!

DIMITRI.

Ta tendresse me fut ravie,
Rends-moi le seul bien que j'aimais;
Une heure.. un instant! je t'en prie!
Te voir et puis mourir après!

EUDOXIE, avec émotion.

Ah! laisse-moi!

DIMITRI.

Ecoute-moi! etc., etc.

DIMITRI.

Ainsi vous repoussez mes vœux!
Eh bien! sachez que l'on conspire,
Qu'un complot se trame en ces lieux,
J'y prendrai part, et si j'expire,
Vous l'aurez voulu!

EUDOXIE.

Moi, grands dieux!

Oubliez ce projet funeste.

DIMITRI.

Non, non, je l'ai juré... je veux,
Risquant des jours que je déteste,
Humoler Golofkin!

EUDOXIE.

O ciel! que dites-vous?

Humoler Golofkin..

(Le voyant venir.)

C'est lui!.. c'est mon époux!

DIMITRI.

Son époux!

SCÈNE X.

Les Mêmes, GOLOFKIN.

TRIO.

DIMITRI.

Dieu! que viens-je de faire?
Qu'ai-je dit malheureux!
J'excite la colère
D'un tyran soupçonneux!

EUDOXIE.

O ciel! que dois-je faire?
Quel complot odieux!
Faut-il à sa colère,
Livrer un malheureux!

GOLOFKIN, à part, entrant en rêvant.

Il est dans le mystère,
Des complots odieux
Qui ne pourront, j'espère,
Echapper à mes yeux!

GOLOFKIN, apercevant Dimitri.

Ah! c'est vous, capitaine,

On vous a prévenu que dans Saint-Petersbourg
Vous ne devez rester qu'un jour!

DIMITRI.

Oui, l'on nous a transmis votre loi souveraine:
Tout un jour... c'est beaucoup! et nous devons bénir
La main qui nous accorde une faveur si grande!

GOLOFKIN, à Eudoxie.

Venez... Elisabeth... vous veut et vous demande!

DIMITRI, bas à Eudoxie.

Mon sort est dans vos mains, faut-il vivre ou mourir?

ENSEMBLE.

DIMITRI.

Dieu! que viens-je de faire?
Qu'ai-je dit, malheureux! etc., etc.

EUDOXIE.

O ciel! que dois-je faire?
Quel complot odieux! etc., etc.

GOLOFKIN.

Dans l'ombre et le mystère
Des complots odieux! etc., etc.

(Golofkin entre avec Eudoxie dans la maison à gauche.)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, les Officiers venant du dehors.
STROLOF et Quelques Mougiks, pendant
le chœur suivant, placent la table et servent
le dîner.

CHOEUR.

Il faut s'amuser, rire et boire,
Assez tôt viendra le trépas!
Courir des plaisirs à la gloire,
C'est la devise des soldats!

SAMOIEF.

De bien dîner que l'on s'empresse,
Moi, je me charge des apprêts!
(Il va au fond, et aide à mettre le couvert.)

LESTOCQ, à part.

De ce repas le désordre et l'ivresse
Pourraient bien servir nos projets!

SAMOIEF.

A ce banquet militaire
Le docteur veut-il prendre part?

Aux autres officiers.

Il faut le ménager, car à la moindre affaire,
Nous avons besoin de son art.

DIMITRI, à part.

N'importe, du mari je brave la vengeance!

LESTOCQ, *lui serrant la main.*

A table!

DIMITRI, *à part.*

Cachons-leur ma rage et mon dépit!

LESTOCQ, *à Samoïef.*

J'accepte avec plaisir... comme avec appétit...

DIMITRI, *sur le devant du théâtre bas à Lestocq.*

La diète, je le vois, n'est pas dans l'ordonnance,
Un conspirateur dîne.

LESTOCQ, *de même.*

Il conspire en dinant!

(*Ils se mettent tous à table.*)

CHŒUR.

Il faut s'amuser, rire et boire,

Assez tôt viendra le trépas!

Courir des plaisirs à la gloire,

C'est la devise des soldats!

DIMITRI, *élevant son verre.*

A la santé du docteur!

LESTOCQ, *de même.*

A la vôtre!

DIMITRI, *de même.*

Pour second toast, buvons tous, mes amis,
A nos amours!

LESTOCQ.

Moi j'en propose un autre!

Buvons au bonheur du pays!

SAMOÏEF, *d'un air triste.*

Helas! son bonheur n'est qu'un rêve,
Quand les tyrans règnent sur nous!

LESTOCQ, *secouant la tête.*

Si vous vouliez!..

TOUS.

Que dites-vous?

LESTOCQ, *lentement.*

Que vous êtes soldats, que c'est avec le glaive
Que l'on fait et défait les rois!

DIMITRI, *vivement.*

Il a raison!

SAMOÏEF, *froidement.*

Il a tort, et je crois

Qu'aux affaires d'état nous devons faire trêve!

Chantons plutôt! à vous docteur,

Commencez!

LESTOCQ.

Volontiers!

DIMITRI.

Nous redirons en chœur!

LESTOCQ. — PREMIER COUPLET.

C'est le plaisir qui vous invite,

Venez à ce banquet joyeux,

Répétez ce chant moscovite

Si cher à vos nobles aïeux!

Saint Nicolas, patron de la Russie,

Veille sur nous et donne en tous les temps,

La Gloire à notre patrie,

Et la mort à ses tyrans!

DIMITRI ET LE CHŒUR, *s'animant par degré.*

Gloire à notre patrie,

Et mort à ses tyrans!

DEUXIÈME COUPLET.

LESTOCQ.

Le Moscovite est misérable,

Des maîtres enchaînent son bras!

Mais dans les maux dont on l'accable,

Il sait attendre et dit tous bas:

Saint Nicolas, patron de la Russie,

Veille sur nous et donne en tous les tems

La gloire à notre patrie,

Et la mort à ses tyrans!

CHŒUR.

Gloire à notre patrie

Et mort à ses tyrans!

(*Ils se lèvent tous.*)

TROISIÈME COUPLET.

LESTOCQ.

Et vous dont le cœur doit m'entendre-

Lorsqu'à la honte on vous conduit,

Est-il besoin de plus attendre?

C'est l'honneur qui parle et vous dit:

Braves soldats, soutiens de la Russie,

Votre valeur peut donner en tout tems

La gloire à votre patrie,

Et la mort à ses tyrans!

CHŒUR.

Gloire à notre patrie

Et mort à ses tyrans!

(*S'animant, entourant Lestocq et se donnant tous la main.*)

Oui, mes amis, oui, nous le jurons tous,

Nos ennemis tomberont sous nos coups!

ENSEMBLE.

LESTOCQ, *à part les regardant.*

Courage! courage!

Mon triomphe est certain!

Achevons notre ouvrage

Les armes à la main!

CHŒUR D'OFFICIERS.

Courage! courage!

Le triomphe est certain!

Et sortons d'esclavage

Les armes à la main!

DIMITRI.

Courage! courage!

J'admire son dessin,

Sortons de l'esclavage

Les armes à la main!

SAMOÏEF, *à demi-voix, les rassemblant autour de lui.*

Quel sera notre chef? qui mettra sur le trône?

LESTOCQ.

Celle à qui tous les vœux décernent la couronne,

La fille de Pierre-le-Grand!

Elizabeth!

TOUS.

Elizabeth!

SAMOÏEF.

Oui, par droit de naissance!

LESTOCQ.

Et vous connaissez tous ses vertus, sa clémence!

DIMITRI.

Pour elle, s'il le faut, je donnerais mon sang!

TOUS.

Et nous de même, vive Elisabeth!

SAMOÏEF, *les arrêtant et à demi-voix.*

Avant

De nous sacrifier pour elle,

Sommes-nous sûrs de son consentement?

Qui nous en répond?

LESTOCQ.

Moi!

SAMOÏEF.

Sur tes jours!

LESTOCQ.

A l'instant

J'ai reçu sa promesse! Elle y sera fidèle!

Et tout-à-l'heure ici, pour mieux vous l'attester,

Je l'attends elle-même!

DIMITRI.

Et nous mourrons pour elle,
Il n'est plus permis d'hésiter.

ENSEMBLE.

LESTOCQ, à part.

Courage! courage!
Mon triomphe est certain!
Achevons mon ouvrage
Les armes à la main!

CHOEUR DE JEUNES OFFICIERS.

Courage! courage!
Le triomphe est certain!
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main!

DIMITRI.

Courage! courage!
J'admire son dessein!
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ELISABETH, EU-
DOXIE, GOLOFKIN, *sortant de la
porte à gauche. Paysans et Paysanes en-
trant par le fond.*

LESTOCQ.

Taisons-nous; là voici, Golofkin est près d'elle!

ELISABETH.

Eh bien! tout est-il prêt et pouvons-nous partir?

Golofkin s'incline et fait signe que oui.

ELISABETH, à Eudoxie.

La fête de demain doit donc être bien belle!
De m'y voir près de toi, je me fais un plaisir...
Apercevant Dimitri et les jeunes officiers.

Eh! mais, ô surprise nouvelle!

Nos jeunes officiers...

(A Eudoxie.)

Des chevaliers galans!

Au jour de la disgrâce, ils m'ont prouvé leur zèle,

Et dans Novogorod c'étaient mes courtisans

Quand tout m'abandonnait...

(Apercevant Lestocq.) Ah! vous voilà! de grâce!

Un mot, Lestocq,

Elle l'amène sur le devant du théâtre.

LESTOCQ, à demi-voix.

Eh bien! madame!

ELISABETH, à demi-voix.

Votre audace

De souvenir me fait encore trembler!

Plus de complots, de sceptre, ni d'empire;

Je ne veux plus en entendre parler!

LESTOCQ, à part.

O ciel! à peine je respire!

ELISABETH, à haute voix.

Nesongez qu'à ce bal où j'espère briller!

Vous y viendrez, j'y compte...

*Elle le salue de la main, et retourne près d'Eudoxie
et de Golofkin.*

LESTOCQ, à part.

O faiblesse de femme?

DIMITRI ET LES OFFICIERS, s'approchant de
Lestocq qu'ils entourent.

Eh bien?

LESTOCQ, après un instant de silence et d'un
ton résolu.

Elle consent à tout! elle est à nous!

Mais il faut se hâter, son salut le réclame!

DIMITRI ET LES OFFICIERS.

Nous sommes prêts... nous vous le jurons tous!

ENSEMBLE.

LESTOCQ, à part.

Rien n'égale ma rage,

Le péril est certain!

Mourons avec courage

Les armes à la main!

DIMITRI ET LES OFFICIERS.

Du courage! du courage!

Le triomphe est certain!

Sortons de l'esclavage

Les armes à la main!

ELISABETH.

Que mes jours sans nuages

Restent purs et sereins

Que jamais les orages

Ne troublent mes destins!

EUDOXIE.

Dieu! soutiens mon courage!

Il faut, c'est mon destin,

Regardant Dimitri.

Ou désarmer sa rage

Ou trahir son dessein!

GOLOFKIN, regardant Elisabeth.

Si ce nouveau voyage

Cache quelques desseins,

Sa vie est un étage

Qui reste dans nos mains!

CHOEUR DES PAYSANS.

Que, notre vœux, notre hommage, etc.

Golofkin offre la main à Elisabeth; Dimitri à Eudoxie, et sortent par la porte du fond, tandis que Lestocq au milieu des jeunes officiers leur montre Elisabeth et menace Golofkin. — La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement du palais d'été à l'Ermitage. — Pavillon riche et élégant. — Porte au fond. — Deux portes latérales. A gauche une harpe. A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

CATHERINE, seule; un papier de musique à la
main et étudiant un air.

- « Gentille... gentille Moscovite,
- « Sur ce traîneau... traîneau léger,
- « Nous voyons... à ta suite,
- « Les amours... les amours voltiger! »

Froissant le papier dans ses mains.

Ah! c'est en vain que j'étudie,

Je ne pourrai jamais apprendre la partie!

(Lisant.)

- « Les amours... les amours voltiger!

Madame Golofkin, ma très chère maîtresse,

Chante dans un concert ainsi que la princesse,

Et l'on m'ordonne aussi de chanter... il le faut!..

(Chantant.)

La, la, la! c'est trop bas... la, la, la, c'est trop haut.

- « Gentille Moscovite,
- « Sur ce traîneau léger,
- « Nous voyons à ta suite
- « Les amours voltiger!
- « Mais, cruelle Nadège,

- » Pourquoi, pour mon malheur,
- » Blanche comme la neige,
- » En as-tu la froideur ? »

Jetant le papier.

Ah! c'est trop ennuyeux!
Et pour moi j'aime mieux
Ces air de danse qu'au village
Sans les apprendre je savais.
Et qu'en revenant de l'ouvrage
Auprès de Strolof je chantais!

PREMIER COUplet.

Le pauvre Ivan pendant le jour
Travaille et pense à son amour.
La nuit arrive et tout content,
Le pauvre Ivan s'en va chantant :

Quand pour moi l'ouvrage
Le soir est fini,
Rentrant au village
De froid tout transi,
Du foyer qui brille
J'aime la lueur;
Du feu qui pétille
J'aime la chaleur.

Mais j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;

Mais j'aime bien mieux
Son regard amoureux!

DEUXIÈME COUplet.

C'est le dimanche ! et tout joyeux,
Buvant ce vin qui rend heureux,
Le pauvre Ivan oubliée, hélas!
Peine et chagrin.., et dit tout bas :

Pendant l'équilibre
L'esclave en buvant,
Rêve qu'il est libre
Et l'est un instant!
D'une erreur si douce
J'aime le bonheur;
De ce vin qui mousse
J'aime la saveur!

Mais j'aime bien mieux, etc.

STROLOF, *en dehors.*

Oui, j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;

Oui, j'aime bien mieux
Un regard de ses yeux!

CATHERINE.

Ah! quelle voix!

Courant à la fenêtre.

Ciel! Strolof en ces lieux!

ENSEMBLE.

CATHERINE, *sur le théâtre.*

Qui, j'aime bien mieux
Mon amie
Si jolie;

Oui, j'aime bien mieux
Son regard amoureux!

STROLOF, *en dehors.*

Qui, j'aime encor mieux
Mon amie,
Si jolie;

Oui, j'aime encor mieux
Son regard amoureux!

SCÈNE II.

CATHERINE, LESTOCQ.

CATHERINE, *se retirant vivement de sa fenêtre.* Dieu! l'on vient! c'est le médecin de la princesse!

LESTOCQ. Eh! mais, ma chère enfant, qu'avez-vous donc?

CATHERINE. Rien, monsieur le docteur, rien, un étourdissement, un éblouissement.

LESTOCQ. Cela se trouve à merveille, me voici... Je vois en effet dans vos yeux que vous êtes très malade.

CATHERINE, *à part.* Comme il s'y connaît.

LESTOCQ. Maladie que nous nommons inclination contrariée et à laquelle sont sujettes les princesses comme leurs femmes de chambre.

CATHERINE. Ah! mon Dieu!

LESTOCQ, *la regardant toujours.* Attendez donc... un cousin à vous... un pauvre diable... que vous alliez épouser.

CATHERINE. Comment, vous voyez cela.

LESTOCQ. Eh bien d'autres choses encore, je vous dirais même son nom... Strolof, je crois.

CATHERINE, *vivement.* Oui, monsieur le docteur! un paysan de M. le comte qui est bien loin d'ici.

LESTOCQ. Du tout... je vois là qu'il est ici, à St-Pétersbourg.

CATHERINE, *à part.* Dieu! que c'est dangereux? il sait tout ce médecin-là?

PREMIER COUplet.

Ne nous trahissez pas tous deux !..
Long-temps nous fûmes malheureux
Ensemble!

Mon cœur en est encor ému,
Que de fois pour moi je l'ai vu
Battu!

Ah! dans mes maux qu'il partageait
Son amitié me consolait!

Sans lui dire que je l'aimais,
Il le savait comme moi... mais
Je tremble

De vous ouvrir ainsi mon cœur,
Et devant un si grand docteur
J'ai peur!

DEUXIÈME COUplet.

LESTOCQ.

Et pourquoi donc trembler ainsi!
Pour moi Strolof est un ami
Fidèle!

D'un hymen qui l'enchanterait
J'ai conçu pour lui le projet
Secret!

Geste de colère de Catherine.

Ah! réprimez ce grand courroux,
Celle dont il sera l'époux
Elle est près de moi, la voilà,
Approuvez-vous ce projet là,

Ma belle,
Et l'ordonnance du docteur
Calme-t-elle de votre cœur
La peur?

TROISIÈME COUPLET.

CATHERINE.

Ah ! pardon, monsieur le docteur,
Pour mériter un tel bonheur
Que faire ?

LESTOCQ.

Il faut m'obéir désormais,
Il faut seconder en tout mes
Projets !

CATHERINE.

Ah ! si Strolof le veut ainsi !

LESTOCQ.

C'est lui qui vous l'ordonne ici !
Autour de vous observer bien,
Tout me dire et ne jamais rien
Me taire !

C'est son ordre, car sans frayeur
On doit ouvrir à son docteur
Son cœur !

CATHERINE.

J'obéis monsieur le docteur,
Vous avez banni de mon cœur
La peur !

LESTOCQ. C'est bien !.. vous voilà donc
comme Strolof à mon service, et pour com-
mencer... Golofkin est-il sorti ce matin ?

CATHERINE. Non, monsieur.

LESTOCQ. Il est encore ici !

CATHERINE. Là dans ce salon... auprès
de sa femme et de la princesse Élisabeth.

LESTOCQ. Ne pas quitter sa femme... est-
ce qu'il en serait jaloux ?

CATHERINE. Non, monsieur.

LESTOCQ, *à part*. Tant pis... ça l'occupe-
rait !.. Il faudra y songer... et qu'est-ce que
Golofkin, qu'est-ce que ces dames disaient
dans le salon ?

CATHERINE. Il était question de la fête de
ce soir dans les jardins de l'Ermitage.

LESTOCQ. Après.

CATHERINE. On disait que la régente, que
toute la cour devait y assister.

LESTOCQ. Après...

CATHERINE. Qu'il y aurait concert d'a-
bord... et puis ensuite un bal... et l'on a
discuté sur le costume que devaient mettre
ces dames... Ma maîtresse voulait une pay-
sanne française, et la princesse une bergère
russe..

LESTOCQ. O futilités de femmes ! c'est
pourtant à cela qu'elle pense !.. dans un
pareil moment..

CATHERINE. Et un jeune officier qui était
là, le capitaine Dimitri, un fort joli gar-
çon, a proposé d'apporter à ces dames
des desseins nouveaux qu'il allait chercher.

LESTOCQ. Et lui aussi !.. et voilà des gens
que nous mêlent de conspirer... (*Haut à Cather-
rine.*) Va dans le salon et dis tout bas à

la princesse que je voudrais lui parler au
sujet de la fête qui se prépare.

CATHERINE. Je n'oserais pas... ces dames
essaient les morceaux de musique, moi
aussi... ce qui est bien ennuyeux... et si
vous vouliez me faire répéter...

LESTOCQ. Il s'agit bien de cela !. (*À part.*)
Un concert ! de la musique... quand nous
jouons pour elle notre existence... quand
tout marche, tout s'organise, quand cette
nuit peut-être le sang va couler... Mais nos
conjurés dont le nombre augmente veulent
absolument ou sa présence... ou un mot de
sa main, et cette proclamation que j'ai
promis de lui faire signer... par quel
moyen... l'y décider ?

CATHERINE, regardant la porte qui s'ouvre.
Voici la princesse !..

LESTOCQ. Dieu soit loué... mais elle
n'est pas seule.

SCÈNE III.

LESTOCQ, CATHERINE, ELISABETH
ET EUDOXIE, un papier de musique à la
et se disputant. GOLOFKIN, qui entre
derrières elles.

QUINTETTI.

ÉLISABETH.

Je soutiens que c'est un *sol* dièze,

EUDOXIE.

Sol naturel... c'est bien écrit...

ÉLISABETH.

On s'est trompé, ne vous déplaie ;

A Golofkin.

Ai-je raison ?

Sans contredit !

A part.

Comment d'une pareille femme
Pouvions-nous craindre les projets ?

LESTOCQ. *à Élisabeth.*

Je voudrais vous parler, madame.

ÉLISABETH.

Dans ce moment je ne pourrais !

Nous sommes accablés et de soins et d'ouvrage,

N'avons-nous pas, ce soir à l'Ermitage,

Bal et concert... et puis ce quatuor

Que nous ne savons pas et qu'avec Eudoxie

Il nous faut répéter...

LESTOCQ, qui pendant ce temps s'est approché
d'Élisabeth.

Mais je vous en supplie,

Une affaire importante et qui me touche fort !

ÉLISABETH.

Les affaires plus tard et les plaisirs d'abord.

LESTOCQ.

Mais madame, songez...

ÉLISABETH.

Songez au quatuor.

LESTOCQ, avec impatience.

Eh ! vous n'êtes que trois !

ÉLISABETH.

C'est vrai, c'est difficile !
Mais jadis vous chantiez, et vous pouvez encor...

LESTOCQ, *avec impatience.*

Du tout!

ÉLISABETH.

Vous êtes trop habile,
Pour ne pas tout connaître...

GOLOFKIN, *riant.*

Oh! c'est votre devoir!

LESTOCQ.

A la première vue et sans aucune étude!..

ÉLISABETH.

Bah! vous autres docteurs, vous avez l'habitude
De réussir sans le savoir!

LESTOCQ, *à Elisabeth*

Mais, madame!

ÉLISABETH.

Chantez, ou je n'écoute rien!

Lui donnant un papier.

Voici votre morceau!

A Eudoxie et à Catherine.

Les vôtres et le mien :

Golofkin approche un fauteuil à Elisabeth. Lestocq est debout à sa gauche. Eudoxie à sa droite. Catherine, qui a pris un coussin, vient se mettre aux pieds de la princesse. Golofkin, assis à gauche du théâtre, contemple ce groupe.

ÉLISABETH, CATHERINE, EUDOXIE, LESTOCQ.

Gentille Moscovite,
Sur ce traîneau léger,
Nous voyons à ta suite
Les amours voltiger ;
Mais, cruelle Nadèje,
Pourquoi, pour mon malheur,
Blanche comme la neige,
En as-tu la froideur ?
Oui, quand de cette neige
Vous avez la blancheur,
Pourquoi, belle Nadèje,
En avoir la froideur ?

ENSEMBLE.

GOLOFKIN.

Bravo! bravo! c'est enchanteur!

LES TROIS FEMMES, *applaudissant.*

Bravo! bravo! mon cher docteur!

LESTOCQ, *à part.*

Ah! rien n'égale ma fureur!

ÉLISABETH. Maintenant, docteur, je suis à vous, et je serais même enchantée de vous consulter..

LESTOCQ, *vivement et avec émotion.* Vraiment!

ÉLISABETH. Sur mon costume ; le capitaine Dimitri va nous apporter des dessins sur lesquels vous nous donnerez votre avis.

LESTOCQ. Moi, madame!..

ÉLISABETH. Ah! vous êtes de fort bon conseil.. pas toujours? (*A Golofkin.*) N'est-il pas vrai?

GOLOFKIN. Certainement, Pardon, madame, je me rends au conseil où la régente m'a fait demander.

EUDOXIE. Moi, si votre altesse veut me le permettre, j'irai m'occuper de ma toilette de ce soir.

ÉLISABETH. Fort bien! vous me laissez seule... Eh bien! docteur, me voilà, je suis à vous...

LESTOCQ, *qui depuis quelques instans s'est assis près de la table. Faute de mieux!.. c'est bien heureux!.. (Bas à Catherine.)* Reste en sentinelle et avertis-moi dès que Golofkin sortira du conseil.

CATHERINE. Je vous le promets.

ÉLISABETH, *à Golofkin.* Adieu, monsieur le comte... adieu, Eudoxie, à ce soir.

Golofkin sort par le fond, Eudoxie et Catherine par la gauche.

SCÈNE VI.

LESTOCQ, *assis près de la table à droite et dessinant à la plume;* ÉLISABETH, *qui a reconduit Eudoxie, redescend le théâtre et s'approche de Lestocq.*

ÉLISABETH. Il y avait long-temps que je n'avais eu de matinée aussi occupée... tant d'affaires à la fois me fatiguent et je suis sûre, docteur, que vous êtes inquiet sur ma santé ; c'est pour cela sans doute que vous vouliez... Ah!.. vous dessinez.

LESTOCQ. En attendant audience.

ÉLISABETH, *regardant par dessus son épaule.* Mais c'est fort bien ce que je vois là... un trône d'un côté... un trône superbe... et de l'autre... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu... qu'elle horreur!.. un échafaud!..

LESTOCQ, *lui montrant froidement le papier.* Choisissez!.. car maintenant, madame, il ne vous reste plus d'autre alternative que l'un ou l'autre.

ÉLISABETH, *effrayée.* Qu'est-ce que cela signifie... et que voulez-vous dire ?

LESTOCQ. Que je n'ai pas tenu compte d'un refus qui vous perdit et nous aussi J'ai agi en votre nom, j'ai rassemblé, j'ai armé vos amis... toujours en votre nom... car je leur ai répondu de vous.

ÉLISABETH. Sans mon aveu, sans mon consentement.

LESTOCQ. J'étais sûr que vous le donneriez quand vous sauriez qu'en ce moment votre perte est certaine... Apprenez que depuis long-temps toutes vos démarches sont surveillées, que moi-même j'ai été placé près de vous pour épier vos actions et en rendre compte, et qu'enfin dans ce conseil où se rend Golofkin, on va décider de votre liberté ou de vos jours.

ÉLISABETH. Quand je prouverai que je ne suis point coupable...

LESTOCQ. Vous l'êtes.

ÉLISABETH. Et comment, s'il vous plaît ?

LESTOCQ. Par les droits seuls que vous avez au trône : c'est là un crime qui ne se pardonne pas, et dont il faut vous punir : je le ferais à leur place... Oui, ma-

dame... ils vous condamneront, que vous ayez ou non pris part à nos projets, vous voyez bien que vous ne risquez rien à conspirer; au contraire.

ÉLISABETH. Moi... y pensez-vous? des complots... des tourmens... des angoisses... du sang à répandre peut-être... et j'en serais cause!.. oh! non, je ne le veux pas! Je lisais encore hier l'histoire de Marie-Stuart... Songez donc, docteur, une prison... des juges... un arrêt... c'est affreux!.. et c'est comme cela que finissent toutes les conspirations.

LESTOCQ. Quand on ne réussit pas! mais nous réussirons... Jamais l'instant ne fut plus favorable : le peuple est las de la régence et las d'être gouverné au nom d'un enfant, il murmure.. il vous appelle... le régiment de Novogorod est pour vous et n'attend pour se soulever qu'un ordre, une proclamation d'Elisabeth... (*Geste d'Elisabeth.*) Rassurez-vous, je l'apporte!.. vous n'aurez qu'à la signer... restent donc les grenadiers Préobajenski... Ce soir, nous nous rendons à leur caserne... vous vous montrerez, je parlerai, je leur dirai : voici la fille de Pierre-le-Grand; ils répondront, vive l'impératrice... et demain Votre Majesté est sur le trône... signez!

Il lui présente le papier.

ÉLISABETH. Non... non! cent fois non! vous réussiriez que je n'accepterais point le trône, je n'en veux pas; j'ai d'autres pensées, d'autres désirs... un seul du moins qui remplit mon cœur et suffit au bonheur de ma vie. Il est un secret que je voulais cacher au monde entier, même à vous, mon confident et mon plus fidèle ami... mais puisqu'il faut vous l'avouer, sachez qu'il est quelqu'un que je préfère à tout... que j'aime...

LESTOCQ. O ciel!

ÉLISABETH. Je maudissais déjà le rang qui nous séparait... et quand je voudrais pouvoir descendre jusqu'à lui, vous me parlez d'un trône qui m'en éloigne encore plus!

LESTOCQ, à part. Malédiction! si je m'attendais à celui-là... (*Haut.*) Et connaît-il cet amour!

ÉLISABETH. Il ne s'en doute même pas! Le voir! l'aimer sans le lui dire est déjà un si grand bonheur... de là vient ce brusque départ, cette arrivée à Saint-Pétersbourg qui a trompé tout le monde, vous le premier... c'était pour le rejoindre!..

LESTOCQ. Que dites-vous?

ÉLISABETH. Silence!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DIMITRI.

TRIO.

LESTOCQ, regardant Elisabeth avec étonnement

D'un trouble inconnu

Son cœur est ému?

Pourquoi

Près de moi

Cet effroi?

Elle a tressailli

Son front a pâli;

Voyons, observons tout d'ici.

ÉLISABETH, regardant Dimitri.

D'un trouble inconnu

Mon cœur est ému!

Je tremble malgré moi

D'effroi!

Aux yeux d'un ami

Cachons aujourd'hui

Un sentiment dont je rougi.

DIMITRI, tenant à la main un album sur lequel il dessine, et regardant l'appartement de madame Golofkin.

A mon cœur ému

L'espoir est rendu!

L'amour veille sur moi,

Je croi.

Oui, j'espère ainsi -

Pendant l'absence du mari!

S'approchant d'Elisabeth.

Voici, madame, à vos ordres soumis,

Ces costumes nouveaux...

ÉLISABETH, cherchant sous un air enjoué à cacher son trouble aux yeux de Lestocq qui l'examine.

Que vous avez choisis!

Et copiés?

DIMITRI.

Pour votre altesse!

ÉLISABETH, toujours de même.

C'est bien!.. et cet autre dessiné...

DIMITRI.

Est pour madame Gloofkin,

A qui je vais le porter... (*A part.*) Quelle ivresse!

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

D'un trouble inconnu, etc.

ÉLISABETH.

D'un trouble inconnu, etc.

DIMITRI.

D'un trouble inconnu, etc.

ÉLISABETH, examinant le dessin.

Oui, ce costume de bergère

Est assez gracieux, qu'en pensez-vous, docteur?

LESTOCQ.

Il me paraît charmant, puisqu'il a su vous plaire.

ÉLISABETH.

Et vous croyez qu'il m'ira bien?

DIMITRI.

D'honneur

Votre altesse en doit être une fois plus jolie,

Si du moins c'est possible!..

ÉLISABETH.

Ah! c'est bien; je le prends!

DIMITRI.

Mais pardon... l'on m'attend!

ÉLISABETH.

Faites, je vous en prie!

DIMITRI, *à part.*

Ah! courons et sachons profiter des instans!

EMSEMBLE.

LESTOCQ.

D'un trouble inconnu, etc.

ÉLISABETH.

D'un trouble inconnu, etc.

DIMITRI.

D'un trouble inconnu, etc.

Dimitri salue respectueusement Elisabeth et sort par la porte à gauche.

SCENE VI.

LESTOCQ, ÉLISABETH.

LESTOCQ. D'où vient le trouble où je vois Votre Altesse?

ÉLISABETH. Moi, je n'en ai aucun... mais quand ce serait, il me semble que la conversation que nous avions tout à l'heure.

LESTOCQ. Vous avait beaucoup moins émue que la personne qui est venue l'interrompre.

ÉLISABETH, *vivement.* Que dites-vous?..

LESTOCQ, *apres avoir regardé autour de lui.* Que c'est lui que vous aimez!..

ÉLISABETH, *avec effroi.* Silence!.. (*A demi-voix.*) Eh bien! oui!.. oui, docteur, pourquoi feindre plus long-temps... et dussiez-vous me blâmer!..

LESTOCQ, *avec joie.* Moi! et pourquoi donc? n'est-il pas brave, aimable, spirituel... n'est-ce pas un des chefs de notre conspiration?

ÉLISABETH. Qu'entends-je?.. lui, Dimitri!..

LESTOCQ. Oui, madame, il n'a pas hésité un instant à risquer son avenir, sa fortune, son existence, pour replacer Elisabeth sur le trône de ses aïeux... après cela vous lui devez moins de reconnaissance qu'à tout autre... car ce que nous faisons par dévouement, il le fait par amour, et s'il s'expose, c'est pour celle qu'il aime!..

ÉLISABETH, *avec joie.* Ah!.. dites-vous vrai! ne me trompez-vous pas?

LESTOCQ. Je le tiens de lui-même qui, hier encore, furieux, éperdu, ne pouvait me cacher son amour ni son désespoir; il voulait tuer ce Golofkin qui l'éloignait de Saint-Pétersbourg, et il ne conspire, en un mot, que pour vous voir, pour ne pas vous quitter.

ÉLISABETH. Ah! que je suis heureuse!

LESTOCQ. Et ee qu'il fait en ce moment hésiteriez-vous à le faire? serez-vous moins généreuse? refuserez-vous d'entrer dans une conspiration où lui-même n'agit et ne combat que pour vous!

ÉLISABETH. Non... non... je ne balance

plus? quels que soient ses dangers, je les partagerai.. pour lui... non pour le trône...

LESTOCQ, *à part.* Peu nous importe. (*Haut.*) Et pourvu que vous signiez seulement cette proclamation.

ÉLISABETH, *vivement et la prenant.* Oui, certainement... oui, je la signerai... mais... (*Avec embarras.*) Vous croyez qu'il m'aime... et si vous vous trompiez, si vous vous abusiez!.. car enfin il ne me l'a jamais dit!

LESTOCQ, *vivement.* Il vous le dira, je vous le jure, je vous en réponds, et alors...

ÉLISABETH, *de même.* Alors, je remets entre vos mains toute ma destinée... je signe cette proclamation... et je marche à votre tête... près de lui, à la mort...

LESTOCQ. A la gloire!..

ÉLISABETH, *d demi-voix.* Adieu! adieu! Lestocq!

LESTOCQ, *ôtant son chapeau.* Adieu, impératrice!

Elisabeth sort par la porte du fond.

SCENE VII.

PREMIER COUPLET

LESTOCQ.

Voilà bien comme sont les femmes!
Et sans désirs et sans espoir.
Rien ne saurait toucher leurs ames,
Rien ne semble les émuovoir.

Soudain l'amour arrive,
Bientôt il les captive,
Grand politiques à genoux!
Malgré notrescience,
L'amour, sans qu'il y pense,
Est encor plus adroit que nous!

DEUXIÈME COUPLET.

Dieu d'intrigue, qu'en ma détresse
En vain j'implorais aujourd'hui;
Où vient d'échouer mon adresse
Un jeune amant a réussi!
C'est lui, lui seul qui donne
L'empire et la couronne,
Et devant lui nous tremblons tous!
Malgré notre science,
L'amour, sans qu'il y pense,
Est encor plus adroit que nous!

Oui, encore quelques instans et elle aura signé cette proclamation qu'ils attendent tous pour agir... c'est Dimitri.

SCENE VIII.

LESTOCQ, DIMITRI, *sortant de la porte à gauche.*

LESTOCQ. O destinée des empires! c'est pourtant de lui maintenant, de lui et de son amour, que dépendent le sort de la Russie et le nôtre... à quoi pense-t-il?

DIMITRI, *à part.* Refuser de me voir en l'absence de son mari... ne pas me recevoir... tout est fini! elle m'a oublié... son cœur

est à une aubre, et je n'ai plus qu'à mourir!

LESTOCQ. Mon capitaine!..

DIMITRI. Ah! c'est vous, docteur.

LESTOCQ. A qui pensiez-vous là?

DIMITRI. A me faire tuer, et c'est le ciel qui vous envoie.

LESTOCQ. Pour vous guérir et vous consolier. Etes-vous toujours amoureux?

DIMITRI, avec colère. Eh! morbleu oui... et j'ai grand tort.

LESTOCQ, vivement. Du tout... c'est bien, jeune homme, très bien... c'est ce qu'il faut... une pareille constance vous fait honneur!

DIMITRI. Bel honneur et beau profit!.. quand un tel amour n'est qu'une folie, une extravagance... quand on aime sans espoir...

LESTOCQ. Et s'il y en avait; si celle que vous aimez, toute grande dame qu'elle est, partageait votre amour...

DIMITRI, lui sautant au cou. Ah! docteur... s'il était vrai! tout mon sang serait à vous, mais qui vous l'a dit?.. quelle preuve? quel témoin?

LESTOCQ, à demi-voix. Elle me l'a avoué à moi-même.

DIMITRI. A vous... tandis qu'avec moi cette froideur... cette indifférence... elle me craignait donc!

LESTOCQ. Eh! oui, sans doute; n'a-t-elle pas tout à craindre! et quand vous l'accusez d'indifférence, c'est elle au contraire qui doute de votre tendresse, qui en exige des preuves.

DIMITRI. Parlez... tout ce qu'elle voudra. Tout m'est possible si je suis aimé d'Eudoxie.

LESTOCQ, stupéfait. Hein!.. que dites-vous là?.. quel nom?..

DIMITRI, vivement. Eudoxie, M^{me} Golofkin, comme vous voudrez! Parlez, docteur... qu'avez-vous donc?

LESTOCQ. Rien!.. (A part.) C'est fait de nous!

DIMITRI. Est-ce que vous vous trouvez mal? vous faut-il un médecin?

LESTOCQ, cherchant à se remettre. Eh! non vraiment... ne faites pas attention... (Cherchant à sourire.) Nous parlions donc de votre amour... vous disiez que vous aimiez M^{me} Golofkin.

DIMITRI, à haute voix. Depuis que je me connais... depuis mon enfance... je n'ai jamais aimé... je n'aimerais jamais qu'elle.

LESTOCQ, tout en tremblant. Silence! il ne faut pas dire cela, il ne faut jamais en parler, ici surtout.

DIMITRI. Vous avez raison, à cause de

son mari. et encore, puisqu'elle m'aime, puisqu'elle vous l'a dit, je me moque maintenant du mari... et si je puis trouver une occasion de me rencontrer seul avec elle...

LESTOCQ, avec effroi. Y pensez-vous!

DIMITRI. Certainement! Mais vous parliez tout-à-l'heure des pret ves de tendresse qu'elle exigeait de moi... quelles sont-elles?

LESTOCQ, avec embarras. M'y voici! En me faisant un tel aveu... en me permettant de vous en faire part... elle a droit de compter sur votre discrétion et votre dévouement...

DIMITRI. Ma vie entière est à elle.

LESTOCQ. Eh bien! pour la rassurer, c'est cela qu'il faut lui écrire...

DIMITRI, se mettant à la table. Avec mon sang, s'il le faut... (Ecrivant.) « Mon Eudoxie... ma bien-aimée... »

LESTOCQ. Y pensez-vous!.. est-ce que dans un pareil billet il faut jamais nommer personne?

DIMITRI, déchirant le billet. Vous avez raison... (En écrivant un autre.) « Je jure » à M^{me} Golofkin... »

LESTOCQ. C'est encore pire.

DIMITRI, déchirant le billet. Dieu! que c'est impatientant... dictez vous même.

LESTOCQ, dictant à Dimitri qui écrit. « Madame... je viens de voir le docteur... » son amitié a trahi un secret que je ne » puis payer qu'au prix de tout mon sang » et de tout mon amour!.. parlez, ordonnez en souveraine... c'est le plus ardent de mes vœux. Obéissance et fidélité » à toute épreuve... — DIMITRI. »

DIMITRI. Pas autre chose?

LESTOCQ. Non... je crois qu'elle sera satisfait, et qu'il n'en faut pas davantage.

DIMITRI, à part. Pour elle... mais pour moi... il me faut un rendez-vous.

LESTOCQ, se retournant et apercevant Catherine. Ah! c'est Catherine!..

DIMITRI, pendant que Lestocq remonte le théâtre, écrit à la hâte, « Post-scriptum. » Avant ce soir, un moment d'entretien, » ou je meurs.

LESTOCQ, à Catherine. Qu'y a-t-il?

CATHERINE. M. Golofkin sort du conseil et sera ici dans l'instant.

LESTOCQ, à Dimitri. C'est bien, cachez vite ce billet, et surtout point d'adresse...

DIMITRI. Cela va sans dire! me prenez-vous pour un étourdi? (A Catherine.) Tiens, petite, prends cette lettre, et porte là sur-le-champ... Dieu! Golofkin!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, GOLOFKIN.

TRIO

GOLOFKIN, *passant entre Dimitri et Catherine qui tient déjà la lettre.*

Une lettre en ses mains ! et pour qui, je vous prie ?

DIMITRI.

Eh ! mais, c'est mon secret ; je voudrais en honneur
Pouvoir en faire part à votre seigneurie,
Mais cela ne se peut, demandez au docteur.

GOLOFKIN.

Pardon d'une demande indiscrette peut-être...

Ah ! le docteur est votre confident ?

DIMITRI, à Golofkin.

(A Catherine.)

Oui, sans doute ! et lui seul te dira mon enfant,

Ce qu'il faut faire de ma lettre !

(Il se rapproche de Golofkin, et pendant ce temps

Lestocq dit à Catherine.)

LESTOCQ, à voix basse.

Va la remettre sur-le-champ

A la princesse Elisabeth... silence !

Tu m'entends ?..

CATHERINE.

Oui, monsieur !

LESTOCQ.

Ton hymen en dépend !

(Catherine sort par la porte du fond, et Golofkin s'approche de Lestocq pendant que Dimitri, qui s'est assis, regarde près de la table un cahier de gravures.)

GOLOFKIN, à demi-voix à Lestocq.

Eh quoi ! cet étourdi vous a fait confidence...

LESTOCQ.

D'un secret qu'entre nous je ne demandais pas !

GOLOFKIN, de même.

A qui destine-t-il ce billet ?

LESTOCQ, hésitant.

Mais je pense...

GOLOFKIN, sévèrement.

Répondez, je le veux... à qui ?

LESTOCQ.

Parlez plus bas...

A votre femme !

GOLOFKIN, étonné.

O trahison nouvelle !

LESTOCQ, à part.

C'est ce que je voulais, qu'il devienne jaloux !

Pendant qu'il veillera sur elle,

Il ne veillera pas sur nous !

ENSEMBLE.

GOLOFKIN.

D'une telle insolence

Je ne puis revenir.

Mais silence et prudence,

Je saurai le punir.

LESTOCQ.

Oui, cette confidence

Lui donne à réfléchir,

Et l'audace est prudence

Quand il faut réussir.

DIMITRI.

Je me livre d'avance

Au plus doux avenir,

Et silence et prudence,

Tout doit nous réussir.

SCÈNE X.

Les Mêmes, STROLOF, s'approchant de
Lestocq, et à voix basse.

STROLOF.

Je reviens, maître, à vos ordres fidèle,

Chercher l'écrit que vous m'avez promis

LESTOCQ, de même.

Je l'attends !

STROLOF.

Hâtez-vous, car parmi vos amis,

On murmure et plusieurs accusent votre zèle ..

LESTOCQ, de même.

Tout à l'heure ils verront si je les ai trahis !

ENSEMBLE.

GOLOFKIN, regardant toujours Dimitri.

D'une telle insolence

Je ne puis revenir,

Mais silence et prudence

Je saurai le punir.

DIMITRI, à part.

Je me livre d'avance

Au plus doux avenir ;

Et silence et prudence

Tout doit nous réussir.

STROLOF.

Oui, dans leur défiance

Ils pourraient vous trahir ;

Hâtez-vous par prudence

De combler leur désir.

LESTOCQ, de même.

Oui, de leur défiance

Ils vont bientôt rougir ;

Prudence et patience

Nous feront réussir.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, EUDOXIE, ELISABETH,
CATHERINE, sortant de la porte à gauche.
Elles tiennent à la main chacune un rouleau de musique.

SEPTUOR.

BIMITRI, avec joie et apercevant madame
Golofkin.

C'est Eudoxie !

GOLOFKIN, à part, avec colère.

Ah ! c'est ma femme

(Haut.) Quoi ! déjà vous sortez, madame ?

EUDOXIE.

Oui, ce matin on nous fait inviter

Chez la régente où l'on doit répéter,

A grand orchestre.

ÉLISABETH.

Oh ! c'est indispensable..

DIMITRI, regardant Eudoxie avec intention.

Car pour être en mesure il faut se concerter !

GOLOFKIN, observant tour à tour Dimitri et
sa femme.

Réflexion admirable,

Et surtout pleine de raison !

ÉLISABETH, pendant ce temps, dit bas à Lestocq en lui remettant un papier.

J'ai sa lettre et voici la proclamation

Que j'ai signée...

ENSEMBLE.

LESTOCQ, la saisissant avec joie.

Enfin donc je la tien !

A part. C'est bien, c'est bien !

DIMITRI, regardant *Eudoxie* qui baisse toujours les yeux.

Son regard évite le mien,
C'est bien, c'est bien.

GOLOFKIN, qui pendant tout ce temps n'a observé que *Dimitri* et sa femme.

Je vois quel projet est le sien,
C'est bien, c'est bien.

ENSEMBLE.

LESTOCQ.

Enfin elle est en ma puissance,
Le ciel comble mon espérance ;
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon triomphe et mon bonheur !

DIMITRI regardant *Eudoxie*.

Enfin donc le ciel récompense
Et mon amour et ma constance !
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon ivresse et mon bonheur.

ÉLISABETH, regardant *Dimitri*.

De son amour, de sa constance !
Je possède enfin l'assurance,
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon ivresse et mon bonheur.

GOLOFKIN, regardant *Dimitri*.

Et ses regards et son silence
Ont confirmé ma défiance,
Renfermons au fond de mon cœur
Et mes soupçons et ma fureur.

EUDOXIE.

Hélas ! je tremble en sa présence,
L'honneur défend qu'à lui je pense,
Renfermons au fond de mon cœur
Et mes combats et ma douleur.

STROLOF et **CATHERINE**, se regardant et regardant *Lestocq*.

Oui c'est bien elle et sa présence
Oui c'est *Strolof*
De notre hymen est l'assurance,
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon espoir et mon bonheur.

LESTOCQ, s'approchant d'*Elisabeth* qui regarde toujours *Dimitri*, lui dit à voix basse.

Sur vous et sur lui, prenez garde,
 Craignez de lui parler surtout !

ÉLISABETH, de même.

Pourquoi cela ?

LESTOCQ, de même.

Golofkin observe et regarde !

ÉLISABETH, à part, et montrant la lettre de *Dimitri* qu'elle tient.

Pourtant ce rendez-vous qu'il demande... il l'aura,
Oui... oui... je le jure !... il l'aura !

DIMITRI, regardant *Golofkin* qui est toujours entre lui et *Eudoxie*.

Et ce mari qui reste toujours là !

TOUS, à part.

Sous un joyeux sourire
Cachons bien nos projets !

(Haut.) Qu'en ces lieux tout respire
Le bonheur et la paix

GOLOFKIN, bas à *Catherine*.

Il faut que je te parle et sans que ta maîtresse
En sache rien.

CATHERINE, étonnée.

Quoi ! monseigneur !

GOLOFKIN.

Tais-toi !

Il y va de tes jours !

LESTOCQ, de l'autre côté, bas à *Strolof* en lui remettant la proclamation.

Vas et de la princesse
Porte-leur cet écrit en gage de sa foi.

ENSEMBLE.

(Regardant *Elisabeth*.)

Oui, c'en est fait, elle est à moi !

DIMITRI, regardant *Eudoxie*.

Elle est à moi !

STROLOF, regardant *Catherine*.

Elle est à moi !

ÉLISABETH, regardant *Dimitri*.

Oui, son cœur est à moi !

TOUS, à part.

Sous un joyeux sourire
Cachons bien nos projets !

(Haut.)

Qu'en ces lieux tout respire

Le bonheur et la paix !

Le bonheur est fidèle

A ce séjour charmant,

La gaieté nous appelle,

Le plaisir nous attend !

Partons ! partons ! le plaisir nous attend.

(Les trois femmes sortent par la porte du fond, *Golofkin* va les suivre ; mais avant de partir il jette un dernier regard sur *Dimitri*, qui, seul et immobile au milieu du théâtre, suit toujours des yeux *Eudoxie*. A gauche, *Lestocq* serre la main de *Strolof* et lui renouvelle l'ordre de porter la proclamation aux conjurés. La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un pavillon très élégant dans les jardins de l'Ermitage. Une porte et des croisées au fond. A droite et à gauche, deux portes conduisant à des cabinets qui ont vue sur le spectateur. Le cabinet à droite a une seconde porte de sortie donnant sur le parc. Des sièges, des sofas élégans, etc., etc.

SCENE I.

CATHERINE, **LESTOCQ**, entrant par le fond.

CATHERINE. Ah ! c'est vous, monsieur le docteur ; que je suis heureuse de vous rencontrer !

LESTOCQ. Parle vite, mon enfant... car je n'ai pas de temps à perdre (A part.) La proclamation d'*Elisabeth* a ranimé l'ardeur de nos conjurés, tout marche maintenant et je réponds du succès. (A *Catherine* qui a remonté le théâtre.) Eh bien qu'y a-t-il ?

CATHERINE. Il y a qu'en sortant de chez la régente, où nous venions de faire la répétition générale pour ce soir, *Golofkin*, mon maître, m'a dit à voix basse : Rends-toi au milieu des jardins de l'Ermitage

dans le pavillon, je t'y rejoins à l'instant.

LESTOCQ. Que peut-il te vouloir? Ah! mon Dieu... si c'était pour le message de ce matin! Dans ce cas-là ne dis pas un mot de moi, et même il vaudrait mieux lui sou-
venir hardiment...

... Il frappe à la porte à droite.
CATHERINE. Silence! c'est lui... allez-
vous-en... je vous raconterai ce qu'il m'aura
dit.

LESTOCQ, à part. J'aime mieux l'enten-
dre! (*Pendant que Catherine va ouvrir la
porte à droite, Lestocq entre sans être vu dans
le cabinet à gauche.*) D'ici je ne perdrai pas
une parole, et en m'enfermant...

Il ferme la porte et disparaît.

SCENE II.

CATHERINE, GOLOFKIN.

Il entre par le cabinet à droite qui a une porte sur le
parc.

GOLOFKIN, apercevant Catherine. Fidèle
au rendez-vous, c'est bien. (*Montrant la
porte du fond.*) Ferme cette porte...

GOLOFKIN, lui montrant la porte à gauche.
Catherine va mettre le verrou.
Celle-ci encore.

CATHERINE, poussant la porte. Elle est
fermée en dedans.

GOLOFKIN. N'importe! mets le verrou
de ce côté... Approche maintenant.

CATHERINE. Ah! mon Dieu!.. que j'ai
peur!

DUO.

GOLOFKIN.
Prends garde et songe d'avance
Que je veux la vérité!
Ou bien crains de ma vengeance
Un châtement mérité!

CATHERINE.
Je vous dois obéissance,
Je vous dois fidélité,
Et je jure ici d'avance
De dire la vérité!

GOLOFKIN.
Réponds donc! ce matin que t'a dit ta maîtresse,
En recevant de toi ce billet fortuné?..

CATHERINE.
Quel billet?
GOLOFKIN.
Ce billet si rempli de tendresse
Que ce jeune officier pour elle t'a donné!

CATHERINE.
Pour elle... aucun!
GOLOFKIN.
Ah! c'est une imposture!

CATHERINE.
Tu mens!
GOLOFKIN.
Non, monseigneur, c'est la vérité pure!

CATHERINE.
La lettre était pour elle!..
CATHERINE.
Oh! non, je vous le jure!

GOLOFKIN.
Pour qui donc ce billet? à qui l'as-tu remis?

CATHERINE, tremblante.

Je ne sais!..
GOLOFKIN.
Pour qui donc?

CATHERINE, à part.
Dieu! que dire et que faire?

GOLOFKIN.
Réponds! réponds!
CATHERINE.
Je ne le puis!

GOLOFKIN.
D'un esclave qui veut à mes lois se soustraire,
Tu sais pourtant quel est le sort!
Le knout, jusqu'à la mort.

ENSEMBLE.
CATHERINE.
Pour calmer sa colère,
Hélas que dois-je faire?
Grâce!.. grâce pour moi!
Grâce!.. je meurs d'effroi!

GOLOFKIN.
Malheur au téméraire
Qui brave ma colère,
Obéis à ma loi,
A l'instant réponds-moi.
GOLOFKIN, appelant.

Holà! quelqu'un!
(*Deux esclaves paraissent dans le cabinet à droite.*)
GOLOFKIN, leur montrant Catherine.

Qu'on la saisisse.
CATHERINE, poussant un cri.
Ah! monseigneur!..

GOLOFKIN.
Que sous vos coups
A l'instant même elle périsse!

CATHERINE, se jetant à ses pieds.
Qu'ils ne me battent pas!.. j'embrasse vos genoux.

GOLOFKIN.
Alors, parle... ou sinon j'ordonne ton supplice.
CATHERINE, vivement.

Je dirai tout! (*À part.*) J'ai promis au docteur,
Mais comment tenir sa promesse,
Hélas! quand on se meurt de peur!

GOLOFKIN.
Eh bien! donc ce billet!..

CATHERINE.
Était pour la princesse
Elisabeth!.. j'en jure sur l'honneur.

GOLOFKIN, étonné.
Pour la princesse!.. et cette lettre,
Qui t'a dit de la lui remettre?

CATHERINE, hésitant.
Hélas!
GOLOFKIN, faisant un geste aux esclaves
Réponds, ou bien!..

CATHERINE, vivement.
C'est le docteur.
GOLOFKIN, surpris.
Et lui-même m'a dit qu'elle était pour ma femme!
A quoi bon ce mensonge... il faut donc, je le voi,
Qu'un de vous deux me trompe!

CATHERINE, vivement.
Ah! sur mon ame,
Mon doux maître, ce n'est pas moi!
Je le jure... ce n'est pas moi.

ENSEMBLE.
CATHERINE
Pour calmer sa colère,

Hélas! que faut-il faire?
Grâce!... grâce pour moi!
Grâce!... je meurs d'effroi!

GOLOFKIN.

Malheur au téméraire
Qui brave ma colère...
Je ne sais si je doi
Me fier à sa foi!

(On frappe en ce moment à la porte du fond. Golofkin fait signe aux deux esclaves de sortir par la porte à droite.)

GOLOFKIN, à Catherine, lui montrant la porte du fond.

On vient... répondez!

CATHERINE, d'une voix tremblante.

Qui frappe ainsi!

DIMITRI, en dehors parlant.

Moi, Dimitri.

CATHERINE, à part.

Le jeune capitaine!

GOLOFKIN, à part.

Serait-ce un rendez-vous!.. Un rendez-vous ici!
Avec qui? cette fois c'est le ciel qui l'amène;
Je saurai tout!

(Montrant le cabinet à droite.)

De cet endroit secret

Je puis tout voir et tout entendre!

(A Catherine.)

Toi pas un mot qui lui fasse comprendre
Que je suis là!..

CATHERINE, tremblante.

Mon cœur vous le promet!

ENSEMBLE.

GOLOFKIN, à demi-voix.

Ouvre-lui... dans ces lieux

Un hasard trop heureux

Près de moi le conduit!

Oui, le sort me sourit,

Tu m'entends... je l'ai dit,

Pas un mot... pas de bruit!

CATHERINE, de même.

Je voudrais dans ces lieux

Lui parler... je ne peux!

Tout me manque à la fois,

Et la force et la voix!

Ça suffit... tout est dit,

Pas un mot... pas de bruit!

(Golofkin se cache dans le cabinet à droite dont la fenêtre le laisse en vue du spectateur. Catherine va ouvrir à Dimitri et revient toute tremblante se remettre près du cabinet à droite.)

SCÈNE III.

DIMITRI, CATHERINE, LESTOCQ,
renfermé à gauche, GOLOFKIN, caché à droite.

DIMITRI, entrant vivement. On ouvre enfin, et c'est elle... Dieu! que vois-je? Catherine... Qu'est-ce que tu fais ici?

CATHERINE. Moi; rien, monsieur.

DIMITRI. Va-t-en... tu me gênes! (A part.) Moi qui attends sa maîtresse! car elle va venir, elle me l'a écrit! (Regardant un papier qu'il tient à la main.) « Dans » le pavillon de l'Ermitage... » C'est bien ici. « Regardant Catherine qui est immobile et tremblante près du cabinet à droite. » Eh

bien! te voilà encore!.. je t'ai dit de t'en aller.

CATHERINE, bas à Golofkin qui est dans cabinet. Le faut-il?

GOLOFKIN, de même. Sans doute.

CATHERINE, à part. Ah! je ne demande pas mieux!

Arrivée près de la porte du fond, elle fait de loin des gestes à Dimitri, en lui montrant le cabinet. pour lui indiquer qu'il y a quelqu'un, et qu'il faut se taire.

DIMITRI, la regardant. Eh bien! qu'est-ce que tu as donc à gesticuler! est-ce que tu joues la tragédie?

CATHERINE. Ah! dam! s'il ne comprend pas, ce n'est pas ma faute.

Elle sort par le fond.

SCÈNE IV.

DIMITRI, seul.

CAVATINE.

O doux moment dont mon ame est ravie,
Moment heureux d'un premier rendez-vous!
Mon Eudoxie!.. ô maîtresse chérie!
Viens, ne crains rien! l'amour veille sur nous!
O doux moment dont mon ame est ravie,
Moment heureux d'un premier rendez-vous!
Oui, mon cœur bat et d'amour et d'espoir...
Et tout me dit: je vais la voir.

On vient... la porte s'ouvre.. c'est elle.. non... c'est la princesse... Dieu! quel contre-temps!.. et qui diable peut l'amener ici, juste dans ce moment?

SCÈNE V.

DIMITRI, ÉLISABETH, GOLOFKIN,
dans le cabinet à droite.

TRIO.

ÉLISABETH, au fond du théâtre.

A chaque pas je sens mon cœur
Battre d'amour et de frayeur!

(Apercevant Dimitri.)

Ah! le voilà! c'est lui-même,
O moment plein de douceur!
Mes dangers même et ma terreur...
Tout est plaisir! tout est bonheur!

DIMITRI, à part.

Quel contre-temps, hélas! mon cœur
Bat de dépit et de frayeur.

Ah! quand j'attends ce que j'aime,
Faut-il donc qu'un sort jaloux
Vienna troubler un sort si doux,
Et déranger mon rendez-vous!

ÉLISABETH, s'avançant vers Dimitri.

De trouble et de bonheur que mon ame est saisie!

DIMITRI, regardant autour de lui.

Ah! que je crains de voir arriver Eudoxie!

(Il veut faire un pas pour sortir et se trouve près d'Élisabeth.)

ÉLISABETH, avec émotion.

Dimitri.. dès long-temps je voulais vous parler.

DIMITRI, s'inclinant.

Madame.. un tel honneur..

ÉLISABETH, *à part et se soutenant à peine.*
(Haut à Dimitri.) Ah ! je me sens trembler.
Asseyons-nous de grace.

DIMITRI, *à part.*
O contre-temps funeste !

GOLOFKIN, *à part, dans le cabinet.*
Que va-t-elle lui dire ?.. Écoutez.

DIMITRI, *avec désespoir.*
Elle reste.

ENSEMBLE.

DIMITRI, *à part.*

O ciel ! elle ne s'en va pas !
Ah ! je me meurs d'impatience
On va venir, l'heure s'avance,
Tout redouble mon embarras !..
A chaque instant je crois, hélas !
Entendre le bruit de ses pas.

ÉLISABETH.

Que j'aime ce doux embarras !
Oui, par respect en ma présence
Il n'ose rompre le silence,
Il veut parler et n'ose pas,
Malgré moi je partage, hélas !
Et son trouble et son embarras !

GOLOFKIN, *à part.*

Qui peut ici guider ses pas ?
Oui, dans un tel lieu sa présence
Doit exciter ma défiance.
Écoutez, ne nous montrons pas.
A ma surveillance... à mon bras,
Les traîtres n'échapperont pas !

ÉLISABETH, *regardant Dimitri qui s'est assis
près d'elle.*

(*A part.*) (Haut.)

Il se tait !.. c'est à moi de parler... et d'abord.
Il faut qu'Élisabeth ici vous remercie
Du zèle qui vous fait exposer votre vie
Pour défendre sa cause et partager son sort !

DIMITRI, *vivement.*

De moi, de mes soldats, je vous répons, madame.

GOLOFKIN, *à part.*

Qu'entends-je ?

DIMITRI, *de même.*

Dans l'ardeur qui pour vous les enflamme,
De la révolte attendant le signal,
Ils sont tous prêts !

GOLOFKIN, *à part.*

O complot infernal !

ÉLISABETH, *souriant.*

Oui, Lestocq me l'a dit !

GOLOFKIN, *à part.*

Lui, Lestocq ! ah ! le traître !

ÉLISABETH.

Il prétend qu'on peut croire à leur fidélité !

A la vôtre surtout... (Avec intention.)

DIMITRI, *vivement et avec chaleur.*

Vous pourrez la connaître

Dès ce soir.

ÉLISABETH.

Ce soir !

DIMITRI, *de même et rapidement.*

Oui, le plan est arrêté !

Tous les principoux chefs, moi, Lestocq et vingt
(autres,

Nous devons à minuit nous rendre tous d'ici
Aux quartiers Préobajenski,
Haranguer les soldats qui déjà sont des nôtres,
Nous marchons à leur tête et saisissons soudain
La régente, Munich et surtout Golofkin !..

GOLOFKIN, *à part.*

Grand merci ! d'un tel soin la récompense est prête.

DIMITRI, *se levant.*

Si tels sont les projets que vous vouliez savoir...
ÉLISABETH, *le retenant.*

Ce n'est pas tout encore !

DIMITRI, *à part.*

Ah ! plus d'espoir,

C'est fini ! j'en perdrai la tête !

ENSEMBLE.

DIMITRI, *à part.*

O ciel ! elle ne s'en va pas !
Ah ! je me meurs d'impatience !
On va venir, l'heure s'avance ;
Tout redouble mon embarras.
A chaque instant je crois, hélas !
Entendre le bruit de ses pas.

ÉLISABETH, *à part.*

Que j'aime ce doux embarras !
Oui, par respect en ma présence,
Il craint de rompre le silence ;
Il veut parler et n'ose pas,
Malgré moi je partage, hélas !
Et son trouble et son embarras !

GOLOFKIN, *à part.*

De leurs coupables attentats,
Grace au ciel, j'ai donc connaissance,
Et je bénis leur imprudence
Qui vient les livrer à mon bras !
Dans l'ombre je suivrai leurs pas :
Les traîtres n'échapperont pas.

ÉLISABETH.

Je veux savoir encore...

DIMITRI, *vivement.*

Ah ! je vous en conjure !

Parlez vite !

ÉLISABETH

On prétend... c'est Lestocq qui l'assure,
Qu'à tous ces noirs projets de conspiration
Vous vous êtes mêlé non par ambition,
Mais par amour... par excès de tendresse !

DIMITRI.

Ce Lestocq est-il indiscret !

(Avec embarras.)

Oser ainsi parler à votre Altesse...
ÉLISABETH, *le regardant avec tendresse.*

C'est une trahison !.. c'est bien mal en effet !

DIMITRI, *avec impatience et chaleur.*

Eh bien ! si vous savez pour qui mon cœur soupire,
Si vous savez par lui mes amours, mes projets,
A quoi bon feindre encore ? et s'il faut tout vous dire,
Celle que j'aime et qu'ici j'attendais...
(On frappe violemment en dedans du cabinet à gauche où est Lestocq. Dimitri et Elisabeth s'arrêtent étonnés.)

ÉLISABETH.

Du silence !

DIMITRI, *à part.*

O terreur mortelle !

ÉLISABETH, *montrant le cabinet à gauche.*
C'est là, de ce côté !..

DIMITRI, *à part.*

Grand Dieu ! si c'était elle !

(A Elisabeth.)

Qui que ce soit... fuyez des regards indiscrets !

ENSEMBLE.

DIMITRI, *à Elisabeth.*

On pourrait vous surprendre,
On pourrait nous entendre !

Il est trop dangereux

De rester en ces lieux ,
Partez, partez, de grace!
Le danger vous menace!
Mais comptez sur ma foi!
L'honneur m'en fait la loi!

ÉLISABETH.

Oui, l'on peut nous surprendre!
On pourrait nous entendre!
Il est trop dangereux
De rester en ces lieux!
Partez, partez de grace!
Le danger vous menace!
Adieu, pensez à moi,
Et croyez à ma foi!

GOLOFKIN, à part.

Ce que je viens d'entendre,
Ce qu'il vient de m'apprendre
Peut suffire à mes vœux!
Quittons! quittons ces lieux!
O criminelle audace!
Point de pitié... de grâce!
Leurs secrets sont à moi,
Qu'ils pâlisent d'effroi!

(Elisabeth sort par la porte du fond, et Golofkin sort du cabinet à droite où il est, par la porte extérieure qui donne sur le parc.)

SCÈNE VI.

DIMITRI seul, puis LESTOCQ.

DIMITRI. Enfin j'en suis débarrassé?..
(*Montrant le cabinet à gauche.*) Et cette pauvre Eudoxie qui était là, qui attendait. (*On continue à frapper.*) Et qui s'impatiente, je le crois bien. Courons lui ouvrir!.. (*Il tire le verrou qui est en dehors, et Lestocq paraît.*) Dieu! Lestocq! Que diable venez-vous faire ici?

LESTOCQ, avec colère. Eh, morbleu! c'est ce que j'allais vous dire.

DIMITRI. Me faire manquer mon rendez-vous!

LESTOCQ. Faire manquer nos projets! nous dénoncer! nous perdre!

DIMITRI. Moi! êtes-vous fou?

LESTOCQ. Il y a de quoi le devenir!..
(*Montrant le cabinet à droite.*) Il était là... il y est peut-être encore. (*Portant la main à un poignard, et allant ouvrir la porte.*) Non... non... parti!

DIMITRI. Eh! qui donc?

LESTOCQ. Golofkin! qui vous écoutait.

DIMITRI, gâiment. Vraiment! quel bonheur que sa femme ne soit pas venue! moi qui en étais désolé!.. il y a un Dieu pour les amans!.. et après tout, puisqu'il est parti, bon voyage.

LESTOCQ, avec fureur. Parti! avec tous nos secrets, dont vous venez de lui faire part!

DIMITRI. Comment cela?

LESTOCQ. Puisqu'il était-là, il a dû vous entendre... car moi, qui étais plus loin,

je n'ai pas perdu un mot de votre conversation... et si je n'avais pas frappé à cette porte... si je ne l'avais pas interrompue au plus beau moment... il allait tout renverser, il allait déclarer à la princesse...

DIMITRI. Que j'adore madame Golofkin, où est le mal?

LESTOCQ, avec colère. Le mal!

DIMITRI. C'est juste... son mari qui était là... je n'y pensais plus. C'est vrai, docteur, c'est vrai... je suis un étourdi. Que voulez-vous, je l'aime tant que j'en perds la tête... dites-moi ce qu'il faut faire.

LESTOCQ, en fureur. Rien! rien... ne faites plus rien! ne vous mêlez de rien, voilà tout ce que je vous demande. Venez, venez, suivez-moi, et voyons s'il y a un moyen de tout réparer...

Il sort en entraînant Dimitri qui regarde du côté du cabinet à droite.

DIMITRI. C'est elle! je la vois!

LESTOCQ, l'entraînant. Raison de plus!

Ils sortent par le fond. Au même moment Golofkin, Eudoxie et Voref paraissent à la porte à droite.

SCÈNE VII.

GOLOFKIN, EUDOXIE, VOREF.

GOLOFKIN, entrant par la porte à droite au moment où Dimitri vient de sortir par le fond et le montrant du doigt à Voref. Tenez... vous le voyez... ce jeune homme qui s'éloigne dans les jardins avec Lestocq... le capitaine Dimitri, du régiment de Novogorod.

EUDOXIE, à part. Dimitri!

GOLOFKIN. Qu'on me rende compte de toutes leurs démarches... Je vous charge de les surveiller...

VOREF, à demi-voix. Pourquoi ne pas les arrêter sur-le-champ?

GOLOFKIN, de même. Parce que je n'en connais que deux encore!.. tandis qu'en attendant à ce soir... je saisirai d'un seul coup tous les conjurés... Va, te dis-je, et observe-le sans éveiller ses soupçons.

Voref sort.

EUDOXIE. Eh! mon Dieu! monsieur, quel air sombre et soucieux... que se passe-t-il donc?.. et pourquoi m'empêcher d'aller à ce bal?

GOLOFKIN. Je dirai... j'ai déjà dit à plusieurs personnes que vous étiez indisposée!.. vous le serez... vous vous arrangerez pour l'être.

EUDOXIE. Mais pourquoi?.. pour quelles raisons?

GOLOFKIN. Pour vous éloigner du don-

ger... (*A demi-voix.*) Apprenez qu'une conspiration doit éclater cette nuit pendant le bal...

EUDOXIE. Est-il possible!

GOLOFKIN. Eh! oui, sans doute, ce Lestocq que j'avais acheté et qui m'a vendu... ce Dimitri, et d'autres encore que je connaîtrai, doivent, ce soir à minuit, se rendre aux casernes Préobajenski pour exciter à la révolte des soldats qui déjà m'étaient suspects, et que l'on a remplacés par les chevaliers-gardes, qui nous sont dévoués... (*se promenant.*) Oui, à minuit, ils se présenteront pour haranguer la troupe... on les laissera entrer... la porte se refermera sur eux... tous pris... et un quart-d'heure après, tous fusillés!..

EUDOXIE, *à part.* Je me meurs!.. (*A Golofkin et en tremblant.*) Mais s'il y avait dans le nombre... des gens plus imprudens que coupables... qui, entraînés... égérés...

GOLOFKIN. Pourquoi se trouvent-ils là? car je vous jure bien que de tous ceux qui à minuit se présenteront aux casernes.. pas un n'échappera.

EUDOXIE, *d part.* O mon Dieu!.. comment le sauver? comment l'empêcher de s'y rendre?

SCÈNE VIII.

Les Précédens, CATHERINE.

CATHERINE. Eh! mais, madame... vos fleurs, votre parure, tout est prêt, et nous vous attendons.

EUDOXIE. C'est inutile... je ne m'habillerai pas... je n'irai pas au bal.

GOLOFKIN, *lui prenant la main et à demi-voix.* C'est bien, madame, je vous remercie.

EUDOXIE. Viens, Catherine, je n'espère qu'en toi.

Elle sort avec Catherine.

SCÈNE IX.

GOLOFKIN, puis LESTOCQ.

GOLOFKIN. Ah! monseigneur Lestocq... vous qui êtes un si habile médecin, nous verrons si vous avez le talent de vous sauver... (*Se retournant et apercevant Lestocq.*) Eh! le voilà, ce cher docteur... je vous demandais.

LESTOCQ. Est-il vrai, monseigneur? (*A part.*) Tâchons de savoir s'il a tout entendu...

GOLOFKIN. Oui, ma femme était un peu indisposée.

LESTOCQ. O ciel!

GOLOFKIN. Rassurez-vous cela va mieux;

seulement, je crains qu'elle ne puisse ce soir aller au bal.

LESTOCQ. C'est donc grave... et je cours auprès d'elle...

GOLOFKIN. Demain, si vous avez le temps... si vous le pouvez...

LESTOCQ, *se promenant ainsi que Golofkin.* Aura-t-on le plaisir de vous voir au bal?

GOLOFKIN. Certainement... Croyez-vous, docteur, que la fête soit belle?

LESTOCQ, *froidement.* Superbe!

GOLOFKIN, *souriant.* Vous espérez vous y amuser?

LESTOCQ. Mais oui... Et vous, Excellence?

GOLOFKIN. Franchement, j'y compte, et à moins d'événemens qu'on ne peut prévoir...

LESTOCQ, *froidement.* Je n'en vois guère, et je crois que tout se passera à merveille.

GOLOFKIN, *cessant de se promener.* Moi aussi! Dites donc, docteur (*s'appuyant sur son épaule.*) j'ai observé ce jeune homme de ce matin, et vous aviez raison, je crois comme vous qu'il est amoureux de ma femme.

LESTOCQ, *vivement.* Je n'ai jamais dit que madame la comtesse...

GOLOFKIN. Je le sais bien, car j'ai fait encore une autre découverte : je soupçonne qu'il y a une dame... une grande dame...

LESTOCQ. Qui est éprise du jeune officier... je le savais.

GOLOFKIN, *riant.* Et vous ne me le dites pas... c'est mal. (*En confidence*) Demain docteur, demain nous causerons de cela.

LESTOCQ, *à part.* Est-ce qu'il ne saura rien?

GOLOFKIN. Quand vous viendrez voir ma femme, et en même temps je vous demanderai pour moi une petite consultation.

LESTOCQ, *lui prenant la main.* Sur-le-champ, je suis à vos ordres. (*Lui tâtant le pouls.*) Et si vous voulez permettre...

GOLOFKIN. Comment donc... dès que je suis entre vos mains... je suis tranquille.

LESTOCQ, *à part, après avoir tâté le pouls.* Dieu! comme il bat avec violence! (*Il regarde Golofkin en face bien attentivement. Golofkin détourne les yeux, et Lestocq, tenant toujours son pouls, dit à part.*) Il sait tout! (*Haut et froidement.*) Le pouls est bon... il est calme... un peu de malaise, de plénitude... nous vous débarrasserons de tout cela.

GOLOFKIN, *souriant.* Je ne vous parle pas de ma reconnaissance.

LESTOCQ, *de même.* J'y compte, et m'y attends... A ce soir, monseigneur.

GOLOFKIN, *sortant*. A ce soir, docteur.

SCÈNE X.

LESTOCQ, *regardant sortir Golofkin*.

Oui, il sait tout. (*Montrant son pouls*.) Sans le savoir il s'est trahi... Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas déjà fait tomber ma tête... c'est une faute! je tâcherai de la lui faire payer cher... il ne faut plus penser à nous rendre aux casernes Prébajenski, où sans doute Golofkin nous attendra. Mais pendant ce tems, si on s'emparait du conseil de régence du jeune empereur surtout... mais il habite le palais dont les portes sont bien gardées!.. Une attaque de vive force, impossible, y pénétrer cette nuit par ruse ou par adresse, cela vaudrait mieux.. mais comment?

Il marche d'un air agité, et remonte le théâtre.

SCÈNE XI.

LESTOCQ, CATHERINE, *sortant du cabinet à droite*.

CATHERINE. J'ai beau courir, je ne l'aperçois pas?

LESTOCQ. C'est Catherine! à qui en veut-elle?

CATHERINE, *jetant un cri de surprise*. Ah! monsieur le docteur!

LESTOCQ. Ce n'est pas moi que vous cherchez?

CATHERINE. Non! c'est monsieur Dimitri, j'ai quelque chose à lui dire.

LESTOCQ. De votre part?

CATHERINE. Oh! mon Dieu, non!

LESTOCQ. De qui donc alors?

CATHERINE. Ne me le demandez pas, monsieur le docteur, parce que j'ai juré de ne pas en parler.

LESTOCQ, *avec ironie*. Et quand vous avez juré, vous tenez si bien vos sermens.

CATHERINE. Que voulez-vous dire?

LESTOCQ. Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe! est-ce que vous n'avez pas révélé tantôt, ici même, à Golofkin, ce que je vous avais recommandé de lui taire? et votre trahison...

CATHERINE. Ce n'est pas de la trahison, c'est de la peur! il voulait me tuer.

LESTOCQ. Et si je raconte à Strof que vous avez manqué à vos sermens... il vous abandonnera... il ne voudra plus vous épouser.

CATHERINE, *effrayée*. Eh bien! par exemple...

LESTOCQ, *faisant un pas*. Et je le lui dirai.

CATHERINE, *le retenant*. Ah! monsieur

le docteur, je vous en prie, ne lui en parlez pas!

LESTOCQ. Soit! à condition que vous, vous parlerez, que vous me direz tout!

CATHERINE. Ça ne vous regarde en rien.

LESTOCQ. N'importe... vous cherchiez Dimitri.

CATHERINE. Pas pour moi.

LESTOCQ. Pour qui donc?

CATHERINE. De la part de ma maîtresse.

LESTOCQ. Madame Golofkin.

CATHERINE. Oui.

LESTOCQ, *vivement*. Et pourquoi faire? dans quel motif? que lui veut-elle?

CATHERINE. Attendez donc que je m'y reconnoisse, je suis entrée tout-à-l'heure avec madame au palais impérial où elle demeure.

LESTOCQ, *vivement*. Au palais!..

CATHERINE. Oui... dans son appartement, et au lieu de s'habiller pour le bal, elle se promenait d'un air agité... disant de tems en tems tout haut des mots que je ne comprenais pas.

LESTOCQ. C'est égal!

CATHERINE. Elle a répété plusieurs fois : caserne Prébajenski...

LESTOCQ. Et puis?

CATHERINE, *imitant sa maîtresse*. « Le » malheureux! l'imprudent!.. s'il y va.. » il est mort. »

LESTOCQ. Et puis?

CATHERINE, *imitant toujours sa maîtresse*. » Minuit!.. minuit... comment l'empêcher? » Enfin, si ce n'était le respect qu'on doit à une grande dame... elle avait l'air d'être folle!.. et elle s'est mise à écrire en me disant : Tu vas porter cette lettre...

LESTOCQ, *vivement*. Une lettre où est-elle?

CATHERINE. Elle l'a déchirée... en s'écriant : Non, non, c'est trop se compromettre... j'aime mieux, a-t-elle ajouté, me confier à toi, à ton attachement... à ta fidélité... et vous voyez, monsieur le docteur...

LESTOCQ. Est-ce que c'est y manquer? est-ce qu'on ne doit pas tout dire à son docteur? eh bien!.. tu t'es donc chargée d'annoncer à Dimitri...

CATHERINE. Que madame avait un important service à lui demander!.. un service d'où dépendait sa vie et qu'elle le suppliait de se trouver ce soir à minuit à la porte du palais.

LESTOCQ. La grande porte...

CATHERINE. Non, celle qui donne sur les bords de la Néva, et je dois, seule et dans l'ombre, aller lui ouvrir, dès qu'il

aura frappé trois coups... voilà tout ce qu'elle m'a dit... il n'y a pas un mot de plus... c'est l'exacte vérité,

LESTOCQ, *avec impatience*. C'est bien! c'est bien!

CATHERINE. Et maintenant qu'est-ce qu'il faut faire?

LESTOCQ. Remplir ton message auprès de Dimitri, sans parler à lui ni à ta maîtresse de ce que tu m'as confié.

CATHERINE, *vivement*. Oh! je vous le promets. . d'autant que j'avais déjà promis... car je ne sais pas comment cela se fait, mais sans le vouloir je promets à tout le monde!

LESTOCQ. Qu'importe, si on est fidèle?..

CATHERINE. Voilà!.. aussi vous le direz à Strolof... n'est-il pas vrai?.. parce qu'une fois marié il aura confiance...

LESTOCQ. Eh! partez donc, morbleu... vous n'avez pas de temps à perdre... (*Catherine s'enfuit.*) Ni nous non plus!.. le ciel nous seconde; je sais maintenant comment pénétrer cette nuit au palais.

On entend en dehors et au loin un bruit de fanfare et d'harmonie.

SCENE XII.

LESTOCQ, STROLOF, *sortant de la porte à droite.*

STROLOF, *à demi-voix*. La régente traverse les jardins de l'Ermitage et se rend à la salle de bal.

LESTOCQ. Un bal... des parures... des chants d'allégresse... et dans quelques heures... la mitraille... la fusillade... des malheureux égorgés... et si nous succombons... moi ce n'est rien!.. mais Elisabeth, ma pauvre souveraine... (*Montrant Strolof.*) Et lui peut-être...

STROLOF. Qu'y a-t-il, maître?

LESTOCQ. Rien, une absurdité... je m'amuse à penser... quand il faut agir!

FINAL.

Entends-tu? la fête commence!

Courant aux croisées du fond qu'il ouvre toutes l'une après l'autre et par lesquelles on aperçoit les jardins de l'Ermitage.)

Quelle foule joyeuse... immense!..

Vois-tu dans ces jardins comme ils se pressent tous!

Et des orchestres de la danse,

Les sons harmonieux arrivent jusqu'à nous.

LESTOCQ et STROLOF, *regardant au fond.*

O douce nuit, belle soirée!

Instant d'où dépend notre sort,

Quelle chance m'est préparée;

Est-ce la victoire ou la mort?

(Ils vont regarder aux traverses du fond. L'on voit plusieurs groupes traverser les jardins.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DIMITRI, *entrant par la porte à droite, qui est restée ouverte.*

DIMITRI.

O douce nuit! belle soirée!

Espérance plus douce encor,

Maîtresse chérie!.. adorée,

De toi va dépendre mon sort.

(*À part.*)

Où, j'irai, mais minuit! c'est juste la même heure

Que nos autres projets... et s'il faut que je meure,

Que deviendrait, hélas! Eudoxie!..

Apercevant Lestocq.

Ah! c'est lui!

Pourriez-vous retarder pour moi, pour un ami,

La conspiration d'un quart-d'heure?

LESTOCQ, *froidement.*

Eh! mais oui!

Aux quartiers Prébajenski

Nous n'irons point!

DIMITRI, *avec joie.*

L'idée est bien meilleure,

Et vous avez raison, car j'ai pour cette nuit

Un rendez-vous...

LESTOCQ.

Vraiment!

DIMITRI, *s'arrêtant*

Mais jamais je ne cause!

De votre appartement, ce soir... avant minuit,

Permettez-vous, docteur, qu'un instant je dispose?

LESTOCQ.

Et pourquoi?

DIMITRI.

Pour changer de costume et d'habit

Et prendre un long manteau...

LESTOCQ.

Favorable au mystère!

A vos ordres!

DIMITRI.

C'est bien!

LESTOCQ, *bas à Strolof, lui montrant Dimitri.*

Toi, tu suivras ses pas!

Et dès qu'il aura mis le pied chez moi!..

STROLOF.

Que faire?

LESTOCQ, *à voix basse.*

Sur-le-champs tu l'enfermeras!

Et restant prisonnier ainsi la nuit entière,

Il ne pourra plus nuire à nos desseins, je croi!

STROLOF.

Oui, mais son rendez-vous!

LESTOCQ.

Un autre ira.

STROLOF.

Qui?

LESTOCQ.

Moi!

ENSEMBLE.

LESTOCQ, et STROLOF.

O douce nuit! belle soirée!

Instant d'où dépend notre sort!

Quelle chance m'est préparée,

Est-ce la vengeance où la mort?

DIMITRI.

O douce nuit! belle soirée!

Espérance plus douce encor!

Maîtresse chérie!.. adorée!

C'est de toi que dépend mon sort!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, GOLOFKIN, ELISABETH, *habillée en bergère du tems, ainsi que plusieurs dames de la cour*; CATHERINE, GENS DE COUR, HOMMES ET FEMMES, *en habits de caractère. Ils paraissent au fond dans le jardin, et plusieurs entrent dans le pavillon.*

ÉLISABETH, *montrant son costume.*

Voyez si j'ai les habits, *C'est-à-dire*
Le ton d'une humble bergère;
Voyez si j'ai bien appris
Les airs naïfs du pays!

PREMIER COUPLET.

« Ah ! qu'elle est belle
» Celle
« Qu'aime monseigneur !
» La jeune fille
» Brille
» D'un éclat vainqueur !..
« Esclave aux regards si doux.
» Sans peine
» On brise sa chaîne
» Un mot, un coup d'œil de vous...
» Le maître est à vos genoux.

DEUXIÈME COUPLET.

» Il croyait être
» Maître
» Dans ce beau séjour !
» Erreur extrême !
» Il aime
» Et tremble à son tour !
» Esclave aux regards si doux,
» Sans peine
» On brise sa chaîne,
« Un mot... un coup d'œil de vous .
» Le maître est à vos genoux.

TROISIÈME COUPLET.

» La jeune esclave
» Brave
» Les lois de la cour !
» Soudain noblesse
» Cesse
» Où règne l'amour !..
» Esclave... aux regards si doux,
» Sans peines
» On brise sa chaîne
» Un mot ; un coup d'œil de vous
» Le maître est à vos genoux !..

CHOEUR.

C'est divin ! c'est charmant ! ses accens enchanteurs
On séduit à la fois et nos sens et nos cœurs !

GOLOFKIN, *à Elisabeth.*

Déjà pour le bal tout s'apprête,
Et la régente espère à cette fête
Voir votre Altesse...

ÉLISABETH,

A l'instant je m'y rends.
A Lestocq.

Vous y venez, docteur ?

LESTOCQ, *s'inclinant.*

Pour vous y voir paraître !

(Bas à Strolof.)

Va trouver nos amis...

ÉLISABETH, *à Golofkin.*

Ces jardins sont charmants !

LESTOCQ.

Mais y rester trop tard est imprudent peut-être ?
DIMITRI, *étourdi.*

Le docteur a raison, je pars avant minuit...

LESTOCQ.

Moi de même !

CATHERINE, *regardant Dimitri, et GOLOFKIN.*
regardant Lestocq et Dimitri.

J'entends !

GOLOFKIN, *à part.*

Traîtres ! mon œil vous suit !

ÉLISABETH, *bas à Lestocq.*

Quoi, minuit !.. c'est l'instant du complot... Je
(Irisonne...)

Et que faire ?

LESTOCQ, *à demi-voix.*

Danser !.. la prudence l'ordonne...

(Bas à Strolof.)

Et nous à minuit !

STROLOF, *regardant Lestocq.*

C'est dit !

CATHERINE, *à Dimitri à demi-voix*

Minuit !

DIMITRI, *de même.*

Minuit !

GOLOFKIN, *les regardant à part avec joie.*

Minuit !

ÉLISABETH, *tremblante*

Minuit !

ENSEMBLE.

DIMITRI.

O douce nuit ! belle soirée,
Espérance plus douce encor !

ÉLISABETH ET LE CHOEUR.

O douce nuit ! belle soirée !
Espérance plus douce encor !

GOLOFKIN.

O douce nuit ! belle soirée,
Pour moi bientôt plus douce encor !

LESTOCQ ET STROLOF.

O douce nuit ! belle soirée,
Instant d'où dépend notre sort !

CATHERINE.

O douce nuit ! belle soirée,
Dont il faut se priver encor !

DERNIÈRE STRETTE.

Où l'orchestre joyeux
Retentit en ces lieux !
Sous ce riant feuillage
Le plaisir nous engage !
Les grâces et l'amour
Ici tiennent leur cour !
A l'appel du plaisir
Hâtons-nous d'accourir !

(Ils sortent tous en désordre et se perdent dans les jardins.)

ACTE IV.

Un appartement du palais. — De grandes fenêtres au fond donnant sur la place publique. — Porte au fond et deux latérales.

SCÈNE I.

RÉCITATIF.

EUDOXIE.

Voici bientôt minuit !.. au rendez-vous fidèle,

Il va venir ! et moi je ne le verrai pas !
 Mais en ces lieux où l'amitié l'appelle
 Loïn des boureaux du moins je retiendrai ses pas !

CANTABILE.

Celui qui m'adore,
 M'attend et m'implore,
 Une fois encore
 Je pourrai le voir !
 Dieu qui nous console,
 Sois ma seule idole,
 Que par toi j'immole
 L'amour au devoir.

CAVATINE.

Oui, d'espérance et de plaisir
 Ce seul espoir me fait frémir ;
 Il est sauvé !... que dans mon cœur
 Rentrent la joie et le bonheur.
 Mon zèle
 Fidèle
 Sur lui veille toujours,
 Heureuse,
 Joyeuse,
 J'aurai sauvé ses jours !

SCÈNE II.

EUDOXIE, CATHERINE.

CATHERINE. Voici minuit... je vais l'attendre où il m'a promis de se trouver.

EUDOXIE. Tu m'a bien comprise !

CATHERINE. Oui, madame. Dès qu'il viendra, dès que j'entendrai le signal...

EUDOXIE. Tu ouvriras la porte du palais qui donne sur la Néva, et tu le conduiras... là, dans ce cabinet... où tu l'enfermeras...

CATHERINE. Tout seul...

EUDOXIE. Sans doute.

CATHERINE. Et vous ne le verrez pas !

EUDOXIE. Non... je rentre chez moi, dans mon appartement, d'où je ne sortirai pas.

CATHERINE, *à part*. Eh bien ! par exemple ! donner un rendez-vous à un amant pour l'enfermer tout seul, autant valait le laisser chez lui... Ces grandes dames ont des idées... (*Haut*) J'y vais, madame....

EUDOXIE. Et de la discrétion...

CATHERINE. Oui, madame... (*À part en sortant.*) Pauvre jeune homme !

EUDOXIE. Au moins, et en le forçant de passer la nuit ici, au palais... il n'ira pas ce soir aux casernes Préobajenski... c'est tout ce que je veux. (*Regardant la porte à gauche.*) Ne restons pas ici... Qui vient là ?.. serait-ce mon mari ?.. non, la princesse.

SCÈNE III.

EUDOXIE, ELISABETH. *Un domestique la suit et reste dans l'antichambre.*

EUDOXIE. Vous, madame... que je croyais au bal... à cette fête dans les jardins de l'Ermitage.

ÉLISABETH. Je n'y suis pas restée longtemps... je n'ai pas attendu minuit, et sachant de M. Golofkin que vous étiez seule et souffrante... j'ai voulu vous voir avant de me retirer.

EUDOXIE. Que de bontés ?

ÉLISABETH. Et puis, j'ai appris tant de choses... (*À part.*) Ce Lestocq vient de me faire part de son nouveau plan, d'une attaque sur le palais. Il parle de tout tuer, de tout renverser... C'est horrible... comment on ne pouvait pas faire de révolutions sans faire de mal à personne.

EUDOXIE, *qui pendant ce tems a écouté près de la porte, à part, vivement.* J'ai cru entendre... (*Haut à Elisabeth.*) Venez, madame... passons chez moi !

ÉLISABETH. Mais non, au contraire... je voulais vous décider à me suivre... à venir auprès de moi. (*À part.*) Là, du moins, elle sera en sûreté.

EUDOXIE. Quitter ces lieux... cette nuit... et pourquoi ?

ÉLISABETH. Ne me le demandez pas, je ne pourrais vous le dire ; mais vous savez, Eudoxie, que vous avez été autrefois pour moi une compagne, une amie, et il y a ici, à la cour, si peu de gens qui nous aiment... que ceux-là, il faut veiller sur eux, les sauver...

EUDOXIE. Les sauver !.. il y a donc du danger !

ÉLISABETH. Je ne dis pas cela... aucun, sans doute ; mais vous savez que Golofkin, votre mari, est assez généralement détesté... (*Se reprenant.*) Non... non... je veux dire... qu'il n'est pas aimé de beaucoup de monde... pas même de vous, peut-être... (*Vivement.*) C'est tout naturel, ça ne me regarde pas... mais dans ces tems de trouble... (*Avec embarras.*) il se pourrait que l'on s'en prit d'abord à lui, et vous pourriez vous-même, confondue dans le désordre et l'horreur d'une scène pareille...

EUDOXIE. Ah ! vous me faites trembler ! On va donc attaquer le palais !

ÉLISABETH. C'est possible... je n'en sais rien.

EUDOXIE, *à part.* Et Dimitri que dans ce moment j'y fais venir... Dieu !.. c'est Catherine !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, *sortant de la porte à gauche qu'elle referme et dont elle prend la clef.*

TRIO.

CATHERINE, *à Eudoxie, sans voir Elisabeth.*
 Il est là !.. tout a réussi !

(*Montrant la porte à gauche.*)

Je viens de l'enfermer ici !

(*Montrant la clef qu'elle vient d'ôter de la porte et qu'elle tient à la main.*)

Voici la clef !

(*Apercevant Elisabeth.*)

Dieu ! son Altesse !

EUDOXIE, *bas à Catherine.*

Qu'as-tu fait ?

CATHERINE, *d part.*

Quelle maladresse !

ÉLISABETH, *regardant en souriant Eudoxie et Catherine.*

D'où vient donc ce trouble ?.. et quelle est

La personne qu'avec mystère

Vous tenez ainsi prisonnière ?

EUDOXIE.

O ciel ! Votre Altesse croirait...

ÉLISABETH, *la regardant toujours en riant*

Mais, si comme je le soupçonne,

Il s'agit d'un tendre secret,

D'avance je vous le pardonne...

EUDOXIE, *vivement.*

Madame...

ÉLISABETH.

Je sais ce que c'est...

Et, loin de vouloir vous trahir,

Que ne puis-je ici vous servir !

(*A Eudoxie.*)

Parlez, je voudrais vous servir.

CATHERINE, *bas à Eudoxie.*

Au fait, elle peut vous servir.

ENSEMBLE. ÉLISABETH.

Allons, belle dame,

Mon cœur le réclame,

Ouvrez-moi votre ame !

Parlez sans détours.

Croyez ma tendresse,

Oui, quoique princesse,

Moi je m'intéresse

Toujours aux amours.

CATHERINE.

Allons donc, madame,

Son cœur le réclame :

Ouvrez-lui votre ame,

Parlez sans détours.

Croyez sa tendresse,

Oui, quoique princesse,

Elle s'intéresse

Toujours aux amours.

EUDOXIE.

En vain dans mon ame,

Contre cette flamme

Le devoir réclame ;

Mon cœur dans ce jour,

Tout à la tendresse,

Cède à sa faiblesse.

Et comment sans cesse

Combattre l'amour ?

CATHERINE, *bas à Eudoxie.*

Lorsqu'autrement l'on ne peut faire,

Il vaut mieux parler franchement.

(*Passant près d'Elisabeth.*)

Oui, c'est un jeune militaire

Que nous faisons venir en secret...

ÉLISABETH, *avec gaieté.*

C'est charmant !

CATHERINE.

Mais dans un bon motif !

EUDOXIE, *lui faisant signe de se taire.*

(*A la princesse.*) Oui, madame,

Je voulais préserver ses jours d'un sort fatal ;
Mais je ne l'aime pas... j'en jure sur mon ame !

ÉLISABETH, *riant et à demi-voix.*

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Allons, belle dame,

Mon cœur le réclame,

Ouvrez-moi votre ame,

Parlez sans détours.

J'aime la tendresse

Et quoique princesse,

Mon cœur s'intéresse

Toujours aux amours !

CATHERINE.

Allons donc, madame

Son cœur le réclame,

Ouvrez-lui votre ame,

Parlez sans détours ;

Croyez sa tendresse,

Oui, quoique princesse

Son cœur s'intéresse

Toujours aux amours.

EUDOXIE.

En vain dans mon ame,

Contre cette flamme

Le devoir réclame ;

Mon cœur sans détour,

Tout à la tendresse.

Cède à sa faiblesse ;

Et comment sans cesse

Combattre l'amour ?

ÉLISABETH.

Et cet amant vaut-il que l'on s'expose ainsi

Pour le sauver ?

CATHERINE, *d qui sa maîtresse fait en vain
signe de se taire.*

Sans doute ! il adore madame,

Et c'est un cavalier si brave et si gentil !

Vous l'avez vu !

ÉLISABETH, *gaiement.*

Vraiment !.. et c'est...

CATHERINE, *d demi-voix.*

Le jeune Dimitri.

ÉLISABETH, *stupéfaite et toute tremblante d'é-
motion.*

Dimitri ! qu'as-tu dit ?.. lui que l'amour enflamme

Pour ta maîtresse !

CATHERINE.

Eh ! vraiment oui !

ÉLISABETH.

Qui pour un rendez-vous, pour la voir, vient ici !

CATHERINE.

Oui vraiment !

(*Montrant le cabinet à gauche et la clef qu'elle tient
la main.*)

Il est là je l'ai conduit moi-même !

ÉLISABETH, *lui arrachant la clef.*

Ah ! c'en est trop...

CATHERINE et EUDOXIE.

D'où vient ce trouble extrême ?

ÉLISABETH, *à part et douloureusement.*

Ah ! moi qui l'aimais tant !...

(*Avec colère.*) Et ce Lestocq... et lui...

M'abuser, me trahir et me jouer ainsi !

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Oui, la haine succède

A l'amour, au bonheur !

Oui, c'en est fait, je cède

A ma juste fureur !

D'un pareil artifice,
D'un détour si honteux,
Je veux avoir justice,
Ils périront tous deux !

EUDOXIE et CATHERINE, regardant Elisabeth

A sa bonté succède
La haine et la fureur ;
Mon Dieu, sois-nous en aide,
Je tremble de frayeur !
Ah ! s'il faut qu'il périsse,
Si quelqu'un dans ces lieux
Mérite le supplice
Ne punis que nous deux !

**ÉLISABETH, se mettant à la table et écrivant
d'un air agité.**

Golofkin saura tout !... malheur à qui m'offense !...
EUDOXIE, effrayée.

O ciel !

ÉLISABETH, écrivant toujours.

Oui, leur trépas... assure ma vengeance..

(*A Eudoxie.*)

Mais vous, ne craignez rien... pour vous aucun dan-
(ger ;

Car ce n'est pas de vous que je veux me venger !

(*Appelant le domestique qui l'accompagnait à la
deuxième scène.*)

Tiens... pars...

(*Lui remettant le billet qu'elle vient d'écrire.*)

A Golofkin !..

(*Le domestique sort.*)

ENSEMBLE.

ÉLISABETH.

Oui, la haine succède
A l'amour, au bonheur !
Oui, c'en est fait, je cède
A ma juste fureur !

EUDOXIE et CATHERINE.

A sa bonté succède
La haine et la fureur !
Mon Dieu, sois-nous en aide !
Je tremble de frayeur !

(*Eudoxie et Catherine, sur un geste de la princesse,
sortent par une des portes à gauche.*)

SCÈNE V.

ÉLISABETH, seule.

Je serai vengée !. c'est ce que je voulais.
Golofkin est instruit maintenant de tous les
projets que l'on tramait en mon nom. Lestocq
les paiera de sa tête... et quant à Di-
mitri... je me charge moi-même de punir.
(*montrant la porte à gauche*) il est là ! que
je le voie, ce perfide ; que je jouisse de son
trouble et de sa confusion !.. Ah ! ma main
tremble. et je puis à peine tourner cette
clef... (*La porte s'ouvre*). Paraissez, capi-
taine... paraissez, Dimitri.

SCÈNE VI.

**ÉLISABETH, LESTOCQ, enveloppé d'un
manteau.**

ÉLISABETH. Venez... c'est maintenant
qu'il faut me rendre compte de toutes les
trahisons dont vous et Lestocq vous êtes
rendus coupables envers moi.

LESTOCQ, jetant son manteau. Moi, cou-
pable !

ÉLISABETH. Dieu ! Lestocq !

LESTOCQ, souriant. Coupable de vous ai-
mer, de vous servir, de se dévouer pour
vous. Si ce sont là les crimes dont Votre
Altesse m'accuse ; j'ai, grace au ciel beau-
coup de complices.

ÉLISABETH. Je vous accuse de vous être
joué de ma confiance et des sentimens qui
m'étaient les plus chers, de m'avoir dit que
Dimitri m'aimait.

LESTOCQ. Je le soutiens !

ÉLISABETH. Et vous me trompez encore.
Vous savez aussi bien que moi qu'il aime
Eudoxie, qu'il en est aimé.

LESTOCQ, à part. Grand Dieu !

ÉLISABETH. Que cette nuit même il en a
reçu un rendez-vous, et tout-à-l'heure,
j'ai trouvé ici madame Golofkin qui, in-
quiète et tremblante, m'a tout confié. Ah !
vous ne comptiez pas sur un tel aveu, et
confondu maintenant, vous ne savez que
répondre.

LESTOCQ, froidement. Cela ne m'embar-
rasse pas un moment.

ÉLISABETH. Quoi ! vous me soutiendriez
qu'elle n'attendait pas ici même Dimitri.

LESTOCQ. C'est possible ! Mais en tous
cas, elle l'aurait attendu long-temps ; car
il était bien décidé à ne pas venir

ÉLISABETH. Que dites-vous ?

LESTOCQ. Qu'il est aimé de madame Go-
lofkin, c'est vrai. Ce n'est pas sa faute,
tout le monde l'aime, ce jeune homme, il
ne peut pas empêcher cela ; mais tous les
sentimens qu'on éprouve pour lui, il n'est
pas obligé de les partager, dans ce moment
surtout où il a bien autre chose en tête, et
surtout dans le cœur. Oui, madame, oui,
je vous le répète, c'est vous seule qu'il aime,
et quand il a reçu tantôt ce message
de madame Golofkin, j'étais là, près de
lui, et il s'est écrié : c'est impossible ! je
n'irai pas ! ça été son premier mot. Puis,
en galant homme, et se rappelant les égards
que l'on doit à une femme, même qu'on
n'aime pas, il m'a dit : Docteur, allez-y à
ma place ; faites-lui entendre raison, cal-
mez son désespoir, mais dites-lui la vérité,
dites-lui que j'aime ailleurs. Oui, madame,
et il le prouve en ce moment les armes à la
main, en combattant pour vous.

ÉLISABETH. Grand Dieu !

LESTOCQ. Il est à la tête des conjurés, il
expose sa vie pour défendre celle qui l'ac-
cuse et qui doute de son amour.

ÉLISABETH. Ah ! je n'en doute plus !.. et
c'est moi qui suis bien malheureuse, bien

coupable ; c'est moi qui l'ai trahi, qui vous ai trahi tous.

LESTOCQ. Que dites-vous ?

ÉLISABETH. N'écoutez que ma colère, ma jalousie, que voulez-vous !.. peu m'importait le complot, son amour était tout pour moi ; je ne voyais que lui, et me croyant trahie, ne rêvant que la vengeance, je viens d'écrire, de tout révéler à Gollofkin.

LESTOCQ. Malédiction !

ÉLISABETH. Vos projets sur Munich, Osterman ; et je lui ai même recommandé d'éloigner le prince Ivan de ce palais.

LESTOCQ, *se frappant la tête*. Voir tout renverser au moment du succès !.. jeter à ses pieds une couronne... et tout cela par amour !

ÉLISABETH. Lestocq ! Lestocq ! pardonnez-moi !

LESTOCQ, *froidement*. Que voulez-vous, madame ? tout est fini, tout est perdu. Il faut savoir mourir, et je tâcherai de m'en tirer le moins mal possible. O France ! ô mon pays ! je ne te verrai plus, pourquoi aussi t'avoir abandonnée ? (*Après un instant de réflexion.*) Pourquoi ? pour faire fortune ou me faire tuer. Eh bien ! de quoi ai-je à me plaindre ? m'y voilà ; je suis arrivé au but.

ÉLISABETH. Ah ! que ne puis-je mourir pour réparer ma faute !

LESTOCQ, *vivement et lui prenant la main*. Dites-vous vrai ?

ÉLISABETH. Oui, pour sauver vos jours, ceux de Dimitri et de nos amis, je donnerais les miens.

LESTOCQ, *avec fierté*. C'est bien ! voilà la première fois d'aujourd'hui que vous parlez en impératrice... eh bien ! Elisabeth...

ÉLISABETH, *avec résolution*. Il faut mourir !

LESTOCQ. Non, mais régner !.. courez vous réfugier au milieu du régiment de Novogorod... vous n'avez pas d'autre asile en ce moment, et qui sait l'effet que produira sur eux, sur la multitude, une femme jeune et belle... la fille de Pierre-le-Grand qui vient leur demander la couronne ? Ou je m'y connais mal, ou il a souvent fallu moins que cela pour exciter l'enthousiasme, gage du succès. Enfin qu'ils résistent, qu'ils maintiennent, qu'ils amassent la révolte, c'est tout ce que je demande, moi, pendant ce temps.

ÉLISABETH. Que voulez-vous tenter ?

LESTOCQ. Une résolution dernière, désespérée. Puisque ma tête est livrée, il faudra qu'ils viennent la prendre, car je ne la

leur porterai pas, et je la défendrai le plus long-temps possible. Partez, madame, nous ne nous reverrons plus maintenant que sur le trône, ou comme je vous le disais hier soir...

ÉLISABETH, *vivement*. Non, ne dites pas cela ! (*Prête à paraître, d'un air suppliant.*) Lestocq !.. Lestocq !.. quoiqu'il arrive, dites que vous me pardonnez... et embrassez-moi !

Elle se jette dans ses bras.

LESTOCQ, *se dégageant et essuyant une larme*. Allons... allons... il ne s'agit pas de s'attendrir... partez, sortez de ce palais pendant qu'on vous le permet encore.

Elisabeth sort.

SCÈNE VII.

LESTOCQ *seul*, puis STROLOF *et ses compagnons*.

Moi, j'y reste !.. en ce palais... il m'appartient... je m'en empare, et malgré les dangers qui m'y environnent, si Strolof et ses amis sont exacts au rendez-vous...

Il va ouvrir la fenêtre du fond. On aperçoit en dehors Strolof et une douzaine de conjurés qui sautent de la fenêtre dans l'intérieur de l'appartement.

CHOEUR.

Dans l'ombre et le silence
L'heure de la vengeance
Va-t-elle enfin venir ?

(*A Lestocq.*)

Que ton bras intrépide
Nous dirige et nous guide
Il faut vaincre ou mourir.

LESTOCQ, *au milieu des conjurés*.

Amis, vos cœurs sont-ils au-dessus de la crainte ?
A braver le trépas êtes-vous résolus ?

CHOEUR.

Oui, tous !

LESTOCQ.

Alors, on peut parler sans feinte !
On nous a dénoncés, nos projets sont connus.

TOUTS.

O ciel !

LESTOCQ.

Eh bien ! nous sommes tous perdus !
Je le sais, et pour fuir la mort qui nous menace,
Quel péril peut alors arrêter notre audace ?
Je connais un moyen désespéré... hardi,
Mais qui peut tout sauver !

TOUTS.

Ordonnez, nous voici !

CHOEUR.

Sur notre obéissance
Tu peux compter d'avance,
Nous saurons te servir !
Que ton bras intrépide
Nous dirige et nous guide,
Il faut vaincre ou mourir.

LESTOCQ, *les rassemblant autour de lui*.
Il ne faut plus songer à nous emparer de

Munich et de Golofkin, ils sont avertis, et sans doute sur leurs gardes... Il faut renoncer à nous saisir du prince Ivan... il n'est plus au palais.

Tous. O ciel!

LESTOCQ. Mais sa mère, la régente, Anne de Courlande, y est encore; elle sort du bal et vient de rentrer dans ses appartements qui sont de ce côté; voici la porte qui conduit chez elle...

STROLOF. Eh bien?

LESTOCQ. Il faut y pénétrer; vous la trouverez, ou déjà endormie, ou entourée de ses femmes. À votre seul aspect, elle s'effraiera aisément... et, de gré ou de force, il faut qu'elle signe l'ordre d'arrêter Golofkin, Munich et Osterman, et qu'elle me charge, moi, d'exécuter cet ordre... le reste me regarde... Je connais le soldat russe et son obéissance passive... je commanderai aux troupes mêmes de Golofkin, au nom de la régente... et aux nôtres, au nom d'Elisabeth... mais il faut qu'elle signe... (à Strolof.) Il le faut, tu m'entends!..

STROLOF. Si elle résiste!

LESTOCQ, souriant. A la vue d'un poignard, c'est impossible... elle est femme et je la connais.

STROLOF. Et si l'on vient à son secours, si les gardes du palais attirés par ses cris..

LESTOCQ, avec insouciance. Alors, comme je vous disais tout-à-l'heure... cela revient au même... nous sommes perdus et nous ne risquons pas davantage à tenter l'entreprise. (Avec force.) Du reste, si l'on accourt à son aide, on n'arrivera à vous qu'après m'avoir tué... car je reste ici à cette porte, dont je défendrai l'entrée... Vous, mes amis, vous m'avez compris...

CHOEUR.

Sur notre obéissance
Tu peux compter d'avance,
Nous saurons te servir!
Oui, ta voix intrépide
Nous dirige et nous guide
Il faut vaincre ou mourir.

(Ils entrent tous par la porte à deux battans qui est à droite, et Lestocq reste debout devant la porte, un pistolet dans chaque main.)

SCÈNE VIII.

LESTOCQ, puis DIMITRI.

DIMITRI, paraissant à la croisée du fond, qui est restée ouverte. N'importe comment, j'y arriverai!

LESTOCQ, regardant. Qui monte par cette croisée?... qui va là?... répondez!

DIMITRI. Dieu! le docteur!

LESTOCQ, à part. Dimitri!.. qui diable nous l'amène?

DIMITRI. Ah! traître, je te trouve enfin! et tu me rendras raison d'un pareil outrage.

LESTOCQ, froidement. Et lequel?

DIMITRI. Me faire manquer un rendez-vous avec madame Golofkin... Me faire enfermer à double tour dans ta chambre, où je serais encore sans les draps de ton lit qui m'ont servi à me glisser dans la rue.

LESTOCQ. Une belle idée.

DIMITRI. Et tu m'expliqueras maintenant pourquoi tu me retenais prisonnier; c'était à dessein, avec intention... car tu ne fais rien sans réfléchir.

LESTOCQ, froidement. C'est la différence qu'il y a entre nous!

DIMITRI. Je t'ai retrouvé... tu ne m'échapperas pas... et puisque tu connais les détours de ce palais, tu vas me conduire à l'instant chez madame Golofkin...

LESTOCQ, avec colère. Moi!.. au diable vos amours! qui, depuis ce matin, m'ont donné plus de mal, d'inquiétudes et de tourmens que Munich, Golofkin et tous nos ennemis.

DIMITRI. Vous m'y conduirez!

LESTOCQ, avec inquiétude et regardant toujours au côté de la porte à droite. Non!

DIMITRI. Ou vous vous battrez avec moi.

LESTOCQ, avec mépris. Me battre!.. c'est bon pour vous qui ne risquez que votre tête... qui ne risquez rien.

DIMITRI, avec colère. Monsieur, si vous n'êtes un lâche...

LESTOCQ, sans l'écouter et regardant à droite. Tout ce que vous voudrez!..

DIMITRI. Un infâme!..

LESTOCQ, de même. Comme il vous plaira... (Lui prenant la main.) Mais silence! pas de bruit... (lui montrant le pistolet) ou je vous brûle la cervelle.

DIMITRI, avec indignation. Ah! c'est là votre réponse.

LESTOCQ. Maintenant!.. et plus tard je verrai si vous en méritez une autre... (Apercevant Strolof qui sort de l'appartement à droite, il pousse un cri et court au-devant de lui) Ah! te voilà... (A Dimitri.) Attendez-moi... je suis à vous... (A Strolof.) Eh bien!.. quelles nouvelles?

STROLOF, lui remettant un papier. L'ordre est signé et sans résistance, car elle tremblait de tous ses membres.

LESTOCQ, prenant le papier. C'est bien... que renfermée dans l'endroit le plus écarté

elle n'en puisse sortir, que nos conjurés veillent près d'elle et se fassent tuer plutôt que de la laisser délivrer... quatre suffiront.

STROLOF, *froidement*. En serai-je ?

LESTOCQ. Non... je te réserve pour d'autres dangers...

DIMITRI, *avec impatience et se promenant au fond du théâtre*. Eh bien ! monsieur ?..

LESTOCQ, à Dimitri. Dans l'instant... (*A Strolof.*) Partez... (*Strolof sort.*) On vient... il était tems !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VOREF ET PLUSIEURS SOLDATS paraissent à la porte du fond.

LESTOCQ, *aux soldats, à haute voix*. Que voulez-vous, qui va là ?

VOREF. Service du palais ! officier des gardes... mais vous-même, de quel droit...

LESTOCQ. De celui que vient de me confier la régente, S. A. I. Anne de Courlande, dont vous connaissez la signature.

Il lui montre un papier.

DIMITRI, *à part, pendant que Voref lit le papier*. Ah ! le traître... lui qui conspirait pour Elisabeth, et maintenant aux gages de ses ennemis.

VOREF, *ôtant son chapeau à Lestocq*. C'est différent... Excellence !

LESTOCQ, *montrant Dimitri*. Assurez-vous d'abord de monsieur... et jusqu'à nouvel ordre retenez-le prisonnier ?

DIMITRI. Ah ! par exemple !

LESTOCQ, *à part*. Il n'y a que ce moyen là pour que la conspiration puisse marcher.

VOREF, *s'approchant de Dimitri*. Votre épée, monsieur.

DIMITRI, *ôtant son épée et regardant Lestocq, à l'officier*. Voici mon épée... (*Avec colère et montrant Lestocq qui le regarde en souriant.*) Mais ce traître... son sang-froid me fait horreur !..

LESTOCQ. Et votre colère me ferait rire, si j'en avais le tems... (*A part.*) allons rejoindre nos amis.

Il sort.

SCÈNE X.

LES MÊMES, hors LESTOCQ et STROLOF.

FINAL.

Allons, mon officier, il faut suivre nos pas.

DIMITRI.

C'est juste ! j'obéis et ne vous en veux pas Mais ce docteur... ce traître, avec son doux langage, Moi qui n'y pensais pas, dans un complot m'engage.

L'OFFICIER.

C'est donc vrai !

DIMITRI, *vivement*.

Qu'ai-je dit ?

(Se reprenant.)

Non... je puis le jurer !

(*A part.*)

Ah ! si l'on me rattrape encore à conspirer !

ENSEMBLE.

L'OFFICIER ET LE CHOEUR.

Allons, partons ! faut nous suivre

Il faut obéir au devoir !

Le sort qui dans nos mains le livre

Pour lui nous laisse peu d'espoir !

DIMITRI.

Allons, je suis prêt à vous suivre.

(*A part.*)

O toi ! mon bonheur ! mon espoir !

Lorsque je vais cesser de vivre,

Que ne puis-je encore te voir ?

(Les soldats vont emmener Dimitri.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, EUDOXIE, sortant de l'appartement à gauche.

EUDOXIE.

D'où vient ce bruit ?

DIMITRI, *l'apercevant*.

C'est elle ! ah ! le ciel m'entraînait !

EUDOXIE, *aux soldats*.

Où donc l'emmenez-vous ?

DIMITRI, *d'un air indifférent*.

Eh ! mais, je le suppose,

A la mort !

EUDOXIE.

Grand Dieu ! qu'a-t-il fait ?

DIMITRI, *gaiement*.

Je n'en sais rien :

(*Tendrement.*)

Mais qu'importe la cause

De ma mort !.. je vous vois et je suis trop heureux !

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Allons, partons !

DIMITRI, *les priant*.

Un seul instant encore

(*A Eudoxie devant les soldats.*)

O vous qui connaissez la beauté que j'adore,

Daignez pour moi lui faire mes adieux !

(*A l'officier qui fait un mouvement.*)

Ah ! vous le permettez !

(*A Eudoxie.*)

Dites-lui que sans elle

La vie était sans prix et sans charme à mes yeux !

Et que toujours fidèle

A son doux souvenir,

Mon cœur battra pour elle

Jusqu'au dernier soupir !

ENSEMBLE.

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Allons, partons, il faut nous suivre

Il faut obéir au devoir !

Le sort qui dans nos mains le livre

Pour lui nous laisse peu d'espoir !

DIMITRI, *regardant Eudoxie*.

Doux objet dont l'aspect m'enivre,

Bonheur qui comble mon espoir !

Qu'à présent je cesse de vivre,

Le ciel m'a permis de te voir !

EUDOXIE.

O ciel ! il va cesser de vivre,
Et je ne dois plus le revoir !
Ah ! s'il meurt je saurai le suivre,
De mon cœur c'est le seul espoir.

(Les soldats vont emmener Dimitri. Un grand bruit se fait entendre au dehors sur la place publique où donnent les fenêtres du palais.)

EUDOXIE.

Écoutez ! écoutez !

DIMITRI.

J'entends le bruit des armes !

L'OFFICIER ET LES SOLDATS.

Les cris des combattans !

EUDOXIE.

Tous mes sens sont glacés !

(On entend crier en dehors :)

« Mort ! mort à Golofkin ! »

EUDOXIE.

O mortelles alarmes,

De mon époux les jours sont menacés !

Je cours à ses côtés ?

(Elle sort par le fond.)

DIMITRI, aux soldats qui le retiennent.

Ah ! je vous en supplie,

Près d'elle laissez-moi mourir !

LES SOLDATS.

Non, non, tu resteras !

(Le bruit redouble en dehors.)

Entendez-vous mugir

Les flots tumultueux de ce peuple en furie !

Les portes du palais ont tombé sous leurs coups,
Et leurs chants de victoire arrivent jusqu'à nous.

(En ce moment, le peuple se précipite sur le théâtre, mêlé aux soldats. Les fenêtres du fond sont ouvertes ; on voit en dehors, à la lueur des torches, une des places principales de Saint-Petersbourg.)

CHOEUR.

Vive l'impératrice,
Que proclament nos vœux
Que chacun obéisse
À son nom glorieux !
Vive l'impératrice,
Qui proclament nos vœux !

(Paraît Élisabeth, appuyée sur le bras de Lestocq et entourée de tous les conjurés.)

DIMITRI.

Que vois-je ? Élisabeth ?

LESTOCQ.

Que le peuple couronne,

Et qui voit à ses pieds ses ennemis vaincus !

ÉLISABETH.

Grâce pour eux ! qu'on leur pardonne !

Grâce pour Golofkin !

(A Strolof.)

Courez vite !

STROLOF, froidement.

Il n'est plus !

DIMITRI, à part, avec joie,

Ciel ! il n'existe plus !

LESTOCQ, à Strolof.

En as-tu l'assurance ?

STROLOF, froidement.

Je m'en étais chargé ! je l'avais retenu !

Un seul jour a payé vingt-cinq ans de vengeance !

ÉLISABETH.

Je vous dois tout, Lestocq...

(Montrant les autres conjurés.)

Ainsi qu'à leur vaillance !

(Apercevant Dimitri, elle fait un geste d'émotion et s'avance vers lui.)

Et vous !.. vous dont le zèle à mon cœur est connu,
Que puis-je faire ici pour voire récompense ?

DIMITRI.

J'en veux une !

ÉLISABETH, tendrement.

Parlez !

DIMITRI, hésitant.

C'est... non pas maintenant...

Mais plus tard... de daigner... me protéger vous-même,

Vous employer pour moi près de celle que j'aime,
Près d'Eudoxie !..

ÉLISABETH, chancelant et s'appuyant sur

Lestocq.

O ciel !

(A Lestocq avec un reproche douloureux.)

Où vous m'avez trompée !

LESTOCQ.

Oni !

Pour voir sur votre front briller le diadème !

(Lui montrant les soldats qui lui portent les armes.)

Votre règne commence !

ÉLISABETH à part, regardant Dimitri et essayant une larme.

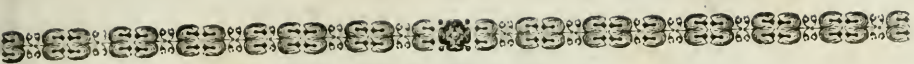
Et les chagrins aussi !

CHOEUR.

Vive à jamais !.. vive l'impératrice
Que sur le trône appelaient tous nos vœux !
Houa ! houa ! que chacun obéisse
Et que tout cède à son nom glorieux !
Vive l'impératrice !
Que proclament nos vœux !

(Les tambours battent aux champs. — les trompettes sonnent, les cloches se font entendre. — Le peuple agite ses chapeaux, ses mouchoirs ; et les soldats leurs drapeaux. — La toile tombe.)

FIN.



LE

PUITS D'AMOUR,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAR MM. SCRIBE (de l'Académie-Française) ET DE LEUVEN,

MUSIQUE DE M. BALFE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,
le 20 avril 1843.

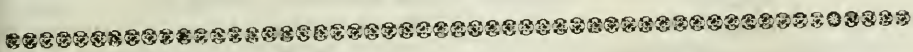
Personnages.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre.....
 LE COMTE ARTHUR DE SALISBURY, son favori.....
 FULBY, page et fauconnier du roi.....
 BOLBURY, shérif.....
 LORD NOTTINGHAM.....
 LA PRINCESSE PHILIPPINE DE HAINAUT, fiancée du roi.....
 GÉRALDINE, cousine de Bolbury.....
 LE CONSTABLE MAKINSON, personnage muet.
 FAVORIS DU ROI.
 SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR. — CONSTABLES, ETC.

Acteurs.

MM. CHOLLET.
 AUDRAN.
 M^{lle} DARCIER.
 MM. HENRI.
 DAUDÉ.
 M^{mes} MÉLOTTE.
 THILLON.

La scène se passe à Londres.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place (square), avec quelques arbres de chaque côté. A gauche, la maison du shérif Bolbury. A droite, la façade d'une prison. Au milieu de la place, un puits à demi-ruiné avec la margelle et les accessoires gothiques. A gauche, un banc de pierre. Au fond, différentes rues aboutissant à la place.

SCÈNE I.

LE SHÉRIF BOLBURY, CONSTABLES, POLICEMEN.

(Au lever du rideau, Bolbury tient à la main des rapports qu'il parcourt; il est entouré de quelques uns de ses subordonnés. Bientôt des constables et des hommes de police arrivent de différens côtés et se pressent autour de lui.)

INTRODUCTION.

CHOEUR.

Agens
 Diligens,
 Nous par qui la ville
 Est tranquille,

☉

Nous accourons tous,
 Maître, nous entendre avec vous !
 Parlez
 Et réglez
 Le service
 De la police !
 Par nous vos avis
 Seront respectés et suivis !

BOLBURY, avec importance, se promenant au milieu d'eux.

Pour bien remplir mon ministère,
 Mon Dieu ! quel travail est le mien !
 Qu'il faut d'esprit, de caractère !
 Sans moi dans Londres on ne fait rien !
 Ici, sans moi rien n'irait bien !

☾

SCÈNE II.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY, présentant une dépêche à Bolbury.
Pour monsieur le shérif, un important message !
BOLBURY, avec joie.

De la cour ?

FULBY.

De la cour !

BOLBURG, avec orgueil.

Ah ! pour moi quel honneur !

(Saluant Fulby.)

Mais veuillez donc, monsieur le page,

Entrer chez votre serviteur !

FULBY.

(A part.)

Avec plaisir... Là, sans qu'on me soupçonne,

J'attendrai le signal que la beauté me donne ;

Et la fin de ce jour

Sera tout à l'amour !

BOLBURY.

Entrez, entrez dans ma demeure,

Le devoir me retient ici,

Mais je vous rejoins tout à l'heure.

FULBY, entrant.

Ne vous pressez pas, grand merci !

(Bolbury revient en scène, et il est entouré de nouveau
par ses constables.)

CHOEUR.

Ageus

Diligens,

Nous, par qui la ville, etc...

BOLBURY, qui a lu la dépêche.

Ah ! qu'ai-je lu ! Pour moi quel avantage !

Je pourrai donc enfin me signaler...

Oui, mes amis, grâce à votre courage,

De moi bientôt l'on va parler !

TOUS.

Expliquez-vous !

BOLBURY.

Ecoutez tous !

(Lisant.)

« Le faux prince Édouard est, dit-on, dans la ville,
» Et de ses partisans il cherche à s'entourer ! »

Par une surveillance habile,

De sa personne il faut nous assurer !

TOUS.

De sa personne il faut nous emparer !

BOLBURY.

Allons, troupe fidèle,

Montrez du cœur, du zèle,

Par ce coup décisif

Illustrez un shérif !

CHOEUR.

Allons, troupe fidèle,

Montrons du cœur, du zèle,

Par ce coup décisif

Illustrons un shérif !

BOLBURY.

Faveurs et récompense

Sur moi pleuvront, je pense,

Et tout cet honneur-là

Sur vous rejaillira !

CHOEUR.

Faveurs et récompense,

Sur lui pleuvront, je pense,

Et tout cet honneur-là

Sur nous rejaillira !

ENSEMBLE.

BOLBURY.

Partez, troupe fidèle,

Montrez du cœur, etc.

TOUS.

Allons, troupe fidèle,

Montrons du cœur, etc.

(Ils se dispersent de différents côtés.)

SCÈNE III.

BOLBURY, puis GÉRALDINE.

BOLBURY, seul.

Grâce au ciel ! le temps est à l'orage !... c'est le
beau temps pour la police... On s'agite, on cons-
pire contre notre gracieux monarque Édouard !
(Relisant la lettre qu'il a reçue.) « Un intrigant, un
» scélérat, profitant de quelque ressemblance avec
» le roi, se donne pour le frère aîné de Sa Majesté,
» dont la mort a été révoquée en doute par quel-
» ques séditieux... Sous prétexte qu'il a les traits
» de notre souverain, il veut avoir sa couronne et
» chercher à fomenteur des troubles, même dans la
» capitale... » (S'arrêtant.) Je remplirai la mission
qu'on me donne... je le prendrai, je le saisirai...
J'ai des agens pour cela, et s'ils le découvrent, il y
a une récompense... pour moi, qui suis leur chef...
C'est toujours ainsi en bonne administration... et
cela viendra à merveille avec les idées que j'ai...
(Apercevant Géraldine qui sort de la maison et se di-
rige vers le fond.) Ah ! Géraldine... Géraldine ! où
donc allez-vous ainsi?... quand j'ai à vous parler...
(L'amenant par la main.) Il ne faut pas avoir peur,
mon enfant... avec moi, votre cousin... Causons
un peu des fêtes, des passe-d'armes qui vont avoir
lieu à l'occasion du mariage de notre féal monar-
que avec la princesse de Hainaut.

GÉRALDINE.

Quand donc ?

BOLBURY.

Demain, à ce qu'on dit... La princesse a déjà
été épousée à Arras, et au nom du roi, par le comte
de Salisbury... Elle est arrivée hier... mais c'est

demain, en grande cérémonie, et dans sa bonne ville de Londres, que le roi lui-même... Ah! mon Dieu! à propos du roi, cet envoyé de la cour, ce jeune homme que j'ai fait entrer là, chez moi, vous l'avez vu?

GÉRALDINE.

Je lui ai fait une belle révérence; il ne s'en est même pas aperçu... tant il était occupé.

BOLBURY.

Occupé!... Et à quoi, s'il vous plaît?

GÉRALDINE.

Debout devant les vitraux de la fenêtre, les yeux continuellement fixés sur la croisée ici en face!...

(Elle désigne la prison.)

BOLBURY.

Celle de mistress Makinson, la jolie petite femme de maître Makinson, un de mes constables... un gaillard bien fin et bien adroit.

GÉRALDINE.

Je ne sais pas ce que ce petit jeune homme peut avoir à faire dans la maison du constable, mais hier, à la tombée de la nuit, je l'ai vu descendre mystérieusement de cette croisée, au risque de se tuer!

BOLBURY.

Vraiment!... (Riant.) Ah! ah! ah! ah!

GÉRALDINE.

Cela vous fait rire!... Moi, j'ai tremblé pour lui!...

BOLBURY.

Ah! ah! ah! (A part.) Brave Makinson!...

GÉRALDINE, naïvement.

Mais ce pauvre jeune homme, en descendant ainsi de cette croisée, je vous dis qu'il peut se tuer... Il vaudrait bien mieux lui ouvrir la porte...

BOLBURY.

Vraiment! vous croyez!... Ah! Géraldine! Géraldine, mon enfant, vous êtes un trésor de candeur et d'innocence... et ceci nous amène tout naturellement à l'importante question que je voulais poser... En vous faisant quitter l'Irlande, et en vous envoyant ici à Londres, pour les fêtes du mariage, chez votre cousin Bolbury le shérif, notre vieille tante Déborah ne vous a rien dit?...

GÉRALDINE.

Elle m'a dit que je m'amuserais... et je m'en souviens...

BOLBURY.

Je m'en suis aperçu... Depuis huit jours que vous êtes ici... vous êtes triste!

GÉRALDINE.

C'est vrai!

BOLBURY.

Vous soupirez!

GÉRALDINE.

C'est vrai!

BOLBURY.

Vous pleurez même!

GÉRALDINE.

C'est vrai!

BOLBURY.

Cela ne m'étonne pas... jeune colombe irlandaise, dont le cœur se prend aisément, vous aimez?

GÉRALDINE.

C'est vrai!

BOLBURY.

J'en étais sûr... Et s'il ne tenait qu'à vous d'épouser celui que vous aimez...

GÉRALDINE, vivement, avec transport.

Ah! ne me dites pas cela!

BOLBURY.

Pourquoi?

GÉRALDINE.

J'en mourrais de joie!

BOLBURY.

Diable! il faut prendre garde!... Vous l'aimez donc bien?...

GÉRALDINE.

Ah! cela ne vous étonnerait pas si vous le connaissiez!

BOLBURY, avec orgueil.

Je le connais!

GÉRALDINE.

En vérité!... Parlez, alors, parlez... Qu'est-il devenu?... où est-il?

BOLBURY.

Qui donc?

GÉRALDINE.

Tony... si bon, si aimable, si gentil... vous savez bien?

BOLBURY, avec dépit.

Eh! non... je ne sais pas... Je vous parlais d'un autre...

GÉRALDINE.

Et moi, je ne parle que de lui!

BOLBURY.

Et quel est donc ce Tony?

GÉRALDINE.

Un matelot.

BOLBURY.

Un matelot!

GÉRALDINE.

Qui tous les soirs venait chez ma tante Déborah...

BOLBURY.

Il est riche?

GÉRALDINE.

Il n'a rien!

BOLBURY, à part.

Je respire! (Haut.) Et où est-il, maintenant?

GÉRALDINE.

Je l'ignore... Parti sur son vaisseau qui allait remettre à la voile... je lui ai dit de m'écrire ici, à Londres... tous les jours je vais à la maison de poste... j'y vais encore de ce pas...

BOLBURY, avec joie.

Et point de lettres?...

GÉRALDINE.

Aucune !

BOLBURY, de même.

Je comprends !...

GÉRALDINE.

Et, cependant, Meg la devinresse m'a dit que nous nous reverrions... Mais, ce qui m'inquiète, c'est que voilà deux nuits de suite que je vois Tony avec une plume noire à son chapeau... C'est signe de maladie ou de danger...

BOLBURY.

Vous croyez cela ?

GÉRALDINE.

C'est connu !... Tout le monde vous le dira, en Irlande...

BOLBURY.

C'est juste !... (A part.) Ces pauvres Irlandaises sont d'une crédulité... (Haut.) Et dites-moi, Géraldine, il n'a rien reçu de vous ?

GÉRALDINE.

Si vraiment !

BOLBURY.

O ciel !...

GÉRALDINE.

Tout ce que je pouvais lui donner de plus sacré... l'anneau de ma mère...

BOLBURY, à part.

Passé encore !

GÉRALDINE.

Vous n'êtes pas trop fâché, cousin ?

BOLBURY.

Dam ! je pourrais l'être plus... Et encore une question, cousine... Si Tony le matelot était mort ?...

GÉRALDINE, vivement.

Je le suivrais !... Oh ! la vieille Meg me l'a bien dit aussi : « Quand on s'est aimé fidèlement dans ce monde, on se retrouve dans un autre pour être riches, heureux !... »

BOLBURY.

Est-elle superstitieuse !... Et si, tout bonnement, tout uniment, il était infidèle comme tout le monde ?

GÉRALDINE.

Ce n'est pas possible !

DUO.

BOLBURY.

Compter sur la constance

D'un matelot !

Ah ! c'est trop d'innocence !

Vraiment, bientôt,

D'une telle folie,

Oui, vous rirez !

Et vite, je parie,

Vous guérez !

GÉRALDINE, avec sentiment.

J'ai foi dans la constance

Du matelot !

Je crois, douce espérance,

Le voir bientôt !

Si c'est une folie,

Un vain désir,

Laissez-moi, je vous prie,

N'en pas guérir !

BOLBURY.

Et moi, pour vous, j'avais une autre envie...

Oui, vous pouviez aspirer à ma main !

GÉRALDINE.

C'est trop d'honneur ! et je vous remercie !

Mais je préfère un plus obscur destin...

Je l'aime tant !

BOLBURY.

Non, de votre âme

Vous bannirez un amour fugitif...

GÉRALDINE.

Je l'aime tant !...

BOLBURY.

Vous deviendrez la femme.

La femme d'un puissant shérif...

Voilà le vrai, le beau, le positif...

Mais...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Compter sur la constance, etc.

GÉRALDINE.

J'ai foi dans la constance, etc.

BOLBURY.

De ce Tony, déjà le cœur est infidèle !

GÉRALDINE.

Lui, me trahir, après tant de sermens !

BOLBURY.

Tous ces marins, je les connais, ma belle ;

Comme les flots ils sont changeans !

GÉRALDINE.

M'oublier, lui,

Mon cher Tony !

Mon doux ami !

Non, non, jamais !

A ce malheur, si je croyais,

Ah ! j'en mourrais !

Tout me dit qu'en ce jour j'aurai de ses nouvelles !

Cousin, pardonnez-moi

D'avoir donné ma foi !

BOLBURY.

J'ai soumis des cœurs plus rebelles,

De l'hymen avec moi

Vous chérirrez la loi...

Du cher Tony, je n'ai pas peur !

Dans votre innocent petit cœur,

Je remplacerai le trompeur !

ENSEMBLE.

GÉRALDINE.

L'oublier, lui !

Mon cher Tony ! etc.

BOLBURY.

Du cher Tony, je n'ai pas peur !
Dans votre, etc.

(Géraldine sort par le fond à gauche.)

SCÈNE IV.

BOLBURY, seul.

C'est qu'elle est charmante!... j'en suis affolé!... L'aveu qu'elle vient de me faire est une nouvelle preuve de la pureté de son âme... Et cette blanche fleur d'Irlande serait la proie d'un Tony, d'un matelot?... Non, par saint Georges! non! Il ne viendra plus... ou s'il osait reparaitre à Londres... il y aurait bien quelque moyen de l'éloigner... la loi doit en avoir... sans cela ce ne serait pas la peine d'être shérif... et il serait pardieu plaisant que ma police servît au repos de tout le monde, excepté au mien!... moi qui sais tout ce qui se passe... (En ce moment, on entend une vive rumeur au fond, et l'on voit Fulby sortir de la maison du shérif et courir sur le lieu du tumulte.) Oh! mon Dieu! quel est ce bruit?... que se passe-t-il par là?... (Il court regarder par la gauche.) Une litière brisée!... une dame qui en descend... Mais elle vient de ce côté... La voici!...

SCÈNE V.

BOLBURY, LA PRINCESSE DE HAINAUT, LE COMTE DE SALISBURY, FULBY, DEUX DAMES, DEUX SEIGNEURS DE LA SCITE.

LE COMTE, à la princesse.

Ah! madame, quel événement!

LA PRINCESSE.

Si madame voulait prendre quelque repos dans la maison de M. le shérif?

BOLBURY.

Ma maison et le peu que je possède sont au service de madame!

LA PRINCESSE.

Je vous remercie, monsieur le shérif... je viens d'envoyer au palais.

BOLBURY, à part.

Au palais!

LA PRINCESSE.

Et dans un instant tout sera réparé.

BOLBURY, à part.

C'est quelque dame de la suite de la princesse...

LE COMTE.

Si le roi savait que sa noble fiancée a couru ce danger!...

BOLBURY, à part.

C'est la princesse elle-même!

LE COMTE.

Quels seraient son chagrin et son inquiétude!...

LA PRINCESSE.

Aussi, ai-je défendu qu'on le lui dise, car, en vérité, cela n'en vaut pas la peine... et notre royal époux a d'autres motifs plus sérieux d'inquiétudes et de craintes... Ces troubles aux portes de Londres... ce faux prince Édouard!

LE COMTE.

Rassurez-vous... des ordres sont donnés partout... on est sur les traces de ce misérable... et bientôt...

BOLBURY, s'avançant

Il sera notre prisonnier... j'en répons!... Son Altesse peut compter sur mon zèle, mon activité, mon énergie, mon courage!

LA PRINCESSE, regardant autour d'elle.

J'y compte, monsieur!... mais où sommes-nous ici?... moi qui arrive et qui ne connais point la belle ville de Londres... Quelle est cette place?

LE COMTE.

Celle du Puits d'Amour!

LA PRINCESSE.

Voilà un joli nom!

BOLBURY.

Trop joli pour un endroit sinistre!... Ce maudit puits est l'épouvantail de tout le quartier... Depuis long-temps nos habitans demandent qu'il soit comblé... mais le feu roi et notre nouveau souverain lui-même, à ce qu'on dit, n'ont jamais voulu permettre...

LA PRINCESSE.

Et pourquoi cela?

LE COMTE, vivement.

Sans doute parce que c'est un débris curieux d'antiquité, auquel se rattachent de vieilles traditions!

LA PRINCESSE, souriant.

Mais qu'a fait ce pauvre puits pour exciter tant de haine et de colère?

BOLBURY.

D'abord, on assure que, la nuit, on a vu souvent sortir de là de grands fantômes qui se répandaient par milliers dans la ville!

LA PRINCESSE, riant.

De grands fantômes!... Cela devient fort amusant...

FULBY, riant.

Comment, monsieur le shérif, vous pouvez croire...

BOLBURY.

Oh! moi, je ne crois pas aux fantômes... je suis un esprit fort... c'est connu!

LA PRINCESSE, le regardant en souriant.

Ah!

BOLBURY.

Mais je puis affirmer à Son Altesse, qu'un soir, il y a un mois à peine, j'ai entendu là des bruits souterrains et d'horribles éclats de rire qui semblaient partir de l'enfer !

LA PRINCESSE, souriant.

S'il en est ainsi, pourquoi donc ce nom de Puits d'Amour ?

FULBY.

Parce qu'autrefois, dans un désespoir amoureux, une jeune fille s'y est, dit-on, précipitée... C'est une ancienne légende !

LA PRINCESSE.

Que monsieur Fulby, le fauconnier, connaît sans doute ?

FULBY.

Comme tout le monde !...

LA PRINCESSE.

Excepté moi, qui ne suis à Londres que depuis hier...

FULBY.

Je crains que Votre Altesse ne regrette sa curiosité ; mais je suis à ses ordres !

LÉGENDE.

Nelly, la jeune fille,
S'en venait chaque jour,
Leste, accorte et gentille,
Emplir sa cruche au puits du carrefour !

Un soir, il arriva
Qu'elle rencontra

Là

Le jeune et brave Edgard,
Archer du roi Richard.

Le bel archer l'aida,
On causa,
Devisa,

Et chaque soir, on i dit,
On se retrouvait

Là.

Que de sermens d'amour !
Jusqu'à son dernier jour.

Tout ce qu'elle jura,
Oui, Nelly le tiendra !

Mais un serment
D'amant

S'envole avec le vent !
Un triste soir, hélas !

Edgard ne revint pas !
Nelly, dans sa douleur,

Attendait le trompeur,
Qu'elle croyait toujours

Fidèle à ses amours !
Elle se plaçait là,

Disant : « Il reviendra... »
Mais tout à coup voilà

Qu'un cortège passa...
Un brillant officier,

Au corsage d'acier,



Allait, devant l'autel,
Former nœud solennel !...

Ah ! chacun a frémi :
Un cri

A retenti !

C'est la pauvre Nelly,
Au front pâli,
Donnant à son Edgard
Triste et dernier regard !

Elle s'élança

Là,

Et dans l'abîme se jeta !

Ah ! ! !

Depuis ce moment-là,
Dans le puits que voilà

Nul ne puisa !

Le Puits d'Amour on l'appela,
Et la légende finit là !

Mais l'auteur ajoute cela :

Si, pour sermens faits et trahis,
On se jetait au fond d'un puits,

Mes bons amis,

Je vous le dis,

Nos puits seraient bientôt remplis !

CHŒUR.

Si pour sermens faits et trahis, etc...

LA PRINCESSE, à Fulby.

Merci, monsieur, grand merci !

BOLBURY, qui est remonté vers le fond, redescendant.

Une nouvelle litière arrive du palais... Son Altesse veut-elle qu'on la fasse avancer ?

LA PRINCESSE.

Non... nous allons à sa rencontre... Je vous suis obligé, monsieur le shérif... Votre nom ?

FULBY.

Maitre Bolbury !

LE COMTE, vivement et à demi-voix au shérif.

Bolbury ! Vous vous nommez Bolbury ?

BOLBURY.

Oui, monseigneur !

LE COMTE.

Vous êtes le cousin d'une jeune Irlandaise arrivée récemment à Londres ?

BOLBURY.

Miss Géraldine... et pourquoi ?...

LE COMTE.

Oh ! rien... Hier on parlait d'elle à la cour, de sa beauté... de...

LA PRINCESSE, se retournant.

Monsieur le comte !

LE COMTE.

Me voici, me voici, madame !

BOLBURY, à part.

On parle déjà de ma future à la cour !... Me voilà lancé !... je serai grand shérif...

(Il suit la princesse et le comte qui disparaissent par le fond à droite : la nuit commence à venir.)

FULBY, qui a regardé la croisée de la maison à droite.
Rien encore!... qui peut l'empêcher?.. (En ce moment un vase de fleurs est placé sur l'appui de la fenêtre.) Ah! enfin, voici le signal...

(Il observe s'il ne peut être vu, ouvre la porte et se glisse rapidement dans la maison : au même instant, paraît par la gauche un homme enveloppé d'un grand manteau et qui semble examiner les localités.)

SCÈNE VI.

LE ROI, seul.

RÉCITATIF.

C'est bien ici, qu'hier j'aperçus cette belle !
Et peut-être à mes yeux viendra-t-elle s'offrir ?
Promenons-nous!... Un roi peut faire sentinelle
Quand la consigne est amour et plaisir !

CAVATINE.

O passe-temps enchanteur !
Sous ce manteau protecteur
L'incognito, c'est le bonheur
Sur terre !
Déguisemens,
Accidens
Et dénouemens
Très piquans
Vous seuls savez, en tous les temps,
Me plaire !

Qu'entends-je ici, la nuit?...
Un malheureux gémit,
Au désespoir il est réduit...
Il va finir son sort...
Quand une bourse d'or
Soudain
Tombe en sa main !
Comme à sa détresse
Succède l'ivresse !
Trésor et richesse,
Pnissé-je sans cesse
Vous placer ainsi !...

Doux passe-temps pour mon cœur,
Des rois plaisir enchanteur,
L'incognito c'est le bonheur
Sur terre !
Pour la puissance et la grandeur
Voilà le vrai bonheur !

Ici, je vois
Des grivois,
Fétant Bacchus et ses lois...
Bravo ! je suis
De votre avis,
Mes frères !
— Vive le roi ! — Doux aspect !

— A sa santé buvons sec !
— Mon verre alors se choqué avec
Leurs verres!...

Sous ce balcon, j'entends
Causer ces deux amans !

« Il faut hélas ! cruels parens,
» Pour obtenir ta foi,
» Etre officier du roi ! »
Sois donc nommé par moi !

Par moi,
Le roi !

Douce jouissance !
Aussi ma puissance,
De la Providence
Usurpe en silence

Les secrets
Décrets !

O passe-temps enchanteur !
L'incognito c'est le bonheur
Sur terre !

Oui, pour vous, prince ou grand seigneur
C'est là le vrai bonheur !

(Il examine la maison du shérif.)

SCÈNE VII.

LE ROI, LE COMTE, revenant sans voir Edouard.

LE COMTE.

La princesse est partie!... j'ai trouvé un pré-
texte pour ne pas la suivre... Me voilà seul...
Géraldine, chère Géraldine!... Elle est là, je vais
enfin la revoir!... (Il fait quelques pas vers la maison
du shérif et aperçoit le roi qui cherche à regarder par
les vitraux.) Quel est cet homme? (Haut.) Que
cherchez-vous mon ami?...

LE ROI, brusquement.

Peu vous importe! Passez votre chemin !

LE COMTE, s'avançant.

Vous le prenez bien haut, mon maître !

LE ROI.

Comme il me convient, brave homme! (Ils se
trouvent face à face.) Salisbury !

LE COMTE.

Le roi !

LE ROI.

Que diable faites-vous ici à cette heure, cher
comte?...

LE COMTE.

Quelques ordres à donner au shérif pour la cé-
rémonie de demain... Et me sera-t-il permis
d'adresser la même question à Votre Majesté?...

LE ROI.

Oh ! moi, je me promène... incognito !

LE COMTE.

Comme le sultan *Haroun al Raschid*, pour
connaître par vous-même !...

LE ROI.

La manière dont se fait la police... Pour surveiller nos shérifs et nos constables !

LE COMTE.

Ou plutôt, pour leur donner de l'occupation... Ce manteau de couleur sombre m'annonce que Votre Majesté est ce soir en expédition !

LE ROI.

Quelle idée !

LE COMTE.

Ce ne serait pas la première fois !... Du vivant de votre auguste père, j'ai eu souvent, ainsi que nos joyeux compagnons, l'honneur d'escorter le prince royal dans des aventures nocturnes, dont le dénouement...

LE ROI.

N'était pas toujours agréable... témoin cette fois où nous voulions enlever, le jour de sa noce, cette jolie pâtissière...

LE COMTE.

Et tout le quartier ameuté contre nous !

LE ROI.

Et les cris, les menaces ?

LE COMTE.

Mieux encore... dont nous avons été assaillis...

LE ROI, vivement.

Incognito !... l'honneur est sauvé... la postérité n'en dira rien...

LE COMTE.

Mais vous étiez garçon, alors... tandis que, demain, votre mariage avec la princesse de Hainaut... princesse accomplie...

LE ROI.

Eh ! je ne le sais que de reste !... c'est à qui m'accablera de ses vertus... c'est presque une épigramme... et c'est absurde ! Car, en ménage comme ailleurs, on ne brille...

LE COMTE.

Que par les contrastes !

LE ROI, riant.

Comme tu dis !... Et si par hasard, je me trouve à pied dans ce quartier... c'est que dernièrement j'ai aperçu là, dans cette maison...

LE COMTE, à part.

Celle de Bolbury !

LE ROI.

Une jeune fille ravissante... des cheveux blonds, des yeux bleus... dont je vous parlais hier...

LE COMTE, à part.

C'est Géraldine !

LE ROI.

Une tête d'ange ou de madone, comme ils disent en Italie... Et, aujourd'hui, presque sans le vouloir, j'ai dirigé ma promenade de ce côté pour la revoir et l'admirer... comme objet d'art... voilà tout... Y a-t-il de quoi me gronder ?...

LE COMTE.

Peut-être !

LE ROI.

Du reste, et pour mettre un terme à tes sermons, j'ai un moyen que je te dirai ce soir à notre dernière nuit de garçon... Car, vous le savez, nous nous réunissons à minuit, au rendez-vous ordinaire... Tous nos initiés sont prévenus... joyeux souper, vins exquis ! fête enivrante ! Nous attendons même un nouvel adepte, lord Clarendon... Mais, tout brave qu'il se dit, il n'osera pas, j'en suis sûr, tenter la fatale épreuve.

LE COMTE.

Et c'est ainsi que Votre Majesté renonce à ses folies de jeunesse ?

LE ROI.

Je t'ai déjà dit que c'était la dernière... il faut bien qu'il y en ait une... Après cela, nous seront tous sages, tous mariés...

LE COMTE, vivement.

Parlez pour vous, sire !

LE ROI.

Non pas... qui m'aime me suive !... et c'est là le projet que j'ai sur vous !

LE COMTE.

Quoi ! Votre Majesté y pense encore ?

LE ROI.

Plus que jamais !... C'est une riche et belle héritière du pays de Galles, miss Oventry, que je te destine... Elle arrivera dans quelques jours... la reine, qui est prévenue, la nomme d'avance sa première dame d'honneur, et toi, grand-maître du palais...

LE COMTE.

Mais, sire...

LE ROI.

Point d'objections ! nous le voulons... Ah ! mon bel ami, vous ririez trop de nous, si vous restiez libre... Vous vous moqueriez de votre pauvre maître enchaîné au joug de l'hymen... Non, non, vrai Dieu !... Devenu mari, je veux que tous mes favoris le deviennent à leur tour... C'est exemplaire et moral !

LE COMTE.

Cependant, sire...

LE ROI.

Ma faveur est à ce prix !... Je n'accorde plus rien aux célibataires...

LE COMTE.

Votre Majesté me permettra bien un jour d réflexions... En attendant, je dois la prévenir que quelques instans plus tôt, elle se serait trouvée ici avec son auguste fiancée, la princesse de Hainaut... Un accident arrivé à sa voiture...

LE ROI.

Point de dangers ?

LE COMTE.

Non sans doute... mais son fiancé ferait peut être bien d'aller au palais, s'informer de sa santé.

LE ROI.

J'y cours !... D'autant plus que ce soir je n compte pas paraître à son cercle !

LE COMTE.

Où les ambassadeurs du Hainaut viennent prendre congé!

LE ROI.

Justement!... La Flandre et le Hainaut sont en route pour périr... Tu les recevras pour moi... et tu mourras pour notre compte, toi qui as déjà épousé une femme par procuration!

LE COMTE.

Mais comment justifier votre absence?

LE ROI.

Des affaires d'état... On en a toujours à volonté! Pendant ce temps, je serai avec nos convives, au lieu de nos réunions, où tu viendras nous rejoindre après le départ de l'ambassade... (En ce moment on voit le constable Mackiuson se diriger vers sa maison et rentrer par la porte où s'est glissé Fulby.) Silence! voici quelqu'un... Ah! c'est un constable qui rentre tranquillement chez lui... Adieu, je retourne au palais... A ce soir, mon fidèle compagnon... N'oublie pas que tu dois partager toutes les folies de ton maître, y compris même le mariage! (Il disparaît par le fond.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, seul.

Me marier! Me marier!... Il dit vrai... ma fortune, ma grandeur à venir en dépendent. D'ailleurs, et, quelque amour qu'elle m'inspire, je ne puis jamais penser à épouser Géraldine... ce serait me perdre... et la tromper. La séduire... elle si dévouée, si vertueuse!... plutôt renoncer à elle et lui rendre ses sermens... Oui, oui, j'agirai en bonhomme... je ne la reverrai plus! A ce moment, Fulby sort par une fenêtre de la maison du constable, saute à terre et tombe presque aux pieds du comte.)

SCÈNE IX.

FULBY, LE COMTE.

LE COMTE, stupéfait.

Fulby!

FULBY.

Moi-même, monsieur le comte... Pardon de ma brusque arrivée... mais ce damné constable, on dirait qu'il le fait exprès... C'est la seconde fois qu'il m'oblige à sauter ainsi depuis hier...

LE COMTE.

Et d'où sors-tu, malheureux?...

FULBY.

Dam! monseigneur, quand l'hymen entre par la porte, l'amour s'en va par la fenêtre...

LE COMTE.

Mauvais sujet!

FULBY.

Ah! ne me grondez pas!... J'ai tort, je le sens bien... moi qui, par votre protection, ai été nommé fauconnier du roi, et d'aujourd'hui son échanson... moi qui, grâce à vos bontés, me trouve placé à la brillante cour d'Édouard, je devrais n'adresser mes hommages qu'à des ladies, à des comtesses, à des duchesses... je me devrais cela à moi-même, et à vous surtout, mon protecteur, qui répondez de moi... Mais, que voulez-vous!... elle est si jeune, si jolie et si aimable!...

LE COMTE.

Eh! qui donc?

FULBY.

Je n'ose pas vous le dire... la femme d'un constable...

LE COMTE.

Il serait possible!

FULBY.

Oui, milord!... son mari n'est que constable... j'en rougis pour lui!... mais peut-être un jour pourra-t-il être mieux que cela?...

LE COMTE, souriant.

Cela commence déjà!

FULBY.

En attendant, il est défiant, et surtout jaloux... il revient toujours au moment où on ne l'attend pas... Aussi, nous avons pris pour l'avenir des précautions...

LE COMTE.

C'est bon!

FULBY.

Cette pauvre Betzy m'a fait faire une seconde clé d'une porte secrète... parce que, de sauter, comme tout à l'heure par la fenêtre, ou de courir comme l'autre jour sur les toits, il y a de quoi se tuer... sans compter que j'ai été vu par une voisine en face, la cousine du shérif!

LE COMTE.

Géraldine?

FULBY.

Ah! vous savez son nom?... Une jolie fille aussi... elles sont toutes jolies dans ce quartier-là...

LE COMTE.

Tais-toi!

FULBY.

Vous la connaissez?

LE COMTE.

Oui, oui... Tu peux même me rendre un très grand service!

FULBY.

Parlez, milord... je serai trop heureux...

LE COMTE.

Au fait, puisque tu m'as confié tes amours, je puis te dire les miennes!

FULBY.

C'est bien de l'honneur pour moi!...

LE COMTE.

Il y a trois mois, en Irlande, où j'étais allé recueillir la succession de lord O'Donnel, mon oncle... tous les jours je la voyais, sans lui dire qui j'étais... Elle eût repoussé les hommages du grand seigneur... mais elle accueillit Tony le matelot avec tant de confiance et d'amour... et lorsque, rappelé par le roi, pour son mariage, il me fallut revenir à Londres, je lui dis que je partais... que j'allais en mer !

FULBY.

Et aujourd'hui vous voulez la voir ?...

LE COMTE.

Non !... ce serait la tromper !... car je vais me marier... Il le faut !... le roi le veut... le roi, dont je suis le favori, parce que j'ai partagé jusqu'ici toutes ses extravagances !

FULBY.

Ce qui ne vous déplaisait pas trop !...

LE COMTE.

Eh ! si vraiment !... Édouard aime les scènes d'orgie et de débauche !... et mon goût, à moi, me portait vers les plaisirs purs et tranquilles ; mais il fallait plaire au maître !...

FULBY.

Et, vertueux par penchant, vous vous êtes fait mauvais sujet...

LE COMTE.

Par flatterie... C'est bien mal, n'est-ce pas ? Mais méditer de sang-froid la ruine et le déshonneur d'une pauvre fille, qui m'aime et qui croit en moi... étouffer dans les plaisirs la voix du remords... j'ai eu beau faire... je n'en suis pas encore arrivé là.... je n'en ai pas le courage... et je veux rendre à Géraldine le repos et la liberté !...

FULBY.

Ah ! c'est bien, milord, c'est bien !.. Voilà une conduite loyale et digne d'un vrai gentilhomme...

LE COMTE.

Mais pour achever mon ouvrage, Fulby, j'ai besoin de toi !

FULBY.

Comment cela ?

LE COMTE.

Je ne dois pas... je ne peux pas revoir Géraldine... toutes mes résolutions, pour son repos et son bonheur, faibliraient devant un de ses regards... Mais voilà un anneau qu'elle avait donné à Tony le matelot, et que je devais garder tant que je l'aimerais... c'est-à-dire, jusqu'à la mort... Tu le lui remettras demain...

FULBY.

J'entends... en lui disant qu'elle est libre... et qu'une autre femme, un autre amour...

LE COMTE.

Oh ! non !... Géraldine me croira infidèle !... Je veux qu'elle garde de Tony un tendre et pieux souvenir !

FULBY.

Je lui dirai qu'il n'est plus !

LE COMTE.

Oui... (Hésitant.) Mais si cependant sa douleur, son désespoir !...

FULBY.

Rassurez-vous, milord... elle se calmera... Croyez-moi... une femme aime mieux savoir son amant mort qu'infidèle !

LE COMTE.

Chère Géraldine !... Fulby, j'ai foi dans ton zèle, dans ton amitié !...

FINALE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

J'aurais voulu rester pour elle
Toujours Tony .. vœux superflus !
Il faut la fuir ! peine cruelle !
Dis-lui que son Tony n'est plus !
Par l'amour qu'elle avait fait naître,
Tony ne doit plus s'animer...
Mais dis-lui qu'il a cessé d'être
Sans jamais cesser de l'aimer !

DEUXIÈME COUPLET.

Qu'elle m'oublie et qu'elle espère
Un avenir consolateur !
Ange laissé sur cette terre,
Qu'elle y connaisse le bonheur !
Par l'amour qu'elle avait fait naître,
Tony ne doit plus s'animer !...
Mais dis-lui qu'il a cessé d'être
Sans jamais cesser de l'aimer !

(Il remet un anneau à Fulby, en lui faisant encore des recommandations à voix basse. Fulby le reconduit jusqu'au fond à gauche. Le comte sort. Pendant ce temps, Géraldine a paru au fond à droite.)

SCÈNE X.

GÉRALDINE, FULBY.

GÉRALDINE, entrant tristement.

De mon Tony pas de nouvelle !

FULBY, revenant, à part.

Que vois-je ! c'est elle ! c'est elle !

GÉRALDINE, à part.

Il me faut attendre à demain !

FULBY, à part.

Quelle est jolie ! oui, ce serait dommage

De la tromper... de flétrir son destin !

GÉRALDINE, à part.

Mais je ne sais... un sinistre présage

En cet instant augmente mon chagrin !

FULBY, à part.

La voilà seule... A remplir mon message

Je puis songer... sans remettre à demain !

ENSEMBLE.

GÉRALDINE, à part.

Oui, malgré moi de sinistres présages
Vieument, hélas ! augmenter son chagrin !
Pour lui je crains les flots et les orages !
Mon Dieu ! mon Dieu ! veillez sur son destin !

FULBY, à part.

J'hésite encore... allons, prenons courage !
Un noble but doit m'inspirer soudain...
C'est pour sauver son honneur du naufrage,
Qu'il faut hélas ! lui causer du chagrin !

FULBY, arrêtant Géraldine qui va pour entrer dans la maison de Bolbury.

Un mot, ma chère enfant !

GÉRALDINE, avec quelque effroi.

C'est vous, monsieur le page !

Si tard, que cherchez-vous ici ?

FULBY.

Vous !

GÉRALDINE.

Moi !

FULBY.

Je viens vous parler d'un ami !

GÉRALDINE, avec surprise.

D'un ami?...

FULBY.

De Tony !

GÉRALDINE, vivement.

Il se pourrait... vous connaissez Tony ?

FULBY.

Avant d'être à la cour, avec lui j'ai servi !

Nous étions du même équipage !

GÉRALDINE, vivement.

Reviendra-t-il bientôt de son lointain voyage ?

FULBY, hésitant et avec précaution.

De sa part... tout à l'heure, on m'a remis ce gage
Pour vous !

(Il lui présente la bague.)

GÉRALDINE, la prenant, avec angoisse.

Dieu ! mon anneau ! mon espoir est trahi !

Tony, ne m'aime plus !

(Elle s'assied sur le banc.)

FULBY, lui prenant la main.

Ayez force et courage !

Et ne doutez jamais de lui !

REPRISE DU MOTIF DE LA ROMANCE.

« Par l'amour qu'il vous fit connaître,

» Tony ne doit plus s'animer...

» Apprenez qu'il a cessé d'être,

» Mais sans jamais cesser de vous aimer ! »

GÉRALDINE, attérée, et d'une voix étouffée, à part.

Tony ! Tony ! pauvre Tony !

Pour moi, pour moi, tout est fini !

FULBY, s'approchant d'elle.

Si je pouvais calmer le trouble où je vous voi !

GÉRALDINE.

Non, non, c'est inutile ;

Je suis calme, tranquille...

Laissez-moi ! laissez-moi !

FULBY, à part.

Et moi qui m'attendais à des cris, à des larmes !

Je me rassure et vois déjà

Que la jeune beauté bannissant ses alarmes,

Bientôt se consolera.

Comme tant d'autres, oui, elle se calmera !

(Il sort en souriant.)

SCÈNE XI.

GÉRALDINE, seule, assise sur un banc de pierre.

Tony ! Tony !

C'est son anneau ! c'est lui !

(Elle porte l'anneau à ses lèvres, met sa tête dans ses mains, fond en larmes, et la musique exprime le passage de la douleur à l'égarément ; elle se lève.)

AIR.

Ma tête s'égaré !

Et de moi s'empare

Affreux désespoir !...

Ne plus le revoir !...

Non, c'est impossible !

Un sort invincible

Veut, dans ses rigueurs ;

Séparer nos cœurs !

L'amour qui m'enivre

Saura nous unir !...

Oui, je veux le suivre

Et pour lui mourir !

Sur cette terre, en mes douleurs cruelles,

Hélas ! que ferai-je sans lui ?

Tony, Tony, tu m'appelles !

Mon bien aimé, me voici !

Me voici !

Ma tête s'égaré !

Et de moi s'empare

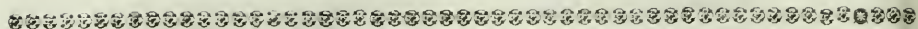
Affreux désespoir, etc.

Tony ! Tony !

Me voici !

Mon bien aimé, me voici !

(Elle s'élance sur la margelle du puits et se précipite dans l'abîme.)



ACTE DEUXIÈME.

Une salle souterraine. A gauche, sur le premier plan, une porte recouverte d'une riche portière. Sur le deuxième plan, une autre porte. A droite, au premier plan et vis-à-vis du public, une statue qui tourne sur son piédestal et laisse voir un escalier taillé dans le roc. Une autre porte. A droite, un divan. Au fond, un dressoir chargé de coupes et d'argenterie. Tables, etc.

SCÈNE I.

LE COMTE DE SALISBURY, FULBY.

(Au lever du rideau, la statue à droite s'écarte, et l'on aperçoit le comte de Salisbury et Fulby descendant l'escalier.)

LE COMTE, descendant l'escalier.

Avance !... avance !... et n'aie pas peur !

FULBY, descendant derrière le comte.

Quarante deux marches depuis le cabinet du roi... (Regardant autour de lui avec étonnement.) Où sommes-nous maintenant?...

LE COMTE.

Attends que j'aie fermé cette issue... la seule qui conduise au palais...

(Il touche un ressort, la statue se replace devant l'escalier qu'elle referme.)

FULBY.

Il me semble être dans un conte de fées, et je me demande à quoi peut servir cette pièce si richement décorée?

LE COMTE.

C'est un des appartemens de ce palais souterrain... et tu ne vois rien encore... (Montrant la droite.) De ce côté sont des salons magnifiques, des boudoirs élégans et mystérieux, que tu connaîtras plus tard... Cette pièce est pour toi la principale, celle où tu dois exercer tes nouvelles fonctions d'échanson.

FULBY.

La salle à manger?...

LE COMTE.

Tu l'as dit... et je n'ai pas besoin de te recommander une inviolable discrétion... Etre admis dans les plaisirs d'un roi, c'est une faveur souvent fatale... Il y va de la fortune ou de la tête...

FULBY.

Je tâcherai que l'une ne me fasse pas perdre l'autre... Mais vous, milord, qui êtes mon protecteur et mon maître, daignez me dire ce que j'aurai à faire...

LE COMTE.

Rien de plus simple... Une vingtaine de jeunes seigneurs vont venir jouer, souper et s'enivrer... C'est toi qui leur verseras à boire.

FULBY.

J'aurai de l'ouvrage!

LE COMTE.

Mais oui... Aujourd'hui surtout... car il y a réception d'un nouvel initié, d'un nouveau favori, lord Clarendon... si toutefois il a le courage de tenter l'épreuve ordinaire.

FULBY.

Laquelle?...

LE COMTE.

Silence!... Il faut tout voir, tout entendre et n'interroger personne.

FULBY.

C'est pour cela, milord, que si vous vouliez d'abord tout me dire, je n'aurais plus rien à demander...

LE COMTE, souriant.

C'est juste... Eh bien donc, notre nouvel échanson, tu as pu entendre dire que le feu roi, qui avait passé sa vie à tyranniser ses sujets, avait trouvé en eux une affection...

FULBY.

Égale à ses bienfaits!...

LE COMTE.

Sa popularité était devenue telle, qu'il redoutait, à chaque instant, quelque visite imprévue et tumultueuse, et, pour échapper aux surprises nocturnes, il avait fait pratiquer dans son palais diverses issues secrètes... (Montrant la statue à droite.) entre autres celle-ci... Cet escalier...

FULBY.

Que nous venons de parcourir...

LE COMTE.

Qui conduisait de son cabinet dans cette salle souterraine... ensuite (Montrant la première porte à gauche.) dans une chambre voisine, où un puits à moitié ruiné donnait sortie sur une place de Londres, vis-à-vis la maison de Bolbary.

FULBY.

Le Puits d'Amour!...

LE COMTE.

Justement... Après la mort du roi, le prince Edouard, qui lui ressemble peu, et qui ne craint rien, que de ne pas s'amuser, a fait servir tout ceci à ses plaisirs secrets... Dans ces salons, témoignés de banquets et de bals des plus joyeux, sont entassés les plus riches ou les plus bizarres

costumes; c'est de là que le prince, qu'on croit souvent livré à de graves travaux, s'échappe, la nuit, pour aller, avec ses favoris, courir les rues de Londres; c'est par là qu'après de joyeuses orgies, il se dérobe souvent aux poursuites des constables, tout étonnés d'avoir perdu ses traces... Bien plus encore... une des chimères du prince est de ne vouloir auprès de lui que des amis véritables; et, pour s'assurer du dévouement de ceux qu'il admet dans son intimité, voici une des épreuves auxquelles il les soumet: il leur demande par exemple: — «M'aimez-vous autant que vous-mêmes?» Et tous les courtisans de répondre: — «Ah! sire, cent fois plus encore!» — «Exposeriez-vous vos jours pour moi?» — «Trop heureux d'un pareil sacrifice... mon sang! ma vie!... à l'instant même!» — «S'il en est ainsi, ce soir, je vous ordonne, au risque de ce qui pourra en arriver, de vous précipiter dans le puits du carrefour.»

FULBY.

Eh bien?

LE COMTE.

Eh bien, de deux ou trois cents amis dévoués, quelques uns seulement eurent ce courage... Je fus de ce nombre, et voici tout le danger que l'on a à courir: grâce à un mécanisme ingénieux, ouvrage du Vénitien Vazzanina, celui qui, intrépidement, se lance dans le précipice, est à peine descendu à quelques pieds, qu'il tombe sur de beaux cousins de velours, et descend doucement (Montrant la première porte à gauche.) dans la chambre voisine, où le prince, après lui avoir donné l'accolade, l'amène ici prendre place à ses côtés à quelque banquet mythologique, où, sous des habits de caractère, tous les convives s'enivrent jusqu'au jour.

FULBY.

C'est ce qui va arriver ce soir à lord Clarendon... le nouvel adepte?

LE COMTE.

S'il ose s'exposer au prétendu danger, dont le mécanisme préservateur est déjà préparé.

FULBY.

Il ne l'est donc pas toujours?

LE COMTE.

Non, sans doute... seulement les jours d'épreuves ou les jours de nos réunions... afin que, sans se présenter au palais, nos fidèles puissent secrètement entrer ou sortir par cette issue...

FULBY.

Et vous allez ainsi passer une joyeuse soirée?...

LE COMTE.

Moi!... Oh! non du tout... car j'ai promis au roi, qui doit se dire malade, de remonter au palais, et de tenir sa place dans la salle de réception jusqu'au départ des ambassadeurs... Mais, si je ne te revoyais pas, n'oublie pas, demain, le message dont je t'ai parlé pour cette pauvre Géraldine.

FULBY.

Si ce n'est que cela, soyez tranquille... c'est déjà fait...

LE COMTE, revenant vivement.

Et tu ne m'en parlais pas?

FULBY.

Non vraiment, attendu qu'il n'y a pas de quoi se presser...

LE COMTE.

Eh! pourquoi cela?

FULBY.

C'est que vous semblez craindre, milord, un amour et un désespoir... qui ont été des plus raisonnables...

LE COMTE, avec chagrin.

Est-il possible!

FULBY.

Je vous promets que ça ne durera pas, et que celle-la sera bien vite consolée, si elle ne l'était pas déjà d'avance.

LE COMTE.

Ah! c'est indigne!... Non... non... de quoi vais-je me facher?... Je le voulais... je le désirais... je dois me réjouir: et, puisque celle-là m'aimait pas... me voilà guéri de ma constance et de ma loyauté... J'y renonce pour jamais.

FULBY, gaiment.

Et vous faites bien, milord, ici, à la cour, c'est du luxe...

PREMIER COUPLLET.

Le temps emporte sur ses ailes
Les chagrins prompts à s'envoler!
Et de l'oubli des infidèles,
Il faut gaiement se consoler.
Oui, séchons des larmes cruelles,
Car il n'est pas juste ici-bas
Que les douleurs soient éternelles,
Quand les amours ne le sont pas!

LE COMTE, écoutant du côté de la première chambre à gauche.

Tais-toi! N'entends-tu pas dans la chambre voisine?..

Quelqu'un gémit!..

FULBY, écoutant.

Qui... c'est de ce côté...

LE COMTE.

Bravant la peur, qui, dit-on, le domine,
Lord Clarendon s'est-il précipité?

FULBY.

J'y cours!

(Il s'élançe par la première porte à gauche, et disparaît.)

LE COMTE, seul, affectant une grande gâlté.

SECOND COUPLLET.

Je veux au plaisir qui m'appelle,
Désormais, consacrer mes jours,
Et des mépris d'une infidèle
Me venger par d'autres amours!

Je veux courir de belle en belles ;
Ce serait folie, ici-bas
De garder larmes éternelles
Aux amours qui ne le sont pas !..

SCÈNE II.

LE COMTE, FULBY, sortant de la chambre à gauche.

FULBY, à demi-voix, vivement.
Milord !.. milord !..

LE COMTE.
Eh bien !.. lord Clarendon ?
FULBY.

Ce n'est pas lui... une jeune fille évanouie, qui revient à elle... A quelques mots qu'elle a prononcés, j'ai compris qu'elle s'était jetée dans le puits par désespoir amoureux...

LE COMTE.
Allons donc !

FULBY.
Et, m'avançant alors, j'ai reconnu...

LE COMTE.
Qui donc ?
FULBY.

Géraldine !
LE COMTE, vivement.
Géraldine !!!

FULBY, le retenant.
En ce moment, elle se croit morte et dans un autre monde.

LE COMTE.
Ah ! courons ! (S'arrêtant.) Grand Dieu !.. si nous étions surpris !.. si le roi ou ses amis venaient en ce moment !..

FULBY.
Ne craignez rien, je veillerai.
(Conduit par le comte, il remonte l'escalier à droite, dont la statue se referme sur lui.)

SCÈNE III.

GÉRALDINE, LE COMTE, se tenant d'abord à l'écart.

DUO.

GÉRALDINE, à peine revenue à elle, et s'avançant sur le théâtre.

Où, j'ai juré de le suivre,
De revoir mon doux ami !
Là haut je ne pouvais vivre,
Mon cœur était avec lui !

(Elle se retourne, aperçoit le comte, pousse un cri et court dans ses bras.)



C'est lui !... c'est lui !.. le ciel exauce ma prière !

LE COMTE, la regardant avec amour.

Pour moi, ma bien-aimée a donc quitté la terre ?

GÉRALDINE.

La vie était sans toi plus triste que la mort,
Et je viens de mourir pour partager ton sort.

LE COMTE, à part.

Ah ! que sa douce erreur, pour mon cœur a de charmes !

GÉRALDINE.

Quoi ! tu pleures !.. doit-on connaître ici les larmes ?...

LE COMTE.

Des larmes de bonheur !

GÉRALDINE, regardant le comte qui est couvert de riches habits.

Mais quel air radieux !

Tony le matelot, si pauvre encor naguère !

LE COMTE, la serrant dans ses bras.

Est heureux maintenant.

GÉRALDINE.

Oui, qui souffre sur terre,

En est récompensé, je le vois, dans les cieux !

ENSEMBLE.

GÉRALDINE, en extase.

O vue enchanteresse !
C'est ici le séjour
De l'éternelle ivresse,
De l'éternel amour !
O volupté suprême !
O volupté des dieux !
Je revois ce que j'aime ;
Pour moi s'ouvrent les cieux !

LE COMTE.

O vue enchanteresse !
C'est ici le séjour
De l'éternelle ivresse,
De l'éternel amour !
O volupté suprême !
O volupté des dieux !
Oui, pour celui qui t'aime
Le ciel est dans tes yeux !

LE COMTE, à Géraldine, dont les genoux fléchissent.
Quoi ! tu chancelles !

GÉRALDINE.

Oui, tant de bonheur m'opresse...

Et près de toi, mon seul trésor,
Je mourrais de joie et d'ivresse,
Si je pouvais mourir encor !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GÉRALDINE.

O vue enchanteresse, etc.

LE COMTE.

O vue enchanteresse, etc.



SCÈNE IV.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY, redescendant vivement l'escalier à droite et s'approchant du comte, lui dit à voix basse.

Milord, milord! le roi s'apprête à sortir de son cabinet.

LE COMTE, regardant Géraldine.

Ah! qu'il ne la voie pas! (Avec impatience.) Et la quitter en ce moment... pour aller recevoir les envoyés du Hainaut!...

FULBY.

Ne craignez rien, je serai près d'elle...

LE COMTE.

Reconduis-la vite... là-haut... chez elle... sans lui rien dire... Plus tard je lui expliquerai...

GÉRALDINE, revenant sur le bord du théâtre et voyant

Fulby vêtu de riches habits.

Et lui aussi, le pauvre enfant!... mort!.. mort comme moi...

FULBY, souriant.

Oui, exactement comme vous.

GÉRALDINE.

Je disais bien qu'il se tuerait à courir ainsi sur les toits!... (Avec naïveté.) Est-ce comme ça, que ça vous est arrivé?...

LE COMTE.

Partez, Géraldine, partez!

GÉRALDINE.

Partir!

LE COMTE.

Oui, dans ce moment, il le faut... Encore quelques instans de séparation, et après... réunis pour ne plus nous quitter... Adieu!

(Au moment où Géraldine tourne la tête, il s'élance par l'escalier, et disparaît; la statue se replace et ferme l'issue.)

GÉRALDINE, se retournant, et avec stupéfaction.

Disparu!... et avant de nous revoir, séparés encore!... Pourquoi?...

FULBY.

Pourquoi!... parce qu'il y a des dangers que vous ne pouvez comprendre et qui vous menacent.

GÉRALDINE.

Ici!... des dangers!...

FULBY, vivement.

Oui, vraiment... et si vous êtes docile, si vous me suivez sans rien demander... plus rien à craindre pour vous et pour lui!...

GÉRALDINE, vivement.

Pour lui?... Me voilà... me voilà! Partons!...

FULBY, l'entraînant vers la porte à gauche.

Venez...

(Ils vont pour entrer par la première porte à gauche, un grand bruit et des éclats de rire se font entendre.

La musique commence.)

FULBY, s'arrêtant et écoutant.

Non .. attendez... (A part.) Nos jeunes seigneurs qui arrivent...

GÉRALDINE, effrayée.

Ah! mon Dieu! on dirait un rire de démons...

FULBY.

C'est cela même!... vous l'avez dit... Il faut les éviter!... Là, de ce côté... dans cette pièce que je regardais tout à l'heure... (Lui montrant la deuxième porte à gauche.) Et surtout ne sortez pas que je ne vienne vous chercher...

GÉRALDINE.

Oui... oui, monsieur...

(Elle entre dans la seconde chambre à gauche. Fulby referme vivement la porte, dont il prend la clé.)

SCÈNE V.

FULBY, NOTTINGHAM, quelques AMIS DU PRINCE sortent de la première porte à gauche, en riant aux éclats, LE ROI paraît ensuite par l'escalier, suivi d'autres SEIGNEURS.

NOTTINGHAM, annonçant.

Le roi! messieurs.

(Tous s'inclinent avec respect.)

LE ROI, riant.

Lord Clarendon, malgré son courage invincible, N'a pas osé tenter cette épreuve terrible.

Il faudra nous passer de lui...

Que ferons-nous ce soir?...

TOUS.

Parlez!

LE ROI.

Non, Dieu merci...

C'est à vous de chercher.

CHOEUR.

Cherchons donc, mes amis!

Cherchons, cherchons donc, mes amis!

Hors la raison, tout est permis,

Et les refrains les plus hardis,

Et les plus piquantes houris;

Un jeu d'enfer, des vins exquis...

Que leurs flots coulent!

Que les dés roulent!

Cherchons bien, cherchons, mes amis,

Hors la raison, tout est permis!

(Tout à coup la voix de Géraldine se fait entendre.

Tous s'arrêtent avec étonnement.)

GÉRALDINE, dans la deuxième chambre à gauche.

Dieu tutélaire,

En toi j'espère!

Que ma prière

Monte vers toi!

Ma voix t'implore!

Lui que j'adore,

Qu'il vienne encore
Auprès de moi !

TOUS, écoutant.

Une femme en ces lieux !

NOTTINGHAM.

Une voix inconnue !

LE ROI.

Par qui donc le secret a-t-il été trahi ?

FULBY, à part.

Ah ! c'en est fait ! l'imprudente est perdue !

NOTTINGHAM, montrant la deuxième porte à gauche.

C'est par ici !...

TOUS.

C'est par ici !

(A la fin du morceau, le roi s'élançait vers la porte à gauche.)

LE ROI.

Mais je ne puis ouvrir cette porte... Qui de vous en a la clé?... Nottingham?... Fulby?...

NOTTINGHAM.

Ce n'est pas moi...

FULBY, avec embarras.

Ni moi, sire... je vous assure...

LE ROI.

Eh bien ! brisons la porte...

TOUS, excepté Fulby.

Oui... oui... brisons la porte!...

(Ils s'élancent.)

FULBY, se jetant à genoux devant le roi.

Non, sire, non... je vous en supplie !

LE ROI, revenant sur le devant de la scène.

Connaitrais-tu la dame mystérieuse?...

FULBY.

Oui, sire...

LE ROI.

C'est peut-être lui qui a eu l'audace de l'apporter?...

FULBY, très troublé.

Moi!... c'est-à-dire...

NOTTINGHAM, sévèrement.

Voilà le coupable!...

FULBY, s'inclinant.

Pardon, sire...

LE ROI, sévèrement.

Il ne s'agit pas de cela... (Le faisant relever.) Est-elle jolie?...

FULBY.

Charmante... hélas!...

LE ROI.

Il n'y a que cela qui t'excuse... Est-ce ta maîtresse ?

FULBY, hésitant.

Mais... c'est possible...

LE ROI.

Voyez-vous, déjà... (D'un ton de reproche.) Libertin!... (Se retournant vers Nottingham, à voix basse.) Le comte de Salisbury avait raison de me le recommander pour échanson... Il a des dispositions...

NOTTINGHAM, s'inclinant.

Oui, sire... Et puis, il est à bonne école!... A force de nous verser à boire, il apprendra...

LE ROI.

Comment le roi boit ! (Se tournant vers Fulby.) Fulby, nous vous pardonnons... à vous!... (Avec solennité.) Mais les lois avant tout... celles du fisc sont sévères et inflexibles, tout ce qui entre ici en fraude est confisqué à notre profit...

FULBY, effrayé.

O ciel!

LE ROI.

Je l'ai dit.

TOUS.

Le roi l'a dit!...

LE ROI, se dirigeant vers l'appartement à gauche.

Et je vais à l'instant même...

FULBY, l'arrêtant.

Non, sire! que Votre Majesté prenne bien garde! la jeune fille qui est là ne m'appartient pas; elle n'a pas été amenée, ni cachée par moi... elle y est venue toute seule et d'elle-même...

LE ROI.

Et d'où est-elle venue ?

FULBY.

De là-haut! par le puits...

LE ROI.

Par le puits!

FULBY.

Dans un désespoir d'amour, elle s'est précipitée...

LE ROI.

Pas possible !

FULBY.

Et ce qui vous paraîtra plus extraordinaire encore, c'est que, depuis quelques instans qu'elle est ici... elle pense avoir perdu la vie et se croit dans les régions infernales...

LE ROI.

Admirable!... Que rien ne détruise son erreur!... au contraire... Habitans de l'autre monde, que chacun soit à son rôle et à sa réplique... Entourons la nouvelle venue de tant d'bommages et de plaisirs, que, s'il faut plus tard qu'elle revoie le jour et retourne sur terre, elle y regrette toute sa vie le temps de son trépas.

NOTTINGHAM.

Je comprends... (Il parle bas à plusieurs seigneurs, qui sortent par le fond.) Allez, mes amis, allez!...

LE ROI.

Ici, la salle du banquet; et quand ses lèvres auront effleuré ce nectar... (A Nottingham.) tu sais... qui procure si douce ivresse, et surtout si doux sommeil... (A Fulby.) C'est toi qui verseras...

FULBY, à part.

O ciel!... (Haut.) Qui, moi?...

LE ROI.

Toi-même, et à coupe pleine... (A Nottingham.)

Elle croira, en revenant à la vie et en voyant son maître à ses genoux, avoir quitté les enfers pour l'Olympe.

FULBY, à part.

Passe pour l'enfer, mais l'Olympe... c'est trop fort!... Je ne puis, je ne dois pas souffrir...

LE ROI.

Qu'as-tu donc ? puisque ce n'est pas toi qu'elle aime et dont elle est aimée!...

FULBY.

Non... non, sans doute... Mais, s'il faut tout vous avouer... celui qui l'adore est un noble seigneur, qui m'avait chargé de la conduire chez elle... un des favoris, un des amis de Votre Majesté...

LE ROI.

Et qui donc ?

FULBY.

Le comte de Salisbury.

LE ROI.

Salisbury !

CHANT.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE ROI et NOTTINGHAM.

Trahison ! trahison !

Pareille défiance

Est pour nous une offense

Indigne de pardon.

Non, non, point de pardon !

NOTTINGHAM.

Nous cacher son amour !

LE ROI.

Plus encor !... sa maîtresse !...

NOTTINGHAM.

Lorsque, d'après nos lois, et d'après nos statuts,

Tous les secrets d'amour doivent être connus !

LE ROI.

Moi, qui lui disais tout, ou fillette ou princesse !

NOTTINGHAM.

C'est manquer à son prince, ainsi qu'à l'amitié.

FULBY, timidement.

Mais, messieurs, cependant...

NOTTINGHAM.

Une action si noire

De nous ne doit attendre excuse ni pitié !

LE ROI.

Et lui ravir sa belle est œuvre méritoire.

NOTTINGHAM.

Le roi l'a dit !

LE ROI.

Je l'ai dit.

(En ce moment les favoris du roi rentrent en scène, revêtus de costumes diaboliques. Nottingham, à voix basse, les a mis au fait de ce qui se passe.)

CHOEUR.

Trahison !

Courons à la vengeance !

LE Puits d'AMOUR.

Pour une telle offense,

Ni grâce, ni pardon.

Non, non, point de pardon !

(Fulby, sur un geste d'autorité du roi, lui a remis la clé de la chambre où est enfermée Géraldine. Le roi passe cette clé à Nottingham, puis il sort par le fond pour aller revêtir un costume. Nottingham, qui a jeté à la hâte sur ses épaules une espèce de dalmatique infernale, se précipite, suivi des seigneurs, dans la deuxième chambre à gauche, d'où ils ressortent aussitôt, en entraînant Géraldine, qui, saisie d'effroi, se cache la tête dans ses mains.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GÉRALDINE, FULBY, sur le devant du théâtre à droite.

GÉRALDINE, au comble de la frayeur.

Ah ! messieurs les démons, prenez pitié de moi !

(Elle aperçoit Fulby, pousse un cri, et court se réfugier près de lui.)

Fulby ! !

(Lui montrant les seigneurs déguisés.)

Rien qu'en voyant ces vilaines figures...

FULBY, aux seigneurs.

C'est aimable pour vous !

GÉRALDINE.

Je tressaille d'effroi ;

Et de l'enfer, déjà, je prévois les tortures !

FULBY.

Ne craignez rien...

GÉRALDINE, se cachant les yeux avec la main.

Je n'ose ouvrir les yeux !

C'est l'enfer, n'est-ce pas ?

(Dans ce moment on apporte de grands bols de punch enflammés, et Géraldine, entr'ouvrant les yeux et regardant entre ses doigts, s'écrie :)

J'en vois aussi les feux ! ! !

CHOEUR, vif et bruyant.

De ce punch qui fume,

La rougeâtre écume,

En mes sens allume

Le feu du désir !

Sa lave brûlante

M'enivre et m'enchanté.

Je ris et je chante...

Désire et plaisir !

(Les uns se versent des verres de punch, ou avec des cuillers agitent la flamme des bols, tandis que les autres entourent Géraldine qui fuit épouvantée.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE ROI, en riche costume de divinité infernale, une couronne sur la tête.

GÉRALDINE, courant au roi.

Ah! monseigneur, protégez-moi!

LE ROI, la regardant.

O ciel!

NOTTINGHAM, la regardant aussi.

Elle est ma foi jolie!

LE ROI.

C'est elle qu'ici je reve!

NOTTINGHAM.

Qu'est-ce donc?

LE ROI, à voix basse.

La beauté qu'hier j'avais suivie!

GÉRALDINE, examinant le roi, à Fulby.

Quel est donc ce nouveau démon

Qui me regarde ainsi?

FULBY, lui faisant signe de se taire.

C'est monseigneur Pluton,

Roi de ces lieux... Voyez sa brillante couronne!

GÉRALDINE, interdite.

Un roi!

LE ROI.

Qui vent sur vous régner par le plaisir.

Quant à mon sceptre, je le donne

A la beauté... C'est vous l'offrir!...

REPRISE DU CHOEUR.

De ce punch qui fume,

La rougeâtre écume,

En mes sens allume

Le feu du désir!

Sa lave brûlante

M'enivre et m'enchanté.

Je ris et je chante...

Délire et plaisir!!

GÉRALDINE, regardant avec inquiétude autour d'elle.

Mais je ne le vois pas!

LE ROI.

Qui donc?

GÉRALDINE.

Pardon, monseigneur Pluton!

Reverrai-je bientôt ici ..

LE ROI.

Le brillant Salisbury?...

GÉRALDINE, étonnée.

Non pas! mais Tony, mon ami...

LE ROI, bas à Fulby, en riant.

Pauvre Salisbury!...

(Haut à Géraldine.)

C'en est un autre! Et quel est ce Tony?

GÉRALDINE.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Tony le matelot m'a prise pour maîtresse.

CHOEUR DES DÉMONS, avec un rire infernal.

Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.

Et moi j'avais juré de le chérir sans cesse...

CHOEUR DES DÉMONS.

Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.

Mais il est mort, mon doux ami,

Et j'ai voulu mourir aussi.

Pour guérir d'amour... Ah! bien oui!

Quoiqu'on soit morte,

Ça n'y fait rien,

L'amour l'emporte,

Et je sens bien

Que je vais toujours y rêvant

Comme de mon vivant.

CHOEUR, riant.

La pauvre fille,

Qu'elle est gentille!

A ses amours buvons!

Buvons!

GÉRALDINE, leur faisant la révérence.

Messieurs les démons,

Vous êtes bien bons!

(En ce moment, le roi fait signe à Fulby de remplir une coupe avec un flacon que Nottingham lui passe. Fulby hésite, mais obéit. Le roi présente la coupe à Géraldine qui boit.)

GÉRALDINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Tony le matelot, toujours fidèle et tendre...

CHOEUR, riant.

Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE.

M'a dit qu'il reviendrait, et je suis à l'attendre...

CHOEUR.

Ah! ah! buvons!

GÉRALDINE, au roi et aux autres convives.

Dites-moi, si je dois bientôt

Revoir Tony le matelot,

Oui, messieurs, messieurs... il le faut!...

Quoiqu'on soit morte,

Ça n'y fait rien,

L'amour l'emporte,

Et je sens bien

Que mon cœur va toujours battant,

Toujours, comme de mon vivant!

CHOEUR.

La pauvre fille,

Qu'elle est gentille!

(Levant leurs verres pour trinquer.)

A ses amours buvons!

Buvons!

GÉRALDINE, faisant la révérence.

Messieurs les démons

Vous êtes bien bons!

LE ROI, s'approchant de Géraldine dont il prend la main.

Cet amant si tendre,

On peut te le rendre.

GÉRALDINE, dont la tête est déjà apesantie.

Monseigneur Pluton,

Vous êtes bien bon!

LE ROI.

Un autre lui-même

Te dira : je t'aime.

Viens, viens dans les cieux

Recevoir ses vœux!

GÉRALDINE, chancelant et portant la main à son front.

Un voile mystérieux

S'étend soudain sur mes yeux.

ENSEMBLE.

Est-ce lui qui déjà m'appelle dans les cieux?

LE ROI et le CHOEUR.

Oui, c'est lui qui déjà t'appelle dans les cieux!

FULBY, à part.

O perfides complots! ô breuvage odieux!

Déjà vont s'égarer et ses sens et ses yeux!

Le roi, soutient Géraldine qui va en chancelant s'asseoir sur le divan à droite, où elle s'endort bientôt.

Nottingham, qui, quelques instans, a écouté à la porte de l'escalier secret, s'approche précipitamment du roi.)

NOTTINGHAM.

Sire... sire, on sort de votre cabinet, on descend l'escalier...

LE ROI.

Qui donc?

NOTTINGHAM, qui a entr'ouvert la porte.

Salisbury!

LE ROI, regardant Géraldine endormie.

O ciel!... dans ce moment!... Eloignez ces flambeaux...

(On emporte tous les flambeaux dans les salons voisins. — Le théâtre reste dans l'obscurité. Le roi ôte le manteau et la couronne diaboliques et reste jusqu'à la fin de l'acte sous le costume qu'il avait à sa première entrée.)

SCÈNE VIII.

GÉRALDINE, assise à droite et sommeillant, NOTTINGHAM, près d'elle, LE ROI, LE COMTE DE SALISBURY, descendant de l'escalier à droite.

LE ROI, allant vers la porte secrète qui s'est ouverte. Salisbury, est-ce vous?...

LE COMTE, entrant.

Oui, sire; mais comment se fait-il?... Quelle obscurité?...

LE ROI.

Nous sortons de table, et nos convives sont dans les salons voisins à boire les vins d'Espagne...

LE COMTE.

Les envoyés du Hainaut sont partis, la princesse est rentrée dans ses appartemens et je viens rejoindre Votre Majesté, que je ne veux pas plus abandonner dans ses plaisirs que dans ses dangers...

LE ROI.

Ah! quoiqu'absent, tu étais ici... par la pensée... Je ne t'attendais pas, et cependant je m'occupais de toi.

LE COMTE.

En vérité!

LE ROI.

Oui; remonte dans mon cabinet ou j'ai à te parler... un conseil à te demander...

LE COMTE.

Et pourquoi pas ici?

LE ROI, à voix basse.

Parce qu'il s'agit de Nottingham, qui ne t'aime guère...

(Nottingham s'approche dans l'obscurité.)

LE COMTE.

J'en conviens.

LE ROI, de même.

Et qui n'a jamais manqué de te desservir... (En riant.) Nous tramons, dans ce moment, contre lui un complot délicieux.

LE COMTE.

Je me récusé!

LE ROI.

Aussi je ne te demande que ton avis... Une maîtresse charmante... une grande dame... passion mystérieuse qu'il a voulu nous cacher...

LE COMTE, riant.

Est-il possible?

LE ROI.

Et comme, d'après nos réglemens, art. 1^{er}, en fait de bonnes fortunes on doit tout se dire...

LE COMTE, de même.

Plus que moins!

LE ROI.

J'ai, dans ce moment, le moyen le plus piquant de le punir et de nous venger, en lui enlevant sa maîtresse... Ce moyen, faut-il en profiter?...

LE COMTE.

Certainement, c'est de bonne guerre!

FULBY, à part.

Le malheureux!

LE ROI.

Ainsi donc, ton avis?...

LE COMTE.

Est celui de Votre Majesté...

FULBY, à part avec douleur.

Ce que c'est que d'être courtisan !

LE ROI.

Alors, pour bien combiner nos mesures, et surtout pour que rien ne nous dérange, va-t-en !... Va m'attendre dans mon cabinet où je ne tarderai point à te rejoindre, car j'entends que tu sois du complot.

LE COMTE.

Mais, sire...

LE ROI.

Oh ! que tu le veuilles, ou non, tu en seras.

LE COMTE, s'inclinant.

C'est trop de bontés...

FULBY, à part.

C'est trop de perfidies !... Et quoi qu'il doive m'en coûter... (Il se glisse sur l'escalier.)

LE ROI, serrant la main du comte.

Au revoir, comte, à bientôt !...

(Le roi se retourne vers Nottingham ; pendant ce temps, le comte fait quelque pas sur l'escalier et y trouve Fulby qui l'attend.)

FULBY, à voix basse.

Un grand danger vous menace... Venez !... hâtez-vous de le prévenir. (L'escalier se referme.)

SCÈNE IX.

GÉRALDINE, endormie, NOTTINGHAM, LE ROI, LES SEIGNEURS qui reviennent avec des flambeaux.

FINALE.

LE ROI et LE CHOEUR, à demi-voix.

Voici l'heure de la vengeance,
Plaisir des rois ! plaisir des dieux !

Retirez-vous,
Retirons-nous, l'heure s'avance ;

Sans bruit, messieurs, quittez ces lieux

Le roi l'a dit, quittons ces lieux...

LE ROI, aux courtisans.

Pas de bruit dans la ville, où déjà l'on sommeille,
Redoutez le shérif, et les rondes de nuit...

(A Nottingham, montrant la chambre à gauche.)

Toi, Nottingham, là, reste seul et veille,

Et préviens-nous au moindre bruit.

(Nottingham entre dans la première chambre à gauche.)

TOUS, sortant.

Voici l'heure de la vengeance,
Plaisir des rois ! plaisir des dieux,
Retirons-nous, l'heure s'avance !
Sans bruit, messieurs, quittons ces lieux.

SCÈNE X.

GÉRALDINE, endormie sur le divan à droite, LE ROI.

LE ROI, s'approchant de Géraldine qu'il regarde.

AIR :

Que de grâces ! que de charmes !

Par les amours enviés...

Les dieux te rendraient les armes,

Et les rois sont à tes piés.

Et notre favori, qui, jaloux, dissimule,

Et veut à nos regards cacher tant de trésors,

Lui ravir ce qu'il aime !... Est-ce bien ?..

(Il s'arrête et reprend vivement.)

Vain scrupule !..

En la voyant si belle, il n'est plus de remords !

Que de grâces ! que de charmes !

Par les amours enviés...

Les dieux te rendraient les armes,

Et les rois sont à tes piés.

(Géraldine fait un mouvement ; le roi tressaille.)

Elle s'éveille !... Non !... elle lutte en rêvant

Contre l'effet de ce philtre puissant !

DUO.

GÉRALDINE, à moitié endormie.

Je crois le voir ! je crois l'entendre !

Par lui je sors du noir séjour !

Le ciel pardonne et vient me le rendre

Et sa présence et son amour !

Tony ! Tony !

LE ROI, l'écoutant.

Que dit-elle ?

C'est toujours ce Tony qu'elle aime, qu'elle appelle ;

Ce n'est donc pas Salishury !

GÉRALDINE, continuant toujours son rêve.

Je te revois ! l'enfer en ciel se change !

LE ROI.

Et loin de trahir un ami,

C'est au contraire ici moi qui le venge !

GÉRALDINE qui s'est levée, s'avance comme en extase.

Tony ! Tony !

LE ROI, lui tendant la main.

Me voici !

GÉRALDINE.

C'est bien toi... n'est-ce pas ?

LE ROI.

Plus d'absence !

GÉRALDINE.

Plus de trépas !

ENSEMBLE.

Délices étranges !

Et dont la douceur

Du bonheur des anges

Enivre ^{mon}
son cœur !

Oui, ^{mon}
sou œil découvre

Céleste lambris !
C'est le ciel qui s'ouvre,
C'est le paradis !

LE ROI, tombant à ses pieds.
Oui, c'est ton amant, c'est ton roi,
Qui ne veut vivre que pour toi !

ENSEMBLE.

Délices étranges,
Et dont la douceur
Du bonheur des anges
Enivre mon cœur !
Mon œil vous découvre.
Célestes lambris !
C'est le ciel qui s'ouvre,
C'est le paradis !

(Après cet ensemble, Géraldine, soutenue par le roi, revient s'asseoir sur le divan où elle se rendort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, NOTTINGHAM.

(La musique continue pendant le rapide dialogue qui suit.)

NOTTINGHAM, entrant vivement par la première porte à gauche.

Sire !... sire !... fuyez !... nous sommes découverts !... le shérif et ses constables sont descendus par le puits...

LE ROI.

S'ils trouvaient le roi ici !... que penseraient-ils ? Vite, retirons-nous... Mais cette jeune fille ?...

NOTTINGHAM.

Je m'en charge !... Fuyez, sire, fuyez !

LE ROI, allant à la porte de l'escalier à droite qu'il essaie d'ouvrir.

Fermée... fermée en dehors !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE SHÉRIF BOLBURY, CONSTABLES se précipitant par la première porte à gauche.

LE CHOEUR, montrant le roi et Nottingham.
En prison il faut les conduire,
Ces bandits que le crime attire ;

Leur forfait, amis, dès demain,
Recevra châtement certain.

(Les constables, sur l'ordre du shérif, entourent le roi, que Nottingham défend. Tout à coup, Bolbury aperçoit Géraldine.)

BOLBURY.

Dieu ! qu'ai-je vu ?... ma fiancée !
Que, tantôt, chez moi, j'ai laissée !...

LE ROI.

Je comprends... Vous êtes Tony ?...

BOLBURY, furieux.

Eh ! non ! je suis le shérif Bolbury.

LE ROI.

Bolbury !

Encore un !... moi compris !... Pauvre Salisbury !

NOTTINGHAM, à demi-voix au shérif, montrant le roi.

Vous ignorez le nom de miord que voici ?

BOLBURY, montrant un papier qu'il tient.

C'est le faux Édouard... j'ai la preuve certaine...

LE ROI et NOTTINGHAM.

Écoutez !...

BOLBURY.

C'est assez !... Allons, qu'on les entraîne !

CHOEUR.

En prison il faut les conduire,
Ces brigands que le crime attire !
Leur forfait, amis, dès demain,
Recevra châtement certain !

(Un des constables prend les flambeaux et passe devant le roi et Nottingham, qu'on va faire remonter par le puits. Le shérif les suit en donnant encore des instructions à ses agens. Le théâtre est devenu obscur. Salisbury, qui a entr'ouvert la porte de l'escalier secret et guetté le moment, s'avance alors, prend Géraldine dans ses bras, l'enlève et l'emporte par l'escalier, dont la porte se referme vivement. Quelques constables reviennent alors avec les flambeaux ; le théâtre s'éclaire.)

BOLBURY, désignant le divan où était Géraldine.

Que par nous, maintenant, elle soit secourue !

(S'approchant.)

Disparue !!!

TOUS.

Disparue !!!

(Ils restent stupéfaits et regardent de tous côtés, en se frottant les yeux. Bolbury, atterré, chancelle et tombe sur le divan.)

TROISIÈME ACTE.

Le palais du roi. — Un riche appartement. Portes au fond et latérales. Tables. Fauteuils, etc.

SCÈNE I.

LE COMTE DE SALISBURY, GÉRALDINE.

GÉRALDINE, naïvement.

Ainsi donc, j'existe encore ?

LE COMTE.

Oui, Géraldine !...

GÉRALDINE.

Vous en êtes bien sûr ?

LE COMTE.

Je te le promets !

GÉRALDINE.

Et vous aussi ?

LE COMTE, lui serrant la main contre son cœur.

Vois plutôt !

GÉRALDINE.

Dam ! ça en a bien l'air !...

LE COMTE, voulant l'embrasser.

Et si tu doutes encore ?...

GÉRALDINE, vivement.

Non, monsieur... non... je vous crois... (Regardant autour d'elle.) Mais dire que nous sommes ici dans un palais... le palais du roi... Il ne voudra jamais qu'une pauvre fille telle que moi épouse un grand seigneur tel que vous !

LE COMTE.

Non... car il me destine une noble et riche héritière, miss Oventry, que l'on attend aujourd'hui... Mais, dussé-je perdre la faveur du maître, dussé-je m'exposer à toute sa colère... je te l'ai dit... mon sort sera uni au tien !...

GÉRALDINE, tristement.

Ah ! j'en étais bien plus sûre dans l'autre monde que dans celui-ci !

LE COMTE.

L'important, dans ce moment, c'est qu'on ne te voie pas... Nous ne pouvons retourner par où nous sommes venus... il y aurait trop de dangers... mais le jour a paru... les portes du palais doivent être ouvertes, je vais voir si nous pouvons sortir... Attends-moi là, et n'aie pas peur !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

GÉRALDINE, seule.

RÉCITATIF.

Il s'éloigne, et pourtant je reste sans effroi,
Car son doux souvenir est toujours avec moi !

AIR.

Rêves d'amour, rêves de gloire,
Douce voix qui guide mes pas,

A mon bonheur laissez-moi croire,
Cette fois ne m'éveillez pas !
Moi, sa femme ! il l'a dit... Unis devant l'autel...
A lui, toujours à lui... sur terre et dans le ciel !
Rêves d'amour, rêves de gloire,
Douce voix, etc.

SCÈNE III.

LE COMTE, GÉRALDINE.

LE COMTE, reentrant.

Viens, suis-moi, point de dangers... et si nous rencontrions quelqu'un... dis comme moi, et ne t'avise pas de me démentir...

GÉRALDINE.

Cela me fait peur !...

LE COMTE, l'embrassant.

Allons donc... Confiance et courage !
GÉRALDINE, apercevant la princesse, qui entre suivie de deux dames d'honneur.

Quelle est cette belle dame ?...

LE COMTE.

La princesse de Hainaut, celle que le roi doit épouser aujourd'hui.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, LE COMTE, GÉRALDINE.

LA PRINCESSE.

Le comte de Salisbury !... dans cet appartement... avec une jeune fille... Quelle est-elle ?

LE COMTE, avec trouble.

Ma fiancée... et bientôt ma femme...

LA PRINCESSE, vivement.

Miss Oventry ?...

LE COMTE.

Oui... oui... princesse.

GÉRALDINE, à demi-voix.

Que dites-vous ?

LE COMTE, de même.

Silence !...

LA PRINCESSE, riant.

Miss Oventry, sous ce costume... Qu'est-ce que cela signifie ?

LE COMTE, avec embarras.

Oh !... cela signifie... que ce costume... ce costume...

LA PRINCESSE.

Est un déguisement... je le vois bien!... qui lui va à merveille... Mais pourquoi?...

LE COMTE.

Déguisement nécessaire.... maintenant du moins... à ceux qui voyagent!...

LA PRINCESSE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Les bandes de révoltés ou plutôt de brigands... qui se sont soulevés au nom du faux Édouard, attaquent de préférence les dames ou les seigneurs qu'ils supposent attachés à la cour, tandis qu'une jeune fille du pays de Galles n'éveille aucun soupçon.

LA PRINCESSE.

Je comprends...

LE COMTE.

Et c'est ainsi que miss Oventry et sa suite ont échappé aux dangers... et sont arrivés..

LA PRINCESSE.

Jusqu'en ce palais... où je suis ravie de la voir... car je la trouve charmante.

GÉRALDINE, faisant la révérence.

Madame!...

LA PRINCESSE.

Et elle ne me quittera plus.

GÉRALDINE, à part.

O ciel!...

LA PRINCESSE.

Elle sera dès aujourd'hui ma première dame d'honneur...

GÉRALDINE, vivement.

Oh! ce n'est pas possible!...

LA PRINCESSE.

Et pourquoi?...

LE COMTE.

Une voyageuse... une étrangère qui n'est pas encore au fait des modes de la cour...

LA PRINCESSE.

Nous y suppléerons... cela me regarde... Et, dès aujourd'hui, comtesse de Salisbury, vous entrez en fonctions! Vous serez à côté de moi pendant la cérémonie du mariage... car déjà tout se dispose, et je suis étonnée de n'avoir pas encore vu paraître le roi...

LE COMTE, à part.

Je le crois bien!... depuis hier en prison!...

LA PRINCESSE.

Qui peut le retenir? Vous en doutez-vous?

LE COMTE.

Oui, madame... des affaires imprévues... des importuns dont il ne peut se défendre...

LA PRINCESSE.

Les souverains ont si peu de liberté!...

LE COMTE.

Celui-là surtout!...

LA PRINCESSE.

Mais l'heure nous presse... (Aux dames d'honneur qui sont au fond.) Mesdames, pour l'anguste fête qui se prépare et où cette charmante miss paraîtra à mes côtés, disposez à l'instant sa toilette...

LE COMTE.

Quoi, madame!...

LA PRINCESSE.

Allez!...

(Les dames d'honneur emmènent Géraldine par la gauche.)

SCÈNE V.

LE COMTE, LA PRINCESSE, FULBY, entrant par la porte à droite.

LA PRINCESSE.

C'est vous, mon gentil Fulby?... Qu'y a-t-il?...

FULBY.

Le shérif Bolbury demande à parler au roi pour affaires d'état... un complot... un crime de haute trahison... Depuis le matin il sollicite audience...

LA PRINCESSE.

Eh bien! qu'on l'introduise auprès de sa majesté!...

FULBY, hésitant.

Sans doute... mais c'est que sa majesté...

LA PRINCESSE.

Achevez!...

FULBY.

N'a pas passé la nuit au palais...

LA PRINCESSE.

Grand Dieu! je frémis... Cette absence et ce complot... Si le roi...

LE COMTE.

Rassurez-vous, madame!...

LA PRINCESSE.

Ab! ce shérif qui, disiez-vous, désirait parler au roi... Je vais l'interroger.

LE COMTE, vivement et voulant la retenir.

Nous nous chargerons de soin, et c'est à nous, madame...

LA PRINCESSE.

Non, non, il s'agit peut-être du salut d'Édouard... et c'est à moi, à moi seule!... (Au comte qui veut encore la retenir.) Je le dois... Je le veux!... (Elle s'élançe par la porte du fond et disparaît.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, FULBY.

LE COMTE.

Ah! Fulby! Fulby!... qu'as-tu fait?... Ce shérif Bolbury, tout à l'heure, il s'est déjà adressé à moi pour parvenir jusqu'au roi, prétendant qu'il at-

tendait depuis quatre ou cinq heures... et s'il n'avait tenu qu'à moi, il attendrait encore!...

FULBY.

Pourquoi donc?

LE COMTE.

Tu me le demandes!... Il vient annoncer à la reine que, par son zèle et son courage, le faux Édouard est arrêté.

FULBY.

Tant mieux!...

LE COMTE.

Mais ce faux Édouard!... c'est le roi lui-même...

FULBY, riant.

Est-il possible!... Et qui donc a été assez audacieux...

LE COMTE.

Le shérif... ou plutôt moi!... Profitant de l'avis qu'hier tu venais de me donner...

FULBY.

Qu'avez-vous fait?...

LE COMTE.

Il n'y avait que ce moyen de sauver Géraldine.. Un billet tracé par moi a appris à Bolbury les moyens de descendre dans le puits qui touche à sa maison... le prévenant que ce puits servait de retraite au faux Édouard.

FULBY, riant.

C'est donc cela que le roi ne paraît pas... Et toutes les cloches de la ville qui sonnent déjà le mariage du royal fiancé...

LE COMTE.

Tu oses rire?...

FULBY.

En pensant que de sa prison il doit les entendre...

LE COMTE.

Mais cette prison.... il faudra bien qu'il en sorte... et gare les explications. Il ne pardonnera jamais à celui qui l'aura fait rougir aux yeux de sa fiancée.

FULBY.

C'est vrai.

LE COMTE.

A celui qui l'aura rendu la fable de la ville et de la cour.

FULBY.

C'est vrai... Je ne ris plus.

LE COMTE.

Et s'il vient à découvrir que ce sont mes avis...

FULBY.

Que ce sont les miens...

LE COMTE.

Non, non, ne crains rien... je n'exposerai jamais que moi.

FULBY.

Raison de plus... pour vous sauver...

LE COMTE.

Et comment?...

FULBY.

Le shérif est-il encore là?

LE COMTE, écoutant à la porte à droite.

Oui vraiment; il raconte sans doute à la princesse tout ce qu'il m'a raconté à moi-même... qu'il n'a pas voulu transférer son prisonnier à la Tour, avant que le roi n'ait interrogé en personne le faux Édouard. . qu'en attendant il l'a renfermé lui-même en face de sa maison chez le constable Makinson, dans une salle basse, espèce de cachot.

FULBY, avec joie.

Une tourelle?

LE COMTE.

Oui.

FULBY, de même.

Une seule fenêtre grillée, à ne pas y passer la main?

LE COMTE.

Oui.

FULBY.

Une seule porte en fer... que vingt haches d'armes ne pourraient briser...

LE COMTE.

Oui.

FULBY, lui sautant au cou.

Mon maître... mon maître, réjouissez-vous! Loin d'avoir le moindre soupçon, le roi ne songera qu'à vous combler de récompenses... vous son sauveur, son libérateur.

LE COMTE.

Que veux-tu dire?

FULBY.

Je cours de votre part lui rendre la liberté et, dans quelques minutes, l'amener dans ce palais.

LE COMTE.

Et ces barreaux, cette porte en fer?...

FULBY.

Qu'importe!.. Pauvre Betzy!...

LE COMTE.

La femme du constable!...

FULBY.

Ce n'est pas pour cela qu'elle m'en avait donné la clé...

LE COMTE.

Est-il possible!...

FULBY.

Vous allez encore me gronder... m'appeler mauvais sujet...

LE COMTE, vivement.

Non... non!...

FULBY.

Il n'y a que ceux-là qui servent. . vous le voyez... Adieu... adieu... gardez mon secret comme je garderai le vôtre!...

(Il sort en courant par le foud.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, seul.

Que de dévouement! que de reconnaissance!... Pauvre Fulby!... Il n'y a pas long-temps, on le voit bien, qu'il habite la cour... Et si, avant le retour du shérif, le roi est mis en liberté!... il ne se doutera de rien.. (S'arrêtant en voyant entrer Géraldine.) Ah! Géraldine sous ces riches habits!... Qu'elle est jolie!...

SCÈNE VIII.

GÉRALDINE, LE COMTE.

GÉRALDINE.

Vous trouvez!... Pas moi... je suis tout effrayée de me voir si belle

LE COMTE.

Il n'y a que vous que cela effraiera!...

GÉRALDINE.

Et puis, je ne conçois rien à ce qui m'arrive... Un petit page, à l'air éveillé, s'approche de moi et me dit: « C'est à la charmante miss Oventry que je présente mes hommages. » J'allais répondre non... mais je me suis rappelé vos recommandations... et je me suis contentée de faire la révérence.

LE COMTE.

Ce n'était pas mentir.

GÉRALDINE.

Un mensonge muet... Et le petit page continuant, a dit: « Je guettais votre arrivée pour vous remettre cette boîte et ce billet qui viennent d'une auguste main... » Et, avant que j'aie pu m'en défendre, il les avait glissés dans la mienne... « Monsieur le page... monsieur... monsieur!... » Ah bien! oui... il était déjà loin... La boîte renfermait cette riche agrafe en diamans... et, quant à la lettre... je ne l'ai pas lue.

LE COMTE, prenant la lettre.

L'écriture du roi!... Ah! voyons... (Lisant.) O ciel!

GÉRALDINE.

Qu'est-ce donc?...

LE COMTE.

La lettre est adressée par sa majesté à miss Oventry, ma fiancée... celle que mon gracieux souverain veut me faire épouser...

GÉRALDINE, avec inquiétude.

Et qui est jolie... qui est aimable?...

LE COMTE, fronçant le sourcil.

Je l'ignore... Mais cette lettre prouverait que sa majesté le sait mieux que moi... Il paraît que,

dans ses excursions au pays de Galles, le roi était fort bien accueilli au château de miss Oventry... souvenirs qu'il lui rappelle, et dont il réclame la continuation... ici, à la cour, quand elle sera comtesse de Salisbury.

GÉRALDINE.

Ce n'est pas possible! vous qui êtes son ami...

LE COMTE, avec dépit.

Justement! le prince me traite trop en ami... moi et tous les miens!... Je vois maintenant pourquoi cette union lui souriait, et pourquoi il la pressait avec tant d'ardeur... Croyez donc à l'amitié des rois!... Non pas que je tienne à miss Oventry, ma fiancée... peu m'importe. (Regardant Géraldine.) Mais il en est une autre peut-être...

GÉRALDINE.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Il n'y est déjà que trop disposé... (Poussant un cri.) Et moi qui, pour l'y aider... vais justement briser ses chaînes, le faire sortir d'esclavage...

GÉRALDINE, étonnée.

Que dites-vous?

LE COMTE.

Ah! puisse-t-il y rester toujours!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FULBY.

FULBY.

Victoire!... il est libre!... Le voici!

GÉRALDINE.

Qui donc?

FULBY.

Le roi!... J'ai doucement ouvert la porte de sa prison... « Venez... sire... venez... c'est le comte de Salisbury, votre fidèle et dévoué serviteur, qui m'envoie vous délivrer. » Sans que personne l'ait reconnu, nous sommes rentrés au palais par les petits escaliers... et je m'avance pour examiner le terrain et savoir si le roi peut paraître... sans danger... Il est là!...

LE COMTE, à Géraldine.

Partez! partez! qu'il ne vous voie pas...

GÉRALDINE.

Que faut-il faire?

LE COMTE.

M'attendre! et ne pas quitter la reine... c'est là notre salut.

(Géraldine sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LE ROI, entrant par la porte à droite,
FULBY.

LE ROI, avec colère.

Ah ! l'horrible nuit, et l'inférieur hodoir que la salle basse de monsieur le constable... Par Saint-Georges !... je ne me doutais pas qu'il y eût si peu d'agrément à être prisonnier d'état.

FULBY.

La justice est aveugle !...

LE ROI.

Et sourde !... J'avais beau crier et répéter que j'étais le roi... ce maudit Bolbury n'écoutait rien et venait seulement de temps en temps entr'ouvrir un guichet.

FULBY.

Pour s'assurer que vous étiez là... (Regardant les habits du roi.) Ah ! mon Dieu ! Et ce costume qui se ressent des fatigues de la nuit.

(Il entre par la porte à gauche.)

LE ROI.

Et il me lançait à travers les barreaux quelques railleries de géolier... que je n'oublierai jamais. (Toujours avec colère.) Ah ! si celui-là n'est pas pendu !...

LE COMTE.

Pour avoir servi Votre Majesté...

LE ROI.

Ah ! tu appelles cela un service... M'avoir fait passer toute une nuit dans les angoisses et l'appréhension d'un scandale que je regardais comme inévitable... Trainé en justice le jour de mon mariage... Et, sans toi, mon cher comte, dont je ne sais comment récompenser le dévouement...

LE COMTE.

Je connais les bontés de Votre Majesté et l'intérêt quelle prend à tout ce qui me touche !...

LE ROI.

Oui, parbleu !... toi... c'est moi !... nous ne faisons qu'un.

LE COMTE.

Je le sais !...

(Fulby revient par la gauche, portant un riche manteau qu'il veut placer sur les épaules du roi.)

LE ROI, repoussant le manteau.

C'est bon, c'est bon... (Au comte.) Dis-moi d'abord comment tu as découvert que le roi d'Angleterre était tombé au pouvoir des constables... et comment surtout, tu as trouvé moyen d'ouvrir sans bruit les portes de mon cachot.

LE COMTE.

Nous vous le dirons plus tard... (Montrant la princesse qui entre.) C'est la princesse... inquiète de votre absence... Dans un pareil moment...

(Fulby jette le manteau sur le fauteuil à gauche.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, LA PRINCESSE, LE ROI, FULBY.

LA PRINCESSE.

Ah ! sire... sire, c'est vous !... Quelles craintes vous m'avez causées !... Passer cette nuit hors du palais...

LE ROI, avec embarras.

J'en suis désolé... et s'il n'avait tenu qu'à moi... je serais ici depuis long-temps... ces messieurs vous le diront... Mais un roi n'est pas maître de ses momens...

LE COMTE.

Ni souvent de sa personne !...

LE ROI.

Et je vous le confie à vous, madame, il s'agissait d'une conspiration à déjouer... et au moment de réussir...

LE COMTE.

Votre Majesté a été arrêtée ?...

LE ROI, riant.

Oui... arrêtée... dans mes projets... sans avoir pu découvrir le fil et les auteurs de ce complot...

LA PRINCESSE.

Que je connais !...

LE ROI, LE COMTE et FULBY, vivement.

Que dites-vous ?

LA PRINCESSE.

Je sais tout...

LE ROI, avec embarras.

Et comment ?...

LA PRINCESSE.

Par un magistrat fort habile, un shérif très dévoué, maître Bolbury, pour qui je vous demanderai une récompense qu'il mérite bien...

LE ROI, avec colère.

Certainement...

LA PRINCESSE.

Car il est venu m'apprendre qu'il avait saisi, cette nuit, et tenait enfermé chez lui, sous les verroux, notre ennemi le plus redoutable, ce fourbe, cet imposteur, ce faux Édouard...

LE ROI.

En êtes-vous bien sûre ?

LA PRINCESSE.

Il m'a proposé de le conduire sous bonne escorte, ici, au palais... et, en votre absence, sire, j'avais donné ordre à un détachement de vos gardes de prêter main-forte au shérif, qui va amener devant vous ce prisonnier pour que vous l'interrogiez...

LE ROI.

Devant moi ?... Eh bien ! ce sera curieux !...

LA PRINCESSE.

N'est-ce pas ?... Je serai charmée, pour ma part, de juger de la ressemblance... que l'on pré-

ENSEMBLE.

BOLBURY, à part.

Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir et tout savoir !
On va me croire son complice ;
Rien n'égale mon désespoir !

LE ROI et LA PRINCESSE.

Ainsi le chef de la police,
Qui doit tout voir et tout savoir,
De ce traître devient complice,
Le punir est notre devoir !

FULBY et LE COMTE, à part.

Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir et tout savoir !
De tout il faut qu'on l'avertisse...
Ah ! je ris de son désespoir !

LE ROI, avec sévérité.

Vous le voyez, monsieur !

(A part.)

Ah ! shérif incivil !

Dont je me vengerai !...

(Haut.)

L'état est en péril

Par votre maladresse et votre négligence !

BOLBURY.

Je l'avais cependant solidement lié...

De ma main !...

LE ROI, à part, avec colère.

Il a peur que je l'aie oublié !

(Haut.)

Et si vous n'avez pas... écoutez ma sentence,

(Bolbury et les autres répètent après le roi.)

Retrouvé... le captif... qui par vous... fut perdu !

Vous irez... dès ce soir... en prison... et pendu !

TOUS.

• Pendu !

LE ROI.

Pendu !

ENSEMBLE.

BOLBURY.

Quel déshonneur pour la police,
Qui doit tout voir, etc.

FULBY et SALISBURY.

Ah ! quel affront pour la police, etc.

LE ROI et LA PRINCESSE.

C'est à vous, chef de la police,
A tout prévoir, à tout savoir !
Oui ! vous méritez ce supplice,

Et vous punir est ^{mon} _{son} devoir !

LE ROI, à part.

Tout va bien ! tout va bien !

La princesse ne saura rien !

FULBY et LE COMTE, à part.

Tout va bien ! tout va bien !

Le roi ne se doute de rien !

Ils s'avancent tous au bord du théâtre et chantent, cha-
cun à part et avec un air de mystère :)

ENSEMBLE.

LE ROI, à part.

Le destin sur moi veille.

Ressemblance pareille

(Regardant Bolbury.)

En son esprit n'éveille
Aucun soupçon d'erreur !
Gaiement, par cette ruse,
C'est lui que l'on accuse,
Et tout bas je m'amuse,
En voyant sa frayeur !

LA REINE, à part.

Sur le roi que Dieu veille !
Que le ciel nous conseille !
Une audace pareille
A fait frémir mon cœur !
Viens punir cette ruse,
Grand Dieu ! toi que j'accuse,
Fais qu'ici je m'abuse,
Et calme ma terreur !

LE COMTE et FULBY, regardant le roi, à part.

O bonheur ! ô merveille !
Aventure pareille
En son esprit n'éveille
Ni soupçon ni fureur !
Oui, le roi qui s'abuse,
Est dupe de la ruse,
Et tout bas je m'amuse
De sa royale erreur !

BOLBURY, à part.

Moi, qui sans cesse veille
Et qui toujours surveille,
Pour misère pareille
Pendu ! c'est une horreur !
Du traître qui m'abuse
Et qu'aujourd'hui j'accuse,
Je déjouerai la ruse,
Qu'il craigne ma fureur !

(A la fin de cet ensemble, Bolbury fait quelques pas
pour sortir.)

FULBY, bas au comte.

Nous sommes sauvés !

(Bolbury se rapproche du roi.)

LE ROI, à Bolbury.

Eh bien ! tu n'es pas encore parti ?

BOLBURY, timidement.

Pardou, sire... mais retrouver le fugitif ou être
pendu... c'est d'autant plus gênant et embarrass-
sant, que plusieurs de mes affidés, à qui je donnais
son signalement... prétendent l'avoir vu, ce matin
se glisser au palais !...

LA PRINCESSE, avec effroi.

O ciel ! pour attenter aux jours de Votre Ma-
jesté !...

BOLBURY.

Dans l'enceinte des résidences royales je n'ai
pas le droit de juridiction...

LA PRINCESSE, vivement.

Je vous le donne... Vous et vos gens, parcourez le palais... et partout où vous trouverez le coupable, arrêtez-le sur le champ !

BOLBURY, s'inclinant pour prendre congé.

Alors... [je] vais essayer de le découvrir de seconde fois...

LE ROI, l'arrêtant du geste.

Un mot encore... Comment donc l'aviez-vous découvert la première?...

(Anxiété du comte et de Fulby.)

BOLBURY, tirant un papier de sa poche.

Par un avis anonyme !

LE COMTE, à part, avec crainte.

O ciel !

BOLBURY.

Où l'on m'enseignait les moyens de pénétrer dans ce puits mystérieux et d'appréhender au corps l'imposteur...

LE ROI, avec impatience.

Donne... (Fulby et le comte font signe à Bolbury de ne rien donner. Il hésite.) Donne donc !

BOLBURY, donnant l'écrit.

C'est ainsi que je l'ai arrêté !...

LE ROI, jetant les yeux sur l'écrit, à part.

Ce n'est pas possible... la main de Salisbury !...

(Il examine de nouveau.)

BOLBURY, continuant.

J'en ai même arrêté deux !... Ma fiancée que j'ai saisie... c'est-à-dire... non... qui s'est échappée... car tout m'échappe aujourd'hui... (Il se retourne, aperçoit Géraldine qui vient d'entrer par la gauche, vêtue de riches habits, et s'est arrêtée un peu au fond. Il pousse un cri.) Ah !...

LE ROI, avec impatience, se retournant au cri de Bolbury qu'il regarde.

Eh bien ! n'as-tu pas entendu mes ordres ?...

Va-t-en !

BOLBURY, regardant toujours Géraldine et s'en allant en tremblant.

Oui, sire... mais, c'est que... là-bas, et ici... la tête n'y est plus... C'est à donner sa démission !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté BOLBURY.

LA PRINCESSE, riant.

Qu'a-t-il donc, monsieur le shérif?... il a l'air tout troublé... (Regardant Fulby et le comte qui, tout décontenancés font signe à Géraldine de ne pas avancer.) Ah ! mon Dieu ! et ces messieurs de même !...

LE ROI, avec une colère concentrée, à part.

Je le crois bien... parce que... (Il se retourne, et aperçoit Géraldine qui s'avance timidement ; il pousse un cri de surprise.) Ah !...

LA PRINCESSE, riant de l'émotion du roi.

Et Dieu me pardonne, Votre Majesté aussi ?...

LE ROI, troublé.

Moi ! du tout... Mais c'est que... cette jeune fille...

LA PRINCESSE, gaiement.

C'est miss Oventry !

LE ROI, stupéfait, les regardant tous.

Miss Oventry !

LA PRINCESSE, de même.

Que maintenant vous devez reconnaître...

LE ROI, vivement.

Maintenant !... Oui, sans doute... je la reconnais parfaitement... (Il fait un geste de colère et s'arrête en voyant la reine ; il se retourne vers Salisbury et lui dit froidement.) Comte de Salisbury, je vous prie d'aller m'attendre dans mon cabinet...

(Salisbury s'incline et s'apprête à sortir.)

LA PRINCESSE.

Miss Oventry vient probablement nous annoncer que toute la cour est impatiente de vous présenter ses hommages...

LE ROI, d'un air gracieux à la princesse.

Daignez me précéder... Je vous rejoins... J'ai deux mots à dire à miss Oventry... sur sa famille qu'elle vient de quitter... et sur son mariage avec M. le comte de Salisbury...

GÉRALDINE, à part, avec joie.

Ah ! s'il était possible !

LE ROI, au comte qui, avant de sortir, fait encore quelques signes à Géraldine.

Eh bien ! comte...

(Le comte s'incline et sort dans le plus grand trouble avec Fulby par la droite et la reine par la gauche.)

SCÈNE XIV.

GÉRALDINE, LE ROI, jetant sur le fauteuil à gauche le manteau qui le couvre.

LE ROI, à part.

Qu'un roi s'égaie aux dépens de ses sujets... cela peut être permis !... mais le contraire ne l'est pas !... Approchez... approchez miss Oventry. (A part, la regardant.) C'est décidément la jolie fille d'hier... celle qui se croyait morte... et que Salisbury veut faire revivre à son profit... Mais il oublie nos droits... (Haut.) Approchez, donc charmante miss...

GÉRALDINE, timidement.

Oui... sire. (A part.) Qu'est-ce que cela va devenir ?...

LE ROI.

Depuis mon dernier voyage au Château d'Oventry... je vous trouve tellement changée...

GÉRALDINE, très troublée et balbutiant.

Oui... sire...

LE ROI.

A votre avantage.

GÉRALDINE.

Oui... sire...

LE ROI.

Que je ne vous reconnaissais pas d'abord.

GÉRALDINE, à part.

Serait-il possible ?

LE ROI.

Mais c'est vous... c'est bien vous... Et puis-je
espérer encore que vous n'avez pas perdu tout sou-
venir de mon séjour au château d'Oventry...

GÉRALDINE.

Oh! non, sire...

LE ROI.

De ces lettres délicieuses où éclataient votre
fidélité et votre dévouement pour votre roi?...

GÉRALDINE, vivement et joignant les mains.

Oh! non, sire...

LE ROI.

Et surtout de ces douces promenades... où ma
main pressait la vôtre...

GÉRALDINE.

Comment! sire...

LE ROI.

Sur mon cœur... et parfois même sur mes
lèvres...

(Il porte à sa bouche la main de Géraldine.)

GÉRALDINE, retirant sa main.

Mais du tout, sire!...

LE ROI, souriant.

Permettez... permettez... j'ai mes preuves!...

FINALE.

DUETTO.

LE ROI, tirant de sa poche un billet.

N'est-ce pas là votre écriture?...

N'est-ce pas votre nom chéri,

Miss Oventry ?

GÉRALDINE, à part.

Grand Dieu !

LE ROI.

Miss Oventry...

GÉRALDINE, troublée.

C'est bien possible... Mais... j'ignore, je vous jure...

LE ROI.

Les mots tracés par vous, et dont je vous parlais?

GÉRALDINE.

Je ne m'en souviens plus!

LE ROI.

Déjà?...

(Lui présentant la lettre.)

Relisez-les.

Oui, milady, relisez-les !

GÉRALDINE, lisant en tremblant.

« Sujette fidèle...

» Je jure à mon roi...

» Constance éternelle...

» Éternelle foi!...

» Dévouement suprême,

» Heureux souvenir...

» Que l'hymen lui-même

» Ne peut lui ravir...

LE ROI, reprenant la lettre.

» Que l'hymen lui-même

» Ne peut lui ravir... »

Ainsi, vous le voyez, ce cœur nous est donné.

GÉRALDINE, vivement.

Jamais... jamais!...

LE ROI, souriant.

C'est écrit... c'est signé!

ENSEMBLE.

LE ROI, à part.

Ah! perfide, ah! traître!

Toi qui de ton maître

Osas méconnaître

Le sceptre et les droits!

Bonheur sans mélange,

Par un doux échange,

Sur elle je venge

La cause des rois!

GÉRALDINE, à part.

Coupable peut-être,

Comment méconnaître

D'un terrible maître

Le sceptre et les droits?

Quel destin étrange

Sous sa loi me range?

O toi, mon bon ange,

Viens, entends ma voix!

GÉRALDINE, montrant la lettre.

Non, non, ceci n'est pas de moi.

LE ROI.

Prenez bien garde.

S'il en est ainsi...

Vous ne seriez donc pas miss Oventry ?

L'on m'aurait abusé...

GÉRALDINE.

Grand Dieu...

LE ROI.

Qui s'y hasarde

Et qui trompe son roi, mérite le trépas,

Salisbury... d'abord!...

GÉRALDINE, vivement.

Non pas! non pas!

LE ROI, tendrement.

Vous êtes donc miss Oventry ?

GÉRALDINE, troublée et baissant les yeux.

Mais, sire...

LE ROI.

C'est donc vrai?...

GÉRALDINE, vivement.

(Se reprenant.)

Non!... si... je crois que oui.

ENSEMBLE.

LE ROI, à part.

Ah ! perfide, ah ! traître !
Toi qui de ton maître
Oses méconnaître
Le sceptre et les droits !
Reçois mes louanges !
O bonheur des anges,
Amour, toi qui venges
La cause des rois !

(S'approchant de Géraldine qu'il presse dans ses bras.)

L'amour te range sous ma loi,
Viens ! obéis ! cède à ton roi.
GÉRALDINE, tremblante, à part.
Coupable peut-être,
Comment méconnaître
D'un terrible maître
Le sceptre et les droits ?
Quel destin étrange
Sous sa loi me range ?
Viens, ô mon bon auge !
Viens, entends ma voix !...

(Se débattant et cherchant à s'arracher des bras du roi.)

Mon Dieu ! prenez pitié de moi,
Défendez-moi contre mon roi !

(Au moment où le roi presse Géraldine dans ses bras et va pour l'embrasser, paraît Bolbury, suivi de plusieurs de ses constables.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BOLBURY, CONSTABLES.

BOLBURY, apercevant le roi vêtu comme il l'était à la fin du deuxième acte.

C'est lui !... c'est lui !.. je le reconnais bien !
(Saisissant le roi.)

Main-forte, mes amis !... je le tiens, je le tien.

LE ROI, se débattant.

Téméraire ! téméraire !

GÉRALDINE.

Messieurs, messieurs, qu'osez-vous faire ?

BOLBURY et LES CONSTABLES.

Ah ! je me ris de sa colère !

Quel bonheur pour vous et pour moi.

(Au roi.)

Allons ! marchons ! au nom du roi !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LA PRINCESSE, LE COMTE, FULBY, GRANDS SEIGNEURS et DAMES de la cour, accourant au bruit.

TOUS, à Bolbury.

Que faites-vous ?

BOLBURY, tenant toujours le roi.

Cette fois, je l'espère,

Il n'échappera pas !

TOUS.

Malheureux ! c'est le roi !

BOLBURY, atterré.

C'est le roi !...

LA PRINCESSE, LE COMTE, FULBY.

C'est le roi !

TOUS.

C'est le roi !

BOLBURY et LES CONSTABLES.

Ah ! je cède à mon juste effroi,
Mes genoux fléchissent sous moi.
Le roi !... le roi ! ! le roi ! ! !

TOUS.

Il osait arrêter le roi.

Ah ! le voilà glacé d'effroi.

LE ROI, à Bolbury, avec sévérité

Oui, monsieur, votre roi !

BOLBURY, tremblant.

Comment s'y reconnaître ?

Voilà les mêmes traits et les mêmes habits...

LA PRINCESSE, étonnée.

Quoi ! les mêmes habits ?...

BOLBURY.

Qu'hier portait ce traître,

Au moment où je l'ai surpris !

LA PRINCESSE, à Géraldine.

Rencontre inexplicable !...

LE ROI, regardant le comte.

Et que milord peut-être

Pourrait nous expliquer.

LE COMTE, s'inclinant.

D'un seul mot, ô mon maître.

(S'avançant au bord du théâtre, et à voix basse.)

A notre souverain, si j'ai pour un instant
Osé donner des fers, c'était, sujet prudent,

Pour le sauver d'une autre chaîne

Plus dangereuse encor, si j'en crois ce billet,

Qu'à notre fiancée, ici même adressait

Votre Majesté...

LE ROI, à part.

Ciel !

LE COMTE, s'avançant.

J'en fais juge la reine...

LE ROI, le retenant.

Eh ! non... non, ce n'est pas la peine...

LE COMTE, rendant le billet au roi, et à demi-voix.

Notre sang, ô mon prince, et nos biens sont à vous,
Mais que du moins nos femmes soient à nous !

LA PRINCESSE, s'avançant à la droite du roi.

Pardonnez au coupable !

GÉRALDINE, s'avançant de l'autre côté, timidement.

Et que Dieu vous le rende !

LE ROI, regardant Géraldine, le comte et Bolbury.
Si leurs crimes sont grands, ma clémence est plus
(Regardant Géraldine.) [grande,

Et par égard pour tant d'attraits,
Nous pardonnons... d'abord...

(A part.)

Mais nous verrons après...

(Bolbury s'incline pour remercier le roi, et en relevant la tête, il aperçoit encore Géraldine, à qui Salisbury vient de donner la main. — Il regarde tout ce qui se passe avec stupéfaction, pendant qu'au dehors sonnent toutes les cloches de la ville.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Jour d'hymen et de bonheur,
Doux instans pour notre cœur !

A la grâce, à la beauté,

Amour et fidélité !

Ecoutez ce bruit flatteur,

Signal de leur bonheur,

L'airain sonne,

Et résonne

Et proclame leur bonheur !

FIN DU Puits D'AMOUR.

Note essentielle. — La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. PALIANTI, fait partie de la collection des mises en scènes publiées par le journal *Revue et Gazette des Théâtres*, rue Sainte-Anne, 55.

MAGASIN THÉÂTRAL, COLLECTION A 5 S. LA FEUILLE.

CHEZ MARCHANT, EDITEUR, BOULEVART ST-MARTIN, N° 12.

LE CHATEAU

D'URTUBY,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Paroles de M^{lle}. G. de Lurieu et Raoul,

MUSIQUE POSTHUME

DE HENRI BERTON FILS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL
DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 14 JANVIER 1854.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LÉON DE MAINEVAL.

MM. PONCHARD.

DELMAR.

RÉVIAL.

QUIMBEL, notaire*

FARGUEIL.

MUSCAGORY, concierge du château.

HÉBERT.

MICHEL.

CHARLES.

ÉLISE DE CHATENAY, jeune veuve.

M^{mes} PRADHER.

DOMINICA, nièce de Muscagory.

DUPUIS.

PAYSANS et PAYSANNES.

La scène est au château d'Urtuby dans la Basse-Navarre.

* Ce rôle qui n'a pas de chant, peut être joué par le premier comique.

AUX MANES

DE

HENRI BERTON FILS.

Un fléau d'affreuse mémoire
Naguère épouvantait Paris ;
Vertus, beauté, talens et gloire,
Rien ne put le fléchir : il fut sourd à nos cris...
Henri BERTON, tenant la lyre,
Tomba foudroyé sous ses coups ;
Les derniers chants, enfans de son délire,
L'infortuné les modulait pour vous.

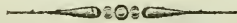
Bientôt vous allez les entendre.
Lui seul, hélas ! il manque au rendez-vous.
Qu'il eût été joyeux d'être au milieu de nous !..
Ses amis empressés seraient venus lui prendre
La main, en lui disant : « C'est bien... »
Cette main s'est glacée... Et de ce cœur si digne
De ce feu créateur, il ne reste plus rien...
Ces chants pleins d'avenir étaient le chant du cygne.
Vous les adopterez, oui, Messieurs, car son nom
Du succès fut toujours le gage ;

* Ces vers ont été lus, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le jour de la première représentation du *Château d'Urtuby*,

Oui, son aïeul, Pierre BERTON,
Par ses accords, enivrant un autre âge,
De *Gluck* lui-même obtenait le suffrage.
Plus fier, plus mâle en ses accens,
De son fils le brillant génie
Grandit encore avec les ans,
Et dans la France entière on répète les chants
Et d'*Aline* et de *Stéphanie*.

Ainsi la gloire, aimant à proclamer ce nom,
Sur ses tables d'airain grava trois fois : BERTON.
Henri, console-toi, puisqu'en mourant tu laisses
Pour héritage à tes enfans,
Trois générations de talens ;
C'est la plus belle des noblesses.

De ses travaux lorsqu'il n'a pu jouir,
Pour un artiste qui succombe,
C'est, hélas ! bien plus que mourir.
Ce fut le sort d'Henri... Grâce à vous, sur sa tombe,
Que ses enfans, quand ils iront prier,
Puissent porter demain quelques hrins de laurier.



LE CHATEAU D'URTUBY.

Le théâtre représente un riche salon. (Siècle de Louis XIV.) Trois grandes portes au fond, ouvrant sur une galerie qui laisse apercevoir les montagnes de la Basse-Navarre. Trois portes latérales; à gauche du spectateur, l'appartement d'Élise; à droite, la chambre de Léon; à gauche et la plus rapprochée de la scène, la porte du cabinet où est enfermé Quimbel. A droite, une fenêtre à balcon. Du même côté, une table couverte d'un tapis et tout ce qu'il faut pour écrire. Une guitare suspendue au lambris.

SCÈNE I^{re}.

DOMINICA, MUSCAGORY, MICHEL,
PAYSANS BASQUES.

CHOEUR.

Salut, salut au cher Muscagory,
Au bon concierge, à notre ami!
Quel plaisir aujourd'hui!
Enfin le sort prospère
Donne un propriétaire
Au château d'Urtuby.

MUSCAGORY.

Pas si fort, pas si fort,
Car il est là qui dort.

LES FILLES.

Appui de nos familles,
Il dotera les filles,

LES GARÇONS.

Mariera nos garçons,
Quel bonheur nous aurons...

MUSCAGORY.

Ce soir, ou demain, j'espère,
On le complimentera,
Voyons de quelle manière
Devant lui l'on paraîtra.

CHOEUR.

Voyons, voyons... que faut-il faire?

MUSCAGORY.

D'abord, rentrez dans le salon voisin,
Et revenez soudain,
Deux à deux, en cadence,
Célébrer la présence
Du comte d'Urtuby.

Mes chers amis, je suis Son Excellence.
Je vous attends ici...

Les paysans sortent et rentrent à l'instant.

LES PAYSANS.

Nous revenons deux à deux, en cadence,
Célébrer la présence
Du comte d'Urtuby.

MUSCAGORY.

A merveille, je suis ravi,
Bravo, brava, bravi!
Alors, moi, je m'avance...

Vous l'entourez en ce moment,
Et je lui fais ainsi mon compliment:

1^{er} Couplet.

Chacun vante nos jeunes filles,
Vous venez, et soudain, dans le beau des jours,
Je les vois encor plus gentilles,
Car le plaisir nous embellit toujours.
Moi-même, ô rare jouissance!
Je sens que j'embellis déjà,
Et ce sera votre auguste présence
Qui produira cet effet-là,
Qui produira ce grand miracle-là.

CHOEUR.

Et ce sera votre auguste présence, etc.

MUSCAGORY.

Si le premier lui plaît,
Nous passons au second couplet.

2^e Couplet.

L'adjoin se plaint que les naissances
Vont toujours décroissant sur notre état civil.
Jadis, nous étions en avance,
Quel changement! d'où cela provient-il?
Mais bientôt, j'en ai l'assurance,
Le canton se repeuplera,
Et c'est encor votre auguste présence
Qui produira cet effet-là,
Qui produira ce grand miracle-là.

CHOEUR.

Et c'est encor votre auguste présence, etc.

MUSCAGORY.

Silence!

Prudence!

Un peu moins de fracas,
Enthousiasmez-vous plus bas.

NOTA. Le premier acteur inscrit est toujours placé à la gauche du spectateur.

Car vos chants, en ces lieux, troubleraient son
(sommeil.

Dans le jardin allez m'attendre,
J'irai vous y reprendre,
Aussitôt son réveil.

CHŒUR.

Nos chants ici troubleraient son sommeil,
Allons dans le jardin, attendre son réveil.

Les paysans sortent.

SCÈNE II.

DOMINICA, MUSCAGORY, MICHEL.

MUSCAGORY. En silence... bien... très-bien, mes amis... Comme ça défile, comme ça manœuvrent, ces français, ils sont tous nés soldats.

MICHEL. On dirait de vieilles moustaches!

MUSCAGORY. Ce n'est pas étonnant, je les commande, moi, basque de naissance et de cœur... moi, Muscagory, concierge inamovible de l'antique et célèbre château d'Urtuby, l'une des merveilles de la Basse-Navarre! Depuis que j'exerce, et voilà vingt ans... il a eu successivement dix maîtres au moins ce magnifique domaine! et cependant, le croirait-on, pas un n'a daigné le visiter.

DOMINICA. En vérité!...

MUSCAGORY. Pas un seul... c'est inimaginable, enfin Dieu soit loué... j'en tiens un... Il est arrivé, bien arrivé... et ce sera le premier visage de propriétaire avec lequel j'aurai l'honneur de me trouver face à face... quand je dis face à face... ce n'est pas encore bien sûr...

DOMINICA. Comment! il est ici, et il n'est pas sûr qu'il y soit...

MUSCAGORY. Ça vous étonne, ma chère petite nièce, et c'est pourtant comme ça... Ce jourd'hui, cinq juillet, à trois heures de relevée, est entré au grand galop, dans la cour d'honneur, une voiture de poste... clic, clac!.. six chevaux, deux postillons... c'est la première, à ma connaissance... deux jeunes gens très-élégans... deux parisiens, ça se voit tout de suite, quoique je n'en aie jamais vu... en descendant lestement... fort bien... ces Messieurs se présentent au nom du propriétaire, c'est très naturel.

DOMINICA. Alors, vous vous êtes avancé...

MICHEL. Vous les questionnez...

DOMINICA. Vous leur demandez leurs noms...

MUSCAGORY. C'est ce qui vous trompe, je ne me suis pas avancé, je n'ai questionné personne, je n'ai demandé le nom de personne... je sais seulement que l'un s'appelle Delmar... il a l'air d'un original... toujours

des mots à double entente où le diable ne comprendrait rien, ni moi non plus... quant à son compagnon de voyage... comment se nomme-t-il?... c'est ce que j'ignore... à peine ai-je eu le temps de l'envisager... en arrivant, il s'est retiré dans cet appartement. (*Il désigne la porte à droite du spectateur.*) mais ce n'est pas tout.

MICHEL ET DOMINICA. Ah! voyons...

MUSCAGORY. A peine l'inconnu était-il entré là. (*Montrant le cabinet à gauche du spectateur*) qu'un autre monsieur, un blond, qu'on avait vu arriver par la petite porte du parc... se glisse furtivement vers le château... je veux l'arrêter... l'interroger... Monsieur Delmar vient à lui... lui prend la main affectueusement: «Vous me l'aviez bien dit... charmante acquisition, mon cher, c'est une excellente affaire», lui dit monsieur Delmar (*remarque bien ceci*)... puis, il lui parle à l'oreille, et enfin que pensez-vous qu'il en fait?

DOMINICA. Dame...

MUSCAGORY. Il l'amène ici, l'introduit poliment dans ce cabinet... un instant après... crac... on met le verrou... et bon soir.

MICHEL. De sorte que ces deux messieurs sont toujours-là...

MUSCAGORY. C'est-à-dire, ici, et là... l'un des deux, à coup sûr est le propriétaire... il arrive incognito, il veut nous surprendre... est-ce le monsieur de gauche, est-ce le monsieur de droite? voilà toute la question... mais je crois entendre la voix de M. Delmar.

DOMINICA. C'est lui-même...

MICHEL. Avec une belle dame...

MUSCAGORY. Une dame... une dame... tute trompes... non, parbleu, il a raison... ah! ça, mais d'où nous tombe-t-elle cette dame... je m'y perds. Vite, vite, sortez.

Dominica et Michel sortent.

SCÈNE III.

ELISE, DELMAR, *entrant par le fond,*
MUSCAGORY,

DELMAR. Monsieur Muscagory, veuillez à l'instant faire préparer cet appartement pour Madame.

MUSCAGORY. Oui, Monsieur, j'y vais... (*à part.*) Qu'est-ce que cela signifie?... oh! je le saurai... Elle est charmante, cette petite dame-là...

Il s'incline et sort par le fond.

SCÈNE IV.

DELMAR, ELISE.

ELISE. Mais je ne reviens pas de ce que

vous me dites, mon cousin; quoi, votre ami, monsieur Léon de Maineval est ruiné?..

DELMAR. Oui, ma cousine... .

ELISE. Que je le plains!..

DELMAR. Vous, le plaindre! un ingrat, qui n'apas craint de vous oublier, lorsque vous aviez la bonté de renoncer pour lui aux douceurs du veuvage... .

ELISE. Vous me comprenez mal... . Je plains l'homme malheureux, mais pour celui qui m'a si indignement trompée; je n'ai plus qu'indifférence! comment! il n'est ni lui reste rien de la riche succession que ne lui a laissée son oncle.

DELMAR, *souriant*. A peu près... .

ELISE. Ce superbe château, que l'année dernière, dans son enthousiasme amoureux il voulait m'offrir quand il deviendrait riche... où est-il maintenant?

DELMAR. Vous le voyez.

ELISE. Quelle plaisanterie!

DELMAR. Ce n'en est pas une; des huit cent mille francs de l'héritage, Léon en a dissipé la moitié; le reste, il me le remit pour le placer dans une maison de banque, mais je le connaissais, je prévoyais jusqu'ou pourraient aller ses folies... je n'ai point suivi les intentions de mon ami et j'ai mieux aimé acheter pour lui, à son insçu, ce château et ses magnifiques dépendances.

ELISE. Ainsi donc, grâces à vous... .

DELMAR. Il n'a pas tout perdu, mais il le croit... Mon ami, me suis-je écrié, lorsqu'il est venu m'annoncer son désastre: hélas! tout t'accable à la fois... ton banquier a fait faillite ce matin.

ELISE. La leçon est cruelle... .

DELMAR. Rassurez-vous, la surprise que jelui ménage, en adoucira l'amertume... Ce pauvre Léon! figurez-vous son désespoir; il se jette sur mes pistolets... j'appelle on le saisit... on l'embarque dans ma voiture, et, fouette cocher, je le conduis ici, dans son propre château... c'est, lui dis-je, l'acquisition toute récente d'un de mes meilleurs amis.. vous voyez que je ne l'ai pas trompé... aujourd'hui le nouveau propriétaire en prend possession, et je veux te faire faire sa connaissance... .

ELISE. Mais il vous aura demandé le nom du propriétaire... .

DELMAR. Sans doute... mais point d'embarras, je l'ai nommé sans façon, le comte d'Urtuby, c'est le nom de cette terre.

ELISE. Je me figure déjà l'étonnement de votre ami... que fait-il en ce moment?..

DELMAR. Il est là, dans cet appartement; il repose... Mais, ma cousine, que je vous remercie encore d'avoir bien voulu, sur

mon invitation mystérieuse, vous arrêter à ce château avant de vous rendre à Saint-Sauveur, et suspendre en ma faveur un voyage d'agrément.

ELISE. Un voyage de santé... .

DELMAR. De santé, c'est juste, avec cette figure... comment donc, il y a même urgence.

ELISE. J'espère que vous allez me dire quel rôle m'avez destiné? que ce ne soit pas au moins celui d'une femme indulgente, car je vous en avertis, je suis furieuse contre monsieur de Maineval et je suis bien décidée à ne jamais lui pardonner.

DELMAR. Oh! ma cousine, on dit ces choses-là... .

ELISE, *gravement*. Et on les pense, Monsieur.

Premier couplet.

DELMAR.

Si trop souvent, amans coupables,
Sexe charmant, nous t'offensons,
Nos torts, crois-moi, sont excusables,
Car à toi seul nous les devons.
Ce que par dépit tu nous ôtes
Quand tu le rends nous y gagnons.
Sur tes bontés nous spéculons
Et nous faisons beaucoup de fautes
Pour avoir beaucoup de pardons.

Deuxième couplet.

ELISE.

De ces messieurs c'est le langage:
« Oui j'eus des torts et je promets
« Qu'à l'avenir je serai sage. »
Mais l'avenir ne vient jamais.
Dans leurs façons toujours plus hautes
Ils en font tant quand nous cédon,
Qu'à nos bontés nous renonçons.
Hélas, Messieurs, pour tant de fautes
Où trouver assez de pardons.

DELMAR. Vous êtes sévère.

ELISE. Je le dois... mais enfin à quoi puis-je vous être utile?

DELMAR. Vous saurez tout... mais à condition que vous n'aurez pas moins de discrétion qu'un de mes amis comme vous nécessaire à mon plan et que j'ai caché dans ce cabinet... .

ELISE. Quels préparatifs! vous m'effrayez.

DELMAR. Je ne veux que le bonheur de Léon... (*On entend crier derrière le théâtre: Vive monsieur le Comte!*) Entendez-vous déjà les paysans du domaine qui célèbrent l'arrivée du prétendu comte d'Urtuby... On vient... c'est Léon sans doute.

ELISE. Sortons, sortons, je ne veux pas le voir.

Elle sort précipitamment et au moment où Delmar va pour la suivre, il est arrêté par Quimbel qui sort mystérieusement du cabinet à gauche.

SCÈNE V.

QUIMBEL, DELMAR.

QUIMBEL. Psit, psit... puis-je sortir?

DELMAR. Que faites-vous?

QUIMBEL. Il y a trois mortelles heures que vous me tenez ici.

DELMAR. Restez-y jusqu'à ce que je vous avertisse.

QUIMBEL. Mais je voudrais savoir...

DELMAR, *le poussant vers le cabinet*. Plus tard... rentrez... ne bougez pas.

QUIMBEL. Mais enfin...

DELMAR, *le poussant dans le cabinet*. Rentrez, vous dis-je !.. Rejoignons ma cousine et mettons-là bien vite au fait de mes projets.

Il sort.

SCÈNE VI.

LEON, *seul*.

Ces maudits paysans ! me réveiller... au plus beau de mon rêve... un homme ruiné ! c'est manquer d'égards... au moment où j'étais possesseur d'un château magnifique, quand j'allais le faire assurer... Et cette Elise qui m'aimait, que je n'ai pas craint d'abandonner, je la voyais, j'étais heureux... mais en songe...

AIR.

Sommeil, sur nous, quelle est donc ta puis-
De nos maux seul consolateur, (sance)
Par toi nous trompons la souffrance
Et nous croyons retrouver le bonheur.

Rêve agréable
Mensonge aimable,
Pourquoi cesser
De me bercer?
Fâcheux réveil,
De mon sommeil
Combien l'erreur
Flattait mon cœur.
Le joli songe!

Vraiment je suis tenté
De croire ce mensonge
Une réalité.

Rêve agréable.
Mensonge aimable,
Pourquoi cesser
De me bercer?

A mon bonheur rien ne manquait,

Au plus charmant objet
Un doux nœud m'unissait.

Le bal était fini... chacun se retirait...

Nous étions seuls... minuit sonnait...

Quand tout-à-coup ces maudits paysans
De ce rêve enchanteur ont reliré mes sens...

Fâcheux réveil!
De mon sommeil
Combien l'erreur
Flattait mon cœur.
Rêve agréable,
Mensonge aimable,

Pourquoi cesser
De me bercer?

SCÈNE VII.

LEON, DELMAR.

DELMAR. Enfin te voilà levé... eh bien ! dormeur, comment trouves-tu ce château ?

LÉON. Superbe ! je n'eusse pas mieux désiré pour moi... .

DELMAR, *appuyant*. Vraiment !

LÉON. Quel site pittoresque ! ces montagnes qui s'élancent dans les airs... cette cascade... un lit délicieux... C'est singulier, mon ami, depuis que je n'ai plus rien comme je suis devenu connaisseur ! Pourtant j'avais une maison excellente. Roi de la fashion, je réunissais dans mon petit hôtel de la rue de Londres tout ce que Paris renferme de plus brillant... aussi quelle élégance, quel luxe !.. Darrac et Lesage s'étaient surpassés... Une domesticité d'élite, un chasseur immense, un groom imperceptible !

DELMAR. Et tes équipages !

LÉON. Et mes chevaux anglais... allaient-ils bon train ?

DELMAR. Comme ta fortune.

LÉON. Une cave inépuisable...

DELMAR. Des amis toujours altérés.

LÉON. Et mon cuisinier... un transfuge du café de Paris... quel homme ! quel génie gastronomique ! Ma foi, mon ami, si le maître de la maison répond à tout ce que je vois, ce doit être un bien galant homme et je brûle de faire sa connaissance.

DELMAR, *appuyant*. Je la regarde comme faite.

LÉON. Tu crois.

DELMAR, *de même*. Sans doute, un ex-mauvais sujet comme toi.

LÉON. Un mauvais sujet en retraite ! quel bonheur ! nous sympathiserons. Je viendrai passer ici tous mes étés.

DELMAR. Tu y seras comme chez toi.

LÉON. Nous écrirons nos mémoires... avec pièces justificatives : les billets doux...

DELMAR. Les factures non soldées.

LÉON. Quinze gros volumes... une, deux, trois, quatre éditions.

DELMAR. Que dis-tu ? quatorze éditions !

LÉON. Comme la Contemporaine... et voilà notre fortune plus solide, plus brillante que jamais.

DELMAR. Tu es habile à faire des romans.

LÉON. C'est la consolation de l'affligé...

DELMAR. Et la désolation du public.

LÉON. Je me sens en verve, ces lieux sont inspirateurs,

DUO.

LÉON et DELMAR.

Montagnes de Navarre,

A mes regards surpris

Que votre aspect répare
L'absence de Paris.

Cimes sauvages,

Pics sourcilleux,

Sur vos nuages

Chargés d'orages

Je marcherai comme les dieux.

LÉON.

Cascades murmurantes,

Vos ondes bondissantes

Semblent tomber des cieux.

DELMAR.

Quel admirable paysage!

Ce séduisant panorama

Est bien digne de ton hommage.

LÉON.

Mais, mon ami, malgré cela

C'est bien moins beau qu'à l'Opéra.

Sur la fougère

Dès le matin

Gente bergère

Vive et légère

Danse au bruit du tambourin...

Pâtre de la montagne,

La presse l'accompagne

Castagnettes en main.

DELMAR.

Ici respire l'innocence.

L'amour chez ces braves gens-là

Augmente par la résistance.

LÉON.

J'aime bien mieux, malgré cela,

L'innocence de l'Opéra.

ENSEMBLE.

Montagnes de Navarre,

A mes regards surpris

Que votre aspect répare

L'absence de Paris.

Ah! je le vois, à mes esprits

Rien ne pourra rendre Paris,

Séjour qui seul réunit tout,

Les arts, l'amour et le bon goût.

Il n'est pour moi qu'un seul Paris.

Vive Paris! vive Paris!

LÉON. Et ce maître de la maison dont tu me disais tant de bien, est-il arrivé?

DELMAR, avec une intention marquée. Oui, il est arrivé.

LÉON. Je m'en suis douté au sabbat de ces endiablés de paysans. Allons, il faut que tu me présentes.

DELMAR. Certainement; mais... vois-tu... ce monsieur d'Urtuby est un original, il veut garder l'incognito le premier jour.

LÉON. Je comprends... pour mieux juger son monde... encore dans mon genre... c'est donc pour cela que l'on m'a fait tant

de salutations à mon arrivée, on m'aura pris pour lui... .

DELMAR, avec une intention marquée. En effet, depuis que tu es ici.. je te trouve un air de propriétaire.

LÉON. Allons, viens, je lui garderai le secret... eh! bien, tu hésites, encore... .

DELMAR, feignant de l'embarras. Mon ami, c'est que... outre le Comte, il nous est arrivé... devine... une dame... .

LÉON. Une dame!.. si elle est jolice... je m'explique, tes craintes... .

DELMAR. Ce sera bientôt la maîtresse de la maison, notre hôte se marie.

LÉON. Comment, ici... .

DELMAR. Ici même.

LÉON. Quelle est la future?

DELMAR. Une veuve.

LÉON. Jeune?

DELMAR. De vingt ans au plus.

LÉON. Et je la connais?..

DELMAR. Beaucoup... .

LÉON. Son nom?..

DELMAR. C'est ce qui va l'étonner... ma cousine... .

LÉON. Madame de Chatenay?..

DELMAR. Elle-même.

LÉON. Est-il possible, et c'est toi qui m'amènes... .

DELMAR. Ma foi, mon cher, j'ignorais absolument ce mariage... cela vient de se conclure.

LÉON. On ami, je ne puis me trouver ici avec elle... ne m'expose pas à revoir cette perfide, cette charmante Elise... Dieu merci, je ne l'aime plus... non, plus du tout... ce dernier trait... oui, c'est bien décidé... Mais si je la revoyais... qui sait? je me passionnerais de nouveau peut-être... de l'amour chez moi, c'est rare... mais quand j'en ai, mon sang bouillonne, je m'emporte, je ne me connais plus... c'est plus fort que moi... Mon ami, partons, partons de grâce... Ciel! c'est elle... .

SCÈNE VIII.

ÉLISE, DELMAR, LÉON.

ÉLISE, à Léon. Comment, vous ici, Monsieur?

LÉON, troublé. Madame... .

DELMAR, bas à Elise. Je vous l'avais bien dit... amoureux fou.

ÉLISE, bas à Delmar. Vous le flattez... je ne sais si je dois... .

DELMAR, bas à Elise. Songez à votre promesse. (Haut à Léon.) Je vais annoncer ton arrivée au Comte.

LÉON, bas à Delmar. Gardes-t-en bien.

DELMAR. Je te laisse avec Madame.

LÉON, *bas à Delmar*. Je suis au sup-
plice...

DELMAR. Ma cousine, soyez tranquille,
son parti est pris, et en vérité j'admire son
calme et sa résignation.

Il s'éloigne en faisant des signes d'intelligence à
Élise et sort par la porte du fond.

SCÈNE IX.

ÉLISE, LÉON, puis DELMAR.

Moment de silence. Embarras de Léon.

LÉON. L'agréable conversation.

ÉLISE. C'est ce que je me disais.

LÉON. Mais pourquoi cet embarras... ce
que je viens d'apprendre me prouve que le
passé n'est plus rien pour vous... ainsi,
tous deux, soyons indulgens, et croyez-
moi, faute de mieux, restons bons amis...

ÉLISE. Monsieur..

LÉON. Ou vous aime, Madame, vous
consentez à des nœuds bien désirés sans
doute... qui peut le comprendre mieux que
moi, et votre heureux époux...

ÉLISE. Il n'a tenu qu'à vous de n'avoir
rien à lui envier... mais votre silence,
votre abandon...

LÉON. C'est vrai... je sais le peu que je
veux... Mais espérez-vous mieux aujour-
d'hui?.. tenez, Madame, je vous dois une
dernière preuve d'attachement... celui que
vous épousez, le connaissez-vous bien?

ÉLISE, *avec intention*. Oui, Monsieur,
très-bien.

LÉON. J'en doute... entre nous... c'est le
plus mauvais sujet...

ÉLISE. Prenez garde, Monsieur, vous
ne savez pas de qui vous parlez...

LÉON. Oui, Madame, un très-mauvais
sujet.. je vous en donne ma parole, et je
ne puis voir sans étonnement, sans dépit,
que vous approuviez en lui...

ÉLISE. Ce que je blâmais en vous?

LÉON. Oui, Madame.

ÉLISE, *avec intention*. Moi, je me l'ex-
plique parfaitement.

LÉON. Et vous n'êtes pas effrayée de
votre avenir?

ÉLISE. Nullement.

LÉON, *avec chaleur*. Eh! bien, moi, Ma-
dame, il m'inquiète. Il me trouble... cet
époux... ah! du moins, s'il avait ma sin-
cérité, mon cœur... s'il vous aimait comme
je vous aimais... comme je vous aime...
encore peut-être...

ÉLISE. Encore, Monsieur... vous le sa-
vez, tout est fini entre nous, et je vous
rencontre fort à propos pour vous rendre
votre dernière lettre...

LÉON, *vivement, à part*. Elle ne l'a pas
quittée!..

ÉLISE, *à part*. Vraiment, je commence
à croire que Delmar avait raison...

DUO.

ÉLISE, *montrant la lettre*.

La voilà donc cette épître jolie,
Écoutez-moi, Monsieur...

LÉON.

Madame, épargnez-moi...

ÉLISE, *lisant*.

« Comptez toujours, ma douce amie,
» Sur mon amour et sur ma foi,
» Et si jamais je vous oublie,
» Que la foudre tombe sur moi. »

LÉON.

Madame, épargnez-moi...

(*À part*). Qu'avec plaisir je la revois...

Je la trouve encore plus jolie.

Se peut-il qu'un rival me l'enlève en ce jour...

ÉLISE.

Son ardeur se ravive, ah! pour moi, quel beau jour.

Lui rendant la lettre.

Reprenez-la.

LÉON.

Je vous jure encor...

ÉLISE.

Plus de sermens.

LÉON.

Je vous promets...

ÉLISE.

Vaine promesse.

LÉON.

De vous aimer...

ÉLISE.

Non, non.

LÉON.

De vous aimer sans cesse.

ÉLISE.

Adieu, Monsieur l'heure me presse,

Adieu, je rejoins mon époux.

LÉON, *à part*.

Son époux!.. ah! je sens renaître mon courroux.

ÉLISE.

Quel dépit, quelle jalousie.

LÉON.

Rien ne peut calmer ma furie.

ÉLISE.

J'éprouve un trouble égal au sien.

LÉON.

Elise! Elise! est mon unique bien.

ENSEMBLE.

{ Mon cœur palpite,

{ Comme il s'agite,

{ Comme il bat vite.

ÉLISE.

Ah! quel bonheur!

LÉON.

Ah! quel tourment!

Moment cruel.

ÉLISE.

Moment charmant!

{ De m'adorer toute la vie

{ Il fait le doux serment.

LÉON.

{ De vous aimer toute la vie,

{ Je fais ici le doux serment.

ENSEMBLE.

ÉLISE.

Plus de dépit, de jalousie.

LÉON.

Plus de dépit, de jalousie.

ÉLISE.

Plus de courroux, que tout s'oublie.

LÉON.

Plus de rigueur, que tout s'oublie.

ÉLISE.

Ah! malgré moi je crois à son serment.

LÉON.

Et rendez-vous aux vœux de votre amant.

ÉLISE, à part.

Ah! quel bonheur, il m'aime encore.

Haut.) Cessez, Léou... que faites-vous?

LÉON.

Je brave tout je vous adore,

Et je le jure à vos genoux...

Il se jette aux pieds d'Elise.

DELMAR, *entré avant la fin du duo, et se plaçant vivement entre Elise et Léon.* Que vois-je! Imprudent... aux pieds de ma cousine... mais tu n'y penses pas.. quand son mari est si près d'elle!!

LÉON. Eh! que m'importe...

DELMAR Ma cousine, rentrez de grâce dans votre appartement.

LÉON, *avec force.* Elise, je vous reverrai.

ÉLISE. Gardez-vous en bien...

DELMAR, *bas, reconduisant Elise.* Il enrage...

Elle rentre dans son appartement.

LÉON, *vivement.* Tu le vois, je suis aimé... et ce rival, ce rival invisible, je saurai le trouver, nous nous battons, je le tuerais...

DELMAR. Oh! par exemple, je voudrais bien voir cela...

LÉON. Oui, mon ami, je le tuerais...

DELMAR. Silence, malheureux, et suis moi...

Il sort rapidement par le fond en emmenant Léon.

SCÈNE X.

QUIMBEL, *seul. Il entr'ouvre la porte du cabinet, passe la tête, et voyant qu'il est seul marche droit à la fenêtre.*

Ouf! je meurs d'ennui, d'inquiétude et de chaleur dans ce maudit cabinet... arrive que pourra, de l'air à tout prix. (*Il ouvre la fenêtre.*) Oh! la douce chose que la liberté... et la fraîcheur... je respire... je recommence à retrouver mes idées... vraiment Delmar fait de moi tout ce qu'il lui plaît... Il a voulu que le contrat d'acquisition de cette terre fut passé à Tarbes, dans mon étude, c'est une attention délicate. Hier, il m'écrivit un mot: Je vous attends... J'arrive, me voilà, et sans autre explication il me claquemure là-dedans pendant trois mortelles heures... Il appelle cela les pri-

vilèges de l'amitié, bien obligé... O ma Joséphine! ô toi! angélique et sensible veuve, ma future idolâtrée; je me suis pourtant arraché de tes bras... te quitter ainsi, la veille de l'hymen... et du danger peut-être!! quand une maudite lettre anonyme, lettre diabolique... la voilà... je la lis et la relis sans cesse... elle est là, toujours là comme un cauchemar... (*Il lit.*) « J'aime Joséphine, j'aime avec fureur, » je suis entreprenant... tremblez! » Et le *postscriptum*... « J'arriverai à Tarbes mercredi matin. » C'est à faire frémir de positif... Mercredi, c'est aujourd'hui, bien aujourd'hui... Mille idées plus bizarres les unes que les autres me bouleversent l'imagination... Oh! je n'y tiens plus... si ce rival... il faut que je parte sur le champ; mais Delmar... il me retiendra, il exigera... partons sans rien dire, c'est le plus sûr... Oh! Quimbel, mon ami, c'est absurde d'être notaire quand on veut faire du sentiment.

Muscagory entre par le fond avec deux flambeaux.

SCÈNE XI.

QUIMBEL, MUSCAGORY, puis LÉON.

QUIMBEL. Le concierge... sachons de lui si quelque voiture...

MUSCAGORY, *à part, posant les flambeaux sur la table.* Bon, voici l'homme blond... air distingué... physique de propriétaire... je ne me suis pas trompé... (*Haut à Quimbel.*) J'interromps peut-être Monsieur... je suis Ignace-Magloire Muscagory, concierge de ce château.

QUIMBEL. Je le sais.

MUSCAGORY, *à part.* Parlons-lui de sa propriété, ça lui fera plaisir et il jaserà... (*Haut.*) Si j'osais demander à Monsieur comment il trouve ce château...

QUIMBEL. Très-beau.

MUSCAGORY. Monsieur a fait là une excellente affaire...

QUIMBEL. Si j'en faisais tous les jours de pareilles, le métier serait bon.

MUSCAGORY, *à part.* Il appelle ça un métier, propriétaire.

QUIMBEL. C'est une affaire d'or.

MUSCAGORY. Sans compter que le notaire...

QUIMBEL, *étonné.* Hein!.. le notaire...

MUSCAGORY. Avec cela ce Quimbel... il vous plume sa clientèle... et des deux mains le gaillard.

QUIMBEL, *avec colère.* Assez, trop, même... Monsieur Muscagory, brisons là. (*À part.*) Ah ça, pour qui me prend-il donc?

MUSCAGORY, *à part.* J'aurai fait quelque bêtise.

QUIMBEL, *en appuyant*. Monsieur Quimbel est mon ami... mon ami très-particulier, et je ne souffrirai pas qu'en ma présence... mais je veux bien tout oublier... (*A part.*) J'ai besoin de lui. (*Haut.*) Monsieur Muscagory.

MUSCAGORY. Monsieur.

QUIMBEL. Dites-moi, pourrais-je trouver une voiture, une patache, une cariole, n'importe?

MUSCAGORY. Fidonc! Monsieur plaisante, une cariole, une patache... une cariole... quand nous avons ici la meilleure chaise de poste.

QUIMBEL. Dont je pourrai disposer?

MUSCAGORY. A l'instant même.

QUIMBEL. Eh bien, faites mettre les chevaux à la chaise de poste... je veux partir.

MUSCAGORY. Oui. Monsieur. (*A part.*) Tous mes préparatifs flambés!..

QUIMBEL. Mais secrètement; j'ai mes raisons. Dès que la voiture sera prête vous m'avertirez.

MUSCAGORY. C'est convenu... mais le postillon qui est parti.

QUIMBEL. Il faut m'en chercher un autre.

MUSCAGORY. Attendez, j'ai votre affaire: mon neveu, le plus fameux postillon de Pendoirt. (*A part.*) Il n'a jamais mené, mais c'est égal.

QUIMBEL. Tenez, et dépêchez.

MUSCAGORY. Oui, oui, Monsieur. (*A part.*) Une pièce d'or... c'est bien lui... voilà ce qu'on peut appeler un propriétaire modèle.

Léon paraît au fond.

QUIMBEL, *à part*. Où suis-je venu me fourrer?

LÉON, *bas à Muscagory, qui sort en s'inclinant*. C'est monsieur d'Urtuby.

MUSCAGORY, *à Léon*. Oui, Monsieur.

SCÈNE XII.

QUIMBEL, LÉON.

LÉON, *à part*. A la fin je le trouve.

QUIMBEL, *allant vers le cabinet*. Allons faire mon porte-manteau.

LÉON. Monsieur, de grâce.. ne craignez rien; je respecte votre incognito; je sais ce qui vous amène ici...

QUIMBEL, *à part*. Il est plus heureux que moi.

LÉON. Vous devez être au comble de vos vœux, l'union que vous allez former...

QUIMBEL. Ah! vous savez donc...

LÉON. Delmar m'a tout dit.

QUIMBEL. Delmar est votre ami... c'est aussi le mien... Il m'a promis d'assister à mon mariage, et j'espère que vous serez assez bon pour m'accorder la même faveur.

LÉON, *froidement*. Monsieur, sans doute... très-flatté.

QUIMBEL. Vous serez enchanté comme moi... J'aurai l'honneur de vous présenter ma jeune future... un cœur tout neuf... une veuve qui raffole de moi... et de la capitale. Elle voulait absolument faire la noce à Paris; mais j'ai tenu bon...

LÉON. Elle se fera ici?

QUIMBEL. Oui, Monsieur; et, Dieu merci! encore vingt-quatre heures et je suis son époux, son heureux époux.

LÉON, *à part*. Pas de temps à perdre... abordons franchement la question. (*Haut.*) Monsieur, sans doute la confiance que je vais vous faire vous semblera singulière, bizarre même...

QUIMBEL. Parlez, Monsieur, parlez... asseyons-nous... mes conseils vous sont acquis de droit; j'ai de l'expérience par état; je vous écoute.

Ils s'assieient.

LÉON. Tout m'engage à vous parler à cœur ouvert... il sera d'ailleurs facile de s'entendre... entre anciens mauvais sujets comme vous et moi...

QUIMBEL, *regardant derrière lui*. Moi, un mauvais sujet?

LÉON. Sur de modestie, je le sais.

SCÈNE XIII.

LÉON, QUIMBEL, ÉLISE.

Élise sort de son appartement et les écoute.

QUIMBEL. Voici le fait, vous allez vous marier...

QUIMBEL. Je vous l'ai dit, j'épouse une petite femme charmante...

ÉLISE, *à part*. La chère Joséphine dont m'a parlé Delmar.

LÉON. Et celle à qui vous devez vous unir, vous croyez qu'elle vous aime?

QUIMBEL. Oui, Monsieur; mais que vous importe?

LÉON. Et si je vous disais, moi, qu'on vous trompe.

QUIMBEL. Ah, Monsieur, si vous la connaissiez!..

LÉON. Je la connais.

QUIMBEL. Vous la connaissez?..

LÉON. Mieux que vous...

QUIMBEL. Mieux que moi!

LÉON. Et ce n'est pas vous qu'elle aime.

QUIMBEL. Qui vous l'a dit?

LÉON. Elle.

QUIMBEL. Elle?

LÉON. Ce matin même... et vous ne l'épouserez pas.

QUIMBEL. Qui m'en empêchera, s'il vous plaît?

LÉON. Moi...

QUIMBEL. Vous !

LÉON. Je l'aime...

QUIMBEL. Vous l'aimez !.. (*Il se lève vivement, à part.*) C'est mon anonyme... c'est mon anonyme... Quel regard féroce ! (*Haut.*) Comment, Monsieur, me relancer jusqu'ici... Seriez-vous, par hasard, ce terrible rival ?

LÉON. Si vous voulez bien le permettre.

ÉLISE, *à part.* De mieux en mieux.

LÉON. Mais nous serons bientôt d'accord... Quelles sont vos armes ?

QUIMBEL, *dissimulant sa frayeur.* Ah ! vous voulez vous battre... que diable, il fallait donc le dire tout de suite ; vous êtes là pendant une heure à me faire un tas de questions.

LÉON. Décidez-vous... est-ce l'épée ?

QUIMBEL. Je ne me bats jamais à l'épée, Monsieur.

LÉON. Va donc pour le pistolet.

QUIMBEL. Ah ! bien oui, encore moins.

LÉON. A quoi vous battez-vous donc ?

QUIMBEL. Je me bats... à rien du tout... Monsieur, j'ai des principes, des mœurs, de la moralité ; je connais les lois... « Article 1^{er} de la loi du 29 mars 1829 ; » article unique et qui ne me sort pas de la tête : « Les duels sont prohibés. » Oui, Monsieur, les duels sont prohibés. Je respecte le code, moi ! je suis bon citoyen... Je paie mes portes et fenêtres ; je monte ma garde ; je ne suis pas habillé, c'est vrai, mais personne n'a le droit d'exiger davantage... Monsieur, j'épouserai, et malgré vous, dès demain, dès ce soir s'il le faut.

LÉON. Si vous me tuez, soit.

QUIMBEL. Vous êtes fou.

LÉON. Le plus grand sang-froid, vous le voyez... vous me tuez ou je vous tue-rai.

QUIMBEL, *à part.* Le choix est agréable.

ÉLISE, *à part.* Ceci devient sérieux.

LÉON. Sortons, Monsieur, sortons.

QUIMBEL, *criant.* Un guet-à-pens ; c'est abominable !

LÉON. Venez, Monsieur, venez.

QUIMBEL, *de même.* Je ne sortirai pas... je me cramponne ici... Je ne sortirai pas.

ÉLISE, *à part.* Il faut que j'intervienne ; il est capable de le tuer par amour pour moi. (*Haut, et se plaçant entre Quimbel et Léon.*) Eh ! mon Dieu, Messieurs, qu'y a-t-il donc ?

QUIMBEL. Eh ! c'est Monsieur qui extravague.

LÉON. Madame vous arrivez fort à propos.

QUIMBEL. Oui, Madame fort à propos.

LÉON. J'aurais voulu éviter cette scène... Monsieur prétend être aimé ; je soutiens le contraire ; il n'en veut rien croire, et j'espère que vous allez être assez bonne pour l'en convaincre.

ÉLISE. Comment, vous voulez... (*À part.*) J'ai bien envie de m'amuser de leur erreur.

LÉON. Prononcez, Madame, prononcez.

QUIMBEL, *avec force.* Oui, Madame, prononcez... (*À part.*) Je ne connais pas cette dame, mais c'est égal.

ÉLISE. Vous devez concevoir toute la difficulté de ma position ; mais puisque vous l'exigez, je m'expliquerai : je serai juge, mais juge inexorable, songez-y bien, Messieurs.

LÉON. Parlez, Madame.

ÉLISE. Résumons la question. D'un côté un homme estimable, la candeur même, de mœurs simples et douces...

QUIMBEL. Et même patriarcales... j'ose le dire.

ÉLISE. Dont l'âge et l'expérience sont des garanties de sécurité et de bonheur pour sa jeune épouse... De l'autre côté, un homme qui a poussé l'ingratitude jusqu'à oublier une femme qui s'était confiée à ses promesses ; que ces sentiments avaient touchée, et qui s'en faisait un bonheur pour toujours...

LÉON. Madame...

ÉLISE. Ah ! ne m'interrompez pas. Quand dans une entrevue qu'elle aurait dû fuir, peut-être, elle fut assez indulgente pour lui pardonner des torts inexcusables.

QUIMBEL, *à part.* Ce n'est plus ça.

ÉLISE. Aucune considération ne l'arrête : ni l'accueil hospitalier qu'il reçoit d'un homme qui ne l'a jamais connu, ni le scandale d'une scène qui peut alarmer, compromettre même celle qu'il prétend aimer encore.

LÉON, *d'Elise.* De tels reproches...

ÉLISE. J'ai promis d'être impartiale... Une telle conduite vous dit assez quelle doit être la détermination d'une femme justement offensée. Comparez-la, Monsieur, cette conduite irréfléchie, à la douceur, à la patience, aux procédés de cet homme honnête et délicat.

QUIMBEL. *À part.* A la bonne heure.

ÉLISE. et prononcez vous-même votre arrêt.

LÉON. Juste ciel !

QUIMBEL. C'est résumé comme un premier président.

ÉLISE. Vous m'avez comprise, c'est assez... (*À Quimbel.*) Monsieur, voici ma main.

On entend une guitare.

DOMINICA. Une guitare.

ÉLISE. C'est Léon.

DELMAR, Écoutez.

ÉLISE. La romance de rigueur... oh !
c'est un enlèvement dans les formes.

LÉON, *en dehors.*

Le voilà, chère Elise,
L'instant pour moi si doux ;
La nuit nous favorise,
J'accours au rendez-vous.
Rassure-toi, gentille dame,
Et crois à mon serment.
Que peux-tu craindre en ce moment ?
L'époux qui te réclame
A le cœur d'un amant.

TOUS.

Il enlève sa femme,
C'est un époux charmant.

DELMAR. Allons, ma cousine, vous lui
devez une réponse. Muscagory, vite la
guitare.

MUSCAGORY. La voilà, la voilà.

ÉLISE.

Elle vient d'entendre
La voix du troubadour,
Son cœur sensible et tendre
L'a payé de retour.
Sans crainte, à l'espoir qui vous berce,
Troubadour, livrez-vous ;
Ici, que peuvent les jaloux,
L'amour aujourd'hui verse
Tous ses bienfaits sur nous.

MUSCAGORY.

Oui, mais il pleut à verse.

TOUS.

Le charmant rendez-vous.

DELMAR. Muscagory, éteins les lumières ;
ma cousine, donnez le signal.

Elise frappe trois coups dans sa main et se retire
au fond du théâtre. Delmar, Muscagory et Do-
minica la suivent. L'obscurité est profonde.

SCÈNE XXI.

DOMINICA, MUSCAGORY, DELMAR,
ÉLISE, LÉON, *entrant par la fenêtre et
s'avançant à tâtons vers le devant de la scène.*

LÉON, *à mi-voix.* Elise... Elise... êtes-
vous là?... point de réponse!.. Elise!..
Cependant, j'ai entendu le signal très-
distinctement... c'est bien elle qui a chan-
té... Elise... Elise!..

En ce moment, les portes du fond s'ouvrent, la
galerie paraît éclairée. Une foule de paysans en
habits de fête portant des rameaux, des bouquets
et des flambeaux, et ayant à leur tête Elise.
Delmar, Muscagory et Dominica, entrent tout-
à-coup en criant : *Vive M. le Comte*, saluent et
entourent Léon.

SCÈNE XXII.

DOMINICA, MUSCAGORY, ÉLISE,
LÉON, DELMAR, PAYSANS et PAYSANNES.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Quel bonheur, aujourd'hui,
Comble notre espérance ;
Nous venons tous ici
Célébrer la présence
Du comte d'Urtuby.

Quel plaisir, quel plaisir ! enfin, le sort prospère
Donne un propriétaire
Au château d'Urtuby.

LÉON. Des révérences... des chansons...
des bouquets... Ah ! Delmar, explique-
moi.

DELMAR, *avec emphase.* Mon cher, c'est la
réception solennelle du comte d'Urtuby,
Ordinairement, le propriétaire fait son
entrée par la porte, toi tu entres par la
fenêtre ; c'est beaucoup plus original...

LÉON, *au comble de la joie.* Que dis-tu ?
moi le propriétaire de ce château... Elise...
là, près de moi ! Elise, ma femme ! Ah !
non, tu me trompes.

DELMAR. Oui, tu es riche encore, grâce
à tes quatre cents mille francs... je t'expli-
querai cela.

QUIMBEL, *dans la coulisse.* C'est une indi-
gnité... c'est une infamie...

DELMAR. Mais quel est ce bruit?..

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, QUIMBEL, *le front meurtri,
le chapeau écrasé, les vêtements et les cheveux
en désordre. Il entre par le fond suivi de
Michel en postillon.*

Rire général.

DELMAR. Ah ! c'est vous, dans quel état
vous voilà, mon cher Quimbel.

QUIMBEL. C'est une horreur ! ouf ! je n'en
puis plus.

ÉLISE. Que vous est-il donc arrivé ?

QUIMBEL. C'est ce drôle, malgré mes
eris : arrêtez donc, postillon ! pas si vite !
Ah ! bien oui, versé tout à plat dans le fossé
du château... J'en suis quitte pour quelques
contusions à la tête... vous voyez...

DELMAR. Il ne pouvait vous arriver une
plus heureuse catastrophe...

QUIMBEL. Qu'appellez-vous une heureuse
catastrophe ?

DELMAR. Nous avons besoin de votre
ministère... mon ami épouse Madame.

QUIMBEL, *étonné.* Monsieur épouse Ma-
dame ! (*A Léon.*) Vous renoncez donc à
ma Joséphine?..

LÉON. Je n'ai jamais connu de José-
phine... Cher Delmar ! chère Elise ! comme
vous m'avez tourmenté !

ÉLISE. Avouez que vous le méritiez bien.

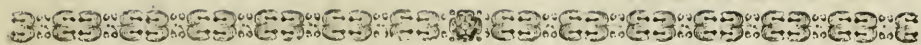
LÉON. Ami sincère, femme charmante,
je retrouve tout, j'ai triplé ma fortune.

Reprise du chœur.

Quel bonheur aujourd'hui
Comble notre espérance ;
Nous venons tous ici
Célébrer la présence
Du comte d'Urtuby.

Quel plaisir, quel plaisir enfin, le sort prospère
Donne un propriétaire
Au château d'Urtuby.

FIN.



LE PETIT

CHAPERON ROUGE,

OPÉRA-FÉERIE EN TROIS ACTES.

DE M. THÉAULON.

MUSIQUE DE M. BOÏELDIEU.

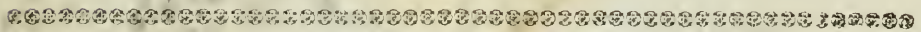
MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGIION-D'HONNEUR.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,
le 30 juin 1818.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE BARON RODOLPHE.....	M. MARTIN.
ROSE-D'AMOUR, sa nièce, surnommée <i>le Petit Chaperon rouge</i> ..	M ^{me} GAVAUDAN.
LE COMTE ROGER, sous le nom d'ALAIN.....	M. PONCHARD.
M. JOB, magister.....	M. LESAGE.
NANETTE, prétendue de M. Job.....	M ^{me} BOULANGER.
BERTHE.....	M ^{me} DESBROSSES.
L'ERMITE de la forêt.....	M. DARANCOURT.
EDMOND, écuyer de la Roger.....	M. LOUVET.
PREMIER BUCHERON.....	M. ALLER.
DEUXIÈME BUCHERON.....	M. GRANGER.
ÉCUYERS de Rodolphe.	
ÉCUYERS de Roger.	
VASSAUX des deux seigneuries.	
CHOEURS de villageois et villageoises.	} Chœurs, danse et comparses.
BUCHERONS.	
GÉNIES.	
PLAISIRS.	

La scène se passe dans le Vivarais, sous le règne de Henri 1^{er}, vers l'an 1040.



ACTE PREMIER.

Site sauvage. — Un torrent, qui coule entre deux montagnes, sépare les états de Rodolphe de ceux de Roger. Ils communiquent par un frêle pont jeté sur le torrent, à une très grande hauteur. En deçà du pont on lit sur un écriteau : *Défense de passer ces limites après l'expiration de la trêve de Dieu*. Sur le devant, à gauche de l'acteur, on voit la chambre de Berthe et l'entrée d'un hameau; du côté opposé, un grand chêne sous lequel est une table de pierre.

SCÈNE I.

VILLAGEOIS et VILLAGEOISES allant au travail.

CHOEUR.

Partons, déjà l'aurore
Annonce le retour.

Du jour;

Le soleil naissant colore
La cime des bois d'alentour.
Allons, vite à l'ouvrage;
Puis nous danserons dans le bois;
Avec la danse sous l'ombrage
Le plaisir vient en tapinois.

UN PATRE, montrant l'écriteau.

Mais voyez cette défense;

Dans l' bois craignez d' vous égarer :

Enfans, de la prudence,

Songez qu'à chaque instant la trêv' peut expirer.

CHOEUR.

Oui, nous aurons de la prudence ;

A chaque instant la trêv' peut expirer.

Partons, etc.

(Il se dispersent.)

SCÈNE II.

LE COMTE ROGER, EDMOND.

(Le comte Roger est en berger; il porte une houlette et un chalumeau.)

LE COMTE.

Voici, mon cher Edmond, le terme de mon voyage. Retournez au château : si le comte Hermande, mon oncle, qui vient aujourd'hui chasser avec moi, arrivait en mon absence, vous me trouveriez dans ce village; sous le nom d'Alain, j'y passe, depuis huit jours, pour un de ces pâtres de la Provence, qui vont portant, de contrée en contrée, leur houlette et leur chalumeau.

EDMOND.

Quoi ! monsieur le comte, c'est dans cette contrée sauvage que respire la haute et puissante dame qui vous a rangé sous ses loix ? A coup sûr on ne l'accusera point de trop aimer le monde !... Mais je ne vois pas son château.

LE COMTE, lui montrant la chaumière de Berthe.

Le voilà, mon cher Edmond.

EDMOND.

Comment ! cette chaumière ?

LE COMTE.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Le noble éclat du diadème
N'a point, ici, séduit mon cœur ;
Et sur le front de ce que j'aime
Je n'ai trouvé que la candeur.
Seize printemps forment son âge :
Et, pour mieux embellir ma cour,
Elle a reçu dans ce village
Le doux nom de Rose-d'Amour.

DEUXIÈME COUPLET.

Simple et naïve bergerette,
Elle règne dans ce vallon ;
Elle a pour sceptre une houlette,
Et pour couronne un chaperon.
A ses vertus on rend hommage ;

Quelques bergers, voilà sa cour :

Et tout bénit dans ce village

Le doux nom de Rose-d'Amour.

EDMOND, riant.

A merveille, monsieur le comte, et je vois où tendent vos projets. Depuis le refus que vous avez fait d'épouser la belle Zélinde, sœur du baron Rodolphe, dont les états touchent aux vôtres, et depuis que ce seigneur irrité vous a juré une guerre éternelle, tous ses exploits se sont bornés à quelques daims tués sur vos terres, à l'enlèvement de quelques femmes de vos bons vassaux, qu'il rend toujours fidèlement pendant la trêve ; et vous voulez aujourd'hui employer les mêmes armes et tenter les mêmes conquêtes sur son territoire... (En riant.) Cette guerre, monseigneur, me paraît très honorable, et si la saine morale ne l'approuve pas, l'humanité, du moins, n'y perdrait rien.

LE COMTE.

Avant peu, mon cher Edmond, vous apprécierez mieux le dessein qui me guide.

EDMOND, riant.

Je retourne au château ; n'oubliez pas, monseigneur, que la trêve expire aujourd'hui, et que vous êtes sur les terres du baron. D'après les conventions, tous ceux qui sont surpris sur le territoire ennemi, après la trêve, deviennent à l'instant vassaux du seigneur, et si vous tombiez au pouvoir de Rodolphe...

LE COMTE.

Rodolphe lui-même aurait peine à me reconnaître sous ce déguisement. On vient ; adieu, mon cher Edmond. Placez des gardes à l'entrée de la forêt, et soyez prêt à faire exécuter les ordres que vous recevrez.

(Edmond remonte la montagne et disparaît par le pont.)

SCÈNE III.

LE COMTE, BERTHE, sortant de la chaumière.

BERTHE.

Tu parlais à ce seigneur, mon cher Alain.

LE COMTE.

Oui, madame Berthe, je lui indiquais son chemin.

BERTHE.

Tu ne l'as pas trompé, au moins !... Alain, mon ami, tu garderas ce matin le troupeau tout seul. Il faut que Rose-d'Amour aille, avant la trêve, porter à l'ermite de la forêt ses petites provisions.

LE COMTE.

Pourquoi cet ermite ne vient-il pas lui-même ?

BERTHE.

Il est si vieux, mon cher Alain, et cette montagne est si rapide! Rose devait y aller hier: mais je ne voulais pas la laisser partir; on disait que le Loup chassait dans la forêt.

LE COMTE.

Le Loup! madame Berthe?

BERTHE.

Tu sais bien qu'on appelle ainsi dans le pays notre seigneur Rodolphe. Aussi, quand jésais qu'il doit passer par ici, il me prend un tremblement, un tremblement!...

LE COMTE.

Quoi! vous-même, madame Berthe?...

BERTHE.

Ce n'est pas pour moi que je tremble, mon cher Alain. Je ne suis plus d'un âge à avoir peur du Loup, moi! c'est pour Rose d'Amour.

LE COMTE.

Ne m'avez-vous pas dit, bonne Berthe, que son petit chaperon est un talisman?...

BERTHE.

Sans doute, et tant qu'elle le portera elle sera préservée de tous les pièges qui seront tendus à son innocence; c'est pour cela que je t'ai reçu dans ma chaumière, Alain, et que je t'ai permis de garder mon troupeau avec Rose-d'Amour; mais, notre seigneur Rodolphe a dit-on, aussi un talisman qui le fait aimer de toutes les femmes, et je crains que sa bague enchantée ne soit plus puissante que le chaperon. Ah! pour quoi n'ai-je pas ma chaumière dans les états de monseigneur le comte Roger! c'est un digne homme, celui-là! on ne l'a pas surnommé le Loup! il protège l'innocence, il encourage la vertu!

LE COMTE, à part, en riant.

Voilà un éloge bien placé!

BERTHE.

Il a pourtant eu tort de ne pas épouser la sœur de notre baron. Ce mariage nous aurait valu la paix, et notre chère Zéline, qui faisait tant de bien dans le pays, ne nous aurait pas quittés pour aller en pèlerinage en Palestine.

LE COMTE, riant.

J'ai entendu dire, bonne Berthe, qu'elle était partie avec le seigneur Raymond, un jeune écuyer de son frère, qui allait à la croisade.

BERTHE.

C'est de la calomnie, mon cher Alain; c'est de la calomnie! La comtesse Zéline ne passait jamais dans ce hameau sans entrer dans ma chaumière pour embrasser Rose-d'Amour et me dire quelque chose d'obligeant. Je lui dois tout ce que je possède; en un mot, c'est la vertu même... Mais que vois-je? ne sont-ce pas des gardes de monsieur le baron que j'aperçois?

LE COMTE.

Ils sont avec monsieur le magister... ils viennent par ici.

BERTHE.

Que veut dire tout cela?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. JOB, précédé de GARDES.

JOB, portant à la main un énorme bouquet.

Bonjour, madame Berthe.

BERTHE.

Votre servante, monsieur Job; vous êtes matinal aujourd'hui.

JOB.

Les approches de l'hymen, madame Berthe, nous causent de cruelles insomnies! Vous savez que j'épouse la petite Nanette.

BERTHE.

On disait qu'elle ne voulait pas de vous, monsieur le magister.

JOB.

Erreur, madame Berthe, erreur! et mon mariage va le prouver. Mais une affaire importante m'amène. (Allant vers la table.) Madame Berthe, appelez votre fille adoptive.

LE COMTE, à part.

Quel est son dessein?

BERTHE, s'animant.

Que lui voulez-vous, à ma fille, monsieur le magister? je suis ici pour vous répondre.

JOB.

Ce n'est pas la même chose. Faites-la venir: je parle au nom de monsieur le baron.

LE COMTE, à part.

Rodolphe! ciel!

BERTHE, à part,

Ah! mou Dieu! (Haut.) Mais, monsieur le magister...

JOB.

Vous hésitez, je crois... Gardes, qu'on me l'amène.

(Les gardes font un mouvement vers la porte; Rose-d'Amour en sort: à son aspect, et par un mouvement spontané, les gardes se rangent pour la laisser passer.)

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSE-D'AMOUR ; elle est coiffée de son chaperon rouge.

ROSE-D'AMOUR.

Me voilà, ma mère, me voilà. Faut-il partir pour l'ermitage?

BERTHE.

Oui, sans doute ; mais parle à monsieur le magister auparavant.

ROSE-D'AMOUR.

A monsieur Job ? (Riant.) Quand je lui aurai dit bonjour, je n'aurai plus rien à lui dire.

JOB, assis.

Approchez, ma belle enfant, approchez. Répondez à mes questions, et n'oubliez pas que je suis investi des pouvoirs de monseigneur.

BERTHE, tremblante.

Notre bon seigneur !

ROSE-D'AMOUR.

Celui qu'on appelle *le Loup* ?

JOB.

Silence ! petite fille, silence ! ne proférez point devant moi des mots attentatoires au respect qui est dû à monseigneur.

BERTHE.

Excusez, monsieur le magister : c'est une enfant, et puis elle ne fait que répéter ce qu'elle entend dire à tout le monde.

JOB.

Répondez, mademoiselle ; votre nom ?

ROSE-D'AMOUR.

Rose-d'Amour, surnommée *le Petit Chaperon rouge*.

JOB, à part, avec sentiment.

Rose-d'Amour ! ce nom conviendrait à ma Nanette. (Il écrit. Haut.) Le nom de vos parens ?

ROSE-D'AMOUR.

Je n'en ai point, monsieur le magister.

BERTHE.

L'ermitage seul les connaissait : tout ce qu'il m'a dit en me confiant cet enfant, c'est qu'ils étaient vassaux de notre... bon seigneur... et que leur misère était extrême.

LE COMTE, à part.

Pauvre Rose !

JOB.

J'entends, c'étaient de petites gens. (A Rose-d'Amour.) Quel âge avez-vous ?

ROSE-D'AMOUR.

Seize ans, monsieur le magister.

JOB, écrivant, à part, avec sentiment.

C'est l'âge de ma Nanette ! (Haut, se levant.) Voilà tout ce que je voulais savoir. Madame Berthe, cette enfant m'intéresse ; il faut lui donner

une brillante éducation : je m'en charge ; je lui apprendrai à lire.

ROSE-D'AMOUR, lui arrachant vivement et avec fierté le papier sur lequel il vient d'écrire.

A lire, à moi !... (Elle lit avec assurance.) « Liste des jeunes filles de ce hameau qui, ayant atteint leur seizième année, doivent tirer au sort... »

LE COMTE, à part.

Qu'entends-je ?

BERTHE.

Tirer au sort !

JOB, reprenant le papier.

C'est bien, c'est très bien ! avec mes leçons...

BERTHE, vivement.

Monsieur Job, quel est donc ce papier ?

JOB, avec importance.

C'est la moindre des choses ! Vous êtes assez vieille, madame Berthe, pour avoir vu autrefois, dans la seigneurie de monsieur le baron... un usage qui voulait que tout les ans... dans un village du fief que le seigneur daignait nommer... le sort désignât une jeune fille de seize ans, pour aller, pendant trois mois, cultiver les fleurs du château... C'est après avoir passé ce temps d'épreuve sous les yeux de monseigneur... qu'elle recevait... si elle s'était bien comportée... une dot considérable qui la mettait à même de faire un bon mariage.

BERTHE.

Je m'en souviens, monsieur le magister ; il y a quarante ans que le sort tomba sur moi, (A part et en soupirant.) et je revins avec la dot.

JOB.

Monsieur le baron Rodolphe, notre très honoré et très puissant seigneur, qui cherche tous les moyens de rendre heureux ses vassaux, vient de rétablir cet usage, et, en ma considération, c'est sur ce hameau qu'il a d'abord jeté les yeux.

LE COMTE, à part.

Ciel !

JOB.

C'est aujourd'hui, sur cette place, en présence de tous les habitans et devant monseigneur, que le sort doit prononcer. Aimable Rose-d'Amour ! je suis désespéré de ne pouvoir faire quelque chose pour vous dans cette circonstance ; mais je suis intègre, et toutes les filles du hameau qui ont atteint leur seizième année sont sur ma liste. (A part.) Excepté ma Nanette ! Ma ronde est terminée ; allons lui porter ce bouquet. (Haut.) Au revoir, mes amis.

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, ROSE-D'AMOUR, BERTHE.

TRIO.

LE COMTE.

Rose-d'Amour est jeune et sage ;
Elle doit plaire à monseigneur.
Perfide toi ! cruel usage !
Pour des vassaux , ah ! quel malheur !

ROSE-D'AMOUR.

Qu'il serait doux d'être, à mon âge,
Conduite auprès de monseigneur !
Mais par malheur, dans le village,
Il est connu pour un trompeur.

BERTHE.

Je fus aussi, dans mon jeune âge,
Conduite auprès de monseigneur.
Je me souviens de cet usage ;
Pour nos enfans, ah ! quel malheur !

LE COMTE.

Ah ! sur ton sort, aimable Rose,
Combien mon cœur est tourmenté !

BERTHE.

Ah ! sur ton sort, ma chère Rose,
Combien mon cœur est tourmenté !

ROSE-D'AMOUR, gaiement.

Moi, sur le ciel je me repose.

LE COMTE et BERTHE.

Quelle heureuse sécurité !

ROSE-D'AMOUR, gaiement.

« Rose-d'Amour, m'a dit l'ermite,
» Près des méchans sois sans effroi...
» Va, ne crains rien, pauvre petite,
» Ce chaperon veille sur toi. »

LE COMTE et BERTHE.

Pauvre petite ! pauvre petite !
Ah ! combien je tiemble pour toi !

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Elle est modeste, aimable et sage etc.

ROSE-D'AMOUR.

Qu'il serait doux d'être, à mon âge, etc.

BERTHE.

Je fus aussi, dans mon jeune âge, etc.

LE COMTE.

Comment pouvez-vous croire, Rose, que ce petit chaperon ?...

ROSE-D'AMOUR.

Je le crois, monsieur Alain, parce que l'ermite me l'a dit et qu'il ne m'a jamais trompée. Avant votre arrivée, par exemple, ne m'avait-il pas dit ? « Rose-d'Amour, aucune puissance humaine ne pourra te faire quitter ton petit chaperon contre ta volonté ; mais tu as seize ans accomplis, voici le moment de ne plus t'en séparer. Méfie-toi

» surtout d'un jeune père que tu verras bientôt dans la chaumière de la bonne Berthe. Ce jeune homme sera doux, aimable, complaisant... » Il ne m'a pas trompée, monsieur Alain !...

BERTHE.

Oh ! ça, c'est vrai !

ROSE-D'AMOUR.

« Mais il n'est rien moins que ce qu'il veut paraître, ajouta-t-il, et il a le cœur rempli de malice et de méchantes intentions. »

BERTHE.

Comment ! l'ermite a dit cela ?...

LE COMTE.

Vous voyez bien, Rose, qu'il vous a trompée.

ROSE-D'AMOUR.

Oh ! non, il ne m'a pas trompée ; car il m'avait dit que je vous aimerais.

LE COMTE.

Chère Rose !

ROSE-D'AMOUR.

Et de plus, que, si je ne quittais pas mon petit chaperon, vous deviendriez un jour mon meilleur ami ! Aussi, le voilà : c'est pour toujours.

LE COMTE.

Eh quoi ! Rose, vous ne le quittez jamais ?

ROSE-D'AMOUR.

Jamais !... qu'en présence de l'ermite et avec sa permission.

BERTHE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc que je vois venir là ?

LE COMTE, regardant.

Ce sont toutes les fillettes du hameau : elle paraissent bien effrayées.

ROSE-D'AMOUR.

C'est qu'elles auront vu monseigneur le Loup.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES JEUNES FILLES du hameau, accourant tout effrayées.

LES JEUNES FILLES.

Oui, c'est monseigneur !

Dans ce hameau que vient-il faire ?

A ses yeux comment se soustraire ?

Quelle frayeur !

Fuyons, c'est monseigneur !

LES VILLAGEOIS.

Vive monseigneur ! vive monseigneur !

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, M. JOB, SUITE.

(Rodolphe entre au milieu des femmes qui s'enfuient.)

JOB.

Jouissez, monseigneur, jouissez de l'allégresse

et du plaisir que cause votre arrivée dans ce hameau.

RODOLPHE.

C'est un singulier pays que celui-ci ! Les femmes m'y donnent au diable, et les maris chantent mes louanges.

JOB.

Depuis que je suis dans ce hameau, monsieur, la civilisation y fait des progrès sensibles.

RODOLPHE.

Je veux beaucoup de bien à ce canton, magister, et je le prouverai.

JOB.

Monseigneur cherche tous les moyens de faire des heureux.

RODOLPHE.

Oui, magister, et surtout des heureuses. C'est pour cela que je viens de rétablir dans mon fief un usage que mon père avait supprimé, je ne sais trop pourquoi ; car enfin il n'a rien que de très moral ! Le beau mérite pour une jeune fille d'être sage au fond d'un hameau, et parmi des villageois qui ressemblent aux ours de ces montagnes ! tandis que dans le château, presque au milieu d'une cour brillante, la vertu paraît dans tout son jour ; et, en récompensant la sagesse, le Seigneur sait du moins à quoi s'en tenir.

JOB.

Ah ! monsieur, que les hommes... je veux dire que les femmes sont injustes ! Elles vous ont surnommé le Loup, tandis que votre bonté...

RODOLPHE.

Ne m'en parlez pas, magister, c'est une indignité ! M'appeler le Loup ! moi qui suis la douceur même !

JOB.

C'est ce que je leur dis chaque jour...

RODOLPHE.

Moi qui ai pour les femmes tant de vénération !... tant de respect !

JOB.

C'est ce que je leur répète sans cesse. Savez-vous ce qu'elle me répondent, monsieur ?

RODOLPHE.

Eh ! que vous répondent-elles, magister ?

JOB.

Qu'elles vous connaissent mieux que moi.

RODOLPHE.

C'est possible.

JOB.

Non, monsieur, cela n'est pas possible, et personne ne connaît comme moi votre bonté, votre loyauté, votre vertu, votre...

RODOLPHE.

Assez, assez, mon cher magister ; puisque les femmes me haïssent ici, je veux me venger d'elles par des bienfaits, et je commencerai par votre prétendue.

JOB, surpris.

Comment ?

RODOLPHE.

Mon sénéchal m'a parlé de vos projets, et je les approuve.

JOB, à part.

Hum ! maudit sénéchal !

RODOLPHE.

Il dit votre future fort jolie. (Prenant des tablettes.) Vous la nommez ?

JOB.

Nanette, monsieur.

RODOLPHE, feuilletant ses tablettes.

Je n'ai pas ce nom-là sur mes tablettes. Magister, vous me l'amènerez au château, et vous me la présenterez. Vous connaissez ma bonté, ma vertu, ma loyauté...

JOB.

Certainement...

RODOLPHE.

Vous êtes un digne homme, monsieur Job, et je vous estime fort. Allez rassembler tout le hameau, et que tout soit prêt pour la cérémonie ; nous la ferons sur cette place ; que cela soit gai, surtout !

JOB.

Monseigneur, nous tâcherons de vous amuser.

RODOLPHE.

Vous êtes homme à cela, monsieur Job. Allez, et ne perdez pas de temps... Ah ! j'oubliais : magister, préparez le scrutin d'avance, et mettez sur tous les billets *Rose-d'Amour*, afin que le hasard désigne cette jeune fille.

JOB, stupéfait.

Quoi ! monsieur, vous voulez ?...

RODOLPHE.

Oui, je l'ai décidé dans ma sagesse. Mon sénéchal m'a parlé de la vertu de cette jeune personne, et je veux saisir l'occasion de la récompenser comme elle le mérite.

JOB.

Mais l'impartialité, monsieur !

RODOLPHE.

Soyez tranquille, monsieur Job ; cela n'empêchera pas mademoiselle Nanette de venir au château.

JOB.

Monseigneur est ici le maître, et puisqu'il veut honorer de ses bienfaits la belle *Rose-d'Amour*, monseigneur sera satisfait. (A part.) Hum ! maudit sénéchal !

(Il sort.)

SCÈNE IX.

RODOLPHE, SUITE.

RÉCITATIF.

C'est vainement, naïves pastourelles,
Que vous fuyez et craignez de me voir.
Ce talisman dompte les plus rebelles
Et les soumet toutes à mon pouvoir.

AIR.

Anneau* charmant, si redoutable aux belles,
C'est à toi seul que je dois le bonheur ;
Par ton pouvoir je vois les plus cruelles
Avec orgueil partager mon ardeur.

Lorsqu'une belle, à mes desirs contraire,
Ou me dédaigne ou veut me fuir,
A ses yeux, anneau tutélaire,
Il suffit alors de t'offrir.

A cet aspect un langoureux délire
S'empare tout à coup de ses sens éperdus,
Et son regard semble me dire :
Je ne résiste plus.

Naïves pastourelles,
Gentilles jouvencelles,
Appetez-moi le Loup ;
Ce nom me plaît beaucoup.

Mais voici mes hons vassaux. D'après le bien que
mon sénéchal m'en a dit, je suis impatient de voir
ce petit Chaperon rouge.

SCÈNE X.

RODOLPHE, M. JOB, BERTHE, LE COMTE
mêlé parmi les villageois, ROSE-D'AMOUR, et
toutes les FILLES DU VILLAGE marchant deux à
deux, et venant saluer RODOLPHE; LE MAGIS-
TER est à la tête du cortège.

(Des villageois portent un siège de verdure orné de
guirlandes, que l'on pose sous le chêne où se place
Rodolphe. — Marche.)

JOB, bas, à Rodolphe.

Monseigneur, vos ordres sont exécutés, et tous
les bulletins portent le nom de Rose-d'Amour.

RODOLPHE, à part.

On ne m'a pas trompé; elle est charmante.

ROSE-D'AMOUR, le regardant, à part.

Monseigneur le Loup n'a pas l'air bien méchant.

RODOLPHE, à part.

Le joli minois!

* Cet anneau, placé à la main droite, doit être très riche et très apparent.

BERTHE, à part.

Miséricorde! comme il la regarde!

JOB.

Si monseigneur veut le permettre, avant de pro-
céder à la cérémonie, je vais, pour l'égayer, faire
chanter et danser nos jeunes filles.

RODOLPHE.

Mais c'est fort bien imaginé, monsieur Job;
j'aime beaucoup à voir danser les jeunes filles.

JOB.

Alain! Alain!

LE COMTE, à part.

Ciel!

JOB.

Où est-il donc ce jeune pâtre provençal qui fait
si bien sauter nos fillettes?

LE COMTE, à part.

Si Rodolphe allait me reconnaître!

JOB.

Approche, prends ton chalumeau; et vous, jeu-
nes bergères, faites voir à monseigneur que la
danse n'est pas incompatible avec la vertu... Ai-
mable Rose-d'Amour, c'est vous...

BERTHE, en colère, l'interrompant.

Que ne faites-vous chanter mam'selle Nanette,
monsieur le magister?

JOB.

Silence, madame Berthe, silence; monseigneur
désire entendre chanter mademoiselle... N'est-ce
pas, monseigneur?

ROSE-D'AMOUR.

Ah! mon Dieu! il ne faut pas tant se faire prier
pour cela. Monseigneur le veut, eh bien! je chan-
terai... et si cela même peut lui faire plaisir... je
danserai... Allons, monsieur Alain, mon air fa-
vori.

LE COMTE, à part.

L'aimable occupation pour un des premiers sei-
gneurs de la province.

RONDE.

ROSE-D'AMOUR.

PREMIER COUPLLET.

Depuis long-temps, gentille Annette,
Tu ne viens plus sous la coudrette
Danser au son du chalumeau.
Lorsque tu quittes le hameau,
Fuyant les plaisirs de ton âge,
Tu va rêver dans le bocage :
Dis-moi,
Pourquoi ?

Ah! dame, pourquoi? c'est bien embarrassant
à dire, voyez-vous...

(Contrefaisant la voix d'Annette.)

Dancez, jeunes compagnes,
La rondé des montagnes;

Un jour vous saurez comme moi
Pourquoi!

(Rose-d'Amour et les jeunes filles dansent une ronde
du pays, appelée la Farandole.)

CHOEUR ET DANSE.

Dancez, jeunes compagnes, etc.

ROSE-D'AMOUR.

DEUXIÈME COUPLÉ.

Lorsque tu vas dans le bocage
Si tristement chercher l'ombrage,
En même temps, au fond du bois,
Lubin se glisse en tapinois.
Souvent le hasard vous rassemble,
Et l'on vous voit rêver ensemble :
Dis-moi
Pourquoi ?

Vous voulez le savoir, mam'selle? — Oui mam'selle; cela me ferait plaisir, et toutes tant que nous sommes ici, nous ne demandons pas mieux que d'apprendre quelque chose de nouveau... si c'est possible.

(Même jeu, avec la voix d'Annette.)

Dancez, jeunes compagnes,
La ronde, etc.

CHOEUR ET DANSE.

Dancez, jeunes compagnes, etc.

ROSE-D'AMOUR.

TROISIÈME COUPLÉ.

A ta retraite tant chérie
Tu vas toujours par la prairie ;
Et d'une fleur, chaque matin,
Nous te voyons parer ton sein ;
Le soir, hélas ! à la veillée,
La pauvre fleur est effeuillée :
Dis-moi
Pourquoi ?

Vous êtes curieuse, mam'selle Isabeau ! — Il ne faut pas rougir pour cela, mam'selle Annette; une fleur! cela s'effeuille si vite! (Avec malice.) Oui; mais pourquoi cela s'effeuille-t-il?

(Avec la voix d'Annette.)

Dancez, jeunes compagnes,
La ronde des montagnes, etc.
Un jour vous saurez comme moi
Pourquoi.

CHOEUR ET DANSE.

Dancez, jeunes compagnes, etc.

RODOLPHE, se levant.

Magister, je suis très content : hâtez-vous de remplir mes intentions; je suis impatient de récompenser l'innocence... et la vertu.

FINALE.

JOB.

Monsieur, tout est prêt pour la cérémonie.
On peut commencer à l'instant.

LE COMTE, à part.

Si Rose allait m'être ravie!
Je frémis en y songeant.

RODOLPHE.

Ah ! comblez leur douce espérance !
Assurez leur félicité ;
La couronne de l'innocence
Embellit encor la beauté.

CHOEUR.

La couronne de l'innocence
Embellit encor la beauté.
ROSE-D'AMOUR, BERTHE et LE COMTE.
Dieu puissant, sauve l'innocence ;
Je n'espère qu'en ta bonté.

JOB.

La justice toujours me guide.
(Au comte.)
Viens, Alain, timide étranger ;
Que par toi le sort se décide.

LE COMTE.

Juste ciel ! viens me protéger.

(Il traverse la scène et vient se placer près de la table,
en cherchant à cacher sa figure à Rodolphe. Tous
les yeux sont sur lui.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Mon cœur bat ; je tremble.

ROSE-D'AMOUR.

J'espère.

RODOLPHE, à part.

Heureux jour ! moment prospère !

(Le comte plonge sa main dans l'urne ; en ce moment,
l'ermite de la forêt paraît sur le pont et étend vers
la scène le bâton qu'il porte. Le comte tire un bil-
let ; l'ermite se retire.)

BERTHE.

O ciel ! daigne la protéger !

JOB, au comte.

A monsieur le baron va le porter toi-même.

(A part.)

Il sait déjà ce qu'il contient.

(Au comte, qui hésite.)

Eh ! qui te retient ?

(Le comte remet le billet à Rodolphe en détournant la
tête.)

LE COMTE, à part.

Mon embarras est extrême !

Je meurs de peur !

RODOLPHE, l'ouvrant, sans lire encore.

Rose-d'Amour est ma conquête.

(Haut.)

Mes amis, le sort protecteur

(Il lit ; surprise.)

A nommé... Nanette!

LE CHOEUR.

Nanette !

JOB, adré.

Nanette !

RODOLPHE, bas.

Magister, c'est un malin tour.

JOB, lui présentant l'une.

J'ai mis partout : *Rose-d'Amour*.

RODOLPHE.

Magister, vous perdez la tête.

(Ouvrant tous les billets.)

Nanette ! Nanette ! Nanette !

LE COEUR.

Il avait mis partout Nanette.

RODOLPHE.

C'est affreux ! en vérité ;

C'est une indignité !

JOB.

J'en avais excepté Nanette...

Je m'y perds, en vérité !

RODOLPHE, remontant la scène, aux villageois.

Nanette est aimable et sincère ;

On vante surtout sa beauté ;

Mais, en bon seigneur, en bon père,

Je ne dois voir que l'équité.

(Il se place à la table. Tous les personnages l'entourent, excepté Berthe, Rose et le comte.)

LE CHOEUR.

Que va-t-il faire ?

ROSE-D'AMOUR.

Ah ! comme il paraît irrité !

JOB.

Je suis d'une colère !

C'est un prodige, en vérité !

(Rodolphe écrit.)

BERTHE.

J'ignore encor ce qu'il médite ;

Mais tout augmente mon effroi.

Ma chère enfant, cours chez l'ermite,

Et que le ciel veuille sur toi.

(Rose-d'Amour va chercher le pot de beurre et la gallette.)

BERTHE et LE COMTE.

Juste ciel ! prends sa défense ;

Je n'espère qu'en ta bonté.

(A Rose-d'Amour qui revient.)

Adieu, silence...

De la prudence.

LE COMTE.

Je vais accompagner ses pas.

BERTHE.

Non, non, je ne le veux pas ;

Adieu, adieu, silence,

De la prudence.

(Rose-d'Amour s'enfuit.)

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

JOB, l'apercevant au moment où elle passe le pont.

Monseigneur ! monseigneur !

Regardez.

RODOLPHE, se levant.

Que vois-je ?

BERTHE.

O douleur !

RODOLPHE.

Allez, volez ! qu'on la ramène !

BERTHE.

Ah ! monseigneur, voyez ma peine !

CHOEUR.

Obéissons à monseigneur.

(Rose a disparu. Les gardes et les villageois s'élançant pour la poursuivre. Edmond et les soldats paraissent sur le pont ; l'un d'eux sonne de la trompette. Silence et tableau sur la scène.)

EDMOND, d'une voix forte.

De ces états on vous défend l'entrée ;

Au nom de monseigneur la trêve est expirée.

TOUS.

Ciel ! quel malheur !

BERTHE.

O douleur !

LE COMTE, bas à Berthe.

Rassurez-vous ; Roger sera son protecteur.

LE CHOEUR.

Ciel ! sois en ce jour son protecteur.

RODOLPHE, à part.

Je perdrais toute espérance.

D'avoir le prix de mon ardeur !...

CHOEUR ENSEMBLE.

Que dit-il ? dans ses yeux quelle colère !

Quel dessein remplit son cœur ?

J'en frémis ; c'est en vain qu'elle espère

Se soustraire à son ardeur.

O ciel ! de l'innocence,

Sois en ce jour le protecteur !

BERTHE.

Que faut-il que j'espère ?

Je redoute sa fureur.

LE COMTE, bas.

Ah ! calmez-vous, bonne mère ;

C'est en vain qu'il espère

La soustraire à mon ardeur.

RODOLPHE.

Ce départ me désespère ;

C'est en vain qu'on espère

La soustraire à mon ardeur.

Courrons, courrons à l'ermitage.

Je sens mon cœur frémir de rage :

La rage est dans mon cœur.

TOUS.

Ciel ! ô ciel ! de l'innocence

Sois en ce jour le protecteur !

Il perd toute espérance :

La rage est dans son cœur.

ACTE DEUXIÈME.

Sombre forêt. Un banc de gazon, à droite, est placé sous un berceau.

SCÈNE I.

BUCHERONS, coupant du bois. On entend le cor par intervalles.

CHOEUR.

Travaillons avec courage ;
Travaillons, allons, abattons.
Amis, au sein de notr' ménage,
Ce soir nous nous reposerons.

PREMIER BUCHERON.

Pierre est-ce notre bon seigneur le comte Roger qui chasse aujourd'hui dans la forêt ?

DEUXIÈME BUCHERON.

Non, il n'est pas au château. C'est le comte Hermande son oncle, le plus déterminé chasseur de tout le pays ; il fait la chasse aux loups : cette forêt en est remplie.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RODOLPHE. Il est vêtu d'un simple habit de piqueur du comte, et porte un cor de chasse en bandouillère.

RODOLPHE, aux bucherons.

Mes amis, pourriez-vous m'indiquer le chemin de l'ermitage ?

PREMIER BUCHERON.

Vous êtes piqueur de M. le comte, et vous ne connaissez pas la forêt ?

RODOLPHE, riant.

Il y a si peu de temps que je suis à son service !

PREMIER BUCHERON.

Suivez toujours la grande avenue ; vous trouverez une petite croix de pierre ; tournez à droite puis à gauche, puis encore à droite, et en marchant toujours devant vous, vous arriverez à l'ermitage, s'il plaît à Dieu.

RODOLPHE, à part.

Les drôles voudraient-ils m'égarer ?

PREMIER BUCHERON.

Allons, enfans, voilà l'heure de dîner. Emportez ces fagots. (Ils chargent les fagots sur leurs épaules.) Bonne classe, camarade.

RODOLPHE.

Encore un mot, de grace. N'y a-t-il pas un autre chemin pour aller du pont à l'ermitage ?

PREMIER BUCHERON.

Non, bonsoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

RODOLPHE, seul.

La trêve est expirée, et me voilà sur les terres du comte !... Heureusement on chasse dans la forêt, et ce déguisement me met à l'abri de tout soupçon... d'ailleurs, je n'ai aujourd'hui que des intentions bien pacifiques. Je ne viens poursuivre ni le daim timide de la montagne, ni la naïve bachelette du vallon ; (En riant.) je viens guetter une brebis innocente que son imprudence écarte du troupeau... Rose-d'Amour a quitté le hameau pour se rendre à l'ermitage... et puisque, (Riant.) suivant le magister, le ciel et son chaperon la privent du bonheur de venir au château, cette forêt mystérieuse me paraît favorable à l'épreuve que je veux tenter... Elle a fait sur moi la plus vive impression, et je n'ai jamais mieux connu le prix de mon talisman... Mais, que vois-je une jeune fille !... elle vient de ce côté... Ah ! ce n'est pas mon cher petit Chaperon... (Riant.) qu'importe, si elle est jolie : voyons cela.

(Il se cache derrière les buissons qui forment le berceau.)

SCÈNE IV.

RODOLPHE, NANETTE, un petit paquet sous le bras.

NANETTE, s'arrêtant sous un arbre à gauche.

Ah ! à la parfin, je pourrons me reposer... J'apercevons tout près d'ici des bucherons ; j'nous plus peur.

(Elle s'assied sur un tronc d'arbre.)

RODOLPHE, à part.

La voilà pourtant ! (Riant.) dans la gucule du Loup.

NANETTE.

Je ne sais vraiment à quoi pense M. le magister de me faire traverser ainsi toute seule cette grande forêt.

RODOLPHE, à part.

Le magister... écoutons.

NANETTE.

Ce matin il m'a défendu de paraître devant monseigneur comme les autres.

RODOLPHE, à part.

Qu'entends-je ?

NANETTE.

Et il n'a pas voulu me mettre sur la liste des jeunes filles qui tiraient au sort pour aller au château.

RODOLPHE, à part.

Voyez-vous, ce vieux renard !

NANETTE.

J'aurais pourtant bien désiré d'y aller !... je me serions bien comportée... j'aurais été bien docile... Monseigneur m'eût donné la dot... et ce n'est pas M. le Magister qui m'épouserait.

RODOLPHE, à part.

Comment !... ce serait là cette petite Nanette ! (En riant.) On a bien raison de le dire : on ne peut éviter son sort.

NANETTE.

Que je le détestons, ce magister, depuis que je devons être sa femme !

RODOLPHE, à part.

Jolies petites dispositions !

NANETTE.

C'est par jalousie, j'en suis sûre, qu'il m'envoie à l'ermitage aujourd'hui.

RODOLPHE, à part.

L'heureux mortel que cet ermite !

NANETTE.

Il a peur de monseigneur ; comme si monseigneur empêchait les jeunes filles d'être sages ! Il se mettrait à genoux devant moi, avec tous ses beaux habits, qu'il n'obtiendrait pas tant seulement mon bouquet.

RODOLPHE, à part.

Oui-dà ! nous allons voir.

NANETTE.

Mais je m'sommes assez reposée... il faut se rendre ben vite à l'ermitage. Si M. le magister y arrivait avant moi, il n' voudrait peut-être plus m'épouser, et puisque j' suis orpheline et sans dot, il vaut encore mieux un méchant mari que pas du tout. (Elle se lève.) Partons... (Regardant de tous côtés.) Eh bien ! de quel côté faut-il tourner à présent ?

RODOLPHE, s'approchant en riant.

Rassurez-vous, mon enfant ; vous voilà... dans le bon chemin.

NANETTE, avec un cri.

Ah ! mon Dieu ! c'est monseigneur !

(Elle veut s'enfuir.)

DUO.

RODOLPHE.

Restez, belle Nanette ;

Pour mon cœur quel plaisir nouveau !

Je vois en vous la bergerette

La plus aimable du hameau.

NANETTE.

Il ne faut pas que je m'arrête ;

Du magister j' crains le courroux.

Je ne suis qu'une bergerette ;

Je n' dois pas causer avec vous.

RODOLPHE.

Au bois vous allez donc seulette ?

NANETTE.

Monsieur l' magister l'a voulu.

RODOLPHE.

Peut-être il vous suit en cachette ?

NANETTE.

Non, il sait bien qu' j'ons d' la vertu.

RODOLPHE.

Que je voudrais, belle Nanette,

Recevoir de vous ce bouquet

Qui, près de cette colerette,

Sert de parure à ce gentil corset !...

NANETTE.

Non ; j' sais à quoi c' la nous engage ;

Et jamais, monseigneur, jamais,

Aux garçons de notre village

Je n'avons donné de bouquets.

ENSEMBLE.

RODOLPHE, à part.

Je ris de sa résistance ;

Un peu de confiance.

NANETTE, à part.

Oh ! j' ferons résistance ;

J'ons d' la vertu, vraiment.

RODOLPHE.

De la vertu !

Employons le talisman.

(S'approchant d'elle, d'un air patelin.)

En échange, belle Nanette,

De ce bouquet que je regrette,

J'aurais donné ce diamant.

NANETTE.

Simple fillette de village,

Que m'importe ce diamant !

J'aime bien mieux rester sage.

RODOLPHE.

Regardez-le seulement.

NANETTE.

Voyons donc ce beau diamant...

RODOLPHE, riant.

Nous y voilà, nous y voilà.

NANETTE, regardant l'anneau.

Ah !

(Elle porte vivement la main à son cœur et reste tout interdite, frappée par le pouvoir du talisman.)

NANETTE, à part.

Bonheur extrême !

Que je ne conçois pas.

RODOLPHE, à part.

Bonheur extrême !

O l'aimable embarras !

(S'approchant d'elle d'un air patelin.)

Je voulais cette fleur nouvelle ;

Pourrais-tu me la refuser ?

(Nanette détache son bouquet et le donne à Rodolphe avec émotion.)

N'aurai-je pas encor, ma belle,

Avec cette fleur, un baiser ?

Réponds, réponds...

(Rodolphe s'approche de Nanette; il l'embrasse: elle fait un mouvement qui doit exprimer ce qui se passe dans son ame.)

RODOLPHE et NANETTE, à part.

Quel trouble ! quel délire !

S'empare de son cœur.

Comme il bat ! comme il soupire !...

O moment enchanteur !

RODOLPHE, revenant à elle avec malice.

Au bois vous allez donc seulette ?

NANETTE, naïvement.

Monsieur l' magister l'a voulu !

RODOLPHE.

Peut-être il vous suit en cachette.

NANETTE, vivement.

Non, non.

RODOLPHE, riant.

Ah ! oui.

C'est qu'il connaît votre vertu !

NANETTE.

Quel trouble ! quel délire

Vient agiter mon cœur !

Je tremble, je soupire...

O moment enchanteur !

RODOLPHE.

Quel trouble, quel délire

Vient agiter son cœur !

Elle tremble et soupire...

O moment enchanteur !

(Il s'approche d'elle et veut l'embrasser.)

LE COMTE, les apercevant.

Téméraire !

NANETTE, effrayée et s'enfuyant.

Ah ! mon Dieu, v' à quelqu'un.

SCÈNE V.

RODOLPHE, LE COMTE, tenant encore la houlette.

RODOLPHE.

Eh ! mais c'est ce jeune pâtre du hameau. De quel droit oses-tu ?...

(Il s'approche de lui.)

LE COMTE.

Que vois-je ? Rodolphe dans mes états !...

RODOLPHE.

Le comte Roger ! la rencontre est singulière.

LE COMTE.

Elle est du moins inattendue. (En riant.) Il paraît que monsieur le baron chasse aujourd'hui sur mes terres ?

RODOLPHE, gaîment, montrant la houlette de Roger.

Il paraît que monsieur le comte mène paître ses moutons sur les miennes ?

LE COMTE.

Baron Rodolphe ! vous vous exposez à devenir mon vassal.

RODOLPHE.

Comte Roger ! vous avez couru les risques d'être le mien.

LE COMTE.

Je n'abuserai point de l'avantage que le hazard me donne en ce moment sur vous et je ne laisserai pas échapper l'occasion de vous prouver que je veux mettre fin à nos différens.

RODOLPHE.

Comte, ils ne peuvent être terminés que par votre union avec Zéline, ma sœur.

LE COMTE, riant.

Baron ! vous m'avez donc juré une guerre éternelle ? Il est à cet hymen un obstacle insurmontable.

RODOLPHE, gaîment.

Eh bien ! comte, comme il vous plaira. Je tiens beaucoup à être en guerre avec vous, moi ! cela me donne le droit de chasser sur vos terres, et vos forêts abondent en gibier... comme vos villages en jeunes et jolis minois.

LE COMTE.

Sur ce dernier point, baron Rodolphe, vous n'avez rien à m'envier, et le hameau voisin...

RODOLPHE, riant.

Oui, ce hameau... où vous faites si bien sauter les fillettes ! Voyez cependant l'injustice des hommes ! quelques malices bien innocentes, quelques tours... que ne tirent point à conséquence, joués à de bons et pacifiques maris, m'ont valu un surnom qui fait trembler toute la contrée... et vous, pour le moins aussi pervers que moi, vous jouissez de la plus belle réputation !

LE COMTE, riant.

Baron, c'est que je n'ai pas, comme vous, un talisman...

RODOLPHE, riant.

Il est vrai que la plus sage ne pourrait se flatter de me résister.

LE COMTE.

La plus sage, dites-vous ?

RODOLPHE, riant.

Oui, sans doute, fût-ce même Rose-d'Amour, avec sa grande vertu... et son petit chaperon rouge ! Je me flatte même qu'avant peu...

LE COMTE, souriant.

Vous vous flattez en vain, mon cher baron : la

trève est expirée; Rose-d'Amour a franchi mes limites; elle est désormais sous ma protection.

RODOLPHE.

Voilà, comte Roger, un tour qui vaut tout les miens; mais n'espérez pas que je vous laisserai paisible possesseur de ce trésor!

DUO.

Rose-d'Amour a su me plaire.

LE COMTE.

Et moi, je l'aime avec ardeur!

RODOLPHE.

Ma flamme est pure, elle est sincère!

LE COMTE.

Je dois seul faire son bonheur.

RODOLPHE.

Elle doit faire mon bonheur.

ENSEMBLE.

Qui, vous? Non, non! quand j'adore ses charmes,
Rien ne pourra la ravir à mes lois,
Et je saurai s'il le faut par les armes,
Faire valoir mon amour et mes droits.

(Au milieu de cet ensemble, pendant lequel Rodolphe et le comte s'animent insensiblement, l'orage commence. L'ermite de la forêt, appuyé sur son bâton, paraît par la droite; il s'arrête au milieu du théâtre.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ERMITE. Il est vêtu d'un froc, sa tête est couverte d'un capuchon: une longue barbe blanche tombe sur sa poitrine.

TRIO.

L'ERMITE.

La paix soit avec vous mes frères;
Et du ciel craignez le courroux.

LE COMTE.

Que l'ermite juge entre nous.

RODOLPHE, riant.

Cet ermite vit sur vos terres,
Et sans doute il sera pour vous.

LE COMTE.

Ne lui faite point cet outrage;
Dans sa retraite il vit en sage.
(A l'ermite.)

Pieux ermite, en ce moment,
Connaissez notre différent.

L'ERMITE.

Croyez-vous donc que je l'ignore?
Pour l'aimable Rose-d'Amour,
Que chacun de vous adore,
Vous vous querrellez en ce jour.

LE COMTE et RODOLPHE.

Vous avez lu dans notre ame;

Chacun de nous la réclame.

Mais elle doit appartenir

A qui saura mieux la chérir.

LE COMTE.

Elle a de ce ruban, mon père,

Paré ma houlette un matin.

RODOLPHE.

Pour moi, d'elle encor je n'ai guère

Obtenu qu'un regard mutin;

Mais avant peu, vraiment, j'espère...

(A part.)

Grace à cet heureux talisman,

En recevoir mieux qu'un ruban.

ENSEMBLE.

Vous avez lu dans notre ame,

Chacun de nous la réclame.

Mais elle doit appartenir

A qui saura mieux la chérir.

RÉCIT.

L'ERMITE, d'une voix majestueuse.

Roger, et vous, Rodolphe, écoutez en silence
L'arrêt que le destin rend pour vous aujourd'hui:

Rose-d'Amour, comblant votre espérance,

(A Rodolphe.) (Montrant Roger.)

Doit vous appartenir... avant que d'être à lui.

LE COMTE, stupéfait.

Qu'entends-je? Arrêt affreux, et qui me désespère!

RODOLPHE, d'un ton goguenard.

Ah! que vous jugez bien mon père!

L'ERMITE.

Le sort bientôt doit s'accomplir.

LE COMTE.

Non, je saurai le prévenir.

ENSEMBLE.

LE COMTE et RODOLPHE.

Qui, vous? Non, non; quand j'adore ses charmes,

Rien ne pourra la ravir à mes lois;

Et je saurai, s'il le faut, par les armes,

Faire valoir mon amour et mes droits.

L'ERMITE.

La paix soit avec vous mes frères,

Et du ciel craignez le courroux.

(L'orage, qui allait toujours croissant, éclate à la fin du morceau. Rodolphe et le comte se séparent en se menaçant; l'ermite s'enfonce dans la forêt. Le théâtre n'est pas encore très obscur; mais il le devient par degrés pendant le monologue suivant.)

SCÈNE VII.

ROSE-D'AMOUR. Elle a sous le bras son petit pot de beurre et sa galette,

Comme il fait sombre!... On n'y voit goutte... et je suis égarée... La trève est expirée... Pour

n'être point aperçue, j'ai pris des chemins que je ne connais pas, et voilà deux heures que je marche dans cette forêt; je devrais être de retour au hameau... Il faut être juste, je me suis un peu amusée en chemin... (Gaiement.) j'ai cueilli des noisettes... c'est si bon, les noisettes!... et puis, quand je marche en pensant à M. Alain, je ne sais comment cela se fait, je m'égarer toujours!... Je suis peut-être bien loin de l'hermitage... et je crains de m'en éloigner encore... Attendons ici que l'orage soit passé. Elle pose le pot de beurre et la galette sur le banc et s'essied.) Pourquoi Alain n'est-il pas avec moi?... ce n'est pas que j'aie peur, au moins; (Elevant la voix.) non, je n'ai pas peur; (Baissant la voix.) mais on n'est pas fâché d'être deux. (Le tonnerre a cessé; une douce mélodie se fait entendre.) J'ai tant marché!... je suis bien lasse... et si je n'avais pas peur des loups, je crois que je m'endormirais sur ce gazon. (Elle se place sur le banc. Une mélodie aérienne annonce les approches du sommeil. Rose-d'Amour était près de s'endormir; un éclair brille, elle s'éveille en sursaut et traverse de l'autre côté du théâtre en poussant un cri.) Ah!... j'ai cru le voir... ce n'est rien... je commençais à m'endormir, je crois... (Mélodie.) non. Non!.. Je vais chanter et danser pour mieux résister au sommeil. (Chantant.) Tra la la la.

(Elle répète, presque endormie, le refrain de la ronde.)

Dancez, dancez, jeunes compagnes, etc.

(Insensiblement sa voix s'éteint; elle traverse le théâtre en chancelant, et vient tomber endormie sur le banc qu'elle avait quitté.)

CHOEUR AÉRIEN.

Dors, tendre fleur d'amour et d'espérance,
Repose en paix sur ce riant gazon,
Et souviens-toi, pour garder l'innocence,
De ne jamais quitter ton chaperon.

L'ERMITE, s'avançant.

Aimable enfant, j'ai promis à ta mère
De protéger tes jennes ans,
Et par mon art je parviendrai, j'espère,
À te sauver des pièges des méchants.
Dors, tendre fleur d'amour et d'espérance;
Puisse, retardant ton réveil,
Un rêve heureux, par sa présence,
Charmer ton paisible sommeil.

(Il fait un signe; aussitôt le fond de la forêt s'entr'ouvre, et à travers une vapeur légère on aperçoit l'intérieur d'un palais magnifique : deux sièges sont préparés sur une estrade élégante.)

SONGE.*

LE COMTE ROGER, sous un habit de cour très brillant, entouré des Plaisirs.

LE COMTE.

Charmans Plaisirs, que ma voix vous rassemble

* L'exécution de ce songe peut-être extrêmement sim-

Pour ajouter à l'éclat de ce jour;
Ma Rose et vous devez régner ensemble :
Embellissez ce fortuné séjour.

(Danse des Plaisirs.)

C'est elle; et l'aveance :

Ce jour comble mon espérance.

(Les Plaisirs volent au-devant de Rose-d'Amour, qui paraît amenée par Berthe et l'ermite. Le magister suit avec Nanette. Le comte descend du trône et va au devant d'eux.)

CHOEUR.

Quitte les champs, jeune et tendre bergère,
Et viens briller dans ce riant séjour.
Si le bonheur habite la chaumière,
Tous les plaisirs te suivront à la cour.

LE COMTE, allant vers Rose.

Rose-d'Amour, ma tendre amie,
Voici le fortuné moment
Où de te consacrer ma vie
Je vais faire le doux serment !

ROSE-D'AMOUR.*

Alain ! Alain ! quel doux prodige !
Mais non, ce n'est point un prestige :
C'est lui, c'est bien lui que je voi...
Ah ! monseigneur !...

(Elle veut tomber à ses pieds.)

LE COMTE, l'arrêtant.

Relève-toi.

Ton ame est belle, noble et bonne,
La vertu brille sur ton front :
Il est bien temps que la couronne
Y remplace le chaperon.

ROSE-D'AMOUR.

Faut-il quitter mon chaperon.

(On place un carreau au bas de l'estrade où le comte vient de monter. Rose-d'Amour se met à genoux; le comte détache le chaperon et prend la couronne.)

LE COMTE.

Rose, reçois cette couronne.
Le ciel plus juste te la doit,
Et c'est l'amour qui te la donne.

ROSE-D'AMOUR.

Ah ! c'est l'amour qui la reçoit.

ENSEMBLE.

Plus d'alarmes,
Plus de tourment,
Goûtons les charmes
D'un nœud charmant.

(Le comte lui met la couronne sur la tête, et pendant que les jeunes filles dansent, on fait les apprêts de l'hymen. Des enfans apportent un autel au milieu

plifiée, suivant les localités; les danses n'y sont point indispensables : toutefois le fond du théâtre doit être exhaussé et représenter le palais du troisième acte.

* Pendant ce rêve, la femme qui a remplacé Rose-d'Amour sur le banc de gazon doit paraître très agitée.

de la scène ; l'ermite se place derrière ; le comte et Rose-d'Amour sont de chaque côté de l'autel.

L'ERMITE, les unissant.

Heureux amans, que l'Hyménée
Comble aujourd'hui votre désir,
Et que le ciel daigne bénir
Une chaîne si fortunée.

CHOEUR

Ah ! que le ciel daigne bénir
Une chaîne si fortunée.

(L'ermite unit le comte et Rose-d'Amour. Pendant la cérémonie, les jeunes filles exécutent des danses gracieuses. Dès que l'union est terminée, tous les acteurs forment un tableau analogue à la fête. Le songe disparaît doucement, et la forêt se retrouve dans l'obscurité.)

CHOEUR AÉRIEN.

Dors, tendre fleur d'amour et d'espérance,
Repose en paix sur ce riant gazon,
Et souviens-toi, pour garder l'innocence,
De ne jamais quitter ton chaperon.

(Les voix se perdent dans le vague ; l'ermite rentre dans la forêt ; le tonnerre éclate ; Rose-d'Amour se réveille en sursaut, et se sauve de l'autre côté de la scène avec effroi.)

SCÈNE VIII.

ROSE-D'AMOUR, RODOLPHE.

ROSE-D'AMOUR, s'appuyant en tremblant contre un arbre.

Ah ! mon Dieu !

RODOLPHE, entrant par la gauche.

Il faut convenir que je n'ai jamais mieux mérité le nom qu'on me donne dans ces montagnes... me voilà rôdant dans le bois comme un loup... affamé... et par quel temps encore !... Rose d'Amour n'est pas à l'ermitage ; peut-être s'est-elle égarée... Si je pouvais la trouver !... (Gaîment.) je brûle d'exécuter les arrêtés du destin.

ROSE-D'AMOUR, gaîment.

Ah ! me voilà bien éveillée, et j'ai fait un beau rêve !... l'orage est passé, allons bien vite à l'ermitage...

(Elle traverse le théâtre pour aller chercher le petit pot de beurre et la galette.)

RODOLPHE, l'apercevant.

O fortune ! la voilà.

ROSE-D'AMOUR, après les avoir pris.

Je ne sais ; mais ce rêve m'a donné un courage !... il est singulier, ce rêve !... je me voyais... c'est que j'étais gentille... Et monsieur Alain... et ma bonne mère... et mam'selle Nanette, comme elle était belle !... et M. le magister... comme il

était laid !... Partons bien vite, et ne disons à personne que je me suis endormie dans le bois ; on me gronderait... M. le baron aurait pu passer par-là !... (Elle se retourne et l'aperçoit qui s'approche d'elle.) Ah ! mon Dieu ! le voilà.

RODOLPHE, s'approchant d'un air patelin.

Eh quoi ! c'est vous, ma belle enfant ?

ROSE-D'AMOUR, à part.

Eh bien ! pourtant, voyez vous... quand on parle du loup...

RODOLPHE.

Où allez-vous donc comme cela... toute seulette ?

ROSE-D'AMOUR.

Je vais à l'ermitage, mon doux seigneur, porter à l'ermite ces petites provisions.

(Elle veut sortir.)

RODOLPHE, l'arrêtant doucement.

Êtes-vous donc si pressée ? Causons un petit moment.

ROSE-D'AMOUR.

Je ne demande pas mieux, mon doux seigneur.

RODOLPHE.

Savez-vous que vous êtes jolie... à croquer !...

ROSE-D'AMOUR.

Alain me le dit souvent.

RODOLPHE.

Mon enfant, il faut vous méfier de ce jeune Alain ; c'est un trompeur.

ROSE-D'AMOUR.

Mon doux seigneur j'attendrai qu'il m'ait trompée pour le croire.

RODOLPHE.

La sagesse, mon enfant, c'est le trésor d'une jeune fille. (D'une voix plus pateline encore.) Avez-vous du penchant pour l'amour ?...

ROSE-D'AMOUR.

Je ne sais pas ce que c'est.

RODOLPHE.

L'amour, mon enfant, c'est le bonheur, et je puis vous rendre heureuse.

ROSE-D'AMOUR.

J'aime mieux en charger Alain.

RODOLPHE.

Alain n'a pas les mêmes moyens que moi. Je possède un anneau miraculeux...

ROSE-D'AMOUR.

Un anneau miraculeux !... Voyons donc cela, mon doux seigneur.

RODOLPHE, à part, riant.

Elle y vient d'elle-même.

FINALE.

ROSE-D'AMOUR.

Mon doux seigneur, je vous en prie.

RODOLPHE, à part.

Elle m'en prie, heureux moment !

ROSE-D'AMOUR.

Que mon attente soit remplie ;

Montrez-moi cet anneau charmant.

RODOLPHE.

Non, non, vraiment.

ROSE-D'AMOUR.

Je vous en prie.

RODOLPHE, à part.

Heureux moment !

Si jeune et si jolie,

Faut-il contenter son envie ?

ROSE-D'AMOUR.

Ah ! d'aignez combler mon espoir.

RODOLPHE, d'un ton patelin.

Non, vous ne devez pas le veïr.

ROSE-D'AMOUR, plus pressante.

Mon doux seigneur, je vous en prie.

RODOLPHE, à part.

Elle m'en prie, heureux moment !

ROSE-D'AMOUR.

Je vous en prie,

Montrez-moi cet anneau charmant.

RODOLPHE, à part, riant.

Puisque telle est sa destinée,

Et qu'elle souscrit à son sort,

Puisque le ciel l'a condamnée,

Pourquoi donc différer encor ?

ROSE-D'AMOUR.

Mon doux seigneur, je vous en prie.

RODOLPHE.

Vous le voulez ?

ROSE-D'AMOUR.

Oui, je le veux.

RODOLPHE, lui tendant la main.

Que votre attente soit remplie !

ROSE-D'AMOUR, regardant l'anneau sans émotion.

Il n'a rien de miraculeux.

RODOLPHE, frappé d'étonnement.

Que vois-je ?... ô surprise cruelle !

Comment se fait-il que sur elle

Ce talisman soit sans pouvoir ?

ROSE-D'AMOUR, avec malice.

Mon doux seigneur, au revoir.

RODOLPHE.

Ma belle enfant, je vous en prie...

ROSE-D'AMOUR.

Non, non, car l'ermite m'attend.

RODOLPHE.

Que mon attente soit remplie !

Demeurez encor un moment.

ROSE-D'AMOUR.

Non, il m'attend.

RODOLPHE.

Je vous en prie.

(On entend le son du cor.)

ROSE-D'AMOUR.

Mon doux seigneur, entendez-vous ?

Il faut, il faut que je vous quitte ;

Et d'ici, vous-même, entre nous,

Si vous m'en croyez, partez vite.

RODOLPHE.

Et pourquoi cela, ma petite ?

ROSE-D'AMOUR, avec malice.

C'est que l'on fait la chasse aux loups !

(Elle lui échappe, et disparaît dans la forêt.)

RODOLPHE, seul.

Elle me fuit ; vraiment j'enrage !

Son talisman, je le vois bien,

A plus de vertu que le mien.

Mais courons vite à l'ermitage.

(On entend le son du cor, mais plus rapproché. — Reprenant sa gaité.)

De cette enfant l'avis est sage :

Sauvons-nous, allons, sauvons-nous,

Puisque l'on fait la chasse aux loups.

(Il s'enfonce dans la forêt.)

ACTE TROISIÈME.

Intérieur de l'ermitage. C'est une chambre gothique où l'on ne voit pour tous meubles qu'une table vermoulue un vieux fauteuil et quelques escabelles. La porte d'entrée est dans le fond à gauche, et vis-à-vis le public. Une petite porte est de l'autre côté.

SCÈNE I.

L'ERMITE, NANETTE.

(Au lever du rideau, l'ermite est assis auprès de la table, et tient encore un grand livre dans lequel il lisait. Nanette est auprès de lui.)

NANETTE.

Oui, bon ermite, c'est monsieur le magister qui

m'envoie auprès de vous ; M. le baron Rodolphe était au hameau, et il a craint...

L'ERMITE, quittant son livre et se levant.

Monsieur le baron !... ne l'avez-vous pas rencontré dans la forêt ?

NANETTE, rougissant.

Oui... bon ermite.

L'ERMITE.

Eh ! que vous a-t-il dit ?

NANETTE.

PREMIER COUPLÉ.

Il m'a demandé le bouquet
Dont j'avais paré mon corsage ;
J'ai su d'abord, en fille sage,
Refuser ce qu'il demandait.
Bientôt, cessant d'être sévère,
Je le lui donnai tendrement...

(Geste de l'ermite.)

Ce n'est pas ma faute, mon père,
C'est qu'il avait un talisman.

DEUXIÈME COUPLÉ.

On dit que le sort le plus doux
Nous attend dans le mariage,
Et qu'une fille de mon âge
Ne doit aimer que son époux.
Le magister ne me plaît guère,
Je le confesse franchement.
Ce n'est pas ma faute, mon père,
C'est qu'il n'a pas de talisman.

L'ERMITE, souriant.

La nuit approche, mon enfant ; je ne puis vous garder plus long-temps en ces lieux. Il faut que vous partiez pour vous rendre au château du comte Roger... vous y serez bien reçue.

NANETTE.

Bon ermite, si M. le magister vient, vous ne lui parlerez pas du bouquet.

L'ERMITE, souriant.

Non, mon enfant, ni du baiser.

NANETTE ; elle est toute surprise ; puis elle s'approche de la table, prend son paquet, et dit à l'ermite, en lui faisant une révérence :

Adieu, mon père.

L'ERMITE.

Adieu.

(Nanette ouvre la porte du fond et sort.)

SCÈNE II.

L'ERMITE se remet à la table, reprend son livre et dit avec inspiration :

Rodolphe s'avance vers cette retraite... un perfide dessein guide ses pas ; il croit pouvoir m'abuser... mais il vient lui-même se jeter dans le piège que le sort, depuis long-temps, tendait à son orgueil... Le voici !... les destins de Rose-d'Amour vont s'accomplir.

SCÈNE III.

L'ERMITE, RODOLPHE, vêtu comme au premier acte. Il est suivi de deux écuyers portant une corbeille remplie de fruits.

RODOLPHE, patelin et goguenard dans toute cette scène.
Sage anachorète, ma visite vous surprend, sans doute.

L'ERMITE.

Non, je vous attendais.

RODOLPHE.

Ah ! oui... Vous aviez prévu que je reviendrais de toutes mes erreurs... eh bien ! vous ne vous êtes pas trompé, digne ermite... Vous connaissez les torts du comte Roger envers moi. Je lui avais juré une guerre éternelle ; mais j'ai résolu de terminer nos différens. Le bonheur de mes vassaux, les vertus du comte, tout m'en fait une loi... et je viens vous prier... de vouloir bien lui porter à l'instant... de ma part... des paroles de paix et d'amitié...

L'ERMITE, souriant.

Ce langage est-il bien sincère ?

RODOLPHE.

* « Me feriez-vous l'injure d'en douter ? (Montrant la corbeille en riant.) Voici un légère offrande qui vous prouvera... ma franchise. » Mais, halez-vous, digne ermite... les momens sont précieux... la trêve est expirée, et demain, avec l'aurore, une guerre cruelle peut recommencer.

L'ERMITE, avec ironie.

Je vous entends ; vos souhaits vont être remplis. (Avec une intention très prononcée.) Vous pouvez m'attendre en ces lieux.

« RODOLPHE, avec malice et gaîté.

« En voyant le calme dont vous jouissez dans ce séjour, on serait tenté de se faire ermite !... »

» L'ERMITE.

» Ne vous abusez point, baron Rodolphe ; on ne trouve pas toujours au fond d'un ermitage le bonheur que l'on vient y chercher. »

RODOLPHE, s'adressant à un des deux écuyers.

Robert ! servez de guide à ce digne homme.

(L'ermite lance à Rodolphe un regard plein de pénétration et sort par la porte du fond, suivi de l'écuyer ; le second entre dans une chambre voisine.)

SCÈNE VI.

RODOLPHE.

(Rodolphe suit l'ermite des yeux, et quand il est parti il s'écrie avec joie :)

RÉCITATIF.

Enfin me voilà seul ; ô fortuné séjour !
Ici, dans un instant... à peine je respire !...
Ah ! de ce cœur brûlant viens calmer le délire,
Rose, viens m'accorder le prix de tant d'amour.

AIR.

Dans l'ombre de la nuit
Que l'amour pour le cœur a de charmes !

* A Paris, on supprime assez souvent les passages marqués par des guillemets.

Avec le jour qui fuit,
La pudeur voit s'enfuir les alarmes ;
Et toujours la beauté rend les armes

Dans l'ombre de la nuit.

Voici l'heure charmante

Où Rose doit venir ;

Et cette douce attente

Est déjà le plaisir.

Viens, hâte-toi, ma belle,

Et bannis ton effroi ;

Rose, rassure-toi,

Car c'est le bonheur qui t'appelle.

Voici l'heure charmante, etc.

(A la fin de l'air, le second écuyer rentre avec une lampe qu'il place sur la table.

Mais ne perdons pas un instant. (Il ouvre la corbeille et en tire une robe pareille à celle de l'ermite, ainsi qu'une longue barbe blanche; l'écuyer l'aide à s'habiller.) Puisque le diable s'est fait ermite, un Loup peut bien le devenir.

(L'écuyer sort et referme la porte.)

SCÈNE V.

RODOLPHE, seul.

« Rose, dit-on, ne quitte son chaperon qu'en » présence de l'ermite... si je pouvais... » La faible clarté de cette lampe m'aide encore à la tromper... Prenons place dans ce vieux fauteuil, (Il s'assied dans la même position où se trouvait l'ermite, et prend le livre.) et faisons semblant d'être en prières !... (En disant ces mots, il ouvre son livre.) Ce grimoire est sans doute de la main de l'ermite... c'est peut-être l'histoire de sa vie... elle doit être curieuse. (Il tourne un feuillet et demeure frappé.) Que vois-je !... en croirai-je mes yeux ? (Il lit.) « Union secrète... de Raymond et de Zé- » linde... » Ma sœur ! se pourrait-il ? Ma sœur Zé- » linde, mariée secrètement à Raymond ! (Lisant encore.) « Le premier jour du mois de mai, l'an mil vingt-trois... » Il y a dix-sept ans. (On frappe à la porte.) Qui est là ?

ROSE-D'AMOUR, au dehors.

Le petit Chaperon rouge.

RODOLPHE, refermant le livre avec joie.

C'est elle !

(Contrefaisant la voix de l'ermite, mais d'une voix émue* : *Tirez la bobinette, et la chevillette cherra.* La porte s'ouvre; Rose-d'Amour entre, tenant le petit pot de beurre et la galette.)

* Rodolphe, entraîné par la situation, se borne quelquefois à dire : *Entrez.*

SCÈNE VI.

RODOLPHE, ROSE-D'AMOUR.

ROSE-D'AMOUR.

Est-ce que vous êtes enrhumé, bon hermite ?

RODOLPHE, saisissant cette idée et toussant.

Oui... oui, mon enfant, en l'attendant.

ROSE-D'AMOUR.

Pardon, bon ermite, pardon ; il m'est arrivé tant de choses aujourd'hui, voyez-vous !... je vous raconterai tout cela ; voici ce que M^{me} Berthe vous envoie.

RODOLPHE.

Mets cela sur la table, et viens t'asseoir un moment à mon côté.

ROSE-D'AMOUR.

Volontiers, bon ermite.

(Elle pose le petit pot de beurre sur la table, la galette par-dessus, prend une escabelle et la place près du fauteuil.)

RODOLPHE.

Pourquoi donc, mon enfant, es-tu venue si tard aujourd'hui ?

ROSE-D'AMOUR.

Ne me grondez pas, bon ermite... D'abord, je me suis égarée... il a fait un orage !... j'ai rencontré monseigneur le Loup... j'ai dansé à une noce... oh ! j'ai bien dansé... Aussi, j'étouffe avec ce petit chaperon... Bon ermite, voulez-vous me permettre de le quitter ?

RODOLPHE, à part.

Elle me le demande ! (Haut.) Ici, mon enfant, tu n'as rien à craindre.

ROSE-D'AMOUR.

C'est que vous m'avez tant recommandé de le garder !... C'est un joli présent que vous m'avez fait là, bon ermite ; tout le monde m'en fait compliment.

(Elle quitte le petit chaperon, le place sur la table, et vient se rasseoir près de Rodolphe.)

RODOLPHE, à part.

Pauvre petite !

ROSE-D'AMOUR.

Bon ermite, achevez-moi le joli conte que vous m'avez commencé l'autre jour.

RODOLPHE, riant, à part.

Voilà qui va m'embarrasser un peu... (Haut.) Quel était donc ce conte, mon enfant ?

ROSE-D'AMOUR.

Vous savez bien, bon ermite, celui qui parlait de la petite Claire et de Robert le trompeur.

RODOLPHE.

Ah ! oui... oui... la petite Claire... je m'en souviens.

DUO.

ROSE-D'AMOUR.

Racontez-moi, je vous en supplie,
Ce que devint la pauvre enfant ;
Cette claire était si jolie !
Ce Robert était si méchant !

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Écoute bien, ma chère enfant,
Écoute bien.

ROSE-D'AMOUR, s'approchant et s'appuyant sur ses
genoux pour écouter.

Ce comte est bien intéressant ;
J'écoute bien.

RODOLPHE.

PREMIER COUPLET.

Robert disait à Claire :
Je t'aime avec ardeur.
On m'a pourtant, m'a chère,
Surnommé le trompeur ;
Mais, fais-moi, je t'en prie,
Par tes douces vertus,
Trouver fidèle amie,
Je ne tromperai plus.

ROSE-D'AMOUR.

Oh ! vous vous trompez, bon ermite ;
Et ce n'est pas ce conte-là.

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Écoute-moi donc, ma petite ;
Je m'en souviens, c'est bien cela.

ROSE-D'AMOUR.

Non, vous vous trompez, bon ermite ;
Et ce n'est pas ce conte-là.

RODOLPHE.

Tu crois ?... Eh bien ! écoute, m'y voilà.

ROSE-D'AMOUR, reprenant sa position.
Claire m'intéresse déjà.

RODOLPHE.

DEUXIÈME COUPLET.

Robert, aux pieds de Claire,
Lui dit : Reçois ma foi ;
D'un sort toujours contraire,
Chère enfant, venge-moi.
Le trompeur t'en supplie ;
Par tes douces vertus,
Sois sa fidèle amie,
Il ne trompera plus.

ENSEMBLE.

ROSE-D'AMOUR.

Mais vous vous trompez, bon ermite ;
Et ce n'est pas ce conte-là.

RODOLPHE.

Écoute-moi donc, ma petite,
Je m'en souviens. c'est bien cela.

ROSE-D'AMOUR.

Non, non, ce n'est pas cela.

RODOLPHE, lui prenant la main.

Rose, que ta main est charmante !

ROSE-D'AMOUR.

Ah ! jamais, bon ermite, ici
Vous ne prîtes ma main ainsi !

RODOLPHE, l'attirant à lui, à part.

Pauvre petite ! elle est tremblante.

(Haut.)

Rose, quels fortunés instans !

Approche-toi.

ROSE-D'AMOUR, reculant un peu son escabelle.

Mon Dieu ! mon père,

Que vous avez des yeux étincelans.

RODOLPHE.

C'est pour mieux t'admirer, ma chère.

ROSE-D'AMOUR, effrayée.

Ah ! jamais, bon ermite, ici
Vous ne me regardiez ainsi !

RODOLPHE, avec véhémence, lui prenant la main.

Ah ! ne crains rien ; par le ciel même :

Je jure d'être ton appui.

ROSE-D'AMOUR, se levant avec beaucoup d'effroi.

Ah ? surprise extrême !

Que vous avez la voix forte aujourd'hui !

RODOLPHE, ôtant sa barbe et rejetant son chapeau.

C'est pour mieux te dire : Je t'aime !

(Il se jette à ses pieds.)

ROSE-D'AMOUR, le fuyant, avec un cri.

Dieu ! monseigneur !.. Ah ! quelle trahison !

Et je n'ai plus mon chaperon !

(Elle s'élance pour le reprendre.)

RODOLPHE, l'arrête et lui chante avec amour.

Rose, Rose, daigne m'entendre ;

C'est l'amant le plus tendre

Que tu vois près de toi.

ROSE-D'AMOUR.

Non, non, je ne puis vous entendre ;

Laissez-moi, laissez-moi...

Dieu puissant, viens me défendre ;

Daigne prendre pitié de moi !

RODOLPHE.

C'est l'amant le plus tendre

Que tu vois près de toi ;

Rose daigne m'entendre.

ROSE-D'AMOUR.

Non, je ne puis vous entendre.

RODOLPHE.

Viens combler mon désir.

ROSE-D'AMOUR.

Non, non, j'aime mieux mourir !

RODOLPHE.

Eh bien, puisque vous constance,

Puisque mes vœux sont superflus,

Cet anneau, par sa puissance,

Va me venger de tes cruels refus.

ROSE-D'AMOUR.

Ah ! quel moment, plus d'espérance,
Mes cris sont superflus !

(Rodolphe présente le talisman à Rose-d'Amour ; un charme surnaturel l'entraîne vers lui, elle va tomber dans ses bras.)

LA VOIX DE L'ERMITE.

Arrête Rodolphe, c'est la fille de la sœur.

(Un éclat de tonnerre se fait entendre : l'ermitage disparaît tout à coup et fait place au palais de Roger, que l'on a vu dans le songe. Le comte est sur son trône, entouré de sa cour. Rose-d'Amour se trouve évanouie dans les bras de l'ermite.)

RODOLPHE.

Qu'entends-je !

SCÈNE VII.

LE COMTE, RODOLPHE, L'ERMITE, ROSE-D'AMOUR, BERTHE, M. JOB, NANETTE, EDMOND, toute la COUR DU COMTE ROGER.

CHOEUR.

Rose, Rose, calme ta frayeur,
Voici l'instant de ton bonheur.

(Pendant ce chœur, Rose-d'Amour revient insensiblement à elle. Roger est descendu de son trône ; en rouvrant les yeux, elle l'aperçoit et le reconnaît.)

ROSE-D'AMOUR.

Alain !... mon rêve s'accomplit.

(Elle tombe dans ses bras.)

LE COMTE.

Chère Rose !

RODOLPHE.

Eh quoi ! mon père, cette aimable enfant serait la fille de ma sœur !...

L'ERMITE.

Zéline, secrètement unie à Raymond, donna le jour à Rose-d'Amour dans la cabane d'un pauvre bûcheron de la forêt. Je pris cette enfant sous ma protection, je la confiai à la bonne Berthe, et j'ai toujours veillé sur sa destinée.

LE COMTE, riant.

Baron Rodolphe, d'après nos conventions, vous voilà devenu mon vassal.

RODOLPHE.

Oui, comte, voilà le Loup pris dans le piège.

LE COMTE.

Vous connaissez aujourd'hui la cause de mon refus... que nos différends soient terminés. Gardez votre pouvoir, et que mon union avec la fille de votre sœur soit entre nous le garant sacré d'une éternelle amitié.

RODOLPHE, d'un ton ironique.

Comte, tant de vertus m'inspirent le désir de marcher sur vos traces, et désormais... je ne veux vivre que pour réparer mes torts.

NANETTE, bas, à Rodolphe.

Vous me rendez mon bouquet...

RODOLPHE, de même, avec malice.

Oui, quand vous me rendrez le baiser.

CHOEUR FINAL.

Que de nos chants ce séjour retentisse,
Fut-il jamais un plus beau jour ?
Qu'à nos voix la lyre s'unisse
Pour célébrer *Rose-d'Amour*.

FIN DU PETIT CHAPERON ROUGE.

LA PERRUCHE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

DE MM. DUMANOIR ET DUPIN, MUSIQUE DE M. CLAPISSON,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,
le 28 avril 1840.

DISTRIBUTION :

LE MARQUIS DE CHAMPIGNOLES.....	M. RICQUIER.
M ^{me} GRANDJEAN DE MARNEUF.....	M ^{lle} PRÉVOST.
BAGNOLET, porteur d'eau.....	M. CHOLLET.
CORALINE, fille de chambre de M ^{me} de Marneuf.....	M ^{lle} BERTHAULT.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Marneuf, vers la fin du règne de Louis XV.

Le théâtre représente un petit salon élégant, à pans coupés. La porte d'entrée au fond. A droite, sur le devant, une fenêtre; plus loin, une petite porte. A gauche, au second plan, la porte du boudoir de Madame de Marneuf, et, à l'angle, une fenêtre, ouvrant sur une terrasse. Du même côté, sur le devant, une petite table, sur laquelle est posée une cage dorée; à côté de la table, et contre le mur, une console.

SCÈNE I.

(On entend un grand bruit de sonnettes : deux domestiques accourent et entrent par la porte du fond. Au même instant, Coraline paraît à gauche en sonnante et en appelant.)

CORALINE, avec agitation.

Saint-Jean!.. Dubois!.. Lapierrre!.. Ah! mon Dieu! encore une attaque de nerfs!.. Lapierrre, cette lettre à M. le Lieutenant de police!.. Saint-Jean, courez vite quérir le médecin de Madame... sa crise vient de la reprendre... Allez, allez... et prévenez le concierge qu'aujourd'hui encore l'hôtel est fermé pour tout le monde... surtout, pour M. le marquis de Champignoles!..

UN LAQUAIS, annonçant.

M. le marquis de Champignoles.

CORALINE.

Bon! il arrive bien!

(Les domestiques saluent, et sortent, à l'entrée du Marquis.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, CORALINE.

LE MARQUIS, la baisant sur l'épaule.

Tiens, voilà pour toi... Maintenant, qu'on m'annonce.

CORALINE, se jetant devant la porte, à gauche.

Arrêtez!.. vous ne pouvez pas entrer... (A part.) Dieu! si elle entendait sa voix!

LE MARQUIS.

Comment! je ne puis pas... Ah! j'y suis... il ne fait pas encore jour chez ta maîtresse, et j'allais me jeter au travers d'une toilette... Bien, bien... Mais tu conçois mon impatience... depuis douze grands jours, mes fonctions me retiennent à Trianon, auprès de madame la Dauphine, dont je suis porte-queue... et Son Altesse royale ne peut plus se passer de mes services, dont elle est enchantée, dit-on... Chaque fois que j'exerce, sa figure est riante, épanouie... dit-on... car, par la nature de ma place, je ne puis pas m'en assurer moi-même.

CORALINE.

Comment?

LE MARQUIS.

Tu comprends... madame la Dauphine ne regarde jamais son porte-queue... mais il paraît qu'elle le considère beaucoup... Aussi, en apprenant mon prochain mariage, elle a daigné sourire... dit-on... et, ce matin, j'ai obtenu la permission de me rendre à Paris, près de celle qui bientôt cessera d'être madame Grandjean de Marneuf, veuve d'un fermier-général, pour devenir marquise de Champignoles.

CORALINE.

Eh bien! monsieur le Marquis, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous en retourner bien vite à Trianon, reprendre la queue de madame la Dauphine.

LE MARQUIS.

Hein! qu'est-ce à dire?..

CORALINE.

Vous êtes un homme perdu!.. Plus de mariage, plus rien!.. Madame vous hait, vous déteste, ne veut plus vous voir et ne vous pardonnera jamais!

LE MARQUIS.

Me pardonner!.. quoi?.. qu'ai-je donc fait?

CORALINE.

Vous êtes l'auteur de tout ce qui arrive.

LE MARQUIS.

Mais qu'est-ce qui arrive?

CORALINE.

Depuis douze jours, madame est dans les larmes, les crises nerveuses... entourée de médecins, de potions : nous nous ruinons en éther et en fleurs d'oranger... Plus de visites, plus de toilettes... enfin, un désespoir complet.

LE MARQUIS.

Grand Dieu!.. quel malheur est donc survenu?

CORALINE.

Un malheur affreux, irréparable!

LE MARQUIS.

Quoi? quoi?.. tu me fais bouillir!..

CORALINE.

Il y a douze jours, comment avez-vous quitté ma maîtresse?

LE MARQUIS.

Gaie, gracieuse, affable... et très bien portante... Mais dis-moi donc...

CORALINE.

Qu'avez-vous fait, au moment de partir?..

LE MARQUIS.

J'ai baisé la main blanche et potelée qu'elle daignait me tendre, et... Tiens! je me souviens que je tenais alors, perchée sur mon doigt, sa jolie perruche... que, dans mon empressément, je me hâtai de réintégrer dans sa cage dorée, et...

CORALINE.

Et voyez! voyez!..

(Elle lui montre la cage.)

LE MARQUIS.

Ciel!.. la cage est vide!

CORALINE.

Parce que, (Appuyant.) dans votre empressément, vous n'en avez pas fermé la porte!.. et voilà la cause de tous nos maux... Émeraude est perdue!

LE MARQUIS, chancelant.

Émeraude est perdue!

(Il tombe sur un fauteuil et demeure accablé.)

CORALINE.

Voilà!

LE MARQUIS.

Ainsi, ces larmes, ces crises de nerfs...

CORALINE.

La perruche.

LE MARQUIS.

Sa colère contre moi... sa haine...

CORALINE.

La perruche... Ah! si vous voyiez Madame!.. c'est une douleur!.. à mourir de rire... Enfin, juste les mêmes sanglots que pour son petit

épagneul, écrasé sur un fauteuil par la grosse conseillère... Dame! elle est comme ça... elle se met dans des états pour un rien.

LE MARQUIS.

Sacrifié... pour un oiseau!

CORALINE.

Mais quel oiseau!.. Tenez, monsieur le Marquis, il valait mieux briser ses plus belles porcelaines, déchirer ses plus riches dentelles... mais Émeraude!.. Émeraude!.. Vous ne savez donc pas ce que c'était qu'Émeraude?

LE MARQUIS.

Une perruche.

CORALINE.

Mais quelle perruche!.. Comment! vous ne savez pas... Il y a dix-huit mois, M. l'amiral de... (Elle cherche.) de Sulfren s'en revenait, sur un grand vaisseau, d'un pays bien loin, bien loin... comme qui dirait l'Angleterre, la Tartarie ou les Pays-Bas.

LE MARQUIS.

Mettons les Grandes-Indes, et passons.

CORALINE.

C'est ça, les Grandes-Indes... Un de ses matelots en rapporta deux perruches de l'espèce la plus rare, comme on n'en avait jamais vu... et jolies! et bavardes!.. Mais, dame! personne ne voulait y mettre le prix... 500 louis!.. Voilà que le roi Louis XV se fait présenter, comme étrangers de distinction, les deux oiseaux, qui se mettent à babiller comme des pies... et, là-dessus, il en offre un à madame... madame...

LE MARQUIS.

Madame Dubarry?

CORALINE.

Juste... Une dame de la cour qu'il estime beaucoup, n'est-ce pas?..

LE MARQUIS.

Passons.

CORALINE.

D'après ça, vous jugez, c'était à qui aurait l'autre... Les maris en offrent 400 louis, les amans, 800... la perruche monte, monte!.. Bref, ma maîtresse l'emporte... et, depuis ce temps-là, sa perruche était son bonheur, sa vie... Les amoureux, les carlins, tout était sacrifié à Émeraude... mais, dame aussi, Émeraude avait une robe verte plus brillante que leurs habits brodés... (aux amoureux, pas aux carlins...) Émeraude disait de plus jolies choses qu'eux tous... des choses qu'elle entendait et répétait comme eux, c'est vrai... mais avec une facilité!.. En deux, trois jours, elle apprenait une phrase, un compliment... Et c'est vous qui êtes cause!..

LE MARQUIS, se levant.

Elle est perdue!.. ou plutôt, c'est moi, moi qui suis... Oui, tu as raison, il ne me reste plus qu'un parti à prendre... la fuite... Quand ses larmes seront tarées, ses nerfs calmés, ou quand l'oiseau reviendra... par la croisée... je rentrerai par cette porte... Jusque-là, Coraline, tu m'ennerras toutes les jours un bulletin, qui prolongera mon absence ou hâtera mon retour... j'écrirai que je suis malade, alité... enfin... Adieu,

Coraline, adieu... (Il va pour sortir au fond : M^{me} de Marneuf paraît.) Ciel!..
(Il recule effrayé vers la droite et se blottit derrière la porte.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, M^{me} DE MARNEUF.

M^{me} DE MARNEUF. Elle entre sans voir le Marquis et va tomber dans une bergère, près de la cage.

AIR.

J'ai cru l'entendre, hélas!.. lesort combait mes vœux,
Et cette joie imprévue et soudaine
A redoublé mes vapeurs, ma migraine...
Mes pauvres nerfs me font un mal affreux!..
(Se levant tout-à-coup.)

Que je suis en colère!
Rien ne saurait me plaire;
Que d'ennui désormais!
Plus de bal, plus de fête:
Les plaisirs, la toilette
Pour moi n'ont plus d'attraits.
Du malheur qui m'accable
Tout le monde est coupable!
Aussi, je l'ai promis,
J'en veux tirer vengeance...
Pourvu que je commence
Par monsieur le Marquis!

(S'attendrissant et s'approchant de la croisée ouverte, à droite.)

Émeraude!.. (Eis.) entends-tu ma voix?..
Réponds-moi donc comme autrefois.
Tendre caresse
De ta maîtresse
Avait pour toi tant d'appas!..
Mais je t'appelle,
Et l'infidèle
Ne revient pas!

(Elle retombe accablée. Coraline, à qui le Marquis a donné son fan-
con, s'approche de sa maîtresse, qui se relève tout-à-coup.)

Que je suis en colère, etc.

LE MARQUIS, au fond.

Quel courroux! quelle humeur!
C'en est fait, pour mon cœur
Plus d'espoir, de bonheur!
Je crains de paraître à ses yeux:
Il faut, il faut quitter ces lieux.

CORALINE, près du Marquis.

Ça va mal... quelle humeur!
Ah! pour vous, j'en ai peur,
Plus d'espoir, de bonheur!
Craignez de paraître à ses yeux:
Il faut, il faut quitter ces lieux.

(Le Marquis gagne la porte du fond sur la pointe des pieds et l'ouvre
avec précaution.)

M^{me} DE MARNEUF, se retournant au bruit.
Qu'est-ce?..

LE MARQUIS.

Je suis pris!

M^{me} DE MARNEUF.

Vous, Monsieur!.. ici! chez moi!.. vous osez
reparaître à mes yeux, après...

LE MARQUIS, timidement.

Un tort... involontaire.

M^{me} DE MARNEUF.

Involontaire?... vous l'avez fait exprès!..

LE MARQUIS, s'en défendant.

Ah!..

M^{me} DE MARNEUF.

Oui, Monsieur... Émeraude était si gracieuse,
si jolie, si spirituelle!.. c'était pour vous une ri-
viale trop redoutable, dont la supériorité vous
alarmait...

LE MARQUIS.

Du tout, du tout!.. j'ai l'amour-propre de
croire...

M^{me} DE MARNEUF.

Laissez-moi!.. Je n'aurais pas dû vous la faire
connaître... j'aurais dû l'aimer en secret, loin de
vos regards jaloux... C'est un apprentissage...
une femme doit toujours cacher ses affections...
Si j'avais agi ainsi, Émeraude ne serait pas en
fuite, perdue à tout jamais, morte peut-être!..
Ah! cette idée!..

(Elle pleure et tombe assise près de la cage.)

LE MARQUIS, à part.

Si je pouvais pleurer aussi... (Haut.) Croyez
bien... je vous jure que... (A part.) Je ne peux
pas. (Haut et poursuivant.) que mon cœur est
brisé, et que, s'il fallait monter sur les toits, sur
les arbres de votre jardin, pour ressaisir cette
ingrate perruche...

M^{me} DE MARNEUF.

Qu'osez-vous dire!..

LE MARQUIS.

Oui, je le répète, une ingrate, qui a pu s'éloi-
gner de son adorable maîtresse... que vos ten-
dres caresses n'ont pas enchaînée à vos genoux.
(Il s'approche peu à peu en traînant un siège.) Mais
vous avez d'autres amis, moins... légers... Éme-
raude s'est envolée... et, moi, je ne m'envole
pas... (Il essaie de s'asseoir près d'elle, un regard
d'elle l'en empêche et il tient toujours la chaise.)
Sauf, cependant, quand j'accours près de vous...
car, alors, l'impatience et l'amour me donnent
des ailes... (Nouvelle tentative pour s'asseoir.)

CORALINE, à part,

Il ne s'assiera pas d'aujourd'hui.

LE MARQUIS, tenant toujours la chaise.

Je me faisais fête de vous porter les nouvelles
les plus fraîches de la cour...

M^{me} DE MARNEUF.

Elles m'intéressent fort peu.

LE MARQUIS, continuant.

De vous apprendre l'anecdote du jour, les bons
mots de la veille...

M^{me} DE MARNEUF.

Ils sont moins spirituels, à coup sûr, que ceux
qu'Émeraude disait si bien.

LE MARQUIS, à part.

Toujours Émeraude!.. (Haut.) De vous racon-
ter l'aventure scandaleuse...

M^{me} DE MARNEUF, l'interrompant.

Je vous en dispense.

LE MARQUIS, achevant.

Arrivée à la présidente Desbassins.

M^{me} DE MARNEUF, vivement.

La présidente Desbassins!

CORALINE, à part.

Bon!.. notre ennemie de cœur!

M^{me} DE MARNEUF, d'un air de satisfaction.

Une aventure scandaleuse, dites-vous?.. quoi donc?.. contez-moi vite cela.

LE MARQUIS, empressé.

A vos ordres. (A part.) J'ai touché la corde sensible.

M^{me} DE MARNEUF.

Cela ne m'étonne nullement... Une femme, dont la coquetterie et l'impertinence m'ont toujours indignée... que je hais, que je déteste!.. Oh! ce doit être une chose affreuse... Mais parlez donc.

(Elle lui fait signe de s'asseoir. — Il obéit avec empressement.)

CORALINE, à part.

Il y est arrivé!

M^{me} DE MARNEUF, approchant son fauteuil.

Vous disiez que la présidente Desbassins...

LE MARQUIS.

Avait pris à son service, depuis huit jours, un petit jardinier joli, bien fait... pomponné, eurrubonné... un vrai jardinier de Watteau, comme en voici un, au-dessus de cette porte... Depuis ces huit jours, la Présidente ne quittait plus son jardin, où elle passait toutes ses soirées... personne ne pouvait s'expliquer cet amour des fleurs et des plantes, qui avait tout-à-coup succédé à... d'autres amours... Mais voici qu'hier matin, le Président entre par hasard dans la cabane du jardinier... Qu'est-ce qu'il y trouve?... je vous le donne en mille... Un uniforme complet de mousquetaire rouge!

M^{me} DE MARNEUF.

Qu'entends-je!

CORALINE, à part.

Un uniforme!

LE MARQUIS.

Le beau jardinier n'était autre qu'un certain chevalier de Favières...

M^{me} DE MARNEUF.

Est-ce bien possible?..

LE MARQUIS.

Qui avait pris ce déguisement, pour se mettre à l'aise dans la maison... Et le plus curieux, c'est que la découverte de cette ruse a donné l'éveil sur plusieurs autres travestissemens déjà mis en usage par lui... On a de violens soupçons sur un jeune piqueur qui n'est resté qu'une semaine au service de la vicomtesse de Séranne; et le baron de Richepanse est fort inquiet au sujet du dernier coureur de sa femme... Tout porte à croire que l'un et l'autre était ce même chevalier de Favières, qui, à l'heure qu'il est, a sans doute pris un autre costume, pour exercer ailleurs le même emploi.

M^{me} DE MARNEUF.

J'espère que le Président assemblera un conseil de famille et provoquera une séparation.

LE MARQUIS.

Nous en verrons plus d'une... car il paraît que le Chevalier a des prosélytes, des imitateurs... Aussi, l'inquiétude est générale... l'alarme est au sein de tous les ménages... pas un mari, à Versailles, qui n'ait les yeux sur les gens de sa maison: soit le perruquier, soit... que sais-je?... la fille de chambre... car tout est possible... Et moi-même, pour ma part, si je voyais rôder de ce côté-ci quelque manant suspect...

M^{me} DE MARNEUF.

Monsieur!..

LE MARQUIS, vivement.

Je suppose un amoureux, et non pas un amant... Je me tiendrais sur mes gardes, je tâcherais de voir passer le bout de l'uniforme rouge, et par la sambleu!..

M^{me} DE MARNEUF, se levant.

Gardez pour vous, Monsieur, vos suppositions et vos menaces... elles ne seraient permises, tout au plus, qu'à un mari, et vous oubliez que vous n'êtes pas encore le mien.

LE MARQUIS.

Hélas! non... mais bientôt...!

M^{me} DE MARNEUF.

C'est ce qui vous trompe, monsieur le Marquis... La fuite d'Émeraude est la rupture de notre mariage.

LE MARQUIS.

Grand Dieu!..

M^{me} DE MARNEUF.

Je l'ai juré... je ne vous épouserai, que si vous réparez le mal que vous avez fait... mais, ne vous représentez devant moi qu'accompagné d'Émeraude... Adieu. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, CORALINE.

CORALINE.

Qu'est-ce que je vous avais dit!..

LE MARQUIS.

Où diable vent-elle que j'aille chercher sa perruche?... Quelle route a-t-elle prise?... où est-elle... perchée?... L'avez-vous fait afficher, au moins?

CORALINE.

Sur tous les murs de Paris... trois cents livres de récompense.

LE MARQUIS.

Trois cents livres!.. On aurait pour ce prix deux superbes perroquets.

CORALINE.

Deux perroquets valent-ils un oiseau comme celui-là?..

PREMIER COUPLET.

Il disait sans cesse :

« Ma belle maîtresse,

« Que vos jolis yeux

Sont doux, gracieux!.. »

Un oiseau volage

Qui tient ce langage.

Remplace bien deux
Ou trois amoureux...

Petit oiseau
Au doux ramage,
Son vert plumage
Était si beau!
Et, de tout cela,
Ah!
Ce qui reste, le voilà,
Là!

(Elle montre la cage vide.)

DEUXIÈME COUPLET.

Il disait encore:
« Maîtresse, j'implore
Un baiser de vous,
Un baiser bien doux. »
Un amant, je gage,
En veut davantage...
Et, plus exigeant,
N'est pas plus constant.

(Souspirant.)

Ah!

Petit oiseau
Au doux ramage,
Son vert plumage
Était si beau!..
Et, de tout cela,
Ah!
Ce qui reste, le voilà,
Là!

LE MARQUIS, regardant la cage.

Oui, je vois bien qu'elle n'est plus là... Et, si elle a tout-à-fait quitté la terre, il faut donc que j'équipe une montgolfière et que je prie mon ami Pilatre de Rosier... C'est impossible... Non, il faudrait plutôt fournir à cette tendresse capricieuse un nouvel aliment... Que diable! les femmes sont si inconstantes dans leurs goûts, dans leurs amours!..

CORALINE.

Je suis trop honnête pour vous démentir.

LE MARQUIS.

Pourquoi les oiseaux seraient-ils mieux traités que les gentilshommes?... D'ailleurs, les absents ont tort... Il faut détrôner la favorite, et, pour cela... Dieu! quelle inspiration!.. (Vivement.) Coraline! tout sera réparé, et ta maîtresse est à moi...

CORALINE.

Comment! vous retrouverez...

LE MARQUIS.

Le chemin de son cœur, et j'y rentrerai triomphant... Je le jure... (Il l'embrasse.) par tes beaux yeux... A bientôt... et pas un mot de ce que je viens de te confier!
(Il sort rapidement.)

SCÈNE V.

CORALINE, seule.

Je crois bien; il ne m'a rien dit... Mais où va-t-il?... où court-il?... (On entend chanter en dehors. — Avec joie.) C'est Bagnolet!.. (Allant

à la croisée.) Il arrête son tonneau à la porte de l'hôtel!.. (Appelant.) Pst! pst!.. je suis seule... tu peux venir... monte vite... (Allant au fond.) Lapierre, laissez entrer le porteur d'eau... j'ai des ordres à lui donner.

SCÈNE VI.

CORALINE, BAGNOLET.

DUETTINO.

BAGNOLET, entrant.

RÉCITATIF.

Me voilà! me voilà!.. Tu vois qu'on est agile,
Quand de ta douce voix l'on reconnaît le son...
Je viens de parcourir les quartiers de la ville,
En chantant ma chanson.

PREMIER COUPLET.

Venez à ma fontaine,
Vous, qui voulez de l'eau :
A vos portes, la Seine
Passe dans mon tonneau.
Parisiens, la rivière,
Qui coule pour nous tous,
Est à moi tout entière
Et j'en vends pour deux sous...

A l'eau!

Venez puiser à mon tonneau.

A l'eau!

Voilà le porteur d'eau.

DEUXIÈME COUPLET.

Blanchisseuse, ma belle,
Hâtez-vous... car, tout bas,
La laitière m'appelle,
Pendant qu'on ne voit pas...
Et vous, dont la boutique
Jamais ne s'ouvre en vain,
Ma fidèle pratique,
Holà! marchand de vin...

A l'eau!

Venez puiser à mon tonneau.

A l'eau!

Voilà le porteur d'eau.

Là, qu'en dis-tu, ma chère?
C'est très bien, n'est-ce pas?

CORALINE.

C'est égal, je préfère
Nos refrains de là-bas.

BAGNOLET.

Et moi donc!.. au pays je pense avec amour :
Je suis enfant d'Auvergne et natif de Saint-Flour

Ma vieille chaumière,
Où j'ai vu le jour,
Où ma bonne mère
Attend mon retour...
Montagne fertile
Et vallon si doux,
Paris, la grand' ville,
N'est rien près de vous!

BAGNOLET ET CORALINE.

ENSEMBLE.

Ma vieille chaumière, etc.

BAGNOLET.

Bonjour, payse... bonjour, ma concitoyenne...
(Voulant l'embrasser.) Peut-on?.. oui?.. Ça y est.

CORALINE.

Ce bon petit Bagnolet!

BAGNOLET.

C'te chère Jeanneton!

CORALINE, fièrement.

Hein!.. Jeanneton?.. j'ai laissé ce nom-là à Saint-Flour... ma maîtresse m'a baptisée Coraline!

BAGNOLET.

Ah! c'est vrai... je m'y ferai... sois tranquille, Jeanne... (Vivement.) Coraline! Coraline.

CORALINE.

Nous pouvons causer un peu... Madame garde la chambre et ne reçoit personne... elle a ses vapeurs, sa migraine.

BAGNOLET..

Toujours pour la perruche?.. Ah! je comprends ça... une petite bête qui disait si gentiment: (Imitant la perruche.) « Ah! que ma maîtresse est belle! ah! que ma maîtresse est jolie!.. » Ça attache à un oiseau, ces choses-là.

CORALINE.

Tu vois, mon pauvre garçon, que le moment n'est pas bon pour lui parler de notre mariage.

BAGNOLET.

Eh bien! moi, je crois que si.

CORALINE.

Par exemple!.. quand depuis un an je la prie, je la supplie!.. et je choisis pour ça les moments favorables: les jours de grande toilette et de billets doux... — Madame, que je lui dis, Bagnolet est un garçon de mon village, un ami d'enfance... nous avons été fiancés dans nos montagnes... si vous ne voulez pas qu'il m'épouse, il est capable de se faire chartreux et moi, carmélite... — Bagnolet! qu'elle répond derrière son éventail... Ah! fi!.. je ne souffrirai pas que ma fille d'atours épouse un vil porteur d'eau... — Voilà comme elle t'arrange.

BAGNOLET.

Je suis au-dessus de ça... Les porteurs d'eau sont connus, Dieu merci... c'est un état sans tache... La voilà bien fière, parce qu'elle va se donner un Marquis, avec les écus de son fermier-général... des écus, qu'il avait péchés en eau trouble... Moi, ma fortune est claire et liquide... on sait où je puise mes revenus... Elle a des carrosses qui écrasent tout le monde... Eh bien! moi aussi, j'ai voiture... Est ce mon physique et ma tenue qui l'inquiètent?.. qu'elle me voie, c'te femme, qu'elle me regarde... (Avec assurance.) Va m'annoncer à M^{me} Grandjean de Marneuf.

CORALINE.

Hein?

BAGNOLET.

Va m'annoncer, Jeanne... (Se reprenant.) Coraline.

CORALINE, riant.

Voilà qui est fort!.. Mais plus de dix fois déjà, mon pauvre garçon, tu as voulu lui parler... et puis, la peur t'a pris, et tu t'es sauvé...

BAGNOLET.

C'est vrai qu'elle m'a ébloui, quoi... une fois devant elle, pas moyen de trouver un mot... moi, un garçon d'esprit!.. Mais aujourd'hui, c'est différent, je ne broncherai pas.

CORALINE.

Et qu'est-ce qui te donne tant de courage?

BAGNOLET.

Ça me regarde.

CORALINE.

Des secrets pour moi!..

BAGNOLET.

Peut-être... Va toujours, Jeanne... (Se reprenant.) Va toujours, Coraline.

CORALINE.

Allons donc!.. pour que tu te sauves encore!.. Tiens, il y a d'ailleurs assez long-temps que tu es ici... elle pourrait quitter sa chambre, et... Dieu! je l'entends marcher!.. va-t-en, va-t-en!

BAGNOLET.

Je reste.

CORALINE.

Je te dis que c'est elle!

BAGNOLET.

C'est pour ça.

CORALINE.

La porte s'ouvre!.. Ah! ma foi, tire-toi de là comme tu pourras.

(Elle s'échappe par le fond.)

SCÈNE VII.

BAGNOLET, M^{me} MARNEUF.M^{me} DE MARNEUF, s'arrêtant à la porte.

Cet homme ici!.. Quoi! après l'avertissement que j'ai donné à Coraline... (D'un geste hautain, elle indique la porte à Bagnolet, qui s'éloigne... mais pour aller poser son chapeau sur un fauteuil au fond, pendant qu'elle s'approche de la fenêtre; et, en se retournant, elle le voit debout devant elle.) Insolent!..

(Elle se dirige vers la table pour prendre la sonnette.)

BAGNOLET, froidement.

Vous allez sonner vos gens?..

M^{me} DE MARNEUF.

Pour vous faire jeter à la porte.

BAGNOLET.

J'en serais fâché... parce que... comme il faut que je vous parle, vous serez alors obligée de venir chez moi.

M^{me} DE MARNEUF.

Hein!

BAGNOLET.

Et c'est un peu haut... l'escalier est sombre... le mobilier, peu galant... franchement, on est mieux ici.

M^{me} DE MARNEUF.

Quel langage!..

BAGNOLET.

Ça vous étonne, Madame, et ça vous met bien en colère... il ne tient qu'à un fil que vous ne me fassiez jeter par la fenêtre, sur mon propre tonneau... Eh, bien! tout à l'heure, vous allez devenir douce... oh! mais, douce, autant que vous êtes jolie... sans vous offenser... Et je n'ai qu'un mot à dire pour ça...

M^{me} DE MARNEUF, se contenant à peine.

Un mot? quel mot?... qu'est-ce que cela signifie?... mais parlez donc!.. car, en vérité, je ne sais plus où j'en suis.

BAGNOLET.

Un mot, que vous avez dit bien des fois depuis douze jours... et qui va vous paraître bien gentil... même dans ma bouche... (Il s'approche d'elle, ce qui la fait reculer un peu, et lui dit tout bas :) Émeraude.

M^{me} DE MARNEUF.

Ciel!.. Émeraude!.. vous l'avez retrouvée!.. vous me la rapportez!.. Ah! mon bon ami!..

BAGNOLET.

Qu'est-ce que je disais!.. me v'là déjà votre bon ami... ça n'a pas été long.

M^{me} DE MARNEUF.

Eh, bien! oui, j'en conviens, j'ai été trop vive... le chagrin m'avait tellement aigri, irritée!.. Mais je réparerai... Je vais vous faire remettre sur-le-champ la récompense...

BAGNOLET, l'interrompant.

Je n'en veux pas.

M^{me} DE MARNEUF, étonnée et s'arrêtant.

Comment?

BAGNOLET.

Je demande mille pardons à Madame, mais je n'en veux pas.

M^{me} DE MARNEUF, croyant comprendre.

Ah!.. (Haut.) On va vous donner, non trois cents livres, mais six cents.

BAGNOLET.

Je refuse également.

M^{me} DE MARNEUF.

Huits cents!

BAGNOLET.

Pas davantage.

M^{me} DE MARNEUF.

Que veut dire?..

BAGNOLET, avec insouciance.

Que je ne tiens pas à l'argent... Je ne suis pas aussi riche que la veuve d'un fermier-général... mais l'eau donne assez, et je n'ai jamais compté sur ce que rapportent les perruches perdues... c'est trop casuel.

M^{me} DE MARNEUF.

Quoi! vous me rendez Émeraude, sans vouloir rien accepter!.. Un pareil désintéressement!.. Pardon, mon ami, je ne vous avais pas compris...

BAGNOLET.

Et vous ne me comprenez pas encore... Car je veux une récompense, et j'y tiens.

M^{me} DE MARNEUF, vivement.

Laquelle?... parlez... car il me tarde de revoir

Émeraude... Et quoi que vous demandiez, soyez sûr... Mais parlez donc!

BAGNOLET, hésitant.

C'est que... pour vous exposer la chose... ce n'est pas aisé, allez!

M^{me} LE MARNEUF.

Expliquez-vous.

BAGNOLET.

Je vas essayer... Vous m'avez dit tout à l'heure un mot, qui m'a tout remué... qui m'a... comme qui dirait... Bref, c'est quand vous m'avez appelé... *Mon bon ami*.

M^{me} DE MARNEUF, le regardant fixement.

Ah!.. Eh bien?..

BAGNOLET.

Être le bon ami d'une grande et belle dame... comme vous... l'avoir pour femme ou pour... n'importe... un pauvre porteur d'eau... comme moi... c'est impossible... (Naïvement.) Je n'y songe pas.

M^{me} DE MARNEUF, souriant.

C'est heureux.

BAGNOLET.

Non, c'est malheureux... sans vous démentir... Mais enfin, ce bonheur... dont les marquis, comtes ou autres riches bourgeois jouissent toute leur vie... (Se décidant.) Je veux savoir ce que c'est... je veux avoir du bonheur de marquis, pendant une minute, une seconde.

M^{me} DE MARNEUF, stupéfaite.

Je ne puis comprendre...

BAGNOLET.

Vous ne saisissez pas encore?... Je me donne une peine!.. Eh bien! ma foi, tant pis! je vas vous dire ça tout net, en langage de porteur d'eau... Madame, j'ai trouvé votre perruche, et je ne veux vous la rendre, que lorsque vous m'aurez accordé... un baiser!

M^{me} DE MARNEUF.

Juste ciel!

BAGNOLET.

C'est mon idée fixe depuis dix jours... et dix nuits... Je ne sais pas ce que ça sera, mais je l'ai mis dans ma tête... Je veux pouvoir me dire: Elle a embrassé le porteur d'eau.

M^{me} DE MARNEUF.

J'ai peine à croire encore!..

BAGNOLET.

Voulez-vous que je recommence?

M^{me} DE MARNEUF.

Il est donc vrai!.. A moi, une insulte pa-reille! à moi!.. Mais vous la paierez cher... Je cours chez le lieutenant de police... et d'abord, il vous forcera bien à me rendre...

BAGNOLET.

La perruche?... C'est trop juste, je la rendrai.

M^{me} DE MARNEUF.

A la bonne heure!

BAGNOLET.

Mais après lui avoir tordu le cou.

M^{me} DE MARNEUF.

Ciel!

BAGNOLET.

Je l'ai trouvée morte, étranglée, dans un coin... On ne peut pas me forcer à la rendre vivante.

M^{me} DE MARNEUF.

Mais c'est une horreur ! une abomination !.. il oserait tuer, égorgé...

BAGNOLET.

Une petite bête si gentille, si intelligente !.. Ah ! oui, ce serait un meurtre... car, c'est vrai, elle est pétrie d'intelligence... (Étourdiment.) En quelques jours, on lui apprend, on lui fait répéter tout ce que...

(Il s'arrête, en mettant la main sur sa bouche.)

M^{me} DE MARNEUF.

Mais vous seriez un monstre, un assassin... si vous exécutiez cette effroyable menace !..

BAGNOLET.

Ça dépend de vous.

M^{me} DE MARNEUF, s'appuyant sur un fauteuil.
Je me soutiens à peine !.. je vais m'évanouir !..

BAGNOLET, courant à elle.

Madame, voulez-vous que...

DUO.

M^{me} DE MARNEUF.

N'approchez pas ! n'approchez pas !

BAGNOLET, reculant.

Il faudra cependant que j'approche d'un pas,
Pour recevoir...

M^{me} DE MARNEUF.

Impertinent !

Vous espérez ?..

BAGNOLET.

Certainement.

Non pour moi, mais pour elle :

Vous seriez trop cruelle

De vouloir son trépas.

M^{me} DE MARNEUF.

Son trépas !

BAGNOLET.

Puisqu'elle est tant chérie,

Sauvez-lui donc la vie...

Et vous n'en mourrez pas.

En général, on n'en meurt pas.

(Avec mystère.)

Nous sommes seuls, ici personne

Ne le verra, ne le saura :

Voyez, l'occasion est bonne...

C'est sitôt fait, ces choses-là !

M^{me} DE MARNEUF.

Insolent !..

BAGNOLET.

Rien qu'un mot, un regard... et voilà.

J'obtiens, sur mon âme,

Ce que je veux de vous :

Un baiser de grand' dame,

Ça doit être si doux !

ENSEMBLE.

J'obtiens, sur mon âme, etc.

M^{me} DE MARNEUF.

C'est un complot infâme,

Une lutte entre nous !

Ah ! je sens dans mon âme.

Redoubler mon courroux !

BAGNOLET.

Pour apaiser ce grand courroux,

Faut-il se mettre à deux genoux ?..

Sur moi jetez les yeux, et dites-vous :

(Avec expression.)

S'il est coupable,

Ce pauvre diable,

Un vœu semblable

Doit-il me courroucer ?..

Son âme est-elle

Si criminelle ?

Me trouver belle,

Est-ce donc m'offenser ?..

Vous trouver belle,

Est-ce vous offenser ?..

De plus, pour la saisir, j'ai couru sur les toits :

De me rompre le cou j'ai risqué mille fois.

M^{me} DE MARNEUF, avec int. rêl.

Vraiment ?

BAGNOLET.

Vraiment, je vous le jure.

M^{me} DE MARNEUF, souriant, à part.

Au fait, il a bonne figure...

Pour un manant, il n'est pas mal...

Et puis, c'est fort original...

Et puis... et puis... Son âme est-elle

Si criminelle ?

Me trouver belle,

Est-ce donc m'offenser ?

BAGNOLET.

Vous trouver belle,

Est-ce vous offenser ?

M^{me} DE MARNEUF.

N'importe ! je ne puis... et c'est trop me lasser !

BAGNOLET.

Songez que la perruche à présent m'est acquise.

M^{me} DE MARNEUF, avec hauteur.

Manant ! songez, à votre tour,

Que je serai bientôt Marquise,

Ayant tabouré à la cour.

BAGNOLET.

Marquise !.. Eh ! mais, vraiment,

Raison de plus...

M^{me} DE MARNEUF.

Comment ?

BAGNOLET.

La chose est plus exquise,

J'en conviens entre nous :

Un baiser de marquise,

Ça doit être si doux !

ENSEMBLE.

La chose est plus exquise, etc.

M^{me} DE MARNEUF.

Quelle folle entreprise !

Une lutte entre nous !

Tout accroît ma surprise,

Ma honte et mon courroux !

BAGNOLET, résolument.

Pas de baiser, pas d'Émeraude !

M^{me} DE MARNEUF, faiblissant.

Eh bien !..

Puisqu'il le faut, puisqu'on l'ordonne...

(Regardant autour d'elle.)

Quelqu'un ne vient-il pas ?

BAGNOLET.

Personne.

M^{me} DE MARNEUF.

N'entends-je pas du bruit ?

BAGNOLET.

Non, rien.

M^{me} DE MARNEUF, lui tendant la joue.

Vite!..

BAGNOLET, la main sur le cœur.

O Saint-Flour! ô ma patrie!

Jette les yeux sur ton enfant!

*(Il s'essuie la bouche, avance la tête et touche, du bout des lèvres, la joue de Mme de Marneuf, qui y passe aussitôt son mouchoir.)*M^{me} DE MARNEUF, vivement.

Partez vite, à l'instant!

Partez, je vous en prie...

(Bagnolet demeure immobile.)

Eh! quoi! vous restez là?..

BAGNOLET, à part.

J'aurais cru que c'était bien meilleur que cela.

ENSEMBLE.

BAGNOLET.

M^{me} DE MARNEUF.

Enfin, j'ai la victoire! C'en est fait, à sa loi
 Quelle gloire! J'ai cédé, malgré moi!
 Quel honneur! Ah! je sens dans mon cœur
 Ma vengeance commence: S'allumer la fureur.
 C'est d'avance
 Le bonheur.

M^{me} DE MARNEUF.

BAGNOLET.

Pour lui quelle victoire! On se range à mes lois,
 Quelle gloire! Et tout cède à ma voix!
 Quel honneur! C'est très beau, c'est flatteur,
 Mais j'en aurai vengeance: Me voilà séducteur!
 C'est, d'avance,
 Du bonheur.

Bagnolet sort, au moment où Coraline paraît au fond. Il l'arrête et l'entraîne vivement, pendant que Mme de Marneuf se laisse tomber sur un fauteuil.)

SCÈNE VIII.

M^{me} DE MARNEUF, seule.

Il l'a osé!.. il m'a embrassée!.. et loin d'être ému, tout à l'heure, en sortant, il avait un air... Mais aussi, je ne puis m'expliquer maintenant comment j'ai consenti!..

SCÈNE IX.

M^{me} DE MARNEUF, CORALINE.

CORALINE, accourant et portant la perruche.

La voici!.. Madame, Madame!.. la voici!.. c'est Émeraude!..

M^{me} DE MARNEUF, prenant la perruche avec des transports de joie, et la baisant.

Oui!.. oui, c'est bien elle!.. toujours jolie!..

LA PERRUCHÉ.

Ah! que ma maîtresse est belle!

M^{me} DE MARNEUF.

Elle me reconnaît!.. ah! j'en pleure de joie!

CORALINE.

Oh! à présent, il faudra redoubler de précautions, de surveillance... et c'est moi-même qui fermerai dorénavant!..

M^{me} DE MARNEUF, remettant Émeraude dans la cage.La voilà chez elle... C'est le retour de l'exilée.
(Elle pose la cage sur le guéridon.)

CORALINE.

Vous êtes bien contente, Madame, n'est-ce pas?.. bien heureuse?..

M^{me} DE MARNEUF.

Oh! oui.

CORALINE, d'un ton câlin.

Et je suis sûre que vous voudriez rendre tout le monde heureux et content comme vous l'êtes!..

M^{me} DE MARNEUF.

Pourquoi me dis-tu cela?

CORALINE.

Dame! c'est qu'il se présente une bien belle occasion... qui me concerne, moi, d'abord, pour qui Madame à tant de bontés... Et puis, lui... et après ce qu'il vient de faire pour Madame... il n'y a pas de doute que, certainement!..

M^{me} DE MARNEUF.

Quoi! ce porteur d'eau!..

CORALINE.

Qui a trouvé Émeraude... et qui, depuis plus d'un an, attend que Madame daigne consentir à notre mariage... Mais à c'te heure, nous sommes bien certains!..

M^{me} DE MARNEUF, avec colère.

Coraline!.. vous sortirez de chez moi, si vous revoyez jamais cet homme!

CORALINE.

Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que j'entends!..

M^{me} DE MARNEUF.

Un impertinent, qu'on ne laissera plus pénétrer dans mon hôtel.

CORALINE.

Comment! Madame, quand il vient de vous rendre un si grand service, sans vouloir même de récompense!..

M^{me} DE MARNEUF.

Sans vouloir de récompense!.. Tu ne sais donc pas ce qu'il a exigé?..

CORALINE, étonnée.

Il a exigé quelque chose?.. plus que nous n'avions affiché?.. quatre cents, peut-être!..

M^{me} DE MARNEUF, outrée.

Non, un seul!.. Mais moi, moi! veuve de M. de Marneuf, bientôt marquise, embrassée par un!..

CORALINE, s'écriant.

Embrassée!.. quoi! c'est ça qu'il a exigé?.. Ah! le monstre! ah! le perfide!.. Madame, je cours le consigner à la porte... pour vous, pour moi... et si jamais il ose... (Au moment de sortir.) M. le Marquis!..

M^{me} DE MARNEUF.

Le Marquis?..

(Coraline le salue en passant et sort rapidement.)

LE MARQUIS, entrant.

Ah! le bel oiseau! le!..

(Il s'arrête en voyant M^{me} de Marneuf.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, M^{me} DE MARNEUF.

LE MARQUIS, triomphant.

« Ne réparez devant moi qu'après avoir réparé votre faute... » N'est-ce pas ce que vous m'avez dit, Madame?.. Eh bien! me voici... car j'ai tout réparé.

M^{me} DE MARNEUF.

Comment?.. que voulez-vous dire?..

LE MARQUIS.

A la favorite qui s'est envolée, je viens donner un successeur... magnifique.

M^{me} DE MARNEUF.

Un successeur?..

LE MARQUIS.

En sortant de notre hôtel, j'ai couru à celui de notre grand naturaliste, M. de Buffon... à qui j'ai exposé le fait, pendant que son perruquier l'accommodait... Il a beaucoup ri, d'abord; puis, il m'a donné un conseil, que je me suis empressé de suivre... et c'est à ce grand génie que je devrai le retour de vos bonnes grâces... (Prenant la main de M^{me} de Marneuf et la conduisant vers la fenêtre à gauche.) Daignez, ma belle future, jeter un regard sur cette terrasse couverte de fleurs...

M^{me} DE MARNEUF, regardant.

Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que cela?.. (Partant d'un éclat de rire.) Ah! ah! ah!..

LE MARQUIS, étonné.

Vous riez!.. mais vous n'avez donc pas vu?.. Tenez, tenez, il fait la roue, il étale toutes les pierres de sa queue... Un paon de la plus belle espèce!

M^{me} DE MARNEUF, s'efforçant de ne plus rire.

Je vous remercie, M. le Marquis, de votre attention... (Lui tendant la main.) et je vous prie d'oublier l'accueil maussade que je vous ai fait tantôt... Tout est rentré dans l'ordre... (Lui montrant la cage.) Regardez.

LE MARQUIS, stupéfait.

Elle est revenue?.. on l'a rattrapée?.. Qui donc?..

M^{me} DE MARNEUF, éludant la question.

Je vous conterai cela.

LE MARQUIS, à part.

C'est fort singulier... (Haut et froidement.) Je vous en félicite, Madame, et je m'en réjouis aussi... puisque je rentre en grâce, en même temps que... cette demoiselle... (Il montre la perruche.) Mais je m'étonne qu'au roi des oiseaux, dont le riche plumage fixe en ce moment l'admiration de vos gens, vous préféreriez...

M^{me} DE MARNEUF.

Ma perruche?..

LE MARQUIS.

Qui est charmante... adorable... je ne dis pas...

M^{me} DE MARNEUF.

Et qui parle si bien!..

LE MARQUIS.

Et qui parle si bien... certainement... Mais, c'est toujours la même chose... car, jusqu'à présent, elle n'a encore dit que...

LA PERRUCHE.

Elle a embrassé le porteur d'eau.

LE MARQUIS, vivement.

Hein?..

M^{me} DE MARNEUF, à part.

O ciel!

LE MARQUIS.

Avez-vous entendu?

M^{me} DE MARNEUF.

Moi?.. quoi donc?.. (A part.) J'ai peine à en croire...

LA PERRUCHE.

Elle a embrassé le porteur d'eau.

LE MARQUIS.

Encore!.. (A part.) Elle s'est troublée!.. (Haut.) Madame, cette fois...

M^{me} DE MARNEUF.

En effet... mais je ne comprends pas...

LE MARQUIS, à part.

Elle est très émue!.. (Haut.) Quel porteur d'eau?.. Qu'est-ce que cela signifie?..

M^{me} DE MARNEUF.

Je vous répète que je ne comprends pas...

LE MARQUIS.

Mais alors, pourquoi ce trouble, cet embarras?.. (Avec exclamation.) Ah! juste ciel!

M^{me} DE MARNEUF, vivement.

Qu'avez-vous?..

LE MARQUIS, à part.

L'histoire de la présidente Desbassins!.. le Chevalier!.. ses déguisemens!.. (Haut.) Madame, madame, daignez me répondre... Quel est ce porteur d'eau?..

M^{me} LE MARNEUF, impatientée.

Eh! monsieur, je n'ai pas vu de porteur d'eau.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CORALINE.

M^{me} DE MARNEUF.

Qu'est-ce?.. que voulez-vous, mademoiselle?

CORALINE.

Pardon, madame... c'est qu'il a oublié son chapeau.

LE MARQUIS.

Qui?

CORALINE.

Ne faites pas attention, monsieur le Marquis... c'est le porteur d'eau.

LE MARQUIS.

Le porteur d'eau!.. Eh bien! Madame?..

M^{me} DE MARNEUF.

Monsieur, ces doutes injurieux...

LE MARQUIS.

Je ne doute plus, Madame... Je vous ai dit que je serais plus clairvoyant que le baron de Richepanse et autres... Cette fois, le chevalier de Favières...

M^{me} DE MARNEUF.

Le Chevalier!..

LE MARQUIS.

Est descendu bien bas, dans le choix de son travestissement... Mais je vois que son impré-

nence s'en est accrue, puisqu'il a osé apprendre à cet oiseau...

M^{me} DE MARNEUF.

Quoi ! vous supposez...

LE MARQUIS.

Je suppose, et avec raison, que la perruche n'a jamais été perdue... mais que vous l'aviez cachée d'abord pour l'empêcher de répéter ces indiscrettes paroles.

M^{me} DE MARNEUF, sévèrement.

Assez, monsieur le Marquis, assez!.. et trouvez bon que je ne me justifie pas... Suivez-moi, Coraline.

CORALINE.

Mais, Madame... c'est que...

M^{me} DE MARNEUF.

Suivez-moi !

(Elle sort, à gauche, suivie de Coraline, qui laisse le chapeau sur un fauteuil.)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, BAGNOLET.

BAGNOLET, entrant du fond.

Ah ça ! on se fait bien tirer l'oreille pour me rendre mon chapeau... (Apercevant le Marquis.) Ah!.. (A part.) Le Marquis de la veuve!.. (Haut.) Bien des pardons, Monsieur... je vous dérange... c'est que...

LE MARQUIS, avec assurance.

Ne prenez pas tant de peine... vous êtes découvert.

BAGNOLET, touchant sa tête.

Oui, ceci... et comme il commence à pleuvoir... (Voyant le chapeau sur un fauteuil.) Ah! le voici... (Saluant.) Monsieur...

LE MARQUIS, l'arrêtant.

Monsieur exerce donc aujourd'hui l'état de porteur d'eau ?

BAGNOLET, à part.

C'te question!.. (Haut.) Dame!.. on fait l'état qu'on peut... Les uns se jettent dans la finance, d'autres se jettent dans les emplois... moi, je me suis dit : La rivière coule pour tout le monde... et je me suis jeté dans l'eau.

LE MARQUIS, avec ironie.

Vous avez eu tort... vous n'êtes point à la hauteur...

BAGNOLET.

A la hauteur de la rivière?..

LE MARQUIS.

Vous n'êtes point au courant...

BAGNOLET.

Au courant...

LE MARQUIS, impatienté.

Des manières que vous affectez... Cet habit ne vous va guère.

BAGNOLET.

Tant pis!.. je n'en ai pas d'autre.

LE MARQUIS.

Vraiment?.. On sait où vous cachez... l'autre.

BAGNOLET, à part.

Qu'est-ce qu'il me chante donc là?..

DUO.

LE MARQUIS.

Permis au président, dupe de ce mystère,
De n'avoir pas surpris le mousquetaire
Sous la veste du jardinier.

BAGNOLET.

Quel mousquetaire?

Quel président? quel jardinier?

LE MARQUIS.

Vous voulez en vain le nier...

Permis à vous de prendre,

Amant discret et tendre,

Ou l'habit de coureur,

Ou la casaque de piqueur...

BAGNOLET.

Quel coureur? quel piqueur?

LE MARQUIS.

Mais, moi, j'avais prévu l'affaire...

Ah! ah! monsieur le mousquetaire,

Ce sont là de vos tours... Eh! morbleu! comme vous,
Nous étions autrefois la terreur des époux.

BAGNOLET.

Vous?

LE MARQUIS.

Moi.

BAGNOLET.

Vous?

LE MARQUIS, d'un ton chevaleresque.

Mais aux maris, naguère,

Quand nous faisons la guerre,

Quand sous notre bannière

Se rangeait la beauté,

Dédaignant le mystère,

Nous nous mettions en guerre

Sans masque. ni visière,

Et l'épée au côté.

(Avec ironie.)

Nous ne prenions jamais, pour plaire à noble dame,

Les vêtements d'un porteur d'eau,

Et nous ne perdions pas notre temps, sur mon âme,

A faire parler un oiseau.

Vous n'êtes pas plus porteur d'eau ici, que
jardinier à Versailles... c'est moi qui vous
l'apprends, palsambleu!... entendez-vous, che-
valier de Favières?... Et quiconque préten-
dra m'enlever le cœur de M^{me} de Marneuf,
têtebleu!... est un fat, qui aura affaire à moi!

BAGNOLET, à part.

Ah! j'y suis! je comprends!.. à ses yeux, quel honneur!

Je passe pour un grand seigneur.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, à part.

BAGNOLET, à part.

Ah! tout me l'assure,

Plaisante aventure!

C'est bien la figure,

Ah! de ma figure

L'air et la tournure

Et de ma tournure

D'un galant discret.

Quel heureux effet!

Voyez, voyez comme

En moi, voilà comme

Le vrai gentilhomme

Le pauvre bonhomme

Se livre et se nomme,

Voit un gentilhomme

Sitôt qu'il paraît!

Aimable et bien fait.

BAGNOLET, à part.

Allons, si cela peut lui plaire,

Soyons chevalier. mousquetaire.

(Haut, d'un ton précieux et imitant le Marquis.)
Je suis porteur d'eau... véritable... je l'entends ainsi, palsambleu !.. Il y va de la réputation d'une dame... et quiconque soutiendra le contraire, têtebleu !.. est un fat, qui aura affaire à moi !

(En disant ces mots, il jette son chapeau sous son bras gauche, comme si c'était un chapeau à plumes.)

LE MARQUIS, à part.

Il s'est trahi... quelle prestance !
Que de grace ! que d'élégance !

BAGNOLET.

Je suis porteur d'eau... vive Dieu !

LE MARQUIS.

Et de quel droit venez-vous en ce lieu ?..
Convendez donc que l'on vous aime,
Et que plus tard j'aurai moi-même
Le sort affreux du Président.

BAGNOLET.

Vous êtes donc ?..

LE MARQUIS.

Son futur, son amant.

Et vous, Monsieur ?

BAGNOLET.

C'est différent :

Vu mon rang, ma naissance,
Je dois vous en prévenir,
Une telle alliance
Ne saurait me convenir.

Il pinquette, tourneles abois et revient en se dandinant.)

LE MARQUIS, à part.

Il s'est trahi... quelle prestance !
Que de grace ! que d'élégance !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

BAGNOLET.

Oui, tout me l'assure,	Plaisante aventure !
C'est bien la figure,	Ah ! de ma figure
L'air et la tournure	Et de ma tournure
D'un galant discret.	Quel heureux effet !
Voyez, voyez comme	En moi, voilà comme
Le vrai gentilhomme	Le pauvre bonhomme
Se livre et se nomme,	Voit un gentilhomme
Sitôt qu'il paraît !	Aimable et bien fait.

LE MARQUIS, avec emportement.

Chevalier !... je vous somme de me prêter le collet.

BAGNOLET.

Je ne vous prêterai rien du tout.

LE MARQUIS, exaspéré.

Chevalier !... nous tirerons l'épée... ou, si vous prolongez cette comédie, j'ai le droit de vous jeter à la porte !..

(Il s'élançe pour le pousser hors du salon.)

BAGNOLET, se mettant en défense.

Halte-là !..

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M^{me} DE MARNEUF.

M^{me} DE MARNEUF.

Quel est-ce bruit ?.. qu'y a-t-il ?..

LE MARQUIS.

Monsieur s'est trahi.

M^{me} DE MARNEUF.

Monsieur ?.. lui ?.. (A Bagnolet.) Vous ?..

BAGNOLET, d'un ton hypocrite.

Hélas ! Madame, M. le Marquis m'a pénétré... impossible de lui cacher plus long-temps que je suis...

M^{me} DE MARNEUF.

Que vous êtes ?..

LE MARQUIS.

Le chevalier de Favières.

BAGNOLET, avec résignation.

Le chevalier de Favières.

M^{me} DE MARNEUF.

Que dit-il !..

LE MARQUIS.

Chevalier ! nous nous reverrons.... (Avec force.) Madame !... (Très poliment.) Daignez recevoir mes salutations respectueuses.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

M^{me} DE MARNEUF, BAGNOLET.

M^{me} DE MARNEUF.

Qu'est-ce que cela signifie ?.. Eh ! quoi ! vous avez osé lui dire que vous étiez...

BAGNOLET.

Bagnolet, natif de Saint-Flour... pas davantage... Mais il m'a soutenu que j'étais chevalier, mousquetaire... un tas de choses... et il paraît que mon langage, mes manières...

M^{me} DE MARNEUF, brusquement.

Taisez-vous !..

BAGNOLET.

Je me tais.

M^{me} DE MARNEUF.

En vérité, je ne sais plus où nous en sommes... Depuis ce matin, un homme me commande, me domine, jette le trouble dans mon esprit, le désordre dans ma maison... et cet homme, le voilà !.. c'est un... (A Bagnolet.) Mais quels sont donc vos desseins pour en agir ainsi ?.. car tout cela était préparé d'avance... c'est vous qui avez appris à Émeraude...

BAGNOLET.

Ça, c'est vrai... et son éducation a été bien-tôt faite... elle a une facilité !.. Il m'a suffi de lui répéter deux fois, tous les matins, avant son déjeuner : *Elle a embrassé...*

M^{me} DE MARNEUF, l'interrompant.

Dans quel but avez-vous laissé croire au Marquis que vous étiez un homme de qualité ?..

BAGNOLET.

Pour ça, c'est lui qui m'en a donné l'idée.

M^{me} DE MARNEUF.

Vous allez le déromper.

BAGNOLET.

Non pas.

M^{me} DE MARNEUF, avec ironie.

Votre intention était donc d'amener une rupture entre nous ?..

BAGNOLET.

La perte n'est pas grande, allez... il est vieux et laid.

M^{me} DE MARNEUF.

Il est marquis... ce mariage va me donner un titre et mes grandes entrées à la cour... (Avec dédain.) Et c'est monsieur qui s'est mis en tête d'empêcher tout cela !..

BAGNOLET.

Dame ! que voulez-vous... Un prêt pour un rendu.

M^{me} DE MARNEUF, étonnée.

Comment ?..

BAGNOLET, s'animant.

Voilà-t-il pas plus d'un an que, vous aussi, Madame, vous empêchez mon mariage ?.. que vous me rendez malheureux comme les pierres, que je mêle mes larmes à l'eau de mes pratiques !— Un porteur d'eau ! Fi ! l'horreur !.. Voilà ce que vous avez répondu à Jeannette... (Mouvement de M^{me} de Marneuf.) Oui, Jeannette, que vous avez surnommée Coraline... mais elle est restée Jeanneton pour moi, pour Bagnolet... (Poursuivant avec émotion.) Parce que, voyez-vous, Madame, nous nous sommes connus tout petits, là-bas, en Auvergne... que nous avons été élevés ensemble... que nous sommes venus ensemble à Paris, en chantant la chanson du pays... couchant à la belle étoile... mangeant, quand ça se trouvait, et nous consolant, quand il n'y en avait pas... Nous nous consolions souvent.

M^{me} DE MARNEUF, avec quelque intérêt.

Quoi ! vraiment, tous deux...

BAGNOLET.

Elle, neuf ans ; moi, douze... Nos parens ne nous avaient laissé partir qu'à la condition de nous marier ensemble... quand nous aurions l'âge... Oh ça ! nous l'avons juré... Qu'est-ce qu'ils vont penser ?.. Que nous sommes des ingrats, des sans-cœur... que la mauvaise société a fait de moi un faraud, ou que Jeannette est devenue fière, à cause de sa position chez une grande dame... peut-être pis que ça... et ces pauvres vieux, ils sont capables d'en mourir de chagrin... Et c'est vous seule, Madame, qui êtes cause de tout !..

ROMANCE.

1.

L'enfant d'Auvergne, en son village,
Apprend qu'il faut chérir la vérité ;
On nous enseigne qu'à tout âge,
Notre serment doit être respecté.
Moi, j'ai juré d'avoir sans cesse
Mêmes amours, même tendresse...
Et les sermens que j'ai faits au pays,
Je ne dois pas les trahir à Paris.

2.

Nous avons eu, dans notre enfance,
Mêmes travaux, Madame, et mêmes jeux ;
Plus tard, nos cœurs sans défiance
Le même jour ont battu tous les deux...
Puis, quand je quitte la montagne,
C'est elle encor qui m'accompagne...

La pauvre enfant que j'aimais au pays,
Je dois, je veux l'épouser à Paris !

Dame ! j'ai voulu me venger de vous, et vous voyez que j'y ai réussi... Votre perruche a bavardé, votre futur s'est fâché tout rouge, et voilà votre mariage disloqué... Mais, si ça vous fait trop de peine, parlez... je suis un bon garçon... Je vas tout rapapilloter, et je vous demande pardon... là, à deux genoux... comme, ce matin, je vous ai demandé... autre chose.

(Il va se mettre à genoux ; M^{me} de Marneuf, sans rien dire, s'approche de la table et agite la sonnette.)

BAGNOLET, à part, en se relevant.

Est-ce qu'elle va me faire jeter à la porte ?..

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CORALINE.

CORALINE.

Madame ?.. (Voyant Bagnolet.) Encore ici !.. Madame, je vais appeler vos gens et faire chasser...

M^{me} DE MARNEUF.

Coraline !.. vous sortirez de chez moi, ou vous épouserez ce garçon.

CORALINE, surprise.

Hein !..

BAGNOLET, à part, avec joie.

Allons donc !..

CORALINE.

Mais, Madame, ce matin, vous me disiez...

M^{me} DE MARNEUF.

Ce matin, j'avais tort.

CORALINE, piquée.

Je respecte trop Madame, pour croire qu'elle ait jamais tort... Quant à moi, après ce qui s'est passé, je n'en veux plus pour mari.

BAGNOLET.

A l'autre !..

M^{me} DE MARNEUF.

De mieux en mieux !.. Quand je m'oppose à ce mariage, on exige mon consentement... quand je le donne, on n'en veut plus !.. Je suis ici le jouet de tout le monde... de lui, de vous... jusqu'au Marquis, qui tantôt me suppliait de lui faire grâce, et qui vient de me quitter d'une façon !..

CORALINE.

Je l'ai vu partir furieux... aussi, j'ai couru après lui... et dès que j'ai su ce qu'il avait, je lui ai juré que Bagnolet était mon futur, à moi... C'est-à-dire, jusqu'à ce jour... car maintenant !.. — C'est bien, m'a-t-il répondu, je saurai si c'est vrai... j'en aurai la preuve, et bientôt.

M^{me} DE MARNEUF.

La preuve ?.. que veut-il dire ?..

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant tout-à-coup, à part.
Ah ! il est encore ici... Fort bien.

M^{me} DE MARNEUF.

C'est vous, M. le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

M^{me} DE MARNEUF.

A ce prompt retour, je devine que vous avez abjuré vos soupçons ridicules...

LE MARQUIS.

Non, Madame.

M^{me} DE MARNEUF, riant.

Comment !.. encore ?..

BAGNOLET.

Voyons, M. le Marquis, regardez-moi bien... (Se posant.) C'est-il un mousquetaire, ça ?

LE MARQUIS.

Permettez... (A part.) Maruse va les confondre tous. (A M^{me} de Marneuf.) Madame... cette jeune fille vient de m'apprendre que le... porteur d'eau était son amoureux... J'en suis persuadé... Mais il est malséant, je pense, que votre fille d'atours ait un amant.

M^{me} MARNEUF.

Plait-il ?..

CORALINE.

Comment ?..

BAGNOLET.

Qu'est-ce qu'il dit donc là ?

LE MARQUIS, à part.

Comme ils se troublent !.. (Haut.) Oh ! je sais ce que vous allez me répondre... Ils n'ont rien, l'un et l'autre... il leur manque une dot pour entrer en ménage... Eh bien ! voici, dans ce portefeuille, dix mille livres, en billets de la Caisse d'escompte... (A Bagnolet et Coraline.) Tout est à vous... à une condition !.. (A part.) Je ne risque rien.

FINAL.

Tu jures d'épouser cet homme que voici ?

CORALINE, avec joie.

Ah ! merci, monsieur, grand merci !

LE MARQUIS, à part.

Elle consent !.. Parbleu ! la chose est claire : Mais lui !.. lui, c'est une autre affaire.

A Bagnolet

Vous jurez d'épouser la femme que voici ?

BAGNOLET, prenant lestement le portefeuille.

Ah ! merci, Monsieur, grand merci !

LE MARQUIS, stupéfait.

Vous acceptez !..

BAGNOLET.

Et plutôt deux fois qu'une.

Moi, refuser mon bonheur, ma fortune !

BAGNOLET ET CORALINE.

Ah ! merci, Monsieur, grand merci !

ENSEMBLE.

M^{me} DE MARNEUF, BAGNOLET, CORALINE.

Voyez son embarras !

Il enrage tout bas.

Ah ! le pauvre Marquis !

Dans son piège Il est pris.

Défiant et jaloux,
Conspirant contre nous,
Il croyait nous voir tous
Abattus, confondus,
Éperdus...

Le Marquis, à présent,
En est pour son argent.
Quel bon tour !.. ah ! vraiment,
C'est charmant.

Voyez son embarras ! etc.

LE MARQUIS.

Quel est mon embarras !
Ah ! j'enrage tout bas :
Dans mon piège surpris,
Morbleu ! me voilà pris.
Écoutant le courroux
De mon cœur trop jaloux,
Je voulais les voir tous
Abattus, confondus,
Éperdus...

Et voilà qu'à présent
J'en suis pour mon argent !..

Ah ! le tour est vraiment

Trop piquant !

Quel est mon embarras ! etc.

M^{me} DE MARNEUF, riant.

Eh ! bien, Marquis ?..

LE MARQUIS, à part.

Je viens de faire

Une mauvaise affaire !

M^{me} DE MARNEUF.

Vous êtes rassuré, je crois ?

LE MARQUIS, à part.

Ouf !.. dix mille livres tournois !

BAGNOLET.

Il est payé pour ça.

M^{me} DE MARNEUF, riant.

Non pas, c'est le contralre.

LE MARQUIS.

Que diable aussi me chantait cet oiseau ?

BAGNOLET.

Vous allez le savoir... Vous permettez, Madame ?

(Il s'approche de Coraline, qu'il embrasse.)

LA PERRUCHE.

Elle a embrassé le porteur d'eau.

BAGNOLET.

Et voilà comme à cet oiseau
Je dois ma fortune et ma femme.
Aussi, j'abdique mon tonneau...
Chante qui voudra désormais
Ce refrain, que pourtant je n'oublierai jamais :

A l'eau !

Venez puiser à mon tonneau.

A l'eau !

Voilà le porteur d'eau.

TOUS.

C'est, je le gage,

Le premier mariage

Qui soit l'ouvrage

Du caquet d'un oiseau.

FIN.



ACTE IV, SCÈNE VI.

LA FAVORITE,

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

paroles de **MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez,**

MUSIQUE DE M. G. DONIZETTI, DIVERTISSEMENTS DE M. ALBERT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE LE 2 DÉCEMBRE 1840.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LÉONOR DE GUZMAN.	Mme STOLZ.	DON GASPAR, officier du roi.	M. WARTEL.
FERNAND.	M. DUPREZ.	INEZ, suivante de Léonor.	Mlle ÉLIAN.
ALPHONSE XI, roi de Castille.	M. BAROILLET.	UN SEIGNEUR.	M. MOLINIER.
BALTHAZAR, supérieur du couvent de Saint-Jacques de Compostelle.	M. LEVASSEUR.	Seigneurs et Dames de la cour, une Camerera-Mayor, Pages, Gardes, Moines de Saint-Jacques, Pèlerins.	

L'action se passe dans le royaume de Castille en 1340.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'extrémité d'une des galeries latérales, entourant le couvent de Saint-Jacques de Compostelle. Du côté droit, on aperçoit entre la colonnade de la galerie les arbres et les tombes du cloître. A gauche se trouve l'entrée de la chapelle qui renferme les reliques de saint Jacques. Le fond du tableau est formé par un mur d'enceinte, où s'ouvre une grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES RELIGIEUX traversent la galerie pour se rendre dans la chapelle. FERNAND, sous la robe de novice, et BALTHAZAR, le supérieur, paraissent les derniers.

CHOEUR DES RELIGIEUX.

Pieux monastère!
De ton sanctuaire
Que notre prière
Monte vers les cieux !
Dans cette chapelle
Guidé par ton zèle,
Pèlerin fidèle,

Viens offrir tes vœux.

— Frères, allons prier; la cloche nous appelle.

Les Moines entrent dans la chapelle; Balthazar va les suivre; mais il aperçoit Fernand qui reste immobile, absorbé dans ses pensées. Il s'approche de lui.

SCÈNE II.

BALTHAZAR, FERNAND.

BALTHAZAR.

Nevas-tu pas prier avec eux ?

FERNAND.

Je ne puis.

BALTHAZAR.

Aurais-je de ton cœur deviné les ennuis ?...
Dieu ne te suffit plus.

FERNAND.

Vous dites vrai , mon père ;
Quand je vais par des vœux m'enchaîner sans re-
[tour,
Je jette malgré moi vers les biens de la terre
Un regard de douleur , de regrets et d'amour.

BALTHAZAR.

Parle, achève...

FERNAND.

A l'autel que saint Jacques protége
Et que de pèlerins un peuple immense assiège,
Je priaï... j'invoquais les anges radieux , [yeux.
Quand l'un d'eux tout-à-coup vint s'offrir à mes

ROMANCE.

I.

Un ange , une femme inconnue ,
A genoux , priaït près de moi.
Et je me sentais , à sa vue ,
Frémir de plaisir et d'effroi.
Ah ! mon père ! qu'elle était belle !
Et contre mon cœur sans secours
C'est Dieu que j'implore... et c'est elle ,
C'est elle !... que je vois toujours.

II.

Depuis qu'en lui donnant l'eau sainte
Ma main a rencontré sa main ,
De ces murs franchissant l'enceinte ,
Mon cœur rêve un autre destin.
A tous mes sermens infidèle ,
Et du ciel cherchant le secours ,
C'est Dieu que je prie , et c'est elle
Qu'en mon cœur je trouve toujours.

BALTHAZAR.

DUO.

Toi , mon fils , ma seule espérance ,
L'honneur , le soutien de la foi..
Toi qui devais à ma puissance ,
Bientôt succéder après moi !

FERNAND , *baissant la tête.*

Mon père... je l'aime.

BALTHAZAR , *avec douleur.*

Aimer !.. toi !..

Sais-tu que devant la tiare
S'abaisse le sceptre des rois ?
Que ma main unit ou sépare ,
Que l'Espagne tremble à ma voix ?

FERNAND.

Mon père , je l'aime.

BALTHAZAR.

Et tu crois

Au bonheur que promet une terrestre flamme !
Dis , sais-tu quelle est cette femme
Qui triomphe de ta vertu ?
Celle à qui tu donnes ton âme...
Son nom , son rang... les connais-tu ?

FERNAND , *avec passion.*

Non , mais je l'aime.

BALTHAZAR , *levant les mains au ciel.*

Oh ! perdu !

ENSEMBLE.

Va-t'en , insensé , téméraire !
Va loin de nous porter tes pas ,
Et que Dieu plus que moi sévère ,
Que Dieu ne te maudisse pas.

FERNAND.

Idole si douce et si chère ,
O toi qui vois tous mes combats ,
O toi mon seul bien sur la terre ,
Veille sur moi , guide mes pas.

BALTHAZAR *arrête par la main Fernand , prêt à
sortir , et lui dit avec émotion :*

La trahison , la perfidie ,
O mon fils , vont flétrir tes jours.
Parmi les écueils de la vie ,
Comprends les dangers que tu cours !
Peut-être brisé par l'orage ,
Tu voudras , pauvre naufragé ,
Regagner en vain le rivage
Et le port qui t'ont protégé.

FERNAND , *tombant à genoux.*

Bénissez-moi , mon père ,

Je pars.

BALTHAZAR.

Va-t'en , insensé , téméraire !

Vers nous bientôt tu reviendras.
Dans sa justice ou sa colère ,
Que Dieu ne te maudisse pas.

FERNAND.

Idole si douce et si chère !
O toi qui vois tous mes combats ,
Sois mon seul bien sur cette terre !
Je pars , je pars , guide mes pas.

Fernand sort par la grille du fond , et de loin tend les bras à
Balthazar , qui détourne la tête en essayant une larme , et entre
dans la chapelle.

Changement.

Le théâtre représente un site délicieux , sur le rivage de l'île de Léon. Des jeunes filles sont groupées sur le bord de la mer , et emplissent de fleurs des corbeilles ; des esclaves suspendent aux branches des arbres de riches étoffes pour rendre l'ombrage plus épais ; d'autres jeunes filles unissent des danses aux chants de leurs compagnes.

SCENE PREMIERE.

INEZ , JEUNES FILLES ESPAGNOLES.

CHOEUR.

Rayons dorés , tiède zéphyre ,
De fleurs parez ce doux séjour,
Heureux rivage qui respire
La paix , le plaisir et l'amour.

INEZ.

Nous que protège sa tendresse ,
Esclaves , par nos soins discrets ,
De notre belle maîtresse
Sachons payer les bienfaits.

Silence ! silence !

La mer est belle et l'air est doux.
C'est la nacelle qui s'avance ;
Voyez , là-bas... la voyez-vous ?

Les jeunes filles s'approchent du rivage et regardent dans le lointain.

CHOEUR.

Doux zéphyr , sois-lui fidèle ,
Pour conduire sa nacelle
Aux bords où l'amour l'appelle,
A la voile sois léger ;
Et ravis sur ton passage ,
Pour embaumer cette plage ,
Le parfum qui se dégage
Du jasmin , de l'oranger.

SCENE II.

LES MÊMES , FERNAND , *paraissant sur une barque , entouré de JEUNES FILLES , et portant sur les yeux un voile qu'on lui enlève.*

FERNAND , *à la jeune fille qui l'aide à descendre de la barque.*

Gentille messagère et nymphe si discrète ,
Qui chaque jour protégez dans ces lieux
Mon arrivée ou ma retraite,
Pourquoi voiler ainsi mes yeux ?

Les jeunes filles détournent la tête et font signe qu'elles ne peuvent répondre.

Toujours même silence !

S'approchant d'Inez.

Et pourquoi , je t'en prie,
Ta maîtresse , si jolie ,

Persiste-t-elle à me cacher
Son rang , son nom ? quels sont-ils ?

INEZ , *souriant*

Impossible

De le savoir.

FERNAND.

Je ne puis t'arracher
Ce secret , il est donc terrible ?

INEZ.

C'est celui de la senora.
Je l'aperçois , elle vous répondra.

Léonor entre et fait signe aux jeunes filles de s'éloigner.

SCENE III.

FERNAND , LÉONOR.

LÉONOR.

DUO.

Mon idole ! Dieu l'envoie ,
Viens , ah ! viens , que je te voie !
Ta présence fait ma joie ,
Et d'ivresse emplit mon cœur.

FERNAND.

Pour toi des saints autels j'ai brisé l'esclavage.

LÉONOR.

Et depuis lors mon pouvoir protecteur
Veilla sur tes destins , et sur ce doux rivage
Conduisit en secret tes pas...

FERNAND.

Pour mon bonheur.

LÉONOR.

Pour ta perte peut-être !

FERNAND.

Par pitié , fais-moi connaître
Quel péril pour nous peut naître ;
De ton cœur si je suis maître ,
Quel malheur craindre ici-bas ?

LÉONOR.

Ah ! de mon sort que ne suis-je maîtresse !

FERNAND.

Qui donc es-tu ?

LÉONOR.

Ne le demande pas.

FERNAND.

J'obéis... Mais un mot, un seul !... Si ta tendresse
A la mienne répond, partage mon destin,
Et du pauvre Fernand daigne accepter la main.

LÉONOR.

Je le voudrais .. Je ne le puis !

FERNAND.

Qu'entends-je

O destinée étrange !

O sort plein de rigueur !

LÉONOR, *à part.*

C'est Dieu... Dieu qui se venge,

Et qui brise mon cœur.

A Fernand, lui montrant un parchemin.

Songeant à toi plus qu'à moi-même,
Chaque jour je voulais te donner cet écrit...
J'hésitais chaque jour...

FERNAND.

Pourquoi ?

LÉONOR.

N'as-tu pas dit

Que pour ton cœur l'honneur était le bien su-
FERNAND. [prême ?

Je l'ai dit.

LÉONOR.

J'assurais par là ton avenir...

Mais il t'ordonne...

FERNAND.

Eh ! quoi donc ?

LÉONOR.

De me fuir

FERNAND.

Jamais !

LÉONOR.

Il faut m'oublier et partir.

FERNAND.

Que moi je t'oublie !

Ne plus te revoir !

T'aimer, c'est ma vie ;

Sans toi plus d'espoir.

Mon cœur, qui se brise,

Sera froid, mon Dieu !

Avant qu'il te dise

Ce fatal adieu.

Maudit sur la terre,

Hélas ! sous quels cieux

Trainer ma misère ?

Où puis-je être heureux ?

LÉONOR.

Adieu ! pars ! oublie

Ton rêve et nos vœux ;

L'amour qui nous lie

Nous perdrait tous deux

Mon âme, qui saigne

De mille douleurs,

Se brise et dédaigne

La plainte et les pleurs.

Adieu sur la terre !

Et si jusqu'aux cieux

Parvient ma prière,

Tu dois être heureux !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, INEZ.

INEZ, *accourant toute tremblante.*

Ah ! madame, madame...

LÉONOR.

Qu'est-ce donc ?

INEZ.

C'est le roi.

LÉONOR.

Oh ! ciel !

FERNAND, *surpris.*

Le roi !

LÉONOR, *à part.*

J'ai tressailli d'effroi

Jusqu'au fond de mon âme !

A Inez.

Je te suis.

A Fernand, lui remettant le parchemin qu'elle lui a montré.

Tiens, lis,

Et surtout obéis.

Adieu ! pars, oublie

Ton rêve et nos vœux ;

L'amour qui nous lie

Nous perdrait tous deux.

Mon âme, qui saigne

De mille douleurs,

Se brise et dédaigne

La plainte et les pleurs.

Adieu sur la terre !

Et si jusqu'aux cieux

Parvient ma prière,

Tu dois être heureux !

FERNAND.

Que moi je t'oublie !

Ne plus te revoir !

T'aimer, c'est ma vie ;

Sans toi plus d'espoir.

Mon cœur, qui se brise,

Sera froid, mon Dieu !

Avant qu'il te dise

Ce fatal adieu.

Maudit sur la terre,

Hélas ! sous quels cieux

Trainer ma misère ?

Où puis-je être heureux ?

Léonor jette à Fernand un dernier adieu, puis sort avec précipitation.

SCENE V.

FERNAND, INEZ.

FERNAND. *qui a retenu Inez prête à suivre Léonor.*
Celui qui vient la chercher...

INEZ.

Oh ! silence !

C'est le roi !

FERNAND.

Je sais tout : son rang , sa naissance
La rapprochent du trône... et moi !

Moi, malheureux, obscur etsans gloire...

INEZ.

Prudence !

Elle lui fait signe de se taire et s'enfuit.

SCENE VI.

FERNAND, *seul.*

Je ne méritais pas son amour et son cœur.

Il regarde le parchemin que Léonor lui a remis, et pousse un
cri de joie.

O ciel ! elle veut donc que j'en devienne digne !

Oui... ce titre, ce rang et cet honneur insigne!...
Moi... Fernand ! capitaine ! et par elle, ô bonheur !

AIR.

Oui, ta voix m'inspire,
Et sous ton empire,
Un double délire
M'exalte en ce jour ;
A toi je me livre,
L'espoir va me suivre,
Et mon cœur s'enivre
De gloire et d'amour.

Adieu donc, doux rivage,
Témoin de mon bonheur !
Bientôt sous votre ombrage
Je reviendrai vainqueur.

Oui, ta voix m'inspire,
Et sous ton empire,
Un double délire
M'exalte en ce jour ;
A toi je me livre,
L'espoir va me suivre,
Et mon cœur s'enivre
De gloire et d'amour.

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente une galerie ouverte , à travers laquelle on aperçoit les jardins et le palais de l'Alcazar.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, DON GASPAR.

LE ROI.

Jardins de l'Alcazar, délices des rois Maures !
Que j'aime à promener sous vos vieux sycomores
Les rêves amoureux dont s'enivre mon cœur !

DON GASPAR.

Du vaincu le palais appartient au vainqueur.
Par vous le Christ triomphe, Ismaël fuit et tremble.

LE ROI.

Oui, les rois de Maroc et de Grenade ensemble
Ont près de Tarifa vu tomber le croissant*.

DON GASPAR.

A vous la gloire, sire !

LE ROI.

Oui, grâce au bras puissant
De Fernand, ce héros qu'un seul jour fit connaître,

Qui rallia l'armée et qui sauva son maître...
Je l'attends à Séville, et je veux dans ma cour
Aux yeux de tous honorer son courage.

DON GASPAR.

Du saint-père on annonce un important message.
LE ROI, *avec impatience et à part.*
De son sceptre sacré le poids devient trop lourd.
Don Gaspar, à qui le roi fait signe de se retirer, s'incline avec
respect et sort.

SCENE II.

LE ROI, *seul, regardant don Gaspar qui s'éloigne.*

Oui, tous ces courtisans dévorés par l'envie
Avec Rome formant une ligue ennemie,
Ont contre mon amour dans l'ombre conspiré,
Mais moi seul, Léonor* ! seul je te défendrai.

* En 1340, Alphonse XI, roi de Castille, remporta près de Tarifa et sur les bords du Salado, une victoire complète sur les rois de Maroc et de Grenade réunis.

* Léonor de Guzman, célèbre par sa beauté, son esprit et l'amour qu'elle inspira au roi Alphonse XI, qui pour l'épouser voulut répudier sa femme.

AIR.

Léonor ! viens, j'abandonne
Dieu, mon peuple avec mon trône ;
Que ton cœur à moi se donne !
Rien par moi n'est regretté,
Si pour ciel et pour couronne
Il me reste ta beauté.

Léonor ! mon amour brave
Et la terre et le ciel pour toi ;
A tes pieds je suis esclave,
Mais l'amant se relève roi !
Rien ne peut finir l'ivresse
De mes jours liés aux tiens ;
Pour toujours, belle maîtresse,
Pour toujours tu m'appartiens.

Allant vers Don Gaspar, qui réparait, le roi lui dit :

Pour la fête, prévien
Toute ma cour.

SCENE III.

LE ROI, LÉONOR, *entrant avec INEZ et causant à demi-voix.*

LÉONOR.

Ainsi donc l'on raconte...

INEZ.

Qu'il est vainqueur et glorieux.

LÉONOR *avec joie.*

Fernand ! à lui la gloire !

Apercevant le Roi.

O ciel !

A part.

A moi la honte.

Le Roi fait signe à Inez de se retirer, puis il s'approche de Léonor.

LE ROI.

Léonor ! tristement pourquoi baisser les yeux ?

LÉONOR.

Me croyez-vous heureuse ? Justes cieux !

Quand j'ai quitté le château de mon père,
Pauvre fille abusée, hélas ! sur cette terre
Je croyais suivre un époux !...

LE ROI, *avec tendresse.*

Ah ! tais-toi !

LÉONOR.

Tu m'as trompée, Alphonse ! En ce bois solitaire
Dont l'ombre cache mal la maîtresse du roi
Le mépris de ta cour vient encor jusqu'à moi.

LE ROI.

Oh ! tais-toi, tais-toi.

DUO.

Dans ce palais règnent pour te séduire

Tous les plaisirs ; tu marches sur des fleurs.
Autour de toi quand tu vois tout sourire,
Âge d'amour, d'où viennent tes douceurs ?

LÉONOR.

Dans vos palais, ma pauvre âme soupire,
Cachant son deuil sous l'or et sous les fleurs ;
Dieu seul le voit, sous mon triste sourire
Mon cœur flétri dévore bien des pleurs.

LE ROI.

Mais d'où vient donc cette sombre tristesse ?

LÉONOR.

Vous me le demandez... à moi !
Ah loin de votre cour, par pitié, par tendresse,
Laissez-moi fuir...

LE ROI.

Non, compte sur ton roi.

Pour réussir il faut me taire encore,
Mais avant peu, tu sauras, Léonore,
Ce que mon cœur a médité pour toi.

LÉONOR.

Le prince ne peut rien pour moi.

ENSEMBLE.

LE ROI.

Quoi ! mon amour, stérile flamme,
Est sans puissance pour son âme !
Est-il pourtant destin plus beau ?
Mais son bonheur semble un fardeau.

LÉONOR, *à part.*

O mon amour ! ô chaste flamme !
Brûle dans l'ombre de mon âme,
Consumes-toi comme un flambeau
Qui luit en vain dans un tombeau.

LE ROI.

Bientôt j'aurai brisé cet hymen qui me lie.

LÉONOR, *avec épouvante.*

Quoi !... la reine...

LE ROI.

Pour toi mon cœur la répudie.

LÉONOR.

Et l'Église !

LE ROI.

Qu'importe ? avant peu je promets
De placer sur ton front ma couronne...

LÉONOR.

Oh ! jamais !

LE ROI

Je l'ai juré par le sceptre et l'épée,
Quand brillera ma couronne à ton front,
Dans cette cour à te perdre occupée
Tes ennemis devant toi trembleront.

LÉONOR.

Tremblez aussi car le sceptre et l'épée,
Sous l'anathème en vos mains périront.
Qui, moi ! régner ! la couronne usurpée,
Cercle de feu, me brûlerait le front.

LE ROI.

Que ta douleur s'arrête !
Viens auprès de ton roi
Prendre part à la fête
Qu'il ordonna pour toi.

SCENE IV.

LE ROI, LÉONOR, SEIGNEURS et DAMES de la
cour, PAGES et GARDES.

Les Seigneurs et les Dames s'avancent vers le Roi et s'inclinent.
Le Roi conduit Léonor par la main jusqu'aux places où ils
s'asseyent pour présider à la fête. Les Seigneurs se rangent.
Des jeunes Filles espagnoles et des Esclaves maures pa-
raissent et forment les danses. Dans le moment où la fête
est le plus animée, Don Gaspar entre avec agitation.

SCENE V.

LES MÊMES, DON GASPAR.

DON GASPAR.

Ah ! sire !

LE ROI.

Qu'est-ce donc ?

DON GASPAR, à demi-voix.

Vous refusiez de croire
D'un fidèle sujet les avertissemens...
Celle que vous comblez de fortune et de gloire
Trahissait en secret son souverain.

LE ROI.

Tu mens.

DON GASPAR

Ce billet qu'un esclave avait remis pour elle
A sa confidente fidèle,
A cette jeune Inez...

Il remet une lettre au Roi.

Sire, avais-je raison ?

LE ROI, éloignant d'un geste les courtisans.
Ah ! ce n'est pas possible !

A Léonor, lui mettant la lettre sous les yeux.

Un autre ose l'écrire...

LÉONORE, reconnaissant l'écriture, à part.
O ciel ! Fernand ! à peine je respire...

LE ROI.

Réponds.

LÉONOR.

Punissez-moi... je l'aime !

LE ROI.

O trahison !

on nom ?

LÉONOR.

Je puis mourir, mais non pas vous le dire.

LE ROI.

Peut-être les tourmens t'y forceront.

LÉONOR.

Ah ! sire !

SCENE VI.

LES MÊMES, BALTHAZAR, entrant, suivi par un
Moine qui porte un parchemin auquel pend le
sceau papal.

A l'apparition de Balthazar, une grande agitation se manifeste
parmi les assistans.

LE ROI.

Quel est ce bruit... quel est l'audacieux ?

BALTHAZAR.

Moi, qui viens t'annoncer la colère des cieus.

LE ROI.

Moine, que dites-vous ?

BALTHAZAR.

Roi de Castille... Alphonse !

Du saint-siège et du ciel j'apporte les décrets ;
Ne leur résistez plus, ou ma bouche prononce
L'anathème vengeur qui punit les forfaits.

LE ROI.

Je sais ce qu'un chrétien doit au chef de l'Eglise,
Prêtre, n'oubliez pas ce qu'on doit à son roi.

BALTHAZAR.

Vous voulez pour l'objet dont l'amour vous maîtrise
Répudier la reine et rompre votre foi.

LE ROI.

Je le voulais.

TOUS.

O ciel !

LE ROI.

Telle était ma pensée.

Sur son front ma couronne aurait été placée...

Quel que soit mon vouloir, je suis maître et seigneur
Et n'ai pour juge ici que moi-même.

BALTHAZAR.

Malheur !

Redoutez la fureur
D'un Dieu terrible et sage ;
Il punit qui l'outrage,
Et pardonne au pécheur.
Vous bravez la tempête,
Imprudent ! et sans voir
Planer sur votre tête
L'ange du désespoir.

Vous tous qui m'écoutez, fuyez cette adultère ;
Fuyez, car cette femme est maudite de Dieu !

LÉONOR.

Juste ciel !

LE ROI.

Léonor !

BALTHAZAR

Fuyez!

LE CHOEUR.

Quittons ce lieu!

LE ROI, avec fureur.

Ah! de quel droit?

BALTHAZAR.

Au nom du ciel et du saint-père!

Anathème sur eux, si, bravant nos décrets,
Demain ils ne sont pas séparés pour jamais!

ENSEMBLE.

LE ROI.

Ah! qu'a-t-il dit? Par sa haine insensée
Notre puissance est ici menacée!
Et la vengeance en mon âme blessée
Sommeillerait quand je commande en roi!
Ah! que mon sceptre en cette main glacée
Plutôt se brise et périsse avec moi!

LÉONOR.

Ah! qu'a-t-il? quelle horrible pensée!
Comme une infâme et bannie et chassée!
Le ciel ordonne, et mon âme insenséeAppelle en vain la vengeance du roi.
Ah! pour cacher ma dépouille glacée,
C'est mon seul vœu, terre ingrate! ouvre-toi!BALTHAZAR, prenant des mains du Moine le
parchemin qu'il déroule aux yeux des assis-
tants.

Du saint-père voici la bulle :

Tout le monde tombe à genoux.

Écoutez-moi!

Oui, du Seigneur la clémence est lassée!
Que Jézabel à l'instant soit chassée!
Le ciel ordonne, et cette âme insensée
Appelle en vain la vengeance du roi.
Vous, fuyez tous, car la foudre est lancée,
Et maudissez ce palais avec moi.

DON GASPAR et TOUTE LA COUR.

Le ciel le veut! sa clémence est lassée!
Que cette femme à l'instant soit chassée!
L'homme de Dieu sur sa tête abaissée
Du châtimement fait descendre l'effroi.
Fuyons, fuyons, car la foudre est lancée,
Et ce palais va crouler sur le roi.

Léonor sort éperdue, cachant sa tête dans ses mains. Tableau.

ACTE TROISIEME.

Une salle dans le palais de l'Alcazar.

SCENE PREMIERE.

FERNAND, seul, entrant.

Me voici donc près d'elle!
Obscur je l'ai quittée et je reviens vainqueur.
Lorsqu'en sa cour le roi m'appelle,
D'amour, plus que d'orgueil, je sens battre mon
Celle que j'aime en ce palais doit être, [cœur.
Je vais la voir, enfin!... et la connaître.
Apercevant le roi, il se retire modestement.

C'est le roi!

SCÈNE II.

FERNAND à l'écart, LE ROI entrant tout pensif
sans le voir, DON GASPAR suivant le Roi.

DON GASPAR.

De son sort avez-vous décidé!

LE ROI, sans l'écouter, se parlant à lui-même.
Aux menaces d'un moine ainsi j'aurai cédé!

DON GASPAR.

Le roi se fera-t-il justice?

LE ROI.

Que Léonore vienne, et d'Inez, sa complice,
Assurez-vous.

Don Gaspar s'incline et sort.

LE ROI, apercevant Fernand.

C'est toi, viens, mon libérateur!
Ton roi te doit son salut.

FERNAND.

Et l'honneur
M'a bien payé.

LE ROI.

De ta vaillance
Toi-même ici fixe la récompense;
Ma parole de roi te l'assure en ce jour.

FERNAND.

Sire! au fond de mon âme,
Pauvre soldat, j'aime une noble dame;
Je dois tous mes succès, ma gloire à son amour.
Accordez-moi sa main.

LE ROI.

Je le veux. Quelle est-elle!
FERNAND, apercevant Léonor qui entre.
Ah! je l'eusse nommée en disant la plus belle!

LE ROI, stupéfait.

Léonor!

SCENE III.

LEONOR, LE ROI, FERNAND.

TRIO.

LEONOR, *frappée de surprise à la vue de Fernand.*

Fernand!! grand Dieu!

Devant lui paraître infâme.

LE ROI, *froidement.*

Fernand de votre amour, madame,

Vient de me faire ici l'aveu.

LEONOR, *à part.*

Dans ses regards quel sombre feu!

LE ROI.

Pour vous, qui vous taisiez... d'un coupable silence

Un autre roi peut-être aurait tiré vengeance...

Il s'arrête et reprend plus froidement.

Fernand me demandait à l'instant votre main...

LEONOR.

Que dites-vous?

LE ROI.

Et moi... moi, votre souverain,

Je la lui donne...

LEONOR et FERNAND.

O ciel!

LE ROI.

Vous partirez demain.

S'adressant à Léonor avec amertume et tristesse.

Pour tant d'amour ne soyez pas ingrate;

Lorsqu'il n'aura que vous pour seul bonheur,

Quand d'être aimé pour toujours il se flatte,

Ne le chassez jamais de votre cœur.

LEONOR et FERNAND.

Est-ce une erreur, est-ce un songe qui flatte

L'illusion que caresse mon cœur?

LE ROI.

Que dans une heure un serment vous enchaîne

A l'autel.

FERNAND.

O mon prince, à genoux

Laissez-moi vous bénir... tout mon sang est à vous!

LE ROI, *bas à Léonor.*

Et vos sermens pour lui vous les tiendrez sans

[peine,

Vous vouliez me tromper en courtisane, et moi...

Léonor, je me venge en roi.

Le Roi sort, emmenant Fernand.

SCENE IV.

LEONOR, *seule, et tombant dans un fauteuil.*

Qui, lui, Fernand, l'époux de Léonore!

L'ai-je bien entendu!

Tout me l'atteste, et mon cœur doute encore
De ce bonheur inattendu.

Se levant brusquement.

Moi, l'épouser! oh! ce serait infâme!

Moi, lui porter en dot mon déshonneur!

Non, non; dût-il me fuir avec horreur,

Il connaîtra la malheureuse femme

Qu'il croit digne de son cœur.

AIR.

O mon Fernand! tous les biens de la terre,

Pour être à toi mon cœur eût tout donné;

Mais mon amour, plus pur que la prière,

Au désespoir, hélas! est condamné.

Tu sauras tout, et par toi méprisée,

J'aurai souffert tout ce qu'on peut souffrir.

Si ta justice alors est apaisée,

Fais-moi mourir, mon Dieu! fais-moi mourir.

Venez, cruels! qui vous arrête?

Mon châtement descend du ciel.

Venez tous, c'est une fête!

De bouquets parez l'autel.

Qu'une tombe aussi s'apprête!

Et jetez un voile noir

Sur la triste fiancée

Qui, maudite et repoussée,

Sera morte avant ce soir.

SCENE V.

LEONOR, INEZ.

LEONOR.

Inez, viens.

INEZ.

Qu'ai-je appris?... Fernand! il vous épouse?

LEONOR.

Lui m'épouser!... La fortune jalouse

N'avait pas réservé tant de bonheur pour moi.

Qu'il sache tout avant de m'engager sa foi.

Va... dis lui que je fus la maîtresse du roi...

Après un tel aveu, s'il part, s'il m'abandonne,

Je ne me plaindrai pas... mais à mon repentir

Comme un Dieu s'il pardonne,

Le servir à genoux, l'aimer et le bénir,

Sera trop peu. Pour lui je suis prête à mourir.

Dis-lui cela... que du moins par moi-même

Il sache tout.

Elle sort.

INEZ.

Oui, madame, comptez

Sur mon zèle... je cours sans retard...

SCENE VI.

INEZ, DON GASPAR, *entrant par la droite avec
la Camereira-mayor.*

DON GASPAR à Inez.

Arrêtez!

Du Roi l'ordre suprême
Veut qu'à l'instant je m'assure de vous.

Madame, il faut nous suivre.

INEZ, *troublée.*

O ciel, protège-nous.

Don Gaspar conduit Inez jusqu'auprès de la Camereira-mayor,
qui l'emmena.

SCENE VII.

DON GASPAR, *toute la Cour, puis LE ROI*
et FERNAND.

CHOEUR.

Déjà dans la chapelle
Dont la voûte étincelle,
La voix du prêtre appelle
Devant Dieu les époux.
Qu'autour d'eux l'on s'empresse,
Et que pour eux sans cesse
Brillent gloire et richesse
Et les jours les plus doux.

FERNAND, *entrant avec le Roi.*

Ah! de tant de bonheur mon âme est enivrée.

Rêve accompli, faveur inespérée!

De ces nobles seigneurs je puis marcher l'égal.

LE ROI, *à Fernand.*

Pour qu'onsache à la cour combien je vous honore,
Vous qui m'avez sauvé, vous le vainqueur du
Comtede Zamora... marquis de Montréal! [Maure,

Fernand fait un geste de surprise.

A vous ce titre.

Détachant un collier de chevalerie qu'il porte.

A vous cet ordre encore.

Fernand met un genou en terre, et le roi lui passe l'ordre
autour du cou.

DON GASPAR *à voix basse, aux seigneurs qui*
l'entourent.

Qu'en dites-vous, messieurs?

UN SEIGNEUR.

Les rois sont généreux.

DON GASPAR.

C'est payer en honneurs la honte et l'infamie!

LE SEIGNEUR.

Cet hymen est donc vrai?

DON GASPAR.

Le prince les marie,

Entre eux tout est d'accord, et ce pacte honteux
Doit arrêter les foudres de l'Église.

Tenez, c'est Léonor... la nouvelle marquise.

SCENE VIII.

LES MEMES; LÉONOR, *entrant pâle, vêtue de*
blanc et entourée de quelques dames. À sa vue
le Roi sort avec douleur.

LÉONOR, *à part.*

Je me soutiens à peine!... O justice des cieus!

Que me réservez-vous? Il reçut mon message,
Par Inez il sait tout... Je n'ai plus de courage.

Apercevant Fernand qui la contemple avec amour.

O ciel! c'est lui! vers moi ses yeux

Se lèvent sans courroux.

FERNAND, *s'approchant de Léonor.*

L'autel est prêt, madame.

LÉONOR.

O mon Dieu.

FERNAND.

Vous tremblez.

LÉONOR.

Oui, de joie!

DON GASPAR, *aux Seigneurs qui l'entourent.*

Ah! l'infâme!

FERNAND, *à Léonor.*

Venez! appuyez-vous

Sur le bras d'un époux.

Fernand sort conduisant Léonor par la main. Les Dames et une
partie des Seigneurs les suivent.

SCENE IX.

DON GASPAR, *un groupe de Seigneurs.*

DON GASPAR.

Quel marché de bassesse!

LES SEIGNEURS.

C'est trop fort! par ma foi!

DON GASPAR.

Épouser la maîtresse...

LES SEIGNEURS.

La maîtresse du Roi.

DON GASPAR.

Venir de sa province...

LES SEIGNEURS.

Sans nom, sans biens acquis.

DON GASPAR.

Le roi l'a fait marquis...

LES SEIGNEURS.

Messieurs, il sera prince!

DON GASPAR.

D'Alcantara lui donner le collier

Et des trésors...

LES SEIGNEURS.

Un rang, de la puissance!

TOUS.

De ses vertus et de sa complaisance
Il fallait bien payer l'aventurier.

Les Seigneurs sortis avec le cortège reparaissent, les autres
vont au-devant d'eux et semblent leur demander les détails
de la cérémonie. Le mariage est fait. Tous les gentilshommes
témoignent leur indignation.

CHOEUR.

Ah ! que du moins notre mépris qu'il brave
A son orgueil vienne mettre une entrave.
Que nul de nous ne cherche sa faveur,
Qu'il reste seul avec son déshonneur.

SCENE X.

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND *avec ivresse.*

Pour moi du ciel la faveur se déploie.
Ah ! messeigneurs... ah ! partagez ma joie,
Soyez témoins de mon bonheur.
Elle est à moi, cette femme adorée !
Est-il un bien plus rare... oh ! dites.
DON GASPAR *et les Seigneurs froidement.*
Oui, l'honneur.

FERNAND.

L'honneur ! sa noble loi me fut toujours sacrée,
Je l'ai reçu pour dot en mon berceau...
Pas un seul de ces biens aujourd'hui mon partage
Ne vaut cet héritage.

LES SEIGNEURS.

Il en est un pourtant qui vous semble plus beau.

FERNAND.

Qu'avez-vous dit ? De cette injure
J'aurai raison !... Mais non, j'ai mal compris.
Ah !... je vous en conjure,
Prouvez-le-moi... Votre main, mes amis !
TOUS, *retirant leurs mains.*

Ce titre... trouvez bon qu'à l'avenir... marquis,
Nous ne l'acceptons plus de vous.

FERNAND.

Ah ! cet outrage,

Vous le pairez.

Il veut du sang.

TOUS.

Eh bien, vous en aurez !

FERNAND.

Marchons !

SCENE XI.

LES MÊMES, BALTHAZAR.

BALTHAZAR.

Où courez-vous ? De cette aveugle rage
Arrêtez les effets, chrétiens ! et tremblez tous.
Du ciel sur cet hymen j'appelle le courroux.

FERNAND, *accourant vers Balthazar.*

Dieu... Balthazar !

BALTHAZAR, *le serrant dans ses bras.*

Fernand !

DON GASPAR, *avec ironie.*

L'époux de Léonore !

BALTHAZAR, *se dégageant de ses bras et le reposant.*

O ciel !

FERNAND.

Qu'ai-je donc fait ?

BALTHAZAR.

C'est toi qu'on déshonore !

FERNAND.

Comment ai-je souillé mon nom ? répondez-moi.

TOUS.

En épousant la maîtresse du roi !

FERNAND, *attéré.*

La maîtresse du roi !

Éclatant.

Quoi ! Léonor !... L'enfer brûle ma tête !

BALTHAZAR.

Ignorais-tu ?

FERNAND, *avec une fureur croissante.*

La maîtresse du roi !

Tout leur sang et le mien !

BALTHAZAR, *regardant au dehors.*

Arrête !

Ils se rendent ici.

FERNAND.

C'est bien ; je les attends.

BALTHAZAR.

Fuis !

FERNAND.

Oh ! non, je prétends

Me venger.

BALTHAZAR.

Que vas-tu faire ?

FERNAND.

Dieu seul le sait, mon père.

TOUS.

Quels regards menaçans !

SCENE XII.

LES MÊMES, LE ROI, *donnant la main à LÉONOR.*FERNAND, *allant au-devant du roi.*

Sire, je vous dois tout, ma fortune et ma vie ;
Le titre de marquis... ma nouvelle splendeur...
Des dignités... de l'or... tous les biens qu'on envie ;
Mais vous vous êtes, monseigneur,
Payé trop chèrement au prix de mon honneur.

LE ROI.

O ciel !... de son âme,

Dans sa loyauté,

S'indigne et s'enflamme

La noble fierté.

Ah ! l'injuste outrage

Qui flétrit son roi,

Rougit mon visage

De honte et d'effroi !

FERNAND.

Péris ! pacte infâme
Qui m'as trop coûté.
Honneur, noble flamme !
Rends-moi ma fierté.
J'affronte l'orage ;
Je connais mes droits ;
Qui brave l'outrage
Peut braver les rois.

LE ROI.

Écoutez-moi, Fernand...

FERNAND.

J'ai tout appris, altesse...

LÉONOR, à part.

Il ne savait donc pas...

FERNAND.

C'est pour une bassesse

Qu'on m'a choisi.

LE ROI, avec colere.

Marquis !

FERNAND.

Ce nom n'est pas le mien ;

Et des présents du roi je ne veux garder rien.

Se tournant vers les Seigneurs qui l'ont insulté.

Messieurs, rendez-moi votre estime...

Du sort pauvre victime,

Je pars, et n'emporte d'ici

Que le nom de mon père...

LÉONOR, à part, avec égarement.

Inez, où donc est-elle ?

DON GASPAR, à voix basse à Léonor.

Inez est prisonnière.

LÉONOR, accablée.

Oh ! tout m'est éclairci.

FERNAND, détachant de son cou l'ordre qu'il a
reçu du roi.

Ce collier qui paya l'infamie,

Je vous le rends.

Il tire son épée.

Cette épée avilie,

Qui de nos ennemis naguère était l'effroi,
Je la brise... à vos pieds ! car vous êtes le roi.

Je maudis cette alliance,
Je maudis l'indigne offense
Que sur moi, pour récompense,
Vous jetez avec de l'or.
Roi ! gardons, vous la puissance,
Moi l'honneur, mon seul trésor.

LÉONOR, au Roi.

Grâce, ô roi ! pour son offense ;
Sur moi tombe ta vengeance.

A Fernand qui la repousse.

Noble cœur ! de sa souffrance
Sur moi pèse le remord ;
Mais écoute ma défense,
Ou bien donne-moi la mort.

LE ROI.

Ah ! c'est trop de ma clémence
Protéger tant d'insolence !
Tremble, ingrat ; car ton offense
Fait sur toi planer la mort.
Mais, non... Fuis... car ta vengeance
Est aussi dans mon remord.

BALTHAZAR.

Roi, déjà pour vous commence
Du pécheur la chute immense :
Sur le trône est la souffrance,
Sous la pourpre est le remord.

A Fernand.

Viens, mon fils, dans sa clémence,
Dieu peut seul t'ouvrir un port.

DON GASPAR et LE CHOEUR.

Déjà de notre insolence
Sur nous pèse le remord.
Qu'elle est noble sa vengeance !
Mais je tremble pour son sort.

Mouvement général. Fernand sort suivi de Balthazar, les Seigneurs ouvrent respectueusement leurs rangs pour le laisser passer, et s'inclinent devant lui.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente le cloître du couvent de Saint-Jacques. A droite, se trouve le portique de l'église; et en face, une grande croix élevée sur un socle de pierre. Çà et là, des tombes et des croix de bois. Le jour naissant éclaire seulement la partie découverte du cloître; les premiers plans sont encore obscurcis par les ombres que projettent les murs de l'église.

SCÈNE PREMIÈRE.

RELIGIEUX, BALTHAZAR. *Des Religieux sont prosternés au pied de la croix; d'autres, dans l'éloignement, creusent leurs tombes et répètent par intervalles :*

Frères, creusons l'asile où la douleur s'endort.
Un religieux introduit des Pèlerins qui se dirigent vers l'église, et s'arrêtent devant le portique où paraît Balthazar.

BALTHAZAR.

Les cieux s'emplissent d'étincelles ;
Vers Dieu montez avec transport ,
Chœur pur des pénitens fidèles .
Assis dans l'ombre de la mort.

Les religieux répètent la prière de Balthazar , puis s'éloignent à travers les arcades du cloître ; les Pèlerins entrent dans la chapelle. Un seul Religieux est resté debout, immobile, la figure cachée dans ses mains, c'est Fernand.

SCÈNE II.

BALTHAZAR , FERNAND .

BALTHAZAR, *s'approchant de Fernand.*
Dans un instant, mon frère,
Un serment éternel
Vous arrache à la terre
Pour vous lier au ciel.

FERNAND.

Quand j'ai quitté le port pour l'orage du monde,
Vous me l'aviez bien dit : « Mon fils, tu reviendras ! »
Voici ; je reviens cherchant la paix profonde,
Et l'oubli que la mort offre ici dans ses bras.

BALTHAZAR.

Ou courage, Fernand ; lorsque Dieu vous appelle,
Ne pensez plus qu'à lui ; votre vœu prononcé
Entre le monde et vous est un tombeau placé.

FERNAND.

Vous me quittez ?

BALTHAZAR.

Entrez dans la chapelle.

Près d'un novice arrivé cette nuit,
Malade... jeune encor... le devoir me conduit.

FERNAND , *levant les yeux au ciel,*

meune aussi !

BALTHAZAR.

Pauvre fleur par l'orage abattue.
Qui va mourir, peut-être !

FERNAND.

Oh! oui, la douleur tue.

Balthazar va prendre les mains de Fernand, comme pour relever son courage, puis il sort.

SCÈNE III.

FERNAND , *seul.*

La maîtresse du roi ! Dans l'abîme creusé,
Sous un piège infernal ma gloire est engloutie,
Et de mon triste cœur l'espérance est sortie
Ainsi que d'un vase brisé.

ROMANCE.

Ange si pur, que dans un songe
J'ai cru trouver, vous que j'aimais !
Avec l'espoir, triste mensonge !
Envolez-vous et pour jamais.

En moi, pour l'amour d'une femme
De Dieu l'amour avait faibli ;
Pitié! je t'ai rendu mon âme,
Pitié, Seigneur, rends-moi l'oubli.

Ange si pur, que dans un songe
J'ai cru trouver, vous que j'aimais.
Avec l'espoir, triste mensonge!
Envolez-vous et pour jamais.

SCÈNE IV.

FERNAND, BALTHAZAR, LES RELIGIEUX.

BALTHAZAR.

Es-tu prêt? viens.

FERNAND.

Mon père, à la chapelle

Je vous suis.

BALTHAZAR.

Viens, mon fils, qu'à toi Dieu se révèle.

Balthazar et Fernand entrent dans la chapelle, les Religieux les suivent en silence. Léonor paraît sous l'habit d'un novice; elle se place devant le porche de l'église, cherchant à distinguer les traits des Religieux qui passent la tête baissée sous leurs capuchons.

SCÈNE V.

LÉONOR, *seule.*

Fernand ! Fernand ! pourrai-je le trouver ?
Ce monastère est-il l'asile qu'il habite ?
Sous cette robe sainte, ô mon Dieu que j'irrite

Jusques à lui permets moi d'arriver.
Par la douleur ma force est épuisée,
Je vais mourir... oui ! merci de ce don !

Prends mon âme brisée,
Mais qu'au moins de Fernand j'emporte le pardon.

CHOEUR DES RELIGIEUX, *dans l'église.*

Que du Très-Haut la faveur l'accompagne,
Vœu du fidèle, adorable tribut.

Entendez-vous du haut de la montagne,
La voix de l'ange annonçant le salut ?

LÉONOR.

Qu'entends-je ? c'est un vœu qui de l'autel s'élève,
Une âme que le ciel à cette terre enlève.

FERNAND, *dans l'église.*

Je me consacre à te servir, Seigneur !
Viens, que ta grâce illumine mon cœur.

LÉONOR.

Cette voix ! c'est bien lui ! lui ! perdu pour la terre.
Ange, remonte au ciel ! je fuis ce cloître austère,

Mais... je ne puis, la mort glace mon sang.

Elle tombe épuisée au pied de la croix.

SCÈNE VI.

LÉONOR, FERNAND.

FERNAND, *sortant de l'église avec agitation.*

Mes vœux sont prononcés... Et malgré moi descend

Dans mon âme inquiète

Une terreur secrète...

J'ai fui loin de l'autel.

LÉONOR, *essayant de se soulever.*

Mon Dieu, je souffre... hélas !

J'ai froid.

FERNAND.

Qu'entends-je ?

Regardant autour de soi.

Sur la terre

Un malheureux !

S'approchant.

Relevez-vous, mon frère.

LÉONOR.

C'est lui !

FERNAND, *reculant avec horreur.*

Grand Dieu !

LÉONOR.

Ne me maudissez pas.

FERNAND.

Va-t'en d'ici de cet asile

Tu troublerais la pureté ;

Laisse la mort froide et tranquille

Faire son œuvre en liberté.

Dans son palais ton roi t'appelle

Pour te parer de honte et d'or.

Son amour te rendra plus belle,

Plus belle et plus infâme encor.

LÉONOR.

Jusqu'à ce monastère

En priant j'ai marché... les ronces et la pierre

Ont meurtri mes genoux.

FERNAND.

Vous qui m'avez trompé, de moi qu'espérez-vous ?

LÉONOR.

D'une erreur sur tous deux la peine, hélas ! re-

J'ai cru qu'Inez pour moi [tombe.

Vous avait tout appris, dans un pardon j'eus foi.

Croyez-moi ! l'on ne ment pas au bord de la tombe.

Mon triste aveu ne put jusqu'à vous parvenir...

Fernand... faites-moi grâce à mon dernier soupir.

CANTABILE.

Fernand ! imite la clémence

Du ciel à qui tu t'es lié.

Tu vois mes pleurs et ma souffrance,

Écoute la pitié.

Pour moi qui traîne ici ma honte,

La terre, hélas ! n'a plus de prix ;

Mais que mon âme au ciel remonte

Pure au moins de ton mépris.

ENSEMBLE.

FERNAND.

Ses pleurs ! sa voix jadis si chère,

Portent le trouble dans mes sens ;

Sur ton élu, Seigneur, descends !

Arme son cœur pour la prière.

LÉONOR.

Entends ma voix jadis si chère,

Vois quel trouble agite mes sens ;

Et dans la nuit où je descends

Ne repousse pas ma prière.

FERNAND.

Adieu ! laissez-moi fuir.

LÉONOR.

Désarme ta colère,

Oh ! ne me laisse pas mourir dans l'abandon.

Vois mes pleurs, ma misère...

Un seul mot de pardon !

Par le ciel, par ta mère,

Par la mort qui m'attend.

FERNAND.

Va-t'en, va-t'en.

LÉONOR.

Pitié ! je t'en conjure

Par l'amour d'autrefois.

FERNAND,

Po urla pitié quand elle adjure,

Tout mon amour se réveille à sa voix.

LÉONOR.

Miséricorde à cette heure suprême !

Ou sous tes pieds écrase-moi.

Elle se jette à genoux.

FERNAND.

Ah ! Léonor !

LÉONOR.

Grâce !

FERNAND.

Relève-toi...

Dieu te pardonne.

LÉONOR.

Et toi ?

FERNAND.

Je t'aime !

Viens ! je cède éperdu
 Au transport qui m'enivre ;
 Mon amour t'est rendu,
 Pour t'aimer je veux vivre.
 Viens ! j'écoute en mon cœur
 Une voix qui me crie :
 Dans une autre patrie
 Va cacher ton bonheur.

LÉONOR.

C'est mon rêve perdu
 Qui rayonne et m'enivre !
 Son amour m'est rendu,
 Mon Dieu, laisse-moi vivre !

A Fernand.

Abandonne ton cœur
 A la voix qui te crie :
 Dans une autre patrie
 Va chercher le bonheur.

FERNAND.

Fuyons ce monastère.

LÉONOR, *avec épouvante.*

O ciel ! et ton salut.

On entend le chœur des Religieux dans l'église.

Monte vers Dieu, dégagé de la terre,
 Vœu du fidèle, adorable tribut.

LÉONOR.

Entends-tu leur prière ?
 C'est Dieu qui t'éclaire.

FERNAND.

A toi j'abandonne mon sort.

LÉONOR.

Oh ! le remords m'assiège ;
 Tes vœux ! songe à tes vœux.

FERNAND.

Mon amour est plus fort,

Viens ! pour te posséder je serai sacrilège.

LÉONOR, *défaillant.*

Non, du ciel la faveur
 Le retient sur l'abîme...
 C'est la main du Sauveur
 Qui t'épargne ton crime.

Moi, j'accepte mon sort...
 Fernand, Dieu me protège...
 Sois sauvé du sacrilège,
 Sois sauvé par ma mort.

FERNAND.

Viens, fuyons.

LÉONOR.

Je ne puis... ma vie est terminée.

FERNAND.

Mon Dieu !

LÉONOR.

Mais je meurs pardonnée.

Fernand, je te bénis.

Adieu ! dans le tombeau nous serons réunis.

Elle meurt.

FERNAND.

Au secours, au secours !

Se penchant sur le corps de Léonor inanimée.

C'est ma voix qui t'appelle ;

Rouvre les yeux, c'est moi... ton époux ! vain effort !

Au secours, au secours !

SCENE VII.

LÉONOR, *étendue sur la terre*; FERNAND,
 BALTHAZAR, *sortant de l'église suivi par les
 religieux.*

FERNAND, *à Balthazar.*

Venez, venez... c'est elle !

BALTHAZAR.

Silence !

Il s'approche de Léonor et rabaisse le capuchon sur ses cheveux déroulés.

Elle n'est plus !

FERNAND.

Ah !

BALTHAZAR, *aux Religieux.*

Le novice est mort,

Priez pour lui, mes frères.

FERNAND.

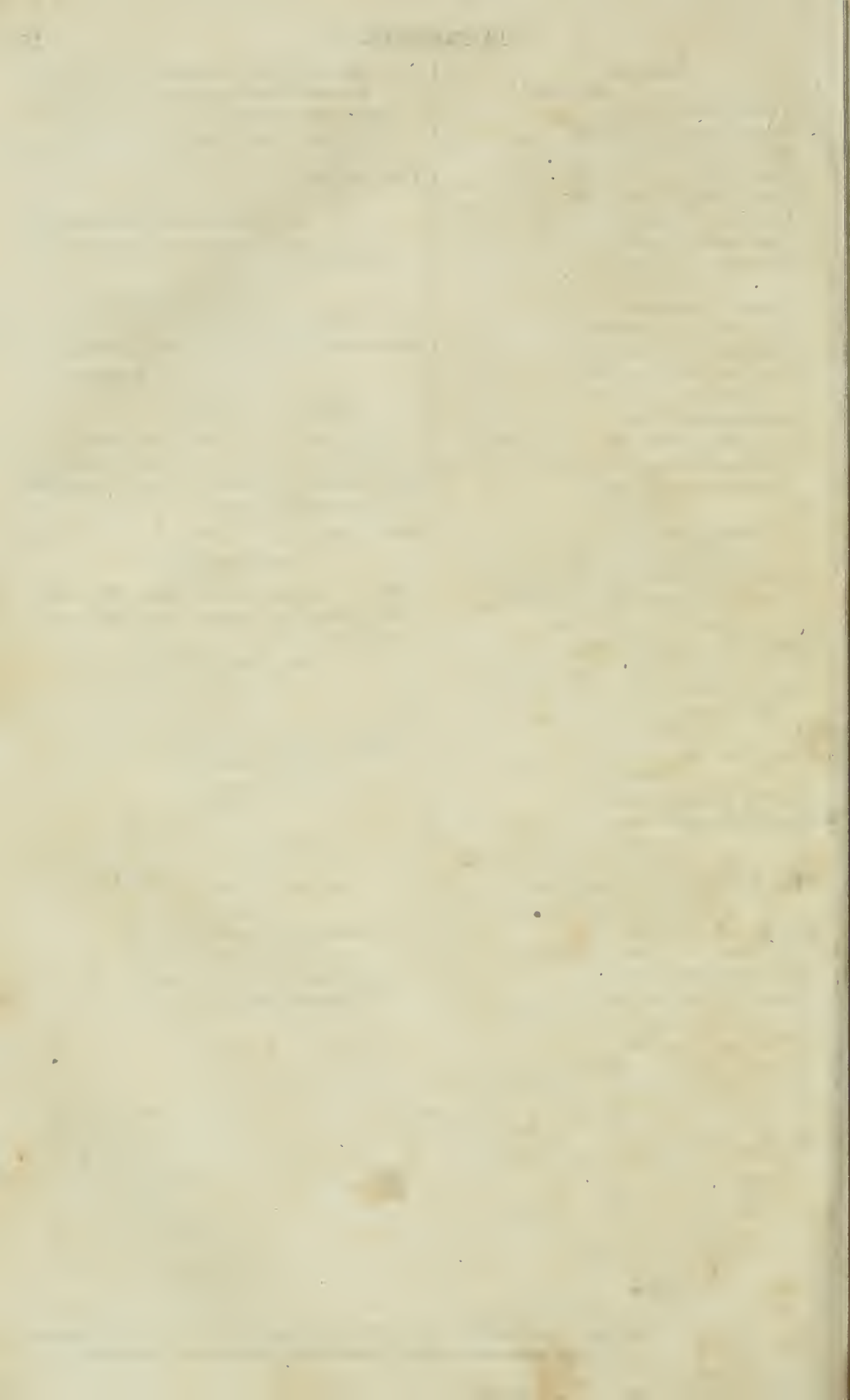
Et vous priez demain pour moi.

LES RELIGIEUX, *tombant à genoux.*

Dieu du pardon, que nos prières

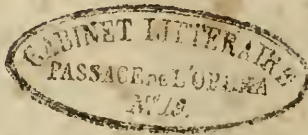
Portent cette âme jusqu'à toi.

FIN.



(127 - 1840)

LA ESMERALDA.



CHANT.

ACTE PREMIER.

TRUANDS.

MM. Vaillant , Gontier , Picardat , Laussel , Monneron , Danger , Bernoux , Laforge , Clavé , Lesman , Damoreau , Grognet , Cresson , Vermentin , Wimphen , Charpentier , Bégrez , Laty , Robin , Tardif , Cognet , Ménard , St-Denis , Olen , Bop , Robert , Cajani , Tondeur , Bouvenne , Guion , Ducauroy , Hens , Dou-trelean , Fortado , Dombrowa , Poitevin , Goyon , Gaudefroy , Esmery 1^{er} , Forgues , Popé , Esmery 2^e , Douvry , Georget , Boucher , Jeannin , Menoud .

Mesd. Sevres , Augusta , Blangy , Barbier , Lorotte , Proche , Néry , Forget , Requierer , Muller , Finart , Guitteau , Ragaine , Car-rey , Billiard , Zélie , Renaudière , Lassalle , Ménard , Grosneau , Dussart , Bouvenne , Bataillard , Ingrand , Prévot , Bolard , Baron , Villers , Bournay , Chorus , Widemann , Blanche , Loiseau .

ENFANTS.

Desjardins , Binay , Marcelin , Sery , Vautrot , Picard .

ARCHERS.

Tous MM. les artistes des Chœurs.

ACTE II.

PEUPLE.

Tous MM. et Dames les artistes des Chœurs.

FINAL.

SEIGNEURS ET DAMES.

Tous , comme ci-dessus .

ACTE III.

ARCHERS.

MM. Gontier , Vaillant , Picardat . Laussel , Monneron , Danger , Bernoux , Laforge , Clavé , Charpentier , Bégrez , Laty , Robin , Tardif , Cognet , Ménard , S-Denis , Bouvenne , Guion , Ducauroy , Hens , Goyon , Gaudefroy , Esmery 1^{er} , Forgues .

ACTE IV.

PEUPLE.

Tous MM. et Dames les artistes des Chœurs , comme au 2^e acte .

DANSE.

ACTE PREMIER.

TRUANDS.

MM. Quériau , Coralli .

M.lles Blangy , Carrez .

MM. Lenfant , Ragaine , Bégrand , Grenier , Celarius , Monnet , Mignot , Ch. Petit , Vincent , Cornet , Alexandre , Cartez , Honoré , Adrien , Grédelue , Dor , Péquaux , Guiffard , Scio , Chat-tillon , Paul , Barrez 2^e , Faucher 2^e , Gondouin .

Mdes Hassnhut 1^{re} , Leclereq , Lacroix , Delacquit , Saulnier 1^{re} , Guichard , Pujol , Beaupré , Bassompierre , Coupotte , Robin , Marivin , Saulnier 2^e , Athalie , Céliarius 1^{re} , Céliarius 2^e , Pé-rés 1^{re} , Jomard , Dumilatre 1^{re} , Dumilatre 2^e , Duménil 1^{re} , Caroline , Laurent , Duménil 2^e .

ENFANTS.

MM. Desplaces 2^e , Collet , Fromage , Huguet , Brillant , Millot , Henry , Constant , Durand , Provost 2^e , Cornet 2^e , Ernest , Provost 3^e .

Mlles Célestine , Josset , Courtois 2^e , Provost , Desjardins , Mar-quet , Dimier , Robert , Delestre , Bénard , Hassnhut 2^e , Pé-rés 2^e , Paget , Saulnier 3^e .

ACTE II.

MM. Lenfant , Ragaine , Legrand , Grenier , Céliarius , Monnet , Mignot , Ch. Petit , Cornet , Alexandre .

Mesd. Hassnhut 1^{re} , Leclereq , Lacroix , Delacquit , Saulnier 1^{re} , Guichard , Pujol , Beaupré , Coupotte , Robin .

NÈGRES.

MM. Durand , Huguet , Fromage , Henry .

ACTE IV.

HOMMES MASQUÉS.

MM. Grenier , Ragaine .

LE CONFESSEUR, Péquaux.

SIX ENFANTS DE CROEUR.

MM. Cornet 2^e , Provost 2^e , Rouyet , Ernest , Constant , Provost 3^e .

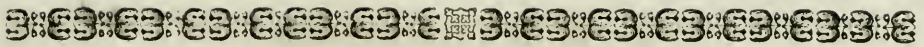
LE BEDEAU, Bégrand.

CLERGS DE JUSTICE.

MM. Barrez , Dor , Desplaces 2^e .

EN TRUANDS.

MM. Ch. Pelit , Vincent , Cornet 1^{re} , Carrez , Gondouin , Faucher 2^e .



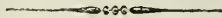
LUCIE DE LAMMERMOR,

GRAND OPÉRA EN DEUX ACTES ET EN QUATRE PARTIES,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance,
le 10 août 1839,

Repris à l'Académie royale de Musique, le 20 février 1846,

PAROLES DE MM. ALPHONSE ROYER ET GUSTAVE VAEZ,
MUSIQUE DE M. GAETAN DONIZETTI.



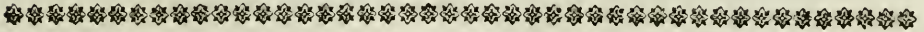
Personnages.

Acteurs
de l'Académie royale de Musique.

Acteurs
du Théâtre de la Renaissance.

HENRI ASTHON.....	}	MM. BARROILHET.	MM. HURTEAUX.
EDGARD RAVENSWOOD.....		CANAPLE.	L. RICCIARDI.
LORD ARTHUR BUCKLAW.....		PORTEAUX.	GIBERT.
GILBERT.....		DUPREZ.	J. KELM.
RAIMOND, ministre protestant.....		PAULIN.	ZELGER.
LUCIE, sœur d'ASTHON.....		CHENET.	M ^{me} ANNA THILLON.
SEIGNEURS ET DAMES, PAYSANS DU CLAN, VALETS.		BRÉMOND.	
		M ^{lle} NAU.	

L'action se passe en Écosse, à la fin du XVIII^e siècle.



PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente le carrefour d'un bois. — A la gauche de l'acteur, une fontaine très apparente, ombragée par un chêne.

SCÈNE I.

GILBERT, SEIGNEURS, en habits de chasse,
PAYSANS.

CHOEUR.

Couronnons
La crête des montagnes,
Sillonons
Les prés verts des campagnes.
Sous du cor,
Que l'écho vous promène;
Soleil d'or,
Ah ! luis long-temps encor !
Hors d'haleine,
Lancez-vous dans la plaine,

Chiens adroits,
Sur le cerf aux abois.
Sous vos toits
Que le soir vous ramène,
Beaux chasseurs,
Fatigués et vainqueurs.
(La chasse s'éloigne.)



SCÈNE II.

GILBERT, ASTHON, entrant.

GILBERT.

Quel air sombre ! Auriez-vous besoin de mon épée ?

ASTHON.

Peut-être.

GILBERT.

Eh bien ! disposez de mon bras ;
 Votre estafier Gilbert ne vous faillira pas.

ASTHON.

Gilbert, d'un noir chagrin mon âme enveloppée
 Gémît du crime de ma sœur.

Cet Edgard Ravenswood, l'ennemi de ma race,
 Du cœur de ma Lucie, indigne ravisseur...
 Elle l'aime !

GILBERT

Un seul mot, un geste, et sur sa trace
 Je me mets à l'instant, et je réponds de lui.

ASTHON.

Sur cette jeune fille

Avoir mis tant d'espoir ! Tu sais, de ma famille,
 Dans la faveur du roi ruinée aujourd'hui,
 Le puissant lord Athol redevenait l'appui.
 Lucie, au jeune Arthur, au neveu du ministre,
 Allait donner sa main... O passion sinistre !
 Edgard renverse tout.

GILBERT.

Maître, un coup de ce fer
 Enlèvera d'ici cet Edgard de l'enfer.

ASTHON.

Un tel crime... oh ! jamais !

GILBERT.

A votre aise, Excellence !
 Edgard et votre sœur, bravant votre défense,
 Vont pourtant ce matin, comme deux tourtereaux,
 Se rendre en ce lieu sombre, auprès de la fontaine
 Où les amans d'Écosse ont coutume, en leur peine,
 De venir échanger leurs fidèles anneaux.

ASTHON.

Dis-tu vrai ?

GILBERT.

Monseigneur, j'ai porté le message :
 Pour me taire, je suis payé par l'amoureux,
 Et par vous pour parler ; je vous sers tous les deux

ASTHON.

Eh bien ! donc, que son sang assouvisse ma rage !

AIR.

D'un amour qui me brave
 Il faut briser l'entrave ;
 Mon sang, comme une lave,
 Allume ma fureur.
 De toi serais-je esclave ?
 Souci d'un vain honneur.
 Malheur à qui me brave !
 Edgard, à toi malheur !
 J'ai trop long-temps fait grâce,
 Ma haine enfin se lasse ;
 Le jour du pardon est passé ;
 Non, rien ne peut t'absoudre,
 Mon bras, comme la foudre,
 Va courber dans la poudre
 Ton orgueil insensé.

GILBERT.

Au flanc, j'ai mon épée
 Qui peut innoculée ;
 Pour vous servir,
 Elle est prête à sortir.

(On entend la ritournelle du chœur suivant.)

La chasse vers nous s'avance,
 La voici.

ASTHON.

Plus un mot... Silence !

SCÈNE III.

ASTHON, GILBERT, LES CHASSEURS, rentrant.

CHOEUR DES CHASSEURS.

Le soleil hors de la plaine
 Nous fait chercher un abri
 Sous l'air frais de la fontaine,
 Sur ce doux gazon fleuri.

(S'avançant vers Asthon.)

Dans une sombre avenue
 S'est offert à notre vue
 L'ennemi que vous haïssez.
 Sur son coursier il prit la fuite,
 Et soudain à sa poursuite
 Nous nous sommes lancés ;
 Mais loin des feux de la plaine
 La fatigue nous ramène.

ASTHON.

Un ennemi !... Qui donc ?

LE CHOEUR.

Edgard !

ASTHON.

Encore !

O rage qui dévore !

C'en est fait, il doit périr.

GILBERT.

Oui, c'est le parti le plus sage,

(A part.)

Et qui me convient davantage :
 Ce coup-là va m'enrichir.

ASTHON.

A moi viens, ouvre tes ailes,
 Je t'évoque, ange du mal,
 Viens servir mes fureurs mortelles,
 Arme pour moi ton bras fatal.
 Ma vengeance, Edgard, va l'atteindre.
 Cet amour qui le fait craindre,
 Puisque rien ne peut l'éteindre,
 Je l'écrase dans ton cœur.

LE CHOEUR.

Sa vengeance va l'atteindre,
 Car la haine est dans son cœur,
 Et rien ne pourra l'éteindre.
 J'entrevois un jour d'honneur.

GILBERT, à part.

A prix égal, à ne rien feindre,
Je le sauve de bon cœur.

(Halte de chasse. — Les seigneurs se couchent au pied des arbres. — Des valets distribuent les rafraîchissements qu'ils ont apportés dans des corbeilles.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

J'arrive le dernier au rendez-vous de chasse ;
Henri, salut !

ASTHON.

Arthur, salut à vous ;
Vos rêves d'amour loin de nous
Vous avaient égaré...

ARTHUR.

Rassure-moi, de grâce ;

J'aime Lucie, et je m'en crois aimé,
Mais je ne puis bannir un soupçon qui m'obsède.

ASTHON.

Un soupçon ?

ARTHUR.

Un seul mot à mon esprit calmé
Rendra la paix.

ASTHON.

Parlez.

ARTHUR.

Viens à mon aide.

Est-ce bien librement que Lucie est à moi ?

ASTHON.

En doutez-vous ?

ARTHUR.

Edgard...

ASTHON.

Jadis, le téméraire,

Oubliant notre haine et bravant ma colère,
Osa jusqu'à ma sœur porter ses vœux, je croi.
Elle l'a repoussé.

ARTHUR.

D'elle-même ?... Ah ! mon frère,

Merci, je suis heureux maintenant et j'espère.
Je connaissais d'Edgard l'aveugle passion,
J'étais jaloux de lui, mais vers la cour de France
Mon oncle, tord Athol, l'envoie en mission.

ASTHON, avec joie.

Il part ?...

ARTHUR.

On m'a promis...

ASTHON.

Et bientôt ?

ARTHUR.

Je le pense.

ASTHON, à part.

Je respire.

GILBERT, bas, à Asthon.

Je le rejoins dans un instant.

ASTHON, bas.

Puisqu'il part, non.

GILBERT.

Les morts seuls sont discrets pourtant.

ASTHON.

En chasse !

(Les chasseurs se relèvent et descendent la scène.)

LE CHOEUR.

En chasse ! voici l'heure
Où sur le cerf qui pleure
Vont fondre les limiers.
La trompe au loin résonne
Et la forêt frissonne
Sous le pied des coursiers.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

GILBERT, seul.

Il part, c'est me voler ; pour tuer notre amant,
J'aurais eu de mon maître une assez ronde somme...
Diable soit du scrupule ! avec un pareil homme
Pas moyen de gagner sa vie honnêtement.

Dans l'allée obscurcie,

Là-bas voici venir la charmante Lucie.
Doucement, sir Gilbert, chaque rôle a son tour,
Frenons l'air attendri d'un confident d'amour.

SCÈNE VI.

GILBERT, LUCIE.

LUCIE.

Gilbert...

GILBERT.

C'est moi, mademoiselle.

LUCIE.

Edgard...

GILBERT.

Il va venir,

Je veillerai sur vous.

LUCIE, lui donnant sa bourse.

Tiens, voici pour ton zèle.

Va ! si quelqu'un survient, songe à nous prévenir.

(Gilbert sort.)

SCÈNE VII.

LUCIE, seule.

O fontaine, ô source pure !
 Sous la mousse ton murmure
 Chante et gémit comme une douce voix.
 C'est là que je l'ai vu pour la première fois,
 Edgard, Edgard ! ô comble de misère !
 Ce nom pour moi si doux,
 Faut-il, hélas ! faut-il que pour mon frère
 Il soit le nom d'un ennemi jaloux ?
 De nos aïeux la haine héréditaire,
 Fantôme inapaisé, se redresse entre nous.

CAVATINE.

Que n'avons-nous des ailes ?
 Au loin portés par elles
 Hors des routes mortelles,
 Vers les étoiles d'or,
 Nos deux esprits fidèles
 Uniraient leur essor.
 Quand la haine barbare
 Ici-bas nous sépare,
 Levons les yeux ; un phare
 Brille au port éternel ;
 Ceux qu'ici l'on sépare
 Sont unis dans le ciel.

Toi par qui mon cœur rayonne,
 Ton amour que Dieu me donne,
 Sur mon front, chaste couronne,
 Fait resplendir le bonheur.
 De nos transports la pensée
 Embaume l'heure passée,
 Et, dans l'âme encor bercée,
 Met l'espoir comme une fleur.

SCÈNE VIII.

LUCIE, EDGARD.

EDGARD.

C'est moi, Lucie.

J'ai voulu te parler sans témoins en ce lieu...

Un sort cruel flétrit ma vie.

C'est horrible ! ô mon Dieu !

De notre Écosse avant demain, chère âme,
 Je serai loin.

LUCIE.

O ciel !

EDGARD.

Pour la France je pars ;

L'ordre est précis, mon pays me réclame,
 Demain, demain, sans retards.

LUCIE.

M'abandonner seule en ma peine !

EDGARD.

J'irai trouver mon ennemi,
 Le conjurer d'oublier notre haine,
 Et, ma main dans sa main, te demander à lui.

LUCIE.

Edgard, ô ciel ! qu'entends-je ?
 Fatal amour ! Ah ! meurs,
 Éteins-toi dans nos cœurs !

EDGARD.

Je devine, un refus ! O destinée étrange !

Quoi ! ses projets de vengeance assouvis,
 Mon père mort, mes biens qu'il m'a ravis...

C'est peu ! De sa colère

Il me poursuit encor. Mon sang, ma perte entière,

Voilà son vœu.

DUO.

EDGARD.

Il me hait.

LUCIE.

Edgard !

EDGARD.

Grand Dieu !...

LUCIE.

Par pitié ! point de blasphème.

EDGARD.

Sur ton frère, anathème !

Qu'il tremble...

LUCIE.

Edgard !

EDGARD.

Juge toi-même :

Sur la tombe de mon père,
 J'ai juré, dans ma colère,
 A ta race vengeance et guerre ;
 J'ai juré mort en retour.
 Je te vis, et dans mon âme
 Dieu mit un rayon d'amour,
 Mais mon serment me réclame ;
 Je puis l'accomplir un jour.

LUCIE.

Qu'il me reste l'espérance !
 Vois l'angoisse de mon cœur ;
 De celui qu'en ta vengeance
 Tu maudis, je suis la sœur.
 De tes yeux éteins la flamme,
 Vois les miens de pleurs s'emplier ;
 Oh ! ta vengeance est infâme,
 Edgard, si j'en dois mourir !

EDGARD.

Viens sous l'ombre de ce chêne,
 Où tu m'as juré ta foi.
 Sois témoin, sainte fontaine,
 Et toi, ciel ! elle est à moi.

Prends cet anneau...

(Il lui donne son anneau et prend en échange celui
 qui est au doigt de Lucie.)

Le tien m'engage.

Garde mon gage...

LUCIE.

Jusqu'au tombeau.

ENSEMBLE.

Ah! que Dieu seul vous dénoue,
Liens formés sur cet autel;
Oui, mon âme à toi se voue,
Que mon pacte s'inscrive au ciel!

EDGARD.

Séparons-nous, ma Lucie.

LUCIE.

Cher Edgard, je meurs d'effroi;
Avec toi s'en va ma vie.

EDGARD.

Et mon cœur reste avec toi.

LUCIE.

Qu'une lettre, en ma misère,
Vienne au moins me consoler,
Et rattache à cette terre
L'âme prête à s'exhaler.

EDGARD.

Ma pensée et ma prière
Vont de loin vers toi voler.

LUCIE.

Vers toi toujours s'envolera
Mon rêve d'espérance;
Le bruit des flots pour toi sera
L'écho de ma souffrance.

Si mon pauvre cœur désolé
A sa douleur succombe,
Cueille dans ce bois isolé
Une fleur pour ma tombe.
Adieu tout mon bonheur!
La mort est dans mon cœur.

EDGARD.

Vers toi toujours s'envo'era
Mon rêve d'espérance;
Le bruit des flots pour toi sera
L'écho de ma souffrance;
Et si ton amant désolé
A sa douleur succombe,
Donne une larme à l'exilé;
Que ton cœur soit sa tombe.
Adieu tout mon bonheur!
La mort est dans mon cœur.
Je pars...

LUCIE.

Adieu!

EDGARD.

Nous sommes unis devant Dieu

ENSEMBLE.

Adieu!

(Le rideau tombe.)

DEUXIÈME PARTIE.

Un salon gothique dans le château d'Asthon.

SCÈNE I.

ASTHON, GILBERT.

(Au lever du rideau, Asthon est assis, le coude appuyé sur une table; Gilbert, en costume de voyage, se tient debout, le chapeau à la main.)

ASTHON.

Ainsi tu viens de France?

GILBERT.

Oui, maître, à l'instant même

J'arrive.

ASTHON.

Et que fait-il, cet Edgard détesté?

GILBERT.

Il désespère et croit à l'infidélité
De Lucie.

ASTHON.

A merveille.

GILBERT.

Et sans doute, elle l'aime,

Et s'obstine toujours à vous désobéir?

ASTHON, se levant.

C'est aujourd'hui, Gilbert, si tu me viens en aide,
Qu'au lieu d'aimer Edgard elle va le haïr.

GILBERT.

Parlez. Selon votre ordre et votre bon plaisir,
J'ai déjà supprimé leurs lettres; bon remède
Qu'un mutisme absolu pour les douleurs d'a-
Que faut-il maintenant? [mour.

ASTHON.

L'anneau de fiancée
Échangé par ma sœur dans la forêt, un jour...

GILBERT.

[céc,
Pendant qu'Edgard dormait, l'âme d'amour ber-
J'ai dérobé ce gage; un habile ouvrier, [ble,
Fort mal famé d'ailleurs, mais, du reste, bon dia-
Pour quelques pièces d'or m'en a fait un sem-
Qui tromperait l'œil d'un joaillier. [blable
Le voici.

ASTHON.

C'est bien.

GILBERT.

Mais il faut hâter la chose,
Edgard va revenir...

ASTHON.

Qu'importe ? dès demain
A lord Arthur Lucie aura donné sa main.
Je l'entends, elle vient... A cette porte close
Tiens-toi prêt, cher Gilbert, et quand j'appellerai,
Parais avec l'anneau...

GILBERT.

Que je lui montrerai.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ASTHON, LUCIE, puis GILBERT.

ASTHON.

Je t'attendais, avance.
J'espérais te trouver plus riante en ce jour,
Qui d'un illustre époux va consacrer l'amour...
Tu gardes le silence ?

DUO.

LUCIE.

Quand mon cœur se désespère,
Dévorant sa peine amère,
Peux-tu donc voir, toi, mon frère,
Mes tortures sans effroi ?
Puisse Dieu dans sa colère
Ne pas les venger sur toi !

ASTHON.

Ton Edgard t'a délaissée ;
Tu n'es plus sa fiancée ;
Cet amour t'a rabaisée,
Mais ton sort n'est point lié.
Pour ton ardeur insensée
Je dois être sans pitié.
Un noble époux...

LUCIE.

Jamais ! jamais !

ASTHON.

Lucie !

LUCIE.

Edgard a reçu mon serment.

ASTHON.

Il t'oublie.

LUCIE.

Il m'aime ; j'ai foi dans son vœu,
Nous sommes unis devant Dieu.

ASTHON.

Qu'un dernier présent du traître
Te le fasse enfin connaître.

(Appelant.)

Gilbert !

(Il paraît, Lucie se précipite au devant de lui ; Gilbert,
sans prononcer une parole, montre l'anneau à Lucie,
qui jette un cri.)

LUCIE.

L'effroi glace mon sang !

ASTHON.

Me crois-tu ?

LUCIE, consternée.

Mon anneau ! — Sur moi la mort descend !
Pleurant son absence,
Au fond de ma souffrance,
J'avais l'espérance
De son retour prochain.
« Peut-être, me disais-je, oui, peut-être demain ! »
Hélas ! adieu croyance,

Beau rêve ! j'espérais en vain...

(Pendant ce cantabile, Gilbert remonte la scène et
sort en échangeant des signes d'intelligence avec
Asthon.)

ASTHON.

L'ingrat te délaisse,
Son cœur sans noblesse
Rit de ta faiblesse,
De ton vœu surpris.
Comprends ton offense ;
Que l'indifférence
Soit notre vengeance :
Mépris pour mépris.

LUCIE.

L'ingrat me délaisse !...
Trahir ma tendresse,
Sa foi, sa promesse,
Vœux au ciel écrits !
Adieu l'espérance !
Oh ! de ma constance,
Son indifférence,
Voilà donc le prix !

(Fanfares au dehors.)

Qu'entends-je ?

ASTHON.

La joie éclatante
Au loin retentit.

LUCIE.

Qui donc ?...

ASTHON.

C'est ton époux !

LUCIE.

Grand Dieu ! de l'épouvante
Le froid me saisit.

ASTHON.

L'autel pour toi s'apprête...

LUCIE.

La tombe au lieu de fête...
L'effroi glace mon cœur.

ASTHON.

Viens, il y va de ma tête.
Tu sais combien de ma faveur
L'étoile est éclipcée :
Je veux relever la splendeur
De ma gloire abaissée ;
De ma ruine Arthur peut seul me préserver.

Et moi ?
 Lui seul.
 Tu dois me sauver.
 Mon frère !
 Viens à l'autel.
 Je vais quitter la terre.
 Viens, tu dois me sauver.
 Non.
 Il le faut.
 O ciel !
 Entends tu ces chants de fête ?
 C'est ton hymen qui s'apprête.
 Va de fleurs orner ta tête ;
 Tu peux être heureuse encor.
 Cède à mes vœux, ô Lucie !
 C'est ton frère qui supplie ;
 Rends-moi la splendeur ravie ;
 Dans tes mains tu tiens mon sort.
 Ah ! des pleurs au lieu de fête !
 Que le deuil voile ma tête,
 C'est ma tombe qui s'apprête ;
 Le malheur, voilà mon sort.
 Dieu ! sans ma douleur je plie,
 Entends ma voix qui supplie ;
 Viens m'arracher à la vie ;
 Pour bienfait j'attends la mort.
 (Lucie s'éloigne chance'ante.)

SCÈNE III.

ASTHON, SEIGNEURS et DAMES, PAYSANS DU
 CLAN ; un peu après, ARTHUR.

FINALE.

CHOEUR.

Suivons l'amant qui nous conduit
 Près d'une reine aimée,
 Près de l'épouse qu'il choisit,
 Des bois fleur embaumée.
 Qu'à notre chœur, à nos concerts,
 S'unisse tout ce qui chante ;
 Il faut que la fête bruyante
 Fatigue l'écho des airs.

ARTHUR, à Asthon.
 L'envie avait voulu ternir
 L'éclat de ta bannière,
 Mais on la verra resplendir
 Plus brillante et plus fière.
 Tu main.—Viens sur mon cœur,
 Jurons-nous foi sincère ;
 Je viens à toi comme un frère,
 Comme un frère, un défenseur.
 REPRISE DU CHOEUR.
 Suivons l'amant qui nous conduit, etc.
 ARTHUR, à Asthon.
 Eh bien !... Lucie...
 Heureuse, elle s'apprête ;
 Peut-être un dernier soin l'arrête,
 Elle se pare avec orgueil.
 Mais d'une mère adorée
 Elle quitte à peine le deuil.
 Sa mémoire m'est sacrée.
 Sa perte est réparée
 Par un hymen qui nous rend tous heureux.
 Frère, je doute...
 Est-ce son cœur qu'elle écoute...
 Lucie?...
 Eh quoi !
 Que sais-je ? Dans ses yeux
 Souvent j'ai vu des larmes
 Qu'elle cachait.
 Dissipez vos alarmes ;
 De votre amour son cœur est glorieux.
 LES SEIGNEURS et LES DAMES.
 Elle approche, c'est elle !
 Quelle pâleur mortelle !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCIE, amenée par LE MINISTRE.

ASTHON, allant au devant de Lucie.
 Voici ton époux... (Bas.) Cruelle,
 Veux-tu me perdre ?

LUCIE, à part.

O-tourment !

ARTHUR, à Lucie.

Je mets le cœur le plus aimant
 Aux pieds de la plus belle.

ASTHON, allant vers la table.

Avant d'aller à la chapelle,

Il faut signer.

(A Arthur.)

Approche !

ARTHUR.

O doux moment !

(Asthon conduit par la main Lucie vers la table.)

LUCIE.

Je marche au sacrifice...

ASTHON, lui présentant la plume.

N'hésite pas, signe...

LUCIE, à part.

O supplice !...

(Elle signe.)

Espoir, aux cieux précède-moi !

LE MINISTRE.

Elle paraît chanceler...

ASTHON, à part.

Je respire.

LUCIE, se soutenant à peine.

La force... me manque... j'expire.

LE CHOEUR.

Mais quel bruit !

TOUS.

Ciel ! Edgard !

LUCIE, s'élançant vers son frère.

Mensonge !

LE CHOEUR.

O jour d'effroi !

SCÈNE V.

LES MÊMES, EDGARD.

(Edgard paraît et s'arrête au fond du théâtre ; sa figure est pâle ; ses habits en désordre annoncent un voyage fait sans repos. — Lucie est tombée évanouie près de la table. — Consternation générale. — Un long silence.)

SEXTUOR.

EDGARD.

J'ai pour moi mon droit, mon glaive ;
 Pour frapper mon bras se lève,
 S'il faut perdre mon beau rêve,
 Sa tendresse, mon trésor.
 De son vœu j'ai là le gage,
 Mais l'effroi sur son visage,
 Du parjure est le présage.
 Ingrate ! moi je t'aime encor !

ASTHON.

Sur sa tête qu'il relève
 Le destin suspend mon glaive ;
 Que ce jour enfin achève
 Ma vengeance par sa mort.
 Ma stupeur, sombre présage,
 C'est le calme avant l'orage...
 Ton retour, dernier outrage,
 Marque en traits de sang ton sort.
 LUCIE, sortant de son évanouissement.
 Lui fidèle à sa tendresse !
 Tout m'accable en ma détresse ;

Comme une ombre vengeresse
 Se dresse l'ange du remord.

Piège affreux qui se dévoile,
 Du destin s'ouvre le voile ;
 Dans ma nuit plus une étoile,
 Dans l'abîme plus un port !

LE MINISTRE.

C'est le cri de la détresse
 Qui succède aux chants d'ivresse ;
 Comme une ombre qui se dresse,
 Je crois voir planer la mort.
 Que ta main, Dieu, se dévoile,
 Fais, dans l'ombre qui nous voile,
 De l'espoir briller l'étoile ;
 Ouvre à l'affligée un port.

ARTHUR.

De mes yeux tombe le voile,
 Oui, le piège se dévoile,
 De mon bonheur pâtit l'étoile :
 Ils avaient lié leur sort.
 C'en est fait, adieu beau rêve !
 Mais l'outrage appelle un glaive ;
 Oui, sa tendresse qu'il m'enlève
 Lui vaudra pour prix la mort.

LE CHOEUR.

C'est le cri de la détresse
 Qui succède aux chants d'ivresse ;
 Comme une ombre qui se dresse,
 Je crois voir planer la mort.

STRETTE DU FINALE.

ASTHON et ARTHUR, tirant l'épée.
 Loin de nous ! — J'ordonne en maître,
 Ou ce fer l'immole ici.

EDGARD, tirant son épée.

Fer pour fer. — Le sang d'un traître
 Va rougir la terre aussi.

LE MINISTRE, se jetant entre eux.

Imitez d'un Dieu qui pardonne
 La clémence et la bonté ;
 En son nom ma voix l'ordonne :
 Que le glaive soit jeté.
 Grâce ! grâce ! Elle est perdue
 Pour l'homicide ; il est écrit :
 « Par le glaive celui qui tue
 » Par le glaive un jour périt. »

ASTHON, remettant son épée.

Ravenswood, jusqu'en ce lieu
 Qui te ramène ?

EDGARD.

Ma Lucie,
 Mon bon droit. — D'unir sa vie
 A la mienne elle a fait vœu.

LE MINISTRE.

Chasse un tel vœu de ta mémoire,
 Car un autre...

EDGARD.

Un autre... Oh ! non.

LE MINISTRE, lui montrant l'acte signé par Lucie.

Vois...

EDGARD, arrachant le papier de ses mains, à Lucie.

Tu trembles... dois-je croire ?...

Dis-moi qu'il ment... Est-ce ton nom ?

Un seul mot...

LUCIE, défaillant.

Oui...

EDGARD, ôtant de son doigt l'anneau qu'il a reçu de Lucie, et le jetant sous ses pieds.

Ramasse

Ton gage ; rends-moi le mien... rends-le-moi !
(Il arrache du doigt de Lucie l'anneau qu'il lui a donné en échange.)

LUCIE.

Écoute, par grâce !

EDGARD.

Va loin de moi ;

Du serment tu trahis la foi.

Anathème sur le piéce

Qui de vengeur m'a fait esclave sacrilège ;

Maudit soit ton sortilège,

Maudite l'heure où je te vis !

Cœurs de reptiles, race infâme,

C'est l'enfer qui vous a vomis ;

Que le poi on, et le fer et la flamme

Vous exterminent !...

CHOEUR.

Je frémis...

ASTHON, furieux.

Tremble, tremble !...

ENSEMBLE.

ASTHON.

Tremble, insensé ! ma terrible colère
Va t'écraser comme un ver dans la terre ;
Du ciel mon bras devant le tonnerre
Relombera sur le blasphémateur.
Ah ! tu pourrais au tigre en sa lazière
Demander plus de pitié qu'à mon cœur.

LE MINISTRE.

Au nom du ciel ! écoutez ma prière ;
Abjurez tous la vengeance et la guerre ;
Point d'anathème, à Dieu seul le tonnerre ;
Que la pitié descende en votre cœur !
Qui refusa le pardon sur la terre.
Peut-il encor l'espérer du Seigneur ?

LUCIE.

Seigneur, éteins dans leur cœur la colère ;
N'ajoute pas sa mort à ma misère.
C'est le seul vœu, la dernière prière
D'un cœur aimant que brise la douleur,
Le dernier vœu d'un cœur qui sur la terre
Pour soi ne peut espérer de bonheur.

EDGARD.

Voilà mon sein, frappez ; car sur la terre
Plus un abri ne reste à ma misère.
Lâches, méchants, que la vengeance altère,
Faites couler mon sang avec mes pleurs,
Et, pour cacher leurs taches, sur la pierre
De vos festins vous sèmerez les fleurs.

(Asthon veut se précipiter sur Edgard ; le ministre étend les bras entre eux ; tous les seigneurs ont l'épée à la main. — Edgard les défie, et sort en jetant un dernier regard sur Lucie, qui tombe à genoux. — Le rideau baisse.)

TROISIÈME PARTIE.

Une galerie de communication entre les appartemens du château d'Asthon. — Au fond, les jardins illuminés.

SCÈNE I.

CHOEUR, dans la coulisse.

Enlourons de nos vœux

La jeune épouse ;

Des flammes de leurs yeux,

Nuit, sois jalouse.

Nuit, sur l'heureux Arthur

Ferme ton voile,

Et de ton front d'azur

Éteins l'étoile.

(Pendant ce chœur, Gilbert arrive par le fond ; il traverse le théâtre, entre dans un salon latéral, et reparait bientôt avec Asthon.)

SCÈNE II.

ASTHON, GILBERT.

GILBERT.

Oui, monseigneur, à la petite porte
De votre parc un homme vous attend.

ASTHON.

Eh bien ! que me veut-il ?

GILBERT.

D'un ton fort rebutant

A ma demande il répondit : « Qu'importe,

• Lord Asthon a-t-il peur ? »

En're nous, l'inconnu m'a l'air de sombre humeur.

ASTHON.
Tu ne le connais pas?
GILBERT.
 Sous les plis de sa cape
Et sous un large feutre, aux yeux sa mine échappe.

ASTHON.
Qu'il vienne.
 (A part.)

 Un vague espoir...
(Un homme paraît enveloppé d'un manteau, un feutre rabattu sur les yeux; il s'arrête au fond du théâtre.)

GILBERT.
 Il était sur mes pas;

Le voilà...
ASTHON, à Gilbert,
Laisse-nous, mais ne t'éloigne pas.
 (Gilbert sort)

SCÈNE III.

ASTHON, EDGARD, jetant son manteau.

DUO.

ASTHON.
Edgard!
EDGARD.
 Oui, moi, ton juge aussi,
A me voir tu devais t'attendre.
ASTHON.
A ma merci tu viens le rendre?
EDGARD.
Peut-être...

ASTHON.
 Enfin, qui te ramène ici!
EDGARD.
Souviens-toi qu'en ce domaine,
D'où me chasse encor ta haine,
En seigneur j'ai commandé.
Le blason de ta famille
Sur le mien s'étale et brille,
Mais mon droit n'a point cédé,
Et ma vengeance endormie
Veut enfin être assouvie.

ASTHON.
Je ne puis, il faut sans retard
Chez son époux mener Lucie.

EDGARD, à part.
Chaque parole est un poignard.
O torture! ô jalousie!

ASTHON.
Chez son époux...
EDGARD.
 Tais-toi! tais-toi!

ASTHON.
Écoute-moi.
Ce matin, belle et joyeuse,
De son destin glorieuse,

Elle priait à l'autel.
Maintenant la jeune épouse,
Que chacune ici jalouse,
D'un regard rend grâce au ciel.
Va, ta colère jalouse
Fait au glaive un fol appl.

EDGARD.
J'aurai ton sang,
ASTHON.
 Menaces vaines,

Pour terminer nos haines,
J'accepte ton défi.
Qu'avec ton nom s'efface
Ta mémoire et ta race!
Va, sur la terre passe,
Disparais dans l'oubli!

EDGARD.
Tremble! pour venger mon père,
Je l'étendrai dans la poussière.

ASTHON.
Toi!
EDGARD.
Moi. Ton heure?

ASTHON.
 Eh bien! dans un moment
Déjà l'aurore brille.

EDGARD.
Où?
ASTHON.
 Près du monument

Où repose ta famille.
EDGARD.

J'y vais,
ASTHON.
 Choisis une tombe à ton gré.

EDGARD.
Oui, mais je l'y plongerais,
ENSEMBLE.

Soleil! sur l'arène
Où s'arme la haine
Surgis et promène
Ton disque de feu.
Fantôme livide
D'un père! viens, guide
Mon glaive, préside
Au jugement de Dieu.

EDGARD.
A mes pieds je vais l'étendre.
ASTHON.
Ce jour te sera fatal.

EDGARD.
Ne le fais pas attendre.
ASTHON.
Je quitte le bal.

ENSEMBLE,
Sers-lui de suaire.
Sanglante poussière;

Sans croix, sans prière,
Qu'il meure sous mon pié ;
Que, faute du glaive,
Le poignard achevé
Son œuvre, sans trêve.
Ni grâce, ni pitié.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LES SEIGNEURS et LES DAMES invités à la fête,
venant du jardin et des salles voisines.

CHOEUR.

Elle a quitté ces lieux,
La jeune épouse ;
Des flammes de leurs yeux,
Nuit, sois jalouse.
Nuit, sur l'heureux Arthur
Ferme ton voile,
Et de ton front d'azur
Éteins l'étoile.
Le ciel pâtit déjà,
Dansons encore ;
Pour nous l'aurore
Trop tôt viendra.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE.

Malheur ! malheur ! destin terrible !

LE CHOEUR.

Pourquoi ce cri de malheur ?

LE MINISTRE.

Lucie...

LE CHOEUR.

Achievez.

LE MINISTRE.

Nuit horrible !

LE CHOEUR.

Dissipez notre frayeur.

LE MINISTRE.

Dans ses appartemens à peine retirée,
Saisissant un poignard, la raison égarée,
D'un coup mortel Lucie a frappé son époux ;
Arthur est mort tendant les bras vers nous.

LE CHOEUR.

Hymen funeste ! ô sort étrange !
Déjà la joie en deuil se change ;
De leur ivresse un mauvais ange,
L'enfer lui-même était jaloux.

LE MINISTRE.

La haine creusa l'abîme
Où s'engloutit cette maison.

LE CHOEUR.

La haine, hélas ! creusa l'abîme
Où s'engloutit cette maison.

LE MINISTRE.

Ciel ! pardonne à Lucie un crime
Que n'a point commis sa raison.

LE CHOEUR.

Le malheur détruit sa raison ;
Dieu lui pardonnera son crime.

LE MINISTRE.

Elle s'avance, hélas ! pauvre victime !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIE, accourant ; ses cheveux
sont déroulés, ses yeux hagards.

LUCIE.

[chants.

Mon nom s'est fait entendre au milieu de vos
C'était sa voix si chère et si connue...

Edgard ! je te suis rendue.

[chants.

Viens ! je me suis soustraite au pouvoir des mé-
Auprès de la fontaine

Viens t'asseoir à l'écart.

(Elle croit prendre la main d'Edgard, et se diriger
vers la fontaine ; tout à coup elle s'arrête épou-
vantée.)

O ciel ! là-bas... là... quel spectre se traîne !

Il nous sépare ! hélas ! Fuyons, fuyons, Edgard !

(Elle oublie son effroi ; une pensée riante se peint
dans ses yeux.)

Le chant de la fauvette au fond des bois résonne,

Tressons ma couronne...

Quelle douce harmonie ! elle descend du ciel...

C'est l'hymne des nocces... — L'autel

Pour nous s'apprête... O délice !

Le bonheur dans mon âme a versé son calice.

L'autel rayonne... un doux parfum dans l'air

Se respire. Voici le prêtre.

A toi ma vie, et tout mon être !

Conduis-moi par la main, ô mon Edgard si cher !

LE MINISTRE et LE CHOEUR.

D'un Dieu vengeur, que son bon ange

Apaise le courroux.

LUCIE.

Jours d'azur sans mélange,

Vous brillerez pour nous ;

De mon bonheur un ange

Au ciel serait jaloux.

LE MINISTRE.

Asthon s'avance...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ASTHON.

ASTHON.

Dites-moi...

Cette affreuse nouvelle?...

LE MINISTRE.

N'est que trop vraie!

ASTHON.

O nuit d'effroi!...

Ma sœur... toi, criminelle!

LE MINISTRE.

Plains-la! tu vois dans quel funeste état...

LUCIE, croyant voir Edgard.

Il parle... il m'interroge, et moi, je dois me taire.

Montre un front moins sévère;

C'est vrai, j'ai signé ce contrat...

Mais... mais...

(Portant la main à son front avec douleur.)

Ma tête!... O ciel! dans sa colère,

Il jette mon anneau...

Il me maudit! Mon frère,

C'est toi qui fus mon bourreau.

Je ne suis point parjure,

Edgard, je te le jure.

Non, je t'aimai toujours, toujours, et t'aime

De tout parjure [encor

Mon âme est pure.

Je t'aime encor.

ASTHON.

C'est moi, Lucie,

Ton frère...

LUCIE.

Défends ta vie,

Mon trésor!

AIR.

Je vais loin de la terre

Au séjour de lumière,

Où monte la prière,

Où nous conduit la foi.

Là, plaintives étoiles,

Brillant sur toi, mes yeux,

Des nuits perçant les voiles,

Te souriront aux cieux.

ASTHON.

Fatalité cruelle!

Tout est perdu pour moi.

LUCIE.

Ma mère aux cieux m'appelle,

Attends! je viens à toi!

Je vais loin de la terre, etc.

(Après cette reprise, Lucie tombe épuisée dans l'bras de ses femmes. — Asthon parle à quelques seigneurs, qui témoignent par un geste qu'ils ont compris. Ils sortent par le fond. — La toile tombe

QUATRIÈME PARTIE.

Un site mélancolique éclairé par la lune. — Quelques tombeaux s'élèvent entre les arbres. — On voit, dans le lointain, le château illuminé.

SCÈNE I.

EDGARD, entrant à pas lents.

Tombe de mes aïeux, d'une famille éteinte

Recueillez le dernier, l'infortuné débris!

Plus de colère, plus de plainte!

Ce monde ingrat et dur pour moi n'a plus de prix.

Mon sang, Asthon, je te le livre.

Car je ne puis plus vivre,

Lucie, hélas! après tous tes mépris.

Ah! je te vois au bal, de fleurs parée,

Fendre en riant cette foule abhorrée,

Ingrate! Et moi,

Portant mes maux sous lesquels je succombe,

Je tourne vainement mon front pâli vers toi!

Tu cherches le plaisir, Lucie, et moi la tombe.

AIR.

Bientôt l'herbe des champs croitra

Sur ma pierre isolée,

Et pas un pleur ne mouillera

Le triste mausolée:

Mon âme au ciel s'envolera,

Flétrie et désolée.

Si ton Arthur t'amène un jour,

Lucie, en ce lieu sombre,

Passe en silence; un mot d'amour

Éveillerait mon ombre.

Respecte au moins, femme sans foi,

L'amant qui meurt pour toi.

SCÈNE II.

EDGARD, LES SEIGNEURS envoyés par Asth

LES SEIGNEURS.

Ravenswood, à ton attente

Asthon ne s'est pas rendu;

Après d'une sœur mourante

Le devoir l'a retenu.

EDGARD.

Grand Dieu! qu'entends-je? A cette heu

Qui donc expire?...

LES SEIGNEURS.

Pleure, pleure.

EDGARD.

Mais qui faut-il que je pleure ?
Dites-moi qui va mourir !

LES SEIGNEURS.

Lucie.

EDGARD.

O ciel !

LES SEIGNEURS.

Dans une heure

Elle aura cessé de souffrir ;
Oui, son dernier jour va luire,
N'espérez plus, elle expire.

EDGARD.

Oh ! par grâce ! dites non.

LES SEIGNEURS.

Sur son cœur qui se déchire
La raison n'a plus d'empire,
Et sa bouche, sans sourire,
Au ciel jette encor ton non.

EDGARD, avec désespoir.

Toi mourir, mourir fidèle...
Et je t'ai maudite, hélas !

LES SEIGNEURS.

En mourant elle l'appelle,
Elle tend vers toi les bras.

(Une cloche tinte dans le lointain.)

Entendez-vous la cloche de la mort ?

EDGARD.

Elle a tonné sur ma tête !
Attends-moi, Lucie !

LES SEIGNEURS.

Arrête !

EDGARD.

Non, je veux la voir encor...
LES SEIGNEURS, le retenant.

Que la prudence l'arrête ;
Reste, et calme ton transport.

EDGARD, se dégageant de leurs bras.
Je veux la revoir encor !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE.

Que la prière au ciel l'escorte !
Les regrets sont superflus.

EDGARD.

Je ne la verrai plus.
Lucie !

LE MINISTRE.

Elle est morte.

EDGARD.

Perdue !

LE MINISTRE.

Elle est au ciel.

EDGARD.

Perdue à jamais !

LES SEIGNEURS.

Sort cruel !

EDGARD.

O bel ange, dont les ailes,
Fuyant nos douleurs mortelles,
Vers les sphères éternelles
Ont emporté mon espoir ;
De mes jours fleur parfumée,
Je te suis, ma bien-aimée ;
Sur nous la terre est fermée,
Viens aux cieux me recevoir !
(Saisissant son poignard.)
Je te rejoins.

LE MINISTRE, retenant son bras.

Insensé, quel délire !

EDGARD.

Je veux mourir.

LES SEIGNEURS.

Reviens à toi, reviens, Edgard !

EDGARD.

Non, non. (Il se frappe.)

LES SEIGNEURS.

Ah !

(Edgard tombe dans les bras du ministre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ASTHON, GILBERT, portant à la main deux épées de combat.

ASTHON.

Me voilà.

EDGARD.

J'expire.

Henri, tu viens trop tard.
(D'une voix entrecoupée.)

Dans l'autre vie...

M'attend Lucie...

Me la ravir n'est plus... en ton pouvoir...
A ma tendresse... Dieu la donne.

LE MINISTRE.

Pardonnez.

LES SEIGNEURS.

Pardonnez.

EDGARD.

Henri... je te pardonne...

Viens, ma Lucie... aux cieux me recevoir...

O bel ange!... ma Lucie,

Je te joins dans l'autre vie...

Viens aux cieux me recevoir !

(Il meurt.)

ASTHON.

Le remords, voilà mon partage !

Tout s'écroule, hélas ! sous moi.

LES SEIGNEURS.

Tous ces maux sont ton ouvrage ;
Que leur sang retombe sur toi !

La Musique des opéras suivans se trouve chez M. BERNARD LATTE, éditeur,
boulevard des Italiens, 2 :

LUCIE DE LAMMERMOOR,

LA NORMA,

UNE AVENTURE DE SCARAMOUCHE,

NIZZA DE GRENADE,

ROBERT DÉVEREUX.

LES

MARTYRS,

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

Paroles traduites par M. Eugène Scribe,

MUSIQUE DE M. DONIZETTI,

Divertissement de M. Corali.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique,

Le avril 1840.

PRIX : 1 FRANC.



CHEZ SCHONENBERGER, ÉDITEUR DE MUSIQUE, COMMISSIONNAIRE,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, 10.

CHEZ CH. TRESSE, SUCCESSEUR DE J.-N. BARBA,
Palais-Royal, galerie de Chartres, 2 et 3;

CHEZ MARCHANT,
Boulevard Saint-Martin, 12.

1840.

МАШИНЫ

ИЗДАНИЕ 2-е

AVERTISSEMENT.

Corneille traduit en opéra !! Quelle impiété littéraire !

Les *messieurs* qui de nos jours ont affiché le plus de mépris pour nos grands auteurs classiques vont, comme tous les faux dévots, crier le plus haut à la profanation.

Deux mots de réponse :

J'ai fait pour une tragédie de Corneille ce que nos pères avaient fait pour une tragédie de Racine : l'*Iphigénie en Aulide*, traduite en opéra, a fait connaître à la France une des plus belles partitions de l'immortel Gluck *.

Ensuite, et s'il est vrai, comme l'attestent nos plus illustres compositeurs, que la musique veuille avant tout des passions et des effets dramatiques, et que l'opéra le meilleur soit celui qui présente le plus de belles situations, on concevra sans peine que tous les ouvrages de Corneille doivent offrir, comme ils offrent en effet, de magnifiques sujets d'opéra !

J'aurais voulu respecter et conserver intacts tous les vers de Polyeucte, mais la musique a des exigences auxquelles on doit se soumettre ; de plus, il a fallu traduire les principaux morceaux, airs, duo, trio et finales, d'après la partition déjà faite du *Poliutto*, composé pour le théâtre de Saint-Charles, et défendu avant sa représentation par la censure de Naples. Si je me suis permis de supprimer les quatre confidentes de Corneille, c'est que l'opéra doit mettre en action ce que la tragédie met en récit. Je n'ai hasardé, du reste d'autres changements que ceux qui avaient été conseillés et indiqués, avant moi, par Laharp et par Andrieux.

Quant au rôle du père et du gouverneur Félix, j'ai suivi l'idée donnée par Voltaire, qui désirait qu'à ce caractère pusillanime et peu digne de la tragédie, on substituât celui d'un zélé défenseur des divinités du paganisme ; fanatique dans sa croyance comme Polyeucte dans la sienne.

EUGÈNE SCRIBE.

* Je pourrais ajouter *Iphigénie en Tauride* de Guimond Delatouche, mis en opéra pour Gluck et pour Piccini qui traitèrent en même temps le même sujet ; le *Cid de Corneille*, mis en opéra par Guillard, sous le titre de *Chimène*, pour Sacchini, etc., etc.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

FÉLIX, gouverneur de l'Arménie au nom de l'empereur Décus.	M.	DÉRIVIS.
PAULINE, sa fille.	Mme.	DORUS-GRAS.
POLYEUCTE, son gendre	M.	DUPREZ.
SÉVÈRE, proconsul envoyé par l'empereur	M.	MASSOL.
CALLISTHÈNES, prêtre de Jupiter	M.	SERDA.
NÉARQUE, chrétien ami de Polyeucte.	M.	WARTEL.
UN CHRÉTIEN	M.	MOLINIER.
JEUNES FILLES, suivantes de Pauline.		
CHOEUR DU PEUPLE, habitants et habitantes de Mélitène.		
CHOEUR DES CHRÉTIENS.		
CHOEUR DES PRÊTRES DE JUPITER.		
SOLDATS des différentes armes composant une légion romaine.		
LICTEURS.		
SACRIFICATEURS.		
GLADIATEURS.		
CHOEUR DE DANSEURS ET DE DANSEUSES, paraissant dans les cérémonies publiques ou religieuses.		

La scène se passe à Mélitène, capitale de l'Arménie.

LES MARTYRS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des catacombes ; on y descend par un escalier taillé dans le roc. — A droite du spectateur, sur les premiers plans, des tombeaux romains, dont un se distingue par sa magnificence. — A gauche, vers le troisième ou quatrième plan, l'entrée d'une caverne qui conduit à d'autres tombeaux. Il fait nuit. Plusieurs groupes de chrétiens sont descendus dans les catacombes. Une partie est déjà dans les souterrains, l'autre est encore au haut de l'escalier.

SCÈNE I^{re}.

NÉARQUE, POLYEUCTE, CHOEUR DE
CHRÉTIENS.

CHOEUR.

O voûte obscure, ô voûte immense,
Où règne la paix des tombeaux,
Que rien ne trouble ton silence,
Que rien n'éveille nos bourreaux !

Marchons sans crainte
Dans cette enceinte
Pieuse et sainte
Où Dieu conduit nos pas !
Dans le mystère
Et la prière
Attendons, frère,
Un glorieux trépas !
Prions, mon frère,
Jusqu'à l'instant
Où notre sang
Doit rendre hommage
Et témoignage
Au fils du Dieu vivant !

(Ils entrent tous dans la caverne à gauche pour y célébrer les mystères ; Polyeucte s'apprête à les suivre, Néarque l'arrête.)

SCÈNE II.

NÉARQUE, POLYEUCTE.

NÉARQUE.

Arrête, Polyeucte, et dans l'instant suprême
Où tu viens réclamer l'eau sainte du baptême,
Chrétien nouveau, le Dieu dont nous suivons la loi
A-t-il mis dans ton cœur et l'audace et la foi ?

POLYEUCTE.

Oui, son culte divin et m'anime et m'enflamme.

NÉARQUE.

Toi naguère l'ami de nos persécuteurs !
Toi gendre de Félix, de ce tyran infâme
Qui contre les chrétiens signala ses rigueurs !..¹

POLYEUCTE, avec enthousiasme.

Dieu m'a parlé ! Dieu seul règnera dans mon âme !

NÉARQUE.

Tu braveras pour lui la mort, le déshonneur,
Et plus encor... les pleurs d'une épouse chérie ?

POLYEUCTE.

Ah ! pour elle j'aspire à l'immortelle vie !

Tu sais combien je l'aime, et tu vis ma douleur,
 Quand Pauline à mes vœux allait être ravie.
 J'implorais tous nos dieux, pour prolonger ses jours!
 « Rendez-la-moi, disais-je!! » et nos dieux étaient
 [sourds!

Alors dans mon amour, dans ma fureur peut-être,
 Vers le Dieu des chrétiens que je persécutais,
 J'élevais malgré moi mon cœur et je disais :
 De la terre et des cieus si vous êtes le maître,
 Montrez votre pouvoir! rendez-moi tout mon bien,
 Rendez-moi ce que j'aime!... et je serai chrétien!
 Sur ma tête soudain retentit le tonnerre,
 Et Pauline rouvrit ses yeux à la lumière!...
 Et des Cieus réjouis j'entendis les accents!
 C'était la voix de Dieu, qui disait : Je t'attends!

AIR.

Que l'onde salutaire
 S'épanche sur mon front!
 Et les maux de la terre
 Pour moi disparaîtront!
 Je dirai tes louanges
 Au ciel comme ici-bas!
 Roi du ciel et des anges,
 Reçois-moi dans tes bras!

NÉARQUE.

Roi du ciel et des anges,
 Reçois-le dans tes bras!
 Allons, suis-moi!

(Ils s'avancent vers la caverne à gauche, et s'arrêtent
 en voyant un chrétien descendre précipitamment par
 l'escalier du fond.)

SCÈNE III.

NÉARQUE, POLYEUCTE, UN CHRÉTIEN.

NÉARQUE.

Que viens-tu nous apprendre?

LE CHRÉTIEN.

D'un cortège nombreux entendez-vous les pas?
 De loin, j'ai reconnu les féroces soldats
 Du gouverneur Félix!

POLYEUCTE, à Néarque.

Ils viennent vous surprendre!

NÉARQUE.

Cette enceinte est sacrée et pour eux et pour nous!
 De leurs nobles aïeux ils renferment les tombes,
 Et ces noirs souterrains, ces vastes catacombes,
 Nous permettent, ami, de braver leur courroux.

POLYEUCTE.

Ah! dût-il éclater, c'est le but où j'aspire!
 Le baptême pour moi sera près du martyre!
 Marchons!.. Dieu nous attend!

(Ils entrent dans la caverne à gauche, dont la porte se
 referme sur eux.)

SCÈNE IV.

(Paraissent plusieurs jeunes filles romaines et des es-
 claves portant des vases, des trépieds, de l'encens, des
 fleurs et de l'eau lustrale. Pauline est au milieu d'elles
 et s'avance lentement. — Elles descendent de l'escali-
 er taillé dans le roc, et sont suivies de plusieurs
 soldats qui s'arrêtent sur les marches de l'escalier.)

PAULINE, à une de ses femmes.

Eloignez de ces lieux
 Ces gardes, que Félix nous donna pour escorte!

(Montrant le cénotaphe qui est à droite.)

Dans ce séjour de paix je ne crains rien.. j'apporte
 Au tombeau de ma mère et mes pleurs et mes
 [vœux.

(Elle se prosterne sur les marches du tombeau. — Pen-
 dant ce temps, une de ses femmes fait un signe aux
 soldats qui se retirent et disparaissent.)

PAULINE.

Pour rendre Proserpine à nos désirs propice
 Offrons d'abord, mes sœurs, un pieux sacrifice;
 Répandez l'eau lustrale, allumez ces flambeaux
 En l'honneur de nos dieux, protecteurs des tom-
 [beaux.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

HYMNE A PROSERPINE,

Jeune souveraine,
 O puissante reine,
 Ton sceptre d'ébène
 Régit les enfers!
 Quelle beauté mâle
 Règne en ton front pâle
 Où brillent l'opale
 Et les cyprès verts.
 Daigne nous sourire
 De ce sombre empire
 Soumis à tes lois,
 Et reçois ces roses
 Fraîchement écloses,
 Belles comme toi!

(On effeuille des roses sur le tombeau, et les jeunes
 filles reprennent l'Hymne à Proserpine.)

Jeune souveraine,
O puissante reine,
Ton sceptre, etc.

(On allume le feu sacré dans les trépieds.—On répand de l'eau lustrale, et on attache aux angles du tombeau des couronnes de verveine, tandis que les jeunes filles forment des groupes et des danses funéraires pendant le chœur précédent.)

PAULINE, à ses compagnes.

Allez ! laissez-moi maintenant.

UNE DE SES FEMMES.

Seule dans ces caveaux !

PAULINE.

Oui, pendant un instant !

(Voyant qu'elles hésitent à obéir.)

Je le veux ! ! !

(Toutes les femmes remontent l'escalier du fond et disparaissent.)

SCÈNE V.

PAULINE, seule et s'approchant du tombeau.

Toi qui lis dans mon cœur, ô ma mère,
O toi, qui fus témoin de l'amour de Sèvre,
De ces nœuds par toi-même approuvés !... et, qu'hé-
[las !

A pour jamais brisés le destin des combats,
De l'époux généreux que me donna mon père,
Redis-moi les vertus, le noble caractère ;
Dis-moi qu'il faut l'aimer... et pour mieux le chérir,
De l'amant qui n'est plus chasse le souvenir !

AIR.

Qu'ici ta main glacée
Bénisse ton enfant !
Bannis de sa pensée
Cruel et doux tourment !
Image, qui m'est chère,
Mais moins que mon honneur,
Fuyez !... Et toi, ma mère,
Reviens calmer mon cœur.
Entends ma voix, ma mère,
Rends le calme à mon cœur !

(A la fin de cet air, on entend dans la caverne, à gauche, les chants des chrétiens, et Pauline écoute avec effroi.)

PRIÈRE DES CHRÉTIENS en dehors, pendant que Polyeucte reçoit le baptême.

O toi, notre père,
Qui régnes sur terre

Comme dans les cieux,
Ta gloire immortelle
A lui se révèle,
Et, chrétien fidèle,
Il tiendra ses vœux !

(Pauline, qui s'est approchée de la caverne et qui a écouté attentivement, pousse un cri à ces derniers mots et revient en tremblant au bord du théâtre.)

PAULINE.

Qu'ai-je entendu?... les chants de cette secte impie,
De ces Nazaréens, infâmes, odieux,
En horreur à la terre aussi bien qu'à nos dieux !
Fuyons !... ou bien, c'en est fait de ma vie.

(En ce moment la porte de la caverne s'ouvre.—Plusieurs chrétiens sortent et gagnent l'escalier du fond.)

PAULINE, revenant au bord du théâtre.

Il est trop tard !

(Tombant à genoux.)

S'il faut succomber sous leurs coups,
Vengez-moi, Dieux puissants !

SCÈNE VI.

PAULINE, sur le devant du théâtre, à genoux près du tombeau de sa mère ; tous les chrétiens sortent de la caverne et entourent NÉARQUE et POLYEUCTE.

POLYEUCTE, s'avançant et apercevant sa femme pousse un cri de surprise.

Pauline ! ! !

PAULINE, avec effroi et ne pouvant en croire ses yeux.

Mon époux !

(A ce cri, Néarque et les chrétiens s'avancent ; d'autres, sur un signe de Néarque, vont se poser de distance en distance sur l'escalier du fond et semblent veiller sur leurs compagnons.)

FINALE.

POLYEUCTE, prenant sa femme par la main en l'amenant au bord du théâtre.

Imprudente ! téméraire !
Qui t'amène parmi nous ?

(Montrant les chrétiens.)

Du Dieu saint qui les éclaire
Viens-tu braver le courroux ?

PAULINE.

O blasphème !.. ô sacrilège !
Polyeucte . . mon époux,
De Jupiter qui nous protége
Ose braver le courroux.

POLYEUCTE , montrant les chrétiens.

Je suis leur ami... leur frère.

PAULINE , avec douleur.

Toi ! partager leur erreur ?

POLYEUCTE .

Mes yeux s'ouvrent à la lumière !

PAULINE .

Leur Dieu n'est qu'un imposteur !

POLYEUCTE .

Il mérite ma croyance.

PAULINE .

Sur lui mépris et pitié !

POLYEUCTE .

Et j'adore la puissance...

PAULINE .

D'un fourbe !.. d'un crucifié !

NÉARQUE ET LES CHRÉTIENS , à genoux.

Prions !.. prions pour elle !
Viens ! et du haut des cieux ,
O lumière éternelle !
Brille enfin à ses yeux !
Prions !.. prions pour elle
Qui méconnaît les cieux .

PAULINE .

Châtiment aux impies ,
Anathème sur eux ,
Et sur toi qui renies
Et ton culte et tes dieux !

POLYEUCTE .

Tais-toi , je t'en supplie ;
Et vous , du haut des cieux ,
A l'éternelle vie .
Ouvrez enfin ses yeux .
Oui , prions pour l'impie
Qui méconnaît les cieux !

PAULINE , pressant Polyeucte dans ses bras.

En vain ils veulent te séduire ;

Polyeucte... si tu me chéris ,
Abjure un funeste délire ,
Reviens à nous !

POLYEUCTE .

Je ne le puis.

PAULINE .

Eh bien ! pour sauver ce que j'aime ,
A mon père , à l'instant , j'irai
Dénoncer leur culte abhorré .

POLYEUCTE .

Va donc me dénoncer moi-même !

PAULINE , tremblante.

Que dis-tu ?

POLYEUCTE .

Leur sort est le mien !
Sur mon front a coulé l'eau sainte du baptême !

NÉARQUE .

Il est à nous !

TOUS .

Il est chrétien !

PAULINE .

Châtiment aux impies !
Anathème sur eux ,
Et sur toi qui renies
Et ton culte et tes dieux !

POLYEUCTE .

Tais-toi , je t'en supplie ;
Et vous , du haut des cieux ,
A l'éternelle vie
Ouvrez enfin ses yeux !
Oui , prions pour l'impie
Qui méconnaît les cieux .

NÉARQUE ET LE CHOEUR .

Prions ! prions pour elle !
Viens , et du haut des cieux ,
O lumière éternelle ,
Brille enfin à ses yeux !
Prions ! prions pour elle ,
Prions le Roi des cieux !

(Pendant cet ensemble , des chrétiens venus du dehors
ont parlé vivement à ceux qui sont restés en senti-
nelles sur l'escalier , et l'un de ceux-là descend vers
Néarque .)

NÉARQUE , au chrétien qui s'avance vers lui effrayé.

Quel danger nous menace , et d'où vient ta terreur ?

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

LE CHRÉTIEN.

Un favori de l'empereur,
Un proconsul farouche, impitoyable,
Aujourd'hui même arrive, et son bras redoutable
Vient stimuler encore l'ardeur de nos bourreaux,
Et réclamer pour nous des supplices nouveaux.

NÉARQUE, froidement.

Nous sommes prêts!

POLYEUCTE, avec enthousiasme.

Oui, bravant leur colère,
Je cours me dévouer à leurs coups.

PAULINE, se jetant au-devant de lui.

Ah! tais-toi!

Au proconsul, et surtout à mon père,
Cache un secret que gardera ma foi!

POLYEUCTE.

Moi!.. renier le Dieu qui m'anime et m'éclaire!

PAULINE.

Si tu m'aimes, tais-toi!.. tais-toi!
Ou je meurs à tes pieds de douleur et d'effroi!

(Polyeucte relève Pauline qu'il serre avec amour contre son cœur, et pendant ce temps le chœur reprend à demi-voix.)

PAULINE.

Si tu m'aimes, silence!

Je t'implore à genoux.

Redoute leur vengeance,

Et sauve mon époux.

POLYEUCTE.

Objet de ma constance,

Amour de ton époux,

Que Dieu, dans sa clémence,

T'appelle parmi nous.

NÉARQUE et LE CHOEUR.

Dans l'ombre et le silence,

Amis, séparez-vous.

Dieu prend noire défense;

Dieu veillera sur nous.

ENSEMBLE.

(Pauline entraîne Polyeucte. — On les voit gravir l'escalier taillé dans le roc. — Néarque et les chrétiens s'apprentent à les suivre. — La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le cabinet de travail de Félix, gouverneur d'Arménie. — Au fond, des lecteurs qui attendent ses ordres. — A droite, plusieurs secrétaires à qui Félix achève de dicter un édit.

SCÈNE I^{re}.

FÉLIX, au premier secrétaire.

Achevez ! Pollion, — transcrivez ces édits
Par qui sont les chrétiens condamnés et pros crits !

AIR.

Dieux des Romains, dieux tutélaires,
Je servirai votre courroux !
Dieux puissants qu'adoraient nos pères,
Je veux vivre et mourir pour vous !

Par vous, glorieuse et féconde
Rome, élève un front immortel !
A vous donc l'empire du ciel,
Comme à nous l'empire du monde !

Dieux des Romains, dieux tutélaires,
Je servirai votre courroux !
Dieux puissants qu'adoraient nos pères,
Je veux vivre et mourir pour vous !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, plusieurs officiers du palais ;
PAULINE qui entre pensive et rêveuse.

FÉLIX, allant au-devant d'elle.

Viens, ma fille ; je sais que ta pieuse haine
Déteste, comme moi, cette race chrétienne
Et se réjouira d'un édit rigoureux

Qui punit l'imposture et défend les vrais dieux !
Tiens, lis !

(Il prend sur la table un exemplaire de l'édit et le lui donne.)

PAULINE, le regardant et à part.

O ciel !...

(Lisant avec émotion.)

« Au nom de l'empereur Décie,
» Félix, ancien consul, gouverneur d'Arménie...

FÉLIX, voyant qu'elle s'arrête.

Poursuis donc !

PAULINE, continuant.

» A quiconque oserait en ces lieux
» Donner ou recevoir le baptême...

(A part.)

Grands dieux !!

» La mort !! »

(Tremblante, elle est prête à laisser échapper l'écrit
dont Félix s'empare, et qu'il montre aux officiers.)

FÉLIX.

La mort !!!... Vous le voyez... J'atteste,
Par Jupiter lui-même et le courroux céleste,
Que, fût-ce sur ma fille et sur mon propre sang,
Tomberait sans pitié ce juste châtement !

STRETTA DE L'AIR.

Mort à ces infâmes,
Et livrez aux flammes

Leurs enfants, leurs femmes,
 Leur or et leurs biens.
 Qui, pour cette race,
 Ni pitié, ni grâce;
 Qu'à jamais s'efface
 Le nom des chrétiens!

(Remettant l'édit aux lecteurs qui attendent.)

Publiez cet édit!...

(Les lecteurs sortent.)

Toi qui tiens la foudre,
 Jupiter vengeur,
 Viens réduire en poudre
 Un peuple imposteur.

(En ce moment on entend en dehors publier l'édit.
 Les sons de la trompette accompagnent la reprise
 de la strettu.)

Mort à ces infâmes
 Et livrez aux flammes
 Leurs enfants, leurs femmes,
 Leur or et leurs biens.

Oui, pour cette race, etc., etc., etc.

LES SECRÉTAIRES ET LES ESCLAVES.

Oui, pour cette race,
 Ni pitié, ni grâce;
 Qu'à jamais s'efface
 Le peuple chrétien.

PAULINE, à part.

Tout mon sang se glace,
 La mort le menace!
 Ni pitié, ni grâce,
 Car il est chrétien!

(Les secrétaires et les officiers sortent.)

SCÈNE III.

FÉLIX, PAULINE, tombant tremblante sur
 un siège.

FÉLIX, s'approchant d'elle.

D'où te vient, mon enfant, cette sombre tristesse,
 Et ces pleurs que souvent j'ai surpris dans tes yeux?
 Est-ce le souvenir d'un amour malheureux?

PAULINE.

Sévère eut mes serments! Sévère eut ma tendresse,
 Et j'en conviens sans crime!... Un glorieux trépas

A frappé ce héros au milieu des combats!
 Et son ombre, sans doute, a pardonné... Mon père,
 Quand j'acceptai de vous l'époux que je révère!...

(Avec exaltation.)

Et que j'aime!... Oui, mon cœur est à lui sans re-
 [tour.]

(A part.)

Depuis que ses dangers ont doublé mon amour.

(On entend dans le lointain un air de marche et une
 musique militaire.)

SCÈNE IV.

FÉLIX, PAULINE, CALLISTHÈNES le grand-
 prêtre, et plusieurs prêtres l'accompagnent. —
 Magistrats du peuple et plusieurs des principaux
 citoyens.

CALLISTHÈNES, s'adressant à Félix.

Déjà l'on voit au loin, dans nos immenses plaines,
 Briller les étendards des légions romaines!
 Voici le proconsul nommé par l'empereur,
 Son favori, dit-on, et son ambassadeur.

FÉLIX.

Quel est-il?

CALLISTHÈNES.

Un héros connu dans les batailles,
 Et dont Rome long-temps pleura les funérailles!
 Triomphant..., mais blessé..., presque mort..., ce
 [guerrier

Chez le Parthe vaincu fut deux ans prisonnier!
 Et de notre empereur la faveur tutélaire,
 Pour rendre à nos soldats un chef si redouté,
 Par deux mille captifs l'a, dit-on, racheté!

FÉLIX.

Et quel est ce héros?

CALLISTHÈNES.

C'est le jeune Sévère!

PAULINE et FÉLIX, poussant un cri.

Sévère! Sévère!...

(Félix veut s'approcher de sa fille pour l'engager à
 modérer son émotion. Mais Callisthènes l'entraîne
 au-devant du proconsul, ils sortent.)

PAULINE, seule et ne pouvant réprimer un élan de joie.

Sévère existe!... Un dieu sauveur,
Des sombres bords nous le renvoie!
Transports d'ivresse et de bonheur
Qui font battre mon cœur!

(S'arrêtant.)

Que dis-je? ô ciel!... coupable erreur!
A tous les yeux cachons ma joie!
Devant vos lois, devoir! honneur,
Tais-toi!... tais-toi, mon cœur!

(Elle rentre dans son appartement.. Le théâtre change et représente la grande place de Mélitène, ornée de superbes édifices, portiques, statues, obélisques. A l'extrémité un arc de triomphe.)

SCÈNE V.

(La foule du peuple se précipite sur la place pour voir arriver le Proconsul; des licteurs paraissent les premiers et font ranger le peuple. On voit paraître sous l'arc de triomphe la tête des légions romaines, les Vélites, les soldats de trait, les soldats pesamment armés, les aigles et les étendards. Puis Sévère sur un char magnifique trainé par quatre chevaux attelés de front. De jeunes filles dansent autour du char, jettent des fleurs ou agitent des branches de lauriers. — Viennent ensuite des députations des principaux métiers. — Puis des esclaves, des joueurs de flûte, des gladiateurs. — Un dernier détachement des soldats romains termine le cortège qui défile aux cris de joie du peuple et pendant le chœur suivant.)

CHOEUR.

Gloire à vous, Mars et Bellone!
Gloire à toi, jeune héros!
La victoire te couronne
Et partout suit tes drapeaux!
Par ton bras, heureuse et fière,
Rome voit les rois vaincus!
Et le sceptre de la terre
Est aux fils de Romulus!

SÉVÈRE, qui est descendu de son char et s'avance au milieu du peuple.

RÉCITATIF.

Valeureux habitants de l'antique Arménie,
Je viens dans vos cités, au nom de l'empereur,

Arrêter les efforts de cette secte impie
Qui sème en vos foyers la discorde et l'erreur!
Esclaves révoltés, qu'ils fléchissent la tête,
Que dans l'ombre adorant leur prétendu prophète
Ils respectent nos lois, nos temples et nos dieux...
Et mon bras protecteur va s'étendre sur eux!

(A part et s'avançant au bord du théâtre.)

La clémence est facile, alors qu'on est heureux!

CAVATINE.

Amour de mon jeune âge,
Toi dont la douce image
Au sein de l'esclavage
Soutint ma vie et mon espoir!
Les dieux qui daignèrent m'entendre
A ma tendresse vont te rendre!...
Pauline!... je vais te voir!

Beau jour qui vient luire,
Air pur que je respire,
Tout semble ici me dire:
Je vais la voir!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉD. FÉLIX le gouverneur, suivi des édiles et des magistrats de la ville, venant au-devant de SÉVÈRE.

SÉVÈRE, avec joie.

C'est son père!

(Avec inquiétude et regardant autour de lui.)

Et Pauline!

(A part.)

Ah! sans doute elle ignore
Que pour l'aimer Sévère existe encore!

FÉLIX, s'avançant vers Sévère.

Les dieux ont conservé des jours si précieux!
Et quand notre empereur près de nous vous envoie,
A l'aspect d'un héros souffrez qu'un peuple heureux
Laisse éclater, seigneur, ses transports et sa joie.

(Félix présente la main à Sévère, et tous les deux, suivis des Édiles et des autres magistrats, vont se placer sur une tribune à droite. — Le divertissement commence.)

Un combat de gladiateurs. — Deux troupes opposées l'une à l'autre s'attaquent, se poursuivent, et forment différents groupes. — Enfin les deux chefs en viennent aux mains, et après une lutte opiniâtre l'un d'eux est renversé. — Son adversaire va l'immoler; Sévère se lève de son siège, étend la main et lui fait grâce. — Aux gladiateurs succèdent des danses grecques et romaines; des jeunes filles forment des pas d'ensemble ou séparés, et finissent par apporter au pied de la tribune où est Sévère une couronne d'or qu'elles lui présentent. Les clairons résonnent, les aigles et les étendards s'inclinent.

Félix se lève et descend de la tribune ainsi que Sévère, tous les deux s'avancent au bord du théâtre.)

FÉLIX, à Sévère.

De Décius, notre souverain maître,
Vous m'apportez, seigneur, les suprêmes décrets!

SÉVÈRE.

Plus tard je les ferai connaître!
Mais sa bonté pour moi rêva d'autres projets!
Et me cherchant d'avance une épouse chérie,
Il prétend, pour sa dot, lui donner l'Arménie.

FÉLIX, à part.

O ciel!

SÉVÈRE.

Me permettant de choisir!... et mon choix,
Vous le devinez bien, devait tomber sur celle
Que j'avais tant aimée, et que toujours fidèle
J'aime plus que jamais!...

(Apercevant Pauline, qui à côté de Polyeucte et suivie de ses femmes descend du palais de son père et s'avance au milieu de la place.)

C'est elle!... je la vois!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉD. PAULINE, POLYEUCTE, jeunes filles qui les accompagnent. — NÉARQUE et quelques chrétiens s'avancant derrière Polyeucte.

PAULINE, à part et s'avancant lentement.

Soutenez-moi! Divinités suprêmes!

SÉVÈRE, à part.

O moments désirés qu'environnaient les dieux mêmes!

(Allant au-devant d'elle avec tendresse.)

Je revois en ces lieux Pauline!...

PAULINE, avec dignité et lui montrant Polyeucte.

Et son époux!

SÉVÈRE stupéfait.

O ciel! que dites-vous?

FINALE.

(A part.)

Je te perds, toi que j'adore,
Je te perds et sans retour,
Et je dois cacher encore
Ma fureur et mon amour!
La perlide, l'infidèle,
Me ravit, hélas! son cœur,
Quand j'aurais donné pour elle,
Et mes jours et mon bonheur!

POLYEUCTE, regardant Sévère et s'adressant à Néarque.

C'est là ce proconsul, ce guerrier magnanime
Qui, des chrétiens zélé persécuteur,
Vient exercer contre eux, sa brillante valeur?

SÉVÈRE.

De César blâmez-vous le décret légitime?

POLYEUCTE.

Défendre le malheur vous paraît-il un crime?

PAULINE, à Sévère qui fait un geste de surprise.

Ah! Polyeucte honore et respecte un héros!

POLYEUCTE.

Polyeucte a toujours méprisé les bourreaux!

SÉVÈRE.

Obéir à César est un devoir!...

POLYEUCTE.

Peut-être

Au-dessus de César il est un autre maître.

SÉVÈRE, s'avancant vers lui d'un air menaçant.

Et lequel?

PAULINE, à demi-voix à Polyeucte et lui faisant signe de se taire.

Ah! de grâce!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉD. CALLISTHÈNES et plusieurs prêtres.

CALLISTHÈNES, à Félix et à Sévère.

O blasphèmes nouveaux!

Outrageant des nos dieux la majesté suprême,
Cette nuit en secret, au milieu des tombeaux,
Un nouveau prosélyte a reçu le baptême!

POLYEUCTE, vivement et s'adressant à Sévère.

Eh bien ! que tardez-vous à punir leurs forfaits ?
Valeureux proconsul, vos licteurs sont-ils prêts !

SÉVÈRE, froidement.

Ils feront leur devoir !

PAULINE, à demi-voix et à mains jointes conjurant
Polyeucte de se taire.

Ah ! j'ai votre promesse !

SÉVÈRE, à Callisthènes.

Poursuivez le coupable.

PAULINE, à Polyeucte qui s'avance et veut parler.

Ah ! pour moi taisez-vous !

NÉARQUE, bas à Polyeucte et sévèrement.

Pour vos frères !.. du moins.

(A ce mot Polyeucte s'arrête et baisse la tête, pendant
que Pauline, qui ne le quitte pas, continue près de
lui ses instances.)

SÉVÈRE, regardant Pauline près de son époux.

Ah ! pour lui sa tendresse

Redouble la fureur de mes transports jaloux.

POLYEUCTE, à part et montrant Pauline.

Dieu puissant qui vois mon zèle,
Que ta foi règne en son cœur.
Puisses-tu prendre pour elle
Et mes jours et mon bonheur !
Oui, sur celle que j'adore
Fais enfin briller le jour,

ENSEMBLE.

Et son âme qui t'ignore
Brûlera d'un saint amour.

PAULINE, à part montrant Polyeucte.

Dieux puissants qu'ici j'implore,
Et qu'il brave en ses discours,
Malgré lui, veillez encore !
Sur sa gloire et sur ses jours !

SÉVÈRE, à part regardant Pauline.

Je te perds, toi que j'adore,
Je te perds, et sans retour,
Et je dois cacher encore
Ma fureur et mon amour.

NÉARQUE ET LES CHRÉTIENS.

Dieu puissant, toi que j'adore,
Que leurs yeux s'ouvrent au jour !
Et leur âme qui t'ignore
Brûlera d'un saint amour !

CALLISTHÈNES, FÉLIX ET LE CHOEUR.

Jupiter, toi que j'implore,
Que par toi de ce séjour
Cette race qui t'abhorre
Soit bannie et sans retour !

(Callisthènes et les prêtres s'approchent de Sévère et lui
font signe qu'il est attendu au temple. Le cortège se
remet en marche. Félix, Sévère, et Callisthènes s'a-
vancent à la tête des prêtres; les soldats les suivent
et le peuple les entoure en poussant des cris de
joie, pendant que Néarque et Pauline entraînent
Polyeucte. La toile tombe.)

ENSEMBLE.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

L'appartement des femmes. — La chambre à coucher de Pauline.

SCÈNE I^{re}.

PAULINE, seule, assise près d'une table et rêvant; ensuite SÉVÈRE.

Dieux immortels, témoins de mes justes alarmes,
Je confie à vous seuls mes tourments et mes larmes.
Eloignez de mon cœur un fatal souvenir
Dont mon honneur s'indigne et que je veux bannir!
Se retournant et apercevant Sévère qui vient d'entrer
dans son appartement et qui s'arrête près d'elle.)
Ah!.. qui vous a permis de franchir cette enceinte?

SÉVÈRE.

Qui perdit tout espoir ne connaît plus la crainte...
Je sais tout!.. oui, je sais quel destin rigoureux,
Pauline, t'a forcée à subir d'autres vœux!

PAULINE.

L'époux que j'ai choisi méritait ma tendresse...
Je l'aime!..,

SÉVÈRE.

Par pitié, laisse-moi l'ignorer!
Laisse-moi croire encore, avant que d'expirer,
Que la mort seule, et non l'oubli de ta promesse,
Aura pu nous séparer.

DUO.

En touchant à ce rivage,
Tout semblait m'offrir l'image
D'un jour pur et sans nuage,
Doux présage
Du bonheur!

Soudain gronde le tonnerre
Qui dissipe une erreur si chère,
Et je reste sur la terre,
Seul, en proie à ma douleur!

PAULINE, à part.

Souvenir cruel et tendre
Que sa voix vient de me rendre!
Malgré moi je crains d'entendre
Et de plaindre ses tourments!
Du passé craignons les charmes.
Dieux témoins de mes alarmes,
A ses yeux cachez mes larmes
Et le trouble de mes sens.

(S'adressant à Sévère qui s'avance vers elle.)

Quel était votre espoir?

SÉVÈRE.

Un seul!.. de te revoir!

PAULINE.

Tais toi!.. le châtiment
Tous les deux nous attend,
Toi, si tu parles!.. moi, si j'écoute!.. Va-t'en!

SÉVÈRE.

Quoi! te quitter encore!

PAULINE.

Tu le dois!

SÉVÈRE.

Je ne peux.
Mais toi, ton cœur ignore
Et l'amour et ses feux!

PAULINE.

Si Dieu te laissait maître
De lire dans ce cœur,
Tu n'oserais peut-être
L'accuser !..

SÉVÈRE, avec joie.

O bonheur !

PAULINE.

Qu'ai-je dit?.. trouble extrême !

SÉVÈRE.

O moment enchanteur !

PAULINE.

Je m'abuse moi-même !..

SÉVÈRE.

Laisse-moi mon erreur,
Doux rêve de bonheur !

PAULINE.

Ne vois-tu pas qu'hélas ! mon cœur
Succombe et cède à sa douleur !
Mais, par amour ou par pitié,
Que cet aven soit oublié !
Laisse à mon âme un seul espoir,
Le sentiment de son devoir !
Que mon courage et mes efforts,
Du moins, m'épargnent les remords !..
Pour expirer c'est désormais
Assez de mes regrets !
Va-t'en ! va-t'en, et pour jamais !

SÉVÈRE.

Ne vois-tu pas que ta rigueur
Déchire et brise, hélas ! mon cœur ?
Ainsi, toujours et sans pitié,
Tout mon amour est oublié,
Et je n'ai plus même l'espoir
De te parler, de te revoir !
Mais tu le veux, il faut encor,
Et loin de toi, chercher la mort !
Pour la trouver c'est désormais
Assez de mes regrets.
Adieu, je pars, et pour jamais !
Adieu, pour jamais !

Puisse le ciel, content des maux qu'il me destine,
Comblér de jours heureux Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVÈRE.

Il la trouvait en toi !

PAULINE.

Je dépendais d'un père !

SÉVÈRE.

Devoir qui fait ma perte et qui me désespère !

PAULINE.

Va-t'en ! va-t'en ! mon triste cœur
Succombe et cède à sa douleur !
Oui, par tendresse ou par pitié,
Que mon amour soit oublié !
Etc., etc.

SÉVÈRE.

Oui, loin de toi mon triste cœur
Succombe et cède à sa douleur !
Ainsi, toujours et sans pitié,
Tout mon amour est oublié !
Etc., etc.

(A la fin de ce duo, Sévère sort par la porte à droite. — Pauline tombe anéantie sur son fauteuil, et se relève vivement, au moment où Polyeucte entre en rêvant par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

PAULINE, POLYEUCTE.

PAULINE.

C'est Polyeucte ! .. mon époux !

POLYEUCTE, se parlant à lui-même.

Coupable erreur !.. mensonge insigne !
Dont ma raison murmure, et dont mon cœur s'in-
[digne.

PAULINE.

D'où vient cette air sombre et ce secret cour
[roux ?

POLYEUCTE.

Pour fêter dignement ce proconsul barbare,
Un pompeux sacrifice au temple se prépare.

PAULINE.

Mon père me l'a dit ! .. nous y paraîtrons tous !
Ne m'y suivrez-vous pas ?

POLYEUCTE.

Moi !... que je sacrifie
Aux faux dieux encensés par votre idolâtrie !...
Moi qui suis de la croix l'étendard triomphant.

PAULINE.

Ah! je vous le demande!

POLYEUCTE.

Et Dieu me le défend!

PAULINE.

Si vous m'aimez, cruel!..

POLYEUCTE.

AIR :

Si je t'aimais!!.. je t'aime,
Moins peut-être que Dieu, mais bien plus que moi-
[même.

Mon seul trésor, mon bien suprême,
Tu m'es plus chère que moi-même,
Et Dieu seul partage avec toi
Mon amour et ma foi!

Mais paraître à ce temple où vous allez courir!
C'est servir les faux dieux... les tiens!... plutôt
[mourir!

Tu pleures... ah! pardon... hélas! j'avais des armes
Contre la mort... mais non contre tes larmes!
Et ce cœur insensible aux glaives des bourreaux,
Et s'émeut et se brise, entendant tes sanglots!

Tu le vois, je t'aime
Peut-être autant que Dieu, mais bien plus que moi-
[même.

Calme tes pleurs, mon bien suprême,
Je cède à tes larmes!... je t'aime!
Et Dieu seul partage avec toi
Mon amour et ma foi!

SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, FÉLIX.

FÉLIX, à Polyeucte.

O mon fils! .. ce guerrier, cet ami si fidèle,
Ce Néarque!...

POLYEUCTE.

Achevez...

FÉLIX.

C'est un traître!.. un rebelle!

Un chrétien!!

PAULINE, vivement.

On vous trompe!..

FÉLIX.

Il en convient lui-même!
Il fait plus! il répand ses dogmes imposteurs!...
Un nouveau prosélyte embrassant ses erreurs
Par ses mains l'autre nuit a reçu le baptême!
Mais Néarque s'obstine à nous taire son nom.
(Polyeucte fait un geste pour se nommer.)

PAULINE, se jetant au-devant de lui et s'adressant
à son père.

Ah! pour des insensés n'est-il pas de pardon?

FÉLIX.

Aux autels de nos dieux conduit en sacrifice,
Il va dans les tourments révéler son complice!
(A Polyeucte qui tressaille, et lui prenant le bras.)
Évitez ce spectacle!.. et du temple sacré,
Vous... son ami...

PAULINE, vivement.

Fuyez!.. ne venez pas!

POLYEUCTE, froidement et à demi-voix.

J'irai!..

(Pauline s'éloigne avec son père en jetant sur Poly-
eucte un regard suppliant et en le conjurant de
ne pas la suivre, puis elle lève les yeux au ciel avec
joie en voyant qu'il reste.)

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, seul.

CAVATINE DE L'AIR :

Oui, j'irai dans leurs temples!
Bientôt tu m'y verras;
Dieu saint qui me contemples,
Et qui conduis mon bras!
Par ton souffle inspiré,
J'irai!..

Oui, l'instant est venu!.. Dieu m'appelle et m'in-
[spire!

Oui, je dois d'un ami partager le martyre!
Allons, et, des bourreaux pour lâter le signal,
Allons briser ces dieux de pierre et de métal!
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste!
Faisons triompher Dieu!... qu'il dispose du reste!

(Il sort. — Le théâtre change. — On voit le temple de
Jupiter où l'on arrive par un large escalier très
élevé. — Autour du temple un bois sacré.)

SCÈNE V.

CALLISTHÈNES et les prêtres sortent du temple portant les trépieds, les vases sacrés et les images des dieux, qu'ils placent sur les marches qui conduisent au temple.

(Le peuple sort du bois sacré. — On allume le feu dans les trépieds.)

CHOEUR DES PRÊTRES ET DU PEUPLE.

HYMNE A JUPITER.

Dieu du tonnerre,
Ton front sévère
Emeut la terre
Et fait aux cieux
Trembler les dieux !

Juge implacable
Et redoutable !
Pour le coupable
Impitoyable !...
Doux et clément
Pour l'innocent !

Entrent FÉLIX, SÉVÈRE ET PAULINE.

(Des prêtres et des jeunes filles portant des couronnes d'olivier, ornent l'autel de guirlandes de verveine et de bandellettes sacrées. — Le sacrifice commence. — De jeunes prêtres présentent au sacrificeur les vases sacrés et les coupes pour les libations. — D'autres font brûler de l'encens dans les encensoirs. — On amène les victimes. — Le prêtre prend le gâteau salé fait de farine et de miel, et l'arrose de vin au-dessus de l'autel. — Il goûte le vin, le donne à goûter aux assistants qui l'environnent. — Sur un geste du prêtre les sacrificeurs immolent la victime que l'on apporte sur l'autel où les auspices viennent examiner et consulter ses entrailles. — Le sacrifice fini, le prêtre se lave les mains, récite les prières consacrées et fait les dernières libations.)

CHOEUR DES FEMMES.

Ta main couronne
Flore et Pomone,
Par toi rayonne
L'épi qui donne
A nos travaux
Tributs nouveaux !

CHOEUR DES PRÊTRES, montrant la statue de Jupiter.

Mort à l'impie
Qui l'injurie

Et le défie !
Qu'il soit proserit,
Qu'il soit maudit !

Oui, point de grâce !
Punis l'audace
De cette race
Qui nous menace !
Et par l'enfer,
O Jupiter...

(On amène Néarque enchaîné.)

Mort à l'impie,
Etc., etc., etc.

CALLISTRÈNES, à Sévère.

A tes pieds, proconsul, on traîne la victime !

SÉVÈRE.

Qu'a-t-il fait ?

NÉARQUE.

Adorer son Dieu... voilà son crime !

SÉVÈRE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien,
Et nos lois, à ce prix, protègent le chrétien.

CALLISTRÈNES.

Mais son zèle fougueux, bravant toutes limites,
Va cherchant parmi nous de nouveaux prosélytes !
Hier encor... réponds?...

PAULINE, à part.

Je frémis de terreur !

CALLISTRÈNES.

Quel était ton complice?...

SÉVÈRE.

Au nom de l'empereur,

Quel est-il ?

CALLISTRÈNES.

Quel est-il ? réponds, ou les tortures...

NÉARQUE, froidement.

Ni toi, ni tes bourreaux, n'en avez d'assez sûres,
Et tes faux dieux n'ont pas de pouvoir assez grand
Pour forcer un chrétien à trahir son serment !

FINALE.

SÉVÈRE.

Quoi ! des dieux la voix sainte
Ne peut rien obtenir ?

CALLISTRÈNES ET LES PRÊTRES.

Son nom?.. son nom?..

PAULINE, à part.

De crainte

Je me sens défaillir!

(Néarque se tait, moment de silence.)

CALLISTHÈNES.

Que la mort nous délivre

De ses impiétés!

Allez, et qu'on le livre

Au fer des bourreaux!..

POLYEUCTE, sortant du temple et paraissant au haut de l'escalier.

Arrêtez!..

PAULINE, à part.

O ciel!..

POLYEUCTE.

Vous demandez son complice?... c'est moi!

TOUS.

Qui? lui!.. grands dieux!..

PAULINE.

Ah! je me meurs d'effroi!

SÉVÈRE, FÉLIX, CALLISTHÈNES ET LES PRÊTRES.
Lui!..

POLYEUCTE.

Moi-même!.. moi!..

ENSEMBLE.

SÉVÈRE, CALLISTHÈNES, FÉLIX ET LE CHOEUR.

Le parjure qu'il profère
A d'effroi glacé la terre,
Et le ciel ne tonne pas!
Dieux puissants, vous qu'il blasphème,
Frappez-le de l'anathème,
Punissez ses attentats!

PAULINE.

L'insensé, le téméraire,
Se dévoue à leur colère!

POLYEUCTE.

Feu divin, sainte lumière,
Qui m'embrase et qui m'éclaire,
Je m'élançais de la terre,
Et je brave le trépas!
Oui, l'eau sainte du baptême,
De la foi vivant emblème,
Me rapproche de Dieu même,
Qui du ciel me tend les bras!

NÉARQUE.

Feu divin, sainte lumière,
Qui m'embrase et qui m'éclaire,
Etc., etc.

FÉLIX.

Lui-même a voulu son supplice.

CALLISTHÈNES.

Entraînez-les!

FÉLIX.

Qu'on obéisse!

PAULINE.

Suspendez cet arrêt, mon père, un seul instant;
Daignez m'entendre!

CALLISTHÈNES.

Il est coupable!

PAULINE, à Félix.

Le dieu qu'il offense est clément;
(A Callisthènes.)

Ah! plus que lui ne sois pas implacable!
Ecoute ma prière, et prends pitié de moi!
(Elle se jette aux genoux de Callisthènes.)

POLYEUCTE, courant à Pauline.

O comble d'infamie!
Leur demander ma vie!

Relève-toi!

PAULINE, étendant les bras vers tout le monde.

Grâce!..

POLYEUCTE.

Relève-toi!

(Il la relève et monte les degrés du temple sur lesquels Néarque est placé au milieu des prêtres.)

PAULINE, sur le devant du théâtre.

Dieux immortels, prenez donc sa défense!

POLYEUCTE, du haut des marches.

Inutile espérance!

Tes dieux ne peuvent rien; et sous mes coups ven-

geurs

Tombez, dieux imposteurs!

(Il renverse les idoles et les vases sacrés qui sont à sa droite et à sa gauche, et il les foule aux pieds.)

ENSEMBLE. CALLISTHÈNES, TÉLIX, SÈVÈRE, PAULINE.

O délire ! ô fureur !
Jours de deuil et d'horreur !

POLYEUCTE ET NÉARQUE.

Où, sous nos coups vengeurs,
Tombez, tombez, dieux imposteurs

LE PEUPLE ET LES PRÊTRES, à Sèvère.

C'est à ton bras vengeur
A punir leur fureur.

POLYEUCTE, avec exaltation.

Je crois en Dieu, roi du ciel, de la terre,
Seul Dieu puissant, que je crains et révère,
Et devant lui, dieux d'argile et de pierre,
Tombez, tombez sous mon bras triomphant !
De vos bourreaux que la hache s'apprête !
O saint martyr !.. ô pieuse conquête !..
Déjà pour nous, déjà la palme est prête ;
Dieu nous appelle et le ciel nous attend !

PAULINE.

O sort affreux ! ô comble de misère !
Maudit au ciel et maudit sur la terre,
A qui pourrais-je adresser ma prière ?
Dieu des chrétiens !.. toi qu'il dit si puissant,
Ah ! si ton bras peut calmer la tempête,
Et le ravir à la mort qui s'apprête,
Devant ton front je vais courber ma tête,
Et proclamer ton culte triomphant.

SÈVÈRE, FÉLIX, CALLISTHÈNES, LES PRÊTRES
ET LE PEUPLE.

Dieux infernaux, prenez votre conquête.
A vos tourments je voue ici sa tête !
Que le fer brille et la flamme s'apprête !
Ils sont maudits, et l'enfer les attend !

CALLISTHÈNES, aux prêtres, leur faisant signe.

Obéissez !

PAULINE.

Non, je ne puis le croire !

(A Félix.)

Tout coupable qu'il est, c'est ma vie et mon bien !

FÉLIX.

Qu'il reconnaisse alors nos dieux !

POLYEUCTE.

Je suis chrétien !..

FÉLIX.

Adore-les, te dis-je, ou meurs !

POLYEUCTE.

Je suis chrétien !..

(Félix fait un signe et les prêtres emmènent Polyeucte.)

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

CALLISTHÈNES.

A la mort !

POLYEUCTE.

A la gloire !

POLYEUCTE ET NÉARQUE.

Je crois en Dieu, roi du ciel, de la terre,
etc., etc.

PAULINE.

O sort fatal ! ô comble de misère !
etc., etc.

SÈVÈRE.

O sort fatal, ô devoir trop austère !
etc., etc.

CALLISTHÈNES, LES PRÊTRES ET LE PEUPLE.

Dieux infernaux, prenez votre conquête,
etc., etc.

(On entraîne Polyeucte et Néarque dans l'intérieur du temple. — Tout le monde sort en désordre.)

ACTE QUATRIÈME.

L'appartement intérieur du gouverneur d'Arménie. — Félix est assis près d'une table. — Pauline est à genoux près de lui.

SCÈNE I^{re}.

FÉLIX, PAULINE.

FÉLIX.

L'arrêt est prononcé, tous chrétiens sont rebelles!

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles,
En épousant Pauline il s'est fait votre sang!

FÉLIX.

Je regarde sa faute et ne vois plus son rang!

PAULINE.

Mais il est aveuglé!

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être :

Qui chérit son erreur ne veut pas la connaître!

PAULINE.

Mon père!.. au nom des dieux!

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,

Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux!

FÉLIX.

Eh bien! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur, dont vous tenez la place!

FÉLIX.

L'empereur le condamne, et Sévère aujourd'hui
Vient faire exécuter ses décrets!

PAULINE, avec effroi.

Ah! c'est lui!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, SÉVÈRE.

TRIO.

SÉVÈRE, s'adressant à Félix et sans voir d'abord
Pauline.

Le peuple s'indigne et murmure;
Il croit qu'oubliant votre foi,
Vous voulez, magistrat parjure,
Soustraire un coupable à la loi.

FÉLIX, à demi-voix à Pauline.

Tu l'entends?

SÉVÈRE.

Il veut sa victime!

PAULINE.

Et votre zèle légitime
Vient la chercher, sans doute?..

SÉVÈRE, apercevant Pauline.

O ciel!

PAULINE, se tournant vers son père.

Mais vous écouterez les pleurs de votre fille!

FÉLIX.

L'empereur et les dieux sont plus que ma famille!

PAULINE, à son père.

Eh bien, vous m'y forcez, cruel!

(Se jetant aux pieds de Sévère.)

Où, par la foi jurée,
Par ton ancien amour,
Eperdue, éplorée...
Je t'invoque à mon tour!
Où, de celui qui m'aime
J'embrasse les genoux,
Et m'adresse à lui-même
Pour sauver mon époux!

FÉLIX, à sa fille.

Levez-vous! levez-vous,
Ou craignez mon courroux!

SÉVÈRE, troublé.

Pauline... à mes genoux!
Pour sauver son époux!

PAULINE.

Pour sauver mon époux
J'embrasse tes genoux!

SÉVÈRE, cherchant à se défendre.

Craelle!.

PAULINE.

Où, je le sens, cruelle est ma demande!

Conservé un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous!
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est
[grande.

SÉVÈRE.

Tu le veux!..tu le veux!..compte sur mon secours,
Je défends Polyeucte et sauverai ses jours!

PAULINE.

O dévotement sublime!
O digne et noble cœur!
A ta voix magnanime
Je devrai le bonheur!

SÉVÈRE.

Arrachons la victime
A leur juste fureur!
Et qu'au moins son estime
Me reste en ma douleur!

FÉLIX.

Qui défend la victime
Approuve son erreur;
C'est partager son crime
Aux yeux du ciel vengeur!

SÉVÈRE.

Dussé-je de ce peuple irriter la fureur,
Et plus encor!... ma désobéissance
De l'empereur dût-elle attirer la vengeance.

(A Pauline.)

Je braverai, pour vous, le peuple et l'empereur!

PAULINE.

O dévotement sublime,
etc., etc.

SÉVÈRE.

Arrachons la victime,
etc., etc.

FÉLIX.

Qui défend la victime,
etc., etc.

SÉVÈRE, entraînant Félix.

Où, venez arracher Polyeucte au trépas!
Je l'ai dit!... je le veux!

FÉLIX, avec dignité.

Moi, je ne le veux pas!

PAULINE ET SÉVÈRE, étonnés.

Qui?... vous?..

FÉLIX.

Où, moi! qui seul règne en cette province!

(A Sévère.)

Moi, plus que vous, fidèle à l'honneur, à mon prince!

(Prenant un papier sur la table.)

Qui signai, ce matin, cet édit... qu'en ces lieux
J'ai publié moi-même à la face des dieux!
Où je voue à la mort le chrétien et l'impie,
Fût-ce ma propre fille!..

SÉVÈRE.

Et ce fatal serment,

Vous le tiendrez?

FÉLIX.

Même au prix de mon sang!
Ce qu'autrefois Brutus a fait pour sa patrie,

Je le fais pour le ciel!... J'imité vos chrétiens!...
Ils meurent pour leur Dieu!... je mourrais pour les
[miens!]

FÉLIX.

Leur voix immortelle
Réchauffe mon zèle.
Oui, que l'infidèle
Soit puni par eux!
Que ce sacrifice
Par moi s'accomplisse.
Qui sert la justice,
Sert aussi les dieux!

PAULINE, à son père.

D'un chrétien rebelle
Épouse fidèle,
A toi j'en appelle.
Écoute mes vœux!
Qu'à ma voix propice
Ton cœur s'attendrisse,
Et que je fléchisse
Mon père et les dieux!

SÉVÈRE, à Félix.

A tes lois rebelle,
Ce glaive fidèle
Combattra pour elle
En face des dieux!
Pour elle propice,
Ma main protectrice
Brave ta justice,
Le peuple et les dieux!

(On entend des cris au-dehors.)

FÉLIX.

Entendez-vous ces cris?

SÉVÈRE.

Je trouverai des armes!...

FÉLIX.

Que vos propres soldats tourneront contre vous!

PAULINE, à son père en lui montrant Sévère.

Ainsi donc, plus que lui, sans pitié pour mes lar-
[mes...]

FÉLIX.

Non!... et je puis encor te rendre ton époux!
Malgré tous ses forfaits...

(Se tournant au fond du côté du peuple.)

Et malgré leur menace.

Qu'il abjure son culte!

PAULINE.

O ciel!...

FÉLIX.

Et je fais grâce!

Qu'il se repente!... et je sauve ses jours!

Mais toi seule à nos dieux peux le rendre!...

PAULINE.

Ah! j'y cours!

(Pauline sort en courant, le théâtre change.)

(Un caveau grillé près du cirque; caveau où les con-
damnés attendaient l'instant du supplice.)

SCÈNE III.

POLYEUCTE, étendu sur un banc de pierre et
se réveillant.

Rêve délicieux dont mon âme est émue,
C'était Pauline!... oui, c'est elle que j'ai vue...
Sur un nuage d'or s'élevant vers le ciel!...
Et tous deux... prosternés aux pieds de l'Éternel...
« Ton Dieu sera le mien... et ta vie est ma vie!... »
Disait-elle... O bonheur!.. ô célestes amours!...
Et j'entendais au loin une sainte harmonie,
Et les cieus répétaient... : « Réunis pour toujours! »
Toujours!... toujours!... Ah! ce n'est point un rêve,
(Écoutant.)

J'entends encor ces chants retentir jusqu'à moi!
Dieu des chrétiens, vers qui ma prière s'élève,
Appelle à toi Pauline!...

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE.

PAULINE, paraissant au fond.

Oui, c'est lui que je voi!...

(Courant à lui et l'embrassant.)

Mon époux!... Polyeucte!

POLYEUCTE, toujours à genoux.

Ah! je priais pour toi!

PAULINE, vivement.

Je veux sauver tes jours!

ENSEMBLE.

POLYEUCTE.

Je veux sauver ton âme!...
L'éclairer aux rayons d'une céleste flamme!

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux?... qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter!

(Priant.)

Seigneur, de vos bontés il faut que l'obtienne!
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne!
Avec trop de mérite il vous plut la former
Pour ne pas vous connaître et ne pas vous aimer!

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?...

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire!

PAULINE.

Vaines illusions!

POLYEUCTE, avec enthousiasme.

Célestes vérités!

PAULINE, de même.

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE, de même.

Éternelles clartés!

DUO.

PAULINE.

Pour toi, ma prière,
Ardente et sincère,
D'un juge et d'un père
Fléchit le courroux!
Des dieux qu'il encense
Reprends la croyance;
Soudain sa clémence
Me rend un époux!

POLYEUCTE.

Qu'importe ma vie,
Sauvée ou ravie,
Si Dieu, que je prie,
Te guide au bonheur?...
O Dieu que j'adore!
O Dieu qu'elle ignore!

Descends!... je t'implore!...

Et parle à son cœur!

(A Pauline qui lui fait un geste suppliant.)

Les biens de la terre
Ne sont rien pour moi;
Toi seule m'es chère,
Je pleure sur toi!

PAULINE.

Mais songe au martyr,
Au fer des bourreaux!

POLYEUCTE.

Le Dieu qui m'inspire
A fait des héros!
Et sa céleste flamme
Embrasant ton âme,
Peut faire, s'il le veut, des miracles nouveaux!

(Avec extase.)

Viens! ô céleste flamme!

Viens éclairer son âme!

(En ce moment l'harmonie céleste se fait entendre, un rayon lumineux traverse le caveau.)

PAULINE, avec la plus grande émotion.

Prodige soudain...
Lumière immortelle,
A moi se révèle!...
Une ardeur nouvelle
Embrase mon sein!...

POLYEUCTE, avec joie et crainte.

Mon cœur n'y peut croire.

PAULINE, avec enthousiasme.

Le jour a lui.

POLYEUCTE.

Céleste victoire!..
Tu veux donc aussi!...

PAULINE.

La mort et la gloire!

POLYEUCTE.

Peut-être ton âme
S'abuse en sa foi!

PAULINE.

Que Dieu qui m'enflamme
Réponde pour moi!

POLYEUCTE.

Mais songe au martyr,
Au fer des bourreaux!

PAULINE.

Le Dieu qui t'inspire
A fait des héros!

POLYEUCTE.

Il est donc vrai!.. ma crainte est vaine;
La foi sainte brille à tes yeux!

(A Pauline qui se met à genoux et étendant les mains
sur sa tête.)

Des mains d'un époux sois chrétienne,
Et que ma voix t'ouvre les cieux!

(La relevant.)

Lève-toi!.. Dieu qui nous rassemble
Nous réserve le même sort!
Et maintenant, marchons ensemble,
Marchons à la gloire, à la mort!

(Le bruit des harpes célestes recommence.)

ENSEMBLE.

O sainte mélodie!
Concerts harmonieux!
Par vous l'âme ravie
S'élançait vers les cieux!
Allons, chrétien fidèle,
Allons, voici l'instant;
C'est Dieu qui nous appelle,
C'est Dieu qui nous attend!

Toujours unis tous deux
Sur terre et dans les cieux!..
Marchons!.. marchons!..

O sainte mélodie!
Accents religieux!
Par vous l'âme ravie
S'élançait vers les cieux!
etc., etc.

(En ce moment des gardes paraissent. — Ils veulent
séparer Pauline de Polyeucte, mais elle ne veut plus
le quitter et ils sortent tous les deux en se tenant
embrassés. — Les gardes les suivent.)

(Le théâtre change et représente un vaste péristyle qui
conduit au cirque. — On aperçoit au fond et à tra-
vers une grille, une partie du cirque, ses gradins cou-
verts de spectateurs, la loge du proconsul et du
gouverneur, et dans la partie inférieure, les caveaux
garnis de barres de fer, où sont renfermées les bêtes
féroces.)

SCÈNE V.

(Une partie du peuple garnit déjà les immenses gra-
dins de l'amphithéâtre. — Une autre partie du peu-
ple se précipite dans l'arène et cherche des places.)

CHOEUR.

Il nous faut des jeux et des fêtes,
A la mort ces chrétiens odieux!
Traînez-les, livrez-les aux bêtes,
Qu'ils soient déchirés à nos yeux!

(Pendant ce chœur, Félix, Sévère et les licteurs sont
entrés par les portes à droite du péristyle. — Callis-
thènes et les prêtres entrent par la porte à gauche.)

CALLISTHÈNES, s'adressant à Félix.

Au peuple impatient nous devons ce spectacle.
Seigneur, à ses plaisirs c'est mettre trop d'obstacle.

SÉVÈRE, bas à Félix.

Polyeucte à ses pleurs a-t-il voulu céder?

FÉLIX, de même à Sévère et avec inquiétude.

Ma fille ne vient pas!

CALLISTHÈNES, à Félix.

C'est trop long-temps tarder!

LE PEUPLE.

A la mort les chrétiens!.. Que la fête commence!

CALLISTHÈNES.

C'est à vous, gouverneur, de rendre la sentence.
(Félix monte lentement les degrés qui conduisent à sa
tribune.)

CALLISTHÈNES ET LE PEUPLE.

Commencez!..

FÉLIX, debout, du haut de sa tribune et avec
émotion.

Livrez donc aux lions furieux
Les chrétiens endurcis dans leur crime, et tous ceux
Qui voudraient désormais partager leur croyance!

LE PEUPLE, s'écartant et démasquant la porte
à droite.

Ils viennent!.. les voici!

SCÈNE VI.

FÉLIX, sur la tribune; SÉVÈRE, sur les marches de la tribune; CALLISTHÈNES et les prêtres au pied de la tribune; POLYEUCTE et PAULINE, amenés par les licteurs au milieu du cirque. Tous les deux sont habillés de blanc.

FÉLIX, les apercevant.

Grands dieux!

SÉVÈRE, de même.

O désespoir!

Pauline!..

FÉLIX, du haut de la tribune et lui tendant les bras.

Que fais-tu, ma fille?

PAULINE, froidement.

Mon devoir!

FINALE.

Notre Dieu, notre foi sont les mêmes,
Et je dois partager son trépas!

TOUS.

Toi!..

PAULINE.

Frappez!

CALLISTHÈNES, aux prêtres et au peuple.

Entendez ses blasphèmes!

SÉVÈRE, descendant les marches de l'escalier.

Elle invente un forfait qui n'est pas!

CALLISTHÈNES.

Viens-tu donc pour défendre le crime...
Ou les dieux?

SÉVÈRE.

Ah! je veux lui parler!

(S'approchant de Pauline.)

Du devoir innocente victime,

Quoi! tu meurs!

PAULINE.

Sans pâlir! sans trembler!

SÉVÈRE.

En épouse!..

POLYEUCTE, avec fierté.

En chrétienne!..

CALLISTHÈNES.

O fureur!

SÉVÈRE, à Pauline.

Daigne entendre ma voix qui te prie,
Non pour moi, qui renonce au bonheur!

(Lui montrant Félix évanoui entre les bras de ceux qui l'entourent.)

Mais forcé de frapper une fille chérie,
Vois ton père expirer de douleur!

PAULINE et POLYEUCTE.

Unis sur la terre,
Unis dans les cieux!
Pour vous, pour mon père,
Nous prions tous deux!

CHOEUR DU PEUPLE.

Il nous faut et des jeux et des fêtes.
A la mort ces chrétiens odieux!
Traînez-les! livrez-les tous aux bêtes,
Et qu'ils soient déchirés à nos yeux.

SÉVÈRE.

Daigne entendre ma voix qui te prie,
Non pour moi, qui renonce au bonheur!
Mais perdant une fille chérie,
Vois ton père expirer de douleur!

FÉLIX, revenant à lui.

Je te perds, ô ma fille chérie,
Rien ne peut t'arracher à l'erreur!
Et par moi tu vas perdre la vie,
O ma fille! ô devoir! ô douleur!

CALLISTHÈNES ET LE PEUPLE.

Plus de retards!

SÉVÈRE, avec colère et les menaçant.

Ah! cruels!

PAULINE.

Dieu propice!

(Montrant Sévère.)

Sur mon père et sur lui veille encor!

POLYEUCTE, aux bourreaux qui l'entourent.

Je suis prêt!

CHOEUR DU PEUPLE.

Hâtez donc leur supplice!

SÉVÈRE.

Ah! comment les soustraire à la mort?

(On entend en dehors les trompettes sacrées.)

CALLISTHÈNES.

Ah! voici le signal du supplice!

(On entend en dehors du cirque le chant des chrétiens.)

CHOEUR DES CHRÉTIENS, en dehors.

Gloire à toi, notre père!
Pour toi, le seul vrai Dieu,
Nous disons à la terre
Un éternel adieu!

POLYEUCTE.

Entends-tu les chrétiens?

PAULINE.

Gloire à Dieu!

CALLISTHÈNES ET LE PEUPLE.

Aux lions livrez-les!

SÉVÈRE ET FÉLIX.

Ah! d'un père,

Par pitié, respectez la douleur!

(Les licteurs amènent au milieu du cirque Néarque et plusieurs chrétiens enchaînés, et qui viennent se grouper autour de Polyeucte et de Pauline. — Et pendant le chœur suivant les Belluaires se tiennent près des grilles où sont renfermées les bêtes féroces, prêts à les ouvrir au signal de Callisthènes.)

CHOEUR DES PRÊTRES.

Juge implacable
Et redoutable!
Pour le coupable
Impitoyable!
Doux et clément
Pour l'innocent!
Mort à l'impie
Qui l'injurie,
Et le défie!
Qu'il soit proscrit
Qu'il soit maudit!

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE ET LES
CHRÉTIENS.

O sainte mélodie,
Concerts doux et pieux,
Par vous l'âme ravie
S'élance vers les cieux!
Allons! chrétien fidèle,
Allons, voici l'instant;
C'est Dieu qui nous appelle,
C'est Dieu qui nous entend!

ENSEMBLE.

(Sur un signal que donne Callisthènes, le peuple qui était encore dans le cirque s'enfuit effrayé. — Sévère tire son épée et veut se mettre devant Pauline; mais il est entraîné malgré lui par ses soldats. — Les Belluaires viennent d'ouvrir les grilles. — Tous les spectateurs poussent un cri. — Félix se voile la tête et tombe évanoui. — Tous les chrétiens se mettent à genoux. — Pauline s'est précipitée dans les bras de Polyeucte qui seul debout attend la mort. — Un rugissement se fait entendre. — Les lions vont s'élancer. — La toile tombe.)

FIN DES MARTYRS.

LA
FILLE DU RÉGIMENT,

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,
PAROLES DE MM. SAINT-GEORGES ET BAYARD,
MUSIQUE DE G. DONIZETTI.

Catalogue des Morceaux de Chant.

- | | |
|--|--|
| N ^{os} 1. <i>Prière</i> à 3 voix de femme. Sainte Madone. | 7. <i>Romance</i> . Il faut partir. |
| 2. <i>Couplets</i> . Pour une femme de mon nom. | 8. <i>Valse</i> . Suppliant à genoux. |
| 3. <i>Duo</i> . La voilà, la voilà. | 9. <i>Trio</i> . Le jour naissait dans... |
| 4. <i>Chanson du régiment</i> . Chacun le sait. | 10. <i>Cavatine</i> . C'en est donc fait et mon sort va changer. |
| 5. <i>Duo</i> . Quoi! vous m'aimez, si je vous aime. | 11. <i>Terzetto</i> . Tous les trois réunis. |
| 6. <i>Cavatine</i> . Ah, mes amis, quel jour de fête! | 12. <i>Romance</i> . Je viens conduit par l'espérance. |

Partitions et arrangements pour tous instruments.

QUADRILLES DE CONTREDANSES PAR MUSARD.

OPÉRAS ARRANGÉS POUR PIANO SEUL,
avec accompagnement *ad libitum* de flûte ou violon.

ROSSINI. N ^o 1. Armide	fr. 18	ROSSINI. N ^o 18. Scala di Seta	fr. 18
— 2. Barbieri.	18	— 19. Semiramide.	24
— 3. Bruschino	18	— 20. Tancredi	18
— 4. Cenerentola.	18	— 21. Torvaldo et Dorliska.	18
— 5. Demetrio et Polibio.	18	— 22. Turco in Italia	18
— 6. Donna del Lago.	18	— 23. Zelmira.	18
— 7. Edouardo et Christina.	18	BELLINI. 24. Pirata	24
— 8. Élisabetta	18	— 25. Norma.	24
— 9. Gazza ladra.	18	— 26. Straniera	24
— 10. Inganno fortunato	18	DONIZETTI. 27. Anna Bolena.	24
— 11. Italiana in Algeri	18	— 28. Belisario	24
— 12. Maometto (Siège de Corinthe).	20	BEETHOVEN. 29. Fidelio.	30
— 13. Matilde di Sabran.	18	— MOZART. 30. Flûte enchantée	24
— 14. Mosè en Egitto (Moïse)	18	MERCADANTE. 31. Il Giuramento.	24
— 15. Otello.	18	DONIZETTI. 32. Elisire d'amore	24
— 16. Pietra di Paragone.	18	— 33. Roberto d'Évreux	24
— 17. Ricciardo et Zoraïde	18		

SYMPHONIES DE BEETHOVEN,

ARRANGÉES POUR LE PIANO SEUL,

PAR FREDÉRIC HAEDELINER.

- | | |
|---|---|
| 1 ^{re} livraison. Symphonie en <i>ut</i> . | 6 ^e livraison. Symphonie pastorale. |
| 2 ^e — — — en <i>ré</i> . | 7 ^e — — — en <i>la</i> . |
| 3 ^e — — — héroïque. | 8 ^e — — — en <i>fa</i> . |
| 4 ^e — — — en <i>si</i> . | 9 ^e — — — en <i>ré</i> , 1 ^{re} partie. |
| 5 ^e — — — en <i>ut</i> . | 10 ^e — — — — 2 ^e partie. |

Dix livraisons, chaque: 10 fr.—Réunies, cartonnées à la Bradel: 90 fr.—Reliées très richement: 110 fr.
Ornées de deux beaux portraits des auteurs.

LES

MARTYRS.

OPÉRA EN QUATRE ACTES,

PAROLES

DE M. SCRIBE.

MUSIQUE DE

DONIZETTI.

Catalogue des Morceaux de Chant.

- | | | |
|---------|--|--|
| 1. | <i>Duo.</i> Chanté par MM. Duprez et Wartel | Arrêtons-nous, Polyeucte. |
| 1 bis. | <i>Prière.</i> Extrait chanté par M. Duprez | Que l'onde salutaire. |
| 1 ter. | <i>La même</i> , transposée pour contralto. | — |
| 2. | <i>Duetto.</i> | Jenne souveraine. |
| 3. | <i>Air.</i> Chanté par Mme Dorus-Gras | Toi qui lis dans mon cœur. |
| 3 bis. | <i>Le même</i> , pour voix de contralto. | — |
| 4. | <i>Duo.</i> Chanté par M. Duprez et Mme Dorus-Gras | Objet de ma constance. |
| 5. | <i>Air.</i> De basse, chanté par M. Dérivis | Dieu des Romains. |
| 5 bis. | <i>Le même</i> , transposé pour ténor. | — |
| 6. | <i>Cavatine.</i> Chanté par Mme Dorus-Gras | Sévère, existe un Dieu sauveur. |
| 6 bis. | <i>La même</i> , pour voix de contralto. | — |
| 7. | <i>Romance.</i> Basse-taille, chantée par M. Massol | Valeureux habitants. |
| 7 bis. | <i>La même</i> , pour ténor. | — |
| 8. | <i>Cavatine.</i> Chantée par M. Massol | Je te perds, toi que j'adore. |
| 8 bis. | <i>La même</i> , transposée pour ténor. | — |
| 9. | <i>Duo.</i> Chanté par M. Massol et Mme Dorus-Gras | Dieux immortels. |
| 10. | <i>Duo.</i> Sopr. et basse chanté par M. Duprez et Mme Dorus-Gras. | Quel était votre espoir. |
| 11. | <i>Air.</i> Chanté par M. Duprez | Mon seul trésor, mon bien. |
| 11 bis. | <i>Le même</i> , transposé. | — |
| 12. | <i>Romance.</i> Chantée par M. Duprez | Oui, j'irai dans leur temple. |
| 12 bis. | <i>La même</i> , transposée. | — |
| 13. | <i>Trio.</i> Chanté par MM. Dérivis, Massol et Mme Dorus-Gras. | L'arrêt est prononcé! tout chrétien... |
| 14. | <i>Duo.</i> Chanté par M. Duprez et Mme Dorus-Gras. | Rêve délicieux dont mon âme est émue. |

Grande partition. — Parties d'orchestre. — Partition pour chant, avec accompagnement de piano. — Partition pour piano solo. — Arrangements pour tous instruments sur des motifs de cet opéra. — Quadrilles par Musard, pour piano à deux et quatre mains, orchestre. — Duos et Solos pour tous instruments.

Musique élémentaire.

PIANO.

	fr. c.
H. BERTINI. Grande méthode complète et progressive,	cartonnée, 45 »
— La même, en anglais	60 »
— <i>Id.</i> en espagnol.	60 »
— 1 ^{res} leçons destinées aux petites mains	2 suites, chaque, 9 »
— 2 ^e série de leçons, suites aux précédentes.	
— 3 ^e <i>Id.</i> <i>Id.</i>	2 suites, 10 »
— Op. 122, <i>Études artistiques</i> , ouvrage spécial destiné aux artistes et aux personnes qui veulent devenir de première force.	
— N ^{os} 1 et 2, chaque,	21 »
— Les deux réunis et brochés.	42 »
CRAMER. Quarante deux études, 2 ^e livre.	18 »
KALKBRENNER. <i>Symphonies de Beethoven</i> arrangées pour piano seul, ouvrage destiné à servir d'étude supplémentaire à toutes les méthodes pour acquérir le plus haut degré de style et de perfectionnement.	
— 10 livraisons, chaque,	10 »
— réunies et cartonnées.	90 »
SCHAD. Exercices journaliers pour les commençants	2 suites, chaque, 6 »
SCHMIDT. Exercices préparatoires.	
— 1 ^{re} , 2 ^e et 3 ^e liv., chaque,	9 »
VIGUERIE. Méthode.	1 ^{re} , 2 ^e et 3 ^e partie, 9 »
— 4 ^e partie.	6 »
— Méthode espagnole.	10 »
WOLFART. Petite méthode de piano, spéciale pour les enfants, et dédiée aux mères de famille	12 »
SOLFÈGE ET MÉTHODE DE CHANT.	
MERCADANTE. Études de chant, acc. de piano.	15 »
RODOLPHE. Solfège avec la basse chiffre.	15 »
— Nouvelle édition, avec accomp. de piano par Miné	18 »
— Le même ouvrage en espagnol.	30 »
SERVIER. Méthode élémentaire de chant, avec acc. de piano	15 »

VIOLON.

BRUNI. Méthode claire et facile, nouvelle édition augmentée par <i>Mayseder et Mazas</i> ,	18 »
FIORILLO. Op. 3. Trente-six études	9 »
MAYSEDER. Six études.	4 50
PAGANINI. L'art de jouer du violon, avec un traité des sons harmoniques simple et doubles, par Ch. Guhr	18 »
ROY. Petite méthode pour commençants.	
— nouv. édition,	3 75

CONTREBASSE.

HAUSÉ. Méthode.	12 »
— Quatre-vingt-dix Exercices Études, suite à la méthode.	12 »

CLARINETTE.

BAISSIÈRES FABER. Méthode élémentaire à six et treize clefs	12 »
BROD. Études caractéristiques	7 50
ROY. Petite méthode pour les commençants, nouv. édition,	3 75

FLUTE.

	fr. c.
F. DEVIENNE. Méthode complète, nouvelle édition augmentée par <i>Talou et Berbiguier</i> ,	18 »
HUGOT. Vingt études ou exercices.	9 »
ROY. Petite méthode à une et plusieurs clefs.	3 65
COCHÉ. Nouvelle méthode de flûte pour le nouveau système de Böhm.	48 »

HAUTOIS

BROD. Grande méthode complète.	45 »
— <i>Id.</i> divisée.	1 ^{re} suite 24 »
WENY. Op. 9. Études mélodiques adoptées au Conservatoire	2 suites, chaque, 10 »

BASSON.

OZI. Grande méthode complète.	24 »
— Petite méthode	9 »

HARPE.

BOCHSA. Grande méthode complète.	45 »
— Petite méthode pour les commençants.	15 »
— Méthode pour harpe à double mouvement	12 »
— Op. 34. Grandes études	N ^{os} 1 et 2, 18 »
— Op. 62. Vingt-cinq études faciles	15 »
— Op. 318. Quarante études très faciles.	
— 2 suites,	7 50

DESARGUS. Op. 6. Vingt-quatre études	6 »
---	-----

COR.

DAUPRAT. Grande méthode complète.	60 »
— Méthode	1 ^{re} partie, 36 »
— 2 ^e partie,	30 »
— Instructions aux compositeurs sur la manière d'employer le cor	30 »
— 330 Études pour premier cor, 2 suites, <i>chaq.</i>	7 50
— Traité du cor à pistons.	3 »
GALLAY. Op. 54. Douze grandes études mélodiques.	10 »

CORNET A PISTONS.

BOUCHÉ. Méthode complète à deux et trois pistons.	12 »
ROY. Petite méthode pour les commençants.	3 75

FLAGEOLET.

ROY. Petite méthode complète, nouv. édition.	3 75
---	------

GUITARE.

CARPENTRAS. L'art de pincer la guitare.	7 50
ROY. Petite méthode.	nouv. édition, 3 75

Petite Encyclopédie Instrumentale,

COLLECTION COMPLÈTE

DE

TABLETTES ET GAMES,

ou

Méthode abrégée en Tableaux Synoptiques,

RÉDIGÉE PAR AD. LEDHUY.

N ^o 1. Flûtes ordinaires.	N ^o 11. Cor à pistons.	N ^o 21. Contrebasse.
2. Flûtes de Böhm.	12. Trombonne.	22. Harpe.
3. Clarinettes.	13. Trombonne à pistons.	23. Guitare.
4. Hautbois.	14. Flageolets.	24. Piano.
5. Basson.	15. Ophicléide.	25. Accordéon.
6. Serpent.	16. Trompe de chasse.	26. Du chant en chœurs.
7. Trompette d'harmonie.	17. Trompette à pist.	27. Soprano.
8. Trompette à clefs.	18. Violon.	28. Contralto.
9. Cornets à pistons.	19. Viole alto.	29. Ténor.
10. Cor d'harmonie.	20. Violoncelle.	30. Basse-taille.

Chaque : 2 fr.—Chaque, collé sur carton : 3 fr. 75 c.

MUSIQUE NOUVELLE POUR PIANO.

CONCERTOS.

	fr.	c.
DOHLER. Op. 1 ^{er} concerto, pour piano . . .	12	»
MENDELSSON BARTHOLODY. Op. 40. con- certo en ré.	12	»
HUMMEL. Op. post. dernier concerto.	12	»

QUATUORS.

HUMMEL. 3 ^e symphonie de Beethoven, <i>l'héroïque</i> , arrangée pour piano, flûte, violon et violoncelle . . .	15	»
— 4 ^e — en <i>si</i> , — — —	15	»
— 5 ^e — en <i>ut</i> , — — —	15	»
— 6 ^e — pastorale en <i>fa</i> , — — —	15	»
— 7 ^e — en <i>la</i> , — — —	15	»
— Grande symphonie de Romberg. — — —	15	»

TRIOS.

H. HERZ. Grand trio pour piano, violon et vio- loncelle.	12	»
H. HERZ ET TULOU. Le même, pour piano, flûte et violoncelle.	12	»
F. HUNTEN. Op. 91. Trio brillant, pour piano, violon et violoncelle.	12	»
RIES. Op. 143. Trio pour piano, violon et vio- loncelle.	12	»

DUOS.

OSBORNE ET LOUIS, sur Torquato Tasso, de Donizetti, piano et violon.	7	50
— sur l'Élisire d'amore. — — —	7	50
— sur Roberto d'Évreux. — — —	7	50
SCHOBERLECHNER et CAVALINI, sur il Gni- ramento de Mercadante	7	50
BATTA ET OSBORNE, sur Torquato Tasso, pour piano et violoncelle.	7	50
— sur l'Élisire d'amore. — — —	7	50
— sur Roberto. — — —	7	50
CHOPIN. Introd. et polonaise. — — —	7	50
OSBORNE ET TULOU, sur Torquato Tasso, piano et flûte.	7	50
— sur l'Élisire. — — —	7	50
— sur Roberto, — — —	7	50

PIANO A QUATRE MAINS.

CZERNY. Op. 461. N ^o 1. Rondino, Non piu audrai.	5	»
— — 2. Variations sur une tyrolienne.	5	»
— — 3. Variations sur un air anglais	5	»
H. HERZ. Grande valse dramatique.	5	»
— Thème original	9	»
— Mélodie suisse	7	50
— Mélodie italienne.	7	50
— Variations sur le Chalet.	7	50
— Tyrolienne de Mercadante.	6	»
— Marche de Rossini.	6	»
— Cayatine du Pirate.	6	»
— Souvenir de la Suisse	7	50
— Chant des Alpes	7	50

PIANO SEUL.

	fr.	c.
CZERNY. Op. 475. Rondo sur la Cachucha . . .	5	»
— — 482. Invitation à la danse.	6	»
— — 483. N ^o 1. Allegretto sentimentale.	5	»
— — 2. Rondo alegro passionné.	5	»
— — 484. Rondino gracioso.	6	»
— — 485. Var. sur les Étoiles d'amour de Strauss.	6	»
— — 486. Rondo sur le bal des artistes de Strauss	6	»
— — Trois fantaisies sur Belisa- rio, N ^{os} 1, 2, 3, chaque	6	»
DOHLER. Variation brillante sur la Straniera. . .	7	50
— — sur J. Capuletti.	6	»
— — sur la Norma	7	50
— 1 ^{er} Concerto.	12	»
— Deux fantaisies sur l'Élisire d'amore, chaque. . .	6	»
— Dernière pensée musicale de Bellini	6	»
— Fantaisie et variation sur Anna Bolena	7	50
— — Amusement de salon.	6	»
— Rondino sur les Somnambules de Strauss.	6	»
— — sur la Festa della Rosa	6	»
L. GOMION. Les Napolitains.		
— N ^o 1. Sur Torquato Tasso	6	»
— 2. Sur l'Élisire d'amore.	6	»
— 3. Sur Roberto d'Évreux	6	»
CLARA WIECK. Scherzo.	6	»
H. HERZ. Les Rivales. N ^o 1. Mélodie suisse.	7	50
— — 2. Mélodie italienne.	7	50
— Fantaisie dramatique sur les Huguenots.	7	50
— Grandes variations, composées pour Thalberg	9	»
— Souvenir de voyage, grande fantaisie.	7	50
F. HUNTEN. Op. 83. N ^o 1. Mélodie suisse.	6	»
— — 2. Thème de Donizetti.	6	»
— — 3. Mélodie italienne	6	»
— Op. 93. N ^o 1. L'invitation de Weber, varié.	4	50
— 2. Romance de Rossini. — — —	4	50
— 3. Mélodie autrichienne. — — —	4	50
— 4. Air styrien. — — —	4	50
— 5. Thème de Mercadante. — — —	4	50
— Op. 99. N ^o 1. Le Galop. Air de ballet.	4	50
— — 2. La Montagnarde. — — —	4	50
— — 3. La Polonaise. — — —	4	50
— — 4. La Contredanse. — — —	4	50
— — 5. La Valse. — — —	4	50
LISZT. Cinq amusements.		
— N ^o 1. Canonnette et galop.	5	»
— 2. Tyrolienne	5	»
— 3. Sérénade	5	»
— 4. Rondolletto	5	»
— 5. Bolero.	5	»
MENDELSSON BARTHOLODY. Andante cantab.	6	»
— — — — —		
— Quadrill. par MUSARD, à 2 et 4 mains, sur l'Élisire d'amore, Roberto d'Évreux, Princesse de Grenade, etc.		

MUSIQUE NOUVELLE DE CHANT.

COLLECTION

DES

Mélodies ou Lieder de H. PROCH,

MAÎTRE DE CHAPELLE DE S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE,

Paroles françaises par Crevel de Charlemagne.

- N^o 1. Chant de l'absence, dédié à Duprez.
 2. Ma richesse, — à Mme de Sparre.
 3. Le cor des Alpes, — à Géraldi.
 4. Aux étoiles, — à Dérivis.
 5. Oh ! si j'avais des ailes, — à Mlle Nau.
 6. La Batelière du Rhin, — à Alexis Dupont.
 7. La Reconnaissance, — à Ponchard.
 8. Combat du cœur, — à Rondoueau.
 9. L'oiseau mourant, — à Mocker.
 10. Ton regard, — à Mme Stoltz.
 11. Dans la vallée, — à Couder.
 12. Les deux Rêves, — à Massol.
 13. Pense-t-elle à moi, — à Richelmi.
 14. Chant du Croate, — à Wartel.

- N^o 15. La Nostalgie, dédiée à Mlle d'Henin.
 16. Je pense à toi, — à Mlle Rossi.
 17. Bonheur tranquille, — à Levasseur.
 18. Adieu, — à Mme Damoreau.
 19. Rêves d'amour, — à Dorus Gras.
 20. Mes Plaintes, — à Jen. Colon Lepius.
 21. Le retour, — à Eugénie Garcia.
 22. Désir de l'âme, — à Masset.
 23. De ma fenêtre, — à Marie.
 24. Au bord du Ruisseau, — à Roger.
 25. Le petit Poisson rouge, — à Mlle Mens.
 26. L'image de la Rose, — à Mme Boulanger.
 27. Chant du Poète, — à madame la comtesse Merlin.

Nota. Ces Mélodies jouissent en Allemagne d'une réputation égale à celles de François Schubert.

- MASINI.** La Pêche Mélodie, Paroles de
 Mme Tastu.
 — Quinze ans. — —
 — Le Milicien. — —
 — Les archers . . . à 2 voix. — —
 — Les airs du Pays. — —
 — Quand je te vois. — —
 — Fête des bergers — —
 — Chasse au chamois, à 2 voix. — —
 — La veille des noces, à 2 voix. — —
 — Blonde Hélène. — —
 — Batelière du Lac — —
 — Cantique du mois de Mai . . . — —

- MERCADANTE.** Le retour désiré. Barcarole.
 Le Printemps. Pastorale.
 L'asile du Pèlerin Mélodie. —
 Le Père suisse Tyrolienne.
 La Sérénade du marinier. Sérénade.
 Le Zéphir. Polonaise.
 La Plainte d'un mourant. Romance.
 La Zingarella espagnole. Bolero.
 La Pêche Duo. 2 soprano.
 Le Toast — Ténor et basse.
 La Chasse. — 2 ténors.
 Le Galop — 2 basses.

- LABARRE.** Ne tresse plus ta chevelure.
 — Reviens, ma mère.
 — Annette, la coquette.
 — Ma Chimère.
 — Pauvre Jeanne.
 — Les Berceuses. Noct. à 2 voix.
 — Le Prisonnier de guerre. . . — —
 — Tes regards cherchent Paris.
 — La Belle Fermière.
 — Sœur Marguerite.
 — L'Archer génois.
 — M'aimerez-vous autant ?
 — Le Chant du matelot.
 — Les Deux Amis.
 — Ne m'oubliez pas.
 — Le mont Saint-Michel.
 — Les deux Printemps.

DOHLER. La Séparation, mélodie, avec acc. de cor, ou violoncelle.

FANNA. Le Giaour. Air de basse, dédié à Géraldi.

GALLAY. 2 morceaux de concert, pour chant et cor, acc. de piano.

- N^o 1. Air de l'Élisire d'amour de Donizetti. —
 2. Air de Roberto d'Évreux. — —
 3. L'Appel du chasseur, air de Mercadante. —

L'ANGELUS,

OPÉRA - COMIQUE

EN UN ACTE,

Paroles de M. J. Ader,

MUSIQUE DE M. CASIMIR GIDE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,

SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,

Le 7 Juillet 1834.



A PARIS,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART ST.-MARTIN, 12.

1854.



PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE BARON D'EVENOS.

MM. LEMONNIER.

Le Comte AIMERI DE SARLAT.

PONCHARD.

FRA CALANSON, chapelain du Baron.

BOULLARD.

La Baronne MABILIE.

M^{me} PONCHARD.

AZALAIS, sa nièce.

RIFAUD.

CHASSEURS.

VARLETS

UN NAIN.

La scène se passe en Provence, au treizième siècle.

Impr. de J.-R. MEVBEL,
Passage du Caire, 54.

L'ANGELUS,

OPÉRA-COMIQUE.

Le Théâtre représente un appartement avec une galerie à jour au fond. On voit à droite une chapelle dont la porte s'ouvre sur le côté, et dont l'intérieur est vu par une fenêtre à ogives; du côté opposé, plusieurs portes.

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

Voici venir l'aurore ;
L'horizon se colore,
Aux premiers feux du jour.
En ces lieux tout sommeille ;
Que notre cor réveille
Les échos d'alentour !

SCÈNE II.

LE BARON, *en équipage de chasse*, Chœur,
Un Varlet, *le faucon au poing*.

LE BARON.

Bonjour, amis : l'heure s'avance ;
C'est le moment de battre le guérêt ;
Tout est-il prêt ?

CHŒUR.

Monseigneur, tout est prêt.

LE BARON.

Puissions-nous avoir bonne chance !
C'est plaisir de battre les bois,
Précédé d'une meute avide ;
De lancer un coursier rapide
Et de mettre un cerf aux abois !
A chaque pas, dans la prairie,
Au moindre bruit, dans le vallon,
On court, on s'arrête, on épie
L'oiseau qui fuit dans le sillon.
Eh quoi ! passer le temps à rire
Aux vieux contes d'un chapelain,
Jouer aux dés, ou boire, ou lire,
Quand le jour est sur son déclin ;
Et puis, bâillant à perdre haleine,
Près de sa douce châtelaine
Dormir tant qu'il plaît au sommeil,
Pour recommencer au réveil !
D'un haut baron est-ce la vie ?
Pure sottise ! erreur ! folie !

ENSEMBLE.

C'est plaisir de battre les bois, etc.

SCÈNE III.

LE BARON, CALANSON, *accourant*,
Chœur.

CALANSON.

Seigneur baron, quelle fortune,
De vous trouver encore ici...
La rencontre n'est pas commune.
Enfin vous voilà, Dieu merci !

LE BARON.

Si matin, Calanson, quel hasard vous amène ?

CALANSON.

Daignez m'entendre un seul instant.
Croyez-vous qu'il soit bien prudent
Qu'un mari toujours se promène ?

LE BARON.

Que dites-vous ? sur quel soupçon ?

CALANSON.

Vous saurez tout... On nous écoute...

LE BARON.

Vous parlerez, frère !..

CALANSON.

Sans doute...

Mais, ces témoins...

LE BARON.

Il a raison... (*A part.*)

ENSEMBLE.

Ah ! quel martyr !
Que va-t-il dire ?
Oui, malgré moi,
Déjà d'avance
Sa confidence
Me fait effroi...
Si l'on m'outrage,
Ma juste rage
Saura punir.
Plus de prudence
A l'avenir,

Et point d'absence!

CALANSON, à part.

Beauté charmante,
Douce, innocente,
Du chapelain
Qui vous épie
Et vous supplie
Toujours en vain,
La défiance,
Est-elle offense?
Point de courroux;
Bonté, clémence!
J'ai mis en vous
Mon espérance!

LE BARON, au chœur.

Je vous suis, mes amis; sans moi l'on peut partir.

CHŒUR.

Partons pour la chasse
La nuit qui s'efface
Bientôt va finir.
Le cor nous appelle;
Plein d'ardeur, de zèle
Le coursier fidèle
Commence à hennir.

Au bois, amis, il faut courir!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

LE BARON, CALANSON.

LE BARON. Nous voilà seuls... soyez bref, car j'ai hâte.

CALANSON. Seigneur baron, la vie du château vous paraît donc bien monotone!

LE BARON. Autant qu'elle vous paraît douce.

CALANSON. C'est que vous ne savez pas vous y faire des soucis. Si par exemple vous étiez jaloux?

LE BARON. Jaloux! moi! fi! j'ai été du monde, avant de me confiner dans mon castel. Informez-vous du baron d'Evenos, il n'était bruit que de lui aux cours d'amour du comté de Provence!

CALANSON. Le bruit n'était pas ce qu'il y avait de plus doux.

LE BARON, avec hésitation. Vous dites donc... Est-ce que vous auriez surpris la baronne?

CALANSON. Non pas, seigneur, non pas! Santa-Maria! ne me faites pas aller si vite.

LEBARON. Alors, de quoi me venez-vous rompre la tête...

CALANSON. Mais il ne se passe pas de jour que le castel ne soit visité par un de ces vagabonds de troubadours, ou un de ces vauriens de jongleurs... et l'on reçoit fort bien au castel les vauriens et les vagabonds.

LE BARON. Qu'on leur ferme la porte.

CALANSON. Bon!.. ils entreront par la fenêtre... Ce sont de vrais lutins... (*Avec un soupir.*) et les lutins plaisent aux femmes.

LE BARON, serrant le poing. Qui donc serait assez habile pour dire ce qui leur plaît et ce qui ne leur plaît pas! Mais la baronne n'est jamais seule... sa cousine Azalais...

CALANSON. Seigneur baron, un homme comme vous devrait savoir que, dans ces sortes d'affaires, lorsque deux femmes sont ensemble, chacune d'elles est seule.

LE BARON. Il n'a que trop raison; mais vous?..

CALANSON. Moi, seigneur? quand je gêne, on me renvoie à mon oratoire.

LE BARON. La perfide!.. Quant à Azalais, je sais le moyen de m'en défaire... un bon couvent...

CALANSON, avec tristesse. Un couvent!

LE BARON. Oui, c'est depuis long-temps mon projet... Mais la baronne...

CALANSON. On ne peut pas envoyer la baronne au couvent.

LE BARON, d'un air sombre. Je sais où l'on peut l'envoyer... Je ne suis point jaloux, non!..

CALANSON. Cela se voit de reste. Si vous l'étiez, j'en saurais quelque chose; car c'est un péché, mon frère...

LEBARON. Mais le soin de mon honneur... Malheur au coupable!

CALANSON. Seigneur baron, il me vient une idée: ne changez rien à votre genre de vie; partez dès l'aurore pour la chasse, mais ne vous éloignez pas; laissez courir le lièvre, laissez voler l'oiseau; nous prendrons ici des lacets qui prendront un meilleur gibier.

LE BARON. Comment cela?

CALANSON. A peine un homme aura-t-il mis le pied dans le castel, crac, je prend mon vol et je vais vous avertir.

LE BARON. Mais, fra, qui me répond qu'en votre absence...

CALANSON. Bonté divine, je n'y avais pas songé!..

LE BARON. Et puis il aurait le temps de fuir dix fois...

CALANSON. C'est vrai!

LE BARON. Il nous faudrait un signal.

CALANSON. Oui, quelque chose qui donnât point ombrage, quelque chose d'analogue à mon état. (*Il promène ses regards autour de lui.*) Ah! m'y voilà!.. cette chose!..

LE BARON. Parfait...

CALANSON. Au premier soupçon de galant, je prends la corde; et ton, ton, ton, lentement, comme pour dire: « Seigneur baron, il se peut que ce soit une visite innocente, mais... » Si je vois du danger, oh! alors je saisis la corde à deux mains; et ton, ton, ton, ton, ton, je vous crie: « Seigneur baron, accourez vite, vite, ou c'est fait de vous. » Santa-Maria, l'heureuse idée...

LE BARON. Fra Calanson, n'allez pas gauchir au moins. Songez que je me repose sur vous.

CALANSON. A votre poste, seigneur baron...

LE BARON. Au vôtre, fra!..

Il sort.

SCENE V.

CALANSON, seul.

Quel homme!.. cent fois plus brutal que son palefroi! Ah! s'il n'y avait de danger que pour lui, je ne m'en inquiéteraient guère; mais tous ces visiteurs, si la baronne écoute avec complaisance leurs chants d'amour, leurs galans propos, Azalaïs paraît y prendre aussi grand plaisir... Qu'il vienne un de ces damnés troubadours! par sultan! je veux que le baron en fasse un exemple à éloigner tous les autres... Azalaïs! pure et belle créature de Dieu! rêve de ma vie! un rayon du jour n'est pas plus doux... mais la cruelle a des yeux pour tout le monde, le pauvre fra Calanson excepté...

Soir et matin, rêvant à ses appas,
 Ai bien souvent cherché, mais sans malice,
 Pour la charmer quel qu'heureux artifice;
 Ai beau chercher hélas! ne trouve pas...

Si me sentais vêtu d'hermine,
 Dague au côté, fils de baron,
 Confiant en ma bonne mine,
 Irais à mon but sans façon.
 Que si docteur en jonglerie,
 Avais doux chant de troubadour,
 Gaité, savoir et courtoisie,
 Sans crainte parlerais d'amour!

Après avoir regardé autour de lui.

Châtelaine jolie,
 Résister est folie;
 Laisse-toi désarmer.
 Pourquoi m'être contraire?
 Au doux secret de plaire
 Joins le bonheur d'aimer...

N'ai pas cette science exquise;
 Humble clerc qu'on n'écoute point,

Pour tout bien n'ai que mon pourpoint,
 Pour tout esprit, latin d'église!..

Aimons eu silence,
 Gardons l'espérance
 Qu'un jour ma constance
 Recevra son prix;
 Ai bien quelque chance,
 Suis seul au logis.

SCENE VI.

CALANSON, MABILIE, AZALAIS.

CALANSON. Les voilà!

MABILIE. Fra Calanson, le seigneur baron est-il parti?

CALANSON. Oui, noble dame!

AZALAIS. Ah! tant mieux!

MABILIE. Pourquoi, tant mieux?

AZALAIS. C'est que nous pourrons nous ennuyer à notre aise...

CALANSON, la regardant tendrement. Que ne suis-je du monde!.. j'essaierais d'embellir votre solitude.

MABILIE. Ainsi, Azalaïs, le séjour du castel ne vous plaît guère...

AZALAIS. Je n'ose pas être franche.

CALANSON. La noble damoiselle aimerait mieux peut-être qu'on lui parlât de quelqu'un que je ne veux pas nommer.

AZALAIS. Que vous ne voulez pas, méchant homme!.. dites mieux... que vous ne pouvez pas.

CALANSON, à part. Par saint Julien! elle a raison.

MABILIE. Allons, allons, n'y mettez pas tant d'humeur. Vous voudriez nous faire croire des choses qui ne peuvent pas être.

AZALAIS. Mon Dieu! belle cousine, quand j'aurais donné mon cœur à un seigneur aimable, vaillant, spirituel, où serait le prodige?

CALANSON, d'un ton piqué. Le prodige serait le seigneur... (*A part.*) Je suis au supplice.

MABILIE. Jolie cousine, on vous dit que c'est impossible.

AZALAIS. La raison?

MABILIE. La raison, c'est que vous n'êtes sortie qu'une fois du castel pour aller à la cour d'amour de Romanin... (*Avec intention.*) Et que vous n'étiez pas seule, Azalaïs.

AZALAIS. C'est vrai! vous étiez avec moi... (*A part.*) Mais le seigneur Aimeri de Sarlat n'a vu qu'Azalaïs.

MABILIE. Que la matinée est longue aujourd'hui!

AZALAIS. Hélas! toutes les matinées se ressemblent au château,

MABILIE. Encore s'il nous venait quelque visite ; mais on ne voit personne ici.

AZALAIS. Eh ! qui pourrait venir ? quelque ennuyeux troubadour , gueusant et mendiant avec ses chansons à dormir debout.

CALANSON, à part. Elle est adorable !

MABILIE. Fra , sonnez l'angelus , ce sera toujours quelque chose.

CALANSON, troublé. L'angelus !.. il s'en faut de plus d'une heure encore.

MABILIE. Chantez , alors.

CALANSON, joyeux. Moi !..

AZALAIS. Non , frère , je vous en prie , ne chantez pas.

CALANSON, à part. Elle m'en prie !.. quelle douceur...

Mabilie et Azalais s'asseyent devant un guéridon et se mettent à broder.

AZALAIS, avec un soupir. Ah !

MABILIE. Quoi ! pas même l'angelus... Allons , je vois bien que nous serons forcées de nous en tenir à notre sirvente.

NOCTURNE.

MABILIE et AZALAIS.

Voici l'heure de la prière,
Heure de plaisir et d'amour !
Et la cloche du monastère
A sonné le retour du jour.

MABILIE.

Trois fois dans la même journée,
Revient cette heure fortunée !
Entendez-vous?... c'est l'angelus !

Priez : demain peut-être il ne sonnera plus.

AZALAIS.

Bel ange qui vins à Marie,
Annoncer les amours de Dieu,
Mon doux amant a bien ta courtoisie,
Ta céleste parole et ton regard de feu !

Regardant la campagne.

La campagne est d'une tristesse !.. dites moi , fra Calanson , approchez-vous un peu.

CALANSON, avec empressement. M'approcher !.. ahl volontiers !

AZALAIS. N'est-ce pas le château de Sarlat que j'aperçois là-bas , dans le lointain ?

CALANSON. Le château de Sarlat ! Quand vous auriez des yeux de lynx , vous ne sauriez l'apercevoir d'ici... Ce que vous voyez est le couvent des hospitalières d'Évenos.

AZALAIS, avec humeur, revenant sur le devant de la scène. Un couvent !.. C'est jouer de malheur !..

On entend le son du cor.

MABILIE. Ah ! un de nos aimables voyageurs... Le recevrons-nous ?

AZALAIS. Comment faire autrement ? Le voici déjà.

SCENE VII.

Les Mêmes, AIMERI.

AIMERI, entrant.

Au voyageur égaré dans sa route,
Donnez place à votre foyer :
Puis, s'il l'obtient, et qu'on l'écoute,
C'est lui qui se fera prier
De ne pas poursuivre sa route.

Adroit jongleur, gai troubadour,
Il sait des chants sur sa cythole,
Si beaux que mainte cour d'amour
Pourrait aller à son école.

Habile à saisir tous les tons,
Il chante le plaisir, la gloire ;
Si vous ne l'en voulez pas croire,
Prenez vite de ses chansons.

Au coin du feu place modeste,
Vin généreux, accueil bien doux,
Bon souper, bon gîte et le reste,
Voilà tout ce qu'il veut de vous.

ENSEMBLE.

AZALAIS, à part.

C'est Aimeri !

AIMERI, à part.

C'est elle !

AZALAIS et AIMERI, id.

O moment plein de charmes !

CALANSON.

Maudits jongleurs ! toujours de nouvelles alarmes !

MABILIE.

Et mon mari !.. je sens de mortelles alarmes !

AIMERI.

Salut, nobles dames ! salut,
Aussi, chapelain respectable !

CALANSON.

Salut, jongleur insupportable.
Que voulez-vous ?

AIMERI.

Voyez ce luth :

Ne dit-il pas ce qu'on désire !

MABILIE, avec empressement.

Soyez le bienvenu, messire.

AZALAIS, id.

De l'hospitalité, nous pratiquons les lois.

AIMERI, à part.

Elle m'a reconnu !

CALANSON, à part.

Veillons sur tous les trois.

AIMERI.

Art divin, objet de mes veilles.

Que ton secours me soit prêt !

Oh ! viens payer par tes merveilles
Le doux accueil de la beauté.
Ma voix commande à la nature ;
Je lis même dans l'avenir.

MABILIE et AZALAIS, ensemble, riant.

Vous dites la bonne aventure ?

AIMERI.

Nobles dames, pour vous servir.

Il passe entre elles deux.

CALANSON, à part.

Tu serais déjà loin, je jure,
Si tu lisais dans l'avenir.

AIMERI, à Mabilie.

Si quelque mari vous obsède
Du mal jaloux qui le possède,
Parlez, j'y trouverai remède ;

Me voilà,

Je suis là.

ENSEMBLE.

MABILIE.

Ah ! je voudrais bien voir cela !

CALANSON, à part.

Messire, nous verrons cela.

AIMERI, à Azalaïs.

Faut-il, du fond de sa tourelle,

Enlever une damoiselle,

Et trouver un mari pour elle ?

Me voilà ;

Je suis là.

ENSEMBLE.

AZALAIS.

Ah ! je voudrais bien voir cela ;

CALANSON, à part.

Messire, nous verrons cela.

AIMERI, prenant la main de Mabilie.

Donnez-moi cette main charmante...

MABILIE.

Que voyez-vous ?

AIMERI.

Mais... rien encor.

MABILIE.

Eh bien !

AIMERI.

Un jaloux vous tourmente...

Il finira par avoir tort.

CALANSON, à part.

Si, sans être sorcier, j'aurais prédit son sort.

AZALAIS, présentant sa main.

Et moi ?

AIMERI, regardant la main avec amour.

Vous ! quel projet indigne !

Victime promise au couvent !

Mais, non !.. regardez cette ligne,

C'est un mari qui vous attend !..

AZALAIS.

Quoi ! c'est écrit ?

AIMERI.

Lisiblement !

ENSEMBLE

MABILIE et AZALAIS.

Quel art divin !

A sa magie,

Moi, je me fie.

Il est devin, et très devin.

AIMERI.

Quel art divin !

A ma magie,

Elle se fie.

Je suis devin, et très devin.

CALANSON.

Jongleur malin,

De ta magie,

Je me défie.

Autant que toi je suis devin.

AIMERI, à Azalaïs.

Si votre cœur palpite

D'un doux pressentiment,

Le sien bat et s'agite

Aussi dans ce moment.

Gentille damoiselle,

Ecoutez son portrait ;

Soumis, tendre et fidèle,

Cet époux, le voilà trait pour trait.

Ne craignez point d'obstacle ;

L'amour sera vainqueur :

Suivez, suivez l'oracle,

Il conduit au bonheur.

MABILIE. Et mon époux... s'il allait revenir... Suivez-moi, Calanson... allons veiller aux soins de l'hospitalité !

SCENE VIII.

AIMERI, AZALAIS.

AIMERI. Charmante Azalaïs !..

AZALAIS. Imprudent ! si le baron...
Avouez que vous êtes bien fou...

AIMERI. Non !.. mais bien amoureux...
J'aurais pu supporter votre absence, car l'espoir me restait ; mais j'apprends qu'on veut vous ensevelir dans un cloître, mettre une barrière éternelle entre Azalaïs et moi... alors je n'ai vu d'autre péril que celui de vous perdre... et sous ce déguisement... mais j'ai eu tort... je le vois à votre accueil...

DUO.

AZALAIS.

Votre seul danger me chagrine.

AIMERI.

A quoi bon prendre tant de soin ?

Je suis, on le voit à ma mine,

Un chanteur venu de fort loin,

Pour égayer votre cuisine

Au son du luth et sans témoin.

AZALAIS.

Si l'on vient à vous reconnaître...

On est fort soupçonneux ici,

N'allez pas espérer merci

De la maîtresse, ni du maître.

AIMERI.

De la maîtresse... mais peut-être...

Azalais, quittez donc ce souci.

Toi que j'adore,

Mon seul amour,

Ma voix t'implore,

En ce beau jour.

Quand la nuit sombre,

Avec son ombre,

Ici viendra,

Ma voix connue,

Ma voix émue

T'appellera:

Viens, douce amie,

A mes accens,

Viens, je t'en prie,

Viens, je t'attends.

AZALAIS.

Eh quoi! partir seule avec vous.

AIMERI.

Craint-on de suivre son époux.

AIMERI.

Toi que j'adore.

AZALAIS.

Mon seul amour.

AIMERI.

Ma voix t'implore.

AZALAIS.

En ce beau jour.

AIMERI.

Quand la nuit sombre.

AZALAIS.

Quand la nuit sombre.

AIMERI et AZALAIS.

Avec son ombre,

Ici viendra.

Ma voix émue

Ta

T'

M' appellera.

ENSEMBLE.

AIMERI.

Viens, douce amie,

A mes accens.

Viens, je t'en prie,

Viens, je t'attends.

AZALAIS.

Dois-je me rendre

A tes accens?

Dois-je me rendre,

Quand tu m'attends?

SCENE IX.

Les Mêmes, CALANSON.

CALANSON, *au fond*. Je le pensais bien, ce jongleur n'est qu'une jonglerie... un page croit l'avoir reconnu... le comte Aiméri de Sarlat sous ce déguisement!.. euh! euh!.. (*Haut*.) Vous voilà, messire, je craignais qu'on ne vous eût laissé seul, et je vous venais tenir compagnie... Mais je vois que le malavisé chapelain aurait pu s'épargner cette peine.

AZALAIS. Non, fra... j'attendais votre retour... Adieu, seigneur.

AIMERI, *l'accompagnant jusqu'à la porte*. Bas. Eh bien! l'oracle aura-t-il tort?

AZALAIS, *bas*. Ah! j'ai grand peur que vous ne soyez devin.

Elle sort.

SCENE X.

AIMERI, CALANSON.

CALANSON, *à part*. Voyons si l'on s'est trompé.

AIMERI. Certes, vénérable frère, quand je compare votre sort au notre, je vous estime heureux de vivre toujours ainsi entre le ciel et deux jolies femmes; tandis que nous allons à travers champs par la pluie et le soleil, ne sachant trop où reposer notre tête, vous jouissez d'avance de la béatitude du paradis; les élus de la terre, ce sont bien les hommes d'église.

CALANSON. Tournez la page, beau sire, et voyez le spectacle monotone de notre profession; est-ce plaisir que d'être éternellement confiné dans le même lieu et la même pensée? N'enviez pas ma prison; votre liberté est plus aimable: vous allez devant vous, ne connaissant de guide que votre imagination, de règle que vos désirs. Si le ciel est à nous, la terre vous appartient; tous les châteaux sont vôtres, et bien des châtelaines aussi, je pense.

AIMERI. Vous parlez-là d'autrefois; les temps sont bien changés pour les troubadours!

CALANSON. Hélas! et pour les chapelains!.. notre existence est à la vôtre et qu'est un *oremus* à une chanson d'amour.. Et tenez, vous, par exemple, si vous connaissez quelque peu le pays, vous y pouvez chaque jour varier vos plaisirs, renouveler votre existence; autant de manoirs autant de mondes divers. Nos comtes et nos barons sont gens d'exquise courtoisie et fort amoureux des choses d'esprit... est pourtant un château qui m'éconnaît!

lois de notre vieille hospitalité et, je le dois signaler à votre prudence.

AIMERI. C'est un bon office dont je vous saurai gré.

CALANSON. Vous le verrez à deux lieues d'ici, sur le sommet d'Ollioules, avec ses quatre donjons élançés vers la nue... O! pauvre voyageur, garde-toi d'entrer au château de Sarlat!..

AIMERI, *se contenant*. Et pourquoi?

CALANSON. C'est que le malheur n'y trouva jamais bon accueil.

AIMERI, *avec humeur*. Chapelain, êtes-vous sûr de ce que vous dites?

CALANSON. Vous allez nous en apprendre, vous qui êtes étranger.

AIMERI Non, mais la renommée est souvent injuste... Il est si facile d'être trompé.

CALANSON, *riant*. Pas si facile!.. Le comte Aimeri est bien connu, et tout le monde attestera...

AIMERI, *éclatant*. Tout le monde en a menti par la gorge et toi le premier.

CALANSON, *à part*. C'est lui!.. (*Haut*.) Calmez-vous, messire; je ne vous croyais pas de ses amis!

AIMERI, *à part*. Je me suis trahi!.. (*Haut*.) Ce que j'en dis, c'est par...

CALANSON, *avec ironie*. Oui, oui... (*A part*.) Je vous tiens, beau sire.

AIMERI, *à part*. Cet air moqueur... serait-ce un piège... (*Haut*.) Vous me quittez déjà, frère?

CALANSON. Il le faut, j'ai à apprendre à la baronne une nouvelle fort surprenante... (*En ricanant*.) Sans adieu, seigneur troubadour!.. (*A part en sortant*.) C'est lui, c'est bien lui! ne le perdons pas de vue et tâchons de deviner ses projets avant de donner l'alarme au baron.

Il entre dans la chapelle.

SCENE XI.

AIMERI, *seul*.

Je suis reconnu : le flegme de cet homme d'église a fait bouillonner mon sang; comme le traître a pris tous ses avantages! Reconnu!.. Adieu donc mes projets, adieu mon amour!.. (*Avec inquiétude*.) Et puis, suis-je en sûreté ici? le baron me retiendra en son pouvoir. .si j'avoue le motif qui m'amène, la meilleure chance sera pour moi d'être éconduit comme un sot. (*Il se promène d'un air pensif*.) Si je pouvais intéresser la baronne! elle est jolie, elle est coquette, la baronne... et puis, un amant qui se déguise, c'est une aventure cela...

eh! oui, morbleu! jouons la passion, le désespoir... Mais Azalais... elle comprendra ma pensée, elle sait qu'en amour toutes les ruses sont permises... Voici la châtelaine, je vois à son air qu'elle sait tout.

SCENE XII.

AIMERI, MABILIE, CALANSON, *dans la chapelle*.

MABILIE, *à part*. C'est lui!..

AIMERI, *à part*. Tenons-nous bien.

MABILIE, *haut*, *un peu émue*. Eh quoi! messire, on vous laisse seul dans cette galerie.

AIMERI, *montrant la chapelle*. J'ai pu y faire mes dévotions à la vierge et la conjurer de toucher le cœur de la dame que je prie d'amour!

CALANSON, *paraissant sur le seuil*. Ils sont ensemble... serait-ce pour elle? Attention!.. fra! et ne perds pas un mot.

MABILIE, Sans doute elle exaucera votre prière, car un jongleur comme vous peut prétendre aux plus hautes alliances.

AIMERI. C'est faire trop d'honneur à mon savoir... (*Avec intention*.) Et d'ailleurs, ce n'est point à une alliance que j'aspire.

CALANSON, *à part*. Cela me semble assez clair!

MABILIE. Comment l'entendez-vous, messire?

AIMERI. Certes, noble dame, j'achèterais de mon sang la liberté de celle en qui j'ai mis mon amour; châtelaine adorable entre les châtelaines, et qui possède toutes les vertus... excepté la miséricorde!..

MABILIE, *à part*. Que veut-il dire?

AIMERI. Mais puisque des nœuds que rien ne saurait rompre la lient à un autre, que du moins j'obtienne d'elle un regard, une douce parole...

CALANSON, *à part*. Elle l'a regardé, je crois... Pauvre baron!

AIMERI. Et le comte Aimeri de Sarlat mourra content.

MABILIE. Le comte Aimeri de Sarlat! vous en convenez donc!

CALANSON, *à part*. Il en convient!

AIMERI. Hélas! noble dame, si vous ne m'avez pas reconnu d'abord, je suis le plus malheureux des hommes.

MABILIE. Mais, seigneur, je... croyais vous voir pour la première fois.

AIMERI. Eh, quoi! madame, ne vous souvient-il pas qu'au château de Romanin, au dernier plaid d'amour,

MABILIE. C'était vous :

AIMERI, *à part*. Sur ma foi, je ne l'y avait pas vue? (*Haut.*) Oui, noble dame, j'épiais vos moindres pas; dans cette foule innombrable, je n'ai vu, e n'ai pu voir que vous... et quand, le soir, retiré dans mon castel, je voulus chasser les idées qui m'oppressaient, votre image m'apparaissait sans cesse... dans mon réveil, dans mes songes, c'était vous, toujours vous.

CALANSON, *à part*. Comme Azalais à moi.

AIMERI. Je vous envoyai vingt messages!..

MABILIE. Des messages!

AIMERI. Dites, oh! dites moi qu'ils ne sont pas arrivés jusqu'à vous; ce mot peut seul me rendre la vie.

MABILIE, *à part*. Le baron les aura interceptés!

CALANSON, *à part*. Je n'en ai pas vu un!..

AIMERI. Alors, désespéré, j'ai osé prendre ce déguisement.

MABILIE. Seigneur, le trouble où vous me jetez...

QUATUOR.

AIMERI.

Pour pénétrer jusques à vous,
Pardou si j'employai la ruse,
Mais je brave de votre époux
La défiance et le courroux
Si près de vous l'amour m'excuse.

MABILIE.

Évitez les regards jaloux,
L'heure, le lieu, tout vous accuse.
Seigneur, que dira mon époux,
Et comment fléchir son courroux
S'il vient à découvrir la ruse!

CALANSON, *à part*.

Dieu! quel supplice! on n'entend pas un mot.
Leur plairait-il de se parler plus haut!

AIMERI, *montrant la campagne*.

Dans ce vallon, dans la prairie,

Je suis venu, tout à ma rêverie,

Egarer chaque jour, mes pas et mon amour!

MABILIE.

Quoi! chaque jour?..

CALANSON.

Tâchons d'entendre...

AIMERI.

Oui, chaque jour,
Ma voix plus tendre
Parlait d'amour!

MABILIE, CALANSON.

Quoil! chaque jour,
Ah!

Sa voix plus tendre.
Parlait d'amour!

AIMERI.

Mabilie, à mes vœux soyez donc moins sévère,
Daignez m'accorder mon pardon.

MABILIE, *le regardant avec complaisance*.

Quel embarras!.. que résoudre, que faire!..
En suppliait il demande pardon!

CALANSON, *sonnant doucement*.

Piano, pianissimo, morendo, Calanson!..

MABILIE.

Me serez-vous toujours cruelle?..

Vous me voyez à vos genoux!..

CALANSON, *avec fureur*.

A ses genoux!..

MABILIE, *avec une sorte de joie*.

A mes genoux!..

CALANSON.

Vite, fra... sonne de plus belle!

Il ne vient pas, le pauvre époux,

Quand à tour de bras je l'appelle...

Il sonne plus vite.

AIMERI.

Mabilie!..

MABILIE.

Aimeri!..

CALANSON.

Presto!

MABILIE, *tendrement*.

Relevez-vous!..

Aimeri lui baise les mains.

CALANSON.

Il voulait un pardon, que la baronne accorde!..

Toi, qui vois leur coupable amour!..

Divin Jésus, fais en ce jour,

Que je ne casse pas la corde.

Il prend la corde à deux mains et sonne sans s'arrêter.

MABILIE, AIMERI.

O ciel! qu'entends-je?..

Quel bruit étrange,

Quel carillon!..

CALANSON.

Ce bruit étrange,

S'il vous dérange,

Sert le baron!

SCENE XIII.

Les Mêmes, AZALAIS.

AZALAIS, *accourant*.

Le baron!..

MABILIE.

Juste ciel!..

AZALAIS.

En ces lieux va paraître.

J'ai pu le voir de ma fenêtre...

Il accourt... (*bas à Aimeri.*) Aimeri, fuyez!.. tout
[est perdu,

CALANSON, à part.

Enfin, il a donc entendu!..

MABILIE et AZALAIS.

Retour fatal et qui me désespère,
En quels éclats se va-t-il emporter!
Il va venir... dans sa juste colère
Rien ne pourra le fléchir, l'arrêter!..

AIMERI.

Fâcheux retour, et qui les désespère,
A des éclats s'il se laisse emporter,
On peut d'un mot arrêter sa colère,
On sait d'un mot se faire respecter.

CALANSON.

Heureux retour... mais ce n'est pas sans peine,
Pauvre baron, s'il tardait à venir,
C'en était fait, car j'allais perdre haleine;
Mais au plutôt courons le prévenir.

Aussitôt après le quatuor, Calanson sort en courant.

MABILIE. Dieu! je l'entends!.. que faire?.. (Elle donne des marques d'une vive agitation, puis elle dit avec joie.) Ah! (En montrant la porte d'un cabinet.) Cette porte donne dans une galerie d'où vous pourrez gagner la campagne.

AIMERI. Moi fuir, madame!..

MABILIE. Les moments sont précieux; par pitié, seigneur...

AZALAIS. Comte, je vous en supplie...

Aimeri s'incline et sort par la porte du cabinet.

SCENE XIV.

LE BARON, MABILIE, AZALAIS, CALANSON.

MABILIE, à part. Que lui dire?.. comment cacher mon trouble?.. (Haut.) Eh! quoi, seigneur baron, c'est vous, déjà! je n'espérais pas vous voir si tôt de retour.

LE BARON. C'est une surprise que je vous ménageais, et qui vous fait grand plaisir sans doute, madame!.. (A part et cherchant des yeux.) Où donc est-il?

MABILIE, un peu déconcertée. Certainement, j'y suis si peu accoutumée!

AZALAIS, à part, avec effroi et regardant vers le cabinet. J'ai cru entendre un bruit de pas.

LE BARON. En effet, madame, vous paraissez bien émue.

MABILIE. Oh! de joie!

LE BARON, Il remonte la scène. De joie! (A part.) Perfide!.. (Haut à ses gens.) Qu'on place des gardes à toutes les issues du château... que personne ne sorte jusqu'à nouvel ordre.

AZALAIS et MABILIE, à part. O ciel!

LE BARON, à sa suite. Allez, Qu'on nous laisse.

AZALAIS, à part en sortant. Grand Dieu! veille sur Aimeri.

SCENE XV.

LE BARON, MABILIE.

MABILIE. Seigneur, me direz-vous pourquoi cet ordre?

LE BARON, avec ironie. Cela vous inquiète; ce n'est rien, une simple précaution, une idée, que sais-je?.. il pourrait être entré quelqu'un ici pendant mon absence.

MABILIE. Quoi! vous soupçonneriez...

LE BARON. Fi donc! soupçonner... je n'aurais garde, ce serait vous faire outrage; je ne soupçonne pas: seulement il est possible que quelqu'un se soit introduit dans mon château... (Elevant la voix.) Je réponds qu'il n'en sortira pas.

MABILIE. De semblables discours...

LE BARON. Vous étonnent, n'est-ce pas? ce que c'est que l'innocence! votre simplicité est si grande! vous ignorez qu'il est des audacieux... et des femmes plus hardies encore... malheur à eux, malheur à elles, si l'époux mieux averti a un cœur pour ressentir l'injure, et un bras pour la venger!.. malheur, vous dis-je!

MABILIE, à part. Il est instruit!

LE BARON. Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc, baronne? je vous trouve un air de préoccupation...

MABILIE. Ah! c'est que je me rappelle maintenant... la chose m'avait paru si peu digne d'attention, qu'elle s'était presque entièrement effacée de mon esprit; il s'est présenté, en effet, quelqu'un ici pendant que vous étiez à la chasse... oh! mais celui-là ne vous donnera pas d'inquiétude, c'est un de ces jongleurs qui vont demandant asile à tous les châteaux... un vagabond...

LE BARON, affectant de rire. Voyez comme on rencontre juste quelquefois.

MABILIE, il. Oui, la chose est plaisante. (A part.) Que je souffre!

LE BARON, sérieux. J'ai encore imaginé autre chose, madame, et il se peut que j'aie deviné... Oui, j'ai idée que ce jongleur, ce vagabond, comme vous l'appellez, n'est autre que le comte Aimeri de Darlat. Qu'en dites-vous?

MABILIE, à part. Je suis perdue!..

LE BARON, avec fureur. Vous pâlissez!.. (Lui prenant vivement la main.) Votre main tremble!..

MABILIE, avec effroi. Moi!..

LE BARON. Et d'où vient que vos yeux n'osent s'arrêter sur les miens?

MABILIE. Ce langage... cette colère... vous m'effrayez, seigneur.

LE BARON. Expliquez-moi ce trouble, ce désordre!.. Vous gardez le silence... indigne épouse!.. Il est donc vrai!.. Le comte Aimeri est en ces lieux!..

MABILIE. De grace!..

LE BARON. Ne cherchez pas à le nier; je sais tout; mais qu'il tremble!.. Tremblez vous-mêmes!.. Ma juste vengeance... Où est-il?.. répondez?..

MABILIE. Je vous le dirai, seigneur; mais, auparavant, daignez m'écouter un moment avec calme.

LE BARON. Ducalme!.. J'étouffe de fureur!.. du calme!.. l'audacieux!

MABILIE. Je vous jure que ses intentions n'avaient rien que de pur... Mais vous ne voulez pas m'écouter.

LE BARON. Parlez, parlez, madame, je suis curieux de voir quel tour vous saurez donner à cette affaire; mais, je vous en préviens, je suis sur mes gardes; et en cherchant à me tromper, vous ne ferez qu'aggraver vos torts et ma colère.

MABILIE, à part. Quel embarras cruel!

LE BARON. Eh bien! madame, j'attends!..

MABILIE. Il est vrai, seigneur, le comte Aimeri a osé s'introduire dans ce château, sous le déguisement d'un jongleur!..

LE BARON. Sous un déguisement!..

MABILIE. Mais son espoir n'était pas tel que vous le supposez.

LE BARON, avec ironie. Oui, il n'aspirait qu'à vous voir et à mourir après: c'est ce qu'on voit dans les sirventes, madame.

MABILIE. Mais, seigneur, suis-je la seule femme au château?

LE BARON. En effet, il venait... pour Azalaïs, qu'il n'a jamais vue?..

MABILIE, à part. Azalaïs!.. quelle idée il me donne!.. (*Haut et feignant l'embarras.*) Seigneur, je n'osais pas vous l'avouer, connaissant vos projets sur Azalaïs: c'est elle qu'il aime!..

LE BARON. Eh! madame, nous ne sommes plus au temps de la chevalerie. On ne s'éprend plus d'amour sur de vains bruits, une vague renommée. Il ne sait pas même si Azalaïs existe.

MABILIE. Seigneur, il l'avait vue à la dernière cour d'amour de Romanin, et lui avait juré sa foi. Il n'a pas pu résister à l'idée de la perdre pour jamais; n'écoulant que sa douleur, il a pris la dange-

reuse résolution de pénétrer jusqu'ici, à votre insu. Vous savez le reste.

LE BARON. Mensonge!.. imposture!.. on l'a vu à vos pieds!..

MABILIE. Sans doute, il me suppliait d'intercéder pour lui auprès de mon époux; il a cru que j'avais encore quelque pouvoir sur votre cœur. Hélas! il se trompait bien; mais je ne lui ai pas laissé ignorer qu'il n'avait rien à espérer; que votre résolution était irrévocable... Je m'étais même promis de ne jamais vous parler d'une démarche qui pouvait vous déplaire.

LE BARON. Bien trouvé, madame... à merveille! et vous avez pu penser que je donnerais dans cette fable?..

MABILIE, avec une larme. Ah! je le vois, j'ai perdu toute votre confiance!.. Voilà le prix de mon amour!.. Par quels sermens vous faut-il assurer?..

LE BARON. Des sermens!.. eh! madame!.. (*A part.*) Trahison!.. Maudit comte! c'est toi qui porteras la peine de cette perfidie! (*Haut.*) Ah! c'est Azalaïs qu'il aime!..

MABILIE. Seigneur...

LE BARON, avec ironie. Vous m'avez persuadé... oh!.. sans peine... Il suffit... je reviens dans un instant. (*A part.*) Traître! tu seras pris à ton propre piège!

Il sort.

SCÈNE XVI.

MABILIE, seule.

Respirons... je suis à demi-morte... Ah! qu'il est mal-aisé de déguiser la vérité!.. pour moi, je n'y entends rien.

AIR.

L'ai-je persuadé? que résoudre? que faire?

Sur ses pas il va revenir.

J'ai tout à redouter de sa juste colère;

Malgré moi je me sens frémir.

Naguère, en cet asile,

Mon sort était tranquille,

Mais la paix s'en exile :

Elle a fui de mon cœur.

Une faute légère,

Une erreur passagère,

Qu'un jaloux exagère,

A troublé mon bonheur.

Azalaïs, mon unique espérance,

Accours à ma voix, il est temps;

Ce fut, hélas! ma première imprudence,

Azalaïs, viens, je t'attends.

Suis-je donc sans excuse?

D'un époux qui s'abuse,

Mon innocente ruse
Peut calmer le courroux.

Il menace, il m'outrage,
Mais, déjà fuit l'orage,
Et le ciel sans nuage
Promet un jour plus doux.

SCENE XVII.

MABILIE, AIMERI.

Il entr'ouvre doucement la porte du cabinet.

MABILIE. Juste ciel!.. c'est vous!.. dans quel nouvel embarras votre imprudence me jette!..

AIMERI. Quatre sentinelles veillent à la porte de la galerie, et je suis sans armes.

MABILIE, avec désespoir. Il y a une fatalité dans tout ceci!.. tantôt j'étais perdue, si, par une inspiration du ciel!..

AIMERI. Et de votre mari!.. j'ai tout entendu... Forcé de revenir sur mes pas, j'étais là, madame.

MABILIE. Vous savez tout!.. comte, c'est maintenant à vous d'achever mon ouvrage.

AIMERI. Qui? moi?.. j'irais pour sauver ma vie!..

MABILIE. Sauvez mon honneur que vous avez compromis avec tant de légèreté.

AIMERI. Mais croyez-vous que je puisse à ce point déguiser mes sentimens?

MABILIE. Il le faut, seigneur.

AIMERI. Mais, si le baron va pousser la tyrannie jusqu'à m'obliger!..

MABILIE. A épouser Azalaïs? Oh! rassurez-vous... ce mariage le priverait d'une fortune qu'il regarde déjà comme sienne... il ne s'y résoudra jamais!..

AIMERI, à part. Jamais!.. mot cruel!.. (Haut.) Ah! madame, de quelle espérance me flattez-vous... Eh bien! je dirai que j'aime Azalaïs, que je l'adore même, je ferai cet effort... Vous voyez ce que vous pouvez sur mon cœur.

MABILIE. Je ne puis que vous plaindre... oui!.. Mais j'aperçois Azalaïs; je la vais préparer à un rôle qu'elle était si loin de prévoir.

SCENE XVII.

Les Mêmes, AZALAIS.

AZALAIS. Mais, madame, que se passe-t-il donc?

MABILIE. Des choses étranges!.. Le baron est courroucé... Ce troubadour, vous savez, n'est autre que le comte Aimeri de Sarlat.

AZALAIS. Le comte Aimeri!..

MABILIE. Vous l'ignoriez... Je veux le

croire... Apprenez donc qu'il vous aime!..

AZALAIS. Que dites-vous?

MABILIE. Oh! ne craignez rien... j'excuse... j'approuve son amour pour vous!..

AZALAIS, à part. Est-ce un piège?

AIMERI, s'approchant. Damoiselle, cem'a été une témérité bien grande que d'oser pénétrer dans ce château... (Bas à Mabilie.) Je ne sais que lui dire... Faites qu'elle réponde!

MABILIE. Pardonnez à son trouble... mais destinée à vivre loin du monde... votre déguisement... cet amour qu'elle ignorait. (Bas, à Azalaïs.) Parlez! parlez donc!..

AZALAIS, bas à Mabilie. Puisque vous l'exigez!.. (Haut.) Je le confesse, oui, seigneur comte, je m'étais fait une douce idée de la vie que l'on mène dans un cloître... et maintenant des regrets éternels m'y suivront.

AIMERI, à part. Adorable!.. (Haut et très froidement.) Heureux celui qui pourra toucher votre cœur.

MABILIE, bas à Aimeri. Mettez-y donc plus d'accent, plus de chaleur. (A à part.) Je suis au supplice!.. (Haut.) Seigneur comte, pourquoi vous inquiéter de la réserve d'Azalaïs? le cœur d'une femme est-il si peu connu de vous, que vous ignoriez qu'il est des choses qu'on craint même de laisser deviner?

AIMERI, s'oubliant. Azalaïs!.. n'entendrai-je pas un mot d'amour sortir de votre bouche! Ce matin, vous m'aviez fait entrevoir une douce espérance. (Tombant à ses genoux.) Daignez, oh! daignez la confirmer, bien que mes pas soient épiés, bien qu'on nous observe partout, à toute heure, on peut encore tromper toutes les surveillances... Par pitié, Azalaïs, consentez à mon bonheur!

MABILIE, à part. Bien joué!

AZALAIS. Seigneur comte... j'ai tort peut-être de vous faire si librement un aveu; mais mon excuse est dans mon amour. (Encouragée par les signes de Mabilie.) Aimeri, je n'aimerai jamais que vous!

AIMERI, à part. O mon Azalaïs!.. (Se relevant et d'un air très froid.) Fut-il jamais au monde un homme plus heureux que moi. (Bas à Mabilie.) Vous voyez jusqu'où va mon amour pour vous, madame.

MABILIE, à part. Il faut pourtant le rassurer. (Haut.) Calanson va venir... Il peut vous seconder... Adieu... Tâchez de l'intéresser à votre sort.

Elle sort.

SCÈNE XIX.

AIMERI, AZALAIS.

AIMERI. L'intéresser!.. Un chapelain, c'est impitoyable!..

AZALAIS. Laissez-moi seule avec lui...

AIMERI. Seule!

AZALAIS, *lui montrant la chapelle*. Seule, vous dis-je, je m'en charge.

Aimeri entre dans la chapelle.

SCÈNE XX.

AZALAIS, GALANSON, AIMERI, *caché*.

GALANSON. La voilà!.. bonté divine!.. je ne sais pourquoi je tremble...

AZALAIS. C'est vous, fra? il me tardait de vous voir.

GALANSON. De me voir... si j'avais pu deviner...

AZALAIS. Dites-moi donc ce qui a pu mettre le baron si fort en fureur?

GALANSON. Oh! rien... ce jongleur... (*Riant.*) Il en contait à la baronne... c'est bien naturel... mais le baron est jaloux... c'est bien naturel aussi...

AZALAIS. Naturel!.. mais comment a-t-il pu être instruit?

GALANSON. Rien de plus aisé.

AZALAIS. Ah!

AIMERI, *à part*. Écoutons.

GALANSON. Je vais vous le dire, car, pour vous, je n'ai rien de caché. (*Il regarde partout.*) Invention de jaloux! D'après ses ordres, au moindre soupçon de galant, la cloche de la chapelle sonne l'alarme; tantôt, j'ai sonné; il était temps!

AZALAIS. Méchant homme! on le voit, vous n'avez jamais aimé.

GALANSON. Jamais!.. que vous savez peu lire dans les cœurs. (*A part.*) Si j'osais...

AZALAIS. Si vous n'étiez pas insensible, vous auriez excusé un moment d'erreur, vous n'auriez pas jeté en un tel péril la baronne et ce pauvre jeune homme.

GALANSON. Ah! damoiselle, je sais compatir aux faiblesses d'autrui! mais, je l'avoue, tous ces visiteurs me portent ombre... et puis, j'ai vu des choses... oh! des choses...

AZALAIS. En êtes-vous bien sûr?

GALANSON. J'en suis encore tout ému...

AZALAIS. En effet, je vous trouve un air...

GALANSON, *à part*. Qu'elle est belle!.. je respire à peine.

AZALAIS. Fra, les apparences sont souvent trompeuses.

GALANSON. Bah! les apparences!.. tenez, c'était dans cette même salle; la baronne était là, où vous êtes; le comte Aimeri à la place où je me trouve: je crois encore l'entendre; il lui disait: « Ange de beauté, je ne respire que pour vous aimer; vous remplissez toutes mes pensées; le jour, votre image me suit partout; la nuit, je vous rêve dans mes songes; prenez pitié de mon amour, si vous ne voulez que je meure! »

AZALAIS. Eh bien! est-ce là un crime?

GALANSON. Oh! non... mais ensuite, il s'est jeté à ses pieds, éperdu, hors de lui-même... tout ainsi que je fais...

Il se jette aux pieds d'Azalais.

AIMERI, *à part*. Ah! le traître?

AZALAIS, *avec inquiétude*. C'est alors que vous avez sonné?

GALANSON, *éperdu*. Non! non! pas encore... (*Il lui prend la main.*) puis il lui prit la main, et la serra avec transport... ainsi...

AZALAIS, *effrayée*. Assez fra...

GALANSON, *hors de lui, et l'attirant de son côté*. Connaissez tout son crime; cette main, il y portait ses lèvres avec amour et des baisers de feu...

Azalais s'efforce en vain de retirer sa main.

AIMERI, *à part*. Le scélérat!

Il sonne en se cachant.

AZALAIS, *poussant un cri et s'enfuyant*. Ah!..

Calanson abasourdi reste à genoux et ôte son oha-peau. Il est saisi d'un tremblement. Le baron entre éperdu.

SCÈNE XXI.

GALANSON, *à genoux*, LE BARON, AIMERI, *caché*.

LE BARON, *accourant, et après avoir regardé de tous côtés*. Que faites-vous donc là, fra?

GALANSON, *sans oser le regarder*. L'angelus vient de sonner.

LE BARON. Comment, c'est l'angelus! Vous m'avez donné une alerte...

GALANSON. Sans intention, je vous jure. (*A part.*) Mais qui donc l'a sonné?

LE BARON. Que le ciel vous confonde! Allons, relevez-vous, j'ai besoin de votre ministère pour me venger.

GALANSON. Quoi, monseigneur?

LE BARON. Point de réflexions: je vais chercher la baronne, cette perfide! et Azalais... Eh bien! m'entendez-vous? ne perdez pas un moment. (*A la baronne qui entre avec Azalais.*) Arrivez, madame.

CALANSON, *se dirigeant lentement vers la chapelle.* Mon ministère, pour se venger, que veut-il dire?.. (*Au moment où il va entrer dans la chapelle, Aimeri se présente à la porte; ils se regardent un moment les bras croisés. A part.*) C'était lui!

AIMERI. Frère, nous sommes quittes.

CALANSON. Je vais aller prier pour vous.
Il entre dans la chapelle.

SCÈNE XXII.

LE BARON, MABILIE, AIMERI,
AZALAÏS.

LE BARON. Ah! le voilà enfin.

AIMERI. Baron d'Evenos, me direz-vous pourquoi l'on me retient ici?

LE BARON. Comté Aimeri de Sarlat, me direz-vous pourquoi vous y êtes entré?

AIMERI. C'est une violence inouïe...

LE BARON. C'est une indigne trahison!

MABILIE, *bas au baron.* De grâce! modérez-vous... (*Bas à Aimeri.*) Est-ce là, ce que vous m'aviez promis?

AIMERI, *au baron.* Je suis en votre pouvoir. Je dois me taire; mais saurai-je enfin ce qu'on exige de moi?

LE BARON. Rien de plus simple: il m'est revenu que vous aimiez Azalaïs!..

AIMERI, *hésitant.* Moi?.. (*A part.*) Ayons l'air de n'en pas vouloir; c'est le moyen de l'obtenir.

MABILIE, *vivement.* Ne m'en l'avez-vous pas avoué?.. ne le lui avez-vous pas dit à elle-même?..

AIMERI. Eh bien! oui, puisqu'on le veut, je l'aime!

LE BARON. C'est pour elle que vous vous êtes introduit dans ce château!

AIMERI, *comme impatient.* Baron!..

MABILIE. Vous me l'avez juré, il n'y a qu'un instant!..

AIMERI. Je l'ai juré!.. c'est différent... C'est donc pour elle... soit.

LE BARON. Vous savez la réparation que je suis en droit d'attendre.

AIMERI, *vivement.* Ah! croyez, cher baron... (*Se reprenant.*) Quoi! vous m'imposeriez...

LE BARON. Oh! non; votre volonté est libre... (*Le conduisant vers la fenêtre.*) Mais regardez ce donjon... maintenant, regardez cette jeune et jolie damoiselle...

MABILIE, *à part.* O ciel!

Mouvement d'Aimeri et d'Azalaïs.

LE BARON. Vous hésitez...

Il fait un geste à un écuyer.

AIMERI. Mais, ne m'accorderez-vous pas quelques jours de réflexion?

LE BARON. Il fallait réfléchir avant d'entrer au château d'Evenos... il n'est plus temps; l'autel est préparé; le prêtre vous attend, et moi j'ai hâte d'en finir!..

MABILIE, *au baron.* Mais, songez...

LE BARON, *bas à Mabilie.* Osez-vous bien vous y opposer?.. Je lis au fond de votre âme et de la sienne... (*A Aimeri.*) Il faut choisir; êtes-vous décidé?

AIMERI. Suis-je maître de délibérer!.. Va pour le mariage!..

LE BARON, *prenant la main d'Azalaïs.* Eh bien! elle est à vous; je vous l'accorde.

AIMERI. Baron! il me souviendra de votre hospitalité.

AZALAÏS, *à part, avec joie.* Je le comprends et l'excuse.

Il prend froidement la main d'Azalaïs; mais ils se font des signes de joie. Au même moment, la porte de la chapelle s'ouvre. Calanson sort de la chapelle. Le chœur entre par le fond.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, CALANSON, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Monseigneur nous a fait prévenir;

Amis, hâtons-nous d'accourir.

Mais quelle fête

Pour nous s'apprête?

LE BARON.

Hâtez-vous, Calanson, et que leur hyménée

Se termine à l'instant; il le faut, je le veux.

CALANSON.

Eh quoi! seigneur, leur hyménée?

LE BARON.

Unira deux cœurs amoureux.

AIMERI. Je suis heureux!

Ils se dirigent vers la chapelle.

LE CHOEUR.

Ah! quelle ivresse,

De leur tendresse;

Ils recevront le prix,

Ils vont être unis.

LE BARON. Je suis vengé!

FIN.

The first part of the book is devoted to a general
 history of the world, from the beginning of
 time to the present day. It is written in a
 simple and plain style, and is intended for
 the use of schools and families. The author
 has endeavored to give a full and accurate
 account of the most important events, and
 to show the progress of the human mind
 and the improvement of the human race.
 The second part of the book is devoted to
 a history of the British Empire, from the
 reign of King Henry II. to the present day.
 It is written in a similar style, and is
 intended for the use of schools and families.
 The author has endeavored to give a full
 and accurate account of the most important
 events, and to show the progress of the
 human mind and the improvement of the
 human race.

The third part of the book is devoted to
 a history of the American Empire, from
 the first discovery of the continent to the
 present day. It is written in a similar
 style, and is intended for the use of
 schools and families. The author has
 endeavored to give a full and accurate
 account of the most important events, and
 to show the progress of the human mind
 and the improvement of the human race.
 The fourth part of the book is devoted to
 a history of the French Empire, from the
 reign of King Louis XIV. to the present day.
 It is written in a similar style, and is
 intended for the use of schools and families.
 The author has endeavored to give a full
 and accurate account of the most important
 events, and to show the progress of the
 human mind and the improvement of the
 human race.

The fifth part of the book is devoted to
 a history of the Spanish Empire, from the
 reign of King Philip II. to the present day.
 It is written in a similar style, and is
 intended for the use of schools and families.
 The author has endeavored to give a full
 and accurate account of the most important
 events, and to show the progress of the
 human mind and the improvement of the
 human race.

The sixth part of the book is devoted to
 a history of the Russian Empire, from the
 reign of Peter the Great to the present day.
 It is written in a similar style, and is
 intended for the use of schools and families.
 The author has endeavored to give a full
 and accurate account of the most important
 events, and to show the progress of the
 human mind and the improvement of the
 human race.

LES

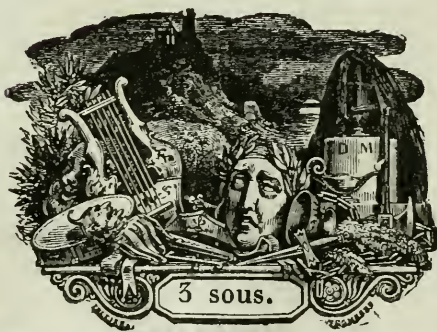
IMMORALITÉS,

PIÈCE MORALE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 15 SEPTEMBRE 1834.



A PARIS,

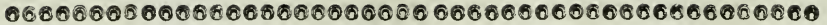
CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

N° 76.

TOME IV.

1



PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DURAND.....	M. DUBOURJAL.
M ^{me} DURAND, sa Femme.....	M ^{lle} FLORE.
ALFRED, son Fils.....	M. ALEXANDRE.
ELVINA, sa Fille.....	M ^{me} NEUVILLE.
LELIA, sa Sœur.....	M ^{me} VAUTRIN.
ADOLPHE, son Neveu.....	M. HYACINTHE.
MADELEINE, Servante.....	M ^{lle} ÉLISA JACOBS.
DUBREUIL, Adjoint du Maire.....	M. DAUDEL.
BENJAMIN DES ORTIES.....	M. LEGRAND.
JOSEPH, son Domestique.....	M. ADRIEN.

La scène est à Beausejour, petite maison de campagne près Paris.

DÉCORATION.

Un salon, trois portes, une fenêtre, table, chaises, canapé, secrétaire, bergère; au fond, une alcove fermée par une cloison.

LES IMMORALITÉS,

PIÈCE MORALE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURAND.

Que de tourmens quand on a sur les bras de hautes fonctions!... et qu'un administrateur, un directeur, un ministre doit être embarrassé pour contenter tout le monde, puisque je le suis tant, moi qui ne suis que l'autocrate d'une comédie bourgeoise. Notre dernière assemblée pour le répertoire a été furieusement orageuse; nous avons eu bien de la difficulté à classer les emplois... Voyez s'ils viendront!... (*Il appelle.*) Ma femme! mon fils! ma sœur! Holà! tout le monde!

SCÈNE II.

DURAND, M^{me} DURAND, LELIA, ELVINA, ALFRED, OSCAR, ADOLPHE.

Air de la Clochette.

Nous voilà, oui, voilà
La troupe tout entière!
Nous voilà, nous voilà,
Toujours prêts à bien faire!
Nous voilà! nous voilà!

DURAND. Comme vous vous faites attendre! Vous n'êtes donc pas, comme moi, enthousiastes de la comédie?

M^{me} DURAND. Vous me la voyez jouer depuis que je vous connais.

ELVINA. Moi, mon papa, je sais par cœur toutes les innocentes du boulevard: il n'y a pas une jeune personne malheureuse et persécutée, à l'Ambigu ou à la Gaîté, dont je n'aie fait les gestes et récité les tirades.

LELIA. Pouvez-vous, mon frère, m'accuser d'indifférence, quand je me suis mis sur l'estomac *Lucrece Borgia*, *Marie Tudor*, *la Tour de Nesle*, au risque d'en étouffer?

ALFRED. Trouvez un étudiant en médecine qui dissèque aussi bien que moi le rôle d'Alfred dans *Angèle*, celui de Jean dans *l'Impératrice et la Juive*, et qui soit de ma force dans le brigand de *l'Auberge des Adrets*!

ADOLPHE. Et moi donc, mon oncle, pour un commis aux écritures, comme je joue les imbécilles!... On dirait que je le suis pour de bon.

DURAND. Chacun a son petit talent; il ne s'agit que de rester dans son emploi: l'ambition perd tout le monde aujourd'hui.

Air: Voilà le Parnasse des dames.

On ne trouve une place bonne
Que dans les notabilités;
Bientôt nous n'aurons plus personne
Pour faire les utilités.
On voit maintenant des gens bien drôles,
Du ridicule bravant les traits,
Qui veulent jouer les premiers rôles,
Et qui n'auraient bien que dans les niais!

Nous voilà tous pour un mois à ma jolie maison de campagne de Beausejour. J'abandonne pour ce tems mon service de garde national et mon magasin de papiers peints. Il faudra cueillir mes pommes, faire mes vendanges et jouer la comédie.

LELIA. Mais, mon frère, est-ce que nous n'aurons pour nous applaudir, comme l'année dernière, que ces lourdauds de paysans qui ne comprenaient rien à notre jeu délirant, et aux crimes charmans dont nous leur avons donné la représentation?

ALFRED. Ce sont des sots, des ignorans qui n'ont pas l'idée de la nouvelle littérature, et qui sont très-scandalisés quand une femme empoisonne son époux, quand un amant assassine sa maîtresse, ou quand un mari jette sa femme par la fenêtre.

DURAND. Ils ne voient pas que cela est admirable. Aussi, j'ai invité des gens qui, par leur position sociale, comprendront mieux les chefs-d'œuvre que notre bon goût nous a fait choisir.

ADOLPHE. C'est moi qui ai fait les circulaires: nous aurons le petit notaire avec sa grosse femme et son grand clerc, les deux receveurs des contributions directes et indirectes, le substitut de la ville voisine qui est venu passer ses vacances chez sa tante la marchande de modes, le juge de paix du canton, le brigadier de la gendarmerie, l'apothicaire et la sage-femme.

M^{me} DURAND. Voilà une charmante société.

LELIA. C'est ce que la commune renferme de plus distingué.

DURAND. De plus nous aurons Dubreuil, notre ami, l'adjoint du maire, sur qui j'ai jeté les yeux pour un emploi de la plus grande utilité.

ALFRED. Quel emploi ?

DURAND. C'est celui de souffleur.

ALFRED. Oh parbleu, des souffleurs, il n'en manque pas.

Air de Jadis et Aujourd'hui.

L'un gaiement vous souffle une belle,
L'autre une place ; c'est un jeu :
Pour profiter d'une étincelle,
Certains gens soufflent le feu.
Combien de discours énergiques
D'être soufflés ont le défaut !
Et que d'écrivains politiques
Nous soufflent le froid et le chaud !

DURAND. Mon fils, vous avez du penchant pour l'épigramme, c'est vieux style. Étudiez vos rôles d'énergumènes, et soyez modéré dans vos opinions.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADELEINE, DUBREUIL.

MADELEINE, *annonçant*. Voilà M. Dubreuil.

DURAND. Notre souffleur.

DUBREUIL. Je suis tout essoufflé ! on est venu me dire que tu me demandais, et j'accours.

DURAND. Tu vas assister à une assemblée générale.

DUBREUIL. Comment ! une association !

ALFRED. La nôtre est innocente.

LELIA. Très-innocente... J'en suis !

MADAME DURAND. Il s'agit de comédies.

ADOLPHE. De drames.

DUBREUIL. Vous avez donc toujours cette manie ?

DURAND. Que veux-tu faire à la campagne ?

DUBREUIL. On a la chasse, la pêche, la promenade, et quand il pleut le billard.

ALFRED. Ce ne sont point des plaisirs pour l'esprit.

DURAND. Mon ami, nous avons dans notre famille une très-jolie troupe d'amateurs, il nous manque un souffleur, j'ai compté sur toi.

DUBREUIL. Volontiers, quel répertoire jouez-vous ? la haute comédie, le grand trottoir ? ou bien du Dancourt, du Picard ? c'est plus gai.

TOUS. Oh ! oh !

DURAND. D'où viens-tu, mon cher, de quel siècle es-tu ?

DUBREUIL. Du dix-huitième, parbleu ! je suis sorti du collège en 1800.

ADOLPHE. Mais nous sommes en 1834, monsieur.

DUBREUIL. Eh bien ! est-ce qu'on ne joue plus les chefs-d'œuvre que j'ai applaudis dans ma jeunesse ?

ALFRED.

Air de Julie.

Allez-vous parler de Voltaire ?

Du théâtre il est expulsé...

Et de Corneille et de Molière ?

Sachez que leur règne est passé !

DUBREUIL.

Du goût c'étaient les vrais apôtres.

ALFRED.

Monsieur, on les éclipsera.

DUBREUIL.

J'oublierai ces grands hommes-là,
Quand on m'en aura montré d'autres.

ALFRED. Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter ! pour parler comme votre ganache de Corneille : maintenant nos auteurs ont franchi toutes les barrières. Ils ne connaissent plus d'obstacles.

ADOLPHE. Comme Guzman.

ALFRED. Aujourd'hui le talent est libre.

DUBREUIL. Moi, je trouve que les ouvrages le sont trop.

Air : Vaudeville de Partie Carrée

Ces ouvrages, qui n'ont pour plaisir

Que la licence à défaut de talent,

On est bien libre de les faire :

On nous le prouve trop souvent...

Mais aux drames d'un tel calibre

Lorsque l'on croit faire accourir,

Le public prouve aussi qu'il est très-libre

De ne pas y venir.

DURAND. Avec ton système, on n'avancerait pas, et que deviendrait le progrès ?

M^{me} DURAND. Je veux que mon mariage avance.

DUBREUIL. Fort bien : mais puisque vous tenez au répertoire moderne, ne comptez ni sur moi, ni sur ma femme, ni sur ma fille.

LÉLIA. Apparemment que ce sont des béguenues.

DURAND. D'ailleurs que veulent nos auteurs ? peindre la société.

DUBREUIL. Merci ! pour la société !

Air : Abonnés de l'Opéra-Comique.

En dégradant l'espèce humaine,

En ne traçant que des forfaits,

Ah ! croyez-vous donc sur la scène

Nous faire voir des tableaux vrais ?

La montrer prête à tout enfreindre,

A mépriser toute moralité :

Messieurs, c'est, au lieu de la peindre,

Insulter la société !

ELVINA. Mais nous ne sommés pas au complet, il nous manque un rôle principal.

LELIA. Un amoureux.

M^{me} DURAND. Que nous attendons de Paris.

ALFRED. Il ne peut tarder.

ELVINA. On le dit plein de talents.

LELIA. Est-il joli garçon !

DUBREUIL. Quoi ! vous le recevez, et vous ne le connaissez pas ?

ALFRED. On m'en a répondu... c'est un jeune homme qui joue dans toutes les sociétés. On se l'arrache, il passe sa vie dans toutes les maisons de campagne des environs de Paris.

DURAND. Allons, allons, ne perdons pas de tems, et puisque M. Dubreuil, sur qui j'avais eu la faiblesse de compter, nous abandonne à nous-mêmes, nous nous passerons de souffleur.

AIR du *Verre*.

Nous savons les situations
De ces admirables ouvrages ;
Nous prendrons les positions,
Ce sont de fort grands avantages ;
Pour le dialogue nous n' somm's pas sots :
C'est la moindre des entreprises,
Nous n' dirons pas les mêmes mots...

DUBREUIL.

Mais à peu près les mêmes bêtises.

Et sur ce, je vous souhaite bien du plaisir.

(Il sort.)

ALFRED. Puisqu'il faudra nous passer de souffleur, repassons bien nos rôles.

DURAND. Et essayez vos costumes.

AIR de *Marianne*.

Dans ma maison que l'on s'apprête :
Reine, tyran, jeune premier,
Qu'on étudie et qu'on répète
De la cave jusqu'au grenier !

Qu' l' impératrice,

L'œil en coulisse,

Tronv' son cocher

Dans la chambre à coucher !

Que dans l' salon,

Changeant d' façon,

Robert Macair' fasse l'homme' du bon ton !

Dans les bosquets, loin de sa mère,

Qu'Angèle se perde soudain !

Mais songez, mém' dans mon jardin,

A respecter l' parterre.

ADOLPHE. Chacun a son affaire.

TOUS.

AIR de *Wallace*.

De cet art si sublime
Essayons les effets :
En peignant bien le crime,
Nous aurons du succès !

(Ils sortent).

SCENE IV.

M. et M^{me} DURAND.

DURAND. Voilà notre comédie qui marche.

M^{me} DURAND. Oui ; mais le mariage de notre fille ne marche pas.

DURAND. Tu sais bien que c'est une chose arrêtée, notre cousin Benjamin des Orties est un excellent parti.

M^{me} DURAND. Mais il est dans son département, et nous n'avons pas de ses nouvelles.

DURAND. Son père devait m'écrire.

M^{me} DURAND. C'est singulier.

DURAND. Sa chambre est prête : il ne faut pas tant de cérémonies pour recevoir un garçon.

M^{me} DURAND. Un provincial.

DURAND. Qui ne sait peut-être seulement pas jouer la comédie.

M^{me} DURAND. Ce qui m'inquiète bien plus, c'est de ne pas voir arriver le jeune premier qu'on nous a promis.

DURAND. Crois-tu qu'il sache bien tout le répertoire moderne ?

M^{me} DURAND. Il en est tellement fanatique qu'il s'est asphyxié deux fois en apprenant ses rôles.

DURAND. Allons, je vais, en l'attendant, étudier mon Barabbas ; j'ai une passion pour ce rôle-là.

M^{me} DURAND. Moi, je vais étudier ma Camargo et repasser *ma Mère et ma Fille*, c'est une pièce que j'aime beaucoup. Cette femme qui trompe son mari et qui aime son gendre, c'est bien actuel ! (*Elle appelle.*) Madeleine.

SCENE V.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE. Madame ?

M^{me} DURAND. Tu sais que nous attendons un amoureux de Paris, s'il arrive, avertis-nous bien vite.

MADELEINE. Oui, madame.

DURAND. Fais-le rafraîchir.

M^{me} DURAND. Montre-lui sa chambre.

DURAND. Fais-lui toutes les politesses qu'on fait....

MADELEINE. A un amoureux, quoi !

DURAND. Allons, je vais donner un coup-d'œil à mes décorations, car tu sais que j'ai préparé dans mon alcove une petite fantasmagorie pour le Juif errant. Je ne veux rien négliger pour le triomphe de mon épouse.

AIR : *Mon cœur a l'espoir.*

Pour toi, je veux que notre mise en scène
Puisse lutter avec le boulevard,
Et je ne plaindrai pas ma peine,
Si tu réussis dans cet art. (*bis.*)

M^{me} DURAND.

Dans ces pièces vraiment divines,
Pour charmer l'esprit et le goût,
On place beaucoup de machines.

DURAND.

On met des machines partout.

ENSEMBLE.

Pour moi tu veux que notre, etc.

SCENE VI.

MADELEINE, *seule.*

Sont-ils farces avec leurs drames ! Le père, la mère, la fille, les parens, le commis. Est-ce qu'ils ne veulent pas m'en mettre aussi, moi ?

AIR : *Vaudeville de l'Acare.*

Comm' j'ai la voix assez gentille,
En t'nant la pelle ou le soufflet,
Pendant qu'une cot'lette grille,
Queneq' fois j' fredonne un p'tit couplet.
Aussi, monsieur, à qui ça plaît,
M' dit jusqu'au drame faut qu' tu te hausses !
Moi, j' dis vous perdez la raison :
Au lieu de jouer dans un' *Liaison*,
Laissez-moi fair' cell' de mes sauces.

J'ai vu au Vaudeville *les Liaisons dangereuses*, c'est une bien bonne pièce pour les cuisinières.

SCENE VII.

MADELEINE, BENJAMIN DES ORTIES, JOSEPH, *trainant une valise et portant un carton à chapeau.*

BENJAMIN. Holà ! hé ! est-ce qu'il n'y a personne dans cette maison ? Comment, pas un chat ! Ah ! si : voilà une petite chatte assez gentille...

MADELEINE. Qu'est-ce que vous demandez, monsieur ?

BENJAMIN. Est-ce bien ici la campagne de M. Durand de Beauséjour ?

MADELEINE. Oui, monsieur, ici même.

BENJAMIN. Vous êtes bien isolés. Voilà un quart d'heure que je marche au milieu d'un champ de haricots, ça ne doit pas vous donner beaucoup d'ombre.

MADELEINE. Non, mais c'est bien bon autour du gigot.

BENJAMIN. Cette fille est absurde ! je parie que c'est la cuisinière.

MADELEINE. Et moi je gage que je devine qui vous êtes.

BENJAMIN. Ça n'est pas malin, je suis celui que l'on attend.

MADELEINE. C'est ça : vous êtes l'amoureux.

BENJAMIN. Est-ce que vous me trouvez une figure d'amoureux ?

MADELEINE. Mais oui, avec un peu de fard.

BENJAMIN. Je n'ai pas besoin de fard ni d'art, tout au naturel.

MADELEINE. Mam'selle va être bien contente parce qu'on lui avait dit que vous étiez petit, et elle disait qu'un amoureux doit avoir de la taille.

BENJAMIN. C't'idée !

MADELEINE. C'est une idée comme une autre.

BENJAMIN. Ah ça ! mon enfant, je voudrais bien me reposer, manger un morceau, savoir où est ma chambre, parler à ma future amoureuse, puisque c'est votre style, et voir ses respectables parens.

MADELEINE. Bah ! ils ne sont pas respectables du tout.

BENJAMIN. Par exemple ! que voulez-vous dire ?

MADELEINE. Qu'ils sont gais, joviaux et même farceurs. Monsieur n'est pas dans les pères nobles, il est dans les financiers !

BENJAMIN. Tant mieux, il financera.

MADELEINE. Et dans les pères dindons.

BENJAMIN. Oh ! oh !

MADELEINE. Madame, c'est différent, elle est dans les follichones et les mères coquettes.

BENJAMIN. Voyez-vous ça !

MADELEINE. Et M. Alfred, le fils de la maison, et M. Adolphe, son cousin, ils ne donnent pas dans le sentimental, ils sont dans les mauvais sujets.

BENJAMIN. Par exemple ?

MADELEINE. Ah ça, monsieur, je vais vous annoncer. On vous attendait avec impatience : mam'selle surtout ! Dieu ! avait-elle envie d'avoir un amoureux !

BENJAMIN, *a part* !. Ah !... elle avait envie d'avoir un amoureux.

MADELEINE, *à part*. C'est égal, je lui trouve un air cocasse. (*Haut.*) Si vous voulez vous reposer un p'tit peu avant de manger, voilà vot' chambre entre le billard et la cuisine.

JOSEPH. Et la mienne, mam'selle ?

MADELEINE, *à Benjamin*. C'est votre groom ?

JOSEPH. Je suis le frère de lait de monsieur.

MADELEINE. Vous êtes le frère de monsieur... de lait... vous avez partagé er frère. Vous coucherez dans ce petit grenier au-dessus de l'écurie.

JOSEPH. Merci.

MADELEINE. Il n'y a pas de quoi.

(Elle sort en riant.)

SCENE VIII.

BENJAMIN, JOSEPH.

BENJAMIN. Sais-tu, Joseph, que voilà de drôles de confidences!

JOSEPH. Oui, monsieur.

BENJAMIN. Ce chef de famille, dans lequel je m'attendais à voir un digne patriarche, sa servante me dit qu'il est dans les pères dindons!

JOSEPH. Ça n'est pas très-patriarcal.

BENJAMIN. La mère est coquette, les fils sont de mauvais sujets!

JOSEPH. Ça n'est pas dans not' genre, nous qui avons été élevés dans les vertus de nos ancêtres.

BENJAMIN. Et la demoiselle qui avait peur que je ne fusse trop petit!

JOSEPH. Elle veut donc un tambour major?

BENJAMIN. Joseph, cela me donne beaucoup à réfléchir. Je quitte pour la première fois le département du Finistère, et je ne voudrais pas...

JOSEPH. Vous avez raison, monsieur, c'est monsieur votre père qui a voulu absolument faire ce mariage-là.

BENJAMIN. Oui : mon papa qui est tout à son commerce, qui est enfoncé dans le beurre de Bretagne, ne sait pas comme moi quelle différence il y a entre les femmes de Paris et celles de Quimperlé.

AIR du *Vandeville du Petit Courrier.*

Les d'moisell's de Paris, c'est clair,
Pour lever les yeux sont connues.

JOSEPH.

Comme les homm's leur tomb'nt des nues,
Ell's ont toujours le nez en l'air.

BENJAMIN.

Les filles jamais ne se pressent
De l'ver les yeux dans not' pays.

JOSEPH.

Moi, monsieur, je crois qu'ell's les baiss'nt,
Pour voir s'il leur pous's des maris.

BENJAMIN. Tenons-nous sur nos gardes!

JOSEPH. Monsieur, voilà une dame qui vient par ici... une dame d'un âge mûr, c'est sans doute la mère.

BENJAMIN. Quelle toilette! La servante avait raison de dire que c'était une mère coquette.

JOSEPH. Je vais arranger votre chambre.

(Il sort.)

SCENE IX.

BENJAMIN, M^{me} DURAND, *en toilette élégante.*

M^{me} DURAND, *à part.* Voilà notre amoureux : pour lui donner une idée de mon talent, abordons-le par mon rôle de *la Mère et la Fille*. Ça lui fera plaisir.

(Elle fait des mines comme quelqu'un qui répète tout bas.)

BENJAMIN. Ah ça ! elle me fait des yeux étonnans. (*Saluant.*) Madame...

M^{me} DURAND, *à part.* Il n'a pas trop l'air d'un séducteur ! mais il faut passer sur le physique... (*Prenant un air de comédienne.*) Vous voilà donc arrivé, monsieur !

BENJAMIN. Comme vous voyez, madame.

M^{me} DURAND, *continuant.* Je sais ce qu vous amène, vous venez demander ma fille en mariage.

BENJAMIN. C'est une affaire convenue.. si elle me plaît, si je lui plais, si...

M^{me} DURAND, *naturellement.* Ce n'est pas cela que vous devez dire.

BENJAMIN. Pardon, madame, on dit ce qu'on peut.

M^{me} DURAND, *à part.* Il ne sait pas du tout son rôle. (*Haut.*) Allons, je vais vous tirer d'embarras, regardez-moi.... d'un air aimable... Ne savez-vous pas que c'est moi qui dois vous plaire.

BENJAMIN, *naïvement.* Plait-il ?

M^{me} DURAND. Oui. Vous épouserez ma fille ; mais il faut que vous m'aimiez.

BENJAMIN. Voilà une idée neuve !

M^{me} DURAND. Ne connaissez-vous pas *la Mère et la Fille* ?

BENJAMIN. Pas plus l'une que l'autre... j'arrive, et...

M^{me} DURAND. Alors ça ne m'étonne plus ! c'est moi qui suis la mère... Je veux que vous soyez mon amant ; mais il faut que mon mari ignore cette liaison. Je retarderai tant que je pourrai votre union avec ma fille, parce que vous sentez qu'une femme qui est la maîtresse de son gendre, ça n'est pas de la plus grande moralité.

BENJAMIN. C'est révoltant !

M^{me} DURAND. Aussi je vous demande le secret...

BENJAMIN, *indigné.* Fi donc !

M^{me} DURAND. Est-ce que ce rôle-là ne vous convient pas ?

BENJAMIN, *irrité.* Non, madame, un rôle pareil ne convient pas à un jeune homme bien élevé, à un jeune homme qui a des sentimens et de la pudeur, et vous devriez rougir de me le proposer.

M^{me} DURAND, *naïvement.* Ah ! ce n'est pas cela. Vous n'y êtes pas du tout. Vous prenez le contrepied des choses, vous devez être tendre, passionné, volcanique. Comment une femme vous fait une déclaration d'amour, et voilà comme vous la recevez ! mais vous devez lui serrer la main, tomber à ses pieds, rouler des yeux, pousser des soupirs.

BENJAMIN, *à part.* Quelle gaillarde ! la

bonne appelle ça une mère coquette? elle aurait pu dire... davantage.

M^{me} DURAND. Allons, jeune homme, voyons, animez-vous, du feu, du feu!

AIR de la Gazza *Quelle imposture!* (SAUVEUR.)

Vous ét's sans ame,
 Vous ét's sans flamme,
 Et, près d'un' femme,
 Comme un zéro!
 Rien d'énergique,
 De dramatique!
 Quant au physique...
 Vous n'êtes pas beau.

BENJAMIN.

Vous, madam', vous n'êt's pas honnête.

M^{me} DURAND.

On n'est pas aussi froid que vous.

BENJAMIN.

Vous venez vous j'ter à ma tête!

M^{ms} DURAND.

Vous d'vriez vous j'ter à mes g'noux,

BENJAMIN.

Grand Dieu! pour moi quelle aventure,

Épouse perfide et parjure,

Vous voulez que je fasse injure

A l'époux que vous trahissez!

M^{me} DURAND.

Vous êtes trop neuf, je vous le jure!

BENJAMIN.

Et vous, vous n' l' êtes pas assez!

ENSEMBLE.

Vous ét's sans ame, etc.

BENJAMIN.

Vous êtes sans ame,
 Malgré voi' flamme,
 Pour vous, madame,
 Je s'rai zéro.

Votre critique,

Trop fantastique,

Bless' mon physique:

Ça n'est pas beau!

(M^{me} Durand sort.)

SCÈNE X.

BENJAMIN, *seul.*

Si c'est là un échantillon des mœurs de la capitale, je n'en veux pas. Cette impudique mère qui ne rougit pas de venir faire des propositions pareilles à un jeune homme de Quimperlé, à un industriel qui a reçu la médaille de bronze à la dernière exposition, et qui se trouve à la tête d'une manufacture de fil de Bretagne par la vapeur, avec une machine locomotive de la force de cinquante chevaux!... Tiens, qu'est-ce que c'est que cette grosse-là?

SCÈNE XI.

BENJAMIN, LELIA, *parée ridiculement* :
 ensuite ALFRED. *Il a un manteau pardessus sa redingote.*

LELIA, *à part.* Me voilà à peu près costumée..... et je vais faire un fameux effet dans l'Impératrice et la Juive... Ah! vous voilà, monsieur l'amoureux... il est gentil.

BENJAMIN. Pardon, madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

LELIA. Ma belle-sœur vient de me dire que vous ne l'aviez pas trop bien reçue : j'espère que je serai plus heureuse qu'elle.

BENJAMIN. Si vous saviez ce que votre belle-sœur m'a proposé...

LELIA. Il est possible que la Mère et la Fille ne vous convienne pas ; mais je suis sûre que nous nous entendrons nous deux.

BENJAMIN, *à part.* Qu'est-ce qu'elle veut encore celle-là?

LELIA. Je suis bien aise que vous voyez comment je me tire d'une scène d'amour.

BENJAMIN. Comment, vous aussi?

LELIA. Tiens! vous allez voir.

BENJAMIN. C'est de plus fort en plus fort!

LELIA. Tenez, voici Jean le cocher, dont je suis la maîtresse, vous allez m'en dire votre avis.

BENJAMIN, *à part.* La maîtresse d'un cocher!

LELIA, *à Alfred qui entre.* Voilà le jeune homme en question, nous allons nous essayer devant lui.

ALFRED. Comme vous voudrez.

BENJAMIN. Qu'est-ce que vous allez essayer?

ALFRED, *bas à Benjamin.* Je ferai de mon mieux. Vous sentez bien qu'une rotonde comme ça ne peut guère inspirer de l'amour.

LELIA. Allons, monsieur Jean, venez voir votre petite Zoé

BENJAMIN. Zoé?

LELIA. L'Impératrice!

ALFRED, *bas à Benjamin.* Elle est folle.

BENJAMIN. Il fallait donc me le dire tout de suite.

LELIA, *s'asseyant.* Me voilà sur le canapé, je vous attends.

BENJAMIN. Sur le canapé!... (*Prenant son chapeau.*) Je vous souhaite bien le bonjour.

LELIA. Où allez vous donc?

BENJAMIN. Je m'en vas. Vouloir me rendre témoin de vos inconvenances avec un cocher! c'est ignoble.

ALFRED. Ah... cocher... elle aurait pu dire écuyer du Cirque. D'ailleurs, vous savez bien que madame est une courtisane qui a fait son infâme métier à Thessalonique.

BENJAMIN. C'est une courtisane!... ah! je n'en savais rien.

ALFRED. Ce n'est pas elle que j'aime; c'est son pouvoir.

BENJAMIN. Je vois qu'elle est toute-puissante.

ALFRED. Une femme qui a été capable de prendre un petit garçon aux Enfants-Trouvés, pour voler un héritage, et qui doit

assassiner son mari pour m'épouser, peut bien avoir un cocher pour amant.

BENJAMIN, *exaspéré*. Je tombe de mon haut, vous me cassez bras et jambes.

LELIA. Je vous attends.

ALFRED. Voilà, voilà.

LELIA, *déclamant*. Je t'ai aimé, Jean, parce que tu es beau; je t'aime, parce que tu es libre et fier. Les adulations de mes courtisans, de ces hommes sans volonté, sans caractère, souples comme leurs robes de soie, ne valent pas ta brusque énergie. Tu as fait d'un caprice une passion brûlante et vraie. Oh! je voudrais avoir vingt couronnes, pour les poser une à une sur ta tête... La!

ALFRED, *imitant Lockroy*. Pourquoi pas, qui m'empêcherait d'aspirer au trône, si tu le permettais? Ma naissance? Léon III fut laboureur, Léon V soldat, Michel II mendiant... Le manque de partisans? que demain je me présente à l'hippodrome avec la couronne et le manteau de pourpre... le peuple me suivra, parce qu'à présent le respect est attaché à l'habit, non à la personne. Craindrais-je le dévouement des Romains à la race impériale? ils ont vu passer tant de familles sur le trône, qu'ils ne sont plus attachés à aucune. Oh! si le hasard t'avais laissée maîtresse de tes actions, et que tu eusses daigné m'élever à un haut rang, ta puissance te serait restée tout entière, car elle n'eût appartenu qu'à toi! qu'à toi! qu'à toi!

LELIA. Assez! assez!

BENJAMIN. Oh! qu'à toi! qu'à toi! Où voit-on des horreurs pareilles?... Et vous, la grosse, n'avez-vous pas de honte... de... Ah fi!

LELIA. Qu'est-ce qu'il a donc ce jeune homme? il est bien furibond, vous m'avez l'air d'un petit rococo, mon cher!

BENJAMIN. Et vous d'une grosse rococotte, ma chère!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ELVINA, *un manteau cache sa taille.*

ELVINA. Avez-vous fini, ma tante?

LELIA. Ah! mon Dieu oui, car cemon sieur n'est content de rien! Monsieur, je vous laisse avec ma nièce, vous allez faire ensemble du marivaudage.

(Elle sort.)

ELVINA, *à Alfred*. A mon tour.

ALFRED, *jetant son manteau, et prenant le ton de Bocage*. Ah! ma chère Angèle, je vous revois donc.

ELVINA. J'arrive des eaux et je cache ma

taille sous ce manteau, je me sauve dans ma chambre, et vous, Alfred, ne perdez pas de temps, cherchez vite un médecin pour....

ALFRED. J'y suis!... Henri Muller, c'est l'emploi du jeune homme.

(Elvina entre dans sa chambre.)

SCÈNE XIII.

MADELEINE, ALFRED, BENJAMIN.

BENJAMIN. Je suis pétrifié, moi!

ALFRED, *jouant Alfred Duboumar*. Monsieur, vous êtes homme d'honneur, vous savez ce que c'est que l'honneur, il faut que vous m'aidiez à sauver celui d'une femme.

BENJAMIN. Expliquez-vous.

ALFRED. En votre qualité de médecin, on a dû parfois vous faire des demandes semblables à celles que je vais vous adresser.

BENJAMIN, *à part*. Il me prend pour un médecin.

ALFRED. Une jeune fille honnête, très-honnête, est sur le point de devenir mère!

BENJAMIN. Je comprends.

ALFRED. Vous pourriez plus tard la rencontrer dans le monde et vous la reconnaîtrez.

BENJAMIN. Après?

ALFRED. Laissez-vous bander les yeux.

BENJAMIN. Pourquoi faire?

MADELEINE, *entr'ouvrant la porte*. Monsieur! vite! vite! l'accoucheur, il n'y a pas un moment à perdre.

ALFRED. Venez avec moi.

BENJAMIN. Laissez-moi donc tranquille! le plus souvent! je ne suis pas médecin, je ne suis pas accoucheur, allez au diable!

ALFRED, *impatiente*. Il n'y a pas moyen de rien faire avec vous. Vous êtes détestable et vous ne réussirez pas.

(Il sort en colère.)

SCÈNE XIV.

BENJAMIN, *dans la stupéfaction*.

BENJAMIN. Mais je marche de crime en crime, d'infamie en infamie!... Voyez donc, s'il ne m'avait pas pris pour un médecin, je n'aurais pas découvert le pot aux roses.

(On entend dans la coulisse un appel tyrolien.)

M^{me} DURAND, *chantant*.

La, la, la, ouh! ouh!

BENJAMIN. Qu'est-ce que j'entends donc là! un chien qui a perdu son maître?

SCÈNE XV.

BENJAMIN, M^{me} DURAND, en Camargo,
costume du troisième acte.

M^{me} DURAND, arrive en tambour de basque
à la main et en dansant.

Je suis Camargo,
Et mon vertigo
Est de danser tout d'go
Menuet, fandango!
Je l' dis sans fagot,
Je bois à gogo.
Beauce, Château-Margot,
A turlarigo!

(Elle danse.)

BENJAMIN. Allons, voilà une autre farce!
est-ce que nous sommes dans le carnaval,
qu'est-ce que c'est que ce costume-là?

M^{me} DURAND. Costume de bacchante!

Viens, que le champagne
Fasse en s'échappant
Panpan!

(Appelant.) Madeleine, une bouteille et
deux verres... (Madeleine apporte la bou-
teille et les verres.) Vous allez voir comme
je verse avec grâce, comme je me livre à
l'orgie.

BENJAMIN. Une orgie!

M^{me} DURAND. Certainement!

(Elle fait sauter le bouchon.)

AIR: Verse, verse.

Voyez de ce nectar si bon
Comme je débouche un flacon,
Et, lorsque saute le bouchon,
Comme cette mousse
Pétilante et douce
Gaiment élabousse
Mon front
Rubicon!
Verse, verse
Le vin qui berce } (bis.)
Et renverse
Notre raison!

(Elle boit.) Il est charmant ce petit cham-
pagne, encore un verre... Buvez donc, mon-
sieur le duc.

2^e COUPLET.

En demoisell' de l'Opéra,
Un petit souper me verra
Chanter, danser, et cœtera!
D'amour haletante,
D'ivresse tremblante,
En folle bacchante,
Je dis sans façon:
Verse, verse
Le vin qui berce
Et renverse
Notre raison!

BENJAMIN. Prenez garde... ça va vous
porter à la tête.

M^{me} DURAND. C'est ce qu'il faut. Une
double ivresse doit m'inspirer celle des
arts, et celle du vin mousseux.

BENJAMIN. Je crois qu'elle chancelle.

M^{me} DURAND, sur le canapé.

AIR: *Voulant par ses œuvres complètes.*

De ce joli vin qui pétille
Quand on a bu le petit coup,
Le teint se colore et l'œil brille!

BENJAMIN.

Pour une femm' quel drôl' de goût!
Je vais de surprise en surprises,
Et chez ces dam's, en fait de mœurs,
J'en ai vu de trent'six couleurs:
Cell'-ci veut m'en fair' voir des grises!

M^{me} DURAND. Certainement!... Didier,
mon ami, que je vous aime! tant de
dévouement, tant d'intérêt!... voyez mon
émotion! mes larmes couler sur votre
main!

BENJAMIN. Elle pleure... Elle a le vin
tendre.

M^{me} DURAND, lui passant le bras au-
tour du cou. A toi, mon Didier, à toi pour
la vie!

BENJAMIN. Vous me chatouillez! Vou-
lez-vous me lâcher! Pouah!... Elle sent la
boisson.

(Elle sort en dansant, et chantant.)

BENJAMIN. J'allais entrer dans une jolie
famille! mais, mais, mais que d'immora-
lités; c'est donc ici la maison Bancal! il
n'y manque plus que le vol et l'assassinat...
Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois! quelle
horrible figure!... Eh ben! je crois qu'il
n'y manquera plus rien.

(Il se cache dans la bergère.)

SCÈNE XVI.

BENJAMIN, caché, ALFRED, costumé
et jouant Robert Macaire.

(Musique.)

ALFRED, imitant Frédéric-Lemaître. Est-
il concevable qu'un fils bien né laisse un père
dans un pareil dénûment! Est-ce comme ça
qu'il comprend ce qu'on doit à l'auteur de
sa naissance? Il me nourrit de pommes de
terre frites et ne me met pas le sou dans
la poche pour acheter un cigare, aussi
je vais me soustraire à son despotisme fi-
lial. Je l'ai vu cacher dans ce secrétaire une
sacoche qui paraît engraisée d'un bon
nombre de balles; il est un moyen assez
simple de m'en rendre possesseur, c'est de
m'en emparer... en jouant de cet instru-
ment.

(Il tire une pince de sa poche.)

BENJAMIN, à part. Comment, diable! il
va crocheter la serrure.

ALFRED. Ceci s'appelle un monseigneur.
Ordinairement, dans le monde, c'est le
peuple qui obéit aux grands; moi, qui suis
peuple, c'est monseigneur qui va m'ouvrir
la porte... La maxime est un peu arsouille:
c'est ce qui en fait le charme.

BENJAMIN. Quel effronté coquin !

ALFRED, *travaillant la serrure et chantant.*

Que de peines dans la vie !

BENJAMIN. Il chante *que de pénes* en forçant la serrure.

ALFRED. Là porte s'ouvre.

BENJAMIN, *à part.* Je vais sortir des gonds.

ALFRED. Voilà le magot.

BENJAMIN, *à part.* Est-ce qu'il m'a vu ?

ALFRED, *prenant le sac.* Oh ! que c'est lourd !

BENJAMIN, *à part.* Va, scélérat, ce sera plus lourd sur ta conscience que sur ton épaule.

ALFRED. Quel bruit entends-je ? cachons notre trésor dans ces broussailles.

(Il cache le sac sous la bergère.)

BENJAMIN. Il prend la bergère pour des broussailles ! il est dans les brindzingsues.

SCÈNE XVII.

BENJAMIN, *caché*, ALFRED, *jouant Macaire*, ADOLPHE, *jouant Bertrand.*

ALFRED. Qu'est-ce que j'aperçois blotti dans ce coin ? est-ce que c'est un singe ?

BENJAMIN. Cachons ma tête.

ALFRED. Non : c'est une espèce d'homme, voyons s'il n'y a pas quelque chose à faire avec lui.

ADOLPHE *sort de la coulisse en se traînant sur ses genoux.* Je viens de voir un individu qui rôde de ce côté ; voyons s'il n'y aurait pas un coup à tenter.

(Il arme son pistolet.)

BENJAMIN. Ils vont causer.

ALFRED, *armant son pistolet.* Préparons mon discours. (*Il avance.*) Monsieur...

ADOLPHE. Monsieur... la bourse ou la vie ?

ALFRED. J'allais vous faire la même question.

ADOLPHE. Plaît-il ?

ALFRED. Quoi ?

ADOLPHE. Qu'est-ce ?

ALFRED. C'est toi ?

ADOLPHE. Toujours grincheur ?

ALFRED. Toujours boulinant les gonzes sur le grand trimar.

BENJAMIN, *à part.* Quelle singulière conversation !

ADOLPHE, *lui tendant les bras.* Macaire !..

ALFRED. Bertrand !..... viens dans mes bras.

ADOLPHE. Veux-tu me reprendre pour collaborateur ?

ALFRED. Vous étiez autrefois bien lâche, polisson !

ADOLPHE. C'est égal ; quand on n'est pas brave, on est traître.

ALFRED. Tu es à la hauteur du siècle.

ADOLPHE. Ainsi, nous nous racommodons.

ALFRED, *regardant ses habits.* Nous en avons besoin.

BENJAMIN, *à part.* Ce sont deux vrais saligots.

ADOLPHE. Tu es pas mal nippé : un frac, un pantalon garance ! et deux bottes, sont-elles pareilles ?

ALFRED. Tu vois !

AIR : *Bouton de rose.*

Paire de bottes,
Sur la tige on te voit pencher !
Que de misères tu dénotes !
Ici quels revers à cacher !
Paire de bottes !

ADOLPHE. Allons, tirons nos guêtres.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *accourant.* Monsieur ! monsieur... (*Les apercevant.*) Ah ! mon Dieu !

ALFRED. Cet animal qui vient nous interrompre.

(Il lui donne un coup de pied au derrière.)

JOSEPH. Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

ADOLPHE. C'est de la pantomime.

ALFRED. Viens, Bertrand.

(Ils sortent comme Oreste et Pylade.)

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle, etc.

SCÈNE XIX.

BENJAMIN, JOSEPH.

BENJAMIN. Qu'as-tu donc, Joseph ?

JOSEPH. Je suis frappé !... Monsieur ; c'est ici une caverne de brigands, de voleurs et de scélérats.

BENJAMIN. Je le sais bien.

JOSEPH. Si vous saviez ce que j'ai entendu.

BENJAMIN. Si tu savais ce que j'ai vu !

JOSEPH. Avez-vous faim ?

BENJAMIN. Oui.

JOSEPH. Et soif ?

BENJAMIN. Oui.

JOSEPH. Eh bien, monsieur, ne vous avisez pas de boire ni manger.

BENJAMIN. Pourquoi ?

JOSEPH. Parce que vous serez empoisonné.

BENJAMIN. Oh ! ciel !

JOSEPH. J'ai entendu ce que disait dans la salle à manger une certaine Catherine Howard.

BENJAMIN. Je ne la connais pas.

JOSEPH. Elle parlait de breuvages sopor-

rifistiques! aurez-vous envie de dormir ce soir?

BENJAMIN. Je crois que oui.

JOSEPH. Eh bien! ne vous couchez pas, car vous serez assassiné.

BENJAMIN. Et comment sais-tu ça?

JOSEPH. Je vous dis que j'ai entendu le complot.

BENJAMIN. Eh bien! mon garçon, moi, de mon côté, j'ai fait les plus horribles découvertes.

JOSEPH. Quoi donc, monsieur?

BENJAMIN. Il n'y a pas plus de mœurs ici qu'à la place de Grève!

JOSEPH. Chut! voici la servante, elle en est, n'ayons pas l'air de se douter de rien.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, MADELEINE, *apportant un plateau tout servi et deux bougies.*

MADELEINE. Monsieur, comme ici personne ne soupe, je vous apporte votre souper pour vous tout seul.

BENJAMIN. Mon souper?

JOSEPH. Qu'est-ce que je vous ai dit?

BENJAMIN, à *Madeleine*. C'est bon... laissez ça là, et sortez.

MADELEINE. Non, monsieur, j'ai ordre de vous servir. Voilà d'abord un bon bouillon.

BENJAMIN, à *Joseph*. Elle veut être sûre que le crime sera consommé.

JOSEPH. Je servirai mon maître.

BENJAMIN. Oui, Joseph me servira, je n'ai pas encore d'appétit. Je vais aller faire un tour de promenade.

MADELEINE. Ah bien oui! ça ne se peut pas; comme notre maison est très-isolée, les portes sont fermées.

JOSEPH, *bas*. Ils ont pris toutes leurs mesures.

BENJAMIN. Laissez-moi seul.

MADELEINE. Vous le voulez... allons! monsieur Joseph, voulez-vous que je vous mène coucher?

BENJAMIN, *vivement*. Joseph, ne me quitte pas!

JOSEPH. Je reste avec mon maître. (*À Benjamin*). Voyez-vous, elle voulait m'empêcher.

MADELEINE. Restez donc... dormez bien... ne faites pas de mauvais rêves... n'ayez pas peur des voleurs.

BENJAMIN, à *Joseph*. L'ironie est atroce.

MADELEINE, à *part*. Deux jeunes gens

comme ça, qu'on ne connaît pas... Nous sommes beaucoup de femmes dans la maison... Je vais les enfermer par précaution.

(Elle sort, on entend fermer la porte à clef.)

SCÈNE XXI.

BENJAMIN, JOSEPH.

BENJAMIN. Elle nous enferme!

JOSEPH. Pour que nous n'enrêchappions pas.

BENJAMIN. Joseph, es-tu dévoué à ton maître?

JOSEPH. Monsieur, je jure!...

BENJAMIN. Ne jure pas, ça ne sert à rien. Tu es leste comme un chat, il faut que tu sautes par la fenêtre pour aller chercher du secours.

JOSEPH, *regardant*. Monsieur, la fenêtre est bien haute pour mon dévouement. Je me casserai le cou.

BENJAMIN. La première difficulté t'arrête.

JOSEPH. Non, j'aime autant me tuer que de périr... Je vais faire le saut!

(Il sort par la fenêtre.)

SCÈNE XXII.

BENJAMIN, *seul*.

Va, le ciel te protégera pour me sauver. (*Il regarde*). Joseph, est-ce que tu es tombé? hein? il est tombé sur un potiron... relève-toi... Cours le plus vite que tu pourras... Va prévenir le maire, le juge de paix, le commissaire de police. (*Il revient en scène*). Ah! je commence à respirer, pourvu qu'il ne m'arrive rien avant qu'il ne m'arrive quelque chose. Tout est bien fermé, ça me donne du courage. (*Il examine l'appartement avec une lumière*). Car enfin, j'ai du cœur. (*Il aperçoit une porte qui s'ouvre*). J'ai (*il tremble*), j'ai du cœur... Ah!... mon Dieu!... voilà la porte qui s'ouvre! c'est aujourd'hui mon dernier jour.

SCÈNE XXIII.

BENJAMIN, ALFRED, *jouant le Juif Errant, costumé, et imitant Francisque*.

(Musique.)

ALFRED. Toujours en route! depuis mil huit cent trente-quatre ans je chemine sans pouvoir m'arrêter.

BENJAMIN. Il doit être fatigué.

ALFRED. Quand je veux reposer mon corps affaissé, l'ange Michel est là derrière moi qui me dit; marche! marche!

BENJAMIN. Quelc' est que ce farceur-là ?

ALFRED. Quel funeste jour que cette nuit, ou, ayant bu un coup de trop, j'osai commettre le crime qui me fait trimer ainsi !

BENJAMIN. Encore un criminel.

ALFRED. Et ma fille ! ma pauvre fille ! à qui j'avais donné une si jolie éducation, que j'ai quittée à l'âge de huit jours ! et dont tous les despotes de la terre ont voulu flétrir l'innocence l'un après l'autre, depuis l'empereur Claude jusqu'à Louis XV.

BENJAMIN. Ça doit être, d'après ça, une jeunesse d'un certain âge.

ALFRED. Qu'est-elle devenue ? Etranger, saurais-tu point z'où est le tombeau de ma fille ?

BENJAMIN. Est-ce que vous croyez que je suis dans les pompes funèbres ?

ALFRED. Quand je la demande, on me renvoie de Caïphe à Pilate !

BENJAMIN. Je m'en lave les mains.

ALFRED. Enfin, j'ai su qu'elle était z'ici, dans le Parc-aux-Cerfs !... endroit de débâche et de prostitution.

BENJAMIN. Oh ! je me doutais que j'étais dans un mauvais lieu !

ALFRED. Je viens l'y chercher.

BENJAMIN. Dites-moi donc qui vous êtes ?

ALFRED. Je suis un savetier de Jérusalem. Vous devez savoir ma complainte, pour peu que vous ayez deux liards d'instruction, car elle ne coûte qu'un sou.

BENJAMIN. Vous êtes savetier, je ne m'étonne plus si vous faites des cuirs.

ALFRED. J'en use plus que je n'en fais.

BENJAMIN. Je crois bien, si vous marchez depuis dix-huit cent trente-quatre ans. Mais pourquoi marchez-vous comme ça ?

ALFRED. Vous ne devinez pas que je suis le Juif errant ?

BENJAMIN. Le Juif errant !..... Ah ! je suis au sabbat.

ALFRED. Nous allons y être tout à l'heure, car je vais faire une conjuration pour résusciter ma fille.

BENJAMIN. Au secours ! au secours !... laissez-moi m'enfuir.

ALFRED. Eteignons d'abord les lumières.

BENJAMIN. C'est un éteignoir.

(L'obscurité est complète, le tonnerre gronde. Tout-à-coup le fond du théâtre s'éclaire, et on aperçoit à travers une toile les ombres impalpables. — Musique lugubre. — Scène fantasmagorique. — Les diables, jouant aux cartes, font le saut périlleux, tourmentent les damnés.)

(Scènes appropriées à la localité et à l'adresse des acteurs.)

BENJAMIN. On dirait les ombres chinoises, (Après les tableaux.)

ALFRED. Tu vas voir passer tous les grands hommes qui se rendent au jugement dernier.

(On entend la trompette.)

BENJAMIN. Tiens ! on dirait la trompette des omnibus.

ALFRED, nommant les ombres à mesure qu'elles passent.

Un philosophe moderne ;
Voltaire, homme d'esprit ;
Un fameux violoniste ;
La giraffe, quadrupède.
Cartouche, fameux voleur ;

(Cartouche arrête un homme et tire un coup de pistolet.)

BENJAMIN. Au secours ! au secours !

(Le tableau disparaît.)

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, M. ET M^{me} DURAND, LELIA, ALFRED, ADOLPHE.

CHŒUR.

AIR *du Siège de Corinthe.*

Qui vous fait crier de la sorte ?...
Vous croyez-vous sur le bouil'vart ?...
Quel démon ici vous transporte ?...
Auriez-vous donc le cauchemar ?...

DURAND. Est-ce que vous êtes malades, mon cher ami ?

BENJAMIN. Délivrez-moi de cet affreux juif qui me fait frémir !

MADELEINE, *accourant.* Not' maître, not' maître ! voilà l'autorité qui arrive avec les gendarmes.

TOUS. Les gendarmes !

BENJAMIN. Je suis sauvé !

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, DUBREUIL, JOSEPH, GENDARMES.

DUBREUIL. Soldats, gardez toutes les issues. Laissez entrer tout le monde et que personne ne sorte.

DURAND. Qu'est-ce que ça signifie ?

JOSEPH. C'est M. l'adjoint ; c'est moi qui l'amène.

DUBREUIL. Que se passe-t-il donc ici, monsieur Durand ? ce garçon vient de me faire une déposition inconcevable.

DURAND. Comment, une déposition ?

BENJAMIN, à *Dubreuil.* Si vous mettiez votre écharpe ?

DUBREUIL. Soutenez-vous l'accusation portée par votre domestique contre les habitans de cette maison ?

BENJAMIN. Oui, magistrat.

DUBREUIL. Qui accusez-vous ?

BENJAMIN. Tout le monde.

DUBREUIL. Précisez les faits ?

BENJAMIN. Imaginez-vous, monsieur le maire, que tout à l'heure ce jeune homme que voici.... me prenant pour un accoucheur, est venu me proposer de...

(Il lui parle bas.)

DUBREUIL. Oh ! oh !

BENJAMIN, à Alfred. Comment se porte le petit, l'a-t-on mis en nourrice ?

DURAND. Mais, ma femme, il y a donc un secret ?

BENJAMIN. Oui, il y a un secret : et votre femme a dû le taire.

DURAND. Ma femme *adultère* !

ALFRED. Monsieur, vous insultez ma mère.

LELIA. Ce grand jeune homme est un vil imposteur.

BENJAMIN. C'est bien à vous de parler. Magistrat, cette énorme criminelle a l'inférieur projet d'assassiner son mari, pour épouser un cochier.

LELIA. Assassiner mon mari !... heureusement que je suis veuve !

ALFRED. Monsieur, vous insultez ma tante.

DUBREUIL. Est-ce tout ?

BENJAMIN. Ah bien oui ! nous n'y sommes pas. Faites fouiller la maison, vous y trouverez un repaire de voleurs et d'assassins. Il faut faire empocher toute sa bande.

DUBREUIL. Mais vous, monsieur, qui les accusez, qui êtes-vous ?

BENJAMIN. J'ai mon passeport en règle, je viens directement de Quimperlé, et je me nomme Benjamin Des Orties.

TOUS. Des Orties !

DURAND. Ah parbleu ! c'est piquant !... (Il appelle.) Ma fille ! ma fille ! viens donc vite !

ELVINA, *accourant*. Que voulez-vous, mon père ?

DURAND. Ton prétendu est arrivé, le voici.

BENJAMIN, *reculant*. Quoi ! c'est là ma prétendue !... le plus souvent que je l'épouserai, après ce que je sais.

ELVINA. Maman, que sait-il donc ?

BENJAMIN. C'est ça, faites l'enfant.... encore.

ALFRED. Monsieur, vous insultez ma sœur.

M^{me} DURAND, *la prenant dans ses bras*. Ma chère Elvina.

BENJAMIN. Elvina ? Tout à l'heure elle s'appelait Angèle.

DURAND. Angèle ! ah parbleu ! je comprends tout, maintenant... Embrassons-nous, mon gendre.

BENJAMIN. Moi ! vous embrasser... hou ! Monsieur le magistrat, je renie cette famille. Recevez ma plainte ; je me porte partie civile.

DURAND. Tu vois, mon cher Dubreuil, d'où vient l'erreur de ce candide jeune homme. Eh ! mon pauvre Benjamin, tu n'as pas compris que tout ce qui t'a effrayé n'était qu'un badinage.

BENJAMIN. Ah ! vous badinez comme ça, vous autres !

ALFRED. Ah ! ça, franchement, pour qui nous prenez-vous donc ?

BENJAMIN, *naïvement*. Pour un tas de canailles !

DUBREUIL, *riant*. Ah ! ah ! ah ! vous n'avez bien que ce que vous méritez, avec votre infâme répertoire.

AIR : *L'autre jour la petite Isabelle.*

Dans ces pièces le vice brille ;

On y montre des scélérats ;

On y montre l'homme en guenille,

La femme au crime ouvrant les bras ;

On y montre d'horribles causes,

Des effets plus vils et plus bas,

Des renégats,

Et des forçats

Sur leurs grabats.

On y montre, en outrant les pauses,

« Des juifs à qui on coupe le cou, des chré-
» tiens qu'on fait rôtir, des reines qui em-
» poisonnent tout le monde, des rois bêtes
» comme des pots, des mères qui tuent
» leurs enfans, des enfans amoureux de
» leurs mères, des pères qui volent sur le
» grand chemin, une grande dame qui
» fait un crime, une demoiselle qui fait
» une faute, des femmes de toute espèce
» qu'on séduit, qu'on poignarde *et cætera*.

A fore' de montrer tant de choses,

Je ne sais pas c'qu'on n'ouvrira pas !...

LÉLIA. Nous vous en montrerons bien d'autres.

BENJAMIN. Encore des immoralités ?

CHŒUR.

AIR du *Siège de Corinthe*.

Ce monde est une vaste scène

Où contrastent le bien, le mal ;

Crime, vertu, plaisir et peine,

Et le moral et l'immoral.

DUBREUIL.

AIR : *C'est le roi Dagobert.*

Peindre l'impitié,

Le crime le plus éhonté,

La brutalité,

La perversité,

La férocité,
L'impudicité;
App'ler ça d'la gaité!
Moi j'dis qu'c'est d'l'immoralité.

MADELEINE.

Les homm's sont faits pour nous,
Nous somm's fait's pour eux, voyez-vous.
Faut qu'ils vienn' nous voir,
Nous d'vons les r'cevoir;
Ils doiv'nt nous aimer,
Nous d'vons les charmer.
Montrer d'la cruauté,
Ça s'rait de l'immoralité.

JOSEPH.

A des tas de romans
On donn' des titres surprenans :
Bug-Jargal, Plic-Ploc,
La Pucell' de d'Kock!
Chez tous les marchands
A c't'heur' pour cinq francs
On vend la volupté...
Grand Dieu ! quelle immoralité !

DURAND.

Dans ce siècle vanté,
Où triomphe l'humanité,
On s'bat au Pérou,
On s'bat je n'sais où,
Espagn', Portugal,
Se donnent le bal!
On viol' la liberté,
C'est un' fière immoralité!

ALFRED.

Ces repaires affreux
Qui tentent plus d'un malheureux,
Et ce tapis vert
Où l'honneur se perd;
Laisser sans frémir
Ce tableau salir
Une noble cité!...
C'est là de l'immoralité!

DUBREUIL.

Et dans ce beau local
Où le jeu devient trop fatal,
Le cours inconstant
Qui monte et descend,
D'un gouvernement
Fait voir le bilan...
Le vol est décrété,
C'est plus que d'l'immoralité!

M^{me} DURAND, *au public.*

Notre auteur a vanté
La vertu, la moralité;
Si la pièce avait
Quelqu'indécent trait,
Je dirais : jeun' gens,
Fuyez; mais je jou' d'dans!
On peut en tout's sur'tés
Venir aux Immoralités.

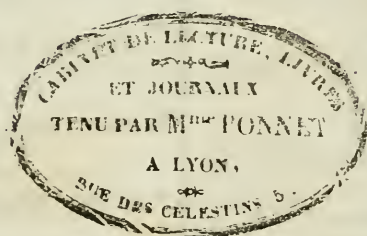
CHŒUR.

Ce monde est une vaste scène, etc.

FIN.



CHARLES VI.



DIVISIONS DU CHANT AU PREMIER ACTE.

Marcel, } Paysans. MM. F. Prévot.
Ludger, } Octave.

CHOEURS.

PAYSANS.

1^{ers} ténors : MM. Laussel, Gousson, Laforge, Laisement, Cresson, Debarge, Desdet, Chazotte.

2^{es} ténors. MM. Menard, Robert, Couteau, Kœnig, Louvergne, Clavé, Douzel, Sarniguet, Marin, Foy.

1^{ers} basses : MM. Hens, Tardif, Delahaye, Duclos, Ducellier, Hano, Soler.

2^{es} basses : MM. Goyon, Esmery 1^{er}, Esmery 2^e, Georget, Menoud, Montamat, Hersant, Nathan, Eugène.

PAYSANNES.

1^{eres} dessus : Mmes. Sèvres, Blangy, Barbier, Proche, Duclos, Courtois, Fontaine, Mariette, Hirschler, Pausard, Remy, Lemarre, Leroux, Garda, Thénard, Guillaumot, Lecheu, Legrand.

2^{es} dessus : Mmes. Laurent, Bouvenne, Groneau, Ingrand, Baron, Bounay, Tuffant, Gouffier, Vailant, Moreau, Florentin, Jacques, Marix, Ernest.

ENFANTS.

Aymès, François, Roger, Mayeux, Lutz, Serène, Fréminet, Loiseau.

SOLDATS ANGLAIS.

1^{ers} ténors : MM. Picardat, Dager, Monneron.

2^{es} ténors : MM. Cognet, Olen, Cajani.

1^{eres} basses : MM. Bouvenne, Guion, Ducauroy.

2^{es} basses : MM. Gandefroy, Forgues, Doutrelcau.

ACTE II.

CHOEURS.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

Tout le personnel du chant. (Voy. 1^{er} acte.)

ACTE III. — 1^{er} TABLEAU.

ÉTUDIANTS (sujets), du petit chœur.

MM. F. Prévot, Molinier, Octave, Ragnenot, Martin.

CHOEURS. Étudiants du petit chœur.

1^{ers} ténors : MM. Kœnig, Desdet, Chazotte.

2^{es} ténors : MM. Robert, Donzel et Marin.

1^{eres} basses : MM. Duclos, Delahaye, Hens.

2^{es} basses : MM. Montamat, Nathan.

HOMMES DU PEUPLE.

1^{ers} ténors : MM. Laussel, Gousson, Laforge.

2^{es} ténors : MM. Cognet, Menard, Louvergne.

1^{eres} basses : MM. Tardif, Hano, Ducellier.

2^{es} basses : MM. Menoud, Hersant, Eugène.

FEMMES DU PEUPLE.

Toutes les dames du chant. (Voy. 1^{er} acte.)

2^e TABLEAU.

SEIGNEURS ANGLAIS.

1^{ers} ténors : MM. Picardat, Dager, Monneron.

2^{es} ténors : MM. Cognet, Olen, Cajani.

1^{eres} basses : MM. Bouvenne, Guion, Ducauroy.

2^{es} basses : MM. Gandefroy, Forgues, Doutrelcau.

ÉTUDIANTS. (Voy. 1^{er} tableau.)

BOURGEOIS ET HOMMES DU PEUPLE.

BOURGEOISES, MARCHANDES, VILLAGEOISES.

Voy. les actes précédents.

ACTE IV.

L'homme de la forêt.

Le fantôme de Jean-Sans-Peur.

Le fantôme de Clisson.

Le fantôme de Charles d'Orléans.

MM. Massol.

F. Prévot.

Martin.

Brémond.

SCÈNE DES APPARITIONS. Tout le chant.

2^e entrée. Seigneurs et dames nobles. (Voy. 2^e acte.)

ACTE V. — 1^{er} TABLEAU.

CHEVALIERS FRANÇAIS (sujets).

Tanguy-Duchâtel.

Dunois.

Lahire.

Saintrailles.

Un soldat.

MM. F. Prévot.

Octave.

Martin.

Saint-Denis.

Poultier.

CHOEURS.

SOLDATS FRANÇAIS.

Sentinelles.

Un soldat.

1^{ers} ténors : MM. Cresson, Laussel, Laisement, Gousson.

2^{es} ténors : MM. Sarniguet, Robert, Couteau, Donzel, Olen, Marin, Cognet.

1^{eres} basses : Ducellier, Delahaye, Duclos, Soler, Guion.

2^{es} basses : Hersant, Eugène, Georget, Montamat, Nathan.

BOURGEOIS, ÉTUDIANTS, PAYSANS. (Voy. les actes précédents.)

2^e TABLEAU.

SOLDATS FRANÇAIS, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS, PEUPLE. (Comme au précédent tableau.)

DAMES NOBLES ET ENFANTS. (Voy. 2^e acte.)

ACTE 1^{er}. — DANSE.

40 CHASSEURS.

MM. L. Petit.
Lenfant.
Isambert.
Cornet 1^{er}.
Bégrand.
Célarins.
Lefèvre.
Josset.
Grenier.
Carré.

DAMES.

M^{es}. Coupotte.
Delacquit.
Julien 1^{er}.
Duménil.
Campan.
Leclercq.
Vaslin.
Saulnier.
Lacroix.

SOLDATS ANGLAIS.

MM. Fromage.
Provost.
Dugit.
Renauzy.
Lenoir.
Feltis.

PAGES DE HENRI VI.

Mlles Jeandron 1^{re}.
Devion.

Jeandron 2^e.
Favre.

Toutain.
Nathan.

PAGES DE CHARLES VI.

Mlles Lenoir.
Péché.

Giraudier 1^{re}.
Pézeé.

Richard.
Voisin.

ACTE II.

PAS D'ENSEMBLE.

MM. Mabile, Mlle Maria.

MM. Addice, Millot, Gourdox, Ponceau.

Mmes Wiethof 1^{re}, Caroline, Pierson, Saint-Georges.

CORPS DE BALLET.

MM. Dimier, Saxoni, Martin, Fromage, Rouget, Cornet, Renauzy, Dugit, Scio, Châtillon, Gondoïn, Souton, Guiffa, Provost, Josset, Carré.

Mmes Drouet, Bouvier, Lacoste, Danse, Toussaint, Masse, Marquet 2^e, Josset, Courtois, Robin, Colson, Feugé, Paget, Franck, Dabas 3^e, Ballet.

ACTE II.

Pas de deux. — Mmes Pauline Leroux, Sophie Dumilâtre. Les pages du 1^{er} acte. — Les seigneurs du 1^{er} acte.

ACTE III.

LE ROI HENRI VI : M. Viéthof 2^e; LE DUC DE WARWICK : M. Quéviau.

ÉTUDIANTS.

MM. Saxoni, Rouget, Châtillon, Ponceau, Martin, Gourdox, Cornet 2^e, Souton, Scio, Dugit.

MARCHANDES DE FLEURS.

Mmes Bouvier, Bourdon, Masson, Baillet, Marquet 2^e, Feugé.

SEIGNEURS.

MM. Petit, Lenfant, Isambert, Cornet 1^{er}, Bégrand, Célarins, Lefèvre, Josset, Grenier, Carré.

DAMES DE LA COUR.

Mmes Coupotte, Delacquit, Duménil, Campan, Leclercq, Vaslin, Saulnier, Lacroix, Bénard.

PEUPLE.

MM. Pinguly, Maujin, Archinard, Berteaux, Albrici, Carron, Peaufert, Beauchet, Dienl 1^{er}, Dieu 2^e, Hardy, Viéthof 1^{er}.

Mlles Hunter, Laurent 2^e, Giraudier 2^e, Cassan, Maujin, Charbret, Rousseau, Marquet 3^e, Eglinelle, Passerieux, Vardas, Savel, Viéthof 2^e, Julien 2^e, Montpérin, Jennot, Elchart, Mayé.

ACTE IV.

LE FAUX CHARLES VI : MM. Scio;

LE FAUX DAUPHIN : Cornet 2^e.

TROIS ASSASSINS.

MM. Martin, Rouget, Ernest.

DEUX PAGES.

Mlles Jeandron 1^{re}, Jeandron 2^e.

ACTE V.

CHEVALIERS FRANÇAIS.

MM. Lefèvre, Lenfant, Isambert, Bégrand, Grenier, Mone.

CHEVALIERS ANGLAIS.

MM. Feltis, Coulon, Carré, Darcour.

Les pages français et anglaises, les dames de la cour, le peuple.

CHARLES VI,

OPÉRA EN CINQ ACTES,

*Paroles de MM. CASIMIR DELAVIGNE
et GERMAIN DELAVIGNE,*

MUSIQUE DE

F. HALÉVY,

Membre de l'Institut,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique,

Le 15 mars 1843.

Prix : 1 franc.

PARIS,

MAURICE SCHLESINGER, ÉDITEUR DE MUSIQUE,

97, RUE RICHELIEU.

JONAS, LIBRAIRE DE L'OPÉRA.


1843.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

CHARLES VI.	MM. BARRILHET.
LE DAUPHIN.	DUPREZ.
LE DUC DE BEDFORT.	CANAPLE.
RAYMOND	LEVASSEUR.
L'HOMME DE LA FORÊT DU MANS	MASSOL.
TANGUY DUCHATEL	F. PREVOT.
DUNOIS.	OCTAVE.
LAHIRE.	MARTIN.
SAINTRAILLES.	SAINT-DENIS.
UN ÉTUDIANT.	MOLINIER.
UN SOLDAT	POULTIER.
LIONEL, officier anglais	RAGUENOT.
LOUIS D'ORLÉANS.	BREMOND.
JEAN-SANS-PEUR.	} PERSONNAGES FANTASTIQUES.
CLISSON.	
ISABELLE DE BAVIÈRE.	M ^{mes} DORUS-GRAS.
ODETTE, fille de Raymond.	STOLZ.
LE JEUNE LANCASTRE (personnage muet).	
CHEVALIERS FRANÇAIS ET ANGLAIS.	
SEIGNEURS ET DAMES de la cour.	
SOLDATS FRANÇAIS ET ANGLAIS, PAGES, BOURGEOIS, ÉTUDIANTS, PEUPLE, etc., etc., etc.	

(Les auteurs ont cru devoir rétablir ici, pour l'intelligence de l'action, quelques développements dont les exigences naturelles du spectacle et de la musique ont rendu la suppression nécessaire.)



CHARLES VI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une métairie. Une porte au fond, deux fenêtres et deux portes latérales.

SCÈNE I.

RAYMOND, ODETTE, MARCEL, LUDGER,
BATELIERS, PAYSANS et PAYSANNES.

Un groupe de jeunes filles entoure Odette, qui rêve tristement; des parures et des corbeilles de fleurs sont déposées près d'elle.)

CHOEUR DE JEUNES FILLES; à Odette.

Tu pars, adieu, te voilà grande dame :
Tu manqueras sous l'orme où nous dansons,
Sur la rivière où le bruit de la rame
Se mêle à nos chansons.
Du bon vieux roi consolant la folie,
Ne rêve plus aux chants du batelier,
Pour être heureux, que ton cœur les oublie,
Mais sans nous oublier.

ODETTE.

Une si chère souvenance
Reviendra que trop m'attrister à la cour ;
C'est le mal du pays, et je le sens d'avance.

RAYMOND.

Moins, j'imagine, que l'absence
D'un certain écuyer qui te parlait d'amour.
C'est de tristesse, enfant; la noce à ton retour !
N'as-tu pas foi dans sa constance ?

ODETTE.

Le pauvre Charles !

RAYMOND

Ce nom ne porte plus bonheur.

MARCEL.

C'est celui du Dauphin !

LUDGER.

Du Roi !

RAYMOND.

L'antique honneur

De ce beau nom qu'en pleurant on révère

Pour tous les deux s'est éclipse.

Cri de joie et d'orgueil, amis, au temps passé,
Il ne rappelle plus que souffrance et misère.

ODETTE.

Malheureux fils, malheureux père !

L'un est proscrit, l'autre insensé.

RAYMOND.

Qu'un beau jour le tocsin vienne à se faire entendre,
Et de leurs ennemis le règne sera court,

(En regardant une épée pendue à la muraille.)

Ma bonne lame d'Azincourt,

Quand donc pourrai-je te reprendre ?

ODETTE, bas à Raymond.

Agissez, et ne parlez pas.

RAYMOND.

Eh bien ! je me tairai ; mais tandis que mon bras

Attend le jour de la vengeance,

Va consoler ton maître, ton parrain,

Ce pauvre fou royal tant aimé de la France.

(Aux paysans.)

Quand de son corps chez nous il trainait la souff-
Odette seule égayait son chagrin ; [france,
N'y pouvant plus venir, il l'attend, il l'appelle,
La veut comme un enfant.

MARCEL.

Vous nous quittez aussi ?

RAYMOND.

Les jours me durent tant loin d'elle !
D'ailleurs mon bras se rouille ici.
Devant l'hôtel Saint-Paul je roule ma futaille,
Pour vendre à tout venant mon vin et mes chansons,
En donnant gratis mes leçons
A qui veut s'escrimer et d'estoc et de taille,
Surtout contre l'Anglais !

ODETTE, à Raymond.

Encor !

RAYMOND.

J'y perds ma peine ;

C'est malgré moi.

(On entend le son du cor.)

Quel bruit ?

LUDGER.

La reine

Et ce damné Bedford parcourent nos forêts.
La nuit, ils donnent bal ; le jour, ils sont en chasse ;
Entendez-vous le cor ? Tous deux ils font main-basse
Sur le gibier du roi.

RAYMOND.

Comme sur ses sujets.

Que ne puis-je, en chantant d'une voix de tonnerre,

A la face leur jeter

Ce vieux refrain de guerre

Que Charle au temps jadis aimait à répéter !

ODETTE, qui l'arrête.

Toujours !

RAYMOND.

Allons, allons, va te parer, Odette,

Et ma langue sera muette

Si saint Denis veut m'assister.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Tu pars, adieu ! te voilà grande dame, etc., etc.

(Odette sort avec les jeunes filles.)

SCÈNE II.

RAYMOND, LES PAYSANS.

RAYMOND.

Je suis seul, partant libre, et sans que je déplaise
Au plus grand saint du Paradis,
Contre ces étrangers maudits
Je puis m'en donner à mon aise.
Honte et malheur sur eux !

CHOEUR DES PAYSANS.

Oui, malheur !

MARCEL.

Chantez-nous
Cette vieille chanson française ;
Raymond, vous nous connaissez tous.

RAYMOND.

Va pour notre chanson française ;
Au refrain je compte sur vous.

LE CHOEUR.

Chantez donc et comptez sur nous.

RAYMOND.

La France a l'horreur du servage,
Et, si grand que soit le danger,
Plus grand encore est son courage,
Quand il faut chasser l'étranger.
Vienn le jour de délivrance,
Des cœurs ce vieux eri sortira :
Guerre aux tyrans ! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

LE CHOEUR.

Guerre aux tyrans ! Jamais en France, etc., etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN sous l'habit
d'un écuyer, puis LIONEL et les ANGLAIS

LE DAUPHIN.

Courage, amis !

LE CHOEUR.

C'est Charle !

LE DAUPHIN.

Oui, moi-même, et je vi
Entonner avec vous votre chanson guerrière.

RAYMOND.

Quoi, Charles, tu la sais! qui te l'apprit?

LE DAUPHIN.

Mon père;

Voyez tous si je m'en souviens.

Réveille-toi, France opprimée,
On te crut morte et tu dormais;
Un jour voit mourir une armée,
Mais un peuple ne meurt jamais.
Pousse le cri de délivrance,
Et la victoire y répondra:
Guerre aux tyrans! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

RAYMOND ET LES PAYSANS.

Guerre aux tyrans! Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

LIONEL, qui est entré avec des soldats anglais à la fin
du chant.

Taisez vous insolents!

CHOEUR DE PAYSANS.

Ce sont eux!

LIONEL, au Dauphin.

Par saint George!

Silence! ou tu meurs de ma main,

Et ce fer, dans ta gorge,

Fait rentrer ton refrain;

Qui l'ose répéter tombe à mes pieds.

LE DAUPHIN.

Je l'ose.

LIONEL.

Toi!

RAYMOND s'élançant vers son épée, qu'il saisit et
qu'il tire.

Lui. Ma bonne épée, à moi!
Sors du fourreau pour notre cause.

LIONEL, au Dauphin.

Qui, toi, tu l'oserais?

LE DAUPHIN.

Je l'ose.

RAYMOND.

Ch ante, et mort au premier qui fait un pas vers toi!

LE DAUPHIN.

En France jamais l'Angleterre
N'aura vaincu pour conquérir;

Ses soldats y couvrent la terre,
La terre doit les y couvrir.

CHOEUR DES ANGLAIS.

Arrête, arrête;

Crains pour ta tête,

Qui tombera!

CHOEUR DES PAYSANS.

(Ils se sont fait une arme de tout ce qu'ils ont
trouvé sous leur main.)

Non, chante, chante;

Leur épouvante

Les contiendra.

LE DAUPHIN.

Poussons le cri de délivrance,

Et la victoire y répondra:

(Tirant son épée pour s'élançer dans la mêlée.)

Vive le Roi; jamais en France,

Jamais l'Anglais ne régnera!

RAYMOND ET LES PAYSANS.

Guerre aux tyrans! Jamais en France,

Jamais l'Anglais ne régnera!

LIONEL ET LES ANGLAIS.

L'Anglais est maître de la France,

L'Anglais en maître y régnera.

CHOEUR DES ANGLAIS.

Il savait d'avance

Son sort:

Pour tant d'arrogance,

La mort.

CHOEUR DES PAYSANS.

Ils savaient d'avance

Leur sort:

Celui qui s'avance

Est mort.

CHOEUR GÉNÉRAL des deux partis prêts à se jeter l'un
sur l'autre.

Mort et vengeance!

Vengeance et mort!

CHOEUR, en dehors.

La fanfare de chasse

Retentit dans les bois;

La meute est sur la trace;

Le cerf est aux abois.

(Les deux partis s'arrêtent tout-à-coup, en posant les
armes.)

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

LIONEL, qui a couru vers la fenêtre.

Bedfort !]

RAYMOND.

La Reine!

LE DAUPHIN, à Raymond.

A ses yeux cachez-moi;

Sans danger je n'y puis paraître.

RAYMOND, au Dauphin, en lui montrant la chambre qui fait face à celle d'Odette.

Là, là, cache-toi là.

(A part, quand le Dauphin est sorti.)

D'où vient donc son effroi?

Comment la Reine et lui peuvent-ils se connaître?

SCÈNE IV.

LA REINE, BEDFORT, ODETTE, RAYMOND, LIONEL, CHEVALIERS ANGLAIS, PAGES, PIQUEURS.

CHOEUR.

La fanfare de chasse
Retentit dans les bois;
La meute est sur la trace,
Le cerf est aux abois.
Vainement par sa fuite,
Il a cru te tromper
Chasseur, à ta poursuite
Il ne peut échapper.

LA REINE, à Bedfort.

Vous approuvez le soin qui sous ce toit m'amène;
Laissez-moi le remplir en me quittant, milord;
Je vous rends au plaisir.

BEDFORT.

Un désir de la Reine

Est un ordre pour Bedfort;

Mais au moins de votre présence

Ce soin ne peut longtemps nous dérober l'honneur?
Fixez un rendez-vous à notre impatience.

LA REINE.

Sous le chêne du grand veneur

Au rendez-vous où le plaisir m'appelle

Je vous suis dans une heure.

BEDFORT.

Et j'y serai fidèle.

(Aux gens de sa suite.)

A cheval, à cheval, chasseur,
Qu'à notre voix le bruit du cor réponde;

De nos limiers que le cri s'y confonde,
A cheval, à cheval, chasseur,
Et rendez-vous pour tout le monde
Sous le chêne du grand veneur!

CHOEUR.

La fanfare de chasse, etc., etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA REINE, ODETTE, RAYMOND, JEUNES FILLES, PAYSANS.

LA REINE, à Raymond, en montrant Odette.

C'est votre fille?

RAYMOND.

Oui, Reine.

LA REINE, à Odette.

Approchez-vous.

(A Raymond et aux paysans.)

Sortez.

RAYMOND, bas aux paysans.

Évitez

Sa présence,

Et sortez

En silence.

LES PAYSANS.

Évitons

Sa présence,

Et sortons

En silence.

ENSEMBLE.

SCÈNE VI.

LA REINE, ODETTE.

LA REINE à Odette, qui s'agenouille devant elle.

Votre âge?

ODETTE.

Dix-huit ans.

LA REINE.

Si jeune!

ODETTE.

Dieu parfois
Pour son œuvre ici-bas d'un enfant a fait choix.

LA REINE.

Je veux qu'aux volontés de ce souverain maître
Il soit docile et enfant.

ODETTE.

Je le suis.

LA REINE.

Levez-vous et vous allez connaître
Ce que Dieu vous prescrit et ce qu'il vous défend.

DUO.

Respect à ce Roi qui succombe !
L'infortune ajoute à ses droits,
Elle est, sur le bord de leur tombe,
Un second sacre pour les rois.

ODETTE.

Ma vie à ce Roi qui succombe !
Dans mon cœur sont gravés ses droits ;
Puissé-je arracher à la tombe
Le plus infortuné des rois.

LA REINE.

D'un être almé tout inquiète :
Ce qu'il fait, je veux le savoir ;
Chaque mot qu'il prononce, Odette,
Me le redire est un devoir.
Dieu le prescrit.

ODETTE.

Je ferai mon devoir.

LA REINE.

Ne permettez pas qu'un fantôme
Se consume en graves projets ;
Parlez-lui peu de son royaume,
Et moins encor de ses sujets.
Dieu le défend.

ODETTE.

Reine, je me soumets.

LA REINE.

Un vain reste d'intelligence
De ses maux aigrit le poison ;
Égayer plutôt sa démençe
Que de rappeler sa raison.
Dieu le prescrit.

ODETTE.

Et j'obéis d'avance.

LA REINE.

Qu'il oublie enfin quand je veux,
Et quand je veux, qu'il se souvienne,
En esclave qu'il m'appartienne :
Plus libre, il serait malheureux.
Dieu le défend.

ODETTE.

Reine, qu'il soit heureux.

LA REINE.

Respect à ce Roi qui succombe, etc.

ODETTE.

Ma vie à ce Roi qui succombe, etc.

LA REINE.

Mais que vois-je ? ô ciel ! cette chaîne,
Ces fleurs-de-lis d'azur et d'or,
De qui les tenez-vous ?

ODETTE.

Moi, reine ?

LA REINE.

Qui vous fit don de ce trésor ?
Le Roi ?

ODETTE.

Non.

LA REINE.

Qui donc ?

ODETTE.

Un jeune homme.

LA REINE.

Un amant ?

ODETTE.

Bientôt un époux.

LA REINE.

Son âge ?

ODETTE.

Le mien.

LA REINE.

Il se nomme ?

ODETTE.

Charle.

LA REINE.

En quel lieu le voyez-vous ?

ODETTE.

Ici.

LA REINE.

Vient-il ce soir ?

ODETTE.

Peut-être.

LA REINE.

Il faut l'y retenir.

ODETTE.

Pourquoi ?

LA REINE.

Pour le livrer.

ODETTE.

Lui?

LA REINE.

C'est un traître.

ODETTE.

Lui!

LA REINE.

C'est un ennemi du Roi.

LA REINE.

Le sort me l'abandonne
Ce proscrit détesté;
Aux Anglais la couronne,
A moi la royauté!

ODETTE.

Moi, que je l'abandonne
A son bras irrité!
Quel devoir me l'ordonne?
L'a-t-il donc mérité?

ODETTE.

Et sans mourir j'ai pu l'entendre!

LA REINE, à part.

Courons où Bedford doit m'attendre.

(A Odette.)

Adieu, je pars, adieu;
Obéissez, et Dieu
Le livre en ma puissance.

ODETTE.

Le livrer à vos coups!
De mon obéissance
Reine, qu'exigez-vous?

LA REINE.

Obéissez! Dieu vous l'ordonne.

LA REINE.

Le sort me l'abandonne
Ce proscrit détesté;
Aux Anglais la couronne,
A moi la royauté!

ODETTE.

Eh bien! je l'abandonne
A ce bras irrité;
Traître envers la couronne,
Il l'a trop mérité.

(La Reine sort.)

SCÈNE VII.

ODETTE, seule.

Quoi! lui que j'aimais, lui que j'aime!
Il trahit son Roi! S'il l'a fait,

Au glaive il s'est livré lui-même;
Point de pitié pour son forfait.

(En tombant assise.)

Ah! qu'il ne vienne pas!

SCÈNE VIII.

ODETTE, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, à part.

Approchons; qu'elle est belle!
Ou ce soir, ou jamais.

(Haut.)

Odette!

ODETTE.

Qui m'appelle?

LE DAUPHIN.

Moi.

ODETTE.

C'est vous, grand Dieu!

LE DAUPHIN, lui prenant la main.

Quel effroi

Vous inspire un amant fidèle?
Que pouvez-vous craindre de moi?

ODETTE, qui s'éloigne en retirant sa main.
Laissez-moi, Charle, laissez-moi.

DUO.

LE DAUPHIN.

Gentille Odette, eh quoi! la peur t'agite!
D'où vient ce trouble à mon retour?
Que sur le mien ton cœur tre mblant palpite,
Il ne battra plus que d'amour.

ODETTE.

Vous causez seul le trouble qui l'agite;
Ce cœur maudit votre retour.
Pourquoi faut-il que de crainte il palpite
Quand il devrait battre d'amour?

Je vous connais!

LE DAUPHIN.

Est-il possible?

ODETTE

C'est donc vrai?

LE DAUPHIN.

Pardonne-moi!

ODETTE.

Non.

LE DAUPHIN.

A mon repentir sois sensible.

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

ODETTE.

Pour un traître point de pardon!

LE DAUPHIN, la poursuivant.

Viens dans mes bras, toi que j'adore.

ODETTE, qui l'évite.

Non.

LE DAUPHIN.

Je t'arracherai le pardon que j'implore.

ODETTE.

Je veux vous fuir ; je pars.

LE DAUPHIN.

Toi, partir !

ODETTE.

Je le doi....

Il m'attend.

LE DAUPHIN.

Qui ?

ODETTE.

Celui que je révère,

Que je vais consoler dans sa noble misère.

LE DAUPHIN.

Pour t'arracher à moi quel est-il donc ?

ODETTE.

Le Roi !

LE DAUPHIN, qui recule et tombe un genou en terre.

En respect mon amour se change :

Reste pure, Odette, et sois l'ange

De tes rois et de ton pays!

Pour eux c'est en toi que j'espère ;

L'ange qui va sauver le père

Sera respecté par le fils.

ODETTE.

Son fils, que dites-vous? son fils!

LE DAUPHIN, en se relevant.

Je le suis.

ODETTE.

Le Dauphin de France!

LE DAUPHIN.

C'est moi.

ODETTE.

Vous mon maître et seigneur, [rance

C'est vous!... Ah! pauvre fille, et dans mon igno-
J'aimais... Pour mon amour il n'est plus d'espérance.

(Elle cache sa tête dans ses mains pour étouffer ses sanglots.)

LE DAUPHIN.

En renonçant à mon bonheur,

Je t'aimerai sans espérance.

ODETTE.

Non, je n'ai rien dit; oubliez

Un transport douloureux que je n'ai pu contraindre;

Le dernier cri d'un cœur où l'amour doit s'éteindre

Vient de s'exhaler à vos pieds.

(Elle s'incline.)

En respect cet amour se change,

O mon Dieu, fais que je sois l'ange

De mes rois et de mon pays.

Fais, Dieu puissant en qui j'espère,

Que par les bras mourants du père

Je voie un jour bénir le fils.

LE DAUPHIN.

Dieu, mets un terme à tant de maux;

Fais que cet ange en qui j'espère

Rende la vie à mon vieux père,

*Et la victoire à nos drapeaux.

ODETTE.

Dieu, mets un terme à tant de maux;

Que ton pouvoir en qui j'espère

Rende la vie à son vieux père,

Et la victoire à nos drapeaux.

ODETTE.

Mais l'étranger chante victoire;

Prince, à quoi perdez-vous vos jours?

LE DAUPHIN.

Ta voix me réveille, et la gloire

Avec toi sera mes amours.

ODETTE.

N'aimez qu'elle, ô mon maître!

LE DAUPHIN.

On m'a dit qu'une

A mes côtés lèverait l'oriflamme,

[femme

Et qu'alors je vainerais toujours.

ODETTE.

Hé bien! je serai cette femme!

LE DAUPHIN.

Quel qu'en soit le danger pour moi,

Je veux revoir mon père.

ODETTE.

A Paris?

LE DAUPHIN.

L'entreprise

Réussira.

ODETTE.

Comment?

LE DAUPHIN.

Par toi.

ODETTE.

C'est mon vœu.

ENSEMBLE.

LE DAUPHIN.

Si je puis reconquérir le roi,
La France est reconquise.

LE DAUPHIN.

Dieu, mets un terme à tant de maux ;
Fais que cet ange en qui j'espère
Rende la vie à mon vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux.

ODETTE.

Dieu, mets un terme à tant de maux ;
Que ton pouvoir en qui j'espère
Rende la vie à son vieux père,
Et la victoire à nos drapeaux.

(On entend le bruit du cor dans le lointain.)

ODETTE.

Écoutez... malheureuse! ah! c'est moi qui vous
[livre.

LE DAUPHIN.

À qui donc ?

ODETTE.

Aux Anglais.

LE DAUPHIN.

Que dis-tu ?

ODETTE.

Les voici.

LE DAUPHIN.

Plutôt cesser de vivre
Que dans leurs mains tomber ici.

ODETTE.

Ne sortez pas.

LE DAUPHIN.

La nuit est sombre,
Et ces bois pourront me cacher.

ODETTE.

Non, j'entends des chevaux le galop s'approcher ;
Et le cor de plus près a retenti dans l'ombre.

LE DAUPHIN, s'élançant vers la porte.

Je veux...

ODETTE, qui se jette au-devant de lui.

Si vous sortez, croyez-en ma terreur,
Vous êtes mort...

LE DAUPHIN.

Qu'importe ?

ODETTE.

Ou captif.

LE DAUPHIN.

O fureur !

Quoi, plus d'espoir !

ODETTE.

Un seul peut-être.

LE DAUPHIN.

Lequel ?

ODETTE.

Oui, par cette fenêtre
Qui domine les eaux, vous leur échapperez.

LE DAUPHIN.

Mon salut sera ton ouvrage.

ODETTE.

Fixez bien cette écharpe où vous vous suspendrez.

LE DAUPHIN.

Ne crains rien.

ODETTE.

Pour vos jours sacrés

Je crains tout.

LE DAUPHIN.

Votre barque ?...

ODETTE.

Attendez près du rivage.

LE DAUPHIN.

Que Dieu
Veille sur ton innocence,
Ma seconde providence
Adieu !

ODETTE.

Il fuit, l'onde l'emporte.

LE DAUPHIN, en dehors.

Adieu !

ODETTE, à genoux, et avec un transport de joie.

Que Dieu

Vous dérobe à leur vengeance
Du trône auguste espérance,
Adieu !

(La porte s'ouvre, Bedford et les Anglais se précipitent
sur la scène. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon éblouissant de lumières à l'hôtel Saint-Paul. Isabelle de Bavière, Bedford et la cour sont assis. Un orchestre est disposé sur un des côtés du théâtre. Des chanteurs et des chanteuses, leur papier à la main, viennent d'exécuter un morceau que l'orchestre achève. On se lève pour les féliciter.

SCÈNE I.

ISABELLE DE BAVIÈRE, LE DUC DE BEDFORD, SEIGNEURS ANGLAIS ET FRANÇAIS, DAMES DE LA COUR, CHANTEURS, CHANTEUSES, ETC., ETC.

CHOEUR.

Gloire au maître, gloire aux chanteurs !
Art divin ! céleste harmonie !
A des accords plus enchanteurs
Jamais la voix ne s'est unie.

ISABELLE, bas à Bedford.

Mylord, lisez cet acte entre nous arrêté.
A votre jeune maître il transmet la couronne
D'un fils ingrat, pour lui déshérité.

BEDFORD, de même à Isabelle.

Les droits qu'il nous transmet, c'est à vous qu'il les
A vous le pouvoir tout entier ! [donne;

ISABELLE, aux musiciens.

Vous vous taisez, on vous écoute encore ;
Chantez la villanelle où notre Alain Chartier
Compare l'enfance à l'aurore.

LE CHOEUR.

Silence ! ils vont chanter encore.

VILLANELLE.

Quand le soleil
Montre en riant
Son front vermeil
A l'orient,

Les champs, les cieux
Lui font accueil,
Et tout joyeux
Quittent leur deuil ;

Tiède frisson
Passe dans l'air ;
Chaque buisson
Chante son air ;

Et jour qui luit
Rit sur les fleurs,
Où de la nuit
Brillent les pleurs.

La joie ainsi
Va triomphant
Du noir souci
Chez un eufant.

Aube d'été
Moins a d'attrait
Que sa gaité
Qui reparait ;

Du mal passé
Ne se souvient ;
Ombre a cessé
Et jour revient ;

Comme les fleurs
L'enfant joyeux
Rit, quand les pleurs
Sont dans ses yeux.

ISABELLE.

Les doux sons ! l'aimable peinture !
Vos accents m'ont ravie.

(Bas à Bedford.)

Hé bien ?

BEDFORD.

A cet acte il ne manque rien
Qu'une royale signature.

ISABELLE.

Il signera ce soir.

BEDFORD.

Acte équitable, humain !

Le royaume par vous redeviendra tranquille ;
Et, la couronne au front, le prince anglais, demain,
Entrera dans sa bonne ville.

ISABELLE.

Oui, dès demain.

BEDFORD, haut.

Cédez, Reine, au désir de tous :
Daignez aussi vous faire entendre.

ISABELLE.

Vous le voulez ? Comment nous en défendre ?
Nos hôtes bien-aimés ont tout pouvoir sur nous.

(Elle prend un papier de musique et chante.)

L'aube de notre jeune âge
Ressemble à celle du jour ;
Chagrins d'enfance et d'amour
Se ressemblent davantage.

L'amant loin de son doux bien,
Tombe en tristesse profonde :
Pour lui rien n'est plus au monde
Plus n'est rien.

Sa peine est si douloureuse
Que mourir on le verrait,
Si d'une peine amoureuse
On mourait.

L'aube de notre jeune âge, etc., etc.

Mais de son mal il guérit
Sitôt que revient sa Reine ;
Il la voit sourire à peine
Qu'il sourit.

Un si doux transport l'opresse
Que mourir on le verrait,
Si d'une amoureuse ivresse
On mourait.

L'aube de notre jeune âge, etc., etc.

CHOEUR.

Pour charmer les sens et les cœurs
Par une céleste harmonie,
Jamais à des sons enchanteurs
Voix plus pure ne s'est unie.

ISABELLE.

Au concert succède le bal ;
Entre mille beautés choisissez la plus belle,
Chevaliers, cet heureux signal
Ouvre aux plaisirs une lice nouvelle.

BALLET.

(On exécute plusieurs danses du temps ; les trois portes
du fond s'ouvrent, et l'on voit une table servie avec
une splendeur royale. Un maître de cérémonies s'avance ;
la Reine se lève, présente la main à Bedford,
et s'adressant aux seigneurs qui l'entourent.)

Mylords, messieurs, le banquet nous attend.

CHOEUR.

Nuit charmante, où d'ivresse
On change à chaque instant !
Sitôt qu'un plaisir cesse
Un autre nous attend !.

) Tous les convives entrent dans la salle du banquet ; les
trois portes se ferment, et le salon de bal reste désert.)

SCÈNE II.

CHARLES VI. (Il s'avance à pas lents, les cheveux et les
vêtements en désordre.)

J'ai faim !... Que font-ils donc ? tout le monde m'ou-
Odette aussi ! D'où vient que le bruit a cessé ? [blie ?
Ils ont craint ma raison ; mais plus je suis sensé,
Plus j'ai pitié de la folie.

J'ai chanté comme eux, j'ai dansé,

(Regardant autour de lui.)

Ici, dans ce salon, ici même...

(S'arrêtant devant un portrait de la Reine.)
avec elle,

Qui belle et tendre alors...

(Détournant la tête tristement.)

Elle n'est plus que belle.

Je ris, car ce soir-là, je me faisais un jeu
D'intriguer mainte damoiselle
Que mon masque effrayait un peu...

(Avec épouvante, en s'enfuyant.)

Au feu ! sauvez le Roi ! le Roi se meurt ; au feu !
Un réseau de feu l'environne !

(Il s'arrête.)

Rien, non, rien ! quel danger cause donc votre ef-
Pourquoi ce cri : sauvez le Roi ! [froi ?
Ici qui donc est roi ? personne...

Aujourd'hui ; mais alors... Je cherche et je ne puis
Me rappeler celui qui portait la couronne ;
Je l'ai connu pourtant... il sera mort depuis.

C'est grand pitié que ce Roi, que leur père,
Leur bien-aimé, soit mort si promptement.
Les malheureux riaient en le nommant,
Car sa bonté consolait leur misère.
Ah ! s'il vivait, j'irais dire à ce Roi :
Je souffre aussi ; prenez pitié de moi.

CHOEUR, en dehors.

Plus de haine ! plus de guerre !
Rivaux pour toujours amis,
Buvons, buvons à plein verre
Au bonheur des deux pays.

CHARLES.

Quel bruit !

(Il se dirige vers la salle du banquet, et s'arrête.)

Mais non, je n'ose : elle est là, cette Reine
Son regard tue : un jour que fixé sur le mien
Il me perçait le cœur, je suis mort de ma peine ;
Ce Roi, c'était moi-même, oui, moi, je m'en souvien

Quand vous verrez la tombe où je sommeille,
Priez, passants, priez et parlez bas !
On dit toujours : les morts ne souffrent pas.
Je souffre moi, sitôt qu'un bruit m'éveille.
Vous qui m'aimiez au temps où j'étais roi,
Je souffre encor : passants, priez pour moi.

(Il tombe assis, et, les coudes appuyés sur la table, il se
met à pleurer en cachant sa tête dans ses mains.)

CHOEUR, en dehors.

Plus de haine ! plus de guerre !
Rivaux, pour toujours amis,
Buvons, buvons à plein verre
Au bonheur des deux pays.

SCÈNE III.

CHARLES, ODETTE.

ODETTE, à part.

C'est lui !... toujours pleurant !... mais sa douleur
En m'écoutant s'adoucir, [amère
S'il comprend que demain, au jardin de mon père,
Le Dauphin que je quitte en secret l'attendra.

(Au Roi.)

Sire!.. Il ne m'entend point.. Sire, c'est votre Odette,
Parlez-lui.

CHARLES.

La tombe est muette.

Les morts ne parlent pas.

ODETTE, qui s'approche et place sa main sur le cœur
du Roi.

Ce cœur bat, il regrette

Quelqu'un que vous aimez.

CHARLES.

Non, les morts n'aiment

[rien.

ODETTE.

Votre jeune et vaillant soutien,
Qui vous chérit plus que lui-même.

CHARLES.

Les morts, personne ne les aime.

Quelques larmes sur eux ! et puis dormez en paix !

Et puis l'oubli.

ODETTE.

Ne pourrai-je jamais

Écarter cette idée ?

(A Charles.)

Ah ! qu'un ciel sans nuage

Pour les regards est doux ! et quelle volupté

De se ranimer sous l'ombrage

A l'air pur de la liberté !

L'automne s'envole si vite !

Demain, nous irons, au réveil,

Voir sa dernière marguerite

Fleurir sous son dernier soleil.

CHARLES, en souriant.

L'automne s'envole si vite !

Demain, nous irons, au réveil,

Voir sa dernière marguerite

Fleurir....

(Retombant dans sa tristesse.)

Mais pour les morts il n'est fleur ni soleil.

ODETTE, à part.

Comment donc l'arracher à ce morne sommeil ?

(Apercevant des cartes sur la table.)

O bonheur !

(A Charles.)

Regardez.

CHARLES, se levant.

Des cartes ! ce sont elles,

Les miennes....

ODETTE.

Il renaît.

CHARLES.

Que de ses mains cruelles,

La Reine vint m'ôter quand je désobéis.

ODETTE.

Le Dauphin, s'il l'eût vu, ne l'aurait pas permis.

CHARLES, en s'adressant aux cartes.

Hector ! Ogier ! mes féaux, mes fidèles,

Votre Roi vous retrouve enfin :

Aux armes pour sa cause !

ODETTE.

Imitez le Dauphin.

CHARLES.

Frappez et d'estoc et de taille !

(Divisant les cartes en deux parties.)

Pour nos soldats le rouge, et le noir pour les leurs.

(A Odette.)

Joue avec moi.

ODETTE, à part.

D'abord il faut sécher ses pleurs ;

Plus tard, il m'entendra.

CHARLES, qui présente à Odette la moitié des cartes.

Bataille !

ODETTE.

Eh bien, bataille !

DUO.

ODETTE.

A la victoire où nous courons

Je guide à travers la poussière

Des Anglais les noirs escadrons :

Sonnez clairons !

CHARLES.

Moi, les Français, comme aux beaux jours
Où de leur sanglante bannière
Les couleurs triomphaient toujours.
Battez tambours !

ODETTE, posant une carte sur la table.

Ogier !

CHARLES, qui prend.

Judith est la plus forte.

ODETTE.

Un dix !

CHARLES.

Un as !

ODETTE.

• J'ai du malheur.

CHARLES, radieux.

Un contre dix, et je l'emporte !

ODETTE.

Le nombre cède à la valeur.

CHARLES.

Jette un guerrier dans la carrière.

ODETTE.

David !

CHARLES.

Il a le sort d'Ogier :

Pris !

ODETTE.

Votre fureur meurtrière
Aux miens ne fait aucun quartier.

CHARLES.

Il faut qu'en pièces je les taille.

ODETTE.

Encore à vous !

CHARLES.

Toujours à moi !

ODETTE.

• Non pas !

CHARLES.

C'est vrai : roi contre roi !

ODETTE.

Bataille, sire !

CHARLES.

Eh bien, bataille !

CHARLES.

Voici le plus beau de mes jours :
Encore un effort héroïque,
Ils sont écrasés pour toujours.
Battez tambours !

ODETTE, montrant la dernière carte qui lui reste.

Voici de mes noirs escadrons,
Contre vous l'espérance unique ;
Mais, un effort, et nous vaincrons.
Sonnez clairons !

(Elle abat sa carte.)

Argine.

CHARLES, reculant.

J'ai peur !

ODETTE.

Vous ? Jamais !

CHARLES, à voix basse.

De la Reine, Argine est l'image :
Je l'ai mise avec les Anglais.

ODETTE.

Eh bien !

CHARLES.

Son aspect me présage
Qu'un malheur va fondre sur moi.

ODETTE.

Jouez.

CHARLES.

Je n'ose plus.

ODETTE.

Courage !

CHARLES.

Pour vaincre il me faudrait un roi.

ODETTE.

De votre peur l'Anglais se raille.

CHARLES, lui montrant sa carte qu'il ne voit que par derrière.

Je crains de regarder : mais toi,
Regarde.

ODETTE.

Charlemagne !

CHARLES, qui se lève triomphant.

A moi !

A moi ! j'ai gagné la bataille !

CHARLES.

Loin de nous l'étranger !
Vieillards, séchez vos larmes :
D'Azincourt, par mes armes,
Je viens de vous venger.
Victoire à nous ! victoire !
Couronnons notre gloire
En chassant l'étranger !

ODETTE.

Il voit fuir l'étranger ;
Si ce n'est qu'un mensonge ,
Heureux, du moins en songe
Il a cru nous venger.
Puisse une autre victoire
Couvrir son front de gloire
En chassant l'étranger !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE DE BAVIÈRE,
LE DUC DE BEDFORT.

(Ils entrent et s'arrêtent au fond.)

ISABELLE.

Le Roi !

BEDFORT.

Lui-même !

ODETTE, les apercevant.

O ciel !

CHARLES, parcourant la scène à grands pas.

Vieillards, séchez vos larmes ,
D'Azincourt, par mes armes,
Je viens de vous venger.

ISABELLE.

Sur qui donc ? Qu'avez-vous, et que voulez-vous dire ?
En face regardez-moi, sire.

CHARLES, dont la voix baisse par degrés et s'éteint
sous le regard de la Reine.)

Loin de nous l'étranger !
Victoire à nous, victoire !
Couronnons notre gloire
En chassant....

ISABELLE, à Odette.

Laissez-nous.

BEDFORT, bas à Isabelle.

N'hésitez plus, qu'il signe, et la France est à vous.

Le Roi s'avance pour aller prendre le bras d'Odette ;
Isabelle l'arrête, et d'un geste elle ordonne à Odette
de s'éloigner.)

SCÈNE V.

ISABELLE, CHARLES, BEDFORT.

CHARLES.

Odette !

ISABELLE.

Il faut m'entendre au nom de votre gloire :
Vous êtes roi.

BEDFORT

Vainqueur.

ISABELLE.

Eh bien ! signez la paix
Qui délivre la France.

BEDFORT.

Et la sauve à jamais.

CHARLES prend la plume que lui présente la Reine,
et la laisse échapper.

Odette !

ISABELLE, lui saisissant le bras avec un mouvem
d'impatience.

Signez donc.

CHARLES, qui relève fièrement la tête.

Madame

BEDFORT, à Isabelle.

Prenez garde !

Je vois dans son œil irrité
Luire un éclair de royauté,
Et c'est en roi qu'il vous regarde.

ISABELLE.

Ne pourrai-je donc pas vaincre sa volonté !

(Bas à Bedford.)

Sa colère se calme.

CHARLES.

Ah ! qu'un ciel sans nuage
Pour les regards est doux, et quelle volupté
De se ranimer sous l'ombrage
A l'air pur de la liberté !

ISABELLE.

Vous le pourrez demain.

CHARLES.

Je veux revoir Odette,
Ma consolation, mon guide, mon appui !
Je veux.... je veux jouer. D'où vient qu'elle m'a fui ?
(Il se lève en écartant la Reine, qui l'arrête.)

Laissez-moi.

ISABELLE.

C'est à tort que le Roi s'inquiète !

Son Odette, on la lui rendra ,

(Passant rapidement près de la table et s'emparant des cartes.)

Et ses cartes aussi.

CHARLES, vivement.

Quand ?

ISABELLE.

Quand il gnera.

CHARLES.

Ne faut-il que mon nom ? Eh bien, sans résistance

Je vous le donne ; à ce traité ,

Quel qu'il soit, je souscris d'avance ;

Tout pour Odette et pour la liberté !

(Il signe ; Isabelle fait un geste ; toute la cour rentre par les trois portes du fond, et Odette par une porte latérale.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ODETE, TOUTE LA COUR.

(Charles, à qui on a rendu ses cartes, joue sur une table.)

ISABELLE. [l'assure ;

La paix, messieurs, la paix ! ce grand jour vous

Le Roi, que désormais deux peuples vont bénir,

Vient de donner sa signature

A l'acte qui doit les unir.

ODETTE.

Est-il possible ?

ISABELLE.

Ecoutez tous.

LE CHOEUR.

Silence !

BEDFORT, lisant.

Est à jamais déchu des droits de sa naissance ,
 Charle, autrefois dauphin, contre nous révolté,
 Et le jeune Lancastre est par nous adopté....

ODETTE, à part.

O ciel !

BEDFORT.

Pour successeur, pour fils, pour roi de France

LE CHOEUR.

Paix durable ! sainte alliance !

BEDFORT ET ISABELLE, à

Déshérité !

CHARLES, qui vient d'arranger le jeu et le présente en
 riant à Odette.

Je coupe... à toi !...

ODETTE, avec désespoir, en laissant tomber les cartes :

Déshérité !

ACTE TROISIÈME.

Une tente devant la maison de Raymond.

SCÈNE I.

LE DAUPHIN, RAYMOND.

CHOEUR D'ÉTUDIANTS, hors de la scène, dans
 la maison de Raymond.

Chantons, verre en main, chantons,

Camarades,

C'est à lui que nous portons

Nos rasades !

A lui que nous chérissons

Notre sang dans les batailles,

Comme à lui sur ces futailles

Nos chansons !

LE DAUPHIN.

L'espoir de l'embrasser remplit mes yeux de larmes.

RAYMOND.

Il va venir.

LES ÉTUDIANTS, en dehors.

Du vin, du vin !

RAYMOND.

Ces jeunes fous, [mes ;

Ils vous aiment, pour eux les dangers ont des char-

Je veux, sans vous nommer, vous les amener tous,

En m'assurant d'abord, que, sur un mot de vous,

Nous les verrons courir aux armes.

(Il rentre dans sa maison.)

SCÈNE II.

LE DAUPHIN, seul.

Les joyeux écoliers !... Pourtant combien d'entr'eux

Tomberont avant l'âge, abattus par la guerre,

Sans que leur mère en deuil vienne fouler la terre

Où dormiront leurs restes généreux.

Leur mère !... Hélas ! ils en ont une ;

La mienne aux oppresseurs vend mes droits et mon
Mais un être adoré qui protège l'absent, [sang ;
Odette, auprès du roi veille sur ma fortune.

Conduit par elle, il va venir.
Au-devant de ses pas en espoir je m'élançai,
Et sous mon front d'avance
Se courber sous ses bras levés pour me bénir.

A mon cœur que le sien réponde,
Dans ses bras qu'il me presse enfin ;
Il ne sera plus seul au monde,
Je ne serai plus orphelin.

Mais s'il le méconnaît, ce proscrit qu'il opprime !...
Ah ! je veux sur les siens lever des yeux si doux,
Qu'au feu de leurs regards sa raison se ranime

Quand j'embrasserai ses genoux.
Ce cœur flétri par la tristesse,
A l'amour paternel s'il a pu se fermer,
Je veux, à force de tendresse,
Lui rendre le pouvoir d'aimer.

A mon cœur je veux qu'il réponde.
Il s'ouvre, il me comprend enfin ;
Mon père n'est plus seul au monde,
Et je ne suis plus orphelin.

SCÈNE III.

LE DAUPHIN, RAYMOND, LES ÉTUDIANTS.

PLUSIEURS ÉTUDIANTS.

Un ami du Dauphin ! Sois notre chef, mon brave ;
C'est le désir de tous.

LE DAUPHIN.

Pour tous, même destin !

Plutôt mourir que d'être esclave.

TOUS LES ÉTUDIANTS.

Vive le parti du Dauphin !

UN DES ÉTUDIANTS, frappant sur l'épaule du prince.
Tu n'en changeras pas.

RAYMOND.

Vrai Dieu ! dès l'origine

Il en était, et j'imagine

Qu'il en sera jusqu'à la fin.

TOUS LES ÉTUDIANTS.

ne rasade encore au succès du Dauphin.

LE DAUPHIN, élevant son verre.

A toi, France chérie !

Mourir pour la patrie,

C'est changer notre vie

En immortalité.

UN DES ÉTUDIANTS AINSI QUE LE DAUPHIN.

A toi, France chérie !

France, ta voix nous crie :

Sauvez votre patrie

Et votre liberté.

RAYMOND.

Le Roi !

LES ÉTUDIANTS.

Le Roi !

(Le Dauphin se perd dans la foule et entre dans la mai-
son de Raymond.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE DAUPHIN,
CHARLES VI, ODETTE, BOURGEOIS,
PEUPLE.

(Le Roi arrive, appuyé sur le bras d'Odette ; des bourgeois
l'environnent ; il est précédé par des jeunes filles qui jet-
tent des fleurs sur son passage ; tout le monde s'incline.)

CHOEUR.

Grand Dieu, qui rends à la nature
Ses fleurs, ses fruits et sa verdure,
Que ta bonté,

Sur ce front pâle de souffrance,
Fasse reflourir l'espérance,
Et la santé.

CHARLES.

Grand merci, mes enfants !

(A Odette, qui le conduit près d'une table, et le fait
asseoir.)

Un repas préparé !

ODETTE.

Pour vous.

UN DES BOURGEOIS. (Il vient se mettre à genoux et
pose un plat sur la table.)

Sire, acceptez, c'est offert par ma fille.

UN AUTRE.

Sire, touchez ce vase ; il nous sera sacré
Dans tous nos grands jours de famille.

CHARLES.

Odette, chez le pauvre il me fallait venir

Pour qu'on eût de moi souvenir.

Où suis-je ici ?

ODETTE.

Chez mon père.

CHARLES.

Il s'appelle ?

ODETTE.

Raymond.

CHARLES, qui cherche dans sa mémoire.

Raymond !

RAYMOND.

Où, sire, un vieux soldat...

ODETTE.

Qui fut blessé dans un combat,

En vous sauvant la vie.

CHARLES.

Et pour prix de ton zèle,

Tu n'as rien obtenu ?

RAYMOND.

Si fait; un bel emploi

Grâce à votre bonté.

CHARLES.

Qu'ai-je donc fait pour toi ?

ODETTE.

Hier, il fut nommé par le meilleur des maîtres,
Par vous....

CHARLES, vivement.

Et par la Reine ?

ODETTE.

Oui; gardien des caveaux

Où dorment les rois vos ancêtres :

Il veillera sur leurs tombeaux.

CHARLES, avec tristesse.

Et sur le mien aussi.

ODETTE.

Vous régnez.

CHARLES.

Qu'il y veille :

Je souffre, hélas ! sitôt qu'un bruit m'éveille ;

Tu leur diras, en gardant ton vieux Roi,

De parler bas, et de prier pour moi !

(Sa tête retombe sur sa poitrine, et il reste absorbé dans une mélancolie profonde. Odette fait signe aux bourgeois et au peuple de respecter la réverie du Roi et de se retirer.)

CHOEUR, à voix basse.

Grand Dieu, qui rends à la nature

Ses fleurs, ses fruits et sa verdure,

Que ta bonté,

Sur ce front pâle de souffrance,

Fasse refleurir l'espérance

Et la santé.

ODETTE, bas à Raymond pendant qu'ils se retirent.

Qu'il vienne !

RAYMOND.

Que peut sa présence

Sur ce fantôme inanimé ?

ODETTE.

Laissons faire le ciel !

(Raymond sort.)

SCÈNE V.

CHARLES, ODETTE.

CHARLES.

Où sont-ils?... Quel silence !

De personne un Roi n'est aimé :

Regarde comme on m'abandonne !

ODETTE.

Pensez à cet enfant qui dans vos bras jadis

Jouait avec votre couronne ;

Et vous ne direz plus, en pensant à ce fils :

Je ne suis aimé de personne.

CHARLES.

Un fils ! un fils ! doux nom qui charme les douleurs !

ODETTE.

Non, vous ne direz plus inondé de ses pleurs :

Je ne suis aimé de personne.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN.

TRIO.

ODETTE, en montrant le Dauphin.

Un infortuné, qu'à vingt ans

Poursuit une injuste colère,

Tend vers vous ses bras suppliants ;

Prenez pitié de sa misère.

LE DAUPHIN.

Courbé devant vos cheveux blancs,

C'est un fils qui, dans sa misère,

Tend vers vous ses bras suppliants ;

Me reconnaissez-vous, mon père ?

CHARLES.

Je suis roi, j'ai des cheveux blancs ;

Il a raison de me nommer son père :

Tous mes sujets sont mes enfants.

ODETTE.

Mais, lui, c'est le Dauphin !

LE DAUPHIN.

Je suis Charles de France.

CHARLES.

Pauvre jeune homme, avec cet air si doux,

Se peut-il qu'il soit en démençe ?

C'est moi qui suis Charles de France.

ODETTE.

Hélas !

CHARLES.

De moi que voulez-vous ?

LE DAUPHIN.

Je n'ai plus d'espoir.

CHARLES.

A votre âge !

Contez-moi vos malheurs.

LE DAUPHIN.

Ma mère m'a chassé.

CHARLES.

La cruelle !

ODETTE.

Et son héritage

Aux étrangers, il a passé.

CHARLES.

Votre père est donc mort ?

LE DAUPHIN.

Non.

CHARLES.

Il vous abandonne !

Plus coupable qu'elle...

LE DAUPHIN.

Arrêtez !

On le trompe, et je lui pardonne.

CHARLES.

Son cœur vous reviendra, car vous le méritez.

(A Odette.)

Ah ! que n'est-il mon fils ?

ODETTE.

Mais il l'est.

CHARLES, avec émotion.

Lui !

ODETTE, à part.

J'espère.

CHARLES.

Lui !

LE DAUPHIN.

Votre fils vers vous tend ses bras suppliants.

CHARLES.

Il a dit vrai, je suis son père !...

ODETTE ET LE DAUPHIN.

Sois béni, Dieu puissant !

CHARLES.

Oui, je suis votre père...

Tous mes sujets sont mes enfants.

LE DAUPHIN.

O douleur ! mon courage expire ;
 Sans perdre sur moi tout empire,
 Puis-je encor l'entendre et le voir ?
 Puis-je, quand le bonheur m'opprime,
 Passer de ce comble d'ivresse
 A cet excès de désespoir !

CHARLES.

O bonheur ! je cède à l'empire
 Des doux sentiments qu'il m'inspire ;
 Sur mon cœur d'où vient son pouvoir ?
 Je m'attendris à sa tristesse,
 Et le charme de ma vieillesse
 Serait de lui rendre l'espoir.

ODETTE.

O douleur ! son courage expire ;
 Sans perdre sur lui tout empire,
 Peut-il et l'entendre et le voir ?
 Peut-il, quand le bonheur l'opprime,
 Passer de ce comble d'ivresse
 A cet excès de désespoir !

LE DAUPHIN, avec découragement, à Odette.

Adieu !

ODETTE.

Restez.

CHARLES, à Odette.

Je ne veux pas qu'il pleure.

ODETTE.

Loin de vous il va s'exiler.

CHARLES.

Que puis-je pour le consoler ?

ODETTE.

L'embrasser.

LE DAUPHIN.

Me bénir ; et, lorsque viendra l'heure
 Où pour vous je dois m'immoler,
 Qu'au moins par vous béni je meure.

(Tombant à ses genoux.)

Je sens mes genoux défaillir.

ODETTE.

Abaissez sur son front votre main paternelle.

(Le Dauphin saisit la main du Roi, qu'il baise avec transport.)

CHARLES.

Où suis-je?... doux baiser !... il me fait tressaillir ;
 Et mon âme se renouvelle.

ODETTE, qui passe les bras du Roi autour du cou du prince.

Ah, regardez-le bien !

CHARLES.

Attends... je me rappelle...

J'avais un fils que j'ai perdu ;
 (Écartant les cheveux du Dauphin.)

Ces traits étaient les siens.

ODETTE.

Oui, les siens.

CHARLES.

Qu'il me parle

Dieu, si c'était sa voix !

LE DAUPHIN.

Mon père !

CHARLES.

Encore, ah, parle !

LE DAUPHIN.

Mon père !

CHARLES.

C'est bien lui ! sa voix m'a répondu...

LE DAUPHIN.

Mon père !

CHARLES.

C'est mon fils, mon bien-aimé, mon Charles ;
 O mon Charles, tu m'es rendu !

ENSEMBLE.

CHARLES.

Quel jour nouveau m'éclaire !
 Une main tutélaire
 M'arrache mon bandeau.
 O réveil plein de charmes !
 Je renais sous tes larmes ,
 Et sors de mon tombeau.

LE DAUPHIN.

De vos yeux qu'elle éclaire
 Une main tutélaire
 Déchire le bandeau.
 O réveil plein de charmes !
 Mon père sous mes larmes
 Est sorti du tombeau.

ODETTE.

De vos yeux qu'elle éclaire
 Une main tutélaire
 Déchire le bandeau.
 O réveil plein de charmes !
 Renaissant sous nos larmes ,
 Vous sortez du tombeau.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

(On entend un appel de trompettes.)

CHARLES.

Quel est ce bruit ?

RAYMOND.

On vient de la part de la Reine.

CHARLES.

Que veut-elle donc ?

RAYMOND.

Qu'à l'instant,

Sire , à l'hôtel Saint-Paul Odette vous ramène ,
 Pour la fête qui vous attend.

CHARLES.

Une fête ! aujourd'hui ! je ne puis te comprendre.

RAYMOND.

Fête maudite , et qui fera répandre
 Des pleurs de rage à ceux qui la verront !
 En roi de France , au palais va descendre
 Le prince anglais , votre couronne au front ,
 Sur les degrés , vous le recevrez , sire ,
 En l'embrassant , aux yeux du peuple entier ,
 Et votre voix s'élèvera pour dire :
 Respect à lui ! voici mon héritier.

CHARLES , se jetant dans les bras du Dauphin.

Mon héritier , mon fils , c'est toi , Charles !

ODETTE.

De leur triomphe passager,
 Il faut supporter l'insolence.

Silence.

CHARLES.

Et pourquoi ?

LE DAUPHIN.

Pour vous en venger.

QUATUOR.

ENSEMBLE.

Dieu puissant , favorise
 Notre sainte entreprise ,
 Inspire-nous , et brise
 Les fers du prisonnier ;
 Si la France t'est chère ,
 Aux enfants rends leur père ,
 Et que de leur misère
 Ce jour soit le dernier.

LE DAUPHIN.

Oui , sire , un jour encore !
 Et trompant les Anglais ,
 Je puis avant l'aurore
 M'introduire au palais.

ODETTE.

Un chevalier fidèle
 Qui veille cette nuit ,
 Ouvrira la tourelle
 Quand sonnera minuit.

LE DAUPHIN.

Au pied des murs j'arrive ,
 Et trois fois sur la rive ,
 Du cor la voix plaintive
 Retentit jusqu'à vous ,
 Que dans la nuit profonde ,
 Odette me seconde ,
 Qu'un signal me réponde ,
 Je suis à vos genoux.

ODETTE.

S'il peut tout entreprendre ,
 Ma voix lui fait entendre
 Cet air naïf et tendre
 Que souvent j'ai chanté ;
 Dans vos bras en silence ,
 Palpitant d'espérance ,
 Il vole , et sa présence
 Vous rend la liberté.

RAYMOND.

D'une course rapide ,
 Vers Dunois je vous guide ,
 Son armée intrépide
 Enfin vous voit unis.

CHARLES

Alors que l'Anglais tremble.

LE DAUPHIN.

C'est Dieu qui nous rassemble.

ODETTE.

Et nous crions ensemble...

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis !

ENSEMBLE.

Où, la patrie est fière
De marcher tout entière,
Sous la noble bannière

Qui nous voit réunis.

Alors que l'Anglais tremble !
C'est Dieu qui nous rassemble,
Et nous crions ensemble :
Montjoie et Saint-Denis !

(Ils sortent.)

(Le théâtre change et représente le vieux Paris éclairé par un brillant soleil d'automne. On voit sur un des côtés l'hôtel Saint-Paul, dont le péristyle est élevé de quelques degrés.)

SCÈNE VIII.

PEUPLE, SOLDATS ANGLAIS (plus tard), sur les marches de l'hôtel Saint-Paul; ISABELLE DE BAVIÈRE, CHARLES VI, ODETTE.

CHOEUR DES ANGLAIS.

Jour d'allégresse ! auguste fête !
Gloire à notre maître et seigneur,
Qui, sa double couronne en tête,
De deux peuples fait le bonheur !

CHANT DU PEUPLE.

Pompe de deuil, lugubre fête,
Qui mêle leur joie à nos pleurs !
La couronne de France en tête,
Leur maître insulte à nos malheurs.

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, accourant.

Les voici ! les voici !

Le cortège qui précède Bedford commence à se déployer au fond dans tout son appareil.)

ISABELLE, à Charles.

Regardez ce cortège.

ODETTE, bas.

Souriez en le regardant.

CHARLES, bas à Odette.

Il s'accomplira donc cet acte sacrilège,
Sans qu'un seul bras...

ODETTE.

Soyez prudent,

Au nom du Ciel qui nous protège.

ISABELLE, à Charles.

Voyez le soleil éclairer

Le léopard qui marche sans colère,
Près des lis

CHARLES, bas à Odette.

Pour les dévorer.

ODETTE, de même à Charles.

Calmez votre juste colère.

CHARLES.

Passé, mais passé donc, insolente bannière,
Ou mes mains vont te déchirer !

CHOEUR DES ANGLAIS.

Jour d'allégresse ! auguste fête ! etc., etc.

CHOEUR DU PEUPLE.

Pompe de deuil, lugubre fête, etc., etc.

(Le jeune Lancastre et Bedford paraissent à cheval précédés de leurs pages et de leurs écuyers.)

ISABELLE, à Charles.

Qu'il est beau cet enfant !

CHARLES, à Odette.

C'est un Anglais.

ODETTE.

Silence !

ISABELLE, à Charles.

En lui tendant les bras, vers son père il s'avance.

BEDFORD, présentant à Charles le jeune Lancastre.

Donnez-lui le baiser de paix :

Vous avez sur son front placé ce diadème.

CHARLES.

Moi ! moi !

BEDFORD.

C'est l'héritier, préféré par vous-même,
Qui doit régner un jour...

CHARLES, hors de lui.

Jamais !

(A Bedford.)

Ma couronne en votre puissance...

Mon pied plutôt l'écrasera.

ISABELLE.

O surprise !

BEDFORD.

O fureur !

ODETTE, entourant le Roi de ses bras.

Sire!...

CHARLES, qui la repousse, arrache la couronne du front de l'enfant, et la foule aux pieds.

Jamais en France

Jamais l'Anglais ne régnera.

ENSEMBLE.

CHOEUR DU PEUPLE.

Vive Charles ! au roi la puissance !

C'est à lui d'imposer sa loi.

Vive le roi ! vive la France !

Noël ! Noël ! vive le roi !

CHARLES, à Isabelle.

Tout doit fléchir sous ma puissance ;
Superbe, tremblez devant moi.
Seul encor je commande en France,
Et seul en France je suis roi.

ISABELLE, à Charles.

Vous insultez à leur puissance
En pensant ne braver que moi ;
Vous avez cru sauver la France,
Que vous perdez avec son roi.

ODETTE.

Qu'a-t-il fait ? Contre leur vengeance
Il n'a plus d'autre appui que moi ;
Mais je veux mourir pour la France,
Ou sauver la France et son roi.

BEDFORT ET LES ANGLAIS.

Vengeance ! on nous trompait, vengeance !
De nous ils recevront la loi ;

(En montrant l'enfant.)

Voici pour nous le roi de France ;
Ils n'auront jamais d'autre roi.

(La foule se précipite vers Charles. Sur un signe de Bedford, les soldats anglais se forment en bataille; ils abaissent leurs piques, et s'élançant pour repousser le peuple.)

ACTE QUATRIÈME.

La chambre à coucher du Roi.

SCÈNE I.

ODETTE.

Sous leur sceptre de fer ils ont tout comprimé ;
Leurs armes ont fait fuir un peuple désarmé,
Dont le sang coulait sans vengeance.
Dans ce palais, où veille le soupçon,
N'as-tu, Roi prisonnier, recouvré ta raison
Que pour mieux sentir ta souffrance ?
Non, ton fils brisera tes fers en t'embrassant ;
Tout est prêt ; contre toi leurs fureurs seront vaines,
Tant que mon cœur battra de l'amour qu'il ressent ;

Tant qu'un reste de sang
Coulera dans mes veines.

Mais, hélas ! que m'ont révélé,
Cette nuit, mes songes funèbres,
Et que m'a dit dans les ténèbres
La voix sainte qui m'a parlé ?

(Elle se courbe comme si elle entendait la parole de Dieu, et finit par tomber à genoux.)

« Humble fille des champs, ton heure vient ; com-
» L'œuvre qu'une autre accomplira ; [mence
» Sauve-le cet amant qui de l'indifférence
» A l'oubli pour toi passera.
» Cette destinée est la tienne :
» Mourir après l'avoir sauvé,
» Sans laisser une tombe où ton nom soit gravé,
» Un cœur qui de toi se souviene. »

(Se relevant avec exaltation.)

Eh bien, patrie, adieu !
Sur moi, pour que ta flamme
Régénère mon âme,

Descends, souffle de Dieu !
Ta volonté remplie,
Dieu, frappe ! et d'ici-bas,
Viens, avant qu'il m'oublie,
M'enlever dans tes bras.

(Apercevant Isabelle qui entre.)

La Reine !

SCÈNE II.

ODETTE, ISABELLE ET BEDFORT, qui
restent d'abord au fond.

BEDFORT, avec colère à la Reine.

Pensez-y, madame, qu'il consente
À réparer l'affront
Dont sa rage impuissante
Osa flétrir ce jeune front.

ISABELLE.

Il va rentrer sous mon empire ;
De sa fureur il est honteux :

Mais s'il faut aujourd'hui que mon pouvoir expire,
Ou sa raison, mon choix n'est pas douteux.

BEDFORT.

Sa raison, dites-vous !

ISABELLE.

Je sais ce que je peux.

(A Odette.)

Votre Reine, ce soir, vous attendra chez elle
Quand Charles aura fermé les yeux ;
A cet ordre soyez fidèle.

ODETTE.

J'obéirai, madame.

ISABELLE.

Allez chercher le Roi;

Qu'il vienne.

ODETTE.

S'il refuse?

ISABELLE.

Hé quoi,

Quand c'est la Reine qui l'appelle!

ODETTE.

Mais je crains...

ISABELLE.

Dites-lui que je l'attends ici.

Faire attendre Isabelle!

n'oserait; allez, qu'il vienne.

SCÈNE III.

DES PRÉCÉDENTS, CHARLES, qui est entré à la fin de la scène précédente.

CHARLES.

Le voici!

BEDFORT.

e l'outrage public dont j'ai subi la honte,

Au Roi je demande raison.

CHARLES.

u sang de mes sujets, qu'on répand en mon nom,

A Bedfort je demande compte.

ISABELLE.

ylord exécutait l'ordre par vous signé.

CHARLES.

vous me disiez vrai, je serais trop coupable;

on, jamais cette main....

ISABELLE, lui présentant un papier.

Lisez donc.

CHARLES, après y avoir jeté les yeux.

Indigné

Qu'on m'ait surpris cet acte abominable,

le déchire.

ISABELLE.

Vous!

BEDFORT, qui fait un mouvement vers lui.

Sire!...

CHARLES, l'arrêtant du geste.

N'avancez pas;

Si vous faisiez un pas,

(Brûlant le papier à la flamme de la lampe.)

Au feu vengeur qui les réduit en cendre,

Si vous osiez disputer ces lambeaux,

Tous mes aïeux pour me défendre

S'élanceraient de leurs tombeaux.

BEDFORT.

ous préférez la guerre à la paix!

ISABELLE.

Quel délire!

En poussant la France aux combats,

Votre raison, l'avez-vous, sire?

CHARLES.

Ma raison! je ne l'avais pas,

Quand jadis vous croyant sincère,

Bedfort, je vous tendis les bras;

(A Isabelle.)

Quand je vous crus, à vous, des entrailles de mère,

Ma raison, je ne l'avais pas.

Je n'étais roi ni père, et je suis l'un et l'autre :

(A Bedfort.)

(A Isabelle.)

Je maudis votre nom, et je maudis le vôtre;

Je n'attends plus de toi, traître, que trahison;

Toi, marâtre, à mes yeux tu n'es que sa complice;

J'appelle sur vous deux l'éternelle justice :

Vous voyez que j'ai ma raison.

ISABELLE, à part.

Tu la perdras bientôt.

BEDFORT.

Que le roi réfléchisse!...

CHARLES.

Sortez!

BEDFORT.

Ou dès demain....

CHARLES.

Sortez!

(S'avancant sur eux, le doigt levé, et les faisant reculer devant lui.)

Pour punir l'insolence,

Dieu marche à mes côtés :

Sortez de ma présence,

Sortez tous deux, sortez!

SCÈNE IV.

CHARLES, ODETTE.

CHARLES.

Mon fils, quand viendra-t-il?

ODETTE.

Qu'avez-vous fait?

CHARLES.

Qu'importe?

Parle-moi de mon fils.

ODETTE.

Il viendra, mais plus tard.

CHARLES.

J'aspire au moment du départ,

L'espoir dans ses bras me transporte;

Je pourrai donc le suivre et toujours et partout.

ODETTE.

Ah! calmez une ardeur qui vous serait funeste.

CHARLES.

Je suis fort, je le sens, ma mémoire l'atteste :
Vois si je me souviens de tout ?
Trois sons de cor.

ODETTE.

Après ?

CHARLES.

Toi, de cette fenêtre,

Tu chantes...

ODETTE.

Bien !

CHARLES.

Cet air simple et champêtre.....

ODETTE.

Que vous aimez.

CHARLES.

Il vient; je cours sous ses drapeaux.

ODETTE.

A la fatigue du voyage
Préparez-vous par le repos,
Et pour que le sommeil ferme votre paupière,
Votre air chéri, je vais vous le chanter.

CHARLES.

Au Ciel, j'ai pour mon peuple adressé ma prière,
Plus calme je peux t'écouter.

(Il va s'étendre sur son lit.)

Avec la douce chansonnette

Qu'il aime tant,
Berce, berce, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

ODETTE.

Chaque soir, Jeanne sur la plage
Donnait rendez-vous au beau page
Qu'elle adorait.

En l'attendant, Jeanne la blonde
Mélait sa voix au bruit de l'onde
Et murmurait :

« Viens me rejoindre sur la rive,
» Si du rendez-vous où j'arrive
» Tu te souviens. »

Et dans la nuit l'écho fidèle
Qui semblait l'appeler comme elle,
Disait : viens, viens !

CHARLES, comme en rêvant.

Avec la douce chansonnette
Qu'il aime tant,
Berce encore, gentille Odette,
Ton vieil enfant.

ODETTE.

Mais bientôt Jeanne sur la plage
Attendit en vain le beau page
Qu'elle adorait.

Au bord des flots, Jeanne la blonde
Mélait ses larmes à leur onde,
Et murmurait :

« Ne viens plus toi qui m'as trahie

» Ne viens plus, de ta perfidie

» Je me souviens. »

Au fond du cœur que disait-elle ?

Je ne sais, mais l'écho fidèle

Disait : viens ! viens !

(A part, après s'être assurée que le Roi dort.)

Hâtons-nous d'obéir à la reine Isabelle ;

Je cours et je reviens.

(Elle s'approche encore du lit et sort sur la pointe du pied en chantant à voix basse :)

Au fond du cœur que disait-elle ?

Je ne sais ; mais l'écho fidèle

Disait : viens ! viens !

SCÈNE V.

CHARLES, d'abord seul, puis l'homme de la
forêt du Mans, JEAN-SANS-PEUR, LOUIS
D'ORLÉANS, CLISSON.

CHARLES, qui se soulève doucement pour voir si
Odette est partie.

Pauvre Odette ! en pensant qu'au repos je me livre,
Elle reposera ; va, dors : tu peux dormir.

Dieu, quand on a passé tant de nuits à gémir,
Affranchi de ses maux, qu'il est doux de revivre !

Oh ! de notre immortalité,
Divin garant, raison sublime,
A tes rayons je me ranime
Pour sentir ma félicité.
Sur moi tu brilles sans nuage ;
Ton éclat m'inonde, et je nage
Dans un torrent de volupté.

Qu'ai-je entendu ?... Quels lugubres murmures !...
Mes sens m'avaient trompé... Non, des gémisse-
Se mêlent par moments [ments
Au sourd cliquetis des armures.

(Un des panneaux de la boiserie a glissé sur lui-même
et laisse voir une immense galerie, où des formes hi-
deuses, et des spectres traînant des chaînes, sont à
peine éclairés par une lumière fantastique.)

CHARLES.

O funèbres lueurs ! que vois-je à leur clarté ?...

D'effrayantes figures
Se meuvent dans l'obscurité !

CHOEUR.

Tremble, la tombe s'ouvre :
La mort qu'elle découvre
A tes regards en sort ;
Et les pâles fantômes
Désertent ses royaumes
Pour t'annoncer ton sort.

CHARLES, qui s'est élancé de son lit.

Où suis-je ?

HOMME DE LA FORÊT DU MANS, s'avancant tout-à-coup vers lui.

Ose, un instant, me regarder en face :

Eh bien ! me reconnais-tu, Roi ?

CHARLES.

Non, non ; mais ton aspect me glace.

L'HOMME DE LA FORÊT.

La forêt du Mans te souviens-tu ?

CHARLES.

C'est toi !

Est bien toi !.. Que ma tête alors était brûlante !
Le brûle...

L'HOMME DE LA FORÊT.

J'ai dit que le fer, le poison,
Mèneraient sur tes pas le deuil et l'épouvante.

CHARLES.

Etis, spectre !

L'HOMME DE LA FORÊT.

Je l'ai dit.

CHARLES, avec égarement.

Ma raison ! ma raison !

L'HOMME DE LA FORÊT.

Roi, j'ai dit vrai.

Contraignant trois fantômes qui s'approchent de Charles à pas lents.)

Regarde, c'est Clisson,

Qui tend vers toi sa main sanglante ;
Louis, ton oncle, et Jean-sans-Peur.

CHARLES.

Et ses cheveux sur mon front se dressent de stupeur !

CHOEUR.

Tremble, la tombe s'ouvre,
La mort qu'elle découvre,
A tes regards en sort,
Et les pâles fantômes
Désertent ses royaumes
Pour t'annoncer ton sort !

CHARLES.

Est-il donc ?.. Je touche à mon heure
[suprême ?.. :

L'HOMME DE LA FORÊT.

Ils tombèrent tous trois assassinés jadis.

CHARLES.

Eh bien !

L'HOMME DE LA FORÊT.

Tu périras de même.

CHARLES.

Grâce.

LES TROIS FANTÔMES.

Tu périras de même.

CHARLES.

Il doit m'assassiner ?

LES TROIS FANTÔMES, l'un après l'autre en étendant les bras vers lui.

Ton fils ! ton fils ! ton fils !

CHARLES.

Mon fils ! ô fureur ! quoi mon fils !

LE CHOEUR.

Maudis ce perfide

Qui veut t'immoler :

Mort au parricide !

Son sang doit couler.

CHARLES, agité d'une démençe furieuse.

Frappez ce perfide

Qui veut m'immoler :

Mort au parricide !

LE CHOEUR.

Mort au parricide !

CHARLES.

Son sang doit couler.

LE CHOEUR, en s'enfuyant.

Mort au parricide !

Son sang doit couler.

(Tout disparaît, et la boiserie se referme.)

SCÈNE VI.

CHARLES, puis ODETTE, ISABELLE, BEDFORT, SEIGNEURS ET CHEVALIERS.

CHARLES.

A moi ! sauvez mes jours... accourez tous... des
[armes !

Ces spectres, chassez-les ! ils sont là tous les trois...

Là ! là ! les voyez-vous ?

ODETTE.

Ah ! calmez vos alarmes.

ISABELLE, bas à Bedfort.

Que vous avais-je dit ?

CHARLES.

Chassez-les donc ! des armes !

Frappez.

ODETTE.

Reconnaissez ma voix ;

Ils n'y sont plus.

CHARLES.

Mais lui, c'est lui que je redoute :

Il veut m'assassiner.

ISABELLE.

Qui ?

CHARLES.

Mon fils. Je les crois ;

Ils l'ont dit.

ODETTE.

Votre fils !

ISABELLE , à Charles.

Que faites-vous ?

CHARLES.

J'écoute :

Le cor, pour l'annoncer doit retentir trois fois.

ODETTE , à part.

Ciel !

BEDFORT.

Que dit-il ?

ODETTE , à Charles.

Quittez ce lieu funeste ;

Venez.

(Un premier signal se fait entendre.)

CHARLES.

Hé bien ! l'avez vous entendu ?

ODETTE , qui cherche à l'entraîner avec une sorte de violence.

Venez, sire.

ISABELLE.

Je veux qu'il reste.

CHARLES.

Encore ! encore !

ODETTE.

Il est perdu.

BEDFORT , à Isabelle.

Dirait-il vrai ?

CHARLES.

Que du traître on s'empare.

ODETTE.

De votre Charle !

ISABELLE.

Et comment ?

CHARLES.

Il viendra

Lorsqu'au signal Odette répondra.

(A Odette.)

Chante.

ODETTE.

La terreur vous égare.

(A Isabelle.)

Madame, il n'a plus sa raison.

ISABELLE.

N'importe ! chantez.

ODETTE.

Non.

CHARLES.

Tu m'obéiras.

ODETTE.

Non.

De ce palais qu'on me bannisse ;
Qu'on me foule aux pieds ; que ce bras
Sous son courroux m'ancâtisse ;
Non, non je n'obéirai pas.

CHARLES.

Hé bien ! donc je te fais justice :

Je te chasse.

ODETTE.

Vous me chassez !

Vous !

ISABELLE.

Mais quel est ce chant ?

CHARLES, qui rappelle ses souvenirs.

Viens !.. viens !..

ISABELLE, vivement.

Ah ! je le sais.

(Elle s'élance vers la fenêtre.)

Viens me rejoindre sur la rive ,

Si du rendez-vous où j'arrive ,

Tu te souviens.

Et dans la nuit l'écho fidèle ,

Qui semblait l'appeler comme elle

Disait : viens, viens.

ODETTE, à voix basse, pendant qu'Isabelle chante.

Son fils sera donc sa victime ?

CHARLES.

Il viendra ; c'est l'heure du crime ;

Il s'en souvient.

LE CHOEUR, aussi à voix basse.

Écoutons !..

ODETTE.

Attente mortelle !

CHARLES.

A son affreux dessein fidèle,

Il vient, il vient.

ODETTE, BEDFORT ET LE CHOEUR.

Trompé par la voix qui l'appelle ,

Il vient, il vient !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE DAUPHIN.

LE DAUPHIN, qui s'élance vers le Roi les bras ouverts.
Mon père !

ISABELLE ET BEDFORT, avec un cri de triomphe.

Le Dauphin !

ODETTE, douloureusement.

Son fils !

CHARLES, furieux.

Je vous le livre

(Sur un signe d'Isabelle, les chevaliers entourent le Dauphin, et le désarment.)

LE DAUPHIN.

J'étais trahi !

CHARLES.

Frappez mon assassin.

LE DAUPHIN.

Moi, vouloir vous percer le sein !
Pour vous sauver je cesserais de vivre.

CHARLES.

Frappez, frappez mon assassin.

LE DAUPHIN.

Dans l'ombre il s'est passé quelque horrible mystère :
(Montrant la Reine et Bedford.)
O toi qui sais ce qu'ils ont fait ,
Un jour, vengeur divin des crimes de la terre ,
Écrase-les sous leur forfait.

ODETTE.

Donne, vengeur divin des crimes de la terre ,
Écrase-les sous leur forfait.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Frappez ce perfide
Qui veut m'immoler ;
Mort au parricide !
Son sang doit couler.

ODETTE ET LE DAUPHIN.

O complot perfide !
O Roi malheureux !
Que leur parricide
Retombe sur eux.

ISABELLE, BEDFORT, LE CHOEUR.

Leur complot perfide
Les perd tous les deux ;
Que leur parricide
Retombe sur eux.

ENSEMBLE.

ACTE CINQUIÈME.

Un site agreste au bord de la Seine. Des feux sont allumés ; il fait nuit.

SCÈNE I.

DUNOIS, TANGUY DUCHATEL, puis LA-
HIRE ET SAINTRAILLES ; des Chevaliers et
des hommes d'armes forment différents groupes ;
les uns marchent, les autres se tiennent debout
ou assis autour des feux.

UN SOLDAT, à ses camarades qui l'entourent.

A minuit ,
Le seigneur de Nivelles
Me mit en sentinelle ,
Et s'en alla sans bruit
Souper avec la belle
Qui m'attendait chez elle ,

A minuit.

LE CHOEUR.

A minuit ?

LE SOLDAT.

A minuit.

Si ta belle
Est sans foi ,
Sentinelle ,
Garde à toi !

DES RONDES DE NUIT, dont les cris se répondent
et se perdent dans le lointain.

Sentinelle ,
Garde à toi ,
Garde à toi !....

TANGUY DUCHATEL.

Dunois, personne encor ?

DUNOIS.

Personne.

TANGUY DUCHATEL.

L'entreprise,

Pour le Dauphin m'alarme.

DUNOIS.

Il sauvera le Roi,

Cher Tanguy, Dieu le favorise.

LE SOLDAT.

A minuit ,
Fut-elle ou non fidèle ?
Demandez à la belle ;
Quant à moi, chaque nuit ,
Le seigneur de Nivelles
Me mit en sentinelle ,
A minuit.

LE CHOEUR.

A minuit ?

LE SOLDAT.

A minuit.

Si ta belle
Est sans foi ,
Sentinelle ,
Garde à toi !

LE CHOEUR.

Si ta belle
Est sans foi,
Sentinelle,
Garde à toi!

LES RONDES DE NUIT.

Sentinelle,
Garde à toi!
Garde à toi!

TANGUY DUCHATEL, à Dunois.

N'ai-je rien entendu?

UNE VOIX, en dehors de la scène.

Qui vive?

UNE AUTRE VOIX, de même.

Lahire!

LAHIRE, à Dunois.

Avant le jour j'arrive.

DUNOIS, lui serrant la main.

En chevalier fidèle au rendez-vous.

LAHIRE, montrant ceux qui l'accompagnent.

Ces braves m'ont suivi, les autres dans la plaine
Attendent le signal.

DUNOIS.

Comme ceux que j'amène.

TANGUY DUCHATEL.

Et ceux que je conduis.

DUNOIS.

La fortune est pour nous.

Espérons!

UNE VOIX, de l'autre côté de la scène.

Qui vive?

UNE AUTRE VOIX.

Saintrailles!

SAINTRAILLES, en présentant à Dunois et à Tanguy

Duchâtel, les bourgeois et les étudiants qui le suivent.

Non pas seul : de Paris ces enfants généreux

Désertant leurs murailles,

Ont rejoint dans la nuit mes escadrons nombreux,

Pour tenter avec nous le hasard des batailles.

DUNOIS.

Que nos rangs s'ouvrent donc pour eux.

TANGUY DUCHATEL.

Viens, commande, ô mon Roi! que ne peut cette armée,

Par ta présence auguste à combattre animée?

(Tirant son épée.)

Sur ce fer, devant Dieu, jurons

De n'avoir plus l'Anglais pour maître!

Le jurez-vous?

LE CHOEUR.

Nous le jurons.

TANGUY DUCHATEL.

D'être libres!

LE CHOEUR.

Nous le jurons.

TANGUY DUCHATEL.

Il ne faut que du cœur pour l'être :
Vainqueurs ou morts, nous le serons.

LE CHOEUR.

Devant Dieu, nous jurons de l'être :
Vainqueurs ou morts, nous le serons.

TANGUY DUCHATEL.

Quel bruit? est-ce une erreur?...

(Faisant quelques pas vers le fond.)

Non, dans la nuit

Je vois par intervalle à la lueur des feux, [profond

Une barque glisser sur l'onde.

Elle aborde. O bonheur! courons au-devant d'eux

TOUS LES CHEVALIERS.

Courons, courons au-devant d'eux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND, ODETTE

sous un costume plus simple que dans les pre-
miers actes; elle va tristement s'asseoir à l'écart

TANGUY DUCHATEL.

Raymond!

RAYMOND.

Tout est perdu.

DUNOIS.

Parlez.

RAYMOND.

Dans sa démence

Charle est retombé pour jamais.

TANGUY DUCHATEL.

Et le Dauphin?

RAYMOND.

Prisonnier des Anglais....

TOUS LES CHEVALIERS.

Prisonnier!

RAYMOND.

Dans leurs fers il attend sa sentence;

A Saint-Denis, demain, l'arrêt sera porté;

On y traîne le Roi, pour que sa voix proclame

Que son fils par le Ciel du trône est rejeté;

Pour qu'à Bedford il donne l'oriflamme

Avec la royauté.

LE CHOEUR.

O noble France,

Plus d'étendard pour te guider!

Plus de chef pour te commander!

Plus d'espérance!

ODETTE, qui se lève et s'avance vers les chevaliers.

Il en est une encor, Dieu m'inspire; courez

Vers l'abbaye où la sainte bannière

Flotte sur la poussière

Des héros que vous rêvérez.

ton père est le gardien de ces demeures sombres
à tant de morts fameux sont venus s'engloutir ;
elles peuvent cacher des vivants dans leurs ombres,
Et la victoire en peut sortir.

C'est elle

Qui s'adresse à vous par ma voix,

Et sur les cendres de vos rois

L'oriflamme aussi vous appelle ;

Partez, courez la conquérir ;

L'oriflamme à qui sait mourir

Pour elle !

LE CHOEUR.

Partons, courons la conquérir ;

L'oriflamme à qui sait mourir

Pour elle !

Tous les chevaliers, l'épée à la main, sortent sur les
pas d'Odette.)

Le théâtre change et représente l'intérieur de l'église
Saint-Denis. Les trophées, les bannières de la croi-
sade, les drapeaux ennemis pris dans les différentes
guerres de la France sont suspendus aux piliers qui
soutiennent la voûte. Au milieu de la salle, un por-
tique élevé de quelques marches, et au bas des mar-
ches, de chaque côté les portes des caveaux de Saint-
Denis; çà et là, sur le devant du théâtre, plusieurs
tombeaux. La longue suite de ces monuments va se
perdre jusqu'au fond de l'édifice.

SCÈNE III.

CHARLES, LE DAUPHIN, ISABELLE, BED-
FORT, CHEVALIERS ET SOLDATS, ANGLAIS,
PEUPLE.

(L'oriflamme est placée sous le portique.)

CHOEUR DU PEUPLE, tandis que Charles s'avance
soutenu par Isabelle.

Voici ton heure, ô Providence!

Accomplis sur nous tes desseins!

Il vient ce vieillard en démence,

Plus pâle que ces marbres saints ;

Sois nous propice, ô Providen ce !

CHARLES.

Où suis-je ?

ISABELLE.

Devant vos aïeux.

CHARLES.

Que veulent ils de moi ?

ISABELLE.

Le châtime nt d'un traître.

BEDFORT.

Un meurtrier !

CHARLES, regardant le Dauphin.

Qu'il tremble !

LE DAUPHIN.

Innocent à leurs yeux,
Devant eux, sans rougir, leur fils peut comparaître.

CHARLES.

Meurtrier, renonce à tes droits.

LE DAUPHIN.

Sire, je ne le puis, par respect pour vous-même.

CHARLES.

Obéis, ou ces rois,

Dont ton front souillerait le sacré diadème,
Sur ce front avec moi vont lancer l'anathème.

LE DAUPHIN, aux pieds de Charles.

Eh bien ! je l'attends à genoux :

Quand je devrais, maudit, mourir sur cette terre,
Ou loin du ciel de France, hélas, et loin de tous,

Au fond des prisons d'Angleterre,

J'y veux mourir digne de vous !

CHARLES, à Bedford.

Prends donc cet étendard céleste,
Qui leur fut apporté par l'ange des combats,

Et qu'en le déployant ton bras
De son parti rebelle extermine le reste.

Peuple, ton Roi le veut !

ODETTE, s'élançant tout-à-coup à la tête des cheva-
liers qui entrent par les deux portes du fond.

Roi, Dieu ne le veut pas.

SCÈNE IV. *

LES PRÉCÉDENTS, ODETTE, TANGUY
DUCHATTEL, DUNOIS, LAHIRE, SAIN-
TRAILLES, RAYMOND, CHEVALIERS,
HOMMES D'ARMES.

(Odette franchit les degrés du portique pour s'emparer
de l'oriflamme, et disparaît un moment enveloppée
par un groupe de soldats; le peuple effrayé recule;
Bedfort et les Anglais, l'épée à la main, se sont retirés
sur un des côtés de la scène.)

CHARLES.

Que vois-je ?

BEDFORT ET LES ANGLAIS.

Trahison !

LES CHEVALIERS FRANÇAIS.

Victoire à nous !

(Odette descend les degrés en tenant l'oriflamme qu'elle
vient remettre au Dauphin.)

LE DAUPHIN.

C'est elle !

CHARLES.

Odette !

* Cette scène a particulièrement subi des changements pour
la représentation.

ODETTE.

Aux mains dignes de la porter
Je rends de mon pays la bannière immortelle.

LE DAUPHIN.

Qui viendra me la disputer?

BEDFORT.

A moi, braves Anglais!

LE DAUPHIN.

France, à moi!

CHARLES.

Sacrilèges,

N'insultez pas aux divins privilèges
De ces murs par vous profanés.
Voyez se soulever les pierres sépulcrales,
D'où sortent ces morts couronnés!
Tout ce peuple d'ombres royales,
Qui par ma voix vous parle en m'entourant,
Vient de votre avenir dérouler les annales
Aux derniers regards d'un mourant.

CHOEUR.

Respect à ces ombres royales,
A la voix sainte d'un mourant!

CHARLES.

Bedfort, Bedfort, je succombe, et toi-même
Bientôt tu me suivras; je t'ouvre le chemin,
Mais pour te traîner par la main
Au pied du tribunal suprême.

Prêtres, où portez-vous, sans pompe et sans flamme,
Le cadavre de cette femme? [beaux,
Au peuple dont les mains la mettraient en lambeaux,
Cachez son corps: à Dieu cachez-vous son âme?
De la justice humaine on peut la préserver,
En dérobant, la nuit, une tombe pour elle;

La justice éternelle
Saura toujours l'y retrouver.

ISABELLE.

Je tremble, et me soutiens à peine.
A-t-il prononcé mon arrêt?

LE CHOEUR.

La Reine! Il regardait la Reine;
Son œil vengeur la dévorait.

CHARLES.

A l'assaut, chevaliers, suivez la noble fille
Qui brise en les touchant casques et boucliers!
Leurs soldats sous ses coups sont tombés par milliers,
Comme l'épi sous la faucille.

Des fleurs à pleines mains! Chantez, jetez des fleurs.
La couronne du sacre enfin sur l'autel brille.

Chantez... mais non versez des pleurs.

Cette vierge, elle est désarmée;

Elle disparaît à mes yeux

Dans des torrents de flamme et de fumée...

Anges, pour elle ouvrez les cieux!

(Dans ce moment la clarté devient plus vive, et le soleil semble briller d'une splendeur nouvelle.)

LE CHOEUR.

Quel jour pur l'environne

De son éclat sacré,

Et quel espoir rayonne

Sur son front inspiré!

(On entend le canon retentir dans le lointain.)

CHARLES.

France, réjouis-toi: de ta gloire prochaine
Le premier signal est donné.

LE DAUPHIN.

Deux partis sont aux mains.

BEDFORT.

On combat dans la plaine

Sous ces murs le bronze a tonné.

CHARLES.

Oui, de Charles l'infortuné
Il annonce les funérailles
Et l'avènement glorieux,
Qui doit à Reims couronner les batailles
De Charles le victorieux!

TOUS LES CHEVALIERS FRANÇAIS.

Tout notre sang dans les batailles
Pour Charles le victorieux!

CHARLES.

Ouvrez vos rangs... O mes aïeux!...

En bénissant mon fils, je vous rejoins... J'expire.
(Il tombe dans les bras de ceux qui l'entourent; le Dauphin se jette sur son corps, qu'il couvre de pleurs.)

DUNOIS.

Le roi n'est plus!

TANGUY DUCHATEL, LES CHEVALIERS ET LE
PEUPLE.

Vive le roi!

BEDFORT, en montrant le Dauphin.

Qu'il ose donc ce Roi me disputer l'empire.

LE DAUPHIN, qui se relève et saisit l'épée d'un des
siens.

Montjoie et Saint-Denis! Chevaliers, avec moi

Jetez le cri de délivrance,

Et la victoire y répondra.

Guerre aux tyrans! Jamais en France,

Jamais l'Anglais ne régnera.

CHOEUR général des chevaliers et du peuple qui
prêtent serment au Dauphin.

Jetons le cri de délivrance,

Et la victoire y répondra.

Vive le Roi! Jamais en France,

Jamais l'Anglais ne régnera.

FIN DE L'OPÉRA DE CHARLES VI.



ACTE III. SCÈNE III.

LE GUITARRERO,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de **M. Scribe**,
de l'Académie Française,

MUSIQUE DE **M. F. HALÉVY**,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE LE 21 JANVIER 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRA LORENZO.	M. MOREAU-SAINTE.	FABIUS.	M. EMON.
RICCARDO.	M. ROGER.	OTTAVIO.	M. DACDÉ.
MARTIN DE XIMENA.	M. GRIGNON.	MANUELA.	M ^{me} BOULANGER.
DON ALVAR DE ZUNIGA.	M. BOTELLI.	ZARAH.	M ^{me} CAPDEVILLE.

La scène se passe à Santarem, château royal de l'Estramadure, à une douzaine de lieues de Lisbonne. — En 1660.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la principale place de Santarem. Dans le lointain le château royal de Santarem. A gauche, l'hôtel de Villaréal; à droite, l'hôtel du *Soleil d'Or*, principale hôtellerie de la ville. On y arrive par quelques marches, et les fenêtres sont préservées de la chaleur par un auvent ou une tente qui fait saillie sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau. ALVAR DE ZUNIGA, venant de la promenade à droite, au fond du théâtre, s'arrête un instant sous les fenêtres à gauche de l'hôtel de Villaréal qu'il regarde avec colère; au même moment, FABIUS et OTTAVIO sortent de l'hôtellerie à droite et aperçoivent Alvar.

FABIUS.

Eh! c'est notre ami Alvar de Zuniga!

NOTA. La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. Pahanti, fait partie de la collection de mises en scène par le journal *La Revue et Gazette des Théâtres*, rue Sainte-Anne, 55.

OTTAVIO.

Tous nos convives sont déjà arrivés, et toi, notre amphitryon, te voilà le dernier au rendez-vous!

FABIUS.

Le repas n'est pas encore commandé?

ZUNIGA, se frappant le front.

C'est vrai; je vous ai invités chez le maître Nunnez Mugnoz, qui n'a pas son pareil pour les olla-podrida à la reine... Holà, seigneur hôte-

lier ! (A l'Hôtelier. qui paraît et salue.) Je paie double !... que dans un quart d'heure tout soit prêt ; et songe bien qu'il ne s'agit pas ici de traiter des hobereaux portugais, tes compatriotes, mais des officiers du régiment de la reine... des Espagnols, vos vainqueurs et vos maîtres. Allez... (L'Hôtelier s'incline et sort.) Pardon, mes amis, j'arrivais ne rêvant que la joie et le plaisir, mes regards se sont tournés de ce côté (montrant l'hôtel à gauche), et d'autres projets, d'autres idées...

FABIUS.

Ah ! ah ! l'hôtel de Villaréal...

OTTAVIO.

Il a pensé comme nous à la belle Zarah.

FABIUS.

Qu'il adore.

ZUNIGA.

Que je déteste.

FABIUS.

Allons donc !

ZUNIGA.

Je la déteste, vous dis-je... et pour nous autres gentilshommes de Séville où de Cordoue, qui avons du sang africain dans les veines, triompher d'une maîtresse est moins doux que de s'en venger quand elle nous a outragés dans notre honneur.

OTTAVIO.

Allons donc !... de quoi as-tu à te plaindre ?

ZUNIGA.

Ce que j'ai !...

OTTAVIO.

Elle est fière, orgueilleuse, et ne peut souffrir les Espagnols, qui règnent en maîtres dans son pays... Que nous importe ?

ZUNIGA.

Ah ! si ce n'était que cela...

OTTAVIO.

Eh bien ! voyons, sojons francs... elle a refusé tes hommages et ta main ?

ZUNIGA.

Oui, par Notre-Dame del Pilar !... elle m'a refusé.

OTTAVIO.

Eh bien ! moi aussi.

FABIUS.

Et moi de même.

OTTAVIO.

Aussi, quand elle sera mariée, nous verrons... jusque là je lui pardonne.

FABIUS.

Moi, je ne lui pardonne pas, car la dot était magnifique, et à chaque pas je rencontre des gens furieux contre elle.

OTTAVIO.

Ta famille ?

FABIUS.

Non... mes créanciers.

ZUNIGA, avec colère.

Ils ne perdent que de l'argent.

FABIUS.

Et toi une maîtresse.

ZUNIGA.

Si ce n'était que cela, vous dis-je !... d'abord, il suffit qu'une femme me dédaigne pour que je la déteste...

OTTAVIO.

Moi, je la plains, voilà tout.

ZUNIGA.

Mais elle a osé plus encore... l'affront le plus cruel... le plus sanglant que puisse recevoir un noble Espagnol... cette nuit, au bal, chez dona Manuela, sa tante ; vous n'y étiez pas ?

OTTAVIO.

Nous étions de service au château.

ZUNIGA.

Elle avait laissé tomber un riche pendant d'oreille en diamans... plusieurs Portugais se précipitèrent pour le ramasser, et entre autres un négociant de Lisbonne, Martin de Ximena, à qui je l'arrachai des mains, et qui, prudemment, vous vous en doutez bien, garda le silence... Présentant alors ma conquête à la belle Zarah, je lui demandai la permission de replacer moi-même ce brillant trophée... elle allait refuser, elle en faisait le geste, lorsque dona Manuela sa tante, Portugaise de naissance, mais femme supérieure et distinguée...

OTTAVIO.

Qui adore les Espagnols et la cour de Madrid.

ZUNIGA.

Dona Manuela lui ordonna d'accorder cette récompense à un preux chevalier qui venait de la mériter... Alors, n'osant attirer plus long temps les regards de l'assemblée, qui déjà étaient fixés sur nous, la rebelle, l'orgueilleuse Zarah fut obligée de se soumettre, et pendant que je rattachais ce diamant à son oreille, pendant que sa joue était là, près de moi, j'osai, aux yeux de tous, y porter mes lèvres... Alors, la fière beauté se relevant avec indignation et tournant vers moi ses yeux noirs qui lançaient des éclairs : Vous n'êtes point un gentilhomme, s'écria-t-elle. Et de son gant elle me frappa au visage, devant toute l'assemblée, devant tous ces Portugais... moi Espagnol, moi Alvar de Zuniga !

FABIUS.

Et tu l'as supporté ?

ZUNIGA.

Ah ! c'est ce qui me met la rage dans le cœur ! Que faire ?... Qu'auriez-vous fait à ma place ? Comment se venger d'un tel outrage ?... sur une femme !... une femme, entendez-vous ?... Croyez-vous encore que je l'aime ?... et comprenez-vous la honte et la colère qu'il m'a fallu dévorer lorsque, affectant un air riant et enjoué, j'ai dit à sa tante, qui m'adressait des excuses, qu'une si douce punition était encore une faveur, et qu'une si belle main ne déshonorait pas ?... Mort Dieu ! par Philippe, notre roi, j'ai juré tout haut la paix, mais tout bas la vengeance... et je l'obtiens... Je vous perdrai, ma belle Zarah ! ou j'y perdrai mon nom.

FABIUS.

Et comment feras-tu ?

ZUNIGA.

Je l'ignore... mais il faudra bien un jour qu'elle choisisse... qu'elle aime quelqu'un...

OTTAVIO.

Elle refuse tous les partis!

ZUNIGA.

On a parlé de don Juan de Guimarens, que lui destine la cour de Lisbonne... et quoique ce soit un de mes amis...

FABIUS.

Si elle ne l'aime pas, tu la débarrasseras d'un prétendant qui l'ennuie.

ZUNIGA.

Tu as raison... cette vengeance-là ne suffit pas; il en faut une qui puisse l'humilier, elle... personnellement, et lui rendre affront pour affront.

voix, dans l'intérieur de l'hôtellerie.

A table! à table!

FABIUS.

Voici nos amis qui s'impatientent.

OTTAVIO, qui a remonté le théâtre, pendant que plusieurs jeunes seigneurs sortent de l'hôtellerie à droite.

Silence!... silence!... je vois de loin quelqu'un qui s'avance mystérieusement sous ses fenêtres.

ZUNIGA.

Un jeune seigneur... lequel?

OTTAVIO, regardant toujours vers la gauche.

Attends donc!

ZUNIGA.

Un riche cavalier...

OTTAVIO.

Eh! non, un homme du peuple couvert d'un mauvais manteau.

ZUNIGA.

C'est un amant déguisé... un rival...

FABIUS, regardant.

C'est possible! car il porte une guitare.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICCARDO.

On entend dans la coulisse à gauche un prélude de guitare, et l'on ne voit pas encore la personne qui joue. Zuniga veut s'élaner de ce côté; les jeunes officiers et seigneurs ses amis, qui viennent de sortir de l'hôtellerie, le retiennent, et le morceau commence à devenir sur le motif de l'air qu'on exécute dans la coulisse.

LES JEUNES SEIGNEURS, montrant Zuniga.

D'un rival imaginaire

Le voilà soudain jaloux;

A Zuniga, qu'ils retiennent.

Modérez votre colère,

Écoutez!... ainsi que nous!

ZUNIGA.

Ah! malheur au téméraire!

Qu'il redoute mon courroux;

A ses amis.

Mais je calme ma colère,

Et j'écoute, ainsi que vous.

FABIUS.

Comme nous, près de l'inhumaine

Il perdra son temps et sa peine!

Mais il s'avance... taisons-nous!

Les jeunes gens se retirent sous l'auvent de l'hôtellerie à droite, et Riccardo s'avance sous le balcon de l'hôtel de Villaréal, à gauche.

AIR.

RICCARDO, s'accompagnant sur la guitare, et tournant le dos aux jeunes gens qui l'écoutent.

N'entends-tu pas, ô maîtresse chérie!

Ces accens

Et ces chants

Qui disent mes tourmens?

Ne vois-tu pas que mon âme et ma vie

Sont en toi?

Et sans toi

Le jour n'est rien pour moi!

Tant que les flots heureux du Tage

Caresseront son doux rivage,

Partout je te suivrai

Et je dirai:

O maîtresse chérie,

A toi mes seuls amours,

A toi toujours

Le destin de ma vie!

Tra la, la, la, la, la, la.

OTTAVIO, à ses amis, à voix basse.

Comme nous, près de l'inhumaine

Il n'aura pas perdu sa peine!

La fenêtre s'entr'ouvre...

On voit s'ouvrir la persienne; mais Riccardo, qui est sous le balcon, ne voit pas et n'est pas vu. Zuniga s'élançait du côté à droite, au bruit qu'il fait, la persienne se referme sur-le-champ.

ZUNIGA.

Eh bien! je connaîtrai

Quel est ce rival préféré!

Et des craintes que j'ai conçues

Je veux me délivrer!...

Regardant Riccardo, qu'il a saisi par le bras, et qu'il amène sur le devant du théâtre.

Grand Dieu!

C'est un guitarero!... c'est un chanteur des rues!

RICCARDO, timidement et baissant la tête.

Oui, messeigneurs!

ZUNIGA.

Approche un peu!

Je le connais... et plus je le regarde...

Il habite une humble mansarde

Vis-à-vis mon hôtel!

RICCARDO, de même.

C'est vrai!

ZUNIGA, s'adouissant et avec bonté.

Tiens, mon gargon!

Lui donnant quelques pièces d'or.

Sur ta guitare, achève ta chanson!

Riccardo hésite un moment, puis, sur un geste impératif de Zuniga, il prend sa guitare et joue sans chanter le motif qu'on a déjà entendu.

ENSEMBLE.

Reprise du premier chœur.

ZUNIGA, à part.

Ah! je ris de ma colère!

Quoi! de lui j'étais jaloux!

Écoutez Riccardo.

A sa main vive et légère

J'applaudis, ainsi que vous.

LES SEIGNEURS, riant.

Voilà donc le téméraire

Dont son cœur était jaloux!

Montrant Zuniga, qui écoute et applaudit.

Il s'ajure sa colère,

Il écoute, ainsi que nous.

Le morceau finit par une ritournelle brillante, exécutée par Riccardo.

ZUNIGA et SES AMIS, *applaudissant.*

Mais c'est un vrai talent, qu'il faut encourager.

OTTAVIO.

Nous autres grands seigneurs, nous devons protéger Les artistes !

FABIUS.

Demain, viens passer la soirée

A mon hôtel... l'hôtel de Médina-Cœli.

OTTAVIO.

Moi, pour après-demain je te retiens aussi !

FABIUS.

Moi, pour l'autre semaine !... et, par nous célébrée, Ta réputation va s'accroître !

ZUNIGA, *le regardant.*

Pour moi,

Je lui destine un autre emploi !

Par un air distingué sous ses haillons il brille !

Es-tu de Santarem ?

RICCARDO.

Non pas ; j'arrive, hélas !

Et n'y connais personne...

ZUNIGA, *vivement.*

On ne t'y connaît pas ?

RICCARDO.

Sans un ami...

ZUNIGA.

C'est bien !

RICCARDO.

Sans parents, sans famille...

ZUNIGA.

Encore mieux !...

FABIUS, *qui était entré un instant dans l'hôtellerie, en sort en disant à haute voix.*

Le diable nous attend !

TOUS.

C'est charmant...

Nouvelle agréable !

Les amours au diable !

Conspirons à table

Contre la beauté !

Que des vins d'Espagne

L'ivresse nous gagne !

Pour seule compagne

Prenons la gaieté !

Pendant que les jeunes gens entrent dans l'hôtellerie.

ZUNIGA, *s'approchant de Riccardo.*

Attends-moi dans une heure ici !

Ici... tu comprends ?

RICCARDO.

A merveille !

FABIUS, *et les jeunes seigneurs, revenant sur leurs pas.*

Eh bien ! que fais-tu donc ? ce mot à ton oreille,

Ce mot si doux n'a-t-il pas retenti :

Le repas est servi ?

TOUS.

Le repas est servi !!!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Nouvelle agréable !

Les amours au diable !

Conspirons à table

Contre la beauté !

Que des vins d'Espagne

L'ivresse nous gagne !

Pour seule compagne

Prenons la gaieté !

Vive la gaieté !

RICCARDO.

Et moi, misérable,

Que le sort accable !

Sous un joug semblable

Courbons ma fierté !

La peine accompagne

Le pain que je gagne ;

Pour seule compagne

J'ai la pauvreté !

Ils entrent tous dans l'hôtellerie ; Riccardo reste seul en scène.

SCÈNE III.

RICCARDO, *seul et s'asseyant sur un banc où il rêve.*

L'attendre... je ne le crois pas... mais ils sont généreux... ils ont promis de me faire gagner de l'or... bien plus !... ils m'en ont donné ! (*Regardant la bourse que lui a jetée Zuniga.*) Oui, en voilà beaucoup... jamais, moi, pauvre diable, je n'en ai vu autant... Cela se rencontre mal, car aujourd'hui cela ne me servira plus à rien... et si avant de partir je pouvais faire un heureux, ce serait toujours ça de gagné, et le premier bonheur qui me serait arrivé en ma vie !

On entend dans l'hôtellerie et de loin le motif du dernier chœur.

SCÈNE IV.

RICCARDO ; MARTIN, *enveloppé d'un manteau brun fort simple et d'un mauvais chapeau noir, s'avance au bord du théâtre en rêvant.*

RICCARDO, *écoutant les chants qui partent de l'hôtellerie, et qui continuent toujours en diminuant.*

Ah ! ce sont nos jeunes seigneurs ; ils rient, ils s'amusent... ce n'est pas à eux qu'il faut s'adresser. (*Se retournant et apercevant Martin.*) Voici peut-être ce que je cherche... oui, ce mauvais chapeau noir... ce manteau râpé... c'est Dieu qui me l'envoie. (*Se levant et allant à lui.*) Camarade... (*il lui frappe sur l'épaule ; Martin étonné se retourne. La musique cesse en ce moment de se faire entendre*) avez-vous besoin d'argent ?

MARTIN, *étonné.*

Cette demande...

RICCARDO.

Vous en faut-il?... vous faut-il de l'or ?

MARTIN, *vivement.*

Oui, certes (*lui prenant la main*), et maintenant surtout.

RICCARDO.

Tenez, voici tout ce que je possède... prenez ! vous serez mon héritier.

MARTIN.

Moi, jeune homme ? et que vous donnerai-je pour cela ?

RICCARDO.

Donnez-moi votre main, pour qu'avant de mourir j'aie serré la main d'un ami... et maintenant, adieu, camarade, adieu.

MARTIN, *le retenant avec force au moment où il veut s'enfuir.*

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est, jeune homme?... vous voulez vous tuer?...

RICCARDO.

Vous tenterez en vain de vous y opposer...

MARTIN.

Eh! qui vous dit qu'on veuille vous empêcher?... vous avez peut-être raison, et alors je serai le premier à vous dire : Partez, mon garçon, que rien ne vous arrête! permis à vous de vous tuer... c'est la seule liberté qu'on ait maintenant en Portugal, et il faut bien qu'on en profite... Mais peut-être avez-vous tort de commencer par ce parti-là... peut-être auparavant y en a-t-il encore quelques autres... On essaie... on demande conseil... j'en ai quelquefois donné de bons à mes amis... on vous le dira... Martin de Ximena.

RICCARDO.

Vous! ce riche négociant?

MARTIN.

Il n'y paraît pas, n'est-il pas vrai? ils me disent tous avare, et mon extérieur leur donne raison... mais j'ai quelques amis, voyez-vous... quelques amis qui souffrent, et j'économise pour eux jusqu'au dernier maravedi... ce qui n'empêche pas que ma bourse ne soit à votre service.

RICCARDO.

Monsieur...

MARTIN.

J'ai bien reçu la vôtre... vous ne serez pas plus fier que moi, je l'espère.

RICCARDO.

Je ne tiens pas à la fortune; je me trouve assez riche... et je n'ai rien.

MARTIN.

Diable! vous êtes plus philosophe que moi, qui croyais l'être... Pourquoi alors renoncer à la vie?... qui vous la rend intolérable? quelque passion déçue... l'ambition?

RICCARDO.

Non, monsieur.

MARTIN.

C'est juste! à votre âge, on n'a pas le temps... Il s'agit donc d'un désespoir amoureux? (*Riccardo fait un mouvement, Martin lui saisit vivement la main.*) J'ai dit vrai!

RICCARDO.

Eh bien! oui, monsieur... j'aime sans espérance.

MARTIN.

Il y en a toujours!

RICCARDO.

Celle que j'aime est une grande dame... la première famille de ce pays.

MARTIN.

Ce n'est pas une raison pour se tuer... au contraire: avec de la patience on arrive aux richesses, avec du courage on arrive aux honneurs.

RICCARDO.

Mais je n'arriverai jamais à avoir deux ou trois cents ans de noblesse... il faut cela pour lui plaire, pour aspirer à sa main, et je ne suis rien qu'un

chanteur des rues, un joueur de guitare, le fils d'un soldat!

MARTIN.

Et tu n'as pas suivi l'état de ton père?

RICCARDO.

Il ne l'a pas voulu... il m'a défendu de servir l'Espagnol, et m'a dit en riant: Tiens, mon enfant, garde mon épée, non pour nos oppresseurs, mais contre eux!

MARTIN, *poussant un cri.*

Ah!

RICCARDO, *vivement.*

Qu'est-ce donc?

MARTIN, *froidement.*

Rien!... il faut toujours obéir à son père... mon garçon, et faire exactement ce qu'il t'a dit.

RICCARDO.

Aussi ai-je suivi ses ordres... et puisqu'il fallait vivre, je pris sous mon bras, non une épée, mais une guitare... j'allais chantant nos vieux airs portugais... la romance du roi Sébastien; et quand je disais son cri de guerre: « Enfants de la Lusitanie, aux armes! » les Espagnols me menaçaient et me faisaient taire... mais tous les habitants des campagnes vidaient leur escarcelle dans la mienne... et j'arrivai ainsi à Lisbonne, riche et content... La fortune peut-être m'y attendait... Mais voilà qu'un jour, à la porte de la cathédrale, s'arrête une riche voiture... j'en vis descendre une jeune dame, qui ne fit pas seulement attention à moi, pauvre misérable perdu dans la foule... Mais moi... je ne la quittai pas des yeux... je la suivis dans l'église, ce jour-là, et le lendemain, et tous les jours... Que vous dirai-je? Je m'enivrais du plaisir de la voir... en secret et me cachant d'elle, car il me semblait que si un de ses regards tombait sur moi, ce ne pouvait être qu'un regard de mépris... et je l'aimais déjà trop pour en être méprisé... La nuit seulement, ne craignant plus d'être vu, j'allais sous ses fenêtres... j'osais, comme un noble cavalier, lui chanter des romances d'amour, les plus belles que j'avais apprises, ou que parfois même je composais... une surtout qui semblait lui plaire... dans le pavillon où elle s'arrêtait, sur la terrasse où elle prenait l'air... dans la barque qui l'emportait sur le Tage... Partout ce chant arrivait jusqu'à elle, et j'étais le plus heureux des hommes... Je ne demandais pas d'autre bonheur... hélas! il ne devait pas durer!

MARTIN.

Pauvre garçon!

RICCARDO.

Un matin, ses fenêtres étaient fermées, et impossible de savoir ce qu'elle était devenue!... J'allais dans tous les lieux de réunion... dans les églises, dans les promenades... je ne la voyais plus, elle avait quitté Lisbonne... Un soir, enfin, il y a trois jours, j'entendis prononcer son nom... vous jugez si j'écoutais!... « Oui, disait-on, don Juan de Guimarens doit l'épouser; c'est un mariage arrangé par la vice-reine... Débarqué aujourd'hui à Lisbonne, don Juan doit dans trois

ou quatre jours la rejoindre à Santarem... » Un quart d'heure après, j'étais en marche... faible. souffrant, tombant de fatigue et de besoin... et pour vivre, pour achever ma route, obligé de chanter... chanter, la mort dans le cœur... enfin je suis arrivé... je me suis trainé jusqu'ici...

MARTIN.

Et quel était ton espoir ?

RICCARDO.

De la revoir encore une fois avant qu'elle n'apartint à un autre... et ce matin... de loin, derrière sa jalousie... je l'ai aperçue !... Protégé par son balcon, qui me défendait contre ses regards, je lui ai fait mes adieux... mes derniers adieux... et j'allais... j'allais ne plus souffrir, quand vous m'avez arrêté.

MARTIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Je comprends ! (*Lentement.*) Je ne te traiterai pas d'insensé... je te plaindrai, car, pour la première fois, j'ai rencontré un amour vrai et désintéressé !

RICCARDO.

Vous voyez donc bien qu'il faut que je meure, car jamais il n'y a eu au monde de malheur pareil au mien...

MARTIN, *froidement et secouant la tête.*

Peut-être !

RICCARDO.

En connaissez-vous ?

MARTIN, *de même.*

Oui... mais tu ne les comprendrais pas... Aussi, à Dieu ne plaise que je m'oppose à ton dessein... Je te demande seulement un service...

RICCARDO.

Ah ! je suis à vous, sur l'honneur !...

MARTIN.

Et par ton vieux père le soldat !

RICCARDO.

Je le jure, pourvu que vous ne me forciez pas de vivre !

MARTIN.

Sois tranquille... je te prie seulement de m'attendre huit jours !

RICCARDO, *étonné.*

Que voulez-vous dire ?

MARTIN, *froidement.*

Si d'ici là ton sort n'a point changé, si la Providence, que tu accuses, n'est pas venue à ton secours, si enfin tu veux toujours partir... eh bien ! mon garçon, viens me trouver, et il est possible que nous partions ensemble.

RICCARDO.

Vous, grand Dieu !

MARTIN.

Pourquoi pas ? me refuses-tu pour compagnon de voyage ?

RICCARDO.

Non, sans doute.

MARTIN.

Et tu as raison... Même en renonçant à la vie, il y a encore manière de l'employer, et puisque tu n'en veux plus, puisque tu n'en fais rien, je la prends, et j'en ferai bon usage.

RICCARDO.

Comment cela ?

MARTIN.

Ne t'en inquiète pas ! j'arrangerai cela comme pour moi... D'ici là cependant, et comme devant faire route ensemble, compte sur mon aide, sur mon secours... Dès que tu auras besoin de moi, je serai là.

RICCARDO.

Ah ! monsieur !

MARTIN, *lui serrant la main.*

Adieu donc ! et à bientôt !

Il sort.

SCÈNE V.

RICCARDO *seul, puis* ZUNIGA.

RICCARDO, *le regardant s'éloigner.*

Je ne sais... mais depuis que j'ai un protecteur, un ami pareil, je reprends courage et confiance ; il me semble que tout n'est pas encore désespéré. Attendons, je le lui ai juré !

SCÈNE VI.

RICCARDO. ZUNIGA.

ZUNIGA, *sortant de l'hôtellerie à droite.*

Ah ! te voilà exact au rendez-vous !

RICCARDO.

C'est vrai... mais j'y ai peu de mérite, je l'avais oublié.

ZUNIGA.

Tu avais tort, car je viens ici pour t'enrichir.

RICCARDO.

Moi, monseigneur ?

ZUNIGA.

Toi-même !

RICCARDO, *à part.*

Ah ! Martin de Ximena avait raison... c'est quand on s'en va que la fortune arrive, et j'avais tort de partir si vite. (*Haut, et souriant.*) Par malheur, monseigneur, ma fortune à moi n'est pas facile ; il y a trop à faire.

ZUNIGA, *à demi-voix.*

Il n'y a rien d'impossible, rien où tu ne puisses aspirer.

RICCARDO.

Que dites-vous ?

ZUNIGA, *de même.*

Quels que soient tes désirs ou tes vœux, je peux encore aller plus loin. Tu ne sais donc pas que tu m'as rendu un immense service dont il me tarde de m'acquitter ?

RICCARDO.

Comment cela ?

ZUNIGA, *après un instant d'hésitation.*

Où étais-tu hier au soir ?

RICCARDO.

J'errais... dans les rues... assez tard... jusqu'à minuit.

ZUNIGA, *avec embarras.*

Je le sais bien... Mais à onze heures... onze

heures et demie... peut-être plus tard... où passais-tu ?

RICCARDO.

Derrière le couvent de l'Assomption, et seul, assis sur une pierre, je jouais de ma guitare.

ZUNIGA.

C'est bien cela. As-tu entendu des pas et un cliquetis d'épée dans une des rues voisines ?

RICCARDO.

Tout était désert et tranquille.

ZUNIGA.

Le bruit de ta guitare t'empêchait d'entendre... mais moi, que ces trois spadassins avaient attaqué avec une rage mystérieuse et silencieuse, j'allais succomber sous leurs coups, lorsqu'aux premiers sons de ta guitare ils se sont enfuis d'un côté, moi de l'autre, cherchant pour l'honneur de ma belle à disparaître au plus vite, et sans oser même, ce que je me reprochais, courir te remercier.

RICCARDO, *étonné.*

Il serait possible !... Et tout-à-l'heure, avec vos amis, quand vous m'avez reconnu, pourquoi ne pas m'avoir parlé de cette aventure ?

ZUNIGA, *avec embarras.*

Ah ! pourquoi ? j'avais mes raisons.

RICCARDO.

Et lesquelles ?

ZUNIGA.

Silence !... (*A demi-voix.*) La belle dame de chez qui je sortais est une parente, une sœur de l'un d'entre eux, et tu comprends que, pour tout le monde, c'est un grand mystère... mais la reconnaissance est là...

Montrant son cœur.

DUO.

ZUNIGA.

Entre nous, fidèle alliance,
Et qu'ici tout soit de moitié !
Reçois de ma reconnaissance
Mes trésors et mon amitié !

RICCARDO.

A le croire encor je balance !
Du sort je m'étais défié :
Et le sort m'offre la puissance,
Et la fortune et l'amitié !

ZUNIGA.

Tu n'habiteras plus une obscure mansarde :
Dans mon riche palais, près de moi je te garde.

RICCARDO.

Ah ! monseigneur !... c'est trop, vraiment !

ZUNIGA.

Habillé comme un gentilhomme,
Te voilà mon ami, mon frère, mon parent !

RICCARDO.

Ah ! monseigneur !...

ZUNIGA.

Te voilà de mon sang,
Et pour noble l'on te renomme !
Aux plus riches partis tu pourras t'allier !

RICCARDO.

Jamais !...

ZUNIGA.

Et pourquoi donc ?... Je veux te marier !

RICCARDO.

Et moi je ne veux pas !

ZUNIGA, *avec effroi, et à part.*

O ciel !

RICCARDO.

Le mariage

A pour moi peu d'appas :

Son esclavage

Ne me séduirait pas !

Beauté trop fière

Craindrait ma pauvreté,

Et je préfère

Misère et liberté !

ZUNIGA.

Le mariage

A pour lui peu d'appas :

Son esclavage

Ne le séduirait pas ! etc., etc.

C'est fâcheux ! je t'aurais donné des équipages,
De somptueux habits, des valets et des pages ?
De l'or, des titres même... et mieux que tout cela,
J'avais jeté les yeux sur la belle Zarah !

RICCARDO, *poussant un cri d'étonnement.*
Que dites-vous ?...

ZUNIGA.

Je le voulais !

Mais... mais...

Le mariage

A pour toi peu d'appas :

Son esclavage

Ne te séduirait pas ;

Beauté sévère

Révolte ta fierté ;

Ton cœur préfère

Misère et liberté !...

RICCARDO, *hors de lui.*

Ah ! taisez-vous... car je tremble et je n'ose...

Non... non... c'est se jouer de moi... de ma raison !

ZUNIGA.

Je n'ai qu'un seul moyen d'éloigner ce soupçon :
Je répons de l'hymen qu'ici je te propose :

Acceptes-tu ?...

RICCARDO, *se soutenant à peine.*

Qui ?... moi !... grands dieux !

ZUNIGA.

Le veux-tu ?

RICCARDO.

Si je le veux !...

O bonheur ! ô délire !

A peine je respire...

Quel espoir vient luire

A mon cœur, à mes yeux ?

Je jure obéissance !

Et surtout du silence !

A vous mon existence

Pour un seul jour heureux !

ZUNIGA, *à part.*

Où, j'ai su le séduire...

Où, je vois son délire !

Et l'espoir vient sourire

A mon cœur furieux !

A Riccardo.

Du sang-froid, du silence !

Surtout de la prudence !

A part.

Grâce à lui, la vengeance

Brille enfin à mes yeux !

RICCARDO.

Mais comment réussir en de pareils projets ?

ZUNIGA.

Tu le sauras... espoir et confiance !

Réponds-moi seulement de ton obéissance,

Mon amitié te répond du succès !

ENSEMBLE.

RICCARDO.

O bonheur ! ô délire !
 A peine je respire !
 Quel espoir vient sourire
 A mon cœur, à mes yeux !
 Je jure obéissance !
 Et surtout du silence !
 A vous mon existence
 Pour un seul jour heureux !

ZUNIGA.

Oui, j'ai su le séduire,
 Oui, je vois son délire !
 Et l'espoir vient sourire
 A mon cœur furieux !
 Du sang-froid, du silence !
 Surtout de la prudence !

A part.

Grâce à lui, la vengeance
 Enfin brille à mes yeux !

*Il l'entraîne et sort avec lui. Ils s'éloignent par le fond,
 en entendant dona Manuela et Lorenzo qui sortent
 de l'hôtel de Villaréal, à gauche.*

SCÈNE VII.

DONA MANUELA, FRA LORENZO DE VAS-
CONCELLOS.FRA LORENZO, *tenant un bouquet de roses à la
main.*

Non, dona Manuela, je ne souffrirai pas que
 vous preniez la peine de me reconduire.

MANUELA.

Je sortais, monseigneur, avec Zarah ma nièce,
 qui va me rejoindre; nous allons promener ce soir
 sur la terrasse du château royal.

FRA LORENZO.

C'est là que se réunit tout le beau monde, le
 monde élégant, et sans les dépêches que je reçois
 de Lisbonne, je vous aurais offert mon bras.

MANUELA.

Ah! c'est trop d'honneur!... votre excellence
 daigner nous servir de cavalier!

FRA LORENZO.

Et pourquoi pas?... Lorsque mon oncle Vas-
 concellos, secrétaire d'état, pour ne pas dire pre-
 mier ministre à Lisbonne, m'envoya ici à Santa-
 rem, comme intendant de la province, vous avez
 été tous effrayés, n'est-il pas vrai?... vous avez
 dit : Un inquisiteur qui arrive... l'inquisiteur de
 Coïmbre!... Il vous semblaient voir d'avance des
 chaînes, des tortures, des cachots... pas du tout;
 au lieu d'un juge terrible et sévère... un homme
 aimable, un homme du monde.

MANUELA.

La galanterie même... un inquisiteur charmant!

FRA LORENZO.

C'est ce que disent les dames, et c'est le but
 où j'aspire... Je voudrais faire aimer par moi-
 même la domination espagnole... Mon oncle Vas-
 concellos n'y entend rien; il est fastidieux avec
 ses rigueurs... et mieux que ça, il est presque ri-
 dicule... A quoi bon se fâcher?... Moi, je com-
 mande tout avec grâce, avec bon ton, avec dou-

ceur... même la torture... si j'y étais obligé... ce
 serait avec les égards et la politesse que l'on se
 doit... entre gens comme il faut... Mais rassurez-
 vous, ce n'est pas mon système.

MANUELA.

En vérité!

FRA LORENZO.

J'en ai un autre beaucoup plus simple, et dont
 l'emploi est extrêmement facile quand on connaît
 le cœur humain... aussi c'est le seul mode de gou-
 vernement que j'emploie.

MANUELA.

Et quel est-il?

FRA LORENZO.

Le voici : je dis *combien*?... Tout est dans ce
 mot!... S'il s'agit de quelques mécontents attachés
 à l'ancien ordre de choses, et que rien ne pourra
 gagner ou convertir... je leur demande *combien*?
 Comprenez-vous?

MANUELA.

Oui, monseigneur!

FRA LORENZO.

A-t-on à craindre quelque bouillon, quelque
 écrivain, dont on vante le patriotisme et l'indé-
 pendance?... Je dis tout uniment : *Combien*?...
 Le lendemain, c'est un homme à nous qui crie :
 Vive l'absolutisme!... pour nos doublons, ou plu-
 tôt pour ceux des Portugais... qui paient toujours,
 de sorte qu'on achète leurs consciences avec leur
 argent... ça ne sort pas du pays.

MANUELA.

C'est admirable!... Et vous espérez par ce
 moyen maintenir la tranquillité?

FRA LORENZO.

Oui, sénora, je réponde de tout.

MANUELA.

Dieu soit loué! car, quoique Portugaise, ce
 que je déteste le plus, ce sont les révoltes et les
 séditions, cela dérange toutes mes habitudes, tou-
 tes mes heures... celles de la messe, de la sieste
 et de la promenade... Aussi je dis sans cesse à
 mes compatriotes : Vous avez, comme autrefois,
 des bal, des fêtes, une cour à Lisbonne, une vice-
 reine qui vient de me nommer cameriera-mayor,
 qui me laisse mes titres, mes dignités et ma for-
 tune... Qu'est-ce qu'il vous manque?... Il vous
 faut absolument des maîtres... eh bien! vous avez
 un gouvernement espagnol, des ministres espa-
 gnols, une garnison espagnole... tenez-vous donc
 tranquilles... Eh bien! nou... ils ne sont pas con-
 tents!

FRA LORENZO.

Ils ne sont pas raisonnables.

MANUELA.

A commencer par ma nièce Zarah!

FRA LORENZO.

Qui a parfois des idées assez exaltées... Mais
 dans la conférence qu'avec votre permission nous
 venons d'avoir ensemble, j'en ai été assez con-
 tent... je lui ai dit les intentions de la vice-reine;
 je lui ai fait comprendre que Zarah de Villaréal
 était, par son immense fortune, un parti trop con-
 sidérable pour qu'on lui laissât épouser un Por-

tugais... que l'intention de la vice-reine et du ministre Vasconcellos mon oncle, était qu'elle fit un choix parmi nos jeunes seigneurs espagnols, et que, sans lui désigner positivement don Juan de Guimarens... on lui verrait avec plaisir donner la préférence à un personnage aussi distingué.... Tout cela présenté avec douceur et adresse.

MANUELA.

Eh! qu'a-t-elle répondu?

FRA LORENZO.

Elle a répondu non.

MANUELA.

Ah! mon Dieu!

FRA LORENZO.

Les femmes répondent toujours non, vous le savez; mais elle y viendra.

MANUELA.

Vous ne connaissez pas ma nièce.

FRA LORENZO.

Je connais le cœur humain, et dès qu'elle aura vu don Juan, elle sera de mon avis... d'abord on dit que c'est un charmant cavalier, qui, déjà riche, revient du Mexique avec une immense fortune... Parlez-en à Martin de Ximena, votre banquier et l'ami de votre famille, qui le connaît parfaitement, et dès demain...

MANUELA.

C'est donc demain qu'il arrive?

FRA LORENZO.

On le prétend, et parmi les lettres que je reçois de Lisbonne, en voici une de don Juan de Guimarens... lui-même, pour un seigneur de cette ville... Alvar de Zuniga, son ami, à qui il annonce, sans doute, le jour de son arrivée. Je vais faire remettre ce message à l'hôtel de Zuniga, (*apercevant Zarah*) et présente mes hommages à la senora, ainsi qu'à sa fière et superbe nièce, qui bientôt, je l'espère, fera alliance avec l'Espagne.
Il sort.

SCÈNE VIII.

ZARAH, MANUELA.

MANUELA.

Serait-il vrai, Zarah?.. et cette aversion que tu as montrée jusqu'ici contre le mariage...

ZARAH, *souriant*.

Je n'en ai aucune... j'en ai seulement contre les maris que vous m'avez présentés, le comte de Médina et ses amis, qui m'acceptaient pour payer leurs dettes... le marquis Alvar de Zuniga, surtout... ce seigneur insolent qui me regardait comme un tribut appartenant au vainqueur.

MANUELA.

N'en dis pas de mal, il a oublié ton insulte.

ZARAH.

Je n'ai pas oublié la sienne... et si, au lieu d'un éventail, ma main eût porté une épée... Mais nous ne sommes que des femmes, on peut nous offenser sans courage et sans crainte.

MANUELA.

Raison de plus pour choisir un défenseur.

ZARAH.

Je ne dis pas non.

MANUELA.

Don Juan de Guimarens, dont on fait tant d'éloges?

ZARAH.

Permis à lui de se présenter.

MANUELA.

Et tu accueilleras ses hommages?

ZARAH.

A une condition... c'est qu'il me plaira... je ne l'en empêche pas.

MANUELA.

Et déjà tu es prévenue contre lui.

ZARAH, *secouant la tête*.

Ah! si ce n'était que cela!

MANUELA.

O ciel! tu es prévenue pour un autre?

ZARAH, *souriant*.

C'est possible.

MANUELA.

Et quel est-il?

ZARAH.

Cela va vous étonner... je n'en sais rien, je ne le connais pas.

MANUELA.

Eh! par Notre-Dame del Pilar, où l'as-tu vu?

ZARAH.

Je ne l'ai jamais vu... et cela n'empêche pas.

MANUELA.

Miséricorde!... dona Zarah, ma nièce, a perdu la raison.

ZARAH, *souriant*.

Je n'en voudrais pas répondre.

AIR.

Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant;
A mes yeux toujours invisible,
Et près de moi toujours présent!
Tremblez!... peut-être il nous entend!

Quand frémit le feuillage,

C'est lui!

Lorsqu'on gronde l'orage,

C'est lui!

Dans cette fleur que j'aime,

C'est lui!

Et jusqu'en mon cœur même...

C'est lui!

Toujours lui!

Oui.

Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant, etc.
Oui, je le crains, et pourtant je l'attends!
Et lorsque loin de lui, je compte les instans...
Soudain....

L'orchestre fait entendre le motif du premier air de
Riccardo.

CAVATINE.

Je crois entendre
Sa voix si tendre
Qui vient me rendre
Le trouble au cœur!
Et ce doux rêve
Qu'amour achève,
Soudain fait trêve

A ma douleur !

A mes regards sans jamais apparatre,
Il me suit... il m'appelle... et s'envole soudain !
Sous mon balcon, sous ma fenêtre,
Ce matin encor !... ce matin !...
Je crus entendre
Sa voix si tendre, etc.

Oui ! oui, voilà le secret de mon cœur !

Voilà d'où vient mon trouble et mon bonheur !

DONA MANUELA.

Taisez-vous ! taisez-vous, ma nièce... Si l'on pouvait soupçonner une pareille extravagance, que diraient les nobles seigneurs que voici et que vous avez tous dédaignés ?

SCÈNE IX.

MANUELA, ZARAH, sur le devant du théâtre ;
FRA LORENZO, ZUNIGA, entrant par le fond ;
OTTAVIO et FABIUS, sortant de l'hôtellerie
et prenant le café sous la tente de l'hôtellerie.

ZUNIGA, entrant en causant avec Lorenzo.

Je vous remercie, monseigneur, de la lettre que vous venez d'envoyer à mon hôtel.

FRA LORENZO.

Elle était de don Juan de Guimarens ?

ZUNIGA.

De lui-même.

FRA LORENZO.

Je m'en doutais...

ZUNIGA.

Mais, dans son impatience, il l'avait précédée...

FRA LORENZO.

Le jeune don Juan est ici ?

ZUNIGA.

Descendu à mon hôtel, où je viens de l'embrasser et de lui offrir l'hospitalité. C'est chez moi qu'il logera. Il s'habille pour se rendre à la promenade du château, où il espère rencontrer ces dames.

FRA LORENZO, aux deux dames à gauche.

Que vous disais-je ?... Je ne vous quitte pas, car je veux être témoin de l'entrevue !

Il continue à parler bas avec les deux dames, et remonte avec elles le théâtre en se promenant.

OTTAVIO, à droite du théâtre.

Ah ! Guimarens est ici !

ZUNIGA, s'approchant et à demi-voix.

Au contraire... cette lettre m'apprend qu'en ce moment peut-être il n'existe plus !... Un duel politique que l'on tient secret et pour cause...

FABIUS.

Un duel !

ZUNIGA.

Avec un Portugais... le jeune duc de Bragance, qui lui a donné un coup d'épée et qui a disparu... on est à sa poursuite... et ce pauvre Guimarens...

FABIUS.

Ne viendra pas !

ZUNIGA.

Un autre prendra son nom et sa place, et si vous me secondez...

FABIUS.

Quel est ton dessein ?

ZUNIGA.

D'aller dans ma vengeance aussi loin que possible !... N'importe à quel moment la ruse se découvre... il y aura dans cette aventure assez de scandale pour faire oublier la scène du soufflet... Silence ! à vos rôles !

SCÈNE X.

A gauche du théâtre, MANUELA, ZARAH, LORENZO DE VASCONCELLOS, causant ensemble. A droite, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO et quelques jeunes seigneurs, occupés sous l'auvent de l'hôtellerie à prendre du café. Par le fond, précédé de PAGES et d'une escorte brillante, paraît RICCARDO ; DES DAMES et DES BOURGEOIS DE LA VILLE, qui se rendaient à la promenade du château, s'arrêtent et regardent son arrivée.

FINAL.

ZUNIGA, à demi-voix aux dames.

Voici ses valets et ses pages.

FABIUS et OTTAVIO, apercevant Riccardo qui entre, vont au-devant de lui et lui tendent la main.

C'est bien lui, je le reconnais !

ZUNIGA, s'approchant de Fra Lorenzo et lui montrant Riccardo.

Sa longue absence et les voyages
N'ont point du tout changé ses traits,
Ne trouvez-vous pas ?

FRA LORENZO, naïvement.

C'est possible !

Mais moi qui ne l'ai jamais vu...

ZUNIGA, à Fra Lorenzo.

C'est juste !

RICCARDO, troublé, et rendant les saluts à Ottavio et aux jeunes seigneurs.

A votre accueil... messieurs... je suis sensible !...

ZUNIGA, bas à Riccardo.

Allons, du cœur !... te voilà trop ému !

RICCARDO, à demi-voix et tremblant.

C'est un mensonge !...

ZUNIGA, de même.

Eh ! non... une innocente ruse

Qu'on pardonne à l'amour, et que l'amour excuse !

Fais-toi d'abord aimer, je répons du pardon !

RICCARDO, de même.

Ah ! s'il était vrai !

ZUNIGA, de même.

Pourquoi non ?

A haute voix.

Je veux te présenter !

FRA LORENZO, passant et le prenant par la main pour le conduire à Zarah.

Honneur que je réclame !

ZUNIGA, bas, en riant, à ses amis.

C'est bien plus gai !...

FRA LORENZO, présentant Riccardo à Zarah.

Voici, madame

Juan de Guymarens, issu du sang royal,
Beau cavalier !

A demi-voix.

Comment le trouvez-vous ?

ZARAH, d'un air indifférent.

Pas mal !

Comme les autres, du reste !

Le regardant plus attentivement.

Non !... il est mieux cependant

ZUNIGA, s'avancant près d'elle, d'un air railleur.

Et pourquoi?

ZARAH, le regardant avec dédain.

Il a l'air plus modeste!

OTTAVIO, bas à Zuniga.

As-tu compris?

ZUNIGA, de même.

Très-bien!... cela s'adresse à moi!

ZUNIGA et SES AMIS, à demi-voix.

C'est lui que nous préfére

Cette beauté si fière;

Tout va bien! tout va bien!

Quel bonheur est le mien!

Sa grâce et son maintien

Ne font soupçonner rien.

Tout va bien, tout va bien!

MANUELA et FRA LORENZO.

Cette beauté si fière

Est pour lui moins sévère;

Tout va bien! tout va bien!

Quel bonheur est le mien!

Son air et son maintien,

Son aimable entretien,

Tout me paraît très-bien!

ZUNIGA, à Riccardo, lui faisant signe d'avancer.

Va donc!...

RICCARDO, passant près de Zarah.

(Motif de la romance du premier morceau.)

Où trouverai-je, ô belle et noble dame!

Des accents

Et des chants

Pour vous assez touchants?

ZARAH, à part, avec émotion, regardant Riccardo.

Qu'entends-je!

RICCARDO, continuant.

Où, désormais, et ma vie et mon âme

Sont à vous,

Et par vous

Feraient bien des jaloux!

ENSEMBLE.

ZARAH, troublée et le regardant toujours.

Oui, j'ai cru reconnaître

Cette voix... ces accents!...

Et soudain je sens naître

Le trouble en tous mes sens.

RICCARDO, à part, examinant son émotion.

Elle a cru reconnaître

Cette voix... ces accents!...

Et son trouble fait naître

Le trouble en tous mes sens.

ZUNIGA et TOUS SES AMIS.

C'est lui que nous préfére

Cette beauté si fière, etc., etc.

FRA LORENZO et MANUELA.

Cette beauté si fière

Est déjà moins sévère, etc., etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO, l'apercevant de loin, et allant au-devant de lui.

Martin de Ximena!... venez, accourez donc!

MARTIN.

Et pourquoi, monseigneur?

FRA LORENZO.

Il nous vient du Mexique

Un seigneur dont vingt fois vous m'avez dit le nom.

Juan de Guimarens!

MARTIN, se frottant les mains.

Excellente pratique!

Qui me devait beaucoup!...

ZUNIGA et SES AMIS, à demi-voix, pendant que Martin s'avance.

Tout va mal! tout va mal!

O hasard infernal!

Mon complot conjugal

Va, par un sort fatal,

Mal.

Tout va mal... tout va mal!

MARTIN, à Lorenzo, et cherchant des yeux.

Où donc est-il? qu'enfin je le revoie!...

FRA LORENZO, prenant par la main Riccardo, qui détourne la tête.

Je vous le présente!

MARTIN, le regardant, fait un geste de surprise.

Ah!...

Puis il s'incline avec respect, et dit froidement:

Combien je suis content

D'offrir mon humble hommage et d'exprimer ma joie

Au noble Guimarens sur l'heureux changement...

RICCARDO, d'un air suppliant.

Monsieur!...

MARTIN, continuant avec le même sang-froid.

De sa santé!

FRA LORENZO, étonné.

Comment!...

MARTIN, regardant Riccardo en souriant.

Il allait mal, et va bien maintenant!

ENSEMBLE.

ZUNIGA et SES AMIS.

O bonheur! ô surprise nouvelle!

Le hasard a servi nos desseins.

O beauté dédaigneuse et rebelle,

Je tiens donc tes destins dans mes mains!

Je punis ta fierté qui m'offense,

Et galment te soumetts à mes lois.

Et folie, et plaisir, et vengeance,

En un jour tous les biens à la fois!

RICCARDO.

O bonheur! ô surprise nouvelle!

Il tenait mon destin en ses mains!

Et sa voix indulgente et fidèle

A servi, protégé mes desseins!

Mon bonheur a passé ma croyance!

La voilà! je l'entends! je la vois!

Les amours, les honneurs, l'opulence,

En un jour tous les biens à la fois!

ZARAH.

C'est bien lui, c'est sa voix, oui, c'est elle,

Dont la nuit m'apportait les refrains!

D'un amant si discret, si fidèle,

Quels étaient les desirs, les desseins?

Même encor, redoutant ma présence,

Il hésite, il frémit, je le vois!

Son amour, son effroi, son silence,

Tout me charme et me trouble à la fois!

MARTIN.

Je conçois sa surprise nouvelle:

Je tenais dans mes mains ses destins;

Mais ma voix indulgente et fidèle

A servi, protégé ses desseins.

Il commence à chérir l'existence,

Et du ciel ne maudit plus les lois!

Les amours, les honneurs, l'opulence,

En un jour tous les biens à la fois!

MANUELA.

O bonheur! ô surprise nouvelle!

D'où vient donc ce caprice soudain?

Quoi ! ce cœur à l'hymen si rebelle
 Tout-à-coup a changé de dessein !
 Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
 Lui devaient mériter un tel choix !
 Les amours, la beauté, l'opulence,
 C'est avoir tous les biens à la fois !

FRA LORENZO.

Vous voyez que ce cœur si rebelle
 Tout-à-coup a changé de dessein.
 Je l'ai dit, à mes ordres fidèle,
 Tout s'empresse et tout cède soudain !
 Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
 Lui devaient mériter un tel choix !
 Ses amours, la beauté, l'opulence,
 C'est avoir tous les biens à la fois !

ZUNIGA, *bas à Riccardo, lui montrant Martin.*

Tu le connaissais donc ?

RICCARDO, *troublé.*

Oui, sans doute... un ami

Qui me connaît à peine... et me protège aussi !

MARTIN, *bas, à Riccardo.*

Je te l'avais promis !... tu vois que je commence !

ZUNIGA, *bas, à Martin.*

Vous voilà du complot !

MARTIN, *naïvement.*

Tous ceux que l'on voudra !

Ça vous arrange !... moi de même... touchez là !

RICCARDO, *à voix basse, à Martin.*

Croyez, monsieur, qu'en ma reconnaissance
 Tous mes jours sont à vous !

MARTIN, *de même.*

J'y compte bien, oui-dà !

Et les réclamerai quand le moment viendra !

ENSEMBLE.

ZUNIGA et SES AMIS.

O bonheur ! ô surprise ! etc., etc.

MARTIN.

Je conçois sa surprise, etc., etc.

ZARAH.

C'est bien lui, c'est sa voix, etc., etc.

MANUELA.

O bonheur ! ô surprise ! etc., etc.

RICCARDO.

O bonheur ! ô surprise ! etc., etc.

FRA LORENZO.

Vous voyez que ce cœur, etc., etc.

Zuniga et Martin font signe à Riccardo d'offrir sa main à Zarah : elle l'accepte. Manuela prend le bras de Lorenzo, et ils se dirigent vers la promenade, suivis de Zuniga et des jeunes Seigneurs. La toile tombe.

ACTE DEUXIEME.

Un riche salon de l'hôtel Villaréal, avec une galerie au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA MANUELA, FRA LORENZO.

Tous deux assis et prenant du chocolat.

FRA LORENZO.

Eh bien ! senora, que vous avais-je annoncé ?

MANUELA.

Je n'en puis revenir encore, et votre excellence est un grand politique.

FRA LORENZO.

L'usage des affaires, l'habitude du cœur humain, voilà tout. Don Juan de Guimarens est à peine ici depuis huit jours ! et déjà... (*Avançant sa tasse.*) Je vous demanderai une seconde tasse. Croyez donc après cela aux protestations des jeunes filles : *Je n'en veux pas... je ne voudrai jamais.*

MANUELA.

Ce n'était pas ainsi de mon temps... quand on disait non, c'était non !

FRA LORENZO, *souriant avec malice.*

Mais on ne le disait pas.

MANUELA.

Monseigneur...

FRA LORENZO.

Vous avez là du chocolat admirable !

MANUELA.

Trop heureuse que votre excellence ait bien voulu l'accepter.

FRA LORENZO.

Vous disiez donc que la belle Zarah ne s'oppose plus à ce mariage.

MANUELA.

Mieux que cela ! elle a pour son fiancé une préférence qu'elle ne cherche plus à cacher... surtout depuis l'événement d'hier...

FRA LORENZO, *se levant.*

Qui m'a fait un mal affreux !... Quand on est venu me dire : Le feu... le feu est à l'hôtel Villaréal, j'allais me mettre à table... j'ai dit : Que l'on sonne les cloches, qu'on récite des neuvaines, et j'ai prié moi-même... en dinant !

MANUELA.

Que de bontés !

FRA LORENZO.

Aussi vous voyez, cela n'a pas eu de suites.

MANUELA.

Pas d'autres que l'incendie du pavillon où était ma nièce... les flammes avaient déjà tellement gagné, qu'aucun de vos soldats n'osait se hasarder... lorsque don Juan...

FRA LORENZO, *buvant son chocolat.*

C'est superbe, c'est espagnol ; enlever sa maîtresse au milieu des flammes... il y a de quoi se faire adorer.

Tous deux se lèvent ; Manuela sonne, et un valet emporte la table sur laquelle ils déjeunaient.

MANUELA.

Aussi je crois que cela commence... Et lorsque Alvar de Zuniga et ses amis, qui étaient accourus au bruit, se sont écriés : Pourquoi différer encore ? demain le mariage, demain la noce... Zarah n'a rien répondu.

FRA LORENZO, *souriant.*

Qui ne dit mot...

MANUELA.

Et c'est aujourd'hui, dans la cathédrale de Santarem... Alvar est le témoin de son ami... il y a mis un dévouement, une activité... c'est lui qui s'est chargé de tous les détails ; l'acte de

mariage a été dressé par ses soins... et la bénédiction nuptiale sera donnée par Francesco d'Iriarte, son chapelain,

FRA LORENZO.

A quelle heure?

MANUELA.

A deux heures.

FRA LORENZO.

Je ferai mon possible pour y assister.

MANUELA.

Quel honneur pour nous!

FRA LORENZO.

Cela dépend du courier que j'attends de Lisbonne... Voilà huit jours que je n'en ai reçu.

MANUELA.

Serait-ce inquiétant?

FRA LORENZO.

Au contraire! pas de nouvelles! bonnes nouvelles!... Il circulait il y a huit jours des bruits si absurdes... on parlait de menées et d'intrigues en faveur de la famille de Bragance... Les Bragance: je vous demande qu'est-ce qui les connaît? mon oncle Vasconcellos mettait déjà sur pied ses affidés et ceux du saint office... et moi, je haussais les épaules. (*Riant.*) Les Portugais se révoltent!... c'est impayable!... Je dis impayable, car ils n'ont pas d'argent... ils n'en ont pas... et nous en avons... alors mettez dans la balance, et voyez!

MANUELA.

C'est juste!

FRA LORENZO.

Pour soulever les gens il faut quelque chose, et ils n'ont rien. Ainsi rassurez-vous, belle senora, et que rien ne trouble les fêtes de ce jour.

MANUELA, regardant du côté de l'appartement à droite.

Voici le marié, tout entier à ses rêves de bonheur, et déjà prêt pour la cérémonie. Je cours à ma toilette.

FRA LORENZO.

Moi, je passe au palais, à l'intendance, et je reviens présenter à la belle mariée mes complimens et mes bouquets.

Dona Manuela fait une révérence à Fra Lorenzo, qui sort par le fond. Elle sort par la porte à gauche, au moment où Riccardo entre par la droite en rêvant.

SCÈNE II.

RICCARDO, richement habillé, entre en rêvant sur la ritournelle de l'air suivant.

CANTABLE.

D'un rêve heureux goûtant les charmes,

Long-temps je croyais sommeiller!

Long-temps en proie à mes alarmes,

Je redoutais de m'éveiller!

Regardant autour de lui et touchant ses habits.

Mais non, ce n'est point un rêve

Que la nuit avait formé!...

Voici le jour qui se lève!...

J'existe!... Je suis aimé!

Aimé d'elle!... aimé!

CAVATINE.

Amour, qui vois mon délire,

Amour, qui lis dans mon cœur,

Ne permets pas que j'expire

Et de joie et de bonheur!

Une heure!... une heure encore!

Et celle que j'adore

Va recevoir ma foi!...

Une heure!... encore une heure!

Fais avant que je meure

Que Zarah soit à moi!

Amour, qui vois mon délire,

Amour, etc., etc.

SCÈNE III.

RICCARDO, MARTIN DE XIMENA.

MARTIN, entrant lentement et lui frappant l'épaule.

Il y a aujourd'hui huit jours!

RICCARDO.

O ciel! déjà!

MARTIN.

Partons-nous?... je viens te chercher.

RICCARDO, avec embarras et souriant.

Mais... je ne sais comment vous dire...

MARTIN.

Que tu n'en as plus guère envie... je m'en doutais... et cependant il y a huit jours... si je t'avais laissé faire... tu vois donc bien qu'il ne faut jamais se presser... et qu'il y a toujours de la ressource... Touche là et sois heureux!... je te rends ta parole... je partirai seul.

RICCARDO.

Ce n'est pas possible!... je ne le souffrirai pas.

MARTIN.

Et pourquoi donc?

RICCARDO.

Je vous dirai ce que vous disiez vous-même... il ne faut jamais se presser.

MARTIN.

Aussi... et à cause de ta noce, j'attendrai jusqu'à demain.

RICCARDO.

Vous voyez par moi-même qu'il peut toujours arriver quelques chances favorables... dans le commerce, surtout.

MARTIN.

C'est selon... Mes affaires à moi sont bien embrouillées... Demain, du reste, je saurai à quoi m'en tenir... et si je joue ma vie... c'est que la partie en vaudra la peine... Mais quoi?... est-ce un jour de noces qu'il faut s'occuper de pareilles idées... Ne pensons qu'à toi et à ton bonheur... Depuis huit jours que je t'ai quitté... pour mon commerce... tu as fait bien du chemin.

RICCARDO.

C'est un bonheur auquel je ne peux croire... tout m'a réussi... tout m'a secondé... vous d'abord...

MARTIN.

Oui, je ne t'ai pas trahi... ça ne me regarde pas... j'ai assez de mes affaires, sans me mêler des leurs... et puis tu aimais réellement... Et Zarah de Villaréal, toute grande dame qu'elle est, pouvait plus mal choisir. Si elle eût été ma fille,

je te l'aurais donnée, parce qu'avant tout je veux qu'on ait de ça... Mais il ne s'agit pas de moi, je ne suis qu'un négociant... il s'agit de toi : tout ceci me paraît suspect, et je crains que quelque complot ne te menace.

RICCARDO.

Qui pourrait m'en vouloir ? je n'ai pas d'ennemis.

MARTIN.

Non, mais tu as des amis, ce qui souvent revient au même.

RICCARDO.

Ils ont été au-devant de mes vœux, ils ont fait de moi un grand seigneur, et dans leur générosité... chevaux, valets, bijoux, riches habits... ils m'ont tout prodigué, tout prêté, jusqu'à de l'or.

MARTIN, secouant la tête.

Des Espagnols... eux qui l'aiment tant !...

RICCARDO.

Ce n'est rien encore ; vous ne savez pas tout ce qu'ils ont fait pour moi... Craignant qu'il n'arrivât de Lisbonne, au gouverneur de cette ville, à l'inquisiteur, des nouvelles du véritable Guimarens... ils ont arrêté le courrier.

MARTIN, vivement.

Le courrier du ministre ?

RICCARDO.

Précisément, et bien leur en a pris ; de sorte que depuis huit jours, le seigneur inquisiteur...

MARTIN, de même.

Ne sait pas ce qui se passe à Lisbonne...

RICCARDO.

Il ne s'en doute pas... Voilà ce qu'ils ont fait pour moi et pour faire réussir mon mariage... douterez-vous encore de leur amitié ?

MARTIN.

Non, sans doute, et je désire me tromper... Bonne chance alors à don Juan de Guimarens.

RICCARDO.

Ah ! ce mot seul détruit tout mon bonheur... car ce bonheur, je ne le dois qu'à un mensonge, et je veux tout avouer à Zarah !

MARTIN.

En vérité !

RICCARDO.

J'y suis décidé...

MARTIN.

C'est d'un brave jeune homme ; c'est bien ; c'est très-bien... Dieu sait ce qui en arrivera...

RICCARDO.

N'importe... dussé-je perdre son amour, je ne veux pas le devoir à une trahison.

MARTIN.

Justement la voici... je vous laisse... Allons, ne tremble pas ainsi.

RICCARDO.

Ah ! c'est qu'elle est si belle !... N'importe ; j'aurai le courage... j'aurai l'amour de tout lui dire.

Martin lui donne une poignée de main, et sort.

SCÈNE IV.

RICCARDO, ZARAH.

DUO.

RICCARDO, à part, avec douleur, et regardant Zarah qui s'avance.

Et d'un seul mot peut-être
La perdre sans retour !
D'un mot voir disparaître
Tous mes rêves d'amour !

ZARAH, s'approchant de lui.

O vous, qui semblez être
Si grave dans ce jour !
Quel orage fait naître
Ces noirs pensers d'amour ?

Lui tendant la main.

Ne pourrait-on connaître
Ces noirs pensers d'amour ?

RICCARDO, vivement, et la prenant dans les siennes.

Ah ! cette main, je ne veux qu'elle !

Lui montrant les bijoux dont elle est parée.

Et je la trouve bien plus belle,
Elle a plus de charme et de prix
Sans ces brillans, sans ces rubis.

ZARAH, souriant.

Je promets désormais, en épouse fidèle,
Don Juan, de ne porter que votre noble anneau !

RICCARDO.

Ah ! qu'entre nous, du moins, Zarah, rien ne rappelle
Ce titre qui pour moi n'est qu'un brillant fardeau !

ZARAH.

Et pourquoi donc ? Parlez...

RICCARDO, hésitant.

Pourquoi ?...

ZARAH.

Vous tremblez devant moi, qui vous aime !...

RICCARDO, à part, avec douleur.

Et d'un seul mot peut-être
La perdre sans retour !
D'un mot voir disparaître
Tous mes rêves d'amour !

ZARAH, souriant.

Mon seigneur et mon maître,
Parlez ! et dans ce jour
Faites-nous mieux connaître
Tous vos pensers d'amour.

RICCARDO.

Pour vous, puissante et noble dame,
Le rang, le titre, les aïeux,
Sont les biens qui touchent votre âme ;
Le reste n'est rien à vos yeux !

ZARAH.

Oui, mon âme orgueilleuse et fière
De mes aïeux chérit l'honneur !
Mais à leurs titres je préfère
La noblesse qui vient du cœur !

ENSEMBLE.

RICCARDO.

De trouble et d'espérance
Mon cœur bat et s'élançe ;
Et pourtant je balance,
Et je me sens trembler !
Par une indigne ruse,
Trop long-temps je l'abuse ;
Et l'honneur qui m'accuse
M'ordonne de parler !

ZARAH, à part, le regardant.

Il hésite, il balance ;
Mais, j'en ai l'espérance,

Bientôt sa confiance
Saura se dévoiler.

A Riccardo.

Non, plus de vaine excuse
Qui diffère et m'abuse !
L'amour qui vous accuse
Vous prescrit de parler !

Quand le sort généreux voulut vous dispenser
Et la naissance et la fortune ensemble,
Il eut tort, il me semble ;
Car vous pouviez vous en passer !

RICCARDO.

Que dites-vous ?

ZARAH.

Que, quand on aime,

Par le rang ou l'éclat le cœur n'est plus séduit.
Et vous seriez errant, malheureux et proscrit...

RICCARDO, *vivement*.

Que votre amour serait le même ?

ZARAH.

Plus grand encor !...

RICCARDO.

Eh bien ! sachez donc !...

Il va parler, et aperçoit les femmes de Zarah qui sortent de la porte à gauche avec la toilette de la mariée ; il s'arrête.

Ah ! grand Dieu !

ZARAH.

Plus tard... plus tard... Adieu !

ENSEMBLE.

RICCARDO.

De joie et d'espérance
Mon cœur bat et s'élance.
Injuste défiance,
Cessez de m'accabler !
Par une, etc., etc.

ZARAH.

De joie et d'espérance
Son cœur bat et s'élance.
A moi sa confiance
Saura se révéler.
Oui, plus de vaine excuse
Qui me trompe et m'abuse.
L'amour, etc., etc.

Zarah sort par la porte à gauche avec ses femmes.

SCÈNE V.

RICCARDO, ZUNIGA.

RICCARDO, *regardant sortir Zarah par la porte à gauche.*

Et j'hésiterais encore après un tel aveu !... non, non, elle saura tout ! et si je ne peux le lui dire, écrivons... (*Il se dirige vers la table à droite, et rencontre au milieu du théâtre Zuniga qui vient d'entrer par la porte du fond*) Ah ! mon ami !... Ah ! si vous saviez... si vous connaissiez mon bonheur et tout ce que je vous dois... Elle m'aime !

ZUNIGA.

En vérité !... parbleu, j'en suis ravi ! et il me tarde de voir ce mariage achevé.

RICCARDO.

Et moi donc !

ZUNIGA.

Je viens vous parler à ce sujet... Comme votre témoin, j'ai tout disposé. Mon chapelain, qui vous

marie, a reçu mes ordres ; et quant à l'acte de célébration, je l'ai fait dresser moi-même.

RICCARDO.

Quoi ! sous le nom de don Juan de Guimarens ?

ZUNIGA.

Allons donc ! le mariage serait nul ; et vous et moi tenons à ce qu'il soit valable. J'ai mis votre véritable nom : José Riccardo, et vos titres : guitariste en plein vent.

RICCARDO.

Monsieur !...

ZUNIGA.

Je ne vous en connais pas d'autres ! et il faut bien que les qualités soient connues après le mariage.

RICCARDO, *se mettant à la table et écrivant.*

Non pas après !... mais avant !

ZUNIGA, *à part.*

C'est fait de nous !... Et comment le détourner de son dessein !... (*S'approchant de Riccardo, qui écrit à la table à gauche.*) Quoi ! en conscience, tu voudrais...

RICCARDO.

Lui apprendre la vérité... tout lui dire... c'est ce que je viens de faire.

ZUNIGA, *avec effroi.*

O ciel !

RICCARDO, *écrivant et parlant très-haut.*

« Oui, madame... si vous me repoussez, je su-
» birai mon sort sans vous accuser et sans me
» plaindre... mais si, après avoir lu cette lettre,
» vous pardonnez à un coupable... si vous dai-
» gnez lui tendre la main, je tâcherai de ne pas
» mourir de joie ! »

ZUNIGA, *debout derrière son fauteuil.*

En effet ! c'est plus noble, plus généreux ! et je me charge de lui remettre ce billet.

RICCARDO, *voyant entrer Manuela et Lorenzo.*

Merci, monseigneur. Voici sa tante !

ZUNIGA, *à part.*

Tout est perdu !

SCÈNE VI.

LORENZO et MANUELA, *sortant de la porte à gauche* ; RICCARDO, ZUNIGA.

MANUELA.

Allons donc, mon cher neveu, n'avez-vous pas entendu ? les grands parents viennent d'arriver ! c'est à vous de les recevoir et de leur donner la main !

LORENZO.

C'est dans les convenances !

RICCARDO, *avec émotion.*

J'y vais, et je reviens... Mais voici un billet que je vous prie de remettre vous-même et à l'instant.

MANUELA, *prenant le billet.*

A qui ?

RICCARDO.

A Zarah ! à elle seule !

Il sort vivement par la porte à droite.

SCÈNE VII.

ZUNIGA, MANUELA et LORENZO.

MANUELA, *étonnée et le regardant sortir.*
Qu'a-t-il donc?... et quel est ce papier?

ZUNIGA.

Un billet qu'il vient de tracer devant moi...
(*Souriant.*) Vous vous doutez de ce qu'il contient,
des phrases brûlantes, passionnées... J'avais beau
lui dire, on n'écrit pas ainsi à une jeune per-
sonne... même à sa fiancée.

LORENZO, *gravement.*

Ce n'est pas dans les convenances!

ZUNIGA, *vivement.*

N'est-ce pas?

MANUELA.

Certainement! les convenances, la règle, l'éti-
quette!

LORENZO.
Quand ils seront mariés...

MANUELA.

Je ne dis pas.

ZUNIGA.

C'est juste, monseigneur! C'est juste, madame!
(*Serrant la main de Manuela, et lui prenant la
lettre qu'elle tient.*) Pardon pour mon ami! (*s'in-
clinant*) je vous demande pardon pour lui.

LORENZO, *d'un air approbatif.*

C'est bien.

MANUELA.

Voici ma nièce!

SCÈNE VIII.

ZARAH, *entrant avec* MARTIN DE XIMENA,
qui lui donne la main; FRA LORENZO,
MANUELA, ZUNIGA.

QUINTETTE, *qui finit en sextuor.*

C'est l'instant du mariage.

Nous venons, } témoins heureux,
Vous venez, }

Au ciel offrir { notre } hommage,
 { votre }

Aux époux offrir { nos } vœux!
 { vos }

FRA LORENZO, *à dona Manuela.*

J'arrivais de l'intendance.

MANUELA.

Eh bien!...

FRA LORENZO.

Point de messager!

Dormons en pleine assurance:

Tout va bien, point de danger!

ENSEMBLE.

ZUNIGA, FRA LORENZO, ZARAH et MANUELA.

Nous venons, } témoins heureux,
Vous venez, }

Au ciel offrir { notre } hommage,
 { votre }

Aux époux offrir { nos } vœux!
 { vos }

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RICCARDO, *sortant de la porte à
droite.*

FRA LORENZO.

Il ne nous manque rien!... que l'époux.

MANUELO, *l'apercevant.*

Le voici!

RICCARDO, *se soutenant à peine, et s'appuyant sur un
fauteuil à droite.*

Ah! je me sens mourir!

Il s'avance en tremblant et les yeux baissés, n'osant
regarder Zarah; enfin il se hasarde à jeter les yeux
sur elle. Zarah regarde son trouble avec un sourire
aimable, et lui dit en lui tendant la main.

ZARAH.

Venez donc, mon ami!

RICCARDO *pousse un cri, tressaille et tombe presque un
genou en terre.*

O ciel!

ZUNIGA, *à demi-voix, et le relevant.*

Allons!... tâche de te remettre!

RICCARDO, *à demi-voix et avec joie.*

O bonheur!... elle a lu ma lettre?...

ZUNIGA, *de même.*

A l'instant, devant nous!...

RICCARDO, *de même.*

Sans colère?...

ZUNIGA, *de même.*

Ou du moins

Sans en montrer!... de crainte de la tante...

Qui regarde!... Silence! attention constante!

Montrant Manuela.

Et jusqu'après l'hymen prodigue-lui tes soins

ENSEMBLE.

RICCARDO, *regardant Zarah.*

Quoi! sans colère

Son cœur apprend

Pareil mystère,

Forfait si grand!

Et son silence

Annonce donc

Et sa clémence

Et mon pardon!

ZUNIGA.

Beauté si fière,

Orgueil si grand!

De ma colère

Voici l'instant!

De son offense

J'aurai raison.

Dans ma vengeance

Point de pardon!

MARTIN, *regardant Riccardo.*

Il faut lui faire

Son compliment!

Beauté si fière

L'aime vraiment!

Et son silence

Annonce donc

Pour son offense

Grâce et pardon!

ZARAH, *à Manuela, montrant Riccardo en riant.*

Il veut nous taire,

Discret amant,

Quelque mystère

Tendre et galant!

Avec prudence,

Et pour raison,

Pour son silence

Grâce et pardon!

FRA LORENZO.

Partons!

ZARAH.

Un instant, je vous prie!

ZUNIGA et MARTIN, *à part,*

Quel est donc son dessein

RICCARDO, à part.

Ah ! je frémis, grand Dieu !
ZARAH.

Dans ce jour, d'où dépend le bonheur de ma vie,
De mes torts, avant tout, je dois faire l'aveu !
S'avançant vers Zuniga.

Envers vous, don Alvar, mou offense fut grande,
Daignez me pardonner !

ZUNIGA, troublé.

Moi !

ZARAH, lui tend la main.

Je vous le demande !

Et j'en veux une preuve...

ZUNIGA, s'inclinant.

Ah ! j'en suis trop flatté !

ZARAH.

Je veux par vous être à l'autel conduite !

ZUNIGA, à part.

Je ne sais quel remords et me trouble et m'agite...

Non... non... il est trop tard, le sort en est jeté...

Il présente sa main à Zarah. Ils vont pour sortir ; paraît un courrier qui s'adresse à Fra Lorenzo, et lui remet des dépêches.

FRA LORENZO.

Ah !... ah !... de la cour de Lisbonne !...

Oui, c'est le courrier que j'attends...

A Manuela et aux mariés.

Partez sans moi, je le veux ! je l'ordonne !

Je vous rejoins dans peu d'instants !

ENSEMBLE.

ZUNIGA.

Beauté si fière,

Orgueil si grand, etc., etc.

MARTIN.

Il faut lui faire

Son compliment, etc., etc.

RICCARDO.

Quoi ! sans colère

Son cœur apprend, etc., etc.

ZARAH.

O jour prospère !

Heureux instant ! etc., etc.

Zuniga a offert sa main à Zarah, et Riccardo à Manuela. Ils sortent précipitamment. Pendant la fin de cet ensemble, Fra Lorenzo a décacheté ses dépêches ; il a parcouru un des papiers, et au moment où, sur la ritournelle, Martin veut sortir et accompagne Riccardo, Fra Lorenzo le retient par la main.

SCÈNE X.

FRA LORENZO, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO.

Un instant, seigneur de Ximena...

MARTIN.

Le mariage va se célébrer sans nous.

FRA LORENZO.

Il ne s'agit pas de mariage, mais de nouvelles que je reçois de Lisbonne, et qui vous concernent.

MARTIN.

Moi !... Martin de Ximena, négociant ?

FRA LORENZO.

Vous-même.

MARTIN, froidement.

Cela m'étonne... mais dès que vous me le dites...

FRA LORENZO.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que mon oncle Vasconcellos, qui est d'ordinaire si clair dans ses dépêches... me semble dans celle-ci d'une obscurité...

MARTIN.

Vous avez tant de lumière...

FRA LORENZO.

Enfin nous verrons bien, écoutez seulement... (*Lisant.*) « Depuis le dernier duel dont je vous ai parlé, depuis l'affaire de Guimarens... » je n'en connais pas d'autre que celle de son mariage... » vous avez dû exécuter les ordres en chiffres que » je vous ai donnés... » Je ne sais pas où ils sont.

MARTIN, à part.

Dans le dernier courrier intercepté.

FRA LORENZO, continuant.

« J'en attends les résultats naturels... » d'autant plus naturels qu'ils viendront d'eux-mêmes. (*Continuant de lire.*) « C'est un nommé Pinto » qui est l'âme du complot, et celui qui s'est » chargé de l'exécution est le fils du duc, le jeune » Emmanuel de Bragance, caché depuis son duel » à Santarem. » Je n'en ai pas la moindre idée.

MARTIN, froidement.

Ni moi non plus... et je ne vois pas en quoi tout cela me regarde.

FRA LORENZO.

Attendez donc. (*Continuant de lire.*) « Un » négociant de cette ville, qui est maintenant » dans la votre, Martin de Ximena est le banquier » de la conspiration... » Comprenez-vous ?

MARTIN, froidement.

Pas plus que votre excellence.

FRA LORENZO.

C'est ce que nous allons voir... (*Continuant.*) Hum ! hum !... « de la conspiration, qui n'est pas » riche, et qui a grand besoin d'argent... c'est chez » lui, ou chez quelqu'un des siens, que doit être » caché le jeune duc... Il faut donc à tout prix, » par ruse, par adresse, et, s'il y a lieu, par la tor- » ture, forcer Ximena à vous le livrer... Une heure » après, vous aurez pour agréable de lui faire » trancher la tête, etc... » Des détails d'intérieur. « Quant à Ximena, sa grâce s'il parle... sinon, » etc. » Comprenez-vous enfin ?

MARTIN, froidement.

Cela devient plus clair !... Mais quand par événement, quand par hasard le ministre aurait dit vrai, je suis d'un naturel taciturne et ne parle jamais... Votre excellence peut compter là-dessus et agir en conséquence.

FRA LORENZO.

Et si je te fais trancher la tête, mon cher !

MARTIN, avec sang-froid

C'est un moyen, mais un des moins heureux qui existent pour me faire parler.

FRA LORENZO.

C'est juste ! nous aurions alors la torture, que l'on me propose, et qui a bien ses avantages... mais ça n'est pas dans mon caractère.

MARTIN.

Je m'en doute bien... un homme d'esprit tel que vous a une autre manière d'interroger.

FRA LORENZO, *souriant*.

Je vois que nous pourrions nous entendre... Écoute; je n'ai pas de temps à perdre; le ministre compte sur moi, et à tout prix, comme il le dit, il faut réussir... Je connais le cœur humain, et j'ai un système jusqu'à présent infaillible... Voyons... (*lentement et le regardant en face*)... combien?

MARTIN, *avec indignation*.

Me supposer de pareils sentimens... pour qui me prenez-vous?

FRA LORENZO.

Je te prends pour moi, à mes gages, à mon compte... toi et tes sentimens... combien?

MARTIN.

Je n'ai rien à vous répondre.

FRA LORENZO.

Tu ne veux pas y mettre le prix... je le fixerai... soixante mille piastres.

MARTIN.

Pour livrer le duc de Bragance!... moi! Portugais!

FRA LORENZO.

Cent mille.

MARTIN.

Moi, homme d'honneur!...

FRA LORENZO.

Deux cents.

MARTIN.

Deux cents!... Vous pourriez supposer...

FRA LORENZO.

Que tu es plus cher que les autres; voilà tout ce que cela me prouve. Il paraît, seigneur de Ximena, que votre vertu est d'un prix élevé... eh bien! il faut en finir... d'ailleurs ce sont vos Portugais qui paieront. Écoute-moi bien, et décide-toi, car c'est mon dernier mot... (*Le regardant en face et lentement*.) Trois cent mille piastres!

MARTIN fait à part un geste de joie, puis se retournant vers Lorenzo, lui dit vivement.

Je demande si votre excellence les donne sur-le-champ.

FRA LORENZO, *riant*.

Allons donc!... nous voilà enfin!... Quand je te disais que je connaissais le cœur humain...

MARTIN, *appuyant toujours*.

Comptant!

FRA LORENZO.

Pourquoi cela?

MARTIN.

C'est qu'aujourd'hui il faut que j'aie cette somme, ou que je me brûle la cervelle.

FRA LORENZO.

Garde-t'en bien!

MARTIN.

Je conçois que cela romprait nos relations; mais je vous le dis à vous en confidence, j'étais obligé de suspendre mes paiemens. Ainsi voyez si vous voulez me sauver la vie.

FRA LORENZO, *réfléchissant*.

Soit... Aujourd'hui les trois cent mille piastres... mais ce soir tu me livres le jeune duc!

MARTIN, *réfléchissant aussi*.

Ce soir... non pas... mais demain!

FRA LORENZO.

Et pourquoi?

MARTIN.

Le temps de le dépister, de m'en emparer, et de vous le faire saisir sans danger... au milieu de ses nombreux amis.

FRA LORENZO.

Ils sont donc beaucoup?

MARTIN.

Cinq ou six cents... qui depuis huit jours se rassemblent et se cachent dans ces murs, prêts à marcher sur Lisbonne pour y soulever le peuple.

FRA LORENZO, *naïvement*.

Et je ne m'en doutais pas!

MARTIN, *froidement*.

Bah!... ce n'est rien.

FRA LORENZO.

Comment! ce n'est rien?

MARTIN, *de même*.

Bien d'autres choses encore que je vous apprendrais... Mais tenez-vous coi... ne bougez pas, que rien ne leur donne l'éveil que rien surtout ne fasse soupçonner notre intelligence.

FRA LORENZO.

Et si tu me manques de parole?

MARTIN.

Ma tête est à vous!

FRA LORENZO.

Permetts donc!... elle ne vaut pas trois cent mille piastres.

MARTIN.

Pour vous!... mais pour moi!...

FRA LORENZO.

C'est juste!...

MARTIN.

Vous ne donneriez pas la vôtre pour ce prix-là, ni pour le double!

FRA LORENZO.

Non certes! Va, va, ne perds pas de temps... pendant que moi j'achève mes dépêches...

MARTIN, *revenant sur ses pas*.

Bien entendu que d'ici à demain vos affidés ne me perdront pas de vue, et que vous me ferez consigner aux portes de la ville.

FRA LORENZO, *d'un air profond*.

J'y pensais!...

MARTIN.

Et tenez... tenez... comme je vous le disais, le mariage s'est célébré sans nous!... entendez-vous les cloches?... Adieu, monseigneur!

FRA LORENZO.

Adieu!

Martin sort par la porte à droite.

SCÈNE XI.

FRA LORENZO, à la table à droite, achevant de lire ses lettres; DONA MANUELA, ZUNIGA; puis après RICCARDO et DIANA.

FINAL.

CHŒUR.

Que les cloches retentissent
Et résonnent dans les airs !
Des anges qui les unissent
Empruntons les saints concerts !
Des anges qui les unissent
Sonçons, sonçons les pieux concerts !

MANUELA et ZUNIGA.

Ils sont unis !

FRA LORENZO, achevant de lire une lettre.

O ciel ! ô nouvelle terrible !...

MANUELA, courant à lui.

Qu'avez-vous donc ?

FRA LORENZO.

Non... ce n'est pas possible !...

Quoi ! d'après un message à l'instant envoyé,
Guimarens serait mort !

MANUELA, étonnée, et ZUNIGA, riant, lui montrant Riccardo qui entre dans ce moment, tenant Zarah par la main.

Le voilà marié !

CHŒUR.

Que les cloches retentissent
Et résonnent dans les airs ! etc., etc.

FRA LORENZO, lisant toujours ses dépêches.

Non, non, et le fait se complique,

Le ministre prétend nous avoir annoncé...

Et je n'en ai rien su... qu'arrivant du Mexique...

Don Juan de Guimarens... mortellement blessé,

L'autre semaine est mort !... C'est authentique !

Donnant la lettre à Riccardo.

Lisez vous-même !

TOUS.

O ciel !

ENSEMBLE.

ZARAH, MANUELA ET LE CHŒUR.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés.

D'où vient cette méprise ?

S'adressant à Riccardo.

Répondez... prononcez.

ZUNIGA.

Le sort nous favorise ;

Mes vœux sont exaucés.

Je vois à sa surprise

Montrant Riccardo.

Tous ses plans renversés.

FRA LORENZO.

De terreur, de surprise,

Tous mes sens sont glacés.

Et le ciel et l'église

Sont-ils donc courroucés ?

RICCARDO.

De crainte et de surprise

Tous mes sens sont glacés.

Je vois par sa méprise

Nos projets renversés !

MANUELA, à Zuniga, lui montrant Riccardo.

Mais cet époux... qui peut-il être ?

ZUNIGA.

Voici probablement qui le fera connaître !

Montrant un page qui entre.

C'est le page de Médin !

LE PAGE, s'inclinant.

A dona Manuela,

De la part de mon maître.

MANUELA, lisant à haute voix.

« Pardonnez, senora, si déjà je sépare
» Les deux nobles époux que vos mains ont unis !
» Votre illustre neveu, l'autre jour, m'a prouvé
» De venir aujourd'hui jouer de la guitare
» Dans mon hôtel !... J'y compte, et mon page est chargé
» De lui payer d'avance son salaire ! »

Le Page présente une bourse pleine d'or à Riccardo, qui détourne la tête.

MANUELA, stupéfaite.

O ciel ! de l'or !

ZARAH, à part de même.

Et ce mystère...

Cette lettre !...

MANUELA.

Mon nom, mon honneur outragé !
TOUS, s'adressant à Riccardo.

Répondez.

ZUNIGA.

Oui, vraiment, puisqu'on sait tout... je blâme
Une feinte inutile !... A nos nobles amis
Renvoyez les valets et les riches habits
Qu'ils vous avaient prêtés pour séduire madame !

MANUELA, furieuse.

Qu'entendez-je !... ô ciel !

ZARAH, prête à se trouver mal.

Ah ! je frémis !

ZUNIGA.

Illustre et noble artiste,

Reprenez la livrée et l'art du guitariste.

Les personnes qui sont près de la table à droite s'écartent, et l'on voit sur une chaise le manteau noir déchiré et la guitare que Riccardo portait au premier acte, et que des pages viennent d'apporter. Zarah pousse un cri et tombe sans connaissance sur un fauteuil à gauche.

ENSEMBLE.

MANUELA.

O jour d'opprobre et d'infamie !

Honteux hymen ! Ignominie

Par qui ma race est avilie

Et notre nom déshonoré !

Malheur à lui ! mort à l'infâme !

Le feu céleste le réclame !

A nous son sang ! à Dieu son âme !

Et qu'au supplice il soit livré !

ZUNIGA.

O jour heureux ! joie infinie !

Notre vengeance est accomplie !

L'affront dont fut blessé ma vie

Par son affront est réparé !

Oui, c'est indigne ! c'est infâme !

Mais, après tout, elle est sa femme !

Et l'orgueilleuse et noble dame

Se soumettra, bon gré, mal gré !

FRA LORENZO et LE CHŒUR.

O jour d'opprobre et d'infamie !

Honte sur vous... Ignominie !

Votre famille est avilie !

Et votre nom déshonoré !

Malheur à lui ! mort à l'infâme !

Notre vengeance le réclame !

A nous son sang ! à Dieu son âme !

Et qu'au supplice il soit livré !

Riccardo, que tout le monde repousse, est prêt à franchir la porte du fond ; il revient vivement vers le groupe où Zarah est assise évanouie. Lorenzo l'empêche d'approcher.

RICCARDO, de loin, étendant ses mains suppliantes vers
Zarah qu'il ne voit pas.

O vous qui lisez dans mon âme,
Daignez me défendre à leurs yeux !
Rappelez-vous, ô noble dame !
Mon repentir et mes vœux.

Se mettant à genoux.

Grâce pour ma raison !

Pour un égarement dont je ne fus pas maître !...

ZARAH, revenant à elle, et voyant Riccardo à ses genoux.

Mon pardon !... dit-il... un pardon !

Il en est pour l'amour peut-être !...

Jamais pour l'imposture et pour la trahison...

Elle s'éloigne sans le regarder, et rentre avec sa tante
dans l'appartement à gauche.

RICCARDO, stupéfait.

Moi... parjure... et traître !...

Quand j'ai tout dit !... quand tout lui fut connu...

Et ce billet...

ZUNIGA, à demi-voix.

Elle ne l'a pas lu !

Le montrant et le déchirant.

Le voici !

RICCARDO, furieux, tire son épée et s'élance sur Zuniga ;
il est désarmé par les autres seigneurs.

ENSEMBLE.

RICCARDO, accablé.

Ah ! c'en est fait ! que sur ma vie
Tombent l'opprobre et l'infamie !
Plus d'existence !... elle est flétrielle
Tout est pour moi désespéré !
Coupable d'une indigne trame,
À ses yeux je suis un infâme !
Je suis maudit, et dans son âme
Mon nom par elle est abhorré !...

LE CHŒUR.

O jour de honte et d'infamie !
Par cet indigne être trahie !
Donner sa main !... etc., etc.

ZUNIGA, riant.

O jour heureux, joie infinie !
Notre vengeance est accomplie !
L'affront, etc., etc.

FRA LORENZO.

O jour de honte et d'infamie ! etc., etc.

Ils sortent tous en désordre, en laissant Riccardo abîmé
dans sa douleur.

ACTE TROISIEME.

Un appartement à l'hôtel de Villaréal.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICCARDO, sortant de l'appartement à gauche.

Chassé ! chassé !... A ma vue elle s'est éloignée...
sans vouloir m'entendre... elle m'a défendu de la
suivre, et avec quel mépris ! pas une parole... pas
un regard !... Je n'en suis pas digne... et à qui de-
mander raison de tant d'outrages ?... Ces jeunes
seigneurs ont accueilli mon défi avec des éclats
de rire... don Alvar surtout !... ils sont, disent-
ils, trop nobles et de trop bonnes maisons pour
se battre avec moi, qui suis sans toit et sans
asile... moi, chanteur des rues !... mon sang ne
vaut pas la peine qu'on le répande... Ah ! c'est là
le comble de la honte... ne trouver personne qui
veuille même de ma vie !

SCÈNE II.

RICCARDO, MARTIN, qui est entré pendant la
scène précédente.

MARTIN, froidement.

Je la prends !...

RICCARDO, se retournant et poussant un cri de
joie.

Martin de Ximena !

MARTIN.

Qui vient réclamer ta promesse.

RICCARDO.

Je la tiendrai... Tu es mon sauveur, mon seul
ami... viens, partons... il me tarde de quitter ce
monde, où tout m'accable... ces grands seigneurs,
dont tu me disais avec raison de me défier !... ils

m'ont couvert de honte, et maintenant ils re-
fusent de me tuer.

MARTIN.

Je sais... je sais... j'ai vu Zuniga, qui, dans la
joie du triomphe, m'a tout raconté... ta lettre,
ton mariage, ton affront !

RICCARDO, avec douleur.

Eh bien ! ce n'est rien encore... elle refuse de
me voir... elle me repousse avec mépris.

MARTIN.

Zarah !... ta femme ?...

RICCARDO.

Ah ! ne dis plus ce mot-là.

MARTIN.

Comment alors es-tu ici ?

RICCARDO.

Sa tante m'a écrit la lettre la plus méprisante,
la plus injurieuse, pour me dire que ce mariage
était nul... que la famille en demandait la rup-
ture, et qu'elle m'attendrait, moi et mes gens de
loi... Je suis venu seul, sans un ami, sans un
conseil.

MARTIN.

Je serai le tien... je te défendrai.

RICCARDO.

C'est inutile... je ne venais pas pour me dé-
fendre, mais pour la voir... la voir encore une
fois... et puisqu'il faut renoncer à cette dernière
espérance, je suis à toi, je t'appartiens !

MARTIN.

Tu es donc bien décidé à m'obéir ?

RICCARDO.

Oui.

MARTIN.

A me suivre partout où j'irai ?

RICCARDO.

Je le jure !

MARTIN.

C'est qu'il y a à parier que j'irai me faire tuer.

RICCARDO.

Tant mieux ! c'est ce que je veux... Dispose de mes jours, je te les donne.

MARTIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Et moi, mon brave, je te promets d'en faire un noble et généreux usage... Prends ces papiers... garde-les précieusement, et, quoi qu'il arrive, ne démens rien de ce qui s'y trouve écrit.

RICCARDO.

Je te le promets, dût-il m'en coûter la tête.

MARTIN.

C'est ce qui pourra bien arriver, ainsi qu'à la mienne, qui du reste est déjà promise, pour aujourd'hui, au seigneur gouverneur. Mais n'importe, je comprends que tu dois avoir envie de quitter enfin la guitare.

RICCARDO.

De la briser !

MARTIN.

Eh bien ! c'est l'instant d'obéir à ton père, c'est l'instant de reprendre l'épée du soldat, non pour nos oppresseurs, mais contre eux !

RICCARDO.

Commande, je suis prêt ; je ne demande qu'une grâce, c'est qu'avant ma mort, ou après, je sois justifié aux yeux de Zarah!... qu'elle sache du moins que je ne l'ai pas trompée.

MARTIN.

Elle le saura, je te le promets... Voici ces dames.

SCÈNE III.

ZARAH, MANUELA, MARTIN, RICCARDO.

MANUELA.

Vous comprenez bien, monsieur, que, malgré ma répugnance et celle de ma nièce à nous trouver encore avec vous, un devoir indispensable nous y oblige. Cette affaire n'a déjà eu que trop de retentissement, et c'est pour éviter un nouveau scandale que nous vous proposons de rompre sans bruit et entre nous cet acte, qui devant les tribunaux est nul de plein droit, et de toute nullité.

MARTIN.

En quoi donc, madame ?

MANUELA, *le lui donnant.*

Vous pouvez le lire vous-même, car je n'en ai pas le courage... mais une imposture pareille!... un nom supposé, emprunter celui d'un noble seigneur... lui !

MARTIN, *qui a parcouru l'acte.*

Je ne vois pas cela ; je lis au contraire que l'époux de Zarah de Villaréal est Josué Riccardo, de son état guitarero.

MANUELA.

O ciel !

MARTIN.

Pour sa naissance... fils du soldat Luis Pacheco... Lisez madame... c'est en toutes lettres.

MANUELA.

Je ne puis le croire.

MARTIN.

Don Alvar de Zuniga, par les soins de qui ce contrat a été dressé, avait trop d'intérêt à n'y laisser aucune nullité.

MANUELA, *avec désespoir.*

C'est vrai... ce n'est que trop vrai... ma nièce unie à tout jamais à un guitariste... à cet homme !

MARTIN.

Qu'importe... si cet homme est un homme d'honneur, s'il a agi de bonne foi, s'il ne vous a pas trompée ?

ZARAH.

Lui!...

MARTIN.

Il aurait donné pour vous, son sang et sa vie... et malgré son amour, décidé à vous perdre, plutôt que de vous devoir à une trahison... il vous avait prévenue de tout dans une lettre qu'il a remise à votre tante avant de marcher à l'autel !

MANUELA.

C'est vrai.

MARTIN.

Pour vous la donner, à vous, sa fiancée !

MANUELA.

C'est vrai !

ZARAH, *à Manuela.*

Et qui vous en a empêchée ?

MANUELA.

Encore cet Alvar de Zuniga !

MARTIN, *frappant sur l'épaule de Riccardo.*

Qui est un fourbe... Mais celui-ci, je le jure... celui-ci, en vous épousant, croyait que son secret vous était connu, et que vous pardonniez son audace à un amour malheureux et insensé.

RICCARDO.

Qui fut mon seul crime!... le seul dont je dois être puni !

ZARAH, *avec émotion.*

S'il a dit vrai, monsieur... et je le crois...

ROMANCE.

PREMIER COUPLÉ.

De cet hymen fatal, qui tous deux nous enchaîne,
Les nœuds par moi seront à jamais respectés!...
Mais l'honneur nous sépare... et du moins sans ma haine

Partez, monsieur, partez ;

L'honneur le veut... partez !

DEUXIÈME COUPLÉ.

Loin de moi, loin des lieux qui vous avaient vu naître,
Vont s'écouler vos jours par l'exil attristés!...

Mais avec mon pardon... et mon bonheur... peut-être...

Partez, monsieur, partez ;

L'honneur le veut, partez...

MARTIN.

C'est bien, senora, ce que vous venez de dire!... c'est très-bien, et vous en serez récompensée, car bientôt celui-ci ne sera plus Josué Riccardo.

RICCARDO ET LES DEUX FEMMES.

Que dites-vous ?

MARTIN.

Que ce mariage qui blessait tant votre noble famille...

MANUELA, *vivement.*

Sera rompu...

MARTIN.

Oui, probablement il ne durera pas long-temps ; car aujourd'hui même la senora court grand risque d'être veuve !

ZARAH.

O ciel !...

MANUELA.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARTIN.

Silence... vous allez le savoir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO, SOLDATS et GENS DE JUSTICE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

FRA LORENZO, *s'approchant respectueusement de Riccardo et le saluant.*

Monseigneur !

ZUNIGA, *de même.*

Monseigneur !

FABIUS, OTTAVIO et LES AUTRES, *de même.*

Monseigneur !

MANUELA, ZARAH et RICCARDO, *étonnés.*

Que disent-ils ?

MARTIN, *à demi-voix à Riccardo.*

L'heure est venue !

De l'audace et du cœur !

FRA LORENZO, *à Riccardo.*

La vérité nous est enfin connue, Et c'est avec regrets... avec douleur...

Saluant.

Que nous venons arrêter monseigneur !

ZUNIGA, *et les autres, de même.*

Monseigneur !

MANUELA et ZARAH, *étonnées.*

Monseigneur !

FRA LORENZO, *s'adressant à Riccardo, et regardant Martin.*

Vos complices, auxquels j'ai promis le silence,

Vous ont découvert et trahi !

MARTIN, *bas, à Riccardo.*

Ête complice !... c'est moi !

FRA LORENZO, *montrant Riccardo.*

Qu'on s'assure de lui !

ZUNIGA, *à Manuela.*

Sous ces grossiers habits, sous cette humble apparence, Qui nous-mêmes nous abusa,

Il cachait ses complots !...

Les Gardes qui ont entouré Riccardo l'ont fouillé, et présentent à Fra Lorenzo les papiers qu'ils viennent de trouver sur lui.

FRA LORENZO, *en lisant l'adresse.*

Eh ! oui !... c'est bien cela !

Lisant.

« Don Emmanuel de Bragance. »

TOUS, *à demi-voix.*

Le fils du duc de Bragance !

MARTIN, *bas à Riccardo.*

Ton serment ?...

RICCARDO, *de même.*

Comptez sur ma foi !

A haute voix et se tournant vers Fra Lorenzo.
Puisque vous savez tout... c'est moi !

TOUS.

Grand Dieu !

RICCARDO.

C'est moi !

ENSEMBLE.

ZARAH.

Tremblante, j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux ;
Celui qu'accablait tant de haine,
C'est lui !... c'est ce nom glorieux !

FRA LORENZO.

Oui, c'est bien lui, j'en crois à peine
Et cet écrit, et ses aveux ;
Par mon adresse, enfin, j'enchaîne
Ce chef terrible et dangereux.

MANUELA.

Tremblante... j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux !
C'est à lui que l'hymen l'enchaîne,
Elle porte un nom glorieux !

RICCARDO.

Je l'ai juré ! l'honneur m'enchaîne ;
La mort est l'objet de mes vœux ;
Je leur abandonne sans peine
Des jours, hélas ! si malheureux !

ZUNIGA et SES AMIS, *regardant Zarah.*

Le hasard a trompé ma haine ;
J'ai cru l'avilir à nos yeux ;
Et c'est à lui que je l'enchaîne,
Elle porte un nom glorieux !

MARTIN, *regardant Riccardo.*

Fidèle à l'honneur qui l'enchaîne,
J'admire son cœur généreux !
Que son dévouement nous obtienne
La liberté, prix de nos vœux !

FRA LORENZO, *qui vient de parcourir l'écrit qu'on lui a donné.*

La lettre est d'un nommé Pinto, le secrétaire
Du duc... un intrigant !

MARTIN, *à part.*

Un brave Portugais !

FRA LORENZO, *lisant.*

« Tout va mal ! et je doute à présent du succès ;
» Le duc refuse !... il faut proclamer votre père
» Roi, malgré lui !... venez... si vous étiez
» A Lisbonne !... »

MARTIN.

Il y doit être à présent... j'espère !

FRA LORENZO, *lisant.*

« De plus, si vous nous apportiez

» Deux cent mille ducats... »

MARTIN, *à part.*

Il en a trois cents !... grâce

Montrant Lorenzo.

A monseigneur !

FRA LORENZO, *achevant de lire.*

« Nous pourrions dès demain

» Donner au Portugal un nouveau souverain ! »

Se retournant vers Zuniga et ses amis.

Vous voyez, messieurs, quelle audace !

Montrant Riccardo.

Mais nous tenons le chef !... du complot c'en est fait !
A l'instant dans ces lieux Vasconcellos m'ordonne
De le faire juger, condamner !... Ce serait
Un peu vil !... moi, qui tiens aux égards, je lui donne...

MARTIN, *vivement.*

Combien ?

FRA LORENZO.

Une heure !...

RICCARDO, *froidement.*

Je suis prêt.

ENSEMBLE.

MARTIN, *à part.*

O cœur magnanime !
 Courage sublime !
 De l'honneur victime,
 Il meurt en héros !
 Toi que je supplie,
 Dieu de la patrie !
 Arrache sa vie
 Au fer des bourreaux.

RICCARDO, *à Martin.*

O cœur magnanime !
 A toi mon estime !
 J'aurais par un crime
 Terminé mes maux !
 Et pour ma patrie,
 D'une âme ravie,
 Je livre ma vie
 Au fer des bourreaux !

ZARAH et MANUELA.

O cœur magnanime !
 Courage sublime !
 Qui, pour nous victime,
 Se livre aux bourreaux !
 Toi, que je supplie,
 Dieu de la patrie !
 Protège sa vie,
 Et sauve un héros !

FRA LORENZO et LE CHŒUR.

Quant à moi, j'estime,
 Qu'un semblable crime
 Veut une victime
 Pour notre repos !
 Audace inouïe,
 Qu'il faut qu'il expie !
 Nous devons sa vie
 Au fer des bourreaux.

FRA LORENZO.

Le tribunal s'assemble auprès de cette enceinte,
 Je vais le présider !

A Zuniga, lui montrant Riccardo.

Veuillez sur monseigneur.

Je vous remets sa garde !...

RICCARDO, montrant Martin.

A ce vieux serviteur

Pourrai-je dire adieu ?

FRA LORENZO, à Zuniga.

Permettons-le sans crainte.

Montrant Martin.

Il nous redira tout !

A Riccardo, montrant Martin.

Parlez-lui, monseigneur !

RICCARDO, à Martin, qui s'avance avec lui au bord du théâtre.

As-tu quelque ordre encore à me donner ?

MARTIN, à demi-voix.

Silence !...

Pour tout le monde, et même pour Zarah,
 Sois toujours le duc de Bragance !

RICCARDO, de même.

Je le promets !...

MARTIN, de même.

Tout le succès est là !

De Lisbonne en ces lieux, vingt milles de distance !...

Notre sort se décide, ami, dans ce moment !

Si le duc est triomphant,

Nous pouvons être encor sauvés !... mais s'il succombe...

Secouant la tête.

Toi... puis moi...

RICCARDO.

Je comprends ! nous aurons même tombe !
 Je t'ai promis nies jours !

MARTIN.

J'avais promis aussi
 D'en faire bon usage !... si-je dit vrai ?

RICCARDO, lui serrant la main.

Merci !

ENSEMBLE.

MARTIN.

O cœur magnanime ! etc.

RICCARDO.

O cœur magnanime ! etc.

ZARAH.

O cœur magnanime ! etc.

FRA LORENZO, ZUNIGA et LE CHŒUR.

Quant à moi, j'estime, etc.

Fra Lorenzo fait signe à tout le monde de sortir.

SCÈNE V.

MANUELA, ZARAH, RICCARDO, LORENZO,
MARTIN.

LORENZO, à Martin.

J'ai dit : Sortez tous ! (*Se retournant avec respect vers Manuela et Zarah.*) Oui, tous !

ZARAH, avec dignité.

Excepté moi, monseigneur, moi qui suis sa femme.

LORENZO, s'inclinant.

C'est juste, les égards... les convenances...

Manuela et Martin sortent par la porte du fond ; Lorenzo par la porte à droite.

SCÈNE VI.

RICCARDO et ZARAH.

DUO.

ZARAH, s'approchant avec exaltation de Riccardo, qui est assis et plongé dans ses pensées.

Oui, dès ce moment, je réclame

Le droit de partager ton sort !

-e suis à toi ! je suis ta femme !

Avec toi, je marche à la mort !

RICCARDO, hors de lui et se levant.

Dieu tout-puissant, qu'entends-je ?

ZARAH.

Écoute-moi ?

Dans mon cœur tu n'avais pu lire

Que le mépris, ou bien l'effroi...

Mais à présent je peux tout dire...

Avec amour.

Car je vais mourir avec toi !

PREMIER COUPLET.

Alors que ta misère

Excitait mon dédain,

Quand, orgueilleuse et fière,

Je repoussais ta main,

Et de honte et de blâme

Lorsque je t'accablais...

Eh bien ! au fond de l'âme...

Avec exaltation.

Malgré moi je t'aimais !

Je t'aimais !

RICCARDO, à part, cherchant à contenir sa joie.

Ah ! je vous rends grâces,

Moment enchanteur !

Mort qui me menaces,

Et fais mon bonheur !

Que rien n'apparaisse
Pour me secourir,
Avec ma tendresse
Laissez-moi mourir !

DEUXIÈME COUPLET.

ZARAH.

Pour punir ton offense,
Quand au fond de mon cœur
J'implorais la vengeance,
Le devoir et l'honneur !
Tout à l'heure... ici même...
Quand je te bannissais,
Eh bien !... ô honte extrême !
Malgré moi... je t'aimais !
Je t'aimais !

Je t'aime et pour jamais !

RICCARDO, à part.

Ah ! je vous rends grâces,
Moment enchanteur !
Mort qui me menaces, etc., etc.
On entend un grand bruit au dehors.
ZARAH, effrayée.

Écoutez ! écoutez !

RICCARDO, tranquillement.

C'est l'heure du supplice !

ZARAH, de même.

Où !... j'entends les bourreaux venir.

RICCARDO.

Qu'ils viennent !... ô destin propice !...

Sans que mon rêve finisse,

Aimé d'elle, je vais mourir...

ENSEMBLE.

ZARAH, avec enthousiasme.
Allons ! marchons !... mon cœur réclame
Le droit de partager ton sort ;
L'amour et m'anime et m'enflamme ;
Avec toi je marche à la mort !

RICCARDO.

Espoir qui m'anime et m'enflamme,
Elle veut partager mon sort !
C'est trop de bonheur pour mon âme ;
Sans regrets je marche à la mort !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DONA MANUELA.

MANUELA.

Qu'est-ce qu'ils font?... qu'est-ce qu'ils font, je vous le demande ? moi qui déteste les séditions, une à Lisbonne !.. une ici !... le peuple soulevé, le conseil en fuite... ainsi que monseigneur ! ils crient tous : Vive Bragance ! *(A ce mot, Riccardo fait un geste d'effroi. Zarah un geste de joie, et court à la fenêtre à gauche. Manuela continuant.)* C'est ce Martin de Ximena qui les excite et marche à leur tête !

ZARAH, courant à Riccardo et lui prenant la main.

Cui... oui... j'entends les cris du peuple soulevé !
Courage !... vous pouvez encore être sauvé !

RICCARDO, avec douleur.

C'est fait de moi ! j'ai tout perdu !

MANUELA, étonnée.

Que dit-il ? quand, avec la vie,
Pouvoir, honneurs... tout lui serait rendu ?...

RICCARDO.

Mes jours seront sauvés !... sa tendresse ravie...
Le rêve se dissipe !... hélas ! j'ai tout perdu !

ZARAH.

Quand la gloire vous environne...

RICCARDO.

J'ai tout perdu !

ZARAH.

Quand pour vous brille la couronne !...

RICCARDO.

Ah ! plaignez-moi !... j'ai tout perdu !

REPRISE ENSEMBLE.

RICCARDO.

Amour, bonheur, hélas ! j'ai tout perdu !

ZARAH et MANUELA.

Quel trouble règne en son cœur éperdu !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIVS,
OTTAVIO.

TOUS QUATRE, accourant avec effroi.

Protégez-nous !... Le peuple furieux
Nous poursuit jusque dans ces lieux !
Que votre bras puissant nous sauve et nous assiste !
Protégez-nous, prince, protégez-nous ?

RICCARDO.

Que vois-je ?... à mes genoux !

A part, avec tristesse.

Tous !... aux genoux du pauvre guitariste !

A voix haute.

Relevez-vous ?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TOUT LE PEUPLE accourant, et avec
eux MARTIN DE XIMENA.

CHOEUR.

Vive à jamais, vive Bragance !

A bas un pouvoir détesté !

Le ciel nous rend dans sa puissance

La victoire et la liberté !

Vive Bragance !

Vive la liberté !

MARTIN, à Fra Lorenzo et aux Espagnols.

Oui, messieurs, le Portugal est libre ; Vasconcellos est en fuite... mais vous n'avez rien à craindre, le duc de Bragance est roi ! la nouvelle nous en est apportée par son fils lui-même, don Emmanuel, qui dans ce moment fait son entrée dans la ville de Santarem.

FRA LORENZO, étonné, et regardant Riccardo.
Et celui-ci ?

MARTIN.

Celui que vous venez d'explorer à genoux est un brave et loyal Portugais, qui par un dévouement sublime avait pris la place du prince, non pour régner, mais pour mourir. *(A Zarah.)* Oui, madame, pour mériter vos regrets et votre estime, pour être aimé de vous pendant une heure, il allait se faire tuer ! cela mérite récompense !

ZARAH, tendant la main à Riccardo.

La voici !

MARTIN.

Et une autre encore ! *(A Riccardo.)* Don Emmanuel te nomme comte de Santarem, et tu deviens son frère.

RICCARDO.

Moi !

MARTIN.

C'est trop juste ! quand personne n'eût osé être de la famille, tu as été le fils du roi. Et maintenant, allié du sang royal, noble comte de Santarem, pour la dernière fois reprends ta guitare, et dis-nous un air de victoire.

CHOEUR.

Vive à jamais, vive Bragance !

A bas un pouvoir détesté !

Le ciel nous rend en sa clémence

La victoire et la liberté !

Vive Bragance !

Vive la liberté !



ACTE III, SCÈNE III.

LE GUITARRERO,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de M. Scribe,
de l'Académie Française,

MUSIQUE DE M. F. HALÉVY,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE LE 21 JANVIER 1841.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRA LORENZO.	M. MOREAU-SAINTI.	FABIUS.	M. EMON.
RICCARDO.	M. ROGER.	OTTAVIO.	M. DAUDÉ.
MARTIN DE XIMENA.	M. GRIGNON.	MANUELA.	M ^{me} BOULANGER.
DON ALVAR DE ZUNIGA.	M. BOTELLI.	ZARAH.	M ^{me} CAPDEVILLE.

La scène se passe à Santarem, château royal de l'Estramadure, à une douzaine de lieues de Lisbonne. — En 1660.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la principale place de Santarem. Dans le lointain le château royal de Santarem. A gauche, l'hôtel de Villaréal; à droite, l'hôtel du *Soleil d'Or*, principale hôtellerie de la ville. On y arrive par quelques marches, et les fenêtres sont préservées de la chaleur par un auvent ou une tente qui fait saillie sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau. ALVAR DE ZUNIGA, venant de la promenade à droite, au fond du théâtre, s'arrête un instant sous les fenêtres à gauche de l'hôtel de Villaréal qu'il regarde avec colère; au même moment, FABIUS et OTTAVIO sortent de l'hôtellerie à droite et aperçoivent Alvar.

FABIUS.

Eh! c'est notre ami Alvar de Zuniga!

NOTA. La mise en scène exacte de cet ouvrage, transcrite par M. L. Palianti, fait partie de la collection de mises en scène par le journal *La Revue et Gazette des Théâtres*, rue Sainte-Anne, 55.

OTTAVIO.
Tous nos convives sont déjà arrivés, et toi, notre amphitryon, te voilà le dernier au rendez-vous!

FABIUS.

Le repas n'est pas encore commandé?
ZUNIGA, se frappant le front.

C'est vrai; je vous ai invités chez le maître Nunnez Mugnoz, qui n'a pas son pareil pour les olla-podrida à la reine... Holà, seigneur hôte-

lier ! (*A l'Hôtelier, qui paraît et salue.*) Je paie double !... que dans un quart d'heure tout soit prêt ; et songe bien qu'il ne s'agit pas ici de traiter des hobereaux portugais, tes compatriotes, mais des officiers du régiment de la reine... des Espagnols, vos vainqueurs et vos maîtres. Allez... (*L'Hôtelier s'incline et sort.*) Pardon, mes amis, j'arrivais ne rêvant que la joie et le plaisir, mes regards se sont tournés de ce côté (*montrant l'hôtel à gauche*), et d'autres projets, d'autres idées...

FABIUS.

Ah ! ah ! l'hôtel de Villaréal...

OTTAVIO.

Il a pensé comme nous à la belle Zarah.

FABIUS.

Qu'il adore.

ZUNIGA.

Que je déteste.

FABIUS.

Allons donc !

ZUNIGA.

Je la déteste, vous dis je... et pour nous autres gentilshommes de Séville où de Cordoue, qui avons du sang africain dans les veines, triompher d'une maîtresse est moins doux que de s'en venger quand elle nous a outragés dans notre honneur.

OTTAVIO.

Allons donc !... de quoi as-tu à te plaindre ?

ZUNIGA.

Ce que j'ai !...

OTTAVIO.

Elle est fière, orgueilleuse, et ne peut souffrir les Espagnols, qui règnent en maîtres dans son pays... Que nous importe ?

ZUNIGA.

Ah ! si ce n'était que cela...

OTTAVIO.

Eh bien ! voyons, soyons francs... elle a refusé tes hommages et ta main ?

ZUNIGA.

Oui, par Notre-Dame del Pilar !... elle m'a refusé.

OTTAVIO.

Eh bien ! moi aussi.

FABIUS.

Et moi de même.

OTTAVIO.

Aussi, quand elle sera mariée, nous verrons... jusque là je lui pardonne.

FABIUS.

Moi, je ne lui pardonne pas, car la dot était magnifique, et à chaque pas je rencontre des gens furieux contre elle.

OTTAVIO.

Ta famille ?

FABIUS.

Non... mes créanciers.

ZUNIGA, avec colère.

Ils ne perdent que de l'argent.

FABIUS.

Et toi une maîtresse.

ZUNIGA.

Si ce n'était que cela, vous dis-je !... d'abord, il suffit qu'une femme me dédaigne pour que je la déteste...

OTTAVIO.

Moi, je la plains, voilà tout.

ZUNIGA.

Mais elle a osé plus encore... l'affront le plus cruel... le plus sanglant que puisse recevoir un noble Espagnol... cette nuit, au bal, chez dona Manuela, sa tante ; vous n'y étiez pas ?

OTTAVIO.

Nous étions de service au château.

ZUNIGA.

Elle avait laissé tomber un riche pendant d'oreille en diamans... plusieurs Portugais se précipitèrent pour le ramasser, et entre autres un négociant de Lisbonne, Martin de Ximena, à qui je l'arrachai des mains, et qui, prudemment, vous vous en doutez bien, garda le silence... Présentant alors ma coquette à la belle Zarah, je lui demandai la permission de replacer moi-même ce brillant trophée... elle allait refuser, elle en faisait le geste, lorsque dona Manuela sa tante, Portugaise de naissance, mais femme supérieure et distinguée...

OTTAVIO.

Qui adore les Espagnols et la cour de Madrid.

ZUNIGA.

Dona Manuela lui ordonna d'accorder cette récompense à un preux chevalier qui venait de la mériter... Alors, n'osant attirer plus long-temps les regards de l'assemblée, qui déjà étaient fixés sur nous, la belle, l'orgueilleuse Zarah fut obligée de se soumettre, et pendant que je rattachais ce diamant à son oreille, pendant que sa joue était là, près de moi, j'osai, aux yeux de tous, y porter mes lèvres... Alors, la fière beauté se relevant avec indignation et tournant vers moi ses yeux noirs qui lançaient des éclairs : Vous n'êtes point un gentilhomme, s'écria-t-elle. Et de son gant elle me frappa au visage, devant toute l'assemblée, devant tous ces Portugais... moi Espagnol, moi Alvar de Zuniga !

FABIUS.

Et tu l'as supporté ?

ZUNIGA.

Ah ! c'est ce qui me met la rage dans le cœur ! Que faire ?... Qu'auriez-vous fait à ma place ? Comment se venger d'un tel outrage ?... sur une femme !... une femme, entendez-vous ?... Croyez-vous encore que je l'aime ?... et comprenez-vous la honte et la colère qu'il m'a fallu dévorer lorsque, affectant un air riant et enjoué, j'ai dit à sa tante, qui m'adressait des excuses, qu'une si douce punition était encore une faveur, et qu'une si belle main ne déshonorait pas ?... Mort Dieu ! par Philippe, notre roi, j'ai juré tout haut la paix, mais tout bas la vengeance... et je l'obtiens... Je vous perdrai, ma belle Zarah ! ou j'y perdrai mon nom.

FABIUS.

Et comment feras-tu ?

ZUNIGA.

Je l'ignore... mais il faudra bien un jour
qu'elle choisisse... qu'elle aime quelqu'un...

OTTAVIO.

Elle refuse tous les partis!

ZUNIGA.

On a parlé de don Juan de Guimarens, que
lui destine la cour de Lisbonne... et quoique
ce soit un de mes amis...

FABIUS.

Si elle ne l'aime pas, tu la débarrasseras d'un
prétendant qui l'ennuie.

ZUNIGA.

Tu as raison... cette vengeance-la ne suffit
pas; il en faut une qui puisse l'humilier, elle...
personnellement, et lui rendre affront pour af-
front.

VOIX, dans l'intérieur de l'hôtellerie.

A table! à table!

FABIUS.

Voici nos amis qui s'impatientent.

OTTAVIO, qui a remonté le théâtre, pendant que
plusieurs jeunes seigneurs sortent de l'hôtel-
lerie à droite.

Silence!... silence!... je vois de loin quelqu'un
qui s'avance mystérieusement sous ses fenêtres.

ZUNIGA.

Un jeune seigneur... lequel?

OTTAVIO, regardant toujours vers la gauche.

Attends donc!

ZUNIGA.

Un riche cavalier...

OTTAVIO.

Eh! non, un homme du peuple couvert d'un
mauvais manteau.

ZUNIGA.

C'est un amant déguisé... un rival...

FABIUS, regardant.

C'est possible! car il porte une guitare.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICCARDO.

On entend dans la coulisse à gauche un prélude de gui-
tare, et l'on ne voit pas encore la personne qui joue.
Zuniga veut s'élaner de ce côté; les jeunes officiers et
seigneurs ses amis, qui viennent de sortir de l'hôtel-
lerie, le retiennent, et le morceau commence à demi-
voix sur le motif de l'air qu'on exécute dans la coulisse.

LES JEUNES SEIGNEURS, montrant Zuniga.

D'un rival imaginaire

Le voilà soudain jaloux;

À Zuniga, qu'ils retiennent.

Modérez votre colère,

Écoutez!... ainsi que cus!

ZUNIGA.

Ah! malheur au téméraire!

Qu'il redoute mon courroux;

À ses amis.

Mais je calme ma colère,

Et j'écoute, ainsi que vous.

FABIUS.

Comme nous, près de l'inhumaine

Il perdra son temps et sa peine!

Mais il s'avance... taisons-nous!

Les jeunes gens se retirent sous l'avent de l'hôtellerie à
droite, et Riccardo s'avance sous le balcon de l'hôtel
de Villaréal, à gauche.

AIR.

RICCARDO, s'accompagnant sur la guitare, et tournant le
dos aux jeunes gens qui l'écoutent.

N'entends-tu pas, ô maîtresse chérie!

Ces accents

Et ces chants

Qui disent mes tourmens?

Ne vois-tu pas que mon âme et ma vie

Sont en toi?

Et sans toi

Le jour n'est rien pour moi!

Tant que les flots heureux du Tage

Caresseront son doux rivage,

Partout je te suivrai

Et je dirai:

O maîtresse chérie,

À toi mes seuls amours,

À toi toujours

Le destin de ma vie!

Tra la, la, la, la, la, la, la.

OTTAVIO, à ses amis, à voix basse.

Comme nous, près de l'inhumaine

Il n'aura pas perdu sa peine!

La feuëtre s'entr'ouvre...

On voit s'ouvrir la persienne; mais Riccardo, qui est
sous le balcon, ne voit pas et n'est pas vu. Zuniga
s'élançait du côté à droite; au bruit qu'il fait, la per-
sienne se referme sur-le-champ.

ZUNIGA.

Eh bien! je conuaitrai

Quel est ce rival préféré!

Et des craintes que j'ai conçues

Je veux me délivrer!...

Regardant Riccardo, qu'il a saisi par le bras, et qu'il
amène sur le devant du théâtre.

Grand Dieu!

C'est un guitarero!... c'est un chanteur des rues!

RICCARDO, timidement et baissant la tête.

Où, messeigneurs!

ZUNIGA.

Approche un peu!

Je le connais... et plus je le regarde...

Il habite une humble mansarde

Vis-à-vis mon hôtel!

RICCARDO, de même.

C'est vrai!

ZUNIGA, s'adoucissant et avec bonté.

Tiens, mon garçon!

Lui donnant quelques pièces d'or.

Sur ta guitare, achève ta chanson!

Riccardo hésite un moment, puis, sur un geste impératif
de Zuniga, il prend sa guitare et joue sans chanter le
motif qu'on a déjà entendu.

ENSEMBLE.

Reprise du premier chœur.

ZUNIGA, à part.

Ah! je ris de ma colère!

Quoi! de lui j'étais jaloux!

Écoulant Riccardo.

À sa main vive et légère

J'applaudis, ainsi que vous.

LES SEIGNEURS, riant.

Voilà donc le téméraire

Dont son cœur était jaloux!

Montrant Zuniga, qui écoute et applaudit.

Il abjure sa colère,

Il écoute, ainsi que nous.
Le morceau finit par une ritournelle brillante, exécutée par Riccardo.

ZUNIGA et SES AMIS, applaudissant.
 Mais c'est un vrai talent, qu'il faut encourager.

OTTAVIO.

Nous autres grands seigneurs, nous devons protéger
 Les artistes!

FABIUS.

Demain, viens passer la soirée
 A mon hôtel... l'hôtel de Médina-Cœli.

OTTAVIO.

Moi, pour après-demain je te retiens aussi!

FABIUS.

Moi, pour l'autre semaine!... et, par nous célébrée,
 Ta réputation va s'accroître!

ZUNIGA, le regardant.

Pour moi,

Je lui destine un autre emploi!

Par un air distingué sous ses haillons il brille!

Es-tu de Santarem?

RICCARDO.

Non pas; j'arrive, hélas!

Et n'y connais personne...

ZUNIGA, vivement.

On ne t'y connaît pas?

RICCARDO.

Sans un ami...

ZUNIGA.

C'est bien!

RICCARDO.

Sans parents, sans famille...

ZUNIGA.

Encore mieux!...

FABIUS, qui était entré un instant dans l'hôtelier, en
 sort en disant à haute voix.

Le dîner nous attend!

TOUS.

C'est charmant...

Nouvelle agréable!

Les amours au diable!

Conspirons à table

Contre la beauté!

Que des vins d'Espagne

L'ivresse nous gagne!

Pour seule compagnie

Prenons la gaieté!

Pendant que les jeunes gens entrent dans l'hôtelier.

ZUNIGA, s'approchant de Riccardo.

Attends-moi dans une heure ici!

Ici... tu comprends?

RICCARDO.

A merveille!

FABIUS, et les jeunes seigneurs, revenant sur leurs pas.

Eh bien! que fais-tu donc? ce mot à ton oreille,

Ce mot si doux n'a-t-il pas retenti?

Le repas est servi?

TOUS.

Le repas est servi!!!

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Nouvelle agréable!

Les amours au diable!

Conspirons à table

Contre la beauté!

Que des vins d'Espagne

L'ivresse nous gagne!

Pour seule compagnie

Prenons la gaieté!

Vive la gaieté!

RICCARDO.

Et moi, misérable,

Que le sort accable!

Sous un joug semblable

Courbons ma fierté!

La peine accompagne

Le pain que je gagne;

Pour seule compagnie

J'ai la pauvreté!

Ils entrent tous dans l'hôtelier; Riccardo reste seul en scène.

SCÈNE III.

RICCARDO, seul et s'asseyant sur un banc où
 il rêve.

L'attendre... je ne le crois pas... mais ils sont
 généreux... ils ont promis de me faire gagner de
 l'or... bien plus!... ils m'en ont donné! (*Regar-*
dant la bourse que lui a jetée Zuniga.) Oui, en
 voilà beaucoup... jamais, moi, pauvre diable,
 je n'en ai vu autant... Cela se rencontre mal, car
 aujourd'hui cela ne me servira plus à rien... et
 si avant de partir je pouvais faire un heureux,
 ce serait toujours ça de gagné, et le premier
 bonheur qui me serait arrivé en ma vie!

On entend dans l'hôtelier et de loin le motif du dernier
 chœur.

SCÈNE IV.

RICCARDO; MARTIN, enveloppé d'un manteau
 brun fort simple et d'un mauvais chapeau
 noir, s'avance au bord du théâtre en rêvant.

RICCARDO, écoutant les chants qui partent de
 l'hôtelier, et qui continuent toujours en di-
 minuant.

Ah! ce sont nos jeunes seigneurs; ils rient,
 ils s'amuse... ce n'est pas à eux qu'il faut s'ad-
 dresser. (*Se retournant et apercevant Martin.*)
 Voici peut-être ce que je cherche... oui, ce mau-
 vais chapeau noir... ce manteau râpé... c'est Dieu
 qui me l'envoie. (*Se levant et allant à lui.*) Ca-
 marade... (*il lui frappe sur l'épaule; Martin*
étonné se retourne. La musique cesse en ce mo-
ment de se faire entendre; avez-vous besoin d'ar-
gent?

MARTIN, étonné.

Cette demande...

RICCARDO.

Vous en faut-il?... vous faut-il de l'or?

MARTIN, vivement.

Oui, certes (*lui prenant la main*), et mainte-
 nant surtout.

RICCARDO.

Tenez, voici tout ce que je possède... prenez!
 vous serez mon héritier.

MARTIN.

Moi, jeune homme? et que vous donnerai-je
 pour cela?

RICCARDO.

Donnez-moi votre main, pour qu'avant de mou-
 rir j'aie serré la main d'un ami... et mainte-
 nant, adieu, camarade, adieu.

MARTIN, *le retenant avec force au moment où il veut s'enfuir.*

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est, jeune homme?... vous voulez vous tuer?...

RICCARDO.

Vous tenterez en vain de vous y opposer...

MARTIN.

Eh! qui vous dit qu'on veuille vous empêcher?... vous avez peut-être raison, et alors je serai le premier à vous dire : Partez, mon garçon, que rien ne vous arrête ! permis à vous de vous tuer... c'est la seule liberté qu'on ait maintenant en Portugal, et il faut bien qu'on en profite... Mais peut-être avez-vous tort de commencer par ce parti-là... peut-être auparavant y en a-t-il encore quelques autres... On essaie... on demande conseil... j'en ai quelquefois donné de bons à mes amis... on vous le dira... Martin de Ximena.

RICCARDO.

Vous! ce riche négociant?

MARTIN.

Il n'y paraît pas, n'est-il pas vrai? ils me disent tous avare, et mon extérieur leur donne raison... mais j'ai quelques amis, voyez-vous... quelques amis qui souffrent, et j'économise pour eux jusqu'au dernier maravédis... ce qui n'empêche pas que ma bourse ne soit à votre service.

RICCARDO.

Monsieur...

MARTIN.

J'ai bien reçu la vôtre... vous ne serez pas plus fier que moi, je l'espère.

RICCARDO.

Je ne tiens pas à la fortune; je me trouve assez riche... et je n'ai rien.

MARTIN.

Diab! vous êtes plus philosophe que moi, qui croyais l'être... Pourquoi alors renoncer à la vie?... qui vous la rend intolérable? quelque passion déçue... l'ambition?

RICCARDO.

Non, monsieur.

MARTIN.

C'est juste! à votre âge, on n'a pas le temps... Il s'agit donc d'un désespoir amoureux? (*Riccardo fait un mouvement, Martin lui saisit vivement la main.*) J'ai dit vrai!

RICCARDO.

Eh bien! oui, monsieur... j'aime sans espérance.

MARTIN.

Il y en a toujours!

RICCARDO.

Celle que j'aime est une grande dame... la première famille de ce pays.

MARTIN.

Ce n'est pas une raison pour se tuer... au contraire: avec de la patience on arrive aux richesses, avec du courage on arrive aux honneurs.

RICCARDO.

Mais je n'arriverai jamais à avoir deux ou trois cents ans de noblesse... il faut cela pour lui plaire, pour aspirer à sa main, et je ne suis rien qu'un

chanteur des rues, un joueur de guitare, le fils d'un soldat!

MARTIN.

Et tu n'as pas suivi l'état de ton père?

RICCARDO.

Il ne l'a pas voulu... il m'a défendu de servir l'Espagnol, et m'a dit en mourant : Tiens, mon enfant, garde mon épée, non pour nos oppresseurs, mais contre eux!

MARTIN, *poussant un cri.*

Ah!

RICCARDO, *vivement.*

Qu'est-ce donc?

MARTIN, *froidement.*

Rien!... il faut toujours obéir à son père... mon garçon, et faire exactement ce qu'il t'a dit.

RICCARDO.

Aussi ai-je suivi ses ordres... et puisqu'il fallait vivre, je pris sous mon bras, non une épée, mais une guitare... j'allais chantant nos vieux airs portugais... la romance du roi Sébastien; et quand je disais son cri de guerre: « Enfans de la Lusitanie, aux armes! » les Espagnols me menaçaient et me faisaient taire... mais tous les habitants des campagnes vidaient leur escarcelle dans la mienne... et j'arrivai ainsi à Lisbonne, riche et content... La fortune peut-être m'y attendait... Mais voilà qu'un jour, à la porte de la cathédrale, s'arrête une riche voiture... j'en vis descendre une jeune dame, qui ne fit pas seulement attention à moi, pauvre misérable perdu dans la foule... Mais moi... je ne la quittai pas des yeux... je la suivis dans l'église, ce jour-là, et le lendemain, et tous les jours... Que vous dirai-je? Je m'enivrais du plaisir de la voir... en secret et me cachant d'elle, car il me semblait que si un de ses regards tombait sur moi, ce ne pouvait être qu'un regard de mépris... et je l'aimais déjà trop pour en être méprisé... La nuit seulement, ne craignant plus d'être vu, j'allais sous ses fenêtres... j'osais, comme un noble cavalier, lui chanter des romances d'amour, les plus belles que j'avais apprises, ou que parfois même je composais... une surtout qui semblait lui plaire... dans le pavillon où elle s'arrêtait, sur la terrasse où elle prenait l'air... dans la barque qui l'emportait sur le Tage... Partout ce chant arrivait jusqu'à elle, et j'étais le plus heureux des hommes... Je ne demandais pas d'autre bonheur... hélas! il ne devait pas durer!

MARTIN.

Pauvre garçon!

RICCARDO.

Un matin, ses fenêtres étaient fermées, et impossible de savoir ce qu'elle était devenue!... J'allais dans tous les lieux de réunion... dans les églises, dans les promenades... je ne la voyais plus, elle avait quitté Lisbonne... Un soir, enfin, il y a trois jours, j'entendis prononcer son nom... vous jugez si j'écoutais!... « Oui, disait-on, don Juan de Guimarens doit l'épouser; c'est un mariage arrangé par la vice-reine... Débarqué aujourd'hui à Lisbonne, don Juan doit dans trois

ou quatre jours la rejoindre à Santarem...» Un quart d'heure après, j'étais en marche... faible, souffrant, tombant de fatigue et de besoin... et pour vivre, pour achever ma route, obligé de chanter... chanter, la mort dans le cœur... enfin je suis arrivé... je me suis traîné jusqu'ici...

MARTIN.

Et quel était ton espoir ?

RICCARDO.

De la revoir encore une fois avant qu'elle n'apartint à un autre... et ce matin... de loin, derrière sa jalousie... je l'ai aperçue !... Protégé par son balcon, qui me défendait contre ses regards, je lui ai fait mes adieux... mes derniers adieux... et j'allais... j'allais ne plus souffrir, quand vous m'avez arrêté.

MARTIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Je comprends ! (*Lentement.*) Je ne te traiterai pas d'insensé... je te plaindrai, car, pour la première fois, j'ai rencontré un amour vrai et désintéressé !

RICCARDO.

Vous voyez donc bien qu'il faut que je meure, car jamais il n'y a eu au monde de malheur pareil au mien...

MARTIN, *froidement et secouant la tête.*
Peut-être !

RICCARDO.

En connaissez-vous ?

MARTIN, *de même.*

Oui... mais tu ne les comprendrais pas... Aussi, à Dieu ne plaise que je m'oppose à ton dessein... Je te demande seulement un service...

RICCARDO.

Ah ! je suis à vous, sur l'honneur !...

MARTIN.

Et par ton vieux père le soldat !

RICCARDO.

Je le jure, pourvu que vous ne me forciez pas de vivre !

MARTIN.

Sois tranquille... je te prie seulement de m'attendre huit jours !

RICCARDO, *étonné.*

Que voulez-vous dire ?

MARTIN, *froidement.*

Si d'ici là ton sort n'a point changé, si la Providence, que tu accuses, n'est pas venue à ton secours, si enfin tu veux toujours partir... eh bien ! mon garçon, viens me trouver, et il est possible que nous partions ensemble.

RICCARDO.

Vous, grand Dieu !

MARTIN.

Pourquoi pas ? me refuses-tu pour compagnon de voyage ?

RICCARDO.

Non, sans doute.

MARTIN.

Et tu as raison... Même en renonçant à la vie, il y a encore manière de l'employer, et puisque tu n'en veux plus, puisque tu n'en fais rien, je la prends, et j'en ferai bon usage.

RICCARDO.

Comment cela ?

MARTIN.

Ne t'en inquiète pas ! j'arrangerai cela comme pour moi... D'ici là cependant, et comme devant faire route ensemble, compte sur mon aide, sur mon secours... Dès que tu auras besoin de moi, je serai là.

RICCARDO.

Ah ! monsieur !

MARTIN, *lui serrant la main.*

Adieu donc ! et à bientôt !

Il sort.

SCÈNE V.

RICCARDO *seul, puis* ZUNIGA.

RICCARDO, *le regardant s'éloigner.*

Je ne sais... mais depuis que j'ai un protecteur, un ami pareil, je reprends courage et confiance ; il me semble que tout n'est pas encore désespéré. Attendons, je le lui ai juré !

SCÈNE VI.

RICCARDO, ZUNIGA.

ZUNIGA, *sortant de l'hôtellerie à droite.*

Ah ! te voilà exact au rendez-vous !

RICCARDO.

C'est vrai... mais j'y ai peu de mérite, je l'avais oublié.

ZUNIGA.

Tu avais tort, car je viens ici pour t'enrichir.

RICCARDO.

Moi, monseigneur ?

ZUNIGA.

Toi-même !

RICCARDO, *à part.*

Ah ! Martin de Ximena avait raison... c'est quand on s'en va que la fortune arrive, et j'avais tort de partir si vite. (*Haut, et souriant.*) Par malheur, monseigneur, ma fortune à moi n'est pas facile ; il y a trop à faire.

ZUNIGA, *à demi-voix.*

Il n'y a rien d'impossible, rien où tu ne puisses aspirer.

RICCARDO.

Que dites-vous ?

ZUNIGA, *de même.*

Quels que soient tes désirs ou tes vœux, je peux encore aller plus loin. Tu ne sais donc pas que tu m'as rendu un immense service dont il me tarde de m'acquitter ?

RICCARDO.

Comment cela ?

ZUNIGA, *après un instant d'hésitation.*

Où étais-tu hier au soir ?

RICCARDO.

J'errais... dans les rues... assez tard... jusqu'à minuit.

ZUNIGA, *avec embarras.*

Je le sais bien... Mais à onze heures... onze

heures et demie... peut-être plus tard... où passais-tu?

RICCARDO.

Derrière le couvent de l'Assomption, et seul, assis sur une pierre, je jouais de ma guitare.

ZUNIGA.

C'est bien cela. As-tu entendu des pas et un cliquetis d'épée dans une des rucs voisines?

RICCARDO.

Tout était désert et tranquille.

ZUNIGA.

Le bruit de ta guitare l'empêchait d'entendre... mais moi, que ces trois spadassins avaient attaqué avec une rage mystérieuse et silencieuse, j'allais succomber sous leurs coups, lorsqu'aux premiers sons de ta guitare ils se sont enfuis d'un côté, moi de l'autre, cherchant pour l'honneur de ma belle à disparaître au plus vite, et sans oser même, ce que je me reprochais, courir te remercier.

RICCARDO, *étonné*.

Il serait possible!... Et tout-à-l'heure, avec vos amis, quand vous m'avez reconnu, pourquoi ne pas m'avoir parlé de cette aventure?

ZUNIGA, *avec embarras*.

Ah! pourquoi? j'avais mes raisons.

RICCARDO.

Et lesquelles?

ZUNIGA.

Silence!... (*A demi-voix*.) La belle dame de chez qui je sortais est une parente, une sœur de l'un d'entre eux, et tu comprends que, pour tout le monde, c'est un grand mystère... mais la reconnaissance est là...

Montrant son cœur.

DUO.

ZUNIGA.

Entre nous, fidèle alliance,
Et qu'ici tout soit de moitié!
Reçois de ma reconnaissance
Mes trésors et mon amitié!

RICCARDO.

A le croire encor je balance!
Du sort je m'étais défié:
Et le sort m'offre la puissance,
Et la fortune et l'amitié!

ZUNIGA.

Tu n'habiteras plus une obscure mansarde:
Dans mon riche palais, près de moi je te garde.

RICCARDO.

Ah! monseigneur!... c'est trop, vraiment!

ZUNIGA.

Habillé comme un gentilhomme,
Te voilà mon ami, mon frère, mon parent!

RICCARDO.

Ah! monseigneur!...

ZUNIGA.

Et pour noble l'on te renomme!
Aux plus riches partis tu pourras t'allier!

RICCARDO.

Jamais!...

ZUNIGA.

Et pourquoi donc?... Je veux te marier!

RICCARDO.

Et moi je ne veux pas!

ZUNIGA, *avec effroi, et à part*.

O ciel!

RICCARDO.

Le mariage
A pour moi peu d'appas:
Son esclavage
Ne me séduirait pas!
Beauté trop fière
Craindrait ma pauvreté,
Et je préfère
Misère et liberté!

ZUNIGA.

Le mariage
A pour lui peu d'appas:
Son esclavage
Ne le séduirait pas! etc., etc.

C'est fâcheux! je t'aurais donné des équipages,
De somptueux habits, des valets et des pages?
De l'or, des titres même... et mieux que tout cela,
J'avais jeté les yeux sur la belle Zarah!

RICCARDO, *poussant un cri d'étonnement*.
Que dites-vous?...

ZUNIGA.

Je le voulais!

Mais... mais...

Le mariage
A pour toi peu d'appas:
Son esclavage
Ne te séduirait pas;
Beauté sévère
Révolte ta fierté;
Ton cœur préfère
Misère et liberté!...

RICCARDO, *hors de lui*.

Ah! taisez-vous... car je tremble et je n'ose...
Non... non... c'est se jouer de moi... de ma raison!

ZUNIGA.

Je n'ai qu'un seul moyen d'éloigner ce soupçon:
Je répons de l'hymen qu'ici je te propose:

Acceptes-tu?...

RICCARDO, *se soutenant à peine*.

Qui?... moi!... grands dieux!

ZUNIGA.

Le veux-tu?

RICCARDO.

Si je le veux!...

O bonheur! ô délire!
A peine je respire...
Quel espoir vient luire
A mon cœur, à mes yeux?
Je jure obéissance!
Et surtout du silence!
A vous mon existence
Pour un seul jour heureux!

ZUNIGA, *à part*.

Oui, j'ai su le séduire...
Oui, je vois son délire!
Et l'espoir vient sourire
A mon cœur furieux:

A Riccardo.

Du sang-froid, du silence!
Surtout de la prudence!

A part.

Grâce à lui, la vengeance
Brille enfin à mes yeux!

RICCARDO.

Mais comment réussir en de pareils projets?

ZUNIGA.

Tu le sauras... espoir et confiance!
Réponds-moi seulement de ton obéissance,
Mon amitié te répond du succès!

ENSEMBLE.

RICCARDO.

O bonheur ! ô délire !
 A peine je respire !
 Quel espoir vient sourire
 A mon cœur, à mes yeux !
 Je jure obéissance !
 Et surtout du silence !
 A vous mon existence
 Pour un seul jour heureux !

ZUNIGA.

Oui, j'ai su le séduire,
 Oui, je vois son délire !
 Et l'espoir vient sourire
 A mon cœur furieux !
 Du sang-froid, du silence !
 Surtout de la prudence !

A part.

Grâce à lui, la vengeance
 Enfin brille à mes yeux !

*Il l'entraîne et sort avec lui. Ils s'éloignent par le fond,
 en entendant dona Manuela et Lorenzo qui sortent
 de l'hôtel de Villaréal, à gauche.*

SCÈNE VII.

DONA MANUELA, FRA LORENZO DE VAS-
CONCELLOS.FRA LORENZO, *tenant un bouquet de roses à la
main.*

Non, dona Manuela, je ne souffrirai pas que
 vous preniez la peine de me reconduire.

MANUELA.

Je sortais, monseigneur, avec Zarah ma nièce,
 qui va me rejoindre ; nous allons promener ce soir
 sur la terrasse du château royal.

FRA LORENZO.

C'est la que se réunit tout le beau monde, le
 monde élégant, et sans les dépêches que je reçois
 de Lisbonne, je vous aurais offert mon bras.

MANUELA.

Ah ! c'est trop d'honneur !... votre excellence
 daigner nous servir de cavalier !

FRA LORENZO.

Et pourquoi pas ?... Lorsque mon oncle Vas-
 concellos, secrétaire d'état, pour ne pas dire pre-
 mier ministre à Lisbonne, m'envoya ici à Santa-
 rem, comme intendant de la province, vous avez
 été tous effrayés, n'est-il pas vrai ?... vous avez
 dit : Un inquisiteur qui arrive... l'inquisiteur de
 Coïmbre !... Il vous semblait voir d'avance des
 chaînes ; des tortures, des cachots... pas du tout ;
 au lieu d'un juge terrible et sévère... un homme
 aimable, un homme du monde.

MANUELA.

La galanterie même... un inquisiteur charmant !

FRA LORENZO.

C'est ce que disent les dames, et c'est le but
 où j'aspire... Je voudrais faire aimer par moi-
 même la domination espagnole... Mon oncle Vas-
 concellos n'y entend rien ; il est fastidieux avec
 ses rigueurs... et mieux que ça, il est presque ri-
 dicule... A quoi bon se fâcher ?... Moi, je com-
 mande tout avec grâce, avec bon ton, avec dou-

ceur... même la torture... si j'y étais obligé... ce
 serait avec les égards et la politesse que l'on se
 doit... entre gens comme il faut... Mais rassurez-
 vous, ce n'est pas mon système.

MANUELA.

En vérité !

FRA LORENZO.

J'en ai un autre beaucoup plus simple, et dont
 l'emploi est extrêmement facile quand on connaît
 le cœur humain... aussi c'est le seul mode de gou-
 vernement que j'emploie.

MANUELA.

Et quel est-il ?

FRA LORENZO.

Le voici : je dis *combien* ?... Tout est dans ce
 mot !... S'il s'agit de quelques mécontents attachés
 à l'ancien ordre de choses, et que rien ne pourra
 gagner ou convertir... je leur demande *combien* ?
 Comprenez-vous ?

MANUELA.

Oui, monseigneur !

FRA LORENZO.

A-t-on à craindre quelque brouillon, quelque
 écrivain, dont on vante le patriotisme et l'indé-
 pendance ?... Je dis tout uniment : *Combien* ?...
 Le lendemain, c'est un homme à nous qui crie :
 Vive l'absolutisme !... pour nos doublons, ou plu-
 tôt pour ceux des Portugais... qui paient toujours,
 de sorte qu'on achète leurs consciences avec leur
 argent... ça ne sort pas du pays.

MANUELA.

C'est admirable !... Et vous espérez par ce
 moyen maintenir la tranquillité ?

FRA LORENZO.

Oui, sénora, je réponds de tout.

MANUELA.

Dieu soit loué ! car, quoique Portugaise, ce
 que je déteste le plus, ce sont les révoltes et les
 séditions, cela dérange toutes mes habitudes, tou-
 tes mes heures... celles de la messe, de la sieste
 et de la promenade... Aussi je dis sans cesse à
 mes compatriotes : Vous avez, comme autrefois,
 des bal, des fêtes, une cour à Lisbonne, une vice-
 reine qui vient de me nommer cameriera-mayor,
 qui me laisse mes titres, mes dignités et ma for-
 tune... Qu'est-ce qu'il vous manque ?... Il vous
 faut absolument des maîtres... eh bien ! vous avez
 un gouvernement espagnol, des ministres espa-
 gnols, une garnison espagnole... tenez-vous donc
 tranquilles... Eh bien ! non... ils ne sont pas con-
 tents !

FRA LORENZO.

Ils ne sont pas raisonnables.

MANUELA.

A commencer par ma nièce Zarah !

FRA LORENZO.

Qui a parfois des idées assez exaltées... Mais
 dans la conférence qu'avec votre permission nous
 venons d'avoir ensemble, j'en ai été assez con-
 tent... je lui ai dit les intentions de la vice-reine ;
 je lui ai fait comprendre que Zarah de Villaréal
 était, par son immense fortune, un parti trop con-
 sidérable pour qu'on lui laissât épouser un Por-

tugais... que l'intention de la vice-reine et du ministre Vasconcellos mon oncle, était qu'elle fit un choix parmi nos jeunes seigneurs espagnols, et que, sans lui désigner positivement don Juan de Guimarens... on lui verrait avec plaisir donner la préférence à un personnage aussi distingué.... Tout cela présenté avec douceur et adresse.

MANUELA.

Eh! qu'a-t-elle répondu?

FRA LORENZO.

Elle a répondu non.

MANUELA.

Ah! mon Dieu!

FRA LORENZO.

Les femmes répondent toujours non, vous le savez; mais elle y viendra.

MANUELA.

Vous ne connaissez pas ma nièce.

FRA LORENZO.

Je connais le cœur humain, et dès qu'elle aura vu don Juan, elle sera de mon avis... d'abord on dit que c'est un charmant cavalier, qui, déjà riche, revient du Mexique avec une immense fortune... Parlez-en à Martin de Ximena, votre banquier et l'ami de votre famille, qui le connaît parfaitement, et dès demain...

MANUELA.

C'est donc demain qu'il arrive?

FRA LORENZO.

On le prétend, et parmi les lettres que je reçois de Lisbonne, en voici une de don Juan de Guimarens... lui-même, pour un seigneur de cette ville... Alvar de Zuniga, son ami, à qui il annonce, sans doute, le jour de son arrivée. Je vais faire remettre ce message à l'hôtel de Zuniga, (*apercevant Zarah*) et présente mes hommages à la senora, ainsi qu'à sa fière et superbe nièce, qui bientôt, je l'espère, fera alliance avec l'Espagne.

Il sort.

SCÈNE VIII.

ZARAH, MANUELA.

MANUELA.

Serait-il vrai, Zarah?... et cette aversion que tu as montrée jusqu'ici contre le mariage...

ZARAH, *souriant*.

Je n'en ai aucune... j'en ai seulement contre les maris que vous m'avez présentés, le comte de Médina et ses amis, qui m'acceptaient pour payer leurs dettes... le marquis Alvar de Zuniga, surtout... ce seigneur insolent qui me regardait comme un tribut appartenant au vainqueur.

MANUELA.

N'en dis pas de mal, il a oublié ton insulte.

ZARAH.

Je n'ai pas oublié la sienne... et si, au lieu d'un éventail, ma main eût porté une épée... Mais nous ne sommes que des femmes, on peut nous offenser sans courage et sans crainte.

MANUELA.

Raison de plus pour choisir un défenseur.

ZARAH.

Je ne dis pas non.

MANUELA.

Don Juan de Guimarens, dont on fait tant d'éloges?

ZARAH.

Permis à lui de se présenter.

MANUELA.

Et tu accueilleras ses hommages?

ZARAH.

A une condition... c'est qu'il me plaira... je ne l'en empêche pas.

MANUELA.

Et déjà tu es prévenue contre lui.

ZARAH, *secouant la tête*.

Ah! si ce n'était que cela!

MANUELA.

O ciel! tu es prévenue pour un autre?

ZARAH, *souriant*.

C'est possible.

MANUELA.

Et quel est-il?

ZARAH.

Cela va vous étonner... je n'en sais rien, je ne le connais pas.

MANUELA.

Eh! par Notre-Dame del Pilar, où l'as-tu vu?

ZARAH.

Je ne l'ai jamais vu... et cela n'empêche pas.

MANUELA.

Miséricorde!... dona Zarah, ma nièce, a perdu la raison.

ZARAH, *souriant*.

Je n'en voudrais pas répondre.

AIR.

Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant;
A mes yeux toujours invisible,
Et près de moi toujours présent!
Tremblez!... peut-être il nous entend!

Quand frémit le feuillage,
C'est lui!

Lorsque gronde l'orage,
C'est lui!

Dans cette fleur que j'aime,
C'est lui!

Et jusqu'en mon cœur même...
C'est lui!

Toujours lui!
Oui.

Il existe un être terrible,
Protecteur magique et puissant, etc.

Oui, je le crains, et pourtant je l'attends!

Et lorsque loin de lui, je compte les instans...
Soudain....

L'orchestre fait entendre le motif du premier air de Riccardò.

CAVATINE.

Je crois entendre
Sa voix si tendre
Qui vient me rendre
Le trouble au cœur!
Et ce doux rêve
Qu'amour achève,
Soudain fait trêve

A ma douleur !

A mes regards sans jamais apparaître,
Il me suit... il m'appelle... et s'envole soudain !
Sous mon balcon, sous ma fenêtre,
Ce matin encor !... ce matin !...
Je crus entendre
Sa voix si tendre, etc.

Oui ! oui, voilà le secret de mon cœur !
Voilà d'où vient mon trouble et mon bonheur !

DONA MANUELA.

Taisez-vous ! taisez-vous, ma nièce... Si l'on pouvait soupçonner une pareille extravagance, que diraient les nobles seigneurs que voici et que vous avez tous dédaignés ?

SCÈNE IX.

MANUELA, ZARAH, sur le devant du théâtre ;
FRA LORENZO, ZUNIGA, entrant par le fond ;
OTTAVIO et FABIUS, sortant de l'hôtellerie
et prenant le café sous la tente de l'hôtellerie.

ZUNIGA, entrant en causant avec Lorenzo.

Je vous remercie, monseigneur, de la lettre que vous venez d'envoyer à mon hôtel.

FRA LORENZO.

Elle était de don Juan de Guimarens ?

ZUNIGA.

De lui-même.

FRA LORENZO.

Je m'en doutais...

ZUNIGA.

Mais, dans son impatience, il l'avait précédée...

FRA LORENZO.

Le jeune don Juan est ici ?

ZUNIGA.

Descendu à mon hôtel, où je viens de l'embrasser et de lui offrir l'hospitalité. C'est chez moi qu'il logera. Il s'habille pour se rendre à la promenade du château, où il espère rencontrer ces dames.

FRA LORENZO, aux deux dames à gauche.

Que vous disais-je ?... Je ne vous quitte pas, car je veux être témoin de l'entrevue !

Il continue à parler bas avec les deux dames, et remonte avec elles le théâtre en se promenant.

OTTAVIO, à droite du théâtre.

Ah ! Guimarens est ici !

ZUNIGA, s'approchant et à demi-voix.

Au contraire... cette lettre m'apprend qu'en ce moment peut-être il n'existe plus !... Un duel politique que l'on tient secret et pour cause...

FABIUS.

Un duel !

ZUNIGA.

Avec un Portugais... le jeune duc de Bragance, qui lui a donné un coup d'épée et qui a disparu... on est à sa poursuite... et ce pauvre Guimarens...

FABIUS.

Ne viendra pas !

ZUNIGA.

Un autre prendra son nom et sa place, et si vous me secondez...

FABIUS.

Quel est ton dessein ?

ZUNIGA.

D'aller dans ma vengeance aussi loin que possible !... N'importe à quel moment la ruse se découvre... il y aura dans cette aventure assez de scandale pour faire oublier la scène du soufflet... Silence ! à vos rôles !

SCÈNE X.

A gauche du théâtre, MANUELA, ZARAH, LORENZO DE VASCONCELLOS, causant ensemble. A droite, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO et QUELQUES JEUNES SEIGNEURS, occupés sous l'auvent de l'hôtellerie à prendre du café. Par le fond, précédé de PAGES et d'une escorte brillante, paraît RICCARDO ; DES DAMES et DES BOURGEOIS DE LA VILLE, qui se rendaient à la promenade du château, s'arrêtent et regardent son arrivée.

FINAL.

ZUNIGA, à demi-voix aux dames.

Voici ses valets et ses pages.

FABIUS et OTTAVIO, apercevant Riccardo qui entre, vont au-devant de lui et lui tendent la main.

C'est bien lui, je le reconnais !

ZUNIGA, s'approchant de Fra Lorenzo et lui montrant Riccardo.

Sa longue absence et les voyages

N'ont point du tout changé ses traits.

Ne trouvez-vous pas ?

FRA LORENZO, naïvement.

C'est possible !

Mais moi qui ne l'ai jamais vu...

ZUNIGA, à Fra Lorenzo.

C'est juste !

RICCARDO, troublé, et rendant les saluts à Ottavio et aux jeunes seigneurs.

A votre accueil... messieurs... je suis sensible !...

ZUNIGA, bas à Riccardo.

Allons, du cœur !... te voilà trop ému !

RICCARDO, à demi-voix et tremblant.

C'est un mensonge !...

ZUNIGA, de même.

Eh ! non... une innocente ruse

Qu'on pardonne à l'amour, et que l'amour excuse !

Fais-toi d'abord aimer, je répons du pardon !

RICCARDO, de même.

Ah ! s'il était vrai !

ZUNIGA, de même.

Pourquoi non ?

A haute voix.

Je veux te présenter !

FRA LORENZO, passant et le prenant par la main pour le conduire à Zarah.

Honneur que je réclame !

ZUNIGA, bas, en riant, à ses amis.

C'est bien plus gai !...

FRA LORENZO, présentant Riccardo à Zarah.

Voici, madame,

Juan de Guymarens, issu du sang royal,
Beau cavalier !

A demi-voix.

Comment le trouvez-vous ?

ZARAH, d'un air indifférent.

Pas mal !

Comme les autres, du reste !

Le regardant plus attentivement.

Non !... il est mieux cependant !

ZUNIGA, s'avancant près d'elle, d'un air railleur.

Et pourquoi?

ZARAH, le regardant avec dédain.

Il a l'air plus modeste!

OTTAVIO, bas à Zuniga.

As-tu compris?

ZUNIGA, de même.

Très-bien!... cela s'adresse à moi!

ZUNIGA et SES AMIS, à demi-voix.

C'est lui que nous préfére

Cette beauté si fière;

Tout va bien! tout va bien!

Quel bonheur est le mien!

Sa grâce et son maintien

Ne font soupçonner rien.

Tout va bien, tout va bien!

MANUELA et FRA LORENZO.

Cette beauté si fière

Est pour lui moins sévère;

Tout va bien! tout va bien!

Quel bonheur est le mien!

Son air et son maintien,

Son aimable entretien,

Tout me paraît très-bien!

ZUNIGA, à Riccardo, lui faisant signe d'avancer.

Va donc!...

RICCARDO, passant près de Zarah.

(Motif de la romance du premier morceau.)

Où trouverai-je, ô belle et noble dame!

Des accents

Et des chants

Pour vous assez touchants?

ZARAH, à part, avec émotion, regardant Riccardo.
Qu'entends-je!

RICCARDO, continuant.

Oui, désormais, et ma vie et mon âme

Sont à vous,

Et par vous

Feraient bien des jaloux!

ENSEMBLE.

ZARAH, troublée et le regardant toujours.

Oui, j'ai cru reconnaître

Cette voix... ces accents!...

Et soudain je sens naître

Le trouble en tous mes sens.

RICCARDO, à part, examinant son émotion.

Elle a cru reconnaître

Cette voix... ces accents!...

Et son trouble fait naître

Le trouble en tous mes sens.

ZUNIGA et TOUS SES AMIS.

C'est lui que nous préfére

Cette beauté si fière, etc., etc.

FRA LORENZO et MANUELA.

Cette beauté si fière

Est déjà moins sévère, etc., etc.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO, l'apercevant de loin, et allant au-devant de lui.

Martin de Ximena!... venez, accorez donc!

MARTIN.

Et pourquoi, mousaigneur?

FRA LORENZO.

Il nous vient du Mexique

Un seigneur dont vingt fois vous m'avez dit le nom.

Juan de Guimarens!

MARTIN, se frottant les mains.

Excellente pratique!

Qui me devait beaucoup!...

ZUNIGA et SES AMIS, à demi-voix, pendant que Martin s'avance.

Tout va mal! tout va mal!

O hasard infernal!

Mon complot conjugal

Va, par un sort fatal,

Mal.

Tout va mal... tout va mal!

MARTIN, à Lorenzo, et cherchant des yeux.

Où donc est-il? qu'enfin je le revoie!...

FRA LORENZO, prenant par la main Riccardo, qui détourne la tête.

Je vous le présente!

MARTIN, le regardant, fait un geste de surprise.

Ah!...

Puis il s'incline avec respect, et dit froidement:

Combien je suis content

D'offrir mon humble hommage et d'exprimer ma joie

Au noble Guimarens sur l'heureux changement...

RICCARDO, d'un air suppliant.

Monsieur!...

MARTIN, continuant avec le même sang-froid.

De sa santé!

FRA LORENZO, étonné.

Comment!...

MARTIN, regardant Riccardo en souriant.

Il allait mal, et va bien maintenant!

ENSEMBLE.

ZUNIGA et SES AMIS.

O bonheur! ô surprise nouvelle!

Le hasard a servi nos desseins.

O beauté dédaigneuse et rebelle,

Je tiens donc tes destins dans mes mains!

Je punis ta fierté qui m'offense.

Et gaiement te soumets à mes lois.

Et folie. et plaisir, et vengeance,

En un jour tous les biens à la fois!

RICCARDO.

O bonheur! ô surprise nouvelle!

Il tenait mon destin en ses mains!

Et sa voix indulgente et fidèle

A servi, protégé mes desseins!

Mon bonheur a passé ma croyance!

La voilà! je l'entends! je la vois!

Les amours, les honneurs, l'opulence,

En un jour tous les biens à la fois!

ZARAH.

C'est bien lui, c'est sa voix, oui, c'est elle,

Dont la nuit m'apportait les refrains!

D'un amant si discret, si fidèle,

Quels étaient les désirs, les desseins?

Même encor, redoutant ma présence,

Il hésite, il frémit, je le vois!

Son amour, son effroi, son silence,

Tout me charme et me trouble à la fois!

MARTIN.

Je conçois sa surprise nouvelle:

Je tenais dans mes mains ses destins;

Mais ma voix indulgente et fidèle

A servi, protégé ses desseins.

Il commence à chérir l'existence,

Et du ciel ne maudit plus les lois!

Les amours, les honneurs, l'opulence,

En un jour tous les biens à la fois!

MANUELA.

O bonheur! ô surprise nouvelle!

D'où vient donc ce caprice soudain?

Quoi ! ce cœur à l'hymen si rebelle
 Tout-à-coup a changé de dessein !
 Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
 Lui devaient mériter un tel choix !
 Les amours, la beauté, l'opulence,
 C'est avoir tous les biens à la fois !

FRA LORENZO.

Vous voyez que ce cœur si rebelle
 Tout-à-coup a changé de dessein.
 Je l'ai dit, à mes ordres fidèle,
 Tout s'empresse et tout cède soudain !
 Oui, son rang, sa valeur, sa naissance,
 Lui devaient mériter un tel choix !
 Ses amours, la beauté, l'opulence,
 C'est avoir tous les biens à la fois !

ZUNIGA, *bas à Riccardo, lui montrant Martin.*

Tu le connaissais donc ?

RICCARDO, *troublé.*

Oui, sans doute... un ami

Qui me connaît à peine... et me protège aussi !

MARTIN, *bas, à Riccardo.*

Je te l'avais promis !... tu vois que je commence !

ZUNIGA, *bas, à Martin.*

Vous voilà du complot !

MARTIN, *naïvement.*

Tous ceux que l'on voudra !

Ça vous arrange !... moi de même... touchez là !

RICCARDO, *à voix basse, à Martin.*Croyez, monsieur, qu'en ma reconnaissance
 Tous mes jours sont à vous !MARTIN, *de même.*

J'y compte bien, oui-dà !

Et les réclamerai quand le moment viendra !

ENSEMBLE.

ZUNIGA ET SES AMIS.

O bonheur ! ô surprise ! etc., etc.

MARTIN.

Je conçois sa surprise, etc., etc.

ZARAH.

C'est bien lui, c'est sa voix, etc., etc.

MANUELA.

O bonheur ! ô surprise ! etc., etc.

RICCARDO.

O bonheur ! ô surprise ! etc., etc.

FRA LORENZO.

Vous voyez que ce cœur, etc., etc.

Zunigo et Martin font signe à Riccardo d'offrir sa main à Zarah : elle l'accepte. Manuela prend le bras de Lorenzo, et ils se dirigent vers la promenade, suivis de Zuniga et des jeunes Seigneurs. La toile tombe.

ACTE DEUXIEME.

Un riche salon de l'hôtel Villaréal, avec une galerie au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA MANUELA, FRA LORENZO.

Tous deux assis et prenant du chocolat.

FRA LORENZO.

Eh bien ! senora, que vous avais-je annoncé ?

MANUELA.

Je n'en puis revenir encore, et votre excellence est un grand politique.

FRA LORENZO.

L'usage des affaires, l'habitude du cœur humain, voilà tout. Don Juan de Guimarens est à peine ici depuis huit jours ! et déjà... (*Avançant sa tasse.*) Je vous demanderai une seconde tasse. Croyez donc après cela aux protestations des jeunes filles : *Je n'en veux pas... je ne voudrai jamais.*

MANUELA.

Ce n'était pas ainsi de mon temps... quand on disait non, c'était non !

FRA LORENZO, *souriant avec malice.*

Mais on ne le disait pas.

MANUELA.

Monseigneur...

FRA LORENZO.

Vous avez là du chocolat admirable !

MANUELA.

Trop heureuse que votre excellence ait bien voulu l'accepter.

FRA LORENZO.

Vous disiez donc que la belle Zarah ne s'oppose plus à ce mariage.

MANUELA.

Mieux que cela ! elle a pour son fiancé une préférence qu'elle ne cherche plus à cacher... surtout depuis l'événement d'hier...

FRA LORENZO, *se levant.*

Qui m'a fait un mal affreux !... Quand on est venu me dire : Le feu... le feu est à l'hôtel Villaréal, j'allais me mettre à table... j'ai dit : Que l'on sonne les cloches, qu'on récite des neuvaines, et j'ai prié moi-même... en dînant !

MANUELA.

Que de bontés !

FRA LORENZO.

Aussi vous voyez, cela n'a pas eu de suites.

MANUELA.

Pas d'autres que l'incendie du pavillon où était ma nièce... les flammes avaient déjà tellement gagné, qu'aucun de vos soldats n'osait se hasarder... lorsque don Juan...

FRA LORENZO, *buvant son chocolat.*

C'est superbe, c'est espagnol ; enlever sa maîtresse au milieu des flammes... il y a de quoi se faire adorer.

Tous deux se lèvent ; Manuela sonne, et un valet emporte la table sur laquelle ils déjeunaient.

MANUELA.

Aussi je crois que cela commence... Et lorsque Alvar de Zuniga et ses amis, qui étaient accourus au bruit, se sont écriés : Pourquoi différer encore ? demain le mariage, demain la noce... Zarah n'a rien répondu.

FRA LORENZO, *souriant.*

Qui ne dit mot...

MANUELA.

Et c'est aujourd'hui, dans la cathédrale de Santarem... Alvar est le témoin de son ami... il y a mis un dévouement, une activité... c'est lui qui s'est chargé de tous les détails ; l'acte de

mariage a été dressé par ses soins... et la bénédiction nuptiale sera donnée par Francesco d'Irriarte, son chapelain.

FRA LORENZO.

A quelle heure?

MANUELA.

A deux heures.

FRA LORENZO.

Je ferai mon possible pour y assister.

MANUELA.

Quel honneur pour nous!

FRA LORENZO.

Cela dépend du courier que j'attends de Lisbonne... Voilà huit jours que je n'en ai reçu.

MANUELA.

Serait-ce inquiétant?

FRA LORENZO.

Au contraire! pas de nouvelles! bonnes nouvelles!... Il circulait il y a huit jours des bruits si absurdes... on parlait de menées et d'intrigues en faveur de la famille de Bragance... Les Bragance! je vous demande qu'est-ce qui les connaît? mon oncle Vasconcellos mettait déjà sur pied ses affidés et ceux du saint office... et moi, je haussais les épaules. (*Riant.*) Les Portugais se révolter!... c'est impayable!... Je dis impayable, car ils n'ont pas d'argent... ils n'en ont pas... et nous en avons... alors mettez dans la balance, et voyez!

MANUELA.

C'est juste!

FRA LORENZO.

Pour soulever les gens il faut quelque chose, et ils n'ont rien. Ainsi rassurez-vous, belle senora, et que rien ne trouble les fêtes de ce jour.

MANUELA, regardant du côté de l'appartement à droite.

Voici le marié, tout entier à ses rêves de bonheur, et déjà prêt pour la cérémonie. Je cours à ma toilette.

FRA LORENZO.

Moi, je passe au palais, à l'intendance, et je reviens présenter à la belle mariée mes compliments et mes bouquets.

Dona Manuela fait une révérence à Fra Lorenzo, qui sort par le fond. Elle sort par la porte à gauche, au moment où Riccardo entre par la droite en rêvant.

SCÈNE II.

RICCARDO, richement habillé, entre en rêvant sur la ritournelle de l'air suivant.

CANTABILE.

D'un rêve heureux goûtant les charmes,

Long-temps je croyais sommeiller!

Long-temps en proie à mes alarmes,

Je redoutais de m'éveiller!

Regardant autour de lui et touchant ses habits,

Mais non, ce n'est point un rêve

Que la nuit avait formé!...

Voici le jour qui se lève!...

J'existe!... Je suis aimé!

Aimé d'elle!... aimé!!

CAVATINE.

Amour, qui vois mon délire,

Amour, qui lis dans mon cœur,

Ne permets pas que j'expire

Et de joie et de bonheur!

Une heure!... une heure encore!

Et celle que j'adore

Va recevoir ma foi!...

Une heure!... encore une heure!

Fais avant que je meure

Que Zarah soit à moi!

Amour, qui vois mon délire,

Amour, etc., etc.

SCÈNE III.

RICCARDO, MARTIN DE XIMENA.

MARTIN, entrant lentement et lui frappant l'épaule.

Il y a aujourd'hui huit jours!

RICCARDO.

O ciel! déjà!

MARTIN.

Partons-nous?... je viens te chercher.

RICCARDO, avec embarras et souriant.

Mais... je ne sais comment vous dire...

MARTIN.

Que tu n'en as plus guère envie... je m'en doutais... et cependant il y a huit jours... si je t'avais laissé faire... tu vois donc bien qu'il ne faut jamais se presser... et qu'il y a toujours de la ressource... Touche là et sois heureux!... je te rends ta parole... je partirai seul.

RICCARDO.

Ce n'est pas possible!... je ne le souffrirai pas.

MARTIN.

Et pourquoi donc?

RICCARDO.

Je vous dirai ce que vous disiez vous-même... il ne faut jamais se presser.

MARTIN.

Aussi... et à cause de ta noce, j'attendrai jusqu'à demain.

RICCARDO.

Vous voyez par moi-même qu'il peut toujours arriver quelques chances favorables... dans le commerce, surtout.

MARTIN.

C'est selon... Mes affaires à moi sont bien embrouillées... Demain, du reste, je saurai à quoi m'en tenir... et si je joue ma vie... c'est que la partie en vaudra la peine... Mais quoi?... est-ce un jour de noces qu'il faut s'occuper de pareilles idées... Ne pensons qu'à toi et à ton bonheur... Depuis huit jours que je t'ai quitté... pour mon commerce... tu as fait bien du chemin.

RICCARDO.

C'est ton bonheur auquel je ne peux croire... tout m'a réussi... tout m'a secondé... vous d'abord...

MARTIN.

Oui, je ne t'ai pas trahi... ça ne me regarde pas... j'ai assez de mes affaires, sans me mêler des leurs... et puis tu aimais réellement... Et Zarah de Villaréal, toute grande dame qu'elle est, pouvait plus mal choisir. Si elle eût été ma fille,

je te l'aurais donnée, parce qu'avant tout je veux qu'on ait de ça... Mais il ne s'agit pas de moi, je ne suis qu'un négociant... il s'agit de toi : tout ceci me paraît suspect, et je crains que quelque complot ne te menace.

RICCARDO.

Qui pourrait m'en vouloir ? je n'ai pas d'ennemis.

MARTIN.

Non, mais tu as des amis, ce qui souvent vient au même.

RICCARDO.

Ils ont été au-devant de mes vœux, ils ont fait de moi un grand seigneur, et dans leur générosité... chevaux, valets, bijoux, riches habits... ils m'ont tout prodigué, tout prêté, jusqu'à de l'or.

MARTIN, secouant la tête.

Des Espagnols... eux qui l'aiment tant!...

RICCARDO.

Ce n'est rien encore ; vous ne savez pas tout ce qu'ils ont fait pour moi... Craignant qu'il n'arrivât de Lisbonne, au gouverneur de cette ville, à l'inquisiteur, des nouvelles du véritable Guimarens... ils ont arrêté le courrier.

MARTIN, vivement.

Le courrier du ministre ?

RICCARDO.

Précisément, et bien leur en a pris ; de sorte que depuis huit jours, le seigneur inquisiteur...

MARTIN, de même.

Ne sait pas ce qui se passe à Lisbonne...

RICCARDO.

Il ne s'en doute pas... Voilà ce qu'ils ont fait pour moi et pour faire réussir mon mariage... douterez-vous encore de leur amitié ?

MARTIN.

Non, sans doute, et je désire me tromper... Bonne chance alors à don Juan de Guimarens.

RICCARDO.

Ah ! ce mot seul détruit tout mon bonheur... car ce bonheur, je ne le dois qu'à un mensonge, et je veux tout avouer à Zarah !

MARTIN.

En vérité !

RICCARDO.

J'y suis décidé...

MARTIN.

C'est d'un brave jeune homme ; c'est bien ; c'est très-bien... Dieu sait ce qui en arrivera...

RICCARDO.

N'importe... dussé-je perdre son amour, je ne veux pas le devoir à une trahison.

MARTIN.

Justement la voici... je vous laisse... Allons, ne tremble pas ainsi.

RICCARDO.

Ah ! c'est qu'elle est si belle !... N'importe ; j'aurai le courage... j'aurai l'amour de tout lui dire.

Martin lui donne une poignée de main, et sort.

SCÈNE IV.

RICCARDO, ZARAH.

DUO.

RICCARDO, à part, avec douleur, et regardant Zarah qui s'avance.

Et d'un seul mot peut-être

La perdre sans retour !

D'un mot voir disparaître

Tous mes rêves d'amour !

ZARAH, s'approchant de lui.

O vous, qui semblez être

Si grave dans ce jour !

Quel orage fait naître

Ces noirs pensers d'amour ?

Lui tendant la main.

Ne pourrait-on connaître

Ces noirs pensers d'amour ?

RICCARDO, vivement, et la prenant dans les siennes.

Ah ! cette main, je ne veux qu'elle !

Lui montrant les bijoux dont elle est parée.

Et je la trouve bien plus belle,

Elle a plus de charme et de prix

Sans ces brillans, sans ces rubis.

ZARAH, souriant.

Je promets désormais, en épouse fidèle,

Don Juan, de ne porter que votre noble anneau !

RICCARDO.

Ah ! qu'entre nous, du moins, Zarah, rien ne rappelle

Ce titre qui pour moi n'est qu'un brillant fardeau !

ZARAH.

Et pourquoi donc ? Parlez...

RICCARDO, hésitant.

Pourquoi ?...

ZARAH.

Vous tremblez devant moi, qui vous aime!...

RICCARDO, à part, avec douleur.

Et d'un seul mot peut-être

La perdre sans retour !

D'un mot voir disparaître

Tous mes rêves d'amour !

ZARAH, souriant.

Mon seigneur et mon maître,

Parlez ! et dans ce jour

Faites-nous mieux connaître

Tous vos pensers d'amour.

RICCARDO.

Pour vous, puissante et noble dame,

Le rang, le titre, les aïeux,

Sont les biens qui touchent votre âme ;

Le reste n'est rien à vos yeux !

ZARAH.

Oni, mon âme orgueilleuse et fière

De mes aïeux hérit l'honneur !

Mais à leurs titres je préfère

La noblesse qui vient du cœur !

ENSEMBLE.

RICCARDO.

De trouble et d'espérance

Mon cœur bat et s'élance ;

Et pourtant je balance,

Et je me sens trembler !

Par une indigne ruse,

Trop long-temps je l'abuse ;

Et l'honneur qui m'accuse

M'ordonne de parler !

ZARAH, à part, le regardant.

Il hésite, il balance ;

Mais, j'en ai l'espérance,

Bientôt sa confiance
Saura se dévoiler.

A Riccardo.

Non, plus de vaine excuse
Qui diffère et m'abuse !
L'amour qui vous accuse
Vous prescrit de parler !

Quand le sort généreux voulut vous dispenser
Et la naissance et la fortune ensemble,
Il eut tort, il me semble ;
Car vous pouviez vous en passer !

RICCARDO.

Que dites-vous ?

ZARAH.

Que, quand on aime,
Par le rang ou l'éclat le cœur n'est plus séduit.
Et vous seriez errant, malheureux et proscrit...

RICCARDO, vivement.

Que votre amour serait le mème ?

ZARAH.

Plus grand encor !...

RICCARDO.

Eh bien ! sachez donc !...

Il va parler, et aperçoit les femmes de Zarah qui sortent
de la porte à gauche avec la toilette de la mariée; il
s'arrête.

Ah ! grand Dieu !

ZARAH.

Plus tard... plus tard... Adieu !

ENSEMBLE.

RICCARDO.

De joie et d'espérance
Mon cœur bat et s'élance.
Injuste défiance,
Cessez de m'accabler !
Par une, etc., etc.

ZARAH.

De joie et d'espérance
Son cœur bat et s'élance.
A moi sa confiance
Saura se révéler.
Oui, plus de vaine excuse
Qui me trompe et m'abuse.
L'amour, etc., etc.

Zarah sort par la porte à gauche avec ses femmes.

SCÈNE V.

RICCARDO, ZUNIGA.

RICCARDO, regardant sortir Zarah par la porte
à gauche.

Et j'hésiterais encore après un tel aveu !...
non, non, elle saura tout ! et si je ne peux le lui
dire, écrivons... (Il se dirige vers la table à
droite, et rencontre au milieu du théâtre Zu-
niga qui vient d'entrer par la porte du fond.)
Ah ! mon ami !... Ah ! si vous saviez... si vous
connaissiez mon bonheur et tout ce que je vous
dois... Elle m'aime !

ZUNIGA.

En vérité !... parbleu, j'en suis ravi ! et il me
tarde de voir ce mariage achevé.

RICCARDO.

Et moi donc !

ZUNIGA.

Je viens vous parler à ce sujet... Comme votre
témoin, j'ai tout disposé. Mon chapelain, qui vous

marie, a reçu mes ordres ; et quant à l'acte de
célébration, je l'ai fait dresser moi-même.

RICCARDO.

Quoi ! sous le nom de don Juan de Guimarens ?

ZUNIGA.

Allons donc ! le mariage serait nul ; et vous et
moi tenons à ce qu'il soit valable. J'ai mis votre
véritable nom : José Riccardo, et vos titres : gui-
tariste en plein vent.

RICCARDO.

Monsieur !...

ZUNIGA.

Je ne vous en connais pas d'autres ! et il faut
bien que les qualités soient connues après le ma-
riage.

RICCARDO, se mettant à la table et écrivant.

Non pas après !... mais avant !

ZUNIGA, à part.

C'est fait de nous !... Et comment le détour-
ner de son dessein !... (S'approchant de Riccardo,
qui écrit à la table à gauche.) Quoi ! en con-
science, tu voudrais...

RICCARDO.

Lui apprendre la vérité... tout lui dire... c'est
ce que je viens de faire.

ZUNIGA, avec effroi.

O ciel !

RICCARDO, écrivant et parlant très-haut.

« Oui, madame... si vous me repoussez, je su-
» birai mon sort sans vous accuser et sans me
» plaindre... mais si, après avoir lu cette lettre,
» vous pardonnez à un coupable... si vous dai-
» gnez lui tendre la main, je tâcherai de ne pas
» mourir de joie ! »

ZUNIGA, debout derrière son fauteuil.

En effet ! c'est plus noble, plus généreux ! et je
me charge de lui remettre ce billet.

RICCARDO, voyant entrer Manuela et Lorenzo.

Merci, monseigneur. Voici sa tante !

ZUNIGA, à part.

Tout est perdu !

SCÈNE VI.

LORENZO et MANUELA, sortant de la porte à
gauche; RICCARDO, ZUNIGA.

MANUELA.

Allons donc, mon cher neveu, n'avez-vous pas
entendu ? les grands parens viennent d'arriver !
c'est à vous de les recevoir et de leur donner la
main !

LORENZO.

C'est dans les convenances !

RICCARDO, avec émotion.

J'y vais, et je reviens... Mais voici un billet
que je vous prie de remettre vous-même et à l'in-
stant.

MANUELA, prenant le billet.

A qui ?

RICCARDO.

A Zarah ! à elle seule !

Il sort vivement par la porte à droite.

SCÈNE VII.

ZUNIGA , MANUELA et LORENZO.

MANUELA, *étonnée et le regardant sortir.*
 Qu'a-t-il donc?... et quel est ce papier ?

ZUNIGA.

Un billet qu'il vient de tracer devant moi...
(Souriant.) Vous vous doutez de ce qu'il contient,
 des phrases brûlantes, passionnées... J'avais beau
 lui dire, on n'écrit pas ainsi à une jeune per-
 sonne... même à sa fiancée.

LORENZO, *gravement.*

Ce n'est pas dans les convenances !

ZUNIGA, *vivement.*

N'est-ce pas ?

MANUELA.

Certainement ! les convenances, la règle, l'éti-
 quette !

LORENZO.

Quand ils seront mariés...

MANUELA.

Je ne dis pas.

ZUNIGA.

C'est juste, monseigneur ! C'est juste, madame !
*(Serrant la main de Manuela, et lui prenant la
 lettre qu'elle tient.)* Pardon pour mon ami ! *(s'in-
 clinant)* je vous demande pardon pour lui.

LORENZO, *d'un air approbatif.*

C'est bien.

MANUELA.

Voici ma nièce !

SCÈNE VIII.

ZARAH, *entrant avec* MARTIN DE XIMENA,
qui lui donne la main ; FRA LORENZO,
 MANUELA, ZUNIGA.

QUINETTE, *qui finit en sextuor.*

C'est l'instant du mariage.

Nous venons, } témoins heureux,
 Vous venez, }

Au ciel offrir { notre } hommage,
 votre }

Aux époux offrir { nos } vœux !
 vos }

FRA LORENZO, *à dona Manuela.*

J'arrivais de l'intendance.

MANUELA.

Eh bien !...

FRA LORENZO.

Point de messager !

Dormons en pleine assurance :

Tout va bien, point de danger !

ENSEMBLE.

ZUNIGA, FRA LORENZO, ZARAH et MANUELA.

Nous venons, } témoins heureux,
 Vous venez, }

Au ciel offrir { notre } hommage,
 votre }

Aux époux offrir { nos } vœux !
 vos }

SCÈNE IX.

LES MÈMES, RICCARDO, *sortant de la porte à
 droite.*

FRA LORENZO.

Il ne nous manque rien !... que l'époux.

MANUELO, *l'apercevant.*

Le voici !

RICCARDO, *se soutenant à peine, et s'appuyant sur un
 fauteuil à droite.*

Ah ! je me sens mourir !

*Il s'avance en tremblant et les yeux baissés, n'osant
 regarder Zarah ; enfin il se hasarde à jeter les yeux
 sur elle. Zarah regarde son trouble avec un sourire
 aimable, et lui dit en lui tendant la main.*

ZARAH.

Venez donc, mon ami !

RICCARDO *pousse un cri, tressaille et tombe presque un
 genou en terre.*

O ciel !

ZUNIGA, *à demi-voix, et le relevant.*

Allons !... tâche de te remettre !

RICCARDO, *à demi-voix et avec joie.*

O bonheur !... elle a lu ma lettre ?...

ZUNIGA, *de même.*

A l'instant, devant nous !...

RICCARDO, *de même.*

Sans colère ?...

ZUNIGA, *de même.*

Ou du moins

Sans en montrer !... de crainte de la tante...

Qui regarde !... Silence ! attention constante !

Montrant Manuela.

Et jusqu'après l'hymen prodigue-lui tes soins

ENSEMBLE.

RICCARDO, *regardant Zarah :*

Quoi ! sans colère

Son cœur apprend

Pareil mystère,

Forfait si grand !

Et son silence

Annonce donc

Et sa clémence

Et mon pardon !

ZUNIGA.

Beauté si fière,

Orgueil si grand !

De ma colère

Voici l'instant !

De son offense

J'aurai raison.

Dans ma vengeance

Point de pardon !

MARTIN, *regardant Riccardo.*

Il faut lui faire

Son compliment !

Beauté si fière

L'aime vraiment !

Et son silence

Annonce donc

Pour son offense

Grâce et pardon !

ZARAH, *à Manuela, montrant Riccardo en riant.*

Il veut nous taire,

Discret amant,

Quelque mystère

Tendre et galant !

Avec prudence,

Et pour raison,

Pour son silence

Grâce et pardon !

FRA LORENZO.

Partons !

ZARAH.

Un instant, je vous prie !

ZUNIGA et MARTIN, *à part.*

Quel est donc son dessein

RICCARDO, *à part.*

Ah ! je frémis, grand Dieu !
ZARAH.

Dans ce jour, d'où dépend le bonheur de ma vie,
De mes torts, avant tout, je dois faire l'aveu !

S'avançant vers Zuniga.

Envers vous, don Alvar, mon offense fut grande,
Daignez me pardonner !

ZUNIGA, *troublé.*

Moi !

ZARAH, *lui tend la main.*

Je vous le demande !

Et j'en veux une preuve...

ZUNIGA, *s'inclinant.*

Ah ! j'en suis trop flatté !

ZARAH.

Je veux par vous être à l'autel conduite !

ZUNIGA, *à part.*

Je ne sais quel remords et me trouble et m'agite...

Non... non... il est trop tard, le sort en est jeté...

Il présente sa main à Zarah. Ils vont pour sortir ; paraît un courrier qui s'adresse à Fra Lorenzo, et lui remet des dépêches.

FRA LORENZO.

Ah !... ah !... de la cour de Lisbonne !...

Où, c'est le courrier que j'attends...

A Manuela et aux mariés.

Partez sans moi, je le veux ! je l'ordonne !

Je vous rejoins dans peu d'instants !

ENSEMBLE.

ZUNIGA.

Beauté si fière,

Orgueil si grand, etc., etc.

MARTIN.

Il faut lui faire

Son compliment, etc., etc.

RICCARDO.

Quoi ! sans colère

Son cœur apprend, etc., etc.

ZARAH.

O jour prospère !

Heureux instant ! etc., etc.

Zuniga a offert sa main à Zarah, et Riccardo à Manuela.

Ils sortent précipitamment. Pendant la fin de cet ensemble, Fra Lorenzo a décacheté ses dépêches ; il a parcouru un des papiers, et au moment où, sur la ritournelle, Martin veut sortir et accompagne Riccardo, Fra Lorenzo le retient par la main.

SCÈNE X.

FRA LORENZO, MARTIN DE XIMENA.

FRA LORENZO.

Un instant, seigneur de Ximena...

MARTIN.

Le mariage va se célébrer sans nous.

FRA LORENZO.

Il ne s'agit pas de mariage, mais de nouvelles
ue je reçois de Lisbonne, et qui vous concer-
cent.

MARTIN.

Moi !... Martin de Ximena, négociant ?

FRA LORENZO.

Vous-même.

MARTIN, *froidement.*

Cela m'étonne... mais dès que vous me le
ites...

FRA LORENZO.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que mon oncle
Vasconcellos, qui est d'ordinaire si clair dans ses
dépêches... me semble dans celle-ci d'une obscu-
rité...

MARTIN.

Vous avez tant de lumière...

FRA LORENZO.

Enfin nous verrons bien, écoutez seulement...
(*Lisant.*) « Depuis le dernier duel dont je vous ai
» parlé, depuis l'affaire de Guimarcus... » je n'en
connais pas d'autre que celle de son mariage...
» vous avez dû exécuter les ordres en chiffres que
» je vous ai donnés... » Je ne sais pas où ils sont.

MARTIN, *à part.*

Dans le dernier courrier intercepté.

FRA LORENZO, *continuant.*

« J'en attends les résultats naturels... » d'au-
tant plus naturels qu'ils viendront d'eux-mêmes.
(*Continuant de lire.*) « C'est un nommé Pinto
» qui est l'âme du complot, et celui qui s'est
» chargé de l'exécution est le fils du duc, le jeune
» Emmanuel de Bragance, caché depuis son duel
» à Santarem. » Je n'en ai pas la moindre idée.

MARTIN, *froidement.*

Ni moi non plus... et je ne vois pas en quoi
tout cela me regarde.

FRA LORENZO.

Attendez donc. (*Continuant de lire.*) « Un
» négociant de cette ville, qui est maintenant
» dans la vôtre, Martin de Ximena est le banquier
» de la conspiration... » Comprenez-vous ?

MARTIN, *froidement.*

Pas plus que votre excellence.

FRA LORENZO.

C'est ce que nous allons voir... (*Continuant.*)
Hum ! hum !... « de la conspiration, qui n'est pas
» riche, et qui a grand besoin d'argent... c'est chez
» lui, ou chez quelqu'un des siens, que doit être
» caché le jeune duc... Il faut donc à tout prix,
» par ruse, par adresse, et, s'il y a lieu, par la tor-
» ture, forcer Ximena à vous le livrer... Une heure
» après, vous aurez pour agréable de lui faire
» trancher la tête, etc... » Des détails d'intérieur.
« Quant à Ximena, sa grâce s'il parle... sinon,
» etc. » Comprenez-vous enfin ?

MARTIN, *froidement.*

Cela devient plus clair !... Mais quand par évé-
nement, quand par hasard le ministre aurait dit
vrai, je suis d'un naturel taciturne et ne parle
jamais... Votre excellence peut compter là-dessus
et agir en conséquence.

FRA LORENZO.

Et si je te fais trancher la tête, mon cher !

MARTIN, *avec sang-froid.*

C'est un moyen, mais un des moins heureux
qui existent pour me faire parler.

FRA LORENZO.

C'est juste ! nous aurions alors la torture, que
l'on me propose, et qui a bien ses avantages...
mais ça n'est pas dans mon caractère.

MARTIN.

Je m'en doute bien... un homme d'esprit tel que vous a une autre manière d'interroger.

FRA LORENZO, *souriant*.

Je vois que nous pourrions nous entendre... Écoute; je n'ai pas de temps à perdre; le ministre compte sur moi, et à tout prix, comme il le dit, il faut réussir... Je connais le cœur humain, et j'ai un système jusqu'à présent infailible... Voyons... (*lentement et le regardant en face*) combien?

MARTIN, *avec indignation*.

Me supposer de pareils sentimens... pour qui me prenez-vous?

FRA LORENZO.

Je te prends pour moi, à mes gages, à mon compte... toi et tes sentimens... combien?

MARTIN.

Je n'ai rien à vous répondre.

FRA LORENZO.

Tu ne veux pas y mettre le prix... je le fixerai... soixante mille piastres.

MARTIN.

Pour livrer le duc de Bragance!... moi! Portugais!

FRA LORENZO.

Cent mille.

MARTIN.

Moi, homme d'honneur!...

FRA LORENZO.

Deux cents.

MARTIN.

Deux cents!... Vous pourriez supposer...

FRA LORENZO.

Que tu es plus cher que les autres; voilà tout ce que cela me prouve. Il paraît, seigneur de Ximena, que votre vertu est d'un prix élevé... eh bien! il faut en finir... d'ailleurs ce sont vos Portugais qui paieront. Écoute-moi bien, et décide-toi, car c'est mon dernier mot... (*Le regardant en face et lentement.*) Trois cent mille piastres!

MARTIN fait à part un geste de joie, puis se retournant vers Lorenzo, lui dit vivement.

Je demande si votre excellence les donne sur-le-champ.

FRA LORENZO, *riant*.

Allons donc!... nous voilà enfin!... Quand je te disais que je connaissais le cœur humain...

MARTIN, *appuyant toujours*.

Comptant!

FRA LORENZO.

Pourquoi cela?

MARTIN.

C'est qu'aujourd'hui il faut que j'aie cette somme, ou que je me brûle la cervelle.

FRA LORENZO.

Garde-t'en bien!

MARTIN.

Je conçois que cela romprait nos relations; mais je vous le dis à vous en confiance, j'étais obligé de suspendre mes paiemens. Ainsi voyez si vous voulez le sauver la vie.

FRA LORENZO, *réfléchissant*.

Soit... Aujourd'hui les trois cent mille piastres... mais ce soir tu me livres le jeune duc!

MARTIN, *réfléchissant aussi*.

Ce soir... non pas... mais demain!

FRA LORENZO.

Et pourquoi?

MARTIN.

Le temps de le dépister, de m'en emparer, et de vous le faire saisir sans danger... au milieu de ses nombreux amis.

FRA LORENZO.

Ils sont donc beaucoup?

MARTIN.

Cinq ou six cents... qui depuis huit jours se rassemblent et se cachent dans ces murs, prêts à marcher sur Lisbonne pour y soulever le peuple.

FRA LORENZO, *naïvement*.

Et je ne m'en doutais pas!

MARTIN, *froidement*.

Bah!... ce n'est rien.

FRA LORENZO.

Comment! ce n'est rien?

MARTIN, *de même*.

Bien d'autres choses encore que je vous apprendrais... Mais tenez-vous coi... ne bougez pas, que rien ne leur donne l'éveil! que rien surtout ne fasse soupçonner notre intelligence.

FRA LORENZO.

Et si tu me manques de parole?

MARTIN.

Ma tête est à vous!

FRA LORENZO.

Permetts donc!... elle ne vaut pas trois cent mille piastres.

MARTIN.

Pour vous!... mais pour moi!...

FRA LORENZO.

C'est juste!...

MARTIN.

Vous ne donneriez pas la vôtre pour ce prix-là, ni pour le double!

FRA LORENZO.

Non certes! Va, va, ne perds pas de temps... pendant que moi j'achève mes dépêches...

MARTIN, *revenant sur ses pas*.

Bien entendu que d'ici à demain vos affidés ne me perdront pas de vue, et que vous me ferez consigner aux portes de la ville.

FRA LORENZO, *d'un air profond*.

J'y pensais!...

MARTIN.

Et tenez... tenez... comme je vous le disais, le mariage s'est célébré sans nous!... entendez-vous les cloches?... Adieu, monseigneur!

FRA LORENZO.

Adieu!

Martin sort par la porte à droite.

SCÈNE XI.

FRA LORENZO, à la table à droite, achevant de lire ses lettres; DON MANUELA, ZUNIGA; puis après RICCARDO et DIANA.

FINAL.

CHOEUR.

Que les cloches retentissent
Et résonnent dans les airs!
Des anges qui les unissent
Empruntons les saints concerts!
Des anges qui les unissent
Sonnon, sonnon les pieux concerts!

MANUELA et ZUNIGA.

Ils sont unis!

FRA LORENZO, achevant de lire une lettre.

O ciel! ô nouvelle terrible!...

MANUELA, courant à lui.

Qu'avez-vous donc?

FRA LORENZO.

Non... ce n'est pas possible!...

Quoi! d'après un message à l'instant envoyé,
Guimarens serait mort!

MANUELA, étonnée, et ZUNIGA, riant, lui montrant Riccardo qui entre dans ce moment, tenant Zarah par la main.

Le voilà marié!

CHOEUR.

Que les cloches retentissent
Et résonnent dans les airs! etc., etc.

FRA LORENZO, lisant toujours ses dépêches.

Non, non, et le fait se complique,

Le ministre prétend nous avoir annoncé...

Et je n'en ai rien su... qu'arrivant du Mexique...

Don Juan de Guimarens... mortellement blessé,

L'autre semaine est mort!... C'est authentique!

Donnant la lettre à Riccardo.

Lisez vous-même!

TOUS.

O ciel!

ENSEMBLE.

ZARAH, MANUELA et LE CHOEUR.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés.
D'où vient cette méprise?

S'adressant à Riccardo.

Répondez... prononcez.

ZUNIGA.

Le sort nous favorise;
Mes vœux sont exaucés.
Je vois à sa surprise

Montrant Riccardo.

Tous ses plans renversés.

FRA LORENZO.

De terreur, de surprise,
Tous mes sens sont glacés.
Et le ciel et l'église

Sont-ils donc courroucés?

RICCARDO.

De crainte et de surprise
Tous mes sens sont glacés.
Je vois par sa méprise

Nos projets renversés!

MANUELA, à Zuniga, lui montrant Riccardo.

Mais cet époux... qui peut-il être?

ZUNIGA.

Voici probablement qui le fera connaître!

Montrant un page qui entre.

C'est le page de Médiu!

LE PAGE, s'inclinant.

A dona Manuela,

De la part de mon maître.

MANUELA, lisant à haute voix.

« Pardonnez, señora, si déjà je sèpare

» Les deux nobles époux que vos mains ont unis!

» Votre illustre neveu, l'autre jour, m'a promis

» De venir aujourd'hui jouer de la guitare

» Dans mon hôtel!... J'y compte, et mon page est chargé

» De lui payer d'avance son salaire! »

Le Page présente une bourse pleine d'or à Riccardo, qui détourne la tête.

MANUELA, stupéfaite.

O ciel! de l'or!

ZARAH, à part de même.

Et ce mystère...

Cette lettre!...

MANUELA.

Mon nom, mon honneur outragé!

TOUS, s'adressant à Riccardo.

Répondez.

ZUNIGA.

Oui, vraiment, puisqu'on sait tout... je blâme
Une feinte inutile!... A nos nobles amis
Renvoyez les valets et les riches habits
Qu'ils vous avaient prêtés pour séduire madame!

MANUELA, furieuse.

Qu'entends-je!... ô ciel!

ZARAH, prête à se trouver mal.

Ah! je frémis!

ZUNIGA.

Illustre et noble artiste,

Reprenez la livrée et l'art du guitariste.

Les personnes qui sont près de la table à droite s'écartent, et l'on voit sur une chaise le manteau noir déchiré et la guitare que Riccardo portait au premier acte, et que des pages viennent d'apporter. Zarah pousse un cri et tombe sans connaissance sur un fauteuil à gauche.

ENSEMBLE.

MANUELA.

O jour d'opprobre et d'infamie!

Honteux hymen! Ignominie

Par qui ma race est avilie

Et notre nom déshonoré!

Malheur à lui! mort à l'infâme!

Le feu céleste le réclame!

A nous son sang! à Dieu son âme!

Et qu'au supplice il soit livré!

ZUNIGA.

O jour heureux! joie infinie!

Notre vengeance est accomplie!

L'affront dont fut blessé ma vie

Par son affront est réparé!

Oui, c'est indigne! c'est infâme!

Mais, après tout, elle est sa femme!

Et l'orgueilleuse et noble dame

Se soumettra, bon gré, mal gré!

FRA LORENZO et LE CHOEUR.

O jour d'opprobre et d'infamie!

Honte sur vous... Ignominie!

Votre famille est avilie

Et votre nom déshonoré!

Malheur à lui! mort à l'infâme!

Notre vengeance le réclame!

A nous son sang! à Dieu son âme!

Et qu'au supplice il soit livré!

Riccardo, que tout le monde repousse, est prêt à franchir la porte du fond; il revient vivement vers le groupe où Zarah est assise évanouie. Lorenzo l'empêche d'approcher.

RICCARDO, *de loin, étendant ses mains suppliantes vers Zarah qu'il ne voit pas.*

O vous qui lisez dans mon âme,
Daignez me défendre à leurs yeux !
Rappelez-vous, ô noble dame !
Mon repentir et mes aveux.
Se mettant à genoux.

Grâce pour ma raison !

Pour un égarement dont je ne fus pas maître !...

ZARAH, *revenant à elle, et voyant Riccardo à ses genoux.*

Mon pardon !... dit-il... un pardon !

Il en est pour l'amour peut-être !...

Jamais pour l'imposture et pour la trahison...

Elle s'éloigne sans le regarder, et rentre avec sa tante dans l'appartement à gauche.

RICCARDO, *stupéfait.*

Moi... parjure... et traite !...

Quand j'ai tout dit !... quand tout lui fut connu...

Et ce billet...

ZUNIGA, *à demi-voix.*

Elle ne l'a pas lu !

Le montrant et le déchirant.

Le voici !

RICCARDO, *furieux, tire son épée et s'élançe sur Zuniga ; il est désarmé par les autres seigneurs.*

ENSEMBLE.

RICCARDO, *accablé.*

Ah ! c'en est fait ! que sur ma vie
Tombent l'opprobre et l'infamie !
Plus d'existence !... elle est flétrié !
Tout est pour moi désespéré !
Coupable d'une indigne trame,
A ses yeux je suis un infâme !
Je suis maudit, et dans son âme
Mon nom par elle est abhorré !...

LE CHOEUR.

O jour de honte et d'infamie !
Par cet indigne être trahie !
Donner sa main !... etc., etc.

ZUNIGA, *riant.*

O jour heureux, joie infinie !
Notre vengeance est accomplie !
L'affront, etc., etc.

FRA LORENZO.

O jour de honte et d'infamie ! etc., etc.

Ils sortent tous en désordre, en laissant Riccardo abîmé dans sa douleur.

ACTE TROISIEME.

Un appartement à l'hôtel de Villaréal.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICCARDO, *sortant de l'appartement à gauche.*

Chassé ! chassé !... A ma vue elle s'est éloignée... sans vouloir m'entendre... elle m'a défendu de la suivre, et avec quel mépris ! pas une parole... pas un regard !... Je n'en suis pas digne... et à qui demander raison de tant d'outrages ?... Ces jeunes seigneurs ont accueilli mon défi avec des éclats de rire... don Alvar surtout !... ils sont, disent-ils, trop nobles et de trop bonnes maisons pour se battre avec moi, qui suis sans toit et sans asile... moi, chanteur des rues !... mon sang ne vaut pas la peine qu'on le répande... Ah ! c'est là le comble de la honte... ne trouver personne qui veuille même de ma vie !

SCÈNE II.

RICCARDO, MARTIN, *qui est entré pendant la scène précédente.*

MARTIN, *froidement.*

Je la prends !...

RICCARDO, *se retournant et poussant un cri de joie.*

Martin de Ximena !

MARTIN.

Qui vient réclamer ta promesse.

RICCARDO.

Je la tiendrai... Tu es mon sauveur, mon seul ami... viens, partons... il me tarde de quitter ce monde, où tout m'accable... ces grands seigneurs, dont tu me disais avec raison de me défier !... ils

m'ont couvert de honte, et maintenant ils refusent de me tuer.

MARTIN.

Je sais... je sais... j'ai vu Zuniga, qui, dans la joie du triomphe, m'a tout raconté... ta lettre, ton mariage, ton affront !

RICCARDO, *avec douleur.*

Eh bien ! ce n'est rien encore... elle refuse de me voir... elle me repousse avec mépris.

MARTIN.

Zarah !... ta femme ?...

RICCARDO.

Ah ! ne dis plus ce mot-là.

MARTIN.

Comment alors es-tu ici ?

RICCARDO.

Sa tante m'a écrit la lettre la plus méprisante, la plus injurieuse, pour me dire que ce mariage était nul... que la famille en demandait la rupture, et qu'elle m'attendrait, moi et mes gens de loi... Je suis venu seul, sans un ami, sans un conseil.

MARTIN.

Je serai le tien... je te défendrai.

RICCARDO.

C'est inutile... je ne venais pas pour me défendre, mais pour la voir... la voir encore une fois... et puisqu'il faut renoncer à cette dernière espérance, je suis à toi, je t'appartiens !

MARTIN.

Tu es donc bien décidé à m'obéir ?

RICCARDO.

Oui.

MARTIN.

A me suivre partout où j'irai ?

RICCARDO.

Je le jure !

MARTIN.

C'est qu'il y a à parier que j'irai me faire tuer.

RICCARDO.

Tant mieux ! c'est ce que je veux... Dispose de ces jours, je te les donne.

MARTIN, *lui frappant sur l'épaule.*

Et moi, mon brave, je te promets d'en faire un oblé et généreux usage... Prends ces papiers... arde-les précieusement, et, quoi qu'il arrive, ne émènes rien de ce qui s'y trouve écrit.

RICCARDO.

Je te le promets, dût-il m'en coûter la tête.

MARTIN.

C'est ce qui pourra bien arriver, ainsi qu'à la ienne, qui du reste est déjà promise, pour au- urd'hui, au seigneur gouverneur. Mais n'im- orte, je comprends que tu dois avoir envie de uitter enfin la guitare.

RICCARDO.

De la briser !

MARTIN.

Eh bien ! c'est l'instant d'obéir à ton père, c'est instant de reprendre l'épée du soldat, non pour s oppresseurs, mais contre eux !

RICCARDO.

Commande, je suis prêt ; je ne demande qu'une ace, c'est qu'avant ma mort, ou après, je sois istifié aux yeux de Zarah !... qu'elle sache du oins que je ne l'ai pas trompée.

MARTIN.

Elle le saura, je te le promets... Voici ces da- es.

SCÈNE III.

ZARAH, MANUELA, MARTIN, RICCARDO.

MANUELA.

Vous comprenez bien, monsieur, que, malgré a répugnance et celle de ma nièce à nous ouver encore avec vous, un devoir indispensable ous y oblige. Cette affaire n'a déjà eu que trop retentissement, et c'est pour éviter un nouveau ndale que nous vous proposons de rompre s bruit et entre nous cet acte, qui devant s tribunaux est nul de plein droit, et de toute lité.

MARTIN.

En quoi donc, madame ?

MANUELA, *le lui donnant.*

Vous pouvez le lire vous-même, car je n'en ai s le courage... mais une imposture pareille !... nom supposé, emprunter celui d'un noble gneur... lui !

MARTIN, *qui a parcouru l'acte.*

Je ne vois pas cela ; je lis au contraire que l'é- ux de Zarah de Villaréal est Josué Riccardo, son état guitarero.

MANUELA.

O ciel !

MARTIN.

Pour sa naissance... fils du soldat Luis Pa- checo... Lisez madame... c'est en toutes lettres.

MANUELA.

Je ne puis le croire.

MARTIN.

Don Alvar de Zuniga, par les soins de qui ce contrat a été dressé, avait trop d'intérêt à n'y laisser aucune nullité.

MANUELA, *avec désespoir.*

C'est vrai... ce n'est que trop vrai... ma nièce unie à tout jamais à un guitariste... à cet homme !

MARTIN.

Qu'importe... si cet homme est un homme d'honneur, s'il a agi de bonne foi, s'il ne vous a pas trompée ?

ZARAH.

Lui !...

MARTIN.

Il aurait donné pour vous, son sang et sa vie... et malgré son amour, décidé à vous perdre, plu- tôt que de vous devoir à une trahison... il vous avait prévenue de tout dans une lettre qu'il a re- mise à votre tante avant de marcher à l'autel !

MANUELA.

C'est vrai.

MARTIN.

Pour vous la donner, à vous, sa fiancée !

MANUELA.

C'est vrai !

ZARAH, *à Manuela.*

Et qui vous en a empêchée ?

MANUELA.

Encore cet Alvar de Zuniga !

MARTIN, *frappant sur l'épaule de Riccardo.*

Qui est un fourbe... Mais celui-ci, je le jure... celui-ci, en vous épousant, croyait que son secret vous était connu, et que vous pardonniez son au- dace à un amour malheureux et insensé.

RICCARDO.

Qui fut mon seul crime !... le seul dont je dois être puni !

ZARAH, *avec émotion.*

S'il a dit vrai, monsieur... et je le crois...

ROMANCE.

PREMIER COUPLÉ.

De cet hymen fatal, qui tous deux nous enchaîne,
Les nœuds par moi seront à jamais respectés !...
Mais l'honneur nous sépare... et du moins sans ma haine
Partez, monsieur, partez ;
L'honneur le veut... partez !

DEUXIÈME COUPLÉ.

Loïn de moi, loïn des lieux qui vous avaient vu naître,
Vont s'écouler vos jours par l'exil attristés !...
Mais avec mon pardon... et mon bonheur... peut-être...
Partez, monsieur, partez ;
L'honneur le veut, partez...

MARTIN.

C'est bien, senora, ce que vous venez de dire !... c'est très-bien, et vous en serez récompensée, car bientôt celui-ci ne sera plus Josué Riccardo.

RICCARDO et LES DEUX FEMMES.

Que dites-vous ?

MARTIN.

Que ce mariage qui blessait tant votre noble famille...

MANUELA, *vivement*.

Sera rompu...

MARTIN.

Oui, probablement il ne durera pas long-temps ; car aujourd'hui même la senora court grand risque d'être veuve !

ZARAH.

O ciel !...

MANUELA.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MARTIN.

Silence... vous allez le savoir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO, SOLDATS et GENS DE JUSTICE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

FRA LORENZO, *s'approchant respectueusement de Riccardo et le saluant.*

Monseigneur !

ZUNIGA, *de même.*

Monseigneur !

FABIUS, OTTAVIO et LES AUTRES, *de même.*

Monseigneur !

MANUELA, ZARAH et RICCARDO, *étonnés.*

Que disent-ils ?

MARTIN, *à demi-voix à Riccardo.*

L'heure est venue !

De l'audace et du cœur !

FRA LORENZO, *à Riccardo.*

La vérité nous est enfin connue, Et c'est avec regrets... avec douleur...

Saluant.

Que nous venons arrêter monseigneur !

ZUNIGA, *et les autres, de même.*

Monseigneur !

MANUELA et ZARAH, *étonnées.*

Monseigneur !

FRA LORENZO, *s'adressant à Riccardo, et regardant Martin.*

Vos complices, auxquels j'ai promis le silence, Vous ont découvert et trahi !

MARTIN, *bas, à Riccardo.*

Ce complice !... c'est moi !

FRA LORENZO, *montrant Riccardo.*

Qu'on s'assure de lui !

ZUNIGA, *à Manuela.*

Sous ces grossiers habits, sous cette humble apparence, Qui nous-mêmes nous abus,

Il cachait ses complots !...

Les Gardes qui ont entouré Riccardo l'ont fouillé, et présentent à Fra Lorenzo les papiers qu'ils viennent de trouver sur lui.

FRA LORENZO, *en lisant l'adresse.**Lisant.*

« Don Emmanuel de Bragance. »

TOUS, *à demi-voix.*

Le fils du duc de Bragance !

MARTIN, *bas à Riccardo.*

Ton serment ?...

RICCARDO, *de même.*

Comptez sur ma foi !

A haute voix et se tournant vers Fra Lorenzo.
Puisque vous savez tout... c'est moi !

TOUS.

Grand Dieu !

RICCARDO.

C'est moi !

ENSEMBLE.

ZARAH.

Tremblante, j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux ;
Celui qu'accablait tant de haine,
C'est lui !... c'est ce nom glorieux !

FRA LORENZO.

Oui, c'est bien lui, j'en crois à peine
Et cet écrit, et ses vœux ;
Par mon adresse, enfin, j'enchaîne
Ce chef terrible et dangereux.

MANUELA.

Tremblante... j'ose croire à peine
Le témoignage de mes yeux !
C'est à lui que l'hymen l'enchaîne,
Elle porte un nom glorieux !

RICCARDO.

Je l'ai juré ! l'honneur m'enchaîne ;
La mort est l'objet de mes vœux ;
Je leur abandonne sans peine
Des jours, hélas ! si malheureux !

ZUNIGA et SES AMIS, *regardant Zarah.*

Le hasard a trompé ma haine ;
J'ai cru l'avilir à nos yeux ;
Et c'est à lui que je l'enchaîne,
Elle porte un nom glorieux !

MARTIN, *regardant Riccardo.*

Fidèle à l'honneur qui l'enchaîne,
J'admire son cœur généreux !
Que son dévouement nous obtienne
La liberté, prix de nos vœux !

FRA LORENZO, *qui vient de parcourir l'écrit qu'on lui a donné.*

La lettre est d'un nommé Pinto, le secrétaire
Du duc... un intrigant !

MARTIN, *à part.*

Un brave Portugais !

FRA LORENZO, *lisant.*

« Tout va mal ! et je doute à présent du succès ;
» Le duc refuse !... il faut proclamer votre père
» Roi, malgré lui !... venez... si vous étiez
» A Lisbonne !... »

MARTIN.

Il y doit être à présent... j'espère !

FRA LORENZO, *lisant.*

« De plus, si vous nous apportiez

» Deux cent mille ducats... »

MARTIN, *à part.*

Il en a trois cents !... grâce !

Montrant Lorenzo.

A monseigneur !

FRA LORENZO, *acherant de lire.*

« Nous pourrions dès demain
» Donner au Portugal un nouveau souverain ! »
Se retournant vers Zuniga et ses amis.

Vous voyez, messieurs, quelle audace !

Montrant Riccardo.

Mais nous tenons le chef !... du complot c'en est fait !
A l'instant dans ces lieux Vasconcellos m'ordonne
De le faire juger, condamner !... Ce serait
Un peu vil !... moi, qui tiens aux égards, je lui donne...

MARTIN, *vivement.*

Combien ?

FRA LORENZO.

Une heure !...

RICCARDO, *froidement.*

Je suis prêt.

ENSEMBLE.

MARTIN, à part.

O cœur magnanime !
 Courage sublime !
 De l'honneur victimé,
 Il meurt en héros !
 Toi que je supplie,
 Dieu de la patrie !
 Arrache sa vie
 Au fer des bourreaux.

RICCARDO, à Martin.

O cœur magnanime !
 A toi mon estime !
 J'aurais par un criue
 Terminé mes maux !
 Et pour ma patrie,
 D'une âme ravie,
 Je livre ma vie
 Au fer des bourreaux !

ZARAH et MANUELA.

O cœur magnanime !
 Courage sublime !
 Qui, pour nous victime,
 Se livre aux bourreaux !
 Toi, que je supplie,
 Dieu de la patrie !
 Protège sa vie,
 Et sauve un héros !

FRA LORENZO et LE CHOEUR.

Quant à moi, j'estime,
 Qu'un semblable crime
 Veut une victime
 Pour notre repos !
 Audace inouïe,
 Qu'il faut qu'il expie !
 Nous devons sa vie
 Au fer des bourreaux.

FRA LORENZO.

Le tribunal s'assemble auprès de cette enceinte,
 Et vais le présider !

A Zuniga, lui montrant Riccardo.

Veillez sur monseigneur.

Et vous remets sa garde !...

RICCARDO, montrant Martin.

A ce vieux serviteur

pourrai-je dire adieu ?

FRA LORENZO, à Zuniga.

Permettons-le sans crainte.

Montrant Martin.

Il nous redira tout !

A Riccardo, montrant Martin.

Parlez-lui, monseigneur !

RICCARDO, à Martin, qui s'avance avec lui au bord du théâtre.

Es-tu quelque ordre encore à me donner ?

MARTIN, à demi-voix.

Silence !...

Pour tout le monde, et même pour Zarah,
 Sois toujours le duc de Braganee !

RICCARDO, de même.

Je le promets !...

MARTIN, de même.

Et Lisbonne en ces lieux, vingt milles de distance !...
 Votre sort se décide, ami, dans ce moment !

Si le duc est triomphant,
 Nous pouvons être encor sauvés !... mais s'il succombe...

Secouant la tête.

Oh... puis moi...

RICCARDO.

Je comprends ! nous aurons même tombe !
 Je t'ai promis mes jours !

MARTIN.

J'avais promis aussi
 D'en faire bon usage !... ai-je dit vrai ?

RICCARDO, lui serrant la main.

Merci !

ENSEMBLE.

MARTIN.

O cœur magnanime ! etc.

RICCARDO.

O cœur magnanime ! etc.

ZARAH.

O cœur magnanime ! etc.

FRA LORENZO, ZUNIGA et LE CHOEUR.

Quant à moi, j'estime, etc.

Fra Lorenzo fait signe à tout le monde de sortir.

SCÈNE V.

MANUELA, ZARAH, RICCARDO, LORENZO,
 MARTIN.

LORENZO, à Martin.

J'ai dit : Sortez tous ! (Se retournant avec respect vers Manuela et Zarah.) Oui, tous !

ZARAH, avec dignité.

Excepté moi, monseigneur, moi qui suis sa femme.

LORENZO, s'inclinant.

C'est juste, les égards... les convenances...

Manuela et Martin sortent par la porte du fond ; Lorenzo par la porte à droite.

SCÈNE VI.

RICCARDO et ZARAH.

DUO.

ZARAH, s'approchant avec exaltation de Riccardo, qui est assis et plongé dans ses pensées.

Oui, dès ce moment, je réclame

Le droit de partager ton sort !

Je suis à toi ! je suis ta femme !

Avec toi, je marche à la mort !

RICCARDO, hors de lui et se levant.

Dieu tout-puissant, qu'entends-je ?

ZARAH.

Écoute-moi ?

Dans mon cœur tu n'avais pu lire

Que le mépris, ou bien l'effroi...

Mais à présent je peux tout dire...

Avec amour.

Car je vais mourir avec toi !

PREMIER COUPLET.

Alors que ta misère

Excitait mon dédain,

Quand, orgueilleuse et fière,

Je repoussais ta main,

Et de honte et de blâme

Lorsque je t'accablais...

Eh bien ! au fond de l'âme...

Avec exaltation.

Malgré moi je t'aimais !

Je t'aimais !

RICCARDO, à part, cherchant à contenir sa joie.

Ah ! je vous rends grâces,

Moment enchanteur !

Mort qui me menaces,

Et fais mon bonheur !

Que rien n'apparaisse
Pour me secourir,
Avec ma tendresse
Laissez-moi mourir!

DEUXIÈME COUPLET.

ZARAH.

Pour punir ton offense,
Quand au fond de mon cœur
J'implorais la vengeance,
Le devoir et l'honneur!
Tout à l'heure... ici même...
Quand je te bannissais,
Eh bien!... ô honte extrême!
Malgré moi... je t'aimais!
Je t'aimais!

Je t'aime et pour jamais!

RICCARDO, à part.

Ah! je vous rends grâces,
Moment enchanteur!
Mort qui me menaces, etc., etc.

On entend un grand bruit au dehors.

ZARAH, effrayée.

Écoutez! écoutez!

RICCARDO, tranquillement.

C'est l'heure du supplice!

ZARAH, de même.

Oui!... j'entends les bourreaux venir.

RICCARDO.

Qu'ils viennent!... ô destin propice!...

Sans que mon rêve finisse,

Aimé d'elle, je vais mourir...

ENSEMBLE.

ZARAH, avec enthousiasme.

Allons! marchons!... mon cœur réclame

Le droit de partager ton sort;

L'amour et m'anime et m'enflamme;

Avec toi je marche à la mort!

RICCARDO.

Espoir qui m'anime et m'enflamme,

Elle veut partager mon sort!

C'est trop de bonheur pour mon âme;

Sans regrets je marche à la mort!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DONA MANUELA.

MANUELA.

Qu'est-ce qu'ils font?... qu'est-ce qu'ils font, je vous le demande? moi qui déteste les séditions, une à Lisbonne!.. une ici!... le peuple soulevé, le conseil en fuite... ainsi que monseigneur! ils orient tous : Vive Bragance! (*A ce mot, Riccardo fait un geste d'effroi, Zarah un geste de joie, et court à la fenêtre à gauche. Manuela continuant.*) C'est ce Martin de Ximena qui les excite et marche à leur tête!

ZARAH, courant à Riccardo et lui prenant la main.

Oui... oui... j'entends les cris du peuple soulevé!

Courage!... vous pouvez encore être sauvé!

RICCARDO, avec douleur.

C'est fait de moi! j'ai tout perdu!

MANUELA, étonnée.

Que dit-il? quand, avec la vie,

Pouvoir, honneurs... tout lui serait rendu?...

RICCARDO.

Mes jours seront sauvés!... sa tendresse ravie...

Le rêve se dissipe!... hélas! j'ai tout perdu!

ZARAH.

Quand la gloire vous environne...

RICCARDO.

J'ai tout perdu!

ZARAH.

Quand pour vous brille la couronne!...

RICCARDO.

Ah! plaiguez-moi!... j'ai tout perdu!

REPRISE ENSEMBLE.

RICCARDO.

Amour, bonheur, hélas! j'ai tout perdu!

ZARAH et MANUELA.

Quel trouble règne en son cœur éperdu!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRA LORENZO, ZUNIGA, FABIUS, OTTAVIO.

TOUS QUATRE, accourant avec effroi.

Protégez-nous!... Le peuple furieux

Nous poursuit jusque dans ces lieux!

Que votre bras puissant nous sauve et nous assiste!

Protégez-nous, prince, protégez-nous?

RICCARDO.

Que vois-je?... à mes genoux!

A part, avec tristesse.

Tous!... aux genoux du pauvre guitariste!

A voix haute.

Relevez-vous?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TOUT LE PEUPLE accourant, et avec eux MARTIN DE XIMENA.

CHOEUR.

Vive à jamais, vive Bragance!

A bas un pouvoir détesté!

Le ciel nous rend dans sa puissance

La victoire et la liberté!

Vive Bragance!

Vive la liberté!

MARTIN, à Fra Lorenzo et aux Espagnols.

Oui, messieurs, le Portugal est libre; Vasconcellos est en fuite... mais vous n'avez rien à craindre, le duc de Bragance est roi! la nouvelle nous en est apportée par son fils lui-même, don Emmanuel, qui dans ce moment fait son entrée dans la ville de Santarem.

FRA LORENZO, étonné, et regardant Riccardo.

Et celui-ci?

MARTIN.

Celui que vous venez d'implorer à genoux est un brave et loyal Portugais, qui par un dévouement sublime avait pris la place du prince, non pour régner, mais pour mourir. (*A Zarah.*) Oui, madame, pour mériter vos regrets et votre estime, pour être aimé de vous pendant une heure, il allait se faire tuer! cela mérite récompense!

ZARAH, tendant la main à Riccardo.

La voici!

MARTIN.

Et une autre encore! (*A Riccardo.*) Don Emmanuel te nomme comte de Santarem, et tu deviens son frère.

RICCARDO.

Moi!

MARTIN.

C'est trop juste! quand personne n'eût osé être de la famille, tu as été le fils du roi. Et maintenant, allié du sang royal, noble comte de Santarem, pour la dernière fois reprends ta guitare, et dis-nous un air de victoire.

CHOEUR.

Vive à jamais, vive Bragance!

A bas un pouvoir détesté!

Le ciel nous rend en sa clémence

La victoire et la liberté!

Vive Bragance!

Vive la liberté!

LA
REINE DE CHYPRE,

OPÉRA EN CINQ ACTES,

Paroles de M. DE SAINT-GEORGES,

MUSIQUE DE

F. HALÉVY,

Membre de l'Institut,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

Sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique,

Le 22 décembre 1841.

Prix : 1 franc.

PARIS,

MAURICE SCHLESINGER, ÉDITEUR DE MUSIQUE,

97, Rue Richelieu.

1841.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ANDRÉA CORNARO, patricien de Venise.	M. BOUCHÉ.
GÉRARD DE COUCY, chevalier français.	M. DUPREZ.
JACQUES DE LUSIGNAN, roi de Chypre.	M. BAROILHET.
MOCÈNIGO, sénateur, membre du conseil des Dix.	M. MASSOL.
STROZZI, chef de bravi, à la solde de la république.	M. WARTEL.
CATARINA CORNARO, nièce d'Andrea.	M ^{me} STOLTZ.
HÉRAUT D'ARMES.	M. F. PRÉVOST.
SEIGNEURS VÉNITIENS.	
DAMES VÉNITIENNES.	
PAYSANS ET PAYSANNES des environs de Venise.	
SEIGNEURS CYPRIOTES.	
DAMES CYPRIOTES.	
GARDES, COUR du roi de Chypre.	
L'ARCHEVÊQUE DE CHYPRE.	
CLERGÉ de la cathédrale.	
PEUPLE CYPRIOTE.	
COURTISANES.	
VALETS, ÉCHANSONS, DANSEURS, DANSEUSES.	
BRAVI VÉNITIENS ET CYPRIOTES.	
ARMÉE DU ROI.	

La scène se passe en 1441. — Les deux premiers actes à Venise; les trois derniers dans l'île de Chypre.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

CATARINA CORNARO,

REINE DE CHYPRE (1).

Jean de Lusignan, plus connu sous le nom de Jean III, roi de Chypre, était un prince faible, gouverné par sa femme Hélène Paléologue. Il n'était issu de leur mariage qu'une fille, unie à Jean de Portugal qui résidait dans l'île de Chypre. Mais un fils naturel du roi, le prince Jacques de Lusignan, doué d'un esprit actif et entreprenant, effraya tellement l'ambitieuse Hélène par ses prétentions au trône, qu'elle obtint du roi qu'il fut ordonné prêtre et nommé archevêque de Nicosie, métropole de l'île. A cette époque, se trouvait à la cour de Chypre un patricien de Venise nommé Andréa Cornaro.

Ce seigneur ayant fait voir au prince Jacques le portrait de sa nièce, Catarina Cornaro, et remarquant la vive impression que causait au fils du roi l'image de cette belle personne, lui conseilla de se faire relever de ses vœux, de s'unir à Venise en épousant la fille d'un des sénateurs de la république, et de réclamer le secours et l'appui des Vénitiens pour succéder à son père qui venait de mourir.

Le prince accueillit cet espoir avec empressement. Andréa Cornaro fut le négociateur de toute cette intrigue. Charlotte de Portugal, qui avait hérité du trône de son père, Jean de Lusignan, fut chassée par les Vénitiens de son royaume et se sauva dans l'île de Rhodes.

Catarina Cornaro apporta une riche dot à Jacques de Lusignan, élu roi de Chypre. Le 1^{er} juin 1469, la jeune reine fit son entrée dans l'île de Chypre sur une escadre vénitienne conduite par Andrea son oncle. Le sénat de Venise déclara Catarina fille de Saint-Marc. Le nou-

(1) Extraite de l'*Histoire de Venise*, par le comte Daru, des *Mémoires sur la république de Venise*, et de la *graphie universelle*.

veau monarque se jeta entièrement dans les bras des Vénitiens ; il leur accorda tous les emplois de confiance dans les finances , la justice et l'armée. Mais ils en abusèrent bientôt en opprimant le peuple de Chypre au nom du roi faible et valétudinaire dont la république convoitait depuis long-temps le trône. En 1473, quatre années après son mariage avec Catarina Cornaro, le roi de Chypre mourut, laissant sa femme enceinte. On ne manqua pas d'attribuer au poison cette mort prématurée ; car les derniers moments du roi furent affreux, et l'évêque de Nicosie, ennemi des Vénitiens, raconta que le roi, désabusé sur l'amitié de Venise, l'avait accusé des douleurs horribles qu'il souffrit à son lit de mort.

Plusieurs conjurations éclatèrent dans la nuit du 13 novembre 1473. Les révoltés s'emparèrent de la reine et de son fils, et voulurent forcer Catarina à se soumettre au pouvoir de Venise et à lui céder la régence. La reine s'y refusa courageusement, malgré les menaces des l'amiral Pierre Mocenigo, nommé depuis généralissime de la république en 1474, et qui perdit, en 1475, une célèbre bataille navale contre Soliman III. Le règne de Catarina Cornaro dura quinze années.

Mais enfin, soit faiblesse, soit découragement, après une lutte si longue et si pénible, la reine de Chypre consentit, en 1488, à remettre son royaume entre les mains des Vénitiens, et la république prit possession de cet Etat le 26 février 1489.

La reine s'embarqua le 14 mai. A son arrivée à Venise, le doge et le sénat allèrent au-devant d'elle, et la reçurent dans le Bucentaure. Le château-fort d'Azolo, situé sur les collines du Trévisan, lui fut assigné pour demeure.

Depuis lors, elle y vécut environnée d'honneurs et de gardiens, et finit ses jours en conservant le titre de reine et une petite cour (1) qui rappelait le rang qu'elle avait occupé.

L'île de Chypre demeura soumise aux Vénitiens jusqu'à ce que les Turcs en fissent la conquête en 1571.

(1) Cette cour acquit quelque célébrité dans les lettres par les *Azolari* de Bembo ; ce sont des entretiens sur l'amour, qu'il prête aux courtisans de la reine de Chypre.



LA

REINE DE CHYPRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle des fêtes de la villa Andréa , près de Venise.

Au fond, une terrasse, au bas de laquelle coule la Brenta. A gauche, les appartements de Catarina, auxquels on monte par un vaste escalier. A droite, un balcon donnant sur la campagne.

SCÈNE I.

CATARINA, entrant.

RÉCITATIF.

Du jour tant désiré paraît enfin l'aurore!
Au pied des saints autels je recevrai ta foi,
O mon Gérard!... Quelques instants encore
Je l'entendrai me dire : Sois à moi!
Voici l'heure où sa voix fidèle,
Murmurant aux échos de tendres chants d'amour,
Vient saluer l'aube nouvelle
Et m'annoncer son retour!

GÉRARD, appelant sous le balcon.

Catarina!...

CATARINA.

C'est lui!

GÉRARD, chantant en dehors.

Le jour est radieux,
Et cette vive flamme
Qui brille dans les cieux
Embrase aussi mon âme.
Au ciel d'azur
Le soleil pur
A, d'un rayon fidèle,
Déjà doré
L'autel sacré
Où l'amour nous appelle.
J'accours ici vers toi,
Vers toi, ma douce amie,
Pour te donner ma foi,
Pour te donner ma vie.

CATARINA, courant au-devant de Gérard, qui paraît sur la terrasse du fond.

Gérard! .. mon cher Gérard!...

SCÈNE II.

GÉRARD, CATARINA.

GÉRARD.

... Ma douce fiancée,
O toi, mon unique pensée,
Mon seul espoir, mon seul amour.
Enfin pour nous a lui cet heureux jour!

CATARINA.

Mon Gérard!... mon époux!...

GÉRARD.

... Ton époux!... De mon âme
Ce nom si doux augmente encor la flamme,
Et nos serments, nos amours et nos vœux,
Consacrés par l'autel, vont se graver aux cieux.

DUO.

ENSEMBLE.

En ce jour plein de charmes,
Désormais plus d'alarmes.
Nos yeux n'auront de larmes
Que d'amour, de bonheur.
Doux instants! douce ivresse!
Le sort tient sa promesse,
Dieu bénit la tendresse
Qu'il a mise en mon cœur.

GÉRARD.

Bientôt nous quitterons cette triste Venise
Aux obscurs attentats, aux sinistres complots,
Cité de trahison, qu'un noble cœur méprise,
Sombre et cruel tyran protégé par les flots!

CATARINA, d'un ton de reproche.

Gérard, c'est mon pays!

GÉRARD.

... Ton pays!... c'est la France,
La France qui t'adopte et qui t'ouvre ses bras.

CATARINA.

A Venise je dois ton amour, ta constance...
Pour tant de biens, Gérard, ah! ne la maudis pas!

GÉRARD.

CAVATINE.

Soumis aux lois de la chevalerie,
Je parcourais le monde en y cherchant l'honneur,
Le destin a guidé mes pas vers ta patrie,
Au lieu de gloire, ici, j'ai trouvé le bonheur!
Fleur de beauté, fleur d'innocence
Croissait dans l'ombre et le silence,

Loin des regards, loin des amours,
Ce doux trésor dans le mystère...
Je l'ai connu, j'ai su lui plaire...
A moi son cœur et pour toujours!

CATARINA.

Je quitterai pour votre France
Ces lieux chéris de mon enfance;
Ces lieux témoins de nos amours!
Partout, sur la terre étrangère,
Je pourrai dire, heureuse et fière :
A moi son cœur et pour toujours!

GÉRARD.

O France, ô ma patrie,
Pour recevoir l'objet de tous mes feux,
Offre à ses yeux surpris l'éclat de ton génie,
Ta splendeur, tes trésors et tes fastes pompeux!
Dis-lui, dis-lui surtout, pour mon bonheur suprême,
Que Gérard de Coucy brille parmi tes preux,
Qu'on cite avec orgueil le nom de ce qu'il aime,
Qu'il est au rang des plus fameux!

CATARINA.

Pourrai-je donc t'en aimer davantage?

GÉRARD.

Ma gloire et mon bonheur vont être ton ouvrage!!!

CATARINA.

Je quitterai pour votre France
Ces lieux chéris de mon enfance,
Ces lieux témoins de nos amours!
Partout, sur la terre étrangère,
Je pourrai dire, heureuse et fière :
A moi son cœur et pour toujours!

GÉRARD.

Fleur de beauté, fleur d'innocence,
Croissait dans l'ombre et le silence,
Loin des regards, loin des amours.
Ce doux trésor dans le mystère,
Je l'ai connu, j'ai su lui plaire...
A moi son cœur et pour toujours!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉA.

ANDRÉA, à Gérard.

Salut, noble Gérard, vous qui dans ma famille
Dès ce jour allez prendre rang.

(à Catarina.)

Dans tes yeux, mon enfant, la tendresse qui brille
M'apprend ce que ton cœur éprouve en ce moment.

GÉRARD.

A votre illustre nom quand le mien s'associe,
Quand je vous dois à jamais mon bonheur,
A vous, noble Andréa, mon bras, mon sang, ma vie,
A ma Catarina mon amour et mon cœur!

ENSEMBLE.

CATARINA ET GÉRARD, à Andréa.

O vous, la sage providence
De nos heureux amours,
Nos cœurs, pleins de reconnaissance,
Vous béniront toujours.

ANDRÉA.

O Dieu! veille dans ta clémence,
Sur leurs heureux amours;
Voilà, voilà la récompense
Que j'implore dans mes vieux jours.

ANDRÉA, avec terreur, apercevant Mocénigo qui paraît au fond. A part.

Mais qu'ai-je vu? Quel étrange mystère,
Un membre du conseil chez moi!
J'éprouve en sa présence un trouble involontaire.
Allez, Gérard; hâtez l'instant prospère
Qui doit couronner votre foi.

A Catarina.

Va, ma fille, bientôt je serai près de toi!
(Gérard reconduit Catarina à ses appartements et s'éloigne.)

SCÈNE IV.

ANDRÉA, MOCÉNIGO.

MOCÉNIGO, s'approchant d'Andréa.

Sommes-nous seuls ici?...

ANDRÉA.

... Nous sommes seuls... parlez...

MOCÉNIGO.

J'apporte, au nom des Dix en secret assemblés,
Pour vous un important message.

ANDRÉA, à part avec terreur.

Du conseil!... A ce nom se glace mon courage!

MOCÉNIGO.

Vous donnez votre nièce à Gérard de Coucy?...
Et cet hymen se célèbre...

ANDRÉA.

... Aujourd'hui!

MOCÉNIGO.

Voulez-vous du conseil servir la politique
Et seconder ses intérêts?
Voulez-vous mettre, enfin, avant tous vos projets
La grandeur et le bien de notre république?...

ANDRÉA.

Je vous écoute...

MOCÉNIGO.

... Eh bien! Venise par ma voix
Va vous parler en ce moment suprême:
Soumis à ses puissantes lois,
Vous devez rompre à l'instant même
Cet hymen!...

ANDRÉA.

... Ah! grand Dieu! qu'exigez-vous de moi?
Quoi! rompre cet hymen quand j'ai donné ma foi?
Réduire au désespoir...

MOCÉNIGO.

... Mais Venise commande!
A ses décrets il faut que l'on se rende,
Et votre honneur appartient à l'Etat,
Ainsi que votre vie en un jour de combat!

ANDRÉA.

Eh quoi! vouloir qu'ainsi je brise
Des serments solennels consacrés par ma foi!
Non, non, mon bras, mon sang, sont à Venise,
Mon honneur est à moi!

MOCÉNIGO.

Au lieu d'un étranger, d'un chevalier de France,
Pour ta nièce, on t'offre par moi,
Un parti si brillant, que ton orgueil, je pense,
N'eût osé l'espérer...

ANDRÉA.

... Quand ce serait un roi...

MOCÉNIGO, froidement.

C'est un roi!

ANDRÉA.

... Dieu! qu'entends-je! ô trouble in-
[volontaire,
Un roi dans ma famille!... Inutiles regrets!

MOCÉNIGO.

Apprends donc l'important mystère
Dont Venise attend le succès!
De Chypre le peuple coupable
Exila de ses rois l'illustre descendant,
Et Venise, toujours au malheur secourable,
A juré de s'unir au dernier Lusignan.

ANDRÉA.

Eh bien!

MOCÉNIGO.

... De ce proscrit nous relevons le trône,
Et pour que rien ne brise désormais
Un pacte d'alliance utile à nos projets,
Venise, de sa main, lui choisit et lui donne
Une épouse!!! Son front doit ceindre la couronne,
Et c'est ta nièce, et c'est ton sang
Que la patrie élève à cet auguste rang.

ANDRÉA.

Il se pourrait?..

MOCÉNIGO.

... En ton obéissance,

Le souverain conseil place sa confiance.

ANDRÉA.

Femme de Lusignan! Et l'épouse d'un roi!
 Contre un pareil destin, ô mon Dieu, défends-moi!

MOCÉNIGO, avec solennité, à Andréa.

Adieu, je reviendrai, comptant sur ta prudence,
 Savoir ta réponse et ton sort.

Mais songes-y, Venise, en t'offrant la puissance
 Pour un refus garde aussi sa vengeance.

Dans une heure, choisis... la grandeur... ou la mort!

(Mocénigo sort).

SCÈNE V.

ANDRÉA, seul.

Que faire, ô ciel!... un trône! la puissance!

Et pour mon nom la gloire, la splendeur!

Mais de ces deux amants détruire l'espérance!

Vouer leur vie au deuil, à la douleur!

Ah! du conseil la foudre vengeresse...

Suspend sur moi l'épouvante et l'horreur.

(Voyant entrer la noblesse de Venise qui paraît au fond.)

Déjà pour cet hymen la foule ici se presse;

Fuyons... à leurs regards dérobons ma terreur!

(Il sort vivement.)

SCÈNE VI.

(En ce moment des seigneurs et des dames de Venise
 entrent par la terrasse du fond. Des pages, des écuyers
 les précèdent. Ils sont suivis des vassaux du patricien
 Andréa. Une brillante fête commence.)

CHOEUR.

Noble hyménée,

Douce journée,

Pour deux cœurs que l'amour unit,

Quand c'est Dieu même,

Dieu qui les aime,

Qui les rassemble et les bénit.

La couronne

Qu'amour leur donne

Brille et rayonne

Sur le front pur.

Comme l'aurore

Qui colore

Et qui dore

Un ciel d'azur

SCÈNE VII.

GÉRARD entre alors, précédé des chevaliers fran-
 çais ses amis. Des écuyers portent la bannière des
 Coucy. Gérard va recevoir CATARINA. Elle des-
 cend l'escalier du fond, suivie d'une foule de da-
 mes qui l'accompagnent. Gérard, entouré de ses che-
 valiers, s'assoit près de Catarina pendant la danse
 et le chœur suivant :

CHOEUR, à Gérard.

Preux chevalier,
 Vaillant guerrier,
 Que l'honneur guide.
 Vierge timide,
 Au front candide,
 Au cœur pieux,
 Vos tendres vœux
 Seront heureux!
 Reine puissante,
 Reine des cieux,
 Soyez clémente,
 Veillez sur eux!

(Une fête commence. Après la danse, on voit entrer
 un officier du palais d'Andréa.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CATARINA, GÉRARD,
 UN OFFICIER.

L'OFFICIER, à Gérard et à Catarina.

L'autel est préparé pour la cérémonie.

GÉRARD, offrant sa main à Catarina.

Ne tardons pas. Venez, ma noble amie!

CHOEUR.

Venez serrer les nœuds les plus chers, les plus doux!

CATARINA, à Gérard, avec inquiétude.

En ces lieux Andréa tarde bien à paraître.

GÉRARD.

Au pied des saints autels il nous attend peut-être.

CHOEUR.

Venez, heureux amants, que Dieu va rendre époux!

(Au moment où Gérard et Catarina sont prêts à sortir,
 ainsi que les invités, Andréa, pâle et troublé, paraît
 au fond et les arrête.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÉA.

ANDRÉA.

Arrêtez ! arrêtez ! Il le faut... Je le veux !
Plus d'hymen !

GÉRARD, CATARINA, CHOEUR, avec effroi.

...Plus d'hymen ! que dit-il donc, grands dieux !

GÉRARD.

Noble Andréa, quel trouble vous égare ?

ANDRÉA, à Gérard.

Tout est rompu, Gérard, éloignez-vous !

CATARINA, courant à Gérard.

Que le trépas, s'il le faut, nous sépare...
Mais les hommes... jamais... Dieu l'a fait mon époux !

GÉRARD, à Andréa.

Mais vous n'y songez pas ! C'est un affront infâme !

ANDRÉA.

Je ne puis désormais vous la donner pour femme !

GÉRARD.

Mais vous l'avez juré !...

CATARINA.

... Mais il a vos serments !

ANDRÉA.

Mais serments... mes serments... Eh bien je les re-
[prends...

GÉRARD.

Qu'ai-je donc fait pour cet outrage,
Et pour un affront si sanglant ?
N'espère pas, malgré ton âge,
Être parjure impunément.

DAMES ET SEIGNEURS.

Pour repousser un tel outrage,
Nos cœurs, nos bras, tout le défend...
N'insultez pas à son courage
Ou redoutez un châtement.

CATARINA.

Qu'a-t-il donc fait pour cet outrage,
Et pour un affront si sanglant ?
Mon Dieu, je n'ai plus de courage ;
La mort plutôt que ce tourment.

AMIS DE GÉRARD, à Andréa.

Qu'a-t-il donc fait pour cet outrage,
Et pour un affront si sanglant ?
N'espère pas, malgré ton âge,
Être parjure impunément.

CATARINA, à Andréa.

Et de quel droit, devant Dieu qui m'entend,
Voulez-vous m'empêcher de tenir mon serment ?

ANDRÉA, d'un ton solennel.

Du droit que me légua ton père en expirant !
Si Dieu te l'enleva, moi, j'occupe sa place.
Moi seul reçus de lui son suprême pouvoir.
Seul, je sais aujourd'hui quel péril te menace...
En rompant cet hymen, j'accomplis un devoir !

GÉRARD.

Non... non, c'est une imposture !

CHOEUR.

Non, non... c'est une imposture !

GÉRARD.

Mais je saurai venger cette mortelle injure...

CATARINA, à Andréa.

Prenez pitié de mon malheur !
O vous que j'aime et que j'honore,
A vos genoux je vous implore,
Voyez l'excès de ma douleur !

ANDRÉA, à part.

Pouvoir terrible,
Sort inflexible
Et menaçant !
Affreux tourment !
Quelle souffrance !
Plus d'espérance,
Les désunir
Ou bien mourir !

ENSEMBLE.

Pouvoir terrible,
Sort inflexible
Et menaçant !
Affreux tourment !
Plus d'espérance !
Quelle souffrance !
Les } désunir
Nous }
Ou bien mourir !

GÉRARD.

Qu'ai-je donc fait pour cet outrage ?
Et pour un affront si sanglant ?
N'espère pas, malgré ton âge,
Être parjure impunément.

CATARINA.

Qu'a-t-il donc fait pour cet outrage ?
Et pour un affront si sanglant ?
Mon Dieu, je n'ai plus de courage,
La mort plutôt que ce tourment !

ENSEMBLE.

REPRISE.

DAMES ET SEIGNEURS.

ENSEMBLE. {
 Pour repousser un tel outrage
 Nos cœurs, nos bras, tout le défend.
 N'insultez pas à son courage
 Ou redoutez le châtimeut !

AMIS DE GÉRARD, à Andréa.

ENSEMBLE. {
 Qu'a-t-il donc fait pour cet outrage ?
 Et pour un affront si sanglant ?
 N'espère pas malgré ton âge
 Être parjure impunément.

(Les amis de Gérard et les partisans d'Andréa se précipitent l'épée à la main les uns vers les autres. Les dames se jettent entre eux. Gérard s'apprête à sortir, et Catarina tombe évanouie aux pieds d'Andréa, qui se détourne pour cacher ses pleurs.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'oratoire de Catarina. Au fond, une vaste fenêtre avec un balcon donnant sur le grand canal de Venise.

A droite, une chambre secrète fermée par une portière. A gauche, l'appartement du sénateur Andréa. En face de cette porte, un prie-dieu. Une lampe jette une pâle clarté dans l'oratoire. Il fait nuit, et l'on voit par la croisée du fond, les eaux du canal éclairées par la lune.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, l'oratoire est solitaire, et l'on entend au loin, sur le canal, un chœur de gondoliers.)

CHOEUR DE GONDOLIERS.

Aux feux scintillants des étoiles
Gaiement confions notre sort.
Brise du soir, enfle nos voiles,
Et lentement guide-nous vers le port.
Toujours la Madone conduit
Le bon pêcheur pendant la nuit !

SCÈNE II.

CATARINA, seule, entrant et écoutant les chants qui meurent dans le lointain.

AIR.

Le gondolier, dans sa pauvre nacelle,
Retourne aux toits où le bonheur l'attend.
La cloche sainte à l'église l'appelle.
Il va prier, il va dormir content.
Ah ! sous vos toits hospitaliers
Priez pour moi, bons gondoliers.

Pour moi, qui n'ai plus d'espérance,
Plus de bonheur et plus d'amour,
Rêves heureux de mon enfance,
Vous avez fui comme un beau jour !
Ah ! sous vos toits hospitaliers,
Priez pour moi, bons gondoliers.

(Avec désespoir.)

Et je perdrais mon bien suprême !
Et je perdrais celui que j'aime !
Je supporterais un tel sort ! —
Ah ! quand je vois ma destinée
Au malheur ici condamnée,
Que me reste-t-il ?... la mort.

(Elle fait quelques pas vers la croisée donnant sur le canal, puis s'arrête tout-à-coup.)

A ma douleur extrême,
Seigneur, pardonnez ce blasphème.
Mais, par pitié pour tant de maux,
Retirez-moi des jours désormais sans repos...
Cherchons encor dans la prière
A calmer ma douleur amère,
Et que mon cœur quitte la terre
Pour demander au roi des cieux,
Dans l'oubli, dans le calme, un refuge pieux.

(Elle va lentement s'agenouiller sur le prie-dieu, ouvre un livre d'heures, et s'écrie :)

Que vois-je, ô ciel ! dans ce saint livre,
Un billet !... un écrit !... de Gérard !... Dans quel but ?
Au courage, à l'espoir, je renais, je me livre.
Là, mon bonheur, ma perte ou mon salut !

(Lisant.)

« Lorsque vous entendrez au loin sur la lagune
» Chanter un gondolier à l'heure de minuit,
» Pas de terreur, pas de crainte importune,
» Ouvrez votre balcon doucement et sans bruit :
» Je viendrai vous ravir à l'horrible infortune
» Qui sépare deux cœurs que Dieu lui-même unit ! »

(Avec transport.)

Moi frémir ! moi trembler !
Quand la voix de Gérard à lui va m'appeler ?
Gérard, la fille de Venise
Est fidèle à la foi promise ;
Elle sait attendre et souffrir,
Elle sait aimer... et mourir !

CABALETTA.

Je vais le voir, lui mon bien, lui ma vie.
De transport, de surprise, ah ! mon âme est ravie.
Mon Dieu, soyez béni.
Vous permettez qu'ici

Sa voix rend à mon cœur
Le calme et le bonheur.
Cette douce espérance
Apaise ma souffrance :
En ce moment heureux
S'ouvrent pour moi les cieux !

(Écoute.)

N'entends-je pas, sur la vague tranquille,
Glisser rapidement une barque docile?...
Est-ce l'instant qui va changer mon sort?...
Non, non... tout est calme... tout dort !

Mon Dieu ! veillez sur lui :
Vous permettez qu'ici
Sa voix rend à mon cœur
Le calme et le bonheur.
Cette douce espérance
Apaise ma souffrance :
En ce moment heureux
S'ouvrent pour moi les cieux.

SCÈNE III.

CATARINA, ANDRÉA.

CATARINA, jetant un cri en apercevant Andréa.

Grand Dieu !

ANDRÉA, avec bonté.

Dans ta souffrance, ah ! ne m'accuse pas.

Pauvre enfant ! d'un amour béni par moi d'avance,

Aurais-je pu, sans regrets, sans combats ;

En un jour, briser l'espérance ?

Mais Venise ordonnait, et dès qu'elle a parlé

Tu sais, Catarina, jusqu'où va sa puissance,

Tu sais si rien jamais arrête sa vengeance ;

Pour toi seule, hélas ! j'ai tremblé !

CATARINA.

Dieu, qui lit dans les cœurs, vous jugera.

ANDRÉA.

J'y compte,

Et devant lui je paraîtrai sans honte !

Mais tu ne connais pas encore tout ton malheur !

C'est peu de t'arracher l'époux cher à ton cœur,

On t'en destine un autre...

CATARINA.

Un autre?...

ANDRÉA.

Et si la gloire

Peut d'un amour naissant étouffer la mémoire,

On t'offre au moins un rang, un nom digne de toi :

Demain Catarina sera femme d'un roi !

CATARINA.

Jamais !...

ANDRÉA.

Écoute-moi !...

CATARINA, avec énergie.

Catarina méprise

Ainsi que les rigueurs les présents de Venise :

Par la force, on a pu lui ravir un époux...

Mais sa main ne dépend du conseil, ni de vous !

ANDRÉA.

Ah ! si pour affronter le courroux de Venise,

J'avais dû n'exposer que moi !

J'aurais, sous le poignard, tenu la foi promise

Mais périr, sans sauver ni ton amant, ni toi !

CATARINA, avec terreur.

Gérard!... que dites-vous?... pour lui, qu'aurais-je à
[craindre?]

ANDRÉA.

Ce conseil, dont tu crois pouvoir braver les coups,
Jusque dans ton amour il saura bien l'atteindre.

CATARINA, avec terreur.

Gérard!...

ANDRÉA, d'un ton solennel.

Tu m'as compris... Que Dieu veuille sur vous !

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CATARINA, seule.

Serait-il vrai?... leur rage sanguinaire

Oserait menacer une tête si chère !

Le fer... le poison... les cachots !!

Vaine terreur !! voici le terme de nos maux !

Il va venir !... nous voguons vers la France,

Terre de liberté, d'amour et d'espérance,

Où nous pourrons braver Venise... et ses bourreaux !

(A ce moment, on entend une voix appeler *Catarina* !

Elle se retourne avec effroi, et se trouve auprès de
Mocénigo qui sort de la chambre secrète.)

SCÈNE V.

CATARINA, MOCÉNIGO.

MOCÉNIGO.

Au nom de la patrie,

Écoute du conseil les ordres souverains,

Si de Gérard tu veux sauver la vie,

Il faut lui dire ici que ton âme l'oublie,

Que tu veux maintenant de plus brillants destins,

Que tu ne l'aimes plus !

CATARINA.

... Non, non, ... c'est un blas-
[phème !]

MOCÉNIGO.

Ou, sur le sort de ton amant, toi-même,
Déjà l'on te l'a dit... bientôt tu gémiras.

CATARINA.

Et qui le frapperait ?...

MOCÉNIGO, soulevant la portière de la chambre secrète, et lui montrant des spadassins cachés, le poignard à la main.

... Leurs bras !

Il rentre dans la chambre dont la draperie retombe sur lui. Au même instant on entend.)

GÉRARD, chantant sous le balcon,

La mer est belle !

CATARINA, avec horreur.

O dieux !...

GÉRARD.

Près de toi j'accours.

CATARINA.

Comment le prévenir !...

GÉRARD.

Vogue ma nacelle

Vers mes douces amours !

CATARINA, s'appuyant prête à tomber, en voyant Gérard monter au balcon.

SCÈNE VI.

GÉRARD, CATARINA.

DUO.

GÉRARD, à Catarina.

Ah ! je me sens mourir !

Arbitre de ma vie,

C'est toi

Que je revoi,

O ma douce amie,

Oui, je viens l'arracher à ton sort si cruel.
Dieu me rend, près de toi, les délices du ciel !

CATARINA, avec amour.

Gérard ! !

GÉRARD.

... Ah ! dans leur rage infâme,

A mon amour ils croyaient te ravir,
Lorsque c'est Dieu, d'un rayon de sa flamme,
Qui lui-même a voulu nous unir.

CATARINA, à part.

Gérard ! ô ciel !... que dire ?...

GÉRARD.

Mais, près de moi, ton cœur soupire ?

CATARINA, à part.

Le bonheur est ici... la mort à quelques pas !

GÉRARD.

Grand Dieu ! ne partages-tu pas
Et mon bonheur et mon ivresse ?

CATARINA.

Pardonne-moi le trouble qui m'opresse !

GÉRARD.

Et pourtant je suis près de toi !

CATARINA, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! protégez-moi...

CATARINA, à part.

Hélas ! il faut que je l'oublie,
Quand il vient me jurer un amour éternel.
Comment lui dire ici que sa flamme est trahie ?
Plutôt la mort que cet arrêt cruel.

GÉRARD, reprise du premier motif.

Arbitre de ma vie,

C'est toi

Que je revoi.

O ma douce amie,

Oui, je veux te jurer un amour éternel,
Dieu me rend, près de toi, les délices du ciel !

GÉRARD, indiquant la croisée.

Quand ma barque rapide

Atteindra l'autre bord,

Un ami sûr, un guide

Va nous mener au port.

Viens, la nuit sombre

Couvre nos pas,

L'amour dans l'ombre

Ne tremble pas.

Viens, tout sommeille ;

Mais dans la nuit

L'amitié veille,

Dieu nous conduit !

CATARINA, s'échappant des bras de Gérard qui veut l'entraîner vers le balcon.

Non, non, Gérard, c'est impossible !

Il faut partir... Fuyez, oubliez-moi.

GÉRARD.

Ah ! grand Dieu ! que dis-tu ? Mais tes serments,
[ta foi ?

CATARINA, à part.

Il croit que je l'oublie,

Quand je me sacrifie.

GÉRARD.

Ne m'aimerais-tu plus ? Cet aveu, c'est mon sort...
Mon avenir... ou ma vie... ou ma mort !

ENSEMBLE.

CATARINA.

Pitié! pitié!...

GÉRARD.

... Parle!

CATARINA.

... O douleur extrême!

(Elle aperçoit le rideau de la chambre secrète s'entr'ouvrir et voit briller le poignard des spadassins.)

Eh bien! ce n'est plus toi que j'aime,
Non, non... ce n'est plus toi.

GÉRARD.

... Quoi! de sa bouche même

Un tel aveu! Dieu!... je frémis d'horreur!
Et de surprise et de terreur!

CATARINA, à part.

Tout me trahit et m'abandonne,
Au malheur j'ai voué mon sort,
D'horreur, d'effroi mon cœur frissonne...
Autour de moi, partout la mort!
J'ai prononcé l'affreux blasphème,
Et malgré ces mots odieux
C'est toujours lui, c'est lui que j'aime,
A lui mon cœur et tous mes vœux!

GÉRARD.

Ah! viens, suis-moi, je t'en conjure,
Tu ne peux pas être parjure.

CATARINA, à part.

Mon Dieu! prenez pitié de moi!
Partez, Gérard, partez sans moi!

GÉRARD, la voyant fuir avec terreur.

Eh bien! il est donc vrai! J'ai de ta perfidie
Pénétré le secret affreux!

CATARINA, avec surprise.

Que dit-il?...

GÉRARD.

... Un rival, au bonheur de ma vie
Vient opposer un titre, un rang, un nom pompeux.

CATARINA.

O ciel!...

GÉRARD.

... C'est le bruit de Venise!

Un prince... un roi t'offre sa main.
Et l'odieux espoir de cet illustré hymen,
Ton orgueilleux désir en secret l'autorise.

CATARINA.

C'en est trop!...

GÉRARD.

... Si ces bruits sont menteurs,

Dis un mot, et je crois...

CATARINA, voyant Mocénigo, qui lui fait un signe de menace et disparaît.

Tout est vrai...

A part.

... Je me meurs

GÉRARD, avec un désespoir contenu.

Je vous pardonne, à vous, à vous que ma faiblesse
Chérit peut-être encor d'une indigne tendresse.
Mais celui qui m'arrache à l'espoir, au bonheur.
Jusqu'au pied de l'autel je trouverai son cœur!

CATARINA.

O douleur mortelle!
O peine cruelle!
Ma bouche fidèle
Peut tromper ainsi!
Quel horrible outrage,
Quel affreux langage!
Mais sans mon courage
Il périt ici.

GÉRARD.

O douleur mortelle!
Grand Dieu! Quoi! c'est elle
Qui me parle ainsi!
Odieux langage,
Trop cruel outrage!
D'horreur et de rage
Mon cœur est saisi.CATARINA, courant à Gérard qui s'éloigne.
Gérard, encore un mot, de grâce!

GÉRARD.

Pour un rival, je comprends vos regrets!

CATARINA.

Ah! vous ne savez pas... mais peut-être à ma place..

GÉRARD, avec désespoir.

Je n'aurais pas trahi!...

CATARINA.

... Vous partez..

GÉRARD, la repoussant et fuyant par le balcon.

... Pour jamais..

(Catarina tombe évanouie près du balcon, le rideau de la chambre secrète se relève, les spadassins paraissent à la porte, précédés de Mocénigo.)

MOCÉNIGO, à Catarina.

Pour sécher tant de pleurs un royaume t'attend.
Catarina Courer...

(la montrant aux spadassins.)

... A Chypre, maintenant!

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe à Nicosie, capitale du royaume de Chypre.

Le théâtre représente le jardin d'un casino à Nicosie. Une vaste treille étend partout ses rameaux, et forme une verte tonnelle sous laquelle des groupes de buveurs sont assis.

A droite, un escalier conduisant à l'extérieur du casino; partout des massifs d'arbres et d'épais bosquets. Il fait nuit. La lune éclaire le fond de ce tableau, tandis que la partie la plus avancée de ce jardin est brillamment illuminée par des candélabres placés sur les tables et des girandoles suspendues aux branches.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, des seigneurs cypriotes sont assis et boivent sous la tonnelle, tandis qu'un autre groupe de Vénitiens boit de son côté en tournant le dos aux Cypriotes.)

CHOEUR DES CYPRIOTES.

Buvons à Chypre, à ma belle patrie.
A Lusignan, noble fils de nos rois!
Buvons ce vin dont les dieux d'autrefois
Avaient toujours une coupe remplie
Et qu'ils vidaient pour fêter leurs exploits!

LES VÉNITIENS, à part, élevant leurs verres.

A Venise la belle
Trinquons!
A sa gloire immortelle
Buvons!

L'ennemi qui la brave
A tort.

Il faut qu'il soit esclave
Ou mort.

LES CYPRIOTES, aux Vénitiens.

Venise ici parle bien haut!...

LES VÉNITIENS.

Venise

De sa terrible voix domine l'univers!

LES CYPRIOTES, avec ironie.

Cette terrible voix comme un vain flot se brise
Devant ses ennemis!

LES VÉNITIENS, avec fierté.

Oui, quand ils ont ses fers!

(Ils tirent leurs poignards et se menacent. Mocénigo paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOCÉNIGO.

MOCÉNIGO, se plaçant entre eux.

Y pensez-vous, seigneurs. la menace et l'outrage!
Lorsque Venise, ici, vous offre de sa main
La reine qui bientôt va toucher ce rivage
Et consacrer la paix par un auguste hymen!
Quel lieu choisissez-vous, d'ailleurs, pour vos que-
Ce brillant casino, l'asile du plaisir, [relles?
Dont les riants jardins, dont les vertes tonnelles,
Du bruit des chants joyeux doivent seuls retentir!

LES VÉNITIENS ET LES CYPRIOTES.

Il a raison, plus de colère!
Mais on est libre, dans ces lieux
D'exprimer en vidant son verre
Et ses sentiments et ses vœux!

(Ils se tournent le dos, et reprennent ensemble le double chœur suivant.)

LES CYPRIOTES.

Buvons à Chypre à ma belle patrie!
A Lusignan, noble fils de nos rois!
Buvons ce vin dont les dieux d'autrefois
Avaient toujours une coupe remplie
Et qu'ils vidaient pour fêter leurs exploits!

LES VÉNITIENS.

A Venise la belle
Trinquons.
A sa gloire immortelle
Buvons!

L'ennemi qui la brave
A tort.

Il faut qu'il soit esclave
Ou mort.

ENSEMBLE.

MOCÉNICO.

Non plus de querelle importune !...
 Qui de vous, avec moi, veut tenter la fortune ?...
 Au jeu !... de l'or...

VÉNITIENS ET CYPRIOTES, s'apprêtant à jouer.
 Allons, au jeu tentons le sort !

SCÈNE III.

LES MÊMES, STROZZI s'approchant mystérieusement de Mocénigo tandis qu'on fait les préparatifs du jeu.

STROZZI.

Au noble ambassadeur de notre république,
 Deux mots !

MOCÉNICO.

Parle !..

STROZZI.

Gérard est ici...

MOCÉNICO, vivement.

Que dis-tu ?

A Chypre ! En es-tu sûr ? ..

STROZZI.

De mes yeux je l'ai vu.

(Montrant un cavalier enveloppé dans un man'teau qui descend lentement l'escalier du fond.)

Et tenez, le voilà, revani sous ce portique !

MOCÉNICO, à part, avec agitation.

D'un amour partagé, si l'imprudent venait
 Par ses transports jaloux révéler le secret,
 Jusqu'au pied de l'autel qui déjà se décore,
 Lusignan, détrompé, pourrait tout rompre encore.
 Et cet hymen, il faut qu'il s'achève aujourd'hui...

(A Strozz)

Vos poignards ?...

STROZZI, indiquant un groupe de spadassins qui se tient à sa gauche.

... Sont tout prêts ! ..

MOCÉNICO.

Eh bien, malheur à lui !

(Strozz fait signe à ses spadassins, et s'élance sur les traces de Gérard qui a traversé le fond du jardin.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ STROZZI.

(On apporte des tables, des cornets, des dés, et tous se mettent à jouer sur le cheur suivant.)

CHOEUR.

Au jeu, mes amis !
 Que sur ces tapis

L'or brille et s'écoule
 Comme un flot qui roule !
 Vive le destin !
 Ce maître incertain
 Aujourd'hui s'il blesse,
 Il guérit demain,
 Traitons la richesse
 Comme une maîtresse
 Qui toujours trahit
 Et que l'on chérit !

MOCÉNICO, un cornet à la main.

1^{er} COUPLÉT.

Tout n'est dans ce bas monde
 Qu'un jeu !
 Le vrai sage le fronde
 Un peu !
 Mais le fou s'en amuse
 Bien fort,
 Et jamais il n'accuse
 Le sort.
 Il sait qu'un tour de roue,
 Souvent,
 Fait de tout ce qu'il joue
 Du vent ;
 Qu'amour, bonheur, tout passe
 Si bien,
 Qu'il ne reste plus trace
 De rien !

CHOEUR.

Au jeu, mes amis, etc., etc.

MOCÉNICO.

2^e COUPLÉT.

Le travail et la peine,
 Abus !
 Vit on une semaine
 De plus ?
 Ce Crésus qu'on remarque
 Tient-il
 Plus que nous de la Parque
 Le fil ?
 Puisqu'il faut que l'on meure,
 Comment
 N'attendre pas son heure
 Gaiment ?
 De plaisir, doux mensonge,
 Vivons.
 Si la vie est un songe,
 Révons !

CHOEUR.

Au jeu, mes amis,
 Que sur ce tapis

L'or brille et s'écoule
Comme un flot qui roule.
Vive le destin !
Ce maître incertain,
Aujourd'hui s'il blesse,
Il guérit demain.
Traisons la richesse
Comme une maîtresse
Qui toujours trahit,
Et que l'on chérit.

UN VÉNITIEN.

A vous la chance!

UN CYPRIOTE.

... À moi!

UN AUTRE.

... J'ai gagné...

UN AUTRE.

... J'ai perdu!

UN SEIGNEUR, à Mocénigo.

Cent séquins! Tenez vous?

MOCÉNIGO.

... Les voici... c'est tenu!

UN VÉNITIEN.

O fortune ennemie!

UN CYPRIOTE.

O bonheur! ô destiu!

UN AUTRE.

Désespoir! infamie!
De mon or c'est la fin!

REPRISE DU CHOEUR.

Vive le destin !
Ce maître incertain,
Aujourd'hui s'il blesse,
Il guérit demain.
Pour lui la richesse
Est une maîtresse
Qui toujours trahit,
Mais que l'on chérit.

SCÈNE V.

(Une troupe de courtisanes paraît alors et vient se mêler aux joueurs. Les unes dansent, les autres chantent le chœur suivant en s'accompagnant de la cythare.)

CHOEUR DE FEMMES.

Jeunes beautés venez unir
Ces fiers guerriers par le plaisir.

Naissez désirs, suivez nos pas.
Que les soupirs n'attristent pas
Les tendres cœurs qu'amour unit!...
Devant les pleurs l'amour s'enfuit.
C'est ici l'île consacrée
Où les hommages des mortels
De la déesse Cythérée
Venaient entourer les autels.

Que par nos soins sur cette heureuse rive
Des temps passés renaissent les beaux jours.
Ah! revenez, déesse fugitive...
Sur vos autels l'encens brûle toujours.

Naissez plaisirs, suivez nos pas!
Que les soupirs n'attristent pas
Les tendres cœurs qu'amour unit!
Devant les pleurs l'amour s'enfuit.

CHOEUR DE SEIGNEURS.

Entendez-vous
La joyeuse fanfare?
Les doux accords de la cythare,
Au gai festin qui se prépare,
Mes amis, nous appellent tous!

CHOEUR GÉNÉRAL.

A table! à table!
Convive aimable,
Vin délectable,
Coule à plein bord.
Vive folie,
Femme jolie,
Et l'on oublie
Le mauvais sort.

(Les seigneurs, entraînés par les courtisanes, s'éloignent pour se rendre au festin du casino. Strozzi reste seul, sur un signe que lui fait en sortant Mocénigo.)

SCÈNE VI.

STROZZI paraît écouter au fond avec inquiétude. Un cliquetis d'épées se fait entendre dans la partie la plus obscure du jardin.

GÉRAED, à la cantonnade.

Infâmes assassins! au secours! au secours!

CHOEUR d'assassins au-dehors.

Frappons!

GÉRAED.

... Par Notre-Dame! on en veut à mes jours

(On voit plusieurs hommes fuir, le poignard à la main. Strozzi indique que le coup est manqué, et se sauve du même côté que ses complices.)

SCÈNE VII.

GÉRARD, son épée nue à la main. LUSIGNAN, en costume de chevalier. Il est masqué et se découvre en arrivant.

GÉRARD à Lusignan.

O vous dont le puissant secours
Contre dix assassins a défendu mes jours,
Laissez-moi vous parler de ma reconnaissance

LUSIGNAN.

Ah! comme moi, chacun ici, je pense, [tous,
Vous eût prêté son bras!... mais plus heureux que
D'infâmes assassins j'ai détourné les coups.

DUO.

GÉRARD.

Vous qui de la chevalerie
Suivez si dignement les lois,
Vous qui sans hésiter exposez votre vie,
Pour soutenir le faible et défendre ses droits,
Votre nom?

LUSIGNAN.

Pour prix de mon service
Permettez-moi de le taire aujourd'hui.

GÉRARD.

Dois-je donc ignorer par qui ce noble office
M'est rendu?...

LUSIGNAN.

Par la main d'un ami.

GÉRARD.

Votre patrie au moins ?

LUSIGNAN.

Ma patrie est la France!

GÉRARD, avec transport.

C'est la mienne!.. O bonheur! après tant de souffrance,
De mon pays je trouve un frère ici! [France,

LUSIGNAN.

Un Français près de moi!... Mon cœur a tressailli
De joie et d'espérance!

GÉRARD à Lusignan.

Dans mes bras!

LUSIGNAN.

Dans les miens!

GÉRARD, avec expression.

Que le ciel soit béni,

Quand il daigne en ces lieux m'envoyer un ami!

ENSEMBLE.

Salut à cette belle France,
Où tous les deux nous avons vu le jour!
Salut, noble pays d'honneur et de vaillance!
Terre chérie et de gloire et d'amour!

GÉRARD.

Vous êtes chevalier?...

LUSIGNAN.

Je le suis.

GÉRARD.

O mon frère!

LUSIGNAN.

Frères deux fois : la patrie et l'honneur
Nous ont unis sous la même bannière.

GÉRARD.

Je l'aurais deviné rien qu'à votre valeur!

LUSIGNAN.

Le ciel, en nous donnant une commune mère,
Nous donna, je le vois, aussi le même cœur.

GÉRARD ET LUSIGNAN.

Salut, salut à cette belle France,
Où tous les deux nous avons vu le jour!
Salut, noble pays d'honneur et de vaillance!
Terre chérie et de gloire et d'amour!

LUSIGNAN.

CANTABILE.

Triste exilé sur la terre étrangère,
Ah! que de fois j'ai soupiré
Après toi, ma France si chère,
Séjour de mon enfance, ô pays adoré!
(A Gérard.)

Que ma voix par la vôtre un jour se fasse entendre!
Dites-lui qu'en ces lieux dont je ne puis sortir,
Il est un bras tout prêt à la défendre,
Il est un cœur ardent pour la chérir!

GÉRARD, avec douleur.

Vain espoir! Dans cette île aussi je dois mourir.

LUSIGNAN, surpris.

Mourir!

GÉRARD.

Ah! comme vous, sur la terre étrangère,
Reprise du Cantabile.

Triste exilé, combien j'ai soupiré
Après toi, ma France si chère,
Séjour de mon enfance, ô pays adoré!
A la gloire, au bonheur quand je pouvais prétendre,
Pour la France, ô mon Dieu, que n'ai-je pu mourir!
J'avais un bras vaillant pour la défendre, [rir!
J'avais un cœur ardent pour la chérir!

GÉRARD.

ENSEMBLE. { J'avais un bras vaillant pour la défendre,
Un cœur, un cœur ardent pour la chérir.

LUSIGNAN.

ENSEMBLE. { Oui, votre bras a bien dû la défendre,
Et votre cœur toujours doit la chérir!

LUSIGNAN.

Vous êtes malheureux ? Parlez...

GÉRARD.

Je dois me taire.

Dieu seul de mes douleurs est le dépositaire...

Il faut, pour les calmer, me venger et punir !...

LUSIGNAN.

Ah ! si jamais mon rang ou mon épée

Peuvent servir vos projets, croyez-moi,

Votre espérance ici ne sera point trompée ;

Venez les réclamer dans le palais du roi...

GÉRARD, à part.

Chez le roi, ce rival de qui la jalousie

A de vils assassins vient de livrer ma vie ?...

(On entend des fanfares et des salves d'artillerie.)

LUSIGNAN.

Écoutez, écoutez au loin ce bruit joyeux !

Ces accents de b. nh. ur qui s'élancent aux cieux !

GÉRARD.

Quel est donc ce signal ?

LUSIGNAN, avec transport.

Ce signal. . il appelle

Tout un peuple à l'espoir du plus fortuné sort.

Il annonce une reine à ce peuple fidèle.

GÉRARD, à part.

Il annonce pour moi la vengeance et la mort.

ENSEMBLE, avec accompagnement de cloches, de fanfares et de salves de canon, au loin.

LUSIGNAN, à part.

L'airain qui résonne

Fait battre mon cœur ;

Le canon qui tonne

M'appelle au bonheur !

Viens, ô noble reine,

Vers l'amour constant.

Ici Dieu t'amène !

Ton peuple t'attend !

GÉRARD, à part.

L'airain qui résonne

Fait battre mon cœur ;

Le canon qui tonne

Double ma fureur !

Viens, perfide reine,

Trahir ton serment.

Ici Dieu t'amène

Vers le châtiment !

LUSIGNAN, à Gérard.

Mon frère d'armes, adieu, car le devoir m'ordonne

De te quitter... Mais songe bien ici,

Quand nous nous reverrons, qu'à jamais je te donne

La foi d'un chevalier et la main d'un ami.

(Lusignan et Gérard se serrant la main.

GÉRARD ET LUSIGNAN.

Oui, je le jure, à jamais je te donne

La foi d'un chevalier et la main d'un ami !

LUSIGNAN, à part.

L'airain qui résonne

Fait battre mon cœur ;

Le canon qui tonne

M'appelle au bonheur !

Viens, ô noble reine,

Vers l'amour constant.

Ici Dieu t'amène !

Ton peuple t'attend !

GÉRARD, à part.

L'airain qui résonne

Fait battre mon cœur ;

Le canon qui tonne

Double ma fureur !

Viens, perfide reine,

Trahir ton serment.

Ici Dieu t'amène

Vers le châtiment.

(Gérard et Lusignan se serrent de nouveau la main, et sortent de côtés opposés, au milieu des cris de fête que l'on entend au loin, ainsi que le son des cloches et le bruit du canon qui redoublent avec le lever du jour.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la grande place de Nicosie ; au fond, le port. A droite, le palais du roi auquel on monte par un vaste perron. A gauche, une longue colonnade conduisant à la cathédrale. Au fond, la mer et les forts de la rade.

SCÈNE I.

CHOEUR DE PEUPLE, se précipitant en foule sur la place.

Ah ! le beau jour ! la belle fête !
 Quels doux instants pour le plaisir !
 Au noble hymen que l'on apprête
 Nos cœurs ici veulent s'unir.
 Vive la paix, et plus de guerres !
 Chantons, dansons !... Les jours heureux
 Le peuple ne les connaît guères :
 Profitons-en de notre mieux.

(Des jeux et des danses nationales commencent alors entre des gens du peuple et des marins du port, un pas dansé par deux jeunes Cypriotes leur succèdent : après la danse, un héraut d'armes paraît précédant un cortège religieux.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE HÉRAUT D'ARMES.

LE HÉRAUT D'ARMES.

Peuple de Chypre, à l'instant on signale
 La flotte de Venise, au lion immortel.
 Déjà l'on voit briller la bannière royale,
 Comme un ange de paix envoyé par le ciel !
 Aux vœux de votre évêque unissez vos prières :
 Implorez en ce jour l'arbitre des destins.

Pour la reine priez, mes frères !
 A genoux ! à genoux ! les flots sont incertains.

Après l'annonce du héraut d'armes, on voit paraître tout le clergé de la cathédrale précédant l'archevêque de Chypre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CLERGÉ, L'ARCHEVÊQUE DE CHYPRE.

CHOEUR DE PEUPLE ET DE PRÊTRES.

Divine Providence,
 Dont la terre et les cieux
 Adorent la puissance,
 Écoute ici nos vœux ;
 Fais que la mer soumise
 Conduise en ce séjour
 La reine que Venise
 Accorde à notre amour.

(Après la prière, on entend au loin sur la mer le chœur suivant.)

CHOEUR DE MATELOTS, au loin.

Terre ! terre ! Vers le rivage
 Voguons soudain,
 Car du voyage,
 Voici la fin.
 Virons de bord,
 Entrons au port !

CHOEUR DE PEUPLE.

Divine Providence,
 Dont la terre et les cieux
 Adorent la puissance,
 Exauce tous nos vœux ;
 Fais que la mer soumise
 Amène en ce séjour
 La reine que Venise
 Accorde à notre amour.

(En ce moment et pendant le chœur précédent, on voit passer au loin le vai-seau qui porte la reine. Les canons du navire saluent le port ; ceux des forts leur répondent. Les cloches sonnent à toute volée. De bruyantes fanfares se font entendre, et le roi descend les degrés de son palais.)

SCÈNE IV.

LE ROI DE CHYPRE, précédé de pages, d'écuyers, de hérauts d'armes et suivi de sa cour, sort de son palais. Il s'arrête un instant pour attendre l'arrivée de la reine, qui entre dans le port sur une magnifique trirème aux armes de Venise.

SCÈNE V.

LA REINE DE CHYPRE, conduite par une députation du sénat de Venise, et par le sénateur ANDRÉA, son oncle, descend de la trirème royale. Elle est reçue par le roi de Chypre, qui met un genou en terre devant elle, et lui baise la main.

(Les vivats du peuple éclatent de toutes parts. Tous les corps de l'État vont au devant de la reine lui offrir leurs hommages.)

De jeunes vierges lui présentent des fleurs. Un magnifique tapis se déroule devant la reine sur le chemin qu'elle doit suivre pour se rendre à la cathédrale.

Le roi, la prenant par la main, la présente au peuple qui s'incline devant elle.)

LUSIGNAN, au peuple.

Peuple de Chypre, en ce séjour solennel,
Quand Venise vous offre une noble alliance,

Ouvrez vos cœurs à l'espérance,
Et d'un doux avenir rendez grâce au ciel.

Que d'une noble souveraine
Tous les heureux sujets forment l'heureuse cour,
Et que sa couronne de reine
Soit offerte par votre amour !

(Ici commence le défilé du grand cortège royal. Des fanfares de trompettes partent des terrasses du palais et donnent le signal de la marche triomphale. La musique militaire cypriste leur répond d'une autre partie de la place. Le roi, précédé de ses pages, de ses hérauts d'armes, de ses grands officiers, se dirige vers la cathédrale en donnant la main à la reine.)

Le clergé défile ensuite entourant l'archevêque de Chypre. Les bannières de Chypre et de Venise sont portées côte à côte. Tous les corps de l'État de l'île de Chypre, la députation du sénat de Venise, les chefs de l'armée de terre et de mer, du roi de Chypre, toute sa cour, suivent les souverains. Des danseurs et des danseuses animent le cortège en l'entourant et en jetant des fleurs sur ses pas... L'armée du roi de Chypre, sa garde d'honneur, bannières déployées, serment la marche du pompeux cortège; le peuple le suit en foule.)

SCÈNE VI.

GÉRARD, seul.

La voici donc enfin l'heure de la vengeance ;
La foule, en s'éloignant, me permet d'accourir
Vers ce temple où du ciel la divine puissance
Punit le crime au lieu de le flétrir.
Oui, je le déferai, puis, devant la parjure,
D'un vil assassinat je frapperai l'auteur,
Et d'un lâche refus s'il me garde l'injure,
Jusqu'au sein de sa cour, malheur à lui, malheur !
Le frapper sans défense, ô ciel ! pensée amère...
Meurtrier ! meurtrier ! mon cœur en a frémi...
Mais s'il repousse enfin un généreux défi,
Lui qui m'enlève tout... il est roi, sa colère...
Peut livrer au supplice un indigne ennemi.
Puis il vivrait heureux !... aimé... Non, non, qu'il
[meure !
Et qu'on le venge après.... J'attends ma dernière
[heure.

Qui frappe avec le fer, par le fer périra...
Dieu lui-même l'a dit !... Et Dieu nous vengera...

AIR.

De mes aïeux ombres sacrées,
Du fond de vos tombeaux n'arrêtez point mon bras,
Et que vos cendres vénérées
D'horreur à mon aspect ne se soulèvent pas.

ROMANCE.

1^{er} COUPLET.

Et toi, seul espoir de ma vie,
Toi qui m'aimas pour me trahir,
À l'autel ta voix qui supplie,
Demande à Dieu de te bénir.
Mais je suis là... ma plainte amère
Doit se mêler à tes serments ;
Entre le ciel et ta prière
Vont s'élever tous mes tourments !

2^e COUPLET.

Sur ton front, quand la voix du prêtre
Appellera la paix des cieux,
Le remords répondra peut-être
Et troublera ton cœur joyeux !
Car je suis là... ma plainte amère
Doit se mêler à tes serments ;
Entre le ciel et ta prière
Vont s'élever tous mes tourments.

Il en est temps...

CHOEUR, dans l'église.

... Hosanna! Gloire au ciel!

GÉRARD, s'arrêtant prêt à franchir le seuil de l'église.

Qu'ai-je entendu?... Ces chants montant vers l'É-
[ternel]

Glacent mon cœur... Seigneur, donne à mon âme
Un rayon tout-puissant de ta céleste flamme;
Viens me rendre la foi, viens calmer tous mes

Que le cœur du chrétien s'ouvre à leurs saints ac-
[sens.
cents!]

CHOEUR.

Vive Lusignan! Catherine!

GÉRARD.

Ma tête s'égaré,
Vengeance et fureur!
Le crime s'empare
De mon seul bonheur!

Sur le bord de l'abîme, ô Dieu! daignez m'entendre!
A mes pleurs, à mes cris, ne fermez pas le ciel!

Et que le sang qu'ici je vais répandre
Ne soit pas au pardon un obstacle éternel...

Vengeance! justice!

Ici s'accomplira

Le dernier sacrifice!

Et de ma main il péra.

Sur le bord de l'abîme, ô Dieu! daignez m'entendre!
A mes pleurs, à mes cris, ne fermez pas le ciel!

Et que le sang qu'ici je vais répandre
Ne soit point au pardon un obstacle éternel.

(Gérard va se précipiter dans l'église; mais il s'abrite
derrière un pilier, repoussé par la tête du cortège qui
ressort de la cathédrale.)

SCÈNE VII.

(La place se couvre de peuple. Une haie de gardes se
forme de l'église aux portes du palais. Lusignan, don-
nant la main à Catarina, paraît environné de toute sa
cour...

A ce moment, Gérard repousse les gardes, et, l'épée à
la main, se précipite vers le roi pour l'en frapper... A
cette vue, la reine se jette entre lui et Lusignan.)

GÉRARD, reconnaissant le roi, et laissant tomber son
épée.

Qu'ai-je vu?... Malheureux! C'est lui! c'est mon
[sauveur!

CHOEUR, se précipitant sur Gérard que les gardes en-
tourent.

Un meurtrier!

CATARINA, à part.

... Gérard!

LUSIGNAN.

... O surprise inouïe!...

Le Français dont mon bras vient de sauver la vie!...

CHOEUR.

O comble de l'audace! ô comble de l'horreur!

LUSIGNAN, à Gérard.

Eh quoi! c'est vous, vous dont la main perfide
Guida contre mon cœur un poignard homicide,
Moi qui vous ai sauvé!...

CHOEUR.

Misérable! parlez!...

LUSIGNAN.

Expliquez-vous!..

GÉRARD.

...Je ne le puis...

CHOEUR, à Gérard.

Tremblez!

GÉRARD, à Lusignan.

Dieu connaît mon secret! Dans mon cœur il peut lire.
Mais vous... ô vous!... jamais!

ANDRÉA.

...Il se tait!... Je respire!

CHOEUR.

La mort, la mort!

Tel est son sort!

CATARINA.

O jour d'effroi! quand tout l'accable,
Comment calmer en ce moment
Ce peuple inexorable
Qui veut verser son sang?

MOCÉNICO.

D'un sacrilège abominable
Le peuple veut le châtement,
Et d'un parricide exécration
Le peuple demande le sang!

ANDRÉA.

D'un sacrilège abominable
Le peuple veut le châtement;
Et d'un parricide exécration
Le peuple demande le sang!

GÉRARD.

Venez punir un misérable !
Venez frapper, mon cœur attend
Votre sentence inexorable,
J'ai mérité mon châtement.

LUSIGNAN.

Dans ce forfait épouvantable,
Oui, tout m'étonne et me surprend !
En vain, je veux à ce coupable
Faire grâce du châtement.

CHOEUR.

D'un sacrilège abominable
Le peuple veut le châtement,
Et d'un parricide exécrable
Le peuple demande le sang !

GÉRARD, au peuple.

Qui vous retient?... J'attends mon sort !

CHOEUR.

La mort ! la mort ! la mort !

CATARINA.

Grâce ! pitié !

ANDRÉA, bas à Catarina.

... La reine

Ne peut prier pour lui...

MOCÉNIGO, bas à Catarina.

... Vous aggravez son sort

Par un seul mot de plus...

CATARINA.

... Je me soutiens à peine.

CHOEUR.

La mort ! la mort ! la mort !

CATARINA.

Il va périr... Je meurs...

LUSIGNAN.

... Peuple, de la justice

En ce jour écoutez la voix !

(Aux gardes.)

Qu'on emmène cet homme, et s'il faut qu'il périsse,
La loi, pour le punir, a son glaive et ses droits.

CATARINA.

O jour d'effroi ! quand tout l'accable,
Comment calmer en ce moment
Ce peuple inexorable
Qui veut verser son sang ?

GÉRARD.

Venez punir un misérable,
Venez frapper... Mon cœur attend
Votre sentence inexorable,
J'ai mérité mon châtement.

MOCÉNIGO.

D'un sacrilège abominable
Le peuple veut le châtement,
Et d'un parricide exécrable
Le peuple demande le sang !

ANDRÉA.

D'un sacrilège abominable
Le peuple veut le châtement,
Et d'un parricide exécrable
Le peuple demande le sang !

LUSIGNAN.

Dans ce forfait épouvantable,
Oui, tout m'étonne et me surprend.
En vain, je veux à ce coupable
Faire grâce du châtement.

CHOEUR.

D'un sacrilège abominable
Le peuple veut le châtement,
Et d'un parricide exécrable
Le peuple demande le sang.

(Le peuple contenu par les gardes essaie en vain de se précipiter sur Gérard que l'on entraîne, tandis que la reine s'appuie mourante sur Andréa qui la soutient. Le roi regarde Catarina pâle et tremblante avec surprise, et le rideau baisse sur ce tableau.)

ENSEMBLE.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le cabinet du roi de Chypre. A droite, la porte extérieure. A gauche, une vaste terrasse donnant sur le port. Au fond, la chambre royale.
Au lever du rideau, Lusignan, malade, et vieilli avant l'âge, est endormi sur un lit de repos. La reine et un médecin de Venise veillent près de lui.

SCÈNE I.

LE ROI endormi, LA REINE, UN MÉDECIN vénitien, debout auprès du lit du roi.

LA REINE, au docteur.

Des docteurs de Venise, ô le plus vénéré,
Du sommeil qu'il vous doit la paisible influence
Pour un instant, du moins, a calmé sa souffrance.
Retirez-vous, sur lui seule je veillerai!

(Le docteur sort.)

Deux ans passés à peine... et la froide vieillesse
A déjà sur son front répandu la pâleur.
Sous un mal inconnu succombe sa faiblesse,
Du destin qui l'attend funeste avant-coureur!

LE ROI, rêvant.

Triste exilé sur la terre étrangère...

LA REINE.

Dans son sommeil que dit-il? quels accents?

LE ROI, rêvant.

Gérard! Gérard! plus d'espoir sur la terre.

LA REINE.

Mon Dieu! mon Dieu! c'est son nom que j'entends!...

CANTABILE.

Gérard, grand Dieu! Gérard!... et c'est lui qui l'ap-
Ce nom qui, dans mon cœur, hélas! a retenti [pelle!
J'espérais l'oublier. . De ma bouche fidèle,
Depuis deux ans, il n'est jamais sorti.
Faut-il, serments d'épouse, amour sacré de mère,
A de nouveaux combats préparer ma douleur?
Est-il donc vrai, mon Dieu! que jamais sur la terre
Je ne doive espérer de lasser ta rigueur?

SCÈNE II.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI, dormant.

Catarina!...

CATARINA.

... Seigneur!...

LE ROI, s'éveillant.

... Que vois-je?... vous ici?
Sans sommeil?... A cette heure?... Et malgré ma dé-
[fense!

(Avec expression.)

Est-il bien, dites-moi, de me tromper ainsi?

LA REINE.

Et qui donc veillerait sur vous?

LE ROI.

... Plus d'espérance!

Vois, les progrès du mal épouvantent tes yeux!
Le terme en est prochain!

LA REINE.

... Ah! quels pensers affreux!

LE ROI.

Et pourquoi s'abuser?... Le ciel de ta constance,
Noble femme, après moi, te doit la récompense.
Et peut-être veut-il, en m'appelant à lui,
Des maux que je t'ai faits t'affranchir aujourd'hui.
Gérard... d'un inconnu quand la main tutélaire
Au glaive du bourreau, la nuit, vint le soustraire,
Il voulut dans le sein de son libérateur
Épancher, en partant, le secret de son cœur.

LA REINE.

Et ce lil érateur ?

(LE ROI, avec bonté.

... Il sait tout... Ta souffrance...

Tes nœuds brisés pour lui , ta sublime constance.
... De là... ce mal affreux dont tu me vois mourir

Que nul savoir humain n'a pu connaître encore...

Que depuis deux ans je dévore ,

Et qui sans moi ne peut finir.

LA REINE, avec douleur.

Mon Dieu ! qu'entends-je ?

LE ROI.

CAVATINE.

O. A ton noble courage
Va , mon cœur rend hommage.
D'un pénible esclavage
Ma mort te déliera !
Toi , qu'un devoir austère
Enchaîne sur la terre ,
Tu vivras reine et mère ,
Et Dieu te bénira !

LA REINE.

Ah ! si je vous suis chère ,
Épargnez une mère !
Le sort ; long-temps contraire ,
Enfin s'apaisera !

LE ROI.

Reprise.

A ton noble courage ,
Va , mon cœur rend hommage.
D'un pénible esclavage
Ma mort te déliera.
Toi qu'un devoir austère
Enchaîne sur la terre ,
Tu vivras reine et mère ,
Et Dieu te bénira !

SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, STROZZI entrant. Il
porte le costume des officiers du palais.

STROZZI.

Un chevalier français qui veut être inconnu
Pour révéler, dit-il, un important mystère,
A Rhodes, ce matin, en secret est venu.
Le roi, souffrant encor, veut-il qu'on l'introduise !
Où, pour vous délivrer d'un trop pénible soin ,
A l'ambassadeur de Venise
Doit-on le renvoyer ?...

LE ROI.

... Il n'en est pas besoin !

La reine, qui , bientôt de la toute-puissance,
Pour un fils encore au berceau
Va supporter le pénible fardeau ,
Voudra bien en mon nom lui donner audience !

(A la reine.)

C'est votre règne qui commence ,
Noble femme !... et mes yeux , avant de se fermer,
Vous verront, des partis confondie l'espérance !
Qui mieux que vous saurait se faire aimer ?

(Le roi sort par le fond appuyé sur la reine.)

STROZZI, à part, regardant au fond.

C'est bien lui !... c'est Gérard ?... Sous cette robe
[austère

En ce palais ose-t-il bien venir ?...

C'est à Mocenigo de percer ce mystère ,

Courons le prévenir...

(Gérard entre, Strozzi l'observe avec défiance, et sort
quand il voit la reine rentrer.)

SCÈNE IV.

GÉRARD, entrant.

(Il porte l'habit des chevaliers de Rhodes.)

Quand le devoir sacré qui près du roi m'appelle,
Contre de vains regrets devrait armer mon cœur.
A l'aspect de ces lieux où règne l'infidèle,
Tout renaît à la fois... souvenirs et douleur !

UN OFFICIER, annonçant.

La reine !

SCÈNE V.

LA REINE, GÉRARD.

GÉRARD, à part.

... O ciel !... surprise extrême.

Ah ! comment supporter ce coup inattendu ?...

LA REINE, sans regarder Gérard.

Le roi, trop faible encor, n'ose accueillir lui-même
Le noble chevalier qui veut être entendu !
Et je viens en son nom...

GÉRARD, à part.

... Quel trouble dans mon
[âme !

LA REINE.

Parlez... qu'attendez-vous ?...

GÉRARD, avec douleur.

... Plus rien de vous,
[madame.

LA REINE, le reconnaissant et jetant un cri.
Gérard!...

GÉRARD.

... Le devoir seul ici guida mes pas!
Racheter mon crime est tout ce que j'espère!...
Mais Dieu, m'en est témoin, je ne vous cherchais pas...
(Montrant la croix qu'il porte sous sa robe.)
Je n'appartiens plus à la terre!

DUO.

GÉRARD.

La nuit, le jour, prosterné sur la pierre,
Dans mon exil, mon Dieu, je t'ai prié!
De m'accorder la fin de ma misère,
Et Dieu m'a repoussé.

LA REINE, à part.

... De moi prenez pitié,

Seigneur!...

GÉRARD.

... Je m'abusais... sous l'étole du prêtre,
Sous l'armure du chevalier
Jusqu'au pied de l'autel envers Dieu je suis traître,
Mon cœur n'a pu rien oublier!

LA REINE, à part.

De moi prenez pitié, Seigneur!...

GÉRARD.

... La nuit, en songe,
Le pardon que j'attends suspend-il mes douleurs,
Dès que le jour paraît, tout n'est plus que men-
[songe.

Hors mon désespoir et mes pleurs.

LA REINE, à part.

De moi prenez pitié, Seigneur! ..

GÉRARD.

Malgré la foi suprême,
Dont j'éprouve l'ardeur,
Le ciel, le ciel lui-même
N'a pu guérir mon cœur.
Dieu puissant, je m'égare,
A toi seul j'ai recours,
Hélas! tout nous sépare
Et je l'aime toujours.

LA REINE.

Malgré la foi suprême
Dont il nourrit l'ardeur,
Le ciel, le ciel lui-même
N'a pu guérir son cœur.
Dieu puissant, je m'égare
A toi seul j'ai recours,
Hélas! tout nous sépare,
Mais il m'aime toujours.

ENSEMBLE.

LA REINE.

Ah! c'en est trop!... malgré le serment qui me lie
Je parlerai... Le jour... où, mourante d'effroi,
Brisant d'un mot l'espoir, le bonheur de ma vie,
J'osai, moi, m'accuser d'avoir trahi ma foi...

GÉRARD.

Eh bien!...

LA REINE.

... Des meurtriers, cachés dans la nuit sombre,
Épiaient mes regards... vous entouraient dans
[l'ombre...
Un signe, un geste, un mot... vous perdait sans
[retour!...

Pour vous seul, à vos yeux j'acceptai l'infamie.

Ah! j'ai sacrifié, pour vous, plus que ma vie.

J'ai sacrifié mon amour!

GÉRARD, tombant aux pieds de la reine.

Catarina, pardon!...

Malgré la foi suprême

Dont j'éprouve l'ardeur,

Le ciel, le ciel lui-même

N'a pu guérir mon cœur.

Dieu puissant, je m'égare,

A toi seul j'ai recours.

Hélas! tout nous sépare,

Et je l'aime toujours.

LA REINE.

Malgré la foi suprême

Dont il nourrit l'ardeur,

Le ciel, le ciel lui-même

N'a pu guérir son cœur.

Dieu puissant, je m'égare,

A toi seul j'ai recours.

Hélas! tout nous sépare,

Mais il m'aime toujours.

LA REINE.

Ah! fuyez maintenant!...

GÉRARD.

Non, non; c'est à la reine

Que je dois révéler le secret qui m'amène.

Par Lusignan deux fois furent sauvés mes jours.

Les siens sont menacés. Pour m'acquitter, j'accours.

SCÈNE VI.

LA REINE, GÉRARD, MOCÉNIGO.

MOCÉNIGO, paraissant.

Trop tard!

GÉRARD.

Grand Dieu!

LA REINE, à Mocénigo.

Sans ordre ici? vous?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GÉRARD, à Mocénigo.

Ton audace...

Imprudent ! comble tous mes vœux.
De te voir enfin face à face,
Ah ! je suis trop heureux !

MOCÉNIGO.

Parle !

GÉRARD.

Eh bien ! n'ras-tu que la fièvre brûlante,
Qui malgré tant de soins consume par degré
D'un prince infortuné la jeunesse expirante,
Soit l'effet d'un poison par tes soins préparé?...
Qu'entends-je ?..

GÉRARD, à Mocénigo.

Niras-tu qu'une infâme vengeance
A cet affreux trépas l'ait osé condamner
Le jour où, de Venise abjurant l'influence,
Pour son peuple il voulut régner?...
Niras-tu qu'Andrea, naguère ton complice,
Par le remords dans un cloître exilé
Pour apaiser l'éternelle justice,
M'ait en mourant tout révélé?...
Le niras-tu ? Réponds !...

MOCÉNIGO.

Et pourquoi m'en défendre ?

(A la reine.)

Tout ce qu'il vous a dit, je venais vous l'apprendre,
Madame.

LA REINE.

Ah ! ce tissu d'horreurs, de cruauté,
Cet infernal complot serait...

MOCÉNIGO.

La vérité !

Oui, Venise a brisé cet instrument rebelle,
Ce fantôme de roi qui prétendait lutter...
Ainsi sera frappé par une main fidèle
Quiconque à son pouvoir oserait résister.

(A la reine.)

Témoin du châtiment. Pendant votre régence
Jurez-vous à Venise aveugle obéissance ?
Veuve de Lusignan, songez bien qu'aujourd'hui
Il faut régner par nous ou tomber avec lui !

LA REINE.

Lusignan !

MOCÉNIGO, l'arrêtant.

A cette heure suprême
Rien ne le sauvera... je vous l'ai dit assez.
Pour votre fils, à l'instant même
Le trône ou la mort... Choisissez...

LA REINE, se relevant avec énergie.

Eh bien ! je régnerai !... c'est le ciel qui l'ordonne !
Si Lusignan n'est plus, par vous s'il doit périr,

Je saurai de mon fils défendre la couronne :
Je régnerai pour venger et punir !

MOCÉNIGO.

C'en est donc fait !... La guerre...

LA REINE.

Entre nous jugera.

MOCÉNIGO.

Que prétendez-vous faire ?

LA REINE.

Le peuple m'entendra !

MOCÉNIGO.

Il est à nous...

LA REINE.

...Viens donc affronter sa vengeance !
Quand du meilleur des rois je dirai le trépas ;
Quand je raconterai, barbare, en ta présence
Tes horribles aveux...

MOCÉNIGO.

...On ne vous croira pas.

Mais quand je dirai, moi, qu'une épouse adultère
Seule a frappé ce prince objet de tant d'amour !...

LA REINE.

Grand Dieu !

MOCÉNIGO.

... Quand d'un rival, par lui sauvé na-
Je dénoncerai le retour ; [guère,
Quand je dirai qu'ici, par le couple homicide,
Fut versé le poison, sans remords, sans effroi !
Quand je présenterai la coupe encore humide,
Qui pourra vous sauver, qui vous défendra ?...

LE ROI, paraissant pâle et mourant, à la porte de la
chambre royale.

... Moi !

SCÈNE VII.

LA REINE, GÉRARD, MOCÉNIGO, LE
ROI ; il s'avance péniblement et s'appuie sur la
reine, qui court à lui et le soutient.

QUATUOR.

GÉRARD ET LA REINE.

A cet instant suprême,
Par sa voix, c'est Dieu même
Qui, d'un juste anathème,
Vient frapper son bourreau.
Son pouvoir le ranime,
Et, pour l'effroi du crime,
Arrête la victime
Sur le bord du tombeau !

LE ROI.

A cet instant suprême,
Par ma voix, c'est Dieu même

ENSEMBLE.

Qui, d'un juste anathème.
Vient frapper mon bourreau !
Son pouvoir me ranime,
Et, pour l'effroi du crime,
Arrête la victime
Sur le bord du tombeau.

MOCÉNIGO.

A cet instant suprême
On dirait que Dieu même,
D'un terrible anathème,
Vient frapper son bourreau !
Mais pour l'effroi du crime,
La rage en vain l'anime,
Je brave la victime
Sur le bord du tombeau.

LE ROI.

Oui, je la défendrai... d'infâmes impostures !
Oui, je démasquerai l'abominable auteur !
Et tout son sang versé dans d'horribles tortures
N'assouvira pas seul ma trop juste fureur !

MOCÉNIGO, au roi.

Frappez... Mais croyez-vous, pour un soldat qui

[tombe,

Que Venise aujourd'hui si promptement succombe ?
Du sein de nos vaisseaux, maîtres de l'arsenal,
La Foudre pour tonner n'attend plus qu'un signal,
(Agitant son écharpe près de la fenêtre.)

Le voici !

(On entend aussitôt une forte détonation au loin.)

LE ROI, appelant avec fureur, et montrant Mocénigo.

... Gardes, qu'on le saisisse !

De toi je douterais,
Mon Dieu, si ta justice
Épargnait ses forfaits.

(Des gardes paraissent et s'emparent de Mocénigo.)

LE ROI, LA REINE, GÉRARD.

Guerre ! guerre à Venise !
Frappé de toutes parts,
Que son pouvoir se brise
Au pied de ces remparts.
Que sa chute sanglante,
Terrible souvenir,
A jamais épouvante
Les siècles à venir.

MOCÉNIGO, au milieu des gardes.

Gloire ! gloire à Venise !
Tonnant de toutes parts,
Déjà sa foudre brise
Ces impuissants remparts.
Que leur chute sanglante,
Terrible souvenir,
A jamais épouvante
Les siècles à venir.

LA REINE.

En cet instant d'alarmes,
Sire, voyez nos larmes ;

GÉRARD, au roi.

Pour vous, un frère d'armes
Veut combattre avec moi.

LE ROI, à la reine.

Toi, près d'un fils demeure !
Si c'est ma dernière heure,
Ah ! que du moins je meure
En chevalier, en roi !

LE ROI, LA REINE, GÉRARD.

Guerre, guerre à Venise !
Frappé de toutes parts,
Que son pouvoir se brise
Au pied de ces remparts.
Que sa chute sanglante,
Terrible souvenir,
A jamais épouvante
Les siècles à venir.

MOCÉNIGO.

Gloire ! gloire à Venise !
Tonnant de toutes parts,
Déjà sa foudre brise
Ces impuissants remparts.
Que leur chute sanglante,
Terrible souvenir,
A jamais épouvante
Les siècles à venir !

(Pendant l'ensemble, le bruit de la révolte a redoublé dans la ville. Le canon tonne, le tambour bat. Des lieux d'incendie éclairent le cabinet royal par la croisée qui donne sur la place.)

La reine sort vivement, ainsi que Gérard, et le roi, presque mourant, se fait conduire au combat soutenu par ses écuyers.

Mocénigo est emmené par les gardes qui l'entourent.)

DEUXIÈME TABLEAU.

SCÈNE I.

(Le théâtre change, et représente la place et le port de Nicosie, vus de nuit. Le feu a déjà ruiné plusieurs édifices. La révolte est à son comble. Des troupes cypristes chargent les Vénitiens, des femmes fuient portant leurs enfants dans leurs bras. Une partie du peuple est à genoux priant. Gérard, à la tête de ses chevaliers de Rhodes, traverse la place en les conduisant au combat. Au milieu de ce tableau de guerre paraît le roi, soutenu par ses écuyers et entouré de ses gardes.)

SCÈNE II.

LES MÈMES, LE ROI.

LE ROI, aux officiers qui le soutiennent.

Laissez-moi tous.. courez sur les pas de la reine ;
 Au plus fort des combats son dévouement l'entraîne.
 S'il en est temps encore, allez la secourir.
 Et moi... moi-seul ici... qu'on me laisse mourir.

SCÈNE III.

LES MÈMES, GÉRARD.

GÉRARD, revenant du combat.

La reine !... Son exemple a sauvé la patrie !

LE ROI.

Que dis-tu ?...

GÉRARD.

Par sa voix tout un peuple excité,
 Sur l'assaillant vainqueur fondant avec furie,
 Loin du sol qu'il souillait l'a bientôt rejeté.
 Sire, voyez-les tous errants sur le rivage,
 Poursuivis par le feu jusque sur leurs vaisseaux,
 Contre la mort ou l'esclavage
 Chercher un abri dans les flots.

LE ROI.

Vous ne m'abusez pas ! J'entends des cris de gloire.
 Ah ! je puis donc mourir... en un jour de victoire !...
 Je mourrai donc vengé !.. merci, mon Dieu, merci !..
 Catarina !... mon fils !... où sont-ils ?..

GÉRARD.

Les voici !

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

LES MÈMES, LA REINE, à la tête des troupes
 qui se précipitent autour du roi.

LE ROI, à Catarina, qui fléchit le genou devant lui.
 Dans mes bras !...

(à Gérard.)

Votre main !.. De votre vie en-
 Si j'ai fait le malheur, je l'ai bien expié. [tière
 Venise, comme vous, m'avait sacrifié.
 Pardonnez-moi tous deux à mon heure dernière.

(A la reine.)

Et vous, vivez, régniez pour votre fils...
 Catarina... Gérard... mon fils... soyez bénis !

(Il meurt.)

LA REINE, tombant à genoux devant le corps du roi.
 Lusignan...

(Se relevant et se tournant vers le peuple.)

Au martyr de votre indépendance,
 A ses mânes sacrés jurez-vous tous vengeance ?

LE PEUPLE ET L'ARMÉE.

Vengeance !

LA REINE, présentant son fils au peuple.

Eh bien donc ! Je confie à votre loyauté
 Des Lusignan l'espérance dernière,
 Vaincre ou mourir pour sa bannière,
 Son roi, son Dieu, sa liberté ! !

TOUS.

Vaincre-ou mourir pour sa bannière,
 Son Dieu, son roi, sa liberté ! !

(Gérard met un genou en terre devant la reine, et lui
 montre le ciel ; puis, se relevant, il indique son vais-
 seau aux chevaliers de Rhodes, et s'appête à partir.
 Le peuple et l'armée tombent aux pieds de la reine,
 tandis que les armes et les bannières s'agitent de
 toutes parts.)

FIN.





LE PRÉ-AUX-CLERCS,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. E. DE PLANARD,

MUSIQUE D'HÉROLD,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'OpéraComique,
le 15 décembre 1832.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MARGUERITE, reine de Navarre. M^{me} PONCHARD.
 ISABELLE, jeune comtesse béarnaise. M^{me} CASIMIR.
 MERGY, jeune gentilhomme béarnais. M. THÉNARD.
 COMMINGE, jeune courtisan. M. LEMONNIER.
 CANTARELLI, Italien. M. FÉRÉOL.
 GIROT, hôtelier du Pré-aux-Clercs. M. FARGUEIL.
 NICETTE, sa fiancée. M^{lle} MASSY.
 UN EXEMPT DU GUET. M. GÉNOT.
 GARDES, OFFICIERS, COURTISANS, et BOURGEOIS des deux sexes.

La scène est dans les environs de Paris, ou à Paris même; l'action se passe, en 1582, sous le règne de Henri III.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'auberge presque tout ouverte dans le fond, pour qu'on puisse voir les arbres qui bordent une grande route; de l'autre côté de la route, le commencement d'un bois taillis : portes et fenêtres latérales. Plusieurs petites tables d'auberge avec des nappes, serviettes, verres.

SCÈNE I.

GIROT, NICETTE, en habits de fiancés; BOURGEOIS des deux sexes, Ils arrivent du dehors par la route, ayant à leur tête des ménestriers.

CHOEUR.

Ah! quel beau jour de fête!
 Quel fortuné moment!
 Chantons tous pour Nicette,
 Chantons pour son amant.

GIROT, à Nicette.

Voyez comme on admire
 Mon air noble et galant!

NICETTE.

Ne me faites pas rire,
 Ce n'est pas le moment.

GIROT, à la noce.

Une table dressée
 Au jardin vous attend.
 Avec ma fiancée
 Je vous joins à l'instant.

LA NOCE, sortant par la droite.

Ah! quel beau jour de fête! etc.

SCÈNE II.

GIROT, NICETTE.

GIROT.

Ah! reposons-nous, ma gentille Nicette; respirons un instant s'il est possible! Pour vous faire honneur je me suis fait habiller comme nos élégants du Louvre, et ces vêtements sont étroits comme le fourreau d'une rapière. Ma fraise empesée me pique les oreilles, mon pourpoint m'étouffe, et mes pieds sont au supplice dans mes bottines neuves. Ah! par la mort-Dieu! que de courses! que de visites!... Eh. la fatigante chose que des fiançailles dans votre petite bourgade d'Étampes!

NICETTE.

Écoutez donc, monsieur Girot, il faut être poli; je ne me serais jamais consolée de mon mariage si nous n'étions pas allés faire la révérence à tous les chapeaux noirs de la ville.

GIROT.

Ils sont aimables, vos chapeaux noirs! et leurs compliments sont fort récréatifs!... Mon-

sieur le municipal m'a dit qu'il était amoureux de vous, et qu'il viendrait souvent manger ma soupe à Paris; M. le marguillier m'a porté une antienne qui m'a coûté trois écus d'or pour reconvrir son bane en velours de Lyon; le prieur des capucins vous a tapé sur les deux joues en me disant qu'il n'y a rien de plus bête que le mariage; et M. le lieutenant-civil a prétendu que vous étiez trop jeune et trop jolie pour moi.

NICETTE.

Oh! il a beaucoup d'esprit, M. le lieutenant-civil.

GIROT.

Grand merci! mais je ne suis pas un sot non plus; et je le lui prouverai quand il voudra, mort-non-du-diable!

NICETTE.

Encore!... Ah ça, mais, monsieur Girot, je m'aperçois que vous jurez à chaque instant.

GIROT.

Vertu-Dieu! je le crois bien! c'est une habitude du beau monde. Je ne reçois à Paris, dans mon noble cabaret, que des officiers de la cour, et j'en ai pris le ton et les manières galantes. Quand on demeure au Pré-aux-Clercs, en face du Louvre, on est quasi de la maison du roi; et c'est ce que m'a dit un cheval-léger à qui je fais crédit depuis deux ou trois mois.

NICETTE.

Il paraît que vous êtes vaniteux; et vous devez bien vous glorifier de me savoir filleule de madame Marguerite de Valois, sœur du roi de France, et mariée au roi de Navarre!

GIROT.

Oui, pardieu! cela m'enchanté! Mais! comment cet honneur vous est-il advenu? Quel singulier hasard! car enfin la reine de Navarre est presque aussi jeune que vous.

NICETTE.

Oui. La cour vint chasser dans les environs; la reine-mère s'arrêta dans notre hôtellerie le jour même de mon baptême; la petite Marguerite regarda dans mon berceau, joua avec moi comme avec sa poupée, voulut me suivre à la paroisse, et on la pria d'être ma marraine.

GIROT.

Voyez-vous les profits du voisinage de la cour!

NICETTE.

Oh! les profits!... je n'en ai guère entendu parler; il est vrai que le roi de Navarre n'est pas riche; et, depuis qu'il s'est sauvé de Paris, on dit qu'il tient la campagne avec un pourpoint tout percé.

GIROT.

C'est possible; il me doit encore le dernier souper qu'il fit chez moi avec Biron, Duplessis, Daubigné, et une douzaine de ses amis et des miens. Mais enfin votre marraine vous visité quelquefois?

NICETTE.

Oui, quand la chasse vient jusqu'ici; et peut être aujourd'hui. Je viens d'apercevoir sur la route de Paris un piquet de cheval-légers.

GIROT.

Attendons, ma chère, attendons; et vous entendrez les courtisans: Ah! ah! voilà maître Girot, l'hôtelier du Pré-aux-Clercs!... connaissez-vous sa pâtisserie et son caveau? Allons au Pré-aux-Clercs! Vive le Pré-aux-Clercs!... Et ils ont raison! ils ont pardieu raison!

NICETTE.

Vraiment?

GIROT.

Le Pré-aux-Clercs! ah! ah!

DUO.

GIROT.

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous dans ce charmant séjour;
Et doucement on y passe la vie
A célébrer le champagne et l'amour.

NICETTE.

Et du pays je serai la maîtresse?

GIROT.

Vous en aurez l'honneur et le plaisir.

NICETTE.

Je recevrai la cour et la noblesse?

GIROT.

Oui, tout cela chez moi se fait servir.

ENSEMBLE.

Les rendez-vous de noble compagnie, etc.

GIROT.

Dans ma prairie
Fraîche et fleurie
Dame jolie
Viendra s'asseoir.
Celui qu'elle aime
D'amour extrême
Bientôt de même
Viendra le soir.
Puis le feuillage
D'un frais rivage
Les encourage
A soupircer;
Et sous l'ombrage,
Tendre langage,
Serments d'usage
De s'adorer.

NICETTE.

Et sous l'ombrage, etc.

GIROT, d'un air sombre.

Tout-à-coup un autre tableau!..

NICETTE.

Comment? encore du nouveau!

GIROT.

L'œil animé, brillant d'audace,
Deux cavaliers, le fer en main,
Me font l'honneur, me font la grace
De se tuer sur mon terrain.

NICETTE.

Quoi! c'est chez vous qu'on vient se battre?

GIROT.

C'est le bon ton.

NICETTE.

C'est le bon ton?

GIROT.

Tout courtisan ou tout mignon
Ne connaît pas d'autre théâtre,
Et se croirait déshonoré
S'il dégainait hors de mon pré.

NICETTE.

Mon Dieu! le triste privilège!

GIROT.

Ainsi la mode me protège.

NICETTE.

Ah! que les hommes sont méchants!

GIROT.

Cela m'amène des chalands.

NICETTE, souriant, et doucement, à Girot.

Oh! revenons, je vous en prie,

Aux jolis rendez-vous d'amour.

GIROT.

Aux rendez-vous d'amour?

NICETTE.

Aux rendez-vous d'amour.

ENSEMBLE.

Dans ma prairie, etc.

SCÈNE III.

LES MÊMES; MERGY.

MERGY, à la porte du fond.

Holà! ho!... gens du logis!... Eh bien! mes maîtres, est-ce ainsi qu'on reçoit un étranger dans les hôtelleries d'Étampes? Pas un valet d'écurie pour donner sa provende à mon cheval?

NICETTE.

Pardon, monsieur le cavalier; mais je me marie demain; je ferme ce soir ma maison pour suivre à Paris mon seigneur et maître que voilà, et un peu de désordre est inévitable.

MERGY.

Je ne veux déranger personne, la jolie fille; mais mon bon cheval, mon meilleur ami, tombe de lassitude, et moi-même après une route de dix jours...

GIROT.

Oh! oh! vous venez donc de loin?

MERGY.

De la Navarre.

(Il pose son fouet et son manteau.)

GIROT, bas à Nicette.

J'en étais sûr... Un pourpoint tout uni, pas une broderie, un collet rabattu!... c'est un béarnais: mauvaise pratique!

NICETTE.

Il a l'air noble, pourtant.

GIROT.

Oh! parbleu! noble comme le roi, et pas un patard à l'escarcelle.

MERGY.

Tenez, prenez cet écu d'or, et dépêchons, je vous prie.

Là!... NICETTE, à Girot.

GIROT, saluant.

Mon gentilhomme, soyez tranquille, je vais moi-même soigner votre Bayard.

(Il sort.)

NICETTE, à Mergy.

Et moi, monsieur, je vais vous servir... (Revenant.) Mais à propos, vous êtes peut-être de la vache à Colas?

MERGY.

De la vache à Colas?

NICETTE.

Oui; au pays d'où vous venez, on n'est pas grand ami de notre saint-père le pape..

MERGY.

Ah!... huguenot, vous voulez dire?

NICETTE.

Sans doute.

MERGY.

Oui, oui, mon enfant, vous l'avez deviné.

NICETTE.

Oh! voyez-vous, il ne faut pas que cela vous fâche; cela m'est égal, à moi: je voulais seulement savoir si je puis vous servir un poulet, quoique nous soyons à vendredi.

MERGY.

Il n'importe; come vous voudrez.

NICETTE, sortant.

Tout de suite, monsieur, tout de suite.

SCÈNE IV.

MERGY, seul.

AIR.

Ce soir j'arrive donc dans cette ville immense

Qui m'a ravi tout mon bonheur.

Je sens la crainte et l'espérance

Tour-à-tour agiter mon cœur.

O ma tendre amie!

Je suis près de toi;

Mon ame ravie

T'a gardé sa foi.

Malgré le vain délire

Des plaisirs de la cour,

Tes yeux vont-ils me dire:

J'ai gardé mon amour!

O ma tendre amie!

Je vais te revoir;

J'ai souffert la vie

Dans ce doux espoir!

SCÈNE V.

MERGY, GIROT.

GIROT, en colère et accourant.

Ah! les chiens! les enragés!... ils ont chiffonné toute ma toilette, et sans la petite porte de l'écurie je n'aurais pu me sauver des coups de housse qu'ils commençaient à m'appliquer; ils m'ont fait sauter comme une biche!

MERGY.

Qui donc?

GIROT.

Une douzaine de cheval-légers qui arrivent au relais du roi.. les voilà! les voilà! nous n'en sommes pas quittes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; UN BRIGADIER et SES SOLDATS.

SOLDATS, voyant le déjeuner.

Allons, à table! allons, à table!
Vite à dîner! du vin! du vin!

GIROT.

Écoutez donc, de par le diable!

SOLDATS.

Tais-toi, faquin! tais-toi, faquin!

GIROT.

Ce n'est plus une hôtellerie :
Nous n'avons rien dans la maison.

SOLDATS.

Allons, et point de raillerie,
Nous n'entendons pas la raison.

GIROT, criant.

Mais, écoutez, mort-non-du-diable!
Nous n'avons rien!... nous n'avons rien!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; NICETTE, apportant le déjeuner.

NICETTE.

Quel est ce bruit épouvantable?

SOLDATS, voyant le déjeuner.

Tenez, tenez, voyez-vous bien?
Voilà, voilà comme ils n'ont rien!

LE BRIGADIER, prenant la bouteille.

A moi d'abord cette bouteille!

(Mergy reprend brusquement la bouteille au brigadier, la pose sur la table ainsi que son épée nue, et s'assied tranquillement pour déjeuner.)

SOLDATS et BRIGADIER.

Cette insolence est sans pareille!

Manquer à la garde du roi!

Prends garde à toi... prends garde à toi!

(Mergy coupe le poulet qu'on lui a servi.)

LE BRIGADIER.

D'un poulet il se régale
Un vendredi!

SOLDATS.

Quel scandale!

Il est de la vache à Colas.

LE BRIGADIER.

Allons, allons, par la fenêtre!

MERGY, se levant.

Insolent!

LE BRIGADIER.

Tout doux, mon maître!

ENSEMBLE.

LE BRIGADIER et LES SOLDATS.

Voyez-vous le téméraire;
Voyez-vous le fier-à-bras!
Sais-tu bien que la rivière,
Ventre-dieu! n'est qu'à deux pas!

MERGY.

Ah! je retiens ma colère;
Mon épée est sous mon bras,
Mais pardieu! je couche à terre
Le premier qui fait un pas.

GIROT et NICETTE.

Ah! mon Dieu! que vont-ils faire!
Peste soit de ces soldats!
Eh! messieurs, point de colère;
Ah! ne vous emportez pas!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CANTARELLI, accent italien.

CANTARELLI.

Perdio! quel est tout ce tapage?

LE BRIGADIER.

Mon officier, c'est un mutin,
Un réprouvé, fils de Calvin.

CANTARELLI, voyant Mergy.

Eh! mais, je remets son visage!...
Quoi! cher baron, je vous revois?

LE BRIGADIER et LES SOLDATS.

Un baron!... à son équipage
On dirait un simple bourgeois.

CANTARELLI, au brigadier.

A votre poste il faut vous rendre;
Le colonel est sur mes pas.
Vous savez tous comme il est tendre!
Partez et ne répliquez pas.

LE BRIGADIER et LES SOLDATS, avec crainte.

Le colonel est sur ses pas!

ENSEMBLE.

SOLDATS.

A notre poste il faut nous rendre,
Le colonel est sur ses pas;
Et nous savons comme il est tendre!
Allons, allons, ne tardons pas.

GIROT et NICETTE.

Dans le jardin il faut nous rendre.
Au diable soient tous ces soldats!
Tous nos parents doivent attendre;
Allons, allons, ne tardons pas.

CANTARELLI.

A votre poste il faut vous rendre !
Le colonel est sur mes pas ;
Et vous savez comme il est tendre !
Allons, allons, ne tardez pas.

MERGY, à part.

Du courtisan je puis apprendre
Si quelque espoir me reste, hélas !
A quoi mon cœur doit-il s'attendre ?
Sur-tout ne nous trahissons pas !

SCÈNE IX.

MERGY, CANTARELLI.

CANTARELLI.

Eh ! quelle joie de vous revoir ! quelle rencontre inattendue ! le seigneur de Mergy, l'ami du Béarnais, dans la ville d'Étampes !

MERGY.

Vous n'avez donc remémoré tout d'abord ?

CANTARELLI.

Perdio ! puis-je oublier votre courtoisie quand le sort me fit votre prisonnier après la terrible arquebuse de Bergerac, à laquelle mon bienheureux patron me fit la grace d'échapper !

MERGY.

Que risquiez-vous ? nous vous trouvâmes derrière un mur, et disant votre chapelet sous le ventre de votre cheval.

CANTARELLI.

Oui, c'est unique ! je ne conçois pas comment ça se fit ; la commotion de la poudre il m'avait sans doute porté jusque-là. Mais je fus traité par vous comme un brave que je suis, et renvoyé sans rançon ; aussi, disposez de moi. J'ai du crédit auprès de la reine-mère. Elle me fit venir de Florence pour organiser les concerts et les divertissements de la cour ; j'ai fait mon chemin en amusant les altesses et les majestés ; et un soir, la reine Catherine, enchantée de mes talents, il m'appela gracieusement le marquis Cantarelli !... ce sobriquet fut couvert de bravos par les courtisans, parceque les reines ont toujours beaucoup d'esprit ; et moi je criais plus que les autres, parceque le marquisat m'amenait à de nouvelles faveurs ; et en effet je suis cornette dans les cheval-légers, prêt à vous servir de tout mon cœur, à pied ou à cheval, à la pointe ou à la taille, à la dague ou à la rapière, et suivant votre bon plaisir.

MERGY.

Grand merci ! je suis aujourd'hui un envoyé pacifique. J'apporte un message amical du roi de Navarre à son beau-frère Henri III.

CANTARELLI.

Ah ! tant mieux. Les batailles sont une belle chose, mais ça ne vaut rien pour un chanteur. Cette diable de musique guerrière me casse la

voix tout de suite. Mais, baron, mon ami, voilà des œufs frais que vous laissez durcir, et, sans façon, je vous dirai que sur la route de Paris j'ai gagné un appétit qui me tiraille l'estomac.

MERGY.

Asseyons-nous.

CANTARELLI.

C'est bien dit : on cause mieux à table.

MERGY, à part.

Je ne sais comment mener les questions que je brûle de lui faire.

CANTARELLI, assis.

On est supérieurement ici.

MERGY, s'asseyant.

Mais ce déjeuner sera bien léger pour vos tiraillements ?

CANTARELLI.

Comment !

MERGY.

Oui ! des œufs frais seulement...

CANTARELLI.

Et ce poulet dodu, vous le comptez pour rien ?

MERGY.

Bon pour moi, mais non pour vous. Vos soldats me disaient tout-à-l'heure qu'un vendredi...

CANTARELLI.

Mes soldats, c'est très bien, parcequ'ils sont Français ; mais moi, voyez-vous, je suis natif au pays d'où viennent en droite ligne toutes les dispenses possibles. Oh ! je suis en règle, tranquillisez-vous : et je n'ai pas peur de me mettre sur la conscience ce petit aileron que vous m'allez octroyer.

MERGY.

Volontiers.

CANTARELLI, mangeant.

Et votre bon vivant de roi de Navarre, que nous demande-t-il dans le message que vous apportez ?

MERGY.

Mais... sa femme, je crois.

CANTARELLI.

Ah ! son aimable Margot, comme il l'appelle. Oh bien ! vous ne réussirez pas dans votre ambassade. La reine-mère garde autour d'elle les jolies femmes, comme un oiseleur les fauvettes en cage ; et sa fille Marguerite ne quittera pas plus la cour de France que sa compagne inséparable, son amie de cœur et sa rivale en grace et gentillesse, comme dit toujours ce bon M. Brantôme.

MERGY, avec intérêt.

Et quelle est donc cette compagne de la reine de Navarre ?

CANTARELLI.

La connaissez-vous point ? Elle est votre payse. C'est la charmante comtesse Isabelle de Montal.

MERGY, avec émotion.

Oui... nous connaissons tous cette noble famille du Béarn.

CANTARELLI.

Isabelle en est l'unique et dernier rejeton. Le roi s'est déclaré son tuteur et son maître. En revenant de son voyage en Gascogne, Marguerite nous amena la timide orpheline. La pauvre enfant s'est trouvée transplantée comme un fleur des bois dans le parterre du Louvre... et c'est un terrain où les boutons de roses épanouissent avec une grande facilité, mon bon ami!

MERGY, se contraignant.

Entendez-vous par-là que la jeune comtesse soit enivrée par les hommages et les séductions de la cour?

CANTARELLI.

Oh! je ne dis pas précisément encore!... mais Marguerite la conduit aux fêtes du roi, elle y fait tourner toutes les têtes, et il faudra bien qu'elle adopte nos manières galantes. D'ailleurs on m'a chargé de son éducation; c'est tout dire. Et je suis là pour lui insinuer les bons principes

(Il se lève de table.)

MERGY, se levant, et à part.

Ah! maudit serpent d'Italie!

CANTARELLI.

Oh! nous la formerons! soyez tranquille. Elle fera honneur à la Navarre.

MERGY.

Ainsi donc, une foule d'adorateurs se disputent un regard d'Isabelle?

CANTARELLI.

Des adorateurs? Oh! pour le moment, elle n'en a qu'un seul qui l'a débarrassée de tous les autres. Ah! diable! quand le marquis de Comminge, il se déclare serviteur d'une belle, derrière tous les parpaillots! ils n'ont plus envie de se venir brûler à la chandelle.

MERGY.

Comment?... Et quel est donc ce Comminge?

CANTARELLI.

Ce qu'il est?... colonel dans les gardes et de la compagnie où je suis cornette: et, de plus, un gaillard qui tire la rapière trois ou quatre fois par semaine, et autant de cavaliers sur le carreau! Oh! il n'y a pas de parade avec lui! et quand il vous regarde de travers, bonsoir... on peut commencer l'office des agonisants. Mais d'ailleurs il expédie son monde avec une grâce, une aisance, une noblesse!... Les femmes en sont folles.

MERGY, avec humeur.

Oh! vive-Dieu! Tous ces spadassins mignons n'intimident guère un homme de cœur!

CANTARELLI, effrayé.

Qu'est-ce que vous dites!... Ah! si vous parlez ainsi devant lui, votre ambassade il ne

serait pas longue... (On entend les cors dans le lointain) Ah! ah! entendez-vous? la chasse il revient. (Ouvrant une porte vitrée à gauche.) Eh! tenez, tenez, voyez la cavalcade.

MERGY, à part et vivement.

Ah! peut-être Isabelle!...

CANTARELLI.

Sans adieu. Je commande l'escorte du retour à Paris.

MERGY, sur le seuil de la porte vitrée.

Au revoir.

CANTARELLI.

Allez, allez au bout de la terrasse. Regardez bien, amusez-vous; oh! c'est un beau coup d'œil!

MERGY, sortant et refermant sur lui la porte.

Adieu.

CANTARELLI, seul.

Allons faire sonner le boute-selle. Mais par avant, buvons le coup de l'étrier.

(Il se verse à boire.)

SCÈNE X.

CANTARELLI, COMMINGE.

COMMINGE.

Que fais-tu là?

CANTARELLI, surpris, le verre à la main.

Eh!... Ah! c'est toi, mon brave Comminge? cher ami de mon cœur!

COMMINGE, lui prenant le verre et buvant.

Tais-toi.

CANTARELLI, à part.

Quand je le vois, je n'ai plus ni faim ni soif.

COMMINGE, lui rendant le verre.

Tiens.

CANTARELLI.

Merci! Encore une goutte?

COMMINGE.

Non. Et pourtant je suis aussi las que mon cheval, qui vient de s'abattre en arrivant. Mon gosier est brûlant comme la fournaise de l'enfer. Le soleil, la poussière, la contrariété... je n'ai pu être de la chasse. Au lieu de suivre Isabelle dans la campagne toute la journée, comme le roi me l'avait permis, j'ai été retenu à Paris. Un petit innocent, un cadet de Bretagne, m'a forcé de me déranger pour le tuer ce matin.

CANTARELLI.

Voyez-vous ce malhonnête! Vraiment il y a des gens d'une indiscretion!... Et quel est le muguet que tu as perforé aujourd'hui?

COMMINGE.

Le jeune Bréville, qui sortait des pages, tu sais?... Ce n'est pas ma faute; depuis longtemps j'y mettais une patience incroyable. Je crois que Job lui-même, le patriarche de la douceur, n'a jamais été aussi bon homme avec le diable que ton ami Comminge avec l'étour-

neau dont je te parle. Tantôt il prétendait, contre mon avis, que les armures de Milan valent mieux que celles de Flandre; tantôt que mon manteau n'était pas aussi bien taillé que le sien; l'autre jour, au cabaret de Girot, il assura que sa tête bretonne porterait mieux le vin de Champagne que la mienne. Enfin hier, après la collation de la reine-mère, Isabelle remettait ses gants et en laissa tomber un. J'étais là... là tout près... et cependant l'étourdi s'éclance, et, s'étant saisi du gant, le porte à ses lèvres avant de le rendre. Oh! ma foi, pour le coup, il n'y avait plus moyen d'y tenir: je lui serrai le bras: rendez-vous au Pré-aux-Cleres pour ce matin; mais nous n'avons pas été jusque-là. La barque était au milieu de la rivière quand l'horloge du Louvre a sonné dix heures; je brûlais de joindre la chasse; j'ai dit au batelier d'arrêter. Nous avons dégainé; du premier coup de pointe je l'ai jeté dans l'eau. Et que Dieu lui pardonne le temps qu'il m'a fait perdre!

CANTARELLI.

C'est incroyable! Il faut toujours que tu te donnes la peine d'apprendre à vivre à ces écoblés de la cour.

COMMINGE.

Que veux-tu que j'y fasse? ils sont incorrigibles.

CANTARELLI.

Ce pauvre Comminge! on le fatigue sans cesse! Mais il nous faut partir, mon digne colonel; la chasse il va bientôt... Eh! qui vois-je arriver? la reine de Navarre

COMMINGE.

Et ma chère Isabelle!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARGUERITE, ISABELLE,
DEUX PAGES.

MARGUERITE.

Vous ici, monsieur de Comminge! Mon frère vous a souvent demandé pendant la chasse.

COMMINGE.

Le roi?

MARGUERITE.

Oui; il poursuit encore un chevreuil... Moi, je suis lasse, j'ai voulu me reposer un instant chez ma filleule, la maîtresse de cette hôtellerie. Nous avons laissé notre litière dans le bois. Quand le roi partira, faites-nous prendre ici, je vous prie.

COMMINGE.

Trop heureux de vous escorter, mesdames!

CANTARELLI.

Nous allons obéir à votre majesté.

MARGUERITE.

Et la mascarade de ce soir, signor Cantarelli!

CANTARELLI.

Superbe! madame. Je suis en Scaramouche, et je danserai la sarabande.

SCÈNE XII.

MARGUERITE, ISABELLE, DEUX PAGES.

MARGUERITE, aux pages.

Éloignez-vous un peu. (Les pages sortent. — A Isabelle.) Enfin, mon enfant, nous voilà seules un instant, et je pourrai vous gronder tout à mon aise.

ISABELLE.

Moi, madame?

MARGUERITE.

Oui, vous. Qu'est-ce donc, je vous prie, que cette tristesse morne au milieu de nos fêtes, ce dédain pour les hommages de tous nos jeunes seigneurs? Quoi! jamais un sourire, et toujours des soupirs?

ISABELLE.

Hélas! madame, il faut me pardonner. Si je déplaïs à votre majesté, c'est sans le vouloir, et j'en suis bien fâchée.

MARGUERITE, souriant.

Eh! qui dit cela, ma mie? A qui donc ne plaisez-vous? Ah! par Notre-Dame! toutes nos duchesses de la cour voudraient bien déplaire comme vous!

ISABELLE.

Mais, enfin, vous êtes mécontente de moi?

MARGUERITE.

Oui; et ma mère sur-tout. Elle m'a déjà dit, au dernier bal du roi: Mais, vrai-Dieu! Marguerite, à quoi pense donc cette mignonne de Gascogne que vous m'avez amenée? Elle est jolie, et s'enferme chez vous pour ne se pas laisser voir! Elle est de haut lignage, et sa parure est modeste comme si monsieur son père s'appelait Marcel ou Boniface, et tenait boutique au pont Saint-Michel! Elle est triste, réveuse; elle s'ennuie, enfin! On dit même qu'elle voudrait quitter Paris! Oh! par saint Denis! ma fille, dites-lui qu'elle est folle. Une orpheline qui a des vassaux et une riche comté dans la Navarre appartient à la couronne de France. Il faut que la colombe s'appriivoise; elle ne s'envolera pas des tourelles du Louvre; et, tout enfant de Calvin qu'elle est, je la ferais plutôt abbesse de Montmartre ou de Sainte-Claire de Chaillot!

ISABELLE.

Qu'entends-je!... eh! de quel droit?... Mais, madame, quand je vous suivis à Paris, vous n'y deviez rester que peu de jours; vous deviez retourner auprès du roi, votre époux, et me ramener dans le château où je suis née.

MARGUERITE.

Oui, je le croyais; mais ma mère ne le croyait pas. Je suis en prison.

ISABELLE.

Eh! vous pouvez souffrir cette contrainte!
vous plaire à cette cour trompeuse! sourire à
ses coupables folies!

MARGUERITE.

Moi?... oui... non... comme on voudra. Si
je souris, qu'importe? Nous sommes au Lou-
vre, mon enfant, et les physionomies n'y signi-
fient rien du tout.

ISABELLE, vivement.

Et moi je ne saurais commander à la mienne.
Hors vous qui me protégez encore, tout m'est
odieux dans vos palais perfides! et l'air qu'on
y respire est un poison pour moi!

MARGUERITE.

Isabelle!

ISABELLE.

O mon Dieu! que je suis malheureuse!

MARGUERITE.

Vous pleurez?... calmez-vous!

FINAL.

MARGUERITE.

A la Navarre, à ses montagnes,
Eh quoi! vous pensez donc toujours?

ISABELLE.

Hors de nos paisibles campagnes
Il n'est pas pour moi de beaux jours.

ROMANCE.

PREMIER COUPLÉ.

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur;
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir:
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

DEUXIÈME COUPLÉ.

De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau...
Ah! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir:
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

MARGUERITE.

Cependant je dois vous instruire
D'un projet formé par le roi.

ISABELLE.

Hélas! qu'avez-vous à me dire?

MARGUERITE.

Un mariage...

ISABELLE.

O ciel! pour moi?

MARGUERITE.

L'hymen est-il donc si terrible?

ISABELLE.

Ah! quel affreux pressentiment!

MARGUERITE.

Un cœur que vous rendez sensible...

ISABELLE.

Le mien se glace en ce moment!

MARGUERITE.

Un cavalier de haut parage...

ISABELLE.

Eh bien?

MARGUERITE.

Espère votre avcu.

ISABELLE.

Son nom?

MARGUERITE.

On vante son courage.

ISABELLE.

Son nom!

MARGUERITE.

C'est Comminge.

ISABELLE.

O mon Dieu!

MARGUERITE.

Quelle pâleur sur son visage!

ISABELLE, chancelant.

Je meurs!

MARGUERITE, la soutenant.

Au secours! au secours!

ISABELLE.

Hélas!

MARGUERITE.

Aventure cruelle!

Au secours!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MERGY.

MERGY, précipitamment.

Quels cris!... Isabelle!

ISABELLE, dans ses bras.

Ah!

MERGY.

Dieu! protégez ses jours!

ENSEMBLE.

MERGY.

Ah! sa seule présence
Vient ranimer mon cœur!
Un rayon d'espérance
M'a rendu le bonheur.

ISABELLE.

Je le sens, la souffrance
S'affaiblit dans mon cœur;
D'un ami la présence
M'a rendu le bonheur.

MARGUERITE, souriant.

De Mergy la présence
Affaiblit sa douleur,
Et je vois l'espérance
Se glisser dans mon cœur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COMMINGE, CANTARELLI;
CHEVAU-LÉGERS, sur la route.

COMMINGE, à ses gens.

À l'instant le roi va partir.

ISABELLE, quittant vivement Mergy.

Comminge!

MERGY, vivement et à part.

Mon rival!

MARGUERITE, passant au milieu d'eux.

N'allez pas vous trahir!

COMMINGE, à Cantarelli.

Un étranger?

CANTARELLI.

Je le connais :

C'est un ami du Béarnais.

MARGUERITE, à Mergy, à haute voix.

Vous avez sans doute un message?

Voyons, monsieur l'ambassadeur.

MERGY, un genou en terre, remettant une lettre.

De le rendre en vos mains j'ai brigué la faveur.

COMMINGE, bas à Cantarelli.

Est-ce bien un message?

CANTARELLI.

Ma foi, je ne sais pas.

COMMINGE.

Pourquoi, sur leur visage,

Ce pénible embarras?

MARGUERITE, à Mergy.

De l'étiquette il faut suivre l'usage;

Au roi, d'abord, il vous faut rendre honneur.

Allez savoir, en diplomate sage,

S'il vous permet d'entretenir sa sœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; GIROT, NICETTE et LA NOCE,
LES DEUX PAGES, CHEVAU-LÉGERS, dans le
fond.

GIROT, NICETTE, LA NOCE.

Vive à jamais! vive la reine!

La voir pour nous est un honneur.

Des cœurs elle est la souveraine :

Faisons des vœux pour son bonheur.

MARGUERITE.

Te voilà, gente Nicette!

Mais pourquoi cette toilette?

GIROT, à Nicette.

À la reine ayez l'honneur

D'annoncer votre bonheur.

NICETTE, à la reine.

Oui; ma marraine jolie,

Vous voyez ces beaux habits;

Dès demain je me marie

À ce monsieur de Paris.

CANTARELLI, avec raillerie.

Avec toi, Girot?

GIROT.

Moi-même.

MARGUERITE, à Nicette.

Sais-tu pas combien je t'aime?

Au palais viens donc me voir,

Et ta dot est toute prête.

GIROT.

Quel honneur!... j'en perds la tête!...

Au Louvre allons dès ce soir.

MARGUERITE.

Volontiers, venez ce soir.

(On entend les trompettes qui annoncent le départ du
roi.)

COMMINGE.

Il faut partir.

ISABELLE, à part

Je meurs de crainte!

CANTARELLI.

Ne tardons pas.

MERGY, à part.

Quelle contrainte!

COMMINGE, regardant Mergy.

Il parle bas.

MARGUERITE, à Isabelle.

Comptez sur moi.

CANTARELLI.

Partons, partons.

MARGUERITE.

Suivons le roi.

LA NOCE, GIROT et NICETTE.

Vive à jamais! vive la reine! etc.

(Sortie de la reine; tout le monde la suit, hors Mergy,
qui accompagne des yeux Isabelle, et s'arrête à la porte
du fond. Le rideau se baisse.)

ACTE SECOND.

Salle du Louvre, au rez-de-chaussée. Dans le fond, une grande porte qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir deux gardes sur les premières marches d'un escalier massif. A droite, porte de l'appartement de Marguerite et d'Isabelle; à gauche, parçille porte qui communique à d'autres pièces du palais. Du même côté, et au premier plan, un peu en face du spectateur, une autre petite porte en vitraux et à rideaux, qui ouvre sur un petit parterre dont on aperçoit les arbustes et les fleurs quand la porte s'ouvre.

SCÈNE I.

ISABELLE, seule, sortant de l'appartement à droite, allant entr'ouvrir la porte du fond avec inquiétude et comme attendant le retour de quelqu'un.

AIR.

O jours d'innocence!
Jours de mon enfance,
Votre souvenance
Est le seul bonheur
Qui reste à mon cœur.

Malgré la cour, malgré le roi,
Mergy, je veux n'être qu'à toi;
Oui, Marguerite en qui j'espère,
Protège une pauvre étrangère;
Elle m'a dit en souriant :

O jours d'innocence!
Jours de mon enfance,
Votre souvenance
Est le seul bonheur
Qui reste à mon cœur.

SCÈNE II.

ISABELLE, MARGUERITE.

ISABELLE, voyant la reine.

Ah! la voici!

MARGUERITE.

Mauvaises nouvelles. J'ai dit au roi que vous demandiez du temps, que vous vouliez éprouver la constance de Comminge; enfin j'ai fait tous mes petits mensonges le plus adroitement du monde; péché fort inutile, peine perdue; le roi s'est fâché, j'ai pris de l'humeur, et je suis sortie en déclarant que je ne paraîtrais pas au bal.

ISABELLE.

Je vous l'ai dit, madame, il y va de mes jours. Depuis que j'ai revu celui qui partagea mes premiers jeux, celui qui j'aime avec tendresse, et que mon père appelait son fils...

MARGUERITE.

Parlez bas! et sur-tout laissons le désespoir. Il n'est bon à rien dans ce pays. La ruse, mon enfant!... Oh! la ruse! à la bonne heure. Fiez-vous à la mienne; je suis une échappée de Florence.

ISABELLE.

Eh quoi! vous croyez donc qu'il existe un moyen?

MARGUERITE.

Un seul, mais infallible

ISABELLE.

Et lequel?

MARGUERITE.

Et vraiment, votre fuite avec l'amî de votre enfance.

ISABELLE.

Ciel!... moi, héritière d'un nom sans tache, reste d'une famille dont je dois conserver l'honneur!... moi, partir seule avec lui!... Je l'aime trop, madame!

MARGUERITE, souriant.

Voilà une raison merveilleuse! Je ne savais pas qu'il fallût détester les gens pour voyager avec eux.. Et cependant j'approuve votre sagesse; car, en affaire de cœur, je raisonne à merveille, moi, quand il s'agit du cœur des autres. Allons! il faut donc que je vous marie secrètement, en dépit du roi et de la jalousie du terrible Comminge! Il faut que nous trouvions quelque chapelle bien obscure, bien retirée... Mais je n'y songe pas! vous êtes une entêtée huguenote, et la vue d'une église vous ferait tomber en syncope.

ISABELLE, vivement.

Moi!... Et qu'importent le temple et le ministre à qui veut chérir et garder son serment! Dieu nous entend par-tout.

MARGUERITE, gaiement.

Oh! comme l'amour nous rend tolérants! On devrait bien charger le dieu malin de mettre d'accord Rome et Genève. Allons donc, et suivons la bannière de ce maître du monde! J'ai déjà réfléchi; la conspiration s'arrange dans ma tête; j'attends un conjuré que j'ai fait avertir.

CANTARELLI, en dehors.

C'est ça! c'est ça! Trémoussez-vous toujours pour vous tenir en haleine.

MARGUERITE, à Isabelle.

Tenez, l'entendez-vous?

ISABELLE.

Quoi! cet Italien!

SCÈNE III.

LES MÉMES, CANTARELLI.

CANTARELLI, à la cantonade.

C'est bon, je vous dis; amusez-vous; je vais vous annoncer à votre marraine.

MARGUERITE.

Qu'est-ce donc ?

CANTARELLI.

La petite Nicette, que la mascarade fait sautiller avec son fiancé Giroc; votre majesté leur a donné rendez-vous ?

MARGUERITE.

Tout-à-l'heure. C'est maintenant vous seul que je veux recevoir.

CANTARELLI.

A vos ordres, madame. Je n'ai pris que le temps de quitter mon habit de masque. Je l'avais endossé pour la répétition du ballet.

MARGUERITE.

Fort bien. Or, écoutez, seigneur Cantarelli. Toute la cour parle de vos talents; votre réputation est admirable: vous êtes l'intrigant le plus habile qui nous soit jamais arrivé des pays ultramontains, et l'astrologue de ma mère a juré toutes les étoiles du firmament que vous serez un jour cardinal.

CANTARELLI.

Eh!... voilà une astrologie qui n'est pas tant sotté !

MARGUERITE.

Soit. Mais, en attendant que vous alliez bouleverser le cabinet du Saint-Père, je veux essayer votre diplomatie dans une intrigue d'amour.

ISABELLE, à part.

Que va-t-elle lui dire ?

CANTARELLI, à part.

Une confidence amoureuse! Ma faveur il est au comble!

MARGUERITE.

Avant d'aller plus loin, sachez qu'il vous est impossible de me refuser votre ministère; que je vous tiens, que vous êtes à moi comme un hérétique est au diable, et qu'enfin je n'aurais qu'un mot à dire pour faire pendre sans délai votre éminence future.

CANTARELLI, étonné.

Voilà une préface un peu lugubre pour entrer en matière de galanterie!

MARGUERITE, tirant un papier de son corset.

Ah! illustre virtuose! vous êtes donc un agent secret de la maison de Lorraine! Au lieu de soupirer des romances, vous transmettez à M. de Guise une lettre du pape, et vous faites la sottise d'ajouter en marge quelques lignes de votre main?

CANTARELLI.

Oh! quelle calomnie scélérate!

MARGUERITE, lui montrant le papier.

Voyez.

CANTARELLI, confondu.

Je vais m'évanouir!

MARGUERITE, malicieusement.

Par malheur, mon beau cousin de Guise mène de front les affaires d'état avec des occupations plus douces; les héros amoureux

ont leurs moments d'étourderie; et un de mes pages a trouvé ce papier bémot sur une ottomane de la marquise de Sauve. (Pliant avec malice le billet et le remettant dans son corset.) Le voilà! il m'appartient; je puis en donner lecture au roi pour le divertir, ou bien en conférer avec M. le lieutenant-criminel... Mais je le garderai là, comme une relique, si vous obéissez à mes ordres suprêmes.

CANTARELLI, se prosternant.

Ah! je vous proteste, par tous les saints d'Italie...

MARGUERITE, vivement.

Il suffit. Le temps presse. Vous allez tout savoir. Isabelle, parlez.

ISABELLE.

Je n'oserai jamais.

MARGUERITE.

Il le faut. Hâtez-vous.

CANTARELLI, surpris.

Comment! il s'agit de mon élève innocenté ?

TRIO.

ISABELLE, à Cantarelli.

Vous me disiez sans cesse :
Pourquoi faire les amours ?
Il faut à la tendresse
Donner tous ses beaux jours.

CANTARELLI.

Oui, tel est mon langage,
Et ma morale est sage.

ISABELLE, timidement.

Eh bien?...

CANTARELLI.

Eh bien! objet charmant!

ISABELLE.

Eh bien!... eh bien! soyez content.

MARGUERITE, à Cantarelli.

Son cœur était déjà docile.
Votre peine était inutile.

CANTARELLI.

Ah! je suis charmé de cela;
Il faut toujours en venir là.

Quel honneur va me faire
Ma charmante écolière!

MARGUERITE.

Quel honneur va vous faire
Votre douce écolière!

CANTARELLI, content, à Isabelle.

J'avais deviné votre cœur;
Comminge il est toujours vainqueur?

ISABELLE, vivement.

Comminge! ô ciel! ah! quelle erreur!

MARGUERITE, à Cantarelli.

C'est une erreur.

CANTARELLI, surpris.

C'est une erreur!

ISABELLE.

Non, non, ce n'est pas lui que j'aime.

CANTARELLI.

O ciel ! ma surprise est extrême !

MARGUERITE.

Ce n'est pas lui.

CANTARELLI.

Que dites-vous ?

ISABELLE.

Plutôt mourir !

CANTARELLI.

Expliquons-nous.

(A part.)

Ah ! la frayeur il me commence.

MARGUERITE.

C'est Mergy qui depuis l'enfance...

CANTARELLI.

L'ambassadeur ?

MARGUERITE.

Précisément.

CANTARELLI.

C'est lui qu'elle aime ?

MARGUERITE.

Éperdument.

CANTARELLI, tremblant.

Et pour un tel amour, de grace,
Que voulez donc que je fasse ?

MARGUERITE.

Il faut tromper Comminge.

CANTARELLI.

Moi !.

Je suis perdu ! je meurs d'effroi !

MARGUERITE.

Obéissez, écoutez-moi.

(Vite, à demi-voix.)

Prévenons avec zèle
Les soupçons d'un jaloux ;
A la fête, IsabelleVa se rendre avec vous.
Sur un mot en colère
Que m'a lancé le roi,
J'ai dit devant ma mère
Que je restais chez moi.

(Lui montrant la petite porte du parterre.)

Il faut, pendant la danse,
A cette porte-ci,
M'amener en silence
Notre tendre Mergy.
Dans ces jours de folie
Vous commandez à tout,
Et votre seigneurie
Peut se glisser par-tout.
Ce soir la mascarade
Peut encor vous servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

CANTARELLI, désolé

O Comminge terrible !

ISABELLE.

Hélas ! soyez sensible !

MARGUERITE.

Vous m'avez entendu ?

CANTARELLI.

Oh ! trop bien entendu !

MARGUERITE.

Tout est bien convenu ?

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Il faut, pendant la danse,
A cete porte-ci,
M'amener en silence
Notre tendre Mergy.
Ce soir la mascarade
A nos vœux doit servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

ISABELLE.

Il faut, pendant la danse,
A cette porte-ci,
Amener en silence
Mon malheureux ami.
Ce soir la mascarade
A nos vœux doit servir :
Voilà votre ambassade,
Et courez obéir.

CANTARELLI.

O Dieu ! quelle souffrance !

Je suis mort à demi !

Sur moi quelle vengeance

Bientôt va fondre ici !

Comme à la mascarade

Je vais me divertir !

Ah ! la belle ambassade !

Ah ! le charmant plaisir !

(Marguerite et Isabelle rentrent chez elles.)

SCÈNE IV.

CANTARELLI, seul et consterné.

Je sens des gouttes d'eau glacée qui se précipitent sur mon visage. Oh ! quand je vais me retrouver face à face avec cette peste de Comminge !... (La porte du fond s'ouvre.) Le voici !... je ne peux pas arrêter le tremblement de mes jambes !... Comme ça sera commode tout-à-l'heure pour gambader devant le roi !

SCÈNE V.

CANTARELLI, COMMINGE

COMMINGE, fronçant le sourcil.

Te voilà ?

CANTARELLI.

Oui... oui, c'est moi, ton camarade chéri, toujours à ton service, toujours d'un dévouement !...

COMMINGE.

Tais-toi. Tu me vois préoccupé, mécontent ; un soupçon me tourmente ; pas une figure qui

ne me déplaît aujourd'hui!... et je ne sais pas si toi-même...

CANTARELLI.

Moi?

COMMINGE.

Oui. Tu as déjeuné avec ce cavalier de la Navarre, le baron de Mergy, je crois, et tu dois savoir ce qui l'attire ici?

CANTARELLI, à part, et chancelant.

Oh! si j'avais un fauteuil!

COMMINGE.

Écoute : j'étais chez la reine-mère; on a annoncé ce jeune ambassadeur. Qu'il entre, a dit le roi, mais il n'aura qu'une seule audience. Et Catherine, avec son sourire diabolique, a tout de suite ajouté : Sans doute, qu'il reparte; nous avons assez de galants cavaliers à notre cour; les soupirants du Béarn sont inutiles ici. Et, soit par hasard, soit à dessein, son œil perçant s'est dirigé vers moi.

CANTARELLI à part.

Cette femme il est sorcière en fait d'amourettes!

COMMINGE.

Aussitôt, cette hôtellerie d'Étampes m'est revenue dans l'esprit; l'embarras de ces dames, le trouble de Mergy... Il est du même pays qu'Isabelle!... il peut l'avoir connue!... (Saisissant le bras de Cantarelli.) Ah! s'il était vrai! si je découvrais quelque ruse autour de moi!... toute la cour, mort-dieu! viendrait au bout de ma rapière!

CANTARELLI, à part.

Qu'est-ce que vous voulez faire avec un chrétien pareil?... Oh! quelle idée sublime!

COMMINGE.

Que dis-tu?

CANTARELLI, souriant.

Moi? rien du tout; je l'écoute en silence; je t'ai laissé parler tout à ton aise, et en me détournant seulement pour te cacher mon envie de rire; j'étais dans une hilarité qui m'étranglait.

COMMINGE, se fâchant.

Quoi! ventre-dieu!...

CANTARELLI.

Doucement!... (Douceusement.) Et maintenant dis-moi, tendre ami de mon cœur, si tu n'es pas un fou... toi, des rivaux!... je suis humilié de ta modestie! tu me fais de la peine!... Il s'agit bien d'Isabelle, ma foi! (En confidence.) La reine de Navarre ne serait pas de cet avis.

COMMINGE.

Qu'est-ce à dire?

CANTARELLI.

Te souvient-il pas du séjour dernier que fit Marguerite en Gascogne?... c'est là que le tendre Mergy, séduit, enivré par le rang et la coquetterie de la princesse...

COMMINGE.

Quoi! aurait-il osé?...

CANTARELLI.

Oui, il a osé, et je crois même qu'il a bien fait. Apprends donc un secret dont je suis confident, je le sacrifie à ta tranquillité. Vois si je t'aime! si je te suis fidèle!...

COMMINGE.

Oh! tu m'impaticentes!

CANTARELLI.

Silence!... ce soir, la compatissante Marguerite se débarrasse d'Isabelle en l'envoyant au bal, et elle reste ici pour y recevoir secrètement le jeune fou qu'elle a ensorcelé.

COMMINGE, gaiement.

Est-il possible!

CANTARELLI.

Et c'est moi qui suis chargé de l'introduire par la petite porte du parterre.

COMMINGE, désignant la porte.

Par-là.

CANTARELLI.

Précisément.

COMMINGE, riant.

Oh! tout s'explique, alors!

CANTARELLI, de même.

Tu vois bien!

COMMINGE.

Oui, le propos de Catherine...

CANTARELLI.

Sur les galants de la Navarre...

COMMINGE.

Ah! c'était pour sa fille!

CANTARELLI.

C'est amusant, pas vrai?

COMMINGE.

Oui, pardieu!

CANTARELLI.

Et ce pauvre roi de Navarre!

COMMINGE.

Qui envoie pour ambassadeur!...

CANTARELLI.

Justement!

COMMINGE.

C'est toujours ainsi!

CANTARELLI.

Toujours!

(Ils rient tons deux aux éclats.)

COMMINGE.

Taisons-nous, voici ta mascarade, et je vais chercher Isabelle.

(Il entre chez la reine.)

CANTARELLI, à part.

Ouf!... à chaque pas je m'enfonçai un peu plus!

SCÈNE VI.

CANTARELLI, MASQUES de toute espèce; GIROT, qu'on a habillé grotesquement, et qu'on fait sauter par force; NICETTE, tenne et tourmentée par les masques.

MASQUES.

Chantons, dansons, dansons toujours,
Et profitons de nos beaux jours!

GIROT, essoufflé.

Je n'en puis plus! mais c'est égal;
Du roi je vais donc voir le bal!

NICETTE, courant à Cantarelli.

Ah! monsieur, de grace!
Faites-les finir!
Ah! que je suis lasse
De tant de plaisir!
Messieurs vos ermites
Sont des hypocrites,
Et vos arlequins
Sont de vrais lutins;
Vos Pierrots, vos Gilles,
Font les imbéciles,
Mais je vois, tout bas,
Qu'ils ne le sont pas.
Ce sorcier m'assure
Pour bonne aventure
Que monsieur Girot
Ne sera qu'un sot.
Par-là l'un me tire,
L'autre par là bas;
Et chacun de rire
De mon embarras...
Ah! monsieur, de grace!
Faites-les finir!
Ah! que je suis lasse
De tant de plaisir!

GIROT, à Cantarelli.

Pardon pour son impertinence;
Je rougis de son ignorance.

CANTARELLI, tristement, à Nicette.

Reposez-vous, ma chère enfant...
Et j'en voudrais bien faire autant!

MASQUES.

Chantons, dansons, dansons toujours,
Et profitons de nos beaux jours!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARGUERITE, COMMINGE,
ISABELLE.

MARGUERITE, à Cantarelli.

Merci de la galanterie.
Vous faites passer devant moi
Cette mascarade jolie
Qui s'en va divertir le roi.

CANTARELLI, soupirant

Vous voyez mon zèle extrême?

MARGUERITE, à demi-voix.

Mais soyez donc gai vous-même

CANTARELLI, bas, désignant Comminge.

Ce pauvre ami me fait souffrir!

MARGUERITE, bas.

Allez, songez à m'obéir.

(À Girot qui la salue.)

Monsieur Girot, suivez la fête;

Ici je garderai Nicette.

MASQUES.

Partons, chantons, dansons toujours,

Et profitons de nos beaux jours!

(Ils vont pour sortir, Comminge, Isabelle et Cantarelli à leur tête, quand la grande porte du fond s'ouvre, et l'on voit Mergy descendre l'escalier, précédé de deux officiers des cérémonies : on s'arrête.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MERGY, DEUX OFFICIERS.

UN OFFICIER, annonçant

L'ambassadeur de Navarre.

(La musique reprend.)

MERGY, à la reine.

Le roi, madame, a commis à mon zèle
Le soin flatteur de venir en ces lieux
Pour y chercher la comtesse Isabelle
Qui, dans l'instant, doit paraître à ses yeux.

ENSEMBLE GÉNÉRAL

à demi-voix.

TOUS, hors Isabelle et Mergy.

Quelle démarche soleunelle
Et qui doit nous surprendre tous!
Pourquoi veut-il voir Isabelle?
Et pourquoi donc ce rendez-vous?

ISABELLE, à part.

Quelle démarche solennelle
Et qui doit nous surprendre tous!
Hélas! je sens crainte nouvelle;
Ah! pourquoi donc ce rendez-vous?

MERGY, à part, regardant Comminge,

Eh quoi! toujours, toujours près d'elle!
De son bonheur je suis jaloux.
Mais cependant mon Isabelle
Tourne vers moi ses yeux si doux!

MARGUERITE, à Mergy.

Contentez mon impatience;
Racontez-moi votre audience.

MERGY.

De la part du roi, mon maître,
Et remplissant mon devoir,
Sans détour j'ai fait connaître
Son désir de vous revoir.
J'ai dit, messenger fidèle,
Que dans sa modeste cour,
Et de vous et d'Isabelle
Il demande le retour.

COMMINGE, à part.

Isabelle!... téméraire!...

MARGUERITE, à Mergy.

Et qu'a répondu mon frère?

MERGY.

Allez dire à votre maître

« Que je l'attends à ma cour ;
 « Alors je rendrai peut-être
 « Marguerite à son amour ;
 « Mais pour la jeune Isabelle,
 « Allez lui donner la main ;
 « Devant vous et devant elle
 « J'ordonnerai de son destin. »

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ISABELLE.

Quelle démarche solennelle ! etc.

MERGY.

Eh quoi ! toujours, toujours près d'elle ! etc.

TOUS LES AUTRES.

Quelle démarche solennelle ! etc.

MASQUES, en sortant.

Chantons, dansons, dansons toujours,
 Et profitons de nos beaux jours !

(Mergy offre respectueusement la main à Isabelle ; Comminge se saisit de l'autre. Tous trois montent ainsi le grand escalier, suivis de Cantarelli, de Girot et de la mascarade : les portes se referment.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, dans un fauteuil, pensive et agitée ;

NICETTE, dans le fond.

NICETTE, à part.

Ah ! grace au ciel, voici un moment de tranquillité ! et je pourrai enfin faire ma grande révérence. (S'approchant.) Ma marraine, selon vos ordres et depuis une heure....

MARGUERITE, sans la voir et se levant.

Le roi les mander ensemble ! Et pourquoi ?

NICETTE.

Ma marraine, je venais...

MARGUERITE, parcourant le théâtre.

Oh ! il y a ici quelque tour infernal !

NICETTE, la suivant toujours.

Ma bonne marraine...

MARGUERITE.

Que je les plains ! Ils s'aiment tant !

NICETTE.

Mon auguste marraine...

MARGUERITE.

Oh ! je veux les sauver ! Je suis piquée !...

NICETTE, impatientée et criant.

Ma charmante marraine !...

MARGUERITE, la voyant, et toujours préoccupée.

Oh ! c'est toi, Nicette ?... oui, oui... ta dot... je sais... je m'en souviens.

NICETTE.

Quand vous voudrez, avec plaisir ; mais ce n'est pas tout. M. Girot, qui a beaucoup de vanité, vous supplie avec moi d'assister à la cérémonie.

MARGUERITE.

De ton mariage ? pourquoi non ? C'est pour demain, je crois ?

NICETTE.

Oui, à six heures du soir. Ça ne vous gênera

pas, vous passerez la rivière avec la fraîcheur.

MARGUERITE, l'écoutant mieux.

Comment ?... A quelle église vous mariez-vous donc ?

NICETTE.

Sur nos terres, madame ; à la chapelle du Pré-aux-Cleres.

MARGUERITE, vivement.

Ah ! c'est le ciel qui me l'envoie !

NICETTE.

Vous viendrez ?

MARGUERITE.

Oui, je te le promets ; et mon chapelain me suivra.

NICETTE.

Votre chapelain ?

MARGUERITE.

Sans doute ; je veux qu'il marie ma filleule.

NICETTE.

Est-il possible !

MARGUERITE, vivement.

Écoute, écoute bien... (La porte du fond s'ouvre.) Ciel ! on revient déjà ! Va m'attendre chez moi. Voici la porte, va ; je te suis à l'instant.

NICETTE, entrant chez la reine.

Un abbé de la cour ! quelle différence ! Nous n'avions qu'un petit récollet pas plus haut que ça.

SCÈNE X.

MARGUERITE, COMMINGE.

COMMINGE, vivement.

Ah ! madame, je suis dans l'ivresse ! au comble de la joie !... et le roi m'ordonne de venir vous annoncer mon bonheur.

MARGUERITE.

Expliquez-vous.

COMMINGE.

A peine étions-nous près du roi qu'il a pris la main d'Isabelle, l'a placée dans la mienne, et, s'adressant à M. de Mergy : Monsieur l'ambassadeur, a-t-il dit, cette jeune comtesse ne quittera pas notre cour pour aller choisir un époux si loin de nous ; je la donne au marquis de Comminge. Allez, portez ma réponse au roi votre maître ; votre mission est terminée.

MARGUERITE.

Qu'entends-je !... quoi !... si peu d'égards pour un envoyé du roi, mon époux ! et ordonner si brusquement son départ !

COMMINGE, à part, et souriant.

Ah ! voilà ce qui la fâche.

MARGUERITE.

Et M. de Mergy est sans doute sorti sur-le-champ ?

COMMINGE.

Oui, madame ; mais peut-être...

MARGUERITE, vivement, à part.

Ah ! ceci change tout ! il ne pourra venir !

COMMINGE, à part et riant.

Elle se désole.

MARGUERITE, à part.

Cantarelli n'osera jamais me l'amener!

COMMINGE, en courtisan.

Je vois, madame, que le renvoi de M. de Mergy vous étonne et vous blesse; mais on pourrait gagner sur l'esprit du roi...

MARGUERITE.

Moi?... et que m'importe? rien ne peut métonner; la reine de Navarre est résignée à tout. Adieu, monsieur de Comminge; retournez au bal; le bonheur vous y rappelle; je reste seule, moi; je suis en disgrâce; je vais lire, écrire, rêver... que sais-je?... j'aime parfois la solitude. Adieu. (Reentrant, et vivement à part.) Pas un instant à perdre!

SCÈNE XI.

COMMINGE, seul, et riant.

Oui!... je lui conseille de faire la délaissée, quand tout-à-l'heure, à cette porte, le tendre Mergy!... Oh! la rusée coquette! (Contrefaisant la reine.) Je me résigne! je ne hais pas la solitude!.. (Riant.) Je le crois bien, ma foi! la solitude en tête-à-tête est ordinairement très supportable aux amoureux... Eh bien! sur mon honneur, je m'intéresse à Mergy, depuis que je sais qu'il est épris de la reine. Oui, je le trouve aimable et gentil cavalier, je lui offrirai mes services, et si je puis prolonger son séjour à Paris... (On entend frapper à la petite porte du parterre.) Hein!... ah! pardieu, il serait assez plaisant qu'en parlant de lui!... (On frappe encore.) On frappe de nouveau... oh! que diable! il est imprudent de le laisser là! et quoique je ne sois pas censé dans la confidence... ouvrons-lui; le hasard a tout fait, et ma faveur auprès de Marguerite pourra s'en bien trouver.

SCÈNE XII.

COMMINGE, MERGY.

COMMINGE, ouvrant doucement.

Entrez, entrez, monsieur.

MERGY, très surpris.

Que vois-je!...

COMMINGE, refermant.

Chut!... votre surprise est naturelle; et vous ne vous attendiez guère à être reçu par moi.

MERGY.

Vous devez vous étonner aussi, monsieur; mais vous saurez...

COMMINGE.

Eh! mon Dieu! je sais tout. Vous deviez arriver secrètement à cette porte; j'étais là, et je vous l'ai ouverte.

MERGY, à part.

Serions-nous trahis! (Haut.) Il est vrai, je venais...

COMMINGE, gaiement.

Il suffit, vous dis-je. Que diable! point d'explication, je n'en demande aucune. C'est tout simple: la reine vous protège, elle est compatissante, sensible... rien de mieux; je suis trop amoureux moi-même pour trouver étonnant que vous le soyez aussi. Par malheur, vos amours demandent un peu plus de mystère que les miennes; vous êtes obligé de cacher le véritable but de votre voyage à Paris...

MERGY, à part.

Quel discours!...

COMMINGE.

On refuse à la Navarre l'objet de vos vœux; il faut repartir seul, et cet ordre du roi vous contrarie beaucoup...

MERGY, se contraignant à peine.

Monsieur, je ne saurais comprendre à quel dessein vous me tenez un tel langage?

COMMINGE, riant.

Oh! vous faites le discret! c'est mal! à quoi bon? me croyez-vous jaloux de voir un Béarnais venir rendre hommage à une belle de la cour de France? Non, non, rassurez-vous, je suis trop heureux pour rien envier aux autres. Vous metrouvez d'une humeur fort accommodante aujourd'hui, et je souhaite de tout mon cœur une chance favorable à vos tendres desirs.

MERGY, éclatant.

Ciel!...

COMMINGE, surpris.

Qu'est-ce donc?

MERGY.

Ce ton de raillerie...

COMMINGE, avec légèreté.

De raillerie?... quoi! parceque le sourire est sur mes lèvres, et que je traite gaiement un sujet qui n'a rien de mélancolique, ce me semble, vous penseriez, mon cher baron?...

MERGY, très vivement.

Oui!... puisque vous savez le secret de mon cœur, de cet amour qui fait ma destinée, je ne saurais souffrir que mon malheur vous flatte, et devienne pour vous un sujet d'ironie.

COMMINGE, très surpris.

Perdez-vous la raison?

MERGY.

Finissons!

COMMINGE.

Comment, finissons!

MERGY.

Ne m'entendez-vous pas?

COMMINGE.

J'en doute, sur mon ame!

MERGY.

Si peu d'intelligence! un champion tel que vous!

COMMINGE.

Une provocation ?

MERGY.

Oui, je prends votre rôle.

COMMINGE.

C'est du nouveau pour moi !

MERGY.

Vous apprendrez qu'à la cour de Navarre...

COMMINGE.

Eh bien !

MERGY.

On n'a jamais supporté l'insolence.

COMMINGE, vivement.

L'insolence !... (Se mordant les lèvres et reprenant du sang-froid.) Je ne sais pas pourquoi le diable envoie toujours des fous sur mon chemin !

MERGY.

Vous m'entendez, enfin ?

COMMINGE.

Oh ! très bien, soyez tranquille ; vous venez de prononcer un mot qui n'a d'autre réplique qu'un coup d'épée ; j'en suis fâché, mais il faut absolument que vous sachiez ce que c'est qu'un insolent tel que le marquis de Comminge.

MERGY, s'emportant.

Épargnez-moi vos forfanteries !

COMMINGE.

Oh ! point de bruit, d'éclat !... c'est ignoble, insipide.

MERGY.

Il est vrai ; ainsi donc ?...

COMMINGE.

Demain.

MERGY.

En quel lieu ?

COMMINGE.

Pardieu ! au Pré-aux-Clercs.

MERGY.

A quelle heure ?

COMMINGE.

A sept heures du soir.

MERGY.

Si tard ?

COMMINGE.

Je viens de prendre le service du château ; et je n'en puis sortir que dans vingt-quatre heures ; ce n'est pas ma faute si vous choisissez mal votre jour.

MERGY.

Il suffit.

FINAL.

ENSEMBLE, à demi-voix.

Tout est dit : du silence !
A demain, à demain !
A tous avec prudence
Cachons notre entretien ;
A demain ! à demain !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CANTARELLI.

CANTARELLI, entrant et surpris.

Ah ! mon Dieu ! tous deux ici !

COMMINGE, à Cantarelli.

Eh bien ?

CANTARELLI.

Le bal il est fini.

COMMINGE.

Comment !

CANTARELLI.

Le roi le veut ainsi.

C'est à cause d'Isabelle...

Le roi dansait avec elle,
Quand nous la voyons pâlir
Et près de s'évanouir.

MERGY.

Ciel !

COMMINGE.

Courons !...

CANTARELLI.

Oh ! calme-toi !

Elle arrive ; je la voi.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ISABELLE, GIROT, MASCARADE.

COMMINGE, à Isabelle.

Mais qu'est-ce donc, chère Isabelle ?

ISABELLE.

Ce bruit est si peu fait pour moi !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARGUERITE, NICETTE.

MARGUERITE, entrant, à Nicette.

Ainsi je compte sur ton zèle.

ISABELLE, à part, voyant Mergy.

O ciel ! ici je le revoilà !...

MARGUERITE, voyant aussi Mergy.

Mergy ! malgré l'ordre du roi !...

NICETTE, bas à la reine.

C'est lui !

MARGUERITE, bas à Nicette.

Suis ses pas, et tais-toi.

MERGY, s'avançant entre la reine et Isabelle.

Madame, et vous, sa jeune amie,

Recevez ici tous mes vœux...

Adieu, peut-être pour la vie ;

Demain j'abandonne ces lieux.

MARGUERITE, à Mergy.

Je suis prisonnière
Loin du beau pays

Où j'allai naguère
Oublier Paris ;
Ici votre reine
Ne fait que languir,
Et charme sa peine
Par le souvenir.

CANTARELLI, bas à Comminge.

Vois comme elle est tendre !

COMMINGE, riant.

Quel air de candeur !

CANTARELLI.

Four se faire entendre...

COMMINGE.

A l'ambassadeur.

ISABELLE, timidement à Mergy.

Le vallon tranquille
Où j'ai vu le jour
Est le seul asile
Cher à mon amour.
Le cœur d'Isabelle,
Au dernier soupir,
Restera fidèle
Par le souvenir.

CANTARELLI, bas à Comminge.

Vers sa tendre enfance
C'est un doux retour.

COMMINGE, à Cantarelli.

Ah ! quelle innocence
Au sein de la cour !

(Reprise du premier motif; musique vive jusqu'à la fin.)

MARGUERITE, bas à Isabelle.

Écoutez l'espérance :
A demain !

ISABELLE, étonnée.

A demain !

NICETTE, bas à Mergy, en lui montrant un papier.

Venez, et du silence !

MERGY, étonné.

Quel billet dans sa main !

GIROT, à Nicette.

A demain, à demain
La noce et le festin !

MARGUERITE, bas à Cantarelli.

Suivez-moi.

CANTARELLI.

Quel dessein?...

MARGUERITE.

Taisez-vous !

(A Isabelle.)

A demain !

ENSEMBLE.

MARGUERITE, à Isabelle.

Écoutez l'espérance,
Vous saurez mon dessein ;
Venez, et du silence !
A demain, à demain !

CANTARELLI, regardant la reine.

Elle veut qu'en silence
Je lui donne la main ;
Quelle est son espérance
En disant : A demain ?

ISABELLE.

Que faut-il que je pense ?
Quel est votre dessein ?
Vous parlez d'espérance
En disant : A demain !

COMMINGE et MERGY.

Tout est dit : du silence !
A demain, à demain !
A tous avec prudence
Cachons notre dessein.

GIROT et NICETTE.

Bientôt, bientôt commence
Ton bonheur et le mien ;
Et la noce et la danse
Pour demain, pour demain !

MASCARADE.

Le plaisir recommence
Pour nous tous dès demain ;
Allons, après la danse,
Dormir jusqu'au matin !

(Marguerite emmène Isabelle et Cantarelli dans son appartement. Nicette, Girot, Mergy et la mascarade sortent par la porte à gauche. Comminge remonte le grand escalier du fond : le rideau se baisse.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une partie du Pré-aux-Cleres. Frais rivage, herceaux, tonnelles : la rivière dans le fond ; de l'autre côté de l'eau, le château du Louvre, dont les croisées seront éclairées à la fin de l'acte quand la nuit arrivera. Au lever du rideau, tableau varié et animé sur le théâtre ; promeneurs de tous les rangs et de tous les états ; baladins, marchands d'oublies ; enfants qui poussent des ballons, d'autres qui se balancent sur des escarpolettes ; à droite, et un peu saillante sur le théâtre, une baie ou balustrade rustique amonçant une salle de bal champêtre : au milieu de la scène, quatre archers du guet dansant un menuet avec quatre grisettes.

SCÈNE I.

PROMENEURS, UN EXEMPT et SES ARCHERS; NICETTE et QUELQUES PERSONNES DE SA NOCE, regardant le tableau.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Pour bien passer la vie,
Ici nous venons tous ;
Des jeux, de la folie,
Voici le rendez-vous.

NICETTE, à ses parents qui la suivent.
Venez, et que je me promène ;
Je suis dame de ce domaine.

L'EXEMPT, aux danseurs.

Un instant... arrêtons-nous,
Madame Girot s'avance ;
En amis de son époux
Faisons-lui la révérence.

NICETTE.

Oui, je suis madame Girot ;
Mon mari va venir bientôt ;
Il fait dresser sa table immense
Pour recevoir tous ses amis.

ARCHERS.

Tous ses amis... j'en suis, j'en suis !

L'EXEMPT, offrant la main à Nicette.

Allons, que le bal recommence !
Daigéons me donner votre main.

NICETTE.

Votre danse n'est inconnue ;
Mais, pour payer ma bienvenue,
Je suis ménétrier, dansez sur mon refrain.

ARCHERS et DANSEURS.

Elle est charmante !... allons, allons,
En place, écoutez et dansons.

RONDE.

NICETTE.

PREMIER COUPLET.

A la fleur du bel âge
Georgette chaque jour
Disait dans le village :
Jamais n'aurai d'amour.
Un soir, par imprudence,
Au son du tambourin,
Elle suivit la dause
Dans le bosquet voisin...
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir

Éveillant le désir ;
Et l'amour en cachette
Y guette
Une fillette.

DEUXIÈME COUPLET.

Robert, du voisinage
Était le beau danseur ;
Il la voit, il l'engage ;
Pour elle quel honneur !
De son bras il la serre
Sur son cœur doucement,
Et la jeune bergère
Trouva ce jeu charmant...
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir
Éveillant le désir ;
Et l'amour en cachette
Y guette
Une fillette.

TROISIÈME COUPLET.

Tout en faisant la chaîne,
Robert prit un baiser ;
Et puis sous le grand chêne
On s'alla reposer.
La nuit vient... comment faire ?
Robert offre son bras ;
Et depuis, la bergère
Soupire et dit tout bas :
Aïh ! aïh ! pauvre Georgette !
Le bal est un plaisir
Éveillant le désir ;
Et l'amour en cachette
Y guette
Une fillette.

(On voit passer sur la rivière deux bateaux portant ces
jouteurs.)

L'EXEMPT.

Ah ! sur la rivière
Voilà des jouteurs !
Chacun sa hannièrre,
Chacun ses couleurs !

TOUS LES PROMENEURS.

Voyons ! voyons !
Suivons ! suivons !

(En sortant pour suivre les bateaux qui disparaissent en
descendant la rivière.)

Pour bien passer la vie
Ici nous venons tous ;
Des jeux, de la folie,
Voici le rendez-vous !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

NICETTE; GIROT arrive avec une physionomie sérieuse, arrête Nicette qui allait suivre la foule, et la conduit en silence au bord du théâtre.

NICETTE.

Eh bien! pourquoi donc me retenir? je suis curieuse comme si j'étais Parisienne de naissance, voyez-vous. Laissez-moi donc les suivre pour me divertir avec eux.

GIROT, sérieusement.

Madame Girot, nous venons de prononcer le serment conjugal; mais je n'aurais jamais cru qu'on fût de si mauvaise humeur le premier jour de ses noces.

NICETTE, le regardant sous le nez.

Ah!...

GIROT.

Je suis très mécontent, madame Girot.

NICETTE, le contrefaisant.

Et pourquoi donc, monsieur Girot?

GIROT.

Vous le savez fort bien. Hier au soir, en sortant du Louvre, vous m'avez délaissé pour vous suspendre au bras de M. de Mergy; il est venu loger dans mon hôtellerie; pendant tout le souper vous avez échangé des regards et des mines qui m'ont fait faire la grimace; je n'ai rien mangé, j'ai boudé constamment, et vous ne m'avez pas demandé pourquoi.

NICETTE, sur le même ton.

Je n'ai pris garde à rien de tout cela, monsieur Girot.

GIROT, se fâchant.

Voilà précisément ce qui est très malhonnête! Quand les amoureux sont maussades, ils veulent qu'on s'en aperçoive!... Et pour en finir, sachez que j'ai passé la plus mauvaise nuit, que je vous grette depuis ce matin, et que je veux savoir pourquoi au point du jour, ce seigneur béarnais vous attendait auprès de la chapelle, pourquoi vous y êtes entrés ensemble, et pourquoi, quand j'y suis accouru moi-même, je n'ai trouvé que vous seule, les yeux fixés sur un tableau, pour déguiser votre embarras?

NICETTE.

Eh bien! oui, indiscret que vous êtes! oui, j'ai fait cacher M. de Mergy.

GIROT.

Ah!... il y a donc du mystère!

NICETTE.

Beaucoup! Que vous importe?

GIROT.

Comment, que m'importe!... apprenez, madame, que les Girot, quand ils se marient, ont l'habitude de prendre une femme pour eux, et non pas pour les ambassadeurs de Navarre!

NICETTE.

Apprenez monsieur, que quand les Girot

se donnent les airs d'épouser la filleule d'une reine, leur femme a bien autre chose à faire que de causer avec un mari.

GIROT.

Ah! oui vraiment! vantez-vous-en de votre marraine! Comme elle est de parole! comme elle est venue à ma noce! je n'ai vu que son chapelain.

NICETTE, en confidence.

Entêté!... Et ces deux dames voilées et sous de simples habits, pendant que nous étions à l'autel?

GIROT.

Dans la tribune grillée?...

NICETTE.

Et qui sont restées avec le chapelain quand nous sommes sortis et qu'on a refermé les portes?

GIROT.

Quoi! la reine est ici?

NICETTE, lui jetant une bourse.

Vous me faites pitié!... Tenez, voilà ma dot, innocent!

GIROT.

Mais comment se fait-il?...

NICETTE, regardant.

Silence! on sort de la chapelle.

GIROT.

On vient ici.

NICETTE.

Fermez les yeux. Partons.

GIROT.

Pourquoi?

NICETTE.

Venez, vous dis-je, apprenti courtisan!

GIROT.

Quel secret!...

NICETTE, l'entraînant.

Paix donc!... Oh! la pitoyable chose que la bourgeoisie!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, ISABELLE, MERGY

TRIO, à voix basse.

ENSEMBLE.

MERGY, ISABELLE.

C'en est fait! le ciel même
A reçu nos serments!
Sa puissance suprême
Vient d'unir deux amants.

(A Marguerite.)

C'est à vous, noble amie,
Qu'appartient le succès.
C'est trop peu de ma vie
Pour payer vos bienfaits.

MARGUERITE.

C'en est fait! le ciel même
A reçu vos serments!

Sa puissance suprême
Vient d'unir deux amants.
Oui, mon ame est ravie;
Je chéris mon succès.
Oui, je suis votre amie,
Et veux l'être à jamais!

MARGUERITE.

Redoublons de prudence.

ISABELLE.

O charmant avenir!

MERGY, à part.

Grand Dieu! l'heure s'avance!
Comminge va venir!

ISABELLE.

Ah! je crois faire un songe!

MARGUERITE.

Que ton cœur est ravi!

MERGY, à part.

Hélas! par quel mensonge
Les éloigner d'ici?

ISABELLE.

Quel bonheur!

MARGUERITE.

Ta patrie...

ISABELLE.

Je vais donc...

MARGUERITE.

La revoir.

ISABELLE.

Pour toujours?

MARGUERITE.

Pour la vie,

ISABELLE, désignant Mergy.

Avec lui?

MERGY, à part.

Quel espoir!

ISABELLE.

Mon pays!

MARGUERITE, la regardant avec amitié.

Quelle ivresse!

ISABELLE.

Quoi, je pars!

MARGUERITE.

Chère enfant!

ISABELLE.

Avec lui!

MERGY, à part.

Le temps presse.

ISABELLE.

Avec lui!

MERGY, à part.

C'est l'instant!

ENSEMBLE.

MERGY et ISABELLE.

C'en est fait! le ciel même
A reçu nos serments, etc.

MARGUERITE.

C'en est fait! le ciel même
A reçu vos serments, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CANTARELLI, pâle, fort triste et
couvert d'un grand manteau brun.

CANTARELLI, entrant.

Ah! les voilà, mes barbares persécuteurs!

MARGUERITE, le voyant.

Cantarelli!... Enfin il arrive pourtant.

CANTARELLI, tristement.

Oui, madame, voici votre victime infor-
tunée.

MARGUERITE, gaiement.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc? quelle figure
triste et pâle!... et ce grand manteau brun qui
vous donne l'air d'un moine espagnol?

CANTARELLI.

Je grelotte la fièvre; je suis anéanti! Oh!
dans quel travail m'a lancé votre gracieuse ma-
jesté!... Je n'ai pas respiré depuis vingt-quatre
heures, et pour m'achever il m'a fallu chanter
jusqu'à minuit, au chevet de la reine-mère, des
menuets et des barcarolles.

MARGUERITE.

Pourquoi?

CANTARELLI.

Pour attendre son oreille et son cœur, et en
obtenir cette carte de passe à la porte de Nesle
(Il remet une carte à Marguerite.)

MARGUERITE.

Ah! donnez! voyons vite!

CANTARELLI.

Oh! rien n'y manque: un cavalier et son
page. J'ai fait une histoire: j'ai dit que c'était
pour moi... un rendez-vous galant hors des
remparts. Et jamais je n'ai si bien menti, car
je ne suis guère en train de conter fleurettes ce
soir!

MARGUERITE, à Mergy.

A merveille. Tenez, gardez bien cette carte
(A Cantarelli.) Maintenant, les chevaux et les
habits de page?

CANTARELLI.

A huit heures précises au bout de cette
allée.

MARGUERITE.

Les relais?

CANTARELLI.

Ordonnés jusqu'au bord de la Loire. Point
d'obstacle à leur fuite. Et plutôt au ciel que
mon sort fût assuré comme celui de ces bons
amis!

MARGUERITE.

Eh! mon Dieu! ne cesserez-vous vos la-
tations!

CANTARELLI.

Impossible! vous ne savez pas que tout

m'accable à-la-fois, et qu'après tant de fatigue et de tribulations je suis encore foreé, tout-à-l'heure, de tirer ma rapière au service de ce pauvre Comminge.

MERGY, à part et vivement.

O ciel! que va-t-il dire!

MARGUERITE, vivement.

Comminge!

ISABELLE, de même.

Il est ici?

CANTARELLI.

Pas encore, mais bientôt.

MARGUERITE.

Pour se battre?

CANTARELLI.

Sans doute. Il s'ennuyait depuis hier matin; et, pour que je m'amuse aussi, il m'a nommé son second.

MARGUERITE.

Et quel est son adversaire?

CANTARELLI.

Je l'ignore.

MERGY, à part.

Je respire.

CANTARELLI.

Il n'a pu me dire que deux mots à l'oreille. Le roi était là qui partait pour Saint-Cloud.

MARGUERITE.

Je croyais que Comminge y soupait avec lui.

CANTARELLI.

Oui; il ne s'arrêtera que le temps d'expédier son homme. Oh! tranquillisez-vous: cinq ou six minutes, et il partira.

ISABELLE.

Et s'il nous aperçoit!

CANTARELLI.

Que Dieu nous en préserve! Voici son rendez-vous, il faut quitter la place.

MERGY, à Marguerite.

Il a raison, madame. La noce qui se fait ici a servi de prétexte à votre sortie du Louvre, et, en attendant la nuit, il serait prudent de paraître chez ces bonnes gens.

ISABELLE.

Et vous, mon ami?

CANTARELLI.

Lui? oh! je vais l'enfermer ici proche, chez un baigneur de mes amis. Et quand l'horloge du Louvre il sonnera huit heures...

MARGUERITE, à Mergy.

Vous reviendrez ici; je la mets dans vos bras...

CANTARELLI.

Et puis, vite, à cheval.

MARGUERITE, à Isabelle.

Oui, venez, mon enfant, évitons les soupçons et les regards jaloux.

MERGY, pressant leur départ.

Adieu.

CANTARELLI, à la reine.

N'oubliez pas...

MARGUERITE.

Non: l'horloge du Louvre...

CANTARELLI.

Sur le coup de huit heures.

MARGUERITE.

Ici même; il suffit.

ISABELLE, à Mergy.

Adieu!

(Elles disparaissent.)

MERGY.

Ah! que le ciel daigne veiller sur elle!

SCÈNE V.

MERGY, CANTARELLI.

CANTARELLI, voulant emmener Mergy.

Allons, à notre tour...

MERGY, le serrant dans ses bras.

Ah! vous m'avez sauvé!

CANTARELLI.

Quel transport!

MERGY.

Vous me tirez du supplice de l'enfer en me séparant d'elles!

CANTARELLI.

Comment?

MERGY, regardant, et agité.

Ah! qu'il vienne, à présent, qu'il vienne, qu'il se hâte!

CANTARELLI.

Qui donc?

MERGY.

Comminge; je l'attends.

CANTARELLI.

Plait-il?

MERGY.

C'est moi qu'il vient chercher.

CANTARELLI, s'écriant.

Comminge!

MERGY.

Oui.

CANTARELLI.

O ciel!

MERGY.

Taisez-vous! je vois venir quelqu'un.

CANTARELLI.

Mais, dites-moi, de grâce!...

MERGY.

Voyez: n'est-ce pas lui?

CANTARELLI.

D'où vient donc la querelle?

MERGY.

Silence! le voici.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, COMMINGE.

COMMINGE, riant.

Dieu vous garde, messieurs ! Pardon ; le roi m'a retenu pour me montrer le plan d'une procession nouvelle de pénitents bleus et de pélerines roses ; ce sera gai, n'est-ce pas ? Le roi en riait de tout son cœur, mon devoir m'ordonnait d'en rire bien plus fort ; cela m'a retardé ; mais enfin me voici à notre petite affaire.

CANTARELLI, à part, et se rapprochant.

Comme il est gai !... je n'y comprends rien !

MERGY, à Comminge.

Allons, monsieur.

COMMINGE.

Oui, car je soupe à Saint-Cloud. Voyons. (Montrant Cantarelli.) Voici mon second ; où est le vôtre ?

MERGY.

Je n'en ai pas, monsieur.

CANTARELLI, à part.

Oh ! le brave garçon !

MERGY.

J'arrive à Paris, je n'y connais personne, et d'ailleurs...

COMMINGE, regardant dans les allées.

Oh ! qu'à cela ne tienne. J'aurai bientôt trouvé quelqu'un, et Cantarelli que je vous cède se battra de votre côté.

CANTARELLI, à part.

Satan est après moi !

MERGY, vivement.

Oh ! que de temps perdu ! A nous deux, s'il vous plaît !

COMMINGE, riant.

Comment !... nous allons dégainer seul à seul comme deux écoliers de la Sorbonne ! ah ! pardieu ! les Turlupins de la cour vont se divertir de cette aventure, et les beaux esprits de la basoche en feront jouer une parade !

MERGY, s'emportant.

A nous deux, vous dis-je !

COMMINGE.

Fort bien ; c'est pour vous obliger que je me donne un ridicule : vous faites de moi tout ce que vous voulez. Allons, Cantarelli ?

CANTARELLI.

Hé ?

COMMINGE.

A ton office. Mesure nos rapières

CANTARELLI, passant au milieu.

Je n'y pensais pas. (A Mergy.) Donnez, monsieur le baron.

MERGY, donnant son épée.

Tenez.

COMMINGE, prenant l'épée de Mergy.

Qu'est-ce que c'est que cela ?... d'où vient

donc cette aiguille à tricot de ma grand' mère !... et cette coquille qui estropie la main !... c'est pitoyable ! Tenez, trois pouces de moins.. je n'y vois qu'un moyen ; changeons, prenez la mienne.

MERGY, reprenant vivement son épée.

Oh ! vive-Dieu ! je n'écoute plus rien !

COMMINGE, badinant.

Oh ! vive-Dieu, tant qu'il vous plaira ! mais je ne me soucie pas de vous tuer, moi. Il ne s'agit ici que d'une ou deux égratignures pour le mot malencontreux qui vous est échappé ; et, foi d'homme d'honneur, si vous vouliez le rétracter...

MERGY, vivement.

Pour qui me prenez-vous ?

CANTARELLI, s'entremettant.

Eh quoi ! c'est pour un mot ?...

COMMINGE, gaiment, prenant le bras de Cantarelli. C'est incroyable ! il s'est mis en colère parce que je l'ai félicité sur ses amours.

CANTARELLI, étonné.

Ses amours ?

COMMINGE.

Oni ; je savais par toi sa flamme secrète, et tout en plaisantant...

MERGY, saisissant l'autre bras de Cantarelli.

Qu'entends-je !... quoi ! c'est vous qui nous avez trahis !

CANTARELLI.

Moi ?

COMMINGE, riant

Tu comprends ?

CANTARELLI.

Du tout.

MERGY, en colère.

Répondez !

CANTARELLI.

Doucement !

COMMINGE.

Tiens ! l'accès le reprend !

MERGY, à Cantarelli.

Misérable !

COMMINGE.

Eh ! quel mal ?...

MERGY, hors de lui.

Mais je vous brave tous, les traîtres, les jaloux, votre cour si perfide !... Celle que j'aime est à moi pour jamais ! et la mort seule peut me séparer d'Isabelle !

COMMINGE, frémissant.

Isabelle !

FINAL.

COMMINGE.

Je frémis !

CANTARELLI.

Je frissonne !

MERGY.

Qu'est-ce donc qui l'étonne !

COMMINGE, à Cantarelli.

Qu'a-t-il dit ?

CANTARELLI.

Je suis mort !

COMMINGE.

Tu disais ?...

CANTARELLI.

J'avais tort.

COMMINGE.

Cet amour qui l'entraîne
N'est donc pas pour la reine ?

MERGY, très surpris.

Quel discours !

CANTARELLI, à Comminge.

On disait...

COMMINGE.

J'étais donc ton jouet ?

CANTARELLI.

Mon ami, je t'en prie...

COMMINGE.

Trahison ! perfidie !

CANTARELLI.

Je croyais...

COMMINGE, le faisant pivoter pour passer près de Mergy.

Attends-moi ;

Après lui c'est à toi.

(A Mergy.)

Qu'as-tu dit d'Isabelle ?

MERGY.

Tous mes vœux sont pour elle.

COMMINGE.

Et son cœur ?

MERGY.

Est à moi.

COMMINGE.

O fureur ?

CANTARELLI.

Quel effroi !

ENSEMBLE.

COMMINGE.

Ah ! jamais autant de rage
N'avait agité mon cœur !

Viens me payer cet outrage !

Viens !... je tremble de fureur !

MERGY.

Ah ! je puis braver ta rage !
L'amour m'a fait ton vainqueur.
Il redouble mon courage,
Et tu trembles de fureur !

CANTARELLI, tremblant.

Ah ! j'ai fini mon voyage...
J'étais sûr de mon malheur !
Et jamais autant de rage
N'avait agité mon cœur !

(Comminge et Mergy commencent à se battre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; L'EXEMPT, ARCHERS DU GUET

L'EXEMPT et LES ARCHERS.

Messieurs ! messieurs ! que faites-vous ?

COMMINGE, à l'exempt.

Va-t'en ! arrière !...

L'EXEMPT et LES ARCHERS.

Écoutez-nous !

COMMINGE, jetant sa bourse.

Tiens ; et n'arrête point ma rage !

L'EXEMPT.

Ah ! passez donc sous ce feuillage ;
Songez, de grâce, à mon devoir :
Du Louvre ici l'on peut vous voir.

COMMINGE.

Tu me connais ?

L'EXEMPT.

Eh ! oui, sans doute

Je me tairai, quoiqu'il m'en coûte ;
Mais là bas vous serez bien mieux.

MERGY.

Allons plus loin.

COMMINGE, toujours furieux.

O justes dieux !

ENSEMBLE.

COMMINGE.

Ah ! jamais autant de rage, etc.

MERGY.

Ah ! je puis braver ta rage, etc.

CANTARELLI.

Ah ! j'ai fini mon voyage, etc.

(Cantarelli veut se sauver, Comminge le saisit et l'entraîne avec lui.)

SCÈNE VIII.

L'EXEMPT ; ARCHERS, à qui l'exempt distribue une partie de l'argent donné par Comminge. Un garçon de Girof allume des lanternes qui tiennent aux arbres de la salle de bal.

L'EXEMPT.

Pour le bal je vois qu'on éclairc ;
On va danser : ne disons rien.

ARCHERS, s'approchant d'une table de pierre.

Jouons comme à notre ordinaire

Et ne faisons semblant de rien.

(Ils jouent aux dés sur la table.)

L'EXEMPT, à deux archers.

Allez veiller de loin sur le combat.

LES DEUX ARCHERS.

Fort bien.

L'EXEMPT.

Quand l'étranger sera par terre,
Prenez une barque aussitôt
Pour l'emporter sur la rivière
Jusqu'à l'église de Chaillot.

LES DEUX ARCHERS, sortant.
Nous ferons comme à l'ordinaire.

L'EXEMPT.

Oui, chez les moines de Chaillot.

CHOEUR D'ARCHERS, jouant.

Nargue de la folie
De tous ces gens de cœur
Qui de jouer leur vie
Se font un point d'honneur !
Amis, notre partie
Ne nous coûte pas tant ;
Ils vont jouer leur vie,
Nous jouons leur argent.

(La nuit augmente.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GIROT.

GIROT, à part.

On m'a mis dans la confidence ;
Du rendez-vous c'est le moment,
Et ces soldats par leur présence
Nous gêneraient infiniment.

(Aux archers.)

Messieurs, entendez-vous là danse ?

ARCHERS.

Oui, nous voilà dans un instant.

(Reprise.)

Nargue de la folie
De tous ces gens de cœur
Qui de jouer leur vie
Se font un point d'honneur !
Amis, notre partie
Ne nous coûte pas tant ;
Ils vont jouer leur vie,
Nous jouons leur argent.

(L'horloge du Louvre, dans le lointain, sonne huit heures ; les archers entrent dans la salle de verdure où l'on aperçoit les danseurs jusqu'à la fin de la pièce. Il fait tout-à-fait nuit à la fin du chœur.)

SCÈNE X.

MARGUERITE, ISABELLE, NICETTE,
GIROT.

ENSEMBLE, à voix basse.

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, à Isabelle.

L'heure vous appelle,
Et voici l'instant ;
Un ami fidèle
Ici vous attend.
Cette nuit tranquille
Vous protégera,
Et loin de la ville
Dieu vous conduira.

ISABELLE.

L'heure nous appelle,
Et voici l'instant ;
Un ami fidèle
En ce lieu m'attend.
Cette nuit tranquille
Nous protégera,

Et loin de la ville
Dieu nous conduira.

(En ce moment un bateau éclairé par une torche paraît sur la rivière ; un archer, debout, soutient le corps d'un homme plié dans le manteau de Cantarelli ; un autre archer, assis, guide la barque avec des rames.)

NICETTE, voyant la barque.

Silence ; et voyez ce bateau.

ISABELLE.

Eh quoi ! qu'est-ce donc ?

MARGUERITE.

Quel tableau !

GIROT, à la reine.

Vous m'avez dit que pour nouvelle affaire
Ce soir Comminge...

MARGUERITE.

Oui.

GIROT.

C'est cela ;

Il a tué son adversaire
Qu'on emporte à Chaillot dans cette barque-là.

(Ils regardent et écoutent en silence.)

PREMIER ARCHER, à celui qui rame.

Arrête un peu.

DEUXIÈME ARCHER, arrêtant la barque.

Pourquoi donc ?

PREMIER ARCHER.

Il me semble

Qu'un mouvement du cœur...

DEUXIÈME ARCHER, regardant.

Point du tout ; il est mort.

PREMIER ARCHER.

Oui, je me trompe ; il est mort.

DEUXIÈME ARCHER.

Il est mort.

(La barque continue sa route.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CANTARELLI, chancelant, et dans
le plus grand désordre.

CANTARELLI.

Ah ! quel combat ! quel coup du sort !

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.
Pourquoi ces cris ?

CANTARELLI.

Tout mon corps tremble !

Je n'en puis plus !

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Que dites-vous ?

CANTARELLI.

La voix me manque !

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE

Quel mystère !

CANTARELLI.

Comminge...

MARGUERITE, GIROT, NICETTE, ISABELLE.

Eh bien ?

CANTARELLI,
Avait pour adversaire...

Qui donc?

ISABELLE.

CANTARELLI.

Mergy!

ISABELLE, s'écriant.

Mon époux!

MARGUERITE, GIROT, NICETTE.

Son époux?

oo

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MERGY.

MERGY, accourant.

Isabelle!

ISABELLE, s'écriant.

Ah!

MERGY.

Le ciel était pour nous!

CANTARELLI.

Comminge est mort! partez; partez, songez à vous!

ENSEMBLE, très vif.

CANTARELLI, MARGUERITE, NICETTE, GIROT.

Partez, partez, quittez ces lieux;

Partez: adieu; soyez heureux!

MERGY et ISABELLE.

Partons, partons, quittons ces lieux;

(A la reine.)

Partons; adieu, cœur généreux!

LES DANSEURS, dans la salle de bal.

Allons, allons, amis joyeux;

Chantons, dansons, soyons heureux!

(Mergy et Isabelle sortent vivement; Cantarelli les guide; Marguerite les suit des yeux, appuyée sur Nicette; la danse continue: le rideau baisse.)

FIN DU PRÉ-AUX-CLERCS.



ZAMPA,

OU

LA FIANCÉE DE MARBRE,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,
 PAROLES DE M. MÉLESVILLE;
 MUSIQUE D'HÉROLD.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,
 le 3 mai 1831.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

ZAMPA, corsaire..... M. CHOLLET
 ALPHONSE DE MONZA, officier sicilien..... M. MOREAU-SAINTI.
 CAMILLE, fille de Lugano..... M^{me} CASIMIR.
 DANIEL CAPUZZI, contre-maitre de Zampa... M. FÉRÉOL.
 RITTA..... M^{me} BOULANGER.
 DANDOLO..... M. JULIET.
 UNE STATUE DE FEMME.
 MARINS, SOLDATS, PAYSANS.
 JEUNES GENS, JEUNES SICILIENNES.

La scène se passe près de Melazzo, en Sicile, dans le seizième siècle.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique. Quelques statues garnissent les niches pratiquées entre les croisées; la première, sur le devant de la scène et à gauche du spectateur, est une statue de femme, en marbre blanc, vêtue d'une longue robe, et coiffée d'un voile retombant en arrière; au-dessous, sur une table de marbre noir, on lit ces mots: ALICE DE MANFREDI. 1604. PRIEZ POUR ELLE. A droite, une longue table massive et des tabourets sculptés en chêne. Les portes du fond s'ouvrent sur une galerie.

SCÈNE I.

CAMILLE, RITTA, JEUNES SICILIENNES.
 VALETS *.

Au lever du rideau, la table est couverte de fleurs, d'ajustements, que les jeunes filles se partagent. Camille leur montre les corbeilles que portent les valets, et les invite à choisir ce qui leur plaît. Elle est assise près de la table.)

INTRODUCTION.

CHOEUR.

Dans ses présents, que de magnificence!
 Que le futur est aimable et galant!

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre: le premier insérît tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

Voyez, voyez, quelle élégance,
 Quel goût dans cet ajustement!

LES JEUNES FILLES.

Et tout cela, c'est pour nous?

CAMILLE, souriant.

Où vraiment.

RITTA, montrant les corbeilles.

Ce n'est pas tout, mesdemoiselles,
 Regardez, regardez encor...
 Avec ces parures nouvelles,
 Chacune aura sa croix en or!

LES JEUNES FILLES, avec joie.

Une croix en or!

CHOEUR.

Dans ses présents, que de magnificence!
 Que le futur est aimable et galant!

Voyez, voyez, quelle élégance !
D'honneur, c'est un mari charmant !

(Pendant qu'elles essaient les écharpes, les résilles, Camille se lève et regarde au fond avec impatience.)

CAMILLE.

Il ne vient pas, et cependant
De votre hymen bientôt voici l'heureux moment !

AIR.

A ce bonheur suprême
Je n'ose ajouter foi,
Lorsque celui que j'aime
N'est pas auprès de moi.

Idole de mon père,
A mes vœux il souscrit ;
L'époux que je préfère
Est celui qu'il choisit...
Que puis-je craindre encore ?
Je l'ignore...

Mais je gémis,
Et me dis :

A ce bonheur suprême,
Je n'ose ajouter foi,
Lorsque celui que j'aime
N'est pas auprès de moi.

Mais, quand je vois Alphonse,
Quel changement soudain !
Sa présence m'annonce
Un plus heureux destin !
Son regard me rassure,
L'ivresse la plus pure
Succède à mon effroi !

A ce bonheur suprême,
Alors j'ajoute foi,
Dès que celui que j'aime
Se trouve près de moi.

RITTA, qui vers la fin de l'air a regardé au fond.

Calmez-vous, je l'entends !
Le voici précédé de tous nos jeunes gens !

SCÈNE II.

ALPHONSE, en costume de cavalier ; JEUNES GENS
en habits de fête ; LES MÊMES.

CHOEUR.

Enfants de la Sicile,
Sur la gondole agile,
Embarquez-vous ;
Venez à la chapelle,
Prier pour la plus belle
Et son époux !

CAMILLE.

Alphonse !

ALPHONSE, courant à elle.

O ma chère Camille !

Le voilà donc ce jour, si long-temps attendu !
De l'éclat dont il brille
Que mon cœur est ému !

COUPLETS.

I.

Mes bons amis, partagez mon ivresse ;
Dans ces atours qu'on vous offre en mon nom ,

Du peu que j'ai je vous fais l'abandon !
Ai-je besoin d'avoir d'autre richesse...
(Montrant Camille.)

Puisque aujourd'hui
Je deviens son mari ?

II.

Être heureux seul, ne saurait me suffire...
Vous soupirez, fillettes de quinze ans ?
Rassurez-vous, car à tous mes présents
J'en veux joindre un que votre cœur desire...
Je veux aussi

Vous donner un mari.

LES JEUNES FILLES.

Un mari !

LES GARÇONS, s'avançant.

Un mari !

CHOEUR.

Dans ses présents que de magnificence !
Que le futur est aimable et galant !
Je sens que je l'aime d'avance ;
Vraiment, c'est un époux charmant !

RITTA, aux jeunes gens.

Mais voici l'heure qui s'avance,
A la chapelle, attendez-nous.

CHOEUR, s'éloignant.

Dans ses présents, que de magnificence !...
Allons prier pour ces époux.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

RITTA, CAMILLE, ALPHONSE.

RITTA, les regardant s'éloigner.

Quel coup d'œil ! quelle belle noce !

CAMILLE, souriant.

Beaucoup trop belle ; je suis sûre que ce
pauvre Alphonse s'est ruiné.

ALPHONSE, gaiement.

Moi ? ce serait difficile ! Un petit officier,
un simple lieutenant !... Mais avec votre père,
chère Camille, il n'y a pas moyen d'être
économe !... « Mon ami, me dit-il chaque jour,
« n'épargne pas l'argent ; te voilà le gendre du
« riche Lugano, du premier négociant de la
« Sicile ; ne crains pas de vider mes coffres.
« Dieu merci, ils sont inépuisables, comme ma
« tendresse pour mes enfants. »

CAMILLE, avec tendresse.

Ah ! je le reconnais là !

RITTA.

C'est vrai qu'il a plus de sequins à lui seul
que toute la république de Venise ; sans
compter des terres, des châteaux... Tenez, il
vient encore d'acheter celui-ci pour les nou-
veaux mariés ; si ce n'est pas superbe !...

ALPHONSE.

C'est justement cette grande fortune qui
me désole.

RITTA.

Ça vous fait peur ? un militaire ! ils en vien-
nent à bout bien vite cependant !

ALPHONSE, à Camille.

Moi qui n'ai rien que mon épée!

CAMILLE.

Encore de l'orgueil! c'est fort mal, monsieur; nous reprocher nos richesses, comme si c'était notre faute! Est-ce que je vous re-
pêche les services que vous nous avez rendus, moi? Est-ce qu'en sauvant mon père des
mains des brigands du Val-Démoné, vous ne
m'avez pas donné mille fois plus que je ne puis
vous offrir?

RITTA.

Certainement; il faut se faire une raison. Le
seigneur Lugano vous en laissera bien d'autres :
car, à son âge, il se donne un mal! Ce matin
encore, avant le jour, n'était-il pas sur sa tar-
tane pour aller au-devant de ce riche convoi
qu'il attend de Smyrne?

CAMILLE, vivement.

Comment, Ritta, tu l'as laissé partir?

ALPHONSE.

Au moment de notre mariage?

RITTA.

Soyez tranquilles; il sera revenu pour la cé-
rémonie; il n'y a plus de danger, maintenant
que ce fameux corsaire, ce terrible Zampa, est
ariété.

CAMILLE.

Mais en est-on bien sûr?

ALPHONSE.

Oh! cette fois, la nouvelle est certaine. Sur-
pris dans une des îles Lipari, qui lui servait
de refuge, il a été conduit dans les prisons de
Melazzo, à deux lieues d'ici. (Montrant des pa-
piers.) Je viens même de recevoir du conseil de
Messine la sentence qui le condamne, avec son
signalement, pour faire constater l'identité.

RITTA, joignant les mains.

Sainte-Marie! le signalement d'un pareil mons-
tre... Vous avez osé le lire, monsieur Alphonse?

ALPHONSE, parcourant le signalement.

Et je t'assure que, s'il ressemble à son por-
trait, ce doit être un fort beau garçon

RITTA.

Quel blasphème! un beau garçon! Un vrai
Saturne échappé de l'Etna avec sa bande de ré-
prouvés...

CAMILLE.

Qui depuis quinze ans dévaste toute l'Italie...

RITTA.

Ne vit que de pillage, rançonne les hommes,
séduit les femmes, enlève les filles!... Il ne peut
pas ressembler à un chrétien!

ALPHONSE, souriant.

Tu lui en veux beaucoup, ma bonne Ritta?

RITTA.

Ce n'est pas sans raison! Il est cause que je
suis veuve, monsieur, et à trente ans cela ne se
pardonne pas. (Essuyant une larme.) Pauvre Da-
niel Capuzzi! un brave pêcheur de la côte de
Genes! un si bon mari que je trouvais toujours

là, quand je voulais gronder, et qui a disparu
au bout de six mois de ménage, quand je com-
mençais à m'y habituer! C'est bien cruel! il
aura été jeté à la mer par ces mécréants!

ALPHONSE.

Je ne puis le croire. Ce Zampa, dit-on, ne
manque pas de générosité, et dernièrement en-
core il a refusé sa grâce pour ne point livrer ses
compagnons.

RITTA.

Sa grâce!...

ALPHONSE.

Sans doute! dans un moment de guerre, son
audace, ses talents pouvaient être fort utiles.

RITTA.

Par exemple, si on osait la lui accorder!...

CAMILLE, émue.

Ah! je vous en prie, ne parlons plus de cet
homme; son nom seul me fait trembler.

RITTA.

C'est juste; il faut être charitable, et, puis-
qu'il va être pendu, on peut lui pardonner.
(A Camille.) Je cours surveiller les préparatifs
du banquet. (A Alphonse.) Vous, monsieur l'offi-
cier, pour hâter le retour du seigneur Luga-
no, adressez une petite prière à la patronne du
pays, (montrant la statue.) à la bonne Alice Man-
fredi; elle ne vous refusera pas.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, étonné, regardant la statue.

Alice Manfredi!

CAMILLE.

Qu'avez-vous donc, Alphonse?

ALPHONSE.

Quel nom vient-elle de prononcer?

CAMILLE.

Eh! mais, celui de cette statue; d'une jeune
fille qui repose là, et que tout le caupon révère
comme une sainte; vous devez connaître cette
histoire?

ALPHONSE.

Non, je vous jure! Retenu à Messine par
mon service, je n'ai jamais vu ce château, et
j'ignore complètement... De grâce, dites-moi
tout ce que vous en savez.

CAMILLE.

Mais quel intérêt?...

ALPHONSE.

Je vous l'expliquerai.

CAMILLE.

Cela se borne à bien peu de chose. Cette pau-
vre fille vivait ici, il y a une douzaine d'années,
inconnue, séparée du monde, en proie au plus
profond chagrin. Son seul bonheur était de
partager sa fortune avec tous ceux qui l'entou-
raient: aussi ces braves gens la regardent en-

core comme leur ange gardien, et jamais un pêcheur ne s'embarque sans se recommander à sainte Alice! Ce n'est qu'à sa mort qu'on a connu ses malheurs. Il y a même là-dessus une complainte que chantent les jeunes filles... Attendez... je ne sais si je m'en souviendrai.

ALPHONSE.

Ah! je vous écoute!...

CAMILLE.

COMPLAINTE.

D'une haute naissance,
Belle comme à seize ans,
Alice, dans Florence,
Charmaît tous les amants.
A seize ans, comment faire
Pour défendre son cœur?
Un seil parvint à lui plaire,
Et n'était ni trompeur!

(Se tournant vers la statue.)

(Prière.)

D'un pareil maléfice,
Sainte Alice!
Préservez-nous,
Nous prions Dieu pour vous!
Flattant sa confiance,
Le traître, avant l'hymen,
Lui ravit l'innocence,
Et disparaît soudain.
Il reviendra, dit-elle...
Mais, ô funeste erreur!
Jamais près de sa belle
Ne revint le trompeur!

(Prière.)

D'un pareil maléfice,
Sainte Alice!
Préservez-nous,
Nous prions Dieu pour vous!

ALPHONSE, parlant.

Eh bien! qu'est-elle devenue? continuez, de grace...

CAMILLE.

Hélas! sur ce rivage,
Alice vint mourir...

(Montrant la statue.)

Et cette froide image
Semble toujours gémir!
Quand, la nuit, on l'assure,
Le vent gronde en fureur,
Ce marbre encor murmure
Et nomme le trompeur!...

(Prière.)

Ah! soyez-nous propice,
Sainte Alice!
Veillez sur nous,
Nous prions Dieu pour vous!

ALPHONSE.

C'est bien elle!

CAMILLE, remarquant son trouble.

Comme ce récit vous a ému!

ALPHONSE.

Vous n'en serez pas surprise, quand vous saurez que ce séducteur, qui a causé la mort de la pauvre Alice... c'était mon frère!

CAMILLE.

Votre frère!...

ALPHONSE.

Oui; ce comte de Monza, dont je vous ai parlé quelquefois, et qui a rempli l'Italie du bruit de ses désordres. Plus jeune que lui, élevé loin de Florence, je n'ai pu le connaître; je crois même que ses traits n'ont jamais frappé mes regards; mais je n'ai point oublié que je lui dois mes malheurs! Lié avec de jennes débauchés qui faisaient gloire de porter le déshonneur dans toutes les familles, ne connaissant aucun frein, il dissipa les biens de mon père, força ce noble vieillard de chercher une autre patrie, de quitter un nom que l'indignation générale poursuivait, et termina, dit-on, son sort en Espagne, dans les prisons de l'inquisition! Jugez si la vue de cette statue a dû me troubler

CAMILLE.

Eh! pourquoi?... Ne craignez-vous pas qu'elle venge sur vous les crimes de votre frère!

ALPHONSE, souriant.

Non; mais, dussiez-vous rire de ma faiblesse, j'avoue que l'idée d'habiter ce château me cause quelque émotion.

CAMILLE, regardant la statue.

Et moi, je suis sûre, au contraire, qu'Alice nous protégera... elle n'en veut qu'aux amants parjures, et j'espère bien, monsieur, que vous n'aurez rien à en redouter?

ALPHONSE, vivement.

Ah! jamais! (Se remettant.) Vous avez raison, Camille; le bonheur qui m'attend doit dissiper ces tristes souvenirs, et je ne veux plus songer qu'à mon amour.

SCÈNE V.

LES MÊMES, RITTA.

RITTA.

Eh vite! eh vite! on demande monsieur Alphonse.

ALPHONSE.

Qui donc?

RITTA.

Un homme à cheval, qui prétend qu'une troupe brillante de cavaliers vous attend dans le bois de Citronniers.

ALPHONSE.

Ah!... ce sont mes camarades, les officiers du vice-roi, que j'ai invités et qui n'osent se présenter sans moi! je cours au-devant d'eux.

CAMILLE.

Ne soyez pas long-temps.

ALPHONSE, lui baisant la main.

Dans cinq minutes je reviens auprès de vous.

(Il sort à droite.)

SCÈNE VI.

CAMILLE, RITTA.

RITTA, ouvrant les corbeilles qui sont sur la table.

A merveille! cela nous donnera le temps de nous occuper de la toilette de la mariée.

CAMILLE, s'asseyant.

On ne voit pas encore la tartane de mon père?

RITTA.

Non, madame.

CAMILLE.

Comme je vais le gronder de s'être fait attendre! Dépêche-toi donc, Ritta!

RITTA, préparant le voile.

On se perd au milieu de toutes ces belles choses.

CAMILLE.

Choisis ce qu'il y a de plus simple.

RITTA.

Pour que le seigneur Lugano se fâche? lui qui est si fier de sa fille!... Non pas, s'il vous plaît; il faut vous résigner à être éblouissante.

CAMILLE.

Et à périr d'ennui!

RITTA, arrangeant la coiffure.

Dame! on ne se marie pas tous les jours! c'est un si beau moment! cette foule qui se presse pour voir la mariée, les cris de joie, le son des cloches... A propos, je ne les ai pas entendues de la matinée! Que fait donc Dandolo, le sonneur de la paroisse?

CAMILLE.

Ne l'a-t-on pas envoyé à Melazzo chercher le curé?

RITTA.

Il devrait être revenu, il est parti à quatre heures du matin; il se sera amusé en route... Ah! bien, lui qui me fait la cour et qui veut remplacer ce pauvre Daniel, s'il n'est pas plus exact que cela, nous ne pourrions pas nous entendre.

CAMILLE, se levant.

Écoute, voici quelqu'un...

RITTA, regardant au fond.

C'est lui! c'est Dandolo!... ah! mon Dieu! comme il est pâle!

SCÈNE VII.

RITTA, DANDOLO, CAMILLE.

(Dandolo, pâle, et regardant toujours derrière lui comme s'il était poursuivi.)

TRIO.

RITTA.

Qu'as-tu donc?...

DANDOLO, tremblant.

Parlez bas!

CAMILLE.

Quel effroi!

DANDOLO.

Parlez bas!

Ne le voyez-vous pas?
Je le crois toujours sur mes pas

ENSEMBLE.

DANDOLO, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, troublé comme s'il parlait à quelqu'un qui le menace.

Pardon!... pardon!...

Qui, moi? vous offenser! Non, non!...

Épargnez un pauvre garçon!...

CAMILLE.

Mais qu'a-t-il donc?...

Pauvre garçon... réponds-nous donc!...

Aurait-il perdu la raison?

RITTA.

Mais qu'a-t-il donc?...

Maudit poltron... réponds-nous donc!...

Aurait-il perdu la raison?

CAMILLE.

Mais d'où reviens-tu?...

DANDOLO.

Je n'en sais rien...

CAMILLE.

Qui t'a fait peur?

DANDOLO, soupirant.

Je le sais bien...

Tenez, là-bas...

Voyez-vous pas,

Ce long manteau,

Ce grand chapeau,

Et ce regard éinceplant?
J'en ai la fièvre, assurément!

RITTA.

Il perd la tête, assurément!

Mais parle... ou je te puirai...

As-tu vu le curé?

DANDOLO, regardant toujours de côté.

Non!...

CAMILLE.

Non!... mais pour aller chez lui,
N'étais-tu pas parti?

DANDOLO.

Oui!...

RITTA.

Oui!...

As-tu fait ta commission?

DANDOLO.

Non!

CAMILLE.

Non

Eh! qui t'empêchait?

DANDOLO, prêt à parler.

C'est...
RITTA.

C'est!...

CAMILLE.

C'est?...

DANDOLO.

C'est...

(Faisant un saut de côté.)

Parlez bas, parlez bas!

Ne le voyez-vous pas?

Je le crois toujours sur mes pas!

ENSEMBLE.

DANDOLO, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, troublé.

Pardon, pardon...

Qui, moi? vous offenser! non! non!...

Épargnez un pauvre garçon!...

CAMILLE.

Mais qu'a-t-il donc?...

Pauvre garçon... répondez-nous donc!...

Aurait-il perdu la raison?

RITTA.

Mais qu'as-tu donc?...

Maudit poltron!... répondez-nous donc!...

Aurait-il perdu la raison?

RITTA, avec impatience.

Ah çà, veux-tu bien t'expliquer plus clairement? Pourquoi ne ramènes-tu pas le curé?... répondez vite, ou je te donne ton congé, et jamais tu ne m'épouseras.

DANDOLO.

Dieu! madame Ritta, vous allez me faire commettre quelque imprudence? mais, puisque vous le voulez, ainsi que mademoiselle...

CAMILLE.

Eh! mais, sans doute, tu nous fais mourir.

DANDOLO.

Vous saurez que j'avais pris ce matin par le Val-Démoné, pour arriver plus vite; je chantaient pour me tenir compagnie, parcequ'il faisait à peine jour, lorsqu'au détour de la Roche-Blanche je vois devant moi un grand diable qui m'arrête brusquement en me disant : *Où vas-tu, imbécile?...*

RITTA.

C'était un de tes amis?

DANDOLO.

Je l'ai cru d'abord, et je m'apprétais à lui ôter mon chapeau... mais je me suis mis à trembler si fort, que je n'ai jamais pu le trouver.

RITTA.

Poltron! trembler devant un homme seul!

DANDOLO.

Du tout; c'est qu'il n'était pas seul... Il avait avec lui un sabre et quatre pistolets.

CAMILLE.

(O ciel!

DANDOLO.

Où vas-tu? qu'il me répète d'une voix de tonnerre. — Chercher le curé de Melazzo, que je lui réponde de l'air le plus agréable que je

peux. — Pour marié la fille du riche Lugano? qu'il me dit : c'est inutile, le curé est malade, il n'ira pas.

CAMILLE.

Est-il possible?

DANDOLO.

Alors, que je reprends, je m'en retourne bien vite, car on m'attend au château. — Pour sonner cette fête? dit-il; si tu t'en avises, c'est ton enterrement que tu auras sonné.

RITTA.

Ton enterrement!

DANDOLO.

Je vous demande! à vingt-deux ans si c'est proposable!... *Du reste, ajoute-t-il, ce mariage ne se fera pas; je ne le veux pas.*

CAMILLE et RITTA.

Comment?

DANDOLO, continuant.

Ainsi ta commission est faite; pas un mot, sinon, dit-il en me montrant ses pistolets, mes amis ont le bras long, et tu aurais de leurs nouvelles. Va-t'en! Ça, je ne me le suis pas fait dire deux fois! je me suis mis à courir, et j'étais si troublé, que j'ai manqué me jeter à la mer, croyant suivre la grande route.

RITTA.

Sainte Vierge! qu'est-ce que cela signifie?

CAMILLE, à elle-même.

Ce mariage ne se fera pas!... Quel est donc cet homme?

RITTA.

De quoi se mêle-t-il?... Je parie que c'est un conte que Dandolo a fait pour épargner ses jambes?

DANDOLO.

Un conte!... si on peut dire... Tenez, je crois le voir encore! il est sorti d'un petit enfoncement, (montrant une voûte à droite.) à-peu-près comme celui-ci... et... (l'apercevant et balbutiant.) ah!... ah! mon Dieu!... c'est encore lui!...

CAMILLE et RITTA, effrayées.

Qui donc?

DANDOLO, le montrant en tremblant et gagnant la gauche.

L'homme au manteau... regardez!

SCÈNE VIII.

DANDOLO, RITTA, CAMILLE, UN INCONNU
il est enveloppé d'un long manteau rouge et la tête couverte d'un chapeau gris orné d'une plume noire. Il entre par la droite, et reste appuyé sur le dos du fauteuil qui est près de la table, les yeux toujours fixés sur Camille.

QUATUOR.

ENSEMBLE.

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, L'INCONNU.

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, à mi-voix
Voilà!... que mon ame est émue!
Son regard a doublé mon effroi!

L'INCONNU, à part.

La voilà ! quelle ivresse inconnue !...
Je respire... elle est là... je la voi !...

L'INCONNU, s'avançant.

Quand de l'hymen on prépare les fêtes,
Ma présence, ici, vous surprend ?

CAMILLE, le regardant avec crainte.

J'ignore qui vous êtes !
Mais, si je crois ce qu'on m'apprend,
Pour renverser le bonheur qui m'attend,
Un mot de vous pourrait suffire !...

L'INCONNU, lentement.

Je l'ai dit : cet hymen ne saurait s'accomplir...

CAMILLE et RITTA.

Grands dieux !...

L'INCONNU.

Et selon mon désir !

Vous-même allez le rompre...

CAMILLE.

O ciel ! qu'osez-vous dire ?

DANDOLO, à part.

Voilà qu'il commence déjà !

CAMILLE.

Mais de quel droit ?...

L'INCONNU, lui montrant une lettre.

Ceci vous l'apprendra !

(Camille prend le papier avec étonnement et semble craindre de l'ouvrir.)

ENSEMBLE.

DANDOLO, L'INCONNU, CAMILLE, RITTA.

DANDOLO, tremblant.

Le voilà... je le voi...
La frayeur me talonne
Dès qu'il est près de moi !
Et le diable en personne
Me causerait, je croi,
Moins d'effroi !

L'INCONNU, à part.

Dans mes sens quelle ivresse inconnue !...
Je respire... elle est là... je la voi !

CAMILLE, RITTA.

Près de lui, que mon âme est émue !
Le bonheur semble fuir loin de moi !

(À la fin de cet ensemble, l'inconnu fait signe à Ritta et à Dandolo de s'éloigner ; ils obéissent et se retirent de côté ; Camille et l'inconnu restent au milieu du théâtre. Pendant ce mouvement, Camille a ouvert la lettre.)

CAMILLE.

Qu'ai-je vu ?..

L'INCONNU, bas.

De la prudence !

CAMILLE, d'une voix étouffée.

La main de mon père...

L'INCONNU.

Silence !

CAMILLE, lisant.

« Captif sur les vaisseaux du terrible Zampa !

« Du plus cruel destin rien ne me sauvera.

(S'interrompant.)

« Si mes trésors... » Quoi !... ce Zampa,
Qu'on croyait arrêté !...

L'INCONNU, souriant.

L'on vous trompa.

CAMILLE.

Comment ? ..

L'INCONNU.

Il est devant vous. Le voilà !...

CAMILLE, voulant fuir.

Dieux !...

ZAMPA, l'arrêtant et continuant à voix basse.

A vous seule je me confie,

Dans vos mains je remets mon sort.

Si par vous je perdais la vie,

Songez-y... votre père est mort !

Sur mon navire, dès demain,

Si je ne parais pas, son supplice est certain !

ENSEMBLE.

ZAMPA, CAMILLE, DANDOLO, RITTA.

ZAMPA, à part.

Ma faiblesse m'étonne...

Près de tout obtenir,

La force m'abandonne,

Quand je la vois souffrir !

CAMILLE, éperdue.

Je frémis !... je frissonne !...

Ah ! comment le fléchir !

La force m'abandonne,

Et je me sens mourir !

DANDOLO et RITTA.

Je frémis !... je frissonne !...

Que veut-il obtenir ?...

La force m'abandonne,

Et je me sens mourir !

CAMILLE, d'une voix suppliante.

Écoutez ma prière !

Ah ! rendez-moi mon père...

ZAMPA.

Il me faut sa rançon !

CAMILLE.

Eh bien, qu'exige-t-on ?

Que voulez-vous ?

Nos biens ?... prenez-les tous !

Nos diamants ?... de l'or ?...

ZAMPA, la regardant avec amour.

Ah !... cent fois plus encor !

CAMILLE, avec crainte.

Eh ! quoi donc ?...

ZAMPA, après un silence.

J'irai vous l'apprendre.

Je vous verrai quand vous pourrez m'entendre ;
Mais suspendez tous ces apprêts joyeux...

CAMILLE, tremblant.

Comment ?...

ZAMPA.

Il le faut ! je le veux.

CAMILLE, d'une voix mourante.

J'obéis !...

RITTA, s'approchant.
Qu'avez-vous ?

CAMILLE, prenant sa main et voulant l'entraîner.
Ote-moi de ses yeux !...

ENSEMBLE.

CAMILLE, éperdue.
Je frémis !... je frissonne !...
Ah ! comment le fléchir ? etc.

DANDOLO et RITTA.
Je frémis !... je frissonne !...
Que veut-il obtenir ? etc.

ZAMPA.
Ma faiblesse m'étonne, etc.

(Camille et Ritza sortent en jetant des regards effrayés sur Zampa ; celui-ci en remontant la scène barre le passage à Dandolo, qui est de l'autre côté et qui se trouve forcé de rester.)

SCÈNE IX.

ZAMPA, DANDOLO.

DANDOLO, à part.

Allons, elles me laissent seul avec ce maudit homme !

ZAMPA, regardant Camille sortir.

Maintenant je lui défie de m'échapper.

(Il jette son manteau de côté et va s'asseoir dans un fauteuil à gauche.)

DANDOLO, à part.

Eh bien ! il se met à son aise !

ZAMPA, l'apercevant au moment où il va pour s'esquiver.

Ah ! ah ! c'est toi, que j'ai rencontré ce matin ?

DANDOLO, d'un air agréable.

Oui, c'est moi qui ai eu... ce plaisir-là.

ZAMPA.

C'est bien : fais-nous préparer des appartements pour moi et ma suite.

DANDOLO, à part.

Sa suite ! Ah çà, c'est donc un seigneur ! il a un drôle d'habit de voyage ! (Haut.) Comme ça, vous restez quelque temps avec nous ?

ZAMPA.

C'est possible. Une affaire imprévue retient Lugano loin d'ici ; comme nous sommes d'anciens amis, il m'a offert sa maison, que j'ai acceptée sans façon.

DANDOLO, se rassurant, à part.

Ah ! c'est un ami ! c'est différent. (Haut.) Il paraît que vous n'avez pas apporté de trop bonnes nouvelles ?

ZAMPA, d'un air léger.

Oui, il y a du changement ; mais tout cela s'arrangera. (Se levant.) Il est fort bien, ce château, et le pays paraît charmant. Y a-t-il quelque chose à voir dans les environs ?

DANDOLO.

Al. dame ! si vous voyagez pour votre agré-

ment, vous ne pouvez pas mieux tomber. L'Etna commence à jeter des flammes, et demain tout le canton se rassemble pour voir pendre le fameux Zampa... ça sera très beau...

ZAMPA, négligemment.

Zampa !... un pirate ?

DANDOLO.

Oui, un misérable.

ZAMPA.

J'en ai entendu parler... Ah ! on le pend ? C'est bien fait, c'est un maladroit ; pourquoi se laisse-t-il prendre ? Ah çà, je tombe de fatigue ; que l'on me serve des rafraîchissements, une collation, et sur-tout les meilleurs vins de la cave de notre hôte.

DANDOLO.

Combien de couverts ?

ZAMPA.

Une vingtaine.

DANDOLO, étonné.

Hein !

ZAMPA.

Tu hésites, je crois ? Va consulter ta maîtresse, tu verras si l'on me refuse rien. Ah ! n'oublie pas le chypre, je n'en bois jamais d'autre.

DANDOLO, stupéfait.

Allons prendre les ordres de mamzelle ; décidément c'est un ami, car il s'empare de tout.

(Il sort.)

SCÈNE X.

ZAMPA, puis DANIEL.

ZAMPA.

Il est parti ! (Allant vers la droite.) Eh ! mon digne contre-maitre Daniel, es-tu là ?

DANIEL, paraissant à droite.

Depuis une heure, par saint Michel !

ZAMPA.

Où sont nos hommes ?

DANIEL.

Dans le jardin.

ZAMPA.

La galère-capitaine ?

DANIEL.

Elle s'éloigne de la côte avec notre prisonnier, le vieux Lugano.

ZAMPA.

A-t-on des nouvelles du jeune homme

DANIEL.

L'amoureux ? Il doit être en sûreté. Pippo s'était chargé de l'attirer dans le bois de Citronniers.

ZAMPA.

Vivat ! nous voilà maîtres du terrain. Eh bien ! mon vieux loup de mer, tu vois qu'avec de l'audace rien n'est impossible.

DANIEL, d'un air contrit.

C'est égal, c'est tenter le ciel qui n'est déjà pas trop bien disposé pour nous, quoique je

ne passe pas un jour sans lui demander pardon de nos fautes, parceque pour être corsaire on n'est ni juif, ni sarrasin.

ZAMPA.

Ah! voilà mon cafard! il volerait son père et croirait tout racheter avec quelques patenôtes. De quoi te plains-tu? est-ce que l'état n'est pas bon?

DANIEL.

Je ne dis pas; l'état est assez lucratif, grâce aux tempêtes et à saint Nicolas; mais il est dur de l'exercer avec des enragés qui n'ont ni foi ni loi, qui ne croient à rien, et vous déponillent un honnête homme sans s'imposer seulement la plus petite pénitence! Moi, je n'y manque jamais; au moins ça se compense, et, quand on règlera mon compte (levant les yeux au ciel), j'espère bien me trouver en avance.

ZAMPA, riant.

Est-il fripon dans l'âme! il veut même voler sa place en paradis!

DANIEL.

Ah! je vous en prie, ne plaisantez pas là-dessus, capitaine. Voyons, prenons vite la rançon du vieux Lugano, et au large.

ZAMPA.

Non pas, j'ai changé d'idée.

DANIEL.

Comment?

ZAMPA.

Nous restons ici.

DANIEL, étonné.

Dans ce château?

ZAMPA.

Jusqu'à demain.

DANIEL.

Y pensez-vous, bonté divine! et si l'on vous reconnaissait?...

ZAMPA.

Il n'y a pas de danger; ils me croient encore entre quatre murailles; comme si je restais jamais plus de deux heures en prison! et quand ils s'apercevront de mon évasion, je serai l'époux de la séduisante Camille.

DANIEL.

Son époux!... qu'est-ce que vous dites?

ZAMPA.

Oui, je vais me marier...

DANIEL.

Encore! pour quinze jours, comme à votre ordinaire!

ZAMPA.

C'est le seul moyen de nous assurer la fortune immense du vieux Lugano; d'ailleurs la petite est charmante, j'en suis amoureux fou.

DANIEL.

Et vous croyez qu'elle consentira?

ZAMPA.

Sans hésiter. A propos, comme je veux que nous paraissions avec pompe, tu feras venir

ces riches habits qui nous ont servi à mon dernier mariage à Venise.

DANIEL, se désolant.

Allons, voilà les sottises qui vont recommencer. J'ai toujours dit que les femmes nous perdraient!

ZAMPA, gaiement.

Que veux-tu? c'est ma seule passion! ce sont elles qui ont décidé mon sort. Dans ce monde où je devais vivre, il y a une foule d'usages ridicules; toujours des obstacles! Des pères, des frères qui se fâchent... il faut être fidèle ou n'en tromper qu'une à-la-fois; ça vous fait perdre un temps! (Avec enthousiasme.) Ah! la vie est trop courte pour toutes ces entraves! Sur mon vaisseau, du moins, point d'autre loi que ma volonté; mon royaume est par-tout où je suis le plus fort, et toutes les femmes m'appartiennent.

DANIEL.

Eh! qu'est-ce que vous en ferez, bon Dieu! je n'en ai jamais eu qu'une seule; c'était la mienne; je l'ai quittée, et je ne crains qu'une chose, c'est que le ciel ne me la rende. Tenez, capitaine, votre amour sera cause que nous serons perdus.

ZAMPA, froidement.

C'est mon affaire.

DANIEL.

C'est aussi un peu la nôtre.

ZAMPA.

Je réponds de tout, te dis-je, et j'ai déjà pris mes mesures... Piétro est-il parti pour Messine?

DANIEL.

Il ne voulait pas y aller.

ZAMPA.

Comment, morbleu! depuis quand me désobéit-on?

DANIEL.

Il voulait savoir ce que c'était que cette lettre au vice-roi...

ZAMPA.

Et tu ne lui as pas cassé la tête de ma part?

DANIEL.

Je lui ai dit que ça ne pouvait pas lui manquer, s'il osait vous le demander... il est décidé à partir.

ZAMPA.

A la bonne heure! je n'aime pas les curieux, et le premier... (On entend un coup de canon très éloigné.) Qu'est-ce que cela?

DANIEL.

Le signal convenu: la galère est à l'ancre, à trois lieues de la côte.

ZAMPA.

Et nous pouvons donner cette nuit à la joie!... Appelle nos amis, la consigne est levée.

(Daniel s'approche du fond, prend un petit cor suspendu à son cou et en sonne légèrement. La nuit commence à venir.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES; PLUSIEURS MARINS DE L'ÉQUIPAGE,
arrivant mystérieusement par la droite.

FINAL.

CHOEUR, à mi-voix.

Au signal qui s'est fait entendre,
Tu nous vois soudain accourir;
Nul de nous ne se fait attendre
Pour le combat ou le plaisir!

ZAMPA.

Tout seconde notre désir!
Amis, je n'ai fait que paraître,
Dè ce château je suis le maître!

CHOEUR.

De ce château te voilà maître?

ZAMPA.

Je n'ai qu'un mot à prononcer,
Aussitôt près de moi chacun va s'empresser.

CHOEUR.

Vraiment?...

ZAMPA.

Vous allez voir... Vous avez faim, peut-être?

DANIEL.

Toujours.

ZAMPA.

Et soif?...

DANIEL.

A faire plaisir!

ZAMPA, élevant la voix.

Qu'on se dépêche de servir!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DES VALETS ET DES JEUNES FILLES.

(Ils placent sur la table une riche collation avec des verres, des flacons et des flambeaux. Ils entrent par la gauche.)

CHOEUR DE VALETS ET JEUNES FILLES.

Au signal qui s'est fait entendre,
Vous nous voyez tous accourir;
A vos ordres faut-il se rendre,
Nous sommes prêts à vous servir!

CHOEUR DES MARINS, à part.

D'honneur, je n'y puis rien comprendre...
Quel repas à nous vient s'offrir!
Dès que sa voix se fait entendre,
Chacun accourt pour obéir!

ZAMPA, leur faisant signe de se retirer.
C'est bien, éloignez-vous!

CHOEUR DE VALETS ET JEUNES FILLES

Éloignons-nous,
Mais qu'un signal se fasse entendre,
Vous nous verrez tous accourir;
A vos ordres faut-il se rendre,
Nous sommes prêts à vous servir!

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

ZAMPA, DANIEL, LES MARINS.

ZAMPA, gaiement.

A table!...

(Ils s'élancent tous à table et se placent avec désordre; quelques uns restent debout. Zampa se met sur le fauteuil qui est au bout de la table, et Daniel sur un tabouret à l'autre extrémité.)

CHOEUR, vif et bruyant.

Au plaisir, à la folie,
Consacrons tous nos instants;
Le plaisir dans cette vie
Fuit sur les ailes du Temps.

DANIEL, assis vis-à-vis de Zampa.
Quel vin!...

PREMIER MATELOT.

Quel repas!...

DEUXIÈME MATELOT.

Quelle aubaine!

CHOEUR.

A la santé du capitaine!

ZAMPA.

C'est un à-compte, car demain
A ma noce je vous convie...

CHOEUR.

Nous acceptons!

PREMIER MATELOT.

Avec de pareil vin,
Je marierais... Rome avec la Turquie!

DANIEL.

Messieurs, pas de propos impie.

ZAMPA, déjà échauffé.

Au diable le Caton!
Pour t'égayer, écoute ma chanson!

PREMIER COUPLET.

Que la vague écumante
Me lance vers les cieux;
Que l'onde mugissante
S'entr'ouvre sous mes yeux!

Nargue du vent et de l'orage,
Quand d'aussi bon vin
Mon verre est plein...

Buvons, car peut-être un naufrage
Finira demain
Notre destin!

CHOEUR, trinquant.

Nargue du vent et de l'orage, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

ZAMPA.

Que loin de moi, ma belle
Fasse un nouveau serment;
Que son cœur infidèle
Tourne comme le vent!
Nargue d'un cœur faux et volage,
Quand d'aussi bon vin
Mon verre est plein...

Buvons, car peut-être un naufrage
Finira demain
Notre destin!

CHOEUR, triquant.

Nargue d'un cœur faux et volage, etc.

(Daniel, qui s'est levé comme pour fuir ces propos, va s'asseoir dans un fauteuil à gauche, et se trouve près de la statue d'Alice, dont il lit l'inscription en tremblant.)

DANIEL, reculant vers Zampa.

Dieu! quel objet s'offre à ma vue!

ZAMPA, assis.

Quoi donc?

DANIEL.

Cette statue!...

ZAMPA.

Eh bien?

DANIEL.

Alice Manfredi...

Dont l'amour par vous fut trahi!

La voici...

ZAMPA, la regardant.

Eh bien! une image de pierre

Te fait trembler!

DANIEL.

C'est que sur vous

Elle semble jeter un regard de colère;

D'une autre vous voulez être l'heureux époux...

Les morts, dit-on, sont très jaloux.

ZAMPA, se levant en riant.

Tu crois?

DANIEL, l'arrêtant.

Qu'allez-vous faire?

ZAMPA, de même.

Eh! mais... apaiser sa colère!

DANIEL.

O ciel! quel caprice nouveau!

Le chypre a troublé son cerveau...

Je n'attache à vos pas.

CHOEUR, l'excitant en riant.

Il n'ira pas! il n'ose pas!

DANIEL.

Craignez d'attirer le tonnerre...

CHOEUR, se moquant de Daniel.

Ah! ah! ah! ah! ah!

ZAMPA, le repoussant.

Laisse-moi!...

(Il s'avance vers la statue.)

De mon manque de foi

Ton ombre est courroucée.

Belle Alice, pardonne-moi,

Ma faute peut être effacée...

Accepte cet anneau, deviens ma fiancée...

Jusqu'à demain, je suis à toi.

(Il met au doigt de la statue une riche bague.)

DANIEL, dans un coin.

Quel sacrilège!

ZAMPA, souriant.

Eh bien! regarde-moi...

Ton effroi s'est-il dissipé?

La foudre m'a-t-elle frappé?

Allons, rassure-toi,

Chante avec moi:

Au plaisir, à la folie,

Consacrons tous nos instants,

Le plaisir dans cette vie

Fuit sur les ailes du Temps.

CHOEUR.

Jusqu'à l'aurore

Buvois encore,

Buvois toujours

A nos amours.

(Très animé.)

Au plaisir, à la folie, etc.

ZAMPA, se rasseyant.

Où vient, silence!

CHOEUR.

Silence!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; DANDOLO, entrant par la gauche.

DANDOLO, à Zampa.

Pardon, si pour quelque moment

Je trouble votre conférence;

Notre maîtresse vous attend;

Elle veut vous parler...

ZAMPA.

Je te suis à l'instant.

(Dandolo sort.)

(A Daniel.)

Prends ce flambeau, marchons!

(Daniel le précède.)

(A ses amis, gaiement.)

A son impatience

La belle ne peut résister.

(Au moment où il va pour sortir, il aperçoit sa bague au doigt de la statue d'Alice.)

Ah! j'oubliais cette riche alliance

Qu'à son doigt je veux présenter.

(Il veut la reprendre, la main de marbre se referme et se lève brusquement.)

(Reculant.)

Ciel! qu'ai-je vu!

CHOEUR.

O terreur! ô prodige!

Ce n'est point un prestige,

Je reste confondu!

DANIEL, tremblant.

Ma main inanimée

A mes yeux s'est fermée!

Notre dernier jour est venu...

(A Zampa.)

Eh quoi! vous n'êtes pas ému?

ZAMPA, se remettant.

Du vin la vapeur enivrante

Cause notre erreur, je le voi:

Mais, pour calmer votre épouvante,

Encore un coup, imitez-moi.

(Il se verse à boire avec gaieté.)

Au plaisir, à la folie,

Consacrons...

(Il s'arrête en les voyant tous pâles et immobiles.)

Eh bien! chantez donc avec moi! je le veux!

(Le verre en main et les excitant.)

ENSEMBLE.

ZAMPA,

Au plaisir, à la folie,
 Con-sa-crons tous nos instants ;
 Le plaisir dans cette vie
 Fait sur les ailes du Temps.

DANIEL ET LE CHOEUR, tremblant et s'excitant tour-à-tour.

Au plaisir, à la folie...
 Ah ! quel effroi je ressens !

Le plaisir charme la vie...
 Ce sont mes derniers moments.

(Pendant cet ensemble, Zampa se verse plusieurs fois à boire pour s'étourdir ; il fait honte à ses compagnons de leur faiblesse, leur jette sa coupe avec colère, et s'approche de la statue pour arracher la bague ; la main se lève et lui fait un geste menaçant ; les marins jettent un cri et se groupent de côté ; Daniel se cache derrière la table, Zampa reste seul au milieu du théâtre, la tête haute et le regard assuré. La toile tombe.)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une campagne un peu sauvage, sur le bord de la mer, et au pied des montagnes du Val-Démoné, dont on aperçoit la chaîne à l'horizon. A gauche, quelques piliers dégradés entourés d'arbustes et de vignes suspendues indiquent l'entrée du château de Lugano. A droite, au fond, une chapelle gothique : elle se présente un peu obliquement, de manière que, lorsque les portes sont ouvertes, le public peut en voir l'intérieur. En avant du perron de la chapelle, et près des premières coulisses à droite, on voit les restes d'une tombe dégradée. A gauche de la chapelle, une croix avec une madone.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, on entend des voix de femmes dans la chapelle dont les portes sont fermées ; cette prière termine l'entr'acte)

CHOEUR, dans la chapelle.

Aux pieds de la madone
 Prions avec ferveur !...
 Quand l'espoir abandonne
 Un malheureux pécheur,
 Il prie... et la madone
 Rend la paix à son cœur !
 Aux pieds de la madone
 Prions avec ferveur !

ZAMPA, paraissant à gauche.

RÉCITATIF.

*Camille est là !... je l'entends ! elle prie !...
 Vain espoir !... qui pourrait l'arracher de mes bras ?
 (Avec transport)

Non, non ; il y va de ma vie...
 Camille, tu m'appartiendras !

CANTABILE.

Toi, dont la grace séduisante
 Porte en mes sens le trouble et le bonheur,
 Viens, que ta voix douce et touchante
 Retentisse encore à mon cœur !
 Beauté faible et éraillée,
 Te voilà ma captive !
 De l'amour de Zampa
 Rien ne te sauvera !

CAVATINE.

Il faut souscrire à mes lois !
 Eh ! comment s'en défendre ?
 Quand mon cœur a fait un choix,
 La belle doit se rendre...
 En vrai forban, dès que je voi
 Fille jolie, elle est à moi !
 Il faut souscrire à mes lois !
 Eh ! comment s'en défendre ?

Quand mon cœur a fait un choix,
 Il faut subir mes lois.

Piquante Bayadère,
 Par sa danse légère
 M'enchaîna pour un jour ;
 Des beautés d'Italie,
 La divine harmonie
 Mérita mon amour ;
 La prude Castillane,
 L'indolente sultane,
 Cèdent à mon seul nom ;
 Et jusqu'à l'Angleterre,
 Qui, devant lui, moins fière,
 A baissé pavillon !...

Il faut souscrire à mes lois, etc.

Mais qu'une belle
 Soit cruelle ;
 Pour me venger de ses rigneurs
 Ma voile se déploie.
 Je l'enlève malgré ses pleurs,
 Et fuis comme un oiseau de proie !...
 À mes accents son cœur est sourd
 Le premier jour ;
 Mais, dès le second, la pauvre
 Ne pleure plus autant...
 Et le troisième... en soupirant,
 Je l'entends qui répète :
 Il faut souscrire à ses lois !
 Eh ! comment s'en défendre ?
 Quand son cœur, etc.

SCÈNE II.

DANIEL, ZAMPA.

(Daniel est richement vêtu. Il sort du château de Lugano.)

ZAMPA, gaîment.

Eh bien, vertueux Daniel, es-tu un peu remis de ta frayeur ?

DANIEL, secouant la tête.

Vous riez de tout, capitaine; mais moi, je n'en ai pas dormi de la nuit! Cette main de marbre, ce regard menaçant...

ZAMPA.

Fohe! illusion!... Tu as revu ce matin cette statue si terrible, immobile à la même place...

DANIEL.

Avec cette différence, que la bague avait disparu.

ZAMPA.

Oh! pour cela, il n'y a rien de surnaturel! nos honnêtes camarades étaient là; elle est dans la poche de l'un d'eux; peut-être dans la tienne?

DANIEL.

J'atteste le ciel...

ZAMPA.

Ah! pas de serments si tu veux que je te eroie, et laisse là le ciel, qui ne s'occupe guère de toi.

DANIEL, joignant les mains.

Quel homme!

ZAMPA, sérieusement.

A-t-on exécuté mes ordres?

DANIEL, montrant son costume.

Vous voyez: tout l'équipage est superbe. J'ai mis l'habit de ce pauvre capitaine portugais... il est bien à moi à présent; j'ai assez fait dire de messes pour lui. Les autres ont choisi dans le magasin... Mais sérieusement, capitaine, ce mariage!... la belle Camille consent à vous épouser?

ZAMPA.

Le moyen de s'y refuser quand le salut de son père en dépend? Elle s'est jetée à mes pieds, les a arrosés de larmes. Soins inutiles! il a fallu se résigner.

DANIEL.

Ça vous portera malheur! nous en serons pour nos frais... Il nous faudra déguerpir avant la noce.

ZAMPA.

Eh! pourquoi?

DANIEL.

On s'est aperçu de l'évasion de Zampa.

ZAMPA, avec ironie.

Vraiment?

DANIEL, à voix basse.

Toutes les troupes sont sur pied.

ZAMPA.

Ah! diable.

DANIEL, de même.

Par-tout où il sera arrêté, sa sentence doit être exécutée à l'instant... Vous voyez qu'il n'y a pas un moment à perdre.

ZAMPA.

C'est juste; je vais donner l'ordre...

DANIEL.

De battre en retraite?

ZAMPA, riant.

D'avancer l'heure de la cérémonie...

DANIEL, indigné.

Quoi! vous songez encore?... Oh! que vous mériteriez que cette belle Camille vous livrât elle-même!

ZAMPA.

Elle s'en gardera bien! Les jours de son père sont attachés aux miens; la voilà obligée de veiller à ma sûreté.

DANIEL.

Mais nous ne pouvons échapper aux recherches.

ZAMPA.

J'ai un moyen sûr de les rendre inutiles.

DANIEL.

Mais enfin...

ZAMPA.

Pas un mot de plus. (D'un ton expressif.) Tu sais, mon bon Daniel, comment j'ai l'habitude de répondre aux objections.

DANIEL, regardant le poignard que Zampa caresse.

C'est différent; du moment que l'on me donne des raisons!...

ZAMPA, avec tranquillité.

C'est bien! je vais songer à ma toilette. Toi, guette le retour de Piétro, c'est plus important que tu ne penses; dès qu'il sera revenu de Messine, amène-le sur-le-champ, et souviens-toi que, fussions-nous entourés de tous les sbires de la Sicile, Zampa répond de vous!

(Il rentre dans le château.)

SCÈNE III.

DANIEL, seul.

Il répond de nous! il répond de nous! et si nous étions pendus, qui est-ce qui irait lui demander des comptes?... Je sais bien que ce diable d'homme a des ressources inattendues: mais son étoile commence à pâlir! Ce prodige... il a beau le nier! J'ai des yeux, je l'ai vu... (secouant la tête.) et, si saint Benoit ne nous assiste, il nous arrivera malheur!... Je crois que c'est le cas de mettre un peu d'ordre à ses affaires.

(Il se recueille et paraît faire des actes de contrition.)

SCÈNE IV.

RITTA, sortant du château; DANIEL, du côté opposé.

RITTA, à elle-même.

Je n'y conçois rien! un autre mariage! le père qui prolonge son absence; l'amant qui ne paraît plus; et ma maîtresse qui ne veut rien dire!... ah! je ne peux pas vivre comme cela! Il faut que je sache quel est ce nouvel époux; peut-être qu'en faisant causer ses gens...

DANIEL, à part.

Diable de statue ! (Il se retourne et aperçoit Rit-
ta.) Ah ! mon Dieu ! la voilà encore !... Non...
c'est une femme. Je ne peux plus voir une robe
sans trembler de la tête aux pieds.

RITTA, de loin et à part.

En voici un !... comment entamer la conver-
sation?... (Feignant de tousser.) Hem ! hem !

DANIEL, la regardant avec plaisir.

Tournure honnête et modeste ! ce serait vrai-
ment dommage que la pauvre créature tombât
entre les mains d'un de ces misérables...

(Il s'approche un peu.)

RITTA, le regardant du coin de l'œil.

Il y vient !

DANIEL, souriant, et regardant si personne ne le voit.

Si je lui offrirais mes services ? Au fait, je suis
veuf, ou à-peu-près... et personne ne me voit.
(Allant sur la pointe des pieds et lui prenant la taille.)
Aimable Sicilienne !

(Ils se regardent et restent confondus.)

DUO.

RITTA.

Juste ciel !

DANIEL.

Ah ! grand Dieu !

RITTA.

Qu'ai-je vu ?

DANIEL, à part.

C'est ma femme !

RITTA.

Quel bonheur !

DANIEL, à part.

Par Notre-Dame !

C'est avoir du malheur !

RITTA, courant à lui.

C'est toi, c'est toi

Que je revois !

Mon bon Daniel, viens donc ici !

Oui, c'est bien toi, Dieu soit béni !

Mon pauvre ami,

Mon cher mari,

Que j'ai pleuré, que j'ai cru mort !

Mais parle donc... quel est ton sort ?

Qu'as-tu fait ? Qu'es-tu devenu ?

Es-tu bien riche ? D'où viens-tu ?

Tu ne dis rien ?

DANIEL, à part.

Tenons-nous bien,

Sa langue nous perdrait.

RITTA.

Es-tu donc devenu muet ?

Je suis Ritta...

DANIEL, jouant l'étonnement.

Ritza !... qu'est-ce que c'est

Que voulez-vous, ma bonne femme ?

RITTA, interdite.

Bonne femme !

Ah ! sur mon âme,

Ce n'est pas lui ;

Car jamais mon mari

Ne m'a dit : Bonne femme !...

Ce n'est pas lui !

ENSEMBLE.

RITTA, à part.

Cet or, ces habits... tout m'étonne,
Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui !
Pourtant cette mine friponne
Est bien celle de mon mari.

DANIEL, à part.

Cet or, ces habits... tout l'étonne ;
Elle se trouble, Dieu merci !
Tenons-nous bien, car la friponne
Adore encore son mari.

DANIEL, souriant.

Et ce mari ?

RITTA, à part.

Jusqu'à sa voix ! si c'était lui ! .
(Haut.)

Il est parti,
Mais près de moi
Quand je vous voi,
Je croirais presque que... c'est toi !

DANIEL, offensé.

Hein ?

RITTA, se reprenant.

Non...

DANIEL.

Ma chère,

Vous me semblez bien familière !

RITTA.

Pardon, pardon.

DANIEL.

Je lui ressemble donc ?

RITTA.

(Soupirant.)

Étonnement ! Pauvre garçon

DANIEL, se rengorgeant.

Diable ! c'était un homme aimable !

RITTA.

Ah ! monsieur... si bon ! tant d'esprit !...
D'une humeur toujours agréable...

DANIEL, flatté.

Vraiment ?

RITTA, à part.

Il sourit !

(Haut.)

Parfois peut-être un peu colère...

DANIEL.

Plait-il ?

RITTA.

Taquin, brutal...

DANIEL, fronçant le sourcil.

Comment ?

RITTA.

Mais ça ne durait qu'un moment.

DANIEL, souriant.

Ah !

RITTA.

Son caractère

Était charmant...

(Avec un geste.)

Quand il n'était pas trop frappant.

DANIEL.

Hein?

RITTA, sanglotant.

Je le regrette tant!

Mon cher Daniel... Ah! ah! ah! ah!

DANIEL, à part.

Dans quel désespoir la voilà!

La pauvre femme!

Je ne croyais pas, sur mon âme,

Qu'on pût m'aimer à ce point-là!

ENSEMBLE.

RITTA, à part.

Vraiment son langage m'étonne!

Serait-ce lui? N'est-ce pas lui?

Plus je vois sa mine friponne,

Plus je retrouve mon mari!

DANIEL, à part.

Ses pleurs, son amour, tout m'étonne!

Et je me sens presque attendre;

Comment croire que la friponne

Restât fidèle à son mari?

TRIO.

DANIEL, à part.

Je n'y tiens plus... elle soupire!...

(Haut.)

Et vous l'aimiez donc bien?...

RITTA.

Ah!... ça!... je puis le dire,

Et depuis qu'il est mort...

DANIEL.

Eh bien?

RITTA.

Les hommes ne me sont plus rien.

SCÈNE V.

LES MÊMES; DANDOLO, accourant.

DANDOLO.

Madam' Ritta?

RITTA.

Que veux-tu donc?

DANDOLO, sans voir Daniel.

Ah! vous voilà!

Vous serez contente, j'espère!

J'ai fait tout ce que vous vouliez...

Nos bans sont publiés,

Et dans deux jours nous serons mariés.

RITTA, bas.

Veux-tu te taire?

DANIEL.

Qu'ai-je entendu!

DANDOLO, l'apercevant.

Ah! je n'avais pas vu!

ENSEMBLE.

DANIEL, à part.

J'étouffe de colère

Quelle fidélité!

De sa vertu sévère

Je suis épouvanté.

RITTA, à part.

Il paraît en colère!

Très bien, en vérité!...

De son regard sévère

Mon cœur est enchanté.

DANDOLO, à part.

Pourquoi cette colère!

Eh! mais, en vérité,

De son regard sévère

Je suis épouvanté.

DANIEL.

Et ce mari, l'objet de vos amours!

RITTA.

Ah! je l'aimerai toujours!

(Tendrement.)

Mais, puisque ma triste demeure

Récutit en vain de son nom;

Puisqu'à mes cris... personne ne répond...

Voilà dix ans que je le pleure,

Il faut bien s'faire une raison.

ENSEMBLE.

DANIEL, à part.

J'étouffe de colère!

Quelle fidélité!

De sa vertu sévère

Je suis épouvanté.

RITTA, à part.

Il paraît en colère!

Très bien, en vérité!...

De son regard sévère

Mon cœur est enchanté.

DANDOLO, à part.

Pourquoi cette colère!

Eh! mais, en vérité,

De son regard sévère

Je suis épouvanté.

DANIEL.

Morbleu! (A part.) Allons, j'oublie que je suis mort, et que je dois être insensible à ces petits désagréments?...

DANDOLO, à Ritta.

Mais qu'est-ce que ça lui fait que je vous épouse?...

RITTA, bas.

Taisez-vous donc!... Ce petit bon homme est d'une indiscrétion!

DANIEL, d'un air agréable, et passant entre eux.

C'est très bien, mes bons amis! je vois que vous vous convenez à merveille, et je vous engage à vous marier le plus tôt possible!...

RITTA, interdite.

Ah! mon Dieu!... ce n'est donc pas lui!...

DANDOLO.

Certainement, nous allons nous marier!

DANIEL, bas à Dandolo.

Si tu t'en avises, je t'assomme!...

DANDOLO, effrayé.

Hein?...

RITTA.

Qu'est-ce que c'est?

DANIEL, souriant.

Rien!... je lui disais que, s'il vous manquait un témoin, je me ferais un vrai plaisir...! (Bas à Dandolo.) Ne lui parle plus, et ne me quitte pas... sinon je ferai dire des messes pour toi!...

DANDOLO, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?...

RITTA, voyant que Daniel l'emmène.

Eh bien! où allez-vous?...

DANIEL, lui serrant le bras.

Je l'ai prié de me servir de guide...

DANDOLO.

Où!... monsieur m'a prié... Oh!...

RITTA.

Mais vous allez revenir?

DANDOLO.

Sans doute... (Geste de Daniel.) Ouf!... c'est à lire... non!... si fait... et puis... (à mi-voix.) du reste, madame Ritta, calmez-vous, et sur-tout ne me regardez pas si tendrement... (Secouant son bras.) Vous ne savez pas le mal que ça me fait!...

(Daniel l'entraîne.)

SCÈNE VI.

RITTA, seule.

Qu'est-ce que cela signifie? ne me regardez pas si tendrement! On dirait qu'il y renonce!... Ah! mon Dieu! vous verrez que de deux... il ne m'en restera pas un!... Ce sont ces maudits étrangers qui ont jeté un sort sur tous les mariages!... mais ça ne se passera pas ainsi... je ne puis pas rester veuve plus long-temps, et si Notre-Dame de Bon-Secours m'abandonne!... (Apercevant Alphonse.) Ah! voilà monsieur Alphonse!... Au moins, celui-ci m'apprendra quelque chose.

SCÈNE VII.

ALPHONSE, RITTA.

(Les vêtements d'Alphonse sont en désordre et couverts de poussière. Il entre par la droite.)

ALPHONSE, agité.

C'est toi, Ritta!

RITTA.

Comme vous êtes agité!

ALPHONSE.

J'ai cru que je ne pourrais pas m'échapper de leurs mains...

RITTA.

Des mains de qui?

ALPHONSE.

Un piège affreux! des misérables qui m'attendaient dans le bois, et dont je n'ai pu me débarrasser qu'après un combat opiniâtre.

RITTA.

Allons! encore un événement!

ALPHONSE.

Plût au ciel que je fusse mort sous leurs coups! je ne connaîtrais pas un tourment mille fois plus horrible!

RITTA.

Quoi! vous savez déjà?...

ALPHONSE.

Que Camille m'abandonne, me trahit!...

RITTA.

Ah! ne l'accusez pas, monsieur Alphonse; Elle est assez malheureuse, la pauvre enfant!... elle a passé la nuit à prier, en prononçant votre nom, celui de son père...

ALPHONSE, amèrement.

Mon nom! et quel est donc ce rival?

RITTA.

On l'ignore; c'est un mystère impénétrable! il a une suite nombreuse, il répand l'or à pleines mains, et séduit tout le monde par ses présents; mais personne ne le connaît que ma maîtresse.

ALPHONSE.

Camille? (Vivement.) Je veux la voir, lui parler à l'instant!... Après tous ses serments, elle ne peut me livrer au désespoir, sans me dire au moins de quel crime je suis coupable. (Il fait un pas et voit Camille, qui sort de la chapelle.) C'est elle!...

SCÈNE VIII.

LES MEMES; CAMILLE, suivie de deux de ses femmes.

CAMILLE, levant les yeux à la voix d'Alphonse.

Alphonse! (A part.) Ah! j'espérais que le ciel m'épargnerait cette dernière épreuve!

(Elle veut sortir, Alphonse la retient. Ritta et les deux femmes s'éloignent pendant la ritournelle, et sur un signe de Camille.)

DUO.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, avec un calme affecté.

Pourquoi vous troubler à ma vue?

Je sais tout; calmez votre effroi.

Mais de cet arrêt qui metue,

La cause doit m'être connue.

Qu'ai-je donc fait? Répondez-moi.

CAMILLE.

A peine je respire.

ALPHONSE.

Un seul jour a-t-il pu suffire
Pour m'effacer de votre cœur?

CAMILLE, les mains jointes.

Ayez pitié de ma douleur.

(Avec effort.)

Alphonse ! je ne puis rien dire !

ALPHONSE, vivement.

Ah ! j'ai tout deviné...

CAMILLE, effrayée.

Grands dieux !

ALPHONSE.

En vain vous voudriez le taire...

CAMILLE.

Comment ?

ALPHONSE.

Ce sacrifice affreux.

CAMILLE.

Eh bien !

ALPHONSE.

C'est votre père...

CAMILLE, avec force.

Ah ! ne l'accusez pas !

S'il le savait, hélas !

Il n'y souscrirait pas !

ALPHONSE, confondu.

Qu'entends-je ? ô ciel !

CAMILLE, avec ame.

Tel est le destin qui m'accable,
Je dois vous fuir, vous oublier,
Et ne puis me justifier
Sans devenir bien plus coupable.

ENSEMBLE.

CAMILLE, à part.

Pour mon cœur quel moment !
Ce doute qui l'accable
Augmente mon tourment.

ALPHONSE, à part.

Quel langage effrayant !
Ce doute qui m'accable
Augmente mon tourment.

ALPHONSE, vivement.

Quel est donc cet époux ?

CAMILLE, avec trouble.

Ne m'interrogez pas.

ALPHONSE.

Quels sont ses droits sur vous ?

CAMILLE.

Ne m'interrogez pas.

ALPHONSE.

Ah ! si pour vous défendre
Il ne faut que mon bras...

CAMILLE, effrayée.

Parlez bas !

Il pourrait vous entendre,
Et la mort suit toujours ses pas.

ALPHONSE.

Que dites-vous ?

CAMILLE, vivement.

Séparons-nous.

ENSEMBLE.

CAMILLE, tendrement.

Il faut se quitter pour la vie !

Alphonse, reçois mes adieux !...

Loin de toi, ta fidèle amie

Pour ton bonheur fera des vœux.

ALPHONSE.

Eh quoi ! se quitter pour la vie,

Prononcer d'éternels adieux !...

Ah ! le seul bonheur que j'envie

Est de pouvoir expirer à tes yeux !

ALPHONSE, amèrement.

Tu ne m'aimes jamais.

CAMILLE.

O ciel ! qu'oses-tu dire ?

Moi ! je ne t'ai jamais pas ! Ingrat, je t'aime encor ;

C'est pour toi seul que je respire,

Mon amour est mon seul trésor ;

En cet instant je puis encor le dire ;

Mais bientôt un autre serment...

ALPHONSE, saisissant sa main.

Ah ! Camille !...

(On entend sonner une heure.)

CAMILLE, le repoussant.

Écoute ! on m'attend.

ENSEMBLE.

CAMILLE, tendrement.

Il faut se quitter pour la vie,

Alphonse, reçois mes adieux !...

Loin de toi, ta fidèle amie

Pour ton bonheur fera des vœux.

ALPHONSE.

Eh quoi ! se quitter pour la vie,

Prononcer d'éternels adieux !...

Ah ! le seul bonheur que j'envie

Est de pouvoir expirer à tes yeux !

(Camille rentre précipitamment.)

SCÈNE IX.

ALPHONSE, seul.

Elle me fuit, et m'ordonne de l'oublier ! ah !
je n'obéirai point ! Je reste ici, près de cette
chapelle, où l'on doit les unir, et je saurai quels
devoirs peuvent être plus puissants que les ordres
d'un père !

SCÈNE X.

DANDOLO, sortant du château ; ALPHONSE,
de côté.

DANDOLO, à la cantonade.

A-t-on jamais vu ! je vous dis que si on les
laisse faire, ils les prendront toutes. (Apercevant
Alphonse.) Ah ! vous v'là, monsieur Alphonse !
Eh bien ! nous pouvons nous donner la main !...
pauvre madame Ritta !

ALPHONSE, absorbé dans ses réflexions.

Je ne puis le croire encore !

DANDOLO.

Ni moi non plus ! d'autant qu'il ne veut pas l'épouser... je viens de le lui demander... et il me défend d'y songer ! le plaisir de contrarier... Que diable ! s'il ne veut pas, qu'il n'empêche pas les autres ! c'est vrai, je lui suis plus attaché que je ne croyais, à cette pauvre femme ! tout-à-l'heure, en passant dans la grande salle où ils sont encore à déjeuner, parceque ces gaillards-là, ça déjeune... jusqu'au dîner; elle m'a pincé le bras en signe d'amitié, ça m'a fait plaisir... mais j'ai senti en même temps un coup de poing... c'était l'autre !

ALPHONSE, qui l'écoute à peine.

Et tu n'avais pas d'armes !

DANDOLO.

Fort heureusement, car je ne sais pas ce qui serait arrivé... avec de pareils misérables !

ALPHONSE, levant la tête.

Des misérables !... tu sais donc qui c'est ? tu as donc appris quelque chose ?

DANDOLO, mystérieusement.

Non, mais j'ai des soupçons.

ALPHONSE, vivement.

Explique-toi.

DANDOLO, de même.

Ces gens-là me sont suspects !

ALPHONSE.

Et leur chef ?

DANDOLO.

Ne vaut pas mieux que les autres. (Lui faisant signe de se contenir.) Chut !... ils disent tous que ce sont des seigneurs ; ça n'est pas possible !... ils ont de beaux habits, c'est vrai ; ils boivent rondement, je ne dis pas ; mais ils ont des manières si singulières ! pendant que je les servais, il n'y a qu'un instant, j'en ai vu plusieurs qui, après avoir bu, mettaient la tasse d'argent dans leur poche ! je ne pense pas que ce soit l'habitude des seigneurs d'emporter, comme ça, l'argenterie en sortant de table.

ALPHONSE.

Est-ce là tout ?

DANDOLO.

Non pas vraiment ! je les ai entendus chuchoter, et se dire d'un air inquiet : *Pietro ne revient pas ; s'il était pris, on serait bien vite sur nos traces, et nous serions perdus.*

ALPHONSE.

Pietro ?

DANDOLO.

C'est un des leurs, qui s'est embarqué hier à la pointe *San-Felice*, et dont ils attendent le retour.

ALPHONSE, vivement.

Si l'on pouvait guetter l'arrivée de cet homme !...

DANDOLO, de même.

Et intercepter leur correspondance !

ALPHONSE, agité.

Oui, oui ! il est clair que Camille est trompée ;

il y va de son salut !... Écoute, Dandolo, tu aimes ta maîtresse ?

DANDOLO, d'un air résolu.

Oui, monsieur.

ALPHONSE.

Tu as du courage ?...

DANDOLO, hésitant.

Je ne sais pas... mais, puisque vous le dites, vous devez vous y connaître mieux que moi.

ALPHONSE.

Cours sur la grande place ; une partie de ma compagnie y doit être arrivée ; demande, de ma part, à l'officier quelques hommes... vous vous enbusquerez à la pointe *San-Felice*, et dès que ce Pietro paraîtra...

DANDOLO.

Je comprends !

ALPHONSE, écoutant.

Quel bruit ?

DANDOLO.

C'est le peuple qui se rassemble pour le mariage...

ALPHONSE.

Il n'y a pas un moment à perdre. Cours vite ; moi, je les attends au pied même de l'autel.

DANDOLO, s'excitant.

C'est dit ! Rien ne donne du courage comme la crainte d'être assommé !

(Il sort par un sentier pratiqué dans les rochers, tandis qu'Alphonse passe derrière la chapelle. Aussitôt les cloches se font entendre, et le théâtre se remplit de pêcheurs, de jeunes filles qui arrivent dans des nacelles, de villageois qui descendent des montagnes.)

SCÈNE XI.

ZAMPA, en costume magnifique ; LES MARINS, richement vêtus ; PÊCHEURS, VILLAGEOIS, JEUNES FILLES.

FINAL.

CHOEUR.

L'écho de nos montagnes
A retenti soudain
Du chant de nos campagnes,
Des sons du tambourin.

C'est la fête
Qui s'appête,
Le plaisir doit nous réunir.

ZAMPA, au peuple.

A cette heureuse fête,
Amis, hâtez-vous d'accourir.

BARCAROLLE.

1.

Douce jeune fille,
Viens sur ta nacelle,
Traverse les flots ;
Tandis qu'elle vole,
Que ta barcarolle
Frappe les échos.
Si ton cœur n'aime déjà,
Sois moins fière,

Moins sèvre ,
Car bientôt ton tour viendra.

CHOEUR.

Sois moins fière , etc.

ZAMPA.

II.

Aimable fillette ,
Dont l'ame inquiète
Rêve un jeune époux ;
Dans ce mariage
Tu vois le présage
Des jours les plus doux.
A ta voix l'écho dira
Patience
Et constance ,
Car bientôt ton tour viendra.

CHOEUR.

Patience , etc.

SCÈNE XII.

LES MÈMES ; CAMILLE, pâle et conduite par DANIEL ; RITTA, FEMMES, SCITE.

ZAMPA, avec joie.

C'est elle.

TOUS, allant au-devant d'elle.

La voilà !

CHOEUR.

L'écho de nos montagnes
A retenti soudain , etc.

(Tandis que l'on entoure Camille en formant des danses, elle se dirige vers la madone, à gauche de la chapelle, et s'agenouille devant la croix pour dire sa prière ; tout le peuple l'imité, ainsi que Daniel et Ritta. Zampa, qui se trouve de l'autre côté, en avant de la chapelle, regarde Camille avec amour.)

ZAMPA, à part.

Quelle beauté noble et touchante !
Comment la voir sans l'adorer !
Qu'il me tarde de lui jurer
Qu'une flamme constante... !

(En ce moment le théâtre s'obscurcit un peu ; la statue d'Alice sort du tombeau qui est en avant de la chapelle ; elle se lève , droite, à côté de Zampa, avance la main, et lui montre la bague qui est encore à son doigt ; elle semble lui rappeler ses serments, le menacer, et se recouche ensuite dans le tombeau qui se referme. Pendant cette vision, Zampa est immobile, et pâle de surprise.)

ZAMPA, reculant.

Ciel !

DANIEL, s'approchant à sa voix.
Qu'avez-vous ?

ZAMPA, agité.

Encore elle !

Loin de moi, spectre affreux !

Ah ! ma raison chancelle !..

DANIEL, bas.

Comment !...

ZAMPA, l'œil fixe.

Toujours devant mes yeux !..

Cette vision effrayante !

Cette bouche glacée et cet œil sans regard !

DANIEL, bas.

Où donc ?..

ZAMPA, détournant la tête.

Là !.. là !.. l'air bagard !

Et la main menaçante !

DANIEL.

Vous vous trompez...

ZAMPA, étonné et regardant de tous côtés.

En effet ! rien !

Cependant je l'ai vue !

DANIEL, devinant.

La statue ?..

Je vous le disais bien...

ZAMPA, regardant les danses qui ont repris autour de lui.

Erreur ! folie !..

Tout est calme ! Regarde : on danse autour de moi...
Ces visages riants n'inspirent pas d'effroi.

DANIEL, avec crainte.

Et le diable est de la partie !..

Croyez-moi ,

Remettez la cérémonie !

ZAMPA, avec résolution.

Non ! rien ne m'intimidera ;

Ruses d'enfer, sorcellerie ,

Rien ne peut effrayer Zampa !

(Offrant la main à Camille.)

Venez ! on nous attend.

(Ils se disposent à entrer dans la chapelle.)

ALPHONSE, sur le seuil de la porte.

Arrêtez !..

CAMILLE, avec effroi.

C'est Alphonse !

SCÈNE XIII.

LES MÈMES, ALPHONSE.

ZAMPA, à part

Que vois-je ?..

ENSEMBLE.

ZAMPA, CAMILLE, DANIEL, RITTA, CHOEUR,
ALPHONSE.

ZAMPA, à part.

C'est Alphonse !

C'est mon rival !

Sa présence m'annonce

Quelque projet fatal !

CAMILLE, DANIEL, RITTA, CHOEUR, à part.

C'est Alphonse !

C'est son rival... !

Sa présence m'annonce

Quelque dessein fatal !

ALPHONSE, à Camille.

Entre Alphonse...

Et son rival,

Que votre cœur prononce

En cet instant fatal !

ALPHONSE, à Camille.

Avant que cet hymen vous lie ,

Et qu'un rival obtienne votre foi...
 Il faudra m'arracher la vie!
 (Passant près de Zampa, comme pour le défier.)
 Près de ces lieux à l'instant suivez-moi.
 Que ce fer...

(L'envisageant.)

Dieux!...

ZAMPA.

Eh! mais, quel trouble?

CAMILLE, à part.

Je tremble!...

ALPHONSE, le regardant.

Non, je ne me trompe pas!

DANIEL, à part.

Il le connaît!...

ZAMPA, à part.

Quel embarras!

ALPHONSE.

Ma surprise redouble...

(Tirant de sa ceinture le signalement que l'on a vu au premier acte.)

DANIEL ET LES MARINS, à part.

O ciel! quel embarras affreux!...

Comment nous cacher à ses yeux!

ALPHONSE, regardant Zampa et consultant le papier.

Ces traits, ces yeux!

Ce front audacieux...

C'est lui!

TOUS.

Qui donc?

CAMILLE, à part.

O mon père!...

ALPHONSE, au peuple qui l'entoure.

Ce terrible corsaire,

Cet infâme Zampa!

Le voilà!

TOUS, entre eux, se montrant Zampa, qui est à droite avec ses marins.

Est-il possible!

Quoi, Zampa,

Ce corsaire terrible...

Le voilà!

(Avec explosion.)

Il est donc en notre puissance!

Vengeance! vengeance!

Il périra!

DANIEL, bas à Zampa.

Et nous sommes sans armes!

ZAMPA, bas.

Silence!

(Haut et souriant avec audace)

Qui, moi; Zampa? quelle apparence!

Pour se défaire d'un rival,

Le moyen est original!

(Bruit.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; DANDOLO, accourant, suivi d'UN OFFICIER et de PLUSIEURS SOLDATS.

DANDOLO, essoufflé.

Victoire! victoire
 Nous les tenons!

ALPHONSE, vivement.

Qui?

DANDOLO.

Les brigands

(Montrant les soldats.)

Grace à ces braves gens!

Je me suis couvert de gloire.

Vous allez savoir du nouveau!

Et ce papier surpris dans les mains de Piétro...
 Regardez!

(Lui donnant le papier.)

ALPHONSE, lisant la suscription.

Pour Zampa!

TOUS.

Pour Zampa!

CAMILLE, à part.

Tout l'accable!

Et mon père est perdu...

ALPHONSE, le montrant à Zampa.

Pour Zampa!

ZAMPA, froidement.

Je le voi.

ALPHONSE.

Nieriez-vous encor?

ZAMPA.

Non.

ALPHONSE.

Ce papier?...

ZAMPA.

Est pour moi.

TOUS, levant leurs armes.

Misérable!...

ZAMPA, avec assurance.

Lisez!...

(Moment de silence.)

ALPHONSE, ouvrant la lettre, et lisant.

« La main du vice-roi!

« Pour soutenir la guerre,

« Qu'aux Ottomans nous déclarons,

« De Zampa, de ses compagnons,

« Nous accordons la grace entière!

(Mouvement général.)

« Acceptons ses secours, l'admettons dans nos rangs!

« Qu'il combatte sous la bannière

« Qu'il méconnut long-temps!

« A ce prix, son pardon est accordé sur terre...

« Qu'il l'obtienne du ciel!...»

ZAMPA, légèrement.

Le ciel, c'est mon affaire!

ALPHONSE, accablé.

L'ai-je bien lu?...

DANIEL, avec joie.

Quel changement !...

ZAMPA, à ses gens.

A mon pouvoir croirez-vous maintenant ?

(Au peuple.)

Que toute crainte soit bannie...

Oui, mes amis, ce Zampa, redouté,

Désormais consacre sa vie

A défendre vos jours et votre liberté !

ENSEMBLE.

ALPHONSE, CAMILLE, RITTA, DANDOLO, CHOEUR,
PEUPLE, MARINS.

ALPHONSE.

Quelle douleur

Vient déchirer mon cœur !

Sa vue augmente mes alarmes,

Sa vue augmente ma fureur !

CAMILLE, RITTA, DANDOLO, regardant Alphonse.

Quelle douleur

Doit déchirer son cœur !

Tout vient redoubler nos alarmes :

Comment apaiser sa fureur ?

CHOEUR, PEUPLE, MARINS.

Honneur ! honneur !

A notre défenseur !

Plus d'alarmes !

Grace à ses armes,

La paix nous promet le bonheur !

ALPHONSE, avec fureur et brisant son épée.

Que je serve avec lui, que je me déshonore !

Jamais !...

CAMILLE, tremblant.

O ciel !

ALPHONSE.

Et vous, Camille ! et vous,

Qu'attendez-vous encore ?

Oseriez-vous le nommer votre époux ?

ZAMPA, prenant la main de Camille.
Venez !

ALPHONSE, à Camille.

Qu'allez-vous faire ?

CAMILLE, émue.

Alphonse !...

ZAMPA, bas à Camille.

Et votre père...

Il est encore en mon pouvoir !

CAMILLE, regardant Alphonse avec douleur, et donnant
la main à Zampa.

Je suivrai mon devoir !

ENSEMBLE.

ZAMPA, regardant Alphonse.

De sa fureur

Je ris au fond du cœur...

Plus de soucis et plus d'alarmes.

Rien ne peut troubler mon bonheur !

CAMILLE, RITTA, DANDOLO.

Quelle douleur, etc.

ALPHONSE.

Quelle douleur

Vient déchirer mon cœur !

Sa vue augmente mes alarmes,

Je ne puis calmer ma fureur !

CHOEUR, PEUPLE, DANIEL, MARINS.

Honneur ! honneur !

A notre défenseur !

Plus d'alarmes !

Grace à ses armes,

La paix nous promet le bonheur !

(Les portes de la chapelle se sont ouvertes et laissent voir l'intérieur, éclairé pour la cérémonie; l'évêque et ses prêtres en habits pontificaux sont à l'autel. Les soldats portent les armes; le peuple et les femmes se mettent à genoux, tandis que l'orgue fait entendre un chant religieux qui termine le final. Zampa et Camille, qui se soutient à peine, montent les degrés du perron; au moment où ils se mettent à genoux sur des coussins placés à l'entrée de la chapelle et où l'évêque s'avance pour les bénir, la toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de l'appartement de Camille. Au fond, une riche portière, retombant en draperie, conduit à l'alcôve, au fond de laquelle on aperçoit un lit magnifique, avec un prie-dieu. A gauche, une fenêtre ouverte jusqu'au bas, et donnant sur un balcon extérieur; près de là, un guéridon avec une lampe d'argent qui éclaire la scène; portes latérales; la fenêtre, ornée de vitraux gothiques, et les portes, sont garnies de draperies pareilles à celles de l'alcôve.

SCÈNE I.

CAMILLE, seule.

(Elle est assise à droite et en négligé du soir.)

Est-ce un rêve ? me voilà donc sa femme !... lui ! dont le regard seul m'épouvante ; mais mon père est sauvé ! il va m'être rendu. . j'en ai vu donner l'ordre, et, en le servant dans mes bras, j'oublierai de quel prix j'ai payé ce bonheur !... (Après un silence.) Pauvre Alphonse ! il est parti sans doute, et ne saura jamais que je

n'ai cédé qu'au plus saint des devoirs !... (On entend en dehors une ritournelle de mandoline, qui continue jusqu'au nocturne. — Écoutant.) Qu'entends-je ? cet air sicilien que nous avons répété si souvent ensemble... (Elle se lève et regarde par la fenêtre.) Qui donc ?... je ne vois, à la clarté de la lune, qu'un jeune pécheur dont la barque s'approche lentement.

NOCTURNE.

ALPHONSE, en dehors.

Où vas-tu, pauvre gondolier ?

— Je vais sur un autre rivage
Chercher un sol hospitalier
Que n'ait point flétri l'esclavage !

CAMILLE, parlant.
C'est sa voix !...

ALPHONSE, continuant.
Adieu donc pour toujours,
Terre chérie !
O ma belle patrie !
Adieu donc mes amours
Et mes beaux jours !

CAMILLE, parlant pendant la ritournelle.
Quelle imprudence !...
(Elle s'approche du balcon.)

ENSEMBLE.

DEUXIÈME COUPLET EN DUO.

CAMILLE, sur le théâtre.
Au malheur que je dois subir,
N'ajoute pas par ta présence ;
Ton aspect me fait trop souffrir :
Il me rend presque l'espérance !...
Adieu donc pour toujours,
Toi, qu'une amie
Aimait plus que la vie...
Adieu donc mes amours
Et nos beaux jours !

ALPHONSE, en dehors.
Pour mon exil, prêt à partir,
Qu'un regard calme ma souffrance...
Un regard est un souvenir
Qui me tiendra lieu d'espérance.
Adieu donc pour toujours,
O mon amie !
O ma belle patrie !
Adieu donc mes amours
Et nos beaux jours !

(Camille s'éloigne de la fenêtre, la tête cachée dans ses
mains ; Alphonse paraît aussitôt sur le balcon qu'il vient
d'escalader.)

SCÈNE II.

ALPHONSE, en costume de matelot ; CAMILLE.

CAMILLE, effrayée et jetant un cri.
Ah !... (Reculant.) Que vois-je !
ALPHONSE, à voix basse.
Silence !

CAMILLE.
Vous, ici !...

ALPHONSE.
Ne craignez rien, personne ne m'a vu ; vos
femmes sont retirées dans leur appartement,
et celui que l'on nomme votre époux visite le
port, l'arsenal, suivi de tous ses gens. Les mo-
ments sont chers : écoutez-moi.

CAMILLE.
Que voulez-vous, grand Dieu !...

ALPHONSE.
Vous sauver.

CAMILLE.
Moi ?

ALPHONSE

Je connais enfin la cause de mon malheur.
Un mot échappé à ce misérable m'a appris la
captivité de votre père et le sacrifice qui vous
était imposé ; vous l'avez accompli, Camille,
vous le deviez sans doute ! mais une promesse
arrachée par la violence ne saurait lier votre
sort.

CAMILLE.
Que dites-vous ?

ALPHONSE, vivement.
Je ne puis supporter la pensée de vous savoir
la compagne de ce monstre... j'ai voulu l'appel-
ler au combat.

CAMILLE.
O ciel !...

ALPHONSE, avec une ironie amère.
Il a refusé, en disant qu'il se devait mainte-
nant à son pays ; et moi, l'héritier des Monza,
j'ai subi cette dernière humiliation. (Après une
pause.) Je n'ai plus qu'un moyen de vous sous-
traire à la honte qui vous menaçait.

CAMILLE.
Comment ?

ALPHONSE.
Tout est disposé pour votre fuite ; dites un
mot, je vous conduis aux pieds du vice-roi.
(Mouvement de Camille.) C'est là que vous trou-
verez un asile, un protecteur contre la plus
odieuse tyrannie ; cet hymen est nul, vos nœuds
seront brisés, et votre liberté...

CAMILLE.
Qui, moi ? réclamer contre un serment pro-
noncé devant Dieu ! Non, Alphonse, ma vie est
terminée ; mais, si j'ai dû renoncer au bonheur,
du moins je ne serai pas à un autre.

ALPHONSE.
Que dites-vous ?... Ce mariage !...

CAMILLE.
Me laissez encore un espoir : au moment d'être
unis, je l'ai prié à mains jointes de m'accorder
la première grâce que je solliciterais...

ALPHONSE, amèrement.
Et vous comptez sur sa parole ? lui qui se
joue effrontément du ciel, des hommes, de ses
serments !

CAMILLE, l'interrompant.
Il tiendra celui-ci, il l'a juré sur l'Évangile ;
oui, l'aspect de ce saint lieu l'avait ému ! Si
vous l'avez vu, pendant que le prêtre nous
bénissait... il était pâle, tremblant, l'œil fixé
avec effroi sur je ne sais quel objet qui semblait
le poursuivre...

ALPHONSE.
Et quelle est cette grâce que vous allez ré-
clamer ?

CAMILLE.
La seule qui puisse encore me faire suppor-
ter la vie ; oui, Alphonse... (Écoulant.) O ciel !...
n'entends-je pas marcher ? On s'arrête à la

porte. (On entend des pas en dehors.) C'est lui ! fuyez, fuyez ! vous n'avez qu'un instant.

ALPHONSE.

Ah ! s'il n'y allait que de ma vie...

CAMILLE, d'une voix suppliante.

Alphonse !

ALPHONSE.

Vous le voulez ! (Avec effort.) J'obéis.

CAMILLE, à voix basse.

Adieu, songez à votre sœur.

(Elle rentre précipitamment dans son oratoire à droite : Alphonse gagne la fenêtre : on entend aussitôt une musique douce sous les fenêtres.)

SCÈNE III.

ALPHONSE, seul.

C'en est donc fait !... (S'avançant vers le balcon.) Qu'entends-je ? Une fête, une sérénade pour les nouveaux époux !...

CHOEUR, en dehors.

La nuit profonde
Couvre le monde
Et nous seconde...
Heureux instants !
Quand tout sommeille,
L'amour s'éveille ;
Son flambeau veille
Sur les amants.

ALPHONSE, pendant la reprise.

Aucune issue ! Que faire ?... Ah !... avant tout, sauvons l'honneur de Camille ! Là !... sur ce balcon...

(Il se place sur le balcon extérieur, et se trouve masqué par la fenêtre et les draperies ; la fenêtre reste toujours ouverte : la porte du fond à droite s'ouvre : on voit Zampa et Daniel, escortés par des marins portant des flambeaux.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, caché ; ZAMPA, DANIEL, MARINS.

ZAMPA, parlant à sa suite pendant que la sérénade continue.

Merci, mes braves amis, merci de vos vœux et de vos compliments ! A demain. (A quelques uns des chefs.) Comme au point du jour nous irons visiter les bâtiments qui sont en rade, j'ai fait disposer pour vous une pièce d'en bas ; soyez prêts au premier signe.

(Ils se retirent sur les dernières mesures de la sérénade, et la porte se ferme.)

SCÈNE V.

ALPHONSE, sur le balcon ; DANIEL, ZAMPA.

ZAMPA, s'étendant dans un fauteuil.

Me voilà donc chez moi, dans mon ménage... Qu'en dis-tu, Daniel ?

DANIEL, regardant autour de lui.

L'ancrage paraît agréable.

ZAMPA, de même.

Oui, pour un homme qui a mené une vie errante, il est assez doux de se trouver maître tout-à-coup d'une jolie femme et d'une bonne maison...

DANIEL, soupirant.

Que Dieu vous y maintienne ! Quant à moi, capitaine, je vous fais mes adieux, je me retire des affaires.

ZAMPA.

Tu veux me quitter ? et au moment où nous allons vivre en honnêtes gens !... Tu n'as donc pas de vocation pour cet état-là ?

DANIEL.

Au contraire, quand ce ne serait que pour changer ! mais je ne puis me faire à tout ce qui se passe autour de vous !... Des statues qui marchent, qui se promènent, comme des personnes naturelles, qui ne vous laissent pas un moment de repos... (hésitant.) car il paraît que vous l'avez encore vue pendant la cérémonie ?

ZAMPA, reprenant son sérieux.

Je t'avais défendu de m'en reparler.

DANIEL.

Pardon, c'est malgré moi ; mais vos traits étaient si bouleversés en sortant de l'église, et puis cet ordre que vous nous avez donné...

ZAMPA, sévèrement.

Est-il exécuté ? C'est tout ce que je veux savoir.

DANIEL.

Je me suis rendu avec quatre de vos gens, comme vous l'aviez commandé, dans la galerie du château, où, chose étonnante, cette diable de statue que vous veniez de quitter à la chapelle avait déjà repris sa place ordinaire, comme si de rien n'était. Nous l'avons enlevée, c'est-à-dire on l'a enlevée ; car je n'y aurais pas touché pour un empire ; et, après l'avoir brisée en mille pièces, on l'a jetée à la mer.

ZAMPA, respirant.

C'est bien ; m'en voilà délivré !

DANIEL.

Ainsi soit-il ! Mais cela a produit un singulier effet : dès que ces débris ont disparu, la mer s'est agitée, l'Étna a jeté des flammes...

ZAMPA.

Imbécile ! tu vois du merveilleux par-tout ; c'est qu'il devait y avoir une éruption.

DANIEL.

C'est ce que je me suis dit. (Tressaillant.) Ah ! mon Dieu ! capitaine ! n'avez-vous pas entendu marcher de ce côté ?

ZAMPA, souriant en montrant la droite.

Sans doute, Camille qui m'attend, et tu me feras plaisir...

(Lui montrant la porte.)

DANIEL.

C'est juste, il est temps de se retirer. (Regardant autour du lui.) C'est qu'il faut traverser cette maudite galerie, pour aller rejoindre madame Daniel.

ZAMPA, surpris.

Madame Daniel ?

DANIEL.

Hélas ! oui, capitaine; tout n'est pas bénéfice dans ce monde : j'ai retrouvé ma femme.

ZAMPA, riant.

En vérité !

DANIEL, les yeux au ciel.

Et pour me mortifier, je vais finir mes jours avec elle. J'espère que ça me comptera là-haut et que ça fera pardonner bien des choses !

ZAMPA.

Je le souhaite.

DANIEL.

Croyez-moi, capitaine, amendez-vous aussi; il n'est jamais trop tard pour se repentir ! Tâchons de nous comporter le plus honnêtement possible, ne gardons plus le bien d'autrui, etc...

ZAMPA, avec impatience.

Ah !...

DANIEL.

Je reviendrai demain chercher ma part des dernières prises. Bonne nuit, capitaine.

ZAMPA, l'accompagnant.

Au diable ! et que Satan te confonde, toi et tes sermons !

(Daniel sort.)

SCÈNE VI.

ZAMPA; ALPHONSE, eaché; il se montre pendant que Zampa a remonté la scène.

ALPHONSE, à part.

Quel étrange discours ! Ah ! veillons sur Camille !

ZAMPA, revenant en scène, et se débarrassant de son manteau et de son épée.

Sur mon honneur, ce sot de Daniel finira par me rendre aussi timide que lui. Quelle honte ! Après tout, s'il y a, dans cette aventure, quelque mystère magique, le charme est rompu maintenant, et je ne dois songer qu'au bonheur qui m'est promis ! (Il regarde la chambre de Camille.) Camille !... elle est là... elle est à moi. (Allant au-devant d'elle.) Ah ! la voici !

SCÈNE VII.

LES MÊMES; CAMILLE, sortant de son oratoire.

ZAMPA.

Chère Camille, qu'il me tardait de vous revoir !... (Lui prenant la main.) Eh ! mais, comme vous êtes émue !... Qu'avez-vous ?

CAMILLE, retirant sa main.

Pardon... je viens vous rappeler votre pro-

messe ; vous avez juré devant Dieu de m'accorder la première grâce que je vous demanderais.

ZAMPA, vivement.

Et je le jure encore ! que voulez-vous ?

CAMILLE, baissant les yeux.

La permission de me retirer à l'instant dans le couvent de Sainte-Agnès, et d'y passer ma vie.

ZAMPA, stupéfait.

Qu'ai-je entendu ? Impossible !

CAMILLE, vivement.

J'ai votre parole.

ZAMPA, hors de lui.

C'était un piège. Me quitter ? vous à qui je sacrifierais le monde, vous que l'hymen a mise en mon pouvoir !

CAMILLE.

Cet hymen ne vous assure-t-il pas les seuls biens qui puissent vous toucher ? Ma fortune est à vous ; je n'y prétends plus rien ; celle de mon père aussi, il vous l'abandonnera.

ZAMPA, avec emportement.

Périssent toutes ces richesses que je méprise ! c'est vous seule que je veux ! c'est pour vous mériter que j'ai vendu mon bras, ma liberté ; que je me suis exposé à la haine de mes compagnons, et nulle force humaine ne pourra vous ravir à mon amour.

ALPHONSE, faisant un pas vers lui et le poignard levé. Infâme !...

CAMILLE, à Zampa avec larmes.

Au nom du ciel, ayez pitié de moi !

ZAMPA, l'arrêtant.

Ah ! je devine !... Votre orgueil s'indigne de partager le sort d'un proscrit, d'un corsaire ! ce nom de Zampa vous fait horreur. Rassurez-vous, Camille, je puis vous en donner un plus illustre, et celui de comtesse de Monza...

ALPHONSE, s'arrêtant.

De Monza !...

CAMILLE frappée.

Que dites-vous ?... ce titre !...

ZAMPA, avec fierté.

C'est celui de mon père, le mien, et personne ne peut me le disputer.

ALPHONSE, à part, avec horreur, et jetant son poignard loin de lui.

Dieu ! c'est mon frère !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ZAMPA, se retournant.

Que vois-je ?

CAMILLE, effrayée et courant près d'Alphonse.

O ciel !

ZAMPA.

Eh quoi !...

Vous ! en ces lieux ! chez moi !...

(Il saute sur son épée et frappe un timbre qui retentit aussitôt.)

Holà ! quelqu'un ?

CAMILLE, à Alphonse.

Ah ! fuyez loin d'ici.

ALPHONSE.

Non ! mon sort est rempli !

(Plusieurs marins entrent aussitôt.)

TOPS.

Quel bruit se fait entendre ?

Qu'est-ce donc ?

ZAMPA.

Un rival que je viens de surprendre,
Armé de ce poignard... Quel était son dessein ?

ALPHONSE.

De t'arracher la vie.

ZAMPA.

Vous l'entendez !...

ALPHONSE.

Mais par une autre main
Qu'elle te soit ravie !

CHOEUR DE MARINS.

Malheureux !

ZAMPA.

Il suffit ! Qu'on l'entraîne , et demain ,
A la pointe du jour, le supplice ordinaire !

CAMILLE, avec un cri.

Dieu ! que voulez-vous faire ?

Sachez...

ALPHONSE, l'arrêtant, et à mi-voix, pendant que
Zampa donne ses ordres.Camille ! ô ciel ! N'allez pas me trahir,
Et ne me nommez pas ! J'aurais trop à rongir
S'il savait que je suis son frère !CAMILLE, accablée, et tombant dans un fauteuil à
gauche.

Ah ! je me sens mourir !

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Allons, marchons, il faut nous suivre :
Suivez-nous, suivez-nous.

ZAMPA.

De son aspect qu'on me délivre !

ALPHONSE, à Camille.

A mon malheur comment survivre !
Adieu, adieu ; séparons-nous.(Ils entourent Alphonse, qui jette un dernier regard sur
Camille, et veut s'élaner près d'elle ; ils l'entraînent
vivement et sortent en désordre. Zampa ferme la porte
et revient près de Camille.)

SCÈNE VIII.

CAMILLE, ZAMPA.

(Camille cherche à rappeler ses sens, et jette des regards
inquiets autour d'elle.)

ZAMPA.

Camille, revenez à vous !

CAVATINE.

C'est un amant qui vous supplie,
Ne tremblez plus auprès de moi !
Vous adorer, voilà ma vie ;
Vous obéir, voilà ma loi.Daus vos regards laissez-moi lire
Ce mot qui doit combler mes vœux...
Tout en ces lieux semble nous dire :
L'amour est là, soyez heureux !
Sur moi daignez tourner vos yeux...
C'est un amant qui vous supplie !
Ne tremblez plus auprès de moi !
Vous adorer, voilà ma vie ;
Vous obéir, voilà ma loi.

CAMILLE, revenant à elle.

(Elle l'aperçoit.)

Où suis-je ? O dieux ! Eloignons-nous.

DUO.

ZAMPA, tendrement.

D'où vient cette frayeur subite ?
Vous me voyez à vos genoux.
Eh quoi ! votre regard m'évite !
N'êtes-vous pas près d'un époux ?

CAMILLE, agitée.

Pardonnez ma frayeur subite,
Laissez-moi fuir... séparons-nous ;
Ce bienfait que je sollicite,
Hélas ! le refuserez-vous ?

ZAMPA, avec amour.

Qu'elle est belle !

CAMILLE, à part.

Il hésite !

(Haut.)

Parlez ! me le refuserez-vous ?

ENSEMBLE.

CAMILLE, ZAMPA.

CAMILLE.

Dissipez mes alarmes,
Souscrivez à mes vœux.
Est-ce donc par des larmes
Que l'on peut être heureux !

ZAMPA.

Que d'attraits, que de charmes !
Moi, souscrire à ses vœux...
Sa douleur et ses larmes
Ont redoublé mes feux !

ZAMPA, avec amour.

Moi, m'ordonner l'indifférence,
Quand l'amour embrase mon cœur !
Quand le mystère et le silence
Ont préparé notre bonheur !

CAMILLE, s'éloignant avec effroi.

Ah ! tout augmente ma terreur !

ZAMPA, tendrement.

La nuit et le silence
Protègent ce séjour...
La plus douce espérance
Vient m'enivrer d'amour !

CAMILLE, plus effrayée.

Vous tromperiez ma confiance !

ZAMPA, voulant la saisir.

Parlez bas !... du silence !

CAMILLE.

Votre serment, que je viens réclamer...

ZAMPA.

Je n'en ai fait qu'un seul, celui de vous aimer.

CAMILLE, éperdue.

Un mot encor...

ZAMPA, s'avancant.

Cède à mes lois!

CAMILLE, tombant à ses pieds et les mains étendues vers lui.

Ah! daignez entendre ma voix!

ENSEMBLE.

CAMILLE, à genoux.

Dissipez mes alarmes!

Souscrivez à mes vœux.

Est-ce donc par des larmes

Que l'on peut être heureux!

ZAMPA, s'arrêtant et la regardant.

Que d'attraits, que de charmes!

Moi, souscrire à tes vœux!

Ta douleur et tes larmes

Ont redoublé mes feux!

FINAL.

CAMILLE, se relevant avec force.

Eh quoi! rien ne vous touche!

Ah! sans doute, celui

Dont l'âme insensible et farouche

Causa la mort d'Alice Manfredi,

Doit être sans pitié!

ZAMPA, frappé.

Qu'entends-je?... Alice!

Encor ce nom fatal!

CAMILLE.

Qu'il soit votre supplice

ZAMPA.

Il ne pourra t'arracher de mes bras.

CAMILLE, éperdue.

Où fuir, hélas!

(Elle court au prie-dieu et s'y attache comme à un dernier refuge.)

ZAMPA, courant fermer toutes les portes.

Vain espoir! je m'attache à tes pas!

Je l'ai dit... tu m'appartiendras!

(La lampe s'éteint, les rideaux de l'alcôve se ferment

comme poussés par un coup de vent : Zampa s'élançe près de Camille; mais elle a disparu, et à sa place, au milieu de l'obscurité, il ne trouve que la statue d'Alice, qui lui saisit le bras. La nuit qui règne sur le théâtre n'est coupée que par la lueur des éclairs, qui se succèdent et traversent les vitraux des fenêtres.)

SCÈNE IX.

ZAMPA, LA STATUE.

(Musique sombre.)

ZAMPA, saisi par la statue.

Camille! (Étonné.) O Dieu! cette main est glacée!... (Avec horreur.) C'est elle!... (Voulant s'en délivrer.) Laisse-moi! laisse-moi! (Il veut la frapper de son poignard.) Ciel!... Mon poignard se brise sur ce marbre!... (Se débattant.) Ah!... quel tourment horrible!... Alice! Alice! pardonne!... Ah!... je meurs!...

(La musique a toujours continué. Coup de tonnerre plus violent, Zampa jette un cri terrible, et disparaît avec la statue qui s'engloutit au milieu des flammes, tandis que des femmes et des habitants traversent le théâtre en fuyant.)

CHOEUR.

O jour affreux!

La terre tremble,

Et l'Etna semble

Nous couvrir de ses feux!

(Une partie du palais disparaît. On voit au fond, sur le bord de la mer, la statue d'Alice, revenue sur son piédestal et entourée de tous les habitants qui s'agenouillent devant elle. Plus loin, Camille soutenue par Alphonse et environnée de ses femmes groupées sur des rochers. Une barque qui porte Lugano s'approche du rivage; on entend crier: MON PÈRE!... CAMILLE!... Le jour revient peu à peu. Camille est à genoux, les mains étendues vers Lugano.)

CHOEUR, au pied de la statue d'Alice, reprenant la prière du premier acte.

Ah! soyez-nous propice,

Bonne Alice!

Veuillez sur nous,

Nous prierons Dieu pour vous.

(Le rideau tombe au moment où Lugano presse Camille et Alphonse dans ses bras.)

FIN DE ZAMPA.

LA CHASTE SUZANNE,

GRAND OPÉRA EN QUATRE ACTES,

PAROLES DE MM. CARMOUCHE ET F. DE COURCY,

MUSIQUE DE M. H. MONPOU,

MISE EN SCÈNE DE M. SOLOMÉ, DÉCORATION DE M. RIVIÈRE,

COSTUMES DESSINÉS PAR M. MARTINET.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 27 décembre 1839.

DISTRIBUTION :

ACHAB, vieillards ou sages de	M. DAUDÉ.	SUIVANTES.....	} M ^{mes} FÉDÉ. LAGRANGE.
SÉDÉCIAS, Babylone.....	M. EUZET.		
DANIEL, encore enfant.....	M. LABORDE.	COMPAGNES.....	} JENNY. M ^{mes} CINTI. COURTOIS.
SUZANNE, épouse de Joakim...	M ^{me} A. THILLON.		
DINA, sa première suivante.....	M ^{lle} OZY.		} BLANCHE.
UN ANGE.....	M ^{lle} DAVID.		
UN JUGE.....	M. ZELGER.		
JUGES. — GARDES. — PEUPLE.			

La scène est à Babylone, Pan 834, avant J..C.

ACTE PREMIER.

LE MESSAGE.

Un vestibule circulaire; tous les entre-deux des colonnes sont fermés par de riches draperies; quand elles s'ouvrent, on aperçoit le jardin.

SCÈNE I.

DINA ET LES AUTRES SUIVANTES, agenouillées, au lever du rideau, et les yeux tournés vers le fond.

INTRODUCTION.

TOUTES.

Pleure, Israël, sur tes filles captives!

Dieu du pardon,

Entends nos voix plaintives!

Quand, du Jourdain, reverrons-nous les rives?..

Pleurons, pauvres captives,

Au souvenir de Sion!..

DINA.

« Chantez, chantez, nous disent nos tyrans,

« Chantez vos hymnes prophétiques!.. »

Ils voudraient voir nos saints cantiques

Profanés par nos conquérans!..

TOUTES, reprenant.

Pleure, Israël, sur tes filles captives!..

Dieu du pardon,

Entends nos voix plaintives...!

Quand, du Jourdain, reverrons-nous les rives?..

Pleurons, mes sœurs, au souvenir de Sion!

DINA, regardant à droite.

Suzanne vient... Notre belle maîtresse,

Toujours en proie à la tristesse,

Veut, avec nous, implorer l'Éternel...!

SCÈNE II.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Oui... priez le Dieu d'Israël...!

Mais, pour calmer l'effroi qui me tourmente,

Ajoutez, dans vos vœux, le nom de mon époux

Au souvenir de la patrie absente...!

Pour lui seul, moi, je prie... Allez, éloignez-vous...!

(Les femmes sortent.)

AIR.

Je poursuis de mes plaintes

L'oreille du Seigneur...!

Chaque jour, à mes craintes,

Ajoute une douleur...!

Chaque heure, à mes alarmes,

Donne un nouvel essor...!

Mes yeux versent des larmes...
 Pourtant, j'espère encor !
 Pourtant, pourtant, j'espère encor !
 A la voix de nos saints prophètes,
 Quand Joakim rassemble des vengeurs,
 On met à prix ces nobles têtes,
 Que rien n'a pu courber devant nos oppresseurs!..

O toi, que j'adore,
 Toi, que mon âme implore,
 Reviens près de moi !
 Suzanne t'appelle,
 Et son cœur fidèle
 Veillera sur toi.

Ah ! d'un saint hyménée
 Triste destinée !
 Seule, abandonnée,
 Hélas ! j'attends toujours...
 A trembler pour tes jours,
 Suis-je condamnée!..

O toi, que j'adore, etc.

De l'incertitude,
 O tourmens affreux !
 Dans la solitude,
 Se perdent mes vœux...
 Reviens, époux fidèle et tendre ;
 Trop long-temps mon cœur t'appela...
 Reviens, reviens, ou, pour t'attendre,
 Suzanne ne serait plus là !..

O toi, que j'adore,
 Toi, que mon âme implore,
 Reviens près de moi.
 Suzanne t'appelle,
 Et son cœur fidèle
 Veillera sur toi !

SCÈNE III.

SUZANNE, DINA.

DINA.

Voici les deux vieillards... Ces hommes vénérables,
 Ces hommes secourables,
 Au palais, par vous attendus.

SUZANNE, à elle-même.

Que le calme et la paix, par eux, me soient rendus!..

(Elle fait signe à Dina de s'éloigner.)

SCÈNE IV.

SUZANNE ; SÉDÉCIAS, ACHAB, entrant à droite,
 en cherchant mutuellement à se devancer.

SUZANNE, allant à eux.

Salut, ô les sages des sages...
 Vous que suivent partout nos vœux et nos hommages.

ACHAB ET SÉDÉCIAS.

Salut, vous qui savez, ô femme d'Israël,
 Que la vertu conduit au Ciel..

(A part, tous les deux.)

Qu'elle est belle ! qu'elle est belle !
 Cette beauté, chaste et cruelle !
 Il n'est rien, dans les cleux,
 D'aussi beau que ses yeux!..

3

SUZANNE.

Digne Achab, j'attendais avec impatience..

ACHAB, joyeux.

Quoi, c'était moi ?

Quoi, c'était moi?..

SUZANNE.

Noble Sédécias, votre seule présence...

SÉDÉCIAS, joyeux.

Quoi, c'était moi ?

Quoi, c'était moi?..

(Ensemble, à part.)

Ce n'est pas lui ; c'est moi, c'est moi...
 (Haut, tous deux.)

Et puis-je enfin savoir pourquoi?..

SUZANNE.

Pour que votre sainte parole
 M'enseigne un plus doux avenir,
 Dans la douleur qui me désole,
 Tous deux, je vous ai fait venir...

ACHAB, désappointé.

Quoi, tous les deux?..

SÉDÉCIAS, de même,

Un seul de nous, je pense,

Avait assez d'expérience..

SUZANNE.

Du sort de Joakim n'avez-vous rien appris?..

ACHAB.

Rien.

SÉDÉCIAS.

Rien...

SUZANNE.

Le doute enchaîne mes esprits...
 Faut-il donc que j'implore,
 D'un tyran que j'abhorre,
 A deux genoux,
 Le pardon d'un époux!..

ACHAB.

Rassurez-vous...

SÉDÉCIAS.

Consolez-vous...

SUZANNE.

Ce pardon, je le sais, Joakim le repousse...
 Il veut vaincre ou mourir ; mais s'il meurt, je mourrai.

ACHAB.

Que votre cœur soit rassuré...

SUZANNE.

Aux affligés, l'espérance est bien douce...

SÉDÉCIAS.

Non, non, vous n'irez pas devant ce roi jaloux,
 Courber un front si doux.

Joakim nous est cher...

ACHAB.

Nous voulons vous le rendre.

SUZANNE.

Se pourrait-il!..

SÉDÉCIAS.

C'est nous, sans plus attendre,

Qui, du Roi, tous les deux, fléchirons le courroux...

SUZANNE.

Dieu vous conduise, espoir de Babylone ;
 A votre voix, que le tyran pardonne.

ACHAB et SÉDÉCIAS.

4

Si Dieu nous guide, et si le Ciel l'ordonne,

Il faudra bien que le tyran pardonne.
Et vous, n'oubliez pas, ô femme d'Israël,
Que la vertu, c'est la fille du Ciel...

(A part, tous les deux.)

Qu'elle est belle! qu'elle est belle!
Cette beauté, chaste et cruelle!
Il n'est rien, dans les cieus,
D'aussi beau que ses yeux!.

SUZANNE.

Mon cœur bat d'avance,
Car,
Grace à vous, je vais voir
Calmer ma souffrance,
Par

Le plus doux espoir.

SÉDÉCIAS et ACHAB.

Ayez confiance...

Car

Votre cœur pourra voir
Calmer sa souffrance

Par

Le plus doux espoir!

(Suzanne s'éloigne en leur faisant des signes d'adieux et de remerciements. Les deux vieillards la regardent partir d'un œil de convoitise. Achab va pour la suivre, Sédécias l'arrête.)

SCÈNE V.

ACHAB, SÉDÉCIAS.

ACHAB, à part, regardant à droite.

Pour Suzanne, bientôt, voici l'heure du bain...

SÉDÉCIAS, de même.

Voici l'heure où, du Roi, va s'ouvrir l'audience...

ACHAB, à part.

Ce cher Sédécias, j'aimerais son absence!.

SÉDÉCIAS, à part.

Achab va-t-il rester ici jusqu'à demain?.

(Haut, d'un ton hypocrite.)

Vous avez vu Suzanne!.. elle est bien malheureuse!

ACHAB, de même,

Oui... sa peine est affreuse.

SÉDÉCIAS.

Les larmes finiront par flétrir ses attraits.

ACHAB.

La douleur est empreinte, hélas! sur tous ses traits.

SÉDÉCIAS.

L'avez-vous bien envisagée?

N'est-il pas vrai qu'elle est changée?.

ACHAB.

Méconnaissable, sans attraits...

TOUS DEUX, à part.

Plus belle que jamais!

Plus belle que jamais!

SÉDÉCIAS.

Il serait noble et généreux, à nous,

De lui rendre l'époux qu'elle aime...

ACHAB.

Je pense comme vous,

Oui, je pense de même.

SÉDÉCIAS.

Un courageux effort,

Un intérêt sublime,

D'une chère victime,

60

Nous font plaindre le sort.

Courons, tous deux, aux pieds du grand, du magna-
(à part)

Nabuchodonosor!..

(Ils vont pour sortir.)

ACHAB.

Oui, tous les deux, courons...

(S'arrêtant.)

Eh! mais, j'y pense...

Allez-y le premier...

SÉDÉCIAS.

J'allais vous en prier...

ACHAB.

Qui? moi?.. sur vous la préséance!..

Non, non, jamais...

SÉDÉCIAS.

A la cour, on le dit,

Vous avez du crédit.

ACHAB.

Vous aussi.

SÉDÉCIAS.

Moins que vous,

Et n'en suis pas jaloux.

ACHAB.

Le roi connaît, le roi redoute

Votre empire sur les Hébreux...

SÉDÉCIAS.

Sans doute, sans doute;

Mais, en tout temps, ce prince généreux,
Ce sont vos conseils qu'il écoute.

ACHAB.

Sans doute, sans doute...

Il vous craint...

SÉDÉCIAS.

Il vous aime... et cela vaut bien mieux.

Votre vertu le touche,

Ce tyran farouche...

ACHAB.

Ma vertu?.. vous croyez?..

SÉDÉCIAS.

Je le croi, je le croi.

ACHAB.

La vérité, qui sort de votre bouche,

Et toujours, et partout...

SÉDÉCIAS.

Vous croyez?..

ACHAB.

Je le croi.

La vérité, c'est si beau pour un roi!..

(A part.)

Ah! jamais je n'ai vu de vicillard plus tenace!..

J'ai beau dire, il ne s'en va pas!

SÉDÉCIAS, à part.

Feignons de lui céder la place,

Et cachons-lui mon embarras...

TOUS DEUX, à part.

Si je m'en allais,

Et si je feignais

D'aller au palais?..

Puis, je reviendrais.

Mais il me suivrait,

Ou bien, resterait...

Car il est, ma foi,

Aussi fin que moi.

Lui, rester ici!..

61

Non, non, Dieu merci,
Il vaut encor mieux
Partir tous les deux.

A CHAB, haut.

Puisque le même but. en ce jour, nous rassemble,
A la cour, je le vois, il faut aller ensemble!..

ENSEMBLE.

Où, partons tous deux!..
Quel plaisir extrême!
Nous pensons de même..
Mon autre moi-même,
Donnez-moi la main.

O vieillard tenace!
Mais payons d'audace;
Je vais, quoi qu'il fasse,
Le perdre en chemin.
TOUS LES DEUX, haut. en sortant.

Allons,
Partons, partons!..

(Ils sortent tous les deux, à gauche, après avoir fait beaucoup de fa-
ceus, à qui sortira le premier, et en jetant vers la droite des re-
gards à la dérobée.)

SCÈNE VI.

DANIEL, seul, en costume de berger chaldéen.

(Il soulève une draperie du fond, regarde de tous côtés, et vient en
scène mystérieusement.)

Ils ne m'ont pas suivi?.. non... enfin, je respire...
J'ai trompé les gardiens... ô bonheur! je puis dire
Que Dieu lui-même, ici, m'a conduit par la main!..

De ce palais j'ai pu franchir l'entrée;
Oui, me voilà dans l'enceinte sacrée,
Qui dérobe Suzanne à tout regard humain.
Maintenant, sans péril pour elle,
Comment me montrer à ses yeux?..
Comment remplir mon message fidèle,
Mon message mystérieux!..

CAVATINE.

Comment, dans ma jeune âme,
Soutenir, à la fois,
Le regard d'une femme,
Et le son de sa voix!..
Moi qui n'ai, dans le monde,
Entendu que l'écho,
Le murmure de l'onde,
Ou le chant de l'oiseau...
Moi, dont la fleur éclose
Seule a charmé les yeux...
Ici-bas, moi qui n'ose
Contempler que les cieux...
Comment la regarder,
Elle,
Qu'on dit si belle!..
Et comment me garder
De parler,
Sans trembler?..
Comment, dans ma jeune âme,
Soutenir, à la fois,
Le regard d'une femme,
Et le son de sa voix!..

(S'avançant à droite.)

Mais, pourtant, il le faut... Une femme! on m'a vu!

(Il s'arrête.)

Fuyons, fuyons... tout est perdu...

(Il va pour s'éloigner.)

SCÈNE VII.

DANIEL, DINA, accourant par la droite.

DUETTINO.

DINA.

Un homme en ces lieux!
Vraiment, c'est affreux!
C'est abominable!
C'est épouvantable!
Comment se peut-il?..
Pour nous quel péril!..

(S'approchant.)

Mais qu'il est donc gentil!
Comme il a l'air aimable!..

DANIEL, suppliant.

Je suis malheureux...
Au nom des Hébreux,
Soyez charitable.
Si je suis coupable,
C'est sans le vouloir...
Si je suis coupable,
C'est sans le savoir!..
Je suis malheureux...
Au nom des Hébreux,
Soyez charitable!
Dans un tel péril,
Votre cœur peut-il
Être inexorable?..

DINA, s'approchant encore, et le regardant.

Où... ce n'est qu'un enfant, quel air naïf et doux!
Votre nom?..

DANIEL, baissant les yeux.

Daniel.

DINA.

Et... qui donc êtes-vous?

DANIEL.

Un berger chaldéen, enfant de Babylone,
Ayant recours au Ciel, quand chacun l'abandonne.

DINA.

Un petit devin... se peut-il?..
Mais voyez donc, qu'il est gentil!

DANIEL, hésitant.

Auprès de la belle Suzanne...
Je voudrais... je voudrais être admis?..

DINA, très étonnée.

Près de Suzanne?.. oh! le petit profane!..
Cela n'est pas permis.

DANIEL.

Près d'elle, un seul instant, laissez-moi pénétrer...
DINA.

DINA.

Non, sur vous et sur moi ce serait attirer,
Un châtiement terrible!..

DANIEL.

Eh bien! puisqu'à mes vœux, vous êtes insensible,
Remettez-lui, du moins, en secret, cet anneau...
(Il lui présente un anneau.)

DINA, hésitant à le prendre.

Un anneau?.. je ne sais...

DANIEL.

Ce message

Est un gage,

Dont son cœur comprendra bien vite le langage,
Et qui doit sur son sort jeter un jour nouveau.

DINA.
 Un gage de bonheur ?.. oh ! cela m'encourage.
 (Elle prend l'anneau.)
 DANIEL, faisant signe de s'éloigner.
 Plus tard, je reviendrai..
 DINA, d'un ton de regret.
 Quoi, vous allez partir?..
 DANIEL.
 On me renvoie.. il faut bien obéir...
 DINA.
 Jen'ai pas dit cela... d'ailleurs, quelle imprudence !
 De ce palais, on vous verrait sortir...
 Et puis...
 DANIEL.
 Et puis...
 DINA.
 A tout je pense,
 Vous ne pourriez plus revenir.
 DANIEL.
 Mais, alors, comment faire?..
 DINA.
 Là-bas, avec mystère...
 (Elle lui indique l'endroit où il doit aller se cacher.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; TOUTES LES SUIVANTES, entrant de différents côtés, au moment où Daniel allait sortir.

FINALE.

TOUTES.
 Un homme en ces lieux !
 Vraiment c'est affreux !
 C'est abominable !
 C'est épouvantable !
 Comment se peut-il ?..
 Pour nous quel péril !..
 (Entourant Daniel, et le regardant.)
 Mais qu'il est donc gentil !
 Qu'il a l'air aimable !
 DANIEL, les suppliant tour-à-tour.
 Je suis malheureux...
 Au nom des Hébreux,
 Quand le sort m'accable,
 Soyez charitable.
 Dans un tel péril,
 Votre cœur doit-il,
 Votre cœur peut-il,
 Être inexorable?..
 DINA, à elle-même.
 Surpris en ces lieux,
 Là, seuls, tous les deux !..
 C'est abominable !
 C'est épouvantable !
 Pour moi quel péril !
 Ah ! pourquoi faut-il ?..
 Plus il est gentil,
 Plus j'ai l'air coupable !..
 (Haut.)
 N'ayez pas peur de lui... c'est un petit berger...
 TOUTES.
 Un petit berger ?..
 DINA.
 Je viens de l'interroger...

Il sait lire dans les astres...
 TOUTES, l'interrompant.
 Il sait lire dans les astres ?..
 Que c'est beau ! que c'est beau !..
 DINA, continuant.
 Tout en guidant son troupeau...
 TOUTES.
 Que c'est beau ! que c'est beau !..
 DANIEL, bas à Dina.
 Et Suzanne ?.. et l'anneau ?..
 DINA, à ses compagnes.
 Il prédit l'avenir, le bonheur, les désastres...
 TOUTES.
 (A Daniel.)
 Il prédit l'avenir !.. Apprenez-moi le mien...
 (Elles l'entourent.)
 Et surtout ne me cachez rien.
 DINA, qui a regardé à droite.
 (A Daniel.)
 Fuyez, fuyez... et, vous toutes, silence !..
 Le chef de nos gardiens de ce côté s'avance...
 TOUS.
 Oh ! ciel !..
 DINA, bas à Daniel.
 Au fond du jardin,
 Soudain,
 Vite cachez-vous,
 Pour tous.
 Le feuillage épais,
 En paix,
 Vous protégera,
 Par là...
 Pas un geste, un mot ;
 Bientôt,
 Moi, je reviendrai,
 J'irai,
 Messenger discret,
 Secret,
 Vous dire là-bas,
 Tout bas,
 Ce que Suzanne, en
 Voyant,
 Berger, cet anneau
 Si beau,
 Seule m'aura dit,
 Sans bruit.
 DANIEL, à elle-même.
 Au fond du jardin,
 Soudain,
 Vite cachons-nous
 Pour tous...
 Le feuillage épais,
 En paix,
 Me protégera,
 Par là...
 Pas un geste, un mot...
 (A Dina.)
 Bientôt,
 Vers moi revenez ;
 Venez,
 Messenger discret,
 Secret,
 Me dire, là-bas,
 Tout bas,
 Ce que Suzanne, en
 Voyant
 Cet anneau,
 Si cher, si beau,

Joyeuse, aura dit,
Sans bruit...

LES SUIVANTES.

Du palais et du jardin,
Ah! qu'il s'éloigne soudain...
Ce pauvre petit berger,
Il courrait trop de danger!
Notre cœur sera discret,
Nous garderons le secret;

Mais ne plus le voir, hélas!
C'est dommage, n'est-ce pas?..
Il est si jeune et si beau!
Pour nous, c'était si nouveau!

(Prêtant l'oreille.)

Mais on vient... il fuit,
Sans bruit.

(Pendant ce finale, on a entendu la marche des gardes, à droite d'abord, puis à gauche, en dehors; Daniel s'éloigne, par la droite, en faisant des signes d'intelligence à Dina. Toutes les suivantes le regardent partir avec regret.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

LE BAIN.

Le tableau représente une partie ombreuse des jardins. Au deuxième ou troisième plan, le milieu de la scène est occupé par une pièce d'eau qui est censée se prolonger vers la droite. La droite est dominée par un rocher d'où s'échappe une source d'eau vive et formant une grotte, dont l'entrée principale fait face au public, et qui a une autre issue. Les eaux sont environnées d'arbres et garnies d'épais roseaux, des cèdres, des nopals, des aloës; parmi ces arbres, deux sont praticables, c'est un palmier et un figuier. Des tentures orientales se soulevant à volonté, sont suspendues à des branches pour servir de voiles contre les ardeurs du soleil. Ça et là des vases de fleurs et de parfums; au fond, derrière la pièce d'eau, un pont praticable; à gauche du public, l'entrée des galeries du palais de Suzanne.

SCÈNE I.

SUZANNE, DINA. Elles arrivent du palais.*

SUZANNE.

O Dina, quel espoir!

DINA.

Vraiment, que dites-vous?

Quoi, c'est l'anneau de votre époux!..

SUZANNE.

L'anneau qu'Assuérus, vaincu par la tendresse,
Aux jeunes mains d'Esther, vint offrir à genoux,
Oh! oui, l'anneau royal lui causa moins d'ivresse
Que ne m'en donne, ici, l'anneau de mon époux.
Comment le Ciel a-t-il permis

Que ce trésor, en tes mains, fut remis?

DINA.

Un jeune et bel enfant, Chaldéen et berger,
Tout à l'heure, en secret...

SUZANNE, vivement.

Je veux l'interroger.

A mes yeux, qu'il paraisse...

DINA, jouant l'embarras.

Je l'avais renvoyé... mais... s'il vous intéresse...
Peut-être... en cherchant bien... pour vous, je vais
(tâcher...)

(A part.)

Nous disons pas, surtout, que je l'ai fait cacher!

SUZANNE, s'arrêtant.

Voici mes suivantes... Silence.

Cachous un tel secret!..

DINA.

Comptez sur ma prudence.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHOEUR DE FEMMES.

LE CHOEUR,

Tout est prêt pour le bain de Suzanne,

* A la représentation on passe la première scène, et l'acte commence par l'arrivée des suivantes, scène II.

Les deux parfums, les tissus et les fleurs...

Allons, mes sœurs,

Près du bois d'aloës, à l'ombre du platane,

Venez, mes sœurs,

Du soleil d'Orient, éteindre les ardeurs.

(Suzanne suit le chœur, qui se dirige par la gauche.)

ACHAB, arrive mystérieusement et se retourne.

Dans le palais du Roi, j'ai perdu mon rival...
J'ai marché, j'ai couru... plus leste qu'un chacal

Dépistant le chasseur, et qui vient, plein de joie,

Pour retrouver le gîte... et dévorer sa proie!..
Tandis qu'il va prier Nabuchodonosor,

Moi, je vais me jeter aux pieds de ce trésor...

(Il montre le bain.)

Ce tour-là vaut de l'or!

Je crois la ruse bonne.

Au plus flatteur espoir,

Mon ame s'abandonne.

Enfin, enfin, j'aurai ce doux trésor.

SCÈNE III.

ACHAB, SÉDÉCIAS, arrivant sans voir Achab, qui
fait sa ronde pour observer les lieux.

SÉDÉCIAS, se retournant.

Je n'ai point par bonheur, ce soir, perdu mes pas.

Achab est au palais; il ne reviendra pas!..

J'ai couru, par ma foi pendant une heure entière.

Quand l'amour nous soutient, quel chemin on peut

Achab prie, à genoux, Nabuchodonosor, (faire!

Et moi, comme un avare, auprès de son trésor...

Ce tour-là vaut de l'or!

Je crois la ruse bonne.

Au plus flatteur espoir,

Mon ame s'abandonne.

Enfin, enfin, j'aurai ce doux trésor.

TOUS DEUX, à part.

Mais, observons... prenons bien garde...

Voyons si nul ne me regarde...

DUO ROUFFE.

ACHAB, de loin, l'apercevant, et à part.

Adonaï... qu'ai-je donc vu ?

SÉDÉCIAS, de loin, reculant de surprise, et à part.

Par Moïse! qu'ai-je aperçu!

ACHAB, regardant du coin de l'œil, et de loin. (Il va se cacher.)

Sédécias!.. c'est sa tournure.

SÉDÉCIAS, de même.

Du vieil Achab, c'est la figure!

(Ils se regardent de loin en se tournant le dos.)

ACHAB.

Voilà bien, plus de doute,
Ses longs bras amaigris...

SÉDÉCIAS.

Voilà bien, plus de doute.
Ses yeux ternes et gris!

ACHAB.

Son vieux dos qui se voûte!

SÉDÉCIAS.

Son regard de souris!

ACHAB.

Et ses longs cheveux gris!

SÉDÉCIAS.

Et ses traits rabougris.

TOUS DEUX.

J'enrage!..

O rage!..

O vieux démoniaque,
Nous sommes donc rivaux.
Il m'enlace, il me traque!..
Vraiment, du Zodiaque,
On dirait les gémeaux!..

ACHAB.

Quoi, vous ici!

SÉDÉCIAS.

Et vous aussi!

ACHAB.

Et vous aussi.

SÉDÉCIAS.

Quand au palais...

ACHAB.

Je vous croyais.

TOUS DEUX.

Ah! c'est affreux!

Car, en ces lieux,

Nul curieux

Ne doit porter ni ses pas ni ses yeux.

ACHAB.

Moi, j'y venais pour vous surprendre!

SÉDÉCIAS.

Moi, i'y venais... pour vous attendre!

TOUS DEUX.

Ah! vous mentez?

TOUS DEUX.

Vieillard proaue!

TOUS DEUX.

Si tu venais,

TOUS DEUX.

C'est pour Suzannet

O rage!

J'enrage!

ACHAB.

Oh! vieux démoniaque,
Nous sommes donc rivaux.
Il m'enlace, il me traque
Comme un loup les agneaux;
Comme, au laurier d'Ithaque,
S'unissent les rameaux;
Comme, au champ Syriaque,
Se suivent les chameaux...
Vraiment, du Zodiaque,
On dirait les Gémeaux!

SÉDÉCIAS.

O vieux démoniaque!
Chacun de nous, rivaux,
Poursuit l'autre, le traque,
Et l'enlace, à propos,
Comme, au laurier d'Ithaque,
S'enlacent les rameaux;
Comme, au champ Syriaque,
Se suivent les chameaux;
Comme, au grand Zodiaque,
Se tiennent les Gémeaux.

ACHAB, ne se contenant plus.

Eh bien... je l'aime!..

SÉDÉCIAS, riant.

Vous! de l'amour, est-il possible!

ACHAB.

Tout comme vous, je suis sensible!

ACHAB.

Vous?

SÉDÉCIAS.

Moi!

ACHAB.

Vous?

SÉDÉCIAS.

Moi!

Et pourquoi pas?

ACHAB.

Il dit pourquoi!

Ha! ha! vieux fou!

SÉDÉCIAS.

Ha! ha! vous!

ACHAB.

Toi!

SÉDÉCIAS.

À soixante ans!

ACHAB.

J'ai plus de droits à sa tendresse.

SÉDÉCIAS.

Vous? vous avez le droit d'ainesse!..

ENSEMBLE.

Vieux tétu!

Vieux barbu!

SÉDÉCIAS.

Vous avez déjà vu douze lustres entiers,
Et quand je mourrai de vieillesse,
Mettez bien vite ordre à votre richesse,
Et partagez entre vos héritiers,
Vostroupeaux, votrevigne et vos champs d'oliviers.

ACHAB.

Sept ans plus tôt que moi tu naquis à Béthléem,
Vieillard déjà, l'âge à la mort te livre,
Moi, je suis jeune, et je suis sûr de vivre,
Plus que David, roi de Jérusalem,

Peut-être deux cents ans...

SÉDÉCIAS, se moquant.

Peut-être trois cents ans ?

ACHAB.

Peut-être neuf cents ans, comme Mathusalem ;

SÉDÉCIAS.

Toi, de l'amour... ô vieil Amalécite !

ACHAB.

Comme David avec la sulamite !..

Croyez mon conseil, vieux rabbin,
Par le démon, votre âme est absorbée !

SÉDÉCIAS.

Comme David, il veut, au bain
Surprendre une autre Bethzabée,
Renoncez-y !

ACHAB.

Jamais !

SÉDÉCIAS.

Jamais !

ACHAB.

N'y songez plus !

SÉDÉCIAS.

Jamais !

ACHAB.

Jamais !

Ou je dévoile vos secrets ,

SÉDÉCIAS.

Ou je dénonce vos projets.

ACHAB.

Vous le feriez ?

SÉDÉCIAS.

Je le ferais !

ACHAB.

Et vous mourriez si je disais...

SÉDÉCIAS.

Et vous mourriez si je parlais...

Et j'en serais
Inconsolable.

ACHAB.

Eh bien ! faisons ici la paix.

SÉDÉCIAS.

D'accord, oui, c'est bien préférable.

ACHAB.

Unissons-nous...

TOUS DEUX.

Tous les deux?.. j'y songeais !

Je le jure, ô mon frère !
Par ma barbe et mes yeux,
D'une amitié sincère,
Resserrons les doux nœuds,
Embrassons-nous, mon frère !

(Ils s'embrassent.)

Silence, on vient... chut ! il me semble..

De frayeur, ah ! je tremble !

Protége-nous, Dieu des Hébreux !

Toi, plutôt, Dieu des amoureux !

Cachons-nous... mais comment !..

Cachons-nous!.. promptement.

(Ils cherchent; l'un grimpe sur un figuier, l'autre se blottit derrière un buisson de nopals.)

SCÈNE IV.

SUZANNE, quelques-unes de ses compagnes.

CHOEUR, dans la coulisse.

Venez, ô filles de Sion,
Jouer aux bords de cette rive,
Comme on voit, des murs de Ninive,
L'Euphrate, écumant sur la rive,
Attirer l'aile fugitive
Du blanc et léger alyon.
Pour braver les feux d'Orient,

Venez en foule,
Dans l'eau qui coule,
Que votre essaim joyeux se balance et se foule
En se riant,

Pour braver les feux d'Orient !
Laissons, mes sœurs, sur cette rive,
L'acier qui réfléchit vos traits,
Le pur cristal de cet eau vive,
Est un miroir pour vos attraits !
Au loin, tissus brillans de Tyr,
Au loin, la perle et le saphir,
Et que la tunique légère,
Sur la branche flotte à loisir,
Comme une voile passagère,
Qui s'enfle au souffle du zéphir.

(Suzanne donne l'ordre d'ouvrir les rideaux... On aperçoit alors les femmes au bain, les nues sont dans le bassin, d'autres sont dans des hamacs, d'autres jouent de leur théorie; quelques-unes sont couchées. En voyant ouvrir les tentures, elles poussent un cri et font un mouvement d'effroi.)

SUZANNE.

AIR.

Vous êtes seules, n'ayez pas peur,
L'oiseau frivole,
Au loin s'envole,

Pour rassurer votre pudeur,
L'insecte s'éloigne et bourdonne,
Le papillon seul, demeure et s'étonne,
Et moins timide que l'oiseau,
Croit voir, en vous voyant si belles,
Des fleurs nouvelles,
Écloses d'une goutte d'eau.

LE CHOEUR.

Dans le hamac, en l'air penchées,
Balançons-nous au gré du vent...
Comme des feuilles détachées,
Dans le bain mollement couchées,
Laissons-nous aller en rêvant,
Au gré des flots, au gré du vent.

SUZANNE.

Balançons-nous, c'est l'heure,
Où des rêves d'or descendent sur nous.
Où le hamac effleure
Des bords plus embaumés, et des flots plus doux.
Ah ! quel charmant feuillage,
Quel frais ombrage!..
Miroir heureux,
L'onde si claire,
Offre à nos yeux,
L'or de la terre,
L'azur des cieux !

LE CHOEUR.

Dans le hamac, etc.

SUZANNE.

Vierge naïve et pure,

Ici, tout est désert ; tu peux oublier
 Cette chaste ceinture,
 Qu'un jour bientôt l'hymen seul doit délier,
 Laisse, à l'arbre qui penche,
 Ta robe blanche,
 Loin ! perles et saphyr,
 Tissus légers de Tyr,
 Allez, flottez au souffle du zéphir.

LE CHŒUR.

Dans le hamac, etc.

SUZANNE.

Allez, allez, mes sœurs chéries,
 Et laissez-moi seule à mes rêveries.
 (Les femmes disparaissent par la droite.)

SCÈNE V.

SUZANNE, ACHAB, SÉDÉCIAS; ensuite DANIEL.

SÉDÉCIAS.

Elles s'en vont...

ACHAB.

Tant mieux pour nous,
 Je sentais manquer mes genoux.

DANIEL, paraissant.

Deux hommes... Qu'ai-je vu ?

(Il se tient à l'écart et disparaît, puis reparait tour à tour.)

ACHAB et SÉDÉCIAS, regardant le bain et se disposant à y aller.
 A voix basse.

Tout bas, dis-moi, mon ame

Dis-moi ce que je sens ?

Oh ! quelle flamme

Brûle mes sens!..

DANIEL.

Ah ! quelle horrible trame,

Et qu'est-ce que j'entends !

D'amour, la flamme

Brûle leur sens !

ACHAB.

Mon pied chancelle... ah ! que mon cœur me guide.

SÉDÉCIAS.

Approchez donc...

ACHAB.

Vraiment j'ai peur...

SÉDÉCIAS, raillant.

La jeunesse est toujours timide !

Eh bien ! je vais...

(Il va pour passer devant lui.)

ACHAB, ne voulant pas qu'il passe le premier.

Non, non!.. tous deux !

DANIEL, qui les observe, à part.

J'ose à peine en croire mes yeux.

LES DEUX VIEILLARDS, qui ont soulevé un coin de la tenture,
 et qui la laissent retomber.

Mon ami ! quel aspect sublime !..

Ah ! c'est un coup-d'œil radieux !..

DANIEL, qui allait s'avancer, et réprime un mouvement involontaire.

Oh ! j'allais partager leur crime !

Par Joseph, détournons les yeux !

LES DEUX VIEILLARDS, électrisés.

Allons !

(Ils relèvent la draperie.)

Suzanne !

SUZANNE, sortant d'une profonde rêverie, avec un grand cri d'éfroi et s'enveloppant de son voile.

O ciel!..

LES DEUX VIEILLARDS.

Silence ! taisez-vous !

SUZANNE, qui cherche à fuir.

Que voulez-vous ?.. Que voulez-vous ?

LES DEUX VIEILLARDS.

Ne fuyez pas ! ne fuyez pas !

SUZANNE.

N'approchez pas, n'approchez pas !

LES DEUX VIEILLARDS.

Quel teint ! quels yeux ! quel corps ! quels bras !

SUZANNE.

Vous m'effrayez !

LES DEUX VIEILLARDS.

Ne tremblez pas.

Quand mon œil te dévore,

Oh ! Suzanne, j'implore,

Un seul regard encore !

De grace, écoute nous...

SÉDÉCIAS.

Ne me fuis pas ! Je t'aime !

SUZANNE, reculant d'un pas.

Vous!..

ACHAB.

Moi, je t'adore !

SUZANNE, plus surprise.

Vous!..

SÉDÉCIAS.

Et je t'implore !

SUZANNE, avec un étonnement d'indignation.

Vous!..

LES DEUX VIEILLARDS.

Tous les deux... oui, nous, nous !

SUZANNE.

Oh ! non, dites que non... c'est une épreuve horrible,
 N'est-il pas vrai ?

ENSEMBLE.

SUZANNE.

Vieillards, ma voix vous prie.

Mes pleurs vous toucheront,

A l'honneur de ma vie,

Epargnez cet affront.

DANIEL, à part.

Si chaste, elle supplie,

La pudeur sur le front,

Son honneur, c'est sa vie,

Ses pleurs les toucheront.

LES DEUX VIEILLARDS.

En vain ta voix nous prie,

Tous deux nous t'adorons ;

Ton honneur ou ta vie,

Aujourd'hui nous l'aurons.

(Daniel s'éloigne par le fond, et passe sur le pont de gauche à droite, évitant d'être vu par les vieillards.)

LES DEUX VIEILLARDS, menaçant.

Cède à nos vœux, ou nous t'accuserons ;

Et ton honneur, nous le perdrons.

SUZANNE, dignement.

Vos menaces, ici, n'ont rien qui m'épouvante,

Là-haut, Dieu le saura, Suzanne est innocente...
 Vous souillez ce palais par votre souffle impur...
 SÉDÉCIAS, se faisant violence.

Il est trop tard, crois-moi, céder est le
 SÉDÉCIAS.

Et quand ma voix t'implore,

A genoux je t'implore...

ACHAB.

Et! quoi, quand je t'adore,
Quand mon œil te dévore.

SUZANNE.

Quoi! vous osez encore...
Éloignez-vous...

TOUS DEUX.

Tais-toi!

SUZANNE.

Ou j'appelle ici.

TOUS DEUX.

Toi!

SUZANNE.

Je vous accuse.

TOUS DEUX.

Toi!

SUZANNE.

Je puis vous perdre.

LES VIEILLARDS.

Toi?

Pauvre femme!

SUZANNE.

Oui, moi!

LES VIEILLARDS.

Tout Babylone, va, croit à nos témoignages
Que peux-tu contre nous... vieillards, juges et sages!
Cède à nos vœux! de nous dépend ton sort...
Cède à nos vœux!

SUZANNE.

Plutôt cent fois la mort!

TOUS DEUX.

Impudente!

SUZANNE.

Au secours! à moi!..

LES VIEILLARDS.

Je tremble... de rage... d'effroi!

SUZANNE, qu'ils veulent vainement empêcher de crier.

A moi! Dina! Dina! mes femmes!..

LES VIEILLARDS.

Quoi! des témoins! tu les réclames!

Tu te refuses à nos vœux,

Ton déshonneur! quoi, tu le veux!

Tremble!., c'est la mort que tu veux!..

LES VIEILLARDS.

(Appelant avec force.)

A nous ses serviteurs!., à nous, à nous, Hébreux!..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES FEMMES, rhabillées, arrivent par la droite; LES PARENS, LES SERVITEURS, HOMMES, par la gauche.

LES FEMMES, entrant en désordre et s'appelaient les uns, les autres.

FINAL.

LES HOMMES, accourant pêle-mêle.

Pourquoi ces cris d'alarmes?

Qu'est-ce donc, nous voici! nous accourons soudain.

Quelques larrons en armes

Sont-ils dans ce jardin?

(Au moment où la foule va remonter, les deux vieillards s'avouent d'un air de dignité.)

SÉDÉCIAS.

Fils d'Israël!..

LE CHOEUR GÉNÉRAL s'ouvre et s'incline avec respect.

Les deux sages de Babylone!
SUZANNE, indignée.

De respect on les environne!

LES VIEILLARDS.

Silence! écoutez-nous!

LE CHOEUR.

Le respect nous l'ordonne.
SÉDÉCIAS, avec dignité.

Ici, mieux eût valu qu'un tigre eût pu paraître;
Qu'un larron eût pillé les fruits de votre maître,
Le vin de son pressoir, des troupeaux, la toison...
Le déshonneur n'eût point profané sa maison!

TOUS LES CHOEURS.

Le déshonneur?..

ACHAB.

Sur le sommet voisin,
Nous implorions tous deux l'Éternel... quand, soudain,
Nous avons vu paraître en ce jardin
Un homme, un inconnu qui se glissait près d'elle...

SÉDÉCIAS.

Avec effroi nos yeux ont surpris l'infidèle!..

SUZANNE.

Ah! ne le croyez pas!

TOUS.

Un homme était près d'elle.

LES DEUX VIEUX.

Nous l'avons vu, vous dis-je,
Tous deux, de nos regards;
Nulle erreur, nul prestige
N'a trompé vos vieillards.

CHOEUR.

Vous vous trompez, vous dis-je.
Se peut-il, ô vieillards,
Une erreur, un prestige
A trompé vos regards!

DINA, à part, rapidement.

Si c'était mon berger... oui, c'était lui sans doute...
Pour qu'il puisse échapper, ah! montrons-lui la route.

(Elle sort sans être vue.)

SUZANNE.

De la vertu

Moi si jalouse,

Quoi, j'aurais pu,

Coupable épouse,

Moi, j'aurais pu trahir ma foi,

Mon époux! oh! non, croyez-moi!

CHOEUR.

Non, elle a dû,

Fidèle épouse,

De sa vertu

Rester jalouse.

LES VIEILLARDS.

Nous l'avons vu,

Coupable épouse,

De sa vertu

Trop peu jalouse.

LES VIEILLARDS, avec malice.

Notre voix vous accuse, et nul ne vous défend!

SUZANNE, avec noblesse.

Mon défenseur... c'est Dieu qui nous entend.

LES UNS DU CHOEUR: à mi-voix.

Ce crime serait bien possible.

LES AUTRES, plus haut.

Non, non, ce crime est impossible.

SCÈNE VII.

LES MÉMES DANIEL et DINA sur le pont, au fond du théâtre.

DINA, conduisant Daniel sur le pont, de droite à gauche.

Fuyez tous les regards que, pour vous, je redoute.

DANIEL, sur le pont.

Adieu ! bientôt je reviendrai, sans doute. (Il disparaît.)

LES VIEILLARD, le montrant aux clœurs.

Eh mais ! voyez, voyez là-bas...

Un inconnu fuit à grands pas !

LE CHOEUR, se précipitant, et le montrant.

Un inconnu qui fuit là-bas ?..

ENSEMBLE.

LES VIEILLARDS.

Vous le voyez, c'est le coupable !

Dina, suivante charitable,

Loïn de nos yeux, guidait ses pas !

UNE PARTIE.

Plus de doute, c'est le coupable

Qui, loïn de nous, portait ses pas.

DINA.

C'est un mensonge abominable !

Suzanne ne le connaît pas !

D'AUTRES.

Ce témoignage irrécusable

Vient augmenter leur embarras.

SUZANNE.

C'en est fait, la douleur m'accable,

Et l'on va m'accuser, hélas !

LES VIEILLARDS, entr'eux.

Pour nous, la chance est admirable !

(Haut.)

Vous le voyez, son crime est attesté.

(Riant, à part.)

Sans le vouloir, nous avons dit la vérité,

Sans le savoir,

SÉDÉCIAS.

Ainsi que notre loi l'ordonne,

Sur la place de Babylone,

Les pieds nus, on la conduira,

Et demain on la jugera.

TOUS.

O Ciel ! ô Ciel ! elle mourra.

Douleur amère !..

SÉDÉCIAS.

Oui, lapidée ; elle mourra

Comme meurt la femme adultère.

TOUS, l'accablant.

Adultère ! adultère !! adultère !!!

SUZANNE.

De la vertu,

Moi, si jalouse,

Quoi ! j'aurais pu,

Coupable épouse !..

D'un saint devoir, j'aurais trahi la loi ?..

Non, non, non ! j'en jure ici ma foi !

TOUS.

Elle a trahi sa foi !

LES VIEILLARDS ET LES HOMMES.

O désespoir !

Infamie !

Son devoir

Et sa vie.

Elle a tout oublié,

Non, non, point de pitié.

LES FEMMES.

O désespoir !

Quoi ! sa vie,

Dès ce soir,

Est ternie !

Tout est donc oublié !..

Juges, prenez pitié !

DINA.

Dieu, tu peux voir

L'infamie.

Rends l'espoir

A sa vie.

Seigneur, prends en pitié

Le juste humilié.

SUZANNE.

Désespoir !

Infamie !

Mon devoir

Ni ma vie,

Je n'ai rien oublié.

Justice ! et non pitié.

Suzanne s'évanouit dans les bras de ses compagnes. Tous les hommes la maudissent. — Tableau.

ACTE TROISIÈME.

LA VISION.

Une salle basse et voûtée du palais de Nabuchodonosor. Une porte à gauche; du même côté, un banc, un poteau de pierre, auquel sont attaché des chaînes. — Il fait nuit.

SCÈNE I.

DANIEL, seul.

Mon Dieu, ta clémence me quitte...
Je bénis ton courroux, quand il vient m'éprouver;
Mais Suzanne!.. leurs pas ont devancé ma fuite...
Je l'ai perdue, en voulant la sauver!..
Le parjure et la haine,
Dans leurs complots jaloux,
D'une apparence vaine
Sont armés contre nous.
Où trouver un refuge
Contre tous nos malheurs?..
Mon Dieu, sois notre juge,
Toi qui lis dans nos cœurs!
Et me voilà captif... pauvre enfant d'Israël...
Mes yeux ne verront plus la lumière du ciel!..

AIR.

Adieu, douce Chaldée,
Terre accordée
A nos douleurs!
Où, pour moi tout s'efface...
Adieu l'espace,
Adieu les fleurs.
Pensée amère!
Et vous, ma mère,
Combien de fois
Ma voix, que l'on arrête,
Sera muette
A votre voix!..
A l'ombre du palmier,
Adieu la source,
Où, dans ma course,
Je venais tout oublier.
Mon troupeau tremble,
Il se rassemble,
Il cherche, il tremble...
Mais, vœux superflus!
Agneau timide,
Hélas! ton guide
Ne viendra plus!..
Ah!..
Adieu, sur la terre,
Ma sœur, ma mère,
Vous que j'aimais...
Adieu, tourment extrême!
Tout ce que j'aime,
Et pour jamais!..

Et Joakim... mon noble maître...
Lui qui m'attend... qui m'accuse peut-être!..
Mon âme va plier
Sous ma douleur extrême...
Hélas! je n'ai plus même
La force de prier...

(Il tombe, abattu, sur le banc de pierre.)

La fatigue m'accable,
Et le repos me fuit...
Doit-on pleurer, la nuit,
Quand'on n'est pas coupable?..
Sommeil, baume des cieux,
Dissipe mes alarmes;
Pour suspendre mes larmes,
Ferme un instant, mes yeux...

(Sa voix s'affaiblit.)

Suzanne... Suzanne... pardonne...
Ah!.. l'espérance... m'abandonne...

(Il s'endort.)

Des nuages enveloppent la scène.

SCÈNE II.

DANIEL, endormi; puis UN ANGE.

CHŒUR CÉLESTE.

Reprends courage, Daniel,
Espère, au nom de l'Éternel...
Le Seigneur, dont tu suis la loi,
Veille sur toi,
Marche avec toi.

UN ANGE, paraît au milieu des nuages, tenant une palme d'or.

Dieu se complait dans ta prière;
Il daigne sourire à tes chants.
Contre le juste, sur la terre,
En vain se liguent les méchants.
Au faible enfant, dans sa miséricorde,
Dieu sait donner la force et la vertu...
Par le pouvoir qu'à ton âme il accorde
Tu verras le crime abattu...
Espère en la sainte parole;
Un ange, à l'heure du danger,
Ceindra ton front de l'auréole,
Signe divin, qui doit te protéger!..

REPRISE DU CHŒUR CÉLESTE.

Reprends courage, Daniel;
Espère, au nom de l'Éternel...
Le Seigneur, dont tu suis la loi,
Veille sur toi,
Marche avec toi.

DANIEL, toujours endormi.

Seigneur, vous dont je suis la loi,
Secourez-moi,
Veillez sur moi...

(La musique continue. — La vision cesse. — L'ange s'éloigne au milieu des nuages qui se dissipent, et Daniel s'éveille.)

DANIEL, seul, il se lève et marche à grands pas.

Où suis-je?.. et quel espoir s'est fait jour dans mon
(âme?..

Une subite flamme
A passé dans mon cœur!.. ces visions étranges...
Qu'à mes yeux le réveil soudain vient d'enlever?..
C'est Dieu qui m'a parlé, par la voix de ses anges!..
C'est Dieu qui m'avertit que je puis tout braver!..

SCÈNE III.

DANIEL; SÉDÉCIAS, arrivant par une porte qui s'ouvre à gauche.

SÉDÉCIAS, avec ironie.

Eh bien ! te voilà donc, petit berger coupable, Qui t'introduis dans un lieu consacré...

DANIEL, avec fierté.

Que voulez-vous?..

SÉDÉCIAS.

Réponds, un remords... véritable Dans ton cœur a-t-il pénétré ?

DANIEL.

Plus tard je répondrai.

SÉDÉCIAS.

Sais-tu quel penser condamnable Te conseilla l'esprit malin?..

DANIEL, le regardant.

Et vous, vieillard?..

SÉDÉCIAS.

Sais-tu quel péché... détestable Mérite un châtiment soudain ?

DANIEL, indigné.

Et vous, vieillard?..

SÉDÉCIAS, se radoucissant.

AIR.

Enfant, ton âge m'intéresse...
Je prends pitié de ta faiblesse!

Tes blonds cheveux...

De tes yeux bleus

La douce flamme,

Ont, malgré moi,

D'un tendre émoi

Touché mon âme,

Et demandé grâce pour toi.

Peut-être as-tu fait mal,

Hélas ! par ignorance?..

Souvent trop d'innocence

Est aussi bien fatal...

Ah ! j'ai pitié de ta faiblesse,

Oui, ton jeune âge m'intéresse...

D'une mort certaine

Que ta faute entraîne,

Pour te préserver,

Quel que soit ton crime,

Au bord de l'abîme,

Je veux te sauver.

DANIEL, passant à gauche.

Tant de clémence est noble et rare!..

Mais de votre pitié, moi, je n'ai pas besoin.

SÉDÉCIAS.

Au jugement qui se prépare
Tu seras principal témoin...

DANIEL.

Oui, témoin du mensonge... appui de l'innocence !

SÉDÉCIAS.

Dis avec nous la vérité...

De mille talens d'or je te fais don, d'avance.

DANIEL.

Je parlerai, selon ma conscience,
Gardez votre or!..

SÉDÉCIAS.

Quelle témérité!..

DANIEL.

Gardez votre or... la vérité
N'a pas besoin de récompense !

DUO.

SÉDÉCIAS.

Il est bien fier pour un berger...

Tant d'audace

A la fin me lasse...

Malheur, malheur, à qui veut m'outrager...

Nous sommes deux pour nous venger.

DANIEL.

Dieu soutient le petit berger,

Avec audace

Il brave ta menace!..

Malheur, malheur, à qui veut l'outrager!

(A lui-même.)

Son ange est là pour le venger

SÉDÉCIAS.

Puisque tu méconnais, ingrat, notre clémence,
Nous saurons bien te réduire au silence...

Au tribunal tu ne paraîtras pas !

Sous le poids de ton crime et de notre vengeance,

Nous allons te livrer, pour prix de ton offense,

Au jugement du roi... c'est-à-dire au trépas !

DANIEL.

Me voilà, je suis prêt... qu'on me mène au supplice...

Mais devenir votre complice!

Plutôt cent fois la mort!..

SÉDÉCIAS.

Tes vœux seront comblés... Nabuchodonosor,

Irrité par un songe, aux funestes messages,

A fait massacrer tous ses mages...

Et tu vas partager leur sort!..

DANIEL.

Un songe, dites-vous?..

SÉDÉCIAS.

Oui, que nul ne devine...

DANIEL, à lui-même.

Si je pouvais!.. ô science divine,

Inspire-moi, viens à notre secours...

Aide-moi de Suzanne à préserver les jours!..

(Haut.)

Eh bien, qu'attendez-vous?.. achevez votre ouvrage...

Qu'on me livre au tyran ! qu'on me charge de fers !

Rien ne pourra jamais altérer mon langage ;

Jusqu'au dernier soupir éraignez mon témoignage,

Qui poursuivra tous vos desseins pervers !

SÉDÉCIAS, allant ouvrir la porte de gauche.

Tu le veux?.. d'un enfant c'est trop souffrir l'outrage!

Gardes, saisissez-le, qu'il soit chargé de fers !

Qu'on l'entraîne au palais, sa mort est son ouvrage...

Nous saurons, avant peu, braver ton témoignage

Et tes desseins pervers!..

DANIEL.

L'espérance est rendue

Au cœur du faible enfant ;

Une force inconnue

Me soutient, me défend,

Oui, mon ange m'appelle,

Il excite mon zèle,

Il me voit, il m'entend!..

Je ris de sa menace,

Je ris de son audace,

La même voix encor

Me répète : « Courage,
 » Achève ton ouvrage,
 » Dieu veille sur ton sort.
 » Dieu, de qui tout émane,
 » Ramènera tes pas,
 » Pour sauver à Suzanne
 » La honte et le trépas ! »

SÉDÉCIAS.

Oui, Suzanne est perdue,
 Avec ce faible enfant ;
 Et sa voix méconnue
 Seule en vain la défend.
 Nul, grâce à notre zèle,
 Ne parlera pour elle...

De nous elle dépend.
 Ce berger, sa menace,
 Jointe à sa jeune audace,
 M'ont fait trembler d'abord ;
 Mais je reprends courage,
 Je ris de son outrage,
 Car il marche à la mort.
 De nous deux seuls émane
 La honte, le trépas...
 C'en est fait de Suzanne!..
 Il ne reviendra pas!..

(Sur un geste de Sédécias, des gardes qui ont paru font signe à Daniel de les suivre. — Celui-ci marche fièrement devant eux. — Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

LE JUGEMENT.

Une place de Babylone, immense, et la plus profonde possible. Cette décoration doit présenter un aspect grandiose qui donne une idée de la ville aux jardins suspendus dans les airs. A gauche, une estrade est disposée pour recevoir les magistrats du peuple. — A droite du public, une belle fontaine. — Un effet de point du jour ou de soleil levant.

SCÈNE I.

JEUNES FILLES, SERVANTES,

Portant des cruches, des vases de terre de forme antique.

PREMIÈRE SERVANTE.

Pauvre servante, à perdre haleine
 Et sans pouvoir se reposer,
 Il faut courir à la fontaine,
 Où l'on nous permet de puiser...

CHŒUR.

Grâce au Ciel, voici la fontaine
 Où l'on nous permet de puiser !

PREMIÈRE SERVANTE ET LE CHŒUR.

Quand un ange montra la source
 A son regard,

Moins heureuse était dans sa course,
 La pauvre Agar !

Pauvre servante, à perdre haleine, etc.

On peut du moins reprendre haleine,

Placer sa cruche et puis causer,

On peut, avant qu'elle soit pleine,

Se reposer

Et puis jaser.

— Savez-vous la nouvelle ?

LES UNES.

Moi ? mais non !

Que dit-on ? que dit-on ? Tu sals une nouvelle.

LES AUTRES.

Et laquelle ? et laquelle ?

PREMIÈRE SERVANTE.

Vous n'en direz rien ?

TOUTES.

Non.

Que dit-on ? que dit-on ?

PREMIÈRE SERVANTE.

On dit que Suzanne, si belle,

Qui de chaste a le nom,

N'est plus qu'une infidèle...
 Au palais, hier soir,
 Un amant s'est fait voir...

D'AUTRES.

Quoi vraiment ?

LA PREMIÈRE.

Oui vraiment ! c'est ce que dit chacun...

D'AUTRES.

Ah ! rien qu'un ? mais rien qu'un ?..

LES UNES.

On dit deux, au lieu d'un.

LES AUTRES.

Tout à l'heure, je crois,

On m'en a cité trois !

LES UNES.

Qui dit cela ?

LES AUTRES.

Peut-on dire cela ?

LES UNES.

C'est Rachel...

LES AUTRES.

C'est Sara !

Je le tiens de Judith,

Je l'ai su par Édith.

UNE JEUNE FILLE, montrant sa cruche

Ah ! la vertu,

C'est bien connu,

Est plus fragile,

Quand nous glissons,

Que cette argile,

Où nous puisons.

DES AUTRES

Mais ce propos

Peut être faux !

LES UNES.

Non, par malheur...

LES AUTRES.

Mais on verra.

Justement, c'est Dina !
TOUTES, la voyant venir,
C'est Dina ! c'est Dina !
Qui nous dira cela.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DINA.

TOUTES.

Bonjour, chère Dina!
Savez-vous la nouvelle,
Que chacun dit déjà ?

DINA.

Hélas ! elle est réelle
Et ma douleur mortelle,
Ici, vous l'apprendra.

AIR.

O ma pauvre maîtresse,
Quel sera son danger,
Si le petit berger
Que j'appelle sans cesse,
Hélas !

Ne revient pas.

Ah ! répondez, de grâce,
Qu'est-il donc devenu ?
En chemin, sur la place,
Ne l'avez-vous pas vu ?

O ma pauvre maîtresse, etc.

Son timide langage
Respire la candeur...

Ah ! quand on a cet âge,
Avec ce doux visage,
On n'est jamais menteur !

CHŒUR.

Ah ! quel langage !
Ah ! quelle erreur !
L'homme à tout âge
Est bien menteur.

DINA.

O ma pauvre maîtresse ;
Mais j'en ai la promesse ;

Il reviendra,
Je le sens là ;
Il reviendra.

LES FEMMES.

Entendez-vous ce lugubre signal ?

DINA.

Qu'entends-je, ô Ciel, déjà le tribunal.

PARTIE DU PEUPLE, accourant en avant.

Du peuple hébreu, voici le tribunal,
Les juges, les soldats !

Voyez, la foule immense
Se presse sur leurs pas !

LES SOLDATS.

Rangez-vous en silence,
Le tribunal s'avance !

TOUS.

Silence ! silence ! silence !

(Les soldats précèdent les juges : les enfans, les vieillards, les femmes suivent... On fait ranger la foule pendant que les autres juges se placent. Achab et Sédécias se rejoignent et se prennent à part.)

SCÈNE III.

LE PEUPLE, garnissant tout le côté opposé à celui où les juges et les sages sont assis ; LES GARDES, LES PARENS, LES SERVITEURS de Suzanne, arrivent les derniers dans l'attitude de la douleur ; SÉDÉCIAS, ACHAB.

LES SAGES et LES VIEILLARDS.

Le tribunal va rendre un arrêt solennel...
A la face de tous, aux yeux de l'éternel !

LE PEUPLE répète.

Des lois du peuple, organes révéérés,
Pour les Hébreux vos arrêts sont sacrés !

SÉDÉCIAS, à haute voix.

Au nom d'Achab...

ACHAB, d'un ton moins assuré.

Comment!.. Et de Sédécias,

TOUS DEUX.

Gardez, allez quérir la fille d'Hélcias ;

Le tribunal la réclame,

Voilée, et les pieds nus, amenez cette femme,
Au nom d'Achab et de Sédécias !

ACHAB, ému, à mi-voix.

Nous allons donc consommer l'injustice ?

SÉDÉCIAS, plus ferme et bas.

On ne peut agir à demi !

ACHAB.

Hélas!.. vraiment, mon cher complice,
Le croirez-vous, je n'en ai pas dormi !
J'en suis pâle... voyez ma face !

SÉDÉCIAS.

Allons donc... plus de fermeté !

Nous ne pouvons lui faire grâce...

Aimez-vous mieux prendre sa place ?

ACHAB.

Non pas ! non pas !...

SÉDÉCIAS, avec ironie.

Alors, calmez votre bonté !

ACHAB.

Mais, à sa mort, lorsque je songe...

Mentir ainsi... c'est une cruauté!..

SÉDÉCIAS.

En sachant bien soutenir un mensonge

On en fait une vérité.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SUZANNE, les pieds nus et voilée en blanc ; elle est conduite par les gardes. Mouvemens divers dans toute l'assemblée, les uns en intérêt, les autres en indignation.

LES UNS.

La voilà, cette pauvre femme.

LES PARENS ET DINA.

Son aspect déchire mon âme.

LES AUTRES.

La voilà, la coupable femme.

Que le remords entre en son âme.

LES JUGES ET QUELQUES ASSISTANS.

Ne pleurez pas, elle est infâme !

SUZANNE.

Oh ! mon Dieu, soutenez mon ame !

LES VIEILLARDS, LES SAGES, LES GARDES.

Hommes, femmes, enfans, taisez-vous !..

Avec respect, écoutez-nous !..

SÉDÉCIAS.

Avant que, de nos loix, le saint livre ne s'ouvre,
Suzanne, aux yeux de tous, que ton front se découvre !

ACHAB.

Oui, que son voile soit ôté...

(A part.)

Nous pourrons nous repaître encore de sa beauté !

(Chacun d'eux va d'un côté, et lui ôte son voile avec un mouvement de plaisir.)

SUZANNE.

AIR.

C'est justice, et non clémence,
Qu'à tes genoux, je demande, Seigneur ;
Et je dis, en toute innocence,
Prends ma vie et rends-moi l'honneur.
Si, dans ce jour, il faut que je succombe,
Dieu tout puissant, fait que, sur mon tombeau,
Paraisse une blanche colombe
Apportant le divin rameau ;
Et que, d'une voix éclatante,
Un chérubin aux ailes d'or,
Demain, aux Hébreux, dise encor :
Suzanne mourut innocente !

LES PARENS ET DINA.

Ah ! combien mon ame est émue.

Pour elle
nous ah ! quelle honte.

LES AUTRES, la regardant curieusement.

Elle ne paraît point émue ;
Son beau front ne se trouble pas.

ACHAB.

Ah ! combien mon ame est émue.
Dieu ! que de grace, que d'appas.
Je ne puis soutenir sa vue.

SÉDÉCIAS.

Eh bien ! ne la regardez pas !

ACHAB, à Sédécias, en désignant Suzanne.

A la pitié, mon cœur m'exhorte.
Quoi ! perdre à jamais tout cela !..

SADÉCIAS, d'un air farouche.

Du moins, quand elle sera morte,
Aucun ne la possédera.

(Il remonte la scène en élevant la voix.)

Peuple, écoutez !..

VOIX DU PEUPLE.

Nous écoutons.

SUZANNE.

Osez-vous encore ?

SÉDÉCIAS.

Ici, nous parlerons

D'une voix haute...

ACHAB, tremblotant, embarrassé.

Et... fer... me... oui... nous accuserons... !

SÉDÉCIAS, le poussant.

Ce crime affreux vous trouble, ô mon digne collègue.

(A part, en voyant les efforts que fait Achab.)

Comme Moïse, il devient bégue !

(Avec force, en montrant Suzanne.)

Du noble Joakim, en souillant la maison,

L'épouse devint infidèle ;
L'enceinte de l'ablution
Fut profanée, hier, par elle !..

ACHAB.

Nous sommes témoins de ce fait,
Et nous attestons ce forfait.

TOUS DEUX.

Quelqu'un osera-t-il dénier ce forfait ?
Parlez !

LES UNS.

Parlez !

LES AUTRES.

Parlez !..

(Un silence.)

SÉDÉCIAS.

Tout le peuple se tait.
Vous le voyez, les bouches sont muettes.

SUZANNE.

Ne m'enverrez-vous point vos divins interprètes,
O Dieu qui connaissez toutes choses secrètes ?

QUELQUES VOIX.

Sur Dieu, c'est en vain qu'elle compte.

DINA avec résolution, quittant ses compagnes.

Non, non, par une fausse honte
C'est trop me laisser arrêter :

(Elle s'avance.)

Peuple, juges, daignez m'écouter !

LES DEUX VIEILLARDS, hypocritement.

Pouvoir la retrouver innocente,
Voilà le plus cher de nos vœux.

LES UNS.

De Suzanne, c'est la suivante,
Qui va faire quelques aveux.

LES AUTRES.

C'est sa fidèle confidente ;
Parlez, rendez-vous à ses vœux.

SUZANNE, surprise.

Dina... quelle est donc ton attente ?
O Dina, tais-toi, je le veux !

DINA.

De parler le besoin m'opresse...
Pardonnez, ma chère maîtresse !
Ce berger... qu'on surprit, j'en jure ici ma foi,
Ce berger... au jardin n'est venu que pour moi.

LES UNS.

Quoi, pour elle ?

DINA.

Oui, pour moi.

LES DEUX VIEILLARDS.

Dérision !.. c'est une fable.

LES CHOEURS, en sens inverse.

Mais pourquoi non ? — C'est incroyable !

SÉDÉCIAS, montrant ses amis,

S'il n'était son amant coupable,
Pourquoi se serait-il enfui ?

LES JUGES.

C'est juste, on le verrait ici.

LES CHOEURS.

C'est vrai, nous le verrions ici.

DINA.

C'est un enfant ; de peur il aura fui !
Il reviendra, je l'espère... aujourd'hui.

LES DEUX VIEILLARDS, à part.

La pauvre enfant compte sur lui !

Il va venir...

DINA.

LES DEUX VIEILLARDS.

Compte sur lui.

SÉDECIAS.

Elle ment.

Son amant !

La ruse est par trop claire ;

Pour être ton amant,

Faut-il tant

De mystère ?

Faut-il dans le jardin,

Près du bain,

Se cacher ?

Pour nous tromper, tu peux encor chercher.

LE CHŒUR.

Dans les jardins secrets, oui, que venait-il faire ?

DINA.

S'il ne faut rien vous taire,

DINA.

Eh bien ! eh bien !..

TOUS, excepté Suzanne.

Parle et ne cache rien...

Eh bien ! eh bien !..

Mais ce secret n'est pas le mien :

Il apportait pour ma maîtresse...

LES VIEILLARDS.

Ah ! ah ! voyez-vous la traîtresse !

Ce n'est donc plus pour toi ?

SUZANNE, à part.

Elle va dire... Ah ! quel effroi !

DINA.

Il apportait un anneau.

TOUS.

Un anneau !

SUZANNE.

Dieu ! tais-toi !

LES VIEILLARDS.

Non pour toi, mais pour ta maîtresse !

DINA.

Où !

SUZANNE.

Je tombe à tes genoux.

Silence ! ou tu perds à jamais mon époux !

DINA, s'arrêtant toute saisie.

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous ?

TOUS.

Voyez Suzanne à ses genoux.

Voyez, elle est

LES DEUX VIEILLARDS.

La vérité s'est fait jour dans son âme :

Ce berger, c'était bien l'amant de cette femme.

CHŒUR.

C'était bien son amant... Oh ! la coupable femme !

DINA.

Et je ne puis parler... Oh ! malheureuse femme !

LES AUTRES.

Quoi, c'était un amant ! Oh ! malheureuse femme !

SUZANNE, à part.

En le sauvant, restons donc d'être sa femme.

TOUS LES AMIS.

O jour affreux !

LES ENNEMIS.

O crime affreux !

LES DEUX VIEILLARDS.

O sort heureux !

DINA.

Secret affreux !

LE PREMIER JUGE.

Peuple, captif dans Babylone,

Ainsi que votre loi l'ordonne,

Son arrêt est rendu, rien ne la sauvera :

Au supplice on la conduira.

Et le peuple l'insultera,

Et, devant sa fille, la mère,

Comme exemple, la maudira ;

Pour but à sa fronde légère

Le jeune enfant la choisira.

LE CHŒUR.

Pour but à sa fronde légère

Le jeune enfant la choisira ! etc.

LE PREMIER JUGE.

Et sa beauté, dont elle était si fière,

Sous les cailloux sanglans bientôt s'effacera.

LE CHŒUR.

O ciel ! ô ciel ! elle

C'est bien, c'est bien, elle mourra !

(Roulement funèbre, pendant lequel on jette sur la tête de Suzanne le voile noir des condamnés.)

SCÈNE V.

LES MÉMES, DANIEL, paraissant tout-à-coup, au milieu de la foule.

DANIEL, en habit de mage.

Infâmes imposteurs !.. cessez vos cris de mort !

DINA.

Le berger ! ô transport !

TOUS.

Le berger !

SUZANNE.

Dieu voudrait-il changer mon sort ?

LES DEUX VIEILLARDS, étonnés.

Comment, comment... il n'est pas mort ?

DANIEL.

L'ange qui m'apparut, m'a sauvé de la mort !..

Peuple !.. je me défends d'un jugement infâme

Et Dieu m'envoie ici, pour sauver cette femme.

ACHAB et SÉDECIAS, se démenant auprès de la foule.

N'écoutez pas ce perfide étranger !..

LE CHŒUR.

C'est un chaldéen, un berger !

DANIEL.

Vieillards !.. je suis l'orphelin Daniel,

Je descends des rois d'Israël,

Par ma voix, va parler le Ciel !

TOUT LE PEUPLE.

Parlez, parlez, ô jeune Daniel !

DANIEL.

Pour juger, à leur tour, ici, les imposteurs,

Qu'on sépare un instant, les deux accusateurs,

LES DEUX VIEILLARDS.

Souffrirez-vous, l'affront qu'il veut nous faire

DANIEL, ET UNE PARTIE DES CHOEURS.

Obéissez, ô juges de la terre,
Soumettez-vous à l'envoyé du Ciel.

LES DEUX VIEILLARDS, se tenant enlacés et courant pour éviter qu'on les sépare.

Jamais! jamais!.. enfant de Jésabel!

LE CHOEUR DES ENNEMIS DE SUZANNE.

Vous écoutez ce fils de Jésabel.

LES JUGES, de leur estrade, à Daniel, l'invitant à s'asseoir.

Viens parmi nous, toi qu'inspire le Ciel.

(Les vieillards qui ne voulaient pas être séparés et qui cherchaient à animer le peuple, divisé en deux parties, sont séparés par les gardes, et forcés de se quitter.)
On emmène Achab hors de la scène, pendant ce mouvement, on a fait placer Daniel sur l'estrade, parmi les juges qui sont assis; lui, resté debout, et domine l'assemblée.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté ACHAB, et quelques gardes,
SÉDÉCIAS se trouve alors isolé au milieu de la scène, et fait bonne contenance.

DANIEL.

De l'honneur et du ciel, vous qui faites mépris,
Parlez... près de Suzanne, où m'avez-vous surpris?

SÉDÉCIAS, avec dédain.

Tu le sais bien!

DANIEL et LE CHOEUR, avec force.

Parlez! où m'avez-vous surpris.
où l'avez-vous surpris.

SÉDÉCIAS, qui a eu le temps de réfléchir, dit d'un ton assuré.

C'était... sous un palmier... du côté de l'aurore!..

DANIEL, à tout le monde qui répète.

Sous un palmier!..

TOUS.

Du côté de l'aurore!

DANIEL, aux gardes.

Que l'on ramène Achab.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES GARDES ramenant ACHAB; il entre effaré, et court du côté de Sédécias pour tâcher de lui dire un mot; mais on entraîne celui-ci sur le devant de la scène à gauche, et à son tour, Achab se trouve isolé près de l'estrade et dans une vive anxiété.

DANIEL.

Toi, que le peuple honore,
O vieillard plein d'honneur... si tu ne t'es mépris,
Dis-nous, près de Suzanne, où donc m'as-tu surpris.

ACHAB, regardant, tout troublé autour de lui.

Près de Suzanne, quoi?.. je n'ai pas bien compris?

DANIEL et TOUT LE MONDE, avec force.

Parlez! près de Suzanne, où m'avez-vous surpris?
où l'avez-vous surpris?

ACHAB.

Ah! oui... j'entends... je vais rappeler mes esprits.
C'était... voilà... j'y suis.

TOUS.

Répondez sur-le-champ.

ACHAB.

C'était... sous un figuier... du côté... du couchant...

SÉDÉCIAS, s'oubliant.

Et j'ai dit un palmier... oh! vieillard imbécille!

ACHAB, désolé.

Que dit-il... un palmier!.. c'était bien plus facile!

TOUS, s'agitant.

Sous un figuier!.. au couchant,
Sous un palmier!.. à l'aurore.

DANIEL.

Quelle preuve faut-il encore?

Leur bouche a révélé leur complot odieux!

LES DEUX VIEILLARDS.

Permettez... écoutez,

DANIEL.

Tais-toi, juge imposteur,
Tremblez... voici venir l'ange exterminateur.

(Il descend majestueusement et s'avance.)

ACHAB, tombé à genoux épouvané.

Grâce! grâce!.. pardon... et je vais tout vous dire,
Sédécias l'aimait!

SÉDÉCIAS, furieux.

Ah! il est en délire!

TOUS DEUX, alternativement.

Il m'avait

— Fait jurer

— D'accuser

— Aujourd'hui,

Suzanne près de vous,

— Non,

— Non,

— C'est vous,

— C'est lui!

TOUS.

Abominable ruse,
Pouvoir d'un Dieu vengeur,
Chacun des deux s'accuse.

DANIEL.

Suzanne a retrouvé l'honneur.

SÉDÉCIAS, plus furieux.

Et quand il serait vrai! ce vieillard en démeance,
De Suzanne, aujourd'hui, prouve-t-il l'innocence?
Et l'anneau d'un amant! ici, l'oubliez-vous?

DANIEL.

C'était l'anneau de son époux!

TOUS.

De Joakim!

SÉDÉCIAS, avec une joie méchante.

De ce chef de proscrits?

Et dont la tête est mise à prix?

Courons le dénoncer au Roi!..

Malheur à lui!

DANIEL.

Malheur, à vous, hommes sans foi!

Joakim est sauvé!

TOUS.

Ciel, serait-il possible!

DANIEL.

Le roi, dans son sommeil, a fait un songe horrible,
Seul, j'en ai deviné le langage terrible...

Dans sa reconnaissance,

Il a dit parle donc,

Pour prix de ta science...

Enfant, je veux te faire un don...

Votre plus beau trésor, ô Rois, c'est la clémence,
Du proscrit Joakim, donnez-moi le pardon!

TOUS.

O Daniel, tes accens sont divins.

DINA.

En l'écoutant. je l'aime davantage.

TOUS.

Hés, prophète, honneur au jeune mage!

DANIEL.

Où, le roi m'a nommé le chef de ses devins,

SUZANNE.

Je vais donc le revoir.

Au doux espoir,

Ah! mon âme se livre!

Enfin, je vais donc le revoir?

Ah! de bonheur, déjà mon cœur s'enivre,

O mon libérateur!

Tu m'as rendu l'honneur!

ACHAB, ET SÉDECIAS, à part, tremblans,

Si nous pouvions nous en aller,

A la foule, il faut nous mêler.

ACHAB.

Si l'on voulait nous renvoyer.

SÉDECIAS.

Si l'on pouvait nous oublier!

CHOEUR, les menaçant.

Il faut qu'ils soient punis! qu'à la mort on les livre!

LES VIEILLARDS.

A la mort! à la mort! attendez, soyez bons!

Deux pauvres vieux barbons?

Hélas, nous cesserons,

Bientôt, bientôt de vivre...

Nous vous le promettons!

DANIEL, et le premier juge.

De leur présence... allez... que l'exil nous délivre.

LES DEUX VIEILLARDS, enchantés.

Demain, demain, nous partirons,

Et bien loin, bien loin, nous irons.

(Ils sortent vivement, poursuivis par la foule. Tout-à-coup, on entend dans le lointain, une musique éclatante et guerrière.)

TOUS, écoutant.

Quel son joyeux au loin résonne?

DANIEL, triomphant, à Suzanne.

C'est Jo-kim! rentrant aux murs de Babylone!

TOUS, avec le plus grande joie.

HOSANNA!.. HOSANNA!..

Entendez-vous les trompes de Juda!

(Tous, par un mouvement spontané se précipitent à genoux en élevant les bras au Ciel, et en criant.)

JEHOVA! JEHOVA!

CHOEUR FINAL.

Chantez, fils d'Israël,

La basse calomnie,

Confondue et punie,

Au soldat d'Israël,

L'épouseréunie,

Et la gloire infinie

De l'éternel.

FIN.

LA MUETTE DE PORTICI,

OPÉRA EN CINQ ACTES,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET G. DELAVIGNE;

MUSIQUE DE M. AUBER;

DIVERTISSEMENTS DE M. TAGLIONI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 29 février 1828.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MASANIELLO, pêcheur napolitain.....	M. DUPREZ.
FENELLA, sa sœur.....	M ^{lle} F. ESSLER.
ALPHONSE, fils du comte d'Arcos, vice-roi de Naples..	M. ALEX. DUPONT.
ELVIRE, fiancée d'Alphonse.....	M ^{me} DORUS-GRAS.
PIETRO, } BORELLA, } compagnons de Masaniello.....	{ M. DABADIE. { M. PRÉVOST.
MORENO, }	{ M. POUILLEY.
LORENZO, confident d'Alphonse.....	M. MASSOL.
SELVA, officier du vice-roi.....	M. F. PRÉVOST.
UNE DAME de la suite d'Elvire.....	M ^{lle} LOROTTE.

La scène se passe, au premier acte, à Naples, dans les jardins du vice-roi; au deuxième, à Portici, au bord de la mer, entre Naples et le Mont Vésuve; au troisième, sur la place publique de Naples; au quatrième, à Portici, dans la cabane de Masaniello; au cinquième, dans le palais du vice-roi.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les jardins du palais du duc d'Arcos. Au fond, une colonnade; à gauche, l'entrée d'une chapelle; à droite, un trône préparé pour la fête. Au lever du rideau, des soldats espagnols, conduits par Selva, traversent la colonnade.

SCÈNE I.

ALPHONSE; CHOEUR DE PEUPLE, en dehors.

INTRODUCTION.

LE CHOEUR.

Du prince, objet de notre amour,
Chantons l'heureuse destinée;
Les flambeaux d'hyménée
Pour lui vont briller en ce jour.

ALPHONSE.

Ah! ces cris d'allégresse et ces chants d'hyménée
Jettent le trouble dans mon cœur!
Elvire, que j'adore, en vain m'est destinée;
Le remords malgré moi se mêle à mon bonheur.
O toi! jeune victime
Dont j'ai trahi la foi,
Je vois avec effroi

Le malheur qui t'opprime.

Fenella, cache-moi

Ton courroux légitime;

Pour expier mon crime

Je veillerai sur toi.

Ah! ces cris d'allégresse et ces chants d'hyménée

Jettent le trouble dans mon cœur!

Elvire, que j'adore, en vain m'est destinée:

Le remords malgré moi se mêle à mon bonheur.

LE CHOEUR, en dehors.

Du prince, objet de notre amour,

Chantons l'heureuse destinée;

Les flambeaux d'hyménée

Pour lui vont briller en ce jour.

SCÈNE II.

ALPHONSE, LORENZO.

ALPHONSE.

Lorenzo, je te vois, réponds, ami fidèle :
De Fenella sais-tu quel est le sort ?

LORENZO.

Seigneur, je l'ignore ; et mon zèle
Pour découvrir sa trace a fait un vain effort.

ALPHONSE.

De mes coupables feux ô suite trop cruelle !
Hélas ! son malheur est certain.

LORENZO.

Quand Naples retentit du bruit de votre hymen,
Quand la jeune et charmante Elvire
Consent à vous donner sa main,
Quel intérêt en ce jour vous inspire
La fille d'un pécheur et son obscur destin ?

ALPHONSE.

Quel intérêt ?... le remords qui m'accable.
J'ai su m'en faire aimer en lui cachant mon nom ;

Et je suis d'autant plus coupable
Que son destin étrange et misérable
Rend plus facile encor ma lâche trahison.

LORENZO.

Qu'entends-je ?

ALPHONSE.

La parole à ses lèvres ravie
Par un horrible événement,
La livrait sans défense à l'infidèle amant
Dont l'abandon empoisonna sa vie.
Aimable fille, alors je t'ai chérie.
Dans ces entretiens pleins d'attraits
Où nos cœurs semblaient se confondre,
Muette, hélas ! tu m'entendais :
Tes yeux seuls pouvaient me répondre.

LORENZO.

De cet indigne amour vous avez triomphé ?

ALPHONSE.

Ce n'est pas ma raison qui l'a seule étouffé :
J'oubliai ma victime en adorant Elvire ;
Elle prit sur mes sens un souverain empire.
Mais ne sois pas surpris qu'en ce jour fortuné,
Où l'amour va m'unir à celle que j'adore,
Ami, la pitié parle encore
Pour celle que j'abandonnai.
Depuis un mois elle a fui ma présence,
Et sa mort...

LORENZO.

Écartez un présage odieux ;
Peut-être votre père a voulu, par prudence,
La soustraire à vos yeux.

Vous connaissez son humeur inflexible,
A ses sujets comme à son fils terrible.

Vous le savez ; on craint que sa rigueur
De ce peuple opprimé ne lasse la douleur.

ALPHONSE.

Mais du cortège qui s'avance
J'entends déjà les accents solennels.

Cher Lorenzo, de la prudence !
Viens rejoindre mon père et nous suivre aux autels.

SCÈNE III.

ELVIRE, LE CHOEUR.

(Marche et cortège. Elvire paraît, entourée des jeunes filles espagnoles ses compagnes et de seigneurs napolitains ; des danses précèdent son arrivée : de jeunes Napolitaines lui présentent des fleurs.)

LE CHOEUR.

Alphonse épouse la plus belle,
Et quand le ciel forme leurs nœuds,
Que Naples, soumise et fidèle,
Redouble ses chants et ses jeux !
Rendons hommage à la plus belle !

ELVIRE.

Plaisir du rang suprême, éclat de la grandeur,
Vous n'êtes rien auprès de mon bonheur.

AIR.

A celui que j'aimais c'est l'hymen qui m'engage ;
Dans mon ame ravie, où règne son image,
Est-il un seul désir qui puisse être formé,
S'il m'aime autant qu'il est aimé ?

O moment enchanteur !
Je sens battre mon cœur !
Pour ma fidèle ardeur

Quel jour prospère !
Plus de mystère :
Heureuse et fière,

Je puis parler de mon bonheur.

(Aux jeunes filles qui l'entourent.)

O mes jeunes amies.
Mes compagnes jolies,
Loin de notre patrie
Vous qui m'avez suivie,
Partagez mon bonheur !

O moment enchanteur ! etc.

Et vous, que sur mes pas pour ce lointain rivage
L'Espagne vit partir,
Par vos chants, par vos jeux, des bords heureux du
Rappelez-moi le souvenir. [Tage

(Elvire s'assied, entourée de sa cour.)

BALLET.

(L'on exécute plusieurs danses espagnoles et napolitaines. A la fin du ballet on entend un grand bruit.)

ELVIRE, se levant.

Dans ces jardins quel bruit se fait entendre ?

UNE DAME D'HONNEUR.

C'est une jeune fille : elle fuit des soldats,
Accourt en ce palais et tend vers vous les bras.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; FENELLA, poursuivie par SELVA et par DES GARDES.

(Elle entre avec effroi ; elle aperçoit la princesse et court se jeter à ses genoux.)

ELVIRE.

Que voulez-vous ? parlez.

FENELLA.

(Elle fait signe à la princesse qu'elle ne peut parler, mais que rien n'égalera sa reconnaissance, et par ses gestes suppliants elle la conjure de la dérober aux poursuites de Selva.)

ELVIRE, la relevant.

Je saurai te défendre.

Quand mon bonheur est si grand aujourd'hui,
Pourrais-je aux malheureux refuser mon appui !
(A Selva.)

Quelle est donc cette infortunée ?

SELVA.

La fille d'un pécheur. L'ordre du vice-roi
Depuis un mois la tient emprisonnée ;
Mais ce matin, bravant une sévère loi,
Elle a brisé ses fers.

ELVIRE.

Quel peut être ton crime ?

FENELLA.

(Elle répond qu'elle n'est point coupable ; elle en atteste le ciel.)

ELVIRE.

Qui troubla ton repos ?

FENELLA.

(Elle fait signe que l'amour s'empara de son cœur, et qu'il a causé tous ses maux.)

ELVIRE.

Hélas ! pauvre victime !

Je te comprends : l'amour a su toucher ton cœur.
Mais de tes maux quel est l'auteur ?

FENELLA.

(Elle fait signe qu'elle l'ignore ; mais il jurait qu'il l'aimait, il la pressait contre son cœur ; puis montrant l'écharpe qui l'en-toure, elle fait entendre qu'elle l'a reçue de lui.)

ELVIRE.

Cette écharpe, il te l'a donnée ?

FENELLA.

(Elle soupire et fait signe que oui.)

ELVIRE.

Mais dans ces lieux qui t'a donc entraînée ?

FENELLA.

(Elle désigne Selva : il est venu l'arrêter, malgré ses larmes et ses prières. Faisant le geste de tourner une clef et de fermer des verrous, elle exprime qu'on la plongea dans un cachot. Là, elle pria, triste, pensive, plongée dans la douleur, quand tout-à-coup l'idée lui vint de se soustraire à l'esclavage. Montrant la fenêtre, elle fait signe qu'elle a attaché des draps, qu'elle s'est laissée glisser jusqu'à terre, qu'elle a remercié le ciel. Mais elle a entendu le *qui vive* de la sentinelle ; on l'a mise en joue ; elle s'est sauvée à travers le jardin, a aperçu la princesse, et est venue se jeter à ses pieds.)

ELVIRE.

Que ses gestes parlants ont de grace et de charmes !
Jeune fille, sèche tes larmes,

Je veux te protéger auprès de mon époux ;
De ta douleur je serai l'interprète.

FENELLA.

(Elle lui témoigne sa reconnaissance.)

LORENZO, sortant de la chapelle.

Voici de votre hymen la pompe qui s'apprête,
Princesse, et dans le temple on n'attend plus que
[vous.]

(La marche commence ; Elvire et tout le cortège entrent dans la chapelle. Selva place différents postes de soldats qui empêchent le peuple d'avancer.)

LE CHOEUR.

O Dieu puissant ! Dieu tutélaire !
Du haut des cieux
Entends nos vœux !

(Le peuple se presse à l'entrée du péristyle et regarde dans l'intérieur du temple la cérémonie qui est censée commencée. Fenella se lève sur la pointe des pieds et fait aussi ses efforts pour voir, mais la foule l'en empêche.)

Dieu puissant ! Dieu tutélaire !
Nous t'implorons à genoux.

(Tout le monde se met à genoux et Fenella aussi.)

Daigne exaucer notre prière,
Et bénis ces heureux époux,
Dieu tutélaire !

SELVA, regardant.

O quel spectacle auguste et solennel !
Ce couple heureux s'avance vers l'autel.
Dans leurs regards quelle tendresse brille !

FENELLA.

(Elle regarde pendant que tout le monde est à genoux, et ses gestes expriment la surprise et la douleur ; elle ne peut en croire ses yeux, et s'élance vers le péristyle.)

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Mais que veut cette jeune fille ?
Loin du temple retirez-vous ;
Du vice-roi redoutez le courroux.

FENELLA.

(Elle les supplie de la laisser passer : il y va de son repos, de son bonheur. Elle se désespère de ne pouvoir parler, de ne pouvoir expliquer ce qui l'intéresse si vivement.)

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Jeune fille, n'approchez pas !
Loin de ces lieux portez vos pas.

LE CHOEUR DE PEUPLE, bas à Fenella.

Jeune fille, n'approchez pas !
Craignez ces farouches soldats.

FENELLA.

(Elle redouble ses instances, se tort les mains de désespoir. Il faut absolument qu'elle voie le prince : c'est elle qui est son épouse ; c'est à elle qu'il a donné sa foi. Elle veut pénétrer dans le temple pour interrompre la cérémonie.)

SELVA.

Pour prix de tant d'audace
Craignez qu'on ne vous chasse
De ces lieux révévés, au profane interdits !

FENELLA.

(Elle les supplie encore.)

CHOEUR DE PEUPLE, regardant dans la chapelle.

Ils sont unis!

FENELLA.

(Elle pousse un cri, et tombe sur un siège dans le plus grand désespoir.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; ALPHONSE, donnant la main à Elvire et entouré de tous les seigneurs de la cour.

LE CHOEUR.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Par nos chants d'allégresse
Célébrons en ce jour
Et l'hymen et l'amour.

ELVIRE, à Alphonse.

Je veux que cette journée
Commence par des bienfaits;
Et je vois une infortunée
Qui près de vous demande accès.

(Allant à Fenella qu'elle prend par la main.)

Approchez-vous. Sa main est tremblante et glacée.

(A Alphonse.)

Par un perfide amant elle fut offensée,
Et contre un séducteur et perfide et cruel
Elle vient implorer votre justice.

ALPHONSE, la regardant.

O ciel!

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

O funeste mystère!
C'est elle que je voi!
Pour finir ma misère,
O terre, entr'ouvre-toi!

ELVIRE.

Quel est donc ce mystère?
Parlez, répondez-moi.
Dieu! quel soupçon m'éclaire
Et me glace d'effroi!

LE CHOEUR.

Quelle est cette étrangère
Qu'en ces lieux j'aperçoi?
Quel est donc ce mystère
Qui les glace d'effroi?

ELVIRE, allant à Fenella.

Rendez le calme à mon cœur éperdu:
Alphonse vous est-il connu?

FENELLA.

(Elle répond oui.)

ALPHONSE.

Le regret me déchire et le remords m'accable.

ELVIRE.

Achievez... J'ai frémi!

FENELLA.

(Elle continue, et dit par ses gestes: «Celui qui m'a trompée, celui qui m'a donné cette écharpe, celui qui m'a trahie...»)

ELVIRE.

Eh bien! ce coupable?

FENELLA.

(Elle montre Alphonse de la main.)

ELVIRE.

C'est lui!

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

Oui, tel est ce mystère;
Oui, j'ai trahi ma foi.
Pour finir ma misère,
O terre, entr'ouvre-toi!

ELVIRE.

Voilà donc ce mystère
Qui me glace d'effroi!
Un jour affreux m'éclaire!
Tout est fini pour moi!

LE CHOEUR.

O funeste mystère
Qui les glace d'effroi!
C'est pour cette étrangère
Qu'il a trahi sa foi.

LE CHOEUR DE SOLDATS, montrant Fenella.

Amis, punissons cette audace,
Et que ses pleurs ne nous désarment pas!

ELVIRE.

Qu'on l'épargne, je lui fais grâce!
Non, non, n'arrêtez point ses pas.

(Fenella regarde avec égarement Alphonse et Elvire et s'enfuit au milieu du peuple, qui lui ouvre un passage. On la voit disparaître à travers la colonnade du fond.)

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Partons, courons, suivons ses pas,
Amis, punissons cette audace

ELVIRE et LE PEUPLE.

Non, non, n'arrêtez point ses pas;
Qu'on l'épargne, je lui fais grâce.

ALPHONSE.

Terre, entr'ouvre-toi sous mes pas!
Je ne mérite point de grâce.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un site pittoresque aux environs de Naples ; dans le fond, la mer : des pêcheurs sont occupés à préparer leurs filets et leurs nacelles ; d'autres se livrent à différents jeux.

SCÈNE I.

MASANIELLO, BORELLA, PÊCHEURS.

LE CHOEUR.

Amis, le soleil va paraître,
Livrons-nous à des soins nouveaux ;
Employons bien le jour qui va renaître,
Et par les jeux égayons nos travaux.

UN PÊCHEUR.

MasanIELlo paraît ; quel air sombre et sauvage !
Qui l'afflige ?

BORELLA.

Notre esclavage.

(A Masaniello.)

Salut à notre chef !

MASANIELLO.

Salut, chers compagnons !

BORELLA.

Viens animer nos jeux par tes chansons.

MASANIELLO, à part.

Pietro ne revient pas.

BORELLA.

Plus de sombre nuage !

Tes refrains nous donnent du cœur ;
Et, tu le sais, il nous fait du courage.

MASANIELLO.

Eh bien ! répétez donc le refrain du pêcheur,
Et comprenez bien son langage.

LE CHOEUR.

Écoutez bien le refrain du pêcheur.

COUPLETS.

I.

MASANIELLO.

Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblez-vous,
Montez gaiement votre nacelle,
Et des vents bravez le courroux.
Conduis ta barque avec prudence,
Parle bas, pêcheur, parle bas ;
Jette tes filets en silence :
La proie au-devant d'eux s'élançe.
Parle bas, pêcheur, parle bas :
Le roi des mers ne t'échappera pas.

LE CHOEUR.

Conduis ta barque avec prudence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

II.

MASANIELLO.

L'heure viendra, sachons l'attendre,
Plus tard nous saurons la saisir.
Le courage fait entreprendre,

Mais l'adresse fait réussir.

Conduis ta barque avec prudence,
Parle bas, pêcheur, parle bas ;
Jette tes filets en silence :
La proie au-devant d'eux s'élançe ;
Parle bas, pêcheur, parle bas :
Le roi des mers ne t'échappera pas.

LE CHOEUR.

Conduis ta barque avec prudence,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, PIETRO.

MASANIELLO.

Mais j'aperçois Pietro ; ciel ! que va-t-il m'apprendre ?
(Le prenant à part et l'amenant au bord du théâtre pendant que les pêcheurs s'éloignent et retournent à leurs travaux.)

Personne ici ne connaît mon malheur :
Je ne l'ai confié qu'à l'ami le plus tendre.
Parle, as-tu découvert le destin de ma sœur ?

PIETRO.

De Fenella le sort est encore un mystère ;
Vainement j'ai cherché la trace de ses pas ;
Sans doute un ravisseur...

MASANIELLO.

O rage ! et moi son frère,
Je n'ai pu la sauver ! Mais de tels attentats
Recevront à la fin leur juste récompense.

PIETRO.

Que te reste-t-il ?

MASANIELLO.

La vengeance !

DUO.

MASANIELLO et PIETRO.

Mieux vaut mourir que rester misérable !
Pour un escave est-il quelque danger ?
Tombe le joug qui nous accable,
Et sous nos coups périsse l'étranger !
Amour sacré de la patrie,
Rends-nous l'audace et la fierté !
A mon pays je dois la vie,
Il me devra sa liberté.

MASANIELLO.

Me suivras-tu ?

PIETRO.

Je m'attache à tes pas ;
Je veux te suivre à la mort...

MASANIELLO.

A la gloire !

PIETRO.

Soyons unis par le même trépas.

MASANIELLO.

Ou couronnés par la même victoire.

ENSEMBLE.

Mieux vaut mourir que rester misérable !
Pour un esclave est-il quelque danger ?

Tombe le joug qui nous accable,
Et sous nos coups périsse l'étranger !

MASANIELLO.

Songe au pouvoir dont l'abus nous opprime,
Songe à ma sœur arrachée à mes bras !

PIETRO.

D'un séducteur peut-être elle est victime ?

MASANIELLO.

Ah ! quel qu'il soit, je jure son trépas !

MASANIELLO et PIETRO.

Mieux vaut mourir que rester misérable !
Pour un esclave est-il quelque danger ?
Tombe le joug qui nous accable !
Que sous nos coups périsse l'étranger !

Amour sacré de la patrie, etc.

(En ce moment Fenella paraît sur le haut des rochers ; elle regarde la mer, en mesure la profondeur, et semble prête à s'y précipiter.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FENELLA.

MASANIELLO.

Que vois-je ? Fenella ! quoi ! ma sœur en ces lieux !

(A ce cri, Fenella tourne la tête, aperçoit son frère, et descend vivement les rochers.)

(A Pietro.)

Le ciel nous entendait, il exauce nos vœux !

(Fenella est descendue et a été se jeter dans les bras de son frère.)

Je n'ose encore en croire ma tendresse !

Est-ce bien toi que dans mes bras je presse ?

Quel motif inconnu te sépara de moi ?

FENELLA.

(Elle lui fait signe qu'elle le lui dira, mais à lui seul.)

(Pietro s'éloigne.)

SCÈNE IV.

MASANIELLO, FENELLA.

MASANIELLO.

Eh bien ! nous voilà seuls.

FENELLA.

Elle lui exprime son désespoir, et lui avoue que sa première intention était de se précipiter dans la mer et d'y finir son existence.)

MASANIELLO.

Grand Dieu !
Attenter à ta vie !

FENELLA.

(Mais elle n'a pas voulu mourir avant de le revoir, de l'embrasser, de recevoir son pardon.)

MASANIELLO.

Ton pardon ! et pourquoi ?

FENELLA.

(Elle lui fait entendre qu'elle ne mérite plus sa tendresse ; elle lui épant ses remords... Elle s'est donnée à un perfide.)

MASANIELLO.

O ciel ! un séducteur !... qu'il craigne ma furie !
Rien ne peut le soustraire à mon ressentiment !

FENELLA.

(Elle lui fait signe qu'il devait être son époux, qu'il le lui avait juré à la face du ciel, qu'elle a cru son serment.)

MASANIELLO.

Ce lâche, quel est-il ? un Espagnol peut-être ?

(Elle répond oui, mais elle ne veut pas le faire connaître ; malgré son crime elle l'aime encore, et pour l'épouser il est d'un rang trop élevé.)

MASANIELLO.

Qu'importe, il tiendra son serment !
Fenella, je veux le connaître.

FENELLA.

(Elle lui répond que c'est inutile, qu'il n'est plus d'espérance qu'il s'est uni à une autre.)

MASANIELLO.

Eh bien donc ! malgré toi je punirai le traître !

Où, que ce jour me soit ou non fatal,
Il faut armer le peuple et donner le signal.
En vain tu veux calmer le courroux qui me guide,
Je saurai malgré toi découvrir le perfide.

FENELLA.

(Elle cherche inutilement à calmer son frère, et s'attache à lui au moment où il court appeler ses compagnons.)

SCÈNE V.

MASANIELLO, BORELLA, FENELLA,
PÊCHEURS.

MASANIELLO, appelant ses compagnons.

Venez, amis, venez partager mes transports.
Contre nos ennemis unissons nos efforts.

Le vice-roi, doublant notre misère,
Lève un nouvel impôt sur ces fruits de la terre,
Ce prix de nos sueurs qu'il aime à voir couler !

BORELLA.

Et le peuple se tait ?

MASANIELLO.

Il est las de se plaindre !

BORELLA.

S'armera-t-il, lui qui n'ose parler ?

MASANIELLO.

Il ose tout quand il a tout à craindre,
Et c'est à nos tyrans aujourd'hui de trembler !
Chacun à ces cruels doit compte d'une offense ;
Et moi plus que vous tous ! Courons à la vengeance !

LE CHOEUR.

Nous partageons ton fier ressentiment ;
De l'obéir nous faisons le serment !

MASANIELLO.

Du silence, de la prudence,
Et le ciel nous protégera.
Toi, mon cher Borella,
Observe bien ces rives.

(Les femmes et les enfants entrent en scène ; sur un geste de Masaniello, Fenella va rejoindre ses compagnes.)

Que ces enfants, que ces femmes craintives
Ne sachent rien de nos secrets,
Et, pour mieux cacher nos projets,
Chantons gâiment la barcarolle,
Charmons ainsi nos courts loisirs.
L'amour s'enfuit, le temps s'envole,
Le temps emporte nos plaisirs,
Comme les flots notre gondole.

LE CHOEUR.

Chantons gâiment la barcarolle,
Charmons ainsi nos courts loisirs.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PIETRO.

MASANIELLO.

Que veux-tu ?

PIETRO, à voix basse.

De soldats un corps nombreux s'avance,
Et de Naples à nos pas il ferme le chemin.

BORELLA.

Oui, des tambours annonçant leur présence
J'entends le roulement lointain.

MASANIELLO.

Ne craignez point, trompons leur surveillance,
En répétant notre refrain.

LE CHOEUR.

Chantons gâiment la barcarolle, etc.

MASANIELLO, à voix basse, à Borella.

Pour cacher des poignards disposez vos filets.

PIETRO, de même, à quelques autres.

Parmi ses fruits que chacun cache une arme.

MASANIELLO, de même.

Soulevez-vous au premier cri d'alarme,
Au premier signal soyez prêts.

LE CHOEUR, à voix basse.

A Naples ! à Naples ! au premier cri d'alarme,
Pour combattre nous serons prêts.

(Tout cela se dit à voix basse tandis que les jeunes filles reprennent en chœur :)

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Chantons gâiment la barcarolle,
Charmons ainsi nos courts loisirs :
L'amour s'enfuit, le temps s'envole,
Le temps emporte nos plaisirs,
Comme les flots notre gondole.

(Les uns reprennent leurs filets, les autres montent sur les nacelles ; les femmes placent des paniers de fruits sur leurs têtes ; tous s'éloignent et disparaissent en répétant le refrain.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un appartement du palais.

SCÈNE I.

ALPHONSE, ELVIRE.

ALPHONSE.

N'espérez pas me fuir, je ne vous quitte pas.

ELVIRE.

Non, laissez-moi, n'arrêtez point mes pas.

DUO.

ALPHONSE.

Écoutez, je vous en supplie :
Que le nœud qui nous lie
M'obtienne au moins cette faveur !

ELVIRE.

Non, jamais ! vous m'avez trahie,
Et votre perfidie
A porté la mort dans mon cœur.

ALPHONSE.

Quelques torts dont je sois coupable,
Je fléchirais votre rigueur,
Si du désespoir qui m'accable
Vous pouviez connaître l'horreur.

ELVIRE.

Épargnez-vous un tel parjure :
De moi vous n'entendez, hélas !

Aucun reproche, aucun murmure ;
Je pars... n'arrêtez point mes pas !

ENSEMBLE.

ELVIRE.

Ah ! je n'accuse que moi-même ;
De mon amour je dois rougir.
Pour toujours, hélas ! je vous aime,
Et pour toujours je dois vous fuir.

ALPHONSE.

En horreur à vous, à moi-même,
J'ai fait, et je dois m'en punir,
Le malheur de tout ce que j'aime.
Il ne me reste qu'à mourir.

ALPHONSE.

Elvire, si je fus coupable
Du moins ce n'est pas envers toi.

ELVIRE.

Fuyez, Alphonse, épargnez-moi ;
Cessez un entretien coupable.

ALPHONSE.

Vois le désespoir qui m'accable :
Ah ! jette un seul regard sur moi.

ELVIRE.

Non, vous avez brisé nos chaînes.

ALPHONSE.

Vois ton amant, vois ton époux.

ELVIRE.

Lui seul cause toutes mes peines.

ALPHONSE.

Il va mourir à tes genoux.

ELVIRE.

Alphonse !

ALPHONSE.

Elvire !

ELVIRE.

Je pardonne.

Mon faible cœur parle pour toi.

ALPHONSE.

Au bonheur mon cœur s'abandonne.

ELVIRE.

Et je m'abandonne à ta foi.

ENSEMBLE.

O moment plein de charmes !

Tous nos maux sont finis ;

Je sens couler des larmes

De mes yeux attendris.

ELVIRE.

Mais cette jeune infortunée ,

Je dois veiller sur son destin.

Alphonse, ordonnez que soudain

Près de sa souveraine elle soit amenée.

ALPHONSE.

Vos desirs seront satisfaits.

(A Selva, qui entre.)

Courez, Selva, chercher la fugitive

Qui fut votre captive ,

Et qu'elle soit par vous conduite en ce palais.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Le théâtre change, et représente la grande place du marché de Naples; on voit arriver, en dansant, de jeunes filles portant sur leurs têtes des corbeilles de fleurs ou de fruits; des pêcheurs et des paysans arrivent apportant leurs denrées. Le marché s'ouvre: les fleurs et les fruits s'élèvent en étage de chaque côté.)

FENELLA, JEUNES FILLES, PÊCHEURS, VILLAGEOIS, HABITANTS DE NAPLES.

(Pendant que des jeunes filles et des jeunes garçons se livrent à la danse, des habitants de Naples, suivis de leurs intendants ou de leurs porteurs (facchini), passent dans les allées du marché, marchandent, achètent. Plusieurs Lazzaronis à qui ils donnent des pièces de monnaie ou des paniers de fruits, témoignent leur joie et se joignent aux danseurs. Pendant ce temps, Fenella est entrée avec celles de ses compagnes qu'on a vues au second acte: elles se placent sur le devant du théâtre et ont devant elles des paniers de fruits. Fenella, triste, pensive, ne prend aucune part à ce qui se passe autour d'elle; de temps en temps seulement elle se lève et regarde si elle ne verra pas paraître son frère ou quelqu'un de la cour.)

LE CHOEUR.

Au marché qui vient de s'ouvrir,

Venez, hâtez-vous d'accourir :

Voilà des fleurs, voilà des fruits,
Raisins vermeils, limons exquis
Oranges fines de Méta,
Rosolio, vin de Somma,
C'est moi qui veux les offrir :
Venez, hâtez-vous d'accourir !

UN PÊCHEUR.

Venez, adressez-vous au pêcheur de Mysène.

UN MARCHAND.

Macaroni parfait; venez, prenez chez moi.

UNE MARCHANDE DE FRUITS.

Je vends des fruits au vice-roi.

UNE MARCHANDE DE FLEURS.

Je vends des bouquets à la reine.

LE CHOEUR.

Au marché qui vient de s'ouvrir,

Venez, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SELVA; PLUSIEURS SOLDATS, qui se répandent dans le marché.

(Fenella aperçoit Selva. Trompée par son uniforme, elle le regarde avec curiosité; mais elle le reconnaît, fait un geste d'effroi, se rassied et tâche de lui cacher sa figure.)

SELVA, pendant que la danse continue, parcourt les différents groupes de jeunes filles et les regarde attentivement; arrivé près de Fenella, il fait un geste de surprise.

Non, je ne me trompe pas,

C'est bien elle!... A moi, soldats!

Qu'à l'instant même on me suive !

FENELLA.

(Elle se lève épouvantée et court se réfugier au milieu de ses compagnes; par ses gestes elle les supplie de la protéger.)

LE CHOEUR DE FEMMES.

Ciel! on veut l'emmener captive!

Qu'a-t-elle fait ?

SELVA et LES SOLDATS.

Qu'à l'instant on nous suive!

(On entraîne Fenella.)

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE FEMMES.

Ah! contre l'étranger n'est-il point de recours?

Qui viendra donc à son secours?

SELVA et LES SOLDATS.

Point de murmure, il y va de vos jours!

(Selva et les soldats sont au moment d'emmener Fenella, quand au milieu du marché paraissent Masaniello, Pietro et quelques pêcheurs.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MASANIELLO, PIETRO, PÊCHEURS.

MASANIELLO.

Où la conduisez-vous?

SELVA.

Quel est-tu? que t'importe!

MASANIELLO.

Sais-tu qu'elle est ma sœur?

SELVA.

Rebelle, éloigne-toi :

Obéis sans murmure aux ordres de ton roi.

MASANIELLO, tirant son poignard.

Crains la fureur qui me transporte !

SELVA, faisant signe à un soldat.

Arrachez-lui ce fer dont il ose s'armer !

MASANIELLO, poignardant le soldat.

Levez-vous, compagnons ! on veut nous opprimer !

Un lâche, un mercenaire

Osa porter sur moi son insolente main ;

Il n'est plus, et le téméraire

De la tombe aux tyrans vient d'ouvrir le chemin !

SELVA.

Tremblez ! je punirai des traîtres.

MASANIELLO.

Va dire aux étrangers que tu nommes tes maîtres
Que nous foulons aux pieds leur pouvoir inhumain.

N'insulte plus, toi qui nous braves,

A des maux trop long-temps soufferts.

Tu crois parler à des esclaves,

Et nous avons brisé nos fers.

LE CHOEUR.

Non, plus d'opresseurs, plus d'esclaves !

Combattons pour briser nos fers !

(Tous les paysans, qui étaient restés assis, se lèvent en tirant leurs armes, et en un instant Selva et ses soldats sont entourés et désarmés.)

LE CHOEUR.

Courons à la vengeance !

Des armes, des flambeaux !

Et que notre vaillance

Mette un terme à nos maux !

(Ils agitent leurs armes et vont pour sortir.)

MASANIELLO, les arrêtant.

Invoquons du Très-Haut la faveur tutélaire :

A genoux, guerriers, à genoux !

Dieu nous juge : que sa colère

Aux combats marche devant nous !

(Le peuple se prosterne.)

MASANIELLO et LE CHOEUR.

Saint bienheureux, dont la divine image

De nos enfants protège les berceaux

Toi qui nous rends la force et le courage,

Toi qui soutiens le pauvre en ses travaux,

Tu nous vois tous

A tes genoux ;

Sois avec nous,

Protège-nous !

Saint bienheureux, dont la divine image

De nos enfants protège les berceaux,

Toi qui nous rends la force et le courage,

Fais aujourd'hui pour nous des miracles nouveaux !

(On entend le roulement du tambour et le bruit du tocsin.)

MASANIELLO.

L'airain s'agite, et vos armes sont prêtes ;

Assurons donc, par nos sanglants travaux,

Ou des vainqueurs les lauriers à nos têtes,

Ou des martyrs la palme à nos tombeaux !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons ! des armes ! des flambeaux !

PIETRO.

Le temple ne pourra défendre

Le sang impur de nos bourreaux :

Par torrents il faut le répandre !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons ! des armes ! des flambeaux !

PIETRO.

Ils n'auront dans leur ville en cendre

D'autre asile que leurs tombeaux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Marchons ! des armes ! des flambeaux !

(Ils se partagent des armes ; ils courent, des torches à la main ; les femmes les excitent à la lueur de l'incendie.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la cabane de Masaniello. Le fond en est fermé par une voile de vaisseau.

A droite, une chaise et une table ; à gauche, une narte qui sert de lit à Masaniello.

SCÈNE I*.

MASANIELLO, assis ; LE MARQUIS DE COLONNE
et LES PRINCIPAUX HABITANTS DE NAPLES, debout
et groupés autour de Masaniello.

LE CHOEUR.

Écoute nos voix suppliantes !

Laisse-toi fléchir par nos pleurs,

Et désarme les mains sanglantes

Des ministres de tes fureurs !

UN MAGISTRAT.

Seigneur !

MASANIELLO.

Ce titre est une offense.

LE MARQUIS.

Chef du peuple !

MASANIELLO.

Oui, cruels ! oui, son chef, son vengeur !

Mon règne doit durer autant que sa vengeance.

Vous vivants, je suis roi ; vous morts, simple pé-

Mon règne sera court.

[Chœur :

* Cette scène est supprimée à la représentation.

LE CHEF DE LA JUSTICE.

Grace! que la clémence

Touche un peuple inhumain et sourd à nos accents!

MASANIELLO.

Entendiez-vous ses cris quand vous étiez puissants?

Vous l'écrasiez sous votre tyrannie;

De la sienne à mes pieds subissez donc la loi.

LE MARQUIS.

Nous t'offrons nos trésors, accorde-nous la vie!

MASANIELLO.

Que pouvez-vous m'offrir qui ne soit pas à moi?

Ces trésors, je le sais, sont le fruit de nos peines:

Il n'importe, reprenez-les.

Si je me suis armé, c'est pour briser nos chaînes,

Et non pour piller vos palais.

LE CHOEUR.

Écoute nos voix suppliantes,

Laisse-toi fléchir par nos pleurs!

MASANIELLO.

Non.

LE CHOEUR.

Désarme les mains sanglantes

Des ministres de tes fureurs!

MASANIELLO.

Non, non.

LE CHOEUR.

Que la pitié retienne

Ton glaive suspendu sur nous!

Épargne notre tête!

MASANIELLO.

Écoutez : à vos coups,

Si j'eusse été vaincu, j'aurais offert la mienne...

Mais vous m'implorez à genoux;

Vous demandez la vie, allons, je vous la donne.

Pontifes, magistrats, princes, relevez-vous!

Masaniello, le pécheur, vous pardonne.

Laissez-moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

MASANIELLO, seul.

N'écoutant que ma juste fureur,

J'aurais peut-être dû les punir de leurs crimes;

Mais ce meurtre sans fruit eût souillé leur vain-
queur!

Nos soldats furieux ont fait trop de victimes...

Je ne sais quel dégoût s'empare de mon cœur.

Les lâches! ils dormaient courbés sous leurs en-
traves;

J'ai dit : Réveillez-vous! je les ai délivrés,

Et de sang aussitôt ils se sont enivrés :

Ma victoire en tyrans a changé ces esclaves!

AIR.

O Dieu! toi qui m'as destiné

A remplir ce sanglant office,

Pour achever le sacrifice,

Grand Dieu! que ne m'as-tu donné

Leur inexorable justice!

N'adouciras-tu point tes arrêts rigoureux?

Ne pourrais-je fléchir ces tigres inflexibles

Rends-moi, pour t'obéir, rends-moi cruel comme

Dieu puissant! ou rends-les sensibles! [eux,

Et cependant pour eux mon cœur est alarmé.

Le vice-roi, que poursuivait leur rage,

Aux murs de Châteauneuf est encore enfermé.

Il faut par un assaut consommer notre ouvrage.

SCÈNE III.

MASANIELLO; FENELLA, abattue et chancelante.

MASANIELLO.

Que vois-je? Fenella! quelle horrible pâleur!

Nous venons, ô ma sœur! de venger ton outrage.

Qui peut encore exciter ta douleur?

FENELLA.

(Elle lui peint le désordre de Naples.)

MASANIELLO.

J'ai voulu, mais en vain, mettre un terme au car-

nage.

(Elle lui représente, par ses gestes, les horreurs auxquelles la
ville est livrée: le pillage, le meurtre, l'incendie.)

MASANIELLO.

Oui, des torches en feu dévorant les palais,

Des enfants étouffés sur le sein de leurs mères,

Des frères frappés par leurs frères:

Oui, des forçats ont puni des forçats;

Mais, tu le sais, je n'en suis pas coupable.

Viens dans mes bras, dissipe ton effroi.

FENELLA.

(Elle lui fait entendre qu'elle ne peut résister à la fatigue.)

MASANIELLO.

La fatigue t'accable :

Repose en paix, je veillerai sur toi.

Du pauvre seul ami fidèle,

Descends à ma voix qui t'appelle,

Sommeil, descends du haut des cieux!

De son cœur bannis les alarmes;

Qu'un songe heureux sèche les larmes

Qui tombent encor de ses yeux.

(Fenella s'endort sur le lit à gauche.)

Un doux sommeil apaise sa souffrance...

Mais on vient.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PIETRO, PÊCHEURS.

MASANIELLO.

C'est Pietro... Que voulez-vous de moi?

PIETRO.

Nos compagnons nous députent vers toi.

MASANIELLO.

Eh bien! que veut mon peuple?

PIETRO.

Il demande vengeance!

LE CHOEUR.

A nos serments
L'honneur t'engage ;
Plus d'esclavage ,
Plus de tyrans !

(Pendant ce chœur, Fenella s'éveille et écoute.)

MASANIELLO.

Calmez-vous, amis; quel délire
A des meurtres nouveaux semble pousser vos bras ?

PIETRO.

Le fils du vice-roi se dérobe au trépas ;
Notre salut commun exige qu'il expire !
Il a près de ces lieux porté ses pas errants.

(Fenella exprime les craintes les plus vives.)

MASANIELLO.

Eh ! n'est-ce pas assez de chasser nos tyrans ?
Faut-il les innoler ?

PIETRO.

Où, nous voulons sa tête !

MASANIELLO.

Ah ! que la pitié vous arrête !

PIETRO ET LE CHOEUR.

A nos serments, etc.

MASANIELLO.

Silence ! écoutez-moi ! trop de sang, de carnage
Ont signalé votre fureur :
Je saurai mettre un terme à cette aveugle rage.

PIETRO.

Tu voudrais vainement enchaîner notre ardeur.
Tu nous trahis !...

MASANIELLO.

Parlez plus bas... ma sœur...

(Fenella a pris part à la scène, et au moment où Masaniello parle d'elle, elle affecte de dormir profondément.)

PIETRO.

Elle repose.

MASANIELLO.

Elle peut nous entendre.

PIETRO.

Eh bien ! entrons ; suis-nous sans plus attendre.

LE CHOEUR.

A nos serments
L'honneur t'engage ;
Plus d'esclavage,
Plus d'esclavage,
Plus de tyrans !

(Ils entrent dans l'intérieur de la chaumière.)

SCÈNE V.

FENELLA, seule.

(Elle a tout entendu, elle frémit : mille sentiments confus l'agitent, le danger d'Alphonse, le souvenir de sa trahison. On frappe à la porte de la chaumière : Fenella s'effraie, elle hésite ; on frappe de nouveau : elle se décide à ouvrir, reconnaît Alphonse et cache sa figure dans ses mains.)

SCÈNE VI.

FENELLA, ALPHONSE ; ELVIRE, enveloppés
dans un manteau, la tête couverte d'un voile noir.

ALPHONSE.

Ah ! qui que vous soyez, accueillez ma prière,
Et dérobez-nous à la mort !

Ciel ! que vois-je ? c'est elle ! O justice sévère !
Elle est maîtresse de mon sort !

FENELLA.

(Elle recule avec effroi, lui fait entendre que jamais un crime
ne reste impuni, lui reproche sa trahison.)

ALPHONSE.

Oui, j'ai mérité ta colère.
Sois juste, abandonne à leurs bras
Le perfide qui t'a trahie !
Les meurtriers sont sur mes pas ;
Venge-toi, tu le peux.

FENELLA.

(En mettant le doigt sur sa bouche, elle lui fait signe qu'on peut
les entendre et l'entraîne rapidement de l'autre côté du théâ-
tre en lui montrant la porte par laquelle les pêcheurs viennent
de sortir.)

ALPHONSE.

Ah ! que par mon trépas

Ta vengeance soit assouvie !

Mais le destin d'un autre à mon sort est lié :

Pour une autre que moi j'implore ta pitié !

Prends mes jours, épargne sa vie !

FENELLA.

(Elle jette un regard sur Elvire, court vers elle, entr'ouvre son
manteau, lui arrache le voile qui couvre son visage, s'éloigne
d'elle avec colère, et semble dire : « Voilà donc celle que tu
m'as préférée, et tu veux que je l'épargne » !)

ELVIRE.

Fenella, sauvez mon époux !

FENELLA.

(Elle n'est plus maîtresse d'elle-même et n'écoute que sa jalou-
sie. Elle aurait sauvé Alphonse, mais elle veut perdre sa ri-
vale. Déjà elle a fait un pas vers la cabane où les pêcheurs
sont rassemblés.)

ELVIRE, l'arrêtant par la main.

Vous, nous trahir ! quel transport vous entraîne ?
Ne nous repoussez pas, c'est votre souveraine
Qui vous demande asile et tremble devant vous.

FENELLA.

(Son cœur passe tour-à-tour de la vengeance à la pitié : elle
s'arrête entre Alphonse et Elvire.)

ELVIRE.

Arbitre d'une vie
Qui va m'être ravie,
A ma voix qui supplie
Laissez-vous attendre !

ALPHONSE.

Du sort qui nous opprime
Que je sois seul victime !
Seul j'ai commis le crime
Dont tu veux la punir.

FENELLA.

(Elle se laisse toucher à la voix d'Elvire, et comme frappée de la voir si belle, elle retire brusquement sa main, que la princesse tenait dans les siennes.)

ELVIRE.

Dans vos maux, fille infortunée,
Ma bonté fut votre recours;
Et moi, dans la même journée,
Je viens implorer vos secours.
Je pris pitié de vos alarmes
Lorsque je vis couler vos larmes;
Mes larmes coulent devant vous.
Je vous vis, pour fuir votre chaîne,
Tomber aux pieds de votre reine;
Votre reine est à vos genoux!

FENELLA.

(Elle ne peut vaincre son émotion; elle les repousse encore, mais faiblement, et se tourne pour cacher ses pleurs qu'elle veut étouffer.)

(Alphonse et Elvire, qui s'aperçoivent de l'impression qu'elle éprouve, se rapprochent d'elle et redoublent leurs instances avec un accent plus touchant.)

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

Du sort qui nous opprime
Que je sois seul victime!
Seul j'ai commis le crime
Dont tu veux la punir.

ELVIRE.

Arbitre d'une vie
Qui va m'être ravie,
A ma voix qui supplie
Laissez-vous attendre!

FENELLA.

(Elle ne peut résister à leurs prières; elle fait un violent effort sur elle-même, saisit leurs mains, et jure de les sauver ou de mourir avec eux.)

(On entend du bruit; Masaniello sort de la porte à droite; Alphonse saisit son épée.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MASANIELLO.

MASANIELLO.

Des étrangers dans ma chaumière!
Que cherchez-vous?

FENELLA.

(Elle fait signe à son frère qu'ils sont proscrits, qu'ils cherchent un asile, qu'elle leur a promis son appui.)

ALPHONSE.

Errants dans l'ombre de la nuit,
Nous n'avons plus d'espoir, le peuple nous poursuit,
Et nous fuyons sa fureur meurtrière.

MASANIELLO.

A cette porte hospitalière
Jamais un malheureux n'a frappé vainement. [pée,
Oui, quel que soit le sang dont cette arme est trempée,
Entrez, je vous reçois, et, mieux que votre épée,
L'hospitalité vous défend.

FENELLA.

(Elle exprime sa joie, et par ses gestes semble dire : « Ne craignez rien, vous voilà sauvés; mon frère répond de votre vie. »)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, PIETRO, BORELLA, QUELQUES CONJURÉS

PIETRO.

Par le peuple conduits, marchant d'un pas docile,
Les magistrats napolitains
Viennent déposer dans tes mains
Les clefs des portes de la ville.

(Apercevant Alphonse.)

Que vois-je? juste ciel! le fils du vice-roi!

MASANIELLO.

Que me dis-tu, Pietro?

PIETRO.

Lui-même est devant toi!

ENSEMBLE.

PIETRO.

Du transport qui m'anime
Il sera la victime :
Qu'il craigne mon courroux!
Un hasard favorable
Permet que le coupable
Tombe enfin sous nos coups.

MASANIELLO.

Je sens qu'en sa présence
Les torts de sa naissance
Réveillent mon courroux.
Mais plus fort que la haine,
Le serment qui m'enchaîne
Le dérobe à mes coups.

ALPHONSE.

Funeste destinée!
Ah! qu'une infortunée
Échappe à leur courroux!
S'ils épargnent sa vie,
Je brave leur furie;
Mon sort me sera doux.

ELVIRE.

J'attends avec constance
L'arrêt de leur vengeance
Qui doit me joindre à vous.
Le péril nous rassemble;
Si nous mourons ensemble,
Mon sort me sera doux.

PIETRO et LE CHOEUR.

Oui, c'est lui que le ciel livre à notre courroux.
Oui, tu nous l'as promis; qu'il tombe sous nos
[coups.

ALPHONSE, à Pietro.

Farouche meurtrier, je brave ton courroux.
Viens me donner la mort ou tomber sous mes
[coups

(Ils lèvent tous sur Alphonse leurs poignards; Fenella se jette entre eux et Alphonse.)

FENELLA.

(Elle court à son frère, et par ses gestes elle lui dit : « Il était sans as le, sans défense; il est venu en suppliant vous demander un asile; vous le lui avez accordé, vous l'avez reçu sous votre toit, vous lui avez juré protection; et vous le laissez immoler! ces murs seraient teints de son sang!»)

MASANIELLO, à Fenella.

Sa fiancée en moi ne sera point trompée !

Je me rappelle mon serment ;

(A Alphonse.)

Et mieux que ton épée

L'hospitalité te défend.

Qu'on respecte ses jours !

PIETRO ET LE CHOEUR.

Nous avons ton serment,

Et sa vie est à nous.

MASANIELLO.

D'où vous vient tant d'audace ?

Qu'on se taise !

PIETRO ET LE CHOEUR.

Tyran, crains mon juste transport !

MASANIELLO.

Je suis tyran pour faire grâce,
Comme toi pour donner la mort.

(A Elvire et à Alphonse.)

Partez, ne craignez rien.

(A Borella.)

Monte sur ma nacelle ;

Aux murs de Châteauneuf conduis-les; sois fidèle.

Cours, Borella ; tu réponds de leur sort.

PIETRO ET LE CHOEUR.

Tyran, crains mon juste transport !

MASANIELLO, saisissant une hache.

Pour marcher sur leur trace,

Si de franchir le seuil un de vous a l'audace,

Il tombe sous ce bras vengeur !

PIETRO ET LE CHOEUR, à voix basse.

N'avons-nous fait que changer d'opresseur ?

(Tous ouvrent un passage à Alphonse et à Elvire, qui s'éloignent en regardant Fenella.)

SCÈNE IX.

FENELLA, MASANIELLO, PIETRO, NAPOLITAINS, NAPOLITAINES, PÊCHEURS.

(Le fond de la cabane, qui était fermé par une voile de navire, se relève en ce moment. On aperçoit les principaux habitants de la ville apportant à Masaniello les clefs de Naples. Le cortège porte des palmes et des couronnes.)

LE CHOEUR.

Honneur ! honneur et gloire !

Célébrons ce héros !

On lui doit la victoire,

La paix et le repos.

PIETRO ET LES CONJURÉS.

De le frapper j'aurai la gloire ;

Il ne mérite plus de marcher dans nos rangs :

Du haut de son char de victoire

Qu'il tombe comme nos tyrans !

(On présente à Masaniello les clefs de la ville; on le revêt d'un manteau magnifique, et on lui amène un cheval sur lequel on l'invite à monter.)

MASANIELLO.

Adieu donc, ma chaumière ! adieu, séjour tranquille !

Je t'abandonne pour jamais.

Bonheur que j'ai goûté dans ce modeste asile,

Me suivras-tu dans un palais ?

NAPOLITAINS.

Honneur ! honneur et gloire !

Célébrons ce héros !

On lui doit la victoire,

La paix et le repos.

PIETRO ET LES CONJURÉS.

De le frapper j'aurai la gloire ;

Il ne mérite plus de marcher dans nos rangs :

Au milieu des chants de victoire,

Qu'il tombe comme nos tyrans !

(Masaniello est monté sur son cheval, au milieu du peuple qui se presse autour de lui, et environné de danses. Pendant ce temps, Pietro et les conjurés le menacent de leurs poignards. Fenella, qui est près de Pietro, l'examine avec crainte; et, pendant que le cortège s'empresse autour de son frère, ses regards inquiets s'élèvent vers le ciel et semblent prier pour lui.)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le vestibule du palais du vice-roi; à gauche, un large escalier en pierre conduisant à une terrasse. Au fond, dans le lointain, le sommet du Vésuve.

SCÈNE I.

PIETRO, PÊCHEURS, JEUNES FILLES DU PEUPLE.

(Ils sortent de l'appartement à gauche, qui est celui du festin. C'est la fin d'une orgie; ils tiennent à la main des coupes, des vases remplis de vin; d'autres tiennent des guitares.)

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

PIETRO, une guitare à la main.

Voyez du haut de ces rivages

Ce frêle esquif voguer sur la mer en fureur !

Les vents, les flots et les orages

Menacent d'engloutir le malheureux pêcheur.

Mais la madone sainte a guidé l'équipage ;

Par elle protégés, nous revoyons le bord.

Plus de crainte, plus d'orage !

Notre barque a touché le port.

LE CHOEUR.

Bouons ! la barque est dans le port.

UN PÊCHEUR, bas à Pietro.

De ce nouveau tyran as-tu brisé les chaînes?

PIETRO, de même.

Où, j'ai de notre chef puni la trahison.

(Montrant à gauche la salle du festin.)

Et par mes soins un rapide poisson

Déjà circule dans ses veines.

DEUXIÈME COUPLET.

Parfois, le soir sur cette plage

Des pirates cruels, la terreur de ces mers,

Ivres de sang et de pillage,

Attendent le pêcheur pour lui donner des fers.

Mais la madone sainte a guidé l'équipage;

Par elle protégés, nous revoyons le bord.

Plus de crainte, plus d'orage!

Notre barque a touché le port.

LE CHOEUR.

Buvons! la barque est dans le port.

PIETRO.

On vient! silence, amis!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; BORELLA, sortant de l'appartement à gauche.

PIETRO.

Quelle frayeur t'agite,

Borella?

BORELLA.

Compagnons, armez-vous, ou tremblez!

De nombreux bataillons qu'Alphonse a rassemblés

Marchent vers ce palais, ils s'avancent...

PIETRO.

O rage!

BORELLA.

Le ciel même paraît combattre contre nous.

De quelques grands malheurs trop sinistre présage,

Les sourds mugissements du Vésuve en courroux

De ce peuple crédule ont glacé le courage.

LE CHOEUR DE PÊCHEURS.

D'un juste châtiement qui peut nous préserver?

LE CHOEUR DE FEMMES.

Masaniello peut seul arrêter leur furie.

LE CHOEUR DES HOMMES.

Masaniello peut encor nous sauver.

BORELLA, montrant la porte à gauche.

N'y comptez plus!

LE CHOEUR.

O ciel! il a perdu la vie!

BORELLA.

Non il respire encor; mais sourd à nos accents,

Je ne sais quel délire a maîtrisé ses sens.

PIETRO.

C'est Dieu qui l'a frappé.

BORELLA.

Tantôt, sombre et farouche,

Il se croit entouré de mourants et de morts;

Tantôt, le sourire à la bouche,

Il chante et croit guider sa barque sur nos bords.

LE CHOEUR.

Misérable Pietro, tu mourras s'il expire!

PIETRO.

Non, sa raison sur lui reprendra son empire.

Il vient! il vient!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; MASANIELLO. Le désordre de ses vêtements annonce le trouble de ses esprits.

MASANIELLO.

Courons, punissons nos bourreaux!

Voilà le sang qu'il faut répandre;

Réduisons leurs palais en cendre!

Courons! Des armes, des flambeaux!

PIETRO.

Reviens à toi!

MASANIELLO, lui prenant la main.

Parle bas, pêcheur, parle pas :

Jette tes filets en silence.

LE CHOEUR.

Viens, marchons; viens, guide nos pas.

MASANIELLO.

La proie au-devant d'eux s'élançait.

Parle bas, pêcheur, parle bas :

Le roi des mers ne t'échappera pas.

PIETRO.

Sais-tu quel péril nous menace?

Voici nos ennemis; mais guide notre audace,

Sois notre chef! parais, ils fuiront devant toi.

Partons!

MASANIELLO.

Oui, oui, partons!

PIETRO ET LE CHOEUR.

C'est l'honneur qui t'appelle.

MASANIELLO, d'un air riant.

Partons, la matinée est belle;

Venez, amis, venez tous avec moi!...

(En ce moment le ciel s'obscurcit, et le Vésuve, qu'on aperçoit de loin, commence à jeter quelques flammes.)

Chantons gaîment la barcarolle,

Charmons ainsi nos courts loisirs.

LE CHOEUR.

Mortels délais! vains souvenirs!

MASANIELLO.

L'amour s'enfuit, le temps s'envole.

LE CHOEUR.

Si vous tardez, on nous immole!

MASANIELLO.

Le temps emporte nos plaisirs,

Comme les flots notre gondole.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FENELLA.

FENELLA.

(Elle court à Masaniello. Elle lui explique que les soldats du vice-roi s'avancent en bon ordre, enseignes déployées, et que

les tambours battent aux champs. Devant eux les Lazzaroni se sont enfui effrayés; les uns ont jeté leurs armes, les autres à genoux ont demandé la vie. Elle entraîne Masaniello vers la fenêtre du palais... « Les voilà, ils avancent... ils ont juré qu'aucun de vous n'échapperait. »)

PIETRO, à Masaniello.

Tu le vois, leur fureur nous dévoue au trépas!

MASANIELLO, revenant un peu à lui, et serrant Fenella contre son cœur.

Ma Fenella! ma sœur! qui cause tes alarmes?

PIETRO.

Nos tyrans!... Que ce mot te rappelle aux combats!

MASANIELLO.

Qu'entends-je?

PIETRO.

Ce sont eux.

MASANIELLO.

Eh! qui donc?

PIETRO.

Leurs soldats!

LE CHOEUR.

Nos tyrans!...

MASANIELLO.

Se peut-il?

LE CHOEUR.

Oui, nos tyrans!

MASANIELLO, revenant à lui.

Mes armes!

LE CHOEUR, l'entraînant.

Victoire! il va guider nos pas;

Plus de discordes, plus d'alarmes!

Victoire! il va guider nos pas!

Ils sortent tous l'épée à la main en entraînant Masaniello qui recommande à Borella de rester près de sa sœur et de veiller sur elle.)

SCÈNE V.

FENELLA, seule.

Quelque temps elle suit son frère des yeux... Elle revient sur le bord du théâtre et prie pour que le ciel le protège. C'est tout ce qu'elle demande; car pour elle il n'y a plus d'espoir de bonheur... Elle regarde encore cette écharpe qu'Alphonse lui a donnée; elle veut s'en détacher, elle ne peut s'y résoudre; elle la regarde, la couvre de baisers; elle entend marcher et la cache... C'est Elvire, c'est sa rivale qui entre pâle et en désordre; Fenella court à elle: « Comment vous trouvez-vous seule en ces lieux? d'où venez-vous? »)

SCÈNE VI.

FENELLA, ELVIRE, BORELLA.

ELVIRE.

N'approchez pas! le meurtre et l'incendie évastent ce palais; venez, fuyons ces lieux.

FENELLA.

(Elle n'a rien à craindre; elle veut rester.)

ELVIRE.

Entendez-vous les cris dont ils frappent les cieus? Je vois le fer sanglant qui menaçait ma vie, J'allais périr!... un mortel généreux, Votre frère lui-même a trompé leur furie.

BORELLA.

Masaniello! grands dieux!

Il a donc triomphé? Le destin se prononce!

Écoutez... il revient... qu'ai-je vu? c'est Alphonse!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, SUITE.

FENELLA.

(Elle court à lui, et lui demande où est Masaniello.)

ALPHONSE.

Votre frère!... ô douleur! ô regrets éternels!

Il combattait encore... Hélas! à ces cruels

Il voulut épargner un crime.

Prête à périr, Elvire embrassait ses genoux,

Il a sauvé ses jours; et le peuple en courroux...

BORELLA.

Il en était l'idole.

ALPHONSE.

Il en est la victime.

(Fenella, qui écoutait ce récit en tremblant, tombe à moitié évanouie entre les bras de Borella qui la soutient.)

Et je n'ai pu le secourir!

Je l'ai vengé du moins: nos bataillons fidèles

Ont au loin dispersés ces hordes de rebelles.

Masaniello n'est plus... Ils ne savent que fuir.

FENELLA.

(Elle sort peu à peu de son évanouissement... Elle aperçoit Alphonse auprès d'Elvire; elle se relève, jette sur Alphonse un dernier regard de regret et de tendresse; elle unit sa main à celle d'Elvire, et s'élance rapidement vers l'escalier qui est au fond du théâtre, Surpris de ce brusque départ, Alphonse et Elvire se retournent pour lui adresser un dernier adieu. En ce moment le Vésuve commence à jeter des tourbillons de flamme et de fumée, et Fenella, parvenue au haut de la terrasse, contemple cet effrayant spectacle. Elle s'arrête, détache son écharpe, la jette du côté d'Alphonse, lève les yeux au ciel et se précipite dans l'abîme.)

(Alphonse et Elvire poussent un cri d'effroi. Mais au même instant le Vésuve mugit avec plus de fureur; du cratère du volcan la lave enflammée se précipite. Le peuple épouvanté se prosterne.)

LE CHOEUR.

Grâce pour notre crime!

Grand Dieu! protége-nous!

Et que cette victime

Suffise à ton courroux!

FIN DE LA MUETTE DE PORTICI.



LA

REINE DE CHYPRE.

CHANT.

SOLI DU CHANT DE GONDOLIERS AU DELXIÈME ACTE.

1^{er} ténor : M. Octave. — 1^{re} basse : M. Saint-Denis. — 2^e bass. : M. Martin. — Contralto : M^{me} Widemann.

SEIGNEURS VÉNITIENS AU TROISIÈME ACTE.

MM. F. Prévot, Wartel, Octave, Molinier, Martin, Charpentier, Hens.

CHOEUR DE MATELOTS AU QUATRIÈME ACTE.

1^{er} ténor : M. Octave. — 2^e tén. : M. König. — 1^{re} bas. : M. Saint-Denis. — 2^e bass. : M. Martin. — Contralto : M^{me} Widemann.

ACTE I^{er}. (A Venise.)

SEIGNEURS FRANÇAIS AMIS DE GÉRARD.

1^{ers} ténors : MM. Laussel, Bernoux, Clavé 1^{er}, Chazotte. — 2^{es} ténors : MM. Genin, König, Robert, Sardon. — 1^{res} basses : MM. Hens, Dombrowa, Duclous, Picard. — 2^{es} bass. : MM. Goyon, Forgues George, Montamat.

SEIGNEURS VÉNITIENS DU PARTI D'ANDRÉA.

1^{ers} ténors : MM. Picardat, Monneron, Danger, Laforge, Laisement, Cresson, Debarge, Desdet. — 2^{es} tén. : MM. Begrez, Cognet, Menard, Olan, Cajani, Couleau, Louvergne, Clavé 2^e. — 1^{res} basses : MM. Bouvenne, Guion, Duhamoy, Tardif, Delahaye, Beaugrand. — 2^{es} tén. : MM. Gaudefroy, Esmery 1^{er}, Doutreleau, Esmery 2^e, Memoud.

DAMES NOBLES VÉNITIENNES.

1^{res} dessus : M^{me}s Sèvres, Blangy, Barbier, Proche, Pragaine, Courtois, Fontaine, Mariette, Vallon, Hirschler, Pansart, Billard, Remy, Lemarre. Leroux. — 2^{es}, M^{me}s Laurent, Gronneau, Bouvenne, Jugrand, Bolard, Baron, Villars, Bournay, Duffaut, Gouffier, Moreau, Florentin, Garda.

ENFANTS CHANTANTS.

Aimés, Killian, Lejeune, Jules-François, Roger, Mayens, Lutz.

ACTE II.

ENTRÉE DE BRAVI.

1^{ers} ténors : MM. Clavé 1^{er}, Chazotte. — 2^{es} : MM. Robert, Couleau. — 1^{res} basses : MM. Delahaye, Beaugrand. — 2^{es} : MM. Forgue, Montamat.

ACTE III. (A Chypre.)

SEIGNEURS VÉNITIENS.

1^{ers} ténors : MM. Laussel, Bernoux, Clavé 1^{er}, Chazotte. — 2^{es} : MM. Robert, Genin, König, Sardon. — 1^{es} basses : MM. Hens,

Dombrowa, Duclous, Picard. — 2^{es} MM. Goyon, Forgues, Georget, Montamat.

CYPRIOTES.

1^{ers} ténors : MM. Picardat, Monneron, Danger, Laforge, Laisement, Cresson, Debarge, Desdet. — 2^{es} : MM. Begrez, Cognet, Menard, Olan, Cajani, Couleau, Louvergne, Clavé 2^e. — 1^{res} basses : MM. Bouvenne, Guion, Ducanroy, Tardif, Delahaye, Beaugrand. — 2^{es} : MM. Gaudefroy, Esmery 1^{er}, Doutreleau, Esmery 2^e, Menoud.

Toutes les dames du chant. (Voy. 1^{er} acte.)

ACTE IV. (A Chypre.)

SEIGNEURS

1^{ers} ténors : MM. Cresson. — 2^{es} : MM. Begrez, Menard, Couleau, Louvergne. — 1^{res} basses : MM. Ducanroy, Guion, Beaugrand, Bouvenne. — 2^{es} : MM. Gaudefroy, Esmery 1^{er}, Doutreleau, Esmery 2^e, Menoud.

ROUGEIOIS ET MARCHANDS.

1^{ers} ténors : MM. Picardat, Monneron, Danger, Laussel, Laforge, Debarge, Desdet, Chazotte. — 2^{es} : MM. Cognet, Olan, Cajani, König, Dombrowe, Clavé 2^e, Sardon. — 1^{res} basses : M. Hens, Tardif, Dombrowa, Delahaye, Duclous, Picard. — 2^{es} : MM. Forgues, Georget, Montamat.

DAMES NOBLES.

1^{res} dessus : M^{me}s Barbier, Proche, Pragaine, Courtois, Mariette, Pansart, Billard. — 2^{es} : M^{me}s Baron, Villers, Duffaut, Gouffier, Moreau, Florentin, Garda.

1^{res} dessus : M^{me}s Sèvres, Blangy, Fontaine, Calton, Hirschler, Remy, Lemarre, Leroux.

BOURGEOISES.

2^{mes} dessus : M^{me}s Laurent, Gronneau, Bouvenne Jugrand, Bolard, Bournay.

ENFANTS CHANTANTS.

Jules-François, Mayens, Lutz.

PRÊTRES.

MM. Clavé 1^{er}, Bernons, Laisement Robert.

ENFANTS DE CHOEUR.

Aimés, Killian, Lejeune, Roger.

ACTE V. (A Chypre.)

Mêmes personnages qu'au quatrième acte.

DANSE.

ACTE PREMIER.

Pas de trois. M. Petipat. Mmes Leroux, Adèle Dumilâtre.

SEIGNEURS.

MM. L. Petit, Leufant, Isambert, Grénier, Lefèvre, Carré, Feltis, Darcour.

DAMES.

Mmes Lacroix, Campan, Delacquit, Duménil, Coupotte, Leclercq, Bénard 2^e, Vaslin.

VASSAUX.

MM. Gourdoux, Gondoin, Scio, Céliarius, Chatillon, Briolle, Dugit, Rennezu, Jossot, Souton, Cornet 2^e, Guiffard, Pomeau, Duhar, Ronyet, Millot.

Mmes Bénard 1^{re}, Merivin, Céliarius 1^{re}, Céliarius 2^e, Athalie, Jossot, Colson, Chevalier, Dubignon, Marquet 2^e, Masson, Bouvier, Dubas 1^{re}.

PAGES.

Mlles Giraudier, Richard, Devion, Toutain, Dabas 2^e, Jeandron 2^e.

ACTE III.

Les huit seigneurs du premier acte.

COURTISANES.

Mmes Sophie Dumilâtre, Carré, Forster, Breistrof, Dimier, Marquet 1^{re}, Fleury, Wiethof, Laurent, Caroline, Leclercq, Colson, Athalie, Gougibus, Céliarius 1^{re}, Céliarius 2^e, Pérès, Bénard 1^{re}, Drouet, Franck, Dubignon, Marquet 2^e, Dabas 1^{re}, Chevalier, Courtois, Jossot, Danse.

PAGES.

Mmes Pézée, Peiche, Clément, Vioron, Bourdon, Petit, Voisin, Favre.

ACTE IV.

Pas de deux jeunes Cypristes dansé par Mlle Louise Fitzjames et Mlle Nathalie Fitzjames.

Pas de deux. M. Mabelle. Mlle Maria.

CORPS DANSANT DE CYPRIOTES.

Coriphées. MM. Adélice, Barrez 2^e, Millot. Mmes Dimier, Wiethof, Marquet 1^{re}, Caroline, Fleury,

MM. Gourdoux, Gondoin, Scio, Céliarius, Chatillon, Fromaye, Martin, Dugit, Bégrand, Renozay, Jossot, Sauton, Cornet 2^e, Poucéau, Duhan, Guiffard.

Mmes Pères, Chevalier, Céliarius 1^{re}, Céliarius 2^e, Paget, Jossot, Baillet, Dubignon, Bénard 2^e, Masson, Gougibus, Athalie.

DAMES VÉNITIENNES.

Mmes Campan, Delacq, Saulnier, Duménil.

DAMES CYPRIOTES.

Mmes Rodriguez, Leclercq, Colson, Bénard 1^{re}.

SÉNATEURS VÉNITIENS.

MM. Lenoir, Briolle, Ch. Petit, Cornet 1^{er}.

Les huit seigneurs du premier acte.

UN ARCHIEVÈQUE. M. Quériau.

ENFANTS DE CHOEUR.

MM. Peaufert, Liger, Maujin, Albrié.

VIÈGRES.

Mlles Drouet, Dubusque, Feugère, Moncelet, Hunter, Rousseau, Jeunot, Potier.

PAGES.

Mmes Pézée, Péche, Clément, Vioron, Bourdou, Voisin, Petit, Favre, Devion, Loutain, Dabas 2^e, Jeandron 2^e, Giraudier, Richard, Franck, Jeandron 1^{re}, Maujin, Dause.

PEUPLE CYPRIOTE.

MM. Rouget, Duprez, Dimier, Alex. Petit, Ernest, Wiethof 1^{er}, Wiethof 2^e, Hardy, Minart.

Mlles Bouvier, Marquet 2^e, Toussaint, Cassan, Laurent 2^e, Chambret, Cluchart, Passérieux, Vaudras, Wiethof 2^e, Nathan, Montpérin, Mayé, Ginelle, Julien Marquet 3^e, Locoste.

ACTE V.

L'ENFANT DU ROI. Mlle Lamoureux.

CHEVALIERS DE MALTE.

MM. Lefèvre, Comet 1^{er}, Briolle, Ch. Petit.

Les pages du roi, les seigneurs et le peuple de Chypre.



SCÈNE XI.

LA DOUBLE ÉCHELLE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Paroles de M. Eugène de Planard,

MUSIQUE DE M. AMBROISE THOMAS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,
LE 23 AOUT 1837.

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
LA MARQUISE.	M ^{lle} OLIVIER.
LE SÉNÉCHAL.	M. FLEURI.
LE CHEVALIER.	M. COUDERC.

<i>PERSONNAGES.</i>	<i>ACTEURS.</i>
LUCAS.	M. FARGUEIL.
SUZANNE.	M ^{lle} PREVOST.
UNE FEMME DE CHAMBRE. . .	M ^{me} LESTAGE.

La scène se passe à la campagne de la marquise, près de Falaise. Costumes du temps de Louis XV.

Par droite et gauche, on entend la droite et la gauche de l'acteur.

NOTA. Les Auteurs laissent aux Directeurs de province tout pouvoir pour la distribution des rôles.

Le théâtre représente une petite partie de parc toute *boisée*. A gauche, un berceau de verdure. A la coulisse, près du berceau, un pavillon à deux étages, avec un balcon assez élevé. A droite, un autre bâtiment, qui est censé tenir à une aile du château, et qui a également un balcon au second étage, avec une porte vitrée, à rideaux en dedans. Il faut que les deux balcons soient placés un peu de biais pour être bien vus du public. Une double échelle de jardinier est sous le balcon à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE et LE SÉNÉCHAL, sur le balcon à droite, LUCAS caché sous le berceau à gauche; le jour vient de naître.

TRIO.

LA MARQUISE, au Sénéchal.

Discret, docile et sage,
Partez, soyez prudent;

Là-bas sous le feuillage
Glissez-vous doucement.

LUCAS, caché.

Dans un petit moment
Je tiendrai le galant.

LE SÉNÉCHAL, *sentimentalement*.
Partir ! ah ! quel dommage !

LA MARQUISE.

Qui, je le veux ainsi.

LE SÉNÉCHAL.

En ai-je le courage!

LUCAS, *caché*.

Ce pauvre cher ami!

LE SÉNÉCHAL.

Hélas! hélas! hélas!

LA MARQUISE, *riant*.

Toujours hélas! hélas!

LE SÉNÉCHAL.

L'amour retient mes pas.

TOUS TROIS.

Hélas! hélas! hélas!

LE SÉNÉCHAL, *ayant descendu l'échelle*.

Petits oiseaux jouant dans la campagne,

Que votre sort serait doux à mon cœur!

La nuit, le jour, près de votre compagnie,

Vous soupirez ou chantez le bonheur!

LA MARQUISE, *riant*.

Ah! pour un grave sénéchal,

Bon Dieu! quel ton sentimental!

LUCAS, *caché*.

Ah! c'est monsieur le sénéchal,

Le juge du présidial!

LA MARQUISE, *contre faisant le sénéchal*.

Oui, des oiseaux déjà dans la campagne

Le doux réveil, affligeant votre cœur,

Vous dit qu'il faut, loin de votre compagnie,

Beau tourtereau, fuir, hélas! le bonheur!

LE SÉNÉCHAL.

L'amour retient mes pas!

TOUS TROIS.

Hélas! hélas! hélas!

ENSEMBLE.

LE SÉNÉCHAL.

Petits oiseaux jouant dans la campagne,

Que votre sort serait doux à mon cœur!

La nuit, le jour, près de votre compagnie,

Vous soupirez ou chantez le bonheur!

LA MARQUISE.

Oui, des oiseaux déjà dans la campagne

Le doux réveil, affligeant votre cœur,

Vous dit qu'il faut, loin de votre compagnie,

Beau tourtereau, fuir, hélas! le bonheur!

LUCAS, *caché*.

Oiseau galant, tu vas faire ta campagne;

Il faut partir, et je vois ta douleur!

Dès le matin j'ai tenu la campagne,

Pour te guetter en habile oiseau.

LA MARQUISE, *au sénéchal*.

Partez, ou plus de rendez-vous.

LE SÉNÉCHAL.

O! ciel! o! ciel! point de courroux!

LA MARQUISE.

Puis vous cloignerez l'échelle.

LE SÉNÉCHAL.

Adieu m'amour! adieu, cruelle!

LA MARQUISE.

Passez par le petit sentier;

Évitez bien le jardinier.

LUCAS, *caché*.

Je suis trop fin dans mon métier.

LE SÉNÉCHAL, *éloignant l'échelle*.

Allons, partons, ah! quel métier!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Discret, docile et sage,

Partez, soyez prudent;

Là-bas, sous le feuillage

Glissez-vous doucement.

LE SÉNÉCHAL.

Je suis docile et sage,

Ainsi qu'un jeune amant;

Je vais sous ce feuillage

Me glisser doucement.

LUCAS, *tournant le berceau*.

Autour de ce feuillage

Glissons-nous doucement,

Et guettons au passage

Monsieur le président.

La marquise quitte le balcon, le président rajuste sa coiffure et son habit, Lucas reste à l'écart.

SCENE II.

LE SÉNÉCHAL, LUCAS.

LE SÉNÉCHAL, *se croyant seul*. Elle est rentrée, la cruelle!... j'en deviens plus amoureux chaque jour. Obéissons-lui donc, et allons nous calmer sur mon fauteuil du présidial. Je n'en puis plus! l'amour m'empêche de fermer l'œil pendant toute la nuit, et si dans la journée je n'avais pas des procès à juger, je périrais bientôt faute de sommeil: heureusement, il y a des avocats en ce monde. Allons, partons! courage.

Il prend sa course et se heurte contre Lucas qui s'est mis sur son passage.

LUCAS. Oh! là! là!... queu taloche!

LE SÉNÉCHAL. Peste de l'imbécile!

LUCAS. On prend garde, jarni!

LE SÉNÉCHAL. Que fais-tu là, butor?

LUCAS. Et vous-même, monsieur?

LE SÉNÉCHAL, *embarrassé*. Moi... moi!... je passais, je revenais de ma terre pour me rendre à Falaise, et je me suis arrêté pour saluer M^{me} la marquise. (*Bas.*) Elle va me gronder d'avoir été vu par cet animal.

LUCAS, *d'un air goguenard*. Ah?.. et par où donc que vous êtes entré? je ne vous ons point aperçu?

LE SÉNÉCHAL. Parbleu! je suis entré par la cour du château.

LUCAS. Ah?... et vous sortez par le jardin?

LE SÉNÉCHAL. Pourquoi pas?

LUCAS. Ah?... Et pour aller à Falaise vous cheminez par ici quand votre route est par là?

LE SÉNÉCHAL. J'allonge exprès ma promenade.

LUCAS. Ah?....

LE SÉNÉCHAL, *s'impatientant*. Qu'est-ce que tu veux dire avec tes *ah!* ne suis-je pas libre de prendre le chemin qui me plaît?

LUCAS. Oh! si fait, voirement!.... et même, voyez-vous, je suis ben aise que vous soyez passé de ce côté, parce que, voyez-vous, je me trouve là par hasard, et je voulais vous faire une consultation.

LE SÉNÉCHAL. Une consultation?

LUCAS. Oui, vous devez être encore plus savant que les avocats, puisque c'est vous

qui décidez leurs querelles. Or, donc, monsieur, vous savez que dans cette saison, je fais ma ronde dans ce coin de la Normandie pour y tailler les arbres de château en château. C'est mon métier, voyez-vous, et, sans comparaison, je tonds les charmilles et les palissades comme vous tondéz les plaideurs.

LE SÉNÉCHAL, *regardant toujours le balcon.* C'est bon ! je te connais bien.

LUCAS. Eh ben ! l'autre soir, en travaillant chez une belle dame, pas loin d'ici, j'avais bu un petit coup, et c'était pas du jus de pommier, voyez-vous ; je m'endormis sur la pelouse, et tout-à-coup, vers les minuit, je sis réveillé par quelque chose qui faisait crier le sable en courant dessus.

LE SÉNÉCHAL. Et que vis-tu alors ?

LUCAS. Mon échelle, jarni !.... comme vous diriez celle-là, qui dansait une courante au clair de la lune, et qui fit un chassé croisé jusque sous un balcon : et pis, crac ! v'là un voleur qui grimpe, qui tire de sa poche un passe-partout, ouvre une porte vitrée, et se glisse dans la maison.

LE SÉNÉCHAL, *à part.* Ah ! pendar !.... *(Haut.)* Un voleur ?

LUCAS. Dam ! quoi donc ? je vous le demande ; et je m'adresse à votre seigneurie, pour savoir si en conscience je ne dois pas aller faire ma déposition chez M. le lieutenant criminel du bailliage ?

LE SÉNÉCHAL, *bas, les yeux sur le balcon.* Oh ! ce soir, quelle scène elle va me faire !

LUCAS. Oh ! c'est que je connais le filou, voyez-vous !

LE SÉNÉCHAL. Quoi ! tu l'as reconnu ?

LUCAS. Oui, oui. Je sais son nom, sa demeure, et j'ai une fière démangeaison de parler, oui-dà !.. Voyez, monsieur, je m'en rapporte à vous ; qu'est-ce qu'il y a à faire dans tout ça ?

LE SÉNÉCHAL. Te taire, voilà tout.

LUCAS. Me taire, ça se peut.... mais voilà tout, non pas.

LE SÉNÉCHAL. Qu'est-ce à dire ?

LUCAS. Je dis qu'il me faut des raisons.

LE SÉNÉCHAL. Pour garder le silence ?

LUCAS. Justement.

LE SÉNÉCHAL, *fouillant dans sa poche.* Coquin !

LUCAS. Des raisons.

LE SÉNÉCHAL. Épiér de la sorte !

LUCAS. Des raisons.

LE SÉNÉCHAL. Au lieu de travailler !

LUCAS. Des raisons.

LE SÉNÉCHAL, *lui donnant de l'argent.* Tiens, les trouves-tu bonnes ?

LUCAS, *riant.* Vos pièces d'or ?.... très-bonnes !

LE SÉNÉCHAL, *vivement.* Mais si tu dis un mot !.... et même à la marquise !....

LUCAS, *de même.* Chut !... la v'là qui vient.

LE SÉNÉCHAL. Silence !...

LUCAS. Ça suffit : j'ons fini ma consultation.

SCENE III.

LE SÉNÉCHAL, LUCAS, LA MARQUISE, *arrivant par le fond à droite, parlant à une femme de chambre qui traverse le théâtre pour aller au pavillon à gauche, et qui porte quelques hardes de femme et des flumbeaux garnis sans être allumés.*

LA MARQUISE. Oui, vous dis-je, allez achever de ranger les menbles du pavillon ; que tout soit bientôt prêt, on arrive ce soir.

LE SÉNÉCHAL, *à part.* Elle attend des visites ?

LA MARQUISE, *vivement et à part, en voyant le sénéchal.* Que vois-je ! encore ici !

LUCAS, *riant, à part.* Qu'est-ce qu'elle va lui dire ?

LA MARQUISE, *à part.* Il est insupportable ! *(Haut et gracieusement.)* Eh ! que vois-je ? c'est vous, monsieur le sénéchal ? quelle aimable surprise ! vous avez donc pitié de ma solitude ! Vous venez, j'espère, dîner avec moi pour me dédommager de la rareté de vos visites. Oh ! je vous en voulais ! vous êtes un voisin bien peu galant ; et voilà quinze jours que je ne vous ai vu...

LUCAS, *à part, regardant le balcon.* Oh ! est-elle effrontée !

LA MARQUISE, *bas au sénéchal.* Parlez donc, maladroit !

LE SÉNÉCHAL. Madame la marquise est trop bonne ; mais de graves occupations....

LUCAS, *à part.* C'est ça ! des promenades sur mon échelle.

LA MARQUISE, *regardant Lucas.* Plaît-il, Lucas ?... que dites-vous, et que faites-vous là ?

LUCAS. Moi !... madame ?

LE SÉNÉCHAL. Je causais avec lui.... et il m'a arrêté pour me demander mes ordres sur des plantations que je veux faire à ma terre.

LA MARQUISE, *bas au sénéchal.* Et n'aurait-il pas vu ?....

LE SÉNÉCHAL, *bas et vite.* Non, rien.

LA MARQUISE. C'est bon, Lucas ; allez comme hier me faire un bouquet.

LA MARQUISE. Oui, monsieur; écoutez. Voici comme il s'annonce; je vous cachais sa lettre pour vous épargner des hélas! mais vous voulez rester, vous voulez enragé, fort bien; vous allez voir. (*Elle lit.*) « Adorable cousine! objet constant de ma » tendresse! depuis votre venage, qui rani- » nima mon espoir, j'ai fait mille tenta- » tives pour pénétrer dans votre château; » mais votre cruauté m'en a fermé les por- » tes, et, pour comble de barbarie, pour » n'avoir plus à redouter les transports de » ma flamme et mes supplications de ma- » riage, vous m'avez ordonné d'épouser » une autre belle; à ce prix seulement » vous m'admettez chez vous, pourvu que » j'y amène ma chère et honorée compa- » gne... j'ai obéi, marquise; je me suis » marié, voyez si je vous adore!... »

LE SÉNÉCHAL. Comment! il se marie pour vous faire sa cour? mais c'est un scélérat que ce cousin-là!

LA MARQUISE. Écoutez la fin. (*Lisant.*) « Je me suis immolé; j'ai choisi une bonne » campagnarde, orpheline et riche, qui » n'a jamais quitté le manoir paternel; » ses naïvetés vous divertiront; c'est une » innocente à faire plaisir. Demain, dans » la journée, elle sera chez vous, et son » époux à vos pieds. »

LE SÉNÉCHAL. Voilà un homme à pendre! et je le veux décréter pardevant mon présidial.

LA MARQUISE, regardant à droite. Tenez!... un carrosse dans la cour.

LE SÉNÉCHAL. Je vais bien m'amuser.

LA MARQUISE. Oh! point d'étourderie, monsieur le sénéchal! (*Regardant.*) Le voilà, c'est bien lui... (*Au sénéchal, en riant.*) Allons, monsieur, vous n'êtes plus qu'un voisin qui me rend visite. Voyons, tenez-vous droit, le chapeau sous le bras, le ton respectueux, le regard plein de grâce et la bouche en cœur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

CHANT.

LA MARQUISE.

Eh! bonjour, chevalier!

LE CHEVALIER.

Ah! consigne chérie,

Livrez-moi, par pitié, cette main si jolie!

Il baise plusieurs fois la main de la marquise.

LA MARQUISE, cherchant des yeux.

Mais vous n'êtes pas seul?

LE CHEVALIER.

Non, non, ne craignez rien;

Ma femme suit mes pas.

Il lui baise encore la main

LE SÉNÉCHAL, à part.

Cela commence bien!

LE CHEVALIER.

Premier couplet.

Ah! voyez, ma toute belle,
Si mon cœur vous est fidèle!
Vos desirs sont ma loi;
Vous rénez toujours sur moi!
Me voilà, charmante amie,
Vrai modèle des maris,
Enrôlé par vos avis
Dans la grande compagnie!

Arrivera

Ce qui pourra;

Mais m'y voilà,

Oh! m'y voilà!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, à part.

Par ces airs-là

Je vois déjà

Qu'au Sénéchal il déplaîra.

LE SÉNÉCHAL, à part.

A ce ton-là,

Je vois déjà

Que ce cousin me déplaîra.

LE CHEVALIER.

Arrivera

Ce qui pourra;

Mais c'en est fait, et m'y voilà.

Deuxième couplet.

D'une telle extravagance
Donnez-moi la récompense;
Et j'attends enfin de vous
Un regard beaucoup plus doux!
Me voilà, charmante amie,
Près de vous, à chaque instant,
Et, d'honneur, vous retrouvant
Encore un peu plus jolie!

Arrivera

Ce qui pourra;

Mais m'y voilà,

Oh! m'y voilà.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, à part.

Par ces airs-là,

Je vois déjà

Qu'au sénéchal il déplaîra.

LE SÉNÉCHAL.

A ce ton-là,

Je vois déjà

Que ce cousin me déplaîra.

LE CHEVALIER.

Arrivera

Ce qui pourra,

Mais c'en est fait, et m'y voilà.

LA MARQUISE. Mais enfin votre femme?... allons au-devant d'elle.

LE CHEVALIER, la retenant. Oh! n'y prenez pas garde; elle fait descendre ses coffres, ses cartons... Vous savez la manie des dames de province... et puis j'ai voulu la devancer pour vous parler d'elle et vous prier de ne pas vous moquer de sa simplicité et de ses manières campagnardes... c'est une bonne femme, et voilà tout ce qu'il me fallait à moi. Je suis son mari, c'est vrai; mais en fait d'amour, serviteur très-humble, vous avez dès long-temps accaparé tout le mien, ce n'est pas ma faute!

LA MARQUISE, *riant*. Taisez-vous donc.
LE SÉNÉCHAL, *à part*. Quel monstre !
LE CHEVALIER. Ah ! la voici !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SUZANNE, *faisant de grandes révérences et en toilette de province*.

LE CHEVALIER. Approchez, madame, approchez ; ne vous fatiguez pas en révérences à la mode du Perche ou du Cotentin ; madame la marquise vous en dispense.

LA MARQUISE, *à Suzanne*. Madame, permettez...

SUZANNE. Avec plaisir, ma cousine.

Elle lui fait deux gros baisers.

LE CHEVALIER, *à la marquise*. Vous voyez qu'elle fait les choses en conscience.

SUZANNE, *au sénéchal*. Mon cousin, permettez...

LE CHEVALIER, *l'arrêtant*. Eh ! non, vous vous trompez, monsieur n'est pas de la famille, que je sache.

LA MARQUISE. Non, certainement ; monsieur est mon voisin, le sénéchal de Falaise, qui veut bien diner avec nous, pour célébrer votre arrivée.

SUZANNE, *faisant la révérence au sénéchal*. C'est bien honnête de sa part. Bien des pardons, monsieur, j'y allais de bon cœur ; et quand on ne connaît pas les personnes...

LE CHEVALIER, *l'interrompant*. Il suffit. (*Au sénéchal*.) Monsieur, je suis charmé...

LE SÉNÉCHAL, *saluant*. Je suis votre serviteur, monsieur.

LA MARQUISE, *à Suzanne*. Nous tâchons, madame, de vous bien recevoir et que ce pays vous plaise.

SUZANNE. Oh ! il me plaît beaucoup, ma cousine ; c'est beau ici ; le jardin est bien tenu. J'ai vu là-bas le potager : ah ! peste, quel coup-d'œil ! Il y a des artichauts qui sont gros comme ma tête ; ça fait plaisir à regarder ; tout est en plein rapport : on doit être bien chez vous, et je ne m'y ennuierais point.

LA MARQUISE. Mais la terre que vous habitez n'est-elle point aussi belle ?

SUZANNE, *hésitant*. Ma terre?...

LE CHEVALIER. Sans doute... un séjour enchanteur !

SUZANNE. Ah ! oui, c'est vrai, c'est vrai, un château magnifique !... Oh ! je suis une riche héritière, oui ! et monsieur mon père m'a laissé un bien assez rondlet, dà ! des champs, des prés, des bois, du gibier, des étangs, des vaches, des lapins et des pigeons qui se font des tendresses toute la

journée. Oh ! ça m'amuse bien... (*Elle rit.*)
Hi, hi, hi, hi...

LA MARQUISE, *riant, à part*. Bon Dieu ! quelle niaise !

LE SÉNÉCHAL, *à part*. Pauvre innocente qui regarde les pigeons !

LE CHEVALIER, *à la marquise*. Eh bien ! que dites-vous de ce naturel champêtre ?

LA MARQUISE. Je la trouve charmante.

SUZANNE. Oh ! tranquillisez-vous, madame la marquise, votre cousin a fait une bonne affaire en devenant mon mari. Moi, j'avais peur d'abord en épousant un seigneur de la cour ; je n'avais jamais vu que des voisins de campagne, et dansé qu'avec des garçons du village, qui me faisaient les yeux doux ; ça m'embarrassait de donner le bras à un chevalier ; mais à présent ça va comme un charme : on s'accoutume à tout. Nous sommes très-gentils dans notre ménage ; et il faut que je vous raconte comment le premier jour de la noce...

LE CHEVALIER, *l'interrompant*. Non, c'est fort inutile. (*A la marquise.*) Elle est encore tout étourdie du voyage.

SUZANNE. Oh ! c'est vrai ! mon carrosse m'a fait tourner la tête.

LE CHEVALIER. Oui, un peu de repos...

LA MARQUISE. Rien de plus naturel. (*Appelant.*) Justine !

LA FEMME DE CHAMBRE, *à la fenêtre du pavillon à gauche*. Madame ?

LA MARQUISE. Votre ouvrage est fini ?

LA FEMME DE CHAMBRE. Oui, madame. Elle rentre.

LA MARQUISE, *à Suzanne*. Voici où je vous loge, et je vais vous conduire.

LE CHEVALIER. Point de cérémonie ; M. le sénéchal resterait seul ; laissez, je vais moi-même.

On entend à droite une cloche.

LA MARQUISE. Ah ! nous sommes déjà servis?... Je vais ordonner d'attendre.

LE CHEVALIER. Point du tout ; il lui faut deux heures de sommeil.

SUZANNE, *bas au chevalier*. Mais j'ai une faim terrible, moi.

LE CHEVALIER, *bas*. Non.

SUZANNE, *bas*. Comment, non ?

LA MARQUISE, *au chevalier*. Que dit-elle ?

LE CHEVALIER. Que sa migraine augmente.... Ne dérangez donc rien.... Un bouillon à son réveil, voilà tout ce qu'il faut.

SUZANNE, *bas*. Un bouillon... quel régal !

LE CHEVALIER, *à Suzanne*. Venez, ma bonne amie, donnez-moi le bras, que je vous installe moi-même.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LUCAS, avec des fleurs.

LUCAS, à la marquise. Voici un beau bouquet, madame.

SUZANNE, se détournant vite et à part au chevalier. Ah ! mon Dieu ! mon mari !

LE CHEVALIER, de même. Ton mari ?

SUZANNE. C'est lui-même.

LE CHEVALIER, bas. Que la peste l'étouffe !

LA MARQUISE, à Lucas. Offrez ces fleurs à ma cousine qui vient d'arriver.

LUCAS, à Suzanne. Regardez-moi ça, madame, et dites-moi si jamais de plus belles roses dans toute la Normandie... (Stupéfait.) Oh !.. là, là !

CHANT, ENSEMBLE.

LE SÉNÉCHAL et LA MARQUISE.

Mais qu'est-ce donc ? et que veut dire

Cet air surpris, cet embarras ?

Tout interdit, il me fait rire.

Expliquez-vous monsieur Lucas.

LE CHEVALIER, à part.

Sur mon honneur, il me fait rire,

Le voilà donc, monsieur Lucas ?

Mais cependant qu'allons nous-dire ?

Quel contre-temps ! quel embarras !

SUZANNE, bas au chevalier.

Je sais, je sais ce qu'il faut dire

Pour terminer cet embarras.

Tâchez pourtant de ne pas rire ;

Écoutez moi, ne craignez pas.

LUCAS, à part, stupéfait et immobile.

Suis-je éveillé ? suis-je en délire ?

Cela pourtant ne se peut pas !

Ces beaux habits viennent me dire :

Vous radotez, monsieur Lucas.

SUZANNE, examinant Lucas.

Attendez donc !... cette figure...

Cet air sournois... cette tournure...

Vivement.

Ah ! c'est vous, faquin !

On vous trouve enfin !

Vous avez l'audace

De me voir en face !

Vous êtes ici.

Lorsque mon bailli

Est à vous attendre

Pour vous faire pendre !...

Mouvement de Lucas.

Taisez-vous, taisez-vous !

Évitez mon courroux.

Au chevalier et à la marquise.

Oui, mon mari, oui, ma cousine,

Étonnement de Lucas.

C'est un vassal de mon château

Qui tour à tour trompe et lutine

Toutes les filles du hameau.

Il a quitté sa ménagère,

Qui de six mois ne la pas vu ;

Il a séduit une bergère,

Et du pays a disparu !...

Vous avez vu que ma présence

L'a mis soudain dans l'embarras !...

Mouvement de Lucas.

Oh ! taisez-vous, monsieur Lucas !

Silence ! silence ! silence !..

Ah ! c'est vous faquin !

On vous trouve enfin !

Vous avez l'audace

De me voir en face !

Vous êtes ici,

Lorsque mon bailli, etc.

LA MARQUISE, LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER, riant.

Quoi ! des bergerette,

Seducteur Lucas,

Pour conter fleurette

Vous suivez les pas !

Voyez, voyez son embarras !

Voyez, voyez son embarras !

LUCAS, immobile et à part.

J'en perdrai la tête !

Je n'en reviens pas !

Sous cette toilette

Madame Lucas !

Non, non, cela ne se peut pas !

Non, non, cela ne se peut pas !

SUZANNE.

Oui, des bergerettes

Il poursuit les pas ;

De conter fleurette

Il ne cesse pas.

Voyez, voyez, son embarras !

Voyez, voyez, son embarras !

Le chevalier entre au pavillon à gauche en faisant signe à la marquise qu'il va bientôt la rejoindre au château. Il emmène Suzanne. La marquise et le sénéchal s'en vont en riant du côté du château. Lucas reste seul dans sa stupéfaction ; la nuit arrive peu à peu, et on voit de la lumière à travers la fenêtre du pavillon.

SCÈNE VIII.

LUCAS, seul.

Si je sortais du cabaret, je me dirais c'est naturel, la prunelle de l'œil est une menteuse, et faut pas écouter les sottises qu'elle babille ; mais, jarni ! j'ai pas bu depuis ce matin ; je vas droit mon chemin, je ne radote point !... et je viens de voir là toute la pourtraiture de ma femme, depuis son pied jusqu'au bout de son nez... Et stapedant voilà cette pourtraiture avec une belle robe, des falbalas, des engageantes, de la farine blanche à son chignon, et de la farine rouge à ses pommettes !... Et pis la v'là qui me dit faquin !... mon vassal, mon château... et qui appelle un bel officier mon mari !... Tout ça fait un tintouin dans ma cervelle !.. Morgué ! j'ai été bête ! j'aurais dû lui bailler deux baisers ou deux soufflets, c'est égal, j'aurais su tout de suite si c'est ma femme ou sa jumelle.

SCÈNE IX.

LUCAS, LE CHEVALIER, LA FEMME DE CHAMBRE.

LE CHEVALIER, à la femme de chambre.

Mais oui, mademoiselle, ma femme veut dormir ; laissons-la reposer. Dites à la marquise qu'on ne l'attende pas pour se mettre à table, où je vais me rendre.

LA FEMME DE CHAMBRE, allant au château. Oui, monsieur.

LUCAS, *à part*. Elle ne veut pas dîner !... oh ! alors c'est pas ma femme.

LE CHEVALIER, *à son oreille et vivement*. Elle va descendre, grand imbécile !... tu vas tout savoir ; mais, si tu me trahis, je te coupe les oreilles.

Il s'en va au château en courant.

LUCAS, *seul*. Elle va descendre et jaser avec moi !... alors il paraît que c'est ma femme.

SCENE X.

LUCAS, SUZANNE.

SUZANNE, *près de lui et riunt*. Eh ! vraiment oui, c'est moi ! hi, hi, hi !

LUCAS. Oh ! c'est ça ! c'est bien ça !.... V'là ma riieuse de Coutances !

SUZANNE. Eh ! embrasse-moi donc.

LUCAS. T'embrasser ?.. Pas si vite ! faut me dire auparavant comment je me trouve avoir un confrère conjugal... Ça me tient en souci, vois-tu ? et me v'là tout-à-coup avec une sueur froide, jarnigoi !

SUZANNE. Ah ! que tu es drôle avec ta grimace ! mais tu vas rire comme moi... et premièrement, tiens, voici une bourse avec vingt louis d'or que l'on m'a donnés.

LUCAS. Pourquoi faire ?

SUZANNE. Pour être tout bonnement pendant quelques jours la femme du monsieur que tu viens de voir.

LUCAS. Sa femme pendant quelques jours ? V'là un drôle de bail à ferme !

SUZANNE. Eh ! laisse-moi donc finir !... Ce monsieur est le chevalier d'Orgeville, le nourrisson de feu ma mère, autrement dit mon frère de lait.

LUCAS. Bah ? ce brave gentilhomme qui t'envoya de Versailles un présent de noce ?

SUZANNE. Tout juste. Il est arrivé l'autre soir à notre village pour me dire comme ça : Ma petite sœur, je suis amoureux d'une marquise qui veut rester veuve ; mais elle a tant de peur de me trouver trop aimable et de m'épouser en dépit d'elle-même, que sa prudence me défend l'entrée de son château tant que je serai garçon ; tu vas donc être ma femme et venir chez elle avec moi. Que je puisse être auprès de ma belle seulement huit jours, et je suis sûr de m'en faire adorer. Rends-moi service, mon enfant ; entré dans la maison, le reste me regarde. Allons, tu es gentille, assez rusée ; voilà de belles robes ; fais vite toilette, montons dans ma voiture, et fouette, cocher !... Et nous voilà, mon homme.

LUCAS. A-t-on jamais vu !... mais c'est que ça te va bien tout de même, tes allures de grande dame.

SUZANNE, *jouant de l'éventail*. Oh ! par-di !... ça m'est venu tout de suite.

PREMIER COUPLLET.

Quand on est dans sa voiture,
Crac, on prend au même instant
Vanité, noble tournure
Et regard imperlinent.
Oh ! j'ai fait sans flatterie
Grand honneur au chevalier !
On dirait que de ma vie
Je n'ai fait d'autre métier !...
Être dame de la ville
Quand on a minois genti,
Ah ! mon Dieu ! que c'est facile,
Ah ! mon Dieu ! que c'est joli !

DEUXIÈME COUPLLET.

Près de noble demoiselle
Un galant s'en vient tout bas
Lui jurer d'être fidèle,
De mourir pour ses appas !
Quand elle ne sait que dire,
Elle n'a pour tout travail
Qu'à lui faire un doux sourire
En ouvrant son éventail !...
Être dame de la ville
Quand on a minois genti,
Ah ! mon Dieu ! que c'est facile !
Ah ! mon Dieu ! que c'est joli !

LUCAS. Oh ! queu manigance, ventre-
goi !... comme il est rusé ton chevalier !
on voit bien que c'est le nourrisson d'une
Basse-Normande !

SUZANNE. Oh ! c'est un séducteur ! il dit
que la marquise va devenir folle de lui.

LUCAS, *riant à part et regardant le balcon de la marquise*. Ah ! ben oui ! je t'en
souhaite... et quand je pense à notre grim-
peur d'échelle !...

SUZANNE. Hein ? que dis-tu ?

LUCAS, *riant plus fort*. Rien ! rien...

SUZANNE. Et tu vois bien que tout ça te
fait rire aussi !

LUCAS. Il y a de quoi, jarni !

Ils rient très-fort tous deux.

SUZANNE. Mais pas si fort, Lucas ! on
me croit endormie ; il ne faut pas qu'on
nous entende.

LUCAS. C'est vrai, éloignons-nous un
peu de la maison : viens t'asseoir par ici.

SUZANNE, *allant avec lui sous le berceau*.
C'est ça, nous serons mieux.

SCENE XI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *de loin*. Il faut pourtant
que je m'informe de cette migraine subite.

Elle va vers le pavillon.

SUZANNE, *assise*. Là, mon petit Lucas,
te voilà tranquille, à présent ?

LUCAS, *riant, assis près d'elle*. Et de
plus très-content, ma noble et belle
dame !

LA MARQUISE, *s'arrêtant*. Hein !

SUZANNE. Quelle rencontre que la nôtre !

LUCAS. C'est comme un coup du sort !

LA MARQUISE, *écoutant*. C'est elle, avec Lucas.

SUZANNE. Nous voilà réunis, et ça me fait plaisir.

LUCAS, *riant*. C'est un honneur pour moi, madame la chevalière!

SUZANNE. Et tu n'es plus jaloux, j'espère?

LA MARQUISE, *surprise*. Comment, jaloux?

LUCAS, *riant*. Non, non; et à présent, je m'en gausse de ce mari-là!.. Mais pourtant, faut le dire, dans le premier moment, j'étais mal à mon aise, et je ne savais pas ce biau mariage, moi.

SUZANNE. Oh! pardi! j'ai bien vu! et si je ne t'avais pas coupé la parole, tu allais trahir notre connaissance intime... ça aurait tout gâté...

LA MARQUISE. Qu'est-ce que cela veut dire?

SUZANNE. Va, ne t'inquiète pas; gardons notre secret. Qu'est-ce que ça te fait qu'on m'appelle madame d'Orgeville? ça ne t'enlèvera pas un brin de mon affection... je me souviens que je n'avais pas seize ans quand tu me dis, à la danse du village, que j'étais la plus jolie de toutes les filles qui étaient là. Oh! dam! on n'oublie jamais son premier danseur. Sois sage, sois discret, et je te promets que mon nouveau titre de madame ne te portera pas malheur.

LA MARQUISE, *riant, à part*. Bravo! vivent les éducations de campagne!

LUCAS. Tout va le mieux du monde; et maintenant une embrassade, comme d'habitude.

SUZANNE. A la bonne heure!

Lucas donne deux gros baisers à Suzanne.

LA MARQUISE, *à part*. Ah! miséricorde!

SUZANNE, *se levant*. Mais soyons prudents; on peut venir, et il faut que je me retire.

LUCAS, *la suivant*. Un instant donc! nous avons tant de choses à nous raconter!

SUZANNE. C'est vrai; mais attendons que tout le monde soit couché.

LUCAS. Et alors?..

SUZANNE. Eh bien! ne vois-tu pas qu'on m'a logée dans ce pavillon qui est planté tout seul dans le jardin? qu'est-ce qui m'empêche de t'en venir ouvrir tantôt la porte bien doucement?

LA MARQUISE, *qui s'est cachée sous le berceau*. De plus fort en plus fort!

LUCAS. Vrai?.. Ah çà! mais quand j'y pense... qu'est-ce que va devenir l'autre?

SUZANNE. Qui, l'autre?... M. le chevalier? oh! il n'y sera pas. Je ne comprends pas ce qui l'occupe, et où il veut courir pendant toute la nuit; mais il m'a

dit bonsoir jusqu'à demain matin, et me voilà toute seule.

LUCAS, *riant*. Oh! par ma fi! v'là un homme bien aimable!

SUZANNE, *riant*. Hein! est-il bon mari, celui-là?

Ils rient très-fort tous deux.

LA MARQUISE, *à part*. Quel ménage, bon Dieu! vient s'établir chez moi!

LE CHEVALIER, *de loin*. Mais où est-elle donc, M^{me} la marquise?

LUCAS, *vivement*. On vient!

SUZANNE, *de même*. Je rentre vite! à tantôt.

LUCAS. Je crois bien!

Suzanne rentre dans le pavillon. Lucas disparaît dans le feuillage.

LA MARQUISE, *riant*. Ce pauvre chevalier!

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER,
LE SÉNÉCHAL.

LE CHEVALIER. Nous quitter brusquement au milieu du souper!

LE SÉNÉCHAL, *à part*. Il la poursuit partout!

LA MARQUISE, *riant*. Me voici, cher cousin.

LE CHEVALIER. Pourquoi cette gaîté?

LA MARQUISE. C'est que je viens de voir votre aimable compagne; et, comme vous disiez, elle est d'une candeur, d'une naïveté!..

LE CHEVALIER, *riant*. N'est-ce pas? Et sa migraine, elle va mieux?

LA MARQUISE. Oh! très-bien! à merveille! elle a un petit babil très-réjouissant, et sa conversation vous aurait diverté.

LE CHEVALIER. Oh! oui, je le sais bien, c'est à mourir de rire! Mais, s'il vous plaît, cousine, c'est avec vous que je veux causer; j'ai mille choses à vous dire... j'attends avec impatience un premier tête-à-tête... et ce sera bientôt, j'espère, car M. le sénéchal vous cherchait pour vous dire adieu. (*Bas à la marquise.*) Renvoyez-le donc à ses procès.

LE SÉNÉCHAL, *à part*. Il me donne congé! c'est d'une impertinence!..

LA MARQUISE. En effet, sénéchal, vous arriverez tard à Falaise, et seul, à pied, par cette nuit sombre...

LE CHEVALIER. Cela n'est pas prudent pour la magistrature.

LE SÉNÉCHAL, *à part*. Quel homme insupportable!

LA MARQUISE, *bas au sénéchal*. Partez donc! (*Haut.*) Bien des choses chez vous. (*Bas.*) Restez au fond du parc. (*Haut.*) A votre bonne tante, à votre jolie sœur...

LE SÉNÉCHAL, *saluant*. Madame, recevez...

LE CHEVALIER. Bonsoir, monsieur.

LA MARQUISE. Bonsoir.

LE CHEVALIER. Votre promenade sera charmante.

LA MARQUISE. Le temps est magnifique.

LE SÉNÉCHAL, *avec humeur*. Très-humble serviteur.

LA MARQUISE et LE CHEVALIER. Bonsoir, monsieur, bonsoir.

LE SÉNÉCHAL, *s'en allant, et à part*. Je suis martyrisé de toutes les manières!

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER. Ah! que la peste soit des voisins de campagne!

LA MARQUISE. C'est le meilleur homme du monde.

LE CHEVALIER. Soit; mais puisqu'il s'en va, un moment d'entretien, là, bien sentimental.

LA MARQUISE, *à part*. Il faut le renvoyer, car son étourderie...

LE CHEVALIER. Un tour de promenade.

LA MARQUISE, *minaudant*. Eh bien! vous reviendrez; mais votre femme veut absolument vous parler, et si vous n'y allez, elle va descendre.

LE CHEVALIER, *gaiement*. Oh! qu'à cela ne tienne; je vais lui dire de se rendormir, crac! sur son oreiller; obéissante à la minute: j'en fais tout ce que je veux, c'est le plus joli petit caractère!...

LA MARQUISE, *riant*. Oui, je vous félicite sur votre mariage.

LE CHEVALIER. Sans adieu; je reviens. (*Bas en entrant dans le pavillon.*) Déjà un rendez-vous, la nuit, sous les charmilles! je parlais de huit jours, il n'en faudra pas quatre.

LA MARQUISE, *fermant la porte du pavillon et criant à travers la serrure*. A votre tour, cousin, bonsoir et bonne nuit.

LE CHEVALIER, *en dedans*. Comment!

LA MARQUISE. Je vous enferme.

LE CHEVALIER. Quelle plaisanterie!

LA MARQUISE. Dormez bien.

LE CHEVALIER. Ma cousine!...

LA MARQUISE. Bonsoir, jusqu'à demain, et j'emporte la clef! (*Bas, en sortant.*) Adieu le rendez-vous de monseigneur Lucas.

SCENE XIV.

SUZANNE, *sur le balcon du pavillon*.

Quel bruit fait-on dans le jardin? Non,

je n'entends plus rien... Est-ce qu'on serait déjà retiré?...

SCENE XV.

SUZANNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *paraissant brusquement sur le balcon*. Quel tour abominable!... SUZANNE, *surprise*. Ah! j'ai eu peur!... C'est vous?

LE CHEVALIER. Assurément!

SUZANNE. Et pourquoi ça? j'ai dit à Lucas que vous deviez vous promener toute la nuit. Oh! dam, il va venir, et, comme il est jaloux, il nous battra tous deux; ça va faire du bruit, et adieu le secret que vous voulez garder.

LE CHEVALIER. Et que veux-tu que j'y fasse? On vient de nous enfermer ensemble.

SUZANNE. Qui donc ça?

LE CHEVALIER. La marquise; elle a peur de moi. (*Se penchant au balcon pour écouter.*) Oh! elle s'est retirée en emportant la clef, et me voilà forcé de coucher ici.

SUZANNE. Par exemple! Oh! non pas, sautez par la fenêtre.

LE CHEVALIER. Pour me casser le cou? non, parbleu! Grand merci!

SUZANNE. Mais je vous dis que, si Lucas apprend que vous êtes enfermé avec moi, il comptera les minutes pour me donner demain autant de soufflets.

LE CHEVALIER. Tais-toi.... j'entends marcher!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, LUCAS, *arrivant à pas de loup*.

LUCAS. Bon! tout est bien tranquille.

SUZANNE, *bas au chevalier*. C'est lui!..

LUCAS. Mais ma femme a beau dire, des idées désagréables me sont revenues dans la tête. Ce voyage en voiture avec un chevalier qui n'a pas la mine endormie. Jarni! pas de bêtises! je ne veux plus qu'il en approche tant seulement à la distance d'une demi-perche, et je lui dirai comme ça: Gare à vous, camarade, je sis brutal, voyez vous!

SUZANNE, *bas au chevalier*. Eh bien! vous entendez?

LE CHEVALIER. Silence donc!

LUCAS, *à la porte du pavillon*. Tiens!... pas de clef?... (*Frappant doucement.*) Suzanne?...

SUZANNE, *bas au chevalier*. Il faut bien lui répondre. (*Haut.*) St! st!... Lucas?...

LUCAS. Ah ! te v'là là haut ?

SUZANNE. Oui, mon pauvre garçon, et je ne peux pas t'ouvrir, M^{me} la marquise a emporté la clef.

LUCAS. Bah !

SUZANNE. Comme je te le dis ; je ne sais pas pourquoi.

LUCAS. Pas de plaisanteries ! où est ton biau monsieur ?

SUZANNE. Est-ce que je sais, moi ? il court les champs, je crois.

LUCAS. Et t'es donc toute seule ?

SUZANNE, *embarrassée*. Dam ! avec qui veux-tu ?...

LUCAS. Avec qui ? avec moi. Attends, attends, est-ce que je n'ai pas là mon échelle ?

SUZANNE, *au chevalier*. Ah ! mon Dieu !.. (*A Lucas.*) Non, Lucas, elle n'est peut-être pas solide, et la nuit, comme ça....

LUCAS, *ayant porté l'échelle sous le balcon*. Si, si, elle est solide, et à double montant.

SUZANNE, *au chevalier*. Nous voilà bien !

LE CHEVALIER, *touchant le haut de l'échelle*. Tais-toi, laisse-moi faire.

LUCAS, *montant*. Ne t'embarrasse pas.

SUZANNE, *bas au chevalier*. Il monte !

LE CHEVALIER, *sur l'autre côté de l'échelle*. Et je descends.

SUZANNE, *à part*. Ah ! la drôle d'idée !

LUCAS, *sur le balcon*. M'y voilà !..

LE CHEVALIER, *à terre*. Moi de même...

SUZANNE, *à Lucas*. Entre vite.

LUCAS, *entrant et fermant la fenêtre*. Bon soir !

LE CHEVALIER, *bas*. Serviteur, bonne nuit !

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, *seul*.

FINAL.

Et maintenant, la nuit entière,
En berger tendre et langoureux,
Il faut rêver à ma bergère
Pour m'amuser si je le peux.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Ah ! si j'avais une guitare
Et le manteau d'un Espagnol,
Pour attendrir un cœur barbare,
Je chanterais en doux bémol :

Isabelle,
Sois fidèle,
Je t'appelle,
Viens, ma belle,
Au rendez-vous !
Loin de nous
Sont les jaloux !
Viens, ma belle,
Je t'appelle,
Viens, ma belle,
Au rendez-vous !

DEUXIÈME COUPLET.

Ah ! que la fleur fraîche et jolie
Qui sur ton cœur fut tout le jour
Passe à travers ta jalousie
Comme un présent de ton amour !
Isabelle,
Sois fidèle, etc.

Ici on aperçoit de la lumière derrière les rideaux de la porte vitrée du balcon de la marquise.

Eh ! mais, ma sérénade a réussi peut-être ?

Oui, je vois un flambeau

Eclairer la fenêtre...

Et l'ombre d'une femme à travers le rideau...

C'est la marquise ! eh ! oui, voilà bien sa tournure !

Ah ! brusquement elle s'en va...

Mais si sa chambre est près de là...

Oui, c'est un coup du sort !.. je tente l'aventure !

Il court chercher l'échelle et la porte sous le balcon de la marquise.

SCENE XVIII.

LE CHEVALIER, LE SÉNÉCHAL.

(La nuit est obscure.)

LE SÉNÉCHAL, *dans le fond*.

Tout dort, j'espère maintenant ;

Approchons-nous bien doucement.

LE CHEVALIER, *très-bas*.

Hein ?.. quelque bruit s'est fait entendre :

Voyons, voyons, soyons prudent.

Il va à tâtons du côté du sénéchal, qui a fait un détour et avance en scène.

LE SÉNÉCHAL, *très-bas*.

Elle est sûrement à m'attendre !

Cherchons l'échelle...

Il la trouve sous le balcon.

Eh ! la voici...

Ah ! c'est monsieur Lucas, dont j'ai payé le zèle,
Et qui m'aura rendu ce service d'ami.

LE CHEVALIER, *revenant*.

Non, non, je me trompais, ce n'est rien, Dieu merci !
TOUS DEUX, *à voix basse, éloignés l'un de l'autre*.

LE CHEVALIER.

Mon cœur bat et l'espérance

Doucement vient l'agiter ;

Tant d'amour, tant de constance,

En secret doit la flatter !

Si j'allais de ma gageure

Dès ce soir avoir le prix,

Quel honneur cette aventure

Me ferait dans tout Paris !

LE SÉNÉCHAL.

Chaque soir, faisant silence,

Quand là-haut je vais monter,

Mon cœur bat, et l'espérance

Doucement vient l'agiter !

Et j'ai l'air, par aventure,

D'un galant des plus hardis,

Qui, pendant la nuit obscure,

Vole aux pieds de sa Phélie !

Chacun grimpe sur un côté différent de l'échelle, et en se rencontrant au bout, ils se heurtent le front.

ENSEMBLE.

Oh ! la, la !

Qui va là ?

LE CHEVALIER.

Un sénéchal à l'escalade !

LE SÉNÉCHAL.

Vous voilà donc en promenade ?

Ensemble, gravement, le chapeau à la main, et sans bouger du haut de l'échelle.

Bonsoir, monsieur,
Et serviteur !
J'ai bien l'honneur,
De tout mon cœur !
La nuit est belle,
Le temps est doux,
La fleur nouvelle
Est près de nous.
Comme on respire
Sa douce odeur !
Comme on soupire
Avec bonheur !
Bonsoir, monsieur,
Et serviteur !
J'ai bien l'honneur,
De tout mon cœur !

Après un peu de silence.

LE CHEVALIER.

Je suis, monsieur, fort amoureux !

LE SÉNÉCHAL.

En ce cas-là nous sommes deux.

LE CHEVALIER.

Je suis épris de ma cousine...

LE SÉNÉCHAL.

C'est la beauté qui me lutine...

LE CHEVALIER.

Et vous venez en séducteur ?..

LE SÉNÉCHAL.

Tout comme vous, offrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Alors vous connaissez l'usage ?

LE SÉNÉCHAL.

Oh ! oui, j'entends un tel langage.

LE CHEVALIER.

Fort bien, monsieur, et promptement...

LE SÉNÉCHAL.

Il faut nous voir flamberge au vent.

LE CHEVALIER.

Descendons.

LE SÉNÉCHAL.

Après vous, vous êtes plus ingambe ;

Il m'a pris tout-à-coup une crampe à la jambe.

LE CHEVALIER, descendant.

Je vous tiendrai l'échelle, attendez...

LE SÉNÉCHAL.

Grand merci !

Ah ! que le temps est beau ! bonsoir, mon doux ami.
Il saute sur le balcon, tire une clef de sa poche, ouvre la porte vitrée, et entre chez la marquise.

LE CHEVALIER, à terre et stupéfait.

Une clef !.. comment donc ?.. que veut dire ceci ?

Ce sénéchal tendre et timide !..

Ah ! vengeons-nous de la perfide !

Criant et appelant.

Holà ! Picard ! François ! Marton !

Holà ! quelqu'un ! hé ! la maison !..

SCENE XIX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, et LE SÉNÉCHAL, en robe de chambre et bonnet de nuit sur le balcon à droite ; SUZANNE et LUCAS, à l'autre balcon.

LA MARQUISE, LE SÉNÉCHAL, LUCAS et SUZANNE.

Ah ! quel vacarme ! quel tapage !

Quel bruit vient donc nous étourdir ?

Laissez en paix notre ménage.

Bonsoir, bonsoir, il faut dormir.

LE CHEVALIER.

Ah ! quel coup-d'œil que celui-ci !

LA MARQUISE.

Pour désarmer la médisance,

Plus de secret, plus de silence ;

Vous me voyez près d'un mari.

LE CHEVALIER, surpris.

Son mari !

LUCAS et SUZANNE, de même.

Son mari, son mari !

SUZANNE.

Eh bien ! ma foi, j'en dis de même,

Plus de secret, de stratagème ;

Vous me voyez près d'un mari.

LA MARQUISE et LE SÉNÉCHAL, surpris.

Son mari !

LE CHEVALIER, et LUCAS.

Son mari !

SUZANNE.

Mon mari.

Monsieur le chevalier ne m'appelait sa femme

Que pour avoir accès au château de madame.

LA MARQUISE et LE SÉNÉCHAL, riant.

Ah ! le tour est original !..

LE CHEVALIER, sentimentalement.

Bonsoir, tendres époux, quatorz conjugal.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, LE SÉNÉCHAL, LUCAS, SUZANNE.

Bonsoir, monsieur,

De tout mon cœur,

Et point d'humeur,

Beau séducteur !

La nuit est belle,

Le temps est doux ;

La fleur nouvelle

Est près de vous.

Plus de tapage,

Pour étourdir

Un bon ménage,

Qui veut dormir.

Bonsoir, monsieur,

De tout mon cœur ;

Et point d'humeur,

Beau séducteur.

LE CHEVALIER, se couchant sous le berceau.

Oui, serviteur,

Et, sans humeur,

J'ai bien l'honneur

De tout mon cœur.

La nuit est belle,

Le temps est doux ;

Sous la tonnelle

Asseyons-nous ;

Dans le feuillage,

Ce doux zéphyr

Bientôt, je gage,

Va m'endormir.

Oui, serviteur,

Et, sans humeur,

J'ai bien l'honneur

De tout mon cœur.

TOUS LES CINQ.

Au clocher de la ville,

J'entends sonner minuit,

Chacun dans son asile

Doit s'enfermer sans bruit.

Bonsoir, jusqu'à demain, bonne nuit, bonne nuit !
Les deux ménages rentrent chez eux en fermant leurs fenêtres ; le chevalier reste étendu sur son banc de gazon. Le rideau se baisse.

FIN.

Weber
+ Berlioz

LE FREYSCHUTZ

OPÉRA ROMANTIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de M. Emilien Pacini,

(TRADUCTION DE L'ALLEMAND)

MUSIQUE DE CARL MARIA DE WEBER

DIVERTISSEMENTS DE M. MAZILIER,

Décor de MM. Philastre et Cambon.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THÉÂTRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,

Le 7 juin 1841.

La musique des récitatifs est de M. Hector Berlioz.

PARIS

CH. TRESSE, SUCCESSEUR DE J. N. BARBA ET BEZOU,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES.

V^e JONAS, LIBRAIRE DE L'OPÉRA.

1841

CHOEURS.

PREMIER ACTE.

CHASSEURS.

Premiers ténors. MM. Picardat, Laussel, Danger, Laissement, Desdet.

Deuxièmes ténors. MM. Ménard, Olen, Robert, Couteau, Génin, Kœnig, Sardon.

Premières basses. MM. Hens, Bouvenne, Delahaye, Beaugrand, Duclos, Picard.

Deuxièmes basses. M. Esmary 1^{er}, Doutreleau, Esmary 2^e, Douvry, Georget, Montamat.

VILLAGEOIS.

Premiers ténors. MM. Monneron, Laforge, Debarge, Chazotte.

Deuxièmes ténors. MM. Begrez, Cognet, Cajariç, Louvergüe, Clavé 2^e.

Premières basses. MM. Guion, Ducauroy, Tardif, Dombrowa.

Deuxièmes basses. MM. Gaudefroy, Forgues, Menoud.

VILLAGEOISES.

Premières dessus. Mmes Sèvres, Blangy, Barbier, Proche, Ragaine, Courtois, Capron, Langlade, Fontaine, Mariette, Valton, Hirschler, Pansard, Billard, Remy, Lemaire, Leroux.

Deuxièmes dessus. Mmes Groneau, Bouvenne, Jugrand, Bolard, Baron, Villers, Bournay, Tuffant, Gouffier, Vaillant, Moreau, Florentin, Mayer.

ENFANTS CHANTANTS.

Maunaud, Aimès, Lejeune, Bréant, Roger, Boucher, Killian, François, Mayeux.

PREMIER TABLEAU.

Entrée de villageoises. Les dames du premier acte.

DEUXIÈME TABLEAU.

Chœur du rendez-vous de chasse.

CORYPHÉES.

Premiers ténors. MM. Picardat, Danger, Bernoux; Clavé premier. Laissement, Desdet.

Deuxièmes ténors. MM. Olen, Robert, Kœnig, Sardon.

Premières basses. MM. Hens, Delahaye, Duclos, Picard.

Deuxièmes basses. MM. Doutreleau, Douvry; Georget, Montamat.

GRAND COEUR.

Premiers ténors. MM. Laussel, Monneron, Cresson, Laforge, Debarge, Chazotte.

Deuxièmes ténors. MM. Ménard, Couteau, Génin, Begrez, Cognet, Cajariç, Louvergüe, Clavé deuxième.

Premières basses. MM. Bouvenne, Beaugrand, Dombrowa, Guion, Ducauroy, Tardif.

Deuxièmes basses. MM. Esmary, 1^{er}, Esmary 2^e, Gaudefroy, Forgues, Menoud.

VILLAGEOISES (*voyez le premier acte*).

CORYPHÉES.

MM. Coralli, Desplaces 2^e, Barrez 2^e.
Mmes. Caroline, Dimier, Morquet 1^{er}, Fleury.

DANSE.

PAYSANS, PAYSANNES.

M. Gondoin, Scio, Chatillon, Constant, Cornet 2^e, Jules, Souton, Rouyet, Céliarius, Gourdoux, Duhan, Millot, Guiffard, Dimier, Dugit, Renaury, Carrez, Briolle, Fromage, Josset, Feltis, Bégrand, Martin, Ponceau.

Mmes. Pérès, Galby, Robert, Dubignon, Dabas, Robin, Marivin, Chevalier, Colson, Bénard 1^{re}, Courtois, Josset, Gougibus, Marquet 2^e, Paget, Bouvier, Leclercq, Athalie, Laurent, Campan, Lacroix, Delacquit, Duménil, Saulnier 1^{re}.

Une servante, M^{lle} Vioron.

SEIGNEURS.

MM. Quériau, L. Petit, Lenfant, Isambert, Lefèvre.

BATTEURS.

MM. Cornet 1^{er}, Grenier, Ch. Petit, Lenoir.

GARDES DU PRINCE.

PIQUEURS.

Pas de deux. M. Mabile, M^{lle} Adèle Dumilâtre.

Pas de trois. M. Petipa, Mmes Maria, Blangy.

En produisant sur la scène française le chef-d'œuvre de Weber, nous nous sommes scrupuleusement appliqués à en donner une traduction aussi fidèle que possible, poème et musique, et non pas un arrangement.

La partition du maître n'a subi aucune altération : on en a respecté strictement l'ordre, la suite, l'intégralité, l'instrumentation. Seulement, comme le dialogue *parlé* est interdit à l'Académie royale de Musique, il a fallu y suppléer par des récitatifs dans lesquels on a tâché de conserver le coloris particulier qui distingue tout l'ouvrage. La musique des divertissements se compose des airs de ballet d'OPÉRON et de PRECIOSA (opéras de Weber), auxquels l'auteur de la musique des récitatifs a ajouté en l'instrumentant pour l'orchestre sans y changer une note, le célèbre rondo de piano intitulé *l'Invitation à la walse* (également de Weber).

Quant au poème, l'auteur s'est efforcé de rendre fidèlement cette simplicité candide du libretto allemand auquel il aurait craint d'apporter le moindre changement, s'attachant surtout à suivre invariablement le rythme de la musique, comme aussi à traduire, littéralement parfois, jusqu'aux détails plus minutieux de cette pièce, dont la poétique naïveté germanique est le principal caractère, et dont l'imitation exacte est sans doute ici le seul mérite.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

TOKAR, prince bohème	MM. WARTEL.
UNO, maître des chasses du prince	Ferdinand PRÉVOT.
ATHE, sa fille	M ^{me} STOLTZ.
NETTE, jeune parente	M ^{lle} NAU.
SPARD, premier garde chasse	MM. BOUCHÉ.
X, deuxième d°	MARIÉ.
JIAN, jeune paysan	MASSOL.
ERMITE	ALIZARD.
MIEL, le Chasseur noir	GOYON.
LE SERVANTE D'AUBERGE.	
LES D'HONNEUR.	
MASSEURS ET SUITE.	
PAYSANS ET MUSICIENS.	
PARUTIONS, SPECTRES, etc.	

scène se passe en Bohême, peu de temps après la fin de la Guerre de Trente ans.

LE FREYSCHUTZ

OPÉRA ROMANTIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Place dans la forêt devant un cabaret assez spacieux, recouvert en chaume. Au fond une cible au bout d'une perche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAX, assis à une table sur le devant, un cruchon de bière est sur la table, FOULE DE PEUPLE, DE PAYSANS ET CHASSEURS, GASPARD, KILIAN.

Au lever du rideau (à la onzième mesure) KILIAN tire un coup de fusil, et le dernier morceau de la cible vole en éclats. MAX, jusque là les deux poings sur le front, se frappe avec force sur la table.

INTRODUCTION.

CHOEUR, montrant KILIAN.

Victoire ! à lui tout l'honneur de la fête !

Sa gloire est complète !

Que pour sa conquête

Les fleurs qu'on apprête

Couronnent sa tête !

Amis et rivaux

Mêlons nos bravos !

Adresse indicible !

Son bras invincible

A mis dans la cible :

La balle est visible !

Heureux vainqueur

Honneur ! honneur !

(Max frappe à terre avec son fusil qu'il appuie contre un arbre.)

MARCHE, orchestre seul.

Un cortège s'est formé. En avant, les musiciens jouent une marche (musiciens réels). Ensuite des paysans portant le dernier morceau de la cible au bout d'une pique, ainsi que différents objets d'étain, prix de la victoire. Puis Kilian, comme roi des tireurs, avec un gros bouquet et un ruban sur lequel sont attachées les étoiles qu'il a gagnées. — Arquebusiers avec leurs armes. Plusieurs avec des étoiles sur leur bonnet. — Femmes et jeunes filles. — Le cortège fait le tour de la scène. — Chacun en passant près de Max le nargue et le montre au doigt. — Kilian s'arrête devant lui,

CHANSON

KILIAN.

PREMIER COUPLET.

Roi de par ma carabine

Devant moi que tout s'incline !...

(A Max) Eh ! l'ami n'entends-tu pas ?

Chapeau bas ! (riant.) Ah ! ah ! ah ! ah !

LE CHOEUR, raillant Max.

Eh ! eh ! eh ! eh ! L'ami n'entends-tu pas ?

Chapeau bas ! Ah ! ah ! ah ! ah !

DEUXIÈME COUPLET.

KILIAN.

Ce bouquet est mon partage,

Sur vous tous j'ai l'avantage !

Fin chasseur, quel prix, dis-moi

Est pour toi ? Ah ! ah ! ah ! ah !

(LE CHOEUR, *de même.*

Eh! eh! eh! eh! Quel prix pour toi? Ah! ah! ah! ah!

TROISIÈME COUPLÉ.

KILIAN, *à Max.*

Rien ne manque à ma victoire,
Ta défaite fait ma gloire!
Applaudis à mes exploits!

Tu le dois..... Ah! ah! ah! ah!...

LE CHOEUR.

Eh! eh! eh! eh! Applaudis à ses exploits.

Tu le dois..... Ah! ah! ah! ah!...

(Kilian jette à terre le chapeau de Max, qui se lève tout à coup, et dégainant son couteau de chasse, saisit Kilian par la poitrine et le menace.)

RÉCITATIF.

MAX.

« Malheur à toi!...

(Tout le monde se précipite sur Max.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, KOUNO, PLUSIEURS CHASSEURS
, ET BATTEURS *avec armes et épieux.*

KOUNO.

Que vois-je! et qui donc a l'audace
De menacer l'un de mes gardes-chasse?

KILIAN.

Monsieur le Grand-Veneur, on use de son droit:
Nous rions aux dépens d'un tireur maladroit.

KOUNO.

Se pourrait-il?

KILIAN.

Le paysan l'emporte,

Ma foi! sur le chasseur.

KOUNO, *à Max.*

Toujours manquer ainsi!

MAX.

Hélas!

GASPARD; *à part.*

Merci, Samiel, merci!...

(Haut.)

Pour viser de la sorte:

Va, le diable s'en mêle.

MAX.

Ah! que dis-tu?

GASPARD.

L'ami;

Ecoute: au carrefour de la forêt antique,
Vendredi prochain, vers le soir,
Avec un fer sanglant trace un cercle mystique,
En répétant trois fois le nom du Chasseur Noir.

KILIAN.

Au conseil de Gaspard garde-toi de te rendre,
Dieu nous préserve ici d'un suppôt de Satan!

KOUNO, *à Gaspard.*

Malvais sujet, va-t'en!

Si je croyais sur toi ce que je viens d'apprendre..

(Gaspard fait un geste rampant.)

Pas un mot! (*à Max*) Max, tu dois justifier pourtant

Le bienfait éclatant

Du prince qui donne à mon gendre

Ma place héréditaire, et qu'un fils seul peut prendre.

Au tir royal sois donc vainqueur demain

Ou sinon de ma fille un autre aura la main.

MAX, *à part.*

Demain le coup d'épreuve!

KILIAN, *à Kouno.*

Et quelle est l'origine

De cet usage là?

Maitre, contez-nous donc cela.

KOUNO.

Volontiers! — Mon aïeul, dont chacun, j'imagine,
A vu le vieux portrait dans ma maison des bois,
Était veneur du Prince. Un jour, allant en chasse,
On vit passer, lié sur un cerf aux abois,
Un braconnier puni d'avoir enfreint les lois.

TOUS.

O ciel!

KOUNO.

Le Prince ému promet soudain la place
De garde héréditaire à qui délivrera

Le malheureux; mon aïeul met en joue:

Le cerf tombe... Hourra!

Le braconnier vivra!

TOUS.

O bonheur!

KOUNO.

Mon aïeul, qu'à l'envi chacun loue,

Obtint l'emp'oi promis,

Et qui doit à mon gendre être après moi transmis.

KILIAN.

Cette prouesse en tous lieux fut vantée.

KOUNO.

Des envieux parlaient d'une balle enchantée.

GASPARD, *à part*

A mon aide, Samiel!...

UN CHASSEUR.

C'est de l'esprit maudit

Un piège m'a-t-on dit!

KILIAN.

Ma grand'mère souvent m'en a parlé de même:
Six de ces balles-là portent, mais la septième

Appartient au Démon

Qui la dirige à son gré.

ACTE I, SCÈNE III.

CASPARD.

Bon!

Le joli conte!....

KOUNO.

A ce jour-là remonte
Un tel usage (*à un batteur*), or ça, va voir à la maison
(A Max.)

Si les batteurs sont prêts... Et quant au piège
Du diable, c'est l'amour qui fit le sortilège;
Mais tu triompheras demain aux yeux de tous;
Allons, courage! et sois exact au rendez-vous.

TRIO avec chœurs.

MAX.

Ah! quel nuage
A voilé l'horizon lointain!

KOUNO.

Joie ou dommage
Dans ton arme est ton destin!

MAX.

C'est le présage
D'un malheur certain!

KOUNO.

Ne crains nul présage;
Joie ou dommage,
Dans ton arme est ton destin.

GASPARD.

Le courage
D'un grand cœur
Le rend vainqueur,
Et du sort contraire
Un bras téméraire
Brave la rigueur!

MAX.

Agathe! ô mon ame,
L'amour te réclame...
Quel jour fatal a lui pour moi!...

LE CHOEUR, *à part*.

La terreur est dans son ame,
Son regard trahit l'effroi!

(A Max.)

Ah! renais à l'espérance:
Que ton cœur lui donne accès,
Une noble indifférence
Est le gage du succès.

MAX.

O ciel! si tu m'exauçais!
Un esprit malin m'enchaîne;
Son pouvoir est le plus fort.

LE CHOEUR.

Espère dans ton sort!

MAX.

Dans ma perte trop prochaine

Je vois l'horreur de mon sort;
Pour mon cœur en peine
Hélas! mieux vaut la mort.

KOUNO.

Si du ciel la loi l'enchaîne
Fièrement subis ton sort.

CASPARD.

La fortune avec transport
Couronnera ton noble effort.
Le courage est le plus fort
S'il se rit des coups du sort.

LE CHOEUR.

Il succombe! vain effort!
Non! il ne peut fléchir le sort.

KOUNO.

Mon fils, l'espoir en Dieu conduit au port.
(Aux chasseurs.) Allons! demain que la chasse
Eveille l'écho des grands bois.

LE CHOEUR.

Que l'aigle planant dans l'espace
Demain succombe, s'il passe,
Et tremble le cerf aux abois!

CHOEUR, VILLAGEOIS ET CHASSEURS.

KOUNO.

Sonnez, cors joyeux dans la plaine!
Sonnez, la victoire est certaine
Chasseurs } au déclin d'un beau jour
Ami }

Ensemble chantons à voix pleine:

Vive la chasse et l'amour!

Fêtons tour à tour

La chasse et l'amour!

(Kouno et sa suite sortent.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS moins KOUNO et QUELQUES
CHASSEURS.

KILIAN.

« M. Kouno, c'est un brave homme
(à Max, en lui tendant la main.)
Sans rancune!

Soyons amis et meilleure fortune!
En attendant, viens danser.

MAX.

Moi! danser!

KILIAN.

Eh bien! sans toi le bal va commencer.
Avec moi qui veut bien valser?»

Quelques jeunes filles s'avancent. Kilian en choisit une et valse; les autres le suivent.—Les groupes font le tour du théâtre et disparaissent successivement au fond.—Max reste seul.—Le jour commence à baisser.

SCÈNE IV.

MAX, puis par intervalles SAMIEL.

AIR ET SCÈNE.

MAX.

Ah ! trop longtemps de mes souffrances
J'ai dû subir l'horrible loi !
Dieu ! qui brisez mes espérances,
Votre anathème est donc sur moi !...

Moderato.

Frais vallons, bois, voûtes sombres,
Solitudes que j'aimais,
Je n'emporte sous vos ombres
Que des larmes pour jamais !
Ah ! jadis avec tendresse
Deux beaux yeux brillant d'espoir
M'accueillaient gaiement le soir,
Et le prix de mon adresse,
Belle Agathe, oui, c'était de te revoir !

Samiel, sortant du taillis, avance d'un pas au fond du théâtre.)

Eh quoi ! le ciel dans sa colère
A-t-il voulu m'abandonner ?
Hasard fatal ou tutélaire,
A toi mon sort va se donner.

(Samiel disparaît.)

Andante.

Dans la nuit triste et déserte,
Devinant au loin mes pas,
Près de sa fenêtre ouverte,
Elle écoute et n'entend pas ;
Le bruit seul du vent qui pleure
Lui fait croire que je viens :
Elle appelle, voici l'heure,
Ses soupirs cherchent les miens.

(La nuit augmente.)

Allegro.

Un noir démon de moi s'empare.

Samiel s'avance à grands pas du fond du théâtre, il va lentement et regarde fixement devant lui.)

O sort barbare,
O revers,
Je sens les chaînes des enfers !
Partout déjà la nuit profonde,
La foudre gronde,

Ah ! grand Dieu ! sauve-moi !

(Samiel disparaît avec un mouvement convulsif.)

Tout m'abandonne... jour d'effroi !
Satan m'enchaîne sous sa loi !
Au désespoir je succombe,
Et c'est ma tombe
Que je voi !

SCÈNE V.

MAX, GASPARD, se glissant, SAMIEL, en grande partie invisible, UNE SERVANTE D'AUBERGE.

RÉCITATIF.

GASPARD, aussitôt que Max l'aperçoit.

« Encor là, camarade ? ah ! tant mieux !

MAX.

Tu m'espionnes ?

GASPARD.

Le beau remerciement, après ce que je fais !...

Il faut qu'à moi tu t'abandonnes.

Pour toi la raillerie eut de fâcheux effets.

Vengeous-nous !

(Il prend la cruche qui est devant Max.)

Mais quoi !... de la bière !...

Y penses-tu ?

(Il frappe sur la table, une servante paraît à la porte du cabaret.)

Du vin !... (à Max) Oui ! du vin à [p]u in verre !

(La servante apporte du vin et des verres.)

GASPARD.

A nous deux !

MAX.

(Il appuie sa tête sur sa main.)

Mais je ne puis boire ainsi !

GASPARD, à part.

(Versant à la dérobée quelques gouttes d'une fiole dans le verre destiné à Max.)

Certe il ne t'en faut guère !

(Il verse du vin dans le verre de Max.)

A moi ! Samiel !...

(Samiel paraît.)

ASPARD, effrayé.

Que vois-je !... ici !...

(Samiel disparaît.)

MAX, se levant en sursaut.

Avec qui parlais-tu ?

GASPARD.

Moi ! comment ? avec qui ?

Je te disais : buvons à notre premier garde !

MAX.

Soit !

(Ils trinquent et boivent.)

GASPARD.

Maintenant quelque chanson gaillarde.

(Max fait un geste négatif.)

GASPARD.

Tu ne veux pas? Bon! cela me regarde.»

RONDE.

PREMIER COUPLET.

GASPARD.

Dans la joie et les plaisirs,
Tout sourit à mes désirs.
Sort! je te défie.
O Bacchus! dieu des buveurs,
Comble-moi de tes faveurs.
A toi seul je sacrifie. (*bis.*)

RÉCITATIF.

GASPARD.

« Mais à ton tour fais briller ton talent.
(Il lève son verre.)

A la santé de la charmante Agathe!
Ou sans cela...

MAX.

Tu deviens insolent!

GASPARD.

Aurais-tu... l'ame ingrate? »
(Ils trinquent et boivent.)

RONDE.

DEUXIÈME COUPLET.

GASPARD.

Pour mon verre, pour mon cœur,
Non! jamais fade liqueur,
Ni beautés rebelles!
Bon vivant, toujours en train,
Je répète mon refrain,
Vive le vin, l'or, les belles!...

RÉCITATIF.

GASPARD.

« Encore un coup! tu trinqueras »
A la santé de Son Altesse!...
Qui ne boit pas,
Est un Judas.

MAX.

Pour la dernière fois.

GASPARD.

Va! foin de la tristesse! »

(Ils trinquent et boivent.—Max s'évente avec son chapeau;
il paraît très animé.)

RONDE.

TROISIÈME COUPLET.

GASPARD.

Avec ce trio charmant,
Les jours passent tous gaîment
Au sein de l'ivresse.
Ma prière, c'est le jeu,
Et lorsque je fais un vœu,
C'est aux pieds de ma maîtresse!

RÉCITATIF.

MAX, *un peu irrité.*

« Agathe avait raison sur toi de m'avertir.

(L'horloge du village sonne sept heures
Max veut s'éloigner.—On aperçoit en lui un certain em-
portement pareil à un commencement de méchant
ivresse.)

GASPARD, *le retenant.*

Eh quoi! déjà partir?
Tu vas donc à ta belle apprendre ta défaite?

MAX.

Hélas! la pauvre enfant!

GASPARD.

Que pronostic de fête
Pour demain! Reste, et suis mon conseil:
C'est un service pareil.....

MAX.

Un service! Et lequel?

GASPARD *avec mystère.*

Ecoute.

Certains secrets de chasse ont parfois réussi;
Le disque de la lune est ce soir obscurci;
Pour quelque grande chose on te garde sans doute

MAX.

Tu distilles pour moi le poison goutte à goutte!

GASPARD.

Ingrat! prends mon fusil. (*il regarde en l'air*) E
Ne passera-t-il rien? [bier
(Il donne son fusil à Max.)

Ah! cet épervier, tien!

(Il fait signe du doigt.)

Fais feu.

MAX.

Moi? quel délire!
Il est hors de portée, et je n'y vois pas là.....

LE FREYSCHUTZ.

GASPARD.

ais feu, te dis-je.

Max couche en joue précipitamment et touche avec incertitude le chien. Le fusil part. Au même moment on entend rire aux éclats.—Max épouvanté se retourne du côté de Gaspard.)

MAX.

Eh ! qu'as-tu donc à rire ?

Un aigle gigantesque voltige un moment dans l'air, tournoie et tombe aux pieds de Max.)

Dieu ! qu'est cela ?

GASPARD *relevant l'aigle mort.*

Vois, le plus grand des aigles.

Morbleu, quel coup ! et tué dans les règles!..

Juste sous l'aile : on pourrait l'empailler

pour quelque musée d'histoire naturelle.

MAX.

Dis : cette balle quelle est-elle ?

GASPARD, *arrachant quelques plumes de l'aigle et les mettant au chapeau de Max.*

Viens, voilà ton trophée.

MAX.

Ah ! réponds sans railler ;

Cette baïle ?

GASPARD, *mystérieusement.*

Était enchantée.

MAX.

Allons donc, tu veux rire.

GASPARD.

O jeunesse entêtée !

Le roi de Suède au grand jour de Lutzen

portait une cuirasse, et qui le couvrait bien :

et pourtant...

MAX.

Ciel !

GASPARD :

Pour toi vois quel double espoir brille :

prendre une bonne place, épouser une fille

Charnante.....

MAX.

Aurais-tu donc encor

de ces balles là ?

GASPARD.

Non ! j'épuisai mon trésor !

MAX.

Ma's il m'en faut, quoi qu'il en coûte !

Peut-on s'en procurer ?

GASPARD.

Sans doute !

Non pas une seule... beaucoup !

MAX.

Comment ?

GASPARD.

Viens à minuit dans la Gorge du Loup !

MAX, *effrayé.*

Ciel ! que dis-tu ? jamais !

GASPARD.

Tu manques de courage !

MAX, *furieux.*

Ah ! tremble ! cet outrage...

GASPARD, *le calmant.*

Eh bien donc, fais ce que je veux

L'existence d'Agathe est liée à tes vœux.

Ce n'est qu'un jeu d'enfant pour fondre cette baïle

Si tu n'y souscris pas la fortune fatale

T'accablera. La mort pour Agathe ! pour toi !

La défaite, la honte... (*à part*) à moi, Samiel ! à moi !

(Samiel paraît.)

MAX.

Qu'entends-je ! Agathe ! morte !

Non, non ! j'irai !

(Il lui frappe dans la main.)

GASPARD, *lui tenant la main.*

Dans la Gorge du Loup ?

MAX, *avec résolution.*

Dans la Gorge du Loup.

GASPARD.

A minuit ?

MAX, *fermement.*

A minuit !

(Il sort.)

(Samiel, qui a entendu ce dernier mot, fait un geste menaçant et disparaît.)

SCÈNE VI.

GASPARD, *seul.*

Victoire ! pour le coup

Victoire ! je l'emporte !... »

AIR FINAL.

Non, tu ne m'échapperas pas.

Erêbe, ouvrez-vous sous ses pas !

Votre fatal pouvoir m'anime !

Que rien ne sauve la victime,

Le noir abîme
 Est là grondant !
 Oui, c'en est fait, malheur ou crime !
 L'Enfer l'attend
 Esprits des ténèbres
 Ouvrez vos linceuls
 Mêlez vos cris funèbres,
 Fantômes ! il est à vous seuls !
 Triomphe ! à moi demain !
 Le noir démon sous sa main

Enchaîne à jamais son destin !
 Esprits des ténèbres
 Ouvrez vos linceuls !
 Brillez vous seuls
 Flambeaux funèbres !
 Triomphe ! demain !
 Enfers à vous son destin !

(Le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

chambre dans la maison du garde-chasse : ramures de cerfs , tapisseries sombres , un portrait. Quelques tableaux délabrés donnent à cette demeure l'apparence d'un vieux bâtiment, et indiquent un château de chasse autrefois l'habitation du prince. Au milieu au fond une porte-fenêtre avec des rideaux, ouvrant sur un balcon au dehors (praticable). D'un côté le rouet d'Annette, de l'autre une grande table où brûle une lampe, et sur laquelle est étendue une robe blanche avec des rubans verts. Des fleurs dans un vase. Deux entrées.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE, AGATHE.

(Annette est sur une échelle et suspend le portrait d'un aïeul de Kouno. Elle frappe avec un marteau sur un clou.—Agathe, en négligé, s'attache un bandeau.)

DUO.

ANNETTE, *sur l'échelle, clouant le portrait.*

Çà ! tiens bien !... c'est là ta place :
Des lutins quelle est l'audace !
Ces vieux nids
En sont remplis !

AGATHE.

Ah ! respecte cette image !

ANNETTE.

Moi, je rends honneur
Au bon vieux seigneur ;
(En frappant sur le clou.)

Mais qu'on soit docile et sage,
Car déjà j'enrage.

AGATHE.

Quel langage !
Que dis-tu ?

ENSEMBLE.

ANNETTE.

Tu l'ignores ? vois ce traître !
Doit-il pas porter son maître ?
(Elle frappe encore sur le clou.)
Clou maudit, sois donc battu !
Par mes soins mieux suspendu,
Vois-tu,
Hommage ici lui soit rendu !

AGATHE.

Très bien ! à mon aïeul, vois-tu,
Hommage ici soit donc rendu !
(Annette descend de l'échelle et la met de côté.)

AGATHE, *seule.*

Tout a pour toi des charmes,
Et jamais de sombre langueur.

Que d'alarmes }
Dans mon cœur ! } *bis.*

ANNETTE.

Les soucis et la tristesse
De moi n'approchent pas,
Plaisirs, joyeux ébats,
Suivent toujours mes pas.
Jamais de pleurs, rire sans cesse
Chasser l'ennui, quand il me presse :
Tel est mon seul soin ici bas.

AGATHE.

Ah ! quel vague effroi m'opresse ?
Et mon cœur gémit tout bas...
Bien aimé ! de ma tendresse
Tous les vœux suivent tes pas.

RÉCITATIF.

ANNETTE, *considérant le portrait.*

« Ton brave aïeul ainsi restera, je suis sûre,
Cent ans encore ... Et ta blessure ? »

AGATHE.

Ce n'était rien ... la peur ... l'étonnement...
Et Max... que fait-il donc !..

ANNETTE.

Sans doute
Il n'est pas bien loin sur la route
M. Kouno m'a dit qu'il viendrait promptement.

ACTE II, SCÈNE II.

AGATHE.

Autour de ce lieu solitaire
Tout est silencieux ; je ne sais quel mystère
Semble planer ici.

ANNETTE.

Ah ! quand le jour de noce arrive ,
Il est triste vraiment d'être seules ainsi ,
Au fond d'un vieux manoir, et sans ame qui vive,
Ah ! si les matres d'autrefois
Ran'm's tout à coup sortaient de ces parois.....

AGATHE

Enfant !

ANNETTE.

Mais sans être craintive ,
Je t'avou'rai que j'aime mieux
Les vivants que les morts, les jeunes que les vieux.»

RONDE.

ANNETTE.

Qu'un garçon jeune et candide
Au teint frais , aux blonds cheveux ,
Passe auprès de moi timide ,
Faut-il donc baisser les yeux ?
On sait bien en fille sage
Se donner un air discret ,
On regarde son corsage.
Et pourtant dès qu'il paraît
En secret

Sur son passage
On voit tout d'un œil sournois
En tapinois.

Si l'œillade qui succède
Est surprise tout à coup ,
Devient-on aveugle ou laide ?
On rougit et voilà tout.

Doux langage
Qui s'engage
Du regard

Comme au hasard !

L'un soupire, l'autre rêve,
L'un commence un mot d'hymen,
L'autre achève,
Puis soudain
On se prend la main.

Ce moment tous deux nous lie...

Venez voir mon fiancé !

Il est beau, je suis jolie,
Notre joie a commencé,

Qu'on s'empresse
Quelle ivresse

La tendresse,

Le bonheur

Remplit mon cœur.

(Pendant cette ronde, Agathe a garni de rubans sa robe de fiancée.)

RÉCITATIF.

ANNETTE.

« Oh ! les nœuds charmants ! à merveille,
Quand je me marierai je veux être pareille.

AGATHE.

Paisses-tu ce jour-là, du moins,
Ignorer les soucis dont tes yeux sont témoins.

ANNETTE.

Voyons, raconte-moi la fin de ta visite
Chez notre bon ermite,
Il t'a donné ces roses blanches.

AGATHE.

Oui,

Et sa main les a consacrées ;
Mais un astre fatal sur moi, dit-il, a lui.
Des visions, par le ciel inspirées,
Lui font voir mes périls : peut-être le portrait
M'edt tuée, en tombant, sans quelque vœu secret

ANNETTE.

Bien expliqué ! jadis mon père,
Vaillant soldat, disait que pour braver la loi
Du Destin, un moyen efficace et prospère
Consistait dans ces mots : « ça, coquin, défend

AGATHE.

Que ces fleurs ont de prix !

ANNETTE.

Par les fraîches rosés
Pour les conserver mieux, qu'elles soient arrosées

AGATHE.

A ton gré, chère Annette (*à part.*) Et Max qui tar
[enc

ANNETTE.

Allons, retirons-nous ! c'est l'heure
De la prière sainte et des beaux rêves d'or.

AGATHE.

Jusqu'au retour de Max en ces lieux je demeure.

ANNETTE.

A ton aise... bonsoir ! car dans son doux essor
Le sommeil caressant de son aile m'efflure ! »
(Annéte sort emportant le vase où sont les fleurs.)

SCÈNE II.

AGATHE, seule.

AIR ET SCÈNE

Sans le revoir encor faut-il fermer mes yeux ?
Ah ! quel tourment se mêle à mon amour pieux !
(Elle ouvre les fenêtres. On aperçoit la campagne t
éclairée par un beau clair de lune.)

LE FREYSCHUTZ.

La lune au front mystérieux
Rayonne aux cieux.

(Elle s'agenouille et prie avec ferveur.)

Agio.

Ma prière, prends des ailes
Vers les sphères éternelles !
O phalanges immortelles
Elevé ma voix

Au roi des rois !

(Elle se lève et regarde au dehors)

Quel beau ciel et que d'étoiles

Dans les voûtes de l'azur !

Mais quoi ! sous de sombres voiles,

L'horizon devient obscur !

Quels nuages

En chemin !

Que d'orages

Pour demain !

(Elle s'agenouille de nouveau pour prier)

Agio.

Des Archanges Reine sainte,

Garde-moi, bannis ma crainte !

Daigne entendre une humble plainte ;

Bénis en ce jour

Mon chaste amour.

(Elle se lève, va de nouveau sur le balcon, regardant de tous côtés.)

Adante.

Tout s'endort dans le silence,

Bien aimé, viens donc enfin !...

Mon cœur, hélas ! écoute en vain...

Mon oreille entend au loin

Le bruit seul du noir sapin

Que le vent de s nuits balance.

RÉCITATIF.

Du rossignol la voix s'élance

Dans l'écho du bois lointain.

O ciel ! n'est-ce pas un rêve...

quelqu'un s'avance !.. Ah ! quel espoir s'élève !

On vient à moi. C'est lui ! c'est lui !

Mon cœur en a tressailli !

(Elle va vers la fenêtre et agite son mouchoir.)

Signal fidèle

Conduis ses pas.

J'appelle ;

Il ne me voit pas.

Dieu ! Dans la nuit brillante et pure

Je vois de fleurs son front orné ;

Le prix du tir l'a-t-il gagné ?

Pour lui, demain, heureux augure !

Esprit divin

Renais enfin !

Ah ! quel bonheur suprême !

Tout mon être vole à toi ;

C'est le ciel ouvert pour moi !

Le voilà celui que j'aime ;

Sa victoire, son retour

Couronnent mon amour.

Que la crainte enfin s'efface,

Douce ivresse, jour heureux !

Ciel clément, je te rends grâce,

Ta bonté comble mes vœux !

O transport, délire extrême !

Tout mon être vole à toi.

Pour mon cœur quel doux émoi !

Près de celui que j'aime

L'espoir a banni l'effroi.

Ah ! quel bonheur suprême !

C'est le ciel ouvert pour moi !

SCÈNE III.

AGATHE, MAX, *entrant distrait et agité. Aussitôt après lui, ANNETTE, en déshabillé de nuit.*

RÉCITATIF.

AGATHE.

« Te voilà donc enfin !

MAX.

O mon Agathe !

(Ils s'embrassent.)

AGATHE, *regardant avec étonnement les plumes qui sont au chapeau de Max.*

(*à part*) Ces plumes... qu'est cela ? j'avais cru voir [des fleurs !]

MAX, *posant son fusil.*

Tu m'attendis bien tard ?

AGATHE.

Je te vois, plus de pleurs !..

Reste avec nous, je crains qu'un orage n'éclate.

(Il jette son chapeau sur la table, de manière que le plumet éteint la lampe.—La campagne que l'on aperçoit par la fenêtre s'assombrit.)

ANNETTE.

Ah ! mon cousin ! qu'as-tu fait !..

MAX.

Maladroit !..

(Annette bat le briquet et rallume la lampe.)

AGATHE.

Tu paraiss mécontent ?

MAX.

Mécontent ? au contraire !

AGATHE.

As-tu gagné ?

MAX.

Sans doute.

AGATHE.

Est-il vrai ?

MAX.

J'ai le droit,

Sans être téméraire,
D'espérer beaucoup pour demain !

AGATHE.

Mon bonheur était dans ta main.
Tu fus heureux, enfin !

MAX.

Certes ! mais non pas à la cible !
(Il lui montre les plumes de son chapeau.)

Vois ce que mon bras invincible
Hors de portée en l'air frappa d'un plomb certain !

(A Agathe.)

Mais qu'as-tu donc ?.. du sang !..

AGATHE.

Ce portrait m'a blessée.

(Max paraît contrarié.)

Quel accueil pour ta fiancée !

MAX.

Oh ! dis-moi, ce portrait...

AGATHE.

Était mal suspendu.

ANNETTE.

Aussi pourquoi donc à sept heures
Te mettre à ton balcon ?

MAX.

À sept heures, dis-tu ?

ANNETTE.

Elle guette toujours lorsqu'au loin tu demeures.

MAX, à part.

C'est l'heure où cet oiseau par moi fut abattu.

AGATHE.

Tu parles seul, tu parais triste ?
Te plaindrais-tu de moi ?

MAX.

Quand j'apporte joyeux
Un gage de succès, il offense tes yeux !..

Est-ce en cela qu'un tendre amour consiste ?

AGATHE.

Ah ! ne sois pas injuste, ami... Ces grands oiseaux
Sont d'un fatal présage.

ANNETTE.

Ils sont nobles et beaux !

AGATHE, à Max.

Pourquoi rêver ainsi ? Sais-tu combien je t'aime ?

O Max, sans toi le plus beau sort

Pour mon fidèle cœur... ne vaudrait pas la mort.

MAX.

Il faut pourtant partir à l'instant même.

AGATHE.

Eh quoi !

MAX.

Je fus heureux une seconde fois.

AGATHE.

Vraiment.

MAX.

Le plus beau des exploits,
Un vieux cerf seize-cors !

AGATHE.

Se peut-il !

MAX.

Pour le prendre

Les paysans au fond des bois

Cette nuit pourraient bien se rendre.

Je ne veux pas manquer le prix d'un si beau coup

AGATHE.

Où donc l'as-tu laissé ?

MAX.

Dans la Gorge du Loup

AGATHE et ANNETTE, effrayées.

Dans la Gorge du Loup !... »

TRIO.

AGATHE.

Non ! Non ! de grâce !..

Toi dans ce lieu d'horreur !

ANNETTE.

Le Chasseur Noir souvent y passe,
Et qui l'entend fuit de terreur !

MAX.

Mon cœur est fier et plein d'audace.

AGATHE.

Braver le ciel ! Malheur ! Malheur !

MAX.

Au fond des bois, parmi les ombres,
Je n'ai jamais connu l'effroi :
En vain les vents, les chênes sombres
Mugissent tous autour de moi.

(Il prend son chapeau, sa carnassière et son fusil.)

AGATHE.

Vois mon angoisse ! Reste !

Pourquoi partir déjà ?

Quitte un projet fineste,

Car le malheur est là.

ENSEMBLE.

ANNETTE.

Oublie un vœu funeste
Quand son malheur est là.

MAX.

Non ce projet n'est pas funeste
Et rien jamais ne me troubla.

MAX, regardant avec tristesse par le balcon.

La lune au loin, flambeau céleste,
Embrase encor
Son disque d'or,
Mais il aura bientôt des voiles.

ANNETTE.

Quoi, tu regardes les étoiles !
Ma foi ! j'y songe peu ce soir,
Aux cieux, dis-moi, que crois-tu voir ?

MAX.

L'heure m'appelle dans ce lieu,
Le devoir et l'honneur m'ont imposé ce vœu.

TOUS TROIS.

Adieu !

(Max sort rapidement, mais il revient sur le seuil de la porte.)

ENSEMBLE.

AGATHE ET MAX.

La peine de l'absence
Remplit mon triste cœur :
Ce n'est qu'en ta présence
Qu'existe le bonheur !
{ Pardonne à ma frayeur, }
{ Allons, plus de frayeur. }

ANNETTE.

Ah ! courir souvent cette chance,
C'est le sort du vrai chasseur ;
Ne tremble pas d'avance,
Allons ! allons ! plus de frayeur.

AGATHE.

En ce moment d'alarmes,
Je sens mon cœur frémir.

ANNETTE.

Allons, pas tant d'alarmes,
Viens en paix t'endormir.

MAX.

Retiens, retiens tes larmes,
Je dois enfin partir.

(Ils se font des signes d'adieu et sortent de différents côtés.)

CHANGEMENT DE DÉCOR.

Gorge sauvage en grande partie entourée de sapins et de hautes montagnes, de l'une desquelles se précipite une cascade d'eau naturelle.—La pleine lune pâle.—Deux orages sont en marche et se croisent.—Sur le devant, un gros arbre séché et pourri. Il paraît calciné par la foudre.—De l'autre côté, sur une branche noueuse, un grand hibou roulant des yeux pleins de feu. Sur d'autres arbres, des corbeaux et d'autres oiseaux des bois.

SCÈNE IV.

GASPARD, puis SAMIEL.

GASPARD, nu-tête et habit bas, ayant sa gibecière et un couteau de chasse, est occupé à former avec de lourdes pierres noires un cercle au milieu duquel est une tête de mort. A quelques pas de là, l'aile abattue d'un aigle, une cuiller à fondre le plomb, un moule à balles.

FINAL.

CHOEUR D'ESPRITS INVISIBLES.

Uhui ! uhui ! uhui !.....

L'herbe tombe en pâlisant ;
A ces fleurs pourquoi du sang ?
Loin des feux du jour naissant
Sur le front de l'innocent,
O présage menaçant
Le linceul des morts descend !

(L'horloge dans le lointain sonne minuit lugubrement.—Le cercle de pierres est achevé.—Au douzième coup, Gaspard tire précipitamment son couteau de chasse et l'enfonce dans le tête de mort, puis le brandissant appelle Samiel.)

Samiel ! Samiel ! parais !

(Samiel sort tout à coup d'un rocher qui s'entr'ouvre.)

SAMIEL, parlé.

Que me veux-tu ?

GASPARD, remettant le crâne dans le cercle et se prosternant.

Tu sais

Que des délais

Les jours bientôt seront complets.

SAMIEL, parlé.

Demain.

GASPARD.

De grace encor prolonge-les !

SAMIEL, parlé.

Non !

GASPARD.

Je pourrais
Payer tous tes bienfaits !

SAMIÉL, *parlé.*

Commen! ?

GASPARD.

Le jeune Max ce soir
En ton pouvoir
A placé son espoir.

SAMIÉL, *parlé.*

Pourquoi ?

GASPARD.

Max veut avoir
Des balles enchantées.

SAMIÉL, *parlé.*

Bien ! six pour lui, la septième pour moi !

GASPARD.

Promesses acceptées !
La septième pour toi.
Meure Agathe si chère !
Que sa mort désespère
Max et son père !

SAMIÉL, *parlé.*

Elle ne m'appartient pas encore.

GASPARD.

Voudrais-tu donc mieux ?

Réponds !

SAMIÉL, *parlé.*

Nous verrons !

GASPARD.

Eh bien ! j'attends
Un délai de trois ans ;
J'aurai pour toi d'affreux présents.

SAMIÉL, *parlé.*

Aux portes de l'enfer, demain,
Max ou toi !...

(Samiel disparaît au milieu de coups de tonnerre répétés par l'écho. — Gaspard se relève lentement comme épuisé et s'essuie le front. — La tête de mort et le couteau de chasse ont disparu. On voit à la place un petit brasier ardent. A côté quelques fagots.)

GASPARD, *regardant autour de lui.*

Tout va bien !

(Il boit.)

Mais où donc est ce Max ? le drôle
Manquerait-il à sa parole ?
A mon aide ! Samiel !

(Il erre çà et là dans le cercle et paraît très inquiet. — Le charbon menace de s'éteindre. — Il s'agenouille, met du bois au feu et souffle. — Les oiseaux agitent leurs ailes. — Le feu fume et pétille.)

SCÈNE V.

GASPARD, MAX.

(Max paraît au sommet d'un rocher très élevé de l'autre côté de la cascade. Il se penche pour regarder dans l'abîme.)

MAX.

Ciel !

Quel abîme horrible et sombre !

O terreur !

Mon froid regard se perd dans l'ombre !

Avec horreur !

Sur moi s'omasse la tempête.

La lune semble se voiler.

Des spectres planent sur ma tête...

Ces rocs sont animés... Ces rocs vont-ils parler ?

RÉCITATIF.

(Éloignant les chauves-souris qui s'approchent.)

Oush ! oush ! j'entends des cris d'oiseaux funèbres
Et du sein des ténèbres

Un bras géant

Sur moi s'étend.

(Il descend quelques pas. — Gaspard lève les yeux et aperçoit Max.)

MAX.

Non ! plus de lâche effroi !

Pour moi

Il n'est pas d'épouvante !

(Il descend quelques pas.)

GASPARD, *après avoir soufflé le feu avec l'aile de l'aigle.*

Mon sursis est gagné, merci, Samiel, merci !

(Il fait signe à Max en agitant l'aile de l'aigle.)

Arrive donc, camarade ! l'attente

Me paraît longue ici,

Est-il bien de tarder ainsi ?

MAX, *la main sur le front et regardant l'aile de l'aigle.*

Cet aigle immense

Me doit la mort !

L'enfer commence,

Cédons au sort !

Malheur à moi !

(Il descend encore quelques pas et s'arrête.)

GASPARD, *parlé.*

Descends donc, l'heure avance

MAX.

Non ! je n'ose pas.

GASPARD.

Poltron !

MAX.

Qui ? moi ? vois-tu là bas ?

Sur un rocher éclairé par la lune, on voit un spectre blanc étendant les mains.)

Spectacle affreux ! c'est l'ombre de ma mère !

Dans son froid cercueil

Comme au jour du deuil,

Sa voix funéraire

Me dit : fuis,

Mon fils.

GASPARD.

(part) A mon aide, Samiel ! (*à Max*) Sottises dont

[je ris ! (*il rit*) ah ! ah ! ah !

lons, viens donc, et loin de toi la crainte

Dont ton ame est atteinte.

Le premier spectre a disparu.—On voit l'ombre d'Agathe éperdue, les cheveux épars, singulièrement parée de feuillages et de branches de chêne. Elle ressemble à une folle et paraît vouloir se précipiter dans le torrent.)

MAX.

Agathe s'élançe au torrent,

Courons ! Malheur trop grand !

(L'ombre d'Agathe se jette dans la cascade.)

descend tout à fait.—La lune commence à s'obscurcir.)

MAX, *entrant dans le cercle.*

« Me voici... qu'ai-je à faire ? »

GASPARD, *lui jetant sa gourde.*

is ! l'air des nuits est froid... et puis à notre af-

Tu n'as pas peur ? (*faire !*)

MAX, *à part.*

Non, non !

va-t-il advenir de ceci ?

GASPARD.

Compagnon,

ux-tu fondre toi-même ?

MAX.

Au pacte c'est contraire.

GASPARD.

garde pour apprendre à ton tour le métier.

spard prend successivement dans sa gihetière des ingrédients qu'il nomme et les met dans la cuiller à lomb.)

GASPARD, *mettant les ingrédients.*

plomb ! du vif argent, un peu de pierre grise, verre pilé pris à des vitraux d'église, ail d'un coq et d'un lynx ; du buis de bénitier.—toi ! roi ténébreux, tu veilles ! Les cabales

A nos vœux ne font pas défaut

Viens, viens bénir les balles, et la tienne surtout soit bien comme il la faut. »

mélange dans la cuiller commence à bouillir en bruissant et donne une flamme blanchâtre.—Un nuage passe sur le disque de la lune.—Le théâtre n'est éclairé que par le brasier, les yeux du hibou et le bois étincelant de l'arbre pourri.)

GASPARD *coule une balle dans le moule et la retire en disant*

Une !

L'ÉCHO *répond :*

Une !

(A ce moment les oiseaux de la forêt descendent et se placent autour du cercle en sautillant et battant des ailes.)

GASPARD *coule une seconde balle et dit :*

Deux !

L'ÉCHO *répond :*

Deux !

(Tout à coup un sanglier noir sort du bois en grognant et court comme effaré.)

GASPARD, *saute effrayé, et compte.*

Trois !

L'ÉCHO *répond :*

Trois !...

(Une tempête s'élève et mugit. On voit les pointes des arbres se rompre et jeter des étincelles.)

GASPARD *compte :*

Quatre !

L'ÉCHO *répond :*

Quatre !

(On entend des coups de fouet et un bruit de chevaux qui galoppent. Quatre roues en feu sillonnent le théâtre, sans qu'on puisse apercevoir la forme du char à cause de la vitesse.)

GASPARD *compte :*

Cinq !

L'ÉCHO *répète :*

Cinq !

(Aboiements et hennissements dans les airs.—On voit passer dans les nuages des fantômes de chasseurs à pied et à cheval, des cerfs et des limiers.)

CHASSE INFERNALE, CHOEUR, *en dehors.*

Par monts, par vaux, dans les ravines,

Au fond des bois, et dans les airs,

Avec les vents et les éclairs,

Parmi les morts et les ruines,

Chantons, amis, comme aux enfers :

Jowau ! Jowau ! etc.

GASPARD, *comptant.*

Six !... Malheur !

L'ÉCHO.

Six. Malheur!

(Tout le ciel est enveloppé d'une nuit profonde. Les nuages qui auparavant se croisaient, se réunissent et crévent accompagnés d'éclairs et de tonnerres épouvantables. Bruissement de pluie très forte. Flammes bleues sortant de terre. Feux follets errant sur les montagnes. Les arbres sont déracinés avec un fracas horrible. La cascade écume et bouillonne. Des quartiers de rochers roulent en bas. On entend de tous côtés le bruit de l'orage. La terre paraît s'ébranler. Gaspard est effrayé.)

GASPARD.

Samiel, au secours! (*il compte*) Sept, Samiel!

L'ÉCHO *répète*:

Sept, Samiel!

(Gaspard est renversé à terre.)

MAX, également menacé à droite et à gauche par la tempête, sort du cercle tenant une branche d'arbre et s'écrie:

Samiel!

SAMIEL, paraissant soudain et d'une voix terrible.

Me voici!

MAX.

Ciel!!!

(Il fait le signe de la croix et tombe à terre.—L'horloge sonne une heure. Aussitôt tout devient tranquille.—Samiel a disparu. Gaspard est prosterné le front contre terre. Max se relève dans des convulsions.—Le rideau tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Chambre d'Agathe. Meubles antiques, mais bien tenus. Sur un prie-Dieu, un vase contenant un bouquet de roses blanches éclairées par un rayon de soleil.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, seule, vêtue de blanc pour la noce avec quelques rubans verts; elle est à genoux, puis se lève et s'approche.

CAVATINE.

I.

En vain au ciel s'étend un voile
Le roi du jour y brille encor;
Un Dieu sublime s'y dévoile,
Guidant le monde en son essor.
L'auteur puissant de la nature
Veille sur elle avec amour;
Son regard, que ma voix conjure,
Sur moi va luire dans ce jour.

II.

En lui, mon cœur tendre et fidèle,
S'est confié dès son matin;
Et si la mort bientôt m'appelle,
Je me sou mets à mon destin.
L'auteur puissant de la nature
Ouvre sur elle un œil d'amour;
Son regard, que ma voix conjure,
Sur moi va luire dans ce jour.

SCÈNE II.

AGATHE, ANNETTE, parée aussi.

RÉCITATIF.

ANNETTE.

Es-tu bien reposé? mais que vois je! des larmes?
Ah! pleurs de fiancée et brouillards du matin
durent pas.

AGATHE.

Mon cœur est plein d'alarmes!
x, sorti par ce temps affreux!...

ANNETTE.

Il est certain

Que cette nuit la pluie et la tempête
Semblaient faire écrouler ces murs sur noire tête.

AGATHE.

Et quel rêve j'ai fait!...

ANNETTE.

Oh! raconte-le moi, je crois à son effet;
Car dans ce jour c'est le présage
Du destin de ton mariage.

AGATHE.

Il me semblait changée en ramier blanc,
De rameaux en rameaux voltiger en tremblant:
Soudain on met en joue, et la frayeur me glace...
Il tombe... le ramier disparaît... à sa place
Un grand aigle noir roule à mes pieds tout sanglant.

ANNETTE, riant.

Fort bien!

AGATHE.

Que dis-tu donc?

ANNETTE.

Heureuse destinée
L'aigle est ton présent d'hyménée!
Le ramier blanc, c'est toi, parée ainsi,
T'élançant au bonheur — Tu vois: je sais aussi
Bien expliquer les songes.

AGATHE

Ton amitié pour moi cherche de vains mensonges.

ANNETTE (à part).

Ah! que lui dire! (haut) Un rêve a souvent réussi,
La preuve, c'est l'histoire que voici: »

BALLADE.

Un soir, défunte ma grand' tante
Voyait en songe un revenant.
Ah! quelle fut son épouvante!
Elle pâlit. — Incontinent,
Un monstre affreux,
La flamme aux yeux,
Agite une chaîne
Et se tralne

Vers elle à grands pas —
Je vois ma grand' tante
Muette et tremblante
Alors priant tout bas,
Et puis criant hélas !

Vite elle appelle au nom de l'ange son gardien !
A l'instant chacun vient
Et que voit-on là ? rien.
Car le monstre était... Qui ? Néron notre groschien !

Agathe paraît triste.

ANNETTE.

Quoi m'en veux-tu ? mais comment faire

Pour te distraire ?

Allons ! ici

Plus de souci !

La tristesse

Qui l'opprime

Qu'elle cesse

Désormais !

Que la crainte

Soit éteinte

Pour jamais !

Jeune épouse, sois contente,

Que ta grace si touchante

Nous enivre et nous enchante.

Charme nous

Par des regards plus doux.

Quand on est jolie,

Rêver est folie.

Envisage un doux espoir :

Des rayons purs de l'aurore

Déjà l'ombre se colore ;

Tout présage pour ce soir

Un ciel moins noir.

Dans l'avenir qui se fait voir,

Se révèle un doux espoir.

RÉCITATIF.

AGATHE.

Je rends grace aux efforts de ta gaité si bonne.

ANNETTE.

Il faut ouvrir ce coffre où l'on mit ta couronne,
Car voici les filles d'honneur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES. — FILLES D'HONNEUR *en habits de fête et portant des fleurs.*

ANNETTE, *aux jeunes filles.*

Salut ! belles enfants ! Pour lui porter bonheur,
Célébrons la beauté que l'amour environne.

LE CHOEUR, à Agathe.

Acceptez ces bouquets que l'amitié vous donne. »

RONDE.

ANNETTE.

I.

Nos mains tressaient pour vous ces fleurs,
Prenez ce frais hommage !
De tous nos vœux, dans ces couleurs,
Voyez l'heureuse image.

LE CHOEUR *dansant autour d'Agathe.*

Refrain.

D'un époux

Comblez enfin l'espoir si doux

Et qu'à la plus belle

L'amour soit fidèle.

ANNETTE.

II.

Le myrte vert, le blanc jasmin

Composent la couronne,

Et pour bénir ce tendre hymen

Chacun vous environne.

Reprise du refrain en chœur.

ANNETTE.

III.

Voici venir l'amant joyeux.

A l'ombre de ce voile,

De son bonheur, oui, ses beaux yeux

Seront sa chaste étoile.

Reprise du refrain en chœur.

(Elles dansent en rond.)

RÉCITATIF.

AGATHE.

« De tous vos vœux mon cœur est pénétré.

(*A part*) Oh ! pourquoi dans mon âme une crainte
[fatale ?]

ANNETTE, *aux jeunes filles.*

Allons ! par nous que son front soit paré

De la couronne nuptiale.

Le chœur reprend le refrain.

(Pendant ce temps Annette coupe le cordon qui tient la boîte qu'elle a apportée. Annette se met à genoux devant Agathe et lui présente la cassetle.)

AGATHE, *effrayée.*

O ciel !

(Toutes les jeunes filles qui s'étaient avancées reculent avec effroi.)

ANNETTE, *tressaillant.*

(*A part*) Grand Dieu ! la couronne de mort !

Comment, et par quelle méprise ?

(*Haut*)

Allons ! on aurait tort

De s'effrayer ! Oui ! par la vieille Lise

L'erreur sans doute fut commise.

(*A part*) Mon triste cœur se brise !

(Elle referme la boîte et la met à l'écart.)

(Les jeunes filles se regardent d'un air réfléchi.)

AGATHE, *les mains jointes et le front baissé.*

Si le ciel me parlait par ce signe de deuil!...
O fleurs, ornerez-vous l'autel ou le cercueil?

ANNETTE *aux jeunes filles.*

Mais que faisons-nous donc? oh! la bonne pensée!

(Elle retire du vase les roses blanches et en fait tomber l'eau.)

Avec ces roses-là, que pour la fiancée,
Soudain par nous

Une guirlande soit tressée!

Elle arrange les fleurs en chaperon sur la tête d'Agathe.)

A merveille! (*aux jeunes filles*) On attend; c'est
[l'heure; hâtez-vous.

(Les jeunes filles sortent sur la reprise du refrain.) »

SCÈNE IV.

CHANGEMENT DE DÉCOR.

(Le théâtre représente une contrée pittoresque. D'un côté et au fond les tentes de chasse du prince, dans lesquelles sont les hôtes de distinction et les courtisans, le chapeau orné de feuillages verts. Tous sont à table.— De l'autre côté sont assis à terre les piqueurs et batteurs prenant aussi leur repas. Derrière eux, en un grand tas, amoncelés les uns sur les autres, des cerfs, des sangliers, des bêtes sauvages et du menu gibier.)

OTTOKAR, *dans la grande tente, et tout à fait au bas* KOUNO. MAX, *près de Kouno, mais pourtant en dehors de la tente, appuyé sur son fusil. Vis à Vis, GASPARD, aux écoutes derrière un arbre. Ensuite, AGATHE, ANNETTE, L'ERMITE, LES FILLES D'HONNEUR ET UNE FOULE DE VILLAGEOIS.*

CHOEUR DES CHASSEURS.

I.

Plaisir de la chasse,
Que rien ne surpasse,
Ranime l'audace
Qui brûle en nos cœurs!
L'ardeur que nous donne
Le cor qui résonne
Jamais n'abandonne
Les braves piqueurs!
Courir dans la plaine
Le cerf hors d'haleine;
Chanter à voix pleine;
Toujours sans effroi.
Le soir au bois sombre,
Vider, sous son ombre,
Des coupes sans nombre,
C'est digne d'un roi!
Joho! tra la la!

II.

La nuit solitaire,
Qui couvre la terre,
Au sein du mystère
Fait tout oublier.
Guider la poursuite
Des chiens qu'on excite,
Traquer dans son gîte
Le noir sanglier;
Courir dans la plaine, etc., etc.

DIVERTISSEMENTS.

Après les divertissements, RÉCITATIF.

OTTOKAR, *se levant.*

« Faisons trêve au banquet! Au tir je vous invite.
Brave Kouno, votre gendre meplait.

KOUNO.

Votre Altesse est trop bonne!

(Il parle bas à Max.)

GASPARD, *à part.*

Où donc est la petite

Samiel! à moi!

(Il grimpe sur l'arbre.)

OTTOKAR, *à Max.*

Qu'un éclatant haut fai
Justifie en ce jour leur choix et mon bienfait!

KOUNO.

Prince, croyez qu'il le mérite!

MAX, *à part.*

Dieu! si ma main tremblait!

OTTOKAR!...

Je ne vois pas la fiancée?...

KOUNO.

Daignez permettre, monseigneur
Que l'épreuve sans elle ici soit commencée:
L'émotion redouble au moment du bonheur.

OTTOKAR.

Volontiers! (*bas*) Ah! sans doute
A pareil jour nos cœurs battaient aussi!

MAX, *à part.*

Ah! te voici

Instant que je redoute.

(Il tient une balle.)

O toi qui dans ma main pèse plus d'un quintal,
Plomb enchanté, ne me sois pas fatal!

(Il charge son fusil avec précipitation.)

OTTOKAR.

Jeune chasseur, sois prêt!

(Après avoir promené ses regards autour de lui et indiquant du doigt.)

Tiens! cet oiseau.. qu'il tombe!!!

MAX, *armant son fusil.*

Cette colombe blanche? (*à part*) Oh! soutiens-moi,

OTTOKAR. [mon Dieu!

Allons! courage! (*Max met en joue*) feu!

(Au moment où il va tirer, Agathe sort d'entre les arbres avec ses compagnes.)

AGATHE, *accourant.*

Arrête!.. c'est moi!.. la colombe!! »

(L'oiseau s'envole et gagne l'arbre où est monté Gaspard, qui en descend avec précipitation.—Max, le fusil tendu, suit l'oiseau en visant. Le coup part, la colombe s'envole.—Agathe et Gaspard rient et tombent. On accourt, on prend Agathe, on l'emporte à l'écart.)

FINAL.

ANNETTE, OTTOKAR, MAX, KOUNO *au fond.*

LE CHOEUR, *se tenant divisé par groupes et paraissant inquiet en contemplant Agathe et Gaspard.*

O terreur!

Il l'a frappée au cœur!

Qu'a donc Gaspard le chasseur?

De regarder nous avons peur!

Destin perfide

Horreur!

Le regard de larmes humide

Est glacé par la stupeur,

Sur ce front déjà livide.

C'est la mort et sa pâleur!

(On apporte Agathe sur le devant du théâtre, et on la pose sur un banc.)

AGATHE (*revenant peu à peu*).

Où suis-je!

Pourquoi souffrir ainsi?

ANNETTE.

Reviens à toi!

Sauvée! o Dieu soyez béni!

LE CHOEUR, MAX ET KOUNO.

Ah! quel heureux prodige

Vient nous la rendre ici!

O ciel clément, merci!

GASPARD (*se traînant*).

Ah! c'est la mort, oui.. je la voi!

Le ciel l'emporte, hélas! c'est fait de moi!

AGATHE (*se relevant*).

J'existe encore, l'effroi m'avait troublée,

Au jour enfin j'ouvre les yeux,

De ma douleur me voilà consolée

Et je respire l'air des cieux.

KOUNO.

Elle renaît.

MAX.

Elle est sauvée.

AGATHE.

O Max, je te revois!

MAX.

J'entends encor sa voix.

TOUS.

O ciel clément, merci!

(Samiel paraît près de Gaspard qui le voit seul.)

GASPARD.

Eh quoi! déjà Samiel ici!

Ta main de fer me brise,

Fils de l'enfer, ma haine te méprise!

Maudit! maudit le ciel!!

(Il expire, Samiel disparaît.)

LE CHOEUR.

Quoi! sa prière est le blasphème!...

KOUNO.

C'est bien la mort d'un scélérat!

Le ciel voulut qu'il expirât

Pour que l'Enfer s'en emparât

Chargé du poids de l'anathème!

CHOEUR.

Toujours ce fut un scélérat!

Et Dieu voulut qu'il expirât

Pour que l'Enfer s'en emparât

Chargé du poids de l'anathème,

C'est bien la mort d'un scélérat.

OTTOKAR.

Ah! que l'abîme l'engloutisse.

(Quelques chasseurs emportent le cadavre de Gaspard.)

Et toi, du sombre maléfice

Raconte-nous l'affreux secret,

Malheur à qui me tromperait!

MAX.

Oui, je mérite ma disgrâce!

Par ce damné je fus séduit,

De la vertu quittant la trace

Le désespoir m'avait conduit.

Ces balles,

Franchissant les airs,

Par des cabales

Sont l'œuvre des Enfers.

OTTOKAR.

Hors de ces lieux porte ton crime!

N'espère plus un chaste hymen.

Du ciel vengeur sois la victime;

Non, non, pour toi jamais sa main.

MAX.

Hélas! la crainte

Retient ma plainte;



ROBIN DES BOIS,

OU

LES TROIS BALLEs,

OPÉRA FANTASTIQUE EN TROIS ACTES,

IMITÉ DU FREISCHUTZ;

PAR

MM. CASTIL BLAZE ET T. SAUVAGE;

MUSIQUE DE WEBER.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon,
le 7 décembre 1824;

et repris sur le théâtre royal de l'Opéra Comique, le 15 janvier 1835.

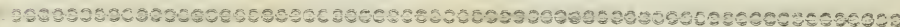


DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

	Odéon.	Opéra Comique.
REYNOLD, forestier de lord Wentworth.....	M. BERNARD.	M. VICTOR.
TONY, garde-chasse, neveu de Reynold, amant d'Anna.....	M. LECOMTE.	M. JANSENNE.
RICHARD, garde-chasse.....	M. VALÈRE.	M. BOULARD.
DICK, paysan, amant de Naney.....	M. LATAPPY.	M. LÉON.
ROBIN DES BOIS, le chasseur noir.....	M. ÉDOUARD.	
ANNA, fille de Reynold.....	M ^{me} VALÈRE.	M ^{me} CASIMIR.
NANCY, cousine d'Anna.....	M ^{me} LETELLIER.	M ^{me} HÉBERT-MASSY.
GARDE-CHASSES.		
DÉMONS.		
PAYSANS.		
JEUNES FILLES.		
L'INTENDANT, personnage muet.		
MUSICIENS, COMPARSES.		

} Chœurs.

La scène se passe en Angleterre, dans le domaine de Wentworth, dans l'Yorkshire; l'époque de l'action est la fin du règne de Charles I^{er}.



ACTE PREMIER.

Une place de village. — A droite, une taverne: une table. — Au fond, une avenue; à l'entrée, un mât surmonté d'une colombe.

SCÈNE I.

PAYSANS, MUSICIENS, CHOEUR.

(Au lever du rideau les paysans groupés sur les côtés du théâtre ont les yeux fixés sur le mât. Les musiciens, montés sur un banc à droite, sont vis-à-vis de la taverne. Un coup de feu se fait entendre, la colombe tombe. Cris, applaudissements.)

PAYSANS, MUSICIENS.

Bravo! bien tiré!

CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!
Chantons, célébrons sa gloire,
Il est vainqueur;
Ah! de son village
Il sera l'honneur.
Cet heureux présage
Fera son bonheur.
Honneur, honneur,



Au bon tireur !

Victoire ! victoire ! victoire !

SCÈNE II.

ROBIN DES BOIS, TONY, RICHARD, DICK,
CHASSEURS.

(Tous, la carabine sous le bras, sortent de l'avenue. — Robin des Bois, enveloppé d'un grand manteau noir, traverse le théâtre, perce la foule de paysans qui l'entoure, et disparaît après avoir jeté une bourse que Dick attrape à la volée.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, excepté ROBIN.

TONY, le regardant sortir.

Il est plus heureux que moi ! et son mariage, son existence, ne dépendent pas de cette épreuve.

DICK, prenant la bourse et la montrant aux paysans.

Sa générosité égale la justesse de son coup d'œil, et cependant il n'a pas l'honneur d'être garde-chasse de milord Wentworth... (Aux gardes.) comme vous, messieurs... Ma foi, moi qui me pique d'adresse, parceque je m'exerce de temps en temps en cachette sur les lièvres de milord, je n'aurais pas mieux fait.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

RICHARD.

La preuve, c'est que tu avais laissé la colombe bien tranquille là-haut... Mais, puisque le vainqueur t'a choisi pour son fondé de pouvoirs, il faut que tu te résignes à recevoir les honneurs d'usage.

DICK.

Ah ! mon Dieu, je suis tout résigné... Honorez-moi, je me laisserai faire.

(Deux jennes filles attachent un grand plumet au chapeau de Dick ; on lui met un bouquet orné de rubans au côté.)

TONY, à lui-même.

Suis-je donc devenu aveugle?... ma main tremble-t-elle ?

(Il va s'asseoir près de la table. — Les paysans se mettent en rang, les musiciens en tête ; ils défilent devant Dick, qui se pavane ridiculement et se moque de Tony.)

RICHARD, prenant Dick par la main et le présentant à tout le monde.

COUPLETS.

Admirez tous son adresse ;
Devant lui que l'on s'abaisse ;
Des chasseurs il est le roi !
Du sort telle est la loi.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

CHOEUR.

Ah ! ah ! ah !
Du sort telle est la loi.
Accourez, gens du village ;

Venez tous lui rendre hommage.

Des chasseurs il est le roi.

Du sort telle est la loi.

Ah ! ah ! ah ! ah !

CHOEUR.

Ah ! ah ! ah ! etc.

Plus de craintes, plus d'alarmes ;
Fier chasseur, rends-lui les armes.
Oui, tu dois subir sa loi ;
Des chasseurs il est le roi !
Ah ! ah ! ah ! etc.

CHOEUR.

Ah ! ah ! etc.

(Au dernier refrain, Dick vient plus près de Tony le narguer.)

TONY, hors de lui, saisit Dick au collet, et veut le frapper de son couteau de chasse.

Malheureux ! c'est la dernière fois que tu riras à mes dépens.

DICK.

Aïe ! aïe ! au secours !

(Tout le monde se jette sur Tony. Tumulte.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLD.

REYNOLD.

Eh bien ! eh bien ! que signifie tout ce tapage ? Êtes-vous rassemblés pour vous quereller ? Comment ! vingt contre un !

DICK, se dégageant des mains de Tony.

Ce n'est rien, monsieur le forestier, ce n'est qu'une plaisanterie... Nous riions, nous chantions, et Tony s'est fâché... Il a de l'humour.

RICHARD.

Ce n'est pas sans sujet ! on ne perd pas l'espoir d'obtenir une bonne place et une jolie femme sans que cela chagrine.

REYNOLD.

Et comment perdrait-il cet espoir ? le vainqueur, au tir de demain, ne doit-il pas obtenir la survivance de ma place de forestier ?

DICK.

C'est vrai.

REYNOLD.

Milord, votre maître, ne m'a-t-il pas fait promettre de donner ma fille Anna en mariage à mou successeur ?

RICHARD.

Nous le savons, monsieur Reynold.

REYNOLD.

Et Tony n'est-il pas incontestablement le plus adroit tireur de tout le comté d'Yorck ?

RICHARD.

Jusqu'ici nous l'avions cru comme vous ; mais ce soir, dans un tir d'essai que nous avons fait pour nous exercer, non seulement Tony a manqué le but, mais il a trouvé son maître.

REYNOLD.

Tony! Tony, mon élève, a manqué le but!...
Serait-il vrai, mon garçon?

TONY.

Je ne sais ce que j'avais... Lorsque j'ai
voulu tirer, un tremblement convulsif m'a
saisi...

REYNOLD.

Et quel est le vainqueur?

TONY.

Un inconnu.

RICHARD, à part.

Je le connais, moi.

TONY.

Il a paru tout-à-coup parmi nous; a rejeté
un large manteau noir qui l'enveloppait, et,
soulevant dédaigneusement une lourde cara-
bine, a fait tomber le but sans paraître l'avoir
visé... On admirait encore ce coup étonnant,
qu'il était déjà disparu.

DICK, montrant la bourse.

Non sans laisser des traces de son passage.

REYNOLD.

Allons, ce n'est qu'un tir d'essai; il faut es-
pérer que tout se passera différemment de-
main, et Tony prendra sa revanche... Lui qui
ne manque jamais son coup!

TONY.

Oui, lorsqu'il s'agit d'abattre un chevreuil...
mais quand mon bonheur est le but, adieu
mon adresse!

REYNOLD.

Au fait, il faut avouer, mon pauvre garçon,
que depuis quelque temps tu as un malheur
incroyable... rien ne te réussit.

TONY.

Parents, amis, fortune, j'ai tout perdu...
Une seule espérance me restait...

REYNOLD.

Justement fondée sur ton adresse recon-
nue...

TONY.

Un tremblement... un vertige vient me la
ravier.

RICHARD.

Tiens, camarade, je gagerais qu'on t'a jeté
un sort.

REYNOLD.

Un sort! sottise que cela.

RICHARD.

Sottise tant que vous voudrez, monsieur le
forestier; mais je lui conseille, moi, d'aller
dans le carrefour de la forêt, aux ruines de
Saint-Dunstan, et là, d'appeler trois fois RO-
BIN DES BOIS, le grand chasseur.

(Tout le monde recule avec effroi.)

DICK, effrayé.

ROBIN DES BOIS! le roi des braconniers! Dieu
l'en préserve! c'est l'aide-de-camp de Lucifer.
Macduff le bûcheron s'était donné à lui; pen-
dant trois ans il fut heureux... Ah! dam! des

héritages, des richesses, qu'on ne savait d'où
qu'ça venait... Mais un beau jour, disparu...
c'était Robin des Bois qui l'avait emporté... Il
n'arrive que du mal de toutes ces sorcel-
leries.

RICHARD.

Qu'en sais-tu?

REYNOLD.

Silence, Richard! Si je t'entends encore
donner de pareils conseils, je te chasse... Il
court sur ton compte certains bruits... Prends
garde que mes soupçons ne s'éclaircissent.

DICK.

Ah! cà, monsieur Reynold, d'où vient donc
cet usage de mettre ainsi au concours la place
de forestier?

REYNOLD.

Par saint George, tu ne pouvais mieux t'a-
dresser pour savoir cette histoire, car c'est
un de mes ancêtres qui en est le héros...
Écoutez: (Il s'assied. On se groupe autour de lui.)
Mon aïeul, dont le portrait se trouve encore
dans le pavillon des bois, s'appelait comme moi
Reynold; il était garde-chasse de milord Went-
worth, aïeul de notre maître; un jour que ce
seigneur se livrait au noble plaisir de la chasse,
ses chiens débusquèrent un cerf auquel était
attaché un homme: c'était alors, mes amis, le
supplice dont on punissait les braconniers.
Milord, quoique chasseur, avait le cœur sen-
sible; il se sentit touché de pitié, et promit à
celui de ses garde-chasses qui abattrait le cerf
sans blesser l'homme la place de forestier de
ses domaines. Reynold, excité par l'humanité
autant que par la récompense, se présente,
arme son fusil, recommande sa balle à la Pro-
vidence; le coup part, le cerf tombe, et le bra-
connier en est quitte pour la peur.

(Mouvement de joie.)

DICK.

Ah! Dieu soit loué! le pauvre braconnier...
Il me faisait de la peine.

TONY.

Que n'ai-je l'adresse de ce Reynold!

REYNOLD.

Ah! dam! mon neveu, c'était un coup de
maître!

RICHARD.

Où un coup de hasard... Peut-être même...

REYNOLD, se levant et regardant Richard.

Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, le
mérite trouvait des envieux; ils essayèrent de
persuader à milord qu'il y avait de la magie
dans ce coup miraculeux, et que le fusil de
mon aïeul était chargé d'une halle enchantée.

RICHARD, vivement.

Je le parierais, moi!

DICK.

Ah! oui! les halles enchantées! ce sont des
pièges du malin... Ma grand-mère m'a souvent
parlé de ces halles-là... Robin des Bois en

donne trois : une d'or, une d'argent, une de plomb. Celle-là lui appartient... il la fait aller où il veut... Toujours un malheur ou un crime!

REYNOLD, continuant son récit.

Lord Wentworth ne crut pas à cette calomnie ; il donna la place de forestier à mon aïeul, et voulut qu'à l'avenir elle appartint au plus adroit chasseur. Depuis, elle s'est toujours maintenue au même titre dans notre famille, et aujourd'hui, que l'âge me force à y renoncer, j'espère que mon neveu Tony ne l'en laissera pas sortir. Voilà ce que vous desiriez savoir?...

DICK.

Grand'merci de votre complaisance. Ah çà, nous autres, nous allons employer cette fameuse bourse et boire à la santé du vainqueur d'aujourd'hui... Monsieur Tony, sans rancune, n'est-ce pas?

TONY.

Tout est oublié.

DICK.

Je suis maintenant fâché de ce badinage. Il y avait un peu de pique de ma part... J'ai été amoureux d'Anna aussi, moi... Elle vous a préféré, et ça m'est revenu, là, tout-à-coup dans l'esprit ; mais j'avais doublement tort, puisque votre cousine Nancy m'a vengé des refus d'Anna... Allons, Tony, la paix : je ne vous en veux plus du tout.

TONY, lui tendant la main.

Ni moi, Dick, je vous assure.

DICK.

Je vous souhaite demain tout le bonheur possible.

TONY.

Merci, mon ami.

DICK.

Jusque-là, vive la joie ! Prenez une jeune fille, et venez danser avec nous.

RICHARD.

Il a raison ; tu es là comme un songe-creux ! Quel est celui d'entre nous, s'il s'avisait de réfléchir, qui n'aurait pas quelque sujet de tristesse?... Mais, bah !... il y a remède à tout. Viens.

TONY.

Non, je ne puis.

DICK.

Comme il vous plaira... Mais vous avez tort... La danse et le porter sont les deux meilleurs moyens de s'étourdir.

(Chaque paysan prend une jeune fille ; les musiciens exécutent un air de danse et tout le monde eutre, en sautant, dans la taverne.)

SCÈNE V.

TONY, seul.

AIR.

Qu'ai-je donc fait de mon courage ?
Mon cœur est abattu de tristes e et d'effroi !...
Quelque démon jaloux m'accable de sa rage,
Et tout conspire contre moi.

L'infortuné, les alarmes
À jamais suivront mes pas,
Et d'inutiles armes
Ne doivent plus charger mon bras.

Objet de mépris et de haine,
Courbé sous le poids du malheur,
De l'ymen, de sa douce chaîne,
Puis-je réclamer la faveur ?

Le ciel, hélas ! n'entend plus ma prière,
Moi, qui ne l'ai jamais bravé !
Languir en proscrire sur la terre
Est le sort qui m'est réservé.

Aux douceurs de l'espérance
Ma chère Anna livrait son cœur.
Sa tendre confiance
Voyait luire d'avance
L'aurore du bonheur :
Attentive, impatiente,
Anna songeait à notre amour,
Et le rêve qui l'enchantait
Va finir à mon retour.

Eh quoi ! j'n'ais, par ma douleur extrême,
Affliger celle que j'aime !
Non ! sort injuste, sort barbare,
Éprouve sur moi seul ta funeste rigueur.
Le désespoir de moi s'empare ;
Je me dévoue à ta fureur.

SCÈNE VI.

TONY, RICHARD, qui est arrivé avant la fin de la scène précédente, et s'avance tout-à-coup.

RICHARD.

Tu es encore là, Tony ! Tant mieux, j'ai à te parler.

TONY, brusquement.

Que me veux-tu ?

RICHARD.

Comme tu me reçois !... C'est pourtant ton intérêt qui me ramène... Oui, les railleries de ces paysans sur ta maladresse me sont restées sur le cœur... Par saint Dunstan, me suis-je dit, s'ils ont ri aux dépens de mon camarade, il faut que nous ayons notre tour... et je suis venu t'offrir mes services et ma protection.

TONY, avec mépris.

La protection de monsieur Richard ! Je te suis fort obligé, et me voilà bien tranquille !

RICHARD.

Je pourrais bien garder le prix pour moi.

TONY, étonné.

Comment ?

RICHARD.

Mais, cela n'en vaut pas la peine; et puis, je ne suis pas amoureux comme toi.

TONY.

Prétendrais-tu pouvoir maîtriser la fortune ?

RICHARD.

Oh! la fortune et moi, nous sommes bien ensemble; mais buvons d'abord, nous cause-rons après. (Il frappe sur la table.) Holà, du vin! (Une servante apporte une bouteille.) Voilà ce qu'il faut à des chasseurs. (Il verse dans le verre de Tony.) Allons, camarade!

TONY.

Non.

RICHARD.

A ta santé! j'espère que tu me feras raison.

TONY, avec humeur.

Soit: à la tienne.

(Ils boivent.)

RICHARD.

Maintenant, la petite chanson pour achever de tégayer; car tu es languoureux comme une romance.

CHANSON.

Sans chagrin de l'avenir,
Mes amis, il faut jouir
Des biens de la vie.
L'amour, le jeu, le bon vin :
Voilà mon joyeux refrain,
Et ma philosophie.

Dis-moi, l'homme vertueux
Ici-bas est-il heureux ?
Ris de sa folie.

L'amour, le jeu, le bon vin :
Voilà mon joyeux refrain,
Et ma philosophie.

Laissons les sots et les fous
Du ciel craindre le courroux ;
Moi, je le délie !

L'amour, le jeu, le bon vin :
Voilà mon joyeux refrain,
Et ma philosophie.

(Selevant.) A ROBIN DES BOIS, le grand chasseur !

TONY, se levant aussi.

Misérable! Anna avait bien raison de me dire de m'éloigner de toi.

(Il fait quelques pas.)

RICHARD.

Là! là! Camarade, ne te fâche pas, c'est une plaisanterie... Tu me quittes déjà...? c'est pour voir Anna que tu te presses tant... Pauvre fille! tu n'as pas de bonnes nouvelles à lui porter... Ton coup d'essai n'est pas de nature à lui donner beaucoup d'espoir pour demain.

TONY.

Demain! déjà demain! Malheureux que je suis!

RICHARD, lui prenant la main.

Je te l'ai dit, Tony... je veux te servir... je suis ton ami, écoute-moi, et prends confiance

en mes paroles. (Mystérieusement.) Nous sommes seuls, je vais te révéler des mystères dont tu ne soupçonnes pas l'existence... Il y a plus de choses possibles que le vulgaire ne pense, et la nature offre certains secrets... innocents d'ailleurs, mais faits tout exprès pour les chasseurs...

TONY, avec impatience.

Connais-tu les moyens d'assurer mon bras ?

RICHARD.

Oui...

TONY.

De diriger mes coups ?

RICHARD.

Oui.

TONY.

Ah! s'il était possible! mais je n'ose te croire.

RICHARD.

Courage! tu commences à douter... C'est toujours cela... Prends ma carabine... Ne vois-tu rien là-haut? Tiens, n'est-ce pas un vautour?... Tire.

TONY, prenant l'arme de Richard.

Te moques-tu de moi? l'oiseau paraît comme un point dans le ciel... il est hors de portée.

RICHARD.

Tire toujours, inérodé! (Tony lève la carabine, le coup part; un énorme vautour traverse le théâtre et va tomber dans un buisson.) Diable! mon camarade, quelle adresse!

TONY.

Je n'y comprends rien...; mes yeux ne m'ont pas guidé, et ton arme est de portée ordinaire.

RICHARD.

Eh bien, mon brave! si les paysans avaient vu celui-là, ils ne se seraient pas moqués de toi... Tu peux aller voir Anna maintenant; voilà de quoi la rassurer: (Il arrache une plume du vautour et la met au chapeau de Tony.) Voilà le présage de la victoire!

TONY.

Que fais-tu? que veut dire tout cela? qu'avais-tu mis dans ta carabine?

RICHARD, à voix basse.

Un chasseur intrépide comme toi a dû entendre parler des balles enchantées.

TONY.

Enfant, on me berçait de ces contes.

RICHARD.

Ce ne sont point des contes: on ne connaît que cela à l'armée... Les balles qui vont chercher leur homme au milieu des plus épais bataillons, crois-tu qu'elles n'aient pas leur destination? Tu as entendu parler de la mort du grand Gustave, percé à Lutzen, malgré sa cuirasse de buffle: c'était une balle enchantée... Tout-à-l'heure enfin, toi-même... avec ces balles, rien d'impossible... Ils prendraient demain pour point de mire le clocher de l'abbaye d'Yorek, que tu serais sûr de l'atteindre.

TONY, avec hésitation.

Et... tu n'en as plus?

RICHARD.

Non, c'était la dernière... J'en ai eu juste autant qu'il m'en fallait.

TONY.

Autant qu'il t'en fallait?

RICHARD.

Oui... car c'est précisément cette nuit que je puis m'en procurer d'autres.

TONY.

Cette nuit!

RICHARD, avec chaleur.

Tony, mon camarade, ton sort dépend de ce moment... Cette nuit, la dernière de celles qui précéderont ton bonheur ou ton malheur... La nature entière semble disposée à te servir.

TONY, après un moment de silence.

Procure-moi une de ces balles.

RICHARD.

Volontiers... Trouve-toi, à minuit, dans le carrefour de la forêt, aux ruines de Saint-Dunstan.

TONY.

Aux ruines de Saint-Dunstan!... Non, cet endroit est dangereux... On dit qu'il s'y passe des choses!... Je n'irai point.

RICHARD.

Ah! tu veux des balles enchantées, et tu trembles comme un enfant! Eh bien! soit, camarade... Adieu la place, adieu le mariage! (Il fait quelques pas vers le fond et revient.) Ce n'est pas à toi seul que ta timidité nuira; ta bien-aimée...

TONY.

Ah! pourquoi me rappeler mon amour?

RICHARD.

Si tu sais te résigner tranquillement à ton sort, crois-tu qu'elle puisse supporter le résultat de ton obstination, devenir la femme.....

TONY.

Anna, l'épouse d'un autre! Je n'hésite plus... Mon ami, mon cher Richard, je m'abandonne à toi.

RICHARD.

A minuit, aux ruines de Saint-Dunstan.

TONY.

A minuit.

RICHARD.

Je t'attends.

TONY.

Perdre Anna! Plutôt mourir... Oui... J'irai.

RICHARD.

On vient. Silence! on nous serions perdus.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; DICK , REYNOLD , PAYSANS , CHASSEURS , sortant de la taverne.

REYNOLD.

Enfants, voici la nuit, il faut nous séparer; mais songez à vous trouver demain au rendez-vous, au lever du soleil, pour le tir et la chasse qui doit le précéder.

FINAL.

TONY.

Ah! pour mon cœur quel coup affreux!

REYNOLD.

Demain, j'espère,
Tu seras plus heureux.

TONY.

Destin contraire,
Tu me poursuis toujours!

RICHARD, bas à Tony.

A ton secours
Appelle ici l'adresse.

TONY.

Aimable objet de mon amour,
Je vais te perdre sans retour!

RICHARD, REYNOLD, DICK et CHOEUR.

Mais pourquoi tant de faiblesse?
Ah! bannis cette tristesse.

Oui, tu peux obtenir l'objet de ton amour.

TONY.

Ma chère Anna, je te perds sans retour.

REYNOLD, RICHARD, DICK et CHOEUR.

A l'espoir livre ton ame;
Bannis ce noir pressentiment,
Et de l'objet de ta flamme,
Ah! ne va pas accroître le tourment.

TONY.

Mes amis, ne me flattez pas.

TOUS.

Espérance!

TONY.

Hélas!

Une funeste puissance
Semble s'attacher à mes pas.

TOUS.

Ne t'alarme pas.

TONY.

Non, il n'est plus d'espérance.
De grâce, ne me flattez pas.

TOUS.

Sans raison ne t'alarme pas.

RICHARD.

Oui, tu dois tenter encor
La fortune,
Il faut bannir une crainte importune.

TONY.

Non, je ne puis tenter encor
La fortune.

REYNOLD.

Où, tu dois tenter encor
La fortune.

Porte tes vœux au ciel arbitre de ton sort.

DICK.

Demain avec le jour dans la forêt prochaine.

CHASSEURS.

Dans les forêts, sur les monts, dans la plaine,

Amis, il faut suivre nos pas.

Pour nous la chasse à des appas.

Demain, demain, suivez nos pas.

PAYSANS.

Le cor retentit dans les bois.

Remplis d'une audace nouvelle,
Volez à de nouveaux exploits.
Où, l'écho lui répond et sa voix nous appelle.
Taïaut! taïaut! A demain dans les bois.

CHASSEURS.

Le cor retentit dans les bois.

Remplis d'une audace nouvelle,

Volons à de nouveaux exploits.

Où, l'écho lui répond et sa voix nous appelle.

Taïaut! taïaut! A demain dans les bois.

(Les chasseurs, ayant Reynold à leur tête, défilent au milieu des paysans. Tony et Richard restent sur le devant de la scène et se serrent la main.)

ACTE SECOND.

Une salle du pavillon des bois. Des portraits, des ramures de cerf, des cors, des armes de chasse décorent cette chambre gothique. Au fond, une fenêtre fermée par un rideau. Des portes de chaque côté. A gauche, une table avec un miroir, et une lampe.

SCÈNE I.

ANNA, NANCY.

(Nancy, montée sur une chaise, attache à la muraille le portrait du vieux Reynold; Anna rajuste sa coiffure.)

DUO.

NANCY, parlant au portrait.

Au moins, tiens bien, je te l'ordonne.

(A Anna.)

Chère cousine, je soupçonne

Qu'un lutin vient nous visiter.

ANNA.

Laisse en paix cette image.

NANCY.

Mon cher aïeul, je dois vous respecter,

Mais, de grâce, soyez plus sage,

A votre place retournez.

ANNA.

De sa chute sais-tu la cause?

NANCY.

A votre place retournez;

Cette imprudence vous expose...

A vous casser le nez.

ANNA.

Mal-à-propos vous badinez.

NANCY.

Vous expose...

A vous casser le nez.

(Elle descend.)

ANNA.

Livre ton cœur à l'alégresse,

Ce jour promet d'heureux instants!

Mon ame en proie à la tristesse

Cède à l'horreur de ses pressentiments.

NANCY, gaiement.

Non, dans cette vie,

Il n'est point de beaux jours

Sans les amours,

Sans la folie;

Non, il n'est point de beaux jours.

ANNA.

Ah! reviens auprès de ton amie,

Cher objet de mon amour;

Et la sombre mélancolie

S'éloignera de ce séjour.

ENSEMBLE.

NANCY.

Non, il n'est point de beaux jours,

Dans cette vie,

Sans la folie

Et les amours.

ANNA.

Reviens auprès de ton amie,

Cher objet de mon amour,

Et la sombre mélancolie

S'éloignera de ce séjour.

NANCY.

Voilà notre respectable aïeul remis en place pour une centaine d'années au moins. (A Anna.)

Eh bien! Anna, as-tu achevé de rétablir ta coiffure?

ANNA.

Oui, ma chère Nancy; c'est heureusement tout le mal que m'a fait ce vieux portrait en tombant. N'as-tu pas vu dans nos anciennes ballades que la chute d'un portrait de famille annonçait quelque malheur?

NANCY.

Oui, quand elle est imprévue, surnaturelle; mais ici, le vent qui ébranle ce pavillon, tes fréquentes visites à cette fenêtre que tu ne fais qu'ouvrir et fermer, depuis une heure, suffiraient bien, je crois, pour motiver l'accident qui vient d'arriver à ce gothique personnage, eût-il été cloué dix fois plus solidement.

ANNA.

Tony ne vient pas!

NANCY.

Sois donc tranquille; M. Reynold, ton père, ne fait que de rentrer.

ANNA.

Il a bien promis de se rendre ici après le tir: il faut traverser la forêt... la nuit est si noire... j'ai peur...

NANCY.

Je ne suis pas trop rassurée non plus... Au fait, il est fort désagréable d'être ainsi renfermés dans le vieux pavillon d'un vieux château, au milieu d'un vieux bois, n'ayant pour toute société que nos défunts aïeux... A parler franchement, je préférerais une compagnie plus jeune et plus aimée.

ANNA.

Par exemple, celle de Dick, ton amoureux?

NANCY.

Vraiment oui, c'est si amusant de se voir faire la cour!

POLONAÏEE.

Un amant, d'un air timide,
Se présente devant vous,
Et le charme qui le guide
Le retient à vos genoux.
La sagesse, la prudence
Veut qu'on s'éloigne sans retard;
Mais pour faire connaissance
On échange un doux regard.
Si les yeux se font entendre,
Le cœur se laisse surprendre.
On pâlit, on rougit soudain...
Et le galant vous prend la main.
Ou soupire,
On désire;
Quel transport vient nous charmer!
Une voix semble nous dire:
Jeunes cœurs, il faut aimer.

ANNA.

Le tableau est tout-à-fait exact, pas la moindre circonstance oubliée; mais il a fallu une bien grande attention pour montrer ensuite autant de mémoire.

NANCY.

Ah! tu plaisantes! A la bonne heure donc! voilà comme je t'aime... comme l'on doit être la veille d'un mariage, et comme je serai certainement quand viendra mon tour avec Dick... Mais il se fait tard, Tony n'est pas venu, je crois que nous ferons bien de nous retirer.

ANNA.

Non, je t'en prie, ma cher cousine, pas avant que Tony soit rentré... Si tu savais combien je suis inquiète!

NANCY.

Mon Dieu, que les amoureux sont insupportables!

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ANNA, seule. (Elle va à la fenêtre et l'ouvre.)

AIR.

Le calme se répand sur la nature entière,
Le bonheur va bientôt embellir ce séjour;
La lune porte au loin une vive lumière;
Le ciel même, le ciel sourit à notre amour.

Sous le voile du mystère,
En ces lieux mon amant va venir.
O des nuits paisible courrière,
Guide ses pas sans les trahir!
Il devrait être ici!... Mais non... il ne vient pas...
Mon cœur a tressailli comme au bruit de ses pas...
A mes vœux, céleste puissance,
Rends l'objet du plus tendre amour;
De son cœur tu connais l'innocence,
Veille, grand Dieu, veille sur son retour!

Tout est calme, tout sommeille,
Et pour l'amour Anna veille!
Le murmure des ruisseaux,
Zéphyre agitant le feuillage,
Viennent seuls de ces lieux troubler le doux repos.
Le rossignol fait trêve à son brillant ramage...
Le cerf s'éloigne épouvané. [tendre?
N'est-ce point une erreur? Quel bruit viens-je d'en-
Moment heureux!... C'est lui!... Mon cœur est trans-
Près d'Anna Tony va se rendre!... [porté!
O bonheur, je l'ai vu!
Mon cœur renait à l'espérance.
Mon bien-aimé vers moi s'avance;
Les orages, la nuit, ne l'ont point retenu.

Ah! quel heureux présage!
Mon amant sera vainqueur;
Sur son front je vois le gage
Du triomphe et du bonheur.
Cher objet de ma tendresse,
Ton courage, ton adresse
Viennent rassurer mon cœur.

SCÈNE III.

ANNA, TONY.

ANNA, courant au-devant de Tony.
Tony, mon cher Tony!

TONY.

Ma chère Anna!

ANNA.

Tu t'es bien fait attendre!

TONY.

Pardonne...

ANNA.

Le temps me semblait long; j'étais impatiente de connaître le résultat de l'épreuve.

TONY, agité.

Tu le sauras.

ANNA.

Et puis je craignais la tristesse à laquelle tu te livres depuis quelque temps.

TONY.

Comment la surmonter quand tout se réunit

pour m'accabler, quand je vois le bonheur de ma vie entière mis à la merci du hasard?

ANNA.

Tu es bien agité! L'épreuve aurait-elle été malheureuse pour toi?

TONY.

Malheureuse!... non, non...

ANNA.

Me voilà plus tranquille. J'avais besoin de cette assurance; de sinistres pressentiments me poursuivaient... Quel est le prix? Si c'est un ruban, tu me le donneras.

TONY.

Le prix!... je l'ignore encore.

ANNA.

Avec quel air sombre tu me dis cela! Aurais-tu quelques chagrins? Apprends-les-moi.

TONY.

Non, je te jure.

ANNA.

Le succès que tu as obtenu ce soir doit te rendre le courage.

TONY.

Du courage! j'en aurai.

ANNA.

Quant à moi, ma gaieté te prouve que je ne doute pas de ton adresse.

TONY.

Hélas! est-on jamais certain...?

ANNA, vivement.

Le sort peut te trahir, je le sais; si cela arrivait, je t'en conjure, mon ami, promets-moi de te soumettre à la volonté céleste.

TONY.

Que peux-tu craindre?...

ANNA.

Ton ame est vive, ardente, Tony! N'écoute pas le désespoir: ses conseils sont funestes.

TONY.

Oui!

ANNA.

Que de fois il a enfanté le crime! que d'infortunés il a rendus coupables!

TONY.

Mais où trouver, dis-moi, assez de force pour supporter l'anéantissement de toutes mes espérances, pour te voir passer dans les bras d'un autre? Tu le sais, Anna, Milord le veut, et ton père y a consenti... Le vainqueur sera ton époux.

ANNA.

Mon père ne voudrait pas me rendre malheureuse. Mes prières, mes larmes sauraient l'attendrir; et s'il ne nous permettait pas de nous unir, du moins ne me forcerait-il pas sans doute à former un hymen que je détesterais. Il faudrait attendre et espérer un temps plus heureux... Tu es bien sûr du cœur d'Anna; rends-la aussi certaine de ta résignation: et, quel que soit son sort, elle s'y soumettra sans murmurer.

TONY.

Tant de douceur, tant de vertu, me rappellent à moi-même... Oui, ma chère Anna, attendre, espérer, c'est le mieux.

DUETTO.

TONY

Non, plus d'alarmes,
Sèche tes larmes;
L'espoir le plus flatteur
Vient rassurer mon cœur

ANNA.

Non, plus d'alarmes,
Séchons nos larmes;
L'espoir le plus flatteur
Vient rassurer mon cœur.

TONY.

Si j'aime à croire
A ma victoire,
C'est que la gloire
Pour prix a le bonheur.

ANNA.

Si j'aime à croire
A ta victoire,
C'est que la gloire
Pour prix a le bonheur.

ENSEMBLE.

Non, plus d'alarmes,
Séchons nos larmes;
L'espoir le plus flatteur
Vient rassurer mon cœur.

SCÈNE IV.

ANNA, TONY, NANCY.

NANCY, accourant tout effrayée.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel malheur!
Ma pauvre cousine, tu avais bien raison: la chute de ce vieux portrait ne nous présageait rien de bon.

TONY.

Saurait-elle déjà?...

NANCY, apercevant Tony.

Ah! vous voilà, Tony! Eh bien! mon garçon, vous n'avez donc pas été heureux ce soir?

TONY, voulant la faire taire.

Nancy!

ANNA.

Que veut-elle dire?

NANCY.

Quoi! ne sais-tu pas qu'il n'a pas eu le prix?

ANNA.

Ah! Tony, tu m'as trompée!

TONY.

Je craignais de t'affliger... Ton père lui-même m'avait engagé à garder le silence... Je suis étouffé qu'il ait dit à Nancy...

NANCY.

Mon oncle ne me l'a pas dit: mais je l'ai entendu.

ANNA.
Comment ?

NANCY.

En écoutant, comme je fais toujours. Avant de me retirer, je voulais dire bonsoir à mon oncle; arrivée devant la porte de sa chambre, j'ai entendu parler.... alors je me suis arrêtée, et j'ai prêté l'oreille... pour savoir si l'on parlait d'affaires, ne voulant pas interrompre...

ANNA.

Eh bien ?

NANCY.

Il y avait un monsieur qui disait à mon oncle : « C'est moi qui ce soir ai atteint le but.... je suis sûr d'être aussi heureux demain... j'ai des moyens certains... »

TONY.

O ciel !

NANCY.

« Votre fille sera ma femme, et je suis assez puissant pour accomplir tous vos desirs. »

ANNA.

Et mon père, qu'a-t-il répondu ?

NANCY.

Je l'ignore. Il s'est fait un moment de silence... Alors, voulant savoir quel était celui qui prétendait ainsi vous enlever ma cousine, j'ai regardé par le trou de la serrure, j'ai vu un grand homme d'une figure belle, si l'on veut... mais d'un regard singulier et effrayant... Il était enveloppé d'un grand manteau noir, et sur son chapeau flottait une longue plume de vautour.... et, tenez, comme vous en avez une maintenant.

TONY.

Moi !

NANCY.

Enfin, craignant que l'on ne sortit de la chambre et qu'on ne me surprît à la porte, où l'on aurait bien pu m'accuser de curiosité, je suis venue toute tremblante conter ce que j'avais vu et entendu.

TONY, à Anna.

Tu le vois, tout espoir est perdu !

ANNA.

Pourquoi ? cet essai a été malheureux ; mais il ne décide rien. Demain tu peux tout réparer ; que ne feras-tu pas en songeant que le bonheur de ta bien-aimée dépend de ton adresse ?

TONY.

Le sort le veut, obéissons. Oui, demain j'aurai le prix, sois-en certaine, quoi qu'il puisse m'en coûter.

(Il s'éloigne.)

ANNA, le retenant.

Tony, pourquoi me quitter ainsi?... Où vas-tu ?

TONY.

Au carrefour de la forêt, aux ruines de Saint-Dunstan.

TRIO.

ANNA.

Téméraire !

Quel dessein te conduit dans ce lieu redouté ?

NANCY.

Tu devrais craindre la colère
Des noirs esprits dont il est infesté.

TONY.

Non, rien n'alarme mon courage.

ANNA.

Hélas ! mes pleurs pourraient-ils l'arrêter ?

TONY.

Un aigle altier craint-il l'orage ?
Ainsi que lui je prétends l'affronter.

ANNA.

Ah ! reste encore,
Encore un seul instant,
Ma voix t'implore
Un seul instant.

NANCY.

Ah ! reste encore, etc.

TONY.

Non, je ne puis rester encore,
Encore un seul instant :
Richard m'attend !
Déjà la lune nous éclaire ;
De ses bienfaits, ah ! sachons profiter.

NANCY.

Déjà la lune nous éclaire ;
Mais pour cela faut-il donc nous quitter ?
Juste ciel ! que va-t-il faire ?
Ce départ et ce mystère,
Tout cela vient me tourmenter.

TONY.

Ah ! cachons-leur bien ce mystère.

ANNA.

Daigne écouter ma prière.

TONY.

Non, je ne puis, il faut partir.
Ah ! ne me retiens plus ; il faut, il faut partir !
(Il fait quelques pas et revient.)

Redis, redis encore
Le serment si cher à mon cœur.

ANNA.

Je t'aime, je t'adore,
Toi seul feras mon bonheur.

NANCY.

Il quitte celle qu'il adore.
Ah ! quel tourment ! quelle rigueur !
En vain, hélas ! sa voix l'implore.
Maudit chasseur ! maudit chasseur !

TONY.

Redis, redis encore
Ces mots si chers à mon cœur :
Je t'aime, je t'adore ;
Et toi seul feras mon bonheur.

ANNA.

Hélas ! ma voix t'implore.
Tu vois le tourment de mon cœur.

TONY.

Hélas! sa voix m'implore.
Je vois le tourment de son cœur.

NANCY.

En vain sa voix l'implore.
Il voit le tourment de son cœur.

ANNA, NANCY.

Ah! reste encore,
Encore un seul instant.
Songe à demain; l'amour t'attend.

TONY.

Non, je ne puis rester un seul instant,
Un seul instant :
Richard m'attend.
(Il s'arrache des bras d'Anna, et sort. Le théâtre change.)

SCÈNE V.

(Le carrefour de la forêt. L'aspect de ce lieu est triste et sauvage : dans le fond, des rochers au milieu desquels roule un torrent que l'on traverse sur un tronc d'arbre. A gauche, les ruines d'un édifice gothique. Au deuxième plan, dans une ogive et sur un piédestal, une statue de grandeur naturelle : il fait clair de lune. Des oiseaux de nuit sont perchés sur les arbres.)

RICHARD, CHOEUR INVISIBLE.

(Au lever du rideau et pendant le chœur Richard forme un cercle avec des pierres; il place au centre un foyer sur lequel est un réchaud. A la fin du chœur minuit sonne, Richard tire son couteau de chasse, en frappe les pierres : elles s'illuminent et deviennent des têtes de mort.)

CHOEUR INVISIBLE.

Roi de nos bruyères,
Parais! parais!
Euteuds ses prières,
Parais! parais!
Quand sa voix t'appelle,
Parais! parais!
Reste-lui fidèle,
Parais! parais!
De l'un de tes sujets
Seconde les projets.
Parais! parais! parais!

RICHARD.

Par le serment qui nous lie, par la promesse que tu m'as faite, je t'en conjure, Robin, parais!

(Une grande flamme brille tout-à-coup au sommet du rocher et Robin s'élève lentement. Une flamme livide l'éclaire pendant toute cette scène.)

SCÈNE VI.

RICHARD, ROBIN.

ROBIN.

Qui m'appelle?

RICHARD.

Moi!

(Chant.)

Tu sais que mon délai demain doit expirer,
Demain au retour de l'aurore.

ROBIN. (Parlé.)

Oui!

RICHARD, chantant.

Pour toi je viens de conspirer;
Mon compagnon ici vient se livrer.
De nos secrets il ne sait rien encore.

ROBIN.

Qu'il promette!

RICHARD.

Donne à ces balles ta puissance,
Et protège mes travaux.

ROBIN.

Souviens-toi que la troisième m'appartient.

RICHARD.

S'il le faut, qu'elle t'appartienne...
Sur ton appui j'ose compter toujours.
A ce prix viens servir ma haine...
Chasseur noir, prête-moi... prête-moi ton secours.

ROBIN.

Je te le promets.

RICHARD.

Tony doit-il me dégager?

ROBIN.

Peut-être.

RICHARD.

Et j'aurai mon délai, si je puis l'obliger
Dès ce jour à reconnaître
Robin des Bois pour son maître?

ROBIN.

A ce prix tu peux compter sur moi.

(Il disparaît au milieu des flammes.)

SCÈNE VII.

RICHARD, seul.

Il consent! Tout est prêt, et Tony ne paraît pas! Osera-t-il venir? il était indécis... J'ai trop compté peut-être sur son courage. S'il me manquait de parole!... Robin tiendrait la sienne... C'est aujourd'hui le terme fatal... Il faut que Tony prenne ma place... Lui ou moi, le grand chasseur l'a dit... Quel engagement terrible! Trois ans de puissance, trois balles enchantées. La dernière est toujours funeste!... Mon pauvre frère... C'est elle... Et pourtant je ne voulais pas... J'attendais le receveur de Duncaster... Savais-je qu'il l'accompagnerait...? Enfin, je recueillis son héritage... L'argent de la recette fut à moi... Mais ces richesses s'écoulaient avec une rapidité... Elles semblaient fuir mes mains homicides... N'importe, j'en renouvellerai la source à quelque prix que ce soit... Travailler, mener une vie misérable! plutôt... Ah! voici Tony!

SCÈNE VIII.

RICHARD, TONY.

TONY, sur les rochers.

AIR.

Ah! quel abîme épouvantable

Semble ouvrir sous mes pas les portes des enfers!

Une voix formidable

A grondé dans les airs!

La lune s'est voilée, et j'entends la tempête...

Laissez-moi, spectres menaçants!...

Ah! quels affreux gémisséments!

Fantôme horrible!... arrête!

Succomberai-je à ces tourments?

Non, bravons le danger qui menace ma tête.

RICHARD.

Te voilà donc enfin, camarade! Ce n'est pas bien de me laisser ainsi tout seul.

TONY.

Je ris de ce sinistre acceuil.

Je ne recule pas, puisque le sort m'appelle.

(Il fait quelques pas. Un spectre sort du rocher et lui fait signe de s'éloigner.)

Ah!

RICHARD.

Avance donc, le temps s'écoule.

TONY.

Qu'ai-je vu?

RICHARD.

Je t'attends!

TONY.

Je chance!...

C'est elle!

Richard, c'est l'ombre de ma mère,

Pâle comme dans son cercueil!...

Je dois fuir à l'instant; oui, telle est sa prière.

RICHARD.

Pures visions!

TONY.

Grand Dieu! sur ce rocher là-bas...

C'est Anna qui me tend les bras...

Ma bien-aimée en vain s'oppose à mon passage;

J'irai jusqu'au sombre rivage...

Rien ne peut arrêter mes pas.

(Il s'élançe et descend vivement. Fin de la musique.)

Me voici! que veux-tu de moi?

RICHARD, lui prenant la main.

Dans un moment d'oubli, dont je ne suis pas à me repentir aujourd'hui, j'ai souscrit un engagement... Le créancier est pressé et très pressant; mais il m'accorderait un délai si je trouvais une caution... Veux-tu m'en servir?

TONY.

J'y consens.

RICHARD.

Ta signature suffira.

TONY.

Je signerai; et toi, tu tiendras ta promesse...?

RICHARD.

Sois aussi fidèle à la tienne. Prends courage.

(Il trace un cercle lumineux avec son couteau de chasse.)

Entre dans ce cercle, c'est un mur d'airain contre les puissances invisibles. (Avec mystère.) Il viendra peut-être un inconnu se placer entre nous... Quel que soit son aspect, sois sans crainte... Cependant, ce n'est pas sans résistance que les esprits des ténèbres livrent leurs

secrets aux mortels... Si tu me voyais trembler, viens à mon secours, sans quoi nous serions perdus. (Tony va parler.) Silence! les moments sont précieux. (Il prend sa poire à poudre et la secoue trois fois sur le brasier, trois fois une flamme brillante s'éleve; le tonnerre gronde.) Robin, viens m'assister! préside à cet enchantement. Que par ta puissante influence ces balles soient infaillibles.

(Fonte des balles. Le feu du foyer devient plus brillant, et éclaire la forêt d'une lueur rougeâtre. Les oiseaux de nuit, placés sur les arbres, battent des ailes; leurs yeux étincellent. Richard coule le plomb. Une balle tombe du moule.)

RICHARD, criant.

Une!

(Coup de tantam. L'orage continue. Une tempête affreuse ébranle la forêt. Des animaux de formes bizarres paraissent de tous côtés, et garnissent les anfractuosités des rochers.)

RICHARD.

Deux!

(Coup de tantam. La tempête augmente; éclairs, tonnerre, mugissements du vent.)

RICHARD.

Trois!

(Un bruit de chasse se fait entendre. Un chœur de démons descend des rochers, et parcourt la scène en chantant.)

CHOEUR DE DÉMONS.

Il va venir, le grand chasseur

Qui porte en tous lieux la terreur!

Robin des Bois,

Entends nos voix;

Viens nous guider au fond des bois.

Yoho! yoho!

(Pendant ce chœur l'orage redouble: Richard, au comble de la terreur, crie:)

Robin, parais!

TONY, également épouvanté. (Il veut fuir; à chaque pas une apparition effrayante s'oppose à son passage; éperdu il va embrasser la statue et dit:)

Robin, parais!

(La foudre tombe sur la statue, la brise; elle s'écroule avec fracas, et, à sa place, paraît le Chasseur noir.)

SCÈNE IX.

RICHARD, TONY, ROBIN DES BOIS.

ROBIN, d'une voix terrible.

Me voici!

(Tony s'éloigne et va tomber de l'autre côté du théâtre. Le Grand Chasseur descend lentement les degrés; il s'avance, et remet à Richard un parchemin rouge.)

RICHARD, le prenant.

Je te rends grâce.

ROBIN.

Aujourd'hui, toi ou lui!

(Robin disparaît au milieu des flammes. Moment de silence. Richard va relever Tony.)

RICHARD.

Voici cette balle... Viens signer.

(Il veut l'entraîner vers les ruines.)

TONY, revenant à lui.

Non, fuyons ce lieu de terreux.

(Dans le plus grand égarement il échappe à Richard, qui le suit sur les rochers. Les démons les poursuivent et les menacent. Robin des Bois, entouré de monstres horribles, reparait sur le sommet de la montagne et préside à cette scène infernale.)

CHOEUR DES DÉMONS.

L'heure s'avance,
Et Robin va frapper :
A sa vengeance
Tu ne peux échapper ;
Non, tu ne peux échapper !

ACTE TROISIÈME.

Rendez-vous de chasse à l'entrée de la forêt. A droite, au troisième plan, le pavillon des bois, habitation du forçatier. Du même côté, mais sur le deuxième plan, un vieux tronc d'arbre avec un banc de gazon. A gauche une statue dans une niche et un banc de gazon. Au fond un chemin montant. Près du piédestal, une table avec une plume et encre dessus.

SCÈNE I.

ANNA, seule.

(Au lever du rideau elle est agenouillée et prie devant la statue. Après la ritournelle elle se lève.)

ROMANCE.

Long-temps voilé par les nuages,
On voit enfin l'astre des cieux ;
Après les vents et les orages
Un jour plus pur brille à nos yeux.
Ainsi mon cœur à l'espérance
Se livre encore avec douceur,
Et la céleste Providence
Vient mettre un terme à ma douleur.

Soumise à ta volonté sainte,
Grand Dieu, dispose de mes jours.
Sur l'avenir je suis sans crainte,
Sans murmurer j'obéirai toujours.

Mais non, mon cœur à l'espérance
Se livre encore avec douceur,
Et la céleste Providence
Vient mettre un terme à ma douleur.

SCÈNE II.

ANNA ; NANCY, sortant de la maison.

NANCY.

Eh bien ! ne te trouvé-je pas encore à pleurer !... Heureusement que, comme dit le proverbe, larmes de fiancée et pluie du matin ne sont pas de longue durée. Vois le ciel, il est sans nuages, et Dieu sait cependant quel temps il a fait cette nuit !

ANNA.

Et Tony qui était dans la forêt ! Quelle inquiétude il m'a causée !

NANCY.

Je conviens que l'on fait des récits effrayants sur le carrefour de la forêt... mais ce sont peut-être des bruits que les braconniers font courir pour éloigner les garde-chasses, et, si tu t'alarmes toujours ainsi lorsque Tony sera loin de toi, tu seras bien malheureuse ; il faut qu'il fasse son devoir, ce jeune homme.

ANNA.

Il était si troublé hier en me quittant !

NANCY.

Le chagrin d'avoir manqué le prix hier, de ce que mon bavardage te l'avait appris, quand il voulait te le cacher... tout cela était bien suffisant pour le tourmenter.

ANNA.

Il allait rejoindre Richard... Depuis quelque temps cet homme s'attache à ses pas.

NANCY.

C'est un garde-chasse comme lui ; que peux-tu craindre ?

ANNA.

Je suis bienveillante pour tout le monde ; mais je n'éprouve pas, je crois, moins d'horreur à voir cet homme que de plaisir à regarder Tony. Quand il vous parle, c'est toujours avec un sourire méchant ; on voit qu'il ne prend intérêt à rien ; il porte écrit sur son front qu'il n'aimera jamais personne.

NANCY.

Je vois que décidément M. Richard n'est pas dans tes bonnes grâces. Il est très heureux pour toi qu'il n'ait pas l'adresse de ton amant, car il est sur les rangs aussi pour le concours.

ANNA.

Crois-tu que Milord persiste à vouloir que j'épouse celui qui aura le prix ?

NANCY.

Oh ! certainement... Ton père ne s'était pas encore prononcé là-dessus ; mais l'intendant de Milord est venu ce matin le trouver, et c'est ici même qu'il a signé son consentement. Tiens, voilà d'ailleurs qui doit t'ôter toute incertitude ; ce sont les jeunes filles du village qui viennent te chercher, et t'apporter la couronne de fiancée.

ANNA.

O mon Dieu ! si ce n'était pas Tony !

SCÈNE III.

NANCY, ANNA; JEUNES FILLES.

NANCY.

Bonjours, mes amies; vous venez chercher Anna, pour saluer Milord...? nous voilà prêtes, il n'y a plus qu'à placer la couronne... Comme sa cousine, je réclame cet honneur... c'est bien juste, n'est-ce pas?... Je suis de droit première demoiselle de la noce.

(Elle prend, des mains d'une des jeunes filles, la couronne de fiancée et l'arrange sur la tête d'Anna.)

COUPLETS.

De son hymen, en ce beau jour,
On prépare la fête.
Que pour lui prouver son amour,
Chacune ici répète :

De nos mains accepte cette fleur;
Qu'elle soit le gage du bonheur.

LES JEUNES FILLES.

De nos mains accepte cette fleur;
Qu'elle soit le gage du bonheur.

NANCY.

Le ciel bénit des nœuds si doux,
Formés par la tendresse,
Et chaque jour, heureux époux,
Doublera votre ivresse.

CHOEUR.

De nos mains, etc.

NANCY.

Entends ma voix, tu sais, Amour,
Pour qui mon cœur soupire.
Que mes compagnes, à mon tour,
Bientôt viennent me dire :

CHOEUR.

De nos mains accepte cette fleur;
Qu'elle soit le gage du bonheur.

NANCY.

Maintenant nous pouvons partir... tu peux te présenter devant Milord... Allons, Anna, du courage... je voudrais être à ta place, être aussi certaine d'épouser mon amoureux.

(Anna et Nancy passent au milieu des jeunes filles, qui les suivent en reprenant le chant précédent.)

CHOEUR.

De nos mains accepte cette fleur,
Qu'elle soit le gage du bonheur.

SCÈNE IV.

RICHARD.

(Il entre vivement par la gauche, dépose son chapeau, sa carabine et son pistolet sur la table, et s'assied sur le banc.)

Je n'ai pu trouver Tony un instant seul pour exiger l'accomplissement de sa promesse... Allons! une fois en ma vie j'aurai fait des heureux... Des heureux!... Pauvre Tony! il ne sait pas quel prix je mets à son bonheur! Eh bien! ne

vais-je pas le plaindre!... avoir des remords!... moi! A quoi me serviraient-ils? Il est inutile de chercher à regagner un rivage que j'ai laissé si loin derrière moi; il n'y a plus à penser au retour, un pas de plus ne doit pas m'arrêter.

(Il se lève.)

AIR.

O toi! qui demandes ce crime,
Grand chasseur, viens le protéger!
Robin, viens prendre ta victime!
A ses regards cache l'abîme
Où je vais la plonger!
Démons, je fais votre vengeance;
Pour lui préparez vos serpents:
J'entends déjà leurs sifflements.
Ah! pour moi quelle jouissance!
Oui, Tony, j'en ai l'espérance,
De l'enfer me rachètera.
Je conserverai ma puissance,
Et l'univers m'obéira.

Mais si Tony allait refuser de signer... Il m'a échappé cette nuit... Je me suis trop pressé de lui donner cette balle... La journée s'avance, et le moment fatal approche... Faudrait-il subir cet affreux destin? Quelles angoisses j'éprouve! Ah! j'aperçois Tony... Dans quelle agitation!... Se doublerait-il déjà de ce que je vais lui demander?

SCÈNE V.

RICHARD, TONY.

TONY, très agité.

Ah! je te retrouve enfin... je te cherchais.

RICHARD.

Je craignais que tu n'eusses oublié que je t'avais rendu service.

TONY.

Moi, te payer d'ingratitude!

RICHARD.

Pourquoi pas? cela se voit si souvent... Que me voulais-tu?

TONY.

Tu as eu trois balles cette nuit?

RICHARD.

Oui.

TONY.

Tu ne m'en as donné qu'une.

RICHARD.

N'était-ce pas convenu ainsi?

TONY.

Les deux qui te restaient, tu les as encore?

RICHARD.

La balle d'argent est dans ma carabine, et j'ai chargé ce pistolet avec la troisième... celle de plomb.

(Il montre le pistolet sur la table.)

TONY.

Donne-moi ta carabine.

RICHARD.

Non pas, s'il vous plaît.

TONY.

Il me la faut.

RICHARD.

Ce ne sont pas là nos conditions... J'ai tenu ma promesse, et même loyalement, puisque tu n'as encore rien fait pour moi... Tu serais injuste d'exiger...

TONY.

Il me la faut, te dis-je... J'ai employé la balle que j'avais.

RICHARD, réprimant un mouvement de joie.

Imprudent!

TONY.

Les jours de mon oncle étaient menacés, un sanglier qu'il avait blessé allait le déchirer, je l'ai délivré... J'ai dû le faire... Mon amour en souffrit-il, je ne m'en repentirais pas.

RICHARD, à part.

Il est encore en ma puissance.

TONY.

Tu ne m'abandonneras pas... Mon sort est entre tes mains, tu peux assurer mon bonheur.

RICHARD, avec une mauvaise humeur feinte.

Diable...! ceci dérange mes projets...

TONY.

Je t'en supplie.

RICHARD.

J'avais besoin moi-même de cette balle.

TONY.

Ne sais-tu pas le moyen de t'en procurer d'autres?

RICHARD.

Sans doute; mais je ne pourrai en user de long-temps... Bah!... je ne veux pas désobliger un ami... Tu as mis ta confiance en moi, elle ne sera pas trompée... J'en fais le sacrifice.

TONY.

Cher Richard!

RICHARD.

Signe le billet dont je t'ai parlé, et ma carabine est à toi.

TONY.

Donne vite... C'est trop peu pour reconnaître un tel bienfait.

RICHARD.

C'est assez, va... (Il lui présente un parchemin rouge.) Signe.

TONY!

C'est le gage de mon bonheur! (Il parcourt le parchemin et le rejette.) Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?

RICHARD.

Eh bien?

TONY.

Quelle horreur!

RICHARD.

Tu hésites?

TONY.

Je refuse. Demande ma vie; mais n'exige pas...

RICHARD.

Je ne veux plus rien de toi... Je mérite cette leçon... J'avais agi avec trop de franchise et d'abandon... Heureusement ton imprudence t'a remis en mon pouvoir... Cette fois, je ne cède pas ma carabine sans la signature... On revient de la chasse... réfléchis et décide-toi promptement.

SCÈNE VI.

RICHARD, TONY, GARDE-CHASSES, PAYSANS.

(On porte le sanglier sur un brancard.)

CHOEUR DES GARDES.

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te dévore?
Tu pars dès l'aurore,
Toujours content.
L'effroi te devance,
Ton coup est certain;
La douce espérance
Te suit en chemin.
O peine cruelle!
Il faut quitter ta belle;
Mais le soir près d'elle
Te ramènera.
Tra la la la la la.

Poursuis le chamois
Sur les monts, dans la plaine;
Le cor te ramène
Au fond des bois.
Pour toi neige et glace
N'ont point de rigneur;
La ruse ou l'audace
Te rendent vainqueur.
Sensible à la gloire,
Fier de ta victoire,
A qui veut te croire
Tu la conteras.
Tra la la la la la.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLD, ANNA, DICK, NANCY, L'INTENDANT.

(L'intendant porte des papiers; en arrivant, il va se placer à la table et écrit.)

REYNOLD.

Ah! le voici enfin, ce cher Tony!

TONY, allant au-devant de Reynold.

Mon cher oncle!

REYNOLD.

Pourquoi me quitter ainsi, mon libérateur, mon fils? Voudrais-tu te dérober à mes embrassements, à ma reconnaissance? tu n'y réussiras pas; elle te suivra par-tout; par-tout je proclamerai que je te dois la vie... Oui, mes amis, sans lui, sans son adresse incroyable, c'en était fait du vieux Reynold.

DICK.

J'en suis encore tout tremblant, moi.

ANNA.

Ah! mon ami! tu as sauvé mon père : que je voudrais pouvoir t'aimer davantage!

TONY.

C'est attacher trop d'importance à ce service. Tout autre en eût fait autant que moi.

REYNOLD.

Oui, mais tout autre n'eût pas aussi bien réussi, et je ne voudrais pas recommencer, quand même ce serait pour le vainqueur d'hier au soir... Enfin je ne crois pas le fameux coup de mon aïeul Reynold plus étonnant!

RICHARD, bas à Tony.

Tu le vois : elles sont infaillibles.

DICK.

Par exemple, je n'ai jamais vu de fusil porter aussi loin.

RICHARD, à part.

Je le crois bien!

TONY.

Il me fait frémir!

REYNOLD.

Ni moi non plus ; mais tant mieux pour lui si son arme vaut mieux que les nôtres. Maintenant je n'hésite plus à me soumettre aux ordres de Milord. Hier je craignais encore de compromettre le bonheur de ma fille ; mais à présent j'accepte la dot que lui offre Milord, et m'engage à unir Anna au vainqueur, bien certain, monsieur l'intendant, que ce sera Tony : n'est-ce pas, mon garçon?

RICHARD, bas à Tony.

Voici le moment de te prononcer.

DICK.

Pardine! celui qui a tué le sanglier à cinq cents pas abattra bien la colombe au bout du mât!

RICHARD, à Tony.

Oui, avec les mêmes moyens.

DICK.

Je gagerais qu'il a fait exprès de manquer hier... c'était pour nous faire venir l'eau à la bouche.

(L'intendant se lève et remet un papier à Reynold.)

REYNOLD.

Enfants, voici la liste des candidats : nous allons faire l'appel, et chacun tirera de suite... Les garde-chasses passeront les premiers, les paysans viendront après..

DICK.

C'est l'usage... Allons, allons nous placer pour juger les coups. moi, je me tiens toujours à une distance respectueuse... un coup de maladroït est bientôt fait... L'autre jour, en tirant à Poie, ils ont manqué de me tuer. (Il fait quelques pas et revient à Tony.) Je vous fais d'avance mon compliment, monsieur le forestier. (A part, en sortant.) Il faut me raccommoier avec lui, parceque, s'il a la place, il pourra me protéger quand j'irai le soir...

SCÈNE VIII.

RICHARD, ANNA, TONY.

(Tout le monde est parti. Tony abattu est resté sur le devant du théâtre, Richard l'observe; Anna, qui a d'abord suivi son père, revient.)

ANNA.

Tony ne vient pas! Quel peut donc être le motif de cet entretien avec Richard?

RICHARD, s'approchant de Tony.

A quoi es-tu résolu?

TONY.

Jamais je ne consentirai...

ANNA, se montrant.

Eh bien! Tony, on t'attend; tout le monde est placé, et l'appel va commencer.

TONY.

O supplice affreux!

(On entend battre un ban dans la coulisse, et appeler: Tony! Tony!)

ANNA.

Entends-tu?

TONY.

O ciel!

ANNA, du fond.

On t'appelle, c'est à toi...

TONY.

Oui, chère Anna.... (Anna sort.) Richard!

RICHARD.

Tu ramperais en vain à mes pieds... Signe! La voilà, ta fiancée... elle est jolie... Si je veux... elle est à moi!

TONY.

Scélerat!

(On bat un second ban, on appelle: Richard! Richard!)

RICHARD.

Adieu! tu vas recevoir le prix de ta lâcheté... Tu me pousses dans l'abîme, mais je puis encore y entraîner ton amante, et je n'y descendrai qu'en faisant ton malheur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

TONY, seul.

Il s'éloigne!... Richard! Richard! (On entend un coup de feu, puis des acclamations et des applaudissements.) Ah! c'est lui! il est vainqueur! Plus de doute, il va réclamer la parole de Reynold, mon malheur est certain.

SCÈNE X.

TOUT LE MONDE au fond; TONY, sur le devant;
NANCY et DICK, s'avançant.

DICK.

Tiens, laissons-les, ça me fait trop de mal de voir ça.

TONY.

Non, je ne supporterai pas ma honte et son triomphe.

NANCY.

Qui l'aurait jamais dit, que ce vilain Richard deviendrait mon cousin!

TONY, apercevant le pistolet de Richard.

Il a laissé cette arme... Qu'elle mette fin à ma douleur, et punisse la faute dont ma faiblesse et mon amour m'ont rendu coupable.

NANCY, courant à lui.

Arrête, Tony...!

(Elle détourne le pistolet, le coup part et la balle va frapper Richard, qui est au fond et entraîne Anna. Cri général. Anna tombe évanouie; son père et Nancy l'apportent sur le banc au pied de la statue; les garde-chasses déposent Richard sur le banc auprès du tronc d'arbre.)

FINAL.

CHOEUR.

Juste ciel!
D'un coup mortel
Il a frappé son amie!...
Elle est sans vie...
Hélas! elle est sans vie.
Destin cruel!

ANNA, reprenant ses sens.

Où suis-je?

Quel prodige...

Me rend l'objet de mon amour?

CHOEUR.

O bonheur! Ah! quel heureux retour
Pour un si tendre père!

TONY.

L'objet de mon amour
Revient à la lumière!

CHOEUR.

Mais Richard est frappé; son sang rougit la terre.

RICHARD, convulsivement.

Le ciel protégeait vos amours...
J'appellerais en vain l'enfer à mon secours.

ANNA.

Livrons nos cœurs à l'espérance:

Le ciel protège l'innocence,

Je l'appelais à mon secours.

(Le tonnerre gronde: mouvement d'effroi. L'arbre au pied duquel est assis Richard, s'entr'ouvre; Robin des bois paraît et étend la main sur sa proie. Éclat de tonnerre. Le Chasseur noir et Richard disparaissent au milieu des flammes.)

CHOEUR.

Richard, ta victime

Échappe à tes traits;

Descends dans l'abîme,

Tu vas pour jamais

Trouver le prix de tes forfaits.

(Reynold presse Tony dans ses bras et l'unit à sa fille.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Fidèle chasseur,

Ton bonheur se prépare;

Le ciel se déclare

En ta faveur.

FIN DE ROBIN DES BOIS.

